VILLE DE
PARIS

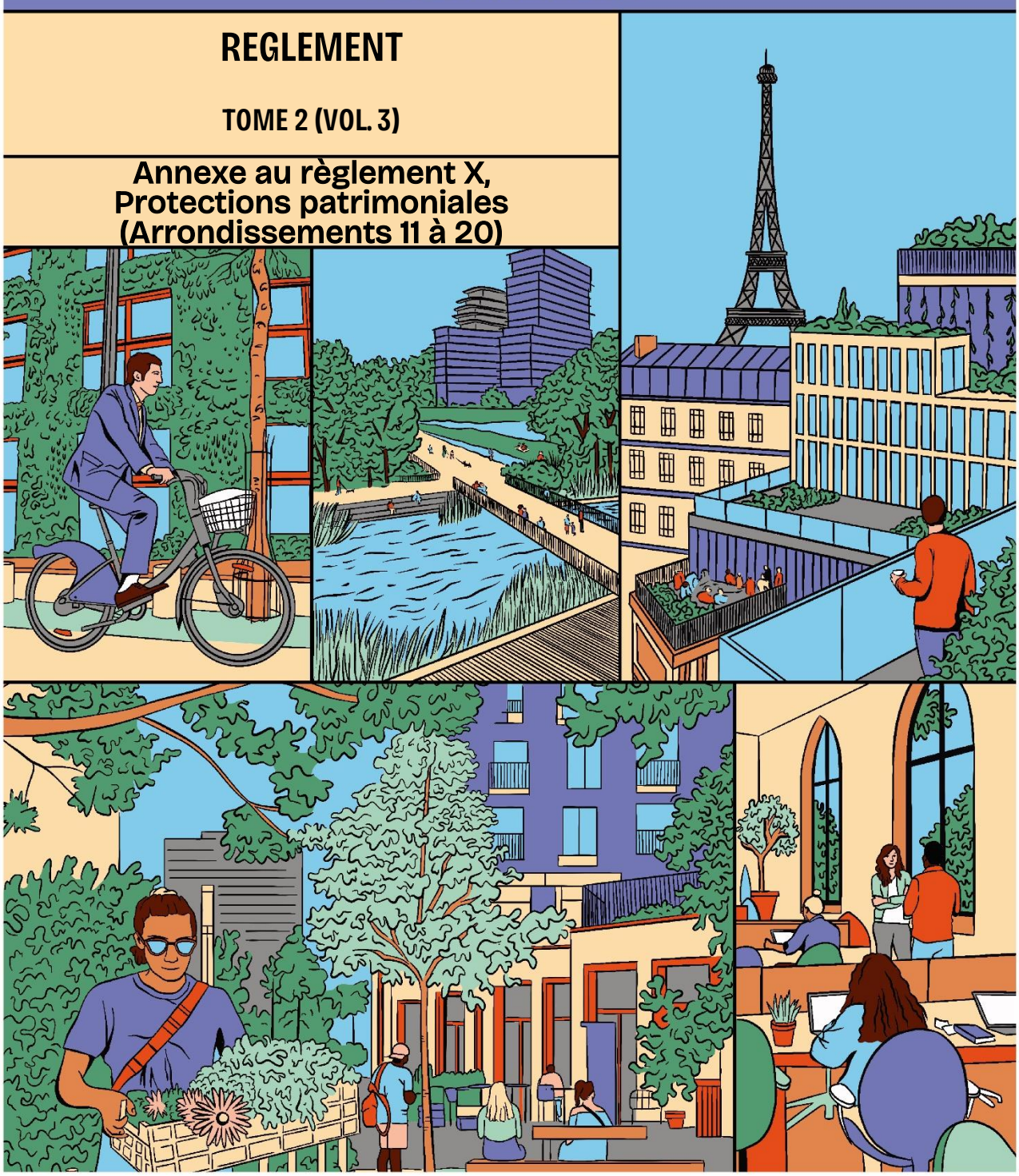
# PLAN LOCAL D'URBANISME BIOCLIMATIQUE

Paris plus verte et solidaire

## REGLEMENT

### TOME 2 (VOL. 3)

### Annexe au règlement X, Protections patrimoniales (Arrondissements 11 à 20)



VERSION APPROUVÉE PAR DÉLIBERATION DU CONSEIL DE PARIS DES 16, 17, 18 ET 19 JUIN 2026

En application de l'article L. 151-19 du Code de l'urbanisme, le PLU de Paris protège des immeubles (terrains, bâtiments, parties de bâtiments, éléments particuliers) qui possèdent une qualité architecturale remarquable, constituent un témoignage de la formation et de l'histoire de la ville ou d'un quartier, assurent par leur volumétrie un repère particulier dans le paysage urbain ou appartiennent à une séquence architecturale remarquable.

Ces immeubles sont repérés sur les planches au 1/2000 de l'atlas du PLU. La liste complète en figure dans les tableaux ci-après, classés par arrondissement.

La première colonne indique le type de prescription (BP : Bâtiment Protégé, EPP : Élément Particulier Protégé), la deuxième l'adresse du terrain concerné.

La troisième colonne précise la motivation de la protection.

Ce volume comporte les listes des protections patrimoniales du 11ème au 20ème arrondissement.

# Table des matières

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 11EME ARRONDISSEMENT ..... 3

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 12EME ARRONDISSEMENT ..... 98

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 13EME ARRONDISSEMENT ..... 166

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 14EME ARRONDISSEMENT ..... 225

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 15EME ARRONDISSEMENT ..... 281

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 16EME ARRONDISSEMENT ..... 398

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 17EME ARRONDISSEMENT ..... 505

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 18EME ARRONDISSEMENT ..... 661

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 19EME ARRONDISSEMENT ..... 759

LISTE DES PROTECTIONS PATRIMONIALES DU 20EME ARRONDISSEMENT ..... 841

**Liste des protections patrimoniales du 11ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 à 8 rue Basfroi | Immeuble d'habitation de cour artisanale<br>Les bâtiments sont implantés sur une parcelle en lanière constituée aux alentours de 1810-1820, à l'emplacement de grandes propriétés agricoles. La parcelle se composait, jusqu'aux années 1880, d'un bâtiment sur rue d'un étage, d'une usine et d'un atelier dédié à l'artisanat du bois et de la marbrerie. Édouard Douville, négociant enrichi dans la vente de bois exotique, acquiert une partie de la parcelle en 1863 et une seconde portion en 1887. Il fait édifier par l'architecte Paul Boeufvre (/-/) les deux immeubles de rapport en alignement sur rue en 1887 et 1890. Actif dans le 11e arrondissement entre 1883 et 1907. La parcelle est densifiée entre la fin du XIXe et le début du XXe par les deux immeubles sur le front de rue, séparés par un passage qui distribue les ateliers et le hangar en arrière. Les deux immeubles de rapport s'élèvent au-dessus du rez-de-chaussée de cinq étages carrés et d'un étage sous comble. Les élévations sont symétriques et ordonnancées sur trois et quatre travées. Côté rue, les rez-de-chaussée sont entièrement dédiés aux commerces, les logements étant accessibles depuis le passage. L'état d'origine des façades sur rue est illustré dans le permis de construire de 1890 conservé aux archives de la ville, ainsi que par les photographies anciennes. L'ensemble des élévations côté rue était revêtu à l'origine d'un parement polychrome en béton (ou en pierre) et en brique rouge. Chaque étage était souligné par un large bandeau à modénatures saillantes et les baies étaient inscrites dans un encadrement à crossettes. Au niveau des combles, formés par une couverture en brisis, les chiens-assis surmontés d'un fronton triangulaire conservent leur disposition d'origine. Les élévations sur rue ont été entièrement enduites et purgées de leur décor à une date indéterminée : les bandeaux ont été réduits à de simples rubans et les encadrements de baies ont disparu. |
| BP | 22 rue Alphonse Baudin<br>22 impasse Saint-Sébastien | Maison d'angle héritage des tracés<br>Ce terrain est acquis en 1777 par Louis Canaguier, menuisier, et sa femme, qui y font construire cette maison d'angle par le maître maçon Jean Croisé (/-/). Cette dernière est composée de deux étages carrés et d'un niveau de comble ponctué de lucarnes rampantes. Le rez-de-chaussée était à l'origine composé de boutiques louées, et les étages accueillent des appartements. Cette maison se démarque par le traitement de l'angle en arrondi, issu d'une pensée pratique et esthétique reprenant les préconisations de Poncet de La Grave au milieu du XVIIIe siècle qui recommande « d'arrondir à l'avenir les encoignures » ce qui rend plus aisé « le tournant des carrosses » et « satisfais la vue ». Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | modénatures très sommaires se limitent à des larmiers filants entre les étages, des appuis de fenêtres et une corniche moulurée, typique d'une architecture de faubourg. Il s'agit en effet de l'un des rares témoins du faubourg Popincourt, s'étendant alors en contrebas de l'enceinte de Charles V une vingtaine d'années avant la construction de la barrière des Fermiers généraux, qui ai été épargné par les opérations de rénovations urbaines des années 1970. Ce bâtiment est une maison de faubourg du XVIIIe siècle encore totalement authentique. |
| BP | 24 rue Amelot | Établissement de soins - EHPAD<br>L'immeuble du 24 rue Amelot est construit entre 1931 et 1932 par l'architecte Pierre Legendre (1892- après 1930) pour le compte de la Coopération pharmaceutique française. L'ensemble est composé d'un bâtiment de trois étages le long de la rue Amelot et à l'angle de la rue du Chemin Vert et d'un bâtiment d'un étage le long de la rue du Chemin Vert. Entre les deux immeubles prend place un portail encadré par deux petits bâtiments triangulaires en rez-de-chaussée donnant accès à la cour intérieure de la propriété. L'édifice principal, le long de la rue Amelot, accueillait les magasins de la Coopération pharmaceutique française, ses bureaux et un local d'habitation pour un concierge. Il est partiellement détruit à la suite d'un incendie vers 1950 et reconstruit à l'identique l'année suivante, conservant sa structure en brique sur ossature de béton caractéristique de l'architecture qui se développe dans les années 1930. La façade est rythmée par de minces travées percées de fenêtres et les pleins qui présentent des jeux de modénatures formés par les briques. Elle est également animée par les contrastes entre brique rouge et appuis de fenêtre blancs. Ces éléments, ainsi que l'angle courbe qu'adopte le bâtiment entre la rue Amelot et la rue du Chemin Vert, témoignent du passage d'une architecture de brique dans le goût du rationalisme pittoresque vers un rationalisme classique, plus épuré, présageant déjà l'architecture moderne. Une extension le long de la rue du Chemin Vert à usage de laboratoire est construite par l'architecte Pierre Sautier (1913 - après 1973), entre 1962 et 1963, en ossature métallique et remplissage de béton avec parement de plaquettes en terre cuite qui rappelle les bâtiments plus anciens. L'ensemble est transformé en Établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) entre 2000 et 2001. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 80 rue Amelot<br>4/8 rue Saint Sébastien | Maison d'angle du XVIIIe siècle présentant une façade élevée d'un étage sur rez-de-chaussée caractéristique de l'ancien faubourg. Lucarne en bâtière. |
| BP | 10 cité d'Angoulême | Ancienne manufacture construite en 1853 pour les frères Dutertre, peintres décorateurs sur porcelaine. La façade monumentale est surmontée d'un grand pignon sculpté anciennement visible depuis la rue Jean-Pierre Timbaud (ancienne rue d'Angoulême). |
| BP | 3 rue de l'Asile Popincourt<br>6 et 8 rue Moufle | Immeuble d'angle vestige de la ville préexistante<br>Au croisement de la rue Moufle et de la rue de l'Asile Popincourt, ouverte en 1834, se trouve un pavillon d'angle de deux étages, probablement surélevé. Il s'accompagne de petites structures - de type atelier - mitoyennes aux parcelles 34 et 32 du côté de la rue Moufle, dont l'emprise est attestée sur le plan parcellaire municipal dès la fin du XIXe siècle. Des ateliers additionnels semblent avoir été construits en 1911 et 1913 du côté de la rue de l'Asile Popincourt. L'ensemble, hétérogène et très modifié, est en mauvais état. |
| BP | 9 bis à 9 ter rue Auguste Barbier | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>La parcelle tout en longueur s'étendait à l'origine jusqu'au 54 boulevard du Temple et fut occupée dès 1898 par un ensemble de bâtiments d'ateliers, magasins et usines, témoignant de l'importance économique du quartier de la Folie Méricourt à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. L'emprise de l'immeuble sur rue du 9bis et 9ter est visible sur les cadastres dès la fin du XIXe siècle et le bâtiment, développé sur trois travées, possède trois étages dont un sous comble, couronné par une toiture en ardoise dotée d'une lucarne. Les bossages au rez-de-chaussée de même que les chaînages d'angle au décrochement de deux travées en avancée viennent rythmer la façade. Celle-ci est également ornée de carreaux polychromes à motifs formant une frise sous la corniche au deuxième étage. Les fenêtres du deuxième étage sont couronnées par des linteaux tandis que les allèges sont habillées par des cartouches de carreaux. Les grandes ouvertures en ferronnerie du rez-de-chaussée permettent l'accès à une cour carrée encadrée par d'anciens ateliers de faible hauteur. Une entreprise de carton-cible occupe notamment une partie des locaux sur la rue Auguste-Barbier au tournant du XXème siècle et des ateliers de tapissiers, couvreurs, mécaniciens ou encore photographes sont répertoriés sur la parcelle à la même époque. La présence de l'aile droite à trois étages carrés surmontés d'une toiture en tuiles rouge est attestée en 1901 et décrite à cette date comme accueillant un « atelier-usine ». |
| BP | 22 rue Basfroi | Maison sur rue bâtie au début du XVIIe siècle. Composé de deux étages carrés surmontés d'un comble, ce |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bâtiment est l'un des derniers témoignages de cette époque dans le faubourg Saint-Antoine. |
| BP | 23 rue Basfroi | Immeuble d'habitation et atelier<br>La Société la Filandière, spécialisée dans « la manufacture de tapisserie et soierie pour ameublement », acquiert en 1925 un immeuble d'un étage sur rue. Elle fait édifier par l'architecte Marcel Poitreneau (1905-1940) une « construction à usage de bureau, magasin, habitation » en 1930, avant de le revendre l'année suivante à la Société moderne de construction et de gestion d'immeuble. À noter que le gérant de la Filandière, Lanziani, s'installe dans la cour des 19-21 rue Basfroi qu'il occupe toujours en 2022. Poitreneau est l'un des architectes communaux qui ont marqué la Courneuve (1924-1934). Outre le collège Poincaré, ses œuvres principales dans la commune sont "la goutte de lait" (1929-1932), le dispensaire (1932) et le square Paul-Doumer (1933). Il propose ici une architecture Art déco avec une composition « à la vénitienne », mettant en valeur la travée centrale. Celle-ci se compose de triples baies supportées par des allèges en béton polychrome ornées de motifs abstraits. Les angles sur rue évoquent presque des tours avec le traitement en saillie qu'elles reçoivent. L'immeuble de sept étages et sept travées est constitué d'une structure en béton, et reçoit entre le second et le sixième étage, un parement en briques rouges. Le rez-de-chaussée et l'entresol sont traités différemment des étages supérieurs et reflètent davantage la fonction d'atelier et de bureau qu'occupent ces niveaux. Les portes ainsi que les fenêtres de l'entresol ont conservé leurs menuiseries d'origine. La « Maison Defrise » dont le nom figure au-dessus de la porte est installée depuis 1955. Fondée en 1952, l'entreprise accessoirise les décors du cinéma, de la télévision et du théâtre. À l'arrière de l'immeuble se dresse l'ancienne galerie de peinture Mostini-Bastille, construite par le cabinet d'architecte éponyme à la fin des années 1980. La galerie s'était installée au sein d'un bâtiment industriel comportant une charpente métallique, dont la partie centrale est sous verrière. |
| BP | 1 à 3 rue Basfroi<br>69 rue de Charonne | Maison d'angle remarquable d'origine du XVIIIe siècle présentant une façade principale sur la rue de Charonne composée de huit travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Quatre lucarnes anciennes desservent le comble sur la rue de Charonne. Au 3 rue Basfroi, un bâtiment secondaire de même période comporte un remarquable porche cintré surmonté par un entablement tenu par deux consoles. Sur cour, pavage ancien et atelier vers 1900 à structure en bois et remplissage de briques enduites. Le bâti sur la rue de Charonne est intéressant pour la simplicité et la régularité |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de sa façade, ainsi que le traitement de l'angle en pignon, pour sa sédimentation architecturale (coursives sur rue), et pour son importance dans le paysage urbain, particulièrement en raison de l'effet d'ensemble qu'il crée avec son vis-à-vis (bâtiment du XVIIe siècle du 78 rue de Charonne protégé au titre des monuments historiques). |
| BP et EPP | 12 place de la Bastille<br>12-14 rue Daval | Cour Damoye. Les qualités monumentales et spatiales, la variété fonctionnelle, la progressivité de l'implantation, la sédimentation architecturale, sont caractéristiques des lois générales de composition des parcelles à cour du faubourg Saint-Antoine. La position de la cour Damoye est d'autant plus stratégique à l'échelle urbaine qu'elle compose le rideau monumental de la place de la Bastille. Ses qualités d'évolutivité (du XVIIIe au XXe siècle), sa mixité fonctionnelle, l'alternative qu'elle propose, grâce à la porosité qu'elle crée dans l'îlot, à des parcours urbains particulièrement saturés par l'automobile, en font un "bastion avancé" du faubourg Saint-Antoine. Les bâtiments les plus anciens (période Louis XVI) se situent de part et d'autre de l'accès rue Daval. |
| BP | 4 à 8 boulevard Beaumarchais | Opération exemplaire de la mise en place du style architectural des grands lotissements de la seconde moitié du XIXe siècle, initiée sous la Monarchie de Juillet et achevée sous le Second Empire, destinée à une clientèle issue de la petite bourgeoisie. |
| BP | 12 à 24 boulevard Beaumarchais | Opération exemplaire de la mise en place du style architectural des grands lotissements de la seconde moitié du XIXe siècle, initiée sous la Monarchie de Juillet et achevée sous le Second Empire, destinée à une clientèle issue de la petite bourgeoisie. Le n°16, signé par Ferdinand Verneuil, a été construit en 1843. |
| BP | 30 à 56 boulevard Beaumarchais | Opération exemplaire de la mise en place du style architectural des grands lotissements de la seconde moitié du XIXe siècle, initiée sous la Monarchie de Juillet et achevée sous le Second Empire, destinée à une clientèle issue de la petite bourgeoisie. Aux n°52-54 et au n°56, immeubles construits par Paul Mesnard en 1851. Les n°36-40, construits en 1860, sont signés de l'architecte François Rolland. |
| BP | 60 à 64 boulevard Beaumarchais | Opération exemplaire de la mise en place du style architectural des grands lotissements de la seconde moitié du XIXe siècle, initiée sous la Monarchie de Juillet et achevée sous le Second Empire, destinée à une clientèle issue de la petite bourgeoisie. Le n°62-64 construit en 1849 est signé Paul Mesnard, ainsi que le n°60 construit en 1851. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 70 à 102 boulevard Beaumarchais | Opération exemplaire de la mise en place du style architectural des grands lotissements de la seconde moitié du XIXe siècle, initiée sous la Monarchie de Juillet et achevée sous le Second Empire, destinée à une clientèle issue de la petite bourgeoisie. Le n°96, construit en 1849 en pierre de taille, est signé Charles Duval et le n°102 est signé Fournier. |
| BP | 63 boulevard de Belleville | Établissement de loisir<br>Ce bâtiment est un ancien cinéma de style Art déco, dont les plans datent de 1938. Il s'agit d'un témoignage de l'entre-deux-guerres et des nombreux cinémas qui animaient le quartier. Ce cinéma se distingue par son histoire : appelé à l'origine le « Nox », il est repris en 1947 par Jacques et Christiane Leproux qui le nomment « Le Berry », en hommage au lieu qu'ils affectionnent. En 1987, le cinéma prend le nom de Berry-Zèbre pour se moderniser et affiche un zèbre sur sa façade. Il ferme en 1994. |
| BP | 75 à 77 boulevard de Belleville<br>4 à 4bis avenue de la Présentation | École type Jules Ferry<br>Ce groupe scolaire est construit d'avril 1877 à juin 1878 et comprend à l'origine une école de filles, une école de garçons et une école de dessin. Son architecte, Claude Augustin Léon Salleron (1820-1904), élève de Félix Duban aux Beaux-Arts de Paris et plusieurs fois distingué aux Expositions universelles, est un architecte de la Ville, qui a réalisé notamment la Mairie du 20e arrondissement et d'une dizaine d'écoles parisiennes. Le Groupe scolaire du boulevard de Belleville est exposé, modèle réduit et plans, à l'Exposition universelle de 1878 pour lequel l'architecte reçoit en partie une deuxième médaille, ex aequo avec les architectes de la Ville de Paris. L'édifice reprend les spécificités des écoles Jules Ferry et se démarque par la symétrie de son imposante façade rythmée par l'alternance de pierre meulière, de pierre de taille et de brique. Des médaillons de grands hommes seront par la suite ajoutés. |
| BP | 2 rue Bréguet<br>24 rue Saint-Sabin | Immeuble d'angle en L avec une perspective ouverte sur le boulevard Richard Lenoir. Daté 1871, E. Gutelle architecte. L'entrée principale se trouve sur le pan coupé, elle est constituée d'un arc en plein cintre mouluré avec des écoinçons percés en œil de boeuf pan coupé est couronné par un fronton triangulaire à denticules. Façade rythmée par des ouvertures enserrées par des pilastres à chapiteaux. Un soubassement filant en meulière grossière, et un toit mansardé avec lucarnes. |
| BP | 9 rue Chanzy | Maison en brique et pierre construite en 1902 par l'architecte Achille Champy avec la collaboration du sculpteur Despois de Folleville. Des pilastres à peine marqués, dont les chapiteaux arborent des feuilles suggérées par des lignes courbes, scandent la façade. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | L'encadrement en métal de la fenêtre du second étage forme de grande arabesque caractéristique du style 1900. La porte d'entrée aux battants de bois, le soupirail et la cave et les ferronneries, à motifs de feuilles et de tiges stylisées, puisent également dans le répertoire de l'Art Nouveau. |
| EPP | 5 passage Dallery | Devantures commerciales<br>Ces deux devantures au rez-de-chaussée sont réparties respectivement sur une et deux travées d'un Immeuble d'habitation de quatre étages avec façade en plâtre et chaux à modénature discrète, construit entre 1836 et la fin du XIXe siècle. Le n°5 de ce passage a appartenu à MM. Gillou et fils, fabricants de papiers peints en 1888 ainsi que les numéros 2,7 et 15. Les deux devantures sont en coffrage de bois avec de larges baies verticales. La plus large devanture repose sur un petit bahut de pierre et se remarque par ses piédroits et son bandeau d'enseigne discrètement moulurés, ainsi que par son imposte à croix de Saint-André surmontant la porte d'entrée. À sa gauche, une entrée sur la cour pavée - protégée au titre des espaces libres - permet l'accès à de petites constructions de type atelier. L'ensemble forme un élément représentatif de l'architecture des faubourgs avec ateliers en arrière-cour et boutiques-ateliers au rez-de-chaussée. |
| BP | 20 passage Charles Dallery<br>151-153 avenue Ledru-Rollin | Ancien "Foyer ouvrier" construit en 1914 en brique et pierre offrant l'exemple d'une décoration très réussie de la façade à partir de matériaux peu onéreux et faisant écho aux premières constructions sociales à Paris. Le rez-de-chaussée est traité en bossage rustique. Les baies vont par deux et sont couronnées par un épais bandeau qui court sur toute la façade. Le reste de la construction est en brique selon l'usage pour les constructions sociales. Les fenêtres des premiers et deuxième étages sont couvertes d'un linteau de pierre. Les niveaux supérieurs sont particulièrement mis en valeur. Les fenêtres du quatrième étage sont surmontées d'un avant-toit alors que la baie centrale est légèrement plus haute et forme une lucarne à ferme débordante. Au-dessus vient un étage de combles. En mitoyenneté, ancien temple protestant construit en 1882 par W. Hansen au numéro 153 de l'avenue Ledru-Rollin. Il comporte en façade un avant-corps en légère saillie, coiffé d'un fronton où figure une bible ouverte. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 3 rue Charles Delescluze<br>52 rue Trousseau | Immeuble d'habitation<br>Ces deux immeubles, caractéristiques du style Art déco ont été construits à l'emplacement d'un îlot (n°6) décrété insalubre en 1904. Datant de 1934, il est édifié par l'architecte Marcel Marchand (1921-/), connu pour avoir édifié quelques immeubles de même style à Paris. L'architecte a profité d'une parcelle située à l'angle de deux voies pour réaliser une tourelle au-dessus de l'angle arrondi des deux édifices pour « l'embellir » ; ce qui fera l'objet d'une autorisation spéciale, car cet élément sort du gabarit habituel. En pierre de taille et bien conservés, ils illustrent la modernisation des tissus urbains partiellement vétustes du faubourg Saint-Antoine. Ornées de rinceaux qui encadrent les portes d'entrée de sculptures, les façades sont rythmées d'oriels délimités par des frises de colonnettes hachurées, et soutenus par des consoles-colonnettes. Même si l'architecte a privilégié la simplicité de façades sobres, elles ne sont pas dépourvues de motifs décoratifs. En effet, il est possible de voir des motifs floraux à travers divers éléments géométrisés comme l'attique paré d'une longue frise florale et les garde-corps de serrurerie à lignes parallèles et à motifs stylisés, laissant deviner des fleurs dans une corbeille. Ce motif est d'ailleurs repris sur les garde-corps de l'immeuble n° 43, rue des Boulets dans le 11e arrondissement. |
| BP | 6 impasse Charles Petit | Fabrique<br>À proximité du Faubourg-Saint-Antoine, l'une des voies les plus anciennes de Paris, le quartier se développe autour de l'artisanat du bois et de la construction de meubles. D'une grande prospérité au XVIIIe siècle, l'artisanat traditionnel diminue peu à peu au cours du XIXe siècle, remplacé par l'industrie. L'impasse Charles-Petit, du nom du propriétaire du terrain sur lequel la rue a été tracée, abrite encore au XIXe et XXe siècle plusieurs ateliers de tourneurs sur bois (n°8), ébénistes (n°3 et 7), fabricants de moulures sur bois (n°8), négociants en bois (n°8) et fabricants de meubles (n°3).<br>Au n°6, Charles Petit, dont la propriété s'élevait au n°2, fait construire un atelier d'ébénisterie dans les années 1880. En fond de parcelle, s'élève alors un atelier de quatre étages doté d'un logement. Bâti en briques recouvertes d'un enduit, l'immeuble possède de longues fenêtres horizontales laissant entrer la lumière naturelle nécessaire au travail. La verticalité est renforcée par la présence de longs piliers de béton armé. Originellement, en façade, se trouvait une cour centrale et de part et d'autre une remise, une écurie et un logement. Il semble que ce bâtiment ait été ensuite surélevé et modifié dès 1890 pour servir de magasins et de bureaux. Construit également en brique enduite, il reste en l'état au moins jusqu'en 1992, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | avant sa modification dans les années 2000. L'ensemble est utilisé tout au long du XXe siècle pour l'ébénisterie, la fabrication de meubles, puis la mécanique après la Première Guerre mondiale, avant de retrouver une activité de chaiserie dans les années 1930. En effet, afin de requalifier le site en immeuble d'habitations, le bâtiment de façade retrouve en partie son découpage d'origine, avec une cour d'entrée centrale et deux parties de chaque côté. |
| BP | 1 rue de Charonne | Fontaine dite de Trogneux. Classée monument historique depuis 1929, cette fontaine fut construite par Jean Beausire de 1719 à 1921 en exécution des lettres patentes du roi du 1er juin 1719. Elle fut reconstruite à l'identique sous le Premier Empire. La façade principale, rue du faubourg Saint-Antoine, comporte un haut soubassement à refends, duquel l'eau s'échappe par deux mascarons à tête de lion. Elle est ornée de deux pilastres d'ordre dorique soutenant un entablement couronné d'un fronton triangulaire. Restauration en 1963. |
| BP | 5 rue de Charonne | Cour Saint-Joseph. Elle s'ouvre sur rue par une maison à neuf travées construite entre 1764 et 1794 en pierre de taille à rez-de-chaussée puis en moellon de calcaire et pan de bois sous enduit, avec ateliers, chantier et jardin à l'arrière. La façade sur cour présente des traces de polychromie. Les bâtiments sur cour, à usage mixte, sont tout aussi remarquables par leur sédimentation depuis le XVIIIe siècle. Après l'achat de la propriété en 1834 par le marchand de bois des îles, Jacques Vigues, les ateliers actuels sont reconstruits entre 1834 et 1852 sur les fondations de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Entre 1853 et 1855, construction d'ateliers à l'emplacement du jardin, autour d'une cour qui prend le nom de cour Jacques Vigues. Les ateliers au sud de la cour Saint-Joseph sont surélevés de trois étages carrés et d'un étage de comble dans le premier quart du XXe siècle. La forte axialité, l'unité monumentale, mais aussi l'imposante surélévation du bâtiment de gauche confèrent à la cour une valeur monumentale, spatiale et d'évolutivité très intéressante. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 37 rue de Charonne | Cour Délépine. Au fond de la cour, immeuble d'ateliers à structure métallique et remplissage de briques édifié vers 1920. Comportant cinq niveaux sur rez-de-chaussée, il contraste avec les bâtiments bas de type faubourien, situés de part et d'autre de la cour. Ceux-ci sont d'origines très différentes depuis le bâtiment bas d'origine XVIIIe ouvrant la cour, jusqu'à des reconstructions contemporaines. La cour Delépine illustre la loi générale de sédimentation des parcelles du faubourg Saint-Antoine qui voit les bâtiments les plus anciens et les plus serrés placés près de la rue, et les bâtiments les plus récents et les plus vastes placés en fond de parcelle. |
| BP et EPP | 59 rue de Charonne | Cour s'ouvrant par un immeuble de rapport du milieu du XIXe siècle présentant une façade composée symétriquement de sept travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol. Sur cour, bâtiments de deux à trois niveaux sur rez-de-chaussée, à usage mixte, milieu XIXe et un atelier vitré à structure métallique vers 1900. L'implantation symétrique des constructions induit une grande régularité de la cour. |
| BP | 65 rue de Charonne | Sur rue, remarquable maison vraisemblablement d'origine du tournant XVIIe-XVIIIe siècle présentant un seul étage carré sur rez-de-chaussée et deux mansardes cintrées à charpente en bois apparente. Une niche sépare les deux travées. A l'arrière, bâtiment à usage mixte atelier et habitation de la fin du XIXe siècle. Pavage ancien. |
| BP | 77 rue de Charonne | Immeuble de rapport sur rue construit en 1886 par l'architecte Eugène Bonnet, présentant une façade en pierre de taille de grande tenue, bien que d'une morphologie haussmannienne tardive par rapport à sa date de construction. Immeuble industriel sur cour de la même époque (1884) et par le même architecte, élevé sur un plan en U, et ceinturé à chaque étage de longues coursives continues. Construction en pans de bois, métal et remplissage en brique. Sa régularité délimite une cour d'une unité spatiale remarquable. Pavage ancien. |
| BP | 89 rue de Charonne | Situé dans la perspective de la rue Faidherbe, ce bâtiment sur rue du XVIIIe siècle témoigne, dans une séquence variée, de l'ancienneté du tracé de la rue de Charonne. Le bâti sur rue est composite. Il est beaucoup plus ancien que le bâti sur cour, lequel manifeste une relative symétrie malgré sa densité. |
| BP | 139 rue de Charonne | Maison du XVIIIe siècle présentant une façade composée de sept travées et de trois étages carrés bien hiérarchisés sur rez-de-chaussée. Chaque étage est délimité par un bandeau. Grande porte cochère cintrée avec appareillage en pierre. Chien assis avec poulie. Inscrit au casier archéologique de la Ville de Paris. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 17 rue de Charonne<br>1 ; 2 Cour du Panier Fleuri | Immeuble d'habitation, héritage des tracés.<br>Au numéro 17 de la rue de Charonne, ouverte sur ordonnance du 6 mai 1827, se trouve un Immeuble d'habitation de quatre étages avec façade en plâtre et chaux typique de l'architecture des faubourgs.<br>D'apparence sobre, la façade se démarque par sa modénature développée comportant faux joint d'appareil, larmiers, mais aussi par ses encadrements et linteaux de fenêtres discrètement moulurés. L'immeuble masque la Cour du Panier fleuri, de 36 m de long et de 2,5 m de large qui se termine en impasse. Si le cadastre de Paris par îlot témoigne de la présence d'une cour quadrangulaire en 1836, elle semble prendre son apparence actuelle avant la fin du XIXe siècle, tel que visible sur le plan parcellaire municipal à cette date. Le nom du Panier fleuri proviendrait d'une enseigne présente en 1855 et pourrait évoquer l'opéra-comique d'Ambroise Thomas ou le cabaret où se retrouvaient les auteurs de la Pléiade. La cour abritait une enseigne de « miroiterie, ébénisterie et scieur de long ». |
| BP | 62 rue de Charonne | Maison de faubourg<br>Le témoignage le plus ancien de cette maison date de 1807, où le bâtiment est déjà présent sur le plan des chasses du roi. Le décroché par rapport à la rue est témoin d'un tracé antérieur à l'ordonnance royale d'alignement de 1827. Cette maison de faubourg possède un étage carré et un rez-de-chaussée commercial. Sa façade est très simple. Les modénatures se limitent à des appuis de fenêtres discrets, ainsi qu'une corniche moulurée. Ce bâtiment d'un étage est témoin, par son décrochement, ainsi que sa volumétrie et sa façade sur rue, de l'architecture de l'ancien faubourg. Cependant, l'immeuble a été dénaturé à l'arrière par une série de travaux au cours du XXe siècle. Une première intervention de surélévation de trois étages fut réalisée en 1912, puis une seconde en 1985. Les interventions sont cependant invisibles depuis la rue. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 121 rue de Charonne | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement Voisine des anciens couvents de Notre-Dame-de-Bon-Secours et de la communauté des Filles-de-la-Croix, vendus et détruits pendant la Révolution, la parcelle du 121 rue de Charonne conserve encore son tracé du XVIIIe siècle. Le bâtiment donnant sur rue ainsi que ses deux ailes en retour datent de cette époque et en constitue l'un des rares témoins. Les premiers propriétaires furent des familles de boulangers, notamment celle des Mouchy au XVIIIe et au début du XIXe siècle, exerçant dans le local commercial situé au rez-de-chaussée, activité qui perdure d'ailleurs en 2022. À partir de 1857, des hangars et ateliers furent construits en fond de parcelle, remplaçant progressivement le grand jardin. Ils accueillirent dès 1862 la Maison Ulysse Figus, entreprise de tonnellerie reprise en 1906 par Oscar Fakler, ingénieur et issu d'une riche famille de marchand de vin. Depuis les années 1950, la tonnellerie est remplacée par une activité de cartonnage, exercée depuis les années 1980 par l'entreprise Laramée, une des dernières à Paris en 2022. Les bâtiments du XVIIIe siècle reliés entre eux par un porche d'entrée, en pans de bois et sur un soubassement en pierre de taille, sont distribués par une première cour et s'élèvent sur deux étages, ou un étage complété par un niveau sous comble pour l'aile ouest en retour. Les deux ailes sont reliées au XXe siècle par la construction d'un porche clôturant cette première cour et faisant la jonction vers une seconde. Au sein de cette celle-ci, sont édifiés, à partir de 1869, deux hangars affrontés en rez-de-chaussée complétés par un bâtiment de deux étages en pans de bois adossé en 1905, en fond de parcelle, d'ateliers et hangars de structure métallique s'élevant d'un niveau. Au cours du XXe siècle, les installations industrielles vont prendre de l'importance, annexant une partie de la parcelle voisine, au n°119, et couvrant un temps, jusqu'aux années 1980, la seconde cour. Constituées de verrières zénithales, ces couvertures seront surélevées d'un niveau. La façade sur rue de cinq travées, enduite et ravalée en 1994, est surmontée d'une lucarne rampante. Ce type de lucarne est également visible sur les façades sur cour des deux ailes en retour. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 94 à 96 rue de Charonne<br>44 à 46 rue Faidherbe | Ensemble immobilier HBM<br>Ce terrain est acheté en 1910 par la philanthrope Amicie Lebaudy, née Piou (1847-1917), qui participe activement au développement de l'habitat ouvrier à Paris et fonde anonymement le Groupe des Maisons Ouvrières. Elle charge les architectes Auguste Labussière (1863-1956) et Célestin Longerey (1861-1917) de réaliser un « hôtel populaire pour hommes célibataires », le premier bâtiment de ce type en France. Labussière est un architecte qui se spécialise dans le logement ouvrier, notamment en travaillant pour ce « groupe des maisons ouvrières ». Le bâtiment est transformé en hôpital de guerre en 1914, occupé par le ministère des pensions en 1919, puis abandonné dès 1924. Il est racheté et réhabilité par l'Armée du salut en 1926, à l'initiative de Blanche (1867-1933) et Albin Peyron (1870 -1944), qui souhaitent lutter contre la précarité dont sont particulièrement victimes les jeunes femmes en leur offrant un lieu d'accueil. Albin et Blanche Peyron seront à l'initiative d'autres grandes institutions sociales, comme le Palais du peuple (1925) ou la Cité refuge (1933). Le « Palais de la femme » est composé d'un rez-de-chaussée en pierre meulière et de cinq étages en brique, un parement caractéristique des logements sociaux, et ponctué de briques vernissées apportant une polychromie typique du début du XXe siècle. En plan, le bâtiment est organisé autour de deux grandes cours centrales, autour desquelles s'organisent les chambres, et constitué de redans, permettant de favoriser l'apport d'air et de lumière. Le portail d'entrée raconte l'histoire du lieu avec un bas-relief représentant une femme guidant des ouvriers, en hommage à Amicie Lebaudy. À noter en rez-de-chaussée le décor des vitraux. |
| BP et EPP | 26 rue de Charonne<br>1 à 13 et 2 à 10 passage Lhomme<br>10 passage Josset | Passage Lhomme. Passage le plus complet aux points de vue fonctionnel, morphologique, historique et esthétique. La cheminée de l'usine est un signal monumental important à l'échelle de l'îlot. Suivant une règle récurrente dans le faubourg, le bâti est implanté de la rue de Charonne (bâtiment d'origine du XVIIIe siècle implanté à l'ancien alignement revu dans la première moitié XIXe) vers le passage Josset (bâtiments, ateliers, usine plus récents datant de la seconde moitié du XIXe siècle et vers 1900). Au n°8, maison donnant sur le passage, atelier de menuiserie pour scier le bois, petit bâtiment abritant la machine à vapeur et la cheminée d'usine de section carrée en brique construits vers 1850; atelier surélevé partiellement d' un étage carré et transformé en logement dans la première moitié du 20e siècle (source Inventaire général). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 40 à 42 rue de Charonne<br>1 passage Josset | Immeuble d'habitation construit vers 1860 situé à l'angle de deux voies et présentant une élévation de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Il constitue le pendant de l'immeuble du 36-38 rue de Charonne, tant du point de vue de la morphologie que de l'esthétique et précède l'architecture post-haussmannienne de l'avenue Ledru-Rollin. |
| BP | 125 rue de Charonne<br>2 impasse Delaunay | Maison du XVIIIe siècle présentant une façade ornée de traits de refends dans l'enduit et composée de cinq travées et de trois étages carrés hiérarchisés sur rez-de-chaussée. Porte surmontée d'un mascaron féminin. Appuis de fenêtre en fer forgé. Décor sans doute revu au début du XIXe siècle (frontons plats surmontant les baies du premier étage, chambranles à crossettes). Corniche à denticules très saillante à la retombée du toit. |
| BP | 36 à 38 rue de Charonne<br>2 passage Josset<br>passage Saint-Antoine | Maison d'angle du XIXe siècle élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée présentant un volume assurant l'articulation réussie de trois voies. Les modénatures (corniches et bandeaux saillants, trumeaux ornés de tables), sont à mi-chemin entre le caractère lisse et blanc des façades enduites des faubourgs et la lisibilité structurelle propre au rationalisme. |
| BP | 128 rue de Charonne<br>32 rue Léon Frot | Bâtiment sur une parcelle d'angle caractéristique des constructions de faubourg datant probablement de la fin XVIIIe siècle. Il est caractérisé par la simplicité de ses modénatures et de ses percements. Il possède un comble à surcroît avec deux lucarnes émergentes interrompant la corniche. |
| BP | 78 rue de Charonne<br>43 rue Saint-Bernard | Maison première moitié XVIIe à pignon et pans de bois décrite dans un document de 1642 et typique de la première phase d'urbanisation du faubourg Saint-Antoine. Élevée de deux étages sur rez-de-chaussée et située à l'angle de deux rues, en rupture d'alignement, elle est visible depuis plusieurs perspectives. A ce titre, elle constitue l'un des emblèmes les plus caractéristiques du faubourg Saint-Antoine et bénéficie d'une inscription à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis 1997. Elle est complétée au 43 rue Saint-Bernard, d'un bâtiment d'une écriture simple typique du milieu du XVIIIe siècle. |
| BP et EPP | 3 rue de Charonne<br>59 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour Jacques Viguès, séparée en deux parties, Est et Ouest, par la cour Saint-Joseph. Accès par le 59 rue du faubourg Saint-Antoine ou par le 5 rue de Charonne. La partie Est, comprend deux édifices remarquables : l'immeuble d'habitation milieu XVIIIe du 3 rue de Charonne qui se distingue par des garde-corps en fer forgé ainsi qu'un bâtiment mitoyen de la cour Saint-Joseph, placé face à l'entrée du 59 rue du faubourg Saint-Antoine. La partie ouest est bordée de constructions à usage d'ateliers datés vers 1860 élevés de trois étages sur |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rez-de-chaussée. Cette cour est atypique dans la mesure où elle doit sa monumentalité à une activité monofonctionnelle. Deux remarquables passerelles surélevées relient les bords opposés de la cour ouest; réalisées vers 1900, elles sont en métal riveté reposant sur des poteaux métalliques. |
| BP | 123 boulevard de Charonne<br>1 à 3 impasse Delaunay | Immeuble d'habitation<br>Construit sur une parcelle rectangulaire ouvrant en biais sur le boulevard de Charonne, cet immeuble, conçu par l'architecte Pierre Agard (/-/) et l'ingénieur Pierre Raymond (/-/), est érigé entre 1957 et 1959. Il est commandé par l'Association féminine pour l'étude et l'action sociale afin d'abriter un foyer d'étudiantes de 58 logements ainsi que l'École normale sociale, qui forme des élèves infirmières et assistantes sociales, auparavant située au 80 rue de Rennes. Le projet est facilité par la ville de Paris qui cède le terrain à l'association et qui garantit l'emprunt nécessaire à son financement. La construction, perpendiculaire au boulevard, est adossée aux pignons de l'immeuble voisin et occupe la quasi-totalité de la parcelle. Elle se présente sous la forme d'un corps de bâtiment tout en longueur élevé d'un rez-de-chaussée sur sous-sol, surmonté à ses extrémités de deux volumes de cinq niveaux prenant appui sur les héberges voisines et accueillant les chambres. L'ossature de béton armé bouchardé, laissée apparente, reçoit un remplissage de panneaux préfabriqués en aluminium des ateliers Jean Prouvé, dit système « curtain wall », au rez-de-chaussée ainsi que sur la façade donnant sur le boulevard. Le reste du remplissage est assuré par des panneaux de pierre pelliculaire, à l'exception de l'encadrement de la porte d'entrée dont le remplissage est fait de pavés de verre de forme rectangulaire. |
| BP | 58 rue du Chemin Vert<br>48 rue Popincourt | Maison d'angle<br>Maison d'angle à pan coupé en pierre à l'architecture très simple datant du début du XIXe siècle. Cette maison possède deux étages carrés, un commerce au rez-de-chaussée, qu'un larmier filant et des appuis de fenêtres en fer forgé. Il s'agit d'un élément singulier du paysage parisien, caractéristique des anciens faubourgs à la fois dans son langage architectural et sa volumétrie. Le commerce a accueilli courant XXe siècle un débit de boisson. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 53 à 55 rue du Chemin Vert<br>44 rue Popincourt | Immeubles d'habitations<br>Les immeubles du n° 53 et 55 rue du chemin vert révèlent la subsistance de constructions faubouriennes avant le percement des boulevards haussmanniens. Ils datent respectivement de la fin du 18e siècle et du début 19e siècle. Ils sont composés d'une façade sur rue et d'un bâtiment en fond de cour. Cet ensemble était numéroté du 1 au 15 rue des Amandiers avant le percement du boulevard Voltaire en 1857.<br>Lors de l'ouverture du boulevard, de nouvelles constructions sont apparues, dont deux immeubles de quatre étages, situés au n°44 rue Popincourt/53 rue du Chemin Vert et au n° 53 bis, intégré à la cour intérieure, ainsi qu'un immeuble de cinq étages au n° 57. Les n° 53 et 55 flanquent les deux immeubles en R+1. Les bâtiments en fond de parcelle étaient de même hauteur que ceux sur rue à l'origine. Celui du n° 55 a été surélevé de deux niveaux en 1936 et 1939 par l'architecte Jules Kaehrling (1878-1954). Leurs façades plates sont typiques des architectures parisiennes de faubourg en enduit plâtre et chaux. Elles sont percées de quatre fenêtres. Les deux lucarnes du n° 53 sont récentes. |
| BP | 20 à 28 rue du Chemin Vert<br>14 rue Froment | Immeuble d'activité commerciale<br>Inséré dans le quartier de Popincourt où se concentrent les activités du travail des métaux, l'immeuble est construit par l'architecte Amédée Coudert (1880-1958) pour le compte de la Société des Raccords suisses, spécialisée dans les pièces usinées. Le permis pour la réalisation d'ateliers de deux étages aux numéros 20-22 de la rue du Chemin Vert est déposé en février 1926. L'architecture de Coudert s'ancre dans le mouvement de l'architecture rationaliste des années 1930 avec sa structure en béton et ses parements de briques rouges qui soulignent les piles et allèges. Les grandes baies vitrées en façade sur rue rappellent la vocation primitive d'atelier industriel de cet immeuble. L'angle de l'immeuble, où se situe l'accès principal, est traité dans le style Art déco. Les menuiseries d'origine ont été conservées aux étages sur la rue du Chemin Vert. La section de parcelle aux n° 24-28 est rachetée et construite par la Société avant 1934. Elle reprend le modèle architectural existant au N° 20-22. Cette portion, constituée d'un étage, est surélevée de 2 étages en 1971 par la Société Les produits suisses Georges Fischer et son architecte Pierre Cochet, dans un style qui tranche avec l'existant. Les travaux de 1971 concernent également la modification de la distribution intérieure et l'agrandissement du sous-sol. Un « hôtel » est construit par l'architecte Coudert au 12 bis rue Froment en décembre 1926, dans le prolongement du bâti existant. Les baies de cet immeuble ont été successivement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | modifiées et l'immeuble a été surélevé d'un niveau en 1991. |
| BP | 5 bis rue du Chemin Vert | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble d'habitation est bâti en 1911 par l'architecte et fresquiste Georges Pradelle (1865-1934), auteur de nombreuses maisons de rapport parisiennes et concepteur, avec Marius Toudoire, du Palais des Manufactures Nationales, réalisé pour l'Exposition universelle de 1900, et qui vaut une distinction à l'architecte. Ce bâtiment haut de cinq étages carrés et d'un niveau sous comble est structuré par trois travées. Le rez-de-chaussée accueille des commerces de part et d'autre de la porte centrale. La façade comporte un socle en pierre, au-dessus duquel les niveaux supérieurs sont réalisés en brique. Du deuxième au cinquième étage, un oriel central en pierre structure la composition, prolongé de part et d'autre par des balcons. L'ensemble est couronné par un niveau de comble ponctué de trois lucarnes rampantes.<br>Pradelle se distingue par la relation qu'il établit entre le décor et la structure. Les matériaux et les modénatures témoignent du rationalisme de l'architecte. Ces dernières rappellent le style Art nouveau, caractéristique du début du siècle, notamment par les sous-faces des balcons ornées de sgraffites et les motifs végétaux sculptés sur la base de l'oriel, ainsi que la présence de briques polychromes à partir du deuxième étage. |
| BP et EPP | 5 passage du Cheval Blanc | Cour Février. Ensemble de constructions d'un ou deux niveaux sur rez-de-chaussée à usage mixte d'aspect de la fin du XIXe siècle disposés autour d'une cour en U. La monumentalité de l'espace et des bâtiments à l'entrée de la cour Février et de la cour Mars, contraste avec la sous-densité et l'implantation agrégative des bâtiments situés en fond de parcelle. L'opposition de ces deux caractères, autant que la forte monumentalité de l'entrée des deux cours, constituent l'intérêt de cette parcelle. Ensemble figurant à l'inventaire général depuis 1986. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP et EPP | 7 passage du Cheval Blanc | Cour Mars. Ensemble de constructions d'un ou deux niveaux sur rez-de-chaussée à usage mixte d'aspect de la fin du XIXe siècle disposés autour d'une cour en U. Une passerelle relie les deux premiers étages de part et d'autre de la cour. La monumentalité de l'espace et des bâtiments à l'entrée de la cour Février et de la cour Mars, contraste avec la sous-densité et l'implantation agrégative des bâtiments situés en fond de parcelle. L'opposition de ces deux caractères, autant que la forte monumentalité de l'entrée des deux cours, constituent l'intérêt de cette parcelle. |
| BP | 8 à 10 passage du Cheval Blanc<br>3-5 cité Parchappe | Immeuble à usage mixte, ateliers et logements, élevé vers 1860. Façades formant un pan coupé à l'angle du passage du Cheval Blanc et de la Cité Parchappe. Importantes traces de polychromies rouge et bleue attestées en 1996. Devantures anciennes. Elévation de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Mansardes. Bâtiments dont la position le long du passage du Cheval Blanc et de la Cité Parchappe détermine, avec son long linéaire de façade, l'ambiance générale. |
| BP | 15 rue Crespin du Gast | Immeuble d'hébergement<br>Ce bâtiment est la résidence Catherine Booth, construit en 1932 par l'architecte L.O.Préau (/-/), pour l'Armée du Salut. Catherine Booth est l'une des fondatrices de l'Armée du Salut en France, elle arrive à Paris en 1881. Des années 1920 à 1930, l'Armée du Salut investit différents bâtiments de logements pour les plus démunis comme le Palais de la femme, la Cité refuge de Le Corbusier, le Palais du peuple. En 1932, l'Armée du Salut ouvre la résidence Catherine Booth. De style Art déco, elle est ornée de mosaïques de l'atelier Guilbert Martin. Dans la ferronnerie de la porte, on distingue le blason de l'Armée du Salut. En 2016, un ravalement de façade a été réalisé, changeant la couleur des allèges et des menuiseries. Il s'accompagne d'une réhabilitation du bâtiment qui visait à agrandir les chambres, à mettre le bâtiment aux normes et à créer des surfaces. |
| BP | 16 à 22 rue Crespin du Gast<br>17 passage de Ménilmontant | Logement - HBM<br>Construit entre 1919 et 1934, ce bâtiment de type HBM d'angle se trouve à l'alignement sur la rue Crespin du Gast et en retrait d'alignement sur le passage de Ménilmontant. Organisé autour d'une cour fermée minérale et plantée en U, l'édifice possède des façades en brique blonde et linteaux de ciment avec des soubassements en ciment désactivé à granulat fins. Cet immeuble de six étages se remarque par sa composition ordonnancée avec travées d'oriels, appuis de fenêtre à balustres simples en angle et structure de béton formant couronnement. Il fait face à la résidence Catherine Booth, construite à la même période par l'Armée du Salut. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 rue de la Croix Faubin<br>7 rue de la Folie-Regnault | Ensemble immobilier HBM<br>Ce bâtiment permettant de loger “les dames et jeunes filles” est réalisé en 1904 par l’architecte Alphonse Cintrat (avant 1884 -1922) pour la société philanthropique, suite à un don des héritiers de Jacques Stern. Fondée en 1780, la société philanthropique lance en 1888 la construction d’habitations économiques sur le modèle de la Fondation Peabody de Londres. Elle fait appel aux architectes Wilbrod Chabrol (1835-1919) et Alphonse Cintrat. Après le départ de Chabrol, ce dernier poursuit les programmes de la Société Philanthropique entre 1896 et 1908. Le bâtiment d’angle est caractéristique des premières opérations d'habitations à bon marché (HBM) du début du XXe siècle, de taille assez restreinte et exclusivement réalisée dans le tissu parisien existant. La façade sur rue est composée d’un rez-de-chaussée en meulière, surmonté de quatre étages carrés et d’un niveau sous combles. Elle est caractéristique de la période où Cintrat assure la conception de nouveaux projets pour la société philanthropique et renonce à l’austérité des premières réalisations de la société en remplaçant la brique sombre par la brique silicocalcaire, d’invention récente, et en ajoutant de sobres décorations telles que des briques vernissées vertes ou des appuis et des bandeaux en pierres de taille. La maison pour « dames et jeunes filles » est fermée en 1935 et l’œuvre de l' « Aide aux enfants paralysés », incorporée à la société philanthropique en 1936, occupe le bâtiment immédiatement. Depuis 1994, l’établissement - qui n’a pas changé de propriétaire- est utilisé comme institut d'éducation motrice. |
| BP | 10 rue de la Croix Faubin<br>9 à 9 bis rue Gerbier | Ensemble immobilier HBM<br>Ces HBM sont construits en 1905 par l’architecte Georges Guyon (1850-1915) pour la Société des habitations économiques de la Seine « La Concorde ». Architecte d’avant-garde, Georges Guyon est l’un des premiers architectes à se pencher sur le logement social. Il bénéficie d’une formation dans des ateliers privés de Louis Heuzé (1822-1887) et Charles-Jean Laisné (1819-1891), à l’époque où l’enseignement en école d’architecture n’est pas obligatoire. Lauréat en 1890 du concours organisé par la Société française des HBM, il réalise trois groupes d’habitats collectifs, dont la « Ruche » pour laquelle il obtient la médaille d'or de l'exposition internationale d'hygiène du Havre en 1894.<br>Le bâtiment au n° 10 de la rue de la Croix Faubin se trouve sur une parcelle traversante où deux corps de bâtiments, respectivement alignés sur la rue de la Croix-Faubin et la rue Gerbier, sont implantés autour d’une cour centrale. Les façades sur rues sont composées d’un rez-de-chaussée commercial, ponctué d’une porte encadrée de briques vernissées côté rue de la Croix Faubin. Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | quatre niveaux supérieurs sont réalisés en meulière et ponctués de bandeaux et de linteaux en briques de terre cuite et vernissées, créant une polychromie caractéristique des habitations à bon marché d'avant-guerre. Une corniche à modillons marque la délimitation entre le quatrième et cinquième niveau, dont la façade est réalisée en brique et coiffée d'un étage de comble percé de lucarnes rampantes. |
| EPP | 9 rue du Dahomey | Devanture commerciale en applique en bois, typique et représentatif du modèle parisien du xixème siècle à piédroits, soubassement et entablement moulurés et présentant une composition en trois trames vtravées avec la porte d'entrée centrée surmontée d'un imposte vitré protégé par une ferronerie en forme de croix. |
| BP | 14A rue Saint-Bernard<br>1 rue du Dahomey | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>Ensemble cohérent d'immeubles de logements et d'espaces commerciaux du premier tiers du XXe siècle. L'immeuble de quatre étages est en alignement sur rue. Il est construit avant 1919, la façade sur cour est très sobre et possède de hautes baies. Le deuxième étage est surmonté d'une fine corniche et les deux derniers étages sont légèrement en retrait. Il s'accompagne d'une large cour et de constructions parallèles donnant sur ladite cour. |
| BP | 2 à 4 rue du Dahomey | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>Elle forme un ensemble cohérent d'immeubles de logements et d'espaces commerciaux du premier tiers du XXe siècle avec les parcelles 100, 101, 152 et 224, section CV. Construction d'un étage avec toit-terrasse, surélevé du côté n°4. La partie centrale est composée de baies filantes, vestiges de sa fonction d'ateliers. L'édifice a été très remanié comme en témoignent notamment la serrurerie et la répartition des baies. |
| BP | 4 bis rue du Dahomey | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement, premier tiers du XXe siècle<br>Cet immeuble d'habitation, étroit de cinq étages en brique blonde avec ossature en béton armé apparente et rythmé en trois travées avec de larges baies d'atelier, a été construit entre 1931 et 1932 pour Bernard et Kaufmann. Il est accolé à une petite halle, en brique peinte et charpente métallique avec poutres treillis, construite au même moment et à destination de local commercial. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | L'ensemble témoigne ainsi de l'importance commerciale et industrielle de ce quartier. |
| BP | 11 rue Daval<br>16 boulevard Richard Lenoir | Grande maison à loyer d'angle caractéristique des modèles néoclassiques popularisés dès la fin du XVIIIe siècle et reproduit jusque dans la première moitié du XIXe siècle. L'élévation compte trois étages carrés et un étage d'attique sur un rez-de-chaussée et un entresol. Des arcatures ornées de refends embrassent les deux premiers niveaux. Les étages sont peu hiérarchisés. Des appuis de style Louis XVI ornent les baies dont le percement est très régulier. Corniche à denticules. Les quatre travées de gauche sur le boulevard pourraient avoir été construites ultérieurement (vers 1880) à l'identique. Un décrochement de la corniche reste visible de même que des combles mansardés avec un brisis couvert d'ardoises. Accès à une cour d'activité occupé par des garages et entrepôts ainsi qu'un bâtiment d'habitation. |
| EPP | 20-22 rue Faidherbe | Façade de l'immeuble édifié en 1926 par l'architecte Achille Champy pour l'entreprise Boutet, fournisseur en bois européens et exotiques des artisans du faubourg. Les inscriptions encore présentes sur la façade conservent la mémoire des métiers qui y étaient exercés. |
| BP | 18 à 20 rue du Faubourg du Temple | Ensemble composé d'un bâtiment principal en retrait de six étages sur rue et d'une série d'ateliers de part et d'autre d'une verrière. Il est construit vers 1909 par Henri-Paul Nenot, architecte de la nouvelle Sorbonne, pour le compte de la compagnie d'assurances "La Nationale" pour y abriter une société de "démonstration de la mécanique moderne". La façade du bâtiment principal est composée de neuf travées enserrées aux trois premiers étages par des piliers en pierre et couvert par un arc surbaissé en brique. Les grandes baies vitrées reposent sur des allèges décorées d'un panneau de céramique vernissée. Le retrait du quatrième étage forme un balcon. Le passage conduisant aux ateliers est ouvert dans l'axe médian. Deux atlantes sculptés signalent son entrée. Les ateliers sont disposés régulièrement sur deux niveaux de part et d'autre d'une cour profonde couverte par une verrière en bâtière. |
| BP | 68 rue du Faubourg du Temple<br>16 rue des Goncourt | Immeuble de rapport édifié vers 1885 situé à l'angle de deux rues. Façade composée de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée et présentant un pan coupé. Le cinquième étage est desservi par un balcon filant. Porte piétonne richement décorée. Immeuble représentatif de la persistance et de l'évolution de l'immeuble haussmannien sous la Troisième République. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble de rapport élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée d'aspect fin XVIIIe siècle. Garde-corps haussmanniens. Malgré l'absence de qualité monumentale du bâtiment, son ancienneté comme sa position déterminante à un carrefour en font l'un des bâtiments les plus intégrés au paysage du faubourg. |
| BP | 25 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble de rapport à usage mixte construit en 1893-1894 par l'architecte Charles Montaldo. L'élévation superpose trois étages sur rez-de-chaussée consacrés au commerce des meubles (magasin Winphen, puis le Bihan, puis Silvera) et deux étages supérieurs sous combles réservés à l'habitation. Les baies des étages commerciaux sont largement vitrées et rythmées par les piliers en fonte entrecoupés de linteaux métalliques. Cette architecture, en phase avec les constructions pionnières de la rue d'Uzès ou de la rue Réaumur, contraste avec l'allure traditionnelle des étages d'habitation en brique et pierre. |
| BP et EPP | 27 à 29 rue du Faubourg Saint-Antoine | Sur cour, remarquable ensemble d'ateliers, en brique et métal, de la fin du XIXe siècle couverts d'une verrière à structure métallique également de la même période. Sol de la cour en pavés de verre éclairant le sous-sol. L'accès se fait sur rue par un immeuble porche d'origine vers le milieu XIXe siècle. La parcelle illustre bien la mixité de l'habitat et de l'activité typique du faubourg Saint-Antoine et intègre une cour remarquable par son unité monumentale et stylistique. |
| BP | 33 rue du Faubourg Saint-Antoine | Ensemble constitué entre 1660 et 1669 sur rue du lotissement de six maisons de deux travées chacune et sur cour d'une maison de maître de deux étages s'appuyant contre le mur mitoyen occidental avec jardin pour Jean Bricart, charpentier ordinaire des bâtiments du roi (inscription à l'ISMH). A Fenêtres agrandies et garde-corps en fer forgé interrompant les bandeaux des trois immeubles les plus à l'ouest et de la maison de maître dont le grenier est transformé en comble brisé habitable au XVIIIe siècle. Ateliers construits contre les murs mitoyens nord et est et au centre de la cour entre 1726 et 1830. Bâtiment au centre de la cour remplacé par un atelier de fabrication et de stockage de meubles en béton armé de sept étages en 1930 par l'architecte Eugène Boucher pour MM. Lévy frères. Bâtiments parmi les plus anciens et les plus soignés du faubourg, voisinant avec un immeuble industriel vers 1930 doté d'une forte monumentalité. Le télescopage d'époques, d'échelles et de matériaux est typiquement faubourien. |
| BP | 47 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour du Nom de Jésus. Immeuble sur rue élevé de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée d'origine du XVIIIe siècle mais repris et surélevé vers 1840. Sur cour, ensemble de trois bâtiments comportant quatre à cinq étages carrés abritant des ateliers de la seconde moitié du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | XIXe siècle. Parcelle exceptionnelle par la régularité de son espace et la sédimentation du bâtiment sur rue. |
| BP | 61 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble haussmannien présentant une façade composée de quatre travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol. Soubassement commercial dénaturé. Intégration réussie par ses matériaux à la séquence anté-haussmannienne Bastille-Charonne et à la Fontaine dite Trogneux, classée au titre des monuments historiques, située à l'angle de la rue du faubourg Saint-Antoine et de la rue de Charonne. |
| BP | 75 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour de l'Etoile d'Or. Cour exceptionnelle pour sa constitution progressive et la hiérarchisation fonctionnelle de ses constituants (première cour résidentielle, deuxième cour industrielle). Passé la porte cochère sur rue, une voie interne dessert deux cours successives, séparées par une maison de maître élevée vers 1640. Vers 1700, des bâtiments d'un ou deux étages sont édifiés dans la cour et dont il ne subsiste que celui en équerre dans l'angle sud-est. Vers 1750, le jardin disparaît au profit d'écuries et de remises, et des hangars à bois sont construits dans la première cour. L'évolution se poursuit vers 1800 : l'ancienne maison Pongor, au décor de palmettes en frise, est reconstruite sur des bases anciennes dans la première cour, tandis que la seconde accueille au nord et à l'est des logements-ateliers. En 1882, un grand immeuble-atelier de quatre étages est édifié par l'architecte de Chabot à l'ouest de la seconde cour à l'emplacement des écuries, un bâtiment est construit en surplomb au-dessus du passage cocher et l'immeuble sur rue est reconstruit. (source inventaire général) |
| BP et EPP | 81 à 83 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour des Trois Frères. Bâtiment sur rue construit dans la première moitié du XIXe siècle, présentant une façade sobre composée de cinq travées et de trois étages carrés et un étage en retiré sur rez-de-chaussée et entresol commercial. Accès à la cour sous un porche dont l'accès est souligné par un entablement sculpté. La cour est étroite et pavée. Elle accueille une série d'ateliers comportant de quatre à cinq niveaux élevés dans la seconde moitié du XIXe siècle et caractéristique de l'activité historique du faubourg. |
| BP | 89 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour de la Maison Brûlée. Bâtiment sur rue de cinq étages carrés, donnant accès à la cour, avec deux ailes en retour d'équerre et un grand chantier de bois à l'arrière construit vers 1730. Façade composée de quatre étages carrés et un étage d'attique sur rez-de-chaussée et entresol. L'entresol est découpé par trois arcatures en plein cintre avec des mascarons à la clé. Immeuble surélevé d'un étage entre 1785 et 178, puis d'un second étage entre 1838 et 1855. Construction d'une maison de maître avec terrasse et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | jardin et ailes prolongées sur le passage entre 1753 et 1770. Ailes sans doute réaménagées entre 1821 et 1830. Maison en fond de parcelle de deux étages carrés et toiture en tuiles mécaniques construite entre 1821 et 1830, ainsi que les ateliers à l'ouest dans la cour. Ateliers à l'ouest partiellement reconstruits entre 1838 et 1855 avec comble redressé en 1902. Entre 1855 et 1862, ateliers à l'est dans la cour construits à l'emplacement de la maison de maître et du jardin. Au 20e siècle, adjonction d'ateliers en rez-de-chaussée dans la cour. Source : Inventaire général. |
| BP | 95 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour de l'Ours. Sur rue, bâtiment d'habitation de la seconde moitié du XVIIIe siècle composée de trois travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée commercial. Ferronneries néoclassiques. Haut-relief : ours sur piédestal avec inscription "A l'ours". Lucarnes. Sur cour, série d'ateliers et d'habitations de la seconde moitié du XIXe siècle et début XXe. |
| BP | 113 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble sur rue d'une nature composite originale, d'autant plus remarquable à l'échelle urbaine par sa proximité avec la séquence post-haussmannienne ordonnée de l'avenue Ledru-Rollin. Façade composée de deux travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Façade sur rue reprise vers 1860 mais l'élévation et la mansarde à double fronton remontent au plus tard à la fin du XVIIIe siècle. Bâtiment sur cour à usage d'habitation et d'atelier composé de quatre étages sur rez-de-chaussée. Passerelle métallique au deuxième étage. |
| BP | 125 rue du Faubourg Saint-Antoine | Sur rue, maison à loyer édifiée vers 1700 (position à l'ancien alignement). Surélévation probable au-dessus du troisième vers 1860. Ailes latérales en forte saillie, surélevées vers 1860, maintenues par des renforts hors d'oeuvre en béton armé en acier. Sur cour à gauche, bâtiment d'un étage sur rez-de-chaussée vers 1750 abritant atelier et habitation formant l'antenne latérale du bâtiment sur rue initial (grille de défense en fer forgé à rez-de-chaussée) sur laquelle a été reconstruite vers 1860, l'aile latérale gauche. Sur cour, au fond, bâtiment de trois étages sur rez-de-chaussée vers 1750. Escalier en tour hors d'oeuvre, à jour central Pavage ancien. Parcelle exceptionnelle pour ses surélévations et reprises d'œuvre. |
| BP | 127 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison à loyer sur rue vers 1780. Façade composée de quatre travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol avec un dernier étage formant mezzanine. Appuis de fenêtre en fer forgé XVIIIe Louis XVI (remplacées au premier étage). Arcature à l'entresol au-dessus du passage carrossable desservant la cour du Saint-Esprit. Monumentalité remarquable du bâtiment sur rue. Celui-ci est prolongé sur cour par deux bâtiments symétriques latéraux et un bâtiment en enjambement, tous trois du début du XIXe siècle. Cour d'activité |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | remarquable par sa sédimentation historique et sa morphologie. |
| BP | 137 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison à loyer sur rue (côté gauche) construite vers 1750 composée de quatre travées très étroites et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Sur cour, remarquables bâtiments composés d'ateliers se développant en équerre construit vers 1890. Bois de structure apparent, remplissage brique et pierre-moellon-bois-enduit. Forme semi-octogonale des baies. Relié au second et quatrième étages à l'escalier de l'immeuble sur rue au moyen de passerelles closes hors d'oeuvre en béton armé. Cour commune avec le n°133-135 avec passerelles en bois hors d'oeuvre. Parcelle intéressante notamment pour le caractère historique de l'immeuble sur rue. Les multiples jonctions entre bâtiments d'époque et de fonctions très différentes constituent une sédimentation architecturale qui illustre bien les aménagements fonctionnels dont les cours du faubourg font l'objet. |
| BP | 151 rue du Faubourg Saint-Antoine | Sur rue, bâtiment remarquable d'origine fin XVIIe-début XVIIIe avec reprise vers 1850. Façade élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Lucarnes maçonnées en bâtière. Cour et bâtiment en fond de cour, probablement construit vers 1874, d'une ampleur remarquable. Sa faible volumétrie et son écriture vernaculaire forment un contraste intéressant avec les bâtiments voisins, notamment avec les ensembles post-haussmanniens du square et de la rue Trousseau. |
| BP | 163 rue du Faubourg Saint-Antoine | Sur rue, maison du XVIIe siècle avec retour sur cour vers 1830. Façade présentant trois travées et un étage carré sur rez-de-chaussée. L'une des plus anciennes maisons du faubourg. Ce bâtiment sur rue possède une faible hauteur de façade qui induit un hachage de ligne de ciel intéressant pour la séquence remarquable de la rue du faubourg Saint-Antoine. La syntaxe vernaculaire de ce bâtiment, avec des lucarnes passantes en mitre et une irrégularité de la travéation, produit aussi un contraste intéressant avec les bâtiments voisins plus récents et d'écriture plus urbaine. Les deux cours à l'arrière, disposés sur une parcelle profonde et étroite, abritent des ateliers et des logements construits tout au long du XIXe siècle. |
| BP | 169 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour exceptionnelle pour sa régularité et sa symétrie : les cinq bâtiments abritant des ateliers et des habitations sur la première cour sont rigoureusement symétriques. Les deux premiers en partant de la rue, placés en vis-à-vis peuvent être datés vers 1830 et les deux second vers 1780. L'immeuble sur rue, doté d'une remarquable porte XVIIIe à doubles-vantaux en bois, arbore des qualités de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | proportions et une délicatesse de syntaxe architecturale qui contribue à la qualité de cette séquence urbaine, dominée par ailleurs par un bâti anté-haussmannien. |
| BP | 191 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble de rapport sur rue construit vers 1840 présentant une façade sobre composée de quatre travées et de quatre étages carrés et un étage en retiré sur rez-de-chaussée. Balcons filants au premier étage et desservant l'étage en retiré. Chambranles moulurés. Persiennes. L'immeuble donne accès à une cour composée d'ateliers et d'habitations pour l'essentiel édifiées au XIXe siècle. |
| BP | 197 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison à loyer du XVIIIe siècle dans son aspect actuel présentant une façade sur rue composée de deux travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Percement régulier des baies. Une lucarne maçonnée. Appuis de fenêtre en fer forgé Louis XVI. |
| BP | 203 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison à loyer édifiée vers la fin du XVIIIe sur rue présentant une façade cantonnée de refends composée de cinq travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et surmontés d'un étage de combles éclairé par trois lucarnes. Le bâtiment sur rue donne accès à une cour composée d'ateliers et d'habitation édifiés au XIXe siècle. |
| BP | 215 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble sur rue présentant une façade aux proportions harmonieuses composée de quatre travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée d'origine de la fin du XVIIIe siècle. Appuis de fenêtre en fer forgé. Façade reprise vers 1860, probablement lors du percement du passage donnant accès aux ateliers et logements situés sur cour. |
| BP | 273 rue du Faubourg Saint-Antoine | Bâtiment faubourien du XVIIIe siècle transformé, élévation de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Grande porte cochère. |
| BP | 71 à 73 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cités et cours industrielles et de logement<br>Documentée à partir de 1715, la parcelle est composée de deux corps de logis, l'un sur rue et l'autre en fond de cours. Le bâtiment sur rue datant du XVIIe siècle est large de quatre travées et deux étages carrés sous un comble brisé. Le rez-de-chaussée est traversé par un passage cocher qui permet d'accéder au bâtiment en fond de parcelle, ainsi que par une boulangerie dotée d'un fournil dans l'édifice en fond de cour. Plusieurs remaniements ont été réalisés au cours des XVIIIe et XIXe siècles. En effet, le bâtiment sur rue subit plusieurs surélévations : une en 1793, et une autre, possiblement, avant 1875. Concernant le bâtiment en fond de parcelle, ce dernier est détruit entre 1838 et 1844 au profit d'une construction neuve. Les deux corps de bâtiments ont également été raccordés à une date indéterminée. Le bâtiment donne sur une cour profonde du XIXe siècle entourée d'immeubles dotés d'une cohérence architecturale. Les bâtiments de six |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étages, en fond de cour et aux linteaux arrondis, ont été construits entre 1836 et 1871. Les autres bâtiments donnant sur la cour ont été construits entre 1810 et 1836. Cette cour a été baptisée « cour des shadocks », lors de son réaménagement en 1998 par Didier Drummond, en hommage à Jacques Rouxel, créateur des Shadocks qui habitait au n° 71. |
| BP | 19 à 23 rue du Faubourg Saint-Antoine | Série d'immeubles d'habitations, tissu caractéristique du faubourg des maisons à loyer de faubourg.<br>Cette séquence représentative concerne des constructions peu élevées, se limitant à deux ou trois étages ; emploi de matériaux modestes, tels le plâtre et la chaux en façade, ainsi que la présence en cœur d'îlot de la cité Parchappe et de l'impasse du Cheval-Blanc. Les bâtiments ont été construits entre la deuxième moitié du XVIIIe siècle et 1835. Au numéro 23 les ferronneries du XVIIIe siècle sont toujours en place. Une surélévation a été réalisée au n° 21 en 1920. |
| BP | 187 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble héritage des tracés<br>Située sur l'une des plus anciennes voies de Paris, cette maison figure sur le plan de la censive de l'Abbaye de Saint-Antoine-des-Champs de 1765, qui montre à cette époque une parcelle déjà constituée. Ce bâtiment sur rue forme un ensemble cohérent avec les autres maisons qui l'entourent et présentent les mêmes typologies.<br>L'élévation, limitée à deux travées, est dépourvue de modénature et n'est rythmée que par la régularité des percements. L'immeuble s'élève sur trois étages dont un sous comble percé par deux lucarnes. La porte sur rue donne accès à la fois aux étages et aux bâtiments arrière. Du côté de la cour, deux ailes encadrent un second corps de logis appuyé sur l'héberge voisine. Tous les bâtiments sont élevés d'un étage sur rez-de-chaussée et un niveau sous-comble. Ce dernier a été percé de lucarnes à des époques variées, emportant, dans le cas de l'aile gauche, une partie de la maçonnerie du dernier niveau. Le corps implanté en fond de parcelle était surplombé d'une imposante lucarne à fronton triangulaire, qui disparait lors de sa surélévation d'un niveau en 2021. L'escalier du bâtiment implanté en fond de parcelle présente, dans des proportions moins généreuses, les mêmes caractéristiques constructives. Il se compose d'une rampe simple, qui s'interrompt en direction du dernier niveau.<br>L'aile à gauche de la cour n'est pas représentée sur le plan de censive. Sur le plan dit de Vasserot (1810-1836), elle est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | double en profondeur, empiétant sur une partie de la cour actuelle. |
| BP | 165 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>1 rue de la Forge Royale | Immeuble de rapport présentant sur la rue du faubourg Saint-Antoine une façade composée de deux travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée cantonnée par des chaînes de refends. La façade sur la rue de la Forge Royale comprend quatre travées. Le travail des fondations (fenêtres de guingois) et le fruit de la façade révèlent l'ancienneté de cet immeuble dont la façade a été reprise à la période haussmannienne. Par la hauteur de sa corniche, cet immeuble constitue une bonne accroche à la suite d'immeubles fin XVIIIe du 1bis - 5 rue de la Forge Royale. |
| BP | 147 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>2 rue Trousseau | Remarquable immeuble bourgeois dans son aspect actuel du milieu XVIIIe siècle, dont l'intérêt réside autant dans la monumentalité de la façade sur la rue du faubourg Saint-Antoine, que dans le traitement atypique de la façade sur la rue Trousseau, à mi-chemin entre mitoyen percé de jours de souffrance et façade secondaire. La façade sur la rue du faubourg Saint-Antoine, cantonnée de chaînes de refends, est composée de quatre travées et de quatre étages carrés bien hiérarchisés sur rez-de-chaussée. Les baies conservent des ferronneries de belle qualité. Comble ajouté vers 1860. |
| BP | 185 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>2-4 rue Saint-Bernard | Maison d'angle présentant deux travées sur la rue du faubourg Saint-Antoine et une aile en retour composée de deux corps de bâtiments sur la rue Saint-Bernard. Si le noyau initial semble d'origine du XVIIe siècle (visible au long du couloir d'accès), l'aspect général est néoclassique vers 1830 et a subi des reprises et des surélévations vers 1860. Position à l'ancien alignement. Les petites dimensions du bâtiment, son caractère composite, par contraste avec les immeubles voisins, s'intègrent à la séquence remarquable de la fourche Montreuil - faubourg Saint-Antoine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 205-207 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>8 rue du Dahomey | Ensemble bâti sur une parcelle de petite dimension, mais qui fait jeu égal avec les plus belles du périmètre. Y contribuent une progressivité d'implantation (du début du XVIIIe siècle à environ 1920) élevée et une grande régularité d'implantation délimitant un espace sur cour harmonieux. Les implantations sont axées sur le bâtiment en fond de parcelle, dont l'écriture palatiale remontant à la fin de l'Ancien Régime est remarquable dans le faubourg. |
| BP | 2 à 26 boulevard des Filles du Calvaire<br>1 rue Saint-Sébastien<br>93-117 rue Amelot<br>2 rue Oberkampf | Opération exemplaire de la mise en place du style architectural des grands lotissements de la seconde moitié du XIXe siècle, initiée sous la Monarchie de Juillet et achevée sous le Second Empire, destinée à une clientèle issue de la petite bourgeoisie.. Au n°10 la porte possède une remarquable grille en fonte. Au fond de la cour se dresse un petit bâtiment d'un étage sur rez-de-chaussée, orné de pilastres ioniques et de palmettes. |
| BP | 43 rue de la Folie Méricourt | Immeuble d'habitation et immeuble à atelier<br>Cet immeuble faubourien du XIXe siècle, sa devanture commerciale du rez-de-chaussée ainsi que l'atelier mitoyen témoignent du passé industriel et artisanal du 11e arrondissement, à proximité du canal Saint-Martin.<br>L'immeuble couvert par une toiture à deux pans en zinc se compose de trois travées de trois étages délimités par des larmiers. La façade enduite et percée de grandes fenêtres à garde-corps de ferronnerie. Les locaux commerciaux au rez-de-chaussée sont séparés des étages d'habitation par une corniche moulurée en bois. La devanture de droite en applique de bois présente un encadrement de porte composé d'une frise à motifs végétaux ainsi que d'une frise sommitale en fer forgé ajouré, ornée de volutes. Au bas de celle-ci, sont plantées des pointes, servant probablement à accrocher les denrées vendues. Les piédroits moulurés font office de coffres, accueillant la grille une fois repliée. Cette composition est identique à celles du 60 rue Blanche et du 33 rue Richer dans le 9e arrondissement, à l'origine des commerces de bouche, également protégés au titre du Plan local d'urbanisme. À droite, dans l'enclave séparant l'immeuble de son voisin, est aménagé un atelier haut d'un étage unique couvert de terrassons en zinc, terminé par une aile en retour derrière l'édifice. L'étroitesse et la profondeur de cette construction basse sont compensées par une vaste baie d'atelier à châssis métallique et de bois occupant sa façade. Des appliques de bois complètent cette devanture, ainsi qu'un large piédroit à droite et un linteau en forte saillie, servant probablement de coffret pour accueillir un système de fermeture. Entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle, cette adresse a accueilli divers commerces. Les fonctions d'écurie et de remise sont également attribuées à l'atelier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 64 rue de la Folie Méricourt | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>Situé dans le quartier populaire et artisanal de la Folie Méricourt, l'immeuble a été construit ex novo en 1878. La façade sur rue est composée d'un rez-de-chaussée, à usage commercial, surmonté de deux étages à usage de bureaux. Cette façade, anciennement en plâtre et chaux, a été très remaniée aux XIXe et XXe siècles, mais conserve un larmier filant au-dessus du rez-de-chaussée.<br>À l'arrière se trouve une fabrique du XIXe disposée en L autour d'une cour, couverte par deux verrières en acier, datant de la fin du XIXe. La structure de l'aile en retour est en bois sur dés de pierre. Elle abritait probablement d'anciens communs.<br>L'ensemble se trouve dans l'axe de la rue de Crussol, qui lui confère une vue dégagée depuis le boulevard Richard-Lenoir. |
| BP | 14 rue de la Folie Méricourt<br>1 ; 2 Cité Popincourt | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>La Cité Popincourt est ouverte entre 1836 et 1858, perpendiculairement à la rue de la Folie Méricourt, anciennement rue Popincourt. L'entrée s'effectue par un immeuble de deux étages situé au 14 rue Folie Méricourt et formant porche d'entrée de la Cité Popincourt.<br>Elle forme encore aujourd'hui un ensemble remarquable d'immeubles de rapport des faubourgs, à façade en plâtre et chaux, possédant un larmier filant entre tous les étages ainsi que d'anciennes fabriques. Elle témoigne ainsi du passé industriel du 11e arrondissement. |
| BP | 22 rue de la Folie Méricourt | Halle<br>Il s'agit de l'ancien hôpital de Nicolas de Blégny, disparu. En 1689, Nicolas de Blégny (1652-1722), chirurgien, apothicaire et chimiste, ouvre dans cette rue une clinique qui propose « Cures, Lait, Eaux minérales, Bains et Étuves » et où l'on soigne les tumeurs, la goutte et l'asthme. Un jardin médicinal, situé en fond de parcelle, fournissait les plantes destinées à la fabrication de ses remèdes.<br>Sur cette parcelle profonde s'implantent cinq rangs successifs de constructions. Derrière une façade sur rue en pierre de taille, de quatre étages, construite au XIXe siècle, s'articulent en peigne des bâtiments de deux étages, enduits en plâtre et chaux, datant probablement du XVIIIe siècle. Leurs porches latéraux relient les quatre cours en enfilade.<br>La dernière cour est composée d'une halle industrielle à verrière zénithale, d'ateliers et de bâtiments annexes. C'est la seule à ne pas être protégée au titre des « Espaces libres protégés » du PLU. Au sol, la longue voie pavée est aménagée avec des dalles qui ont été apposées pour amortir autrefois les cahots des charrettes amenant les malades ainsi que les marchandises en transit vers la halle. La vocation à la fois résidentielle et artisanale des lieux se traduit par les nombreuses activités commerciales |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | recensées depuis la fin du XIXe siècle. Notamment l'occupation de la dernière cour par les magasins de mobilier en bois courbé « Jacob et Joseph Kohn » ou la « société de verrerie pour l'éclairage ». |
| BP | 6 rue de la Folie-Méricourt | Ensemble cohérent de maisons de faubourg élevées de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Léger avant-corps de trois travées à gauche de la façade sur rue. Garde-corps caractéristiques de la première moitié du XIXe siècle. Porte cochère ouvrant sur une cour très profonde. |
| BP | 68 rue de la Folie-Méricourt | Immeuble à usage mixte construit en 1884 par l'architecte A.-P. Aldrophe pour une entreprise de maroquinerie. Ses étages d'ateliers, construits selon un plan libre sur des piles métalliques, entourent une cour centrale. La façade sur rue présente un traitement différencié suivant l'usage : de grandes baies de part et d'autre d'une travée centrale encadrée par deux piles ornées pour les trois premiers niveaux d'ateliers, les deux derniers niveaux réservés à l'habitation sont séparés par un bandeau orné en saillie. La grande porte monumentale enchâssée dans la grille de fonte de la façade donne accès à une cour d'une simple ordonnance. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 65 à 75 rue de la Fontaine au Roi<br>140 rue Saint-Maur<br>15 rue Morand | Immeuble d'habitation<br>La rue de la Fontaine-au-roi, connue sous le nom de chemin du Mesnil en 1652, est appelée ainsi en raison de la présence des conduites établies au XVIIe siècle afin d'acheminer les eaux des hauteurs de Belleville jusqu'à Paris. Elle est prolongée en 1929 du n°65 jusqu'au n°94. Avant la création de la rue, sur la parcelle concernée par la protection, s'étend un ensemble de bâtiments industriels et d'habitations autour d'une cour centrale rectangulaire, ainsi que quatre petites cours industrielles créant deux bâtiments miroirs en forme de M. Celui du nord subsiste en 2022. Sa façade est sobre et constituée de quinze travées alternant grandes et petites fenêtres. Trois portes cochères sont présentes au rez-de-chaussée. Entre 1933 et 1936, un projet de construction de locaux industriels et d'habitations est réalisé par l'architecte J.A. Foucher (/-/). Certains bâtiments anciens sont conservés, notamment ceux des n°71 à 75, et d'autres sont détruits et remplacés. Aux n°65 à 69, l'architecte construit un bâtiment de cinq étages en béton armé à l'angle de la rue Saint-Maur. Il abrite des locaux commerciaux au rez-de-chaussée et des logements à certains étages. D'un style oscillant entre l'Art déco et l'architecture moderne, la façade est particulièrement sobre et privilégie les angles courbes aux angles droits. Deux oriels, encadrés de colonnettes aux fûts cannelés, agrémentent la façade du côté de la rue de la Fontaine-au-roi et un autre marque l'angle avec la rue Saint-Maur. Une corniche sépare le quatrième et le dernier étage, légèrement en retrait de la façade.<br>L'architecte fait le choix de plusieurs matériaux : les grandes fenêtres d'ateliers font échos aux bâtiments déjà existants, et sont séparées de trumeaux en briques rouges qui croisent de grands bandeaux en béton armé. La couverture est en tuiles rouges, et les portes agrémentées de ferronneries. Dans les années 2000, plusieurs campagnes travaux sont réalisées notamment le remplacement des menuiseries extérieures et la réfection d'une partie de la couverture, qui n'ont cependant pas altéré le caractère du bâtiment. |
| BP | 1b à 3 rue de la Forge Royale | Immeuble de grande tenue architecturale issu du lotissement vers 1770 de la Forge Royale du n°1bis au n°5 (impasse prolongée vers 1854 jusqu'à la rue Saint-Bernard). Elévation de deux étages sur rez-de-chaussée et entresol. Porte bâtarde et combles ajoutés vers 1860. Arcatures découpant le niveau d'entresol. Les parcelles nouvellement tracées ont une régularité qui contribue beaucoup à l'unité architecturale des immeubles qui y sont bâtis. Leur façade est élevée de deux étages carrés sur un rez-de-chaussée et un entresol commercial découpé par des arcatures. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 à 9 rue de la Forge Royale | Au n°5 immeuble de bonne tenue architecturale issu du lotissement vers 1770 de la Forge Royale (impasse prolongée vers 1854 jusqu'à la rue Saint-Bernard). Façade élevée de deux étages carrés sur un rez-de-chaussée et un entresol commercial découpé par des arcatures. Comble et porte bâtarde ajoutés vers 1860. Au n°7-9, immeuble de transition construit vers 1880 élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée qui n'épouse plus le modèle ordonnancé des 1bis à 5 rue de la Forge Royale. |
| BP | 14 rue de la Forge Royale | Ancien lavoir<br>La parcelle a été bâtie en 1865 et était premièrement affecté à un usage de lavoir. La maison sur rue d'un étage sur rue est décrite en l'état entre 1894 et 1909. Au rez-de-chaussée était une boutique et des habitations. A l'arrière, la cour couverte abritait le lavoir, dont les côtés étaient garnis de vitrages. Au fond de la parcelle, se trouvait le réservoir. Une campagne de rénovation des années 1980 a apporté des transformations au bâtiment sur rue dans ses dispositions intérieures qui ne conserve plus son escalier d'origine. À la suite du porche d'entrée, une structure de béton a été créée afin, de conforter le bâtiment et de modifier la hauteur sous-plafond pour permettre l'entrée de véhicules. À l'arrière, une structure mixte de métal bois est conservée. Elle correspond pour la partie en bois, à la structure de l'ancien lavoir, modifiée et confortée par des éléments métalliques. Le volume a été partiellement entresolé par la création d'une mezzanine, probablement toujours issue de la campagne de travaux des années 1980. L'intérêt du n°14 vient surtout de l'élégance de la façade sur rue de ce petit bâti au débouché de la rue Candie. La modénature, discrète mais typique d'une architecture faubourienne qui puise dans l'architecture classique quelques éléments de décors - telles les chaînes qui encadrent les baies – renforce son intérêt dans le paysage de la rue. A l'intérieur, la maison a cependant perdu beaucoup de ses dispositifs d'origine. Le volume arrière et sa structure en bois représente cependant un des rares exemples des lavoirs parisiens encore contenus dans un bâti d'origine. |
| BP | 10 rue Gobert | Hôtel particulier probablement édifié dans le dernier tiers du XIXe siècle dans un style décoratif puisant ses références dans l'architecture classique des XVIIe et XVIIIe siècle. Exemple relativement rare dans le faubourg d'un style en vogue autour de la plaine Monceau. |
| BP | 12 rue Gobert | Villa de 1876 réalisé par l'architecte Léon Isabey présentant une façade composée de trois travées et élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Réalisation d'un faible caractère monumental mais assurant une transition harmonieuse entre la séquence haussmannienne du boulevard Voltaire et l'hôtel particulier du 10 rue Gobert. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP et EPP | 6 rue Gobert<br>10 impasse Bon Secours | Le caractère post-haussmannien des façades de l'immeuble de rapport construit en 1901 par l'architecte P.F. Godin sur la rue Gobert et sur l'impasse Bon Secours contraste avec le caractère fortement industriel des façades en brique et métal des bâtiments sur cours. La deuxième cour, partiellement abritée par une verrière, est un espace remarquable, délimité par des bâtiments industriels fin XIXe-début XXe d'une grande unité d'écriture et d'une grande régularité d'implantation. Pavage ancien de la première et de la seconde cour. |
| BP | 28 rue Godefroy Cavaignac | Immeuble d'habitation<br>La rue Godefroy-Cavaignac est ouverte en 1847 en parallèle de la rue Basfroi et à l'emplacement de terrains maraîchers. Les immeubles sur rue et en fond de parcelle sont identifiés sur le parcellaire de 1897 comme propriété de Mr Caudron de Coquéraumont, qui acquiert l'immeuble en 1894. Le bâtiment en alignement sur rue est composé de six travées distribuées sur cinq étages carrés au-dessus du rez-de-chaussée. Le dernier niveau est disposé en retrait d'un balcon filant et supporte une couverture en bâtière revêtue de zinc. La porte d'entrée est centrée et flanquée de commerces. En élévation, les étages sont soulignés par des bandeaux simples formant larmier. Un enduit en faux appareil recouvre toute la superficie des façades à partir du premier étage. Les baies droites, dénuées d'encadrement, disposent de contrevents en bois et sont protégées par des garde-corps en fer forgé à motif de volutes. L'intérieur de la parcelle est consacré aux activités artisanales dans le quartier au XIXe siècle. |
| BP | 4 à 10 cité Griset | La parcelle du numéro 4 cité Griset, donnant sur la rue Moret, abrite des ateliers édifiés à partir du XIXe siècle à la demande de la famille Griset qui donna son nom à la voie. Cette entreprise familiale, créée en 1760 par Antoine Griset et spécialisée dans la fonderie de métaux, fait partie des plus anciennes sociétés de France. En 1825, l'entreprise quitte ses premiers locaux situés dans le quartier du Marais pour s'installer aux 123-125 rue Oberkampf. L'immeuble au numéro 123 garde, sur sa façade principale, la trace du passage de cette famille, comme en témoigne le bandeau « Griset métaux » au-dessus de la porte cochère. Quelques permis de construire mentionnés dans les Bulletins municipaux font état de plusieurs constructions dont un bâtiment de rapport dans l'une des cours entre 1882 et 1883 par les architectes E. Guigardet et Frédéric Springer. Un des immeubles industriels implantés aux numéros 8-10 de la cité Griset est construit en 1926 à la place d'un immeuble d'habitation par l'architecte Ernest Denis. Structuré en cinq travées, il s'élève sur quatre étages et reprend les caractéristiques des immeubles voisins. Une partie des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | ateliers de la cité Griset se distingue dans le paysage parisien par leurs façades en briques peintes en rouge et leurs larges baies dotées de linteaux métalliques. La façade de l'immeuble donnant sur la rue Moret se différencie, car elle est enduite et dotée d'allèges en briques polychromes. En 1906, celui-ci a subi une surélévation d'un niveau par l'architecte E. Chauvin. |
| BP | 1 à 19 ; 2 à 28 passage Gustave Lepeu<br>1 à 6 ; 12 à 22 passage Alexandrine<br>27 à 31 rue Émile Lepeu<br>44 à 46 rue Léon Frot | Tissu caractéristique des passages, lotissement de maisonnettes<br>Emile Lepeu, propriétaire en 1865 des terrains situés à proximité de la prison de la Roquette, crée le lotissement en donnant son propre nom à la rue qui joint la rue Léon Frot, nouvellement créée, aux deux passages portant les prénoms de sa fille et de son fils. Cité ouvrière dans laquelle se mêlent de nombreuses activités artisanales, mais également des hôtels et des commerces de bouche, elle est décrite dès 1889 comme une « cité pleine d'ouvriers » et « mal entretenue ». De nombreux ateliers métallurgiques ou des ferrailleries restèrent actifs jusqu'à la Seconde Guerre mondiale ainsi que des imprimeries, installées passage Alexandrine.<br>Au n°13-15 passage Gustave Lepeu s'installe au début des années 1870 la maison Hergen, fabriquant de filets de bois et de bandes de mosaïques pour meubles. Elle devient célèbre dès 1923 et jusqu'au début des années 1980 sous le nom de la société Chalange et Bonnet, connue notamment dans le modélisme. Ces deux passages mesurent 132 m de long pour 6 m de large et sont constitués désormais d'un ensemble hétérogène d'habitations s'élevant de deux et cinq étages, |
| BP | 36 ; 39 Cité industrielle | Ateliers<br>Cette rue a été ouverte sur une ancienne parcelle en longueur, lotie de maisons et d'ateliers en 1856. La voie finit en impasse aux numéros 36 et 39. En 1889, le numéro 39 est séparé du numéro 36 par une gare d'évitement commune à tous les propriétaires de la cité industrielle. Monsieur Viville est propriétaire d'une parcelle située au numéro 36 alors composée de deux grands corps de bâtiment en fond de parcelle, séparés par deux bâtiments plus petits donnant directement sur la voie. La parcelle de Viville s'étend jusque sur l'avenue et possède une adresse au 16 avenue Parmentier. Elle est alors occupée par des usines spécialisées dans la fabrication de poêle hydraulique, châssis, cadres mobiles entre autres.<br>Entre 1905 et 1909, M. Hirsch Minckes rachète la propriété |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de M. Viville et en 1909 cet industriel spécialisé dans la construction de fauteuils de style, fait construire par l'architecte Georges Hennequin, père - actif entre 1888 et 1933 - un bâtiment rectangulaire au numéro 39 et un autre bâtiment en forme de F au numéro 36. Les façades sont constituées de grandes baies d'ateliers. Dans les années 1940, la propriété des Minckes est divisée, les numéros 16 et 16 bis de l'avenue Parmentier forment alors une parcelle indépendante. Puis, en 1987, le numéro 39 de la Cité industrielle est transformé en une crèche parentale, entrainant la démolition de deux verrières à rez-de-chaussée sur cour. |
| BP | 2 rue Japy<br>26 rue Richard Lenoir<br>2 rue François de Neufchateau<br>1 rue Gobert | Gymnase Japy édifié en 1870. A l'origine marché couvert, il est reconverti en gymnase en 1884 par l'architecte Charles-Jean Laisné. La salle est coiffée d'une charpente métallique coiffée d'une verrière. Ce marché couvert fait partie du dispositif d'urbanisation haussmannienne du boulevard Voltaire. C'est l'un des rares qui subsiste parmi les nombreux qui ont été construits à Paris à la fin du XIXe siècle. |
| BP | 18 à 18 bis avenue Jean Aicard | Bâtiment industriel<br>Le bâtiment industriel est dissimulé derrière une façade sur rue en R+2 ne présentant pas un intérêt architectural particulier. Il est intégré dans un ensemble d'immeubles constitué de maisons, maisons d'artisans, ateliers, qui forme un paysage typique du faubourg de Ménilmontant. L'avenue Jean Aicard a englobé l'impasse de Ménilmontant et la partie du passage de Ménilmontant comprise entre la partie restante dudit passage et la rue Oberkampf en 1934. A l'occasion de son percement, cette voie, ornée d'un plateau planté central, a détruit un certain nombre d'ateliers artisanaux. Cet immeuble, construit probablement à la fin des années 1870, avait comme destination première un lavoir public, et ce jusqu'au début de la première guerre mondiale. Des fabricants et vendeurs d'articles de chauffage et de cartonnages se succédèrent jusqu'au percement de l'avenue. Il s'étend sur toute la longueur de la parcelle en R+2. Le bâtiment est connecté en rez-de-chaussée à celui situé au n°18bis par une galerie sous verrière zénithale, dont la structure de la charpente est en bois, flanquée à l'origine de citernes nécessaires au fonctionnement du lavoir public. Aussi, l'ossature métallique du bâtiment n'est pas visible depuis l'extérieur. La façade sur cour, de six travées, étant constituée de larges baies et d'un parement de briques. La toiture en zinc est percée d'une série de châssis qui permettent d'éclairer le second étage sur toute sa longueur. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 92 rue Jean-pierre Timbaud | Bâtiment protégé - Tissu caractéristique - immeuble d'angle<br>Cet immeuble de rapport accompagne l'urbanisation régulière de la rue Jean-Pierre Timbaud, alors d'Angoulême du nom de son premier lotisseur, dans le troisième quart du XIXe siècle. Cette rue est en effet viabilisée entre 1861 et 1879, avec son prolongement à l'est et, vers le sud, la continuité de la rue Morand qui sépare les deux terre-pleins centraux et crée l'angle sur lequel est bâti l'immeuble du n°92. Il jouxte l'immeuble de l'Union Fraternelle des Métallurgistes, ancienne fabrique d'instruments de musique " Gautrot-Couesnon ", partiellement inscrit au titre des monuments historiques et construit par l'architecte Nanteuille en 1881.<br>L'immeuble comporte des boutiques à rez-de-chaussée et quatre étages de logements accessibles depuis le 1 impasse de la Baleine, qui accueillaient les travailleurs du bronze, de la métallurgie et les facteurs d'instruments établis dans ce quartier ouvrier. La typologie de la construction est en tout point faubourienne : une architecture dite « blanche », en pans de bois et moellons enduits, des travées régulières (7 sur la rue Jean-Pierre Timbaud et 6 sur l'impasse de la Baleine) séparées par d'épais trumeaux, une absence de modénature à l'exception de bandeaux et d'une corniche sommitale, des combles à faibles pentes. Les angles sont marqués par des surépaisseur d'enduit correspondant certainement à des chaînages d'angle factices, comme sur les immeubles voisins, mais qui ont été lissés à une date indéterminée. Les baies conservent l'ensemble des garde-corps en fonte d'origine.<br>Non seulement cet immeuble a conservé sa volumétrie et ses éléments typologiques et chronologiques mais il constitue un marqueur du paysage urbain de l'esplanade Roger Linet. |
| BP | 81 à 81 ter rue Jean-Pierre Timbaud | Immeuble formant place singulière<br>Il s'agit d'un des rares ensembles urbains d'immeubles de faible hauteur. Il s'articule autour de l'esplanade Roger Linet et de la rue Jean-Pierre Timbaud. Marquée par la présence de la Maison des métallos classée au titre des monuments historiques, l'esplanade bordée d'arbres comporte en outre une fontaine Wallace et une statue de Jules Pendariès, intitulée Le Répit du travailleur, modèle présenté au Salon en 1907. L'ensemble comporte entre autres une école privée en U avec façade alignée sur rue et des immeubles de rapport typiques des faubourgs avec façades en plâtre aux n° 90 et 96. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 90 rue Jean-Pierre Timbaud<br>2 impasse de la Baleine | Immeuble d'alignement forme place singulière<br>Il s'agit d'un des rares ensembles urbains d'immeubles de faible hauteur. Il s'articule autour de l'esplanade Roger Linet et de la rue Jean-Pierre Timbaud. Marquée par la présence de la Maison des métallos classée au titre des monuments historiques, l'esplanade bordée d'arbres comporte en outre une fontaine Wallace et une statue de Jules Pendariès, intitulée Le Répit du travailleur, modèle présenté au Salon en 1907. L'ensemble comporte entre autres une école privée en U avec façade alignée sur rue et des immeubles de rapport typiques des faubourgs avec façades en plâtre aux n° 90 et 96. |
| BP | 96 rue Jean-Pierre Timbaud | Immeuble d'alignement forme place singulière<br>Il s'agit d'un des rares ensembles urbains d'immeubles de faible hauteur. Il s'articule autour de l'esplanade Roger Linet et de la rue Jean-Pierre Timbaud. Marquée par la présence de la Maison des métallos classée au titre des monuments historiques, l'esplanade bordée d'arbres comporte en outre une fontaine Wallace et une statue de Jules Pendariès, intitulée Le Répit du travailleur, modèle présenté au Salon en 1907. L'ensemble comporte entre autres une école privée en U avec façade alignée sur rue et des immeubles de rapport typiques des faubourgs avec façades en plâtre aux n° 90 et 96. |
| BP | 62 rue Jean-Pierre Timbaud<br>28 à 30 rue Édouard Lockroy | Immeuble d'angle - . Le bâtiment est à conserver pour son importance culturelle, sa qualité architecturale et sa valeur historique.<br>Cette maison d'angle a été édifiée entre 1854 et 1859. Durant cette période, la rue d'Angoulême est prolongée à la hauteur d'un passage du même nom devenu par la suite la rue Édouard Lockroy. Cette petite maison d'angle faubourienne est construite en pans de bois et moellons enduits et ne comporte qu'un rez-de-chaussée et un étage carré. Le rez-de-chaussée abrite un bar-restaurant qui figure déjà sur les relevés fiscaux de l'année 1874. La typologie de la construction est en tout point faubourienne : une architecture dite « blanche », en pans de bois et moellons enduits, des travées régulières séparées par d'épais trumeaux, une absence de modénature à l'exception d'une discrète corniche, des combles à faibles pentes. Suite à un incendie survenu en 1998, la maison a subi quelques modifications : les escaliers et une partie des planchers ont été démolis et reconstruits ainsi que la devanture et les menuiseries des fenêtres. La Commission du Vieux Paris s'est prononcée pour sa conservation en 1998 et 2019. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 64 rue Jean-Pierre Timbaud<br>2 à 4 Cité d'Angoulême | Fabrique<br>Cette fabrique est située à l'angle d'une ancienne cité industrielle où les ateliers devaient coexister à la fois avec les magasins et les logements des employés et ouvriers. Construit avant 1860, par un entrepreneur particulièrement actif au sein de la cité et de la rue d'Angoulême, actuelle rue Jean-Pierre Timbaud ce bâtiment aux proportions inhabituelles est l'un des derniers témoignages de cette période. Surélevé à plusieurs reprises au cours du XXe siècle, il était composé à l'origine de deux étages dont un attique.<br>L'emplacement et l'agencement des façades mettent bien en évidence la hiérarchie sociale qui devait régner. La façade sur rue, composée d'un rez-de-chaussée, très remanié, était à l'origine à usage commercial. Elle a conservé son bandeau filant mouluré destiné aux enseignes. Délimité par un larmier filant, le niveau supérieur semble ne pas avoir subi d'importantes modifications puisqu'il possède d'importantes baies à arc surbaissé surmontées d'une corniche à denticules avec consoles. Construits en pierres, les trumeaux ont été sculptés. Du côté Cité d'Angoulême, la façade destinée aux ateliers présente moins d'ornementations, principalement un larmier. |
| BP | 4 Cité Joly | Maison d'habitation<br>Située dans une ancienne cité industrielle, cette maison d'habitation élevée d'un étage est typique de l'architecture éclectique développée à la fin du XIXe siècle. Elle a été édifiée en 1895 par l'architecte Jean-Jules Despras (1850-1915), connu pour avoir occupé le poste de professeur à l'École des arts décoratifs de Paris (de 1889 à 1912).<br>Dépourvu de sculpture et de mouluration, ce bâtiment a été réalisé à partir de plusieurs matériaux comme l'acier ou la brique, matériaux souvent exploités par les architectes vers 1880 sur les bâtiments dits économiques pour rompre avec la rigueur classique des immeubles haussmanniens.<br>De composition simple, cette habitation se distingue par plusieurs bandeaux de briques polychromes (rouges, jaunes) et d'un couronnement avec des ornementations géométriques en briques bleues vernissées. La brique bleue a également été employée sur les trumeaux, de part et d'autre des fenêtres, et sur des arcs de décharges (de tailles différentes en fonction des niveaux) dans un but esthétique. Les effets décoratifs ont été accentués par des frises denticulées et polychromes qui ornent les niveaux.<br>L'utilisation du métal a aussi servi à agrémenter la façade. Cette maison est pourvue d'un ornement végétal en métal sur les garde-corps en ferronnerie et sur les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | linteaux. Il s'agit de la dernière maison de la Cité Joly à avoir conservé son unité architecturale. |
| BP | 10 Cité Joly | Cités et cours industrielles<br>Édifié en 1883, cet immeuble d'habitation de style éclectique était un ancien atelier construit par l'architecte Maurice Isabey (1863 - avant 1926). Surélevé quelques années plus tard, afin d'accueillir des habitations, ce bâtiment illustre parfaitement l'impact de la pression foncière sur Paris au cours des XIXe et XXe siècles.<br>S'élevant sur cinq étages, les ateliers n'ont pas été préservés. Malgré cela, il a gardé quelques traces des cités industrielles telles que des bandeaux d'enseigne sous la corniche du rez-de-chaussée. Afin de rompre avec les niveaux inférieurs, dotés de bossages à refends, le troisième niveau a été agrémenté d'éléments néoclassiques comme en témoignent l'encadrement des baies à entablement et les chapiteaux qui font office de jambage. Concernant les étages supérieurs, ces derniers sont totalement dépourvus de décors ce qui laisse penser qu'ils ont été réalisés bien plus tard. Le tout forme une unité cohérente, sobre et symétrique. |
| BP | 13 Cité Joly<br>46 rue Servan | Cités et cours industrielles<br>Édifié en 1892, cet Immeuble d'habitation élevé sur six étages a été construit par l'architecte G. Lobbé qui a réalisé plusieurs ateliers et habitations le long de la Cité Joly et de la rue Servan. Accessible depuis le n° 48 rue Servan et d'inspiration néoclassique, la façade s'organise autour de quatre travées axiales qui reposent sur un niveau à refends et un rez-de-chaussée. Malgré le fait que cette façade dispose d'une certaine sobriété, cette dernière se démarque des autres grâce à certains éléments décoratifs. En guise d'ornementation, l'immeuble dispose de linteaux métalliques agrémentés de fleurs, de garde-corps en ferronnerie en applique, d'un larmier filant soutenu par de petites consoles ainsi que d'un balcon filant sous lequel se trouve des caissons embellis par des rosaces. Il est à noter la présence de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | colonnes, au centre de chaque baie, situées uniquement au niveau de la deuxième travée, à gauche de la porte. Concernant le rez-de-chaussée, il est fort probable qu'il devait accueillir à l'origine une boutique ou un atelier comme l'illustre l'important entablement pouvant correspondre à un ancien bandeau filant. Il est intéressant de constater que l'architecte G. Lobbé (/-/) fit reproduire l'année suivante, le même balcon à caissons avec lambrequin sur l'immeuble n°11. |
| BP | 15 Cité Joly | Cités et cours industrielles<br>Cet atelier datant de la fin du XIXe siècle est l'un des derniers témoignages de la cité industrielle qu'était la Cité Joly et cela malgré la pression foncière. Anciennement accessible depuis le n° 48 rue Servan, le bâtiment semble ne pas avoir conservé son unité architecturale d'origine. En effet, la façade côté rue est constituée de deux pignons édifiés à deux périodes différentes. Le premier, élevé d'un étage, devait disposer d'une grande entrée principale, le tout surmonté d'une lucarne couverte par une toiture en zinc et en verre. Aujourd'hui comblée et remplacée par un garage, seule la corniche subsiste. La forme de cette façade semble être caractéristique des bâtiments industriels, puisque l'ancien hangar du n°14 passage Piver présente le même aspect. En toiture, un grand lanterneau en verre, filant est délimité par des pans en zinc.<br>Le second pignon a été construit vers les années 1960, à l'emplacement d'une allée qui donnait accès aux bâtiments arrière. Contrairement au premier pignon, il se démarque de l'immeuble d'habitation grâce à la combinaison du verre et du métal présente sur la toiture en verrière qui forme un redan partiel. |
| BP | 17 Cité Joly | Cités et cours industrielles<br>Construit à la fin du XIXe siècle (avant 1895), cet ancien atelier transformé en immeuble d'habitation sur trois niveaux illustre le recul de l'industrie sous la pression foncière à Paris. Situé au bout de l'allée dans une ancienne cité industrielle, cet ancien atelier est l'un des derniers vestiges de la période industrielle du 11e arrondissement, spécialisé dans les fonderies et les ateliers de travail des métaux. Anciennement accessible depuis le n° 50 rue Servan, cet atelier spécialisé dans la fabrication de clous dorés pour l'ameublement a contribué à l'insalubrité de la cité. Même si l'édifice n'a pas conservé son unité architecturale, quelques éléments subsistent. Le mur gouttereau en briques rouges apparentes est l'un des derniers témoignages de la Cité Joly à l'état industriel visible depuis la rue. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 21ter à 23 boulevard Jules Ferry | Immeuble d'activité commerciale<br>Le canal Saint-Martin, creusé entre 1822 et 1825 connaît son âge d'or industriel entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle. Avec le développement d'établissements industriels à proximité de ses rives, en particulier de construction mécanique. En 1905 la parcelle du n°23 quai de Valmy - qui devient le Boulevard Jules-Ferry après la couverture de ce tronçon du canal en 1906 - est acquise par l'entreprise de Henry Hamelle. Ce fabricant de fournitures pour usine et de l'huile de moteur « Valvoline » y fait construire des ateliers et un hall d'exposition couvert d'une toiture en zinc à deux pans, percée en son centre par une verrière. La façade-écran donnant sur rue se compose de trois niveaux et de quatre travées identiques en pierre de taille. Des lignes de refend animent le rez-de-chaussée et le premier étage en arcades, tandis qu'un balcon filant, soutenu par des consoles moulurées et fermé par un garde-corps en ferronnerie, court au deuxième. De plus, un large fronton arrondi, destiné à recevoir le nom de l'entreprise et couvert d'une profonde corniche le couronne. Ce répertoire éclectique, qui permet de mettre en valeur le prestige de l'établissement, s'allie à un vocabulaire industriel rappelant la vocation de l'édifice. C'est notamment le cas des linteaux métalliques apparents du rez-de-chaussée et des larges baies adaptées à un éclairage optimal des ateliers, pourvues à l'origine de châssis métalliques. L'ordonnance du rez-de-chaussée se poursuit à l'identique sur l'immeuble de rapport voisin, au n°21 de la rue, également propriété de l'entreprise Henry Hamelle, dont le siège social est implanté à cette adresse depuis 1886. |
| BP | 25 boulevard Jules Ferry | Immeuble d'habitation<br>Le canal Saint-Martin, creusé entre 1822 et 1825 connaît son âge d'or industriel entre le milieu du XIXe siècle et le début du XXe siècle. Axe de circulation majeur des bateaux chargés de marchandises, la voie est rendue navigable par l'aménagement d'écluses le long du parcours. Reconstruites dans les années 1870 par la ville de Paris, ces dernières sont accompagnées de maisons éclusières, logements de fonction du personnel chargé de leur entretien et de leur manœuvre. C'est le cas de celle qui se situe à proximité de l'écluse du Temple, au n°25 du quai de Valmy, devenu Boulevard Jules-Ferry après la couverture de ce tronçon du canal en 1906. Large de trois travées, ce petit immeuble d'habitation se compose de quatre étages carrés et un étage sous comble, clos par une toiture à deux pans en zinc. Le quatrième, moins haut, est séparé des autres par une corniche denticulée. L'élévation du bâtiment figure dans un album édité en 1877 par la direction des eaux et des égouts à propos des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | infrastructures du canal. Elle ne diffère aujourd'hui que par la suppression d'un des deux cordons prenant place au-dessus du premier étage et par le recouvrement du mur en pierre meulière du rez-de-chaussée par un enduit clair homologue au reste de la façade. Ce changement s'est vraisemblablement opéré dans les années 1910, comme le montrent d'anciennes cartes postales. Au moins une autre maison éclusière représentée dans cet album, celle du 85 à 87 quai de Valmy, existe toujours en 2023. |
| BP | 4 à 12 rue Keller | Groupe scolaire composé de deux bâtiments construits, entre 1929 et 1931 par l'architecte Louis-Hippolyte Boileau en collaboration avec E. Olombel. Les écoles sont bâties sur les branches d'une équerre, comportant à l'origine, l'école des filles dans l'une des branches, et l'école des garçons dans l'autre. Le rez-de-chaussée contient les préaux, ateliers, réfectoires. Les trois étages suivants, les classes et le quatrième en retrait, les logements et salles de dessin. La construction en béton armé, très rationnelle, permet d'éclairer les classes par de grandes baies vitrées. La façade est décorée de grès cérame couleur or entre les nervures de béton armé et de grès émaillé pour les encadrements des fenêtres. Entre chaque classe s'élève une colonne de ciment gris. D'une grande rigueur, le plan répond à un souci de rationalité et de fonctionnalité maximales dans la lignée des équipements réalisés dans l'entre-deux guerres par les frères Perret ou François Le Cœur. Par sa hauteur, son plan, la rigidité de sa façade, il anticipe d'une vingtaine d'années sur l'architecture des collèges industrialisés de l'après-guerre. |
| BP | 19 rue Keller | Immeuble de rapport construit en 1860 soit quatre ans après l'ouverture de la rue, par l'architecte Avezard et l'entrepreneur Ch. Many pour Antoine Rivoire (monogramme en fonte du propriétaire A.R. à l'entrée). La façade répond aux contraintes du lotissement et du règlement de voirie. Elle se distingue toutefois de ses voisines par une composition savante encore proche des modèles de la Monarchie de Juillet. La façade en pierre de taille comporte cinq travées et quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et un étage en retiré. L'étage noble est signalé au centre par un "triplet vénitien" desservi par un balcon et orné de colonnes cannelées à demi-engagées cantonnant les fenêtres en plein cintre. Des refends bordent les deux travées latérales. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue de Lappe | L'un des bâtiments les plus anciens du faubourg d'origine du XVIIe siècle élevé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. L'immeuble abrite le "Balajo", aménagé par Henri Mahé, décorateur du Rex et inauguré en 1936 en présence de Mistinguett et Georgius. Il succédait au bal Vernet, l'un des quinze bals musettes que comptait la rue. La façade indique le nom de l'établissement en grosses lettres blanches sur fond bleu marine. |
| BP | 10 rue de Lappe | Maison vraisemblablement construite dans la seconde moitié du XVIIe siècle lors du lotissement de la rue de Lappe; remaniée entre 1777 et 1792. Elle présente aujourd'hui une façade sur rue composée de quatre travées cantonnées de chaînes de refends et élevée de deux étages carrés et deux niveaux de combles sur rez-de-chaussée. Corniche bien marquée à la retombée du toit. Le troisième étage carré sur rue a été transformé en étage de comble après 1862. Appuis de fenêtre en fer forgé. |
| BP | 18 rue de Lappe | Immeuble d'habitation de cour artisanale<br>Repérable dans l'iconographie dès 1652, la rue de Lappe est lotie au milieu du XVIIIe siècle de bâtiments en front de rue et de terrains laissés libres à l'arrière. La morphologie en lanière de la parcelle sise au 18 rue de Lappe remonte probablement à cette période. Elle est identifiable dans le parcellaire de Vasserot (1810-1836), où se distinguent le bâtiment sur rue, une longue cour rectangulaire flanquée au nord d'un immeuble, et une construction en fond de parcelle. Un passage, toujours existant, est aménagé au rez-de-chaussée de l'immeuble disposé en long, reliant la cour du 18 rue de Lappe à celle dite « du Cantal » au nord. Au XIXe siècle, période à laquelle l'adresse abrite des artisans spécialisés dans le commerce des métaux. L'immeuble sur rue présente, au-dessus du rez-de-chaussée, trois étages carrés et un quatrième sous comble, fruit d'une surélévation du début du XXe siècle. En rez-de-chaussée, deux commerces encadrent une entrée de garage délimitée par des piédroits en pierre apparente. Au-dessus, les quatre travées non régulières suggèrent que cette façade résulte de la réunification de deux bâtiments. Les trois étages reposent sur une assise formée par un bandeau mouluré, qui marque également le point de départ des baies. La façade reçoit un parement enduit, incisé de fausses lignes de joints. La couverture en bâtière, revêtue de zinc, est percée de lucarnes sur chacun de ses versants. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 24 rue de Lappe | A l'origine, maisons d'un ou deux étages avec boutiques au rez-de-chaussée construites sur rue au XVIIe siècle. Ateliers de fonderie installés dans la cour au XVIIIe siècle. Ensemble partagé en 1815, actuels numéros 22 et 24 rue de Lappe. L'immeuble sur rue et les ateliers sur cour actuels ont été reconstruits vers 1825-1835 en incorporant l'une des maisons sur rue du XVIIe siècle (source : inventaire général). Le bâtiment sur rue présente aujourd'hui une façade cantonnée de refends composée de six travées et élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée avec des lucarnes arborant des frontons triangulaires. Sur cour, les constructions à usage mixte d'ateliers et d'habitation sont disposés en "U", et comportent trois étages carrés sur rez-de-chaussée. L'ensemble présente une grande régularité monumentale liée à une même période de construction. |
| BP | 25 rue de Lappe | Sur rue, maison d'origine vers 1700 d'un étage carré sur rez-de-chaussée, présentant un léger fruit, et entrecoupée au centre d'un atelier à rez-de-chaussée du XIXe siècle. Sur cour, à droite, ensemble à usage mixte, élevé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée vers 1850. Sur cour, à gauche retour du bâtiment ancien sur rue. Parcelle d'une ordonnance et d'une complexité exceptionnelles en regard de son exiguïté et composée pour l'essentiel de bâtiments antérieurs à 1800. |
| BP | 28 rue de Lappe | Ancienne usine construite vers 1910 présentant une façade sur rue élevée de trois niveaux sur rez-de-chaussée. Structure apparente en acier riveté et à remplissage de briques. Fronton formant pignon en comble (pignon de charpente couvrant toute la cour). Corniche à mutule en staff. Jeu décoratif discret dans l'appareillage de la brique. Ce bâtiment se singularise par sa façade industrielle dans cette séquence anté-haussmannienne de la rue de Lappe. Il constitue un élément intéressant, pour sa monumentalité intrinsèque, et pour l'effet de rupture produit. |
| BP | 30 à 32 rue de Lappe | Sur rue au n°30, bâtiment remarquable d'aspect début XIXe siècle composée de six travées régulières et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Son voisin, au n°32 est d'origine XVIIIe comme l'aile en retour sur la cour. Percé d'une porte cochère, il permet l'accès à la cour qui se développe dans la largeur de la parcelle. Outre l'aile correspondant au bâtiment XVIIIe, elle abrite des constructions plus tardives datées de 1885 (J. Joly, arch.) à usage mixte. |
| BP | 39 rue de Lappe | Immeuble d'origine de la fin du XVIIIe siècle avec reprise et surélévation vers le milieu du XIXe siècle présentant une façade composée de quatre travées et élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Les baies des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | deux premiers étages sont surmontées de frontons plats fortement saillants. |
| BP | 34 à 36 rue de Lappe<br>13 rue de Charonne | Le bâtiment d'angle, d'origine du XVIIIe siècle, élevé de deux étages sur rez-de-chaussée, possède une importance tant historique que paysagère. Avec sa souche de cheminée dans le prolongement du pignon, ses travées dissymétriques et ses lucarnes "à la capucine" il constitue une remarquable illustration du type vernaculaire le plus ancien encore présent dans le faubourg. Les autres constructions présentes sur la parcelle, sur cour et sur rue, d'origine du XIXe siècle, constituent un bon exemple de sédimentation progressive et de mixité des fonctions. |
| BP | 21 rue de Lappe<br>passage Louis Philippe | Immeuble porche d'origine de la seconde moitié du XVIIIe siècle présentant une façade composée de quatre travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Structure pierre-moellon-bois-enduit tout à fait caractéristique des méthodes constructives employées dans le faubourg. Bâtiment de bonne tenue et d'un grand intérêt à l'échelle urbaine pour le maintien du débouché sous porche du passage Louis-Philippe. |
| BP | 12 à 14 passage Lechevin | Équipement public et halle<br>La parcelle des 12-14 rue Lechevin est issue de la division et de la vente en lot en 1874-1875 de terrains situés au nord de la rue Saint-Ambroise, à l'ouest du passage du même nom et au sud de la voie privée nommée passage Léchevin. L'îlot prend sa forme actuelle en 1876 avec le prolongement de l'avenue Parmentier au nord de la rue Saint-Ambroise. Les petites industries investissent à cette période des terrains jusqu'alors dédiés à la culture. La parcelle est à usage mixte : elle est occupée sur rue par deux bâtiments à destination de bureau et d'habitation, tandis qu'à l'arrière se développent deux halles perpendiculaires à la rue à usage d'ateliers et de magasins. Les façades sur rue présentent deux bâtiments distincts, unifiés sous une même toiture aménagée en comble et éclairée par des lucarnes. Au n° 12 se dresse une façade de style rationaliste, vraisemblablement réalisée dans le courant des années 1930. L'architecture présente un appareillage en brique rouge, percé de fenêtres-bandeau à menuiseries métalliques. Des bandes de béton en saillie viennent rehausser les encadrements de baies du premier étage et séparer les deux niveaux de sol. Au n° 14 se trouve un bâtiment d'habitation d'un étage construit à la fin du XIXe siècle. Le rez-de-chaussée, sans doute modifié, ouvre sur deux entrées de garage. L'étage est éclairé par quatre baies disposant d'un encadrement mouluré à crossettes. Un chainage d'angle, disparu en rez-de-chaussée, sépare la façade de la propriété voisine. Un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bandeau et une corniche moulurés soulignent l'horizontalité de cette façade. Plusieurs types d'industrie se succèdent aux deux adresses conjointes aux XIX et XXe siècles : une société de serrurerie (1877-1900), un atelier de confiserie (1894-1909), une imprimerie en 1914, puis un garage automobile (1946-1954). La « ménagerie de verre » s'installe dans les locaux à partir de 1983. L'espace est aménagé par l'architecte Pierre-Louis Faloci (1949-), qui a notamment reçu le prix de l'Équerre d'argent en 1996 pour le musée de la civilisation celtique au Mont-Beuvray, ainsi que le Grand prix national de l'architecture en 2018. |
| BP | 155 à 157 avenue Ledru Rollin<br>10 passage Basfroi | Immeuble de logements<br>Ce bâtiment de logements de type Art déco a été réalisé par l'agence Lesage et Miltgen en 1938. Ce projet a été dessiné par les architectes Victor (1873-1952) et Robert Lesage (1901-1972). Les trois générations d'architectes Lesage ont, entre 1902 et 1990, marqué le paysage parisien.<br>Si avant 1914, le langage architectural de l'agence Lesage et Miltgen est plutôt éclectique, celui-ci va évoluer vers l'Art déco, style dominant dans les années 1920-1930. Ce bâtiment montre cette évolution stylistique. Une simplification des formes et un dépouillement ornemental en façades se distinguent. La géométrisation de ces dernières est également notable, notamment au niveau des balcons et des trois travées d'oriels qui viennent assoir le soubassement urbain. À noter également les moulurations en sous-face des balcons et oriels, ainsi qu'un couronnement marqué par des balcons à balustres droits. De belles ferronneries aux motifs géométriques à la porte d'entrée et aux garde-corps se distinguent également. Ce bâtiment est typique des années 1930 et de la conception hygiéniste de la période d'entre-deux-guerres. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 160 à 162 avenue Ledru Rollin<br>2 à 6 cour Debille | Ensemble immobilier ILM<br>L'ensemble appartient au groupe Ledru Rollin – Debille construit directement par la Ville de Paris à partir de 1931. Nés d'un concours lancé en 1923, les immeubles à loyer modérés (ILM) s'adressent aux populations aisées de la classe moyenne et regroupent des logements bourgeois qui bénéficient du confort moderne de l'époque. Les prototypes, issus du concours pour l'aménagement des quatre portes de Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud, Orléans, serviront de modèles à une longue série de constructions.<br>Au sein du groupe de deux immeubles qui forme l'angle entre le boulevard Ledru Rollin et la cour Debille, l'architecte Gilbert Vorbe (1882 - 1967) est chargé de la construction de l'îlot sud. Diplômé de l'École des beaux-arts en 1910, Vorbe mène une carrière d'architecte libéral à Paris et Arcueil-Cachan et remporte le concours d'ILM organisé par l'OPHBM-VP en 1931. L'immeuble, qui s'insère au sein du tissu urbain existant du quartier de la Roquette, représente une opération assez restreinte, limitée à une quarantaine de logements. Son plan masse atypique cherche à s'émanciper de l'alignement sur rue en aménageant deux cours ouvertes sur l'espace public. Les théories hygiénistes de la première génération de constructeurs d'habitations à bon marché (HBM), qui visent à favoriser la ventilation et la luminosité des logements, continuent ici de faire école. Les logements HBM de l'entre-deux-guerres disposent d'une structure de béton et d'un remplissage en briques creuses, un modèle économique et rapide à mettre en œuvre, qui contribue à créer l'identité des HBM de cette période. Ici, la structure est masquée en rez-de-chaussée par un enduit-ciment et sur les étages par un appareillage en briques rouges, qui contraste avec la blancheur des linteaux et appuis de fenêtre en ciment. Les derniers niveaux de cette élévation de huit étages sont disposés en retrait. L'enveloppe de la façade est très épurée par rapport aux générations précédentes d'HBM et seuls des oriels - réduits à des linéaires simples - viennent animer la volumétrie. En revanche, les parties supérieures sont plus ouvragées, l'architecte voulant affirmer l'esthétique d'un immeuble d'angle visible de loin. Ainsi, le septième étage est couronné d'une balustrade filante en béton et la volumétrie de la toiture à la Mansart est animée par la présence de nombreux chien-assis. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 164 avenue Ledru Rollin<br>7 cour Debille | Ensemble immobilier de logement social<br>L'ensemble appartient au groupe Ledru Rollin – Debille construit directement par la Ville de Paris à partir de 1931. Nés d'un concours lancé en 1923, les immeubles à loyer modérés (ILM) s'adressent aux populations aisées de la classe moyenne et regroupent des logements bourgeois qui bénéficient du confort moderne de l'époque. Les prototypes, issus du concours pour l'aménagement des quatre portes de Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud, Orléans, serviront de modèles à une longue série de constructions. Au sein du groupe de deux immeubles qui forme l'angle entre le boulevard Ledru Rollin et la cour Debille, l'architecte Charles Halley (1884 - 1972) est chargé de la construction de l'ilot au nord. Élève de Victor Morot, Halley sort diplômé de l'École des beaux-arts en 1910. Il poursuit une carrière d'architecte divisionnaire de la Ville de Paris, de sous-inspecteur au service d'architecture de Paris en 1914 et d'architecte en chef des monuments historiques de 1923 à 1953. Dans le cadre de la construction du groupe Ledru Rollin – Debille, il est chargé par la ville des opérations destinées à tester un nouveau procédé de construction « multicellulaire », sur un troisième ilot de la cour Debille. L'immeuble, qui s'insère au sein du tissu urbain existant du quartier de la Roquette, représente une opération assez restreinte, constituée de vingt-cinq logements seulement. Le plan en « U » de l'immeuble ménage une cour ouvrant sur la rue, semi-fermée par des redans. Les théories hygiénistes de la première génération de constructeurs d'habitations à bon marché (HBM), qui visent à favoriser la ventilation et la luminosité des logements, continuent de faire école ici. Les HBM de l'entre-deux-guerres disposent d'une structure de béton et d'un remplissage en briques creuses, un modèle économique et rapide à mettre en œuvre, qui contribue à créer l'identité des HBM de cette période. La structure des planchers en béton reste apparente et est prolongée par les balcons des appartements. Un appareillage en brique rouge remplit les espaces entre les étages. L'alternance systématique des matériaux crée une trame horizontale à l'architecture, contrebalancée par les retraits et saillies générés par les oriels et balcons, qui dessinent les grandes verticales de la composition. Les joints creux des parements en brique constituent le principal ornement de la façade, ainsi que les « chaînages » formés par des lits de briques en saillie et situés sur les angles de l'immeuble et des oriels. Si le style Art déco de la composition subsiste dans la composition des façades, il disparait de l'ornementation. |
| BP | 161 avenue Ledru-Rollin | Immeuble de rapport construit par les architectes Malaure et Domergue en 1931. Il est de style Art Déco |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | tardif avec des bow-windows imposants et un bandeau de céramique. |
| BP | 89 à 91 avenue Ledru-Rollin<br>99 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble à usage mixte (ancien magasin Félix Potin) construit en 1899 par l'architecte Paul Auscher (signé). Auscher fut l'élève de Guadet aux Beaux-Arts. Traitement monumental du pan coupé : dôme polygonal, entresol à motifs décoratifs métalliques. Immeuble déterminant dans le dispositif monumental post-haussmannien de l'avenue Ledru-Rollin, et du carrefour faubourg Saint-Antoine/Ledru-Rollin. Signal monumental important pour tout le quartier. Le bâtiment en lui-même a une forte valeur artistique et historique, son écriture néo-gothique précède de quelques années le magasin Félix Potin Art Nouveau de la rue de Rennes, du même architecte. |
| BP | 12 place Léon Blum<br>1 avenue Parmentier | Mairie du 11e arrondissement, réalisée de 1862 à 1865 par l'architecte-voyer Etienne-François Gancel. Parmi les premiers bâtiments du Second Empire, le Baron Haussmann voulait en faire un exemple de l'architecture municipale. Gancel lui donna des caractéristiques, reprises par la suite dans les autres mairies : baies en plein cintre, cadran d'horloge et campanile. La façade comporte un soubassement à refends, percé de trois grandes arcades auxquelles correspondent les trois grandes fenêtres cintrées du premier étage. Ces fenêtres encadrées de colonnes engagées d'ordre corinthien, sont couronnées d'un fronton triangulaire et de sculptures d'enfants exécutées par Henry-Charles Maniglier. Au-dessus de la corniche à modillons, deux statues d'enfants gainées, également réalisées par Maniglier, entourent le blason de Paris, surmonté d'une horloge. La salle des fêtes présente un décor peint en 1907 par Victor Prouvé intitulé Séjour de paix et de joie dans le style de l'Ecole de Nancy. |
| BP | 43 rue Léon Frot | Maison d'habitation<br>Ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec le n° 45 de la même rue et le n° 8 de l'impasse Delaunay située au fond de la parcelle. La rue Léon Frot est créée en 1944 à partir de la partie nord de la rue des Boulets, depuis le boulevard Voltaire pour son extrémité sud, jusqu'à la rue de la Roquette pour son extrémité nord. L'immeuble est construit entre 1789 et 1807. Les autres bâtiments de la parcelle sont postérieurs. Il s'agit d'un édifice d'un étage carré sur rez-de-chaussée, surmonté d'un étage mansardé percé de quatre lucarnes au fronton cintré à l'aplomb des travées. Une corniche moulurée sépare le rez-de-chaussée de l'étage, une autre sépare l'étage de la toiture. Les fenêtres de l'étage sont dotées de garde-corps en ferronnerie à décor de courbes et contre-courbes. La façade sur cour est similaire dans sa composition à l'exception des lucarnes qui ne sont que trois et ne sont pas à l'aplomb des travées. Des ferronneries forment |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | également les garde-corps des fenêtres du premier étage sur cour. |
| BP | 15 passage de la Main d'Or | Immeuble d'habitation et ateliers caractéristiques de l'expansion urbaine du faubourg Saint-Antoine et de ses évolutions architecturales consécutives à la révolution industrielle.<br>Le terrain est, jusqu'à son acquisition en 1874, un vaste enclos situé en cœur d'îlot entre la rue du Faubourg Saint-Antoine et la rue de Charonne. Le nouveau propriétaire, Barthélemy Dupuy, docteur renommé en médecine et en pharmacie, y fait construire un immeuble à vocation mixte d'atelier et d'habitation. Le projet, confié à l'architecte Léon Échard (/-/) en 1879, constitue une version programmée et architecturée de la cour industrielle, un modèle qui apparaît au tournant du XIXe siècle et qui participe à une politique d'assainissement des cités artisanales insalubres du quartier. En alignement sur le passage, l'immeuble présente une façade de quatorze travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée, couvert d'un cinquième étage logé sous une toiture en bâtière couverte d'ardoises. La façade régulière, revêtue d'un enduit en ciment, est ajourée de grandes verrières caractéristiques de l'architecture industrielle. Les fenêtres sont de dimensions plus réduites dans les espaces dédiés aux logements, sur les deux derniers niveaux notamment. Dans l'axe de la façade, le porche en pierre, concentre les seuls éléments de décors de cette élévation. Il est constitué de deux pilastres surmontés d'une imposte en plein cintre décorée à la clé d'un mascaron représentant Mercure et aux écoinçons de motifs végétaux en applique. La composition est couronnée d'un entablement à modillons où est gravé le nom de « Cité B. Dupuy ». Les pilastres se prolongent sur les étages jusqu'à la corniche. Le rez-de-chaussée, occupé par des commerces, ne conserve sa partie architecturée d'origine qu'à droite de l'entrée, où des pilastres à refend supportent un linteau de grande portée et un bandeau saillant. Côté cour, la façade est plus sobre et se compose de baies de dimensions égales. En 1894, l'immeuble accueille des ateliers de menuiserie ainsi que les logements des ouvriers et de leurs familles. Le propriétaire Dupuy, auteur de multiples ouvrages scientifiques, y |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | possède sa propre « Librairie des sciences pratiques ». À cette même date, le bâtiment dispose d'une boutique en rez-de-chaussée, qui abrite sans doute la librairie, et la cour n'est lotie que de deux magasins d'un seul niveau d'élévation. Plusieurs ateliers et hangars sont construits successivement sur la parcelle, qui adopte sa physionomie actuelle dans le premier tiers du XXe siècle. À l'angle nord-ouest de la cour, un bâtiment à vocation industrielle, identifiable par ses grandes verrières et son architecture en brique rouge, s'élève sur trois étages carrés au-dessus du rez-de-chaussée. Il est construit en 1913 par les architectes Lucien Pupier (1874 – 1924) et A. Poutrel (/-/). |
| BP | 4 passage de la Main d'Or | Immeuble composé d'ateliers en brique avec linteaux métalliques édifié en 1882 par l'architecte Brouilhony. Cet architecte, dont l'oeuvre se concentre dans le 11e arrondissement, est également l'auteur du remarquable ensemble de rapport situé à l'angle du boulevard Voltaire, de la place Léon Blum, de la rue de la Roquette (n°130) et de la rue Godefroy-Cavaignac (n°56). Les façades sur passage et sur cour comportent quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Bâtiments adventices sur cour édifiés vers 1900 avec structure en bois apparente et brique. Ensemble industriel remarquable, pour la grande qualité monumentale et la symétrie d'implantation des bâtiments, ainsi que pour la bonne tenue des ajouts. |
| BP | 1 rue de Malte<br>21 rue Oberkampf | Maison d'angle d'origine du XVIIIe siècle transformée élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Pan coupé à l'angle. Toiture à la Mansart. Lucarnes. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 9 rue du Marché Popincourt<br>14 rue Ternaux | Ensemble Popincourt de la fondation Rothschild réalisé en 1904 par l'Agence (Nénot, architecte-conseil, Rey et Provensal, chargés des dessins et études). Il forme, avec le groupe Belleville, le premier ensemble achevé par la fondation en 1908 et sa conception est également contemporaine du concours pour la rue de Prague lancé en 1905. Bénéficiant des nouvelles théories hygiénistes et en particulier de celles d'Augustin Rey, il marque une étape de l'histoire du logement social. Il comprend 74 logements de taille variés (du studio au trois pièces). En raison de sa petite taille ou simplement par prudence on y prévoit peu de services communs. L'implantation des bâtiments résulte plus directement du concours : elle illustre exactement les théories de Rey et reproduit à peu près la partie centrale de son projet. La construction en brique et pierre est extrêmement soignée. A l'extérieur la pierre forme le soubassement et les saillies des angles, la brique recouvrant la partie centrale des murs et les façades sur cour. |
| BP | 131 à 133 boulevard de Ménilmontant | Immeuble construit par l'architecte F.-A. Bocage en 1902 et lauréat du concours des façades "pour la modestie de sa composition". Il constitue une bonne illustration du talent de Bocage dans la composition harmonieuse d'immeubles de rapport relativement modestes dans les arrondissements de l'est de Paris. L'avant-corps central permet, grâce à son avancée, d'ajouter deux ouvertures latérales à la fenêtre, qui donnent le maximum de lumière à la pièce la plus importante de l'appartement et une vue oblique sur le boulevard. S'opposant à cet avant-corps, le rez-de-chaussée comporte un magasin encadré par deux grands portails latéraux. Le pignon qui couronne l'édifice est souligné par un balcon en ferronnerie sur toute la longueur du cinquième étage. |
| BP | 21 passage de Ménilmontant | Immeuble de logement contemporain<br>Cette maison de retraite a été construite en 1985 par Michel Benoit et Thierry Verbiest de l'agence AUSIA. Les architectes, utilisent un vocabulaire postmoderniste qui se développe dans les années 1980, en opposition à la rigueur moderniste. Ce langage post-moderne s'illustre ici par l'utilisation de différentes références à des éléments architecturaux et urbains, associés comme un collage.<br>À noter : une imposante façade sur cour semi-circulaire et, en façade sur rue, un retour à une certaine forme d'ornements très ponctuel et géométrique. Le bâtiment est mitoyen avec la fondation Catherine Booth, et la façade post-moderne dialogue grâce aux pleins et aux vides avec l'immeuble Art déco, particulièrement au niveau de l'angle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 37 boulevard de Ménilmontant | Atelier<br>Le salon d'exposition et de vente des établissements du marbrier des Frères Lecreux a été construit en 1934 par l'architecte Paul Dupas (1896- 1983). Ce dernier est diplômé de l'École des Beaux-Arts en 1942 et ancien élève d'Emmanuel Pontremoli. Un autre bâtiment de Dupas pour la famille Lecreux est déjà protégé au titre du PLU. Il s'agit d'un Immeuble d'habitation Art déco aux n°18-20, boulevard de Ménilmontant.<br>Ce bâtiment est remarquable par son style Art déco typique des années 1930, qui se caractérise par une série d'éléments particulièrement bien conservés qui en font une architecture représentative des espaces d'exposition liés au monde funéraire durant l'entre-deux-guerres. L'enseigne, la verrière, l'emmarchement en béton sont les éléments caractéristiques extérieurs qui ont gardé un remarquable niveau d'authenticité. Par sa proximité avec le cimetière du Père-Lachaise cette boutique marque le paysage du cimetière et entretient avec lui un lien à la fois matériel et immatériel. |
| BP | 10 rue Mercoeur | Siège de compagnie<br>Cette usine a été construite en 1903 par l'architecte René Sergent (1865 – 1927), pour l'entreprise de chocolats Suchard. Une surélévation d'un étage du bâtiment a été réalisée en 1909. La fabrique sera encore active jusqu'à la fin du XXe siècle, puis transformée en bureaux. René Sergent a été un disciple d'Ernest Sanson et a reçu le Prix Deschaumes en 1889. La production de Sergent se caractérise par des bâtiments de style classique intégrant le confort moderne. L'architecte adapte ici son langage au programme de l'usine. Le travail de stéréotomie est remarquable. La façade sur rue conserve le caractère du bâtiment de 1903 avec son soubassement, sa façade rythmée de pilastres, ainsi que les baies géminées surmontées d'un linteau légèrement courbe. L'ajout de 1909 est clairement identifiable. |
| BP | 4 à 6 impasse de Mont-Louis | Ensemble de bâtiments industriels conçus par l'architecte Marié vers 1900. Les façades sont essentiellement traitées en brique. Les décorations et les couleurs procurent à l'ensemble un certain cachet. La composition d'ensemble est ouverte sur l'impasse Mont Louis par une cour qui laisse dévoiler les nombreuses façades. |
| BP | 15 rue de Montreuil | Bâtiment d'habitation sur rue d'écriture vernaculaire, à lucarnes passantes, élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, probablement d'origine du XVIIe siècle. Il a été épaissi à l'époque haussmannienne. Le contraste que ce bâtiment produit avec l'immeuble post-haussmannien mitoyen, marquant l'angle avec la rue Faidherbe, est particulièrement saisissant et illustre la logique de rupture d'échelle qui préside à la constitution urbaine du faubourg. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 17 à 19 rue de Montreuil | Bâtiment d'habitation sur rue édifié vers 1780 et repris vers 1860 présentant une façade composée de quatre travées et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. La façade du bâtiment sur rue englobe le passage carrossable du n°17. Par son esthétique et sa morphologie vernaculaires, le bâtiment sur rue contribue de manière significative au caractère général de l'entrée de la rue de Montreuil. Parcelle saturée par le bâtiment sur cour. |
| BP | 21 rue de Montreuil | Sur rue, deux bâtiments d'habitation du XVIIIe siècle : le bâtiment à droite, élevé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et présentant une façade composée de quatre travées régulières peut être daté vers 1780. Il se prolonge sur cour d'un long corps de bâtiment de même époque. Le bâtiment à gauche sur rue élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée est sans doute un peu plus ancien (vers 1760) et est relié au bâtiment précédent par une coursive en métal. Bien que terminée par un mitoyen aveugle, la cour axiale forme un espace exceptionnel. Les bâtiments sur rue contribuent de manière significative au témoignage de l'ancienneté de la formation et au caractère de l'entrée de la rue de Montreuil. |
| BP | 41 rue de Montreuil | Immeuble d'habitation sur rue construit vers 1850 présentant une façade étroite composée de deux travées et élevé de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Décor sobre avec des bandeaux et des chambranles moulurés.. Appuis de fenêtre historiés au premier étage avec les mentions "LESPERANCE EST PARTOUT" et "EST ESI TROUVEPAS". |
| BP | 45 rue de Montreuil | Sur rue, maison élevée vers 1700 composée de deux façades juxtaposées de quatre travées chacune et élevées de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Les combles sont éclairés par des lucarnes. Le décor est limité à de légers traits de refends dans l'enduit et à deux chaînes de refends bornant les façades. Les garde-corps ont été posés au XIXe siècle. A l'arrière se développe la cour Saint-Nicolas comprenant un ensemble de bâtiments à usage mixte d'atelier et d'habitation édifié vers 1850-1860. L'ancienneté, la sédimentation du bâtiment sur rue, sa qualité décorative contrastent avec l'unité, l'ampleur et le caractère sériel des bâtiments haussmanniens sur cour. |
| BP | 52 rue de Montreuil | Immeuble de rapport d'époque Seconde République construit par Romeur et Varenault très représentatif de la période. Au premier étage, des sculptures inspirées par la Renaissance, placées dans des niches jumelées concaves, représentent des enfants qui symbolisent les Arts. Au second étage, les niches jumelées, rectangulaires et plates, contiennent des statuettes de femmes drapées à l'antique. La porte d'entrée est surmontée d'une fenêtre incluse dans une embrasure en demi-cercle, dont la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | décoration, très chargée, de guirlandes de fruits, d'épis de blé et de faunes, évoque le thème de l'Abondance. Les ferronneries adoptent pour motifs des amours, des pigeons et des écureuils et contribuent à l'élégance de la façade. Puits dans la cour (Rochegude). |
| BP | 54 à 56 rue de Montreuil | Immeubles d'habitation caractéristiques des implantations du faubourg Saint-Antoine au XIXe siècle Sur cet îlot situé entre la rue de Montreuil et la rue du Faubourg-Saint-Antoine, la composition des terrains en lanière est de formation ancienne. Ils sont occupés au XVIIIe siècle par des bâtiments sur rue et des terres maraichères à l'arrière. Entre 1815 et 1862, les deux parcelles sont détenues par la famille Chappoteau qui y possède une maison et des dépendances alors que s'y développent progressivement l'artisanat et l'industrie. Si la parcelle du n° 56 demeure non bâtie dans le premier tiers du XIXe siècle, celle au 54 est lotie d'un bâtiment sur rue, d'un immeuble de second rang et d'une construction en fond de parcelle. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les espaces laissés libres sont investis de hangars, ateliers et magasins, qui s'organisent le long d'un axe de circulation central. En 1883, le propriétaire Caydas surélève un bâtiment de trois étages, correspondant à l'immeuble sur rue au n° 56. L'immeuble au n° 54, dont la construction remonte au moins au XVIIIe siècle, se développe sur deux travées et quatre étages carrés. Au-dessus du rez-de-chaussée, entièrement occupé par un commerce, les étages présentent un parement enduit, des bandeaux, des modénatures aux fenêtres et des garde-corps en fer forgé en forme de volutes. La façade au n° 56, plus tardive, adopte des dimensions plus importantes que sa voisine. La façade régulière et symétrique se compose de trois travées et de quatre étages carrés, soulignés chacun par des bandeaux. Les baies sont décorées d'un encadrement mouluré et seule une lice aux fenêtres fait office de garde-corps. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 62 à 62A rue de Montreuil | Immeuble d'habitation à cour artisanale<br>L'immeuble sur rue – qui forme un plan-masse en U – est bâti sur une parcelle en lanière acquise en 1900 par Eugène Guyot. Il charge la même année les architectes associés Charles Montalto (1856-1922) et Albert Lafon (1860-1935) de construire un immeuble de six étages, dont un sous comble, situé sur le nouvel alignement de la voirie. L'élévation sur rue dispose de sept travées de baies régulières, mais non symétriques, qui reposent sur un socle en pierre de taille. Le rez-de-chaussée accueille une large porte d'entrée cintrée, surmontée d'un fronton droit en alignement avec le bandeau. Le premier étage est sculpté de lignes de refends horizontales et surplombé d'un bandeau qui marque le point de départ de trois niveaux d'élévation en pierre et brique polychrome. Les ferronneries en fer forgé à motifs de volutes sont identiques sur l'ensemble des fenêtres. Du deuxième au quatrième étage, les encadrements de baies en pierre sont harpés. Le troisième étage est particulièrement soigné avec ses appuis de baies supportés par des consoles. La corniche, décorée de modillons à pastilles, supporte le balcon du cinquième étage. La couverture en zinc repose sur une charpente à brisis éclairée par des lucarnes. Côté cour, les trois ailes sont en brique, percées de grandes verrières, caractéristiques de l'architecture industrielle. En 1930, un bâtiment d'habitation de cinq étages carrés, couvert en toit-terrasse, et qui clôt la cour, est construit par l'architecte Henry Fonteneau (1895-1973). Son rez-de-chaussée ouvre un large passage donnant sur la parcelle arrière. La parcelle au n° 62A, dissociée de la précédente depuis 1935, est constituée d'ateliers et de hangars, identifiables par leurs grandes verrières. Cet espace, dont la vocation industrielle est repérable dès 1900, acquiert sa volumétrie actuelle après 1950. Sur le flanc nord, le bâtiment le plus ancien, surélevé d'un étage dans la seconde moitié du XXe siècle, est couvert d'une toiture en bâtière en tuile, éclairée par cinq verrières zénithales. Une structure de deux étages couverte en appentis lui fait face. En fond de cour, un édifice de deux étages couvert en bâtière réunit ces deux ailes longitudinales. Ces anciens bâtiments à vocation industrielle ont fait l'objet de changements de destination, en particulier au XXIe siècle, et accueillent désormais des logements. |
| BP | 93 à 95 rue de Montreuil<br>2-4 passage Turquetil | Immeuble d'activité construit en 1892 par l'architecte Paul Héneux. Il est constitué d'un bâtiment principal sur rue et de trois autres à l'arrière sur cour. La façade du bâtiment principal est régulière et rythmée par des balcons. L'entrée principale se fait latéralement par un passage à arcades en pierre dont la voûte repose sur une traverse métallique : des fers à T transversaux supportant des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | voûtains en briques vernissées tricolores (jaunes, vertes et blanches). Le passage débouche sur une cour centrée sur un immeuble d'habitations ouvrières dont les logements sont distribués par des coursives en encorbellement sur des poutrelles métalliques. |
| BP | 27 rue de Montreuil impasse Cesselin | Parcelle très pittoresque en lanière prononcée, unique dans le faubourg. Implantation des bâtiments en baïonnette adossée aux héberges, le long d'une venelle. La variété de fonctions initiales et d'écriture du bâti participe à l'originalité de cette parcelle. La datation des bâtiments illustre une sédimentation et une densification progressive depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'au début du XXe siècle. |
| BP | 32 rue du Moulin Joly | Immeuble d'habitation<br>La rue du Moulin-Joly est créée par la réunion de la cité Nys et de l'impasse du Moulin-Joly en 1933. Son nom vient de la présence d'un moulin à l'extrémité de l'ancienne impasse et d'un restaurant au nom de son propriétaire Joly à proximité de ce moulin. Il est d'abord localisé au 3 cité Nys puis au 32 de la rue du Moulin-Joly par décret en 1933. L'immeuble de rapport est construit en 1908 par l'architecte Eugène-Claude Charpentier (/-/) et son collaborateur Monier (/-/). Le rez-de-chaussée à destination de bureau est surmonté de quatre étages carrés, larges de trois travées. Il est construit en briques agrémentées de corniches en pierre rythmant horizontalement la façade sur rue. Le deuxième étage dispose de deux saillies surmontées chacune d'un balcon et couronnées par une corniche mêlant calepinage de briques silicocalcaires et pierre de taille. Le calepinage polychrome est repris pour constituer les parapets des deux balcons. Les arcs des deux ouvertures gauches de rez-de-chaussée sont constitués de briques polychromes et vernissées, leurs claveaux sont ornés de motifs floraux dans un genre Art nouveau. Il en est de même pour les consoles et le claveau de la corniche situé au-dessus de la porte de l'immeuble dans la travée de droite. Des carreaux de céramique ornent les linteaux des baies du deuxième étage ainsi que celui de la baie centrale du premier étage. Les garde-corps des fenêtres des étages et les deux vantaux de la porte cochère sont constitués de ferronneries à motifs floraux dans le goût Art nouveau. La façade arrière s'élève également sur cinq niveaux et trois travées. La travée centrale est en saillie légère tandis que la travée droite est en léger retrait laissant ainsi libre une cour. |
| BP | 15 rue de Nice | Maison construite par l'architecte Lecroisey en 1904. Longtemps siège d'un entrepreneur de maçonnerie originaire de la Creuse, elle est représentative de la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | mémoire artisanale du quartier et présente une façade travaillée avec un décor de briques naturelles et émaillées très soigné. |
| BP | 18 rue Oberkampf | Immeuble d'habitation d'aspect fin XVIIIe-début XIXe non altéré. |
| BP | 16 rue Oberkampf | Immeuble industriel et sa cheminée<br>L'arrière de cette parcelle, occupée sur rue par un modeste immeuble de rapport datant de 1869, est occupé par une ancienne fonderie de cuivre, de bronze et de nickel. Ce hangar-atelier est couvert d'une verrière à deux pans, surélevée en son centre et flanquée de chaque côté d'un appentis couvrant des vaisseaux latéraux, qui emploie des fermes Polonceau. Ce type de structure métallique, développé depuis 1837, était courant dans le 11e arrondissement, très industrialisé. Malgré sa transformation en espace de bureaux ayant entraîné des cloisonnements et aménagements divers, celle du 16 rue d'Oberkampf est largement préservée. La cheminée cylindrique de brique rouge qui se dresse dans l'angle de la parcelle, autre témoin du passé industriel du quartier, est l'une des dernières subsistantes à Paris. Elle conserve son élévation d'origine ainsi que son calepinage composé d'une corniche à consoles à son sommet et denticulée à sa base. |
| EPP | 109 rue Oberkampf | Café Charbon, ancien commerce de "Vins Charbons Liqueurs", typique des bistrots auvergnats qui fleurissaient dans l'arrondissement à cette époque. |
| BP | 112 à 114 rue Oberkampf<br>2 rue Villa Gaudelet | Immeuble d'angle héritage des tissus anciens<br>Maison faubourienne d'un étage à l'origine, composée de deux maisons construites pendant la seconde moitié du XIXe siècle afin d'abriter des commerces et le logement de l'exploitant. Elles sont réunies et reconstruites depuis le tournant du siècle (cf. cadastre de 1900). La maison reproduit une typologie de maison faubourienne avec un seul étage, pan coupé, toiture plate couverte de tuiles, etc. L'intérêt de cette maison de faubourg a déjà été soulevé par la Commission du Vieux Paris le 24 juin 2015 et le 26 avril 2017, dates auxquelles elle s'est opposée à un projet de destruction totale. Au cours de nombreux changements d'activité au XXe siècle — café, cinéma, bar et salle de concert — les constructions du XIXe siècle ont beaucoup souffert. Il ne reste d'authentique qu'une partie de la charpente en bois de la maison d'angle et les tuiles du versant de toiture le long de la villa. Les ravalements et changements de devanture successifs ont fait disparaître les modénatures et décors de façade, achevant de les banaliser et de réduire l'intérêt de ces maisons à leur simple gabarit modeste — attesté à plusieurs autres endroits de la rue Oberkampf, notamment au n° 108. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 42 rue Oberkampf | Bains-douches<br>Ce bâtiment de bains-douches a été réalisé en 1932 par les architectes René Dubos (1873-1951) et Fernand Vaudry (1881-1936). Il appartient à la première campagne de construction lancée en 1923 par la Direction de l'Hygiène, du Travail et de la Prévoyance sociale de la Ville de Paris.<br>Le bâtiment comprend un rez-de-chaussée et deux étages. La façade est composée d'un soubassement percé de soupiraux, surmonté d'un parement en brique. Les architectes déclinent la mise en œuvre de la brique afin d'obtenir différents motifs, comme en témoignent les différentes frises polychromées, ou encore le traitement des allèges du premier niveau. Au deuxième niveau, une série de cinq baies est soulignée par un bandeau en ciment. L'ensemble est couronné par un fronton elliptique où est inscrit : "Ville de Paris Bains douches". L'accès d'origine, situé à droite du bâtiment, est marqué par un emmarchement et surmonté du blason de la ville de Paris.<br>En 2018, les bains-douches ont fait l'objet d'une campagne de travaux concernant la création d'un accueil de jour et de la mise en accessibilité. |
| BP | 160 ; 160A ; 160C ; 160D rue Oberkampf | Ensemble immobilier formant cour d'activité et d'équipement piscine<br>L'ensemble est édifié en 1884 sur une parcelle laniérée suivant le modèle des cours artisanales dans un plan masse symétrique. En premier plan entre rue et cour, un immeuble d'habitation composé de plusieurs cages d'escaliers organisées autour de courettes de service intérieures. Il s'ouvre sur la cour bordée de chaque côté par un immeuble d'habitation à rdc d'activité. La cour est fermée en son fond par un immeuble de type faubourien sous lequel est construite la piscine ventilée par une cheminée en brique qui dépasse les hauteurs des immeubles et ceux avoisinants. La composition de cet ensemble, l'équilibre des volumétries de chaque immeuble ainsi que la mixité fonctionnelle qu'ils accueillent, est remarquable et caractéristique du mode d'urbanisation des faubourgs.<br>L'immeuble sur rue de type hausmannien - R+5+combles habitable - présente une façade en pierre de taille très ouvragée à moulurations et sculptures de composition centrée autour d'un porche sur double hauteur, avec un balcon partiel sur console pierre au R+2 et un balcon filant au R+5. Le porche traverse l'ensemble et s'ouvre sur la cour artisanale carrelée.<br>De part et d'autre de la cour les immeubles adossés s'élèvent de trois niveaux et comble habitable sur le rdc en ossature métallique et devanture en verrière métallique.<br>En fond de parcelle, la piscine sur le modèle des piscines |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | à galeries de cabines est un lieu singulier au cœur de Paris. Elle fait partie d'un mouvement de construction de bains privés, avec un style commun entre 1884 et 1887. Une architecture commune, close, avec eau chauffée et un toit couvrant leur permettent d'être accessibles tout au long de l'année sans interruption. Elle fut rénovée entièrement vers la fin des années 20 remplaçant notamment l'ancienne toiture métallique vitrée en une voûte de pavés de verres. |
| BP | 101 à 103 rue Oberkampf<br>109 rue Saint Maur | Maisons caractéristiques de l'ancien faubourg au XIXe siècle. Au n°101, façade sur rue composée de trois travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée, surmontée d'un fronton triangulaire. Au n°103, façade sur rue composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Plusieurs lucarnes en bâtière. |
| BP | 96 à 98 rue Oberkampf<br>7b cité de l'Industrie | Maisons caractéristiques de l'ancien faubourg au XIXe siècle. Façade sur rue composée d'un étage sur entresol et rez-de-chaussée. Porte cochère englobant les deux premiers niveaux au n° 98 et desservant à l'arrière une ancienne cour d'activité. |
| BP | 11 rue de l'Orillon | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble d'habitation est construit en 1915 par l'architecte Marcel Cochet (/-/). Haut de cinq étages carrés et d'un niveau sous comble, il se trouve à l'alignement et se compose d'un rez-de-chaussée commercial, où un portail en pierre richement décoré est flanqué de deux devantures de part et d'autre. La façade du premier étage est également en pierre et forme avec le rez-de-chaussée un socle massif pour la composition. Des motifs floraux ornent les trumeaux du premier étage et se prolongent en sous-face des balcons ainsi que sur les consoles qui supportent les deux oriels qui se prolongent sur les quatre étages suivants, réalisés en brique. Les baies sont encadrées par une brique d'une teinte légèrement différente de celle des trumeaux, apportant une polychromie à l'ensemble. Les linteaux et les parties hautes des oriels sont ornés de motifs floraux en céramique, qui rapproche le bâtiment de l'esthétique Art nouveau. Un balcon filant sur les travées centrales |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | souligne les baies du cinquième étage. L'ensemble est couronné d'une toiture ponctuée d'une série de lucarnes rampantes. Ce bâtiment se distingue par la richesse et la finesse de ses modénatures à motifs floraux, en pierre comme en céramique. |
| BP | 14 avenue Parmentier | Sous-station électrique "Voltaire" construite en 1908 sur les plans de l'architecte-ingénieur Paul Friesé. Elle appartient à une série de neuf "sous-stations" créées par la compagnie parisienne de distribution d'électricité. Son programme est identique à celui de la sous-station Temple, rue Louvel-Tessier. Elle est édifiée sur un terrain presque rectangulaire de 600 m² présentant un linéaire de 19 m sur l'avenue. La façade du hall des machines est composée de pans de verre divisés par quatre profilés en acier riveté, en trois hautes baies à arc en plein cintre. La baie centrale comporte un grand portail à deux battants. L'ensemble est encadré par deux tourelles identiques en briques silico-calcaire, correspondant l'une à l'escalier et l'autre au monte-charge.La façade manifeste ainsi l'affectation fonctionnelle de l'édifice et la puissance des machines qu'il héberge. Bien conservée, elle est tout à fait représentative d'un ensemble de sous-stations des années 1900, construites sur le modèle conçu par Friesé pour tenir compte du développement très rapide des besoins en électricité. |
| BP | 77 avenue Parmentier | Immeuble édifié par l'architecte Mourzelas qui remporta le concours des façades en 1908. Laloux, membre du jury, en loua le caractère harmonieux et "la sobriété des moyens employés pour le traitement de la partie comprise entre le soubassement et l'entablement". Deux bow-windows, très légèrement cintrés, forment une avancée symétrique à droite et à gauche de la façade et sont couronnés par des frontons majestueux ornés de coquilles. Une importante décoration sculptée agrémente la façade : mascarons et cartouches au rez-de-chaussée et au premier étage, guirlandes de roses sur les consoles, les couronnements des fenêtres. Cette recherche ornementale est caractéristique des constructions bourgeoises du début du XXe siècle. |
| BP | 90 avenue Parmentier | Immeuble de logement construit en 1909 par l'architecte Xavier Schoellkopf. L'immeuble exploite pleinement sa situation en angle sur un carrefour et offre une interprétation assagie du style Art Nouveau. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 62 à 64 avenue Parmentier<br>2-4 rue Lechevin | Au 64 avenue Parmentier, immeuble de rapport à usage mixte de la fin du XIXe siècle. Sur l'avenue, les deux premiers niveaux, découpés par de larges baies d'atelier au premier étage, sont traités en briques polychromes et surmontés d'un étage et d'un comble réservé à l'habitation. Porte cochère. Au n° 62bis-62, deux maisons d'habitation présentant des façades altérées par des transformations et composées de deux étages carrés sur rez-de-chaussée de la seconde moitié du XIXe siècle. |
| BP | 36 bis à 40 avenue Philippe Auguste<br>3 à 5 impasse Morlet | Ensemble immobilier HBM<br>Ce groupe d'habitations à bon marché (HBM) est réalisé en 1954 par les architectes André Remondet (1908-1998) et André Malizard (1909-1962). Le premier est architecte de l'Office Public d'habitations de la Ville de Paris (OPH-VP) et du département de la Seine. Il réalise ainsi de nombreux groupes d'habitation en France. Associé un temps à Auguste Perret, il est lauréat du Grand Prix de Rome, chevalier de la Légion d'honneur, et reçoit de nombreuses distinctions. André Malizard est nommé architecte divisionnaire de la Préfecture de police puis architecte en chef adjoint au ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU). Entre 1957 et 1970, il réalise de grands ensembles dont la Cité Paul Vaillant-Couturier à Drancy et des groupes scolaires avec Marcel Lods. Ces HBM des années 1950, bien plus modernes que ceux édifiés durant l'entre-deux-guerres, sont réalisées pour le compte de l'OPH-VP. Implantés dans un tissu existant, ces trois bâtiments sont disposés autour d'un espace central et sont reliés entre eux par des circulations verticales. Le système de poteaux en béton aux rez-de-chaussée permet de créer une galerie ouverte donnant sur le jardin. Les espaces extérieurs communiquent entre eux de façon à former un espace continu. Ce bâtiment dispose d'une ossature en béton armé recouverte de panneaux de béton préfabriqué en façade, qui rompt avec l'esthétique traditionnelle de l'HBM d'entre-deux-guerres en brique. Les panneaux, objet d'un calepinage rigoureux, sont dimensionnés par les intervalles entre les planchers dont les abouts sont apparents et par le rythme des travées de baies dont les cadres, légèrement saillants, sont caractéristiques des années 1950. |
| BP | 72 à 76 avenue Philippe-Auguste | Lycée technique Dorian édifié vers 1881, il accueillit tout d'abord l'orphelinat de Madame Dorian, épouse du ministre des Travaux publics sous le gouvernement de Défense nationale. Le bâtiment est acquis par la Ville de Paris en 1886. Très simple, il est construit en pierre de taille et pierre de meulière, que rehaussent des encadrements de briques rouges. Haut de cinq étages, il est couronné par deux frontons triangulaires. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue de la Pierre Levée | Immeuble industriel mixte (boutique et magasins au rez-de-chaussée, ateliers et logements en étage), construit en 1907 par les architectes Blanchard et Tabourier. Façade symétrique, les deux premiers niveaux sont traités en pierre avec deux porches aux frontons décorés. Les étages carrés sont pourvus de grandes baies sur des allèges en brique. La travée centrale est soulignée par deux piles métalliques et les deux travées extrêmes par une série de balcons. L'utilisation des matériaux (pierre, brique, fer) procure un certain décor à la façade. Sa structure apparente en poutres métalliques est très caractéristique de l'architecture industrielle de l'époque. |
| BP | 5 impasse Piver | Halle<br>Cet ensemble est constitué de halles à charpente métallique et toiture en zinc en cœur de parcelle avec un accès au n°5 de l'impasse Piver, associées à des immeubles d'habitations. La Société Théodore Grimmeisen, spécialisée en tonnellerie puis en caoutchouc et en chaussures, achète cette parcelle en 1868 et fait construire et modifier plusieurs fois un ensemble de halles à charpente en bois ou à fermes métalliques de type Polonceau entre les années 1890 et 1920. La partie la plus récente associe béton, brique et métal et a été reconstruite entre 1926 et 1929 par les architectes L. Ansart (/-/) et Gaston Schneider (/-/), suite à un incendie qui détruit les fermes en bois. Cet ensemble, reconverti, est toujours possédé par les descendants de l'entreprise familiale qui ont gardé l'intégrité d'une grande partie de la structure, même si une réhabilitation a engendré la suppression de plusieurs fermes et une modification de certaines menuiseries. L'ensemble, non loin de la maison des Métallos ou de la cour des Fabriques, témoigne du passé industriel et métallier du quartier et de la densité du tissu urbain à cette époque avec l'insertion de fabriques en cœur de parcelle. |
| BP | 10 à 12 rue Popincourt | Sur rue, deux bâtiments édifiés vers 1850 d'une même tenue : élévation de quatre étages carrés et un retiré sur rez-de-chaussée. Usage mixte ateliers et habitation. Travée centrale soulignée par des pilastres au n°10. Balcons au second étage, au-dessus du porche, et au centre de la façade du n°10. Le porche donne accès à une cour très profonde composée de bâtiments bas principalement édifiés vers 1880 et vers 1900, à usage mixte activité et habitation. Les deux bâtiments sur rue ont une qualité monumentale exceptionnelle. D'une ampleur remarquable, la cour n'a pas achevé son processus de saturation. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 à 9bis Cité Popincourt | Fabrique<br>La Cité Popincourt est ouverte entre 1836 et 1858, perpendiculairement à la rue de la Folie Méricourt, anciennement rue Popincourt. L'entrée s'effectue par un immeuble bas de deux étages situé au n°14 rue Folie Méricourt qui offre un aperçu de la rue pavée de 134 m de long sur 4 m de large se terminant en impasse. Elle forme encore aujourd'hui un ensemble remarquable d'immeubles de rapport des faubourgs à façade en plâtre et chaux et à larmiers filants entre tous les étages. Elle comporte également aux n° 9 et 9bis une ancienne fabrique à structure métallique et brique rouge et jaune, construite en 1912 par les architectes Bolopion et Antoine. La façade est rythmée en cinq travées et se démarque par ses grandes baies d'atelier qui surmontent des allèges en brique polychrome à motifs géométriques, très en vogue depuis le milieu du XIXe siècle. Un dernier étage en retrait est ponctué de fenêtres plus petites alternant avec des bandeaux également en brique rouge et jaune à motifs géométriques. |
| BP | 3 Cité Popincourt | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>La Cité Popincourt est ouverte entre 1836 et 1858, perpendiculairement à la rue de la Folie Méricourt, anciennement rue Popincourt. L'entrée s'effectue par un immeuble de deux étages situé au 14 rue Folie Méricourt et formant porche d'entrée de la Cité Popincourt.<br>Elle forme encore aujourd'hui un ensemble remarquable d'immeubles de rapport des faubourgs, à façade en plâtre et chaux, possédant un larmier filant entre tous les étages ainsi que d'anciennes fabriques. Elle témoigne ainsi du passé industriel du 11e arrondissement. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 3 rue Rampon | Poste électrique<br>La sous-station électrique République est construite en 1907 par l'architecte Paul Friesé (1851-1917). Sur un plan en L, elle est bâtie sur une parcelle industrielle où, jusqu'au début du XXe siècle, s'élève une usine d'acier et de fonte métallique. Durant la seconde révolution industrielle, Paris subit un véritable bouleversement technique avec notamment l'inauguration du métropolitain et l'introduction de l'éclairage électrique. La distribution de l'énergie devenue insuffisante pour la Compagnie du chemin de fer métropolitain, les sous-stations électriques se multiplient et prennent le relais des centrales situées à l'extérieur de la ville.<br>Plusieurs usines s'intègrent ainsi dans le paysage urbain et Paul Friesé est alors l'un des pionniers en matière de réflexion architecturale et formelle. Doté d'une double compétence d'ingénieur et d'architecte, il travaille pour la branche électricité du groupe Empain-Scheider et la Compagnie parisienne de distribution d'électricité (CPDE). Il réalise l'une des premières usines électriques sur le quai de Jemmapes en 1895-1896, et travaille sur les effets ornementaux des poutrelles de décharge, et des structures métalliques apparentes. C'est toutefois avec la construction en série des sous-stations électriques, dont la première sera celle d'Opéra en 1903, qu'il va créer « un schéma constructif identique avec l'utilisation exclusive de l'acier dans la structure porteuse de l'édifice et le parti d'élévation tripartite de la façade translucide » (Fiblec, 1992). Ce recours au métal permet de libérer une grande surface au sol, d'apporter un éclairage naturel, ainsi qu'une meilleure aération. Rue Rampon, la façade de la sous-station est séparée en trois registres verticaux, et chaque travée est liée à son sommet par un arc. Au-dessus, la corniche est soutenue par des consoles à volutes. Comme à la sous-station Voltaire, la structure métallique est enchâssée dans une maçonnerie de briques. Cet emploi de la brique silicocalcaire, qui à l'époque est un nouveau matériau importé d'Allemagne singularise le style de Friesé. La toiture-terrasse est réalisée avec des plaques de ciment Portland. En 1927, un premier étage y est ajouté et la porte d'entrée principale est surélevée. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 3 passage Rauch<br>11 à 13 rue Basfroi<br>10 passage Charles Dallery | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>Ouvert en 1879 par le médecin Stéphane Tarnier et l'architecte Émile Garot (1843 – 1922), le passage Rauch illustre le développement de l'économie du meuble dans le quartier à la fin du XIXe siècle. Nombreux sont les ateliers à s'insérer autour des cours et le long des passages, qui deviennent des espaces de circulation et de stockage. Les rez-de-chaussée étaient destinés aux ateliers et magasins, tandis que les niveaux supérieurs, sur 4 à 5 étages, logeaient les ouvriers et leur famille. L'ensemble est homogène sur rue. À noter, à l'entrée du n° 3, l'entrée sur cour scandée de deux pavillons dotés d'un rez-de-chaussée et d'un comble. La voie demeure privée jusqu'en 1991. Les devantures commerciales situées au n° 3 passage Rauch, 11 rue Basfroi sont représentatives d'un modèle caractéristique du début du XXe siècle.<br>En 1990, l'artiste Léonor Rieti (1958-) réalise au n° 1 un trompe-l'œil en mosaïque de 40 m de long représentant des animaux de zoo au-dessus des baies des ateliers. L'œuvre a en grande partie disparu en 2017; ne subsiste que la représentation d'un rhinocéros au-dessus de l'accès à l'immeuble. |
| BP | 7 avenue de la République | Immeuble construit en 1906 par l'architecte Eugène Meyer pour la Société Frères Sulzer, société d'origine suisse. La façade, dont le style est influencé par le baroque autrichien, est surmontée d'un fronton et d'un campanile. L'ornementation de la façade a disparu. |
| BP | 79 avenue de la République | Ecole Supérieure de Commerce de Paris construite en 1898 par les architectes Joanny Bernard et Emile Robert. Elle présente sur rue une façade en pierre de taille composée d'un arrière-corps central d'un niveau sur rez-de-chaussée et de deux ailes massives en retour. La dimension des baies permet un éclairage optimal des salles de cours. Architecture caractéristique de la monumentalité et du rationalisme affichés par les équipements d'enseignement sous la Troisième République. |
| BP | 101 avenue de la République | Lycée Voltaire édifié par l'architecte Eugène Train de 1885 à 1890. Sa façade est imposante, rythmée par cinq pavillons. Elle est agrémentée des bustes de Voltaire et d'Ampère, symbolisant les deux axes essentiels de l'enseignement. Ce bâtiment a été édifié selon des règles architecturales strictes liées à l'hygiène et la salubrité, qui justifient la présence de multiples fenêtres ainsi que des quatre grandes cours qui desservent les salles de classe et les amphithéâtres. |
| BP | 110 avenue de la République | Remarquable cour d'activité caractérisée par des passerelles métalliques traversantes derrière un immeuble haussmannien. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8b à 10 place de la République<br>2 rue du Faubourg du Temple<br>1 avenue de la République | Immeuble commercial des Magasins Réunis construit en 1866 par l'architecte Gabriel Davioud, réalisé en symétrie de la caserne Vérines, bâtie par A. Legrom entre 1854 et 1859 (située dans le Xe arrondissement). Sa façade harmonieusement dessinée et décorée constitue un élément essentiel de la composition de la place de la République |
| BP | 89 à 91 avenue de la République<br>1 rue des Nanettes | Immeuble d'activité industrielle<br>Ce bâtiment en béton enduit est construit en 1927 par Francis Veber (/-/) et Albert Michaud (1879-/). De 1905 à 1935, les deux architectes collaborent au sein d'une agence très prolifique, particulièrement dans le cadre de l'aménagement du Champ-de-Mars. Celui de l'avenue de la République comporte une cour intérieure et occupe l'îlot trapézoïdal compris entre cette artère, l'impasse des Nanettes et la voie privée de la Cité Bertrand qui forme un coude à l'arrière du bâtiment. Il est édifié pour accueillir la boutique, les bureaux et les ateliers de la fabrique de revêtements de carrelage et de mosaïques Avignon frères, ainsi que des logements dans les niveaux supérieurs. Haut de sept étages carrés et fermé par un toit-terrasse, il s'étend sur neuf travées du côté de la Cité Bertrand, cinq en partie arrière, trois rue des Nanettes et huit avenue de la République. Le rez-de-chaussée à usage de commerce et un premier étage ouvert de fenêtres à arc surbaissé sont délimités par un premier cordon. Au-dessus, se développent trois niveaux marqués par de larges baies d'ateliers à châssis fermées par des garde-corps pleins constitués de plaques métalliques. Deux corniches encadrent ensuite un niveau pourvu de baies plus étroites à garde-corps de ferronnerie, auquel succèdent deux étages, dont le nu du mur enduit en gris s'incline vers l'intérieur, de manière à évoquer des étages sous-comble à lucarnes. Bien que de facture dépouillée, cette élévation en béton présente ainsi une scansion et des éléments empruntés aux immeubles de rapport traditionnels du début du XXe siècle. Les sommets des angles à pans coupés qui encadrent la façade principale sur l'avenue de la République ne sont, quant à eux, pas inclinés. Ils sont percés de baies géminées, celles de l'avant-dernier étage, cintrées et surmontées d'une corniche légèrement arquée et d'un bandeau. L'entrée principale, située à l'angle de l'avenue de la République et de la Cité Bertrand, conserve son large linteau où s'inscrit en mosaïque le nom de la fabrique dans les tons bleu et orange. Les piédroits sont également décorés de mosaïque, dans un dégradé de bleu et de pourpre. Avenue de la République, deux enseignes indiquant « revêtements mosaïque » et « carrelage », réalisées dans lesdits matériaux sont encore en place. Véritables arguments de vente, ces compositions permettent de mettre en valeur les savoir- |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | faire et la palette de couleurs proposés par la maison. La céramique émaillée, appréciée pour sa résistance, son procédé de fabrication industriel économique et ses qualités décoratives connaît en effet un important regain de popularité au début du XXe siècle. |
| BP | 112 boulevard Richard Lenoir<br>39 rue Oberkampf<br>53 rue de la Folie Méricourt | Immeuble d'angle élevé en 1889 par l'architecte Emile Pouget présentant une remarquable composition néo-Louis XVI des façades caractéristique de l'architecture commerciale de la seconde moitié du XIXe siècle. |
| BP | 124 boulevard Richard Lenoir<br>67 rue de la Folie-Méricourt | Immeuble de rapport de la seconde moitié du XIXe siècle présentant une façade sur le boulevard composée de cinq travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. L'étage noble est desservi par un grand balcon filant soutenu par des consoles et présentant un garde-corps orné d'une grille à motif de balustres. Double étage de combles saillant au-dessus des trois travées centrales traité dans un style néo-baroque faisant écho au décor placé au-dessus de la porte piétonne. Corniche à modillons. Sur la rue de la Folie-Méricourt, bâtiments disposés en U autour d'une cour desservie par un portail. Décor de chaînes. |
| BP | 140 boulevard Richard Lenoir<br>83 rue de la Folie-Méricourt<br>16 rue Rampon | Immeuble construit probablement en 1826 en même temps que l'ouverture du canal et attesté en 1841. Il a abrité, à partir de 1867, l'ancienne maison de grossiste Bouly (décors, revêtements de salles de bains et cuisines, articles sanitaires, carrelages etc.) dont la publicité sous la forme d'un panneau de céramique aux couleurs vives est apparente au niveau de l'entresol, sur la partie droite. Le bâtiment est constitué d'un grand corps de logis, double en profondeur et comportant huit niveaux : caves voûtées, rez-de-chaussée et étage en entresol, quatre étages |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | carrés et un cinquième étage sous combles. La façade principale est traitée en arcades pleines jusqu'au premier étage, englobant les fenêtres de l'étage en entresol. La porte principale sous l'arche centrale est flanquée de deux niches rectangulaires ornées de statuettes dans le goût antique. Solidement bâties en pierre et moellon, les trois façades conservent encore les garde-corps d'époque aux dessins différenciés par étage. |
| BP | 2 à 4 rue de la Roquette | Passage du Cheval Blanc. L'entrée principale se fait rue de la Roquette, par un passage couvert sous un immeuble de deux étages de la fin du XVIIe siècle. A droite, côté des n° pairs s'étend le bâtiment le plus important du passage, avec son retour sur la cité Parchappe. Il s'agit d'une construction à rez-de-chaussée, deux étages carrés et étage de comble sans aucune décoration. Les deux étages carrés sont percés de baies rectangulaires protégées par de simples garde-corps. Ce grand bâtiment peut dater de 1857. Côté pair, la première cour est celle de Janvier. Plusieurs bâtiments hétérogènes, probablement construits vers 1855, occupent une parcelle rectangulaire. La cour de Février se développe en longueur. Elle est fermée par un immeuble de deux étages ayant sa façade sur le passage. A l'arrière, deux longues ailes se font face et sont construites en pan de bois dont le hourdis est enduit. Une passerelle fermée relie les deux ailes à hauteur du premier et du deuxième étage. Ces ateliers pourraient dater de 1865. La cour de Mars reproduit un modèle similaire. |
| BP | 43 à 45 rue de la Roquette | Sur rue, deux bâtiments faubouriens accolés élevés de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Lucarnes en bâtière. Eléments de décor (moulures, garde-corps) XIXe mais sur un bâti sans doute plus ancien. Rochegude signale une ancienne faïencerie de 1807 au n°43. Porte cochère ouvrant sur une cour très profonde perpendiculaire à la rue. Ensemble très caractéristique de l'ancien faubourg tant par son ancienneté, sa mixité fonctionnelle que par sa sédimentation |
| BP | 53 à 53b rue de la Roquette | Cour industrielle haussmannienne d'une régularité spatiale et d'une régularité de modénature exceptionnelles. La cour est desservie par un passage à ciel ouvert flanqué de deux bâtiments à l'alignement sur rue. Elle s'élargit ensuite et est bordée d'un grand bâtiment dessinant un U édifié vers 1870 suivant un même principe de composition. Travéation par fenêtres accouplées. Pavage ancien de la cour. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 56 rue de la Roquette | Bâtiment sur rue d'origine XVIIIe présentant une façade composée de six travées et de trois étages sur rez-de-chaussée surmontés d'un attique avec fronton courbe composite. Un porche donne accès à la cour. Celle-ci, très profonde, est bordée de bâtiments à usage d'ateliers d'origine XVIIIe mais ayant subi des surélévations au cours du XIXe siècle. Cet ensemble était probablement un ancien relais de poste. La forte sédimentation architecturale et la progressivité de l'implantation ne nuisent en rien à la forte monumentalité de l'espace de la cour. La façade sur rue, reprise, avec fronton courbe, semble indiquer une mutation fonctionnelle de l'ensemble de la parcelle. |
| BP | 57 rue de la Roquette | Halle et cour industrielle caractéristique des grandes halles à vocation industrielle construites dans le 11e arrondissement à la fin du XIXe siècle.<br>La halle s'insère sur une parcelle en lanière où se développent un immeuble d'habitation et des activités industrielles dès le début du XIXe siècle qui se densifie dans la seconde moitié du XIXe siècle. Elle est détenue dès cette période par de grandes familles d'industries, notamment la Maison Blanchon, réputée pour ses travaux de marbrerie et ses monuments funéraires, mais qui ne semble pas avoir occupé les lieux. Le bâtiment, en verre, acier et brique rouge est caractéristique des architectures industrielles qui se développent dans la seconde moitié du XIXe siècle dans le quartier de la Roquette. Il présente sur cour quatre très grandes portées en métal, couvertes d'arcs surbaissés, et closes par des verrières. Couvert d'une toiture à deux pans en zinc et éclairé par des verrières zénithales, la halle ne compte, à l'origine, pas d'autre niveau que le rez-de-chaussée. Elle accueillait des entreprises de menuiseries et d'ébénisteries, nombreuses à figurer à cette adresse à la fin du XIXe siècle. De 1894 et 1937, le bâtiment est détenu par les familles Dufayet et Girardot, qui l'exploitent pour leurs activités de ferblantiers puis de location de « locomobile et générateurs ». En 1985, lors d'une lourde campagne de restructuration – qui voit notamment la reconstruction et la surélévation des immeubles sur rue et des ateliers le long du flanc ouest – la halle est divisée en cinq étages et transformée en logements. Le bâtiment en fond de cour en forme de U est édifié en 1884 sous la forme originelle d'un immeuble de quatre étages carrés à vocation d'ateliers et d'habitation. Dans le cadre des travaux de 1985, son élévation est rapportée à trois étages carrés, couverts en toit-terrasse. La maison d'habitation de deux étages carrés, disposée sur le flanc ouest à l'arrière de l'immeuble sur rue du 57 rue de la Roquette, appartient également à une phase de construction de la fin du XIXe siècle et a été maintenue dans son état d'origine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 75 rue de la Roquette | Bâtiment faubourien présentant une façade sur rue composée de huit travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée ouvrant, par une porte cochère, sur une cour pavée. |
| EPP | 159 rue de la Roquette | Grille en fer forgé de la fin du XIXe siècle. |
| EPP | 175 rue de la Roquette | Maison dans le goût néo-Louis XIII présentant une façade composée de trois travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, anciennement occupée par un marbrier. La devanture présente un décor d'inspiration médiévale. |
| BP | 84 à 86 rue de la Roquette | Synagogue<br>La synagogue Don Isaac Abravanel est construite en 1962 par l'association cultuelle séfarade de Paris. Le projet est confié aux architectes associés Alexandre Persitz (1917-1988) et Georges-Arthur Héaume (1915-1996), deux figures du mouvement moderne à Paris, élèves d'Auguste Perret à l'École spéciale d'architecture en 1935. Persitz s'intéresse de près à l'architecture cultuelle juive - communauté religieuse dont il est issu - et rédige en 1938 une étude sur l'évolution architecturale des synagogues dans la revue « l'Architecture d'aujourd'hui ». En 1956 il réalise, en association avec Georges Goldberg, le mémorial du Martyr juif inconnu, devenu depuis le Mémorial de la Shoah.<br>La synagogue est implantée sur un terrain appartenant à l'Association cultuelle orientale israélite dans le 11e arrondissement, qui accueillait un monument en mémoire des Juifs morts lors de la Première Guerre. Les maîtres d'œuvre inscrivent leur réalisation dans la lignée des synagogues construites après la Première Guerre mondiale. Celles-ci se défont des décors orientalisants du XIXe siècle en se réappropriant les plans de style hellénique de la tradition antique et en y intégrant, notamment grâce à l'emploi du béton, la technicité et la sobriété de l'architecture moderne. Persitz et Héaume font donc le choix d'implanter le bâtiment en retrait de l'alignement sur rue, afin de dégager une cour qui accueille un mémorial de la Grande Guerre et de la Shoah. Les murs mitoyens reçoivent en parement des pièces préfabriquées en béton, dont les formes en accordéon confèrent un aspect sculptural à la cour. La façade repose en rez-de-chaussée sur une rangée de piliers en péristyle, et qui introduit à un hall par l'intermédiaire de trois portes. Le plan basilical, formé en élévation par deux bas-côtés surmontés d'une tribune, est masqué en façade par un mur-écran qui s'élève sur deux niveaux. Ce mur prend la forme d'un claustra composé d'un réseau d'étoiles de David réalisé en béton moulé. La couverture du bâtiment est constituée d'un voile de béton plissé conçu par l'architecte et ingénieur René Sarger (1917-1988), considéré comme le spécialiste des structures en coques minces de béton armé. Ce couvrement, qui évoque le « michkan » - la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | tente des Hébreux dans le désert - permet l'aménagement de verrières triangulaires au-dessus des murs gouttereaux.<br>Suite à des manifestations ayant tourné en échauffourées en 2014, le portail en métal en limite de parcelle est remplacé par un mur de clôture plus élevé que la précédente menuiserie.<br>Cet édifice emblématique des lieux de cultes juifs construits après le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale bénéficie depuis 2011 du label « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 138 à 140 rue de la Roquette<br>19 rue Auguste Laurent | Ensemble de maisons de deux étages carrés sur rez-de-chaussée à usage commercial caractéristique de l'ancien faubourg et constituant un repère urbain très important, en co-visibilité de la Mairie du 11e arrondissement. |
| BP | 17 rue de la Roquette<br>2 rue Saint-Sabin | Immeuble de rapport situé à un carrefour d'un grand impact visuel. D'origine vers 1870 pour les deux premiers étages sur rez-de-chaussée et entresol, il a subi une surélévation de deux étages supplémentaires vers 1900. Les étages sous la surélévation conservent leurs modénatures haussmanniennes dont des pilastres d'ordre ionique colossal et une corniche à modillons. |
| BP | 30 à 32 rue de la Roquette<br>2-4-6 rue de Lappe | Ensemble de bâtiments témoignant, sur une surface réduite, de la sédimentation primitive du faubourg. En 1643, achat à Jean de Lappe par Claude Lefebvre, maître taillandier, du terrain correspondant à la parcelle actuelle, et construction des deux maisons au 30 et 32 rue de la Roquette par le maçon Christophe Bertrand. Entre 1703 et 1745, construction de la maison de deux étages au 4 rue de Lappe, d'un hangar à bois au 6 rue de Lappe et des bâtiments à un étage sur la cour. En 1773 et 1774, construction de la maison à deux étages au 6 rue de Lappe à la place du hangar par le maître maçon de La Salle. Elle se distingue par une façade nettement plus régulière et composée sur un modèle néoclassique du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | XVIIIe siècle (chaînes de refends encadrant la façade et la travée centrale, baies cintrées soulignées par des bandeaux, mansardes respectant la symétrie de la composition d'ensemble). Enfin les bâtiments situés au fond de la cour très étroite, sont probablement d'origine vers 1750, mais surélevés d'un étage carré au XIXe siècle. |
| BP | 130 à 132 rue de la Roquette<br>56 rue Godefroy Cavaignac | Immeubles de rapport construits en 1861 par l'architecte Brouilhony (J. Tabanon, entrepreneur), très ornés en façade. Le bâtiment central est construit en pierre, les bâtiments latéraux en brique associée à la pierre blanche pour les bordures et les encadrements. Ces derniers s'inspirent du style Henri IV et Louis XIII. Au 130 rue de la Roquette, la façade présente une ornementation exubérante de guirlandes de fruits et consoles à têtes de lion. Le portail formé d'un arc en plein cintre, est couronné d'un fronton cintré, agrémenté de motifs de cuirs découpés et d'une figure grotesque, dont les pattes de lion s'appuient sur le cadre. Au troisième étage, deux cariatides engainées surmontent les pilastres ouvragés. Les ferronneries des balcons reproduisent des modèles Louis XIV. Situé à un emplacement très visible, et bien que de "troisième classe", cet immeuble fut publié dès 1861 dans l'ouvrage de Théodore Vacquer, Maisons les plus remarquables de Paris et dans celui de César Daly, L'Architecture privée au XIXe siècle sous Napoléon III . |
| BP | 163 rue Saint Maur<br>9 à 11 rue Darboy | Ancienne institution Saint-Joseph, puis école professionnelle du dessin industriel, attribuable à Théodore Ballu, vers 1875. Architecture éclectique, de pierre de taille, mêlant le néo-roman de l'église voisine au néo-renaissance (suite de fenêtres à croisées de pierre, niches de l'étage sur l'angle). Trois travées sur la rue Saint Maur et deux au 11 rue Darboy, de trois niveaux d'élévation, puis un long bâtiment de deux niveaux d'élévation avec pavillon central saillant au 9 rue Darboy. Les corniches originales présentent un décor inspiré de la bande lombarde. Les croisées sont divisées par un meneau de pierre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 31 à 35 rue Saint-Ambroise<br>2 à 4 passage Saint-Ambroise | Ensemble immobilier - Immeubles d'habitation<br>Ce bâtiment d'habitation est réalisé en 1969 par les architectes Roger Anger (1923 - 2008), Mario Heyman (1930-2007) et Pierre Puccinelli (1929- 1999). Roger Anger monte son agence en 1953, et est rapidement rejoint par Mario Heymann et Pierre Puccinelli. Le trio d'architecte est particulièrement actif durant les années 1960-1970, et marque Paris par ses réalisations caractérisées par des façades tridimensionnelles, très expressives. Les architectes affirment eux-mêmes qu'à cette période, ils cherchent le contraste avec l'environnement urbain existant. Le trio réalise notamment le 15-21 rue Erard, labellisé "Architecture contemporaine remarquable".<br>L'ensemble de la rue Saint-Ambroise est composé d'une première barre de logements, haute de sept étages carrés parallèles à la rue, d'un second corps de bâtiment donnant sur le passage, haut de dix étages, et enfin un dernier corps, de sept étages, donnant également sur le passage. Les façades principales présentent une volumétrie complexe où des loggias cherchent à individualiser et différencier chaque habitation. Ce système permet à la fois de protéger la façade principale, et de créer une composition abstraite et graphique permise par l'utilisation du béton. Les architectes s'inspirent de l'art cinétique pour créer cette façade et éviter la monotonie. Le revêtement de fine pâte de verre est représentatif de l'esthétique développée par l'agence dans les années 1970. |
| BP | 10 passage Saint-Ambroise | Maison d'artisan caractéristique du tissu de faubourg – Maison d'artisan en second rang derrière une cour et pavillon de service sur rue. La maison ménage un passage vers le fond de la parcelle occupée par les hangars et ateliers de production. Le pavillon sur rue en partie transformé subsiste le bandeau d'annonce de l'entrepreneur : Maçonnerie, béton armé ainsi qu'une fresque qui surmonte la porte d'entrée |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 25 à 27 rue Saint-Ambroise<br>1 à 3 passage Saint-Ambroise | Ensemble immobilier mixte conteùmporain, habitation, activité tertiaire et école<br>L'immeuble Winter est réalisé en 1965 par Louis Miquel (1913-1987) et Georges Maurios (1934). Ce projet, haut de huit étages carrés, est commandé par la famille Winter afin de créer de nouveaux locaux pour la Société des spécialités mécaniques. Ces derniers profitent de l'occasion pour y ajouter un immeuble de logement. Les architectes s'inspirent pour ce projet de l'architecture moderne de Le Corbusier, avec qui Louis Miquel a travaillé, et plus particulièrement de la maison du Brésil. L'immeuble Winter offre un rez-de-chaussée aligné à la limite parcellaire, formant un socle à la composition et accueillant à l'origine les locaux de la société, puis plus tardivement une école de commerce. Ce dernier contraste avec les étages supérieurs de logements, en retraits, qui bénéficient d'une terrasse plantée sur la toiture du rez-de-chaussée. La partie supérieure est composée de deux corps de bâtiment, l'un donnant sur la rue et l'autre sur le passage Saint-Ambroise. Le troisième étage est équipé d'un imposant claustra de béton en façade. Les trois niveaux supérieurs bénéficient de loggias dont les garde-corps en béton ajourés reprennent le motif de ceux utilisés à la maison du Brésil. Enfin les trois derniers niveaux sont disposés en gradins, bénéficiant d'une terrasse filante. Cet immeuble reprend les caractéristiques des années 1950-1960, avec une recherche originale en matière d'implantation urbaine, une mixité des programmes et la généralisation du toit-terrasse. Les architectes ont choisi pour cet immeuble issu d'une commande privée, des matériaux de haut standing pour la finition des espaces communs, illustrant le caractère singulier de la commande. |
| BP | 9 rue Saint-Bernard | Immeuble de logements sur rue (à droite) élevé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée construit au début du XIXe siècle. Garde-corps très sobres à croisée diagonale montés sur des appuis soutenus par de discrètes consoles. Le bâtiment sur rue est l'un des éléments constituants du caractère de la rue. La cour est doté d'une grande qualité spatiale et abrite un ensemble de bâtiments d'un niveau sur rez-de-chaussée construit vers 1860 à usage de logements et d'ateliers. |
| BP | 11 rue Saint-Bernard | Immeuble de logements sur rue élevé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée construit au début du XIXe siècle. Garde-corps très sobres à croisée diagonale montés sur des appuis soutenus par de discrètes consoles. Doté d'une qualité monumentale remarquable à l'échelle du faubourg, le bâtiment sur rue est l'un des éléments constituants du caractère de la rue. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue Saint-Bernard | Cet immeuble d'angle de cinq étages construit par l'architecte Armand Sibien (1855-1918) pour la Compagnie d'assurances, La France, en 1906 est accompagné d'un petit immeuble d'un étage, surélevé en 1907. Son architecture est typique des faubourgs avec des locaux commerciaux en rez-de-chaussée, une façade en plâtre et chaux et des linteaux de fenêtre travaillés ainsi qu'un balcon filant à l'attique. Les bâtiments sont accompagnés d'un ensemble de fabriques sur rue et cour, réhabilitées en logement. À noter, la devanture contemporaine de l'atelier de restauration faisant angle, avec panneaux de bois peints de décors anciens en chinoiseries, qui évoque la renommée du quartier du Faubourg Saint-Antoine pour ses ébénisteries et vernisseurs depuis le XVIIIe siècle. Enfin, il convient de remarquer la présence au centre de la parcelle, non visible en façade, d'une grille à deux vantaux monogrammée en fer, accompagné de consoles d'amortissement scellées dans les murs de clôture, inscrits au titre des monuments historiques. |
| BP | 5 rue Saint-Bernard | Immeuble héritage des tracés<br>L'ouverture de la rue Saint-Bernard – dont l'existence est attestée en 1652 (plan de Jacques Gomboust), est sans doute en lien avec la construction de l'église Sainte-Marguerite en 1634. Cette voie permettait de relier l'église à la rue du Faubourg Saint-Antoine, rue-village qui se développe à partir du XIIe siècle sous la protection des Abbesses de Saint-Antoine-des-Champs. Le quartier se densifie davantage à l'époque moderne, porté par la force économique de l'ameublement d'art qui fera sa renommée jusqu'à la moitié du XXe siècle.<br>L'immeuble actuel sur rue est issu d'une restructuration de 1865. Élevée sur quatre étages carrés sur rez-de-chaussée, et un étage sous comble, l'ordonnance symétrique et axée de la façade se déploie sur neuf travées. La travée centrale, en très légère saillie, est richement décorée. Elle accueille la porte d'entrée, flanquée de pilastres ornés de guirlandes végétales, et surmontée d'un fronton arborant un motif de cuir découpé. Aux étages, les linteaux des baies sont sculptés et décorés à la clé de motifs végétaux. Les étages sont soulignés par un bandeau en saillie. Sur les travées latérales, les fenêtres disposent d'encadrements moulurés à crossette. Les garde-corps ouvragés en fer forgé sont identiques sur l'ensemble de la façade. Le bâtiment est constitué d'un ancien corps de logis, construit entre 1678 et 1720, et qui s'étendait jusqu'à la rue du Faubourg Saint-Antoine. Dès 1661, les abbesses vendent à un particulier le terrain qui formait l'angle de la rue du Faubourg Saint-Antoine et se prolongeait sur la rue Saint-Bernard jusqu'au domaine de l'église Sainte-Marguerite. Des maisons, édifiées vers 1678, sont remplacées par le |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | seigneur Georges François Maturin Baupié de Maisonrouge, nouveau propriétaire en 1720. Lors d'une succession constatée en 1770, la maison décrite correspond à celle visible sur le plan Turgot de 1739, composée de trois travées s'élevant de deux étages carrés et un étage sous comble, implanté à l'angle d'un jardin clos par un mur le long de la rue Saint-Bernard, auquel on accédait par une petite porte.<br>Le niveau de la cour, créée en remplacement du jardin, a été rehaussé, enterrant en partie le rez-de-chaussée d'origine. Ce n'est qu'au lendemain de la Révolution française que les biens sont acquis par de petits propriétaires locaux. Ils conserveront jusqu'à la première moitié du XIXe siècle une utilisation agricole, puisqu'en 1821, c'est un nourrisseur de bestiaux qui acquiert la maison. Cet immeuble constitue donc l'un des derniers témoignages de l'urbanisation primitive des abords de la capitale. |
| BP | 8 à 10 rue Saint-Bernard<br>2 rue du Dahomey | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement du premier tiers du XXe siècle<br>Immeuble d'angle de cinq étages construit en 1903 par l'architecte Albert Charpantier (actif entre 1875 et 1910). Le linteau de la porte a reçu un cartouche mentionnant « E.A. Barrier, ateliers et A. Muhl, successeurs, magasins », témoignant de la vigueur commerciale du quartier. Sa façade en plâtre et chaux se démarque par les deux travées en bow-window sur la rue Saint-Bernard, ses garde-corps ouvragés ainsi que par ses petites ouvertures sur les deux travées centrales. Il s'accompagne de diverses constructions – de type atelier - sur cour, dont une de deux étages construite simultanément. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 17 rue Saint-Bernard | Cités et cours industrielles d'artisanat et de logement<br>Cette parcelle se situe dans le quartier Sainte-Marguerite, où se trouvait un nombre important de cours et de passages destinés aux métiers d'art. Ils étaient dotés pour la plupart de logements et d'ateliers formant une « ville intérieure » comme le souligne Georgina Letourmy dans Le 11e arrondissement, itinéraires d'histoire et d'architecture. Les cinq corps de bâtiments dressés autour de la cour pavée illustrent parfaitement ce passé, car composés de logements et d'ateliers. En 1886, le bulletin municipal officiel de la ville de Paris mentionne une demande d'autorisation de bâtir à l'adresse 17, rue Saint-Bernard pour la création de « bâtiments ». Ces derniers semblent avoir été construits en 1889 par l'architecte Jules Lemonnier (/-/) et viennent probablement remplacer des constructions préexistantes dont le plan est visible sur le cadastre du début du XIXe siècle. Côté rue, deux bâtiments sont séparés par un portail, à savoir un immeuble et une maison. Élevé sur trois travées, l'immeuble se dresse sur quatre étages. Sa façade marquée de refends dispose d'une boutique qui semble avoir conservé sa structure d'origine. De type-cadre, elle occupe deux travées. Elle se compose de vitrines avec au centre une porte surmontée d'une imposte vitrée avec ferronnerie à croisillon. L'ensemble est surmonté d'un bandeau filant et d'une corniche. Les vitrines sont protégées par des volets rabattables en bois qui se rangent dans des ais dont les portes ont été démontées vers 2020. La maison a subi plusieurs transformations dont une, en 1993 par l'architecte J.A Dorel (/-/) suite à son abandon. Sur deux étages, le rez-de-chaussée, orné de faux pans de bois, était composé d'une baie avec barreaudages et d'une boutique de type-cadre, occupant deux travées. En 2022, le rez-de-chaussée est seulement constitué de trois baies accolées. Concernant l'intérieur de la cour, trois immeubles élevés de quatre étages ont conservé les ateliers d'origine aux rez-de-chaussée. Ils se composent d'une vitrine, d'une porte et d'une imposte vitrées. L'ensemble est protégé par des barreaudages. Ces ateliers étaient occupés par des artisans spécialisés dans la fabrique de meubles. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 31 à 33 rue Saint-Bernard<br>11 à 17 rue Charles Delescluze<br>35 à 39 rue Saint-Bernard | École type Jules Ferry<br>L'architecte Antoine Soudée (1839-1909) réalise en 1892-1893 un groupe scolaire, dont seule l'école de garçons, de deux étages carrés à toiture en tuiles, demeure visible en 2022 au 39 rue Saint-Bernard. En alignement sur rue, sa façade de pierre se démarque par ses moulurations et son pignon mettant en valeur la travée centrale. Au rez-de-chaussée, ses baies en arc surbaissé sont marquées par des lignes de refend quand sa porte d'entrée est surmontée d'un drapé. Au premier étage, la devise républicaine se développe sur trois ensembles de baies. L'édifice est couronné par le blason de la Ville de Paris et par une table portant l'inscription « école de garçons ». Une restructuration complète est réalisée autour de 1927 et comprend une extension qui s'étend jusqu'à l'angle des rues Saint-Bernard et Charles Delescluze, occupé à la fin du XIXe siècle par un presbytère. Le nouveau bâtiment en reprend l'entrée en hémicycle ; il comporte trois étages carrés surmontés d'une toiture débordante en tuile à l'angle des rues rappelant le modèle des écoles de type Jules-Ferry par la volumétrie générale, la présence de briques, la forme des baies, alors que le calepinage des briques au niveau des allèges ou des bandeaux témoigne de l'architecture Art déco des années 1920-1930. |
| BP | 18 rue Saint-Bernard<br>Passage G11 | Sur rue, immeuble de rapport construit vers 1800 présentant une façade sobre composée de cinq travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Eléments de décor néoclassiques : garde-corps, appuis montés sur de discrètes consoles. Porte reprise vers 1840. Sur le passage, second corps de bâtiment également vers 1800 comprenant deux étages carrés sur rez-de-chaussée et un niveau de combles. Entre les deux bâtiments, s'élève une cheminée de forge en métal et brique vers 1880. Il s'agit sans doute de l'une des parcelles les plus complexes et les plus atypiques du faubourg en ce qui concerne l'implantation et la concentration de fonctions différentes. Les bâtiments sont de grande qualité, notamment la cheminée de forge. Traitement original des pignons et des souches de cheminée. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 à 26 ; 7 à 11 ; 17 passage Saint-Bernard<br>9 à 11 rue de Candie<br>8 à 16 rue Charles Delescluze<br>29 rue de la Forge Royale<br>19 rue Charrière<br>1 rue Fanzy | Ensemble immobilier mixte , habitation, complexe sportif, activité tertiaire et commerciale, . Protection pour motif architectural.<br>Coordonnée par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP) entre 1987 et 1993, l'opération « Candie-Saint-Bernard » représente un programme mixte de logements sociaux, commerces, parkings et complexe sportif, destiné à requalifier l'îlot insalubre du Faubourg Saint-Antoine. L'architecte italien Massimiliano Fuksas (né en 1944), fin lecteur de la stratification faubourienne, se voit confier ici l'un de ses premiers projets parisiens. S'inspirant des textures, formes et contrastes du tissu disparate du quartier et par une somme de micro-opérations de démolitions-reconstructions, l'architecte parvient à créer dans cette opération une symbiose entre des architectures très contemporaines et le tissu hétérogène et fragile du faubourg. Il recevra, en 1999, pour la qualité de son œuvre, le Grand prix national d'architecture. Dans un souci de continuité de l'enveloppe, les immeubles de logements sur la rue Charles Delescluze adoptent les gabarits des édifices voisins. Aux n° 10 à 16, un premier volume de quatre étages carrés, légèrement bombé et enduit de marmorella, s'élève au-dessus d'un rez-de-chaussée à vocation commerciale situé en retrait. Son élévation très conventionnelle n'est rythmée que par des travées de baies disposées à intervalles réguliers. Au-dessus, un second volume, entièrement revêtu de zinc, s'inscrit en décroché de la façade et de la toiture. Il affirme un parti architectural très contemporain, visible uniquement depuis le passage. À l'angle du passage Saint-Bernard, la façade se transforme en une gigantesque et audacieuse vague de zinc qui unifie dans un même élan toitures et façades. À l'habitat succède, en long de parcelle, un équipement sportif, au trois quarts enterré, constitué sur sa partie hors-sol de terrains de tennis et de football. La vague sculpturale de Fuksas se poursuit vers le sud de l'îlot, dans une matérialité qui évoque le passé industriel du quartier : structure en béton et métal, menuiseries en acier et verres blanc et noir, le tout coiffé d'une couverture élancée en zinc. Face au complexe, les immeubles aux 7 à 11 passage Saint-Bernard, constitués de deux blocs de deux étages chacun, sont reconstruits par l'architecte avec les mêmes codes que ceux dressés sur la rue Charles Delescluze. Au n°17, à l'angle, témoignant de son refus de l'homogénéité, il élève des façades de deux à quatre étages, en briques et poutrelles métalliques, surmontées par des terrasses. À l'angle des 19-21 rue Charrière et de la rue Chanzy, l'architecte adosse une architecture en béton, métal, verre et brique à un bâtiment préexistant en brique rouge. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 12 à 12b rue Saint-Maur | Bas-relief annonçant au-dessus de la porte la présence d'une ancienne fonderie (Lehmann frères) rappelant la vocation ancienne de ce quartier consacré à la métallurgie |
| BP | 166 à 170 rue Saint-Maur | Sur cour, ancienne manufacture d'étoffes et de tapisserie construite en 1858-1859 en même temps que les deux immeubles de rapport situés sur la même parcelle. La composition de la façade est monumentale et surmontée d'une horloge rappelant la vocation industrieuse du lieu. |
| BP | 19 à 19 bis rue Saint-Maur | Immeuble d'habitation – . Le bâtiment est à conserver pour son importance culturelle, sa qualité architecturale et sa valeur historique.<br>Édifié vers 1836, cet établissement culturel se situe sur un terrain qui appartenait au domaine du couvent de la Roquette. Les prêtres du Sacré-Cœur de Jésus occupent les lieux depuis une date indéterminée, De composition régulière, cet immeuble sur rue reprend les codes de l'architecture religieuse et domestique qui colonise les faubourgs entre les XVIIe et XIXe siècles. S'élevant sur quatre étages, ce bâti est encadré de chaînes de refend, et animé en façade par une corniche saillante qui délimite l'étage attique. La travée centrale est davantage mise en valeur par les chaînes de refend qui accentuent la verticalité. Le porche, délimité par des pilastres sur lesquels repose un entablement, est l'un des principaux effets décoratifs de cette travée. Le second ornement qui caractérise cette habitation est la baie du premier niveau, qui est sertie d'un encadrement et d'une petite corniche soutenue par des consoles végétalisées. En 2010, la façade a subi un ravalement en plâtre et chaux, cachant le parement en bossage des deux premiers niveaux et de l'étage attique. |
| BP | 161 rue Saint-Maur | Eglise Saint-Joseph. Décidée en 1867, la construction de cette église formant îlot a été achevée en 1874. Œuvre de style néo-roman de l'architecte Théodore Ballu, elle se distingue notamment par la hauteur de son clocher (60 mètres), et le fort contraste coloré des colonnes de la nef avec les autres parties de l'édifice. |
| BP | 176 rue Saint-Maur<br>80 rue du faubourg du Temple | Immeuble de logements attribué à Lucien Lambion vers 1929. Situé en promontoire sur les contreforts de Belleville, ce bâtiment caractéristique des années trente utilise habilement les références du style transatlantique avec ses bow-windows multipliant les saillies en façade |
| BP | 39 rue Saint-Sabin | Immeuble de belle facture, oeuvre d'un architecte (Depoix) et d'un sculpteur (Chennevière), édifié en 1909. La façade présente une belle recherche décorative. Des fenêtres à encadrements sculptés couronnées d'un fronton triangulaire. Au second étage, la façade est encadrée par deux sculptures de femmes balcons en fer |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | forgé bien ornés reposent sur des doubles-consoles au premier étage et sur deux pilastres au second. |
| BP | 16 à 18 rue Saint-Sabin<br>12-14 rue Sedaine<br>1-3 passage Saint-Sabin | Dissimulés au regard de la rue par des bâtiments d'habitation de la seconde moitié du XIXe, deux séries d'ateliers-logements d'un étage sur rez-de-chaussée composent la cour qui se développe suivant un axe parallèle à la rue Sedaine avec accès par le porche du 16 rue Saint-Sabin. Son intérêt réside dans la faible densité des bâtiments qui délimitent un espace harmonieux. Pavage ancien. |
| BP | 1 à 7 rue Saint-Sabin<br>21-23 rue Daval | Ensemble de bâtiment sur rue d'aspect extérieur entre 1840 et 1860. Cour industrielle n'ayant pas achevé son processus de saturation. Les bâtiments flanquant la cour jouent également un rôle atypique d'accroche monumentale à l'angle de la rue Daval et le long de la rue Saint Sabin. Leur modénature est d'un grand classicisme. |
| BP | 12 rue Saint-Sabin<br>passage Saint Sabin | Belle cour pavée bordée de bâtiments peu élevés d'origine de la seconde moitié du XIXe siècle. L'accès se fait par le porche du 12 rue Saint-Sabin. Comme pour la cour du 16 rue Saint-Sabin, l'intérêt de cette parcelle tient au volume harmonieux de la cour bordée par des bâtiments de faible densité. |
| BP | 48 rue Saint-Sébastien | Maison datant du milieu du XVIIIe siècle donnant à l'arrière sur un jardin. Façade composée de huit travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Toiture comprenant quatre lucarnes en bâtière. La maison figure sur le plan de la censive de l'Archevêché. |
| BP | 56 rue Saint-Sébastien<br>19 rue de la Folie-Méricourt | Grande maison à loyer fin XVIIIe caractéristique du premier lotissement de la "Ville-Neuve d'Angoulème" par le marquis de Crussol. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 36 à 40 rue Sedaine | Immeubles d'habitation et cours artisanales<br>Dans la première moitié du XIXe siècle, « l'impasse Saint-Sabin » aboutit au sud sur un vaste terrain libre de construction, morcelé vers 1840-1850 en quatre parcelles. L'impasse, percée en 1844 jusqu'à la rue Popincourt, prend la dénomination de rue Sedaine. Un habitat sur rue et des ateliers et magasins sur cour se structurent rapidement sur les parcelles 36 à 40, louées à des ouvriers.<br>Le 36 rue Sedaine est constitué d'un immeuble sur rue, articulé autour d'une travée centrale signalée par un porche surmonté de pilastres. La façade de cinq travées s'élève sur trois étages carrés et un étage sous comble, éclairé par des châssis de toit. De part et d'autre de l'entrée, le rez-de-chaussée accueille des devantures uniformes. Les encadrements de fenêtres, les garde-corps en ferronnerie, les bandeaux et corniches en saillie animent cette façade. L'arrière de la parcelle est composé d'ateliers agencés autour d'une cour centrale. Ces espaces sont occupés à la fin du XIXe siècle par une fabrique de « produits à polir ».<br>L'immeuble sur rue au n° 38 est reconstruit en 1880 par l'architecte Edmond Bellan (/-/) dans un style éclectique qui associe la noblesse d'une architecture classique à la modernité des usages industriels. La composition d'ensemble, qui agence quatre travées en symétrie, repose sur un rez-de-chaussée scandé de pilastres à chapiteaux soutenant un bandeau sculpté. Deux larges baies au centre trahissent la destination artisanale des locaux. Elles sont entourées de deux portes menant l'une aux logements, l'autre à un commerce. Les étages s'élèvent sur cinq étages carrés dans une esthétique post-haussmannienne, que soulignent un niveau entresolé orné d'un parement à redent et un cinquième étage appuyé sur la corniche, en retrait d'un balcon filant. La couverture à brisis abrite un sixième étage sous comble éclairé par des chiens-assis. Les décors ouvragés des ferronneries, chambranles et bandeaux confèrent une noblesse aux activités industrielles qui se développent à l'arrière du bâtiment. Les constructions d'un à deux étages en fond de cour et en long de parcelle sont à usage industriel.<br>La parcelle au n° 40 appartient à la moitié du XIXe siècle à l'architecte Jean-Claude Dalleret (/-/) qui est peut-être l'auteur des constructions. Il est connu pour avoir fondé, en 1841, l'Union des maçons, la première mutuelle des travailleurs dans le bâtiment. La parcelle, dénommée « cour Sedaine », est deux fois plus large que les précédentes. Elle est occupée dans les années 1850-1860 par des magasins et dépendances, puis par des industries dans la seconde moitié du siècle. Le bâtiment, érigé à l'alignement sur rue, est un vaste immeuble de cinq |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étages carrés, couvert d'une toiture en bâtière en zinc. Il se développe sur neuf travées qui ménagent un porche central conduisant à la cour. L'élévation régulière, enduite, est soulignée par des bandeaux en saillie et décorée de chambranles, de tableaux laissés nus sur les trumeaux ainsi que par des garde-corps en ferronnerie. À l'instar des immeubles précédents, la vocation industrielle des cours a laissé place depuis la fin du XXe – début XXe siècle à des logements, mais la volumétrie d'origine des constructions est préservée. |
| BP | 52 rue Sedaine | Immeuble de rapport sur rue construit par l'architecte Charles Labro en 1898. Mise en page très originale des saillies du bâtiment sur rue, unique en son genre, préfigurant les libertés du règlement de 1902. Qualité décorative exceptionnelle du bâtiment sur rue : grès polychromes, passage pavé en bois, cage d'escalier en bow-windows sur structure bois, soffites en plâtre moulé avec tringles métalliques. |
| BP | 53b rue Sedaine | Hôtel particulier de la fin du XIXe siècle présentant une façade sur rue en pierre de taille composée de quatre travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Les fenêtres du premier étage sont ornées de médaillons. Les fenêtres du deuxième étage sont en plein cintre et surmontées de clefs. Balcons au second étage sur consoles sculptées ornés de garde-corps en fonte. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 24 à 28 rue Sedaine<br>41 rue de la Roquette | Très longue cour traversant un îlot délimité par les rues Sedaine et de la Roquette. Au 41 rue de la Roquette, la cour s'ouvre par un immeuble de rapport de la première moitié du XIXe siècle qui se prolonge sur cour par des constructions sans doute contemporaines. Au 24-28 rue Sedaine, la cour s'ouvre par un immeuble de rapport fin XIXe qui donne accès, passé un porche monumental, à une ancienne usine implantée perpendiculairement à l'axe de la cour, et à des ateliers, de part et d'autre de la cour, à structure en bois apparente (Emile Garot, arch. 1888). Les bâtiments pris isolément ont, pour beaucoup d'entre eux, de très grandes qualités monumentales. Leur juxtaposition crée non seulement un effet de diversité frappant, mais surtout, révèle la forte évolutivité de la parcelle, avec des mutations fonctionnelles si importantes que le passage a été barré par une grille qui sépare la partie "industrielle" de la partie "bourgeoise". |
| BP | 42 rue Servan | Pavillon et magasin construit en 1885 par l'architecte Etienne-François Billot, disciple de Train aux Beaux-Arts. Façade présentant un jeu de brique décoratif. A gauche de la façade, porte cochère ornée d'une clef saillante. Au milieu de la façade, porte en pierre encadrée par deux pilastres cannelés soutenant un fronton en arc de cercle. |
| BP | 44 rue Servan | Immeuble de rapport du début du XXe siècle présentant un décor troubadour. Façade de quatre travées et cinq étages carrés sur rez-de-chaussée animée par deux bow-windows. Porte surmontée d'un décor sculpté néo-médiéval. |
| BP | 52 rue Servan | Immeuble d'activité vers 1900 présentant une façade traitée dans le goût pittoresque en meulière, rythmée par de grandes baies d'atelier, et composée d'un étage sur rez-de-chaussée. Toiture en bâtière. |
| BP | 31 à 35 rue Servan<br>100 à 102 rue du Chemin Vert<br>1 à 5 ; 2 à 6 square Servan | Ensemble immobilier HBM<br>Ce groupe d'habitations à bon marché (HBM) est réalisé en 1931 pour l'Assistance publique par Achille Champy (1868-1950), probablement associé au couple d'architectes Juliette (1900-2000) et Gaston (1892-1979) Tréant-Mathé. En effet, le trio collabore depuis que les Tréant-Mathé, jeunes lauréats du concours organisé en 1922 par Office public d'habitation à bon marché (OPHBM) de Colombes, sont contraints de s'associer à un architecte plus expérimenté. Leur collaboration perdure durant l'entre-deux-guerres pour un nombre important de projets d'HBM, qui va devenir le programme de prédilection des Tréant-Mathé. Cet immeuble dédié à une classe moyenne se compose de sept bâtiments, hauts de six étages carrés et d'un niveau sous comble, implantés d'après une composition symétrique, en deux rangs sur une parcelle en profondeur. Cette disposition est typique du trio d'architectes, qui l'utilise notamment dans le projet de la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rue Saint-Denis à Colombes. Elle permet de dégager un square en cœur de parcelle et de favoriser les apports d'air et de lumière. Cet ensemble est représentatif de la seconde génération des HBM et s'inscrit dans un ensemble d'œuvres cohérent réalisé par les architectes, qui réutilisent les mêmes détails architecturaux et décoratifs dans de nombreux projets d'HBM en région parisienne : longs balcons en bandeaux donnant sur la rue, usage de la brique de Champigny ou encore la fontaine du square. |
| BP | 2b rue des Taillandiers | Bâtiment bas d'un étage carré sur rez-de-chaussée typique du faubourg au XIXe siècle et assurant une transition haromieuse entre le n°2 et le n°4. Usage mixte. |
| BP | 4 à 6 rue des Taillandiers | Ensemble faubourien d'allure XIXe. Elévation sur rue de trois étages carrés et un étage en retiré sur rez-de-chaussée. |
| EPP | 19 rue des Taillandiers | Panneaux de façade sur cour du lycée Paul Poiret construit par les architectes J. et B. Ogé. Les panneaux des façades ont été conçus par l'ingénieur Jean Prouvé en 1959. |
| BP | 22b rue des Taillandiers | Immeuble d'activité du faubourg Saint-Antoine présentant une façade en briques rouges composée de six travées disposées en binomes construit en 1929 par l'architecte Pages et l'entrepreneur Magisson-Chauvin. Edifice référencé dans le cadre de l'Inventaire in "Le faubourg Saint-Antoine : un double visage", Cahiers du Patrimoine, 1998. |
| BP | 7 rue des Taillandiers<br>12 passage des Taillandiers | Remarquable bâtiment d'activité et d'entreposage à couverture en bois d'allure vers 1900. Huisseries métalliques conservées. |
| BP | 1 rue des Taillandiers<br>29 rue de Charonne | Immeuble de rapport élevé de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée présentant par son allure les caractéristiques d'une construction de faubourg de la première moitié du XIXe siècle. Façades enduites. Pan coupé à l'angle des rues. Niveaux faiblement hiérachisés. Cour en U sur la rue des Taillandiers fermée par une grille assurant un meilleur éclairage des logements. |
| BP | 2 rue des Taillandiers<br>31 rue de Charonne | Maison d'angle d'un étage carré sur rez-de-chaussée présentant des façades d'apparence XVIIIe siècle avec des appuis de fenêtres en fer forgé et une porte d'entrée cintrée rue des Taillandiers ornée d'un mascaron féminin à la clé et munie de vantaux en bois. Combles conservés. Ensemble caractéristique de l'ancien faubourg. Implantation sur une parcelle peu profonde. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 avenue de Taillebourg | Maison, héritage des tracés<br>Cette maison de deux étages a été construite entre 1711 et 1746 sur l'ancien domaine de l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs. Il s'agit d'une ancienne guinguette dite du « Petit Tambour », élevée au Petit Charonne, avant la création de l'enceinte des Fermiers généraux. Elle conserve ses caves en berceau ainsi qu'une magnifique charpente du XVIIIe siècle. Il s'agit très certainement de la plus ancienne maison des abords la place de la Nation, qui marque fortement le paysage de l'avenue et de passage par les vides qu'elle crée. La maison est un des ultimes témoins de l'histoire vinicole du Petit Charonne. |
| BP | 18 boulevard du Temple<br>137 rue Amelot | Immeuble Louis-Philippe présentant une façade composée de dix travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol. Grande porte cochère en plein cintre à imposte ajourée d'une grille en fonte englobant le niveau d'entresol. Vantaux en bois conservés. Au-dessus de la porte, balcon soutenu par des consoles desservant trois travées au premier étage. Balcon filant devant les lucarnes. Corniche à modillons. |
| BP | 42 boulevard du Temple<br>157 rue Amelot | Immeuble Louis-Philippe très caractéristique présentant une façade composée de cinq travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée, où logea Flaubert de 1856 à 1869. Frontons plats au-dessus des baies (second et troisième étages). Balcon filant orné d'un beau garde-corps en fonte à l'étage noble. Chambranles finement sculptés. Corniches à denticules. Surélévation ultérieure. Porte d'époque conservée à vantaux ajourés de grilles de fontes et encadrée de pilastres. |
| BP | 6 passage Thiéré | Deux bâtiments d'habitation accolés sur rue dont les façades sont composées respectivement de deux travées et de quatre travées. Le bâtiment composé de deux travées présente un aspect de la fin du XVIIIe siècle et comporte une arcade en plein cintre embrasant le rez-de-chaussée et l'entresol. Au-dessus des trois étages carrés, un étage en retiré résulte probablement d'une surélévation. Le bâtiment voisin sur rue, composé de quatre travées est d'aspect fin XVIIIe-début XIXe avec des garde-corps à motifs Louis XVI montés en tableau. |
| BP | 8 passage Thiéré passage des Taillandiers | Immeuble d'angle présentant une façade principale sur le passage Thiéré d'aspect vernaculaire composée de quatre travées et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Fenêtres anciennement avec persiennes. Comble mansardé. |
| BP | 8 à 10 rue Titon | Ancienne manufacture du XIXe siècle dont les bâtiments aux larges baies sont disposés en équerre enveloppant une cour ouverte sur la rue. L'horloge est encore en place en surplomb de la corniche du bâtiment du fond. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 11 à 15 rue Titon | Sur rue, trois immeubles de rapport construits en 1881 par l'architecte Eugène Escudié et élevés de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée sobrement décorés (chambranles à crossettes). Ils donnent accès à un ensemble de cinq bâtiments industriels à structure en bois réalisés en 1887 par l'architecte Barret et disposés entre trois cours longitudinales. Les intersections de la charpente apparente sont ornées de cabochons en zinc estampé, à triglyphes et têtes de lion. Les bâtiments d'ateliers sur cour pavée à structure apparente arborent une richesse décorative dont l'intérêt dépasse largement l'échelle du faubourg. Le bâti implanté avec beaucoup de régularité, compose un espace très cohérent. |
| BP | 20 rue Titon | L'église réformée du Bon Secours (figurant à l'IMH) et l'ensemble de ses annexes, de style néo-roman, peu différencié du style d'un édifice de culte catholique, construits en 1897 par Augustin Rey. Façade de pierre très soignée, à la modénature finement dessinée, élégantes colonnettes engagées avec chapiteaux à décor floral, corniches d'oves soulignées de rinceaux et ébrasement des baies ornées de rinceaux pour l'église, voussures des baies des annexes ornées de décors géométriques en dent-de-scie, clocheton peu élevé porté par un arc trilobé, portail en saillie couvert de zinc. Cet ensemble très homogène et élaboré sert de modèle au temple Saint-Paul, construit simultanément en 1897 par l'architecte Augustin Rey. |
| BP | 12 à 16 rue Titon | École type Jules Ferry<br>Construite en 1880 par l'architecte Félix Narjoux (1836-1891), alors commissaire voyer de la Ville de Paris, l'établissement scolaire de la rue Titon est un ensemble représentatif des écoles publiques construites sous la Troisième République par Jules Ferry, grâce aux allocations versées à chaque commune de France par l'État à partir de 1878. Rattaché au mouvement rationaliste, Narjoux est considéré comme le principal promoteur de ces « palais scolaires » édifiés par la Ville de Paris, trois cents écoles primaires entre 1870 et 1914. Inspiré par d'autres modèles européens, qu'il observe lors de ses voyages, il développe l'idée que les bâtiments scolaires doivent impressionner les enfants par un certain caractère monumental, à l'image des églises, au profit de la nouvelle morale républicaine. Il propose ici un ensemble de deux corps de bâtiments parallèles de deux étages sur rue et trois étages en fond de parcelle qui accueillent les salles de classe alors que les bâtiments administratifs d'un étage flanquent la cour de récréation. À l'image de l'école de la rue de Tanger, dans le 19e arrondissement, construite entre 1875 et 1877, les façades sur rue, sur une base en meulière, sont appareillées par des effets de brique, visibles également sur la frise placée |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sous les corniches, à motifs de dent-de-scie et ponctuée de consoles en pierre. Les piédroits des portes d'entrée accueillent de petites colonnes à mi-hauteur. À noter également la présence des ancres de tirants qui rythment les différentes travées au niveau du premier étage. |
| BP | 1 rue Titon<br>33 rue de Montreuil | Immeuble de rapport édifié vers 1860. Façade très sobre et bien hiérarchisée élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Pan coupé à l'angle. L'important linéaire de façade sur rue, d'une cadence particulièrement régulière, crée une forte présence dans le paysage urbain. |
| BP | 39 rue des Trois Bornes | Groupe scolaire en brique construit en 1936 par les architectes René Requet-Barville et Louis Longuet. Il s'agit de l'extension d'une école primaire de garçons ouvrant sur la rue de la Fontaine-au-Roi dont le terrain est mitoyen. L'école maternelle à droite, et l'école de filles à gauche, encadrent la cour de récréation ouvrant sur la rue. Le bâtiment est entièrement traité en briques roses. L'appareillage de brique a été particulièrement soigné avec des joints filants dans les deux directions. La façade principale présente un mouvement incurvé accentué par les stries horizontales des briques. Les classes en encorbellement au dessus de la loge en arrondi forment un auvent au dessus de l'entrée. Le modernisme de cette construction a valu à cette école de nombreuses publications qui toutes soulignent la qualité de sa mise en oeuvre. A noter qu'un abri anti aérien avait été aménagé en sous-sol pour les habitants du quartier. |
| | 3 impasse des Trois Sœurs | Cheminée<br>L'impasse tient son nom de l'ancien lavoir des Trois Sœurs qui s'y trouvait. Elle correspond à l'urbanisation du Faubourg Saint-Antoine qui s'est développée à la fin du XVIIIème et au début XIXème par l'implantation de manufactures, fabriques puis cités industrielles, sur les traces du hameau Popincourt qui comprenait au XVIIème une vaste emprise conventuelle. La cheminée en brique rouge de forme conique accompagnait hors oeuvre, la fabrique implantée en milieu de parcelle et fortement remaniée en toiture et façade. Elle témoigne du passé industriel du Faubourg Saint-Antoine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 3 à 5 passage du Trône | Immeuble d'hébergement<br>Ce bâtiment est construit en 1912 par l'architecte Jules Godefroy Astruc (1862-1955) pour la société philanthropique. En 1907, la famille Merice lègue sa propriété du 3-5 passage du Trône, ainsi qu'une importante somme d'argent, à la société philanthropique, pour y établir un sanatorium, un dispensaire, un asile de nuit et un fourneau économique. L'ancien hôtel de Merice est démoli en 1907 et dès 1912, la société philanthropique fait construire un bâtiment de deux étages. L'abri de nuit pour les femmes, et le centre de soin ouvrent en 1914. Le bâtiment est constitué de sept travées et deux étages carrés. Le rez-de-chaussée est composé d'un soubassement, surmonté d'un remplissage de briques jaunes. Un bandeau sépare le rez-de-chaussée du premier étage, qui est composé d'une alternance entre de petites baies et de larges baies à linteaux cintrés, ponctuées de clé de voûte en pierre, qui soutiennent la corniche délimitant le premier et le deuxième niveau. Au droit des larges baies du premier niveau se trouvent des baies géminées au deuxième étage. Le remplissage des étages est réalisé en briques rouge, ponctuée de briques jaunes, qui viennent orner les encadrements de baies et les allèges et forment une frise à motifs géométrique au deuxième étage. Une attention particulière est apportée au traitement de la polychromie de la façade avec la présence de mosaïques bleues qui viennent souligner les linteaux de briques. En 1945, l'établissement est mis à disposition du Comité catholique de Secours. En 1970, le bâtiment perd sa fonction de centre de soin et conserve uniquement sa fonction d'abri de nuit pour les femmes. La congrégation religieuse se retire au début des années 1990. De 2000 à 2005, le bâtiment est l'objet de nombreux travaux afin d'agrandir et de restructurer les locaux. Les travaux portaient sur une surélévation de deux étages, ainsi qu'une redistribution. Ils ont impliqué la démolition partielle du terre-plein en sous-sol, de planchers à tous les niveaux de façade sur cours, d'une façade sur cour et de parties de plancher au deuxième étage, ainsi qu'un ravalement de façade. |
| BP | 12-14 rue Trousseau | Maisons caractéristiques du faubourg Saint-Antoine, à l'ancien alignement, composées de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Le bâtiment situé au n° 14 comporte une chaîne de refend ainsi que des éléments de modénature sans doute ajoutés au XIXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 22 rue Trousseau | Cette parcelle, située à l'angle de la rue de Candie et de la rue Trousseau, est mise aux enchères par la Ville de Paris en 1902. Cette vente fait suite à une opération d'élargissement de l'ancienne et insalubre rue Sainte-Marguerite, qui a entraîné l'expropriation et la démolition des bâtiments du côté gauche en 1888.<br>Cet immeuble de six étages, construit en 1904 sur les plans de l'architecte Louis Blanc (1874-/), est un exemple remarquable et original de l'Art nouveau parisien, qui se démarque des thèmes conventionnels souvent employés à l'époque.<br>Il se distingue par une ornementation sculptée particulièrement exubérante. Les façades sont abondamment décorées de motifs floraux, notamment des tournesols géants aux entrelacs multiples, qui s'étendent autour de la porte cochère et sous les balcons filants du dernier étage.<br>Les tympans de la porte d'entrée, les soubassements des balcons ainsi que les tables du deuxième étage, sont richement décorés de bas-reliefs représentant des tournesols, des iris et des chardons, entre lesquels se faufilent lézards, libellules, abeilles et autres petits animaux, parmi lesquels se cache une fée. Les baies en anse de panier du deuxième étage sont surmontées d'une archivolte qui se fond sinueusement avec une corniche et d'où partent les tiges des tournesols qui s'épanouissent sur le soubassement du cinquième étage.<br>Les élégantes ferronneries des balcons, aux formes galbées ou rectilignes selon les étages, accompagnent harmonieusement cette thématique florale omniprésente.<br>L'angle du bâtiment se démarque par un traitement insolite avec un oriel semi-cylindrique percé d'étroites fenêtres en décalage avec la tradition de l'époque. |
| BP | 44 rue Trousseau | Maison d'aspect XVIIe typique des constructions à pans de bois. Façade présentant un léger fruit composée de quatre travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Niveaux des allèges conservés. Lucarnes en bâtière. |
| BP | 15 impasse Truillot | Désignée successivement comme « cour », « cité », puis « impasse » en 1970 lorsqu'elle devient officiellement une voie publique parisienne, l'impasse Truillot a pris forme dans la seconde moitié du XIXe siècle sur les terrains du propriétaire dont elle porte le nom.<br>Ce bâtiment de deux étages sur rez-de-chaussée est construit vers 1882. Jusqu'en 1905, il formait une seule propriété avec le bâtiment attenant au n° 15bis, probablement édifié comme un ensemble de maisons d'habitation avec ateliers, avant d'être divisées. La façade, à deux travées, se distingue par une scansion horizontale créée par trois corniches, dont celle qui surmonte le rez- |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de-chaussée est soutenue par des consoles à volutes glyphées. À l'étage, entre les deux fenêtres encadrées de chambranles en fasces, se trouvent des tables moulurées, dont celle à l'extrémité droite est de forme irrégulière. Au centre de la façade, une niche abrite la statue d'une porteuse d'eau. Un étage sous combles, probablement aménagé ultérieurement, est signalé par deux lucarnes. Le rez-de-chaussée, qui comprenait à l'origine une boutique-atelier, est transformé en local annexe à l'habitation. |
| BP | 8 à 10 passage Turquetil<br>33 avenue Philippe Auguste | Fabrique -. Protection pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Édifié entre 1800 et 1860, cet immeuble est situé sur une large parcelle qui regroupe sept bâtiments autour d'une cour au sein du quartier Sainte-Marguerite. Aligné sur la rue, sa façade principale donne également sur une ancienne voie privée et comporte deux étages et neuf travées de différentes largeurs, se différenciant des bâtiments voisins, par son traitement en pans de bois, tirants et enduits. Percé par de multiples baies de différentes tailles, cette façade principale est représentative de l'architecture industrielle. Ce type de façade se retrouve aussi dans quelques cours, comme la Cour de l'industrie. D'après le casier sanitaire conservé aux archives de Paris, il s'agissait d'un ancien atelier de rotins filés. Occupé par le centre culturel franco-japonais depuis les années 2000 (?), cet immeuble était une ancienne fabrique spécialisée dans les meubles de salle à manger et de chambres à coucher au cours des années 1920, début 1930. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 10 à 14 rue de la Vacquerie | Fabrique<br>Ancienne usine de fabrication de poinçonneuses de tickets de métro construite en 1920 par l'architecte Maurice Hodanger (1867-1958) pour la Société de construction d'appareils mécaniques de Précision (CAMP). L'usine est devenue en 1982 « l'espace Kiron » créé pour les artistes par le groupe Palladium. Ce bâtiment d'angle est remarquable par sa volumétrie et les modénatures de son pan coupé. Il se démarque également par son esthétique industrielle avec l'usage de la brique et du métal en façade, mais aussi par les grandes baies vitrées qui laissent deviner des espaces de fabrication. En 2016, le bâtiment a été reconverti en espace de « coworking », certaines allèges en briques ont été rehaussées et les parties en bois repeintes à cette occasion.<br>Immeuble d'habitation - 12 rue La Vacquerie, 75011. Ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec le n°10 et le n°14 de la rue. Le bâtiment est à conserver pour son importance culturelle, sa qualité architecturale et sa valeur historique.<br>Il est construit en 1920 par l'architecte Auguste Goris (1862-1949) sur le terrain de l'ancienne prison de la grande Roquette démolie en 1900. Il s'agit d'un bâtiment de deux étages avec des logements aux premier et deuxième étages ainsi que des ateliers à rez-de-chaussée. Le bâtiment est réalisé en briques, en continuité de l'usine au n°10. Il se démarque par ses finitions avec un motif décoratif réalisé en briques, deux oculi de part et d'autre de la façade et une corniche travaillée qui vient mettre en valeur un fronton cintré. Dans les années 1980 et jusqu'en 2016, le bâtiment devient le prolongement de « l'espace Kiron ».<br>Immeuble d'habitation - 14 rue La Vacquerie, 75011. Le bâtiment est à conserver pour son importance culturelle, sa qualité architecturale et sa valeur historique.<br>Petit bâtiment à un étage construit en début XXe suite à la démolition de la prison de la grande Roquette. Façade à trois travées, en briques, créant une continuité et un ensemble cohérent avec les n°10 et 12 de la rue. Se distinguent des motifs décoratifs en briques, notamment au niveau des appuis de fenêtres et du bandeau haut. Le bâtiment accueille depuis 1983 le cours de théâtre « le cours Simon ». |
| BP | 81 boulevard Voltaire | Ensemble d'anciens ateliers à étages témoins du début de l'ère industrielle. |
| BP | 186 boulevard Voltaire | Maison basse du XIXe siècle présentant une façade composée de dix travées et d'un étage sur rez-de-chaussée, trace de la "petite banlieue" sur le boulevard Voltaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 226 boulevard Voltaire | Immeuble Cusenier, ancienne distillerie de liqueurs fondée par Eugène Cusenier en 1871, son nom se trouve toujours au dessus de la grande porte cochère. Elément particulier protégé : la porte et son encadrement. |
| BP et EPP | 166 boulevard Voltaire<br>8 impasse Bon-Secours | Le bâtiment sur rue, d'un classicisme haussmannien, s'intègre à la séquence monumentale ordonnancée du boulevard Voltaire. La cour d'activité, dont les constructions sont contemporaines du bâtiment sur rue, a été réaménagée vers 1930 : l'adjonction d'une verrière, avec fontes décoratives Art Déco, et l'ouverture des baies ont transformé cette cour et le bâtiment qui la délimite en un espace unique, à atrium central, qui correspond à la typologie des grands magasins. Cet espace se développe sur une parcelle haussmannienne, mais décline d'une manière originale, en lisière du faubourg, le thème de la cour d'activité. |

**Liste des protections patrimoniales du 12ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 158 à 160 rue du Faubourg Saint-Antoine | Ensemble immobilier mixte, habitation commerce<br>Situé dans le quartier Sainte-Marguerite, non loin de l'hôpital Saint-Antoine, cet immeuble dans le goût minimaliste est typique de l'architecture développée par Patrick Berger (né en 1947). L'originalité de ses œuvres repose sur un retour aux origines de la construction par le biais de façades planes avec une réduction des signes architecturaux. À l'angle d'un carrefour, ce parallélépipède avec toiture plate renoue avec les critères architecturaux du XIXe siècle grâce à son pan coupé qui forme la façade principale. Sur quatre niveaux, les trois étages sont percés par une succession de percements qui varient en fonction des occupations. Le rez-de-chaussée est composé de grandes baies pour accueillir un espace commercial tandis que les petites ouvertures du premier étage ont été faites pour éclairer des bureaux. Les baies doubles du deuxième étage, plus fines que celles du troisième, servent à éclairer des logements alors que celles du dessus sont à destination de logements et d'ateliers. |
| BP | 14 rue Abel | Ensemble de logements sociaux "Habitations à Bon Marché" réalisé par l'architecte Emile Bois en 1913-1923. Ce projet fortement inspiré de l'architecture flamande, avec ses briques et pignons baroques, a été retenu en 1912 lors d'un concours de la Ville pour la construction d'Habitations à Bon Marché. L'immeuble ne fut achevé qu'après la guerre et le projet réalisé est plus sobre que le projet initial. Il constitue toutefois une réussite exceptionnelle, à la fois par ses proportions et par le jeu sur la qualité décorative des matériaux qui alterne deux couleurs de briques, le béton, la meulière en soubassement et le moellon. |
| BP | 3 rue d'Aligre | La parcelle du 3-5 rue d'Aligre est remarquable pour le bâtiment en redans qui s'y élève. Il s'agit d'une partie du corps de logis central de l'ancien hôtel de Gournay, sectionné au niveau de son avant corps central par l'ouverture de la rue d'Aligre. La cour de cette parcelle, ouverte sur la rue d'Aligre serait ainsi l'un des derniers vestiges apparents de la cour principale de l'ancien hôtel de Gournay. |
| BP | 17 rue d'Aligre | Maison de rapport probablement édifiée par l'architecte du lotissement d'Aligre, Samson-François Lenoir dit Lenoir le Romain (1730-1810). L'édifice figure sur le plan masse du lotissement et par conséquent, a été construit entre 1777 et 1786. D'une écriture néoclassique de grande tenue, construit en pierre de taille, cet immeuble repose sur un soubassement affecté aux commerces, percé d'arcades englobant le rez-de-chaussée et l'entresol. Au-dessus s'élève le piano nobile qui développe de hautes fenêtres dont la modénature joue sur la sobre alternance d'une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | baie sans moulurations et d'une baie coiffée d'une plate-bande reposant sur deux consoles. Le second étage, moins élevé, arbore des fenêtres ornées seulement d'un appui reposant sur deux modillons. Après une frise sans décor et une épaisse corniche, un comble mansardé achève la composition. Les ferronneries, qui reprennent le motif « Grand Siècle » du cercle et de l'ellipse, affichent, elles aussi, la qualité sociale attendue des habitants. Il est probable que le 17 rue d'Aligre ait eu pour but de donner le ton aux autres constructions du lotissement. |
| BP | 19 rue d'Aligre | Le bâtiment s'ouvrant sur la rue d'Aligre fait partie de l'opération de lotissement de cette rue engagée vers 1780. Sa façade, de style néoclassique, se compose de huit travées et est élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et un étage d'attique. Les appuis de fenêtre, soutenus par des consoles en dés au second étage, présentent des motifs Louis XVI. La corniche est soulignée de denticules. A l'arrière, la cour comporte des constructions diverses de la fin du XIXe siècle. |
| BP | 24 à 28 rue d'Aligre | Maison composée de douze travées et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée édifiée aux alentours de 1800 dans la foulée du lotissement d'Aligre. La façade est moins monumentale que celle du n°17, mais elle n'induit pas moins dans le paysage de la rue une ordonnance liée à la longueur, à sa modénature répétitive et à l'atypique fronton triangulaire central. Appuis de fenêtre sur un modèle Louis XVI. Traits de refends dans l'enduit. |
| BP | 21 rue d'Aligre<br>20 rue de Cotte | Le bâtiment s'ouvrant sur la rue d'Aligre, doté d'une écriture composite remarquable, fait partie de l'opération de lotissement de la rue d'Aligre vers 1780. Sa façade se compose de six travées et est élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et un étage en retiré. La cour, par son étroitesse et la faible hauteur des bâtiments qui la bordent, manifeste une harmonie d'espace intéressante. Le bâtiment d'un étage sur rez-de-chaussée à gauche de la cour, avec un rez-de-chaussée largement ouvert par une forte poutre en chêne soutenue par de puissantes consoles, contribue par son origine commune avec le bâtiment de la rue d'Aligre à la forte valeur monumentale de la parcelle. Le bâtiment sur la rue de Cotte probablement construit vers 1830, avec sa faible hauteur et son écriture vernaculaire, contraste avec le bâtiment sur la rue d'Aligre : il constitue la façade arrière de la cour. |
| BP | 17 cour d'Alsace-Lorraine | Villa sur jardin dans le goût historique et éclectique du XIXe siècle composée d'un étage sur rez-de-chaussée. Isolée par rapport à la trame urbaine, elle est accessible depuis la cour d'Alsace Lorraine, ancienne cour artisanale. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 50 boulevard de la Bastille<br>73 rue de Lyon | Immeuble de rapport Louis-Philippe composant l'arrière d'un îlot situé en vis-à-vis de la place de la Bastille. Elévation de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et un étage en retiré desservi par un balcon filant. Traitement homogène des trois façades enduites et finement moulurées présentant des persiennes à chaque fenêtre et des balcons à garde-corps en fonte au deuxième étage. |
| BP | 17 avenue du Bel Air | Immeuble de rapport de style Art Nouveau construit en 1905 par l'architecte Jean Falp. L'architecte qui habita cet immeuble, s'attacha la collaboration du sculpteur Georges Ardouin. Inspirés par les peintures préraphaélites, les visages féminins dont les cheveux dessinent des arabesques, animent la façade. D'autres motifs sont empruntés au répertoire animalier et au répertoire végétal. L'encadrement de la porte, rehaussé d'une profusion de têtes de femmes et d'enfant, célèbre l'amour maternel. |
| BP | 2 à 16 boulevard de Bercy<br>97 à 103 rue de Bercy<br>228 à 232 quai de Bercy<br>3 à 5 place du Bataillon du Pacifique | Aréna de Bercy<br>Le Palais des Sports de la Ville de Paris a été réalisé en 1983 par Michel Andrault (1926-2020), Pierre Parat (1928-2019), Jean Prouvé (1901-1984) et Aydin Guvan (/-/), lauréats du concours proposé par la Ville de Paris en 1979. Il s'agit d'un projet particulièrement ambitieux, exceptionnel par son architecture et son aspect technique, qui définit l'image du quartier. Le projet - de 60 000 m² - reprend les caractéristiques de l'architecture développée par Andrault et Parat, avec un langage très sculptural, ici un bâtiment en pyramide tronquée recouverte de gazon. Cette forme est issue à la fois d'une volonté plastique et d'une nécessité fonctionnelle. La mise en valeur de la structure est également caractéristique du travail des deux architectes. La charpente métallique de ce bâtiment hors du commun a été réalisée par Jean Prouvé (1901-1984) ; elle est exceptionnelle tant par sa conception que sa mise en œuvre : deux nappes parallèles de 14 000 m² accueillent dans leur épaisseur tous les éléments techniques. La modularité de cette structure contraste avec les pentes gazonnées à l'extérieur, qui prolongent le parc de Bercy. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 137 à 145 rue de Bercy<br>238 quai de Bercy<br>3 à 5 boulevard de Bercy<br>2 à 16 rue Villiot<br>20 à 28 quai de la Rapée | Siège d'administration - Ministère de l'économie et des finances<br>En 1981, le nouveau président de la République François Mitterrand annonce sa volonté d'étendre la fonction de Musée à l'ensemble du Palais du Louvre et de déplacer le Ministère de l'économie et des Finances (MEF) hébergé dans l'aile Richelieu depuis 1875. Le site retenu en mars 1982 pour le nouveau MEF est celui de la zone d'aménagement concerté (ZAC) de Bercy, à l'emplacement de trois parcelles situées entre la gare de Lyon et le quai de la Râpée et séparées du palais omnisport par le viaduc de Bercy. Le terrain malcommode forme un vaste rectangle de 3,5 hectares, perpendiculaire à la Seine, cinq fois plus profond que large, auquel s'ajoute une fine bande courbe de 750 m coincée le long des voies ferrées. Un concours national est organisé en novembre 1982 plaçant l'équipe de Paul Chemetov (1928), Borja Huidobro (1936) et Émile Duhart-Harosteguy (1917-2006) au premier rang des 137 concurrents. Le parti adopté par les architectes, qui livre l'ensemble en 1989, repose sur l'affirmation « forte et contemporaine » de l'institution en bord de Seine. Le plan-masse présente trois corps de bâtiment principaux, cinq au total, reliés entre eux par des passerelles suspendues au-dessus des voies publiques, des cours intérieures et des douves. À l'est, le bâtiment Necker, enserré entre les voies ferrées et la rue de Bercy, est formé par deux architectures enchâssées dans le prolongement l'une de l'autre. L'une, de forme légèrement cintrée haute de huit étages, est bâtie sur une dalle. La seconde est une barre rectiligne de six étages. Au nord-ouest du site, le bâtiment Vauban forme un plan dont la trame orthogonale est agencée autour de six patios. Il est élevé sur deux et six étages, coiffés de terrasses végétalisées en couverture. De part et d'autre de l'édifice, les deux pavillons de l'ancienne douane, protégés au titre des monuments historiques, ont été intégrés au site. Le bâtiment Colbert au sud, une barre linéaire de 357 m, est disposé parallèlement à l'ancien mur des fermiers généraux et au viaduc, dont il est séparé par une double douve. Cette architecture est conçue comme un pont habité de neuf étages, qui enjambe à ses deux extrémités la rue de Bercy et le quai de la Rapée. La culée ouest s'arrime directement dans le lit du fleuve. Entre ces deux portes monumentales d'une portée de 72 m, l'architecture est soutenue par d'immenses piles reliées visuellement entre elles par une trame orthogonale en verre teinté de 90 x 90 cm. Le choix des matériaux, qui allie le béton, la pierre de parement et le verre, associé au traitement classique de l'ornementation pondèrent quelque peu le faste de cette mégastructure. Les architectes proposent ici une architecture officielle qui met en scène la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | puissance de l'institution gouvernementale tout en appuyant sur la métaphore du franchissement, du trait d'union et de l'ouvrage d'art. Le site accueille en outre une grande diversité d'œuvres déclinées autour du thème de l'argent et réalisées par une vingtaine d'artistes.<br>Le MEF bénéficie depuis 2019 du label « Architecture contemporaine remarquable » qui salue ainsi la maîtrise d'œuvre du programme, les qualités esthétiques et monumentales du projet, tout comme son appartenance à la série des grands travaux de François Mitterrand. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 128 quai de Bercy<br>rue Paul Belmondo<br>rue Joseph Kessel<br>rue de l'Ambroisie<br>rue François Truffaut<br>quai boulevard et rue de Bercy<br>rue de Cognac<br>rue de Pommard<br>cour Chamonard | Architectures de parc et square<br>Élément central de la zone d'aménagement concerté (ZAC) de Bercy, le parc fait l'objet d'un concours international en 1987 qui désigne lauréate la collaboration entre Bernard Huet, l'agence FFL, constituée de Marylène Ferrand, Jean-Pierre Feugas et Bernard Leroy, ainsi que les paysagistes Ian Le Caisne, puis Philippe Raguin.<br>Bernard Huet (1932 – 2001) architecte, enseignant, chercheur, grand prix de la critique architecturale en 1983 puis de l'urbanisme et de l'art urbain en 1993, s'est vu confié l'aménagement de quatre sites majeurs ou sensibles à Paris : la place Stalingrad en 1989, le parc de Bercy en 1989-1997, l'avenue des Champs-Élysées en 1994, puis la place des Fêtes en 1995. Élève de Louis Arretche à l'École des beaux-arts de Paris, d'Ernesto Rogers au Politecnico de Milan, puis de Louis Kahn et Robert Le Ricolais à Philadelphie, Huet est aussi théoricien et illustre le renouveau de la pensée urbaine en France. Le parc de Bercy forme un grand rectangle implanté parallèlement à la Seine, entre le Palais omnisport, la rue de Bercy et la rue François-Truffaut, à l'emplacement d'anciens entrepôts vinicoles, ouverts par Louis-XIV, et fonctionnant jusqu'en 1950. Les auteurs du projet ont souhaité garder l'identité pittoresque de ce lieu pour donner naissance aux « jardins de la Mémoire ». Le site respecte ainsi le tracé de la voirie du XIXe siècle, formé de voies pavées perpendiculaires à la Seine, qui permettait d'acheminer les fûts depuis les berges jusqu'aux entrepôts. Un nouveau réseau d'allées est ouvert, structuré autour d'un axe principal nord-sud parallèle à la Seine. Le parc est structuré en trois espaces majeurs qui illustrent trois séquences de la domestication de la nature : le jardin romantique, les parterres et la grande prairie, où se côtoient d'anciennes architectures vinicoles et des créations contemporaines. Au sud, le jardin romantique, aménagé autour du thème de l'eau, est parsemé de grottes, collines, cascades et de bassins, dont celui au centre de la composition arbore la sculpture en bronze " Demeure 10 ", de l'artiste Étienne-Martin (1913-1995). Au-delà de la passerelle se déploient les parterres, composés de neuf carrés de culture caractérisés par neuf « éléments ». Se distinguent notamment le Pavillon du Vent symbolisé par de hautes colonnes disposées en cercle qui protègent des instruments de mesure, le Pavillon de la Terre représenté par une dalle en granit poli, le jardin des treilles où une cheminée en brique rouge au milieu des vignes incarne l'automne, ainsi qu'un bassin circulaire à l'allure de sanctuaire qui symbolise le printemps. Au nord, la grande prairie est ponctuée de neuf petits kiosques néoclassiques, servant d'abris, dessinés par Huet. L'ensemble est unifié à l'ouest par une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | muraille formant terrasse de 8 m de haut, large de 14 m et qui contribue à l'isolation phonique du site. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 43 à 51 rue de Bercy<br>1 à 7 place Léonard Bernstein<br>1 à 7 rue Jean Renoir<br>50 à 56 rue Paul Belmondo | Cinémathèque<br>Le bâtiment est construit entre 1991 et 1994 par l'architecte Frank O. Gehry (né en 1929) qui signe ici son premier projet en France. Sélectionné à l'issue d'une consultation destinée à édifier le nouveau Cultural American Center, le maître d'œuvre associe au projet l'agence française Saubot & Jullien. Icône du déconstructivisme et du post-structuralisme, Gehry développe depuis les années 1960 une réflexion singulière basée sur l'assemblage de volumes mouvants et asymétriques, qui donne à ses œuvres un aspect puissamment sculptural, parfois chaotique, en décalage avec l'organisation urbaine et architecturale traditionnelle.<br>Symbole du renouvellement de la pensée urbaine, la nouvelle zone d'aménagement concerté (ZAC) de Bercy constitue pour l'architecte l'occasion d'un nouveau terrain d'expérimentation, limité cependant par un cahier des charges contraignant quant au choix des matériaux et au dimensionnement des volumes.<br>Délaissé après 18 mois d'exploitation par le centre américain qui ne peut en assurer la gestion, l'édifice est racheté en 1999 par l'état français dans le but d'y installer une Maison du cinéma. Le changement de destination nécessite une restructuration complète et colossale des bâtiments, confiée avec succès à l'architecte Dominique Brard (né en 1953). Ce dernier parvient à livrer, en 2005, un édifice qui s'adapte à ses nouvelles fonctionnalités tout en préservant l'œuvre de Géhry.<br>Le centre culturel vient se loger sur une parcelle isolée par sa situation en bordure du parc de Bercy. L'ensemble est formé d'un emboîtement de volumes variés entourant un vaste patio central couvert par une verrière. Sur la rue de Bercy, les architectures prennent la forme de cubes, élevés sur huit niveaux hors sol, revêtus de plaques de pierre calcaire de Saint-Maximin et ajourés d'ouvertures régulières. Ces façades suggèrent une esthétique rationaliste de l'entre-deux-guerres, que Géhry vient bousculer par de nouveaux codes, tels que le mouvement biseauté des deux premiers étages d'un cube ou bien les niveaux aveugles des rez-de-chaussée et des niveaux supérieurs du cube voisin. La signature d'une esthétique déstructurée si caractéristique de l'architecte se manifeste essentiellement dans le traitement du pan coupé donnant sur le parc et servant d'entrée principale au centre culturel. Au-dessus d'un vaste auvent en zinc de forme incurvée se dressent des emboîtements de volumes asymétriques et hétérogènes où viennent se loger de multiples terrasses non visibles depuis la rue.<br>Les façades intérieures s'ouvrent sur une terrasse qui accueille la grande verrière du hall central. L'élément majeur de cette partie est le massif arrondi dit « l'ananas », |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | qui ne se révèle que depuis les étages.<br>Ce premier édifice construit par Franck Géhry à Paris, manifeste d'une architecture déconstructiviste dans la ZAC de Bercy et qui fait l'objet d'une reconversion réussie en cinémathèque par l'architecte Dominique Brard, bénéficie depuis 2019 du label « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 66 à 68 boulevard de Bercy | Immeuble d'habitation<br>Situé sur le boulevard extérieur de Paris, délimité par le mur des fermiers généraux, détruit à partir de 1860, le terrain se situe à proximité de l'ancienne barrière de Charenton, aujourd'hui disparue. Les deux corps de bâtiments principaux sont implantés à l'alignement de 1789 et sont construits en 1843. Le n°66 possède alors un étage carré, tandis que le n°68 est élevé seulement à rez-de-chaussée. Entre 1888 et 1890, le propriétaire, M. Mathieu fait réaliser deux opérations de surélévation. Sur le n°66, deux étages sont ajoutés au bâti existant. L'extension accueille des chambres au deuxième étage et des appartements au troisième. En effet, au n°66 se trouve à cette période l'hôtel d'Auvergne, tenu par M. Jau, le principal locataire qui y organise des réunions et des bals musette. Le n°68 est surélevé de trois étages carrés entre 1888 et 1890.<br>Les deux bâtiments atteignent donc trois étages carrés, surmontés par un niveau de comble. Ils présentent une façade blanche, ornée de modénatures sommaires, se limitant à des larmiers délimitant les différents étages. En |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | 1928 deux corps de bâtiments dont un atelier sont construits en fond de parcelle, le long des rails, l'un au rez-de-chaussée le long de la voie et le second perpendiculaire et d'un étage. |
| BP | 7 à 39 rue de Bercy<br>1 à 3 rue de Chablis<br>8 à 40 rue de Pommard | Îlot de maison et villa<br>Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le quai et la rue de Bercy sont bordés par de nombreuses maisons de plaisance de Parisiens aisés, qui disparaissent dans l'industrialisation du quartier au cours du XIXe siècle. De grands entrepôts sont construits aux alentours du port afin de conserver les tonneaux de vin déchargés sur les quais. En bordure des voies ferrées de la gare de Lyon, est réalisé l'îlot triangulaire « groupe de Bercy », qui comporte également les rues Chablis et de Pommard. Commandité en 1908 dans un contexte historique marqué par les débuts de la politique nationale en termes de logement social et d'exonérations fiscales en faveur des sociétés immobilières par l'Association fraternelle des Employés et ouvriers des chemins de fer français, il comporte 36 pavillons individuels jumelés. Cette association, fondée en 1865 par les ouvriers d'Ivry de la Compagnie d'Orléans, fait également bâtir un autre lotissement similaire, le « groupe des Peupliers » dans le 13e arrondissement « au profit d'un groupe d'employés et d'ouvriers du chemin de fer métropolitain en vue de l'édification de maisons ouvrières » (Molinier, 1998). Le maître d'œuvre est l'architecte Lambert (/-/), le même que l'îlot de la rue des Peupliers. Les pavillons de deux étages sont réalisés en pierre meulière et possèdent des bandeaux et angles en pierre de taille. Originellement, une toiture terrasse recouvrait un plancher de ciment. Quelques années plus tard, en 1910, les propriétaires font modifier la toiture uniformément, par une surélévation avec un comble en brisis recouvert de tuiles rouges et percé par deux lucarnes. |
| BP | 26 rue Chaligny | Caserne de sapeurs pompiers construite par l'architecte Charles Roussi en 1885. L'édifice est influencé par l'architecture du XVIIe siècle. Le porche est précédé par deux guérites en pierre. Deux colonnes à bossages encadrent la porte d'entrée. A la clef de voûte, le mascaron est orné d'une tête de femme entourée d'un casque de pompier et de cordes. Bâtiment d'angle en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | pierre de taille richement orné avec porche d'entrée, pilastres, corniches, guérites d'entrée et pots de feu. Bâtiment symétrique avec corps central et deux ailes latérales sur chacune des deux voies. Les sculptures sont de Louis Oscar Roty. Il s'inscrit dans la typologie des bâtiments publics construits dans la seconde partie du XIXe siècle. |
| BP | 35 rue de Charenton | Bâtiment sur rue en retrait sur l'alignement ancien, présentant une façade pouvant être daté vers 1845-1855, composée de trois travées et élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Un fronton triangulaire orne la fenêtre centrale du premier étage à l'aplomb de la porte. Sur cour, la façade arrière présente des modénatures néo-gothiques (baies en lancettes) avec vestige de vitraux. Le bâtiment situé en fond de cour, comptant quatre étages sur rez-de-chaussée, présente un aspect vers 1840. Des bâtiments résiduels, fin XIXe, à usage d'ateliers et de remise occupent la cour. L'ensemble est remarquable par sa diversité. La façade sur cour du bâtiment sur rue arbore une écriture néo-vénitienne exceptionnelle probablement sans équivalent dans l'architecture parisienne. (source : inventaire général, 1986) |
| BP | 43 rue de Charenton | Première parcelle à cour régulière depuis la pointe de l'îlot sur la place de la Bastille. La surélévation de l'un des bâtiments sur rue est spectaculaire. Elle témoigne de ce que le facteur de sédimentation architecturale peut apporter à la ligne de ciel et au rythme des alignements sur rue. Cette surélévation, menée en deux étapes au moins, concerne l'un des bâtiments les plus anciens du faubourg Saint-Antoine, |
| BP | 45 rue de Charenton | Cour caractéristique du faubourg comprenant deux bâtiments particulièrement remarquables : en fond de cour, un pavillon d'habitation d'un étage carré sur rez-de-chaussée présentant un aspect du milieu du XVIIIe siècle et sur l'aile droite un bâtiment d'ateliers comprenant trois étages sur rez-de-chaussée à structure en bois apparente et remplissage moellon ou brique pouvant être daté fin XIXe. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 188 à 192 rue de Charenton | Équipement public - Bains douches<br>Afin de compléter l'offre proposée par des structures privées telles que les Bains-douches à bon marché et pour dissocier ces lieux d'hygiène des piscines auxquelles ils étaient jusqu'alors annexés, la Ville de Paris entreprend à partir de 1924 la création d'un ensemble d'établissements spécialement consacrés aux bains-douches. La construction de l'édifice de la rue de Charenton, inauguré en 1932, s'inscrit dans ce mouvement.<br>Accessible par le n°188, l'édifice est situé au fond d'une parcelle de forme trapézoïdale dont les édifices sur rue, immeubles de rapport de la fin du XIXe siècle, sont démolis en 1995 et remplacés par des constructions récentes. Il est bordé à l'arrière par la coulée verte René Dumont le long de laquelle il est installé.<br>De plan masse rectangulaire, l'édifice est organisé en deux corps de bâtiments. Le premier, au sud-est, est large de trois travées. Il s'élève sur un sous-sol semi-enterré percé de soupiraux, en meulière et béton peint en blanc formant soubassement. Viennent ensuite un rez-de-chaussée et deux étages au parement de briques. La porte d'entrée, protégée par une grille surmontée des armes de la ville de Paris, occupe la travée centrale. Son linteau porte l'inscription « bains-douches » encadrée par deux cabochons, l'un portant le monogramme « VP » pour ville de Paris et l'autre « RF » pour République française. L'ensemble est couronné par la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » apposée en lettres métalliques au-dessus du linteau. Une petite porte secondaire se trouve à l'extrémité gauche du bâtiment. Les ouvertures, plus grandes au premier étage qu'au rez-de-chaussée et qu'au second, sont surmontées d'un linteau en béton peint en blanc. Les allèges sont simplement soulignées d'un liseré de briques posées obliquement.<br>La seconde partie du bâtiment, orientée nord-ouest, légèrement plus basse, s'élève de deux niveaux sur un soubassement similaire. Elle est composée de quatre travées séparées par des pilastres de briques. Chacune est percée de deux fenêtres installées en partie haute et surmontées d'un linteau de béton peint en blanc, laissant place à de vastes allèges. Une large corniche de béton moulé peint en blanc couronne l'édifice à la couverture plate, identique à celle du corps de bâtiment adjacent.<br>La façade arrière de l'édifice est organisée de manière similaire, à l'exception de la travée centrale du bâtiment sud-est, construite en avant-corps percé d'une fenêtre et coiffé d'un balcon protégé par un garde-corps en béton plein à hauteur du deuxième étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 199 à 201 rue de Charenton | Immeuble de rapport construit en 1911 par l'architecte Raoul Brandon et le sculpteur Alexandre Morlon. Il compte six étages et est composé de trois corps de bâtiment. L'immeuble remporta le prix du concours des façades de la Ville de Paris. Le jury estima que "la façade attirait les regards par la recherche des motifs variés et aussi par la finesse et la belle venue de sa décoration sculpturale". La façade est animée par deux bow-windows latéraux, que supportent quatre atlantes engainés. Ces sculptures représentent, sous une forme allégorique, des travailleurs, reconnaissables à leurs outils : un mineur, un paysan, un artisan et un marin. Deux pignons couronnant les bow-windows affirment les lignes verticales. Le rythme horizontal est marqué par deux balcons au deuxième et au cinquième étage, ainsi que par des loggias au cinquième. Des guirlandes de fleurs et de raisins s'épanouissent autour des balcons. Les ferronneries, réalisées par Edgar Brandt, sont inspirées par des motifs végétaux, en particulier celles de la porte d'entrée, ornées de pommes et d'aiguilles de pin. |
| BP | 223 à 225 rue de Charenton | Ensemble d'habitation remarquable et unique dans le 12e arrondissement pour sa cour pavée entourée par une série de six bâtiments identiques adossés aux limites de la parcelle, datant du milieu du XIXe siècle. Chaque bâtiment comporte un escalier double avec perron, un socle en maçonnerie et une façade en plâtre (quatre niveaux) réhaussée de fines modénatures à tous les étages et de persiennes à chaque fenêtre. |
| BP | 256 rue de Charenton | Deux anciennes maisons de faubourg, implantées sur une petite parcelle triangulaire, ayant conservé en bonne partie leur façade en plâtre avec moulure en refends horizontaux au premier étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 315 à 319 rue de Charenton | Édifié par Ernest Lheureux (1827-1898), architecte du Ve et du XIIe arrondissement de Paris dont l'activité est documentée à partir de 1873, le groupe scolaire de la rue de Charenton est progressivement reconstruit dans les années 1920, par les architectes Charles Nizet (1841-1925) et Girod (/-/). Après la fermeture de la Manufacture de tabac située au numéro 319 dans les années 1960, la Ville de Paris rachète une partie du terrain pour agrandir la cour de récréation de l'école. L'aile réalisée par Nizet et Girod présente deux étages reposant sur un soubassement à soupiraux en moellons piqués. Le corps de bâtiment principal est situé à l'alignement à l'angle des rues de Charenton et des Jardiniers. Bien qu'édifié dans les années 1920, cet ensemble scolaire reprend les caractéristiques des écoles de type Jules Ferry par sa volumétrie et ses matériaux. Les allocations versées à chaque commune de France par l'État à partir de 1878 permettent de construire des milliers d'écoles publiques qui, à Paris, marquent durablement l'architecture scolaire. Le soubassement en pierre et les élévations appareillées de briques rouges et de pierre formant des bandes horizontales bicolores qui caractérisent ces façades se retrouvent dans des dizaines d'autres écoles contemporaines. L'édifice est couronné par une toiture débordante en tuiles se terminant par des pignons à redents. L'angle de l'édifice traité à pan coupé est orné d'un bas-relief aux armes de la Ville de Paris. L'accès se fait par la rue de Charenton, par une entrée de service et une grande porte cintrée à double battant vitrée. Les mentions « RF », « École de Garçons » et « Liberté, égalité, fraternité » sont placées bien en vue au-dessus de l'entrée de l'école. Des baies de tailles et formes variées rythment les façades. Du côté du numéro 319, l'école a conservé le portail composé d'un mur bahut en béton, de piliers en flèches et de ferronnerie, ainsi que deux pavillons de gardien en briques rouges et pierres de l'ancienne manufacture de tabacs, dont l'un double en profondeur. Des motifs noirs réalisés en briques vernissées et des chaînes harpées en pierre de taille complètent le décor. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 302 rue de Charenton<br>6 rue Nicolaï | Maison héritage des tracés<br>La maison située en lisière du domaine des anciens châteaux de Bercy et du Petit-Bercy, longée dès la fin du XVIIe siècle par les rues de la Grange-aux-Merciers et de la Vallée de Fécamp, désormais rues Nicolaï et de Charenton, rappelle à la fois le caractère prestigieux et marchand de l'ancienne commune de Bercy. La rue de Charenton est alors une route royale menant de Paris à Charenton et traversant le village de Bercy, situé en dehors de la barrière des fermiers généraux. Cette maison, construite à la fin du XVIIe siècle, marque la frontière, établie en 1674, entre le domaine du marquis de Nointel, seigneur de Bercy qui construit son château sous le règne de Louis XIV, et les faubourgs de la Ville de Paris, en l'occurrence le faubourg Saint-Antoine. Elle constitue à partir de la fin du XVIIIe siècle la limite d'une zone particulière, située entre la barrière de la Râpée et la rue de la Grange-aux-Merciers. Un célèbre cabaret - la « Grande Pinte de Bercy » - s'installe dès le début du XVIIIe siècle à cette adresse, mentionné dans le « guides des voyageurs et étrangers à Paris » de Luc-Vincent Thiéry en 1787. Après la Révolution française, la situation de la commune de Bercy, à la confluence de la Seine et de la Marne, favorise le commerce des vins et spiritueux qui sont acheminés par bateau et proviennent de la France entière. L'enceinte de 1841 et la ligne de chemin de fer de Lyon, réalisée en 1847, coupent et amputent le domaine de Bercy. Le négociant en vins Louis Gallois, également maire de Bercy détruit le petit château et fait percer des rues dans les jardins. Entrepôts, magasins et hangars remplacent rapidement les dépendances des deux châteaux. La maison du XVIIe siècle a gardé son élévation d'origine, de deux étages carrés inégaux, marquée également par un décroché visible depuis la rue Nicolaï. Ces ruptures de gabarit, couplées à une "architecture blanche", proposant un appareillage en moellons ou en pans de bois recouvert d'un enduit en plâtre, et une toiture à faible pente, caractérisent le bâti faubourien ancien. Sous l'enduit se révèle désormais, au niveau du soubassement, une assise de pierres taillées, visible rue Nicolaï. |
| BP | 213 à 215 rue de Charenton<br>2-6 boulevard de Reuilly | Immeuble de rapport à usage mixte édifié vers 1900 à l'angle du boulevard de Reuilly et de la rue de Charenton. Façade en pierre de taille richement ornée (bow-windows, chaînes de refends, consoles des appuis de fenêtres). Rez-de-chaussée et entresol réservé à l'activité commerciale. Angle à pan coupé surmonté d'une coupole à couverture d'ardoise et d'une lanterne. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 191 rue de Charenton<br>2-8 rue Bignon<br>134 avenue Daumesnil<br>11-15 rue Elisa Lemonnier | Groupe scolaire Bignon construit en 1873-1875 par l'architecte de la Ville de Paris Julien Hénard, également architecte de la Mairie du 12e arrondissement (1874-1877) située face au groupe scolaire. Façades à chaînage en pierre et remplissage en brique. Les étages sont séparés par des bandeaux dont celui séparant le premier du deuxième étage est orné d'une frise florale. Le second étage présente les baies les plus larges manifestement destinées à l'éclairage optimal des classes. Une tourelle d'angle en saillie et surplomb marque l'angle des rues Bignon et de Charenton. Corniche à modillons. L'établissement est représentatif par son aspect général du mouvement rationaliste dont sont empreints les édifices scolaires de la troisième République mais aussi dans ses détails de la persistance d'un goût décoratif et du pittoresque en vogue sous le Second-Empire. |
| BP | 48 à 50 rue de Charenton<br>67 avenue Ledru Rollin | Cour du Chêne Vert. Parcelle industrielle caractéristique du faubourg composée de bâtiments à usage mixte édifiés vers 1890. Constructions utilisant le métal, le bois et la brique enduite. Les deux premiers bâtiments hébergeant des ateliers de part et d'autre de la cour comptent trois étages sur rez-de-chaussée. L'intérêt de cet ensemble réside dans la perspective créée au débouché de la rue Saint-Nicolas, grâce à l'ouverture de la cour sur la rue et grâce aux façades, visibles depuis la rue, qui se développent dans la profondeur de la cour. |
| BP | 8 passage du Charolais | Maison d'habitation<br>Au cours du XVIIIe siècle, le quartier de Bercy est le lieu de l'installation de maisons et de pavillons de plaisance d'une population aisée. Le XIXe siècle le transforme progressivement en lieu de culture de la vigne. Avant son annexion à la ville de Paris en 1859, il s'agit de l'un des plus vastes marchés d'Europe où s'installent de nombreux artisans : tonneliers, camionneurs, restaurateurs... Le bâtiment de rez-de-chaussée à gauche de la parcelle est un marqueur de cette période. La maison, construite vraisemblablement vers 1882, est bâtie sur une parcelle ayant appartenu au propriétaire Michel-Alexandre Baulant, qui donne son nom à la rue adjacente. Il s'agit d'une maison de rapport bâtie dans un style régionaliste, à la façade très simple. Elle est composée de trois travées et de deux étages. Sa particularité réside dans son double avant-corps et ses lambrequins rouges, qui ornent deux toits à doubles versants sur le devant de la façade. Un autre bâtiment à droite, qui était une écurie au XIXe siècle, a été transformé en logement en 1985. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 11 rue Christian Dewet<br>37 rue du Sergent Bauchat | Lotissement cohérent d'immeubles de rapport du début du XXe siècle, qui se développe systématiquement de part et d'autre de la rue et compose "une pièce urbaine" bien identifiable dans le quartier. Les immeubles présentent une même structure : une façade composée de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée, cependant, l'ornementation des façades varient selon les bâtiments. A noter la qualité architecturale du n°1, mince bâtiment en pierre de taille qui débouche sur la rue du Sergent Bauchat, et qui marque ainsi, avec son pendant au n°2, l'entrée de la rue. |
| BP | 2 à 12 rue Christian Dewet<br>39 rue du Sergent Bauchat | Lotissement cohérent d'immeubles de rapport du début du XXe siècle, qui se développe systématiquement de part et d'autre de la rue et compose "une pièce urbaine" bien identifiable dans le quartier. Les immeubles présentent une même structure : une façade composée de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée, cependant, l'ornementation des façades varient selon les bâtiments. A noter la qualité architecturale du n°1, mince bâtiment en pierre de taille qui débouche sur la rue du Sergent Bauchat, et qui marque ainsi, avec son pendant au n°2, l'entrée de la rue. |
| BP | 10 à 12 rue Claude Decaen | Ensemble d'Habitations à Bon Marché construit dans l'entre-deux guerre. Bâtiments fractionnés dans l'espace mais unitaire dans leur traitement. Façades en béton et en brique rouge avec modénatures au droit des fenêtres. Décor très sobre essentiellement assuré par le calepinage des briques formant chaînes et bandeaux et par le jeu des volumes. Traitement affirmé par des corniches saillantes du soubassement et du dernier niveau. Cet ensemble, peu visible de la rue, est en revanche très visible depuis la ligne de Petite Ceinture. |
| BP | 53 à 57 rue Coriolis | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble est construit en 1924 pour le compte de la Compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée sur la rue Coriolis, ouverte sur des terrains de la Compagnie le long des voies de la gare de Lyon. L'immeuble porte également le n°19 de la rue Coriolis. La Compagnie PLM, créée en 1857, était en charge du réseau de voies reliant Paris et la Méditerranée depuis la gare de Lyon. Cette construction servait d'immeuble d'habitation pour les agents de la compagnie. Plusieurs immeubles de ce type sont construits dans le 12e arrondissement de Paris par les ingénieurs de la compagnie PLM dans les années 1920-1930. Haut de trois étages et de plan rectangulaire, le bâtiment d'habitation présente en façade un décor de briques colorées. Le rez-de-chaussée est séparé des étages par une petite corniche et chaque étage supérieur est séparé des suivants par un bandeau de briques rouges. Les claveaux des arcs surbaissés des baies du rez-de-chaussée jouent sur le relief des briques |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | tandis que les plates-bandes des fenêtres des étages en briques rouges créent un contraste avec le revêtement crème de l'immeuble. Les allèges des baies sont également décorées de briques rouges et crème. Les trumeaux et les pignons sont ornés de petits motifs géométriques en briques rouges. L'immeuble est complété par un petit bâtiment en rez-de-chaussée qui présente lui aussi décor de briques, plus claires, sur ses encadrements de fenêtres. Ces éléments décoratifs sont caractéristiques du style pittoresque qui se développe dans les immeubles parisiens dans la première moitié du XXe siècle, à travers l'usage de la brique notamment. |
| BP | 25 rue de Cotte | Immeuble caractéristique du lotissement d'Aligre vers la fin du XVIIIe siècle présentant une façade sur rue de style néoclassique formée de cinq travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Traits de refends dans l'enduit. Appuis de fenêtre soutenus par des consoles. Mansardes révélant une surélévation de la période haussmannienne. Cet édifice participe, avec les n°27, 29 et 33 de la rue de Cotte d'une séquence témoignant du premier lotissement. |
| BP | 33 rue de Cotte | Immeuble dans son aspect actuel vers 1800 présentant une façade composée de quatre travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Corniche saillante à la retombée du toit. Appuis de fenêtre et garde-corps de style néoclassiques. Sur cour, bâtiment comprenant trois étages d'habitation édifié vers 1860. La belle tenue du bâtiment sur rue constitue un témoignage remarquable du lotissement d'Aligre. |
| BP | 1 rue de Cotte<br>91 rue de Charenton | Maison d'angle d'aspect néoclassique élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée, vestige de l'ancien hôtel de Gournay profondément modifié par l'ouverture des rues de Cotte et d'Aligre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le 91 rue de Charenton/1 rue de Cotte constitue l'ancienne aile latérale ouest, avec retour sur la rue de Charenton. Sa façade a été reprise dans un style néoclassique probablement vers 1820-1840. Le bâtiment donnant sur la rue de Cotte a été épaissi côté cour. Corniche très saillante. Chaînage d'angle. Construction à usage mixte, atelier et habitation, vers 1860 sur cour dont l'accès sous porche est carrossable depuis la rue de Cotte. |
| BP | 51 rue Crozatier | Immeuble présentant une façade sur rue d'aspect vers 1860 formée de quatre travées et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Composition de façade remarquable sur le modèle palatial avec deux pilastres composites colossaux soutenant un fronton triangulaire |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | réunissant les deux travées centrales. Tympan sculpté. Ecusson ornant le centre de la façade. |
| BP | 52 à 54 rue Crozatier | Habitation, activité tertiaire et commerciale<br>Construit par l'architecte Jack Neel (1907- 1973) entre 1957 et 1960, l'immeuble du 52 rue Crozatier est particulièrement représentatif de l'architecture locative des années 1950. L'édifice est caractérisé par son programme mixte, réunissant bureaux et logements, combinaison fréquemment mise en place dans les immeubles de cette période. Haut de neuf étages, le bâtiment repose sur un socle constitué du rez-de-chaussée et des deux premiers étages, à l'alignement de la rue, qui abritent de bureaux. Les étages supérieurs accueillant les logements, se distinguent par leur retrait par rapport à l'alignement. La façade de l'immeuble est marquée par un fort mouvement courbe donné aux balcons des logements dans sa partie nord-ouest. À l'arrière, deux niveaux de terrasses disposés en gradins, également caractéristique de la période, ouvrent sur ce qui était autrefois une cour partagée en fond de parcelle. |
| BP | 187 à 189 avenue Daumesnil | Central téléphonique Daumesnil construit par l'architecte des Postes et Télécommunications Paul Guadet en 1926. Il est très représentatif, par sa monumentalité et par l'affirmation de la modernité, des constructions des Postes de l'entre-deux guerres. Les façades épousent les principes déjà élaborés par Guadet pour les équipements précédents (central Auteuil rue Jasmin en 1913 et Carnot 23 rue Médéric en 1925) : structure de béton apparente qui met en évidence les grandes portées, surmontée d'une large corniche, remplissage en briques claires de Dizy, et habillage du béton par un semis de pastilles en grès émaillé de couleurs jaune, rouge et verte. |
| BP | 199 avenue Daumesnil | Pavillon réalisé par l'architecte Joseph Bourdeix en 1879 (daté et signé), en pierre et brique, adossé en limite parcellaire, avec un petit jardin en façade. Librement inspiré du style Louis XIII et de l'architecture baroque, il présente de nombreux éléments décoratifs, ferronnerie, modénatures d'angle et de fenêtres ainsi qu'une tourelle centrale datant de la fin du XIXe siècle. C'est une des premières maisons édifiées autour de la place Félix Eboué. Malheureusement, elle est en partie occultée par un petit bâtiment de qualité médiocre, récemment construit, qui est placé devant elle. |
| BP | 216b à 250 avenue Daumesnil | Cité de la société coopérative immobilière des ouvriers de Paris réalisée en 1867 par l'architecte Louis-Charles Boileau et l'entreprise Newton et Shepard. Il s'agit des premiers immeubles construits en béton sans armature mais avec coffrages glissants. Elle témoigne que, dès ses balbutiements, la construction sociale fait appel à des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | techniques nouvelles pouvant permettre de dégager des économies appréciables sur les coûts de construction et d'entretien. Surélévation partielle vers 1878-1881 par l'architecte Ch. Lecornu. |
| BP | 129 bis à 133 ; 145 à 149 avenue Daumesnil<br>196 bis à 202 rue de Charenton<br>6 bis rue de Rambouillet | Ensemble immobilier mixte d'habitation, d'activité tertiaire et commerciale<br>Le nouveau quartier de Reuilly constitue un vaste projet d'aménagement urbain débuté par la Ville de Paris dès le milieu des années 1980 à l'emplacement de l'ancienne gare de marchandises. L'acquisition de ce vaste territoire ferroviaire non bâti et infranchissable du 12e arrondissement, étendu sur 12,5 ha, constituait pour la ville un enjeu urbanistique important, promis à redonner au secteur sa cohésion territoriale, tout en assurant la construction de logements, le développement d'équipements publics et le renforcement des activités secondaires et tertiaires. L'aménagement de la zone d'aménagement concerté (ZAC) de Reuilly, coordonné par la SEMAEST, société d'économie mixte de la Ville de Paris, et son architecte conseil Roland Schweitzer, fait l'objet d'une vingtaine de lots, attribués à presque autant d'architectes sélectionnés sur concours. La maîtrise d'ouvrage est astreinte à un cahier des charges qui définit notamment l'implantation des bâtiments par rapport à l'espace public et les grandes lignes de composition des volumes et des façades. La SEMAEST cherchait ainsi à conférer une identité au quartier en coordonnant les vocabulaires utilisés par les différents architectes, tout en leur laissant une certaine liberté. Le concours pour la réalisation de l'îlot entre la rue Montgallet et la rue de Rambouillet est remporté vers 1990 par les architectes Wladimir Mitrofanoff (né en 1933), Lê Cuong (né vers 1946) et Rémi Las Fargeas (/-/). Sur la tête orientale de l'îlot, à l'endroit où l'ancienne voie ferrée débouche du parc de Reuilly sous la forme d'une passerelle, les architectes proposent deux bâtiments, scindés par le passage de la nouvelle coulée verte. L'immeuble donnant sur la rue Daumesnil forme en plan une demi-pointe de flèche, cisaillée en son axe, à l'endroit où la passerelle de la coulée verte vient s'insérer dans le bâtiment, à quelques mètres au-dessus du sol. Le rez-de-chaussée et l'entresol sont composés de grandes baies vitrées sur châssis d'aluminium qui suggèrent la continuité de la passerelle à l'arrière, tout en donnant à l'immeuble transparence et légèreté. Ces niveaux sont faussement étayés par une série de poteaux jumelés, qui impulsent de l'élan à cette base quelque peu massive. En partie supérieure, l'immeuble est élevé de six étages carrés, revêtus de plaques blanches en béton. L'horizontalité de ces niveaux, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | en retrait de l'alignement, est résolument marquée par les balcons filants et leurs lices. La pointe du bâtiment accueille un escalier reliant la passerelle à l'avenue Daumesnil. Sur la rue de Charenton, la façade cherche davantage à s'harmoniser avec les immeubles mitoyens : la hauteur du rez-de-chaussée y est réduite, des travées de baies abritent des loggias, ainsi que quelques balcons. Les trois architectes livrent également, en 1995, le bâtiment d'angle de style paquebot à l'opposé de l'îlot sur la rue Rambouillet, à l'endroit où la passerelle débouche sur le viaduc des arts et métiers de création. |
| EPP | 34 avenue Daumesnil, 6 à 8 rue Legraverand | Objet de la protection : Décor de façade à pans de bois, élément particulier protégé<br>Situé dans le quartier des Quinze-Vingts, en face des arches du viaduc des Arts, cet immeuble bâti en 1883 est atypique par sa façade à colombages unique sur cette avenue. ce sont cescolombages qui sont protégés comme élément particulier. Le rez-de-chaussée a subi de grandes transformations à cause des commerces, néanmoins, les deux autres niveaux ont conservé leurs dispositions. Structuré en pans de bois, La plupart des maisons à pans de bois encore conservées étaient destinées aux ateliers. Ce bâtiment ne déroge pas à la règle, car il s'agit d'une ancienne fabrique de vernis, également occupé, dans les années 1890, par la société générale des cycles et automobiles. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 124 à 128 avenue Daumesnil<br>1 rue du Congo | Ensemble de logements sociaux réalisé en 1908 par l'architecte Auguste Labussière pour le groupe des maisons ouvrières (fondation Jules Lebaudy). L'architecte de la fondation, Labussière entame ici sa réflexion sur les grands ensembles de logements sociaux, à une époque marquée par le concours de la rue de Prague pour la fondation Rothschild (1905-1909). Il opte encore ici pour la cour fermée qu'il abandonnera définitivement avec l'ensemble pionnier de la rue de la Saïda (1912). Le groupe haut de huit étages comprenait 184 logements. Il était destiné à une clientèle appartenant aux classes moyennes. A l'intérieur du quadrilatère formé par les bâtiments, une vaste cour ornée d'un jardin et une autre, plus petite, occupent la moitié du terrain. Elles traduisent déjà une certaine volonté de ventiler et d'éclairer les bâtiments selon les principes diffusés par Augustin Rey. Les services communs (bains, lavoirs) sont minimaux comme dans tous les groupes de la fondation. Les façades agrémentées de terrasses, sont rehaussées de brique vernie et de pierre, afin d'éviter l'idée de casernement. Le porche est décoré de l'emblème de la fondation : une femme tendant un rameau d'olivier à une famille ouvrière. |
| BP | 179 à 181 avenue Daumesnil<br>2-4 rue Paul Dukas<br>1-5 rue Brahms | Gare de Reuilly, ancienne gare de la ligne Bastille-Nogent sur Marne, c'est un bâtiment en pierre de taille symétrique avec deux ailes latérales. Il s'inscrit dans la typologie des petites gares parisiennes de la fin du XIXe siècle. Il est situé au centre d'un petit jardin public et le long de la Promenade Plantée. Lieu de mémoire, ce bâtiment est emblématique de l'ancienne fonction ferroviaire de ce quartier et un point de repère important pour ses habitants. |
| BP | 2 rue Descos<br>130-132 avenue Daumesnil | Mairie du 12e arrondissement construite en 1874-1877 par l'architecte Antoine-Julien Hénard. Elle s'inscrit dans une série de commandes qui aboutirent, dans un intervalle de quatre ans, à la réalisation des trois mairies des 15e, 19e et 12e arrondissements, avec une réelle recherche d'originalité. Hénard s'inspire ici des styles Renaissance, Louis XIII, Louis XIV et agrémente l'édifice de bossages, de lucarnes et d'un campanile. La mairie, précédée d'un jardin, est bâtie sur un plan trapézoïdal, comme la mairie haussmannienne du XIe arrondissement. Elle se compose d'un pavillon central en saillie, comprenant un porche ouvert, accessible aux voitures. Le pavillon est rythmé au rez-de-chaussée par trois arcades encadrées de colonnes doriques baguées et cannelées. Un campanile octogonal très ouvragé, haut de 36 mètres et comportant deux étages, domine l'édifice. La façade, percée de fenêtres à meneaux croisées, est animée par une alternance de pierre blanche et de brique, qui pastiche librement le style Louis XIII. Les briques émaillées de couleurs bleu, rouge et rose forment des dessins géométriques et contribuent à |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'élégance de la façade. Les combles à la Mansart sont revêtus d'ardoise. |
| BP | 57 à 61 boulevard Diderot | Caserne des sapeurs-pompiers de Reuilly, reconstruite après l'incendie en 1847 des bâtiments de l'ancienne manufacture des Glaces, servant de casernement à l'armée sous la Monarchie de Juillet. Elle se compose d'un bâtiment principal et de deux bâtiments latéraux. Le bâtiment principal, bordé de refends, comportedeux étages sur rez-de-chaussée et un étage mansardé. Il comprend un avant-corps central surmonté d'un fronton triangulaire. Ce bâtiment est conçu selon le type Belmas, du nom du capitaine de génie, élève de l'architecte Jean-Nicolas-Louis Durand et qui élabora ce modèle. Il s'inscrit dans la typologie des bâtiments publics construits au tournant du Second Empire. |
| BP | 148 boulevard Diderot | Hôtel particulier<br>L'hôtel est installé à alignement du boulevard Diderot, percé en 1852 sous le nom de Mazat, qu'il conserve jusqu'en 1879. Sur le flanc méridional compris entre la rue de Reuilly et la rue de Picpus, le boulevard est loti à la fin du XIXe siècle de plusieurs habitations basses d'étages avec cour ou jardin. Commandé par M. Olive en 1884, l'hôtel est construit par Edmond Bellan (/-/), en collaboration avec son fils Fernand (1852-1913).<br>L'architecture d'un étage est élevée en pierre de taille, ornée de refends en rez-de-chaussée. La façade symétrique sur rue présente deux travées centrales, percées de baies droites, et deux travées latérales plus larges, présentant en rez-de-chaussée des baies couvertes en arc surbaissé, et à l'étage, des baies géminées, droites, flanquées de balcon. Les architectes puisent dans le répertoire du style Louis XV avec des décors concentrés sur le haut des ouvertures : cartouche, agrafes et consoles de balcons. Les façades latérales sont aveugles. La toiture au-dessus de la corniche saillante a été modifiée. |
| BP | 16 à 18 boulevard Diderot<br>110 allée de Bercy<br>1 à 5 place Louis Armand | Vestige de l'ancienne gare de Lyon. Immeuble de bureaux en pierre de taille, puissant et sobrement traité. Il délimite la partie sud de l'esplanade de la gare. Outre sa qualité architecturale, il possède une valeur de mémoire dans le site car il est l'unique vestige du tracé de l'ancienne place triangulaire située devant la première gare de Lyon, face à |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | la rue de Lyon. En effet, ce bâtiment était le symétrique du bâtiment de la gare par rapport à l'axe de la rue de Lyon. |
| BP | 13 boulevard Diderot<br>213 rue de Bercy | Hôtel Massilia construit en 1911 par l'architecte Marcel Oudin, architecte des magasins du Printemps, boulevard Niel. L'immeuble occupe l'ensemble d'une parcelle triangulaire et compte six étages sur rez-de-chaussée, atteignant ainsi une densité exceptionnelle. Sa structure est dessinée comme elle le serait avec une charpente métallique, à l'exception des hauteurs où elle devient décorative. Les briques blanches sont utilisées comme remplissage de l'ossature de béton armé beige, laissée apparente, avec des modulations que n'eut pas permis un autre matériau. La façade principale est animée par deux bow-windows centraux encadrant des balcons. On remarque les ferronneries des balconnets. Par sa forme et sa position, c'est un bâtiment que les usagers de ce quartier de la gare de Lyon identifient et connaissent bien. |
| BP | 2 à 6 rue Dorian<br>12 rue de Picpus | Ensemble d'immeubles de rapport, inspirés pour partie de l'Art Nouveau, réalisés entre 1905 et 1909 par l'architecte Jean Falp. La tourelle d'angle crénelée, agrémentée de têtes d'animaux mythiques, évoque l'inspiration médiévale. Le travail de ferronnerie "en ailes de papillon" et les motifs sculptés encadrant les portes sont particulièrement représentatifs du style Art Nouveau. |
| BP | 1 à 11 rue Dorian<br>12bis rue Picpus | L'architecte Jean Falp (1868-1943) construit en 1907 cet immeuble représentatif de l'Art nouveau, dans le même style que de nombreux autres bâtiments qu'il réalise dans le 12e arrondissement, comme ceux situés aux 2, 4 et 6 rue Dorian, au 41 avenue de Saint-Mandé, et au 17 avenue de Bel-Air. Cet immeuble de sept étages est rythmé par six travées composées de baies de différentes dimensions. Le revêtement en pierre confère à l'architecture un aspect massif, adouci par les nombreux ornements sculptés. Les baies sont soulignées par des archivoltes en relief, dont celles des baies plus grandes sont agrémentées de fleurs ou de têtes de jeunes filles aux longues chevelures. Ce thème ornemental accompagné de la stylisation végétale est la signature des œuvres de Falp. Des visages féminins, inspirés par la peinture préraphaélite en vogue au tournant du siècle, remplacent les traditionnels chapiteaux à feuillage et surmontent les pilastres colossaux qui animent la façade de l'immeuble. Le panneau supérieur de la porte d'entrée reprend le motif des jeunes filles émergeant au milieu d'un feuillage et de fleurs. La clé de voûte est agrémentée d'une tête de chien et de fleurs. Les ferronneries des garde-corps, et surtout |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | du balcon filant du dernier étage carré, présentent des élégants motifs végétaux stylisés. |
| BP | 11 à 13 rue Dugommier<br>4 bis rue Pleyel | Immeuble d'habitation<br>Ces deux immeubles Art déco s'élèvent chacun sur sept étages. Conçus par des architectes différents et à trois années d'intervalle, ils forment toutefois un ensemble cohérent au sein de cette rue qui ne compte pas d'autres bâtiments représentatifs de ce style. L'immeuble du 11 rue Dugommier, édifié sur des plans de l'architecte Marcel Marchand (/-/) pour Maurice Gourdet, est achevé en 1932. De plan rectangulaire, il occupe l'avant d'une parcelle de même forme dont l'arrière est occupé par une cour donnant accès à un bâtiment d'un étage à usage commercial préexistant et conservé. Symétrique, il se compose d'un rez-de-chaussée surmonté de six étages carrés et d'un dernier étage sous comble en retrait prononcé, ménageant ainsi une grande terrasse sur toute la largeur de l'édifice. Le rez-de-chaussée de l'immeuble est percé d'une porte d'entrée centrale au chambranle mouluré. Elle est encadrée de part et d'autre par un commerce. La travée centrale du premier étage est percée d'un triplet de fenêtres encadrées de chaque côté par un oculus octogonal puis par une fenêtre rectangulaire. Les trois travées centrales des étages deux à cinq forment un bow-window au revêtement de béton peint en blanc et les deux travées externes sont à remplissage de brique rouge, percé de fenêtres rectangulaires. La travée centrale du bow-window est constituée en balcon desservi par deux portes-fenêtres. Les deux autres travées qui l'encadrent sont à fenêtres en angle avec trumeau de séparation surmonté d'une discrète bague de mosaïque blanche, bleue et dorée. Elles s'achèvent en lucarne percée de deux petites fenêtres au sixième étage, en léger retrait, dont les autres travées sont précédées de balcons. Ce vocabulaire Art décor est renforcé par l'ornementation. Les deux tiers supérieurs du chambranle des fenêtres du cinquième étage sont ainsi constitués de bas-reliefs en béton moulé au motif floral stylisé, les pilastres filant sur toute la hauteur du bow-window de part et d'autre des balcons sont striés, enfin, la porte d'entrée et l'ensemble des garde-corps en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | ferronnerie d'origine sont ornés de motifs géométriques caractéristiques de ce style. L'immeuble voisin du 13 rue Dugommier, achevé en 1929, est érigé sur les plans des architectes J. et R. Vieux (/-/), R. Ardouin (/-/) et F. Lemaistre (/-/) pour la société immobilière de la rue Pleyel. Sur un plan en U ménageant une cour intérieure, il prend place sur une parcelle quasi rectangulaire traversante et dispose d'une façade secondaire sur la rue Pleyel. Large de sept travées, il se compose d'un rez-de-chaussée entresolé surmonté de cinq étages carrés et d'un dernier étage sous comble en retrait ménageant une grande terrasse sur toute la largeur de l'édifice. Le rez-de-chaussée et l'entresol ont été conçus pour accueillir un garage. Deux paires de piliers cannelés semi-engagés en béton moulé peints en blanc matérialisent l'entrée de l'atelier, elle-même surmontée d'une large fenêtre horizontale aux deux trumeaux de béton au niveau de l'entresol. Les ouvertures aux châssis métalliques d'origine de type atelier ont été altérées par l'ajout de ventilations et d'un système de climatisation. Une entrée pour piétons se trouve en partie droite de l'édifice alors que sa partie gauche est occupée par deux vitrines. Les étages deux à six comportent huit travées percées de fenêtres rectangulaires dont trois sont en bow-window. Des balcons sont ménagés au second étage à l'aide de garde-corps de béton reliant entre elles les travées de bow-windows. Le cinquième étage, en léger retrait, ménage des balcons entre ces travées. La frise à motifs de palmettes inversées précédant la corniche entre les cinquième et sixième étages, ainsi que la frise de béton moulé couronnant les bow-windows rappelant le motif de ses allèges et de ses garde-corps également en béton moulé, inscrivent clairement cet édifice dans le style Art déco. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 à 7 bis rue de la Durance | Immeuble d'habitation<br>Signé et daté en façade, l'immeuble est réalisé en 1909 par l'architecte Diogène Gourdain (1877-1948), élève de Georges Scellier de Gisors à l'École des beaux-arts, et associé sur ce projet au sculpteur-ornementaliste Hector Despois de Folleville (1848-1929). Cette construction de sept étages sur rez-de-chaussée reprend la disposition traditionnelle des immeubles haussmanniens, où les deuxième et cinquième étages sont agrémentés par des balcons filants. Sept travées composent cette façade symétrique et axée autour de la porte d'entrée.<br>L'architecte travaille la composition architecturale par l'emploi de plusieurs matériaux qui créent des effets de polychromie. Le béton est utilisé au rez-de-chaussée pour asseoir les élévations ainsi que sur les encadrements de baies du premier étage, et les linteaux, appuis de baies et balcons des étages supérieurs. Le même matériau sert au sculpteur pour former les bas-reliefs qui ornent les clés, médaillons et supports de balcons. Le parement est revêtu aux étages de briques de couleur blond-gris, rehaussées de briques rouges et de carreaux de céramique bleue émaillée au droit des linteaux et des trumeaux. Les garde-corps en fer forgé, avec leurs motifs à trame orthogonale et bandeau végétal, contribuent à animer cette façade. Côté cour, l'élévation est enduite et dépourvue d'ornements.<br>L'immeuble a fait l'objet de plusieurs campagnes de travaux comprenant notamment la transformation en 1986 des fenêtres du rez-de-chaussée en portes, à droite de l'entrée ; le remplacement, côté rue, en 1990-1995 des combles mansardés en terrasses ; ainsi que le remplacement en 1994 de la menuiserie en bois de la porte d'entrée par une menuiserie en ferronnerie. Une cage d'ascenseur a été logée sur la façade sur cour avant 1994. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 3 ; 2 à 4 place Édouard Renard<br>2 à 4 boulevard Soult<br>2 à 8 rue de l'Amiral la Roncière le Noury<br>1 à 9 avenue Armand Rousseau<br>104 boulevard Poniatowski<br>1 à 9 rue Marcel-Dubois<br>7 à 15 avenue du Général Laperrine | Ensemble immobilier ILM<br>L'ensemble d'ILM encadrant la place Édouard-Renard constitue l'une des plus belles réalisations de la ceinture, conçu par Louis Madeline (1882-1962) entre 1931 et 1935 pour la société de gérance des immeubles municipaux (SGIM), à peine fondée (1931). Le lotissement des bastions 4 et 5 de la Porte Dorée est mis à l'étude en 1931, avant même la fermeture de l'exposition coloniale installée à cet endroit. La SGIM obtient les terrains prestigieux bordant la place, quand le reste des terrains est confié à la Société anonyme de gestion immobilière (SAGI) et à l'architecte Louis-Clovis Heckly (1893-1975). Madeline conserve le dispositif adopté par Léon Bazin (1900-1976) pour l'entrée d'honneur de l'exposition, avec une place centrale oblongue, et fragmente son plan masse en trois corps de bâtiments indépendants, offrant ainsi des vues sur le bois, sur le square Van Vollenhoven et sur le square de l'autre côté de la place. Ces immeubles de six étages surmontés d'une pergola en béton typique des habitations à bon marché (HBM) de cette période se démarquent par la simplicité de leurs élévations en brique claire rythmées par la présence de bow-windows, mais aussi par des balcons et des garde-corps en ferronnerie. La géométrie des formes rappelle bien l'esthétique Art déco en vogue pour les HBM des années 1920-1930. Si la densité de l'opération a finalement été amoindrie par rapport au premier projet de lotissement de Madeline, ces ILM forment un ensemble cohérent avec les immeubles entourant les squares, dans la tradition des plans semi-fermés des HBM. Le square Van Vollenhoven abrite de surcroît une fontaine à gradins en mosaïque, vestige de l'Exposition de 1931. |
| BP | 11 à 19 rue Erard | Tours de logements construites par l'agence Anger-Heymann-Puccinelli en 1962. Ces trois tours de logements constituent le premier projet dont Mario Heymann ait eu la responsabilité totale au sein de l'agence. On y reconnaît son souci de concevoir un immeuble de grande dimension comme un empilement de maisons individuelles produisant un jeu de volume et un effet plastique. La façade retrouve ici son rôle traditionnel de frontière entre l'espace privatif et l'espace public et n'est par conséquent plus traitée sur le mode de l'effacement. En ce sens, le travail de Mario Heymann marque une inflexion importante dans la modernité en architecture. |
| BP | 10 à 18 rue Ernest Lacoste | Ensemble de villas présentant des façades composées de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et de deux travées. Précédée d'un jardinet, elles s'inscrivent dans une séquence homogène. Ces maisons de ville présentent des caractéristiques très similaires : un rez-de-chaussée comportant le garage et le perron donnant sur le premier étage et les pièces de réception. Une travée est traitée en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | avant-corps avec un parement à bossage et un garde-corps à balustres à l'étage noble. Une toiture en ardoise percé d'oeil de boeuf et de lucarnes. L'ensemble évoque l'architecture de lotissement des années vingt et son utilisation du registre éclectique. |
| BP | 2 à 6 rue Ernest Lavisse<br>5 à 11 rue Albert Malet | Ensemble immobilier ILM<br>Cet immeuble à Loyer Modéré (ILM) est construit en 1933, pour l'office public des habitations à loyer modéré de la Ville de Paris (OPHLM-VP). Il fait partie d'un ensemble construit sur l'ancien Bastion n°8 de l'enceinte de Thiers, abandonnée au début du XXe siècle, dérasé, et lotie d'habitations à bon marché (HBM) à partir de 1926. Le bâtiment, haut de sept étages, est implanté à l'alignement sur la rue Ernest-Lavisse. La façade est composée d'un rez-de-chaussée servant de socle à la composition. Le premier étage de la façade centrale est traité de la même façon. La façade des étages supérieurs est réalisée en brique, ponctuée de balcons recouverts d'enduit blanc, tout comme le cinquième étage. La composition est couronnée par un dernier niveau, en brique sur la façade centrale et en béton gravillonné sur les ailes latérales. Le bâtiment est construit dans un style Art déco, particulièrement en vogue durant l'entre-deux-guerres, comme en témoignent de nombreux éléments sur la façade, comme les portes d'entrée encadrées de pilastres aux formes géométriques et surmontées de bas-reliefs, ou encore le traitement des consoles, des balcons, des garde-corps et du fronton principal, en gradin, orné d'un bas-relief. |
| BP | 9 rue Fabre d'Églantine | Immeuble de rapport de style éclectique réalisé en 1896 par l'architecte G. Lobbée. Il présente une riche décoration de style néo-gothique sur une façade, en pierre et brique, pastichant le style Louis XIII. Le hall est orné de moulages et de faux colombages animent les ailes, oriels et fenêtres sur cour. Il fournit une illustration très théâtralisée et maniérée du goût pour le pittoresque et l'imitation des styles historiques en vogue dans l'architecture bourgeoise de la Belle-Epoque. |
| BP | 30 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble d'activité édifié en 1885 par l'architecte Victor Calemard. Les quatre étages sur rez-de-chaussée sont à usage d'activité et caractérisé par de larges baies vitrées. Les montants de part et d'autre de la façade sont mis en valeur par la pierre de taille alternant le noir et le blanc. L'oeil de boeuf du comble constitue un ajout récent. Par son architecture métallique affirmée, cet immeuble annonce l'esthétique des immeubles commerciaux édifiés vers 1900 rue d'Uzès et rue Réaumur. Il est le premier immeuble de ce côté de la rue en partant de la Bastille à |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rompre avec l'esthétique à dominante XVIIIe et à affirmer un style industriel. |
| BP | 54 rue du Faubourg Saint-Antoine | Cour du Bel-Air. Fiche inventaire général : entre 1637 et 1674, lotissement de six petites maisons sur la rue du faubourg Saint-Antoine (n°52-62) dont quatre surélevées au XIXe siècle ; hôtel du bel air construit au coeur de l' îlot entre cour et jardin avec communs dans la seconde moitié du XVIIe siècle ; jardin remplacé par un chantier de bois et des maisons avec boutiques construites autour de la cour au début du XVIIIe siècle ; entre 1733 et 1765, petit bâtiment adossé à l'ouest de l'hôtel ; entre 1765 et 1822, ateliers disposés au centre de la cour, aujourd'hui démolis ; entre 1822 et 1832, bâtiments construits au sud de l'hôtel, fermant la parcelle et désolidarisant la cour du bel air du chantier donnant à l'arrière rue de Charenton sur laquelle est édifiée une maison de deux étages ; entre 1835 et 1852, logements et ateliers construits au nord et à l'est de la cour lorsque celle-ci est amputée de la parcelle 52 et petit immeuble édifié rue de Charenton ; entre 1852 et 1883, vastes ateliers édifiés passage du chantier et rue de Charenton ; ces derniers sont transformées en école de garçons par l'architecte Lheureux, doublée d'une école de filles par Calemard en 1891. |
| BP | 122 rue du Faubourg Saint-Antoine | Bâtiment sur rue d'un étage carré sur rez-de-chaussée d'aspect et sans doute d'origine du XVIIIe siècle construit sur une parcelle peu profonde. La façade, composée symétriquement, comprend cinq travées. Le brisis est percé de trois lucarnes cintrées à charpente en bois apparente. La porte dans l'axe de symétrie du bâtiment présente une légère arrière-voussure. Il s'agit de la construction la plus basse de cette séquence remarquable qui s'étend du square Trousseau à la rue de Cotte et dont les bâtiments les plus anciens sont "tenus" aux extrémités par deux immeubles de rapport du début du XXe siècle. La composition de cet ensemble constitue une forme de condensé du paysage et des modulations de ligne de ciel du faubourg. |
| BP | 156 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison dans son aspect actuel du XVIIIe siècle présentant une façade composée de cinq travées cantonnée par des chaînages et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Les appuis de fenêtres en fer forgé sont conservés, dont le garde-corps original du balcon du premier étage agrémentées d'un monogramme et d'une inscription : "A la grappe Degois" correspondant à une enseigne de cabaret. Les baies légèrement cintrées sont entourées de bandeaux plats. Le toit est percé de lucarnes |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | en bâtière. Cour à l'arrière comprenant des constructions diverses à usage mixte. L'immeuble sur rue arbore des matériaux "pauvres", mais son ampleur et ses proportions sont presque palatiales. Il s'intègre à l'effet d'ensemble de cette séquence remarquable du faubourg Saint-Antoine. |
| BP | 166 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison dans son aspect actuel de la première moitié du XVIIIe siècle présentant une façade composée de deux travées cantonnées par des chaînes de refends et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée surmontée d'une double lucarne sous un fronton triangulaire. Corniche asymétrique. Garde-corps en fonte vers 1840. |
| BP | 168 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison dans son aspect actuel vers 1750 présentant une façade sur rue composée de trois travées cantonnée par des chaînes de refends et élevée de trois étages carrés sur entresol et rez-de-chaussée. Mansardes. Appuis de fenêtre en fer forgé de style Louis XV conservés. Corniche à denticules. Comble ajouté vers 1860. Cet édifice s'insère dans une séquence historique remarquable par sa diversité d'échelle et d'époque du faubourg Saint-Antoine. |
| BP | 176 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison présentant une façade sur rue d'aspect vers 1830 composée de deux travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Immeuble de petite dimension, mais dont la qualité, liée à la délicatesse de sa modénature, contribue à l'intérêt urbain de la séquence remarquable de cette partie de la rue du faubourg Saint-Antoine. |
| BP | 196 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble sur rue présentant une façade d'aspect du milieu du XVIIIe siècle composée de trois travées séparées par des chaînes de refends et élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Appuis de fenêtre en fer forgé conservés au premier étage. Fenêtres cintrées. Passerelles métalliques sur la façade arrière. Cour composée de bâtiments à usage mixte, activité et habitation, de la seconde moitié du XIXe siècle. Pavage ancien. Le bâtiment sur rue a été percé d'un passage carrossable à l'époque de la constitution de la cour (vers 1860). Son caractère composite ne réduit pas sa qualité monumentale qui en fait un jalon important de la séquence remarquable de cette partie du faubourg Saint-Antoine. |
| BP | 202 rue du Faubourg Saint-Antoine | Bâtiments d'origine des XVIIIe et XIXe siècle dont la sédimentation architecturale complexe s'allie harmonieusement au paysage urbain. La caractère peu monumental et composite des bâtiments est d'autant plus intéressant que ceux-xi sont perceptibles en vision lointaine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 206 rue du Faubourg Saint-Antoine | Maison Louis XVI présentant une façade composée de cinq travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée, surmontée d'un comble percé de cinq lucarnes. Au premier étage, la fenêtre centrale rectangulaire est rehaussée par une table sculptée d'un faisceau de feuilles de laurier. La travée centrale est scandée sur la hauteur des deux étages par deux tableaux verticaux imitant les pilastres. Deux pots à feu en bas relief ornent la base de ces tableaux. Une frise de grecques sépare les travées latérales des premier et second étages. Les appuis de fenêtre en fer forgé du premier sont de formes circulaires et ceux de la fenêtre centrale forment des entrelacs. L'immeuble est couronné par une corniche à denticules, motif décoratif que reprend la corniche surmontant le portail d'entrée. Bâtiments bas à usage mixte sur cour d'origine de la seconde moitié du XIXe siècle. Pavage ancien. |
| BP | 210 rue du Faubourg Saint-Antoine | Ensemble d'ateliers conçu en 1905 par l'architecte Gabriel Ruprich-Robert, disciple de Constant-Dufeux aux Beaux-Arts. Le plan de la façade est constitué d'une ossature métallique habillée de brique dégageant de grandes baies vitrées. Le bâtiment est remarquable par le rapport des creux et des pleins et par le soin apporté aux détails, comme les minces chapiteaux de pierre qui coiffent les piliers de brique et supportent les linteaux métalliques des planchers. |
| BP | 266 à 268 rue du Faubourg Saint-Antoine | Deux maisons à loyer élevées vers 1830. Ces deux immeubles, très en retrait de la chaussée, présentent deux façades en plâtre sobrement traitées. Au n° 268 : la façade est ornée de niches abritant des statues et d'une porte d'entrée avec une imposte sculptée. Ces deux constructions présentent une valeur historique car leur recul actuel par rapport au tracé de la rue du Faubourg Saint-Antoine correspond à l'ancien alignement de cette rue lorsqu'elle débouchait en s'élargissant, sur la place du Trône (actuellement place de la Nation). |
| BP | 270 à 272 rue du Faubourg Saint-Antoine | Immeuble de rapport construit en 1887 par l'architecte F.-A. Bocage à l'âge de 27 ans. Façade en pierre de taille composée symétriquement et élevée de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée. Balcons à l'étage noble, au deuxième étage. Corniche à modillons séparant le troisième et quatrième étage. Eléments de décor rigoureusement ordonnés et peu saillants. Oeuvre précoce d'un architecte proche du mouvement Art Nouveau, disciple de Guadet aux Beaux-Arts. |
| BP | 2 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>1 rue de Charenton | Bâtiment en forme de proue s'avançant sur la place de la Bastille. Elévation de trois étages carrés sur entresol et rez-de-chaussée avec une hauteur croissante à chaque étage laissant supposer des surélévations successives. Modénatures simples avec quelques frontons et pilastres |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | habillant le pan coupé. Les qualités "diachroniques" et "synchroniques" de ce bâtiment ne sont pas exceptionnelles, mais la façade dans sa modestie offre une image caractéristique du faubourg sur la place de la Bastille. A l'échelle du paysage urbain, ce bâtiment revêt donc une importance déterminante. |
| BP | 12 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>11 rue de Charenton | Immeuble dans son aspect actuel d'origine du XVIIIe siècle présentant une façade composée de deux travées et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol sur la rue du faubourg Saint-Antoine. Garde-corps en fer forgé conservés. Entresol profondément dénaturé. La façade secondaire sur la rue de Charenton, de trois étages carrés sur rez-de-chaussée, a été mieux préservée. La faible hauteur de corniche provoque un hachage intéressant de la ligne de ciel avec les bâtiments mitoyens. Par sa simplicité, cette façade constitue un élément important de la séquence remarquable de la place de la Bastille au carrefour Charonne. |
| BP | 14 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>13 rue de Charenton | Immeuble présentant une façade sur la rue du faubourg Saint-Antoine d'écriture composite, alliance de baroque (motif des ferronneries, arabesques ornant les piédroits de mansardes) et de néo-classicisme (grecques sur les appuis de fenêtre, corniche à modillons, chambranles rectangulaires moulurés). La datation d'origine (fin XVIIIe) ne peut être qu'estimative. Les garde-corps en fer forgé à motif de spirales sont de très belle qualité. L'entresol a subi la même dénaturation qu'aux n°10-12. La façade rue de Charenton d'une grande sobriété et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée a été préservée. |
| BP | 16 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>15 rue de Charenton | Maison vers 1750 présentant une façade Louis XV remarquable ; elle est le pendant de sa voisine du n°18. La façade sur la rue du faubourg Saint-Antoine est composée de deux travées cantonnée de refends et élevée de trois étages carrés bien hiérarchisés sur rez-de-chaussée. Les baies sont cintrées soulignées de bandeaux plats et portent de remarquables appuis de fenêtre en fer forgé Louis XV. Les appuis ont été modifiés au premier étage par la suppression des allèges, mais gardent leurs caractéristiques d'origine aux étages suivants. Les clés des fenêtres aux deux premiers étages s'ornent d'un motif de coquille sculptée. Par rapport à ses voisines, cette maison se distingue par sa tenue décorative et son sens des proportions qui la rapproche plus de l'architecture savante que de la production vernaculaire de la période. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 18 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>17 rue de Charenton | Maison vers 1750 présentant sur la rue du faubourg Saint-Antoine une façade Louis XV remarquable ; elle est le pendant de sa voisine du n°16. La façade principale est composée de deux travées cantonnée de refends et élevée de trois étages carrés bien hiérarchisés sur rez-de-chaussée. Les baies sont cintrées soulignées de bandeaux plats et portent de remarquables appuis de fenêtre en fer forgé Louis XV. Les appuis ont été modifiés au premier étage par la suppression des allèges, mais gardent leurs caractéristiques d'origine aux niveaux supérieurs. Les clés des fenêtres aux deux premiers étages s'ornent d'un motif de coquille sculptée. Une niche abritant anciennement une sculpture votive aujourd'hui disparue subsiste entre les travées du second étage. Par rapport à ses voisines, cette maison se distingue par sa tenue décorative et son sens des proportions qui la rapproche plus de l'architecture savante que de la production vernaculaire de la période. |
| BP | 22 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>21 rue de Charenton | Immeuble présentant sur la rue du faubourg Saint-Antoine une façade d'aspect vers 1800 composée de deux travées cantonnées de chaînes de refends et élevée de trois étages carrés et un étage d'attique sur rez-de-chaussée. Corniche à motif de lancette, toiture à quatre croupes. Le style néoclassique de cette façade et sa justesse de proportions en font un élément important de la séquence remarquable s'étendant entre la place de la Bastille et le carrefour avec la rue de Charonne. |
| BP | 24 à 26 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>23-25 rue de Charenton | Série de trois maisons sur la rue du faubourg Saint-Antoine et série de deux maisons sur la rue de Charenton, séparées par une cour avec un puits, construites dans la seconde moitié du XVIIe siècle, avant 1682. Entre 1761 et 1764, les maisons sur la rue du faubourg Saint-Antoine ont été reconstruites presque entièrement derrière une façade uniforme par le maçon Bonnot et le plombier Halbot, ainsi que le 23 rue de Charenton, avec boutiques au rez-de-chaussée et magasins de meubles dans les étages. (source : Inventaire général). Les garde-corps en fer forgé ornant les baies rue du faubourg Saint-Antoine sont d'une qualité et d'une esthétique qui les rapprochent de ceux des n°16-18 rue du faubourg Saint-Antoine. |
| BP | 186 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>3 place du Docteur Antoine Béclere | Pavillon d'un étage sur rez-de-chaussée issu de l'enceinte de l'hôpital Saint-Antoine (anciennement aménagé en chapelle d'après témoignage d'un riverain). Il se compose d'un corps de bâtiment principal d'aspect fin XVIIIe et d'une extension postérieure donnant sur la place du Docteur Antoine Béclère. Esthétique néoclassique en relation avec les constructions primitives de l'hôpital et qui participe à la diversité esthétique de cette portion du faubourg Saint-Antoine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>3 rue de Charenton | Immeuble d'habitation traversant élevé de trois étages sur rez-de-chaussée et entresol formant un compromis entre l'architecture de faubourg et l'haussmannisme des quartiers centraux. La façade arrière, sur la rue de Charenton possède un caractère pré haussmannien (vers 1830). Les étages supérieurs sur la rue du faubourg Saint-Antoine possèdent en revanche un aspect fin XIXe. Ce bâtiment est un des éléments constitutifs de la séquence remarquable du paysage de la pointe d'îlot faubourg Saint-Antoine - rue de Charenton. |
| BP | 56 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>5 passage du Chantier | Cour du Bel-Air. Fiche inventaire général : entre 1637 et 1674, lotissement de six petites maisons sur la rue du faubourg Saint-Antoine (n°52-62) dont quatre surélevées au XIXe siècle ; hôtel du bel air construit au coeur de l' îlot entre cour et jardin avec communs dans la seconde moitié du XVIIe siècle ; jardin remplacé par un chantier de bois et des maisons avec boutiques construites autour de la cour au début du XVIIIe siècle ; entre 1733 et 1765, petit bâtiment adossé à l'ouest de l'hôtel ; entre 1765 et 1822, ateliers disposés au centre de la cour, aujourd'hui démolis ; entre 1822 et 1832, bâtiments construits au sud de l'hôtel, fermant la parcelle et désolidarisant la cour du bel air du chantier donnant à l'arrière rue de Charenton sur laquelle est édifiée une maison de deux étages ; entre 1835 et 1852, logements et ateliers construits au nord et à l'est de la cour lorsque celle-ci est amputée de la parcelle 52 et petit immeuble édifié rue de Charenton ; entre 1852 et 1883, vastes ateliers édifiés passage du chantier et rue de Charenton ; ces derniers sont transformées en école de garçons par l'architecte Lheureux, doublée d'une école de filles par Calemard en 1891. |
| BP | 6 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>5 rue de Charenton | Immeuble d'habitation présentant une façade principale sur la rue du faubourg Saint-Antoine composée de deux travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol. La différence d'ordonnance d'élévation entre les deux façades révèle nettement le statut secondaire de la façade donnant sur la rue de Charenton. L'étroitesse de la parcelle et la modestie des matériaux employés donnent à cet immeuble 1850-1860 une allure anté-haussmannienne. Le grand resserrement du parcellaire sur cette partie du faubourg Saint-Antoine valorise la diversité des écritures architecturales. L'haussmannisme de la façade sur la rue du faubourg Saint-Antoine est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une simple contagion formelle. En effet, la parcelle a une forme qui dénote une origine largement antérieure à l'époque haussmannienne. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP et EPP | 74 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>59-61 rue de Charenton | Emplacement présumé de la cour des Bourguignons qui, au milieu du 18e siècle, constitue deux entités distinctes : une maison sur la rue du Faubourg Saint-Antoine à deux étages avec jardin à l' arrière et une maison sur la rue de Charenton avec deux longues ailes en équerre et cour à l' arrière ; à la fin du 18è siècle début 19è siècle, construction d' un hangar de dix travées le long du mur oriental de la cour ayant issue sur la rue du Faubourg Saint-Antoine ; hangar détruit en 1861 et remplacé en 1862 par le bâtiment actuel de quatre étages pour la manufacture des magasins Krieger ; construction en face d'un bâtiment identique abritant des ateliers et des appartements en 1865 et 1866; en 1868, le fond de la cour est ferme par un atelier et par la cage de la machine à vapeur au-dessus desquels se dresse la cheminée d' usine; l' immeuble actuel sur la rue du Faubourg Saint-Antoine a été reconstruit entre 1880 et 1885 ; construction en 1880 des ateliers autour de la cour ayant issue sur la rue de Charenton par l'architecte Daubourg pour la société Damon et Cie, ancienne maison Krieger; en 1886, cette société fait démolir et reconstruire avec un retrait de 1,80 m l'immeuble de la rue de Charenton par l'architecte Renault. (Source : fiche de l'Inventaire général, 1986) |
| BP | 50 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>6-10 et 11 passage de la Boule Blanche | Le bâtiment sur la rue du faubourg Saint-Antoine, élevé de trois étages carrés et un niveau d'attique sur rez-de-chaussée, arbore malgré des modénatures très sobres, une certaine qualité monumentale à l'entrée du passage de la Boule Blanche vers la rue de Charenton (bâtiment d'origine XVIIIe mais repris et surélevé vers 1850). L'immeuble ouvrier Art Nouveau du 6-8 passage de la Boule Blanche est un exemple, exceptionnel à l'échelle de Paris, de la concrétisation des notions "d'Art dans tout" et "d'Art pour tous" qui fondent en partie le mouvement de l'Art Nouveau. On remarque notamment la qualité de ses ornements floraux en grès flammé. |
| BP | 8 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>7 rue de Charenton | Immeuble d'habitation d'aspect fin XVIIIe dont la façade principale, sur la rue du faubourg Saint-Antoine, est composée de deux travées cantonnées de refends et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol. Les modénatures sont simples : traits de refends apparents sur l'enduit, consoles discrètes sous les appuis de fenêtre. Malgré l'économie de moyens, le registre architectural distingue ce bâtiment de l'esthétique vernaculaire. |
| BP | 10 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>9 rue de Charenton | Immeuble d'aspect début XIXe présentant une façade sur la rue du faubourg Saint-Antoine composée de deux travées et élevée de trois étages carrés sur entresol et rez-de-chaussée. Les étages d'habitation ont conservés des appuis de fenêtre sur consoles caractéristiques. L'entresol commercial est en revanche complètement dénaturé alors que la façade secondaire sur la rue de Charenton a |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | été mieux préservée. L'immeuble s'inscrit dans une séquence où la diversité des architectures ne nuit pas à la cohérence de l'ensemble. La syntaxe néoclassique soignée, différenciée à chaque étage par un traitement particularisé des allèges, reproduit ici sur une parcelle vernaculaire et avec des matériaux économiques, les modèles de la "grande architecture". |
| BP | 68 rue du Faubourg Saint-Antoine<br>passage du Chantier | Immeuble à usage mixte activité et logement construit en 1891 par l'architecte Louis Salvan pour Couder (demande d'autorisation de bâtir : B.M.O. 15 août 1891). Composé de trois travées, il se caractérise par la superposition de trois niveaux d'activité sur rez-de-chaussée surmontés de deux niveaux de logements. Chaque fonction est bien identifiée : les étages d'activité affichent de grandes baies vitrées et les niveaux d'habitation arborent l'écriture plus traditionnelle de l'immeuble de rapport. L'esthétique composite qui en résulte n'occulte pas pour autant l'inspiration des grands modèles parisiens. La partie basse de l'immeuble a été réaménagée par l'architecte Jean-Michel Wilmotte en 1991 (modifications des baies et des menuiseries notamment). Sa position, face à l'embouchure de la rue de Charonne, lui confère en outre une grande importance dans le paysage urbain. |
| BP | 41 à 53 rue de Fécamp<br>2 à 34 rue Edouard Robert<br>10-12 rue Tourneux | Ensemble d'Habitations à Bon Marché construit par l'architecte Alexandre Maistrasse en 1920-1924. Il s'agit de l'un des premiers ensembles achevés par l'Office public d'HBM avec celui de la rue de l'Ourcq. Il comprend 605 logements, du studio au quatre pièces. Au rez-de-chaussée, les locaux collectifs strictement indispensables : lavoir, bains, garderie d'enfants, dépôt mortuaire. Le projet est dessiné par l'agence d'architecture de l'Office nouvellement constituée : Maistrasse, Provençal, Brandon et Besnard, les quatre architectes salariés furent ainsi invités à présenter des esquisses. Ce fut le parti proposé par Maistrasse et Besnard qui fut retenu. Il était directement issu des concours lancés par la Ville en 1913 : bâtiment à l'alignement sur rue, et dents de peigne occupant tout le coeur d'îlot, conciliant ensoleillement et rentabilité. La construction est traditionnelle en brique de Bourgogne pour les parties apparentes. Ce matériau était plus cher, mais réputé meilleur que les briques de la région parisienne. |
| BP | 6 place Félix Éboué | Immeuble de rapport bourgeois en pierre de taille, construit en 1904 par l'architecte Achille Champy assisté du sculpteur Depois de Folleville. Richement décoré, il mêle références au style historique et influence de l'Art Nouveau, notamment dans le travail de ferronnerie et des motifs sculptés. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 place Félix Éboué | Le bâtiment se situe à l'angle de la rue Lamblardie et de l'ancienne place Daumesnil, rebaptisée place Félix-Eboué en 1946. Jusqu'en 1860, le mur des Fermiers généraux passait à cet emplacement. Le pavillon d'octroi de Claude Nicolas Ledoux est démoli en 1863 lors de l'ouverture de l'avenue Daumesnil.<br>Cet immeuble de rapport de style éclectique, conçu probablement par l'architecte Albert Léon Claris (1835-1889), est construit vers 1888 pour le sénateur Étienne Goujon (1840-1907), propriétaire de vastes terrains le long de la rue de Lamblardie. L'édifice est précédé d'un petit jardin, constituant un filtre qui place les appartements du rez-de-chaussée en léger retrait par rapport à la rue.<br>Sur trois étages, il présente quatre travées sur la place et quatre autres sur la rue. La façade est entièrement revêtue de pierre. Le rez-de-chaussée, traité à refends, s'ouvre côté place avec une porte cochère menant à la cour intérieure. Les deux étages supérieurs sont rythmés par des fenêtres surmontées d'arcs surbaissés et têtes sculptées toutes différentes. Les balcons de l'étage et les garde-corps présentent une ferronnerie ornée de motifs floraux. Des frises, de plus en plus complexes et décorées, séparent les étages : au premier étage, le frise est agrémenté d'une ligne de disques coniques, alors qu'au dernier étage, elle intègre des triglyphes, des tables saillantes et des denticules. Le dernier étage sous comble est percé de lucarnes.<br>L'avant-corps qui signale l'angle de rue est caractérisé par des balcons aux angles arrondis soutenus par des cul-de-lampes richement sculptés. La lucarne du dernier étage forme un édicule surmonté d'un fronton cintré brisé, d'une table et d'un fronton triangulaire. |
| BP | 15 à 17 ; 18 à 20bis rue de la Gare de Reuilly | Maisons ouvrières de la fin XIXe siècle<br>Ces maisons carrées jumelles en vis-à-vis de deux étages et quatre travées sont chacune surmontées de toits à quatre pans en tuile aux n° 15-17 et 18-20. Le n° 20bis reprend les mêmes éléments, mais sur une seule travée. Elles appartiennent à un ensemble autrefois formé de huit pavillons carrés en alignement sur rue avec dégagement en U sur des parcelles étroites, édifiés dans les années 1860 au sein de la cité ouvrière de Reuilly — appelée aussi Cité Marsouland — à proximité de la Gare de Reuilly ouverte en 1859. Les bâtiments ont conservé une partie de leurs dispositions d'origine, dont la volumétrie et la charpente. Les menuiseries et ferronneries des portes et fenêtres ont été remplacées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 101 à 103 avenue du Général Michel Bizot | Immeuble d'habitation<br>Les parcelles du n°101, 101bis et 103 avenue du Général-Michel-Bizot appartiennent à Auguste Bertaux, marchand de grains et de fourrage pour chevaux, au moins à partir de 1883, date à laquelle il y fait construire des hangars, écuries et remises. Ces installations en longueur, couvertes de toitures à deux pentes, sont ravagées par un incendie en 1909 puis reconstruites. En 1898, l'architecte E. Guignardet (/-/) actif à Paris entre 1882 et 1899 donne une façade sur rue à ces bâtiments de stockage en signant un immeuble porche à usage d'habitation sur onze travées. Les quatre premières, hautes de cinq étages carrés et un sous comble correspondent au n°101. Elles sont en pierre de taille, creusées de refends jusqu'au deuxième étage que clôt une petite corniche. Les deux travées suivantes, également en pierre de taille, accueillent le porche surmonté d'une arche monumentale à refends sur deux pilastres. Les épis de blé sculptés ornant sa clé et les initiales « AB » figurent sur la ferronnerie du portail, rappellent la fonction du bâtiment et le nom de son propriétaire. Les cinq dernières travées, qui correspondent au n°103, sont de facture plus raffinée. Bien que l'assiette reste la même qu'au n°101, cette partie de l'immeuble ne comprend que quatre étages carrés, le premier étant nettement plus haut, à la manière du bel-étage caractéristique des demeures de l'époque moderne. Les trumeaux en brique rouge associés aux encadrements de fenêtres en pierre, notamment les linteaux sculptés et les balustres des gardes corps, évoquent également l'architecture de cette période. En outre, la saillie de la travée de gauche, avec ses angles arrondis, son bossage en table et ses moulures, renforce le contraste entre les deux styles de l'immeuble. Seuls le balcon filant du cinquième étage et le comble mansardé en zinc et ardoise percé de lucarnes unifient ces façades et indiquent visuellement qu'elles appartiennent au même ensemble. De 1957 à 2022, le lieu est occupé par un garage automobile. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 45 avenue du Général Michel Bizot<br>20 rue Claude Decaen | Immeuble d'habitation<br>Cet ancien hôtel, qui prend place sur une parcelle triangulaire, est construit en 1928 par René Richard (/-/). Cet architecte, actif à Paris entre 1913 et 1928, est l'auteur de nombreux hôtels et immeubles de rapport évoluant progressivement vers le style Art déco. Celui qui se tient au croisement de la rue Claude Decaen et de l'avenue du Général Michel Bizot est le plus abouti. Il s'élève sur un rez-de-chaussée et un entresol à refends, cinq étages carrés et un étage sous comble brisé en ardoise et zinc. Ses deux ailes symétriques comptent chacune cinq travées, dont deux centrales formant des avant-corps enduits en blanc, tandis que les autres sont en brique claire. Les façades se rejoignent à l'angle par un large pan coupé légèrement bombé de deux travées également enduit en blanc et couvert d'un dôme. L'animation de l'ensemble, offerte par l'alternance de matériaux et des volumes, est complétée par une décoration raffinée comme des consoles rectilignes à gaufrures losangées, des cannelures et des garde-corps stylisés. Des frises de palmettes et de volutes courent au-dessus du deuxième et du sixième niveau ; à ce dernier étage, elle est enrichie par un décor en mosaïque représentant des oiseaux exotiques. Le linteau de la porte d'entrée rue Claude Decaen accueille un bas-relief figurant un couple sous un palmier stylisé. Enfin, entre les deux travées d'angle, des coupes de fleurs, élément emblématique de l'ornementation Art déco, occupent le dernier étage carré. Deux perroquets affrontés, perchés sur un panneau de motifs évoquant des feuillages tropicaux couvrent le trumeau du premier étage. Ce décor exotique, qui rappelle sans doute la vocation hôtelière du bâtiment, annonce les réalisations de l'Exposition coloniale de 1931. |
| BP | 5 place Lachambeaudie | Caserne de pompiers de Bercy. Bel exemple de petit équipement public construit au début du XXe siècle et parfaitement intégré dans son environnement urbain. Le bâtiment présente une façade composée d'un étage sur rez-de-chaussée et d'un niveau de combles et de quatre arcades en rez-de-chaussée. Sa façade est en meulière et en pierre appareillée. Avec l'église, la poste et l'école, cet équipement identifie fortement le petit centre urbain constitué par la place Lachambaudie. |
| BP | 66 avenue Ledru-Rollin | Eglise Saint-Antoine-des-Quinze-Vingt élevée pour le compte de la Ville de Paris par l'architecte Lucien-Robert Roy sur les plans d'Emile Vaudremer et Paul Bichoff entre 1902 et 1904. La conception de cette Eglise emprunte beaucoup aux oeuvres majeures de Vaudremer : Saint-Pierre de Montrouge, Notre-Dame d'Auteuil et surtout l'Eglise grecque de la rue Bizet. Elle offre un bel exemple de juxtaposition du style néo-roman et de techniques nouvelles. Le clocher aligné sur l'église est désaxé par |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rapport à la rue. Cette tour de style Roman, flanquée d'un escalier en échauguette, domine le mur en brique animé par une horloge en fer de grande taille. |
| BP | 81 à 83 avenue Ledru-Rollin<br>18 rue Saint-Nicolas | Ensemble d'habitation post-haussmannien construit entre 1891 (côté avenue) et 1898 (côté rue) par l'architecte Augustin Latour, disciple de Guadet aux Beaux-Arts, sur une parcelle traversante entre l'avenue Ledru-Rollin et la rue Saint-Nicolas. Immeuble sur l'avenue de cinq étages carrés et un étage de comble, en pierre de taille ; immeubles sur cour de quatre étages carrés et un étage de comble avec atelier au rez-de-chaussée, en moellons de calcaire recouverts d'un enduit façon pierre avec brique rouge en remplissage. La morphologie caractéristique de la cour de faubourg, ici d'une qualité exceptionnelle, et sa mixité fonctionnelle ont été respectées dans ce programme post-haussmannien de logements bourgeois. |
| BP et EPP | 64 avenue Ledru-Rollin<br>55 rue Traversière | Ensemble construit vers 1880-1890 autour d'une cour rectangulaire, sur une parcelle traversante entre l'avenue Ledru-Rollin et la rue Traversière. Il s'ouvre avenue Ledru-Rollin par un immeuble de rapport en pierre de taille et brique adroitement composé et signé "P. Flanet, architecte 1891". A l'arrière, sur cour, se développent symétriquement des ateliers en pierre, brique et métal élevés de trois étages sur rez-de-chaussée. Une verrière à structure métal en tiers-point abrite une partie de la cour. Celle-ci se clôt, côté rue Traversière, par un immeuble présentant une façade composée symétriquement de sept travées autour d'un porche monumental en plein cintre et élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Les modénatures sont très sobres (chaînes de refends, bandeaux et moulurations autour des baies). L'une des parcelles polyvalentes habitat-industrie-commerce les plus caractéristiques du faubourg pour la régularité de l'espace et de l'esthétique (verrière) de la cour. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 9 place Maurice de Fontenay | Eglise<br>Situé dans le faubourg Saint-Antoine, l'îlot industriel et artisanal de Saint-Eloi, loti et encombré progressivement à la fin du XIXe siècle d'ateliers, d'entrepôts et d'habitations, est destiné à être totalement démoli en 1958. Sa rénovation est confiée à l'architecte-urbaniste Marc Leboucher (1909-2001) qui parvient à démontrer dans ce projet la qualité de ses réflexions architecturales en articulant la trame du quartier autour d'un espace vert et en remembrant le parcellaire des habitations et équipements lui faisant défaut.<br>L'église Saint- Éloi est construite entre 1966 et 1968 sur une parcelle triangulaire, circonscrite au nord par deux barres d'immeubles et au revers de la rue de Reuilly par des architectures remontant au XIXe siècle. Le plan adopte une forme trapézoïdale moderne, générée par des murs gouttereaux qui obliquent vers un chœur orienté. Leboucher calque la volumétrie de la nouvelle église sur celle, plus contenue, du parcellaire existant en concevant un édifice dont la couverture s'élève d'un seul mouvement d'ouest en est, sur la hauteur d'un à cinq étages du bâti qui l'environne. Dédiée au saint patron des métallurgistes, l'église a une structure en fer à laquelle l'architecte associe l'aluminium, la brique, le béton et le verre dépoli. La sobriété des matériaux fait écho au passé industriel du quartier, tout en appliquant les recommandations du concile de Vatican II (1962-1965) qui invitent à la modestie dans le traitement des décors.<br>L'église se signale de loin par une tourelle métallique qui culmine à 35 m de hauteur et d'où résonnent les cloches d'une première église. Elle est accessible aux fidèles par le nord, en retrait de la rue de Reuilly, depuis la plus intime place Maurice-de-Fontenay. L'entrée des fidèles est ainsi désaxée par rapport au chœur. Le porche est constitué d'un très large auvent supporté par des piliers en métal. Le traitement des élévations nord et est, revêtues de tôles d'acier profilé, est en rupture avec la noblesse des matériaux employés traditionnellement et constituent cette fois encore une évocation du caractère faubourien et industriel du quartier. L'éclairage de l'espace cultuel est assuré principalement par une lumière chaude venant du sud. De ce côté, la façade est jalonnée d'une succession de plaques de verre sablé et armé, intercalées en quinconce avec des plaques métalliques, et qui dirigent la lumière sur l'autel. La charpente en métal, recouverte de feuilles d'aluminium, s'élance à 17 m au-dessus du chœur.<br>L'église Saint-Eloi bénéficie depuis 2020 du label « Architecture contemporaine remarquable » au vu de la qualitative adéquation opérée par Marc Leboucher entre une architecture contemporaine, l'humilité architecturale et urbaine caractéristique des paysages faubouriens et la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | monumentalité des matériaux issus de l'architecture industrielle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 place Mazas | Equipement public – Morgue<br>Depuis les années 1860, la morgue de Paris se tient sur la pointe est de l'Île de la Cité. Le petit établissement est alors ouvert au public, dans le but d'identifier les dépouilles anonymes. Devenu un lieu de curiosité majeur de la capitale, son accès est cependant restreint au début du XXe siècle pour raison d'hygiène et de morale publique. En 1913, son déplacement est décidé place Mazas, au-dessus du quai de la Rapée, un lieu discret, enclavé entre un square arboré créé au même moment, les rails du métro et le fleuve. Le nouveau bâtiment, dont les travaux sont interrompus par la guerre, est inauguré en 1923. Les plans sont d'Albert Tournaire (1862-1958), Grand Prix de Rome en 1888 et académicien depuis 1919. C'est dans le cadre de sa fonction d'architecte en chef de la Préfecture de police, qu'il réalise cette nouvelle morgue, désormais appelée Institut médico-légal, un des premiers du genre en Europe. À l'image des hôpitaux les plus modernes de l'époque, il répond avant tout aux normes hygiénistes qui se développent au début du siècle. Le bâtiment de forme rectangulaire s'articule autour de deux cours intérieures, l'une de service, en brique claire et l'autre de recueillement en brique rouge et pourvue d'une fontaine centrale. Le nombre de niveaux et leur agencement varient en fonction des ailes et du dénivelé du terrain. En effet, les côtés nord, est et sud comportent d'abord un soubassement en pierre meulière. Percé de fenêtres hautes, celui-ci est particulièrement développé côté sud, afin de rattraper la différence de niveau entre la place Mazas et le quai en contrebas. Sur le petit côté est, ce socle comprend deux portes cochères de part et d'autre d'une rangée de cinq fenêtres et le tout est abrité par un auvent en zinc. Au-dessus, prend assise le niveau principal de l'édifice, en brique rouge et percé de larges baies cintrées. Côté ouest, le soubassement étant inexistant, ce niveau constitue le rez-de-chaussée. C'est par cette façade, donnant sur le square, que le public accède au lieu. La porte d'entrée est encadrée d'un chambranle à frise et agrafes en béton blanc et de deux grosses colonnes hors œuvre, qui supportent un linteau en saillie pourvu de l'inscription « institut médico-légal » sur une plaque en marbre rosé. Un étage surmonte cette aile, simplement décoré d'une frise de brique polychrome. Le pavillon central, entre les deux cours, bénéficie aussi d'un niveau supplémentaire, et la façade est d'un demi-étage aveugle, orné de tables enduites en blanc encadrées de briques polychromes. L'ensemble est couvert par des toits-terrasses bordés à intervalles réguliers de petits édicules évoquant des créneaux. Par ailleurs, la façade côté nord, le long du métro, est flanquée de constructions basses depuis le début des années 1960 |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | et l'aile sud donnant sur la Seine est surélevée d'un étage en préfabriqué depuis 1970. |
| BP | 67 rue des Meuniers<br>10 rue de la Brèche aux Loups | Immeuble de rapport construit par l'architecte Louis Bonnier en 1912-1913 (bien que signé de son fils Jacques Bonnier qui lui servit d'assistant sur ce chantier à sa sortie des Beaux-Arts). Le commanditaire est un cousin ami des Bonnier, Jules Cuisinier. Cette "maison à petits loyers" est composée de logements d'une ou deux pièces et cabinet. La façade est très subtilement dessinée avec des avancées en pointe pour les fenêtres des pièces de service, qui forme une série verticale couronnée au sixième étage par une succession d'arrondis sur pans coupés d'un très beau mouvement en forme de vague. Les balcons sont soutenus par des fers et des voûtains de brique qui reprennent, perpendiculairement à la façade, le mouvement d'ondulation du couronnement. Le calepinage des briques, leur couleur, illustrent le parti constructif. La porte d'entrée est un exemple rare d'utilisation de tôle noire et de dalles de verre. Elle est surmontée par une corniche qu'agrémente une frise de mosaïque polychrome. |
| BP | 37 à 39 rue Montgallet<br>66 rue de Reuilly | Immeuble de rapport réalisé par l'architecte F.-A. Bocage en 1894-1895. Cet immeuble, qui présente une longue façade en brique et pierre se retournant sur la rue de Reuilly, se distingue par la qualité discrète de son dessin et la présence de deux élégants bow-windows à châssis métallique. Il constitue un bon exemple des qualités |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'écriture de Bocage, architecte formé aux Beaux-Arts dans l'atelier de Guadet et qui s'inscrit quelques années plus tard dans le mouvement Art Nouveau. |
| BP | 20 rue Moreau | Immeuble sur rue présentant une façade élevée vers 1890 comprenant quatre étages sur rez-de-chaussée en brique, métal et meulière. Sur cour, deux corps d'ateliers remarquables d'époque similaire avec une structure en bois apparente et remplissage de brique. Bâtiments industriels d'une grande unité monumentale et d'une facture architecturale caractéristique de l'architecture industrielle du tournant du siècle. La parcelle a été investie de manière synchronique. |
| EPP | place de la Nation (kiosque à musique) | Elément particulier protégé kiosque à musique. Située sur l'ancien axe royal du château de Vincennes, la place de la Nation constitue encore aujourd'hui l'un des principaux points de convergence de la capitale. Créée au XVIIIe siècle, elle constituait la principale voie d'accès à Paris par l'est et reste la plus grande place de Paris après celle de la Concorde. Elle fait l'objet de plusieurs aménagements, notamment l'ouverture de plusieurs voies rayonnantes au cours du Second Empire. Durant cette période, quelques kiosques à coupole et clocheton font leur apparition dans les nouveaux squares de Paris. Au début du XXe siècle, sous l'impulsion du Service des édifices, promenades et jardins de la ville de Paris, dirigé par l'architecte Jean-Camille Formigé (1845-1926), l'œuvre d'aménagement urbain engagé sous l'administration haussmannienne se poursuit. Le kiosque situé entre l'avenue Dorian et la rue Fabre d'Eglantine est édifié en 1911, au milieu de marronniers. Il appartient au projet de construction de onze kiosques identiques, dessinés par l'architecte Formigé pour les places et squares des arrondissements périphériques de Paris. Leur construction est réalisée par la maison Laforge & Cie. Ces édicules, conçus pour accueillir des rassemblements sociaux et conviviaux des riverains, servent également à la diffusion de la musique militaire et de l'ordre qu'elle incarne. Le kiosque à musique repose sur un piédestal en meulière, de plan octogonal, accueillant une scène que protège une grille périphérique. Huit colonnes en fonte pleine, disposées aux angles, soutiennent un dôme polygonal surbaissé. La charpente en bois, dont la fonction acoustique est essentielle, est constituée de pannes, traverses, chevrons, voliges et d'une clé de voûte pendante. Une frise à barreaux solidarise la périphérie de cette structure. La couverture est revêtue de feuilles de zinc et à l'origine était ornée au sommet d'un lanterneau en zinc écaillé, surmonté d'une pomme de pin. Celui-ci a aujourd'hui disparu et le kiosque a fait l'objet d'une restauration en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | 2019. Des onze kiosques à musique dessinés par Formigé et construits en 1910 à Paris, plusieurs subsistent en 2022, notamment : sur la place de la Nation (11e), la place d'Italie (13e), la place Dupleix (15e), le square Necker (15e), le square des Épinettes (17e), le square Carpeaux (15e) et le square Édouard-Vaillant (20e). Ceux des places du Commerce, de Vaugirard et du square Violet sont de facture identique. |
| BP | 4 place de la Nation<br>1 avenue Dorian | Lycée Arago construit en 1880 par l'architecte Jean-Ferdinand Decouchy. L'établissement dont le plan reproduit la lettre "A" initiale d'Arago, était destiné à 500 élèves et occupe un îlot entier. La façade principale, agrémentée de refends, haute de deux étages sur rez-de-chaussée, est bâtie en pierre de taille. Elle est scandée par des pilastres que couronne une corniche à modillons, rehaussée de carreaux de céramique blanche et bleue. Un fronton triangulaire, sculpté d'un écusson aux armes de Paris entouré de feuillages et de fleurs, domine la façade. Son classicisme, fait référence aux pavillons de l'ancienne barrière du Trône édifiés par Ledoux, que l'on aperçoit, en vis-à-vis, de l'autre côté de la place. Les façades lisses, continues et relativement fermées de l'enveloppe extérieure contrastent avec les façades intérieures beaucoup plus ouvertes et organisées sur un système de galeries qui se déroulent tout autour d'une cour plantée. Ces galeries à portiques peuvent évoquer l'atmosphère studieuse et recueillie d'un cloître. |
| BP | 8 place de la Nation<br>11 rue Jaucourt | Immeuble de rapport construit en 1901 par l'architecte L. Péchard assisté du sculpteur Ch. Julien. Il présente une composition remarquable sur la place de la Nation avec son couronnement en poivrière. |
| BP | 12 place de la Nation<br>18 rue Jaucourt | Immeuble de rapport élevé en 1898 par l'architecte A. Avezard. Il présente une composition remarquable sur la place de la Nation avec son couronnement en poivrière. Bow-window sur la rue Jaucourt. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 24 rue du Niger<br>94 avenue de Saint-Mandé | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>Cet immeuble d'angle, situé entre l'avenue Saint-Mandé et la rue du Niger, est construit en 1899 par l'architecte Edouard Danest (1862-1916), auteur en particulier d'une école maternelle, 3 impasse des Belles Feuilles en 1894. Il est en charge de consolider les fortifications parisiennes afin de contrer les bombardements allemands, notamment par le biais de plateformes anti-aériennes contre les zeppelins.<br>Il propose ici une architecture inspirée des villas toscanes, avec un Immeuble d'habitation s'élevant de cinq étages carrés se terminant par une toiture plate en débord. Un jardin arboré installé sur la parcelle voisine est accessible depuis l'avenue Saint-Mandé par un portail dissimulant une volée de marches, ainsi que par un perron construit au niveau de la façade est de l'immeuble. Celle-ci se démarque par l'emploi d'un fronton brisé axial soutenu par deux pilastres courant du deuxième au quatrième étage. L'architecte dessine également des lignes de refend continues sur les façades des deux premiers étages, séparés des deux suivants par un bandeau mouluré. Il est répété en partie supérieure pour mettre en valeur le dernier étage. La composition classique et ordonnée de la façade donnant sur l'avenue Saint-Mandé, présente sept travées percées systématiquement de fenêtres à chaque étage. L'architecte a préféré valoriser la façade donnant sur la rue du Niger, avec l'installation d'un oriel occupant toute la hauteur de la travée surmontant la porte d'entrée. Percé d'une grande verrière cintrée jusqu'au quatrième étage, il laisse apparaître, par transparence, les escaliers. Aussi, le choix d'utiliser des arcatures cintrées, à l'image de la porte d'entrée, de la verrière et des deux baies géminées de l'oriel, contraste avec les autres ouvertures du bâtiment, plus angulaires. Légèrement décalée par rapport à l'axe de la façade, l'entrée est monumentalisée et donne l'illusion d'un ensemble homogène. La façade à pan coupé donnant sur un terre-plein séparant l'avenue de la rue, ampute ainsi une partie du terrain. Danest évite de créer une rupture en la perçant de fenêtres plutôt que de la rendre aveugle. |
| BP | 33 rue de Picpus | Ancien séminaire de l'Institut des Sacrés-Coeurs, créé en 1804 par le Père Coudrin. Le bâtiment du Séminaire, placé en bordure de la rue de Picpus, est animé sur trois niveaux par des baies cintrées. Situé sur un ensemble affecté au ministère de l'Agriculture depuis les années 50, il est le seul bâtiment subsistant de l'ancien séminaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | Boulevard de Picpus (kiosque à musique) | Elément particulier protégé Kiosque à musique. Situé près de la place de la Nation et de l'ancien axe royal du château de Vincennes, le boulevard de Picpus est au début du XIXe siècle une avenue plantée, visible sur les plans de 1838. Légèrement en décalage par rapport à la place de la Nation, il résulte de la fusion en 1864 entre les boulevards et les chemins de ronde qui suivaient intérieurement et extérieurement le mur des Fermiers Généraux entourant Paris avant la Révolution. Sur le terre-plein central du boulevard, le square Georges Courteline, ainsi nommé en 1935, est aménagé en 1926 sous la forme de deux petits jardinets séparés accueillant au milieu un kiosque à musique. Ce projet poursuit les aménagements engagés par l'administration haussmannienne au cours du Second Empire. En 1910, onze kiosques identiques sont érigés sous la direction de l'architecte Jean-Camille Formigé (1845-1926) sur certaines places et squares des arrondissements périphériques de Paris. Aujourd'hui, subsistent encore ceux de la place de la Nation (11e), de la place d'Italie (13e), de la place Dupleix (15e), du square Necker (15e), du square des Épinettes (17e), du square Carpeaux (15e) et du square Édouard-Vaillant (20e). Ces édicules servent aux rassemblements sociaux et conviviaux pour les riverains, tout en assurant la diffusion de la musique militaire et l'ordre qu'elle incarne. Le kiosque du boulevard Picpus est construit sur le même modèle, mais plus tardivement en 1926. Il repose sur un piédestal de plan octogonal renforcé par des piles et comprend une scène extérieure accessible par un escalier ainsi qu'un sous-sol. L'ensemble est en béton armé. Des balustrades en fer encadrent la scène et forment la rampe de l'escalier. Elles sont interrompues par une porte de même facture à double vantaux. Six colonnes en fonte pleine, disposées aux angles, soutiennent un dôme polygonal surbaissé. La charpente en bois, dont la fonction acoustique est essentielle, est constituée de six demi-fermes, arbalétriers, moises, contrefiches, et voliges en sapin. Au centre, un tirant métallique soutient une couronne centrale en fer. Une frise à barreaux solidarise la périphérie de cette structure. La couverture est revêtue de six grands pans en zinc et était dans sa forme originelle ornée, en partie sommitale, d'un poinçon surmonté d'une pomme de pin. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 70 rue de Picpus<br>58 à 60 rue de la Gare de Reuilly | Ensemble immobilier mixte contemporain, équipement et activité tertiaire<br>Le quartier de Picpus, encore très peu urbanisé à la fin du XIXe siècle, accueille un véritable laboratoire de l'architecture du XXe siècle. La parcelle du n°70 rue de Picpus est acquise par la ville de Paris en 1954. En 1975, la médiathèque est édifiée à l'emplacement d'une maison du début du XIXe siècle par l'architecte Louis Lasbleiz (/-/). Elle est de style rationaliste et brutaliste. Les parties formées de béton armé apparent en façade sont coulées de façon à rester brutes de décoffrage. L'ensemble est composé de deux ailes, l'un de six étages et l'autre de quatre étages accolés pour former l'angle des rues de la Gare-de-Reuilly et de Picpus. L'entrée principale se fait au niveau de la rue de Picpus, avec un rez-de-chaussée et un premier étage réunis par de grandes baies vitrées encadrées par de fins piliers rectangulaires en béton armé. Les étages supérieurs sont caractérisés par de longues baies, excepté le troisième étage, qui est animé par trois éléments en saillie et possédant une baie meurtrière. Cette organisation se répète sur la façade du bâtiment de quatre étages du côté de la rue de la Gare-de-Reuilly. La liaison entre les deux à l'ange est matérialisée par une partie de façade aveugle striée de lignes verticales, et par un angle rentrant soutenu par un pilier monumental en béton armé. Les façades ont été restaurées en 2007. |
| BP | 5 à 15 rue Pierre Bourdan | Ecole Boulle, école professionnelle des métiers d'art et du meuble dont le bâtiment actuel a été construit entre 1887 et 1892 par Léopold Decron d'après les plans de Charles-Albert Mussigmann. Elle est située à l'angle de la rue Pierre Bourdan et du square Saint-Charles, à la suite des trois groupes scolaires qui se développent le long de ce passage. La façade en pierre et brique est plaquée sur une ossature métallique. De larges baies éclairent les ateliers. Une frise de mosaïque polychrome célèbre les artistes illustres : Berain, Riesener, Cellini. Félix Faure, président de la République, inaugura le bâtiment le 7 avril 1895. Des bâtiments supplémentaires furent ajoutés en 1952 le long de la rue Pierre Bourdan par les architectes Laprade et Boegner (collaboration de Jean Prouvé). Les éléments de façade métalliques, conçus par l'atelier de Maxéville, constituent un remarquable exemple du savoir-faire de Prouvé dans le traitement fonctionnel de l'enveloppe et du vitrage. |
| BP | 83 boulevard Poniatowski | Maison monofamiliale du début du XXe siècle, présentant une façade composée d'un étage sur rez-de-chaussée de style éclectique. Façade scandée par des pilastres à chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe sculptées encadrant chacune des fenêtres. Le premier étage est en briques polychromes. Corniche soutenue par des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | consoles. L'ensemble est bien proportionné et évoque la vogue du décor en style historique reproduit jusque sur l'habitat le plus modeste. |
| BP | 107 boulevard Poniatowski<br>1 rue Ernest Lacoste | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment d'angle de style éclectique est construit en 1914 par l'architecte Renée Richard (/-/), actif à Paris entre 1913 et 1928. L'architecte réalise un bâtiment d'habitation de six étages et un septième sous comble, dont la façade en pierre est richement décorée. Les rez-de-chaussée et premier étage, qui forment le socle de la composition, sont composés de lignes de refend qui alternent entre des rangs de pierre bouchardée et ceux de pierre lisse. Au premier étage, des atlantes et cariatides soutiennent les deux oriels de section carrée. Le bâtiment se caractérise par son ornementation éclectique composée de pilastres, drapés, médaillons, clés sculptées, festons, guirlandes végétales, consoles et ferronneries des balcons. A noter en particulier le traitement de la porte donnant sur le boulevard qui est surmontée d'un fronton richement sculpté ainsi que les loggias à colonnettes. En 1930, les oriels sont surmontés d'un niveau. En rez-de-chaussée, les commerces ont également modifié l'ordonnancement initial de la façade. |
| BP | 1 à 13 ; 2 à 14 avenue de la Porte de Vincennes<br>2 boulevard Davout<br>2 à 10 rue Noël Ballay<br>1 à 5 ; 9 rue Fernand Foureau<br>2 boulevard Carnot | Ensemble immobilier de logement social<br>Cet ensemble de logements est réalisé par l'architecte Pierre Bailleau (1905-1957) en 1954. Diplômé de l'École des beaux-arts en 1935 où il suit les cours de Gabriel Héraud, Pierre Bailleau est notamment architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux. À partir de 1951, il devient architecte-conseil de la Reconstruction et se voit confier le plan d'aménagement de vingt-cinq villes, dont Évreux. Avec ce projet locatif dans l'Est parisien, Bailleau façonne l'image de la Porte de Vincennes. Situés sur les anciennes fortifications de l'enceinte de Thiers, les huit bâtiments de dix étages, disposés en peigne de part et d'autre de l'avenue, forment une porte monumentale de Paris. Cette réalisation est caractéristique de la production de logements sociaux d'après-guerre, où la densité de logements est augmentée tout en dégageant des espaces verts et des espaces de service. Ici les bâtiments sont séparés par des jardins et reliés entre eux par une galerie marchande. L'ossature des bâtiments est réalisée en béton armé et recouverte d'un parement de pierre de Saint-Maximin, qui rappelle la colorimétrie du tissu parisien. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 rue de Prague<br>7 rue Théophile Roussel<br>3 rue C. Baudelaire<br>9 rue Emilio Castelar | Groupe HBM de la fondation Rothschild réalisé par Nénot et achevé en 1909. Cet ensemble est la réalisation la plus emblématique de la fondation Rothschild, et le concours d'architecture qu'il suscite en 1905, à l'Hôtel de Ville, constitue un brillant résumé de l'architecture hygiéniste. Parmi les 127 concurrents ayant remis des esquisses, se distinguent les projets de Tony Garnier (le plus radicalement novateur), celui du lauréat Augustin Rey, d'Henry Provensal (classé second), de Ventre et Majou (encore étudiants). Le projet réalisé se démarque toutefois fortement du projet d'Augustin Rey. Après la démission de ce dernier, les plans définitifs sont établis par Nénot en 1907. L'alignement sur rue, brisé par Rey, y reprend tous ses droits, les cours n'étant ouvertes sur la rue que par des brèches. Même revu dans un sens plus académique, le groupe reste une référence, dans la mesure où il concrétise toutes les théories et rassemble tous les objets techniques propres au logement populaire. C'est aussi un village où tout est prévu pour une vie en quasi-autarcie grâce à une palette d'équipements et une école où des ouvriers enlevés à leur taudis, viennent apprendre à habiter dans les meilleures conditions possibles. |
| BP | 32-34 rue du Rendez-vous | Eglise de l'Immaculée-Conception. Eglise construite en 1875 par l'architecte Édouard Delebarre de Bay, en retrait de la rue du Rendez-vous, à son croisement avec la rue Marsoulan. D'inspiration romane, cet édifice, modeste par ses dimensions, présente des qualités remarquables en matière d'intégration à l'échelle du quartier. |
| BP | 8 boulevard de Reuilly | Immeuble d'activité commerciale<br>Cet immeuble d'un étage sur rez-de-chaussée est construit en 1932 pour Lucien et Gaston Marx par l'architecte Charles Blanche (1863-1937) en collaboration avec son fils Gabriel Blanche (1898-1975). Il remplace un immeuble plus ancien construit entre 1878 et 1890. Les frères Marx, associés aux « Magasins Réunis », sont également à l'origine de l'immeuble adjacent du 2 au 6 boulevard de Reuilly, construit en 1901. Le rez-de-chaussée des deux immeubles était autrefois occupé par l'enseigne « Au Marché de Bercy ». Le n°8 s'élève sur une parcelle en forme de pentagone irrégulier dont il occupe l'ensemble de la surface. Sa façade sur rue se développe en deux ailes articulées par une rotonde centrale à sept pans prenant place entre deux ébrasements agrémentés de discrètes modénatures et surmontée d'une large corniche. Le rez-de-chaussée, à parement de pierre, est percé en son centre d'un portique d'entrée composé d'une large porte accessible par trois marches, encadrée de piliers de béton dont seul celui de gauche subsiste. De part et d'autre, quatre vitrines sont protégées par une large marquise en béton et pavés de verre qui s'étend sur toute la longueur de la façade. À l'étage, la rotonde est éclairée par une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | vaste baie constituée d'une trame en ciment sur toute sa hauteur. Les deux ailes, symétriques, sont chacune percées de trois fenêtres rectangulaires placées en partie inférieure. L'immeuble est caractéristique des établissements commerciaux du style Art déco des années 1930. |
| BP | 19 rue de Reuilly | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble de rapport de six étages signé Victor Françione (1876-1928) est construit en 1904. Le plan masse en U du bâtiment se prolonge à l'arrière par deux ailes sur cour hautes de deux et trois étages, couvertes d'appentis en zinc. La façade sur rue se développe en huit travées de six étages carrés surmontés d'un toit-terrasse. Le rez-de-chaussée, à usage de commerce, est accessible par une porte d'entrée dont le décor contribue à monumentaliser l'immeuble. Elle est encadrée de pilastres en gaine bouchardés coiffés de têtes de lions, et surmontée de cornes d'abondance dans les écoinçons, de part et d'autre d'une tête féminine. Elle est également couronnée de demi-frontons encadrant un pot à feu accueillant des guirlandes. Les deux niveaux suivants sont en pierre de taille, leurs trumeaux sont occupés par des pilastres à refends, reliés entre eux par des arcs surbaissés dotés de clés à enroulement. Un encorbellement marque la transition avec les trois niveaux supérieurs parés de briques rouges. Ici, les encadrements en pierre des fenêtres se composent d'agrafes biseautées et de frontons moulurés en forte saillie reliés par un bandeau. Le dernier étage, pourvu d'un balcon filant à console, achève l'ensemble. Cette organisation en registres horizontaux jouant sur l'éclectisme des ornements et la variation des matériaux entraîne une sélection au concours de façade de 1904. |
| BP | 57 à 59 rue de Reuilly | Ecoles de Reuilly élevés en 1895-1897 par l'architecte-voyer Achille Hermant, maître d'oeuvre du siège de la Société Générale boulevard Haussmann (1870) et de la Caserne républicaine de la place Monge (1884). Ce sont trois écoles sensiblement identiques qui se développent le long du square Saint-Charles avec un intéressant retournement architectural sur la rue de Reuilly. Elles sont conçues suivant le modèle des écoles publiques de la fin du XIXe siècle avec un bâtiment principal en fond de parcelle, des locaux annexes sur les deux côtés et une cour plantée au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | centre. Quelques éléments d'ornementation rehaussent les façades sobrement traitées, tels que écusson, fronton et corniche. |
| BP | 11 rue de Reuilly<br>208 rue du faubourg Saint Antoine | Sur la rue de Reuilly, bâtiment à usage mixte, commerces et habitation, de style années trente, à structure en béton et parement de pierre. Les baies et balcons des logements dessinent des bandeaux à l'horizontale interrompus par deux avant-corps, dont celui du centre, très massif, affirme l'espace consacré aux circulations verticales. A l'arrière est implanté un grand hangar en béton armé à couverture translucide dont l'accès se fait par le 208 rue du faubourg Saint-Antoine. Cette parcelle doit son intérêt à la grande qualité des objets monumentaux, dont l'esthétique moderniste et la structure en béton armé sont atypiques pour le faubourg. |
| BP | 95 rue de Reuilly<br>2-6 rue du Sergent Bauchat | Ecole d'infirmières construite en 1971 par Roland Schweitzer, architecte. Le bâtiment abrite les locaux d'une école d'infirmières fonctionnant sur le mode de l'internat : les chambres occupent la majeure partie des étages tandis que salles de cours, bureaux, restaurant, locaux communs sont à rez-de-chaussée et rez-de-jardin. Pour mieux asseoir sa composition plastique, l'architecte a préféré se reculer par rapport à l'alignement, s'abstraire du sol urbain pour offrir un socle paysager au jeu de volume assez sculptural du bâtiment. Les fonctions y occupent des blocs différenciés par leurs percements. Les façades sont clairement inspirées du brutalisme anglais : bandeaux de béton brut, remplissages en briques de Vaugirard, bois verni. L'utilisation de matériaux bruts a nécessité un soin méticuleux du détail, comme dans toutes les oeuvres de Roland Schweitzer. |
| BP | 18 rue de Reuilly<br>36 rue de Chaligny | Remarquable cour pavée lotie dans la seconde moitié du XIXe siècle, à usage mixte, d'activité et de logement, implantée sur une parcelle en lanière. Elle s'ouvre à partir de la rue de Reuilly par un bâtiment d'habitation élevé vers 1850 dont la façade est composée de cinq travées dissymétriques et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée qui s'ouvre par un porche en plein cintre. Des bandeaux plats soulignent les baies. Sur cour, les ateliers et logements sont composés de constructions à structure en bois apparente d'un étage sur rez-de-chaussée disposés symétriquement. En fond de cour, une loge de concierge surmontée d'une horloge factice et d'une girouette assure un point de fuite. L'ordonnance marquée et les proportions harmonieuses de l'espace et du bâti méritent d'être préservées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP et EPP | 14 rue de Reuilly 38b rue de Chaligny | Fabrique fondée en 1800, qui se serait implantée sur la parcelle depuis 1815. La parcelle s'ouvre rue de Reuilly par un bâtiment d'habitation bourgeois en pierre de taille daté de 1904. Le revers de cette façade, avec sa structure en métal apparent et son remplissage de brique, trahit cependant la vocation industrieuse de la parcelle. Les bâtiments d'aleliers qui l'occupent, jusqu'à celui du fond donnant sur la rue de Chaligny, peuvent être datés autour de 1860 et comprennent pour la plupart une structure analogue en bois apparent avec remplissage de brique. Une vaste verrière à armature métallique abrite le fond de la cour. La forte progressivité de l'implantation concerne donc cet espace intérieur qui est remarquable pour ses qualités "synchroniques" et sa remarquable unité monumentale. |
| BP | 41 avenue de Saint-Mandé | Immeuble de rapport Art Nouveau construit en 1903 par l'architecte Jean Falp remarquablement conservé. Façade en pierre de taille composée autour de deux bow-windows centraux, soutenus par d'imposantes consoles encadrant les fenêtres du premier étage. Mascarons sculptés au dessus des baies représentant des visages de femmes aux cheveux longs ou des animaux mythiques, thèmes chers à l'architecte. Remarquable garde-corps en fonte Art Nouveau. Porte principale sculptée. Hall d'entrée à décor conservé. |
| BP | 53 avenue de Saint-Mandé | Cette parcelle traversante, située dans le quartier Bel Air, autrefois ancienne commune de Saint-Mandé, a évolué en se tournant du côté de la rue du Rendez-vous, laquelle suit le tracé d'un chemin de faubourg. Comme l'illustre la carte de la banlieue à l'extérieur de l'enceinte des fermiers généraux de 1831, un premier immeuble de plan rectangulaire avec boutique au rez-de-chaussée est déjà présent. Ce corps de logis principal de quatre étages est par la suite agrandi avec des ailes en retour, et un second immeuble de rapport lui faisant face a été ajouté avant 1897. En 1925, ce second immeuble de rapport laisse place à un pavillon de deux étages doté de modénatures visibles depuis l'avenue Saint-Mandé. Ce pavillon, créant une rupture de hauteur avec les immeubles environnants, présente une façade principale structurée en cinq travées, dont deux légèrement en saillie. L'ensemble se compose d'un garage en sous-sol, d'un rez-de-chaussée surélevé avec une véranda couverte de dômes, d'un étage carré avec des baies cintrées et un balcon à balustres. Au-dessus, se trouvent également des balustres qui masquent la toiture ainsi qu'un deuxième étage en retrait et large de deux travées. Refends, volutes en ferronneries, coquilles, guirlandes végétales, persiennes métalliques décorent cette composition. Le reste de la parcelle est occupé par un jardin s'étendant jusqu'à l'avenue. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 92 avenue de Saint-Mandé | Maison de faubourg Louis-Philippe, présentant une façade bordée de refends et composée de cinq travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Modénature simple : chambranles moulurés des fenêtres, fronton plat au-dessus de la fenêtre centrale du premier étage, bandeau d'étage, corniche à denticules. Lucarnes conservées. |
| BP | 3 avenue de Saint-Mandé<br>2 rue Fabre d'Églantine | HBM<br>Fondée en 1780, la Société philanthropique décide, en 1888, de se lancer dans la construction d'habitation économiques sur le modèle de la Fondation Peabody de Londres. À l'occasion d'un legs dédié au financement d'une « œuvre nouvelle » en faveur des ouvriers, elle devient la première société parisienne d'HBM et construit ainsi une douzaine d'immeubles en vingt ans. Son architecte Wilbrod Chabrol (1835-1919), accompagné de son collaborateur Alphonse Cintrat (avant 1884-1922), élabore les premiers projets dont fait partie le 3 avenue de Saint-Mandé.<br>D'aspect assez austère, ce bâtiment d'angle de sept étages est conçu en brique rouge sombre et surmonté d'une toiture en zinc qui s'harmonise avec les immeubles haussmanniens alentour. Orné de bossages à l'encadrement de sa porte d'entrée au rez-de-chaussée, il possède également des chaînages d'angle ainsi que des bandeaux entre les deuxième et troisième étages et entre les quatrième et cinquième étages. Des allèges de fenêtres dotées de motifs géométriques en brique jaune achèvent d'agrémenter sa façade. Accueillant à l'origine 55 logements, ce bâtiment permet l'aménagement d'une vaste cour intérieure grâce à sa forme en L au croisement de l'avenue et de la rue, selon les préceptes hygiénistes alors en vogue. |
| BP | 2 avenue de Saint-Mandé<br>31 rue de Picpus | Immeuble tour d'activité tertiaire<br>Cette tour est construite à partir de 1972 pour servir de siège à l'Office National des Forêts (ONF), créé en 1966 par le ministre de l'Agriculture Edgar Pisani. Elle prend place sur une parcelle où se trouvait le centre technique du bois, accueillant provisoirement l'institution depuis sa création. Elle est dessinée par les architectes Xavier de Vigan (1922-/), Francis Thieulin (1922-/) et Émile Deschler (1910-1991), tous les trois élèves de Roger-Henri Expert (1882-1955) à l'École des beaux-arts de Paris. De forme circulaire, la tour se compose de panneaux préfabriqués en béton gravillonné crème. Chacun d'eux accueille une fenêtre et présente un biseautage s'inclinant vers l'intérieur, de manière à ce que l'ouverture soit en retrait de la façade. Elle s'élève sur dix étages dont le dernier, de diamètre moins important, est ouvert sur une terrasse. Son rez-de-chaussée, lui aussi de diamètre plus réduit, permet de limiter son emprise au sol et de ménager un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | patio en excavation au premier niveau de sous-sol, éclairant la salle de réunion. La sous-face de ce porte-à-faux est habillée de bois, matériau également très présent dans les intérieurs en accord avec la vocation du lieu. La séquence d'entrée est vitrée et conçue en avancée. Les huisseries pivotantes en aluminium sont solidaires du bardage au revers de la façade et participent à sa sobriété. La tour prend place dans un jardin conçu « en amphithéâtre » selon les mots des architectes, où les arbres sont nombreux. Cette tour, que L'ONF quitte en 2022, est emblématique de l'architecture et de l'aménagement paysager des années 1970. |
| BP | 43 avenue de Saint-Mandé<br>51bis boulevard de Picpus | Immeuble d'habitation<br>Situé à l'angle de l'avenue de Saint-Mandé et du boulevard de Picpus, donnant sur le square Courteline, cet immeuble de rapport est érigé en 1904 sur les plans de l'architecte Louis Charles Joseph Péchard (1849-1917) pour la société immobilière Saint-Mandé-Picpus. Il occupe la quasi-totalité de la parcelle de forme triangulaire, ménageant une petite cour à l'arrière. Ses façades en pierre de taille suivent une articulation ternaire avec un socle formé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage à refends, surmonté de cinq étages courants et couronné par un dernier niveau sous combles percé de lucarnes et ponctué de dômes. Il s'étend sur six travées avenue de Saint-Mandé et sept sur le boulevard de Picpus. L'angle, traité en trois quarts de cercle, est percé de trois travées de fenêtres. Il s'achève par une rotonde à l'origine couronnée d'un dôme surmonté d'un lanternon. Son caractère monumental l'a fait inscrire au concours des façades de 1904. Le rez-de-chaussée, occupé par un commerce, a perdu son décor et sa disposition d'origine, il présente en 2023 un revêtement constitué d'un parement de pierre. Seules la porte d'entrée et la fenêtre qui se trouve à sa gauche, au 43 avenue de Saint-Mandé, ont été préservées. Cette porte est encadrée de deux colonnes aux chapiteaux corinthiens, portant un linteau orné d'un cartouche à volutes ceint de fleurs. La fenêtre est quant à elle surmontée d'un linteau orné de conques et de végétaux, dus, comme l'ensemble du décor de l'édifice, au sculpteur Ch. Julien. Le premier étage présente d'imposantes consoles sur lesquelles reposent les balcons du deuxième, alternant garde-corps de fer forgé et balustres de pierre tout comme ceux des troisième et cinquième étages, toutefois agencés selon un rythme différent. Ceux du sixième étage sont en fer forgé uniquement, reposant sur un simple bandeau à modillons. Les travées des extrémités de la façade de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'avenue de Saint-Mandé sont traitées en bow-window s'achevant par un fronton triangulaire du deuxième au sixième étage et sont couronnées par un dôme percé d'une fenêtre au fronton courbe au niveau du comble. La travée centrale en léger avant-corps se distingue par la présence de colonnes identiques à celles qui encadrent la porte d'entrée courant des étages trois à quatre. Elle s'achève par un dôme, plus imposant et originellement surmonté d'un épi de faîtage en pomme de pin. De part et d'autre, se trouvent à droite, deux travées de petites fenêtres rectangulaires et à gauche, une travée de fenêtres rectangulaires plus larges. La façade sur le boulevard de Picpus est traitée de manière symétrique, disposant seulement d'une travée supplémentaire à droite. Ce bâtiment est représentatif de l'évolution des immeubles de rapport post-haussmanniens érigés à Paris au début du XXe siècle. Sa composition et son ornement illustrent le goût pour la monumentalisation des immeubles d'angle, qui se répand depuis les années 1880, profitant ainsi de la perspective dégagée par le croisement de grandes artères. |
| BP | 1 rue Saint-Nicolas 67 rue de Charenton | Le bâtiment principal, situé à l'angle de deux rues, est élevé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Le bâtiment sur cour, d'un étage sur rez-de-chaussée, pouvant être daté vers 1760, présente des garde-corps en fer forgé remarquables. L'irrégularité de la modénature et le fruit de la façade sur rue laissent deviner l'ancienneté du bâtiment. Celui-ci a fait probablement l'objet d'une reprise. Avec l'ajout de fontes décoratives vers 1870, le bâtiment est doté d'une valeur de sédimentation architecturale d'autant plus élevée que la parcelle est petite. La qualité monumentale de la façade sur rue, néoclassique tardive (le chanfreinage de la façade à l'angle indique une sensibilité pré haussmannienne), des ferronneries du bâtiment sur cour ainsi que la position urbaine remarquable de celui-ci, font de cette parcelle l'une des plus caractéristiques du faubourg Saint-Antoine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 19 à 33 rue Santerre<br>29 à 37 boulevard de Picpus<br>49 à 55 rue de Picpus | Groupe hospitalier et médico-social –La protection concerne les bâtiments sur rue situés au numéro 19 à 33 rue Santerre ainsi que l'ancien bâtiment des cuisines situé à l'intérieur de la parcelle.<br>Un premier hôpital juif financé par James de Rothschild, fondateur de la branche française de la famille, est inauguré en 1852 rue de Picpus. En 1906, son plus jeune fils, Edmond, demande à l'architecte Lucien Bechmann (1880-1968) d'édifier un nouvel hôpital, plus grand et plus moderne pour répondre aux besoins croissants de la communauté juive de Paris. Formé à l'École des beaux-arts au sein de l'atelier Laloux, Bechmann réalise en 1912 pour le même commanditaire, la synagogue de la rue Chasseloup-Laubat qui bénéficie aussi d'une protection au titre du PLU. En 1909, les plans définitifs sont approuvés et le chantier démarre au printemps 1910. L'hôpital est inauguré en juillet 1914. Situé sur une parcelle d'environ 2,5 hectares bordée au sud par la rue Santerre, à l'ouest par la rue de Picpus et à l'est par le boulevard de Picpus, l'hôpital est délimité au nord par la présence d'une congrégation religieuse et du cimetière de Picpus. Bechmann conçoit l'ensemble du site sur le modèle pavillonnaire, jugé plus adapté aux conditions d'hygiène requises par la médecine pasteurienne. Construits en brique et pierre, ce sont ainsi treize pavillons indépendants, entourés de jardins en surface, mais reliés par une galerie souterraine, qui prennent place de manière quasi symétrique autour de deux axes structurants, un axe nord-sud qui organise l'accès à l'intérieur du site et un axe est-ouest constitué d'un double alignement de tilleuls qui assure sa distribution sur l'ensemble de sa largeur. L'organisation initiale perdure jusqu'à la fin des années 1960, après sa reprise par l'Assistance publique des hôpitaux de Paris (APHP) en 1954, puis le site connaît de nombreuses modifications lui faisant perdre sa cohérence d'ensemble. La protection porte sur les derniers bâtiments de Bechmann conservés sur ce site profondément remanié. L'alignement des pavillons I, II et III sur la rue Santerre et du pavillon VI situé dans l'axe de l'ancienne entrée témoigne du tracé régulateur de l'hôpital d'origine. Les pavillons I et II constituent l'ancienne entrée de l'hôpital et conditionnent l'axe nord-sud. Ils sont reliés par un vestibule couvert formant galerie haut d'un rez-de-chaussée et percé de trois larges baies en plein cintre donnant accès au cœur du site. Ils renferment les locaux en relation constante avec l'extérieur : consultations externes à gauche dans le pavillon I, administration à droite dans le pavillon II auquel une extension d'un niveau en béton à toit plat est ajoutée en 1975 sur la façade est. Le pavillon III situé dans son prolongement abritait le service maternité et disposait de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sa propre entrée sur la rue Santerre. D'un plan original en forme de T, il fait l'objet d'une extension en briques et à toit plat avec aile en retour sur deux niveaux sur sa branche est en 1973, surélevée d'un niveau pour sa partie nord en 1989. Ces trois pavillons sont hauts de deux étages sur rez-de-chaussée et couronnés d'un niveau sous combles à forte pente, percé de lucarnes. L'utilisation de la brique pour les murs et les voussoirs, de la pierre pour les chaînages et les appuis de fenêtre, de la tuile plate pour l'ensemble des toitures crée une unité de langage architectural propre l'hôpital, l'inscrivant dans le courant régionaliste. Le pavillon IV dit « Deauvillaise », implanté au centre du site, dans l'axe de l'ancienne entrée, abrite les cuisines et le réfectoire. S'élevant d'un rez-de-chaussée percé de larges ouvertures et d'un niveau sous comble à forte pente, il dispose d'une identité différente des autres pavillons de Bechmann. Son vocabulaire "normand", matérialisé par un fronton et des lucarnes imitant le pan de bois reste singulier au sein de l'hôpital, même si l'utilisation de la brique pour les murs et des tuiles plates en couverture lui permet de rester en harmonie avec les autres pavillons. Il a fait l'objet d'adjonctions techniques plus récentes sur sa partie nord. Ces quatre pavillons font partie du patrimoine de l'hôpital au titre de sa composition d'ensemble et de la qualité de leur facture architecturale. À l'exception d'extensions relativement bien intégrées, ils n'ont subi aucune modification significative depuis leur création. |
| BP | 35 rue du Sergent Bauchat | Les immeubles de rapports distribués de part et d'autre d'une voie privée en impasse donnant sur la rue du Sergent Bauchat entre les numéros 31 et 35 ont été construits en 1890 au cœur d'un quartier alors très industriel. Cette voie dénommée depuis 1659 rue des Buttes est renommée en 1894 à la mémoire d'un sergent des pompiers décédé dans un incendie survenu dans la rue de Reuilly voisine. Le terrain appartient à A. Julien, architecte vérificateur de travaux. Il réalise de nombreux immeubles de rapports et constructions industrielles dans l'est parisien seul ou en association avec l'entreprise Quincampoix. Il associe ici quatre immeubles dans un ensemble parfaitement symétrique. Les deux premiers immeubles possèdent quatre travées sur rue et cinq en retour sur l'impasse. Ces corps de logis doubles en épaisseur possèdent un plan en L distribué autour d'une courette de service mitoyenne des immeubles voisins et comptent cinq étages carrés. Leurs façades enduites au plâtre sont couronnées, côté rue et le long de l'impasse, d'une corniche moulurée en léger débord, mais le comble |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | non mansardé n'est pas visible. Les toitures à faible pente sont couvertes de tuiles et non de zinc comme comme les autres immeubles réalisés quelques années plus tard dans le même quartier. Les deux immeubles construits plus en avant le long de l'impasse sont également doubles en profondeur, possèdent cinq travées en façade mais s'élèvent sur seulement quatre étages carrés, afin de ne pas trop réduire la luminosité dans l'impasse, qui est beaucoup plus étroite que la rue. Le fond de la parcelle était occupé par un hangar qui a laissé place à un garage d'un niveau et, depuis quelques années, à un jardin d'agrément en pleine terre. Compte tenu de la configuration de deux grandes halles industrielles qui étaient situées sur la parcelle voisine, il est envisageable que ce hangar en fond d'impasse servait initialement d'accès à une usine qui disparaît dans les années 1950. Cela expliquerait le soin apporté au dessin de la belle grille d'entrée à l'impasse qui constitue l'élément le plus remarquable de cet ensemble d'habitat populaire qui annonce les expérimentations ultérieures en matière de logements sociaux. |
| BP | 2 à 10 rue Sibue<br>11 à 31 rue du Sahel<br>1 à 5 rue du Docteur Arnold Netter | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble d'habitations à bon marché (HBM) est réalisé par Gustave Maline (/-/) en 1951, inspecteur en chef de l'office public d'habitations de la Ville de Paris (OPH-VP). Le maître d'œuvre travaille avec la Fondation Lebaudy avant de rejoindre l'OPHBM-VP créée en 1919. Il est notamment à l'origine du Groupe Claude Decaen dans le 12e arrondissement conçu en 1924 et des HBM de la place des Peupliers dans le 13e arrondissement, tous deux élaborés pour l'office.<br>Réalisés après-guerre, les bâtiments de la rue Sibuet ne rompent pas totalement avec l'alignement sur rue et marquent les angles de l'îlot, tout en dégageant des vues et des passages sur de grands jardins à l'intérieur de la parcelle. L'ensemble est composé de sept bâtiments de cinq étages. Chacun est composé d'un rez-de-chaussée en béton gravillonné surmonté de quatre niveaux qui reçoivent un parement brique. Le cinquième étage est délimité par une corniche ayant reçu un calepinage de bandes horizontales en légères saillies. Un dernier niveau sous comble achève la composition. Les modénatures se composent d'encadrements de baies et d'appuis de fenêtres. Les briques rouges de parement font échos aux HBM de la première moitié du XXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 36 à 44 rue Sibuet | Ensemble immobilier HBM<br>En 1933, l'architecte E. Bois (/-/) livre pour la Ville de Paris un imposant groupe d'immeubles à loyers modérés (ILM) s'élevant jusqu'à sept étages aux 42 et 44 de la rue Sibuet. Sur une parcelle très allongée, il organise les bâtiments en peigne régulier, un plan récurrent dans les ILM de cette époque. En façade, les immeubles en alignement sur rue adoptent le vocabulaire Art déco alors en vogue pour ce type de construction, alliant brique, béton enduit et formes géométriques. Dans cet esprit, les angles des édifices sont arrondis et les ferronneries de la grille d'entrée sont ornées de formes triangulaires. En fond de parcelle, dans la perspective de l'allée centrale, est élevé un pignon à gradins aux réminiscences régionalistes. Le terrain mitoyen, aux numéros 36 à 40, est cédé à la Compagnie parisienne de gestion - Ville de Paris (CIPG) en août 1932, qui fait appel aux architectes Victor Lesage (1873-1952) et Charles Miltgen (1875-1959). D'origine bretonne, Victor Lesage s'installe à Paris en 1893 et s'associe à partir de 1907 avec Charles Miltgen, diplômé de l'École des beaux-arts en 1901. Ensemble, ils vont concevoir de nombreux projets HBM sur les anciennes fortifications de Paris, à l'instar de l'opération de l'ancienne usine à gaz de Saint-Mandé, située à proximité de la rue Sibuet. Les architectes organisent de petites barres, dont une en alignement sur rue venant clôturer la parcelle, tout en conservant un vaste espace central. Si la différence d'opération avec le projet de Bois aux numéros 42-44 est lisible en façade, les maîtres d'œuvre de la CIPG créent un effet d'ensemble en reprenant des briques orangé clair similaires sur la rue et un esprit Art déco. Les façades s'élevant au-dessus du rez-de-chaussée sur huit étages dont un sous comble se démarquent par le recours à des bow-windows allant du deuxième au septième étages. Cette opération témoigne du soin accordé par les architectes aux détails, notamment pour la porte d'entrée en fer forgé pour laquelle ils ont produit de nombreuses esquisses. |
| BP | 69 à 73 boulevard Soult<br>61 à 67 rue du Sahel | Immeuble d'habitation<br>L'immeuble du 69 au 73 boulevard Soult est construit entre 1958 et 1960 par les architectes Jean-Pierre Ventre (1913-1979) et Michel Escande (1912- 1987). Situé à l'emplacement d'une ancienne entreprise de maçonnerie, dont les locaux sont détruits pour laisser place à l'opération après le déménagement de l'entreprise, l'immeuble adopte une forme en arc de cercle qui marque l'angle du boulevard Soult et de la rue du Sahel. La construction prend place à l'alignement du boulevard. Le fond de la parcelle étant mitoyen des voies de chemin de fer de la Petite Ceinture, une servitude impose un recul des constructions de 13 m par rapport aux rails. Cet espace |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | est donc aménagé en parkings et jardin. Haut de douze étages, l'édifice accueille 143 logements. La façade sur rue est marquée par des balcons en porte-à-faux donnant un rythme et une plasticité à l'ensemble. Toutes les menuiseries extérieures sont en sapin contreplaqué. Ces caractéristiques annoncent celles de l'immeuble des années 1960. En face, l'immeuble des 51 aux 67 boulevard Soult, construit en 1978, adopte également une forme cintrée. Les plans des deux immeubles se répondent et créent un ensemble urbain marquant l'entrée de Paris, au niveau de la Porte de Montempoivre. |
| BP | 82 à 84 boulevard Soult<br>9 à 13 avenue Lamoricière<br>3 à 7 rue Changarnier<br>4 à 8 rue Fernand Foureau | HBM<br>Situé sur la ceinture parisienne, cet ensemble HBM témoigne du lotissement de la zone « non aedificandi » de l'ancienne enceinte de Thiers, déclassée en 1919. Ce lotissement est progressif et débute en 1926 par l'office public d'habitations de la Ville de Paris (OPH-VP) puis par d'autres acteurs à partir de 1930. Les nouveaux terrains à bâtir ainsi disponibles apparaissent bienvenus dans le contexte de la crise du logement. C'est l'architecte André Granet (1881 - 1974), diplômé de l'École des beaux-arts en 1907, qui conçoit pour la Ville de Paris l'opération au 82-84 boulevard Soult, achevée en 1931. Formant îlot, cet ensemble composé de deux immeubles respecte l'implantation traditionnelle semi-fermée en alignement sur rue associée à des redans du côté de la rue Fernand-Foureau. S'élevant sur huit étages, les bâtiments se distinguent par des jeux de volumétrie avec leurs deux derniers étages en retrait. En façade, les oriels avec consoles à calepinage de briques ou encore les garde-corps en ferronnerie à motifs triangulaires reprennent le vocabulaire géométrique de l'Art déco, particulièrement en vogue durant l'entre-deux-guerres pour les HBM. |
| BP | 62 à 72 boulevard Soult<br>2 à 6 avenue Courteline<br>1 à 5 avenue Vincent d'Indy<br>3 à 11 rue Jules Lemaitre | Ensemble immobilier HBM<br>Le groupe Saint-Mandé est un ensemble d'habitations à bon marché (HBM) construit en 1932 par l'architecte Ali Tur (1889-1977) pour la régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP). Première société d'économie mixte à participation municipale, la RIVP est créée en 1923 sous l'impulsion d'un groupement de banques, d'industriels et de financiers. Cet ensemble est constitué de cinq corps de bâtiments. Les trois premiers sont implantés autour d'une première cour, les deux autres en forme de U sont organisés autour d'une deuxième cour. La disposition de ces deux ensembles permet de créer une voie privée au centre de la composition. Les bâtiments sont conçus de façon identique. La façade sur rue est structurée par un rez-de-chaussée accueillant des commerces sur le boulevard et surmonté de sept étages carrés. La façade de ces niveaux en brique est ponctuée d'éléments recouverts |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'un enduit-ciment comme les allèges de certaines baies. Le dernier étage est légèrement en retrait et bénéficie ainsi d'une terrasse filante. L'ensemble est couronné par une toiture en tuile ponctuée de lucarnes. Le sixième étage est décoré d'une frise en brique, dont le motif est réalisé grâce au calepinage. Cet élément est caractéristique des HBM des années 1930. Sur cour, les façades sont structurées de la même façon, mais réalisées dans une autre teinte de brique. |
| BP | 8 à 12 rue Taine | Immeuble d'habitation<br>Située au cœur du quartier de Picpus, la rue Taine est ouverte en 1888 sous le nom de rue Proudhon, et reçoit son nom actuel en 1894. Les trois édifices sont l'œuvre de l'architecte F. Delhome (/-/) qui conçoit les n°10 et 12 en 1905, respectivement pour M. Laurent et M. Bossu. L'immeuble au n°8 est conçu en 1908 pour la Société civile de construction de la rue Taine, qui lui commande l'année suivante, l'immeuble d'angle situé au 26 de la rue Taine et au 9 rue de la Durance avec lesquels il forme un ensemble cohérent. Les trois parcelles sont de forme rectangulaire et de dimensions similaires. Le n°8 est composé d'un corps de bâtiment principal sur rue et d'un corps de bâtiment secondaire de mêmes proportions en fond de parcelle. Les n°10 et 12 ont le même plan masse. En forme de H, ils occupent les trois quarts de la profondeur de la parcelle et ménagent chacun deux petites cours latérales. Un atelier haut d'un étage occupe le fond de chacune des parcelles. Le n°12 était mitoyen du cinéma Bercy-Palace, démoli en 1964 et remplacé par un immeuble d'habitation. Les trois bâtiments ont la même structure. Chacun s'élève ainsi de six étages carrés sur un rez-de-chaussée et s'achève par un étage sous combles en brisis percé de lucarnes. Pour chaque édifice, le rez-de-chaussée et le premier étage sont à refends, séparés l'un de l'autre par une corniche. La porte d'entrée, placée au centre, est encadrée par des commerces pour les n°10 et 12. Au n°8, la porte d'entrée est placée à gauche et un commerce occupe la partie droite du rez-de-chaussée. Chaque immeuble est large de trois travées des étages deux à six, celle du centre étant traitée en bow-window et couronnée par un dôme percé d'une lucarne surmontée d'un fronton au niveau du comble. Les fenêtres des travées externes des étages deux et quatre – deux et cinq pour le n°8 – sont précédées d'un balcon reposant sur des consoles moulurées. Le sixième étage est équipé d'un balcon filant, interrompu par le bow-window central dont le garde-corps est en pierre. Il protège une fenêtre |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | surmontée d'un fronton brisé à volutes rentrantes pour le n°8, d'un fronton cintré surbaissé au n°10 et d'un fronton cintré brisé au n°12. Si la structure des trois immeubles est similaire, leur ornementation, bien que discrète, diffère quelque peu. Le répertoire décoratif mobilisé, le traitement des consoles et surtout celui des ferronneries permettent de les rattacher à différents courants stylistiques. Le n°8 s'inscrit plutôt dans le répertoire rocaille, le n°10, avec sa corniche à modillons, ses consoles glyphées, ornements en guirlandes et couronnes de feuillages ainsi que ses faisceaux de lauriers se rattachent à un classicisme plus strict. Le n°12, par la forme courbe de ses consoles, frontons et encadrements de fenêtres, ainsi que ses éléments sculptés végétaux, le motif de ses garde-corps et la frise au motif de coquilles sous la corniche sur laquelle repose le balcon filant du sixième étage, se situe entre le Rocaille et l'Art nouveau. Ces trois immeubles sont donc représentatifs d'un certain goût éclectique qui perdure jusqu'à la Première Guerre mondiale. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 28 à 34 rue Taine<br>12 à 14 rue de la Durance | Ensemble immobilier d'habitation de type cité à cour ouverte<br>Située au cœur du quartier de Picpus, la rue Taine est ouverte en 1888 sous le nom de rue Proudhon. Elle reçoit son nom actuel en 1894, lorsque la portion effectuant la jonction avec le boulevard de Reuilly, sur laquelle se trouve la parcelle protégée, est percée. Conçu par l'architecte Eugène Ewald (1850-1927) pour la compagnie d'assurance L'Union, cet ensemble achevé en 1913 se compose de trois corps de bâtiments en brique de sept étages prenant place sur une parcelle de forme presque carrée, située à l'angle des rues Taine et de la Durance. Formé à l'École des beaux-arts au sein de l'atelier Questel-Pascal, Ewald devient architecte diocésain avant d'intégrer le service des Monuments historiques. L'ensemble se compose d'un premier corps de bâtiment de plan rectangulaire sur la rue Taine et d'un second sur la rue de la Durance, dont le plan en forme de T ménage une aile en retour en cœur de parcelle. Le troisième corps de bâtiment en forme de L légèrement ouvert se trouve aussi en cœur de parcelle. L'entrée dans la parcelle s'effectue par la rue Taine où les deux corps de bâtiments principaux sont reliés par un portique en serlienne clos de grilles en ferronnerie et surmonté d'un fronton rectangulaire. L'arc en plein cintre du portique principal est encadré de deux oculi ornés de grille et son intrados ainsi que les linteaux des deux portes latérales sont décorés de mosaïques aux motifs géométriques bleues et jaunes. Le bâtiment sur la rue Taine s'étend sur six travées : un léger décrochage de hauteur est pratiqué au milieu du corps de bâtiment pour rattraper la déclivité de la rue. La partie gauche et la partie droite de la façade sont chacune percées dans les étages d'une travée de petites fenêtres rectangulaires jumelées encadrées de deux travées de grandes ouvertures : des fenêtres séparées d'un fin trumeau central au premier étage et des portes-fenêtres doubles ouvrant sur un petit balcon des étages deux à six. Ces balcons sont reliés entre eux par des piliers de briques appliqués à la façade produisant un effet de bow-window lui donnant un léger relief. Une corniche accompagnée d'une frise géométrique constituée d'une alternance de briques jaunes et orangées vient marquer la séparation entre les étages deux et trois, cinq et six. Une autre frise aux motifs géométriques, plus large, occupe toute la hauteur du sixième étage. Le septième étage, sous combles, est percé de fenêtres doubles. Le bâtiment sur la rue de la Durance possède un pignon sur la rue Taine, traité de la même manière que les travées fortes précédemment décrites. Son angle est à pan coupé et la fenêtre du deuxième étage repose sur une console triglyphée. Les trois premières travées de la rue de la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Durance sont traitées de manière identique à celles du bâtiment de la rue Taine. Le bâtiment connaît ensuite un décrochage et perd un niveau côté rue uniquement, où il s'étend sur cinq travées : trois travées centrales identiques à celles précédemment décrites encadrées de deux travées de porte-fenêtre simples. Le bâtiment en cœur de parcelle s'élève sur sept étages reprenant les mêmes alternances de travées. La couverture d'origine en cuivre qui vient compléter la polychromie des façades de brique semble avoir été remplacée pour l'ensemble du bâtiment sur la rue Taine. Les ferronneries d'origine ont été conservées. Cet ensemble est représentatif des édifices de rapport érigés par des compagnies d'assurance au début du XXe siècle. |
| BP | 102 à 106 cours de Vincennes | Immeubles de rapport construit en 1903 par l'architecte Achille Champy. Ces immeubles présentent une ornementation particulièrement abondante et imposante, travaillée dans le style historique, avec un souci de symétrie rappelant l'architecture aristocratique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 60 à 62 rue de Wattignies<br>1 rue de Fécamp<br>30 rue des Meuniers | Usine<br>Cette usine est construite en 1922 pour la Maison Dorin, une société spécialisée dans le maquillage créée en 1780 par Madame de Montansier et qui devient dès sa fondation fournisseur officiel de la Cour.<br>En 1920, la Maison Dorin fait ouvrir une vaste usine rue de Wattignies. Le bâtiment d'origine s'élève alors sur quatre étages carrés, et un niveau sous combles situé uniquement au centre du bâtiment. Les locaux comprennent entre autres des laboratoires de chimie pour la recherche, un atelier de fabrication des poudres et une salle d'expédition. Le bâtiment présente un soubassement, de taille inégale sur la totalité de la parcelle, car le terrain est légèrement en pente. Au-dessus se trouve un rez-de-chaussée et deux niveaux, dont la façade est en briques rouges et les baies composées d'allèges en briques jaunes. Au deuxième étage, les baies sont terminées par un arc surbaissé. Les trumeaux sont ornés de pilastres, dont la base occupe toute la hauteur du rez-de-chaussée et qui soutiennent une corniche au-dessus du deuxième étage. Ce dernier est surmonté par un niveau en attique.<br>En 1958, l'architecte François Pictet (1905-1970) ajoute un étage à l'alignement sur la rue, ponctué de lucarnes sur la rue de Fécamp. Le bâtiment est également surélevé d'un niveau légèrement en retrait. En 1966, l'usine est agrandie par les frères et architectes René (1913-/) et André (1915-après 1975) Bourdon. Le nouveau bâtiment présente des bureaux, une infirmerie et des espaces de stockage de marchandises. L'extension à l'angle de la rue de Fécamp et de la rue des Meuniers est réalisée en brique, mais tranche avec le style du bâtiment existant. Enfin, dans les années 1970 un dernier étage est ajouté, en retrait et invisible depuis la rue, sur le bâtiment de 1922. |

**Liste des protections patrimoniales du 13ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 à 13 place de l'Abbé Georges Hénocque | Secteur de maison et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative de promoteurs privés, M. Ledur et M. Schwab, sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construits seulement après la guerre, à partir de 1921, ils contrastent avec les immeubles alentours et représentent un exemple de la variété de l'occupation du sol dans le 13e arrondissement. Cet espace, urbanisé vers la fin du XIXe siècle suite à son annexion à la Ville de Paris en 1859, fut le lieu d'expérimentions urbaines, dont font partie les pavillons de la rue Dieulafoy. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise, a permis, au début du XXe siècle, d'accéder au confort grâce à la nature et à la dimension des pièces. Véritables innovations « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), ces maisons sont présentes dans l'ensemble du quartier. Avec ses 44 maisons, la rue Dieulafoy en est le lotissement le plus important. On en retrouve des exemples similaires rue Santos-Dumont, dans le 15e arrondissement, qui profite d'une protection ville de Paris et rue Ernest-Lacoste dans le 12e. Même si les agencements diffèrent légèrement selon les numéros, ces édifices sont caractérisés par leur répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, en retrait de 2m50 par rapport à la voie, possède également une marquise, un perron, une grande baie en anse de panier, et, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée de deux cours rectangulaires : une petite à l'avant, fermée par un portail, et une à l'arrière, plus importante, parfois transformée en jardinet. Certaines possèdent également de grandes baies agrémentées au premier étage par une balustrade. |
| BP | 2 place de l'Abbé Georges Hénocque | Institut d'Hygiène Sociale construit entre 1913 et 1921 par Henri Viet pour la Mutuelle Générale des Cheminots. Il fait écho au lotissement voisin construit à l'initiative de l'Association Fraternelle des employés de la Compagnie des chemins de fer métropolitains. Il répond également à l'ordonnancement de la place de l'abbé Georges Hénocque, bordée par un ensemble de bâtiments de faible hauteur datant du début du XXe siècle dont plusieurs équipements médicaux à vocation philanthropique. Le corps principal est en avancée sur la place et flanqué de deux pavillons de moindre hauteur sur les rues adjacentes. Les façades sont en briques appareillées polychromes. Au dessus du perron, une sculpture représentant une locomotive rappelle la vocation cheminote du lieu. Cet édifice témoigne de l'attention accordée dans l'entre-deux-guerres aux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bâtiments à vocation philanthropique, et des innovations découlant de ces programmes, comme la mise en oeuvre remarquable de la brique, le jeu d'agencement des volumes, particulièrement lisibles sur cette façade, qui conserve parallèlement une certaine tradition historicisante. |
| BP | 14 boulevard Arago | Maison de style néo-Louis XV construite par l'architecte Edmond Bequet en 1901, composée d'un étage sous combles et d'une façade de quatre travées. Elle témoigne de la principale typologie construite sur le boulevard à son ouverture. Le rez-de-chaussée est percé de larges baies séparées par de fines colonnettes en fonte dont les chapiteaux supportent un linteau décoré de mosaïques à motifs végétaux. La porte principale est surmontée d'un spectaculaire bow-window en pierre, sculpté en style rocaille et d'une ferronnerie ouvragée. Construction de qualité traduisant à petite échelle le compromis entre tradition et innovation, caractéristique de l'architecture du tournant du XXe siècle. |
| BP | 18 boulevard Arago | L'église réformée avec son annexe, très habilement intégrée à l'immeuble en briques et pierres, de six niveaux d'élévation, dans laquelle elle s'insère. De style néo-roman, cette construction est à rapprocher des temples du Bon Secours (20, rue Titon) et Saint-Paul (90, boulevard Barbès), toutes œuvres de l'architecte Augustin Rey, dans les dernières décennies du XIXe siècle. Le motif du portail est repris dans les étages pour former une vaste composition triangulaire signifiant l'élévation de l'esprit que doit procurer le culte au temple. |
| BP | 55 boulevard Arago | Hôtel particulier Sabatier réalisé par Augustin Rey en 1894 (daté et signé). Il s'agit d'un rare exemple d'architecture domestique par l'un des principaux propagandiste et théoricien du logement social et de l'hygiénisme. La façade, en pierre et brique rouge, présente des dispositions rationalistes et une sensibilité néo-gothique qui la rapproche des hôtels particuliers édifiés à la même époque par Vaudremer. Elle est très bien préservée jusque dans ses moindres détails (porte, écoinçons, modénatures notamment). |
| BP | 71b boulevard Arago | Maison présentant une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée et de lucarnes et de six travées (sur le boulevard), appartenant à une séquence cohérente de tissu de petite échelle, témoin des constructions rencontrées sur le boulevard à son ouverture. Cour ouverte sur rue bordée par l'avant-corps |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | à rez-de-chaussée de la façade sur cour. Façades en brique polychromes et pierre de taille, verrière de deux niveaux décorée de céramiques greffée en attique sur la façade du boulevard. |
| BP | 80 boulevard Arago | Maison Brooks réalisée en 1929-1930 par l'architecte Paul Nelson pour l'écrivain Alden Brooks. La structure est mise en valeur par des lignes de béton horizontales et verticales, dissociant les niveaux et les travées de la façade de brique au calepinage minutieux. Première œuvre de Paul Nelson, au sortir de l'atelier du Palais du Bois d'Auguste Perret et construite par l'entreprise Perret frères, elle laisse clairement percevoir l'influence de l'enseignement de Perret, notamment dans la lisibilité et la rationalité affirmée de la structure. D'autres signes la relie pourtant à l'influence de Le Corbusier : la finesse de la structure, la dissymétrie des percements, l'absence de corniche ou encore l'auvent courbe au-dessus de la porte d'entrée. La maison Brooks s'insère habilement dans son environnement en particulier avec la villa d'angle en brique au 82 boulevard Arago (Emile Guénot, arch. 1891). |
| BP | 73 boulevard Arago<br>51 rue de la Santé | Hôtel particulier du Dr Colignon élevé en 1894 par l'architecte J. Jeannot. Elévation d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Lucarnes avec atelier d'artiste intégré dans la haute toiture d'ardoise. Il appartient à une séquence cohérente de tissu de petite échelle, témoin des constructions rencontrées sur le boulevard à son ouverture. Façade en pierre de taille de style éclectique (moulures des linteaux de fenêtres et de l'arc en plein cintre de la porte d'entrée, lucarnes à forte pente en toiture). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 82 boulevard Arago<br>45 rue de la Santé | Maison d'habitation<br>Les terrains de l'îlot délimité par les rues du Faubourg Saint-Jacques au sud, de la Glacière au Nord, les boulevards de Port-Royal à l'ouest et Saint-Jacques à l'est, constituent jusqu'au début du XIXe siècle de larges parcelles exploitées pour leur calcaire, via des galeries souterraines. Les hôpitaux du Val-de-Grâce, de Sainte-Anne, de Lourcine et de l'actuel hôpital Cochin, rayonnent autour de la rue de la Santé, profitant de la quiétude de ce quartier encore peu densifié. En 1857, le percement des deux boulevards accélère l'aménagement des parcelles riveraines. Au n° 82 du boulevard Arago, à l'angle du 45 rue de la Santé, un pavillon est érigé en 1891 par l'architecte Emile Guénot (1859-1944), pour lui-même, sur un terrain délaissé en 1880 par l'ordre des Capucins. Emile Guénot installe son atelier rue de la Santé, où il développe ses qualités d'architecte aquarelliste, dans la mouvance de son professeur aux Beaux-Arts, Emile Vaudremer. Jouant sur les différentes teintes de briques et la meulière du soubassement, ce pavillon de style régionaliste est constitué à l'origine d'un seul bâtiment quadrangulaire en angle, élevé de deux étages carrés sur un rez-de-chaussée légèrement surhaussé. Une verrière est installée sur une toiture à pans multiples. Le pavillon est complété par un jardin arboré, clôturé par un muret dans lequel s'ouvrent deux portes. La façade sur le boulevard, de deux travées, est complétée par une troisième en 1929, ménageant une entrée en rez-de-chaussée et se différenciant par ses fenêtres doubles pour les deux premiers niveaux et son oriel au second étage. Modifiée au XXe siècle, la travée centrale de la façade sur rue, placée au-dessus de la porte d'entrée d'origine, comportait des fenêtres doublées dissymétriques. Elle se démarquait des deux autres travées qui reprenaient les fenêtres droites du boulevard, surmontées d'un linteau métallique à bouton de fleur couronné par une frise de brique rouge posée sur l'arête. Ce motif est répété au niveau des bordures de la frise sommitale en céramique claire. La différence de teinte de la brique permet de distinguer les modifications opérées entre 1970 et 1973 qui suppriment la porte d'entrée et alignent les fenêtres de la travée centrale aux autres. Lors de ces travaux, un bâtiment de deux étages est accolé à la façade sur jardin. Il fait la jonction avec la troisième travée des années 1920, laissant visible la frise en céramique par l'adjonction d'une terrasse vitrée du côté de la rue. Enfin, une souche de cheminée marque l'angle par sa monumentalité. Un bas-relief au premier étage indique en outre la profession du propriétaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | villa Auguste Blanqui | Tissu caractéristique - Maisons et villas - Villa Auguste-Blanqui<br>Située dans le quartier de La Gare, l'entrée de la villa se fait au n°44 de la rue Jeanne-d'Arc qui appartient à la commune d'Ivry jusqu'à son annexion à Paris en 1860. Les travaux haussmanniens désenclavent progressivement ce quartier tardivement urbanisé qui s'industrialise avec l'installation, à partir du milieu du XIXe siècle, de l'ancienne raffinerie Say. Celle-ci emploie une main-d'œuvre importante jusque dans les années 1960. Au sein du 13e arrondissement, dans un contexte politique marqué par les prémices d'une réflexion sur l'accès au logement des populations ouvrières, fleurissent un grand nombre de villas regroupées en lotissement comme celui des Peupliers ou de la rue Dieulafoy. Exemple de la variété de l'occupation du sol dans l'arrondissement, les parcelles concernées par la protection accueillent 42 lots achetés par des propriétaires différents qui font élever leurs maisons entre 1924 et 1935. Certains architectes réalisent plusieurs pavillons, comme François Bouteille (/-/), créateur des lots n°10, 15, 33, 34, et 41, Georges Hannotte (/-/) pour les lots n°14, 16 et 30, Girard (/-/) pour les n°38 et 32 ou encore Henri-Jacques Glaizot (/-/) pour les n°24 et 17. Les maisons sont réalisées en meulière, brique et linteaux métalliques et s'élèvent en plan rectangulaire sur un à deux étages sous des toits en tuiles. Elles sont accolées les unes aux autres et des ruelles perpendiculaires à la rue desservent deux à trois bâtiments par alignement. Chacune possède un jardinet en front. L'utilisation de la brique permet à la fois de créer une homogénéité d'ensemble et de réaliser des ornements particuliers à chaque édifice : bandeaux denticulés, briques vernissées, polychromies, formes géométriques, chaînages harpés... Les lots n°1, 6, 10, 27, 30, 31, 36, 41 et 42 sont modifiés par des surélévations des combles à partir des années 1980. |
| BP | 39 boulevard Auguste Blanqui<br>10 rue des Cinq-Diamants | Maison-atelier d'artiste construite vers 1890. La façade sur rue, élevée d'un double niveau sur rez-de-chaussée, est ornée de briques beiges et rouges disposées en bandes alternées. A l'étage, deux grandes baies vitrées géminées ayant conservées leur menuiserie éclairent la double hauteur de l'atelier. |
| BP | 18 à 24 boulevard Auguste Blanqui<br>17-17b rue des Reculettes | Ecole Municipale du Livre Estienne fondée à la fin du XIXe siècle. Les bâtiments disposés en U en briques polychromes sur le boulevard Auguste Blanqui ont été réalisés en 1896 par l'architecte Samuel Menjot de Dammartin sur commande de la Ville de Paris. Sur la rue des Reculettes, la cour est fermée par un bâtiment en béton dont l'avant-corps est orné de bas-reliefs de style Art Déco évoquant les métiers du livre et des arts graphiques. L'ensemble de ces constructions témoigne |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de l'évolution typologique de l'architecture scolaire parisienne, de l'esthétique rationnelle des écoles municipales en brique de la seconde moitié du XIXe siècle, de l'influence de l'architecture industrielle sur les bâtiments institutionnels des années trente. |
| BP | 17 à 27 rue Baudricourt<br>3 à 15 ; 4 à 14 rue des Hautes Formes | Ensemble immobilier — HLM<br>L'ensemble immobilier des Haute-Formes prend place en 1979 au sein du quartier Gare, secteur faisant l'objet d'un vaste programme de rénovation urbaine depuis les années 1960. La parcelle dans laquelle il s'insère échappe de peu au lotissement de grandes tours. Elle est épargnée par les nouveaux règlements d'urbanisme (POS ; SDAU) du début des années 1970 qui rompent avec le modèle des architectures verticales érigées dans les Trente Glorieuses au profit d'une attention majeure pour le tissu existant et le caractère des quartiers.<br>Un concours est donc organisé en 1974 par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP) et le plan Construction pour la réalisation de 209 logements sociaux. La proposition des jeunes architectes Christian de Portzamparc (1944) et Georgia Benamo (/-/) est distinguée en vertu de sa réflexion sur le thème de l'îlot qui renoue entre forme urbaine et forme architecturale. L'ensemble des Hautes Formes constitue la première illustration des théories sur « l'îlot ouvert » et le « vide habité ». La parcelle présente une géométrie difficile, un trapèze étroit et enclavé, qui borde la rue Baudricourtt et la rue Nationale et que traverse l'impasse des Hautes Formes – toponyme qui évoque l'emplacement d'anciennes carrières de craie. Au sud, elle est bordée par le centre universitaire Pierre Mendès-France, tout juste livré par l'agence ANPAR (1973). Benamo et de Portzamparc répartissent six bâtiments en quinconce autour de nouvelles rue, places et cours végétalisées de manière à « créer des lieux urbains intimes et communs à la fois, traversants et à l'écart, faits de perceptions proches et lointaines ». Les immeubles sont élevés de hauteurs différentes, entre quatre et onze étages, pour favoriser l'ensoleillement. Les masses ciselées en redents, en obliques ou en cercles favorisent des points de vue tout en évitant les vis-à-vis. Les architectes rompent également l'ordonnance traditionnelle des élévations en modifiant d'un étage à l'autre l'échelle des ouvertures, les désaxant les unes des autres. Cette recomposition des vides et des pleins crée chez l'observateur une confusion, à l'exemple des grandes verrières qui filent entre deux étages et faussent la perception des intérieurs. La démonstration des architectes, qui consiste à prodiguer au logement collectif une qualité |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | architecturale tout en repensant l'espace public comme un espace à habiter et non comme un vide, sera érigée en modèle. Dès 1975, le projet reçoit le prix « PAN VII« décerné par le ministère de l'Urbanisme et des Transports. L'îlot des Hautes Formes bénéficie depuis 2016 du label « Architecture contemporaine remarquable » au regard de la qualité de la composition urbaine, du plan-masse de l'îlot, de sa composition plastique et des liaisons visuelles. |
| BP | 53 rue Bobillot | Maison individuelle du début du XXe siècle, jumelle du n° 55 rue Bobillot. Villa présentant une façade composée de trois étages sur rez-de-chaussée. La disposition en retrait dégageant une petite cour, l'auvent et les garde-corps en bois confèrent à cette maison un aspect pittoresque et en harmonie avec son environnement : un dispensaire en brique et surtout la piscine de la Butte-aux-Cailles construite au début des années 1920 par Louis Bonnier. |
| BP | 55 rue Bobillot | Maison individuelle du début du XXe siècle, jumelle du n° 55 rue Bobillot. Villa présentant une façade composée de trois étages sur rez-de-chaussée. La disposition en retrait dégageant une petite cour, l'auvent et les garde-corps en bois confèrent à cette maison un aspect pittoresque et en harmonie avec son environnement : un dispensaire en brique et surtout la piscine de la Butte-aux-Cailles construite au début des années 1920 par Louis Bonnier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 102 rue Bobillot | Située dans le quartier Maison-Blanche, la « Boucherie de la passerelle » occupe une partie du rez-de-chaussée d'un immeuble construit en 1907 par les architectes Gustave Just (/-/) et Ernest Denis (/-/), particulièrement actifs dans le 13e arrondissement. De composition symétrique, les dimensions de la devanture sont indépendantes de la scansion des travées. La première mention dans le bottin d'une activité de bouche à cet emplacement remonte à 1910. Cette devanture présente toutes les caractéristiques des anciens commerces de bouche dotés d'un étalage en débord sur la voie publique. En applique avec des piédroits en bois, la devanture se compose de vitrines et d'une porte vitrée en son centre. L'ensemble est encadré par deux frises. La première, ornée de rinceaux peints à l'or sur fond vert encadre toute la devanture ; la seconde, sommitale, est constituée de volutes végétales en fer forgé, semblables à celles de la boucherie du 27 rue Rodier. Cette ornementation est très fréquente sur les devantures de bouche comme l'illustre le 33 rue Richer ou encore le 60 rue Blanche dans le 9e arrondissement. Les charnières visibles sur les arêtes extérieures des ais révèlent qu'une grille se logeait autrefois à ce niveau. En barrant l'accès aux larges ouvertures du commerce, les grilles, comme celles qui subsistent, sont caractéristique des commerces de bouche et répondent à un souci d'hygiène puisqu'elles assurent une bonne aération tout en protégeant la marchandise des voleurs. Le soubassement, en placage de marbre, favorise le nettoyage de la devanture. Un grand bandeau filant composé d'un lettrage peint et d'appliques termine la composition. |
| BP | 23 à 25 rue Bobillot | HBM<br>Entre 1906, date de la construction de son premier groupe d'habitations à bon marché au square Delambre et 1924, l'Assistance publique va procéder à la réalisation de plusieurs opérations immobilières. Ces édifices sont particulièrement soignés en façade avec de discrètes colorations Art nouveau. La petite HBM des 23 à 25 rue Bobillot est conçue en 1912 par l'architecte Laurent Doillet (1861–1931), médaillé en 1928 par la société centrale des architectes. La construction adopte une forme fermée triangulaire en alignement sur rue typique des HBM de cette période. L'architecte a élaboré un porche d'entrée monumental afin de permettre une meilleure ventilation de la cour centrale, selon les préceptes hygiénistes alors en vogue. En brique et pierre, l'édifice de sept étages se démarque par la finesse de ses bas-reliefs floraux, notamment au niveau de l'entrée ou de la corniche soutenant les balcons du sixième étage. Quatre |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | travées en bow-window surmontées de lucarnes de pierre rythment également ses élévations. |
| BP | 54b rue Bobillot<br>186 rue de Tolbiac | Eglise Sainte-Anne de la Maison-Blanche élevée de 1894 à 1912 par l'architecte Prosper Bobin grâce à différents donateurs. L'architecte a tiré un parti habile d'un emplacement incommode à l'angle de deux rues. L'inspiration romane de l'architecte est sensible dans le portail, inspiré de Saint-Trophime d'Arles, mais aussi à travers les grandes arcades en plein cintre, la voûte en berceau et la coupole sur pendentifs. Les deux tours surmontées de clochers et clochetons circulaires culminent à 55 mètres. Les verrières sont l'oeuvre du maître-verrier Mauméjean, à qui l'on doit également les verrières de Saint-Pierre de Chaillot. Leur composition originale commandée de 1937 à 1939 de mosaïques et de vitraux célèbre la Vierge et Sainte-Anne. Si l'on excepte les décors de l'Eglise du Saint-Esprit avenue Daumesnil, c'est le plus bel exemple mural exécuté pour un édifice religieux entre les deux guerres. |
| BP | 10 rue Brillat Savarin | Ville productive – Immeuble d'activité tertiaire – 10 à 12 rue Brillat-Savarin 75013. Adresse associée : 11bis rue Küss. Le bâtiment est protégé pour motifs architectural et historique.<br>La rue Brillat-Savarin, autrefois située sur le territoire de la commune de Gentilly, figure sur le plan Roussel de 1730. La rue Küss est ouverte en 1924. L'immeuble de deux niveaux sous comble et au plan masse quasi rectangulaire est construit la même année face à l'ancienne gare de marchandises dite de Rungis, par les architectes Charles Cousin (1871-/) et Paul Grandjean (1894-/) pour le compte de Marcel Bihl afin de servir d'ateliers et de bureaux. D'abord ateliers de fabrication de perles d'imitation de la marque Ariane, les ateliers sont après 1932 consacrés à la production d'appareils électriques. La façade sur rue, caractéristique des édifices de type industriel, est élevée en briques peintes en blanc ou rouge pour les appuis de fenêtres. Des pilastres filants rythment les six travées, composées à chaque niveau de deux baies géminées sous un linteau métallique dont les têtes de fixation sont en forme de fleur. La travée de l'entrée est composée à chaque niveau de deux fenêtres étroites sur la hauteur de l'étage |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | encadrant une fenêtre large qui n'occupe que le tiers supérieur de cette hauteur. En 1929, l'immeuble subit un incendie et une surélévation d'un niveau est réalisée par l'architecte M. Béguin (/-/), à l'occasion de sa réhabilitation. En 1988, une nouvelle surélévation d'un étage carré et d'un étage mansardé est opérée reprenant la brique et le motif initial de chaque travée avec cependant une hauteur d'étage inférieure. Les noms des architectes de la première phase de construction sont inscrits en mosaïque bleue sur fond doré sur le pilastre à l'extrême gauche de la façade. Du côté de la rue Küss, l'immeuble développe une façade sans ornementation précédée d'un jardin permettant un éclairage naturel à tous les niveaux. Ce bâtiment est caractéristique des immeubles industriels construits à la fin du XIXe siècle et au début du XXe dans le 13e arrondissement. |
| BP | 16 à 24 rue Brillat-Savarin<br>7 à 19 rue de la Fontaine-à-Mulard | Ensemble d'Habitations à Bon Marché regroupant 320 logements construits par les architectes André Arfvidson, Joseph Bassompierre et Paul de Rutté pour la Ville de Paris entre 1913 et 1924. Le plan est en "dents de peigne" suivant les principes hygiénistes, aéré par des espaces verts aménagés entre les bâtiments. Les sept bâtiments à six étages sont agencés de part et d'autre d'une voie centrale reliant les rues Brillat-Savarin et de la Fontaine à Mulard et fermée à chaque extrémité par deux immeubles intégrant les portails d'accès. Les façades en briques rouges sont structurées par deux colonnes de loggias, en double hauteur et insérées dans un arc en plein cintre au niveau de l'attique, ornées de motifs végétaux en sgraffites bichromes. Ce groupe de logements fait partie des premières Habitations à Bon Marché d'initiative publique élevées à Paris, et constitue un jalon remarquable dans l'histoire du logement social parisien annonçant les Habitations à Bon Marché de la Ceinture Rouge. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 26 à 36 rue Bruneseau<br>15 à 17 rue Jean-Baptiste Berlier | Bureaux<br>Vainqueur du concours lancé par la société anonyme de gestion immobilière (SAGI), l'architecte-urbaniste Dominique Perrault (né en 1953) signe avec l'hôtel industriel Berlier son premier immeuble parisien. Le programme prévoit la création d'un bâtiment destiné à accueillir une quarantaine de sociétés, soit près de cinq cents personnes, exerçant des activités variées.<br>L'emplacement du terrain, situé en lisière du 13e arrondissement au croisement du boulevard périphérique et des voies de chemin de fer, n'est pas sans poser certaines contraintes - sonores et visuelles notamment - auxquelles l'architecte-urbaniste répond avec audace en proposant un bâtiment en verre. Avec l'hôtel industriel, Perrault préfigure un nouveau type d'architecture qui tranche avec la production de son temps dans la capitale. De plan rectangulaire et élevé sur 10 niveaux, le bâtiment est un prisme entièrement en verre, constitué de 1148 panneaux inamovibles fixés sur rails. L'enveloppe transparente assume pleinement la présence de la structure béton et des équipements techniques, qui dessinent une discrète trame horizontale en façade, et servent, par là même, de brise-soleil. La simplicité constructive de ce prisme de verre est conçue pour percevoir, de manière fugace, les activités qu'il abrite depuis le boulevard périphérique. Ses occupants sont quant à eux spectateurs du mouvement urbain.<br>L'hôtel industriel est pensé comme un système vivant, ancré dans son environnement urbain et qu'il contribue à faire évoluer. Inauguré en 1989, le bâtiment reçoit l'équerre d'argent. Une campagne de restauration est menée en 2016 - 2019 par l'agence DPA dans le but d'adapter le bâtiment industriel à de nouvelles activités, d'améliorer ses performances, son confort et sa consommation énergétique, tout en préservant la pureté des volumes et l'intégrité de l'enveloppe. |
| BP | 37 rue Charcot<br>14bis rue Xaintrailles | "Immeuble-proue" des années trente. Remarquable composition des volumes habillés par la brique. |
| BP | 81 rue du Chevaleret | Immeuble faubourien du milieu du XIXe siècle de trois étages sur rez-de-chaussée et huit travées, implanté sur une parcelle étroite et longue témoignant de l'ancien tracé urbain. Façade en plâtre ayant conservé l'ensemble de ses volets de bois. Grande cour intérieure. Maison publiée au procès verbal de la Commission du Vieux Paris du 7 mai 2003. |
| BP | 35 avenue de Choisy | Grand pavillon vers 1900 occupant l'intérieur d'une parcelle. Façade composée principalement en meulière et soulignée de briques polychromes. Toiture en bâtière couverte de tuiles rouges. Style pittoresque et péri- |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | urbain aussi bien dans l'utilisation des matériaux que dans la composition et la décoration. |
| BP | 27 avenue de Choisy | Eglise Saint-Hippolyte. Edifice de style néogothique réalisé de 1909 à 1911 par l'architecte Jules Godefroy Astruc puis agrandi de 1922 à 1924 par Dubois. Construite en pierre meulière avec des éléments de décors en pierre de taille, l'église a bénéficié d'un financement en partie assuré par l'industriel Panhard. Des vitraux de Lux Fournier, maître verrier à Tours, ornent bas-côtés et chapelles. |
| BP | 72 rue de la Colonie | Logements sociaux de la fondation Singer-Polignac construits par l'architecte Georges Vaudoyer en 1911. Les corps de bâtiments s'ouvrent sur une cour ouverte, les façades sont en briques. Le décor est discret et se contente de souligner avec des chaînages de briques de plusieurs tons, les arêtes et les lignes de force des bâtiments. Le travail de Vaudoyer dans la construction sociale se distingue d'abord pour la qualité et la rigueur de son plan et le refus de toute exubérance décorative. |
| BP | 28 à 30 rue de la Colonie<br>67 rue Barrault | Immeuble d'angle réalisé en 1958 par les architectes Roger Anger et Pierre Puccinelli en collaboration avec Lilianne Veder et L'Œuf Centre d'Etudes. Il regroupe cinquante logements sur huit étages. La façade constituée d'un volume à redans duquel s'élancent des loggias en porte-à-faux, manifeste le goût des architectes des années 60 pour l'expérimentation des formes en relation avec l'art cinétique. Le spectateur n'est plus passif devant l'oeuvre : elle se lit différemment selon son déplacement. L'immeuble de la rue Barrault constitue une première référence importante de l'agence Anger-Puccinelli suivant ce principe d'imbrication de cubes qui allait devenir leur signature. |
| BP | 29 rue des Cordelières | Dortoirs construits à l'arrière du Palais du Peuple par Le Corbusier en 1926 pour l'Armée du Salut, dont les bâtiments principaux ont été édifiés dès 1912. Ce bâtiment en béton sur pilotis forme un porche sur la cour intérieure plantée. La façade donnant sur le jardin René Le Gall est caractérisée par les longs bandeaux de fenêtres qui éclairent largement les dortoirs. Il marque un premier jalon important dans la collaboration entre Le Corbusier et l'Armée du Salut avant l'aménagement de la péniche du quai d'Austerlitz et la construction de la Cité du Refuge. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 61 rue Corvisart | Longées par le bief Croulebarbe de la Bièvre, couvert en 1908, de nombreuses tanneries, mégisseries et usines sont encore implantées jusque dans les années 1950 dans le quartier. La grande usine de cuir Mariotte fondée au milieu du XIXe siècle en est le symbole. Elle est située à l'intersection des rues Croulebarbe et Corvisart. Victor Lanier en devient directeur en 1881 et emploie près de 200 ouvriers. L'usine est notamment représentée sur un tableau d'Alfred Bahuet daté de 1885 ou dessinée par Jules-Adolphe Chauvet en 1887. Son directeur décide de faire construire en 1905 de nouveaux bâtiments à proximité, aux n°59 et 61 de la rue Corvisart: deux usines de tannage du cuir au chrome comprenant une tannerie avec mégisserie et une teinturerie de peaux de chevreaux. La construction est signée Victor Rich (1847-1932). Ce dernier a notamment contribué, entre 1884 et 1902, à la réalisation du Monument aux Girondins sur la place des Quinconces à Bordeaux ainsi que de la raffinerie de sucre Say en 1895, située à quelques centaines de mètres. Louis Roussy et René Trubert, dans les années 1930, y développent la fabrication de soldats de plomb, petites voitures et trains miniatures vendus sous la marque Le Rapide ou LR – les initiales de Louis Roussy.<br>Dans les années 1950, la physionomie du quartier est bouleversée par les travaux d'aménagement menés par Adrien Brelet (1900-1990) autour du square René-le-Gall, créé en 1938 par l'architecte Jean-Charles Moreux (1889-1956), en lieu et place d'anciens jardinets des tisseurs de la Manufacture des Gobelins. À l'usine de jouets se substitue un lycée dans les années 1960. L'emplacement d'origine des différents bâtiments, disposés autour de la cour, est préservé et peu d'ajouts sont perceptibles, si ce n'est l'installation d'auvents et la restructuration des espaces intérieurs. Par les larges baies rectangulaires de ses cinq travées, couronnées au dernier niveau de baies surbaissées, la façade sur rue en brique rappelle le passé industriel du site et l'apport de lumière nécessaire à l'activité. Aux allèges, l'utilisation de briques de couleur différente et la création de motifs de vannerie illustrent la volonté de l'architecte d'allier des considérations esthétiques et fonctionnelles sur un même bâtiment. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 19 à 27 rue Corvisart<br>39 à 45 rue des Cordeliers | Lycée<br>Le lycée Rodin est construit entre 1957 et 1963 par l'architecte Jean Demaret (1897-1967) qui signe ici l'un de ses derniers projets. Il est implanté dans le quartier de Croulebarbe dont l'architecte-urbaniste Adrien Brelet (1900-1990) conduit en parallèle la reconversion. Le lycée est établi sur une parcelle trapézoïdale, à l'emplacement d'une ancienne tannerie longée au sud par la Bièvre et le square Renée-Le-Gall (1938). Le bâtiment principal, destiné à l'enseignement, est une longue barre qui adopte un plan original en boomerang, aligné sur la plus grande diagonale du terrain. Sa disposition est entièrement ouverte sur le square, que l'architecte envisage comme un gymnase à ciel ouvert. Sa construction est en béton armé, élevée sur quatre étages qui laissent apparente la trame des poteaux, distancés de 1,75 m conformément aux directives du ministère de l'Éducation nationale. Le remplissage entre les poteaux est constitué de panneaux préfabriqués, doublés de briques creuses enduites au ciment. L'horizontalité des façades est accentuée par la disposition ininterrompue des menuiseries et des bandes d'allèges. Côté square, les salles d'enseignement sont dotées de grandes fenêtres qui offrent un ensoleillement sud-est et une vue sur le parc, tandis qu'au nord, l'architecte opte pour des fenêtres-bandeaux plus occultant. Une tour de neuf étages destinée au logement des fonctionnaires est implantée dans la courbure extérieure du bâtiment, confirmant une attention à l'équilibre du plan-masse. Deux autres constructions d'un et deux niveaux occupent cet espace nord-ouest de la barre et sont destinées, l'une à l'accueil, l'autre aux équipements techniques. Le Lycée Rodin bénéficie depuis 2021 du label « Architecture contemporaine remarquable », qui distingue ici la rationalisation des surfaces et du plan, ainsi que sa représentativité dans la normalisation de l'architecture scolaire. |
| BP | 26 rue de Croulebarbe<br>2 rue Berbier du Mets | Maison d'angle sur un terrain en pente présentant une façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Toiture en tuiles. Témoignage de l'habitat ancien du quartier à un emplacement important dans la composition du paysage urbain. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 36 à 36 ter rue Damesme | Secteur de maison et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative de promoteurs privés, M. Ledur et M. Schwab, sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construits seulement après la guerre, à partir de 1921, ils contrastent avec les immeubles alentour et représentent un exemple de la variété de l'occupation du sol dans le 13e arrondissement. Cet espace, urbanisé vers la fin du XIXe siècle suite à son annexion à la Ville de Paris en 1859, fut le lieu d'expérimentions urbaines, dont font partie les pavillons de la rue Dieulafoy. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise, a permis, au début du XXe siècle, d'accéder au confort grâce à la nature et à la dimension des pièces. Véritables innovations « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), ces maisons sont présentes dans l'ensemble du quartier. Avec ses 44 maisons, la rue Dieulafoy en est le lotissement le plus important. On en retrouve des exemples similaires rue Santos Dumont, dans le 15e arrondissement, qui profite d'une protection ville de Paris et rue Ernest-Lacoste dans le 12e. Même si les agencements diffèrent légèrement selon les numéros, ces édifices sont caractérisés par leur répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, en retrait de 2m50 par rapport à la voie, possède également une marquise, un perron, une grande baie en anse de panier, et, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée de deux cours rectangulaires : une petite à l'avant, fermée par un portail, et une à l'arrière, plus importante, parfois transformée en jardinet. Certaines possèdent également de grandes baies agrémentées au premier étage par une balustrade. |
| BP | 10 rue Daviel | Ensemble de "Maisons en Bande" réalisées par l'architecte Jean Walter en 1913 pour le compte de la société l'"Habitation familiale" créée par l'abbé Jean Viollet. Il s'agit d'un cas exceptionnel de cité-jardin à vocation sociale réalisée à Paris à la veille de la seconde Guerre Mondiale et qui doit beaucoup à la personnalité de son promoteur. Il s'agissait de substituer aux grands immeubles collectifs, des maisons individuelles, garantissant davantage l'indépendance, la cohésion et la moralité du foyer. Les quarante pavillons d'un étage sur rez-de-chaussée, disposés autour d'une cour allongée ont été traités dans le style rustique anglo-normand. Les matériaux utilisés légers et peu coûteux, pans de bois et parpaings imperméables, représentaient une innovation à l'époque. Les colombages et la forme des toitures ont valu à la cité Daviel le nom de "petite Alsace". L'atmosphère calme de cette architecture donnant sur une cour plantée d'arbres rappelle aussi les béguinages. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 à 11 rue Daviel<br>4 à 30 ; 3 à 29 Villa Daviel | Secteur de maisons et villas<br>Secteur tardivement urbanisé vers la fin du XIXe siècle à la suite de son annexion à la Ville de Paris, il fut le lieu d'expérimentions urbaines, notamment dans la réalisation de plusieurs quartiers pavillonnaires. Ils sont construits entre 1913 et 1914 dans un contexte marqué par les débuts de la politique nationale en termes de logement social et d'exonérations fiscales en faveur des sociétés immobilières. C'est la société « La Petite Chaumière », qui urbanise également un terrain triangulaire entre les rues E.H. Rousselle, du Moulin-des Prés et Henri-Pape où chaque propriétaire avait le choix de son maître d'œuvre, un groupe de huit maisons étant réalisé par Rebersat (/-/). De même , à la Villa Daviel, treize villas (n°1, 3, 5, 7, 9, 10, 11, 13, 15, 17, 18, 19, 20) sont construites par Rebersat (/-/), Simon (/-/) et Lambert (/-/), également architecte du groupe des Peupliers dans le même quartier. En résulte l'apparence hétérogène des maisons, oeuvres au total de douze architectes. Réalisées pour la majorité en briques silico-calcaire, elles profitent de deux cours, une petite à l'avant et une à l'arrière, parfois transformée en jardinet. Des décors en briques rouges agrémentent les baies, trumeaux, linteaux et corniches de la plupart des maisons, tout comme les marquises des entrées principales. Les couvertures en tuiles ont pour certaines subi des modifications, notamment dans les années 1990 : démolition des marquises, extensions, et surélévations. |
| BP | 4 à 36 rue Dieulafoy | Secteur de maison et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative de promoteurs privés, M. Ledur et M. Schwab, sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construits seulement après la guerre, à partir de 1921, ils contrastent avec les immeubles alentours et représentent un exemple de la variété de l'occupation du sol dans le 13e arrondissement. Cet espace, urbanisé vers la fin du XIXe siècle suite à son annexion à la Ville de Paris en 1859, fut le lieu d'expérimentions urbaines, dont font partie les pavillons de la rue Dieulafoy. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise, a permis, au début du XXe siècle, d'accéder au confort grâce à la nature et à la dimension des pièces. Véritables innovations « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), ces maisons sont présentes dans l'ensemble du quartier. Avec ses 44 maisons, la rue Dieulafoy en est le lotissement le plus important. On en retrouve des exemples similaires rue Santos Dumont, dans le 15e arrondissement, qui profite d'une protection ville de Paris et rue Ernest-Lacoste dans le 12e. Même si les agencements diffèrent légèrement selon les numéros, ces édifices sont caractérisés par leur |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, en retrait de 2m50 par rapport à la voie, possède également une marquise, un perron, une grande baie en anse de panier, et, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée de deux cours rectangulaires : une petite à l'avant, fermée par un portail, et une à l'arrière, plus importante, parfois transformée en jardinet. Certaines possèdent également de grandes baies agrémentées au premier étage par une balustrade. |
| BP | 1 à 15 rue Dieulafoy<br>19 rue Henri Pape | Secteur de maison et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative de promoteurs privés, M. Ledur et M. Schwab – fait rare pour des habitations individuelles - sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construites seulement après la guerre, à partir de 1921, ces maisons contrastent avec les immeubles alentours, et représentent un exemple de la variété de l'occupation du sol dans le 13e arrondissement. Cet espace, urbanisé vers la fin du XIXe siècle suite à son annexion à la Ville de Paris en 1859, fut le lieu d'expérimentions urbaines, dont les pavillons de la rue Dieulafoy. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise, a permis, au début du XXe siècle, d'accéder au confort grâce à la nature et à la dimension des pièces. Véritables innovations « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), ces maisons sont présentes dans l'ensemble du quartier. Avec ses 44 maisons, la rue Dieulafoy en est le lotissement le plus important. Des exemples similaires existent rue Santos Dumont, dans le 15e arrondissement, et rue Ernest-Lacoste dans le 12e. Même si les agencements diffèrent légèrement selon les numéros, elles sont caractérisées par leur répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, en retrait de 2,50m par rapport à la voie, possède également une marquise, un perron, une grande baie en anse de panier, et, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée de deux cours rectangulaires : une petite à l'avant, fermée par un portail, et une arrière, plus importante, parfois transformée en jardinet. Certaines possèdent également de grandes baies agrémentées au premier étage par une balustrade. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 à 18 rue du Docteur Leray | Secteur de maison et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative de promoteurs privés, M. Ledur et M. Schwab, sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construits seulement après la guerre, à partir de 1921, ils contrastent avec les immeubles alentours et représentent un exemple de la variété de l'occupation du sol dans le 13e arrondissement. Cet espace, urbanisé vers la fin du XIXe siècle suite à son annexion à la Ville de Paris en 1859, fut le lieu d'expérimentions urbaines, dont font partie les pavillons de la rue Dieulafoy. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise, a permis, au début du XXe siècle, d'accéder au confort grâce à la nature et à la dimension des pièces. Véritables innovations « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), ces maisons sont présentes dans l'ensemble du quartier. Avec ses 44 maisons, la rue Dieulafoy en est le lotissement le plus important. On en retrouve des exemples similaires rue Santos-Dumont, dans le 15e arrondissement, qui profite d'une protection ville de Paris et rue Ernest-Lacoste dans le 12e. Même si les agencements diffèrent légèrement selon les numéros, ces édifices sont caractérisés par leur répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, en retrait de 2m50 par rapport à la voie, possède également une marquise, un perron, une grande baie en anse de panier, et, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée de deux cours rectangulaires : une petite à l'avant, fermée par un portail, et une à l'arrière, plus importante, parfois transformée en jardinet. Certaines possèdent également de grandes baies agrémentées au premier étage par une balustrade. |
| BP | 1 rue du Docteur Lucas-Championnière<br>17 rue du Docteur Leray | Le pavillon édifié à l'angle des rues du docteur Lucas-Championnière et du docteur Leray prend place dans un quartier tardivement urbanisé à la suite de son annexion à la ville de Paris en 1860. Ce quartier se démarque par son système d'implantation de maisons individuelles, qui se met en place après la Première Guerre mondiale afin de loger une classe moyenne en pleine expansion. Mêlant des innovations hygiénistes et sociales, ces petites maisons de ville appartiennent à une typologie intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa bourgeoise qui permet au début du XXe siècle à la classe moyenne d'accéder au confort moderne, grâce à la spécialisation des pièces concentrées sur une surface réduite.<br>Occupant toute la parcelle, cette maison de trois étages est construite entre 1923 et 1924 à la demande des promoteurs Schwab et Jacob qui sont à l'origine des lotissements hygiénistes à « bon marché » qui se déploient de la rue Dieulafoy à la rue Damesme |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | également réalisés au début des années 1920. Même si la volumétrie est similaire à celle de la maison située au numéro 2 de la même rue, le faux colombage et les encadrements en brique rouge renforcent le pittoresque de cette maison d'angle. L'étage sous comble, éclairé par des lucarnes, est surmonté d'une série d'aisseliers qui supportent une toiture débordante. Ces éléments en saillie rappellent le décor des habitations situées le long de la rue du Docteur Lucas-Championnière qui possèdent un système de couverture similaire. |
| BP | 10 à 12 rue Dunois | HBM<br>Ce bâtiment ouvrier en brique ordinaire polychrome s'élève à l'angle des rues Dunois et Charcot sur six étages dont un sous comble auquel s'ajoute un étage partiel supplémentaire. Il a été édifié par la Société des habitations économiques de Paris, l'année de la fondation de cette dernière en 1890. Créée par la Société philanthropique d'une part, et par des administrateurs des Compagnies de chemins de fer d'Orléans et du Paris-Lyon-Méditerranée (PLM) d'autre part, cette société procure des logements à proximité des gares aux employés de chemins de fer. Elle emploie pour l'opération de la rue Dunois l'architecte Wilbrod Chabrol (1835-1919), Grand prix de Rome en 1862 et architecte de la Société philanthropique à cette période. Chabrol reprend ici les caractéristiques des programmes du début du siècle, de taille assez restreinte et exclusivement réalisés dans le tissu existant parisien, en proposant un bâtiment d'angle en « L » aligné sur rue, ménageant une vaste cour fermée, selon les préceptes hygiénistes alors en vogue. Surmonté d'une toiture en zinc, l'édifice est doté d'un rez-de-chaussée à lignes de refend, de chaînages d'angles et de bandeaux formant larmier entre le rez-de-chaussée et le premier étage et entre les deuxième et troisième étages. Des jeux polychromes de briques rouges et jaunes habillent les étages supérieurs. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 18 rue Ernest et Henri Rousselle<br>167 rue de Tolbiac<br>67 rue du Moulin des Prés | Ensemble immobilier HBM<br>Ce bâtiment d'habitation à bon marché (HBM) est construit par les architectes Georges Albenque (1877-1963) et Eugène Gonnot (1879-1944) en 1913-1922, pour la Ville de Paris. Albenque est diplômé de l'École des beaux-arts en 1907, où il est l'élève de Paulin et Guadet, il est également architecte-voyer de la ville de Paris. Il s'associe de 1913 à 1935 à Eugène Gonnot (1879-1944) avec qui il participe aux concours d'HBM de la Ville de Paris. Leur style est quasiment l'archétype du courant HBM des années 1920, aussi bien dans la conception des plans de masse que dans les détails architecturaux. Ce bâtiment est donc caractéristique de la première génération d'HBM, où les opérations de tailles assez restreintes étaient exclusivement réalisées dans le tissu existant des arrondissements périphériques. Il reprend les caractéristiques du groupe que les architectes réalisent à la même période rue Henri-Becque. Le bâtiment se situe à l'alignement sur rue, et est constitué de redans donnant sur une cour intérieure, favorisant ainsi l'ensoleillement et la ventilation et témoignant des réflexions hygiénistes de l'époque. Cette implantation sera reprise dans de nombreuses opérations ultérieures. Les deux corps de bâtiments sont composés de redans à six étages. La polychromie des briques en façade et les éléments vernissés au rez-de-chaussée et du premier étage sont caractéristiques de la première génération d'HBM. Ce bâtiment utilise un modèle de logement appelé type « Henry Becque », développé par les architectes au 1-3 rue Henri Becque. |
| BP | 45 à 53 quai François Mauriac<br>1 à 30 rue Emile Durkheim<br>128 à 172 avenue de France<br>1 à 27 rue Raymond Aron | Bibliothèque Nationale de France - Architecture contemporaine -<br>L'ensemble de la bibliothèque, labellisé "Architecture contemporaine remarquable", lance la carrière de son architecte Dominique Perrault (né en 1953), qui remporte le concours de la "Très Grande Bibliothèque" engagé par François Mitterrand en 1989. Dernière étape des Grands Travaux présidentiels de l'époque, elle est réalisée sur une friche industrielle de 7,5 hectares en même temps que le Parc de Bercy situé de l'autre côté de la Seine. La volonté politique affichée est d'en faire la plus grande et moderne bibliothèque du monde, avec ses 365 000m2, contenant notamment une bibliothèque de référence, une réserve de 12 millions d'ouvrages, un service de recherche, des centres de documentation, un auditorium et un amphithéâtre. L'édifice, livré en mars 1995, est ouvert au public deux ans plus tard. Perrault souhaite réaliser ici une pièce d'art urbain. Il présente à cet effet une place belvédère, un cloître de verdure et quatre tours de 80m de haut formant quatre angles droits, à la manière de livres ouverts. Celles-ci voilent et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | dévoilent, grâce à des volets, les fonds de la bibliothèque habituellement cachés au public. Seul le vide central, planté, est interdit au public et présenté comme un espace de contemplation. Métaphore de l'accès au savoir, le reste de l'édifice est conçu de façon transparente et perméable, surélevé de 8m par rapport aux berges. L'architecte s'inscrit également dans l'architecture du « Groundscape » avec certains des espaces à 14m au-dessous de la Seine et des parties souterraines particulièrement travaillées. Du point de vue des matériaux, le béton domine. De nombreux éléments sont préfabriqués comme les dalles alvéolaires et les panneaux des 7 hectares des façades en verre. Quelques éléments sont en bois tels que l'esplanade en ipé. |
| BP | 19 rue des Frigos | Construite au lendemain de la Première Guerre mondiale, la gare frigorifique Paris-Ivry se situe au 91 quai de la gare, devenu par la suite 91 quai Panhard et Levassor, puis 19 rue des Frigos à partir de 2004. Édifié sur la parcelle de l'ancienne gare aux marchandises de Paris-Ivry Paris-Orléans, à proximité du pont de Tolbiac dans l'actuel secteur Masséna, ce bâtiment est construit en 1919 par la Compagnie Ferroviaire de Paris-Orléans et exploité par la Compagnie des transports frigorifiques. Il est inauguré dix-huit mois plus tard, le 7 juillet 1921. Cet entrepôt est alors considéré comme étant « le plus vaste de France ». Dernier témoin d'un quartier industriel, il est édifié pour faciliter à la fois l'accès et la distribution de denrées périssables telles que la viande ou le poisson, dans l'optique de diminuer leurs coûts. Véritable révolution dans le domaine de la distribution alimentaire, les gares frigorifiques sont saluées par la presse de l'époque, qui met en avant une volonté de combler le retard français présent dans divers domaines. Afin de ne pas casser la chaîne de froid, le déchargement des denrées se faisait en sous-sol, dans un hall refroidi doté de quatre quais. D'un point de vue architectural, cette gare se compose de deux corps de bâtiment. Le premier bâtiment en béton, dressé sur cinq étages et accueillant vingt-quatre chambres froides, est peu percé ce qui lui confère un aspect particulièrement massif et sévère. Isolés, ses murs sont formés par des murettes séparées d'une couche de liège. Les baies sont quant à elles à triple vitrage. L'ensemble comporte aussi une aile en retour qui s'étend le long de la rue Neuve-Tolbiac. D'influence régionaliste, cette aile en retour, couronnée d'une toiture très pentue à trois versants et à croupe, est éclairée par deux niveaux de lucarnes. Elle est reliée au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bâtiment principal par une tour à toiture conique qui abrite à la fois l'escalier principal, le réservoir d'eau d'alimentation ainsi que l'ascenseur. Adossé à cette aile régionaliste, se trouve un second corps de bâtiment, à deux étages, destiné aux bureaux et à la salle des machines. Il est surmonté d'une toiture à double pente et d'une terrasse. Le déménagement des Halles de Paris vers Rungis entraîne la mise hors service du site qui devient une friche industrielle appartenant à la SNCF. Dans les années 1980, le site est de nouveau occupé par des artistes et des squatteurs qui modifient le bâtiment en créant de multiples baies. Depuis 1991, la gare frigorifique est intégrée dans la ZAC Paris Rive Gauche, créant une rupture avec les bâtiments environnants. Devenu une véritable adresse de référence dans le domaine de l'art contemporain, le bien est acheté par la Ville de Paris en 2003. |
| BP | 7 à 15 rue George Eastman | Institut dentaire et de stomatologie réalisé en 1937 par l'architecte Edouard Creval et le sculpteur Charles Sarrabezolles pour la fondation George Eastman. Cet édifice de briques rouges témoigne de l'influence du style hollandais sur l'architecture parisienne des années trente. La façade sur rue est structurée par une alternance de lignes de baies à l'entourage de cuivre vert-de-gris et de bandeaux de briques. La façade sur le jardin public, composée d'un pavillon central et de deux ailes en retour est monumentalisée par un large perron et les baies à double hauteur du hall traversant. Apposés sur cette façade, deux médaillons de large dimension rappellent la vocation philanthropique de l'établissement. L'Institut George Eastman fait partie intégrante de l'ordonnance du parc de Choisy -aménagé parallèlement par l'architecte Roger Lardat- et témoigne du soin accordé dans l'entre-deux-guerres aux constructions à vocation philanthropique et des innovations qui émergent de ces programmes. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 1 à 5 rue George Eastman<br>17 à 21 rue Georges Eastman<br>2 rue du Docteur Magnan. | Architectures de square et parc<br>Le parc de Choisy est aménagé à l'emplacement de l'ancienne usine à gaz d'Ivry, démantelée dès 1933. Si le projet est financé par un acteur privé - l'industriel américain George Eastman - sa conception est confiée aux services techniques de la Ville. Les dessins sont élaborés par l'architecte divisionnaire principal affecté au service des Promenades et Expositions Roger Lardat (1897-1951), qui assure également la charge d'architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux. La carrière de Lardat est alors en pleine ascension, puisqu'il se voit confier à la même époque la réalisation des jardins du Trocadéro. Les travaux, prévus en deux phases, démarrent dès 1937. Le parc se développe autour d'un plan axial et symétrique en croix latine, qui permet de dégager des perspectives depuis l'Institut Eastman, bâtiment que l'architecte Édouard Crevel (1880-1969) est alors en train de construire. Dans la lignée des squares projetés sur la ceinture dans les années 1930, le plan – ici très géométrique – structure et individualise les espaces fonctionnels : loisir, commerce, sanitaire et surveillance. Face à l'institut et à l'intersection des deux axes majeurs se trouve un grand bassin rectangulaire agrémenté de jets d'eau. À l'extrémité sud, l'axe aboutit sur un théâtre de verdure. Sur les aires latérales, Lardat implante des édicules de style Art déco : abris, guérite de « garde », chalets à usage marchand et sanitaire. D'autres monuments ont été adjoints au parc par la suite, tels qu'une table ronde en porphyre donnée par la Finlande à la France à l'occasion de l'Exposition de 1937, une stèle en hommage aux victimes du régime khmer rouge, une autre à la mémoire des enfants juifs du XIIIe arrondissement morts en déportation. La seconde phase du projet, visant la démolition des bâtiments existants dans l'angle sud-ouest du parc, n'aboutit pas. Les projets contemporains du parc et de l'institut Eastman se complètent parfaitement l'un l'autre, ce dernier constituant l'aboutissement de la perspective ouverte par le parc de Choisy. Comme beaucoup de réalisations philanthropiques et sociales des années 1930, la rigueur des lignes Art déco, mises en valeur par la chaleur des tonalités de la brique, tranche parfaitement avec les espaces verts. |
| BP | 47 rue de la Glacière | Immeuble de logement construit en 1969 par l'architecte Joseph Belmont dans le cadre de l'opération de rénovation du couvent Dominicain Saint-Jacques. La précision de l'exécution -Belmont est un ancien collaborateur de Jean Prouvé - et tout particulièrement son revêtement en bois et son jardin japonais en terrasse, en font une référence architecturale exceptionnelle dans ce quartier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 73 avenue des Gobelins | Ancien théâtre édifié par Alphonse-Adolphe Cusin en 1869 pour Henri Larochelle et décoré de sculptures en façade par Auguste Rodin. En 1934, il devient le « Ciné-théâtre des Gobelins ». La façade sur rue à loggia est encadrée de colonnes et de pilastres ouvragés et surmontée de deux sculptures en ronde-bosse. |
| BP | 3 à 5 rue des Gobelins | Ancien hôtel Mascarini remanié au XVIIe siècle par Jean Glucq, puis pour Jean de Julienne, héritier de la famille des maîtres teinturiers Gobelins établie ici depuis le XVe siècle. Dans la première cour, au fond à droite, se trouve l'entrée du corps de logis principal, précédé d'un haut perron donnant sur une double porte dont l'encadrement est orné d'un mascaron délicat. Dans la seconde cour, vestige d'un jardin qui allait autrefois jusqu'à la Bièvre et était bordée d'ateliers, subsiste en retour d'équerre l'orangerie de Jean de Julienne (remaniée), composée de huit colonnes toscanes à rez-de-chaussée supportant un simple entablement, dans laquelle le mécène exposait ses collections de tableaux (notamment ceux de Watteau). Comme une grande partie des Gobelins, les bâtiments reposent sur de profondes carrières de pierre aux ciels soutenus par des arcs bloqués. |
| BP | 15 rue des Gobelins | Maison à l'ancien alignement caractéristique de l'ancienne rue des Gobelins, l'une des plus vieilles de Paris (ancienne rue de Bièvre), et qui conserve encore plusieurs maisons en pierre, pans de bois et hourdis, élevées entre 1450 et 1750. |
| BP | 15 à 19 rue Henri Pape | Secteur de maison et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative de promoteurs privés, M. Ledur et M. Schwab, sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construits seulement après la guerre, à partir de 1921, ils contrastent avec les immeubles alentours et représentent un exemple de la variété de l'occupation du sol dans le 13e arrondissement. Cet espace, urbanisé vers la fin du XIXe siècle suite à son annexion à la Ville de Paris en 1859, fut le lieu d'expérimentions urbaines, dont font partie les pavillons de la rue Dieulafoy. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise, a permis, au début du XXe siècle, d'accéder au confort grâce à la nature et à la dimension des pièces. Véritables innovations « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), ces maisons sont présentes dans l'ensemble du quartier. Avec ses 44 maisons, la rue Dieulafoy en est le lotissement le plus important. On en retrouve des exemples similaires rue Santos-Dumont, dans le 15e arrondissement, qui profite d'une protection ville de Paris et rue Ernest-Lacoste dans le 12e. Même si les agencements diffèrent légèrement selon les numéros, ces édifices sont caractérisés par leur |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, en retrait de 2m50 par rapport à la voie, possède également une marquise, un perron, une grande baie en anse de panier, et, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée de deux cours rectangulaires : une petite à l'avant, fermée par un portail, et une à l'arrière, plus importante, parfois transformée en jardinet. Certaines possèdent également de grandes baies agrémentées au premier étage par une balustrade. |
| BP | 137 boulevard de l'Hôpital | Groupe de logements sociaux "Habitations à Bon marché" construit en 1922-1926 par les architectes Joseph Charlet et F. Perrin. Le plan s'ordonne de part et d'autre d'un axe de 18 mètres de largeur, perpendiculaire au boulevard, sur lequel s'ouvre l'entrée principale. Les immeubles reçoivent la lumière de cinq cours latérales qui, avec les jardinets, totalisent 4070 m² pour 3630 m² de surface bâtie. Les planchers du rez-de-chaussée et du premier étage sont en béton armé, ceux des étages supérieurs reposent sur des solives en fer. Les murs sont en brique de Bourgogne en façade avec des appareils agrémentés de céramiques. La partie haute est décorée de panneaux de briques aux reliefs arrondis. Certaines baies en léger décrochement forment une sorte de bow-window, d'autres s'ouvrent sur des balcons à pilastres en ciment armé. Le goût pour les surfaces saturées et surdécorées s'inspire ici du répertoire décoratif du style "tapisserie" de la fin du XIXe siècle. Il dénote une image plus luxueuse mais aussi plus conventionnelle que dans la plupart des constructions sociales de l'époque. |
| BP | 149 à 155 boulevard de l'Hôpital | Ecole Nationale Supérieure des Arts et Métiers construite en 1909-1912 par l'architecte Georges Roussi. Construite sur les anciens abattoirs de Villejuif, l'école couvre 20 000 m². Sur la moitié nord-ouest, le long du boulevard de l'Hôpital, les bâtiments administratifs et les salles de cours sont disposés autour de trois cours carrées. Sur la moitié sud-est, le long de l'avenue Stéphen-Pichon, les ateliers sont disposés en lignes perpendiculaires à l'avenue. A cette séparation dans le plan, s'ajoute une hiérarchisation des matériaux, rarement aussi claire à cette époque : la façade boulevard de l'Hôpital est en pierre, les salles de classe, sur les cours de récréation et le long des rues Pinel et Edouard-Manet, sont en pierre et brique, mariant la brique rose-jaune et la brique rouge |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | en des dessins variés, les ateliers sur l'avenue Stéphen-Pichon sont en brique et meulière, la brique jouant toujours le rôle décoratif par ses couleurs et ses appareillages. |
| BP | 76 à 84 boulevard de l'Hôpital | Eglise<br>L'actuelle église Saint-Marcel est bâtie entre 1962 et 1966 suite à l'effondrement de la tribune d'orgue du précédent lieu de culte, édifié en 1856 au-dessus de carrières instables. Les chantiers du Cardinal de la Ville de Paris confient cette reconstruction à Daniel Michelin (1915-2005), architecte du mouvement moderne et élève d'Emmanuel Pontremoli aux Beaux-arts. Sa carrière s'illustre particulièrement avec la construction de logements sociaux, à l'instar de la Cité d'Orgemont (1957-1970) à Épinay-sur-Seine. L'église Saint-Patrice qu'il édifie en 1962 dans la même ville précède immédiatement la réalisation de Saint-Marcel. Le plan de masse de forme rectangulaire est implanté sur la parcelle selon un axe nord-sud. Un espace est laissé libre au-devant du boulevard de l'Hôpital ainsi qu'à l'arrière de la parcelle où un jardin est aménagé. La façade principale de l'église est initialement implantée au sud, où elle devait être précédée d'un large parvis accessible depuis la rue Jeanne-d'Arc. Les immeubles qui devaient être démolis au sud de la parcelle afin de permettre cette nouvelle orientation sont cependant préservés. Dans l'attente - longue de 25 ans - d'un nouvel aménagement, l'entrée des fidèles se fait par des escaliers de secours situés sur le boulevard de l'Hôpital.<br>L'édifice dispose d'une structure en béton et acier qui se développe sur deux niveaux. Les murs est et ouest qui longent le boulevard et le jardin, s'appuient sur une colonnade en béton qui dessert à l'origine la crypte et la chapelle des catéchismes. Au-dessus de ce péristyle se dressent les bas-côtés de l'église haute, matérialisés en façade par un habillage en ardoises. La toiture de la nef émerge en retrait de ces élévations, au-dessus d'une menuiserie en bandeau accueillant des vitraux réalisés par Isabelle Rouault (1910-2004) et qui éclairent la nef de leurs tonalités chaudes. Le mur du chœur forme un dièdre en béton qui s'élève au-dessus du toit-terrasse et que vient fermer côté sud un second dièdre en verre par lequel pénètre une lumière zénithale dirigée sur l'autel.<br>En 1993, l'architecte Jean Michelin (né en 1948), fils du précédent, précurseur de ce qu'il nomme l'ultra-contextualité, est chargé de repenser l'accès et la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | visibilité de l'édifice depuis le boulevard de l'Hôpital. Il dote la nouvelle entrée d'un clocher-porche triangulaire en béton de 25 m de haut. La façade est construite dans une structure quadrillée en béton doublée d'une menuiserie en acier dans laquelle se logent des carreaux de verre blanc et les vitraux d'Henri Guérin (1929-2009) représentant saint Marcel. En partie supérieure du clocher, des abat-sons disposés en chevrons évoquent les doigts de deux mains jointes. La couverture qui descend en bâtière jusqu'au sol est constituée de plaques de métal dans une tonalité de gris semblable à celles des ardoises. L'architecture humble et fonctionnelle de l'église Saint-Marcel, en accord avec la sobriété des décors sollicités par le Concile Vatican II (1962-1965), qui s'appuie sur la forme puissamment symbolique du triangle et sur la « matérialité » de la lumière, bénéficie depuis 2011 du label « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 5 rue de l'Industrie | Immeuble de rapport vers 1886 attribuable à l'architecte Félix Boiret présentant des éléments décoratifs en façade intéressants et caractéristiques de la période (garde-corps en fonte, moulures rehaussées de céramique, briquetage...). |
| BP | 55 à 57 avenue d'Italie | Immeuble de six étages sur rez-de-chaussée et six travées, à usage mixte, construit en 1904 par les architectes Gustave Just et Ernest Denis. Il présente une façade en pierre de taille rigoureusement symétrique, ordonnée autour de deux bow-windows, qui par sa monumentalité fournit une bonne illustration des possibilités offertes aux architectes par le règlement de 1902. L'ornementation de la façade est particulièrement abondante : balcons à balustres, ferronneries, consoles, arcades et bossages aux deux premiers niveaux commerciaux qui conservent également leur claire-voie décorative en fer. Réalisation exemplaire dans le 13e arrondissement illustrant la typologie de l'immeuble commercial qui émerge au tournant du XXe siècle et de ses qualités architecturales et décoratives. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 76 avenue d'Italie | Situé à l'angle de l'avenue d'Italie et de la rue de Tolbiac, cet immeuble, signé par l'architecte Gustave Just (1858-1932) associé à Ernest Denis (/-/) et daté 1901, témoigne de l'activité prolifique dans les premières années du XXe siècle, de ces deux bâtisseurs installés dans le XIIIe arrondissement. Également, ils sont à l'origine de l'immeuble situé de l'autre côté de l'avenue d'Italie, aux numéros 55-57 et sont également connus pour avoir conçu l'abattoir hippophagique et le marché aux chevaux de la rue Brancion. Sur sept étages, cet édifice d'angle présente un pan coupé divisé en deux travées et surmonté d'une lucarne jumelée en pierre. Les deux façades latérales présentent une ordonnance asymétrique et chacune se termine par un bow-window. Celle donnant sur l'avenue d'Italie possède cinq travées contrairement à celle de la rue de Tolbiac une de plus. L'édifice réalisé en pierre de taille se caractérise par un rez-de-chaussée et un premier étage à refends, qui forment un soubassement pour les trois étages carrés. Les modénatures de cet immeuble post-haussmannien évoquent l'Art nouveau, en particulier les courbes le long des encadrements des baies, les garde-corps et le portail en verre et fer forgé. Les architectes ont en particulier accentué les décors sculptés autour de la porte d'entrée et sous le balcon filant du cinquième étage maintenus par de grandes consoles dont certaines sont agrémentées de mascarons masculins aux expressions variées. Un autre mascaron, grimaçant, est sculpté au-dessus de la porte d'entrée. Cet ornement est accompagné d'ornementations végétales. |
| BP | 166 à 168 avenue d'Italie | Maison de Maître élevée dans les années 1930 et présentant une façade sur l'avenue d'Italie composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Composition moderniste représentative de la période. Les baies en bandeaux sont soulignées par des corniches en saillie et encadrées par un bow-window en porte-à-faux au-dessus de la porte de garage et par la tour ajourée abritant l'escalier. Façade arrière en briques rouges. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 71 à 73 avenue d'Italie | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble d'habitation à bon marché (HBM) est construit en 1929 par l'architecte Joseph Guirard De Montarnal (1867-vers 1949) pour la fondation Cognac Jaÿ. Ernest Cognacq (1839-1928) et son épouse Marie-Louise Jaÿ (1838-1925) sont les fondateurs philanthropes des magasins de la Samaritaine. La fondation avait déjà fait appel à l'architecte pour la construction d'un logement social à Levallois-Perret en 1913, poursuivant l'action novatrice des fondations philanthropiques dans le développement du logement social de la fin du XIXe siècle.<br>Les quatre corps de bâtiments de huit étages sont disposés parallèlement à la rue sur la profondeur de la parcelle. Des cours favorisant la ventilation et la lumière sont ainsi ménagées entre chaque bâtiment, reflétant les doctrines hygiénistes de l'époque. La façade sur rue est composée d'un soubassement en parement de pierre, formé par le rez-de-chaussée et le premier étage. Deux portes en double hauteur, à arcs en berceau, structurent la partie centrale du bâtiment en avant-corps. La façade des six niveaux supérieurs est réalisée en brique, caractéristique des habitations à bon marché. Un dernier niveau en attique, uniquement sur le bâtiment à l'alignement achève la composition. Certains éléments de modénatures évoquent le style Art déco, qui connaît son apogée à cette période. Ce style est caractérisé par des formes simples et épurées, comme le bandeau surmontant les portes d'entrée principales, ou encore la frise et les garde-corps des derniers niveaux. Ce bâtiment se rapproche des HBM de seconde génération, caractérisées par une couleur de brique homogène où les modénatures sont créées par le calepinage des matériaux. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 place d'Italie<br>146 bd de l'Hôpital<br>79 av des Gobelins<br>1 à 9 rue Philippe de Champagne | Installée suite à l'annexion par Paris des communes limitrophes de janvier 1861 dans l'un des deux pavillons d'octroi construits par Claude-Nicolas Ledoux à la barrière d'Italie, la mairie des Gobelins s'affirme sous la Troisième République comme l'élément principal de la nouvelle place d'Italie. Celle-ci devient le trait d'union entre le quartier Mouffetard et les anciens faubourgs d'Ivry et du Petit Gentilly. Un premier dessin conservé aux Archives de Paris datant de février 1865 prévoit la conservation des deux pavillons d'octroi puis un second dessin de juin 1866 envisage de faire converger toutes les avenues vers un bassin central et de regrouper au sud de la place, entre le boulevard de l'Hôpital et l'avenue de Gobelins, une mairie, une halle de marché, une école et une caserne. L'architecte Paul-Émile Bonnet (1812-1881) donne la même année les plans de la nouvelle mairie. Il est envisageable que cet architecte lauréat du Grand prix de Rome ait contribué non seulement à la conception du nouvel édifice mais également au plan d'ensemble pour la place d'Italie. La composition de cette mairie se démarque de celles des autres mairies d'arrondissement par sa sobriété. Une légère saillie et des bossages plats distinguent les avant-corps latéraux et le haut comble en ardoise est rythmé par des lucarnes et des cratères. L'emploi de la brique témoigne de l'importance secondaire accordée aux façades latérales et arrière qui sont dépourvues d'ordres d'architecture sur les dessins du projet datés de 1875 et 1880 publiés par Félix Narjoux. Ces façades seront cependant entièrement réalisées en pierre de taille et enrichies de pilastres. La modification du projet peut être attribuée à Antoine Soudée (1839-1909) qui suit le chantier en tant qu'architecte de la Ville de Paris et poursuit les travaux après la mort de Paul-Émile Bonnet en 1881. Il construit de 1885 à 1892 de l'autre côté de la cour une immense salle des fêtes, la plus vaste aménagée dans une mairie d'arrondissement. Les bossages sont généralisés et les grandes fenêtres de l'étage dotées de meneaux ouvragés sont surmontées de cartouches et d'une corniche à modillons. L'émulation que le fastueux projet des architectes Théodore Ballu et Edouard Deperthes pour l'Hôtel-de-Ville provoque dans les arrondissements est sensible dans le langage néo-Renaissance adopté pour les corps de bâtiment de la mairie du Treizième réalisés sous la Troisième République, dont l'ornementation s'écarte graduellement de la sobriété du parti adopté sous le Second Empire pour la façade principale. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 16 avenue d'Ivry | Les anciennes usines Panhard-Levassor constituent à la sortie des premiers véhicules motorisés en 1891 l'un des berceaux de l'industrie automobile mondiale. Initialement, ces ateliers s'étendent sur près de dix hectares le long du boulevard Masséna, entre la porte d'Italie et la porte d'Ivry. Dès 1919, des photographies aériennes témoignent de ces constructions reconnaissables à leurs nappes de couvertures en sheds, qui s'organisent autour de rues intérieures bordées d'ateliers, tout comme les usines Citroën du quai de Javel ou les usines Renault à Billancourt. Leader du secteur dans les premières décennies, l'entreprise est progressivement concurrencée. Elle se consacre alors à la construction de véhicules utilitaires et militaires. Associée en 1955 avec Citroën, l'entreprise cesse définitivement sa production en 1967. Dans les années 1970, le quartier subit une importante rénovation avec l'opération « Italie XIIIe » qui s'étend de la place d'Italie au boulevard Kellermann, entre la rue Bobillot et l'avenue de Choisy. La majorité des terrains est alors vendu et loti pour accueillir de grandes tours de logements. Seul subsiste cet îlot triangulaire délimité par les rues d'Ivry, Nationale et Regnaut, sur lequel s'élève un bâtiment à ossature en béton construit en 1916. Seize travées sont d'origine du côté de la rue d'Ivry, et treize du côté de la rue Nationale. La façade polychrome est traitée en meulière au rez-de-chaussée encadrant de grandes baies rehaussées par un bandeau en briques claires. Les trumeaux des deux étages supérieurs sont ornés de pilastres en briques rouges reposant sur des socles et séparés par une bande de briques rouges et béton. L'ensemble est couronné par une corniche qui masque la toiture en sheds. Entre 2007 et 2013, sous la conduite de l'agence AREP, bureau d'études de la SNCF, qui devient le nouveau locataire du bâtiment, le site fait l'objet de plusieurs extensions et d'une restructuration générale en bureaux. Les deux bâtiments qui formaient pignon, un immeuble et des maisons sont démolis afin de réaliser trois angles en briques à hauteur des façades existantes ainsi que deux surélévations en métal de chaque côté qui se veulent inspirées des capotages automobiles. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 7 quai d'Ivry<br>2 à 4 rue Bruneseau<br>3 à 7 voie DS/13 | Equipement puiblic des services municipaux<br>À la fin des années 1980, la direction de la Voirie et la direction des Parcs et jardins de la Ville de Paris commandent à Michel Kagan (1953-2009) sa première œuvre, lauréate du premier prix international d'architecture à la biennale de Buenos Aires en 1991 : une cité technique et administrative destinée à accueillir des bureaux, des ateliers de fabrication, des garages et un parc de stationnement. L'architecte se place dans le sillage du mouvement moderne et en revendique l'héritage. Le chantier mené entre 1989 et 1991 occupe une parcelle située entre des voies de circulation importantes à la limite de Paris, face à la commune d'Ivry. La cité est constituée de cinq bâtiments disposés autour d'une cour de service. L'impression générale dégagée par cet ensemble peu élevé aux lignes horizontales est contrastée par la verticalité de la tour à l'ouest, dont les 33 m de haut surplombent le périphérique. Elle comprend cinq niveaux de bureaux sur pilotis et comporte un niveau commun aux deux directions situé au troisième étage pour assurer des liens entre elles. La barre méridionale, disposée du côté de la rue Bruneseau et sur pilotis, s'élève de quatre niveaux, structurés par des voiles de refend. Elle est pensée à l'origine comme hôtel industriel ou ateliers d'artistes et abrite finalement une résidence de 100 logements pour étudiants et jeunes travailleurs, commandée en 2005 par la Régie immobilière de la Ville de Paris. Les façades sont en béton préfabriqué gris clair laissé brut, rythmées par la répétition de modules où alternent vides et pleins. Une rampe monumentale est construite sur la rue Bruneseau, suspendue par des câbles. La barre surmonte un petit édifice, construit côté est, ainsi qu'une partie d'un bâtiment longeant la rue Bruneseau, servant de garage, d'atelier, de lieu de stockage ; courbé du côté ouest, il accompagne l'entrée dans la cour. Le bâtiment adjacent, de plan rectangulaire et muni d'un éclairage zénithal, sert de remise pour véhicules. Côté est, deux bâtiments servent de garage, de dépôts, d'ateliers et de réfectoire. Ils sont placés sous un même auvent de forme ondulé, porté par douze poteaux ovoïdes répartis selon une trame carrée. L'emploi de verre et d'huisseries métalliques favorise la luminosité des espaces de travail et des circulations. Les façades sont constituées à partir d'une alternance de vides et de pleins, d'avancées et de retraits, de jeux d'ombres et d'accrochage de la lumière, avec de larges ouvertures, des fenêtres en bandeau, l'aménagement de failles, le tout constituant des formes géométriques à l'effet très graphique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 9 ; 2 à 10 rue Jean Fautrier<br>42 à 44 rue du Château des Rentiers | Ensemble immobilier HBM<br>L'architecte Joseph Rous (1863 - 1913) réalise pour l'Assistance publique cet ensemble d'habitation à bon marché (HBM) situé de part et d'autre de la rue Jean Fautrier en 1913. L'architecte suit les cours de Jules Louis André à l'École des Beaux-arts avant de devenir inspecteur de l'Assistance publique et d'exercer en parallèle des projets d'architecture sur des groupes scolaires et des HBM.<br>L'ensemble de la rue Jean-Fautrier s'inscrit ainsi dans le contexte des premiers logements à bon marché d'avant-guerre, où les opérations de taille restreinte étaient encore réalisées dans le tissu existant des arrondissements périphériques. Entre 1906, date de la construction de son premier groupe au square Delambre, et 1924, l'Assistance publique va procéder à la réalisation de plusieurs programmes de construction. Ces édifices sont particulièrement soignés en façade. Organisée en peigne, cette composition urbaine alterne pleins et vides, permettant de ménager des espaces libres, selon les préceptes hygiénistes. S'élevant sur cinq étages couronnés par une toiture à débord en tuiles rouges et en zinc, les façades en brique sont rythmées par des bow-windows, mais aussi par des loggias au quatrième étage et des balcons au cinquième étage, en léger retrait. Des garde-corps en ferronnerie à motifs géométriques et des éléments en pierre de taille aux encadrements de fenêtres, bandeaux, chaînages d'angle ou encore frontons, achèvent d'habiller la façade. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 à 4 place Jean Vilar<br>16 à 18 rue Abel Gance | Eglise - Protection pour motif architectural.<br>La construction de l'église Notre-Dame-De-La-Sagesse est une opération réalisée dans le cadre du grand projet urbain « Paris Rives Gauche », destiné à transformer les anciens terrains industriels du 13e arrondissement en un quartier ultramoderne. Ce vaste chantier, confié à la société d'Économie mixte d'aménagement de Paris (SEMAPA), démarre avec l'érection d'un symbole culturel fort, celui de la nouvelle Bibliothèque nationale de France. L'aménageur cède au diocèse un terrain situé au-devant de la Bibliothèque, entre les quais de Bercy et le réseau ferroviaire, pour qu'il y édifie une église. Un concours est organisé en 1995, désignant l'architecte Pierre-Louis Faloci (1949-) maître d'œuvre du projet. Considéré comme une figure indépendante, Faloci articule ses recherches autour du rapport entre l'architecture et le paysage. Ses travaux seront récompensés quelques années plus tard par le grand prix national de l'architecture pour l'ensemble de son œuvre (2018).<br>Situé à l'angle du square James-Joyce, qu'aménagent les paysagistes Michel Desvigne et Christine Dalnoky en 1998, le bâtiment est implanté selon un axe nord-est/sud-ouest. Le plan de masse maintient la lisibilité des espaces clés de l'architecture chrétienne, tels que la tour-clocher, le porche et le chœur, et que l'architecte synthétise ici en une géométrie du rectangle. La volumétrie est volontairement contenue par rapport à son environnement immédiat, s'accordant avec l'échelle intimiste du parc qui l'environne.<br>L'enveloppe extérieure est formée de parements ou de cloisons suspendues en briques rouges, matériau qui constitue un marqueur visuel fort dans ce quartier aux teintes grises et qui invite au dialogue avec la verdure. Les façades reposent sur un socle revêtu de plaques de granit rouge qui compense la déclivité du terrain. Les briques sont appareillées sans alternance de joints, de manière à générer des stries verticales, que souligne un mortier gris, et des horizontales traitées en joints creux. La structure en béton armé est constituée de dalles et poteaux qui se devinent de l'extérieur, sur le porte-à-faux qui forme le porche et à l'arrière des murs-écran en brique. Le béton, simplement lasuré, s'impose en revanche à l'intérieur de l'espace liturgique, s'inscrivant dans la lignée du concile Vatican II (1962-1965) qui préconise davantage de sobriété dans le décor.<br>C'est avant tout autour de la lumière, qui donne une dimension transcendantale au lieu, que Faloci organise l'ensemble de sa composition architecturale. Les espaces sont ainsi subtilement baignés d'une lumière indirecte qui s'immisce par des fentes, des caissons, des fenêtres |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bandeaux et qui culmine avec un éclairage direct au-dessus du chœur. Inscrite dans le courant d'une architecture chrétienne qui, à l'instar de Notre-Dame-du-Haut de Ronchamp, dessinée par Le Corbusier, s'oriente depuis les années 1950 vers des formes plus retenues et une décoration plus sobre, l'église bénéficie depuis 2011 du label « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 5 rue Jeanne d'Arc | Immeuble construit pour le "Groupe des maisons ouvrières" à la suite d'une donation anonyme par l'architecte Georges Guyon en 1900. Georges Guyon avait, en 1890, remporté un concours destiné à fixer les types des logements à bon marché nés du mouvement philanthropique. L'immeuble compte 71 logements, répartis en trois corps de bâtiments parallèles, traités en brique de Bourgogne claire rehaussée de quelques lignes rouges et de quelques éléments de pierre. La toiture en tuiles est saillante. Par la sobriété de sa décoration, il illustre la recherche d'une ornementation économique dans la construction sociale qui fait la part belle au matériau. |
| BP | 45 rue Jeanne d'Arc | Logements à petits loyers construit en 1888 par l'architecte Wilbrod Chabrol - par ailleurs architecte de la restauration du Palais-Royal - à l'initiative de Georges Picot, chef de file du mouvement philanthropique en faveur du logement ouvrier. L'immeuble, construit en six mois, a été financé grâce à la donation d'un banquier parisien Michel Heine. L'immeuble se compose de logements de deux pièces de 30 m² avec eau et WC |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soigneusement conçus. La façade en brique sombre présente une austérité et un refus de toute ostentation typique des toutes premières opérations de logements sociaux entreprises dans la tradition des oeuvres caritatives et moralisatrices apparues avec les Lumières. Elle témoigne d'une prise de conscience des conditions de vie très difficiles de la population ouvrière parisienne à la fin du XIXe siècle, en même temps que de la pénétration d'exemples venus de l'étranger, notamment de Londres. |
| BP | 59 rue Jeanne d'Arc | Ce groupe HBM est construit à partir de 1914 sous l'égide de l'Assistance Publique par l'architecte Léon Besnard (1874- 1954). Architecte formé à l'Ecole des Beaux-Arts, il est connu pour ses réalisations dans le domaine du logement social. Il fut notamment l'architecte de la fondation Rothschild, et termina sa carrière en tant qu'architecte en chef de la ville de Paris. L'Assistance Publique commence son activité de construction d'HBM à partir de 1906 et préconise la juxtaposition de ces ensembles avec des immeubles dits « bourgeois » en imposant à ses architectes un soin particulier dans le traitement des façades. A partir de 1912, l'Assistance Publique entame la construction d'une dizaine de groupes de logements qui expérimentent ces principes, dont celui du 59 rue Jeanne d'Arc. Terminé en 1921, cet ensemble HBM prend place sur d'anciens ateliers et se compose de cinq bâtiments à six étages parfaitement symétriques. Chaque entrée est identifiée par une lettre de A à H incrustée et accompagnée d'un décor en céramique. Ils présentent tous des façades polychromes. A l'ouest, les deux premiers bâtiments, en briques avec bandeaux de meulière au premier étage et au rez-de-chaussée, sont ornés de plusieurs appareillages en briques au niveau des allèges, de certaines parties des trumeaux dans des formes denticulées, demi-ronds, ainsi que de consoles soutenant des oriels. Les lucarnes des deux derniers étages sont en pans de bois et sont agrémentées pour certaines d'auvents en saillies. Les deux bâtiments suivants sont en meulières avec des bandeaux en briques denticulés au quatrième étage. Certaines baies sont séparées par des trumeaux de briques. Enfin, le dernier bâtiment de forme rectangulaire, présente le même type de modénatures de briques que les quatre premiers. Un appareillage central tout en brique forme une saillie sur laquelle repose un balcon en fer forgé avec des motifs floraux soutenu par de petites consoles. Des tirants en fer forgé peint en blanc sont visibles en façade. La toiture très saillante et agrémentée de lucarnes est coupée dans sa hauteur par la continuité de la façade au cinquième étage. Ces aménagements sont directement liés au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | projet de destruction de la « Cité Jeanne d'Arc », située au n°160-166 de la même rue et considérée au début du XXe siècle comme l'un des îlots les plus insalubres de Paris. L'objectif est alors de reconstruire des logements adaptés pour reloger les habitants avant de les expulser. Le n°59 rue Jeanne d'Arc qui fait partie de la première phase de ces nouvelles constructions, sera finalement le seul construit car l'Assistance Publique, devant l'ampleur de l'opération, renonce à la démolition. Originellement, l'ensemble était visible depuis la rue avant la construction, dans les années 1980, d'un groupe de bâtiments à vocation sociale. Jusqu'en 2015, l'accès se faisait par un porche donnant sur rue. |
| BP | 1 à 3 rue Jules Breton | Ensemble artisanal garage<br>La parcelle appartient au dernier tronçon ouvert de la rue Jules Breton entre 1912 et 1914, à l'embranchement entre la nouvelle rue Wallon et la rue Jeanne-d'Arc. L'urbanisation du quartier remplace l'ancien marché aux chevaux, en service jusqu'en 1908 et tombé en désuétude avec le développement de l'industrie automobile dans la dernière décennie du XIXe siècle. Un chantier de construction est signalé à l'adresse en 1914 dans la presse locale, mais le garage n'est mentionné qu'en 1925. Durant cette période, le nombre de véhicules en circulation dans la capitale passe de 25 000 à 150 000. Située à l'emplacement du coude formé par la rue Jules Breton, la parcelle se compose d'une maison d'habitation reliée à un garage à l'angle de la rue, par une courette et un escalier à balustres en béton. La maison compte deux travées symétriques sur rue, deux étages carrés et un étage sous comble, ajouté après 1950. Le garage se développe sur la rue sur deux niveaux et six travées et occupe tout l'arrière de la parcelle. Le rez-de-chaussée semi-enterré du garage est de hauteur variable selon la déclivité du terrain. Il est construit entièrement en béton qui imite un appareillage en pierre et confère de la noblesse à l'architecture. L'étage supérieur est constitué de piliers en briques, surmontés de chapiteaux stylisés en béton. Les piles délimitent de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | larges ouvertures où se logent des verrières en métal. Le béton armé offre un avantage substantiel à ces nouvelles constructions en permettant la création de larges portées et l'ouverture de grandes verrières caractéristiques de cette typologie d'édifice. La corniche, en appui sur un profilé métallique, est surmontée d'une frise en brique et d'un entablement en béton sur lequel repose la couverture en zinc. Deux entrées de véhicules encadrent cette façade. Celle de droite est particulièrement soignée avec sa grande baie en plein cintre surmontée d'un fronton cintré en béton arborant l'inscription « Garage 924 Derde ». La maison est construite dans les mêmes matériaux de construction. Les fenêtres du premier étage arborent des linteaux moulés en béton, cintrés en partie supérieure et imitant la pierre. Le garage illustre l'essor de l'industrie automobile dans Paris et l'apparition de bâtiments destinés à un nouvel usage. |
| BP | 5 rue Jules Breton | Temple du Droit Humain, bâtiment maçonnique de style néo-égyptien à la façade en pierre et briques rouges élevé pour la Grande Loge symbolique écossaise de France en 1912. Les loggias à double hauteur sont soutenues par une série de colonnes aux chapiteaux à palmiers et couronnées d'un épais entablement en pierre sculpté. Les balustrades sont ornées de croix égyptiennes. Cette réalisation exemplaire d'une architecture historiciste cohérente met en oeuvre quasi-exclusivement des références égyptiennes, signature des bâtiments maçonniques. |
| EPP | 1 à 11 rue de Julienne<br>54-56 rue Pascal | Vestiges du Couvent des Cordelières, fondation royale édifiée sur le voeu de Marguerite de Provence, conservés dans le jardin ouvert sur rue de l'hôpital Broca, construit dans les années 1970 en respectant l'emplacement des éléments du réfectoire alors mis à jour, à savoir deux travées gothiques avec le mur de séparation qui longeait le cloître et le transept de l'église qui lui était perpendiculaire ainsi qu' un alignement de quelques colonnes correspondant à l'une des quatre galeries du cloître. Ensemble de traces remarquables témoignant de l'implantation traditionnelle de congrégations religieuses aux abords de Paris et de la typologie architecturale de l'un des plus importants couvents du Moyen-Age édifiés en région parisienne. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue du Jura | Hôtel particulier – 7 rue du Jura, 75013. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Située dans le quartier de la Salpêtrière, cette parcelle en forme de L se compose d'anciens ateliers de menuiserie d'art, de bureaux, d'écuries et d'un hôtel particulier aligné sur rue. Dernier hôtel particulier de la rue du Jura, ce dernier crée une rupture de hauteur avec les immeubles environnants qui s'élèvent sur six étages pour la plupart. Les ateliers en fond de parcelle sont réalisés en 1881 à partir des plans de l'architecte Bouton (/-/). Sur deux étages, ils se distinguent par une toiture en shed. L'hôtel particulier est quant à lui construit en 1898 par l'architecte Frédéric Bouhon (1835-1905), actif dans le 13e arrondissement entre 1877 et 1896. Sur deux étages, il se compose d'un soubassement rehaussé et percé de soupiraux à barreaudage pour les communs, d'un rez-de-chaussée surélevé, d'un bel étage et d'un niveau sous comble. Il compte trois travées en pierre de taille, il est paré de refends, d'une corniche à denticules, de garde-corps à ferronnerie ouvragée, d'une porte cochère à double battant avec impostes et d'une console à volutes. Le tout confère un style néoclassique à cet ensemble. La travée qui accueille la porte cochère est couronnée d'une lucarne en pierre à fronton triangulaire contrairement aux deux autres travées, percées de lucarnes à fronton semi-circulaire. |
| BP | 79 à 103 boulevard Kellermann<br>2 à 12 rue Thomire<br>2 à 22 rue Francis de Miomandre | Stade<br>Ce stade a été construit en 1994 par les architectes père et fils, Henri Gaudin (1933-2021) et Bruno Gaudin (né en 1959), qui remportent pour ce projet ambitieux l'Équerre d'argent et la Médaille d'Or de l'Académie d'architecture en 1994. Le premier stade Charléty est construit en 1939 par Bernard Zehrfuss (1911-1996), puis démoli en 1989, dans le cadre du concours lancé par la Ville de Paris pour reconstruire un nouveau stade. Le projet lauréat des Gaudin est mis en œuvre à partir de 1991. Le nouveau programme abrite, en plus du stade et des nombreux équipements, la Maison du sport français et le siège du Comité national olympique et sportif français. Ces différents programmes permettent la communication entre des équipements publics et le siège du sport français. Le stade fait contraster la massivité de la partie basse avec la légèreté de la couverture. Un soubassement de pierre et des portiques en béton supportent la tribune. La couverture textile donne toute sa particularité au stade, grâce à la structure métallique qui la soulève et donne une impression de lévitation. Les deux mâts d'éclairage, disposés de part et d'autre de la tribune principale, soutiennent les vélums, qui protègent les spectateurs des intempéries et de la chaleur. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 square Masséna | Atelier - Architecture contemporaine<br>Cet ensemble comprend trois pavillons intégrés dans une réalisation des architectes Paul Chemetov (né en 1928), lauréat du grand prix d'architecture en 1980, Borja Huidobro (né en 1936), lauréat du grand prix national d'architecture du Chili en 1991, et de l'ingénieur Marc Mimram (né en 1955). En 1986, lors de la dissolution de l'Atelier d'urbanisme et d'architecture (AUA) créé en 1961 par Paul Chemetov, ses membres installent une nouvelle agence dans un pavillon cubique de 222m2. Ce dernier, en verre porté par des montants en acier, est entièrement démontable. Il se développe sur quatre niveaux dont un sous-sol, et possède un toit végétalisé. La façade sud est en pavé de verre et, à l'est, une façade aveugle est revêtue en tôle laquée rouge. Les architectes acquièrent la même année un premier pavillon en pierre meulière de 86 m2 érigé vers 1899, qui est réhabilité, puis en 1995, un second datant de 1927. Dialoguant avec le pavillon de verre dans leurs volumes cubiques, ils se différencient par leurs matériaux et leur technicité. Le pavillon central signifiant par sa matérialité la notion de transparence, d'ouverture et de réversibilité. Reliés par des passages en tôle qui forment une perspective traversante, ces trois pavillons forment un tout dans une continuité de l'ancien et du moderne. L'un des passages débouche dans une petite serre, accolée à la façade nord du pavillon, faite également de verre et d'acier mais avec des profilés plus fins. |
| BP | 77 boulevard Masséna<br>3 à 9 rue Emile Levassor<br>51-53 avenue de la porte d'Ivry | Groupe Scolaire édifié pour la Ville de Paris, caractéristique de l'architecture des années trente par ses jeux de volumes, son fonctionnalisme et sa monumentalité. Bâtiments disposés en trapèze autour de quatre voies. Les classes sont éclairées par de larges baies disposées en bandeau sur l'avenue de la porte d'Ivry et la rue Emile Levassor. Les façades sont très sobrement traitées et ne dissimulent en rien la structure en béton. Les deux entrées principales sont protégées par de grands auvents au-dessus desquels sont sculptés des bas-reliefs. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 à 27 boulevard Masséna<br>2 à 10 avenue Boutroux<br>4 à 6 ; 10 à 12 rue Darmesteter<br>15 à 17 ; 27 à 29 avenue de la Porte de Vitry<br>1 à 3 ; 2 à 10 square de la Limagne<br>1 à 7 ; 2 à 12 square du Limousin<br>1 à 9 ; 2 à 4 square du Velay | Ensemble immobilier HBM<br>Ce bâtiment d'habitations à bon marché (HBM) est construit en 1933 par l'architecte Louis-Clovis Heckly (1893-1975) pour la société anonyme de gestion immobilière (SAGI). Ingénieur, diplômé de l'École des travaux publics, Heckly oriente sa carrière vers la production de masse de logements sociaux en devenant architecte et administrateur de La SAGI, dès sa création en 1930 impulsée par le banquier Marcel Blum. La société joue un rôle considérable dans la production de logements, en en construisant 18 279 entre 1934 et 1935. Ce groupe d'habitation à bon marché est situé sur l'ancienne enceinte de Thiers, déclassé en 1919. Cette zone est lotie à partir de 1926, d'abord par l'Office de la ville de Paris, puis par d'autres acteurs à partir de 1930. Le projet d'Heckly se compose de six corps de bâtiments en forme de U ou de O, organisés autour d'une cour centrale. L'ensemble présente les mêmes caractéristiques : ils sont composés d'un rez-de-chaussée dont la façade est recouverte de pierre, surmonté de cinq étages en brique et d'un sixième niveau sous combles. Le traitement des façades s'inscrit dans le style de la deuxième génération d'HBM, où les modénatures sont réalisées grâce aux calepinages de brique, comme en témoignent les frises en dents de scie au quatrième étage ou encore le traitement des travées centrales des pans coupés. Les façades latérales sont traitées avec une brique plus claire, apportant une richesse dans la composition. |
| BP | 129 à 131 boulevard Masséna<br>6 à 8 rue Paulin Enfert<br>22 à 30 avenue Léon Bollée<br>5 à 7 rue Fernand Widal | Ensemble immobilier ILM<br>Cet ensemble d'immeubles à loyer modéré (ILM) est réalisé entre 1928 et 1930 par les architectes Joseph Bassompierre-Sewrin (1871 – 1950), Paul De Rutté (1871-1943) et Paul Sirvin (1891-1977), qui s'associent dans les années 1920 et conçoivent près de 5000 logements sociaux dans la région parisienne. Cette réalisation boulevard Masséna est menée par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP). La composition urbaine et architecturale imposante marque la Porte d'Italie et constitue un îlot atypique associant immeubles de formes semi-fermées et barres. Le plan-masse permet de créer, dans un souci hygiéniste, des espaces libres en cœur d'îlot. Les immeubles de la porte d'Italie appartiennent aux rares exemples d'ILM à ossature métallique, élaborés dans les années 1920-1930. En façade, ces immeubles s'élèvent sur sept étages avec un couronnement en gradins sur les deux derniers niveaux, enduits et surmontés de toit-terrasse. Le rez-de-chaussée et certaines travées en béton en retrait viennent rythmer les élévations en brique claire, qui se démarquent par des jeux de calepinage formant |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bandeaux. Des formes arrondies achèvent ce traitement Art déco, ainsi qu'un blason de la Ville de Paris réalisé en brique et placé au-dessus du porche principal du côté du boulevard Masséna. |
| BP | 102 à 106 ; 112 à 116 rue du Moulin des Prés | Secteur de maison et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative de promoteurs privés, M. Ledur et M. Schwab, sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construits seulement après la guerre, à partir de 1921, ils contrastent avec les immeubles alentours et représentent un exemple de la variété de l'occupation du sol dans le 13e arrondissement. Cet espace, urbanisé vers la fin du XIXe siècle suite à son annexion à la Ville de Paris en 1859, fut le lieu d'expérimentions urbaines, dont font partie les pavillons de la rue Dieulafoy. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise, a permis, au début du XXe siècle, d'accéder au confort grâce à la nature et à la dimension des pièces. Véritables innovations « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), ces maisons sont présentes dans l'ensemble du quartier. Avec ses 44 maisons, la rue Dieulafoy en est le lotissement le plus important. On en retrouve des exemples similaires rue Santos Dumont, dans le 15e arrondissement, qui profite d'une protection ville de Paris et rue Ernest-Lacoste dans le 12e. Même si les agencements diffèrent légèrement selon les numéros, ces édifices sont caractérisés par leur répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, en retrait de 2m50 par rapport à la voie, possède également une marquise, un perron, une grande baie en anse de panier, et, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée de deux cours rectangulaires : une petite à l'avant, fermée par un portail, et une à l'arrière, plus importante, parfois transformée en jardinet. Certaines possèdent également de grandes baies agrémentées au premier étage par une balustrade. |
| BP | 47 rue du Moulin des Prés<br>37 rue Vandrezanne | Petit immeuble de logement (trois étages) construit par l'architecte Georges Contoux en 1898 en surplomb de la rue du Moulin des Prés et ouvrant sur un jardin rue Vandrezanne. La façade en bandes alternées de briques polychromes est agrémentée de panneaux de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | céramique. Bow-window à structure métallique orné de céramique donnant sur une cour arborée. |
| BP | 47 à 53 quai Panhard et Levassor<br>1 à 21 esplanade Pierre Vidal-Naquet<br>2 à 10 rue Marguerite Duras<br>47 à 53 quai Panhard et Levassor<br>2 à 20 rue Françoise Dolto | Halle aux Farines<br>La société des « Grands moulins » de Paris construit en 1949 une halle aux farines, à proximité de sa minoterie entre les quais de Seine et la Gare d'Austerlitz, pour répondre à l'accroissement de sa production. Le bâtiment est destiné à faire sécher, entreposer et ensacher la farine avant son expédition via l'embranchement de chemin de fer dédié aux Grands moulins et le port sur le quai de la Seine. Livré en 1950, l'édifice fonctionne jusqu'au transfert de la minoterie à Gennevilliers en 1996. La halle aux farines prend place sur une longue parcelle rectangulaire qui permet la construction d'un volume monumental 18 000 m². Ces dimensions imposantes - 147 m de long, 15 m de large pour 25 m de hauteur – reflètent l'ampleur du site des Grands moulins de Paris, longtemps resté le plus grand moulin d'Europe. Le bâtiment en béton armé est construit selon un système d'ossature poteaux-dalles, d'éléments préfabriqués en façades, grands balcons, de claustras et carreaux de verre. La voûte est un voile de béton soutenu par deux rangées de colonnes qui forment un bâtiment à trois nefs. Le vocabulaire architectural proche de celui d'Auguste Perret, laisse supposer qu'il a été construit par l'un de ses élèves, mais les archives n'en ont pas retenu le nom. Intégré au plan d'aménagement concerté de la ZAC Paris-Rive-Gauche, le site est investi en 1999 par l'Université Paris VII - Denis-Diderot. Un concours est réalisé en 2001 pour la transformation de la halle aux farines en salle de cours, amphithéâtres, restaurant universitaire et bibliothèque. Il est remporté par l'agence Nicolas Michelin et associés (ANMA, alors LABFAC) qui livre le chantier en 2006. Face à l'imposante structure et contraint par la faiblesse du budget alloué, l'ANMA fait le choix d'une réhabilitation sobre qui préserve l'enveloppe et le volume du bâtiment. Au rez-de-chaussée, deux grands passages ouverts sur deux niveaux forment des halls traversants qui mettent en relation l'esplanade avec les bâtiments universitaires à l'est. À proximité, les architectes aménagent un jardin et un lieu dédié à l'art contemporain. Une verrière est créée en toiture afin d'apporter de la lumière au quatrième niveau. Sur le pignon côté Seine une structure métallique légère et largement vitrée destinée au restaurant universitaire prolonge le bâtiment. L'ANMA utilise les matériaux dans leur forme brute en accord avec le caractère industriel du bâtiment d'origine. Les brise-soleil en béton reprennent ainsi le motif des lames |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de ventilation qui caractérisait le bâtiment d'origine. À noter, le bas-relief « Surface vivante » de l'artiste Bertrand Segers crée dans le cadre du 1 % artistique dans les espaces de circulation. Le bâtiment bénéficie depuis 2019 du label « Architecture contemporaine remarquable » qui distingue tant la qualité architecturale du bâtiment industriel d'origine que sa reconversion remarquable en établissement universitaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 55 à 65 quai Panhard et Levassor<br>3 à 13 rue Thomas Mann,<br>2 à 18 esplanade Pierre Vidal-Naquet<br>12 à 22 rue Marguerite Duras | Université - Anciens Grands Moulins de Paris<br>Les Grands Moulins de Paris, fondés en 1916, se composent de l'ancienne minoterie et de l'ancienne halle aux farines qui forment un ensemble cohérent sur l'îlot bordé par les rues Thomas-Mann, Marguerite-Duras, Françoise-Dolto et le quai Panhard-et-Levassor, de part et d'autre de l'esplanade Pierre-Vidal-Naquet. L'ancienne minoterie est édifiée en 1920 par l'architecte Georges Wybo (1880-1943). Construite en béton armé dans un système de poteaux et planchers et organisée en quatre ailes autour d'une cour rectangulaire, sa façade principale donne sur l'ancien quai de la Gare, actuel quai Panhard et Levassor. Elle s'élève sur cinq niveaux au-dessus du rez-de-chaussée à bossage dans un style classique imitant la pierre de taille qui dissimule l'emploi du béton. Du premier au quatrième étage, des verrières sous arcades soutiennent un entablement dont la corniche alterne modillons et paire de corbeaux à l'aplomb des trumeaux, marquant une scansion verticale. Un étage d'attique à baies rectangulaires séparées par des pilastres et une balustrade couronnent la façade. Deux niveaux sous comble sont éclairés par des lucarnes larges et rectangulaires au niveau inférieur, et en œil-de-bœuf au supérieur. À l'extrémité nord de la façade se trouve une travée d'escaliers à fenêtres très étroites, surmontée à l'étage d'attique d'une baie cintrée sous corniche courbe. À l'extrémité sud, se trouve une tour dont les baies ont été condamnées, mais qui reprend le dessin général de la façade. Elle est coiffée d'une toiture à forte pente percée d'une lucarne cintrée derrière une balustrade. Les façades des deux ailes perpendiculaires sont traitées selon la même élévation que la façade sur le quai, mais sans les corniches à modillons ni les balustrades. Vraisemblablement construit quelques années plus tard, le dernier corps de bâtiment qui referme le quadrilatère le long de la rue Marguerite-Duras, de plan quasi triangulaire, est traité sans autre décor que les lignes de refend présentes sur l'ensemble des façades. Un grand fronton rectangulaire portant l'inscription peinte en bleu « Grands Moulins de Paris » couronne sa façade. Enfin, une tour d'escalier coiffée d'une toiture à arêtes curvilignes complète l'ensemble à l'extrémité ouest de l'aile sud. Toutes les toitures des différents corps de bâtiments sont en ardoise à l'exception du couvrement du corps triangulaire dont la toiture est plate. De l'autre côté de l'esplanade Pierre-Vidal-Naquet, l'ancienne halle aux farines, dont l'attribution à Denis Honegger est contestée, est construite entre 1949 et 1950, vraisemblablement par l'entreprise de travaux publics Sainrapt et Brice pour répondre à la hausse de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | production de farine. Cette halle est destinée au séchage, ensachage et stockage de la farine avant la livraison par les voies ferrées de la gare d'Austerlitz, toute proche. Elle se développe en trois nefs parallèles dont la principale est voûtée, le tout reposant sur des piliers de béton armé. En façade sont disposés des panneaux de béton préfabriqués. Des passerelles de déchargement rythment les façades donnant sur l'esplanade Pierre-Vidal-Naquet et sur la rue Françoise-Dolto. Après l'arrêt de l'activité meunière en 1996, le site s'inscrit dans le cadre de la Zone d'aménagement concerté (ZAC) Paris-Rive-Gauche et est destiné à accueillir les nouveaux locaux de l'université Paris VII Diderot. La réhabilitation de l'ensemble construit par George Wybo est opérée par Rudy Ricciotti (né en 1952). Il conserve les volumes généraux et les décors des façades, mais relie néanmoins les deux ailes nord et sud au bâtiment principal donnant sur le quai par des passerelles. Entre 2001 et 2006, la halle est quant à elle réhabilitée par l'agence Nicolas Michelin et Associés. Elle reçoit les amphithéâtres qui se logent dans la nef principale sous la voûte percée de verrières. L'architecte modifie légèrement les façades en replaçant certains panneaux préfabriqués pleins par des brise-soleil, placés au-devant de fenêtres. Un pavillon en bois et verrières est construit du côté du quai. Sur la rue Marguerite-Duras, une tour de sept étages sur piliers de béton est construite en 2011, se nichant dans un décrochement de la façade nord. L'ensemble de l'ancienne minoterie, bien conservé dans ses aspects extérieurs, forme toujours un ensemble cohérent malgré son changement de destination. Il témoigne de la forte activité industrielle présente dans le 13e arrondissement au XXe siècle, en particulier sur les espaces de la ZAC compris entre les voies ferrées de la gare d'Austerlitz et la Seine, à l'instar de l'ancienne usine de la Sudac, située le long du même quai et également transformée en lieu d'enseignement. La halle aux farines bénéficie du label Architecture contemporaine remarquable (ACR). |
| BP | 76 rue de Patay | Hôtel particulier d'aspect fin XIXe siècle très bien conservé et situé en retrait par rapport à l'alignement de la rue de Patay; il constitue un exemple rare de ce type d'architecture bourgeoise dans ce quartier et antérieur à son urbanisation. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 28 rue de Patay<br>7 rue Eugène Oudiné<br>2 à 14 rue Marc-Antoine Charpentier | Lycée<br>En 1981, la ville de Paris organise un concours de concepteurs pour la requalification d'une parcelle de 8000 m², occupée jusqu'en 1979 par des entrepôts de l'usine Singer, afin d'y établir des équipements publics faisant défaut au quartier Gare. Le projet des architectes Jacques Kalisz (1926-2002) et François Doucot (/-/) recueille tous les suffrages grâce à l'aménagement d'une rue piétonne et d'un jardin public à l'intérieur de la parcelle qui permettent d'en exploiter toute la profondeur. La construction du nouveau lycée d'enseignement professionnel (LEP) revient aux lauréats du concours tandis que la maitrise d'œuvre des autres services (école maternelle, gymnase, club de prévention sociale et bureau de poste) est confiée à Régie Immobilière de la Ville de Paris (RIVP).<br>Livré en 1986, le LEP est édifié sur un terrain de forme trapézoïdale, dont le front principal est bordé par la rue Eugène-Oudiné. Il est longé à l'ouest par la nouvelle rue Marc-Antoine-Charpentier qui forme un coude devant sa façade méridionale afin de déboucher sur la rue Patay. La structure porteuse, constituée de piliers de béton armé à chapiteaux cruciformes, est implantée selon une trame de 7,50 m de large qui permet de moduler librement les espaces intérieurs. L'architecture adopte une esthétique « high-tech » très éloignée de celle des établissements scolaires de la période. La façade sur la rue Eugène-Oudiné repose sur un soubassement en béton orné de bossages qui absorbe la déclivité du terrain. Au-dessus s'élève une architecture modulaire haute de deux étages, où des poteaux en béton disposés régulièrement viennent encadrer une trame orthogonale de verres réfléchissants. Les poteaux sont dégagés en partie basse et abrités derrière une pointe en verre sur les deux tiers supérieurs de la façade. La trame vitrée est percée ponctuellement de fenêtres-hublot en forme de gaines d'aération qui rappellent l'esthétique du centre Georges Pompidou. Cette façade alterne, en fonction des angles de vue et de la lumière, entre miroir et transparence, sans rien laisser percevoir cependant de la vocation pédagogique qu'elle abrite. Sur la rue Marc-Antoine-Charpentier, les élévations présentent la même esthétique que sur rue, si ce n'est l'absence des redents. Au rez-de-chaussée, un hall central est abondamment éclairé par une verrière zénithale à la manière d'un atrium. Sur la rue Patay, les élévations s'intègrent avec sensibilité à l'espace urbain existant. Ainsi, les architectes élèvent sur ce front une façade-portique destinée aux logements de fonction et qui, au lieu d'ignorer les immeubles mitoyens, vient en épouser les volumes et les tonalités. Ce corps de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bâtiment égale la hauteur de l'immeuble de style Louis-Philippe au nord et en prolonge en partie supérieure les travées et les bandeaux. La moitié inférieure du mur est pratiquement aveugle, si ce n'est la présence de quatre fenêtres en carré sur la pointe, disposées aux angles d'un plus large carré dont le calepinage est imprimé dans le parement. Jacques Kalisz et François Doucot signent avec le lycée Galilée une œuvre à contre-courant de l'architecture scolaire des années 1980, basée sur une réflexion poussée sur l'intégration d'un bâtiment contemporain dans un tissu urbain dense. Les logements et le LEP sont rigoureusement dissociés, les architectes prenant le parti d'une implantation et d'un langage architectural distinct pour chacun des deux. L'ensemble bénéficie depuis 2021 du label « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 1 à 27 rue des Peupliers | Secteur de maison et villas - Îlot<br>Cet espace, tardivement urbanisé vers la fin du XIXe siècle, à la suite de son annexion à la Ville de Paris, fut le lieu d'expérimentions urbaines, notamment dans la réalisation de plusieurs quartiers pavillonnaires. La rue des Peupliers, qui figure déjà sur le plan Roussel de 1713, en est un exemple. Celle-ci longeait un des bras de la Bièvre, recouvert en même temps que d'anciennes carrières, qui rendent ainsi difficile la réalisation de fondations profondes. L'îlot triangulaire, « groupe des Peupliers », de 3 559 m2, qui comporte également les rues Henri-Pape et Moulin-des-Prés, est l'œuvre de l'Association fraternelle des employés et ouvriers des chemins de fer français. Il est créé dans un contexte historique marqué par les débuts de la politique nationale en termes de logement social et d'exonérations fiscales en faveur des sociétés immobilières. Cette association, fondée en 1865 par les ouvriers d'Ivry de la Compagnie d'Orléans, fait également bâtir un autre lotissement similaire, le « groupe de Bercy |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | » dans le 12e arrondissement. La Ville de Paris cède un terrain « au profit d'un groupe d'employés et d'ouvriers du chemin de fer métropolitain en vue de l'édification de maisons ouvrières » (Molinier, 1998). Trente-deux parcelles sont loties avec vingt-six maisons jumelles et six maisons simples, différentes à l'intérieur, mais homogènes à l'extérieur. Toutes sont l'œuvre de l'architecte Lambert (/-/), qui réalise également une partie des maisons d'une rue adjacente, la Villa Daviel. Une seule, située à l'angle, a été dessinée par un autre architecte. Les pavillons sont réalisés en meulière, avec des planchers en béton armé et une toiture-terrasse. En 1912, les propriétaires font modifier cette toiture, parfois par une surélévation en combles habitables, en ardoises, zinc ou tuiles rouges. L'opération est accompagnée de la construction d'un dispensaire mutualiste sur la place de l'Abbé Hénocque. |
| BP | Place Jeanne d'Arc | Eglise Notre-Dame de la Gare. Edifice d'expression monumentale situé dans l'axe de la rue Jeanne d'Arc et construit sur une butte « hors Paris » entre 1855 et 1864. Attribué à l'architecte Claude Naissant, son style est librement inspiré de l'architecture romane, notamment dans le traitement remarquable des surfaces et des masses du chœur et des absides. |
| EPP | 11 boulevard de Port-Royal | Cinéma "Escurial Panorama", situé au rez-de-chaussée d'un immeuble de rapport, ouvert dès 1911 sous le nom de "Royal" avant de prendre son nom actuel en 1933. Le décor de la façade, du hall et des deux salles de projection composé de tentures de velours rouge et de néons, est représentatif du style des cinémas des années 50. Dernier cinéma de quartier du 13e arrondissement encore en activité, longtemps exploité par le cinéaste Jean Gourguet, qui compte parmi les premières salles ouvertes dans l'arrondissement, l'"Escurial Panorama" constitue un haut lieu de l'histoire culturelle du 13e arrondissement. |
| BP | 1 rue Regnault | Gare Masséna, ancienne station ferroviaire "Orléans-Ceinture", dont l'architecture spécifique aux Chemins de Fer de l'Ouest se caractérise par l'implantation en contrebas des voies du bâtiment voyageurs, le dernier étage étant au niveau de la ligne. Les façades enduites sont structurées par trois lignes de baies en plein cintre. Le bâtiment a été altéré par une extension datant de l'après-guerre. Par son architecture, il n'en demeure pas moins un élément important du réseau historique formé en limite de Paris par les gares de la Petite Ceinture. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 86 rue Regnault<br>12 rue du Château des Rentiers | Immeuble de bureaux caractéristique de l'architecture du milieu des années 1970 construit par l'architecte Jean de Brauer. L'immeuble utilise toutes les facultés offertes par l'architecture moderne pour atténuer l'effet massif de l'opération et apporter un éclairement optimal aux bureaux. Les bâtiments sont fractionnés sur la rue du Château des Rentiers, les façades sont entièrement vitrées et plissées et placées en porte à faux au-dessus d'un soubassement laissant apparentes les structures porteuses. |
| BP | 1 rue René Panhard | Institut de Paléontologie humaine construit de 1910 à 1914 par Emmanuel Pontremoli (Constant Roux, sculpteur) pour la principauté de Monaco. Le bâtiment représente un type achevé du style historicisant en vogue avant la première guerre mondiale avec ses hautes toitures d'ardoise et ses façades en pierre de taille et briques appareillées en jeux géométriques. Une frise en haut-relief enserre les trois façades au niveau du rez-de-chaussée et présente des scènes évocatrices des peuples anciens ou indigènes dans leurs activités quotidiennes. Cet édifice, très distingué à son inauguration, allie la tradition historicisante à un type de construction rationaliste qui allait connaître son apogée avec l'Empire colonial et le développement des sciences de l'homme au XXe siècle. |
| BP | 20 à 22 rue Rubens | Bâtiment d'activités construit vers 1920 sur une cour ouverte. Composition alliant rusticité et pittoresque : façade présentant un soubassement et un rez-de-chaussée en pierre de réemploi et deux étages en double hauteur en briques rouges. La décoration est à l'économie et tient pour l'essentiel au calepinage des briques animant le dernier étage de motifs géométriques. Toitures en saillies mettant en valeur la distribution des bâtiments. L'édifice abrite actuellement les bureaux de la Caisse Régionale d'Assurance Maladie |
| BP | 19 à 31 rue de la Santé | Maison de santé tenue par la Congrégation des Augustines du Saint-Coeur de Marie construite par Antoine-Casimir Chaland en 1837-1840. Ensemble de bâtiments de deux étages et combles, agencés autour d'une cour rectangulaire donnant sur un vaste jardin. La Chapelle voûtée en berceaux, abritant une profusion de détails décoratifs, est implantée dans l'axe du porche d'entrée et en grande partie enclavée dans le corps principal du bâtiment. Sa façade, de style néo-grec est précédée d'un portique à quatre colonnes cannelées supportant un fronton triangulaire, centre de la composition de la cour. La galerie distributive est couverte par une série de fenêtres en plein cintre au premier étage et bordée sur quatre côtés de fines colonnes doriques. La faible densité construite offre des espaces extérieurs de qualité, intimement liés à |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'ordonnance des bâtiments qui témoignent de la variété architecturale du XIXe siècle, alliant l'architecture historiciste et l'architecture néoclassique de la Restauration. |
| BP | 2 à 4 rue Tagore<br>141 avenue d'Italie<br>24 rue Gandon | Groupe scolaire édifié entre 1938 et 1951 et dont la maîtrise d'oeuvre est attribuée à l'architecte Jean Creuzot. Programmé dès 1936 pour décharger une école surpeuplée notamment sous l'effet de la prolongation de la scolarité obligatoire de 13 à 14 ans, le financement fût retardé par la hausse du prix des constructions. Les adjudications ne seront lancées qu'en 1938 et la guerre arrête le chantier qui n'est achevé que vers 1951. La conception du projet est tributaire du mode de construction en vigueur dans les années trente pour les équipements publics. Le groupe allie monumentalité et légèreté grâce à un savant jeu de volume à composition symétrique qui met en valeur la structure en béton et le remplissage de briques rouges. |
| BP | 26 à 28 rue des Tanneries | Couvent des Filles Anglaises, occupé par une communauté anglaise de Bénédictines de la fin du XVIIe siècle à sa vente en 1799. Ensemble de bâtiments de deux étages sous combles sur rue et de trois étages sur cour, agencés autour d'une vaste cour quadrangulaire. Les bâtiments ont été surélevés et remaniés après la vente du couvent. Sur rue, la façade sobre percée de hautes fenêtres étroites et son fruit rappellent l'ancienneté de la construction. Sur cour, les arcades du rez-de-chaussée bordant ses quatre côtés, aujourd'hui pleines mais ayant conservé leur entourage en pierre, sont des vestiges de l'ancien cloître dont les voûtes en arêtes décorées de motifs en stuc sont encore visibles dans les ateliers actuels. Ensemble de bâtiments constituant un témoignage exceptionnel des premières implantations de congrégations religieuses dans l'arrondissement. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 18 à 24 rue des Tanneries | Ensemble conventuel<br>Les frères dominicains s'installent en 1938 sur une vaste propriété de 5550 m², située entre les rues de la Glacière et des Tanneries et lotie de plusieurs bâtiments agencés autour d'un parc arboré. En 1966, la reconstruction du couvent est confiée à l'architecte Joseph Belmont (1928-2008), qui dirige alors le chantier du Centre culturel international (1960-1975) sur la parcelle méridionale voisine. Architecte en chef des bâtiments civils et des palais nationaux en 1956 et architecte en chef des résidences présidentielles dès 1958, Belmont a à son actif la construction de plusieurs édifices cultuels. Le nouveau couvent est constitué de quatre bâtiments édifiés rue des tanneries et reliés entre eux en décroché. Les architectures sont axées sur les points cardinaux, ce qui justifie leur décalage de l'alignement de la rue. Le plan du bâtiment qui abrite l'église et les cellules des frères affecte une forme carrée, hautement symbolique dans l'architecture chrétienne. Il s'élève sur quatre étages carrés, dressés au-dessus d'un soubassement ajouré de vitraux en grisaille conçus par l'artiste Raoul Ubac (1910-1985). Ce niveau semi-enterré accueille l'église conventuelle dédiée à saint Jacques. L'espace puise sa lumière d'un grand vide central de forme carrée, entouré de coursives et qui débouche en couverture sur un lanternon percé de cinq fenêtres en toiture et de fenêtres-bandeaux en partie supérieure. Un jardin sur toit-terrasse est aménagé en périphérie du lanternon à la manière d'un jardin de cloitre. En façades, des matériaux laissés bruts expriment une architecture austère. Le rythme vertical est généré par une alternance de travées de baies continues en retrait du nu de la façade et de piliers en béton qui s'élancent au-dessus de la couverture à la manière d'un crénelage. Dénuées de revêtement, les dalles marquent les niveaux de planchers.<br>L'accès à l'église s'effectue depuis un bâtiment au nord, situé en retrait du précédent et haut de deux étages. Au sud de l'église s'ouvre un hall d'accueil desservi par l'entrée principale. Elle est constituée d'un seul niveau matérialisé en façade par une menuiserie en aluminium et un mur en béton. Le hall distribue vers l'église et, au sud sur un bâtiment de trois étages bâti dans une esthétique similaire à celle de l'église.<br>L'ensemble conventuel a fait l'objet de plusieurs aménagements, notamment en 2012 et 2013, où une cage d'escalier sous verre est placée à l'angle du bâtiment au sud, un hall d'entrée indépendant au bâtiment est créé en alignement de la rue et une rampe d'accès est aménagée au-devant de l'entrée principale. Joseph Belmont inscrit cet ensemble conventuel dans |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | une architecture dépouillée qui reflète le mode de vie des Dominicains. Dans la lignée des architectures religieuses construites dans la capitale depuis les années 1950, la sobriété du style est compensée par la maîtrise des matériaux et de la lumière. Cet ensemble bénéficie depuis 2011 du label « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 116 à 118 rue de Tolbiac | HBM de la Ville de Paris réalisé par les architectes Prudon et Contresti entre 1924-1931. Publié in P. Chemetov - B. Marrey - M.-J. Dumont, Paris-Banlieue 1919-1939 : Architectures domestiques, Dunod, Paris, 1989. "Petit groupe d'habitations à bon marché (57 logements) construits pour la ville de Paris. Atteint par la limite d'âge en cours d'étude (1927), l'architecte Prudon du laisser achever l'œuvre par un jeune confrère: Contresti. Le plan est organisé selon le type désormais classique de la cour ouverte, avec passage couvert pour l'entrée. La toiture saillante ("à queue de vache") est quelque peu archaïque, mais la polychromie contrastée sauve l'immeuble de toute banalité." |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 84 à 94 rue de Tolbiac<br>29 à 37 rue Baudricourt | Université<br>La création du centre universitaire Pierre-Mendès-France s'inscrit dans le contexte des révoltes universitaires de mai 1968. Il en résulte une institution éclatée en treize universités qui entraîne une reconfiguration inédite des lieux d'enseignement universitaire franciliens. Appuyé par le ministère en charge de l'Enseignement supérieur, le nouveau centre PMF a pour vocation de mutualiser – à proximité du centre historique - les espaces éducatifs et de rassembler sur un même site une partie des nouveaux étudiants de l'Université de Paris-1 Panthéon-Sorbonne (1971). L'agence d'architecture ANPAR, fondée par Michel Andrault (1926-2020) et Pierre Parat (1928-2018), forte de son expérience conduite sur le centre universitaire du Mans (1966-1970) et la faculté de médecine d'Angers (1967-1969), est désignée pour réaliser le projet en 1971. Inauguré en 1973, le site s'inscrit sur une parcelle exiguë, composée de formes géométriques simples qui rendent lisibles les différentes affectations des bâtiments. Les six cercles délimitent les amphithéâtres, les trois grands carrés correspondent aux « tours d'enseignement » et les trois petits aux circulations verticales. L'ensemble s'inscrit sur un terrain triangulaire qui induit une distribution spatiale en éventail. La simplicité formelle du plan se conjugue à une structure architecturale dynamique. Au-dessus d'un soubassement massif en brique et béton qui réunit les amphithéâtres, les circulations et le hall d'entrée, les trois tours d'enseignement s'élèvent graduellement. Ces tours, dont la plus haute culmine à 76 m, sont constituées de « modules urbains » - des cubes de cinq étages, en verre et en béton – séparés par un niveau ouvert posés en porte-à-faux au-dessus d'une base en béton, conformément à la plastique en « taille de guêpe » qui prévaut pour beaucoup de tours parisiennes.<br>L'opposition entre l'horizontalité du soubassement et la verticalité des tours offre un dynamisme remarquable à la composition du site. Les façades font alterner, selon une trame carrée, des panneaux de verre brun en allège et des vitrages clairs avec ouvrants. Les angles adoucis de la base béton de chaque cube sont repris par les vitrages arrondis sur les façades des étages.<br>Les artistes Yvette Vincent-Alleaume et Bernard Alleaume réalisent en 1973, dans le cadre du 1 % artistique, l'aménagement du « forum et l'animation de l'espace » sur 1500 m². Il s'agit d'un paysage minéral composé de formes courbes reliées entre elles par des gradins en béton et galets. Cet ensemble, emblématique dans la carrière d'Andrault et Parat, remarquable dans son esthétique rationaliste qui prône le fractionnement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | des volumes, la mise en évidence de la structure porteuse et des assemblages, autant que par son rôle charnière dans l'architecture universitaire francilienne, bénéficie depuis 2019 du label « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 60 rue Vergniaud | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble d'habitations à bon marché (HBM) est construit en 1913 par l'architecte Georges Vaudoyer (1877-1947) pour la fondation Yvonne de Gouy d'Arsy. Primé en 1913 aux concours d'HBM de la Ville de Paris qui lui donne accès à la construction du groupe Tolbiac, Vaudoyer se spécialise par la suite dans ce type de construction. Il remporte en 1914 la médaille d'architecture privée de la société centrale.<br>Le bâtiment du 60 rue Vergniaud en forme de U est situé à l'alignement de la rue. Son implantation est représentative des opérations d'avant-guerre, principalement de tailles assez restreintes et exclusivement réalisées dans le tissu existant des arrondissements périphériques. Le bâtiment est composé de six étages carrés et d'un étage sous combles. Le rez-de-chaussée est structuré par une série de baies à arcs en anse de panier, surmonté d'un linteau en briques polychromes. Deux travées en avant-corps, réalisée en brique, élancent la façade sur rue, ponctuée de décors de briques polychromes et vernissées caractéristiques de la génération d'HBM antérieure à la Première Guerre mondiale.<br>En 1921, la vicomtesse de la Redorte fait don de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'immeuble aux médaillés militaires, qui le transforme en l'hôpital Foch en 1923. En 1956, le bail est récupéré par l'administration de l'Assistance publique qui y installe une maison de retraite. L'établissement est acquis dans les années 1960-1970 par la Fédération syndicaliste des Travailleurs des PTT Force Ouvrière, qui le détient encore en 2022. |
| BP | 61 à 65 rue Vergniaud | Immeuble d'habitation<br>Construction en 1966 par les architectes Roland Dubrulle (1907-1983) et Paul Duclos (1904-1998), fait partie d'un ensemble immobilier de plusieurs immeubles dans un secteur au sud-ouest du quartier de Maison-Blanche, caractérisé jusqu'au début du XXe siècle par les tanneries et mégisseries qui longeaient la Bièvre jusqu'à sa couverture de 1904 à 1912 et la mutation du quartier. Entre 1962 et 1965, l'îlot Bièvre, délimité par le boulevard Auguste-Blanqui, les rues de la Glacière, Daviel et Vergniaud fait l'objet d'une opérationd'aménagement réaluisée par Roland Dubrulle et Serge Lana. L'immeuble du n° 61 à 65 rue Vergniaud, ménage un retrait d'alignement en rez-de chaussée formant soubassement d'un niveau surmonté d'un terrasson débordant. Sur cette assise s'élèvent 2 niveaux d'appartements en dupleix (soit 4 étages) probablement des ateliers d'artiste à l'origine puisqu'entièrement et uniquement éclairés plein Nord grâce au dispositif de façade à redent permettant cette orientation volontaire. L'immeuble est édifié en brique et dalle béton dans une recherche graphique et plastique affirmée : alternance de la brique et des horizontales des planchers, bandeaux et terrason de béton peint ; façade à redents sur soubassement parralèle à l'alignement. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 59 rue Vergniaud<br>2 rue de la Colonie | Ensemble immobilier HBM<br>Ce bâtiment d'angle est construit en 1928 pour la fédération des invalides belges. Le bâtiment est composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Sa façade est structurée par un soubassement de pierre percé de soupiraux et surmonté de trois niveaux en briques. Les modénatures naissent des différentes mises en œuvre de la brique, comme en témoignent les motifs en dents de scie sur les allèges ou à l'aplomb des trumeaux sur les façades latérales. Ce dispositif est caractéristique de la fin des années 1920 et des années 1930. Sur la façade du pan coupé, l'entrée principale est composée d'un arc en berceau, et encadrée de plusieurs rangs de briques, rayonnant autour de la porte en ferronnerie d'inspiration Art déco. Au sommet de cette façade se trouve un fronton orné d'un bas-relief représentant les armoiries de la Belgique, soulignées de la devise nationale belge « L'union fait la force » en français et en néerlandais « Eendracht maakt macht ». En 2016, le bâtiment accueille un centre d'hébergement d'urgence pour les femmes. |
| BP | 90 à 92 rue Vergniaud<br>68 rue Brillat Savarin | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble d'habitations à bon marché (HBM) est construit en 1913 par les architectes Georges Vaudoyer (1877-1947) et Louis Chevallier (1869 -1951) pour la Société Le Progrès. Cette dernière est fondée en 1905 par des industriels inspirés du mouvement «  Rerum Novarum » et son catholicisme social, et avait à sa création l'ambition de concevoir des logements bon marché dans les départements de la Seine et Seine-et-Oise. C'est dans un premier temps l'architecte Georges Guyon (1850-1915) qui se charge de la conception des bâtiments de la société, avant de céder sa place en 1912 aux architectes Chevallier et Vaudoyer. Ce dernier est primé en 1913 au concours d'HBM de la Ville de Paris et gagne l'année suivante la médaille d'architecture privée de la Société centrale. Le bâtiment d'angle des 90 à 92 rue Vergniaud est situé à l'alignement de la rue. Son implantation est représentative des opérations d'avant-guerre, de tailles assez restreintes et exclusivement réalisées dans le tissu existant des arrondissements périphériques. Le bâtiment est composé de sept niveaux sur l'angle du bâtiment et de six étages sur les parties en retour. La façade sur rue est réalisée en brique et ponctuée de décors polychromés et vernissés caractéristiques de la génération d'HBM antérieure à la Première Guerre mondiale. Les décors floraux en céramique au-dessus de la porte d'entrée inscrivent l'ensemble dans une esthétique Art nouveau. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 72 à 74 boulevard Vincent Auriol | Immeuble d'habitation construit en 1913 par François Le Coeur sur l'emplacement d'une usine incendiée. Ce bâtiment possède une ossature de béton armé lisible en façade et un remplissage de brique où l'on retrouve la rigueur et la rationalité du dessin de Le Coeur. Avec l'immeuble qu'Henri Sauvage construit au même moment rue Vavin, il s'agit de l'un des premiers bâtiments de logements parisiens dont les appartements sur rue sont dotés systématiquement de balcons. La finesse des potelets de ciment armé qui supportent les balcons illustre les possibilités constructives et les potentialités esthétiques du nouveau matériau. |
| BP | 138 à 140 boulevard Vincent Auriol | Immeuble de rapport réalisé par l'agence de Roger Anger et Mario Heymann. Réalisation exemplaire de l'architecture domestique des "Trente Glorieuses". Traitement géométrique des façades dans le style de l'agence et agencement particulièrement soigné du hall d'entrée et du jardin menant à un second immeuble, lui-même accessible par le passage Vallet. |
| BP | 2 à 6 rue Wurtz | Logement - Immeuble d'habitation – 2 à 6 rue Wurtz, 75013. Adresse associée : 17 rue Daviel. Toute la parcelle est protégée pour motif architectural et historique.<br>La construction de ces trois immeubles d'habitation hauts de six étages dont un, sous comble, commence en 1914. Interrompue par la guerre, elle s'achève en 1919. Ils sont signés Georges Vaudoyer (1977-1947), petit-fils de Léon Vaudoyer, essentiellement connu pour être un pionnier de la cité-jardin et également auteur d'habitations bon marché (HBM) dès les années 1910. Le plan masse en L que forme la séquence de ces trois édifices homogènes comporte seize travées rue Wurtz et cinq sur l'aile en retour rue Daviel, reliées à l'angle par un pan coupé de deux travées. La forme triangulaire du terrain, sur lequel ils sont construits, permet l'aménagement d'une vaste cour arrière, seulement occupée par des constructions basses, favorisant l'éclairage et la ventilation des logements. La façade arrière en brique beige et rouge est caractéristique de l'architecture économique du début du XXe siècle, tandis que la façade avant présente un caractère sobre, mais raffiné. Le balcon filant du cinquième étage est interrompu par des avant-corps situés à intervalles réguliers. Deux couples de travées en saillie, ainsi qu'une isolée assurent la scansion verticale de la façade rue Wurtz ; la rue Daviel en compte également une. Le rez-de-chaussée, accueillant ponctuellement des commerces, et les quatre premiers étages, sont en pierre de taille, alors que le cinquième est en brique rouge. En revanche, au niveau des avant-corps, le cinquième étage est aussi en pierre alors que la brique n'apparaît qu'au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sixième sur les larges lucarnes se détachant sur le zinc et l'ardoise du comble. Ce décalage dans l'alignement des matériaux et des coloris anime les parties hautes de l'ensemble. Enfin, des frises de lauriers en bas-relief courant sur l'encorbellement des avant-corps et des consoles en forme de pommes de pin sous les appuis des fenêtres agrémentent la composition. |

**Liste des protections patrimoniales du 14ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 3 rue d'Alembert<br>15-17 rue Halle | Hôtel particulier et annexe en pierre et brique édifié en 1894 par l'architecte Gustave Poirier pour Ch. Gaillard dans le goût néo-Renaissance (décor des frontons en pierre au-dessus des fenêtres du premier étage, de la porte, des lucarnes en bâtière). Toit à quatre versants et à couverture d'ardoise |
| BP | 25 rue d'Alésia | Hôtel particulier construit en 1881 par l'architecte Henry-L. Duchesne. Elevée sur deux niveaux et surmontée d'un atelier d'artiste en double hauteur réalisé par le même architecte en 1890. Le rez-de-chaussée et le premier étage présentent une ornementation de style Louis XV : pilastres corinthiens, garde corps à balustre, corniche avec denticules, plein-de-travée agrémenté de scène bucolique. |
| BP | 27 rue d'Alésia | Hôtel particulier avec atelier d'artiste construit en 1886 par l'architecte Henry-L. Duchesne. Volumétrie identique de la maison mitoyenne située au n°25. La façade est composée d'un étage sur rez-de-chaussée surmonté d'un atelier d'artiste de double hauteur. Façade bi-chromatique : brique rouge et pierre peinte en blanc, soubassement en meulière. |
| BP | 31 rue d'Alésia | Hôtel particulier avec atelier d'artiste construit en 1887-1888 par l'architecte Henry-L. Duchesne. présentant deux entrées séparées. Elevée sur quatre niveaux, la façade sur rue semble ordinaire en première lecture, mais le décalage des travées, la présence d'un atelier d'artiste, les balcons en saillie et les éléments décoratifs donnent un mouvement subtil à la composition de la façade. |
| BP | 61 rue d'Alésia | Maison individuelle datant de 1879 par l'architecte Louis Sévin. Façade composée d'un étage sur rez-de-chaussée et surmontés d'un étage sous comble. Façade décorée dans un style néo-renaissance. |
| BP | 14 rue d'Alésia | L'angle des rues d'Alésia et de la Tombe Issoire est occupé par des établissements scolaires depuis la seconde moitié du XIXe siècle. En 1909, un premier jeu de plans est produit par les services d'architecture de l'Assistance publique. Ils sont signés par l'architecte Joseph Rous (1863 - 1913) qui, à la même date, construit pour l'Assistance Publique plusieurs groupes d'habitation à bon marché. En 1914, un nouveau plan d'ensemble est établi, dressé cette fois-ci par A. Guillon (/-/) pour le compte de la Ville de Paris. La proposition de Rous sert de base au nouveau projet, du moins en ce qui concerne les élévations sur rue qui sont en tous points similaires. Ce n'est qu'en 1924 que la dernière tranche du programme voit le jour, remise à l'étude toujours par la Ville. L'architecte, dont la signature n'a |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | pu être déchiffrée - mais il appartient aux corps des architectes de la Ville, - reprend à nouveau l'esthétique des élévations de 1909. En briques rouges et blondes, ses façades, rythmées de bandeaux, sont particulièrement travaillées au niveau des encadrements des baies, de forme et de taille variées. Des allèges à motif floral ou en calepinage de brique habillent également les fenêtres du deuxième étage. |
| BP | 8b rue d'Alésia<br>39b-41 avenue René Coty<br>28 rue du Saint-Gothard | Maison Maternelle de la Fondation Louise Kopp, édifiée en 1909 par les architectes J. Charlet et F. Perrin à l'angle de la rue d'Alésia et de l'avenue René Coty sur un terrain cédé à bail pour 60 ans par la Ville de Paris. La fondation avait pour but de recueillir gratuitement pour un temps limité des enfants de familles dans le besoin. Aligné sur l'avenue, le bâtiment principal présente une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée et surmontés d'un étage sous comble. Le rez-de-chaussée comprenait le logement du concierge, le parloir, les bureaux, le réfectoire et les cuisines, le tout ouvrant sur un préau couvert donnant accès à la cour de récréation le long de la rue Saint-Gothard. Les étages étaient principalement réservés aux dortoirs avec, en outre, au premier quelques salles d'études, au second une lingerie et au troisième une infirmerie. Le soubassement est en meulière. La brique fut utilisée en façade à la fois pour réduire la charge au sol compte-tenu de la présence de carrières et pour sa décoration économique. Avec quelques points de grès flammé, la brique dessine une sorte de "point de croix" d'un caractère volontairement enfantin sur la brique blanche. |
| BP | 7 rue Antoine Chantin | Immeuble d'atelier-logements pour artistes construit en 1927 par les architectes Eugène et André Gonnot. Les fondations de cet immeuble sont posées dès avant la guerre de 1914, mais le chantier n'est repris qu'en 1926-1927. A cette date, une mise à jour de la façade est opérée par André Gonnot, le fils d'Eugène encore étudiant aux Beaux-Arts et influencé par l'exposition des Arts Décoratifs de 1925. Le plan, n'a pas varié depuis le départ : trois travées d'ateliers occupent toute la façade sur rue, tandis que les pièces d'habitation sont aménagées sur cour avec une moindre hauteur (deux hauteurs d'ateliers pour trois d'habitation). Cette solution alors nouvelle permettait de gagner une hauteur d'atelier à l'intérieur d'un même gabarit. En léger retrait de l'alignement sur rue, la façade offre une composition monumentale basée sur les volumes en saillie du bow-window, de l'auvent abritant la porte |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'entrée et du balcon filant au sixième étage. La répétition systématique des baies des ateliers-logements, en donnant une dimension domestique au bâtiment, pondère son échelle monumentale. |
| BP | 36 rue Antoine Chantin<br>47 rue des Plantes | Ensemble de logements sociaux "Habitations à Bon Marché" de la fondation Weill comprenant 52 logements réalisé à partir de 1926. La maîtrise d'œuvre attribuée, à Emmanuel Pontremoli, fut sous-traitée par celui-ci à la jeune agence de Joseph Bassompierre, Paul de Rutté et Pierre Sirvin. Les logements sont distribués autour d'une cour ouverte. Les façades sont en briques de Dizy uniformément rosées, contrastant avec l'habituelle polychromie des opérations sociales. La monotonie est évitée grâce au jeu des volumes et le calepinage. Avec ses angles élégis, ses effets de carroyage ou de pointillés en bas-relief, avec ses jeux de cubes en amoindrissement des bow-windows, cet immeuble, primé au concours de façades de la Ville de Paris de 1929, est un chef-d'oeuvre du genre. |
| BP | 1 à 7 place du 25 Août 1944<br>117 boulevard Jourdan<br>18 à 20 avenue Paul Appell<br>2 à 8 rue Henri Barboux | Ensemble immobilier de logement sociaux<br>Les deux immeubles à loyer modéré qui se trouvent sur l'actuelle place du 25 août 1944 créée en 1926 comme place de la Porte-d'Orléans, sont le fruit d'un concours organisé en 1923, destiné à réaliser des habitations dotées « du confort moderne » pour la classe moyenne. Le concours concerne l'aménagement de quatre portes de la Ville : Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud, Orléans et est organisé par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), conformément à une convention signée avec la Ville. Les typologies de l'ILM définies dans le concours donnent naissance à quatre prototypes aux très nombreux descendants. Ces chantiers sur le tracé des fortifications apportent une nouveauté significative dans les pratiques urbaines des architectes, celle de construire des ensembles d'envergure sans aucune mitoyenneté. Les compositions sont libérées et permettent de mettre pleinement en pratique les théories hygiénistes et urbaines d'Adolphe-Augustin Rey.<br>Le concours de la porte d'Orléans est remporté par trois architectes associés entre 1920 et 1925 : Albert Pouthier (1878- 1936), Émile Molinié (1877-1964) et Charles Nicod (1878-1967). L'objectif était, pour la RIVP, de recruter des agents, à l'instar de la Fondation Rothschild et de l'Office d'HBM. Albert Pouthier intègre ainsi la Régie, au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | côté de Bouchet, Pierre Guidetti (1878-1927) et Louis Plousey (1880-1936). Les chantiers sont prêts à s'ouvrir en 1924, mais la forte augmentation des prix contraint la RIVP à changer les programmes initiaux. La ville retire sa confiance à la Régie et les opérations sont interrompues. Pouthier qui devait construire 950 logements se contente d'un tiers réparti sur les deux îlots qui se font face de part et d'autre de la porte. Il doit remanier le projet de fond en comble, en augmentant la surface bâtie de 31 à 44 %, supprimant des voies, surélevant des immeubles, etc. Les façades adoptent la brique comme matériau principal avec seulement quelques décrochements en enduit moucheté. Le ravalement des façades dans les années 1980 a fait disparaître quelques détails sous le badigeon, tels que les voussures en briques et les enduits sgraffites à motif floral |
| BP | 6 à 8 place du 25 Août 1944<br>41 à 45 avenue Ernest Reyer<br>134 à 136 boulevard Brune<br>7 rue Edmond Rousse | Ensemble immobilier de logement social<br>Les deux immeubles à loyer modéré qui se trouvent sur l'actuelle place du 25 août 1944 créée en 1926 comme place de la Porte-d'Orléans, sont le fruit d'un concours organisé en 1923, destiné à réaliser des habitations dotées « du confort moderne » pour la classe moyenne. Le concours concerne l'aménagement de quatre portes de la Ville : Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud, Orléans et est organisé par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), conformément à une convention signée avec la Ville. Les typologies de l'ILM définies dans le concours donnent naissance à quatre prototypes aux très nombreux descendants. Ces chantiers sur le tracé des fortifications apportent une nouveauté significative dans les pratiques urbaines des architectes, celle de construire des ensembles d'envergure sans aucune mitoyenneté. Les compositions sont libérées et permettent de mettre pleinement en pratique les théories hygiénistes et urbaines d'Adolphe-Augustin Rey. Le concours de la porte d'Orléans est remporté par trois architectes associés entre 1920 et 1925 : Albert Pouthier (1878- 1936), Émile Molinié (1877-1964) et Charles Nicod (1878-1967). L'objectif était, pour la RIVP, de recruter des agents, à l'instar de la Fondation Rothschild et de l'Office d'HBM. Albert Pouthier intègre ainsi la Régie, au côté de Bouchet, Pierre Guidetti (1878-1927) et Louis Plousey (1880-1936). Les chantiers sont prêts à s'ouvrir en 1924, mais la forte augmentation des prix contraint la RIVP à changer les programmes initiaux. La ville retire sa |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | confiance à la Régie et les opérations sont interrompues. Pouthier qui devait construire 950 logements se contente d'un tiers réparti sur les deux îlots qui se font face de part et d'autre de la porte. Il doit remanier le projet de fond en comble, en augmentant la surface bâtie de 31 à 44 %, supprimant des voies, surélevant des immeubles, etc. Les façades adoptent la brique comme matériau principal avec seulement quelques décrochements en enduit moucheté. Le ravalement des façades dans les années 1980 a fait disparaître quelques détails sous le badigeon, tels que les voussures en briques et les enduits sgraffites à motif floral. |
| BP | 75 boulevard Arago | Élément particulier - Vespasienne<br>Cette vespasienne est le dernier exemple de ce type de mobilier urbain à usage d'urinoir masculin apparu au XIXe siècle. Alors que les premières vespasiennes sont des voitures à disposition dans la rue, elles sont ensuite intégrées dans des colonnes publicitaires autour de 1840 à l'instigation du préfet Rambuteau, pour améliorer la salubrité de l'espace public. Sous Haussmann, Gabriel Davioud (1824 - 1881) en dessine plusieurs modèles pour le compte du Service des promenades et plantations, du simple kiosque à la colonne publicitaire entourée d'une paroi métallique. De lieux d'aisance à usage exclusif des hommes, les vespasiennes deviennent aussi le lieu des rencontres secrètes pendant de nombreuses années. Il s'agit d'un petit édicule à deux stalles, dissimulées par une paroi métallique percée de trous décoratifs en partie haute. Les deux stalles sont protégées des intempéries par deux auvents. La partie centrale de base carrée est décorée de colonnettes d'angles à chapiteaux ioniques, le tout couvert d'une toiture pyramidale. Cette vespasienne est représentative du mobilier urbain standardisé développé pendant la modernisation de la capitale dans la deuxième moitié du XIXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP et EPP | 77 à 83 boulevard Arago | Faculté de théologie protestante de Paris. Ensemble de bâtiments implantés dans un vaste jardin, comportant deux éléments de grande qualité : un portail d'entrée, ouvert dans un pan coupé, constitué de deux colonnes toscanes supportant un entablement et un fronton triangulaire orné d'une minerve, et un bâtiment principal présentant une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée et un niveau de combles dont la travée centrale est signalée par des pilastres à bossage et un fronton brisé. Sa façade présente un avant-corps en saillie surmonté d'un petit campanile. La faculté de théologie protestante a investi les locaux préexistants en 1879. |
| EPP | 98 boulevard Arago 61 avenue de l'Observatoire | Méridienne de l'Observatoire. Petit bâtiment construit dans le parc de l'Observatoire en 1951 et destiné à mesurer le passage des astres au méridien de Paris, mesure nécessaire à la détermination de l'heure sidérale. Le pavillon doit abriter un nouvel instrument appelé "instrument des passages" qui est une haute lunette mobile pointée vers le haut et devant rester dans le plan du méridien. L'organisation en plan revient à l'architecte Rémondet, les façades et la couverture sont réalisées par Jean Prouvé. Le programme est très technique (couverture coulissante, toiture escamotable notamment). Le bâtiment est composé de trois éléments sur un plan en croix orienté est-ouest. Des éléments de jonction assurent l'autonomie des toitures, préservant toute la pureté de la voûte en aluminium de la nef. Ouvrage exemplaire dans l'oeuvre de J. Prouvé. Désaffectée, elle sert actuellement de rangement au jardinier du parc. Publié in Jean Prouvé à Paris Picard/Pavillon de l'Arsenal éditeurs pp. 193-197. |
| BP | 11 rue des Arbustes | Pavillon sur jardin présentant une façade composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée, implantée en retrait et en biais de la rue des Arbustes (ouverte en 1880). Il témoigne de l'urbanisation préexistante ou contemporaine de l'annexion à Paris de 1860. Façade sobre ornée de corniches soulignant les étages et de chaînes de refends latérales. Persiennes. |
| BP | 4 rue Asseline | Maison individuelle construite par M. Faucou, architecte, en 1909. La façade principale, composée d'un étage sur rez-de-chaussée, présente un caractère singulier donné par les deux piles en pierre encadrant la porte d'entrée et supportant une corniche avec des denticules surdimensionnées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 rue Baillou | La rue Baillou est ouverte en 1890 et prend le nom de l'ancien propriétaire des terrains vendus pour son aménagement. Situé dans le quartier de l'ancienne commune du Petit Montrouge, proche des grands axes menant au sud de la France, ce quartier se développe rapidement à partir de son annexion à Paris en 1860. L'ensemble de la rue est loti entre 1894 et 1896 et accueille majoritairement des immeubles de rapport de style post-haussmannien à six étages, dont la plupart est encore en place en 2024. Le n° 6 constitue une particularité architecturale. Il s'agit d'une maison basse construite pour un usage personnel. De forme rectangulaire dotée d'une aile en retour donnant sur la rue, elle est réalisée en 1896 par l'architecte Georges Badaire, qui y réside au moins jusqu'en 1918. Conducteur de travaux, vérificateur et administrateur d'immeubles, il est l'auteur de plusieurs surélévations de constructions basses dans le 14e arrondissement à la fin des années 1890. La maison est parfaitement visible dans son plan original sur le cadastre parcellaire de la ville de Paris de la fin du XIXe siècle. Élevée sur trois étages, elle se distingue par ses façades qui empruntent au classicisme leurs éléments formels : des combles hauts en ardoises avec des baies de style XVIIIe siècle, des angles harpés en pierre de taille, deux oculi agrémentés de chiens-assis en zinc et une corniche moulurée. Les linteaux métalliques du rez-de-chaussée trahissent cependant bien sa datation. Un auvent est installé au rez-de-chaussée et introduit un élément pittoresque sur le pan coupé qui fait la liaison entre les deux parties du bâtiment. Cette maison en retrait par rapport à l'alignement possède un jardin aménagé dans l'angle, où un garage a été construit dans les années 1950 et transformé en 1980. L'ensemble est encadré par un mur d'enceinte construit entre les années 1980 et 2000, qui était autrefois un mur bahut surmonté d'une grille en fer forgé. |
| BP | 43 rue Bénard | Maison individuelle en pierre de taille, de style néo-gothique, réalisée en 1893 par l'architecte Eugène Petit et présentant une façade composée d'un étage sur rez-de-chaussée et de deux travées. Façade en habillage de pierre, dominée par les baies vitrées, ornementée de frises aux retombées sculptées en mascarons, fronton, colonnes cannelées, ferronneries et fausse gargouille en attique, meneau à colonnette, linteaux en accolade terminés par des culots représentant des têtes. Réalisation exemplaire d'une architecture historiciste cohérente. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 19-23 rue Boissonade | Corps de bâtiment principal d'un immeuble proue en béton bouchardé, datant de la fin des années quarante, dont l'implantation, la volumétrie et le traitement architectural des façades sont remarquables (cage d'escalier en façade, modénature, menuiserie métallique). |
| BP | 38 à 42 rue Boissonade | Ensemble d'habitation édifié vraisemblablement à la fin du XIXe siècle dans un registre monumental. La longue façade est rythmée par trois avant-corps terminés par une double hauteur et des toits en ardoise, accueillant probablement des ateliers d'artistes (de larges baies vitrées surmontées de frontons triangulaires). A ce niveau, une longue balustrade parcourt la façade. Le remplissage de la structure est composé de briques peintes en blanc. Porche monumental au centre. |
| BP | 26 à 28 rue Boissonade<br>10 voie B/14 | Ensemble conventuel<br>Ce couvent est construit en 1934 par l'architecte Emmanuel d'Ault (/-/) pour les frères capucins. Le bâtiment d'angle en forme de « L » accueillait à l'origine une chapelle dans l'aile perpendiculaire à la rue. Situé à l'alignement, l'immeuble est composé d'un rez-de-chaussée surélevé percé de soupiraux, surmonté de trois étages carrés et d'un étage sous-comble. Le corps de bâtiment qui abritait la chapelle est légèrement en saillie sur la rue. Il est marqué par trois travées ponctuées d'arcs brisés au premier étage et couronné par un fronton à gradins percé d'un arc. Le corps de bâtiment parallèle à la rue est marqué au rez-de-chaussée par une porte ogivale, surmontée d'un blason. Les étages intermédiaires sont rythmés par quatre travées de baies, ornées d'encadrements. Une corniche surmonte le troisième étage au-dessus duquel se trouve un étage en attique répétant le motif de l'arc. Le calepinage des briques est mis à profit pour réaliser des motifs de croix grecque ornant les premier et troisième étages. En 1973, une nouvelle chapelle est inaugurée au 32 rue Boissonade, dans un bâtiment plus récent. L'ancienne chapelle est alors reconvertie en bibliothèque pour les frères capucins. |
| BP | 23 rue Boulard | Ecole maternelle réalisée pour la Ville de Paris par l'architecte Marion Tournon-Branly en 1963. Les sept classes, sur cour, occupent un corps de bâtiment à deux niveaux dont la façade est remarquablement dessinée par un jeu de poteaux et de bandeaux de béton brut, interrompu par quelques panneaux de briques posées de biais qui accrochent la lumière. Sur rue, où ne s'ouvraient, outre l'entrée, que deux appartements de fonction, la brique tient une place plus grande, avec un appareillage de la brique inspiré d'exemples danois. Ancienne élève de Perret puis |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | collaboratrice de Paul Nelson, Marion Tournon-Branly affiche clairement sa filiation dans cette oeuvre où la brutalité de la structure de béton joue avec la chaleur de la brique selon un principe déjà mis en valeur par Paul Nelson pour la Maison Brooks du boulevard Arago (1926). Une extension sur rue abritant le réfectoire a été réalisée en 1987 par Poman et Goutman. |
| BP | 42 rue Boulard | Maison individuelle édifiée vraisemblablement au milieu du XIXe siècle. La maison, présentant une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée et élevée dans une volumétrie compacte, occupe une parcelle d'angle située en fond de perspective de la rue Ernest Cresson. Sa volumétrie régulière, la sobriété de son architecture est représentative des bâtiments construits dans la commune du petit Montrouge avant l'annexion de 1860. |
| BP | 1 rue Boulard<br>11 rue Froidevaux | Immeuble de rapport construit au début du XXe siècle. La rotonde d'angle, progressivement évidée vers le haut, est maintenue par des bandeaux arrondis qui se prolongent sur les façades pour former des gardes corps. La façade est décorée par des incrustations de pierre emmaillées représentant des guirlandes de fleurs. Rotonde d'angle à fenêtres géminées, bow-windows, balcons traités en lignes courbes. Façade en pierre de taille et porte d'entrée ornée de sgraffites et de ferronnerie stylisés, aux motifs floraux. Réalisation exemplaire illustrant la typologie de l'immeuble de rapport au tournant du XXe siècle, et de ses qualités architecturales et décoratives. |
| BP | 26 boulevard Brune | Ecole de puériculture de la faculté de médecine construite en 1933 par les architectes Ch. Duval, E. Gonse, spécialistes de la construction hospitalière et A. Dresse et L. Oudin auteurs de l'hôpital Mathilde-de-Rothschild. Le bâtiment principal sur le boulevard possède sept ailes en épines disposées à l'arrière et délimitant des cours réunies par deux. Les deux premiers niveaux, entièrement percés de grandes baies horizontales, comprennent l'administration et les locaux d'enseignement, avec une belle bibliothèque au centre de la façade. L'effet de décoration est dû à l'enchâssement des fenêtres entre des pilastres dont la verticalité et la répétition produisent un effet monumental. Les façades sont en briques roses monochromes, moins épaisses que la brique courante et posées à joint creux. La pose horizontale et verticale a permis de réaliser un heureux effet de motifs géométriques entre les pilastres. La porte d'entrée est décorée par une grille du maître ferronnier Raymond Subes. Le hall, rythmé par des pilastres en brique |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | apparente, présente de belles mosaïques au sol. Albert Laprade cite ce bâtiment en exemple dans les colonnes de la revue "Architecture" de novembre 1933. |
| BP | 56 à 74 ; 82 à 90 boulevard Brune<br>1 à 13 avenue du Général Maistre<br>1 rue Henry de Bournazel<br>2 rue du Général de Maud'huy | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble HBM est érigé en 1935 par L. Maline (/-/) pour l'Office public d'habitation à bon marché de la Ville de Paris (OPHBM-VP). À la demande de la Ville, le président Raymond Poincaré fonde en 1914 l'OPH-VP, qui ne commence son activité qu'en 1919. Sa vocation est d'assurer la construction de nouveaux logements, ainsi que leur gestion. Au cours des années 30, l'office conçoit de nombreuses HBM sur la ceinture parisienne, dans le contexte de la loi Loucheur (1928), porteuse d'une ambition affirmée pour le logement social. En 1932, ce chiffre se porte à plus de 8500 logements. L'ensemble d'HBM sur le boulevard Brune propose un plan-masse atypique, très ouvert sur l'espace public. Avec son implantation à redans encadrant les n° 76 à 80 préexistants, il s'agit de l'une des premières barres d'habitation qui suscite à son achèvement un certain enthousiasme. L'opération témoigne ainsi de l'affirmation progressive de ce type de plan masse pour les HBM, qui se multipliera après-guerre. La façade est enduite de ciment gravillonné ou « mignonette » en vogue dès l'entre-deux-guerres, appliqué dans les parties basses et aux angles ainsi qu'un traditionnel remplissage en briques claires. Des fenêtres avec ou sans balcon aux angles et des bow-windows à pans coupés achèvent de rythmer les façades. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 128 à 136 boulevard Brune<br>33 à 39 avenue Ernest Reyer<br>1 à 9 avenue de la Porte de Montrouge<br>2 à 10 rue Edmond Rousse | Ensemble immobilier de logement sociaux<br>Ces immeubles à loyer modéré sont le fruit d'un concours organisé en 1923, destiné à réaliser des habitations dotées « du confort moderne » pour la classe moyenne. Le concours concerne l'aménagement de quatre portes de la Ville : Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud, Orléans et est organisé par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), conformément à une convention signée avec la Ville. Les typologies de l'ILM définies dans le concours donnent naissance à quatre prototypes aux très nombreux descendants. Ces chantiers sur le tracé des fortifications apportent une nouveauté significative dans les pratiques urbaines des architectes, celle de construire des ensembles d'envergure sans aucune mitoyenneté. Les compositions sont libérées et permettent de mettre pleinement en pratique les théories hygiénistes et urbaines d'Adolphe-Augustin Rey.<br>Les deux immeubles appartiennent à une seconde phase de construction de la ceinture, le groupe Orléans-Jourdan, livré en 1932, et qui fait suite à la construction de la porte d'Orléans en 1926 par Albert Pouthier (1878- 1936), alors architecte de la RIVP. Fruit d'un appel d'offres, ces îlots sont réalisés par les architectes Albert Pouthier, et les frères Lionel Brandon (1878-1975) et Daniel Brandon (/-/). Ils adoptent une disposition en peigne et conservent les typologies en redans qui permettent la création de cours minérales semi-fermées, favorisant l'éclairage naturel et la ventilation des logements. Les immeubles, élevés sur neuf étages dans un souci de rentabilité, sont construits en briques, un matériau largement privilégié par la RIVP malgré l'essor des constructions en béton armé à cette époque. En comparaison à la première phase de construction de la ceinture, le style devient ici plus épuré. Les « oriels », ou plutôt les décrochements, rehaussés de parements en brique rouge, demeurent un élément essentiel de la composition des façades. Ils présentent au niveau des allèges un calepinage géométrique de briques, et au niveau des supports d'oriel, des rangées de briques créant des ressauts de lignes horizontales. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 11 rue Cabanis<br>7 rue Broussais | Etablissement de soins<br>L'hôpital Sainte-Anne occupe un quadrilatère irrégulier de plus de 13 hectares originellement clos de murs au cœur du 14e arrondissement. Délimité par les rues de la Santé, d'Alésia, Cabanis et Broussais, il est construit sur le modèle pavillonnaire par l'architecte Charles-Auguste Questel (1807-1888) et ouvre ses portes en mai 1867. Les façades et toitures des bâtiments édifiés par Questel sont inscrits au titre des monuments historiques en 1979. La destruction partielle du mur d'enceinte dans les années 1990 dans une volonté d'ouvrir les lieux sur l'extérieur pour briser les tabous associés à la maladie mentale, ainsi que l'instauration d'un nouveau schéma directeur immobilier et architectural visant à ériger de nouvelles constructions en bordure de la parcelle. Les constructions situées à l'angle des rues Cabanis et Broussais forment un ensemble constitué d'un édicule d'angle d'un étage sur rez-de-chaussée, de plan hexagonal, en brique rouge sur soubassement de plaques de ciment de gravillons lavés. Son pan coupé est percé de trois fenêtres rectangulaires à chaque niveau, ses façades sur les rues Cabanis et Broussais sont identiques, chacune percée d'une grande fenêtre carrée au rez-de-chaussée, surmontée d'une fenêtre rectangulaire plus étroite à l'étage. La frise discrète de deux rangées de briques calepinées verticalement qui assure la jonction avec la toiture plate en béton au large débord constitue le seul décor de ce pavillon. Ses façades latérales sont chacune prolongées par un mur de brique percé d'un portillon encadré de deux piliers de style Art déco, ornés d'une couronne de feuillages en béton moulé. La hauteur de ce mur est étagée pour atteindre progressivement la hauteur d'un rez-de-chaussée et assurer la jonction avec le mur d'enceinte de l'établissement. Il reprend dans sa partie supérieure la même frise de brique et le large débord de béton que l'édicule d'angle. Ces murs ménagent une cour assurant la jonction avec le pavillon de brique situé légèrement en retrait.<br>Construit sur un plan en forme de H, d'une hauteur de 2 étages, son rez-de-chaussée est accessible par un préau en béton soutenu par de fines colonnes de brique. Il possède une couverture plate en béton au large débord. Entre chaque branche du H, le rez-de-chaussée est surmonté d'un étage percé de grandes verrières et couronné d'une balustrade de brique. Le nom de l'architecte ainsi que la fonction d'origine de ce bâtiment dont la construction est estimée aux années 1930 n'ont pas été retrouvés. Il est installé à l'emplacement d'une ancienne fosse pour les détritus, remplacée à partir des années 1920 par une structure |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | octogonale servant de dépôt de mobilier et de bains publics que le bâtiment de brique des années 1930 remplace. Il abrite à partir des années 1970 le laboratoire d'anatomie-pathologie puis à partir de 2015 le laboratoire de neuropathologie de l'hôpital. |
| BP | 10 à 10 bis rue Campagne Première | Immeuble d'habitation<br>Cette maison de ville a été réalisée en 1953 par les architectes Arthur Héaume (1915-1996) et Alexandre Persitz (1910-1975), anciens élèves d'Auguste Perret. Héaume commence ainsi sa carrière lors de la reconstruction de la place de l'Hôtel de Ville au Havre. Il s'associe avec Persitz en 1947 et ils conçoivent ensemble de nombreux projets, se spécialisant notamment dans des projets de logements sociaux. Au n° 10 rue Campagne Première, les architectes réalisent une maison de ville de deux étages. Légèrement décalée par rapport à la rue, la façade est minimaliste, elle est habillée au rez-de-chaussée d'un parement de pierre, et aux premier et deuxième étages de panneaux en bétons, largement utilisés dans la reconstruction d'après-guerre. Les architectes se démarquent de l'influence de Perret par le dessin de deux fenêtres bandeaux fermées par des pavés de verre qui structurent la façade. La fenêtre en longueur, défendue par Le Corbusier sera l'objet de nombreux débats architecturaux avec Auguste Perret, partisan de la fenêtre verticale. Comme dans de nombreuses maisons modernes, le premier étage est occupé par les espaces de réception, alors que le rez-de-chaussée est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | réservé pour un bureau et les espaces de service. En 1966 la maison est surélevée de deux niveaux, modifiant radicalement sa volumétrie. Deux murs sont alors construits de part et d'autre. La surélévation est construite sur le modèle de la maison initiale. Cependant, elle est légèrement en débord par rapport à la façade de 1953. Certaines dimensions, comme celles des panneaux de béton ou encore des fenêtres bandeaux diffèrent légèrement du modèle de 1953. Côté jardin, un escalier de service a été construit et la terrasse, qui permettait d'accéder au jardin depuis le premier étage, a été couverte. |
| BP | 23 rue Campagne Première<br>32 à 34 passage d'Enfer | Ensemble immobilier<br>À l'écart de l'agitation du centre de Paris, le 14e arrondissement est un quartier encore rural au XIXe siècle. De nombreux éleveurs y construisent des écuries, à proximité du marché aux chevaux du boulevard d'Enfer, actuel boulevard Raspail. Avec l'essor de la voiture au début du XXe siècle et le déclin des voitures hippomobiles, elles sont transformées en ateliers d'artistes. Nombre d'entre eux investissent la rue (Soutine, Othon Friesz, Pompon, De Chirico...), participant à la création d'une véritable émulation artistique dans le quartier de Montparnasse.<br>L'immeuble au n°23 prend place dans ce contexte lors de sa construction en 1931 par le constructeur et grand collectionneur Edmond-Auguste Courty (1896-1972). Il remplace le siège de la conservation des hypothèques, en charge des 11e, 12e et 13e arrondissements qui s'élevait sur deux étages. À l'image de l'ancien édifice, il adopte le même plan rectangulaire en épousant la forme de la parcelle. Il s'élève sur quatre étages et est construit en béton armé. Influencée par le mouvement Art déco, la composition d'ensemble est symétrique et rigoureuse. Un jeu sur le relief est visible avec l'usage d'oriels placés en saillie de chaque façade, d'un bandeau saillant marquant la séparation entre les deuxième et troisième étages et de balcons aux angles. Les ferronneries des garde-corps de ces derniers et de la porte d'entrée sont également d'inspiration Art déco. Enfin, les larges baies laissent deviner les ateliers d'artistes disposés en duplex, divisant espaces d'habitation et de travail et offrant une lumière blanche, constante et homogène, idéale pour les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | artistes. L'accent sur le confort et la luminosité de ces espaces est mis en place dès l'origine. Parmi les artistes ayant résidé à cette adresse, vécurent notamment le couple américano-britannique Basset Wilson et Muriel, jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que Raymond Abner et Foujita de 1950 à 1960. |
| BP | 3 rue Cassini | Immeuble présentant une façade composée de quatre étages sur rez-de-chaussée et de deux travées, dont une en bow-window courbe, couronné par un atelier d'artiste réalisé en 1903 par l'architecte F. Saulnier en collaboration avec le sculpteur Vermare. Façade en pierre de taille au porche orné de bas-reliefs représentant une femme à mandoline et un groupe d'enfants portant des fleurs. |
| BP | 3b rue Cassini | Maison-atelier présentant une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée, réalisée en 1906 par les architectes et peintres Louis Süe et Paul Huillard en collaboration avec le décorateur Louis Sire pour le compte du peintre Lucien Simon, membre de l'Institut (1861-1945). Les pièces de réception se trouvent au rez-de-chaussée, les chambres au premier étage et l'atelier au deuxième étage. La façade est traitée par un soubassement en lourd appareillage de pierre pour le demi sous-sol. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont unifiés par un léger bow-window en saillie, et le couronnement assuré par le rythme régulier de six verrières dont la grande élégance est affirmée par une résille de poutres en béton armé. Des trois maisons-ateliers construite par Süe rue Cassini, elle est la plus raffinée par la légèreté de ses fines consoles et par le contraste du soubassement lourd en appareillage de pierre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 rue Cassini | Maison-atelier présentant une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée, réalisée en 1903 par Paul Huillard pour le peintre Jean-Paul Laurens dans un style historique "médiévaliste". Structure en ciment armé et façade en briques rouges, avec au deuxième étage une console qui rappelle celle de la cour de l'hôtel d'Assédat à Toulouse (1557). La distribution est la même qu'au 3bis rue Cassini : au rez-de-chaussée la grande baie du salon, ornée de belles grilles en fer forgé est dessinée avec un arc de brique en plein cintre, la porte d'entrée est surmontée de deux petites lucarnes. A l'étage, les fenêtres des chambres percent régulièrement la grande surface murale de briques qui est couronnée par les verrières du grand atelier.<br>L'atelier du peintre qui occupe tout le dernier étage est demeuré dans son intégrité. |
| BP | 7 rue Cassini | Maison-atelier d'artiste réalisée en 1903 par les architectes et peintres Paul Huillard et Louis Süe pour le peintre Czernichowski. Cette demeure, d'apparence classique, exprime toutefois une liberté par rapport aux conventions par la disposition de ses baies. De même la disposition décorative des pilastres, corniches, frontons, volutes, corbeilles de fruits n'est pas figée, chaque ouverture possède sa logique propre et ne se soumet pas à une règle classique d'ordonnancement. |
| BP | 1 impasse Cels<br>7 rue Cels | L'impasse Cels, ouverte sur la rue Cels au niveau du 7, est une voie privée longue de 40 mètres environ pour une largeur moyenne de 5 mètres. Cette voie privée permet de distribuer une grande parcelle lotie dans la première moitié du XIXe siècle. L'entrée de l'impasse est encadrée par deux bâtiments jumeaux accueillant des logements. Déterminant dans le paysage de la rue Cels, les deux bâtiments d'angle élevés sur cinq étages sont délimités le long de l'impasse par des jardins privés. Les façades présentent une ornementation soignée et répétitive mettant en valeur l'entrée de l'impasse. |
| BP | 2 à 4 impasse Cels<br>9 rue Cels | L'impasse Cels, ouverte sur la rue Cels au niveau du 7, est une voie privée longue de 40 mètres environ pour une largeur moyenne de 5 mètres. Cette voie privée permet de distribuer une grande parcelle lotie dans la première moitié du XIXe siècle. L'entrée de l'impasse est encadrée par deux bâtiments jumeaux accueillant des logements. Déterminant dans le paysage de la rue Cels, les deux bâtiments d'angle élevés sur cinq étages sont délimités le long de l'impasse par des jardins privés. Les façades présentent une ornementation soignée et répétitive mettant en valeur l'entrée de l'impasse. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 129 rue du Château | Immeuble de rapport réalisé par l'architecte Paul Delaruemenil en 1904. Destiné à une clientèle plutôt modeste, il n'en présente pas moins un rare exemple parisien de bow-window économique et pittoresque à structure en bois, orné de tournesols et d'acanthes en grès flammé produits par le céramiste Alexandre Bigot. Immeuble publié in Claude Mignot, Grammaire des immeubles parisiens, éd. Parigramme 2004 |
| BP | 8 à 22 square de Châtillon | Le square de Châtillon occupe deux vastes parcelles qui sur le cadastre de 1900 ne sont loties qu'à l'alignement de l'actuelle avenue Jean Moulin. En 1912, un immeuble de rapport en pierre de taille est construit à l'angle de l'avenue et du futur square de Châtillon, puis une série d'immeubles de rapport en briques s'alignent sur le côté nord de cette voie en impasse jusqu'en 1914. Cet ensemble est réalisé par l'architecte A. Nortier (/-/), connu pour un projet de petites maisons en blocs de ciment préfabriqué réalisées à Amiens et publié en 1921 dans la revue L'architecture usuelle. Cet administrateur de bien est nommé en 1931 syndic de la copropriété du square de Châtillon. Au sud de la voie, se situe un ensemble d'édifices réalisés par un autre architecte et administrateurs de biens moins recommandable, Jean Déchelette (/-1936). Ce constructeur prolifique réalise dès 1908, puis à partir de 1927 en association avec Pierre Ragois (1885-1979), des immeubles, des hangars et des ateliers dans différents arrondissements de la capitale, mais condamné en 1936 pour abus de confiance par le tribunal de la Seine, il se donne la mort le jour de son arrestation. Jean Déchelette obtient en 1927 le permis de construire l'immeuble de six étages carrés du 15 square de Châtillon et M. Gandrille lui confie dans la foulée la réalisation des huit hôtels particuliers formant un ensemble symétrique au sud de cette même voie. Certains détails tels que le pignon à redans de l'immeuble dénotent l'influence de l'architecture flamande sur la production de cet architecte, qui rejette l'opulence des immeubles réalisés au nord de l'impasse et qui caractérisait également sa propre production d'avant-guerre, au profit d'une esthétique Art déco plus dépouillée. Par soucis d'économie, il renonce à la pierre de taille au profit de surfaces enduites. La structure en béton armé permet d'animer les façades par un jeu raffiné de décrochements des oriels, des corniches et des terrasses. Les tourelles d'escaliers en encorbellement signalent les deux hôtels particuliers situés en fond d'impasse dont les terrasses et le petit jardin donnent sur la petite ceinture, tandis que l'entrée initialement asymétrique de cette branche du square de Châtillon présente un double porte-à-faux. L'hôtel particulier portant le n° 22 visible depuis |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'entrée du square possède comme les deux hôtels situés en fond d'impasse un troisième étage dont sont dépourvus les cinq autres hôtels, ainsi que l'atteste la corniche débordante couronnant la composition. Des surélévations réalisées dès 1931 pour l'hôtel portant le n°20 ont dépassé ce plafond et transformé le système initial de toitures terrasses en un ensemble disparate de couvertures en zinc à faible pente. L'ensemble de maisonnettes très modifiées le long de la petite ceinture s'inscrit la continuité de ce second lotissement, tandis qu'un hôtel de voyageur construit en 1925, un immeuble de 8 étages réalisé en 1930 à l'entrée du square et un immeuble au fond de l'impasse datant de 1974 sont réalisés par d'autres architectes et rompent l'unité architecturale de ce square. |
| BP | 3 rue de la Cité Universitaire | Immeuble d'ateliers réalisé par l'architecte Michel Roux-Spitz en 1930-1931 pour le compte du fabriquant de lampe Perzel, exposant au Salon des Artistes Décorateurs, qui occupait le rez-de-chaussée. Chaque appartement comprenait en partie basse la cuisine, une chambre et l'atelier sur deux niveaux et, à l'étage une chambre, une salle de bains et la galerie haute. La construction est en béton armé avec remplissage de briques et la façade principale est habillée d'un enduit de pierre reconstituée qui lui confère une très grande qualité de finition. La façade qui compte quatre travées se présente comme un damier composé de quatre grandes baies par étage soulignées par des balcons de forme trapézoïdale rappelant la forme adoptée par Roux-Spitz pour les bow-windows de ses immeubles d'habitation. Exact contemporain des réalisations de Roux-Spitz boulevard Montparnasse, quai d'Orsay, rue Octave Feuillet, il s'inscrit dans la période la plus féconde de l'architecte, celle de la "série blanche". |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 20 à 22 rue du Commandant René Mouchotte | Immeuble "barre" d'habitation construit en 1954-1964 par l'architecte Jean Dubuisson dans le cadre de l'opération Maine Montparnasse. Cet immeuble très représentatif de la modernité architecturale de la fin des années 50 affirme les lignes de forces de la construction de cette période : influence et radicalisation des théories de Mies van der Rohe, façade libre sans concession, gigantisme de l'opération qui renvoit à une industrialisation croissante des procédés de construction. L'immeuble devient rue. La façade devient écran. La répétitivité du motif produit un effet optique proche de l'art cinétique. Par sa rigueur et sa dimension, l'immeuble barre de Dubuisson est devenu une référence et un aboutissement alors que s'engageait simultanément un tournant de l'architecture moderne par le biais d'un retour aux jeux des volumes en façade ou encore à la forme vernaculaire à travers le brutalisme. |
| BP | 15 à 17b rue de Coulmiers<br>21 rue Friant | Deux hôtels particuliers néo-Louis XIII élevés en 1886 pour M. Panard par l'architecte Alfred Renault |
| BP | 11 rue Daguerre | Vers 1928, un ensemble d'ateliers d'artiste s'élève au cœur de cette parcelle étroite d'une surface de 900 m² environ. Adossés les uns aux autres le long de la limite ouest de la parcelle, les neuf ateliers, tous identiques, sont conçus selon un module répétitif qui renvoie à l'architecture industrielle. Les bâtiments à rez-de-chaussée sont en ossature bois avec des briques comme matériaux de remplissage. Afin de garantir un éclairage naturel, les toitures en sheds sont vitrées pour les versants orientés au nord. Chaque atelier est devancé par un jardinet formant une bande végétale continue sur l'ensemble de la cour. La faible volumétrie des ateliers permet de voir la végétation abondante et les petites maisons du lotissement de la cité Boulard situé sur la parcelle mitoyenne du 29, rue Boulard. |
| BP | 13 rue Daguerre | Depuis la fin des années 1870, une fabrique de "colle de pâte" s'est installée dans la cour du 13, rue Daguerre. Cette parcelle en drapeau, d'une surface de 1 700 m² environ, accueille actuellement l'imprimerie Arte de la fondation Maeght. Datant du XIXe siècle, deux bâtiments de deux niveaux rappellent les origines industrielles de ce terrain. Le premier bâtiment, en brique apparente, s'implante en retour du passage Cocher le long de la limite nord de la parcelle. D'un plan rectangulaire, il se compose d'un haut rez-de-chaussée surmonté d'un étage de faible hauteur. La décoration est réalisée par un jeu savant de briques posées de biais et en arc plein cintre pour souligner les baies de l'étage. Ce bâtiment est probablement une ancienne |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | remise avec grenier à fourrage. Le deuxième édifice est une maison individuelle implantée le long de la limite est de la parcelle. En pierre de taille et moellon recouvert d'un enduit, cette maison à rez-de-chaussée, surélevée d'un étage, est agrémentée d'un jardin privé. |
| BP | 61 rue Daguerre | Cette parcelle, d'une surface de 850 m² environ, abrite cinq bâtiments distribués par une cour privée de six mètres de large située au centre du terrain.Le bâtiment le plus ancien, probablement de la première moitié du XIXe siècle, s'implante le long de la limite séparative et se retourne à l'équerre en fond de terrain. Ce bâtiment, de deux niveaux surmontés d'un étage sous comble en zinc, est occupé en grande partie par des activités à rez-de-chaussée. La façade sur cour, longue de 34 mètres, est percée régulièrement par des baies largement espacées, chacune surmontée d'une lucarne. |
| BP | 63 rue Daguerre | Cette parcelle profonde, d'une surface de 1 000 m² environ, est occupée par des bâtiments datant des années 1930 édifiés pour deux propriétaires distincts. Le premier, M. Claude, élève deux pavillons d'habitation à un étage situés en vis-à-vis à l'entrée de la cour et surélève le bâtiment sur rue qui atteint trois niveaux. Le deuxième, M. Dupont, réalise un ensemble de bâtiments de trois niveaux continus sur les trois côtés de la cour. De caractère industriel, ces bâtiments sont ouverts par une série de portes à deux battants et par des fenêtres à meneaux verticaux et des larges baies d'atelier aux étages. Le dernier niveau est en partie occupé par des logements distribués par une coursive en porte-à-faux sur la cour. La cour est investie par des ateliers d'artisans et de petites entreprises justifiant le nom de cité industrielle inscrite en façade sur rue. |
| BP | 78 à 80 rue Daguerre<br>13-15 rue Fermat | D'une surface de 880 m² environ, cette parcelle traversante de la rue Fermat à la rue Daguerre, comprend cinq immeubles d'habitation. Celui situé au 80, rue Daguerre, semble le plus intéressant pour les raisons suivantes : implanté perpendiculairement à la rue, l'immeuble retourne sa façade dans la profondeur de la parcelle au droit d'une cour étroite délimitée par des édicules à rez-de-chaussée. Cette implantation particulière a été reproduite sur la parcelle mitoyenne au 76, rue Daguerre lors de la réhabilitation du café La Bélière. La juxtaposition et la mise en commun de deux espaces faiblement occupé par des locaux à rez-de-chaussée offrent un dégagement visuel dans le front bâti relativement continu de la rue Daguerre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Danville | Immeuble de rapport réalisé par les architectes Henri Sauvage et Charles Sarrazin en 1904 pour Madame Weill. Il s'agit du troisième immeuble de rapport édifié par les deux associés. Destiné à la petite bourgeoisie, cet immeuble montre un caractère intermédiaire entre Habitation à Bon Marché et immeuble de rapport. A ce titre, Sauvage et Sarazin utilisent, pour les fenêtres de la cage d'escalier, les même parements d'allège que pour le 20 rue Sévero et jouent, comme pour leurs HBM, sur un discret effet de polychromie entre la brique silico-calcaire de la façade et la brique rouge des allèges de fenêtres. L'austérité de la brique est relevée par des éléments en pierre de taille, notamment les fortes clés des plates-bandes couronnant les fenêtres, qui forment les consoles supportant les balcons de l'étage supérieur. |
| BP | 16 avenue David Weill<br>13 rue Émile Faguet | Restaurant universitaire<br>Ce petit pavillon, conçu en 1951 par les architectes Albert Laprade (1883-1978), Jean Vernon (1910-/) et Bruno Philippe (1917-/), est situé dans la Cité internationale universitaire de Paris. Celle-ci est créée en 1921 à l'emplacement de l'ancienne enceinte de Paris et regroupe depuis lors un vaste ensemble de résidences universitaires aux architectures variées, conçues par des architectes renommés. Laprade s'y illustre auparavant en construisant la Maison de Cuba en 1929. Si la Seconde Guerre mondiale freine le développement de la Cité, un regain constructif marque les années 1950 et près de douze maisons sont construites à cette période. Albert Laprade, alors âgé de soixante-dix-ans, s'associe aux architectes Jean Vernon et Bruno Philippe pour concevoir la Maison de la France d'outre-mer, actuelle Fondation Lucien Paye et protégée au titre du PLU, à proximité du pavillon, conçu à la même occasion pour accueillir un restaurant universitaire. En effet, afin répondre à la nouvelle demande créée par l'implantation de ses nouvelles résidences, trois restaurants universitaires sont créés, dont celui de l'avenue David-Weil. Inauguré en 1951, il se compose d'un volume simple de plain-pied à larges baies ouvertes sur le parc. Destiné à accueillir 328 places assises, son réfectoire ne comporte aucun poteau intérieur. Un sous-sol partiel permettait à l'origine d'accueillir des réserves quand un bâtiment annexe abritait deux logements de fonction. Ce pavillon très épuré, avec une longue façade vitrée inclinée, des menuiseries en acier et des débords de toit en béton, témoigne ainsi de l'architecture des années 1950. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue Delambre | Immeuble Art déco dit « studio-appartements Hôtel », construit en 1926 par Henry Astruc et destiné à loger des artistes américains dans le quartier Montparnasse. La volumétrie d'ensemble et l'expression en façade des ateliers sont exemplaires des débuts de l'architecture moderne à Paris. L'immeuble possède une typologie unique, une distribution originale, et conserve encore des éléments de second œuvre d'origine (serrureries proches de celles du pavillon de l'Elégance de l'exposition des Arts décoratifs de 1925, menuiseries, vitraux...). |
| BP | 22 rue Delambre | La rue Delambre, ouverte en 1839, était occupée vers 1850 par une population de chiffonniers et de brocanteurs ; les « nouvelles Californies » constituaient alors leurs habitations. Il s'agissait de baraques construites en matériaux de récupération, issus en leur temps des démontages des expositions universelles. On retrouve ce type de récupération par exemple rue Liancourt. Le n°22 présente un témoignage de cette époque, derrière un immeuble cossu sur rue. Le bâtiment a été occupé par l'atelier de facture d'orgues Merklin à la fin du XIXe siècle. La Mission bretonne le rachète en 1977 pour en faire son siège. |
| BP | 1 à 12 square Delambre<br>17 à 25 rue Delambre<br>26 à 32 boulevard Edgar Quinet | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble d'habitations à bon marché (HBM) est construit en 1908 par l'architecte Henri Azière (1861-1938) pour l'Assistance publique, qui réalise ici l'une de ces premières opérations. Azière assure les fonctions d'architecte expert du Conseil de Préfecture de Seine et d'architecte de l'Assistance publique pour laquelle il construit des logements et hôpitaux. Cette opération, caractéristique de la première génération d'HBM, est de taille assez restreinte et réalisée dans le tissu existant parisien. L'ensemble est composé de six corps de bâtiments principaux organisés autour d'une cour et séparés entre eux par des cours ouvertes sur le square Delambre. Ce motif en redans est particulièrement en vogue à l'époque et permet d'appliquer les théories hygiénistes, qui recommandent la lumière et la ventilation des logements. La façade est composée d'un rez-de-chaussée formant un soubassement en pierre, surmonté de cinq étages en briques et d'un niveau sous comble. Les briques vernissées et polychromes sont utilisées comme motif décoratif, en bandeau filant ainsi que sur les linteaux, caractéristique des premières HBM. Seule la façade des bâtiments donnant sur la rue Delambre est réalisée en pierre, créant une continuité sur la rue. Cet ensemble est représentatif des édifices réalisés par l'Assistance publique : particulièrement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soignés en façade avec de discrètes colorations Art nouveau. |
| BP | 98 avenue Denfert-Rochereau | Maison présentant une longue façade sur l'avenue composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et ouvrant sur une cour pavée à usage mixte édifiée dans la première moitié du XIXe siècle. Témoignage intéressant de l'ancienne urbanisation autour de l'avenue. |
| BP | 72 à 76 avenue Denfert-Rochereau | Anciens bâtiments de l'Oratoire de l'hôpital Saint-Vincent de Paul. Construits entre 1655 et 1657 par Daniel Guittard, le corps de bâtiment de deux étages et combles parallèle à l'avenue et la chapelle des Enfants-Assistés forment une cour ouverte sur l'avenue. La façade de la chapelle se caractérise par un ordre colossal à pilastres ioniques orné d'une rose. |
| BP | 92 avenue Denfert-Rochereau<br>271-285 boulevard Raspail | Infirmerie Marie-Thérèse, fondée par Céleste de Chateaubriand en octobre 1819 pour héberger des prêtres et des religieuses âgées et sans ressources. Aux constructions d'origine - pavillon de l'Horloge, avec retour en L, Madame de Chateaubriand a ajouté en 1822 une chapelle, puis en 1837-1838 un immeuble plus central pour accueillir des hôtes plus nombreux. Ce dernier bâtiment sera agrandi en 1892 par l'architecte Gabriel Ruprich-Robert, puis complété en 1991 par un immeuble sur le boulevard Raspail. Madame de Chateaubriand a été inhumé dans la chapelle; devenue "Maison de Marie-Thérèse", l'institution abrite aujourd'hui 125 personnes, à 95% des prêtres retraités. |
| BP | 17 rue Émile Deutsch de La Meurthe<br>Parc Montsouris | Constructions destinées au fonctionnement du parc Montsouris, commencé en 1867 et achevé en 1878. Attribution des édifices à l'architecte Gabriel Davioud. Les cinq pavillons, élevés sur un à deux niveaux, développent une architecture très caractéristique du style pittoresque en vogue sous le Second Empire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue Durouchoux<br>26 rue Mouton-Duvernet<br>47 rue Gassendi | Annexe de la mairie du 14e arrondissement, édifiée de 1934 à 1935 par l'architecte Georges Sébille, à usage multiple de salles des Fêtes, bibliothèque et dispensaire. La structure du bâtiment est en béton armé et la façade en brique de la Guerche. Les ferronneries et les portes sont de Raymond Subes et Gilbert Poillerat et les vitraux de Raymond Barillet. La façade principale présente un avant-corps en saillie agrémenté d'une vaste baie horizontale éclairant la salle des Fêtes et couronné par un fronton plat percé de fenêtres carrées. Le bâtiment de style " Art Déco" par son ornementation, présente une volumétrie épurée caractéristique de l'architecture des années 1930. |
| BP | 12 bis à 16 boulevard Edgar Quinet | Hôtel particulier<br>Ce bâtiment a été construit par Henri Valette (1874-1936) en 1909. Cet architecte berckois s'est illustré par la conception de villas à Berck et au Touquet-Paris-Plage dans le Pas-de-Calais. La villa Le Castel, qu'il réalise au Touquet en 1904, est partiellement inscrite au titre des monuments historiques. Au 12bis, 14 et 16 boulevard Edgar Quinet, se trouve un bâtiment que Valette construit pour lui-même. Au rez-de-chaussée se trouvent de petits ateliers, déjà présents sur le terrain, qu'il incorpore dans son bâtiment. À l'étage, un logement donne sur un toit-terrasse, que l'architecte dessine comme un jardin. La façade de cinq travées est composée de façon asymétrique, deux parties en avant-corps sur la rue sont traitées en bossage et plus fortement ornées mettant en valeur, à droite de la façade, un balcon surmonté de deux fenêtres, et à gauche un oriel. Au rez-de-chaussée, cinq portes cintrées, aux larges impostes vitrées, permettent d'accéder aux ateliers ou à l'appartement. Le n° 16 a accueilli l'école de musique César Franck dans les années 1930. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 3 à 7 rue de l'Empereur Valentinien<br>1 à 5 rue de l'Empereur Julien<br>10 à 16 avenue de la Sibelle | Vestigrs des aqueducs de Marie de Médicis et de l'aqueduc gallo-romain<br>Les restes de l'aqueduc gallo-romain situé à Cachan sont classés au titre des monuments historiques depuis 1862, tout comme la partie sise entre les regards 13 et 14 de l'aqueduc de Médicis, classée depuis 1991. Au n°3 de la rue de l'Empereur-Valentinien subsiste un vestige de l'aqueduc gallo-romain de Lutèce. Visible depuis la rue, il est protégé derrière une vitrine et intégré au bâtiment. Dans le Jardin Marie-Thérèse-Auffray qui lui fait face se trouve un autre morceau de l'aqueduc gallo-romain, inséré dans une niche protégée par des grilles. Un peu plus loin, au n°7, un autre vestige du tronçon de l'aqueduc Médicis est mis en valeur de la même manière. Il fait face au Jardin Marie-Thérèse-Auffray où se situe la deuxième partie de l'aqueduc de Médicis. Dans le jardin subsiste le regard XXIII de l'aqueduc de Médicis, dit de la "Ferme de la Santé", dont le nom provient d'une dérivation qui alimentait l'Hospice de la Santé. L'édicule visible en 2022 n'est pas authentique, s'agissant d'une copie du regard XXV réalisé après la démolition de l'édicule existant lors des travaux d'aménagement de la ZAC-Alésia Montsouris en 1996. C'est durant ces travaux que les vestiges des aqueducs sont découverts. L'aqueduc gallo-romain mesure quinze km, est enterré et recouvert de dalles. Une des seules portions extérieures se trouve entre Arcueil et Cachan. Il est construit entre la fin du IIe et le début du IIIe siècle. L'eau est alors captée à plusieurs sources près des communes actuelles de Chilly-Mazarin, Morangis, Wissous et Paray-Vieille-Poste puis acheminée au centre de Lutèce, près des thermes de Cluny. Il cessera toute activité au VIe siècle. En 1613, Marie de Médicis fait construire un nouvel aqueduc, sous la direction de Jean Coin maître maçon, puis de son gendre Jean Gobelin. Ce nouvel ouvrage doit relier Rungis à la Rive gauche de Paris et alimenter le jardin du Luxembourg. En 1614, Thomas Francine, ingénieur-hydraulicien et fontainier du roi, propose un nouveau dessin pour l'aqueduc, qui est accepté. L'aqueduc est en eaux en 1624. Tous les cinq cents mètres sont installés des regards, afin d'aérer et d'entretenir l'aqueduc. Le dernier regard est le XXVII, celui de la maison du fontainier, construite entre 1619 et 1623. Elle est alors habitée par Thomas Francine qui a donné son nom à la rue parallèle à la rue de l'empereur Valentinien. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 20 passage d'Enfer | Cité ouvrière d'Enfer ou cité de M. Cazeaux, construite par l'architecte Pigeory sous Napoléon III grâce aux décrets des 22 janvier et 27 mars 1852 consacrant 10 millions à l'amélioration du logement des ouvriers des grandes villes manufacturières. Une dizaine de ces cités furent construites à Paris permettant de créer environ 1500 habitations. Façades de plâtre et apparence modeste et répétitive. Rare exemple conservé d'un lotissement ouvrier cohérent dans un quartier laborieux. |
| BP | 17 rue de l'Eure | Logement - Maison d'habitation – 17 rue de l'Eure, 75014. Toute la parcelle est protégée pour motifs culturel, historique et architectural.<br>Autrefois, la rue ouverte vers 1859 constituait la « Cité des Plantes ». Aménagée vraisemblablement entre 1869 et 1874 par l'architecte et propriétaire Sylvain Guillon (/-/), la parcelle du n°17 accueille autour d'une cour carrée une maison d'un étage qui s'élève à l'alignement ainsi qu'un immeuble de quatre étages en fond de parcelle. Construite en pierre de taille sur un soubassement, la maison de quatre travées présente une façade sobre ornée de quelques sculptures, particulièrement au-dessus des fenêtres. Les cinq baies présentent en effet des motifs végétaux et des ornements classiques. Au-dessus de la porte d'entrée à un pan, deux petits angelots tiennent une lyre au niveau du linteau, soutenus par des consoles décorées de motifs végétaux. Derrière la maison, l'immeuble de quatre étages s'élève sur un plan en U, et présente une façade sans ornement. Il est réalisé en pierre de taille et comporte un toit de tuiles monopente tourné vers la maison. |
| BP | 2 place Ferdinand Brunot | Mairie du 14e arrondissement de style néo-renaissance, construite par l'architecte de l'arrondissement de Sceaux, Claude Naissant entre 1852 et 1858 pour la commune de Montrouge. Elle ne devint la mairie du 14e arrondissement qu'avec la loi d'annexion du 16 juin 1859. De 1886 à 1889, la mairie est agrandie par Emile Auburtin. Une nouvelle travée de fenêtres fut ajoutée à la façade principale de chaque côté et les ailes en retour furent terminées par deux pavillons en léger avant-corps. L'édifice a sa façade principale sur la place et le square Ferdinand-Brunot. Le corps central correspond à la campagne de Naissant. Le rez-de-chaussée est traité en bossage continu en table. Les fenêtres du premier étage en plein cintre sont rythmées par des pilastres corinthiens. Au centre, le porche rectangulaire à arcade en plein cintre compte trois niveaux, dont un étage d'attique décoré sur chacune de ses faces d'une horloge entre des pilastres corinthiens. Le porche est coiffé d'un campanile. Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | ailes latérales, ajoutées par Auburtin, ont un étage de plus que le corps central. Les façades sur les rues Durouchoux et Saillard ont reçu des fenêtres à fronton droit porté par des consoles. |
| BP | 16 rue Fermat | Au 16, rue Fermat s'élève "une construction en pierre moellon et pans de bois fort bien tenue" d'après une description du Calepin du cadastre de 1862 des Archives de Paris. Le bâtiment de trois étages, abrite actuellement un hôtel meublé. La façade sur rue est richement décorée de figures humaines, de rinceaux de leurs et de rosaces. La hiérarchisation de l'ornementation qui se réduit progressivement du rez-de-chaussée au troisième étage accroît le caractère singulier du bâtiment. La façade, habillée dans un style néo-renaissance très en vogue du début du XIXe siècle dans certains quartiers de Paris, est relativement rare dans le 14e arrondissement. |
| BP | 11 passage Fermat<br>69 rue Froidevaux | Le passage Fermat est une impasse privée longue d'une centaine de mètres environ pour une largeur moyenne de 1,50 mètre. A la fin du XIXe siècle, le passage était emprunté par les ouvriers travaillant dans les entreprises d'industries mécaniques situées à proximité le long de la rue Froidevaux. Aujourd'hui, cour profonde enclavée en coeur d'îlot, le passage Fermat s'ouvre au niveau du 69, rue Froidevaux. Visible depuis la rue à travers une grille, le bâtiment d'angle du 11 passage Fermat s'implante à l'inflexion du tracé de la voie privée. Elevée sur deux étages, la façade comporte un pan coupé large d'une travée ponctué par un balcon étroit situé au dernier niveau. |
| BP | 12 rue Friant | Maisons jumelles de cœur d'îlot, signées de l'architecte E. Andrieux, et datées des années 1890. Elles constituent des témoignages rares du moment pittoresque de l'architecture faubourienne, notamment par leurs décors en façade. |
| BP | 21 à 23 rue Froidevaux | Immeuble à programme mixte, habitations et atelier d'artistes, construit en 1929 par G. Grimberg, architecte et Auclair entrepreneur. Le bâtiment, présentant une façade composée de sept étages sur rez-de-chaussée élevés en vis-à-vis du cimetière, développe une échelle monumentale basée sur les deux travées centrales en léger ressaut marquant l'inflexion du tracé de la rue Froidevaux.Trumeaux décorés de motifs floraux en mosaïque. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 19 rue Froidevaux<br>2 rue Lalande | Pavillon et immeuble de rapport du XIXe siècle |
| BP | 47 rue de la Gaité | Cités et cours industrielles et de logement représentatives de l'architecture des faubourgs des XIXe et XXe siècles<br>Ce petit pavillon d'un étage en alignement sur rue a été construit par l'architecte Joseph Jacques Disse (1888-/) en 1934. Sa façade à enduit en plâtre et chaux se démarque par la finesse et la sobriété de ses garde-corps géométriques, de sa corniche et de son fronton cintré dissimulant une toiture en zinc. Il permet l'accès à un vaste réseau de constructions basses et de formes variées sur cour, qui témoigne du foisonnement des ateliers et commerces du quartier Montparnasse depuis le XIXe siècle. Certains de ces édifices ont déjà leur emprise visible sur le plan parcellaire municipal de Paris de la fin XIXe et des sources attestent de la présence de cinq bâtiments sur cour en 1882. En 1892, l'architecte Désiré Camus (/-/) réalise un nouveau bâtiment sur cour. Ces édifices sont modifiés à de nombreuses reprises, notamment suite à un important incendie survenu en 1908. Ils abritent divers commerces et ateliers avec une récurrence notable pour des imprimeries. À noter, en 1898, le sculpteur français lauréat du Salon des Artistes, Émile Grégoire, est domicilié à cette adresse et des cours professionnels de taille de pierre organisés par la chambre syndicale des tailleurs et scieurs de pierre du département de la Seine y sont organisés la même année. |
| BP | 25 rue Gassendi | Ensemble de 163 logements sociaux construit pour la Fondation Lebaudy par les architectes Albert et Jacques Guilbert et M. Luyckx. Il est financé par la revente de l'hôtel pour célibataires du 94 rue de Charonne à l'Armée du Salut. Par rapport aux groupes construits par la fondation avant-guerre, l'aspect collectif a été gommé et l'aspect extérieur se rapproche de celui des immeubles ordinaires avec une note d'austérité. L'ensemble est construit sur une ossature de béton armé avec remplissage en brique de Gournay. Les appuis, bandeaux, corniches et balcons sont en béton bouchardé. Ce rationalisme un peu sévère montre bien l'empreinte de Perret sur Guilbert fils et sur Luyckx. |
| BP | 5 rue Gauguet | Atelier d'artiste construit en 1930 par l'architecte Zielinski. Egalement maître d'oeuvre des deux ateliers mitoyens situés aux 3 et 7 de la rue Gauguet. Au 5, les deux étages, de double hauteur, s'implantent en retrait de l'alignement sur rue. Architecture de style international : volumétrie épurée, composition |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | géométrique de la façade, dessin du garde corps de style transatlantique. |
| BP | 7 rue Gauguet | Atelier d'artiste construit en 1930 par l'architecte Zielinski. Egalement maître d'oeuvre des ateliers mitoyens situés aux 3 et 5 de la rue. La façade se décompose en deux parties : une tourelle quadrangulaire dissimulant un escalier et une toiture terrasse au-dessus du premier étage, les trois derniers niveaux étant en retrait. L'architecture est de style international. |
| BP | 2 à 20 rue Gazan | Ancienne fabrique du parc transformée en restaurant dénommé le "Pavillon du parc". Architecte présumé Gabriel Davioud. Bâtiment élevé sur deux niveaux, façade en brique polychrome, frise en faïence à motif floral, toiture en saillie supportée par des consoles en bois. Extension récente à rez-de-chaussée. |
| BP | 21 rue Gazan | Immeuble d'ateliers-logements pour artistes, construit par l'architecte Jean-Pelée de Saint Maurice en 1930. La façade plane est résolument moderniste. Elle forme un damier composée de larges baies vitrées régulièrement disposées sur trois travées et trois étages carrés reposant sur un rez-de-chaussée ouvert par six portes identiques et symétriques. Seuls les deux étages d'attique apportent un peu d'animation grâce à deux balcons-baignoires en ciment dont l'un parcourt la totalité de la façade et ferme ainsi le damier formé des trois premiers étages. |
| BP | 14 avenue du Général Leclerc | A partir de 1937, une succursale de la chaîne des Grands Magasins Uniprix est édifiée sur cette parcelle de 900 m² environ. Ce bâtiment de cinq étages construit selon une structure de poteaux et de poutres en béton armé développe une façade composée dans un rythme modulaire des ouvertures. Les vitrines du rez-de-chaussée ont la largeur de deux baies du premier étage, chacune de celle-ci à la largeur de deux travées des fenêtres des étages supérieurs. Cette répartition entre les surfaces pleines et les ouvertures correspond aux différentes affectations des étages. Les deux premiers niveaux sont destinés à l'exposition et aux surfaces de vente, les trois niveaux supérieurs sont réservés à l'administration et au stockage. Le dernier niveau, en retrait de l'alignement, abrite des logements. Ce bâtiment mixte superposant les fonctions commerciale, administrative et d'habitation présente une cohérence architecturale obtenue par la composition rationnelle et géométrique de la façade. |
| EPP | 16 avenue du Général Leclerc | Puits datant du XVIIIe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 124 avenue du Général Leclerc | Gare de Montrouge. Gare du chemin de fer de Petite Ceinture qui conforte la trace dans la ville d'un réseau ferré ancré dans la mémoire des Parisiens. Pavillon à plan carré et pans coupés dont l'implantation est caractéristique des stations construites au-dessus de la Petite Ceinture. |
| BP | 15 avenue du Général Leclerc - Hôpital La Rochefoucauld | Créé au départ comme une Maison royale de santé, l'hospice de La Rochefoucauld est édifié en 1781 à la demande de la Congrégation des Révérends Pères de la Charité, sur les plans de Jacques Denis Antoine (1733-1801), également architecte de l'hôtel de la Monnaie. La maison est alors réservée à l'accueil des ecclésiastiques âgés ou malades ainsi que des militaires infirmes. Après la Révolution, elle prend en 1821 le nom d'hospice de La Rochefoucauld, en hommage aux dons de la vicomtesse de La Rochefoucauld lors de sa fondation. En 1849, il est rattaché à l'Assistance Publique de Paris. Au moment de sa construction, le bâtiment principal au style architectural classique du XVIIIe siècle présentait seulement un corps central ainsi que l'aile droite, élevés d'un étage. L'édifice est ensuite agrandi entre 1818 et 1825 par les architectes Viel (1796-1863) et Jean-Jacques-Marie Huvé (1783-1852) qui s'inscrivent dans la continuité stylistique de l'œuvre d'Antoine. Les façades et toitures de ces bâtiments sont classées au titre des Monuments historiques. Si une grande place est accordée au jardin lors de la construction, il est progressivement amputé par la cession de terrains au cours du XXe siècle. De chaque côté, deux pignons, dont l'un est orné d'un oculus aveugle, correspondent aux deux pavillons situés à l'entrée de la propriété dans l'axe du bâtiment principal, et concernés par la protection. À gauche de l'entrée, le bâtiment le plus ancien et le plus petit est déjà visible sur les plans du XVIIIe siècle. Il comporte seulement un rez-de-chaussée et est orné d'angles harpés et d'un linteau surmonté d'une saillie soutenue par de petites consoles. Le deuxième, à l'origine construit sur le même modèle, est probablement reconstruit entre 1820 et 1859. Plus grand, il est composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage organisés en cinq travées. En pierre de taille, de style classique et sobre, son ornementation repose sur les moulures des chambranles des baies et sur une corniche séparant les étages. Dans leur forme d'origine, en 1820, ces pavillons servaient au jardinier et au portier. Puis, en 1899, ils accueillent l'administration et le logement du directeur, à droite, et la cuisine, à gauche. Gardiens d'une ordonnance classique et symétrique, ils forment l'entrée de l'hospice et sont prolongés par l'alignement de platanes jusqu'au bâtiment principal. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 36 avenue du Général Leclerc<br>2-4 rue Mouton Duvernet | Situé à l'angle de la rue Mouton Duvernet et de l'avenue du Général Leclerc, cet immeuble d'angle s'élève sur quatre niveaux surmontés d'un étage sous comble mansardé. La façade percée de baies disposées régulièrement, ne présente pas de traitement d'angle particulier. L'ornementation se limite à deux bandeaux moulurés situés à la base du deuxième étage et du toit. Les baies des deux étages supérieurs sont protégées par des persiennes en bois et les allèges ornées de bas reliefs figurant des guirlandes. Datant de la première moitié du XIXe siècle, ce bâtiment est caractéristique des immeubles d'habitation construits avant l'annexion à Paris du village du Petit Montrouge. |
| BP | 2 avenue du Général Leclerc<br>32 place Denfert Rochereau | Situé au carrefour de l'avenue du Général Leclerc et de la place Denfert Rochereau, ce bâtiment d'habitation a un impact relativement important dans le paysage urbain. Elevé de trois étages, couvert par un toit en tuile, ce bâtiment d'angle avec un pan coupé présente une écriture de façade sobre et régulière typique des maisons des faubourgs de Paris. Sa hauteur modeste, en contraste avec la grande densité des immeubles de rapport de la fin du XIXe siècle délimitant la place, donne à cet immeuble une dimension emblématique du quartier Daguerre situé à proximité mais en arrière-plan de la place Denfert Rochereau. |
| BP | 6 rue Georges Braque | Résidence-atelier du peintre Georges Braque édifiée par Auguste et Gustave Perret en 1927-1930. Elle poursuit le parti adopté par Perret dans la résidence-atelier Chana-Oloff (1926-1929) ou de Mela Muter (1927-1928) : constructif avec l'ossature en poteaux-poutres en béton armé et stylistique avec l'affirmation du système constructif en façade. Pour les résidences-ateliers il opte pour un remplissage de brique, alors que pour les grands hôtels particuliers il optera pour les pans de béton ou les panneaux de pierre reconstituée. L'identification de la travée noble est manifeste, tout autant que la séparation entre habitation et atelier, ce dernier apparaît presque comme la surélévation d'un ancien hôtel, couverte d'un toit-terrasse que l'on aurait marqué par une épaisse corniche. |
| BP | 9 rue Georges Braque | Maison-atelier du peintre chinois M. Oui, réalisée par l'architecte Raymond Fischer en 1927. Edifice très caractéristique de la modernité architecturale et du constructivisme influencé par les Arts Plastiques. Jeu de volumes exploitant les possibilités offertes par le béton. Le rez-de-chaussée est réservé au garage et l'accès se fait par un escalier extérieur en porte-à-faux menant au premier étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 29 rue Hippolyte Maindron | Logement - Immeuble d'habitation – 29 rue Hippolyte Maindron, 75014. Adresses associées : 26 rue des Plantes, 23 à 25 rue Bénard. Toute la parcelle est protégée pour motifs historique et architectural. L'ensemble bâti est composé de quatre immeubles de rapport séparés par cinq cours rectangulaires intérieures. À cet emplacement, traversant l'îlot et reliant trois rues entre elles, s'élève à la fin du XIXe siècle, l'ensemble artisanal de la « Cité Papillon ». À la fin des années 1920, les arrondissements périphériques se densifient : la Société Immobilière Papillon rachète le terrain et y fait construire en 1930, par l'architecte Dessauer (/-/), un ensemble de soixante appartements divisés en quatre bâtiments. Les trois façades donnant sur rue sont en retrait par rapport à l'alignement et profitent ainsi d'une cour extérieure. Au n°26 rue des Plantes, l'ossature est en béton armé et la façade, longue de quatre travées, est aménagée pour des ateliers de peintres, et comporte de grandes baies. Un mur bahut surplombé de ferronnerie à l'alignement enferme une cour plantée. Trois avant-corps s'élevant sur un étage et formant balcons prennent place à l'intérieur. Des piliers placés au niveau des trumeaux présentent une structure caractéristique de l'architecture rationaliste de la fin des années 1920. Les trois derniers des six étages carrés sont construits en gradins et forment des terrasses. Les n°23-25 rue Bénard et 29 rue Hippolyte Maindron sont semblables dans leur composition. Par rapport à celui de la rue des Plantes, certains éléments sont repris : la forme des balcons en U pour la travée centrale, les avant-corps au rez-de-chaussée, la cour extérieure, ainsi que l'ossature en béton armé. Au n°23-25, sur les sept travées, un avant-corps central comprend trois travées. Le parement en pierre de taille laisse voir des éléments en béton armé tels que les garde-corps du quatrième étage et du sixième qui sont agrémentés de balustres. Les trois derniers des huit étages carrés sont construits en gradin. Enfin, au n°29 rue Hippolyte Maindron, la façade possède également un parement en pierre de taille et un avant-corps central. Quatre balcons avec balustres en béton armé s'y trouvent rattachés de chaque côté. Larges de six travées et hauts de huit étages carrés, les trois derniers sont en retrait. Le rez-de-chaussée accueille des locaux commerciaux. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 10 rue Huygens | Gymnase municipal construit en 1893 par l'architecte Emile Auburtin. Bâtiment formant une grande halle de 64 m de longueur sur 40 m de largeur, couverte par une charpente métallique et éclairée à ses deux extrémités par de grands vitrages ménagés dans les pignons, et à son pourtour, par des pans vitrés verticaux entre les bas-côtés et le grand comble. La façade est polychrome. Les cinq lits de brique claire et les deux lits de brique rouge soulignent l'horizontalité du bâtiment, dont la façade est rythmée régulièrement par les fenêtres, de part et d'autre du porche d'entrée en pierre. La toiture est en zinc et verre. Il s'agit d'un rare exemple, exceptionnellement bien conservé, des premiers gymnases publics, dont l'usage était en réalité partagé entre l'école et les sociétés gymnastiques en plein essor à la fin du XIXe siècle, et dont le volume pouvait à l'occasion accueillir diverses manifestations publiques : remises de prix, concerts et fanfares, bals... L'école mitoyenne (1895-1897) est de l'architecte Paul Héneux. |
| BP | 2 à 8 rue Joanès | Ancienne brûlerie de café composée d'un bâtiment d'un étage sur rez-de-chaussée, construit vers 1860. Façade à remplissage de brique rythmée par les éléments structurels (en-cadrements de porte et pilastres de soutènement). Situé sur une parcelle d'angle relativement profonde, le bâtiment s'éleve sur deux niveaux surmontés d'un étage sous comble mansardé. La façade, en brique peinte, est décorée par une frise dont la modénature relève d'un agencement savant de brique en légère saillie. |
| BP | 95 boulevard Jourdan | Immeuble de rapport construit dans les années trente et représentatif de l'architecture de cette période. La monumentalité et la densité de l'ensemble est atténuée par la disposition des volumes. Les baies sont disposées à l'horizontale en bandeau, les appuis et les balcons présentent des formes géométriques simplifiées en trapèze ou en arc de cercle, le revêtement évoque la structure en béton. La sobriété ainsi obtenue de la façade laisse perçevoir les fonctions. L'entrée est mise en valeur par un très beau travail de ferronnerie typique de l'évolution des Arts Décoratifs. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1-5, 7 à 15, 15bis, 17 à 31 et 37 boulevard Jourdan<br>4 avenue Pierre de Coubertin<br>15 avenue David Weill<br>sans n° avenue André Rivoire | La Cité Universitaire Internationale offre sur 44 ha une véritable « collection d'architecture en plein air ». Née au lendemain de la première guerre mondiale d'une volonté d'améliorer les conditions de vie des étudiants, la cité est l'œuvre commune de trois personnalités : André Honorat, ministre de l'Instruction publique du gouvernement Millerand, Emile Deutsch-de-la-Meurthe, riche industriel qui apporte le financement et Paul Appel, recteur de l'Université. La loi du 28 juin 1921 officialise la convention passée entre la Ville et l'Etat pour la construction de la Cité à l'emplacement des bastions 81, 82, 83 de l'enceinte de Thiers. Lucien Bechmann, architecte des Rothschild, conçut la première fondation et le plan d'ensemble sur le modèle des cités-jardins anglaises et des campus anglo-saxons. Les pavillons des diverses nations donatrices s'implanteront suivant le plan de Bechmann. A diverses reprises, la Cité s'agrandit en intégrant de nouveaux terrains de la Zone ce qui permet en 1934 l'aménagement du jardin par Jean-Claude Forestier et Léon Azéma. La construction du boulevard périphérique, en 1959, a toutefois amputé une partie de sa surface. Bâtiments protégés de l'îlot Est : Les Fondations Marocaine, Norvégienne, Danoise, Italienne, Suédoise, Japonaise, Espagnole, de l'Institut Agronomique, Biermans-Lapôtre, Mexicaine, des Etats-Unis, du Liban, Argentine, Cambodgienne, Allemande, Victor Lyon, Canadienne ; les Maisons de l'Inde, des Industries Agricoles et Alimentaires, de l'Iran, la Maison Internationale, ses Services Administratifs et Médicaux et son péristyle d'entrée, le Collège Franco-britannique et 3 pavillons d'entrée. |
| BP | 45 à 63 boulevard Jourdan<br>5-7 rue Emile Faguet<br>sans n° rue du professeur Hyacinthe Vincent<br>4 à 16 avenue David Weill<br>sans n° avenue André Rivoire | La Cité Universitaire Internationale offre sur 44 ha une véritable « collection d'architecture en plein air ». Née au lendemain de la première guerre mondiale d'une volonté d'améliorer les conditions de vie des étudiants, la cité est l'œuvre commune de trois personnalités : André Honorat, ministre de l'Instruction publique du gouvernement Millerand, Emile Deutsch-de-la-Meurthe, riche industriel qui apporte le financement et Paul Appel, recteur de l'Université. La loi du 28 juin 1921 officialise la convention passée entre la Ville et l'Etat pour la construction de la Cité à l'emplacement des bastions 81, 82, 83 de l'enceinte de Thiers. Lucien Bechmann, architecte des Rothschild, conçut la première fondation et le plan d'ensemble sur le modèle des cités-jardins anglaises et des campus anglo-saxons. Les pavillons des diverses nations donatrices s'implanteront suivant le plan de Bechmann. A diverses reprises, la Cité s'agrandit en intégrant de nouveaux terrains de la Zone ce qui permet en 1934 |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'aménagement du jardin par Jean-Claude Forestier et Léon Azéma. La construction du boulevard périphérique, en 1959, a toutefois amputé une partie de sa surface. Bâtiments protégés de l'îlot Ouest : Fondations Tunisienne, Monégasque, Hellénique, des Provinces de France, Arménienne et leurs galeries de liaison, Cubaine et Indochinoise, la Maison de la France d'Outremer et 2 pavillons d'entrée. |
| BP | 101 à 115 boulevard Jourdan<br>1 à 15 rue Georges Porto Riche<br>1 à 7 rue Henri Barboux<br>1 à 6 rue Monticelli<br>10 à 16 avenue Paul Appell | Ensemble immobilier de logements sociaux<br>Ces immeubles à loyer modéré sont le fruit d'un concours organisé en 1923, destiné à réaliser des habitations dotées « du confort moderne » pour la classe moyenne. Le concours concerne l'aménagement de quatre portes de la Ville : Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud, Orléans et est organisé par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), conformément à une convention signée avec la Ville. Les typologies de l'ILM définies dans le concours donnent naissance à quatre prototypes aux très nombreux descendants. Ces chantiers sur le tracé des fortifications apportent une nouveauté significative dans les pratiques urbaines des architectes, celle de construire des ensembles d'envergure sans aucune mitoyenneté. Les compositions sont libérées et permettent de mettre pleinement en pratique les théories hygiénistes et urbaines d'Adolphe-Augustin Rey.<br>Les deux immeubles appartiennent à une seconde phase de construction de la ceinture, le groupe Orléans-Jourdan, livré en 1932, et qui fait suite à la construction de la porte d'Orléans en 1926 par Albert Pouthier (1878- 1936), alors architecte de la RIVP. Fruit d'un appel d'offres, ces îlots sont réalisés par les architectes Albert Pouthier, et les frères Lionel Brandon (1878-1975) et Daniel Brandon (/-/). Ils adoptent une disposition en peigne et conservent les typologies en redans qui permettent la création de cours minérales semi-fermées, favorisant l'éclairage naturel et la ventilation des logements. Les immeubles, élevés sur neuf étages dans un souci de rentabilité, sont construits en briques, un matériau largement privilégié par la RIVP malgré l'essor des constructions en béton armé à cette époque. En comparaison à la première phase de construction de la ceinture, le style devient ici plus épuré. Les « oriels », ou plutôt les décrochements, rehaussés de parements en brique rouge, demeurent un élément essentiel de la composition des façades. Ils |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | présentent au niveau des allèges un calepinage géométrique de briques, et au niveau des supports d'oriel, des rangées de briques créant des ressauts de lignes horizontales. |
| BP | 14 rue Jules Guesde | Première crèche laïque du quartier de Plaisance-Montparnasse. Datée de 1898, elle a été étendue à rez-de-chaussée en 1921-1922 sur les plans de Louis Marnez. Malgré sa modestie, sont à noter les qualités de dessin et d'exécution du bâtiment (appareillage des briques sur les murs, linteaux, corniche, fonte très fine des appuis de fenêtre). Edifice cité in La Brique à Paris de Bernard Marrey avec Marie-Jeanne Dumont, 1991. |
| BP | 2 place Jules Hénaffe | Pavillons des réservoirs de la Vanne (1871-1874) construits en 1900 par l'ingénieur Baratte et par l'entreprise des ingénieurs Bardoux et Blavette. Les trois kiosques vitrés protégent des contaminations atmosphériques les doubles-siphons (bâche) ou aboutissent les eaux du Loing et du Lunain. Le soubassement de ces pavillons est en pierres non appareillées dont le plus haut est bordé d'un chaînage de pierre taillée à arcades de briques multicolores. Il soutient un élégant bâtiment vitré à charpente en fer laminé décoré d'un bandeau de carreaux en céramique. La toiture est ornée d'antéfixes de bronze à têtes de lion. |
| BP | 2 impasse Lebouis<br>7 rue Lebouis | Musée Cartier Bresson. Immeuble d'habitations et d'ateliers d'artistes construit en 1913 par l'architecte Emile Molinié. La façade, primée au concours des façades de la Ville de Paris, se caractérise par ses deux bow-windows et ses grandes baies vitrées éclairant les ateliers. Au quatrième niveau, une frise de feuilles de lierre jaune sur fond brun est réalisée selon le procédé de décoration murale dit « sgraffito ». |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 14 rue Léonidas | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble de logement est construit de 1958 à 1960 par l'architecte Jean Mathiot (né en 1931), qui s'illustre pour son style architectural sculptural, développé en opposition à la rigueur de l'architecture moderne. Cet immeuble de onze étages carrés surmontés d'un toit-terrasse comporte une façade structurée par une composition abstraite et graphique où se juxtaposent différents nus. L'architecte alterne des éléments en béton sur une trame recouverte de pâte de verre, matériau largement employé dans les revêtements des années 1950-1960, créant ainsi un jeu de superpositions, renforcé par des balcons et par un jeu chromatique qui ponctuent l'ensemble. Il complexifie l'élévation en décalant les niveaux entre la partie droite et la partie gauche, brouillant ainsi la lecture des différents étages. |
| BP | 40 rue Liancourt | Pavillon à gauche sur cour construit avant l'annexion de 1860, présentant une façade composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Corniche saillante. Architecture caractéristique des anciens villages ceinturant Paris. |
| BP | 41 rue Liancourt | En 1951, des ateliers d'artistes sont construits en fond de cette parcelle d'une surface de 1 000 m² environ. Ces ateliers, élevés sur deux niveaux, en béton armé et en brique, sont éclairés par de très larges baies aux menuiseries blanches. De part et d'autre de l'escalier central, quatre travées d'ateliers sont distribuées symétriquement. Entre les ateliers adossés en fond de terrain et le bâtiment aligné sur la rue, un espace libre de 300 m² environ est occupé par des jardins soigneusement entretenus. |
| BP | 5 rue Liard<br>1 rue de la Cité Universitaire | Ensemble Immobilier HBM<br>Ces HBM, situées à l'angle de la rue Liard et de la rue Cité Universitaire, ont été élaborées par l'architecte Léon Besnard (1879-1954) pour la Ville de Paris entre 1914 et 1923. Diplômé de l'École des beaux-arts en 1906, où il suit les cours de Lucien Torlet, puis de Constant Moyaux, Léon Besnard se distingue pour la qualité de ses dessins et pour sa spécialisation dans le logement social. Il assure de nombreuses missions durant sa carrière, telle que celle d'architecte de la Fondation Rothschild entre 1905 et 1914 environ, de l'Assistance publique à peu près à la même période ou encore d'architecte de l'Office public d'habitations à bon marché de la ville de Paris (OPHBM VP) en 1919. C'est en participant à l'un des concours de la Ville de Paris en 1913 qu'il obtient la réalisation de deux groupes d'HBM : rue Duc et rue Liard. Cette HBM formant un « L » adopte ainsi l'échelle d'un simple Immeuble d'habitation ; il s'agit en effet d'une des plus petites réalisations locatives à vocation sociale de cette |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | période. Suivant le dénivelé de la rue Liard, il s'élève sur six étages avec un à deux niveaux sous comble, couronnés par une toiture en tuiles rouges et un brisis en ardoise. Ses élévations sur rue à appareillage de moellons se démarquent de l'aspect traditionnel des HBM et sont issues du réemploi des pierres des fortifications démolies à proximité. L'architecte a également eu recours dans les parties basses à la brique grise, qui se confond avec la couleur de la pierre, mais marque subtilement les bandeaux, allèges ou trumeaux de fenêtre ainsi que des décors en calepinage. Au quatrième étage, on observe l'usage de briques rouges-orangées, dont on retrouve des échos sur quelques éléments au rez-de-chaussée. Le béton enduit est utilisé de façon traditionnelle au niveau des linteaux et des appuis de fenêtres, associé à des garde-corps en ferronnerie très sobres, qui achèvent d'orner des baies de tailles diverses. |
| BP | 2 à 16 rue Louis Morard | Ensemble homogène d'immeubles à petits loyers, aux façades en brique, réalisés par l'architecte Emmanuel Brun en 1902. Singularisation des immeubles par l'appareillage, les motifs et les teintes de brique. Au n°8 : façade rythmée par des bow-windows. Au n°16 : céramiques au-dessus de la porte. Séquence cohérente illustrant la typologie de l'immeuble à petits loyers, des qualités architecturales et décoratives qui leur sont spécifiques. |
| BP | 5 à 19 rue Louis Morard | Ensemble homogène d'immeubles à petits loyers, aux façades en brique, réalisés entre 1905 et 1907 par l'architecte Henri Robert. Singularisation des immeubles par l'appareillage, les motifs et les teintes de briques. Aux n°9 à 17, succession de bow-windows d'un niveau illustrant la variété de formes exploitable par ces extensions. Séquence cohérente illustrant la typologie de l'immeuble à petits loyers, des qualités architecturales et décoratives qui leur sont spécifiques. |
| BP | 1 à 2 villa Louvat | Deux bâtiments en vis-à-vis, à programme mixte, habitation et atelier d'artiste, construit en 1913 par l'architecte Schroeder. L'immeuble situé au n°1, élevé sur six niveaux, est composé selon un axe de symétrie matérialisé par le bow-window. La décoration basée sur des carreaux de céramique s'inspire de l'immeuble de la rue Campagne-Première édifié par Arfvidson en 1911. En vis-à-vis, l'immeuble situé au n°2 reprend les mêmes motifs décoratifs exprimés avec plus de sobriété. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | sans n° avenue Lucien Descaves<br>sans n° avenue Pierre Masse | La Cité Universitaire Internationale offre sur 44 ha une véritable « collection d'architecture en plein air ». Née au lendemain de la première guerre mondiale d'une volonté d'améliorer les conditions de vie des étudiants, la cité est l'œuvre commune de trois personnalités : André Honorat, ministre de l'Instruction publique du gouvernement Millerand, Emile Deutsch-de-la-Meurthe, riche industriel qui apporte le financement et Paul Appel, recteur de l'Université. La loi du 28 juin 1921 officialise la convention passée entre la Ville et l'Etat pour la construction de la Cité à l'emplacement des bastions 81, 82, 83 de l'enceinte de Thiers. Lucien Bechmann, architecte des Rothschild, conçut la première fondation et le plan d'ensemble sur le modèle des cités-jardins anglaises et des campus anglo-saxons. Les pavillons des diverses nations donatrices s'implanteront suivant le plan de Bechmann. A diverses reprises, la Cité s'agrandit en intégrant de nouveaux terrains de la Zone ce qui permet en 1934 l'aménagement du jardin par Jean-Claude Forestier et Léon Azéma. La construction du boulevard périphérique, en 1959, a toutefois amputé une partie de sa surface. Bâtiment protégé de l'îlot Sud : La Maison des Arts et Métiers. |
| BP | 123 avenue du Maine | En 1899, l'église Évangélique Baptiste de Paris fait construire un temple au fond de cette parcelle d'une surface de 470 m² environ. La nef du temple est constituée d'une grande voûte d'arcs doubleaux en béton armé interrompue par des coursives en encorbellement sur toute la longueur de la salle. Au sommet de la voûte s'ouvrent des oculi aux vitraux colorés offrant une éclairage zénithal discret. Ce système architectonique permet de réaliser des grands espaces dégagés de point d'appui intermédiaire. La façade sur cour accueille l'entrée principale du temple inscrite dans une arcade en plein cintre surmontée d'un fronton triangulaire décoré de motifs géométriques. |
| BP | 172 avenue du Maine | Immeuble de rapport construit en 1913 par l'architecte Raoul Brandon qui met en évidence toutes les possibilités offertes par le règlement de 1902 en matière de saillies (balcons, oriels, galerie au dernier étage carré). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 150 à 154 avenue du Maine | Ensemble immobilier HBM<br>L'architecte Joseph Rous (1863 - 1913) réalise, pour l'Assistance publique en 1921, cet ensemble HBM situé avenue du Maine, à l'angle du square de l'Assistance - sociale. Il s'apparente encore aux premières HBM de taille restreinte et réalisées dans le tissu existant des arrondissements périphériques. Entre 1906, date de la construction de son premier groupe de logement au square Delambre, et 1924, l'Assistance publique va procéder à la réalisation de plusieurs programmes de construction, particulièrement soignés. Leurs architectes appliquent les typologies de forme en vogue à l'époque : cour ouverte, à redans ou encore en peigne. Joseph Rous, élève de Jules Louis André aux Beaux-arts, devient inspecteur à l'Assistance publique et travaille à Paris comme architecte sur des groupes scolaires et des HBM.<br>En alignement sur rue, cet élégant ensemble occupe toute son étroite parcelle, formant une petite barre de huit travées. Les immeubles mitoyens permettent d'aménager une cour triangulaire à l'arrière du bâti, recréant les formes semi-fermées des HBM selon les préceptes hygiénistes alors en vogue. Le long du square de l'Assistance-sociale, ouvert en 1926, un ensemble HBM en peigne est en effet construit a posteriori. En façade sur rue, le 150-154 avenue du Maine possède un rez-de-chaussée et un premier étage en pierre de taille, reprises en élévation sur les oriels, les allèges, les appuis et les linteaux de fenêtre. Des encadrements de portes et des consoles soutenant trois oriels finement ouvragés à motif végétal agrémentent la façade. D'inspiration post-haussmannienne, l'édifice possède des balcons filants aux deuxième, cinquième et sixième étages. Ses deux derniers niveaux, en retrait, sont couronnés par une toiture en zinc |
| BP | 198 avenue du Maine | Ancien Palais d'Orléans. Hôtel particulier construit en 1875 par Henri-Joseph Lacarnoy. Après une vocation purement résidentielle, cet endroit devint en 1902 le lieu de rendez-vous du Tout-Paris. Reconverti en 1930 en pensionnat de jeunes filles, ses locaux ont accueilli, après 1948, les bureaux du syndicat CGT-FO et été transformés en logements en 1995. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 53 à 57 avenue du Maine<br>8 rue Vandamme | Ensemble immobilier - Immeubles d'habitation<br>Ce bâtiment d'habitation est réalisé par l'architecte Rémy Caisne (1904- 1982) et fait partie de la série de quatre immeuble qu'il a construite en deux phases aux n° 53-55 de 1952 à 1954 et aux n° 57-59 de 1954 à 1957. L'immeuble sur rue présente un rez-de-chaussée commercial, surmonté de dix étages carrés, dont les trois derniers sont disposés en gradins et surmontés de toit-terrasses, un agencement caractéristique issu du règlement urbain provisoire de 1950. Malgré un gabarit et des lignes de compositions communes, les deux immeubles se distinguent par un traitement différent des façades. Celle du n° 53-55 est composée d'une trame orthogonale régulière avec de grandes baies vitrées et des allèges recouvertes de carreaux de céramique bleus. L'artiste Servanes participe à la recherche chromatique des façades. |
| BP | 111 à 117 avenue du Maine<br>93 à 91 rue Daguerre | Habitation et activité commerciale<br>Cet immeuble d'angle est construit par l'architecte Raymond Champouillon (1904-1973) entre 1958 et 1961. Haut de dix étages, le bâtiment forme l'angle de l'avenue du Maine et de la rue Daguerre et adopte un plan-masse en forme de V. Le cœur de la parcelle est occupé par un ensemble en rez-de-chaussée. Les premiers niveaux sont occupés par des commerces, tandis que les élévations, placées en retrait de l'alignement sur rue, sont destinées aux logements. La distinction des usages et distribution, ici formellement matérialisée, est caractéristique de la période. Le retrait de la façade à partir du premier étage permet de dégager l'espace pour une terrasse. Le dernier niveau, également en retrait, laisse place à un toit-terrasse. De particuliers parements polychromes en carreaux de faïence noirs et verts animent cette façade, percée de larges baies vitrées et scandée de balcons. |
| BP | 1 à 7 rue Marie Rose | Couvent franciscain construit en 1934-36 par les architectes J.Hulot et Gélis et situé à l'angle de la rue Marie-Rose et de la rue du Père-Corentin. Les bâtiments entourent une grande cour-jardin, carrée. Le couvent comprend deux parties distinctes : l'une ouverte au public, avec la chapelle, les parloirs et les salles de conférences, l'autre formant couvent proprement dit. Les architectes ont dû se conformer à l'exigence de simplicité qui sied à un couvent franciscain; ils ont cependant réussi à donner à l'ensemble une belle ordonnance, notamment avec les grandes fenêtres de la chapelle donnant sur la rue Marie-Rose. Située au premier étage et longue de 40 mètres, elle est construite comme les autres bâtiments en brique rose de Bourgogne et à la pierre rouge de Préty. La nef est divisée par une série de sept arcatures |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de brique en arc brisé qui soutiennent un plafond plat. Le choeur est éclairé par des verrières de Pierre Villette sur des cartons d'André Pierre célèbrant les trois ordres créés par Saint-François. |
| BP | 5 à 5 bis avenue Maurice d'Ocagne | Lycée<br>L'architecte Roger Taillibert (1926-2019) est choisi à l'issue d'un concours organisé en 1989 pour la reconstruction du nouveau lycée technique professionnel Raspail. Maître d'œuvre de la piscine de Deauville (1965) et du parc des Princes (1972), l'architecte signe des réalisations qui illustrent son appétence pour les défis techniques et dont les inspirations ont été distinguées par plusieurs récompenses.<br>Implanté sur une parcelle d'un hectare située entre la ceinture verte et le boulevard des maréchaux, en bordure d'un ensemble d'HBM des années 1930 et le centre sportif Jules Noël, le nouveau lycée doit s'intégrer à un environnement hétérogène et dense tout en soulignant sa singularité. Inauguré en 1996 après quatre ans de travaux, le projet témoigne de l'excellente appréhension par son concepteur du tissu existant. La proposition oscille subtilement entre transparence et affirmation de l'architecture tout en opérant un dialogue avec son environnement.<br>Taillibert opte en effet pour l'édification de trois corps de bâtiments, disposés perpendiculairement aux voies de circulation et reliés entre eux par des constructions d'un étage et des passerelles vitrées qui favorisent la profondeur de champ comme la luminosité. Le plan de masse en peigne est disposé en quinconce par rapport aux HBM qui lui font face. Les vides des uns coïncidant avec les pleins de l'autre, contribuant à accentuer les perspectives visuelles. Taillibert conçoit en outre des gabarits de hauteur inférieurs à la réglementation de la ville et une répartition des volumes en rapport avec les proportions des blocs d'HBM. Le plan simple, qui rappelle ceux de l'école hygiéniste des HBM, favorise une distribution fonctionnelle des espaces à travers des circulations verticales et horizontales claires. Les corps d'immeubles latéraux sont élevés sur trois étages et dominés d'un niveau par le bloc central. Ils sont reliés côté rue et côté jardin par des bâtiments d'un étage, séparés par une cour, et surmontés à l'arrière de passerelles métalliques vitrées. À ce plan dominé par l'orthogonalité répondent plusieurs courbes qui |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | adoucissent la géométrie de l'ensemble : arrondi des angles, escalier de section circulaire à l'arrière, ondulation sur le front postérieur où les formes convexes des bâtiments alternent avec le traitement du sol en concave. L'accès des bâtiments est signalé par un mur aveugle en marbre noir du Mozambique et une entrée disposée en retrait d'un porche que soutiennent des colonnes. L'ensemble de la structure en béton armé est dissimulé aux étages par des panneaux blancs composites, dont l'aspect contemporain s'harmonise autant avec la végétation des abords qu'avec les briques orangées des HBM. Les fronts sur rues sont éclairés par de larges ouvertures en forme d'aile d'oiseau ou de voile de bateau. Le long des façades longitudinales, les bandeaux continus de baies vitrées évoquent quant à eux davantage l'architecture tertiaire que celle de l'industrie qui sert d'ordinaire de modèle aux lieux de formation technique. Le lycée Raspail bénéficie depuis 2020 du Label « Architecture contemporaine remarquable », distinguant tant l'architecte que son œuvre et reconnaissant notamment la qualité de l'intégration du lycée dans l'espace périurbain, l'approche fonctionnaliste du plan ainsi que le choix des matériaux de revêtement innovants. |
| BP | 9 à 9b rue Méchain | Bâtiments industriels répartis sur deux parcelles mitoyennes. Les bâtiments sur rue, seuls concernés par la protection, sont représentatifs de l'architecture industrielle vers 1900 mêlant brique, fer. |
| BP | 49 à 51 rue du Montparnasse | Ancienne imprimerie d'art Mourlot. Structure et façade de facture soignée, en brique et métal, décor de briques vernissées. L'atelier situé aux 49-51 rue du Montparnasse a été construit en 1881 par l'imprimeur Emile Dufrenoy pour y installer ses presses lithographiques. Les imprimeries Michard spécialisées dans l'édition de cartes géographiques ont ensuite occupé les lieux des années 30 aux années 70 avant que la célèbre imprimerie Mourlot ne s'y installe en 1976. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 126 boulevard du Montparnasse | Ensemble résidentiel avec ateliers d'artistes, composé de quatre immeubles implantés sur une grande parcelle enclavée, construit dans les années 1920 par l'architecte Louis Süe associé à André Mare. Le bâtiment aligné sur le boulevard présente une façade en pierre composée de cinq étages sur rez-de-chaussée et de deux niveaux sous comble. Elle est ornée d'un bandeau fleuri à la hauteur du cinquième étage. Les ateliers sur cour sont d'une grande simplicité, avec une façade en béton armé simplement recouverte d'un enduit blanc. Süe était visiblement inspiré par le "Wiener Werkstatte", ces ateliers d'artisans découverts lors de son voyage en Autriche, qui développèrent un art décoratif dépouillé de l'ornementation lourde en vogue au XIXe siècle. |
| BP | 146 boulevard du Montparnasse | Immeuble d'habitation construit en 1936-1937 par l'architecte Bruno Elkouken. Situé sur une parcelle d'angle, les deux façades, élevées sur huit étages, sont composées symétriquement de part et d'autre de la rotonde. La rotonde d'angle présente un caractère monumental basé sur une articulation simple des courbes et contre-courbes et une mise en oeuvre très soignée des matériaux : bandeaux en pierre; verre et châssis des fenêtres courbes. |
| BP | 2 square Montsouris rue Nansouty | Maison Gault construite par les frères Perret en 1923. La maison Gault fut le prétexte d'une polémique entre Perret et le Corbusier. Le collectionneur Pierre Gault avait d'abord proposé à Le Corbusier d'étudier le projet d'une maison pour lui-même avant de se tourner vers Perret. Largement publiée, cette maison est atypique dans l'oeuvre de Perret, par son esthétique d'enduit lisse comme par le système constructif original employé (murs porteurs raidis par des câbles). Le traitement spatial du séjour, sous la forme d'un hexagone dominé par une galerie circulaire, constitue un troisième élément exceptionnel chez Perret. Première villa des Perret dans l'immédiat après-guerre, cette réalisation appartient avec la villa Cassandre à Versailles et le projet de maison en série à un ensemble marqué par une certaine convergence de vues avec le Mouvement moderne. |
| BP | 23 à 23b rue Morère | Immeuble de rapport construit vers 1900 par l'architecte Maurice Bergounioux. On note dans cet immeuble 1900 de cinq étages sur rez-de-chaussée et de huit travées, la qualité décorative mise en œuvre principalement sur les deux bow-windows : découpage des fenêtres, loggia semi-circulaire à colonnettes en attique, bouquets de fleurs. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 65 à 69 rue du Moulin Vert | Logement - Immeuble d'habitation – 65 à 69 rue du Moulin-Vert, 75014. Toutes les parcelles sont protégées pour motifs historique et architectural.<br>La partie de la rue où sont situés les immeubles est ouverte en 1882, pour être lotie. Sur trois parcelles différentes, sont construits en 1884 trois ensembles symétriques accueillants des logements à bon marché. Ils sont réalisés par l'architecte Gabriel Pasquier (/-/), dont les réalisations appartiennent au style post-haussmannien et éclectique. Chacun est composé de trois corps de quatre étages disposés en U autour d'un jardin central, qui rappellent pas leur forme celui de l'hôtel particulier. En fond de chaque parcelle, le corps central constitue un seul bâtiment et fait le lien entre les trois ensembles. Aux décors simples, il est réalisé en pierre de taille et brique pour les trumeaux des trois derniers étages, tandis que le rez-de-chaussée et le premier étage sont agrémentés de lignes de refend. Au n°65, le bâtiment a été surélevé en 1931 de trois étages en béton armé, et les briques ont sans doute été recouvertes d'un enduit. Les deux ailes en retour de chaque ensemble sont reliées au bâtiment central par de fines passerelles d'une travée. Au centre, les deux ailes symétriques des n°67 et 65 se rassemblent pour former un corps commun. Leur décor est emprunté à l'architecture classique : des frontons triangulaires et courbes ornent les lucarnes sur les toitures en brisis, ainsi qu'une des fenêtres de la travée centrale de la façade ; une corniche à décor denticulé sépare le dernier étage ; et des lignes de refend ornent les étages inférieurs. Les portes d'entrée des trois corps, en bois, englobent le premier étage de leurs impostes sculptées. Elles sont de même facture qu'au sein de la séquence architecturale réalisée par Gabriel Pasquier à l'ange des rues Hallé et Sophie Germain. En fond de parcelle, une deuxième cour située derrière le bâtiment central est dotée de constructions à rez-de-chaussée. Originellement, les façades sur rues accueillaient des locaux commerciaux, disparus en 2022, mais dont on peut observer les anciennes ouvertures aux n°67 et 65. Les entrées des cours intérieures sont closes soit par des murs bahuts soutenant des grilles de fer forgé, soit par un mur percé de deux fenêtres et d'une porte en bois au n°67. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 88 bis à 92 rue du Moulin Vert | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble HBM atypique a été construit en 1914 pour la Société de logements économiques pour familles nombreuses par l'architecte Albert Beaudoin (1871-193?), qui réalise les groupes HBM de la société suite à sa sélection lors d'un concours restreint entre huit architectes en 1907. La Société de logements économiques pour familles nombreuses est créée en mars 1903 par le Chirurgien-docteur Auguste Broca afin d'offrir des logements aux familles les plus démunies composées d'au moins trois enfants. Entre 1905 et 1914, la Société élève ainsi à Paris cinq immeubles d'habitation accueillant 3350 habitants en 1912. Dernier bâti, le 88bis-92 rue du Moulin-Vert, porte un panneau de porte indiquant le nom de la Société ainsi que la mention « Immeuble n°V ». Comme les HBM de son temps, l'ensemble se révèle de taille assez restreinte et s'implante dans le tissu existant d'un arrondissement périphérique. En alignement sur la rue, il se rapproche de la forme en U à cour semi-ouverte alors en vogue. Cet ensemble allant jusqu'à huit étages dont un sous comble possède à l'origine 105 logements de deux, trois ou quatre pièces et est favorablement reçu par la presse. Atypique pour cette architecture locative à vocation sociale, sa façade sur rue est majoritairement en moellon avec imposte en brique rouge et jaune, à l'exception de l'oriel réalisé en ossature de béton armé apparente et à remplissage de brique claire, doté des mêmes impostes en brique rouge et jaune. Sur cour, les élévations alternent ces deux compositions marquées par la diversité des matériaux. |
| BP | 23 rue du Moulin Vert | Maison surélevée dans les années 1920 afin de permettre la création de trois niveaux à usage d'ateliers d'artiste. La construction est remarquable pour son traitement de façade qui crée un contraste entre la simplicité de sa partie basse (maison des anciens faubourgs) et le caractère savant de sa surélévation (bow-window central, balconnets, marquage des refends). |
| BP | 51 à 51b rue du Moulin Vert<br>46-46b rue Hippolyte-Maindron | Ancien atelier du sculpteur Alberto Giacometti.<br>Ensemble de petits bâtiments à structure en bois, constitué autour d'une cour arborée. |
| BP | 1b impasse Nansouty | Villa probablement restructurée vers 1930-1940 dans le goût moderne des années trente par le décorateur Emile Medvès à partir d'une première maison construite en 1883 : surélévation d'un étage, construction d'un avant-corps circulaire en saillie du côté de l'entrée, revêtement uniforme des façades. L'utilisation de la parcelle a fait l'objet d'un soin |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | particulier. La maison, le jardin et le mur avec portillon donnant sur le boulevard Jourdan forment un ensemble architectural cohérent. Les arrondis de la façade sont rappelés par les éléments décoratifs sur le sol du jardin (agrémenté d'un petit portique à l'antique). |
| BP | 11 rue d'Odessa | Immeuble très représentatif de l'architecture des années trente disposé autour d'une cour ouverte sur la rue et présentant un remarquable parement en briques grises des façades. |
| BP | 8 rue du Parc de Montsouris | Hôtel particulier du romancier Michel Morphy, édifié vers 1900 dans le goût rococo et orné de motifs de faïences colorées (métopes, frises à palmettes). |
| BP | 11 à 13 rue du Parc de Montsouris | Villa édifiée dans le goût régionaliste de la fin du XIXe siècle utilisant la meulière, la brique et le bois. Elle compte un rez-de-chaussée surélevé, un étage et des combles percés de lucarnes. Sa façade latérale, lseule visible depuis la rue, est flanquée au sud d'un porche qui ouvre sur un jardin et au nord d'une porte de service. La ferme en bois de la charpente est laissée apparente sous la lucarne dans le goût des constructions balnéaires de la côte normande. La typologie de cette maison se justifie également par le caractère paysager du parc Montsouris édifié à proximité sous le Second Empire. |
| BP | 10 à 16 avenue Paul Appell<br>1 à 15 rue Georges de Porto-Riche<br>7 rue Henri Barboux<br>1 place Ambroise Croizat | Ensemble immobilier de logements sociaux<br>Ces immeubles à loyer modéré sont le fruit d'un concours organisé en 1923, destiné à réaliser des habitations dotées « du confort moderne » pour la classe moyenne. Le concours concerne l'aménagement de quatre portes de la Ville : Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud, Orléans et est organisé par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), conformément à une convention signée avec la Ville. Les typologies de l'ILM définies dans le concours donnent naissance à quatre prototypes aux très nombreux descendants. Ces chantiers sur le tracé des fortifications apportent une nouveauté significative dans les pratiques urbaines des architectes, celle de construire des ensembles d'envergure sans aucune mitoyenneté. Les compositions sont libérées et permettent de mettre pleinement en pratique les théories hygiénistes et urbaines d'Adolphe-Augustin Rey.<br>Les deux immeubles appartiennent à une seconde phase de construction de la ceinture, le groupe Orléans-Jourdan, livré en 1932, et qui fait suite à la construction de la porte d'Orléans en 1926 par Albert Pouthier (1878- 1936), alors architecte de la RIVP. Fruit d'un appel d'offres, ces îlots sont réalisés par les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | architectes Albert Pouthier, et les frères Lionel Brandon (1878-1975) et Daniel Brandon (/-/). Ils adoptent une disposition en peigne et conservent les typologies en redans qui permettent la création de cours minérales semi-fermées, favorisant l'éclairage naturel et la ventilation des logements. Les immeubles, élevés sur neuf étages dans un souci de rentabilité, sont construits en briques, un matériau largement privilégié par la RIVP malgré l'essor des constructions en béton armé à cette époque. En comparaison à la première phase de construction de la ceinture, le style devient ici plus épuré. Les « oriels », ou plutôt les décrochements, rehaussés de parements en brique rouge, demeurent un élément essentiel de la composition des façades. Ils présentent au niveau des allèges un calepinage géométrique de briques, et au niveau des supports d'oriel, des rangées de briques créant des ressauts de lignes horizontales. |
| BP | 9 rue Paul Fort | Maison-atelier en béton de l'entre-deux guerres, présentant une façade composée de trois étages sur rez-de-chaussée dominée par d'importantes baies vitrées horizontales et d'étroites ouvertures verticales. Corniche saillante au-dessus du second étage, balcon en béton plein. Cette maison illustre les principes architecturaux mis en vogue à la fin des années vingt : un volume simple, fait de plans parallèles et de décrochements nets, découpé régulièrement par d'importants baies vitrées en longueur, et des fenêtres très étroites en hauteur. Les huisseries des fenêtres "à guillotine", lignes métalliques noires, se détachent sur la façade blanche. La qualité plastique de la façade tient entièrement dans le jeu des volumes et l'harmonie des vides et des pleins; elle en fait une construction très représentative des principes architecturaux du Mouvement moderne. |
| BP | 39 rue Pernety | Immeuble de rapport présentant une façade composée de quatre travées de type Restauration. Façade en plâtre structurée par deux travées latérales percées de niches. Façade ornementée de corniches ouvragées, de médaillons, de balcons en pierre sculptés. Réalisation exemplaire illustrant la typologie de l'immeuble de rapport sous la Restauration, et ses qualités architecturales et décoratives particulières, comme la structuration de la façade par la statuaire. |
| BP | 26 rue des Plantes | Immeuble d'ateliers d'artistes. Construit en retrait de l'alignement, son ossature en béton armé, sa modénature et sa serrurerie sont caractéristiques de l'architecture rationnelle de la fin des années 1920. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 214 boulevard Raspail | Maison des Etudiantes, bâtiment "Art Déco" particulièrement soigné, réalisé par l'architecte Charles Wallon entre 1914 et 1926 sur une commande reçue juste avant la première guerre mondiale. 5 étages carrés sur rez-de-chaussée, balcon au 4e niveau, un étage en retiré et comble brisé, 4 travées dont une en oriel surmontant le porche d'accès. |
| BP | 240 à 242 boulevard Raspail | La cité d'artistes Nicolas Poussin regroupe autour d'une cour plantée au sol pavé un ensemble de bâtiments, percés de larges baies, à structure de bois aux colombages apparents noirs, qui se détachent sur les façades blanches, auquel vient s'ajouter une maison en brique sur rue au toit très incliné. Cet ensemble caractéristique des cités d'artistes du tournant du XXe siècle rappelle par sa typologie la Cité Fleurie, classée aux Monuments historiques. Située face aux ateliers de la rue Campagne-Première et au passage de l'Enfer, elle rappelle le rôle primordial de ce quartier dans la vie artistique du début du siècle. |
| BP | 261 à 269 boulevard Raspail | Musée - Architecture contemporaine<br>La Fondation Cartier pour l'art contemporain est installée depuis 1994 au sein d'un édifice réalisé à son intention par l'agence Jean Nouvel, Emmanuel Cattani et associés (1988-1994) sur un terrain de 5000 m² sur le boulevard Raspail.<br>Les architectes Jean Nouvel (né en 1945) et Emmanuel Cattani (1951-1997) proposent de bâtir un rectangle en verre et acier destiné à accueillir des bureaux, salles d'exposition, espaces de stockage et parkings. Inauguré en mars 1994, le bâtiment de 31m de haut, comporte sept étages hors-sol, coiffés d'une mezzanine en retrait et de huit niveaux en sous-sol. Ancré sur les traces du bâtiment préexistant afin de conserver l'intégrité du site, le nouvel ouvrage occupe une superficie au sol de 744 m².<br>À la question de l'intégration de l'édifice dans l'environnement du boulevard, les architectes ont répondu par l'emploi du verre, qui joue tour à tour, en fonction des angles et de la lumière, le rôle de révélateur ou de miroir. À l'alignement sur rue, deux écrans de verre servent d'enceinte à la fondation Cartier, tout en offrant au bâtiment « insolite » de l'École spéciale d'architecture, situé en face du boulevard, son propre reflet.<br>L'immeuble est pris "en sandwich", pour reprendre l'expression de l'historien de l'architecture Frédéric Edelmann, entre deux écrans constitués de multiples panneaux de verre, plus larges et plus longs que le corps du bâtiment et reliés à la façade par des mâts. Son architecture est en béton sur les niveaux de sous-sols et intégralement en verre et acier en élévation, y compris les cloisons – en verre sablé – et les ascenseurs sur la façade est. Le rez-de-chaussée, qui accueille le hall d'accueil est constitué de verres de 8 m de haut sur 3 m de large, montés sur des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | façades coulissantes, qui permettent de jouer sur l'ambiguïté intérieur/extérieur au gré des saisons. Il ouvre sur le parc, redessiné par l'artiste allemand Lothar Baumgarten, dont la majorité des arbres centenaires sont conservés. |
| BP | 276 boulevard Raspail | Immeuble de rapport construit par l'architecte Théo Petit en 1905. Il s'agit d'un rare témoignage de l'Art Nouveau dans le 14e arrondissement. Il emprunte les mêmes techniques de construction qu'au n°280 : structure érigée selon les techniques constructives tradition-nelles, façade décorée plaquée sur la structure. La particularité du bâtiment réside dans les trois bas-reliefs que l'on retrouve sous le balcon principal du deuxième étage. Ceux-ci énoncent les âges de la vie sous la forme de figures allégoriques : l'amour, la naissance et la mort. |
| BP | 280 boulevard Raspail | Immeuble de rapport construit par l'architecte Théo Petit en 1905 présentant deux bow-windows symétriques encadrant la façade d'une qualité exceptionnelle. Il constitue l'un des rares témoignages de l'architecture de style Art Nouveau du 14e arrondissement. Le décor aux formes arrondies est plaqué sur la structure du bâtiment qui suit les techniques constructives traditionnelles. La façade est encadrée par deux travées de bow-window de forme circulaire. Les balcons sont traités différemment selon l'étage. Le deuxième étage comporte un balcon massif en pierre, tandis qu'aux étages supérieurs, ils se déclinent en fer forgé. |
| BP | 89 rue Raymond Losserand | Logement - Immeuble d'habitation - 89 rue Raymond-Losserand, 75014. Adresse associée : 45 rue des Thermopyles. Toute la parcelle est protégée pour motifs culturel, historique et architectural.<br>Alexandre Chauvelot, chanteur ambulant et rôtisseur à Paris devenu investisseur privé, achète au milieu du XIXe siècle plusieurs terrains à faible coût entre Vanves et Paris, puis sur la commune de Vanves. Il donne ainsi naissance au passage des Thermopyles, à la rue Plaisance, à celle de Villa Franca, mais également au quartier de la Nouvelle Californie à Vanves. La parcelle accueille, vraisemblablement depuis 1868, deux immeubles : le premier donnant sur la rue s'élève sur cinq étages carrés, et un sixième sous combles brisés à lucarnes. Le second est situé dans la rue des Thermopyles et s'élève sur deux étages carrés. La façade principale, côté rue Raymond-Losserand, symétrique et comportant trois travées, est très ornée. Elle affiche des influences classiques, notamment grâce à des incrustations rectangulaires de marbre gris au niveau des linteaux et circulaires de marbre rouge et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | gris sur les trumeaux. De nombreux éléments sculptés très finement parmi lesquels des motifs floraux, végétaux, une figure féminine sont visibles au deuxième étage, ainsi que des feuilles d'acanthe. Chaque niveau est séparé par une corniche sculptée. Du côté de la rue des Thermopyles, comportant huit travées, les ornementations sont plus légères, dépourvues de marbre, et dessinent plutôt des figures géométriques, à l'exception des corneaux sous les corniches à motifs végétaux. Comme la plupart des ouvertures de la rue, les fenêtres se trouvent presque au niveau du soubassement. Les locaux commerciaux au rez-de-chaussée existent depuis la création du bâtiment. La pharmacie a modifié et agrandi sa devanture en 2001 en recouvrant la façade d'origine. |
| BP | 103 rue Raymond Losserand | Maison présentant une façade composée de cinq travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, édifiée avant l'annexion à Paris en 1860. Témoignage intéressant de la structure urbaine préexistante dans les anciens villages ceinturant Paris dans la première moitié du XIXe siècle. Chambranles moulurés. Porte cochère. Lucarnes et persiennes. |
| BP | 194 rue Raymond Losserand | Eglise Notre-Dame-du-Rosaire-de-Plaisance édifiée entre 1909 et 1910 par l'architecte Pierre Sardou dans un style inspiré de l'art roman florentin. Elle est l'une des premières construites après la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Visible depuis la place de la porte de Vanves, l'église d'une volumétrie simple articulée autour d'une tour clocher de section carrée, est bâtie en brique rose de Bourgogne. La nef comprend cinq travées flanquées de bas-côtés simples, d'un choeur de deux travées droites terminées par un chevet plat. Une charpente en bois couvre la nef. Le vitrail développé sous forme de triptyque représentant L'Education de la Vierge a été peint en 1913 par Henri-Marcel Magne. L'architecture d'origine a été altérée par des structures d'accueil qui bouleversent les volumes de la première travée. |
| BP | 69-71 rue Raymond Losserand | Ensemble immobilier construit entre 1890 et 1892 par l'architecte Louis Gauché pour le comte de Villemain. Il est composé d'un ensemble de petites maisons mitoyennes d'un étage situées de part et d'autre d'une allée centrale et du « Château ouvrier », immeuble de rapport de 5 étages et combles destiné à accueillir la population ouvrière. La façade principale de ce bâtiment a la particularité de présenter deux avant-corps latéraux faisant face à l'allée centrale. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 55 à 57 avenue Reille | Maisons d'artistes de trois étages sur rez-de-chaussée, réalisées par l'architecte Jules Dechelette en 1925 en béton, aux façades dominées par les baies vitrées et structurées par d'importants bow-windows, formant de nets décrochements. Construction illustrant les principes architecturaux du Mouvement Moderne. |
| BP | 14 à 18 et 32 à 36 avenue Reille<br>7 à 11 impasse Reille | Chapelle Sainte Jeanne d'Arc. Edifiée entre 1911 et 1913 pour les Franciscaines Missionnaires de Marie, les travaux de construction de cette chapelle de style néogothique furent engagés par l'architecte Edouard Bérard et achevés après son décès en 1912 par Paul Courcoux. L'ensemble de l'édifice est en ciment armé (corps central, tour-clocher hors œuvre et corps de bâtiments adossés au chœur). La mise en œuvre de ce matériau dans la réalisation des panneaux préfabriqués et des décors moulés est remarquable. |
| BP | 7 à 11 impasse Reille<br>32A avenue Reille | Ensemble conventuel<br>La communauté parisienne des Franciscaines missionnaires de Marie, maison mère de l'institution, s'est installée impasse Reille en 1896, sur un terrain clos de murs acquis le 29 juin 1894. Cette voie, dépendant anciennement de la commune de Gentilly, s'appelait autrefois impasse du Chemin-de-Fer, à proximité de la ligne du chemin de fer de Paris à Sceaux. Avant l'ouverture de l'avenue Reille en 1865, ce secteur situé à proximité immédiate de l'enceinte de Thiers n'était guère construit. Après la réalisation d'un premier bâtiment en 1896 par Eugène Hénard (1849-1923), une chapelle néogothique avec un clocher, appelée chapelle Sainte-Jeanne d'Arc se dresse entre 1911 et 1913 pour le compte de la société « La Lorraine ». Elle est protégée au titre du P.L.U. En 1928, sur ce même terrain et parallèlement à la chapelle a été élevé, sur les plans de l'architecte Georges Lisch (1869-1960), le second bâtiment de la communauté, tout comme la chapelle. Doté de grands pignons et de hauts combles néogothiques, il est relié au lieu de culte par deux ailes basses qui délimitent une cour fermée. En 1958, René Lisch, fils du précédent, a conçu l'extension en retour, au nord de ce grand bâtiment dont elle masque en partie le mur pignon. Cependant, l'utilisation de la pierre en parement et la reprise du vocabulaire utilisé par son père, pour les linteaux des baies par exemple, en assurent la bonne intégration. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 50 avenue René Coty | Maison-atelier édifiée en 1929 par le peintre Jean-Julien Lemordant et l'architecte Jean Launay. L'aspect singulier de cette maison est du à la configuration ingrate du terrain et à la cécité de son concepteur. La façade sur l'avenue, en grande partie aveugle,se présente comme une coque blanche en équilibre sur le mur de soutènement. La construction en proue de navire sur un soubassement aveugle s'explique par la disposition du terrain : une parcelle triangulaire coincée entre le réservoir de la Vanne et dont l'épaisseur va diminuant, du fait des remparts obliques du réservoir hauts de 7 mètres. Elle se présente comme un vaisseau de béton blanc à la proue effilée, percée de fenêtres de cabines, surmonté de la passerelle de commandement matérialisée par la verrière de l'atelier |
| BP | 10 bis rue Roger | Atelier du sculpteur César Baldaccini dit « César ». |
| BP | 1 à 3 boulevard Saint-Jacques<br>1 rue Ferrus<br>52 rue de la Santé | Ensemble constitué d'un immeuble de rapport élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et d'une maison d'angle élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée représentatif du tissu urbain de l'ancienne commune de Montrouge annexée à Paris en 1860. La faible densité comme l'intérêt historique et paysager plaident en faveur de leur protection. |
| BP | 67 à 69 boulevard Saint-Jacques<br>2bis villa Saint-Jacques | Immeuble d'angle construit en 1877 par l'architecte Jules Lecreux, présentant une façade composée de trois niveaux et de style éclectique. Il est représentatif des édifices à usage mixte d'habitation et d'atelier en vogue jusqu'à la fin du XIXe siècle. Façade en brique et pierre, ornementée de frontons, œils-de-bœuf, frises. Le n°69 s'inscrit dans la même lignée, avec ses baies d'ateliers et son fronton sculpté. |
| BP | 21 à 27 boulevard Saint-Jacques<br>2 à 4 rue Dareau | Établissement de soins et recherche<br>En 1880, la chaire de clinique des maladies cutanées et syphilitiques est créée à l'hôpital Saint-Louis par le Docteur Albert Fournier. En 1923, divers professeurs dont Édouard Jeanselme et Louis Queyrat fondent la Ligue Nationale Française contre le Péril Vénérien et sont à l'initiative de la construction d'un institut situé boulevard Saint-Jacques. Les travaux sont confiés à l'architecte Georges-Ferdinand Lévêque (1866 - après 1936) et l'établissement est inauguré en 1932. Il est baptisé du nom d'Alfred-Fournier, célébrant ainsi le centenaire du scientifique. Son objectif, exprimé par Levaditi en 1935, est de « réunir sous un même toit toutes les disciplines et pratiques qui se rapportent à la syphilis et aux maladies vénériennes ». L'institut édifié en 1932 est un bâtiment d'angle à la façade de stuc, élevé sur cinq niveaux dont le dernier est en retrait. La façade rigoureuse et épurée fait écho au mouvement Art déco, en vogue durant l'entre-deux-guerres. Elle est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rythmée par des montants verticaux toute hauteur, en relief, qui élancent la façade et marquent l'entrée principale. Les allèges en forme de prismes animent la façade. Au rez-de-chaussée, les portes, fenêtres et soupiraux sont l'objet d'un travail de ferronnerie également Art déco. Les portes d'entrées sont d'origine, mais les barreaudages des fenêtres sont postérieurs à 1942. |
| BP | 20 rue Severo<br>13 rue Hippolyte Maindron | Immeuble d'Habitation à Bon Marché réalisé par les architectes Henri Sauvage et Charles Sarrazin en 1905-1906 pour la société des logements hygiéniques à bon marché. Renonçant sous la pression de la société au béton, Sauvage doit opter pour une structure plus traditionnelle, en briques porteuses et planchers métalliques, que celle de la rue Trétaigne. La façade est cependant traitée avec beaucoup de délicatesse dans les détails : des éléments de grès flammé qui font office de ventilation de garde-manger aux consoles en bois de la toiture, des appuis de fenêtres (en brique eux aussi et non en pierre) aux linteaux métalliques des fenêtres. Elle illustre à quel point les architectes modernistes, comme à la même époque les frères Perret, sont constamment pris dans un mouvement de va-et-vient et d'échange entre modernité et tradition. |
| EPP | Square Marie-Thérèse Auffray | Elément particulier protégé -<br>Le jardin Marie-Thérèse Auffray, ainsi dénommé en 2019, est mis en œuvre dans les années 2000 suite à la réalisation de la Zone d'aménagement concertés (ZAC) Alesia-Montsouris sur les terrains des anciens ateliers de Montrouge de la RATP. Cette opération d'envergure est l'occasion de mettre au jour les vestiges de l'aqueduc antique et de l'aqueduc dit Médicis. Le système d'adduction d'eau depuis les sources de Rungis avait en effet été remis en place au début du XVIIe siècle afin d'alimenter les fontaines d'un Paris en forte croissance économique et démographique. Dans la zone jouxtant la rue d'Alésia, des tronçons de l'ouvrage romain avaient déjà été identifiés par Théodore Vaquer vers 1866, puis des éléments avaient été découverts au début du XXe siècle. En 1988, ce sont des vestiges de l'aqueduc moderne que la construction de logements sociaux fait émerger. Mais la réalisation de la ZAC à partir de 1996 va entraîner la découverte des deux ouvrages sur plus d'une centaine de mètres. La Commission du Vieux Paris émet alors un vœu en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | faveur de la conservation de ces vestiges (séance du 4 avril 1996) dont une partie seulement est préservée et mise en valeur dans le jardin Marie-Thérèse Auffray. Ils sont intégrés dans le paysage, certains en pleine terre, d'autre sous forme de coupe archéologique intégrée dans les murs du jardin. Les amorces de leurs prolongements au sud font l'objet d'une présentation dans le soubassement des immeubles des 3 et 7 rue de l'empereur Valentinien. |
| BP | 16 à 20 rue de la Tombe Issoire | Eglise Saint-Dominique réalisée à l'initiative du cardinal Amette par l'architecte Gaudibert et inaugurée en 1921. Elle offre un bon exemple d'association du modernisme et de la tradition. Le plan centré et la coupole évoquent l'architecture byzantine et l'intérêt porté par Gaudibert aux travaux de Vaudremer et Abadie. La multiplicité des détails, comme les pendentifs de forme complexe, peut par ailleurs laisser place à une simplicité toute moderne, sensible dans le choeur, aux colonnes sans chapiteau. Gaudibert a adopté les nouvelles techniques pour cette construction au style éclectique. La pierre de taille est réservée aux entrées et au clocher : l'édifice présente une structure en béton armé, et des briques ou des pierres agglomérées assurent le remplissage, pour plus d'économie. |
| EPP | 26 rue de la Tombe Issoire | Porte charretière de l'immeuble sur rue donnant accès à la ferme dite de Montsouris. Probablement la dernière porte charretière d'une qualité et d'un volume équivalent qui subsiste dans l'arrondissement. |
| BP | 83 rue de la Tombe Issoire | Série d'ateliers d'artistes sur une longue cour attribués à l'architecte Gustave Poirier en 1901 (auteur de l'immeuble de rapport sur rue en pierre de taille élevé de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol). Les ateliers sont composés d'un rez-de-chaussée en double hauteur et d'un premier étage moins élevé sans doute réservé en partie au logement. La structure et les huisseries sont métalliques avec un remplissage de briques rouges. Ensemble remarquablement conservé et d'une rare homogénéité. |
| BP et EPP | 26 à 32 rue de la Tombe Issoire<br>15 villa Saint-Jacques | Ancien corps de ferme sur cour. L'un des tous derniers exemples d'un bâtiment à vocation agricole à Paris, utilisé comme laiterie jusque dans les années 1950. La charpente d'excellente facture a été réalisée par les maîtres compagnons. Cave voutée en pierre de taille. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 101b rue de la Tombe Issoire<br>1ter villa Seurat | Atelier Zielinski construit par l'architecte Jean-Charles Moreux dans les années 1920 à l'angle de la Villa Seurat. Maison en béton présentant une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée et surmontée d'un toit terrasse. La particularité de cet atelier réside dans le traitement de l'angle, où le pan coupé du rez-de-chaussée et du premier étage est en rupture avec la baie courbe et en porte-à-faux du second étage. L'architecture moderniste de cet atelier est dans la continuité des réalisations de Lurçat et Perret villa Seurat inscrites à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. |
| BP | 232 rue Vercingétorix | Station ouest de la ligne ferroviaire de la petite ceinture du sud de Paris édifiée dans les années 1860. Cette gare desservit la ligne de la petite ceinture de 1867 à 1934. Elle est l'unique survivante en l'état des trois gares de ceinture du 14e arrondissement. L'édifice, à la volumétrie simple et bien proportionnée, est composé d'un corps central de deux niveaux en léger ressaut flanqué de deux ailes latérales à rez-de-chaussée. Les baies du rez-de-chaussée sont cintrées et ont conservées de belles menuiseries. |
| BP | 11 à 11b rue Victor Schoelcher | Immeuble à programme mixte, habitation-atelier, construit en 1927 par les architectes Gauthier père et fils. Il abrite 48 ateliers groupés autour d'une cour ouverte, et un étage de chambres de bonnes sous combles. Chaque appartement comprend un atelier de 35 $m^2$ environ, avec au moins un grand mur formant panneau pour les travaux de grande surface, une salle à manger cuisine, une loggia ouverte pouvant être utilisée comme pièce de repos. Dans la hauteur de l'atelier (5 mètres 50 environ). La construction est en béton armé, les façades traitées avec un rare dépouillement jouant seulement avec les contrastes d'échelle entre grandes baies des ateliers et fenêtres des pièces de service. Cette "simplicité rationnelle" lui a valu d'être mentionné au concours des façades en 1928. |

**Liste des protections patrimoniales du 15ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 125 à 125 bis rue de l'Abbé Groult<br>12 rue Yvart | Réservoir<br>Deux petits réservoirs de la rue Yvart qui se trouvaient à cette adresse avant 1846 ne suffisaient plus à fournir suffisamment d'eau non potable à la plaine de Grenelle. En 1886-1888, le réservoir homonyme est réalisé par l'ingénieur ordinaire du service des eaux et des égouts de la Ville de Paris, Jacques Babinet (1856-1907), diplômé de l'École nationale des ponts et chaussées en 1877. Alimenté en eau de la Seine grâce à la machine de Javel, le réservoir est représentatif de la typologie des ouvrages réalisés par l'ingénieur hydrologue Eugène Belgrand (1810-1878), en charge de transformer l'équipement hydraulique de Paris lors des grands travaux entrepris par Haussmann, et de son successeur l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, Édouard Couche (1832-1885). Le réservoir en lui même ne pourra être construit (zone UV). Tous les usages de l'espace du réservoir compatibles avec sa fonction doivent être possibles. |
| BP | 11 place Adolphe Chérioux | Immeuble de rapport construit en 1933 par les architectes Marcel et Robert Hennequet. D'un style géométrique très épuré, la façade comporte deux bow-windows centraux "en accordéon". Cette solution expérimentée dans quelques immeubles parisiens des années 30 à Paris - par exemple l'immeuble de bureaux construit en 1931 par J. Debouis au 116bis avenue des Champs-Élysées ou celui construit en 1932 par Fernand Colin 24 rue Feydau - possède l'avantage d'accroître l'exposition à la lumière des logements. Mais ici elle semble surtout justifiée par son effet plastique en apportant une animation faisant contrepoint à la répétitivité des baies horizontales. |
| BP | 14 rue Alain Chartier | Ateliers à charpente métallique comblée en briques bicolores et frise en terre cuite d'une ancienne usine de relèvement des eaux. |
| BP | 5 rue Alasseur | Immeuble de logements construit par les architectes Joannès Chollet et Jean-Baptiste Mathon en 1930. Auteurs de l'Ecole des travaux publics, les architectes manifestent ici encore la modernité de la brique dans un traitement influencé par l'école hollandaise. Les pièces de réception de grande hauteur (un étage et demi) évoquent les "ateliers" d'artistes alors en vogue. A deux étages de pièces de réception sur rue, correspondent trois étages de pièces d'habitation et de service sur cour. En ne laissant ainsi apparaître que cinq niveaux au lieu de huit, la façade donne à l'immeuble une sérénité signe de son standing. De même, les finitions sont particulièrement soignées : jeux de briques rouges et d'aplats blancs, ouvertures cintrées |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | du rez-de-chaussée, lucarnes ourlées de blanc, muret de clôture, etc. Les architectes ont installé dans l'immeuble leurs logements et leur atelier. |
| BP | 15 à 23 avenue Albert Bartholomé<br>2 à 10 avenue de la Porte de Plaisance<br>1 à 11 rue Gaston Boissier | Immeuble d'activité - Laboratoire<br>Le laboratoire national de métrologie et d'essais est construit pour le Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM) de 1940 à 1962 par le parisien André Granet (1881-1974), architecte notable du XXe siècle. Commandeur de la Légion d'honneur en 1938, il assure au cours de sa carrière la charge d'Architecte en chef des bâtiments civils et des palais nationaux, d'Architecte en chef du CNAM et d'Architecte en chef du Palais de l'Élysée et du Château de Cangé. Il s'illustre particulièrement dans la production de décors éphémères. Certaines de ses œuvres sont inscrites au titre des monuments historiques, tel l'Hôtel Splendid à Dax, ou labélisées Architecture contemporaine remarquable. Le laboratoire national de métrologie et d'essais est un bâtiment monumental réalisé dans un style Art déco, dont il reprend les principales caractéristiques comme la hiérarchisation des volumes, la symétrie, la simplification des ornements. Construit sur un îlot entier, il affiche trois façades homogènes. L'ordonnance y est discrète. Les pilastres qui rythment la façade sont surmontés d'une corniche et d'un attique sur lequel se trouve le nom du bâtiment ainsi qu'un bas-relief à l'angle, qui représente de façon abstraite des éléments de mesures, rappelant la fonction du bâtiment. L'angle est traité en arrondi, en continuité avec le rythme de la façade. La construction est interrompue par la Seconde Guerre mondiale et ne s'achèvera que dans les années 1960. Malgré tout, le bâtiment demeure représentatif de l'architecture publique du milieu du XXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 81 à 83 rue d'Alleray | Eglise<br>Le quartier autour de la place d'Alleray est constitué d'un tissu hétérogène, où se côtoient bâtiments haussmanniens et architectures de béton. Insérée au sein d'un îlot de forme triangulaire presque entièrement reconstruit dans les années 1960-1970, l'église Notre-Dame-de-l'arche-de-l'alliance prend place dans un espace végétalisé reliant la rue d'Alleray et la rue de la Procession. Le projet de construction est porté par le cardinal Jean-Marie Lustiger, alors archevêque de Paris, qui confie sa réalisation à l'agence Architecture Studio en 1986 à l'issue d'un concours.<br>Le projet est contraint par une emprise au sol réduite, qui justifie l'adoption d'un volume cubique, reposant sur douze poteaux en béton. La structure en béton et acier, élevée sur six étages, est enveloppée de panneaux lasurés de couleur ocre, sérigraphiés en continu du « Je vous salue Marie ». L'espace cultuel est éclairé par deux grandes baies carrées, scindées par un croisillon, situées au centre des façades nord et sud. À l'arrière de ces baies, des vitraux dessinés par Martial Raysse (1936-) seront posés en 2001. D'autres petites fenêtres carrées ménagées entre le troisième et le sixième étage éclairent des espaces annexes. Le bâtiment est entouré par une structure orthogonale tridimensionnelle en acier qui vient s'ancrer directement dans les élévations. Cette structure est reliée au clocher élevé au sud en face de l'entrée des fidèles. Sa forme circulaire est réduite à son ossature en métal. Lui succède un ascenseur inscrit dans une forme cintrée, également réalisée en profilés métalliques.<br>Inauguré en 1998, le seul édifice cultuel signé par l'agence Architecture Studio marque le paysage urbain par sa signature résolument contemporaine. En rupture avec les églises construites dans la seconde moitié du XXe siècle, le projet ne repose pas ici sur le modelage de l'architecture et de la matière par la lumière naturelle, mais plutôt sur la force des symboles formels et numéraires communs à l'Ancien et au Nouveau Testament. L'édifice est labélisé depuis 2013 « Architecture contemporaine remarquable ». |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 32 rue Alphonse Bertillon | Immeuble à atelier d'artiste<br>La rue, rebaptisée Alphonse-Bertillon en 1933, est ouverte en 1863 sous le nom de rue de l'Orne, près de l'ancienne porte de Vanves, dans le quartier de Vaugirard. Située à proximité du chemin de fer qui reliait à l'origine Paris à Versailles, elle fait l'objet en 1962, dans le cadre des grands travaux du futur quartier Maine-Montparnasse, d'une vaste campagne de rénovation urbaine, menée par la Compagnie parisienne de chauffage urbain. De nombreuses maisons insalubres sont détruites et leurs occupants relogés. Subsistent, au milieu de hautes constructions urbaines, les ateliers d'artistes du n° 32, construits en 1922 par l'architecte Georges-Ferdinand Lévêque (1866-après 1936), à qui l'on doit les plans de l'Institut Alfred-Fournier en 1930. Le propriétaire à l'origine de leur construction, Charles Blankawistz, est connu, à l'instar de son père Ernest, comme un important chef d'entreprise, à la tête d'une affaire de peinture et de décoration. Adoptant un plan en U formant cour et fermé sur rue par un portique d'entrée, ils s'élèvent sur un seul niveau et épousent la forme de la parcelle. Chaque aile est marquée par un toit à double pente ponctué de verrières zénithales. Elles présentent des façades à pans de bois, inspirée de l'architecture normande. Elles sont percées côté rue de trois larges baies déportées sur le côté, complétées de deux petites ouvertures latérales superposées. Ces dernières sont séparées par une allège constituée d'un jeu de tressage de briques prenant place dans un réseau formé par les pans de bois et agrémentées de deux boutons. De nombreux artistes habitant à cette adresse sont à l'origine de la création d'une véritable émulation artistique dans le quartier de Montparnasse. Ainsi, les peintres Maurice Retif et Raymond Corbin côtoient dans les années 1930 et 1940 les sculpteurs Robert Couturier ou le Suisse Roland Duss. À la même époque, le sculpteur et peintre vietnamien Vu Cao Dam partage ces ateliers avec ses compatriotes Mai Trung Thứ et Lê Phổ. Le n° 32 constitue alors une véritable communauté d'artistes étrangers, accueillant les peintres russes Grigor Chiltian et Henri Epstein, ainsi que le Belge Guillaume Met de Penninghen. Après-guerre s'installe notamment le peintre Max Hervé. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 63 à 71 rue de l'Amiral Roussin | Ensemble de 131 logements sociaux réalisé en 1907 par l'architecte Auguste Labussière pour la fondation "Groupe des maisons ouvrières" future fondation Lebaudy. Les bâtiments en brique de six étages sont disposés symétriquement autour d'une cour intérieure semi-ouverte. Quelques services communs sont intégrés : bains, lavoirs, bibliothèque. Le porche est surmonté d'un bas-relief sculpté représentant une femme tendant un rameau d'olivier à une famille ouvrière (emblème de la Fondation et allégorie de l'oeuvre de sa bienfaitrice Madame Lebaudy). Cet ensemble constitue un excellent exemple des premiers temps de la collaboration entre Labussière et la fondation qui devait aboutir quelques années plus tard à la réalisation pionnière de la rue de la Saïda. |
| BP | 16 à 20 rue Antoine Bourdelle | Musée Antoine Bourdelle, atelier d'artiste<br>Les premiers ateliers d'artistes sont installés le long de l'impasse du Maine à la fin du XIXe siècle et plus particulièrement aux n° 16, 18 et 18bis. Le propriétaire des n° 16 et 16bis, Pierre-Auguste Paillard, fabriquant de parquet, fait reconstruire en 1878, à la suite d'un incendie, un ensemble d'ateliers par Henri Fernoux (1842-1907), architecte de plus de trois cents constructions à Paris, dont le théâtre de Belleville en 1869. Au total, ce sont treize corps de bâtiments, articulés autour de deux cours fermées, et élevés d'un étage carré, qui constituent une véritable « fourmilière » au sein de laquelle de nombreux peintres et sculpteurs participent à l'essor artistique du quartier de Montparnasse. Installé depuis 1885 et jusqu'à sa mort en 1929, Antoine Bourdelle y côtoie des peintres tels que Ferdinand Bassot, Jules Scalbert, Charles Auguste Mengin, Alexandre Cabanel ou Étienne Tournès. Dans les ateliers voisins du n° 18, construits en 1877, des sculpteurs de renom, à l'image d'Alexandre Charpentier, Maurice Bouval, Amedeo Gennarelli, Marek Szwarc ou encore le peintre Alfred Courmes côtoient ceux du n° 16. Au n° 18bis se trouvaient plusieurs ateliers, dont celui du sculpteur renommé Jules Dalou. Tous sont détruits lors du raccordement de l'impasse à la rue Falguière dans les années 1930 et la voie créée prend alors le nom d'Antoine Bourdelle. Les ateliers du n° 18 et n° 20 sont également menacés à la mort du sculpteur par le percement, finalement abandonné, de la rue de Saxe. Le mécène Gabriel Cognacq rachète le terrain pour le donner à la veuve de Bourdelle, Cléopâtre. Avec sa fille Rhodia, elles proposent à plusieurs reprises une donation du site à l'État, qui refuse. C'est à la suite de l'intervention du directeur des Beaux-Arts Yvon Bizardel que la Ville de Paris accepte en 1949 la donation du terrain. Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | œuvres et la collection personnelle de Bourdelle sont conservées et un musée est ouvert la même année. Au centre de la parcelle, l'atelier présente les parquets, boiseries et meubles d'origine. Entre 1951 et 1954, la première cour, qui devient plus tard un jardin de sculptures, est entourée d'un péristyle en briques industrielles prenant pour modèle les briques de Montauban. L'architecte Henri Gautruche (1885-1964) crée à ce moment-là une petite galerie d'exposition, au nord du jardin intérieur. En 1961, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'artiste, il construit une grande nef de béton, à l'emplacement des ateliers du n° 18 et n° 20. Ce "hall des plâtres", aménagé par l'architecte-décorateur Michel Dufet (1888-1985) est relié aux anciens ateliers. Gautruche décale également l'entrée du musée au n° 18 où une billetterie est aménagée sous une enfilade de verrières. La façade sur rue de cette structure, en briques rouges, propose sous sa corniche une longue frise à motif tressé. Au nord de la parcelle, l'extension réalisée en 1992 par l'architecte Christian de Portzamparc (1944-) agrandit le musée d'une aile proposant de nouvelles salles d'exposition et des réserves en sous-sol, ainsi qu'un cabinet des arts graphiques au premier étage et une salle de documentation au deuxième étage. |
| BP | 3 rue Armand Moisant | Ecole de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris édifiée en 1907-1908 par l'architecte Louis-Masson-Detourbet sur un terrain de 3880 m². Le sous-sol étant truffé de galeries, il établit un radier en ciment armé, relié au plancher haut du sous-sol et au plancher haut du rez-de-chaussée par des piliers en ciment armé, créant ainsi un ensemble solidaire de trois planchers remplissant l'office d'un pont armé. L'ossature en béton armé, jusqu'au premier étage, est cachée par un remplissage de brique, les murs des étages supérieurs étant composés de briques uniquement. Ces dernières, de teintes différentes, ont permis à l'architecte une décoration très heureuse des façades : briques jaunes de Sannois, blanche pour l'amiantine, et vertes pour les vernissées, permettant un jeu de reliefs et de motifs sur les linteaux, les corniches et les frontons. La façade, percée de larges ouvertures, est ponctuée, de part et d'autre du corps principal du bâtiment, de deux avant-corps dont les hautes verrières laissent apparaître des escaliers. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue Armand Moisant | Équipement public – 12 rue Armand Moisant, 75015. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique. En 1926 un permis de construire est déposé par l'association amicale des Postes, Télégraphes et Téléphones (P.T.T.) pour la construction d'un immeuble de bureaux de cinq étages aligné sur rue et d'un bâtiment à rez-de-chaussée à l'intérieur de la parcelle vierge pour y accueillir une grande salle de réunion de 372 places. Édifié sur des plans de l'architecte Manuel Romain (/-/), face à l'ancienne École de la Chambre de Commerce et de l'Industrie, l'immeuble sur rue est élevé sur quatre étages. En 1935, il est surélevé de deux étages au-dessus d'une corniche à denticule par l'architecte Henri Belloc (1875-/), auteur notamment d'une salle de style Art déco au Gaumont-Palace au début des années 1930. Sur six travées, la façade principale de cet immeuble de bureau dispose d'un parement de briques polychromes. D'influence Art déco, son socle compose d'un soubassement à soupiraux en pierre, d'un rez-de-chaussée rehaussé et d'un premier étage. Quatre étages carrés et un niveau sous comble percé de lucarnes complètent l'élévation. Les travées latérales sont légèrement en saillie et couronnées de lucarnes encadrées de brique polychrome. Au centre de la composition, la porte d'entrée, anciennement à double battant, est surmontée d'une imposte en verre, en anse de panier, elle-même décorée de ferronnerie ouvragée et où figure une corbeille. L'ensemble est encadré d'une imposante voussure et d'un cartouche « Mutuelle générale des P.T.T. » décoré d'un fronton, de guirlandes et d'un médaillon. Deux porte-enseignes à volutes sont conservés. Les baies sont décorées d'agrafes en pierre, de garde-corps ou de grilles en ferronnerie ouvragée. À l'autre extrémité de la parcelle se trouve une aile de quatre étages accolée au n°10 construite en 1958 par l'architecte Louis Sauvannet (/-/). La coupole du bâtiment à rez-de-chaussée dédiée à la salle de réunion est démolie en 1977 et remplacée par une dalle pour créer un espace vert par les architectes C. Stainov (/-/) et G. Leger (/-/). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 rue Armorique | Cet ancien hôtel particulier est édifié entre 1895 et 1896 par l'architecte Ernest Gente (/-/), actif à Paris à la fin du XIXe siècle qui construit quelques immeubles de rapport et hôtels particuliers dans les 17e et 18e arrondissements. L'édifice se compose d'un bâtiment principal sur la rue et d'une petite aile en retour au nord de la parcelle. Des bâtiments en fond de cour, visibles au 74 boulevard Pasteur, servaient d'écuries et de remises. De ce côté, la parcelle présente des murs de pignons aveugles, qui étaient à la fin du XIXe siècle encore accolés à d'autres bâtiments détruits lors de l'élargissement du boulevard Pasteur entre 1941 et 1951. Ces derniers sont reliés entre eux par une structure en bois, métal et verrière zénithale. Sur la rue de l'Armorique, l'ancien hôtel présente une façade de quatre travées, en pierre de taille soigneusement travaillée, compte un niveau sur rez-de-chaussée à refends limité par une corniche à modillons. Les baies sont toutes ornées d'une balustrade en pierre et de frontons triangulaires, et la porte cochère cintrée présente un cartouche surmonté d'une tête animale et de motifs floraux. Sur cour, la façade arrière est composée d'un imposant rez-de-chaussée formant soubassement avec lignes de bossage, le tout traité en pierre de taille. Le niveau supérieur donne lieu à une bichromie composée de lignes verticales alternant pierre de taille et brique. Dispositif peu commun, une baie de double hauteur aux vitraux Art nouveau interrompt le bandeau séparant rez-de-chaussée et premier niveau. |
| BP | 4 rue d'Arsonval | Immeuble à atelier d'artiste<br>La construction de l'immeuble au 4 rue d'Arsonval, nommée rue Belloni jusqu'en 1946, est à relier à la division au début du XXe siècle d'une parcelle en trois, formant les 2 et 4 rue d'Arsonval et 63 rue Falguière. Les bâtiments composant cette parcelle - maison de rez-de-chaussée, hangar et atelier - sont détruits en 1907. En avril 1911, l'architecte Léon Chesnay (1869- 1962) est chargé par différents propriétaires de réaliser des immeubles de rapport : au 1 et 3 rue Belloni et au 63 rue Falguière. Le 4 rue Belloni est certainement édifié par Léon Chesnay dans le cadre de cette même opération immobilière, compte tenu du style et de la période de construction. L'immeuble s'inscrit dans le cadre du développement des cités d'artistes autour de Montparnasse dans les années 1910. Les ateliers sont orientés vers le nord et se situent ici côté cour. L'immeuble présente une façade en brique polychrome jouant sur l'alternance des pleins et des vides et des décors de style Art nouveau. Les baies ont des dimensions variables en fonction des pièces |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | qu'elles éclairent. Quatre oriels, disposés à chaque extrémité et au centre du bâtiment, impulsent une dynamique à l'architecture. Ils s'appuient au premier étage sur des supports en bulbe servant d'auvent aux fenêtres des premiers étages. De discrets décors en céramique sont stratégiquement disposés en sous-face des oriels et sur le fronton de la porte. Ce dernier dispose d'un fond en semi de pastilles colorées d'orange et de bleu, rehaussées de guirlandes de feuilles de châtaigner en relief. Ce travail pourrait être attribué à Alexandre Bigot (1862-1927). À noter également les éléments en terre cuite moulurés qui soulignent les niveaux de sol au droit des oriels, ainsi que les motifs géométriques crées par les différentes couleurs des briques en partie sommitale. |
| BP | 4 à 6 rue Auguste Vitu | Ensemble de deux maisons construites en 1926 par l'architecte Paul Hindié possédant de belles portes en bois sculpté. Ces deux villas sont réalisées simultanément sur une parcelle partagée d'un lotissement. Celle de gauche était destinée à un sculpteur, Armel Beaufils, dont l'atelier occupait le rez-de-chaussée. |
| BP | 2 rue Auguste Vitu<br>12 à 14 avenue Émile Zola | Immeuble à atelier d'artiste<br>Cet immeuble d'angle, dont le plan épouse la forme de la parcelle pentagonale tout en ménageant une cour intérieure, a été réalisé en 1925 par l'architecte Maurice Gras (1873-1954), connu notamment pour la construction entre 1909 et 1921 du Palais du Gouvernement ou Palácio Piratini à Porto Alegre, au Brésil. Partant d'une polychromie de briques et de pierres, ce bâtiment élevé de sept étages a été conçu dès l'origine avec ses deux derniers niveaux sous comble, percé de grandes verrières côté nord. L'architecte dispose, un niveau sur deux, de larges baies sur la façade donnant sur l'avenue Émile Zola, trahissant ainsi la destination d'appartements - que confirme la présence du grand balcon à l'angle du dernier étage - associés à des ateliers d'artistes. La lumière forte venant du nord est en effet sans chaleur, constante et homogène, idéale pour la création artistique. La façade côté rue Auguste Vitu joue sur la dissymétrie par le décalage sur un côté de l'oriel et l'alternance de petites et grandes fenêtres. Dès son inauguration et jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, les ateliers furent occupés par les peintres André Favory et son ami Robert Lemercier. Ils y organisaient des causeries et des visites, intitulées |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | « L'Art pour tous », destinées au plus grand nombre. Ils participèrent à de nombreux Salons, tel celui des Tuileries, qui vit la participation d'autres résidents de l'immeuble, à l'image de l'artiste arménien Serge Sedrac ou le Hongrois André Basch. Le sculpteur Armel Beaufils, qui se distingua au Salon des artistes-décorateurs de 1929 résida à cette adresse. Aussi, le peintre-décorateur franco-russe Alexandre Benois, scénographe reconnu à la Comédie française, à l'Opéra Garnier, au théâtre Mariinsky de Saint-Pétersbourg, à la Scala de Milan et dans les grands théâtres européens vécut également ici jusqu'à sa mort. Il est à noter que la propriétaire de l'immeuble, à l'origine de la construction, Emmanuelle Hutinet, installa au rez-de-chaussée les activités de son entreprise de fabrication et vente d'appareils liés à l'industrie audiovisuelle. |
| BP | 11 à 15 place Balard | Ancienne Gare Grenelle - Petite Ceinture<br>La petite ceinture est une ligne de chemin de fer de 38 kilomètres entourant Paris à l'intérieur des anciennes fortifications de Thiers, en service entre le milieu du XIXe et le milieu du XXe siècles. Le tronçon Rive Droite, achevé en 1854, précède de quelques années le tronçon Rive Gauche, mis en service en février 1867. La station Grenelle, comme toutes les stations de la petite ceinture rive gauche, ouvre à cette date, entre les gares de Point-du-Jour et Vaugirard-Issy. Elle constitue, à partir de 1878, l'origine de l'embranchement avec la ligne du Champ-de-Mars, sur laquelle ouvre la gare Grenelle-Marchandises, desservant notamment les usines Citroën. Jusque dans les années 1920, la gare de Grenelle est constituée d'installations en bois, remplacées par le bâtiment des voyageurs visible actuellement. Élevé d'un étage, il s'insère perpendiculairement sous le pont permettant aux trains de circuler, côté est. Il est constitué d'une structure poteaux-poutres en béton reposant sur un soubassement lui aussi en béton. Le remplissage est constitué de briques bicolores et de carreaux de céramique en partie supérieure, sous la corniche supportant un toit-terrasse. Face à la concurrence du métro et de l'automobile, le service voyageurs de la petite ceinture est supprimé en 1934 au profit d'une ligne de bus. L'ancienne gare de Grenelle, dont seul l'édicule situé au nord du pont subsiste, est désaffectée et très endommagée en 2023. La façade est badigeonnée de blanc, ses ouvertures murées et elle est en grande partie recouverte de plaques de tôle et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de panneaux publicitaires. Le pavillon symétrique qui se situait au sud du pont a disparu. |
| BP | 48 rue Balard | Le bâtiment est situé sur la portion de la rue Balard ouverte par décret du 24 novembre 1906 entre la rue des Cévennes et la rue Saint-Charles. Situé sur une parcelle traversante l'édifice, composé de deux corps équivalents divisés par une petite cour intérieure, possède une seconde élévation au 3 rue Napoléon Chaix. Conçu par Clément Feugueur (1877-1940), architecte principalement actif à Paris dans le 15e arrondissement entre 1906 et 1936, cet immeuble de sept étages a été achevé en 1913 dans un style post-haussmannien avec des influences de l'Art déco. La façade principale, revêtue en pierre, présente une division verticale en trois parties, avec un oriel central qui apporte un rythme à cette élévation. Cette division accentue la verticalité du bâtiment, en raison de la largeur limitée de la parcelle en bordure de rue. L'utilisation de lignes courbes ajoute un mouvement supplémentaire, notamment avec les consoles soutenant les balcons au deuxième et sixième étage. Au premier étage, une large baie en arc surbaissé est encadrée par deux consoles soutenant l'oriel, semblant ainsi se fondre avec fluidité dans la façade. Ce même motif se répète au dernier étage, où les consoles latérales soutiennent le balcon continu. Un étage mansardé, percé de lucarnes, couronne l'ensemble. Le portail d'entrée, déplacé sur le côté pour accueillir la devanture commerciale, présente un décor floral. La ferronnerie des garde-corps et des balcons intègre également des motifs floraux stylisés. La façade postérieure, caractérisée par la même scansion des volumes, présente un traitement différent, révélant un goût Art déco plus marqué. Le revêtement en briques est enrichi par des jeux de couleurs qui dessinent notamment les architraves des fenêtres et quelques motifs géométriques dans le couronnement. Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | consoles, constituées d'encorbellements, sont agrémentées d'encadrements de faïences colorées. |
| BP | 11à 15 rue Bargue<br>14 à 30 rue Mathurin Régnier | Ensemble d'Habitations à Bon Marché de la fondation Rothschild, construit entre 1909 et 1912, sous la direction de l'architecte Henry Provensal assisté de Demierre et Majou. Destiné aux familles nombreuses, il bénéficie de l'expérience acquise lors de la construction des trois premiers groupes de la Fondation. Tous les logements comportent quatre pièces, dont l'une divisible. Les services collectifs (bains-douches, lavoirs, école et cuisine ménagère, dispensaire) étaient ouverts aux habitants du quartier. Le plan du à Provensal est très différent de celui de la rue de Prague. Rue Bargue, les bâtiments forment une série de redans séparés par des squares. Ils sont rattachés à une barre centrale sur laquelle se greffent aussi les redans de la rue Mathurin Régnier. Les redans font de cet ensemble un essai d'urbanisme beaucoup plus moderne que celui de la rue de Prague, et l'une des premières applications parisiennes des redans d'Eugène Hénard. |
| BP | 47 à 53 rue des Bergers<br>65 à 69 rue des Cévennes | Usine représentative de l'importance industrielle du quartier Javel au XXe siècle.<br>Ce bâtiment en alignement sur rue est édifié entre 1930 et 1941 pour La Précision Moderne, usine métallurgique spécialisée dans la réalisation d'accessoires et d'équipements pour l'aéronautique. Un bâtiment de deux étages est d'abord édifié aux n° 49-53 par le cabinet de l'architecte Henri Dubouillon (1887-1966). Il est doté de fondations et d'une structure en poteaux et planchers en béton armé, accompagnées de larges baies d'atelier et d'un remplissage de briques. Surélevé de deux étages en 1933, l'édifice adopte à cette date les sheds à tuiles toujours visibles. Un petit magasin en rez-de-chaussée est ajouté en 1939 et surélevé en 1941 aux n° 47-49. L'ensemble a subi de profondes modifications |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | au niveau de ses intérieurs et de sa façade sur rue avec l'implantation du Centre Saint-Charles, qui abrite l'École des Arts de la Sorbonne, UFR 04 d'Arts Plastiques et de Sciences de l'Art de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Les façades sur cours et les sheds témoignent encore de cette architecture industrielle des années 1930. |
| BP | 8 à 8b rue Blomet | Immeuble d'ateliers d'artistes, réalisé par l'architecte Jean-Pelée de Saint-Maurice en 1928-1929. Il s'agit en fait de deux immeubles mitoyens appartenant à des sociétés différentes (dont l'une était représentée par l'architecte) et réunis par une cour commune. Les plans sont strictement symétriques, comprenant chacun quatre ateliers par étages avec cuisine, bains et chambre. Pour résoudre la question de l'éclairage, et offrir, malgré la densité, une géométrie régulière pour chaque atelier, l'architecte a organisé les bâtiments autour d'une cour ouverte et a eu recours aux décrochements de façade. Sur rue, le biais du bow-window reprend la direction des murs mitoyens et la géométrie générale du projet. |
| BP | 68 rue Blomet | La rue Blomet, tracée au cours du XVIIe siècle, appartenait à la commune de Vaugirard jusqu'à son annexion par la capitale parisienne en 1860. En 1862, la parcelle du n°68 est mise en vente avec une contenance de 335 mètres carrés. Elle est alors occupée par une petite construction et d'un jardin. Vingt-deux ans plus tard, le plan parcellaire révèle la construction en bordure de rue d'un immeuble et de deux autres constructions de taille modeste à l'arrière. L'actuel immeuble de rapport, aligné sur la rue et datant de 1911, se trouve à l'emplacement de l'édifice présent sur le plan parcellaire. Signé par l'architecte Albert Prugnaud (/-/), il opte pour une esthétique Art nouveau présente également sur les immeubles 3, 5 et 7 de la rue Carcel, réalisés par ce dernier un an plus tôt, et sur le 32 rue Gassendi, daté de 1914. Divisée en quatre travées sur six étages, la façade sur rue de l'édifice, polychrome, est composée de brique et de pierre. Il repose sur un rez-de-chaussée occupé par de deux boutiques autour d'une porte d'entrée en verre et fer forgé avec un ornement de branches végétales. Les étages supérieurs sont rythmés par des balconnets et des appuis de fenêtre protégés de garde-corps en ferronnerie, eux-mêmes agrémentés de formes végétales. Au dernier étage, trois travées sont dissimulées depuis la rue, puisqu'en retrait. Sans nuire à l'harmonie générale, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | seule la travée accolée au n°65 dispose d'une grande lucarne en brique et pierre, lui conférant ainsi une certaine verticalité. |
| BP | 78, rue Blomet | Logement - Immeuble d'hébergement – 78, rue Blomet, 75015. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Située dans le quartier Saint-Lambert, la parcelle accueillait jusqu'au début du XXe siècle un lavoir et un petit immeuble de deux étages sur rue, aujourd'hui disparus. L'immeuble sur rue datant de 1931 est construit par l'architecte Charles Duault (/-/) pour le compte de la société immobilière Blomet. Il s'agit d'un hôtel de style Art déco de sept étages en béton et brique rouge sous un sous-sol de garage. L'immeuble adopte un plan masse rectangulaire, avec une cour en son centre. Aligné sur la rue, il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage en béton faisant socle, de trois étages carrés dotés d'un parement en brique rouge, d'un étage attique et de deux niveaux sous comble. Deux travées sont occupées par des bow-windows maintenus par des consoles géométriques qui s'élèvent du deuxième jusqu'au sixième étage et qui se terminent par des loggias flanquées de piliers en béton. La façade principale est ornée de garde-corps alternant béton légèrement arrondi et ferronnerie ouvragée au motif de corbeille de fleurs. L'étage attique se distingue par ses garde-corps et l'imposante frise à denticule. Le dernier niveau sous comble, légèrement en retrait et non visible depuis la rue, est percé de lucarnes. |
| BP | 136b rue Blomet | Chapelle néo-gothique de la clinique Blomet construite vers 1890 à l'initiative des sœurs de Sainte-Marie-de-la-Famille en même temps que l'établissement hospitalier. Les vitraux ont été réalisés par Charles Champigneulle entre 1899 et 1900. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 83 à 85 rue Blomet | Ensemble immobilier<br>Charles Lefèbvre (1867-1924) construit cet immeuble en 1908. Actif de 1899 à 1924, cet architecte qui est l'auteur de nombreux immeubles de rapport, est célèbre pour avoir réalisé une série d'hôtels de luxe comme le Plaza-Athénée entre 1902 et 1909, Le Claridge en 1914 ainsi que le Royal Monceau et le Commodore en 1925. L'immeuble épouse les limites de la parcelle et forme un H par ses deux ailes et son corps de bâtiment central ménageant par ses retraits deux cours qui accentuent l'impression de monumentalité de l'ensemble. L'immeuble compte six étages, dont un sous comble, et est un manifeste du style éclectique adopté par l'architecte à cette époque. Derrière un parement de briques et de pierres sur une ossature en béton armé, il est paradoxal par ses formes, mêlant les courbes sinueuses des oriels et saillies, empruntées à l'Art nouveau et la rigidité plus classique des lignes composant les menuiseries des fenêtres et garde-corps. Les balcons sous auvent formant loggia au dernier niveau rappellent ceux visibles au 40 rue des Abbesses et dessinés par Lefèbvre un an plus tôt. |
| BP | 128 rue Blomet | Maison de rretraite<br>Ce bâtiment, construit entre 1825 et 1891, a été modifié en 1893 par l'architecte François Joseph Bled (1851 -/). Il a d'abord abrité, au moins entre 1900 et 1922, une maison de retraite, Notre-Dame-de-bon-repos, détenue par la Ville de Paris, avant d'être rachetée par la Société immobilière de la rue Blomet. Haut de deux étages carrés sur un sous-sol surélevé, l'édifice en longueur possède un pavillon d'entrée central en alignement sur rue quand le reste du bâtiment se trouve en retrait. Deux autres travées en légère avancée forment des pignons et rythment cette façade. Le rez-de-chaussée se distingue des étages supérieurs par ses baies en plein cintre. Un bandeau le sépare du premier étage. Le pavillon d'entrée possède deux baies géminées en plein cintre au premier étage et une baie en plein cintre au second. De fines moulurations encadrent différents percements alors que des chaînages en pierre de taille, désormais enduits, marquent les angles de l'édifice ainsi que ses travées en avancées. Un jardin arboré occupe le reste de la parcelle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 31 à 35 rue Blomet<br>1 rue Copreaux | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>La propriété réunit deux maisons issues d'un même ensemble immobilier, construit à la fin du XVIIIe siècle. Entre 1782 et 1795, le propriétaire des parcelles allant du 31 au 35 rue Blomet, Charles Copreaux, fit élever plusieurs maisons sur ce terrain désormais divisé en deux par la nouvelle rue Copreaux, dont deux sur la parcelle du 31. La maison du n° 33 fut célèbre pour son cabaret, « le Bal nègre », très prisé à partir des années 1920 par le « tout Paris » jusqu'à sa fermeture dans les années 1960. Cet ensemble est implanté entre deux anciennes voies de pénétration dans Paris, les rues Blomet et Vaugirard, et d'une troisième, la rue de Cambronne, dont le tracé rectiligne est représenté sur les plans dès 1790. À quelques mètres de la barrière des Fermiers généraux, certaines des caractéristiques du bâti faubourien constitué avant la création de l'enceinte de Thiers et la naissance de la petite banlieue sont visibles sur cette demeure. Cette "architecture blanche" propose un appareillage en moellons ou en pans de bois recouvert d'un enduit en plâtre ainsi qu'une rupture fréquente de gabarit avec les immeubles faubouriens mitoyens. Cette disparité se distingue de l'ordonnancement et l'alignement des immeubles haussmanniens. Comme sa voisine du n° 33 elle demeure un des rares témoins de l'architecture du village de Vaugirard des années 1800. La maison de plan carré, dont le mur pignon donne sur le 1 rue Copreaux, présente quatre travées de façade du côté de la rue Blomet, décrochant légèrement sur la rue. Elle est reliée à la seconde maison, scandée de deux travées. L'ensemble s'élève sur deux étages carrés et un niveau supplémentaire sous comble. Les rez-de-chaussée ont une vocation commerciale. Les deux maisons présentent, en façade, une modénature limitée à de simples bandeaux d'étage. |
| BP | 57 rue Blomet<br>1 rue Borromée | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>La propriété réunit deux maisons issues d'un même ensemble immobilier, construit lors du second tiers du XIXe siècle. Elle est implantée entre deux anciennes voies de pénétration dans Paris, les rues Blomet et Vaugirard, et d'une troisième, la rue de Cambronne, dont le tracé rectiligne est représenté sur les plans dès 1790. À quelques mètres de la barrière des Fermiers généraux, certaines des caractéristiques du bâti faubourien constitué avant la création de l'enceinte de Thiers et la naissance de la petite banlieue sont visibles sur cette demeure. Cette "architecture blanche" propose un appareillage en moellons ou en pans de bois recouvert d'un enduit en plâtre ainsi qu'une rupture fréquente de gabarit avec les immeubles |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | faubouriens mitoyens. Cette disparité se distingue de l'ordonnancement et l'alignement des immeubles haussmanniens. L'immeuble du 1 rue Borromée de plan rectangulaire présente cinq travées de façade du côté de la rue Borromée et trois sur la rue Blomet, décrochant légèrement sur la rue. Il s'élève de deux étages carrés d'un niveau supplémentaire sous comble. Celui du 57 rue Blomet, adoptant un plan en L, comprend trois travées sur rue ainsi qu'un niveau d'élévation supplémentaire. Une petite cour intérieure occupe le reste de la parcelle. Les rez-de-chaussée ont une vocation commerciale. Les deux maisons présentent, en façade, une modénature limitée à de simples bandeaux d'étage. Elles ont été mises en communication dans les étages et forment aujourd'hui une seule habitation. Depuis 1989, une auberge de jeunesse a installé des chambres et dortoirs dans les deux bâtiments. |
| BP | 71 rue Blomet<br>103 à 105 rue Cambronne | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>Cette propriété réunit deux maisons issues d'un même ensemble immobilier, construit au tournant des XVIIIe et XIXe siècles ainsi qu'une ancienne échoppe et son local, qui s'étirent en fond de parcelle. Elle est implantée entre deux anciennes voies de pénétration dans Paris, les rues Blomet et Vaugirard, et d'une troisième, la rue de Cambronne, dont le tracé rectiligne est représenté sur les plans dès 1790. De l'autre côté de l'îlot, le long de la rue de Vaugirard, s'élève encore l'Auberge du Soleil d'Or, fief des révolutionnaires de 1796, dont l'architecture est tout à fait comparable au 103, rue de Cambronne. À quelques mètres de la barrière des Fermiers généraux, certaines des caractéristiques du bâti faubourien constitué avant la création de l'enceinte de Thiers et la naissance de la petite banlieue sont visibles sur cette demeure. Cette "architecture blanche" propose un appareillage en moellons ou en pans de bois recouvert d'un enduit en plâtre ainsi qu'une rupture fréquente de gabarit avec les immeubles faubouriens mitoyens. Cette disparité se distingue de l'ordonnancement et l'alignement des immeubles haussmanniens. La maison qui occupe l'angle est élevée d'un étage carré sous une toiture à forte pente qui a remplacé à une date indéterminée un comble en partie redressé. La façade aveugle peinte de la rue Blomet signalait par un lettrage le commerce du rez-de-chaussée. Celle de droite présente sept travées de façade et un étage carré supplémentaire sous une toiture à faible pente. Son rez-de-chaussée est également commercial. Les deux maisons présentent, en façade, une modénature limitée à de simples bandeaux d'étage. Elles ont été mises en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | communication dans les étages et forment aujourd'hui une seule habitation. |
| BP | 106 rue Brancion | Ancienne halle du marché aux chevaux, le domicile du vétérinaire et la salle des fêtes de la chambre syndicale de l'industrie hippophagique des abattoirs construits entre 1904 et 1907 par les architectes G. Just et E. Denis. Un porche en pierre, en pan coupé sur la rue des Morillons et la rue Brancion, porte une belle tête de cheval due au sculpteur Jules Dechin. |
| BP | 78 à 104 rue Brancion | Héritage de la halle aux chevaux<br>Forme un ensemble cohérent avec les autres vestiges de l'abattoir Vaugirard sur la parcelle, à savoir les pavillons carrés d'entrée, les anciennes portes d'entrée monumentales, les monument-statues de taureaux, le campanile de la criée, le bâtiment des services vétérinaires et l'ancien hangar à fourrage. Les halles le long de la rue Brancion sont protégées pour leur qualité architecturale, leur importance culturelle et leur intérêt historique, représentatives des halles ouvertes de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Les abattoirs de Vaugirard, construits entre 1894 et 1897 selon les plans de l'architecte Ernest Moreau (1928-1913), occupaient une vaste surface de 8 8000 m2. Ils sont édifiés à la périphérie sud de Paris, sur un ancien lieu-dit les Morillons, où l'on trouvait encore quelques vignobles et des cultures maraîchères. Sa configuration originelle, fortement axée et symétrique, va connaître plusieurs modifications dont la création, en 1907, du marché aux chevaux. Il forme un ensemble de halles ouvertes perpendiculaires à la rue composées de fins piliers métalliques supportant des fermes métalliques en N et des poutres en croix de Saint-André couvertes de toitures en tuiles rouges. Par sa forme, il s'apparente au marché aux chevaux de la Villette, aujourd'hui disparu, ou encore aux halles du marché aux fleurs de Saint-Michel. Les halles sont intégrées au parc Georges |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Brassens conçu en 1985 par les architectes Alexandre Ghiulamila (1942-) et Jean-Michel Milliex (1940-) avec le paysagiste Daniel Collin (1914-1990) et accueillent un marché au livre depuis 1987. |
| BP | 87 rue Brancion | Maison d'angle héritage des tracés<br>Cette maison d'angle est construite entre 1855. La rue Fizeau, avec laquelle elle fait l'angle, est ouverte en 1850 par le lotisseur Alexandre Chauvelot, pour le projet du « Village de l'avenir ». La maison est constituée d'un rez-de-chaussée, accueillant un commerce, et d'un étage carré délimité par un larmier filant. La façade est constituée de trois élévations. Celles donnant sur la rue Fizeau et la rue de Brancion sont rythmées par deux travées, tandis que le pan coupé ne présente qu'une travée. Les modénatures se limitent à des encadrements de baies moulurés et à une corniche couronnant l'ensemble. La boulangerie en rez-de-chaussée est représentative des devantures en applique sur allège maçonnée avec des trumeaux décorés. |
| EPP | 87 rue Brancion<br>2 rue Fizeau | Boulangerie présentant en façade de la devanture un remarquable décor 1900. A l'extérieur, deux toiles peintes, fixées sous verre, proposent des scènes champêtres réalisées par l'atelier Benoist et fils, spécialisé dans la décoration de commerce. A chaque extrémité du pan coupé, percé par la porte d'entrée, deux autres panneaux vantent les productions de la maison. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 26 à 36 place de Brazzaville (square Béla Bartók) | Elément particulier protégé. Architectures de squares et jardins, Edicule et fontaine<br>Situé au centre du secteur de rénovation Beaugrenelle dont la "Société d'économie mixte d'équipement et d'aménagement du XVe arrondissement" (SEMEA XV) assure l'aménagement au cours des années 1970-1980, le jardin public est réalisé à partir des plans des architectes Henry Pottier (1912-2000), Michel Proux (/-2018) et Georges Srot (/-/). Le projet est initié en 1975 et les premiers plans conservés aux archives de Paris datent de 1978. Inauguré en 1981, ce parc vallonné, surmonté de deux passerelles, se place entre les îlots « VEGA », « DRAGON », et « ORION », au pied de grands ensembles immobiliers. Sur une surface de 6100m², il fait office de poumon au Front de Seine en occupant une portion de la rue Rouelle désaffectée ainsi que les abords entre le quai de Grenelle et la rue Emeriau. Du côté de la rue Rouelle, à quelques mètres de la cheminée du Front de Seine, se trouve un édicule de forme octogonale, aujourd'hui occupé par Paris Câble, et relié à un bâtiment caché depuis le parc par un chemin et des espaces végétalisés, mais visible depuis la rue, sous le pont. Sur deux étages sous un soubassement à soupiraux, cet édicule se distingue par ses façades en briques blanches, ses grandes baies semi-circulaires et sa tour de réfrigération entourée au sommet de lames disposées obliquement. En plus de cet édicule, le square abrite une fontaine monumentale réalisée par l'artiste plasticien, sculpteur et peintre Jean-Yves Le Chevallier. Offerte par la Hongrie à la Ville de Paris et nommée "La fontaine aux Cristaux", cette œuvre se compose d'un socle décoré d'une mosaïque bleue sur lequel repose un bloc de cristaux irréguliers en acier. |
| BP | 84 avenue de Breteuil<br>1 rue Barthélemy | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>Ce bâtiment d'habitation, composé d'un niveau de cave, de trois étages carrés et d'un niveau sous comble, est construit en 1855. Il s'agit de l'un des plus anciens bâtiments du quartier, qui se démarque dans un paysage principalement composé d'édifices post-haussmanniens. Représentatif de la construction parisienne, il est réalisé en pan de bois et moellon enduit et présente une charpente qui conserve des éléments caractéristiques de la première moitié du XIXe siècle, malgré quelques remaniements. En façade, le bâtiment est composé d'un rez-de-chaussée commercial, au-dessus duquel s'élèvent trois niveaux aux modénatures discrètes et variées. Les premier et deuxième étages sont surmontés d'un larmier et le troisième est couronné par une corniche. Les baies ont des encadrements moulurés, et certaines d'entre elles, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sur l'avenue de Breteuil, conservent encore des lambrequins. Le pan coupé à l'angle répond au plan d'alignement de 1845. Autour de 1910, le rez-de-chaussée, à l'origine en double hauteur et occupé par les ateliers d'artistes et un commerce, est divisé pour former un rez-de-chaussée et un étage carré. Ce bâtiment reste l'un des rares témoignages du milieu du XIXe siècle encore présents dans un quartier fortement remanié dans les décennies suivantes. |
| BP | 3 place du Cardinal Amette | Équipement public – École - 3 place du Cardinal-Amette, 75015. Adresse associée : 21 à 25 rue Dupleix. Le bâtiment est protégé pour motif architectural.<br>Entre 1931 et 1935, l'architecte Édouard Boegner (1887-1962), auteur du groupe scolaire du 19 rue de Marseille dans le 10e arrondissement, protégé au titre du PLU, est chargé de la reconstruction du groupe scolaire Dupleix, érigé par Émile Vaudremer (1829-1914) en 1895. L'édifice menaçait de s'effondrer en raison de fondations trop peu profondes.<br>Sur la place du Cardinal-Amette, créée en 1923, le pavillon d'entrée de l'école maternelle en béton armé est recouvert de briques de parement sur deux des trois niveaux. Le rez-de-chaussée est plaqué de panneaux de béton moulés en usine et scellés sur la façade. Une large entrée vitrée protégée par un auvent en béton est ornée d'une grille d'ovales. Entre les deux portes surmontées des inscriptions « école maternelle » et « école de Filles » se trouve un médaillon ajouré aux armes de la Ville de Paris. Les deux étages supérieurs sont percés de trois fenêtres liées par un calepinage simple sur les trumeaux. Une fine corniche couronne le bâtiment couvert par une toiture plate. Au 21 rue Dupleix, un grand bâtiment de quatre niveaux avec deux travées d'escaliers aux extrémités marque l'entrée de l'ancienne école de garçons. En béton recouvert de briques de parement à l'exception du soubassement plaqué de panneaux de béton moulés et scellés, cette façade est animée par un jeu de volumes marqué par la terrasse du deuxième niveau et l'avant-corps courbe sur la moitié de la longueur et de la hauteur de la façade. Les lignes verticales sont mises en valeur par les travées d'escaliers éclairées par des baies à meneaux en béton, tandis que les lignes horizontales sont marquées par les modénatures et les corniches. L'entrée de l'école, protégée par un auvent de béton, est marquée par une grille identique à celle de l'école maternelle, mais les armes de la Ville de Paris sont directement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | apposées sur le chambranle de la porte. Les fines menuiseries métalliques coulissantes sont d'origine pour les deux bâtiments. Une extension de l'école est réalisée en 2016 sur le terrain du square Gilbert-de-Guingand, le long du square de La Motte-Piquet. |
| BP | 34 rue Castagnary<br>35 rue Saint-Amand | Bains-douches<br>Cet ancien établissement de bains publics a été construit en 1930 par Gaston Lefol (1874-1940), architecte municipal, enseignant à l'école des Travaux publics de Paris et un temps directeur de publications et secrétaire général de la revue l'Architecture. Il est également reconnu comme spécialiste des questions d'hygiène et de santé publique. Lefol conçoit ici un édifice dont le plan en flèche utilise la parcelle avec beaucoup d'ingéniosité. La pointe de l'îlot est consacrée à l'accueil du public et contient le logement du gardien. Les douches sont au-delà, occupant, au rez-de-chaussée et à l'étage, la partie arrière du bâtiment, qui est reliée à la rue par une double cour de service établie de part et d'autre. L'une était destinée à l'approvisionnement de l'établissement et l'autre à l'évacuation des escarbilles. Autour d'une ossature de béton, la mise en œuvre de la brique pleine des façades, dont la pose alterne damiers et motifs saillants, allie la simplicité au soin caractéristique des équipements de cette époque. Ce travail du parement distingue l'équipement public, dont l'usage n'est signalé que par les inscriptions de céramique au-dessus de l'entrée. L'édifice témoigne de la volonté de la municipalité de se doter d'un réseau complet de bains publics. Aux six établissements existant en 1927 la Ville ajoute, en 1930, quatorze nouveaux équipements, dont ce dernier. Il a été remanié pour le compte du collectif d'artistes La Main, qui occupe le lieu depuis la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | fermeture des Bains-douches et a été l'objet d'un appel à projets dans le cadre de « Réinventer Paris » en 2014. |
| BP | 8 rue Charles Weiss | Cette maison-atelier, située au n°8 rue Charles Weiss,est conçue en 1928 d'après les plans de l'architecte Marcel Zielinski (1885-1947) à la demande du peintre Louis Ferdinand Renaud. Zielinski est l'un des représentants les plus significatifs du Mouvement moderne de l'entre-deux-guerres en France. Il a conçu plusieurs villas-ateliers pour artistes, notamment dans le 14e arrondissement autour du quartier Montparnasse, alors épicentre de la vie artistique parisienne. Entre 1928 et 1934, il signe les villas-ateliers des 5 et 7 rue Gauguet, des 5 et 8 rue Georges Braque, et du 9 rue Paul Fort. |
| BP | 14 rue Chasseloup-Laubat | Synagogue élevée en 1913 à l'initiative du baron Edmond de Rothschild par l'architecte Lucien Bechmann dans un style néo-byzantin. L'architecte a utilisé des matériaux simples : tant à l'extérieur qu'à l'intérieur la brique, et pour les chaînages d'angle, les roses, les modillons et les arcades, une pierre blanche. La grande originalité de la synagogue tient à l'utilisation du bois, qui ajoute une atmosphère chaude à ce lieu de culte. Au lieu des habituels arcs cintrés que semblait imposer la référence byzantine, il recourt à un jeu de charpente extraordinaire. Des poteaux de bois très élancés soutiennent les tribunes et de grands arcs sur lesquels s'appuient les chevrons et les voligeages du toit percé au centre d'une sorte de petite coupole orthogonale. Les poutres et les piliers, en s'entrecroisant, forment un réseau harmonieux de lignes et donnent un élancement à l'ensemble qui pourtant ne fait qu'une quinzaine de mètres de haut. La sobriété caractérise aussi la décoration de cette synagogue dont la beauté tient surtout à la simplicité des formes et des volumes, à l'utilisation soignée de matériaux contrastés, pierre, brique, bois, vitraux. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 à 11 Cité Falguière | Immeuble à atelier d'artiste<br>Anciennement Impasse Frémin, la cité Falguière prend son nom au tournant du XXe siècle. Située à proximité de Montparnasse et de la Ruche, elle renforce le foisonnement artistique de ce quartier au XIXe et XXe siècle. Le sculpteur Jules-Ernest Bouillot (1837-1894 ?) acquiert des terrains et y construit trente ateliers d'artistes de part et d'autre de l'impasse, dans des matériaux simples, afin de les louer à moindre coût. Au sein de ces ateliers, de multiples artistes se succèdent comme Gauguin, Soutine ou encore Modigliani. Les n° 9 et 11 de la Cité Falguière accueillent en particulier des sculpteurs comme François-Étienne Captier (1840-1902), Gaston Contesse (1870-1946) ou encore René Quillivic (1879-1969) ainsi que des artistes peintres comme Pierre Brune (1887-1956) ou Adolphe Petrelle (1874-1947). Vendus en 1937, les 9 et 11 cité Falguière sont décrits comme étant composés d'une maison double d'un étage, d'un bâtiment d'un étage comprenant cinq ateliers et d'un bâtiment en rez-de-chaussée dotés de trois ateliers. Aujourd'hui, seul subsiste le bâtiment à trois ateliers. Malgré de nombreuses modifications, il reste proche de l'aspect peint par Soutine en 1915-1916. |
| BP | 23 place du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de 1846 , transformé entre 1863 et 1880 mais qui a conservé ses bandeaux et qui présente sur la place un fronton qui lui confère tout son caractère. |
| BP | 7 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Façade sobre, d'avant 1845, qui a conservé ses modénatures très typiques et ses persiennes, |
| BP | 8 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de 1850, de bonne tenue qui conserve ses persiennes et garde-corps d'orgine |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 10 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue bien intégré dans une séquence |
| BP | 11 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de volumétrie antérieure à 1845, décor en plâtre et garde-corps assez recherchés des années 20 |
| BP | 12 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment dont la modénature d'origine est conservée avec bandeaux et encadrements de fenêtres aux coins arrondis caractéristiques du style Louis Philippe. |
| BP | 14 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue bien intégré dans une séquence homogène |
| BP | 24 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Boulangerie inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, volumétrie simple visible depuis l'avenue de La Motte Piquet |
| BP | 26 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue qui a conservé sa modénature d'origine sur la façade. période de construction 1862-80. |
| BP | 27 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Immeuble caractéristique du cahier des charges de 1824, trois étages carrés sous combles. Au premier étage de la rue du commerce, vestiges d'une ancienne devanture commerciale : les deux premières travées de la façade présentent un décor peint apposé en trumeau représentant une laitière et son troupeau mis en scène dans une scène champêtre. Une enseigne en applique peinte surmonte l'ensemble « Grande Crèmerie de Grenelle ». |
| BP | 28 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris.Bâtiment de bonne tenue, les persiennes sont conservées, les modénatures devraient être replacées, période de construction 1833-45 |
| BP | 30 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue bien intégré dans une séquence variée des hauteurs |
| BP | 32 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris.Bâtiment de bonne tenue fait la transition entre l'avenue Emile Zola et la rue du Commerce, période de construction 1846-62 |
| BP | 39 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris.Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence homogène1862-80 |
| BP | 41 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence homogène. Immeuble de rapport sur cour de 1883 (A. Lotin, arch.). |
| BP | 43 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence homogène |
| BP | 44 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence homogène, volets d'origine. |
| BP | 45 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence homogène |
| BP | 46 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Modénature, gardes-corps et modénatures d'origine et bien conservés période 1833/45 |
| BP | 48 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment au caractère très pittoresque donné par l'étroitesse de la façade et des fausses travées. |
| BP | 50 à 52 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Construction de 1837 avec des gardes-corps et des modénatures d'origine bien conservés, |
| BP | 54 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue bien intégré dans une séquence. |
| BP | 55 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment surélevé mais la volumétrie est caractéristique du cahier des charges de 1824, trois étages carrés sous combles. |
| BP | 56 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment ayant conservé sa volumétrie d'origine et sa simplicité, contraste et marque un repère sur la rue. |
| BP | 57 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment bas d'origine (période 1830), contraste et repère sur la rue. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 58 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. La volumétrie de ce petit immeuble est caractéristique du cahier des charges de 1824. Trois étages carrés sous combles; quelques persiennes et modénatures conservées. |
| BP | 60 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment faubourien et de bonne tenue intégré dans une séquence de hauteurs variées. |
| BP | 61 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. La volumétrie est caractéristique du cahier des charges de 1824, trois étages carrés sous combles. |
| BP | 62 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment faubourien et de bonne tenue intégré dans une séquence de hauteurs variées |
| BP | 63 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. La volumétrie est caractéristique du cahier des charges de 1824, trois étages carrés sous combles. |
| BP | 64 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | faubourgs de Paris. Bâtiment faubourien et de bonne tenue intégré dans une séquence de hauteurs variées |
| BP | 65 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Volumétrie caractéristique du cahier des charges de 1824, trois étages carrés sous combles avec persiennes conservées. |
| BP | 66 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment faubourien et de bonne tenue intégré dans une séquence de hauteurs variées |
| BP | 70 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Composition des premiers niveaux classique et bien conservée, construction de 1872 |
| BP | 71 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Premier grand immeuble construit (en 1864) juste après l'annexion à Paris, avec les normes et esthétique de la capitale. |
| BP | 73 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Construction de 1867 dont la volumétrie en opposition avec les immeubles voisins de cette séquence participe au paysage varié de la rue. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 74 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de 1867 dont la modénature et les garde-corps sont conservés en bon état. |
| BP | 75 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment intéressant par sa volumétrie (R+2) en opposition avec son environnement et la conservation d'éléments d'origine bandeau, corniche, persiennes |
| BP | 82 à 86 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Construction de la période 1845-62, comportant des modénatures et persiennes escamotables en bois typiques de l'époque |
| BP | 87 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Immeuble de 1860, avec une belle grille en fonte et une modénature en grande partie conservée |
| BP | 93 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Immeuble très significatif de 1876 qui reprend le gabarit et l'esthétique des premières constructions de Grenelle |
| BP | 16 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Construction de 1872, bâtiment de bonne tenue, d'une morphologie hausmannienne tardive |
| BP | 19 rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. La volumétrie d'origine (R+2+C) du bâtiment contraste avec son environnement, période 1933-45 |
| BP | 47b rue du Commerce<br>47b/A rue du Commerce | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de la période 1845 avec une modénature soignée, des entablements complexes et de beaux gardes-corps dans le style Louis Philippe. |
| EPP | 38 bis rue de la Convention | Élément particulier - Architecture de square et parc – 38b rue de la Convention, 75015. Adresse associée : 43 rue Sébastien-Mercier. Seul le kiosque est protégé pour motifs historique et architectural.<br>La rue de la Convention est percée en 1888. Entre 1922 et 1923, Marie-Christine Lafontaine, vivant au n°58 de la rue Sébastien-Mercier, lègue à la mort de son mari son jardin particulier à la Ville de Paris. La condition étant que le kiosque existant devra être conservé le plus longtemps possible et le jardin porter le nom de Paul Gilot, son fils décédé vers 1905. Le jardin et son kiosque sont réalisés entre 1900 et 1909 sur une parcelle où s'élevaient auparavant trois bâtiments de rez-de-chaussée jouxtant une cour. En 1920, il était composé d'un parterre de forme ovale au niveau de la rue de la Convention, près de laquelle s'élève le kiosque et d'une partie couverte boisée à l'entrée rue Sébastien-Mercier. La Ville de Paris le réaménage en jardin public en 1926, grâce au travail de l'architecte Bouvard (/-/). Il réalise notamment un bac à sable, des jeux, ainsi que de nouvelles plantations. De forme octogonale, le kiosque est une fabrique de style oriental, reconnaissable par son plan centré, et la forme de son toit à bords relevés. À l'instar des réalisations dans les parcs du XIXe siècle tels que les Buttes Chaumont, il est conçu en rusticage, doté d'une structure en béton imitant la forme du bois. L'accès se fait par une volée de trois marches dans le |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | même style, encadrées de deux rondins. Les ouvertures, portes et fenêtres sont métalliques. Les initiales P.G., répétées également sur la grille d'entrée, sont sculptées sur la partie basse. |
| BP | 212 rue de la Convention | En 1911, l'architecte Charles Achille Lemaire (1868-1926), particulièrement actif dans le XVe arrondissement, obtient une autorisation de bâtir pour un édifice de sept étages en alignement sur la rue. La même année, il est en charge de l'édification d'autres immeubles présents sur le même îlot, à savoir, le n° 199 bis, 197, 210, 210bis rue de la Convention ainsi que le 14, 16 et 18 rue Oliviers-de-Serres.<br>Situé à l'angle de la rue Olivier-de-Serres et de la Convention, l'immeuble du 212 est composé d'un rez-de-chaussée occupé par deux boutiques, d'un étage avec remplissage en briques rouges, de quatre étages carrés, d'un étage attique et d'un dernier sous comble pourvu de lucarnes. La façade d'angle, en pierre, est à pan coupé arrondi et divisée en deux travées surmontées d'un balcon. Les façades adjacentes, qui allient pierre et brique jaune, sont chacune rythmées par un bow-window soutenu par des consoles en pierre et couronné d'un balcon. En guise de modénature, l'architecte a habillé l'immeuble de garde-corps en ferronnerie, de sculptures en pierre prenant la forme de rose ou encore de datura au-dessus de la porte d'entrée, d'une frise sculptée pour séparer les étages carrés des niveaux inférieurs, d'allèges en grès ou encore de frises en briques rouges.<br>La devanture de la boulangerie située à l'angle semble d'origine, car déjà mentionnée dans les Bottins en 1914. Elle a la particularité d'avoir conservé cinq scènes champêtres, toutes réalisées par le décorateur Albert (/-/) sur toile de jute. Ces dernières sont fixées sous verre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 30 rue de la Convention<br>1 rue Saint-Christophe | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>Cette maison d'angle est issue des transformations urbaines planifiées à la fin du XIXe siècle, dans le quartier de Javel, visant à ouvrir la rue de la Convention dans l'axe du pont Mirabeau. Dans ce contexte, les parcelles loties au nord-est de la rue Lemoult sont rasées et le tissu est déplacé de part et d'autre de la nouvelle rue de la Convention. Au sud, l'habitat se développe sur l'espace laissé vacant par la rue Lemoult, et au nord, est implanté, au début du XXe siècle, le siège de l'Imprimerie nationale. rue Saint-Christophe, le front d'habitation en place depuis le percement de la rue en 1866 n'est pas encore modifié, l'église Saint-Christophe de Javel n'étant construite qu'en 1929.<br>Le propriétaire de la parcelle sise au 3 rue Saint-Christophe profite de cette opération urbanistique pour étendre son logement jusqu'au nouvel alignement de la rue de la Convention. Il fait appel en 1901 à l'architecte Émile Delangle (né en 1863 - actif jusqu'en 1919) pour la construction d'une maison de deux étages.<br>Cette maison d'angle à pan coupé, couverte en bâtière, a conservé son enveloppe d'origine, du moins sur les étages, tandis que le logement au n° 3 est remplacé en 1989 par un immeuble de huit étages. Le premier étage de la maison est couvert d'un enduit qui simule des lignes de refends horizontaux sur les trumeaux et des claveaux sur les linteaux. Le rez-de-chaussée était sans doute traité dans une même esthétique, comme en témoigne la dernière travée de l'élévation sur la rue Saint-Christophe, épargnée par le plaquage en marbre, peu qualitatif, qui a été apposé en parement par le commerce qui occupe la totalité du rez-de-chaussée. De grandes baies vitrées y ont été ouvertes et des colonnettes en métal viennent étayer les étages en lieu et place des piles maçonnées originelles. Le deuxième étage, qui s'appuie sur un bandeau mouluré, est traité différemment : un enduit lisse rehausse les encadrements de baie à crossettes. La corniche qui débute au niveau de ces modénatures est soulignée en partie haute par une frise de denticules. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 27 à 39 rue de la Convention<br>2 rue Gutenberg<br>50 rue de Javel<br>1 rue du Capitaine Ménard | Ancienne imprimerie nationale –<br>Fondée en 1640 par Richelieu, l'Imprimerie nationale s'installe en 1920 dans le quartier de Javel après bien des vicissitudes. Nommé directeur de l'imprimerie en 1895, Arthur Christian souhaite moderniser l'institution, mise à mal par la concurrence des imprimeurs indépendants. Dès 1896, il confie la conception d'une nouvelle usine et d'un bâtiment administratif à l'architecte en chef Alphonse Didelot (1860 – après 1911) et à l'ingénieur en chef Léon Ribourt (/-/). Le site choisi en 1902, pour substituer celui de la rue Vieille-du-Temple, devenu trop étroit, est un terrain de 20 000 m² situé rue de la Convention. Les bâtiments ne sont achevés qu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Ils sont alors utilisés comme caserne. Le projet initial de Ribourt et Didelot est en grande partie préservé, bien que le bâtiment administratif ne voie finalement pas le jour. L'usine est constituée d'un vaste « hall des machines » de 3600 m², occupant un rez-de-chaussée surmontant un sous-sol et couvert en sheds. Les ateliers, qui ceinturent ce hall rectangulaire, sont construits avec une structure métallique, signifiant l'entrée de l'imprimerie dans la modernité, réalisée par la célèbre entreprise Moisant-Laurent-Savey. Les façades sur rue s'élèvent sur trois étages carrés et sont assises sur un haut soubassement formant rez-de-chaussée, pour partie enterré. Elles suivent une trame régulière alternant de larges baies et des pilastres en brique, couronnées d'une corniche et d'un attique. Le parement est dynamisé par la conjugaison de l'ocre rouge et de l'ocre jaune et par une volumétrie en saillie et retrait. Sur les plus larges piliers, les ancres de l'armature métallique forment le monogramme de l'institution « IN ». Les façades sur le hall, simplement enduites, sont ajourées d'un quadrillage régulier de baies. En l'absence de bâtiment administratif, c'est la façade en brique placée en retrait d'un jardin à la française sur la rue de la Convention, qui incarne l'identité de l'établissement. Deux rampes, situées de part et d'autre du jardin, conduisent au grand hall du rez-de-chaussée, encadré par deux avant-corps et abrité par une marquise. Le jardin, protégé par de belles grilles en fer forgé, accueille la statue de Gutenberg, fondue vers 1852 d'après un plâtre donné à l'imprimerie royale par son auteur, David d'Angers. Deux bâtiments en brique, hauts d'un étage, sont placés au-devant de la façade, servant l'un de pavillon de concierge, l'autre de réfectoire. L'usine a fait l'objet d'une importante campagne de restructuration pour adapter le bâtiment à un nouvel usage après le déménagement de l'imprimerie en 2004. Il est occupé |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | depuis 2009 par plusieurs services du ministère des Affaires étrangères. |
| BP | 36 à 38 bis rue du Cotentin<br>93 bis rue Falguière | HBM<br>Cet ensemble typique des logements HBM est construit à l'initiative de la Société anonyme de logements économiques pour familles nombreuses, dont le nom est gravé en façade, au-dessus du porche sur la rue du Cotentin. Cette célèbre société est créée en mars 1903 par le chirurgien Auguste Broca afin d'offrir des logements aux familles les plus démunies composées d'au moins trois enfants. Les premiers groupes d'immeubles ont été édifiés au 3 rue du Télégraphe et au 83 rue Belliard par l'architecte Georges Debrie (1856-1909) entre 1905 et 1907, avant la nomination de l'architecte Albert-Édouard Beaudoin (1871-1937), qui élabore rue du Cotentin sa première réalisation pour la société, suite à un concours restreint entre huit architectes. La composition d'ensemble des immeubles est tournée vers la rue du Cotentin, où trois pignons de sept étages s'alignent sur la rue et sont reliés par des bâtiments à un seul étage permettant de dégager la vue des façades arrières sur cour. L'ensemble forme ainsi une composition symétrique. L'enveloppe des bâtiments est dans l'ensemble assez épurée, en contraste avec celle du bâtiment central qui se distingue par l'alternance de brique et de pierre au rez-de-chaussée et au premier étage, par l'encadrement à redents de la porte cochère en plein |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | cintre, les bandeaux et les décrochés en brique sur les dessus de baie et en dessous des saillies. Cette composition fait écrin au tableau portant l'inscription qui nomme les commanditaires de l'opération. Le reste des élévations sur rue et cour est relativement sobre, si ce n'est l'usage de balcons et, sur la façade de la rue Falguière, la présence au centre d'un oriel à trois pans. |
| BP | 68 rue de la Croix-Nivert<br>23-25 rue Gramme | Cet édifice de six étages est situé à l'angle des rues de la Croix-Nivert et Gramme. Cette dernière, tracée sur l'emplacement de l'ancien marché Gasparin, est ouverte en 1899. La parcelle correspondant au numéro 68, s'étendant jusqu'aux actuels 23 et 25 rue Gramme, était occupée par des hangars datant de 1883. En 1902, le nouveau propriétaire confie le projet de deux immeubles à l'architecte Georges Jacotin (/-1904). Ce dernier, installé dans le 10ème arrondissement et actif entre 1882 et 1900, est notamment l'auteur de l'ancienne faïencerie de Choisy-le-Roi, réalisée en 1892 au n°18 rue de Paradis et inscrite au titre des Monuments historiques. L'immeuble, qui préfigure les caractéristiques de l'architecture HBM, s'étend sur quatre travées le long de la rue de la Croix-Nivert et cinq travées le long de la rue Gramme. Le pan coupé, présente un oriel arrondi intégrant une travée supplémentaire. Au rez-de-chaussée, occupé par des boutiques, s'ouvre une porte cochère à arc en anse de panier donnant accès à une petite cour intérieure. À une date indéterminée, le rez-de-chaussée a été modifié du côté de la rue de la Croix Nivert, avec l'insertion de briques de verre en remplacement des anciennes devantures commerciales. Hormis les consoles et les clefs d'arc en pierre autour des baies, l'ornementation repose sur la polychromie et les jeux de briques du parement de façade. Le premier étage présente un parement en bandes horizontales de briques blanches et rouges alternées. Aux étages supérieurs, sur un parement clair, les briques rouges sont posées de manière à créer des motifs ornementaux au niveau des piédroits et archivoltes des baies en arc surbaissé, des bandeaux et des frises. Un balcon filant, soutenu par une corniche denticulée en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | forte saillie et des consoles glyphées, court le long du cinquième étage. Un comble percé de lucarnes couronne l'édifice. La ferronnerie des garde-corps est sobrement travaillée. L'édifice contigu, correspondant au 23 rue Gramme, est construit simultanément et présente la même façade. Il se distingue du n°25 par une seule interruption en enduit au niveau du mur mitoyen. |
| BP | 6 à 18 rue de Cronstadt | Ensemble de logements sociaux construit par l'architecte Auguste Labussière en 1909 pour la fondation "Groupe des maisons ouvrières" (future fondation de Madame Jules Lebaudy). Elle manifeste l'évolution importante du travail de l'architecte avec l'adoption d'une cour très ouverte sur la rue en rupture avec le plan à cour fermée de l'immeuble de l'avenue Daumesnil (1908). Cette réalisation est aussi contemporaine du projet de la rue de Prague conçu par Nénot pour la fondation Rothschild et manifestement influencé par le succès énorme de cette construction qui est alors publiée dans toute l'Europe. |
| BP | 38 rue de Cronstadt<br>27 rue de Dantzig | Eglise Notre-Dame-de-la-Salette. Une première chapelle fut construite de 1856 à 1858 pour la congrégation des religieux de Saint-Vincent-de-Paul. Le clergé fit agrandir les bas-côtés en 1886. Les vitraux du chœur, dessinés par Léopold Delbecke et réalisés par Jean Gaudin, furent posés en 1932. En 1963 fut édifiée une Eglise destinée à remédier à l'insuffisance de la Chapelle qui fut néanmoins conservée. Cette nouvelle église est l'oeuvre d'Henri Colboc et Jean Dionis du Séjour. Elle est la seule église récente de Paris conçue sur un plan circulaire. Le vaste déambulatoire permet de doubler la capacité de l'église et la toiture en forme de tente renforce l'originalité de l'édifice. |
| BP | 11 rue Daniel Stern | Immeuble à atelier d'artiste<br>Proches de l'ancienne barrière et de l'ancien château de Grenelle, ces ateliers d'artistes furent construits en 1890 au sein d'un îlot d'immeubles formé par le tracé d'origine de la rue Dupleix, devenue en 1907 rue Daniel-Stern, et le prolongement de la rue Viala en 1863, devenue rue Humblot en 1899. Situés à l'origine au n° 49 de la rue Dupleix, les immeubles occupent l'ensemble de la parcelle de plan trapézoïdal, ménageant seulement une petite cour intérieure. S'élevant l'origine sur un simple rez-de-chaussée, ces immeubles sont surélevés en 1931 d'un niveau créant à cette occasion et à chaque étage les grandes verrières flanquant l'entrée, orientées vers le nord. Des châssis de toit sont également créés pour apporter une lumière zénithale. En façade sur rue, la porte d'entrée est encadrée par deux pilastres peu saillants, avec deux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | têtes de lions sur les chapiteaux. L'entablement soutient un cartouche flanqué de volutes au sein duquel est représenté en bas-relief un personnage portant un emblème armorié. De nombreux artistes reconnus lors de différents salons occupèrent les lieux et contribuèrent à la création d'une véritable émulation artistique dans le 15e arrondissement, notamment autour du quartier de Montparnasse. S'installèrent dans cet immeuble en particulier le peintre Georges Dargouge et le sculpteur François Portelette. |
| BP | 7 à 13 rue de Dantzig<br>1 ; 4 à 8 square Léon Guillot<br>1 ; 2 square Marcel Toussaint | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble immobilier achevé en 1933 se trouve à proximité d'anciens abattoirs en activité de 1897 à 1976, à l'emplacement de l'actuel parc Georges Brassens. Il est commandé par la compagnie d'assurances « La France Mutualiste » à l'architecte André Hamayon (1897-1973). Il accueille, au moment de sa mise en service, près de 600 locataires, des boutiques et des bureaux. Cet ensemble se compose de onze corps de bâtiments de huit étages organisés autour de deux squares cruciformes. Quatre bâtiments prennent place autour du square Marcel Toussaint, deux au numéro 7 et deux au numéro 9. Sept bâtiments prennent place autour du square Léon Guillot : deux au numéro 11 et cinq au numéro 13. Ils sont à revêtement de béton peint en blanc. Les façades sur rue des numéros 7 et 9, séparées par l'entrée du square Marcel Toussaint sont symétriques. Le rez-de-chaussée est séparé des étages courants par une simple corniche, des oriels rythment la façade des étages deux à six. Ils s'achèvent par un balcon couvert d'un auvent en béton reprenant la forme de l'oriel au niveau du septième étage. Le huitième étage, en retrait, ménageant un balcon, est couvert d'un toit terrasse. Entre chaque travée d'oriel se trouvent des fenêtres triples. Le numéro 9 comprend deux commerces de part et d'autre de son entrée. Les façades des numéros 11 et 13 sont séparées par l'entrée du square Léon Guillot et sont quasi-symétriques. Elles sont plus longues que les deux façades précédentes dont elles reprennent le vocabulaire avec une organisation légèrement différente. Les travées des extrémités sont traitées en oriels des étages deux à six. Elles encadrent quatre travées de fenêtres dont celles qui jouxtent les oriels sont composées d'une grande et d'une petite fenêtre, excepté pour la travée droite du bâtiment 13. Celui-ci accueille un commerce à droite de l'entrée. L'accès de chaque square est protégé par un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | portail en ferronnerie. La première travée de la façade donnant sur le square Marcel Toussaint est en ressaut, percée d'oculus octogonaux. Les deux premières travées donnant sur le square Léon Guillot sont en saillie, percées de fenêtres rectangulaires. Le décor de l'ensemble des bâtiments est très sobre, la façade étant seulement animée par les oriels. Elle est ornée de moulures sur toute la hauteur de l'allège des fenêtres du sixième étage, d'une fine frise au motif géométrique au niveau du septième étage et équipée de portes et garde-corps en ferronnerie d'origine lui conférant un style Art déco discret. |
| BP | 4 à 4 bis square Desnouettes | Immeuble à atelier d'artiste<br>Situé entre l'ancienne voie ferrée de la Petite ceinture et la porte d'Issy, l'ensemble d'habitations du square Desnouettes, commandé par le comte Stenbock-Fermor, issu d'une famille de la noblesse suédoise, est construit simultanément avec le square en 1913, par les architectes Georges Hardelay (1876-après 1914), A. Noël (/-/) et Pierre Patout (1879-1965). Ce dernier réalisera près de vingt ans plus tard l'immeuble « paquebot » voisin du 3 boulevard Victor, classé au titre des monuments historiques. Les n° 4 et 4bis se distinguent par leur position excentrée et leur physionomie. Enclavé dans une section triangulaire de la parcelle, le corps de bâtiment central est adossé aux immeubles du 15 au 17bis boulevard Victor. Un jardin, dont l'accès a été privatisé en 1951, est aménagé dans l'espace laissé libre ainsi qu'un édicule d'un niveau à la pointe de la parcelle. Similaire dans son élévation de sept étages, l'immeuble du n° 4 et 4bis se distingue des autres numéros du square par le parement de sa façade en pans de bois, rythmé par des éléments en retrait ou en saillie, tels certains balcons liant deux travées. Les grandes baies vitrées horizontales du n° 4, régnant du premier niveau au comble, se développent avec plus d'ampleur que celles visibles sur la façade en avant-corps du 4bis. Elles sont orientées vers le nord, trahissant ainsi la destination d'ateliers d'artistes qui bénéficient d'une lumière blanche, constante et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | homogène. De nombreux peintres, graveurs, sculpteurs, ainsi que le célèbre marionnettiste français Marcel Temporal ont vécu dans cet immeuble. |
| BP | 9 à 21 rue du Docteur Jacquemaire Clémenceau<br>1 à 5 rue Léon Sèche<br>20 rue Léon Lhermitte<br>10 à 12 rue Péclet<br>2 à 2 bis rue Petel. | Immeuble d'habitation -<br>L'ensemble des immeubles occupe l'emprise de l'usine à gaz de Vaugirard, qui fonctionne jusqu'en 1930. Désaffectés, les terrains sont dédiés à la construction de logements à vocation sociale et à la création d'une ceinture verte. Le lotissement est mené entre 1930 et 1935 et conduit à la construction des habitations à bon marché (HBM), du square Saint-Lambert, de l'école Camille-Sée et de commerces aux rez-de-chaussée. Les immeubles présentent six étages carrés sur rez-de-chaussée, surmontés de deux étages sous combles et couverts de toitures en ardoise. Ils sont construits en béton armé, le parement mêlant la brique et l'enduit. Les formes élémentaires des façades, les ornements géométriques et les motifs de fleurs adoptent le style Art déco. Côté square, des façades sont enduites, tandis que des parements de brique accentuent les sixièmes étages, les angles et des lucarnes. Certaines travées de bow-windows, montant du deuxième étage au sixième étage, sont couronnées de loggias équipées de balustrades courbes. Dans l'axe de la porte des 15 et 17 rue du Docteur-Jacquemaire-Clemenceau se trouvent des balcons protégés par des garde-corps à motif géométrique. Les bas-reliefs aux motifs de fleurs et d'animaux ornent des parements des portes d'entrée, des façades des deuxièmes et cinquièmes étages. Sur la rue Petel et sur cour, des parements de brique dominent les élévations, contrastées par des enduits-ciment sur les bow-windows, linteaux, nez de dalles et allèges. Par rapport à l'angle à pan coupé des rues Léon Lhermitte et Pelet, l'angle arrondi des rues Léon-Séché et Petel est animé d'une travée centrale de bow-window. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue du Docteur Roux | Eglise Saint-Jean-Baptiste de la Salle construite entre 1905 et 1908 par l'architecte E. Jacquemin. Elle est l'une des toutes premières églises érigée après la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat de 1905. Sa construction fût donc financée par des dons et souscriptions. Elle est, comme Saint-Honoré-d'Eylau, entourée d'un vaste complexe paroissial (patronage, salles de cours, terrains de jeux) qui témoigne de l'effort entrepris par l'Eglise pour se rapprocher des milieux populaires. L'architecte a dû composer avec la forte déclivité du terrain en implantant un grand escalier en fer à cheval sur la rue. La largeur de la nef, la légèreté des supports ou la simplification des chapiteaux attestent de l'influence des idées modernes mais la comparaison avec Saint-Jean-de-Montmartre souligne le conservatisme formel de Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle. |
| BP | 1 à 3 rue du Docteur Roux<br>38 boulevard Pasteur | Maison d'angle héritage des tracés<br>Les parcelles à l'angle entre le boulevard Pasteur et la rue du Docteur-Roux sont issues du prolongement de la rue Dutot, réalisé à partir de 1884, et destiné à relier l'actuel boulevard Pasteur à la rue des Volontaires. Elles forment un ensemble bâti cohérent à l'angle des voies Docteur Roux et Pasteur avec les constructions des 40 à 42 bd Pasteur. En 1885, l'architecte Jean Bertot (1856-/) réalise au 3 rue du Docteur Roux un pavillon d'habitation et des ateliers d'artistes, d'après les plans élaborés par l'architecte Jean Dabernat (1834-1903).<br>La parcelle au n° 1 de la rue, lotie à la même période, est acquise par la ville de Paris et démolie en 1934 dans le but d'élargir la rue. L'espace laissé vacant se transforme en cour et une annexe d'un niveau est construite et exploitée par le commerce du 40 boulevard Pasteur.<br>Les maisons et ateliers du 3 rue du Docteur-Roux ne font pas fait l'objet de réalignement et conservent leur architecture du XIXe siècle. Les élévations sur rue se composent, à l'est, d'un atelier d'artiste d'un seul niveau qui présente en façade, au-dessus d'un soubassement maçonné, une menuiserie vitrée en partie supérieure et un remplissage en brique en partie inférieure. À côté de l'atelier se dresse un pavillon d'habitation d'un étage carré, couvert en bâtière. La façade sur rue est décorée de bandeaux simples entre les étages, d'une corniche peu saillante et d'encadrement de baie à crossettes. La porte bâtarde conduit sur une cour qui distribue sur une maison du second rang d'un étage qui présente une façade particulière traduisant la présence d'ateliers d'artistes, couverte en appentis, et percée d'un puits d'aération en son centre. Sur le côté Est de la cour est érigée une autre maison d'un étage couverte en appentis également. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 18 à 18 bis rue Dulac<br>30 rue Falguière | Immeuble à ateliers d'artiste<br>Cette parcelle comporte trois immeubles sur la rue Dulac ouverte en 1847. Elle se situe à la limite des barrières de Vaugirard et des Fourneaux, à l'intérieur de la ceinture des Fermiers généraux. L'immeuble à ateliers d'artiste est le premier à être construit, peut-être dès 1846. À cette date, le célèbre sculpteur de statuaire Louis-Joseph Daumas y tient un atelier, tandis qu'il réside au 34 rue Notre-Dame-des-Champs. L'artiste produit des commandes publiques pour plusieurs villes françaises, ainsi que pour l'Argentine et le Chili. Il exécute notamment à Paris un Cavalier romain sur le Pont d'Iéna (1853), la statue de François-Eudes de Mézeray pour le Louvre (1857) et un Saint-Pierre pour Notre-Dame de Paris. Il partage son atelier avec d'autres artistes, tels que le peintre Savinien Petit et le sculpteur Emmanuel Hannaux. L'atelier est occupé par des artistes jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, notamment par le sculpteur Charles-Romain Capellaro qui y décède en 1899. Entre 1901 et 1905, la veuve Daumas y tient une « institution de jeunes filles ». Elle fait bâtir les immeubles au 30 rue Falguière et 18bis passage Dulac. L'école d'aéronautique et de constructions métalliques s'y installe en 1909 et y revient entre 1919 et les années 1930. Le bâtiment du XIXe siècle du 18 rue Dulac se compose en rez-de-chaussée de trois hautes baies en plein cintre, fermées par des menuiseries en bois et vitrées en imposte. Les cintres et le haut des piliers sont décorés de moulures formées de trois bandes. Au-dessus du premier étage se tiennent les ateliers, éclairés par deux grandes verrières disposées sur un haut brisis. Les étages sont soulignés par des bandeaux formant larmier.<br>Le bâtiment d'angle au 18bis rue Dulac et celui au 30 rue Falguière sont tous deux construits en 1908 par l'architecte Henri Verhaeghe (1854- post 1914). Bien que conçus selon le même répertoire stylique, les deux architectures se distinguent, notamment par la différence des niveaux d'élévation. Le bâtiment d'angle ne dispose que de deux niveaux d'élévation soulignés par un large bandeau entre les deux étages formant larmier et d'une corniche moulurée.<br>Le bâtiment du 30 rue Falguière surplombe d'un étage son voisin. Au-dessus de la porte d'entrée, répond, aux étages un trumeau, flanqué d'une rangée de fenêtres sur chaque côté et surmontée en partie supérieure d'une petite fenêtre ouverte sous une toiture en bâtière. À droite de l'entrée, l'architecte propose la disposition inverse. Ainsi, aux deux baies du rez-de-chaussée répondent aux étages de larges fenêtres. Cette travée est encadrée d'un chaînage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 10 à 18 place Dupleix | Équipement public - Ancienne caserne de pompiers – 10 à 18 place Dupleix. Les bâtiments sur rue sont protégés pour motifs architectural, historique et culturel.<br>Cet ensemble est constitué des deux pavillons d'entrée de l'ancienne caserne Dupleix, remplacée dans les années 1990 par une vaste zone d'aménagement concerté (ZAC). La caserne est construite sur le site de l'ancien « château de Grenelle » datant du XIIIe siècle et dépendant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Le château est acheté en 1751 par l'École royale Militaire et devient le bureau d'étude de l'architecte Ange-Jacques Gabriel (1698-1782). Transformé en poudrerie en 1794, le bâtiment est victime d'une explosion la même année, entraînant des dégâts considérables sur le site et ses alentours. La poudrerie continue toutefois de fonctionner jusqu'en 1820. C'est en 1860 que le site est transformé en caserne. En 1990, elle est remplacée par un nouvel ensemble d'immeuble et de jardin dans le cadre de la ZAC. Seuls les deux pavillons d'entrée sont conservés. Il s'agit de deux immeubles jumeaux élevés de deux étages – dont un mansardé – sur rez-de-chaussée et soubassement en pierre meulière. De plan rectangulaire, ils s'étendent sur cinq travées de long et trois de large, alignées sur la rue. Les angles sont ornés de chaînes alternant brique et pierre, dont le motif est repris aux encadrements des baies. Un bandeau maçonné sépare le premier niveau du deuxième, tandis qu'une corniche moulurée à modillons marque la jonction entre le mur et la couverture. La couverture d'ardoise est percée de lucarnes en zinc alignées sur les travées. Elles sont ornées de volutes et d'un fronton triangulaire mouluré. Les deux pavillons sont reliés par une grille articulée autour de deux pilastres qui reprennent le motif du chaînage d'angle en brique et pierre. Sur sa façade donnant sur le jardin Nicole de Hautecloque, le pavillon de droite se voit doté d'une loggia en béton et d'une aile en retour lors de l'aménagement des années 1990. Cet ensemble de deux pavillons d'entrée constitue un témoignage de l'architecture militaire du XIXe siècle à Paris. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | Place Dupleix | Élément particulier - Architecture de square et parc – place Dupleix, 75015. Le kiosque à musique est protégé pour motif historique et culturel.<br>Le projet d'aménagement d'un square sur la place Dupleix, porté dès 1897 par le conseiller municipal Ernest Moreau, n'est réalisé qu'en 1921, sous l'impulsion du service des édifices et promenades et jardins de la ville de Paris. À sa direction, l'architecte Jean-Camille Formigé (1845-1926) poursuit l'œuvre d'aménagement urbain engagée par son prédécesseur Adolphe Alphand (1810-1878) sous l'administration haussmannienne, puis sous la Troisième République.<br>Le kiosque à musique est édifié au centre de la place Dupleix en 1911, alors plantée d'une double rangée périphérique de marronniers. Elle appartient au projet de construction de onze kiosques identiques, dessinés par l'architecte Formigé pour les places et squares des arrondissements périphériques de Paris. Leur construction est réalisée par la maison Laforge & Cie. Ces édicules servent aux rassemblements sociaux et conviviaux pour les riverains, tout en assurant la diffusion de la musique militaire et l'ordre qu'elle incarne.<br>Pièce centrale du square Franck-Bauer, le kiosque à musique repose sur un piédestal en moellon, de plan octogonal, accueillant une scène que protège une grille périphérique. Ce socle héberge un local semi-enterré, accessible par des marches situées derrière la scène. Huit colonnes en fonte pleine, disposées aux angles, soutiennent un dôme polygonal surbaissé. La charpente en bois, dont la fonction acoustique est essentielle, est constituée de pannes, traverses, chevrons, voliges et clé de voûte pendante. Une frise à barreaux solidarise la périphérie de cette structure. La couverture est revêtue de feuilles de zinc et est ornée, en partie sommitale, d'un lanterneau en zinc écaillé, surmonté d'une pomme de pin.<br>Des onze kiosques à musique dessinés par Formigé et construits en 1910 à Paris, plusieurs subsistent en 2022 : sur la place de la Nation (11e), la place d'Italie (13e), la place Dupleix (15e), le square Necker (15e), le square des Épinettes (17e), le square Carpeaux (15e) et le square Édouard-Vaillant (20e). Ceux des places du Commerce, de Vaugirard et du square Violet sont de facture identique. |
| BP | 29 rue Dupleix<br>4 à 12 place du Cardinal Amette | Eglise Saint-Léon construite en 1924-1933 par l'architecte Emile Brunet, disciple de Vaudremer. Mis au concours en 1913, les travaux ne commencèrent qu'après le conflit en 1924. La nef et les bas-côtés furent inaugurés en 1926, le sanctuaire et ses annexes en 1930, et l'Eglise, y compris la façade et le clocher, en 1933. Sur |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | une base en pierre, la structure en béton est revêtue d'une brique claire provenant de Caen. Des appareillages variés en modulent la tonalité, entrecoupés de galons en briques orangées de Dizy. La couverture est en tuile à côtes de Saint-Romain. |
| BP | 2 à 16 rue Edmond Roger<br>62 rue Violet<br>65 à 65 ter rue des Entrepreneurs | Ensemble immobilier - HBM - . Protection pour motifs architectural, historique et culturel, caractéristiques des constructions à vocation sociale de l'entre-deux-guerres et formant un ensemble cohérant avec l'ensemble des 1 à 11 rue Edmond Roger.<br>Construits vers 1929, dans le quartier de Grenelle, ces habitations à bon marché (HBM) sont commandées par la Séquanaise Capitalisation aux architectes Louis Plousey (1880-1936) et Urbain Cassan (1890-1979) à une période où la demande de logements est pressante. Ces immeubles présentent des plans en peigne, qui ouvrent sur des cours semi-ouvertes, permettant à l'air de circuler et à l'éclairage de pénétrer dans les logements. Édifiés sur sept étages, les bâtiments en briques polychromes se composent d'un rez-de-chaussée en pierre de taille et brique, d'un premier étage où débute la saillie des bow-windows, de quatre étages carrés, d'un étage attique et d'un dernier niveau sous comble. Les premiers et cinquièmes étages sont soulignés par des jeux de calepinage et des baies à linteaux droits faussement cintrés. Les façades sont rythmées par les bow-windows en pierre de taille, surmontées de loggia à colonnes aux sixièmes étages. Les angles à pans coupés, destinés à être visibles de loin, sont plus travaillés, tout comme les parties hautes des immeubles. Les garde-corps sont ornés de motifs qui évoquent le style Art déco. L'inscription « UAP », pour l'union des assurances de Paris, est estampillée sur chaque façade.<br>Les façades des n° 10 à 14 sont édifiées sur un rez-de-chaussée en pierre ; le premier étage est orné de calepinages de briques polychromes formant des motifs géométriques, alors que les niveaux au-dessus sont plus discrets. Le sixième étage est surmonté de balcons couverts à toitures débordantes, maintenus par des piliers au niveau des bow-windows et des angles. Les entrées des habitations sont dotées de portes à double battant en V. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 11 rue Edmond Roger<br>64 à 66 rue Violet<br>3 à 5 place Violet | Immeubles d'habitation<br>Construits vers 1929, dans le quartier de Grenelle, ces habitations à bon marché (HBM) sont commandées par la Séquanaise Capitalisation aux architectes Louis Plousey (1880-1936) et Urbain Cassan (1890-1979) à une période où la production d'HBM est exponentielle.<br>Les bâtiments sont disposés en peigne, qui génère des cours semi-ouvertes, et est en carré ménageant une cour fermée. Édifiés sur sept étages, les bâtiments sur la rue Violet sont décorés en parement de briques polychromes. Ils se composent d'un rez-de-chaussée en pierre de taille et brique, d'un premier étage où débute la saillie des bow-windows, de quatre étages carrés, d'un étage attique et d'un dernier niveau sous comble. Les premiers et cinquièmes étages sont soulignés par des jeux de calepinage et des baies à linteaux droits faussement cintrés. Les façades sont rythmées par les bow-windows en pierre de taille, surmontées de loggia à colonnes aux sixièmes étages. Les garde-corps sont ornés de motifs qui évoquent le style Art déco.<br>L'inscription « UAP », pour l'union des assurances de Paris, est estampillée sur chaque façade. Les angles à pans coupés, destinés à être visibles de loin, sont plus travaillés, tout comme les parties hautes des immeubles.<br>Les façades sur la rue Edmond Roger sont édifiées sur un rez-de-chaussée en pierre ; le premier étage est orné de calepinages de briques polychromes formant des motifs géométriques, alors que les niveaux supérieurs sont plus sobres. Le sixième étage est surmonté de balcons couverts à toitures débordantes, maintenus par plusieurs piliers au niveau des bow-windows et des angles. Les entrées des habitations sont dotées de portes à double battant en verre et fer forgé, orné de l'initiale « S » et surplombées de cartouches à volutes et feuillages. |
| EPP | 57 à 71 rue de l'Eglise (square Violet) | Élément particulier - Architecture de square et parc – Le kiosque à musique est protégé pour motif historique, culturel et architectural.<br>Tout comme la place Violet, la rue Violet et la villa Violet, le square est nommé en l'honneur de l'élu local et promoteur immobilier parisien Léonard Violet (1791-1881), l'un des créateurs du lotissement Violet, qui a profondément transformé le secteur de la rive gauche où est situé le square. Le square est créé en 1876 à l'emplacement du parc de l'hôtel particulier Violet.<br>Deux statues qui la décorent sont réquisitionnées pour leur métal et fondues en 1942, durant l'Occupation :<br>Le projet est réalisé par Jean-Camille Formigé (1845-1926), architecte du service des édifices et promenades et jardins de la ville de Paris, qui poursuit depuis 1885 |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'œuvre d'aménagement urbain entamée par son prédécesseur Adolphe Alphand (1810-1878) sous l'administration haussmannienne, puis sous la Troisième République. L'architecte édifie une petite guérite de gardien en pan de bois sur soubassement de briques de plan rectangulaire et surmontée d'une couverture en zinc à deux pentes. Le kiosque à musique est quant à lui construit en 1911 et fait partie d'un projet de construction de onze kiosques identiques, dessinés par Formigé pour les places et squares des arrondissements périphériques de Paris. Leur construction est assurée par la maison Laforge & Cie. Ces édicules servent aux rassemblements sociaux et conviviaux pour les riverains, tout en assurant la diffusion de la musique militaire et l'ordre qu'elle incarne. Le kiosque à musique repose sur un piédestal en brique et béton, de plan octogonal, accueillant une scène que protège une grille périphérique. Ce socle héberge un local semi-enterré, accessible par des marches situées derrière la scène. Huit colonnes en fonte pleine, disposées aux angles, soutiennent un dôme polygonal surbaissé. La charpente en bois, dont la fonction acoustique est essentielle, est constituée de pannes, traverses, chevrons, voliges et clé de voûte pendante. Une frise à barreaux solidarise la périphérie de cette structure. La couverture est revêtue de feuilles de zinc et est ornée, en partie sommitale, d'un lanterneau en zinc écaillé, surmonté d'une pomme de pin. Des onze kiosques à musique dessinés par Formigé et construits en 1911 à Paris, plusieurs subsistent en 2022 : sur la place de la Nation (11e), la place d'Italie (13e), la place Dupleix (15e), le square Necker (15e), le square des Épinettes (17e), le square Carpeaux (15e) et le square Édouard-Vaillant (20e). Ceux des places du Commerce, de Vaugirard et du square Chérioux sont également de facture identique. |
| BP | 10 à 18 rue Emeriau | École<br>Adossé à la dalle du Front de Seine et appartenant au secteur de rénovation de Beaugrenelle, le groupe scolaire Émeriau a été réalisé par l'architecte Paul le Cacheux (né en 1931) entre 1978 et 1982. L'accès principal se situe au deuxième et dernier étage de l'école, directement sur la dalle, alors que les cours de récréation se trouvent au niveau de la rue Émeriau. L'architecte organise cet ensemble en U composé d'une aile dédiée à l'école maternelle, d'une autre à l'école primaire et fermé par un petit bâtiment isolé le long de la rue Émeriau. Le bâtiment à toit-terrasse se compose d'un emboîtement de volumes octogonaux pour constituer un ensemble à redents à larges baies favorisant la luminosité, tout en protégeant du vent. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Des patios permettent d'apporter encore davantage d'éclairage naturel. Si l'école se démarque dans sa volumétrie de la verticalité des tours environnante, elle met à l'honneur des matériaux bruts comme les panneaux de béton moulé, la brique de Vaugirard, l'aluminium ou le verre qui dialoguent avec ceux des immeubles de grande hauteur. Des marronniers et un bac de terre maçonné orné de briques garantissent la végétalisation de la cour. |
| BP | 136 avenue Émile Zola | Remarquable immeuble de rapport Art Nouveau élevé par l'architecte Joachim Richard en 1911. La façade en pierres de taille appareillées présente un mouvement ondoyant articulé par les travées. Le décor est également remarquable : guirlandes à motif de vigne encadrant une porte d'entrée surmontée d'un mascaron féminin. Le thème de la vigne est repris sous le bandeau du premier étage. Beau motif de tournesol en grès flammés de Gentil et Bourdet dans des tons vert-de-gris ornant les allèges de chaque fenêtre et la frise sous le balcon filant du sixième étage. Garde-corps Art Nouveau. Les sixième et septième étages (en retiré pour le dernier) ont un revêtement en briques beiges et vernissées savamment agencées. Il s'agit d'un exemple rare et peu connu d'Art Nouveau où la finesse du décor répond au mouvement de la façade dans une conception d'ensemble du rôle de l'architecte-artiste selon la théorie en vogue vers 1900. |
| BP | 56 à 58 avenue Émile Zola<br>16 à 18 villa Saint-Charles | Immeuble d'habitation<br>La résidence Charzola est construite entre 1957 et 1959 par l'architecte Fernand Pouillon (1912-1986). Conçu à l'origine comme un immeuble de bureaux, probablement de type à plateau ouvert, le projet est rapidement converti en un immeuble d'habitation, les promoteurs n'ayant pas obtenu les autorisations nécessaires pour réaliser des bureaux. Cette adaptation témoigne de la polyvalence des immeubles construits dans les années 1950, notamment par le choix d'un plan libre soutenu par des poteaux, qui autorise différents usages. L'édifice accueille 93 logements et s'élève sur dix étages, les trois derniers se plaçant en retrait par rapport à l'alignement, formant des gradins très en usages dans les années 1950. La façade sur rue est revêtue de bandeaux en pierre dure, matériau très souvent utilisé par Fernand Pouillon. Les allèges sont particulièrement basses ce qui permet d'apporter davantage de lumière aux logements. Côté jardin, l'immeuble repose sur un socle rythmé de poteaux et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | baies. Son dernier étage est également en retrait de la façade. |
| BP | 91 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de type faubourg et de bonne tenue intégré dans une séquence homogène avec faibles pentes de toit. |
| BP | 93 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de type faubourg et de bonne tenue intégré dans une séquence homogène avec faibles pentes de toit. |
| BP | 95 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de type faubourg et de bonne tenue intégré dans une séquence homogène avec faibles pentes de toit. |
| BP | 97 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de type faubourg et de bonne tenue intégré dans une séquence homogène avec faibles pentes de toit. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 99 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de 1827 ayant conservé sa volumétrie d'origine qui contraste avec ses voisins et marque l'entrée de la rue et la place Etienne Pernet. |
| BP | 101 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence homogène avec faibles pentes de toit et combles sur la rue du Commerce. |
| BP | 103 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment intégré dans une séquence variée des hauteurs, les garde-corps ont été conservés. |
| BP | 105 rue des Entrepreneurs | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence variée des hauteurs, modénature et persiennes escamotables conservées. |
| BP | 109 rue des Entrepreneurs | Immeuble de rapport construit par les architectes Gaston et Juliette Tréant-Mathé en 1938-1939. De chaque côté du bâtiment, les bow-windows calent la composition et contribuent à l'éclairage des deux appartements de chaque étage (un deux pièces et un trois pièces, avec salle de bains et cuisine), le recentrage au sixième, puis un septième étage couronnant l'édifice. Les architectes avaient en outre prévu une buanderie et une grande salle commune en sous-sol pouvant servir de salle de jeux pour les enfants. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 90 rue des Entrepreneurs | Immeuble héritage des tracés<br>La rue des Entrepreneurs a été ouverte dans le cadre du lotissement de la plaine de Grenelle créé en 1824 par les conseillers municipaux de l'ancienne commune de Vaugirard Jean-Baptiste-Léonard Violet et Letellier. Les deux lotisseurs acquièrent environ 105 hectares de terrains provenant de l'ancienne Grande Ferme de Grenelle, située de l'autre côté de la barrière des Fermiers généraux, devenue bien national à la Révolution. Ces terres inondables n'avaient été que peu urbanisées, jusqu'à ce que les lotisseurs sécurisent les bords du fleuve. Ce lotissement est le plus vaste ouvert dans la capitale. Il procède d'un plan très structuré, pensé dans une logique saint-simonienne d'organisation de la cité : l'artisanat et l'industrie sont implantés à l'ouest, du côté du fleuve, d'où sont acheminés les matériaux de construction. Ce secteur était relié par la rue des Entrepreneurs filant en direction de l'est, où sont regroupées les activités commerciales autour de la rue du Commerce, et spirituelles, autour de la rue de l'Église et du Théâtre. Des maisons bourgeoises, pensées comme de petits hôtels particuliers, sont créées en marge de la rue Violet, quand les immeubles de rapport destinés aux logements des travailleurs sont édifiés en bordure des autres voies.<br>L'immeuble qui s'élève au 90 rue des Entrepreneurs procède de cette histoire. Alors que de nombreux biens ont été reconstruits à des périodes différentes entre la fin du XIXe et la seconde moitié du XXe siècle, ce bâtiment est parvenu jusqu'à nous dans son élévation et son organisation d'origine. Sa façade enduite de quatre travées, s'élevant sur trois étages carrés et sa toiture à faible comble, est caractéristique de l'architecture vernaculaire du bassin parisien. |
| BP | 13 à 21 rue Ernest Renan | Immeubles de rapport réalisés en 1893-1894 par l'architecte Henri Ragache et le constructeur Pierre-Alexis Valleron. Cette série d'immeubles néo-haussmanniens sont issus d'un lotissement réalisé par l'une des agences les plus importante de la Belle-Epoque (Ragache-Storets) et se distinguent par leurs bow-windows à armatures métalliques. Le lotissement lui-même, bien que d'initiative privé et issu d'un terrain acquis à la société Hachette par la veuve d'un riche financier Mme Pannier, devait dès l'origine être desservi par une rue cédée à la Ville de Paris et établie suivant ses prescriptions. Immeuble publié in Claude Mignot, Grammaire des immeubles parisiens, éd. Parigramme 2004 |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 42 rue Falguière | Ancienne maison de deux étages carrés sur rez-de-chaussée de caractère villageois. Les bâtiments sont disposés en équerre autour d'une petite cour à laquelle on accède à travers un porche très simple percé dans un mur de clôture. L'aile droite de l'ensemble a probablement été amputée par la construction voisine. |
| BP | 66 rue Falguière | Immeuble de rapport construit en 1913-1914 par l'architecte Ernest Billecocq. Situé en proue à l'angle de deux rues, l'immeuble préfigure la ligne générale de l'architecture transatlantique des années 20. L'immeuble est en brique, avec deux bandeaux en damier sous les balcons des deuxième et sixième étages, et deux motifs - que l'on pourrait croire de marqueterie - de part et d'autre de l'angle. |
| BP | 16 rue des Favorites | Bureau central des chèques postaux construit en 1932-1935 par l'architecte Michel Roux-Spitz. La façade sur rue et le grand hall du tri couvert par une verrière à armature en béton sont des réalisations exemplaires de la modernité architecturale dans la vision empreinte de classicisme de Roux-Spitz. |
| BP | 71 à 75 avenue Félix Faure | Crèche de l'Espérance œuvre de la fondation Maria Chauvière. Le bâtiment sur rue en meulière qui date de 1910 est toujours en fonction. |
| BP | 74 à 74 bis avenue Félix Faure | Immeuble d'habitation<br>L'immeuble est situé à la charnière de deux séquences urbaines, matérialisée par le n° 72. D'un côté, les ensembles bâtis sont de gabarit haussmannien ou correspondent au règlement de 1902 ; de l'autre, le tissu devient plus hétérogène et la continuité d'alignement est rompue par des immeubles plus récents. Le bâtiment est composé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et résulte de la surélévation de deux étages réalisée par l'architecte Pierre Robuchon (/-/) et l'entrepreneur Ronchino en 1928 sur une maison d'un étage datant de 1902. Sur la rue, la façade et la toiture sont marquées par une lucarne à demi-croupe débordante au niveau du comble. À l'arrière se trouvait une autre maison à l'architecture comparable, séparée par un jardinet, qui à disparu à partir de 2013. |
| EPP | 26 rue Fondary | Deux devantures commerciales élément particulier protégé. L'immeuble de rapport d'angle à pan coupé est construit en 1855. Son rez-de-chaussée se compose d'une devanture en trois parties dont deux en applique en bois traditionnel du côté de la rue Fondary et d'une autre en mosaïque. De type-cadre et en coffrage de bois, elles se composent d'un soubassement, de vitrines, de portes avec impostes, d'un bandeau filant et d'une corniche moulurée. La devanture accolée au n°28, large de deux travées, est flanquée de piédroits qui s'ouvrent pour ranger les ais. La seconde, large de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | cinq travées, dispose de piédroits peints moulurés et d'un bandeau où figurent les mentions « manutention - boulangerie - pâtisserie ». Le décor extérieur est typique des boulangeries de la fin XIXe - début XXe siècle. En effet, les scènes sont similaires à celles présentes sur la devanture de la boulangerie située au 13 rue Malher dans le 4e arrondissement. Deux gerbes de blé, un moissonneur et une semeuse encadrent les portes d'entrée. Ces derniers se tiennent debout sur des chapiteaux composés de paysages. Un moulin à vent et un autre à eau y sont représentés. L'ensemble est orné d'iris qui font écho au courant Art nouveau. Jusqu'en 2021, le seuil de la porte était orné de carreaux de ciment. |
| BP | 61 rue Fondary | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Volumétrie et pan coupé d'origine (1827), communs au lotissement de Grenelle. |
| BP | 3 rue François Mouthon | Immeuble en brique et ciment construit dans le cadre du lotissement de la propriété du « château des deux girouettes » réalisé dans les années 1930 par M. Pélissier. Deux oriels cintrés animent la façade de cet immeuble dont l'entrée est marquée par un arc en plein-cintre sans piedroits. |
| BP | 7 rue François Mouthon | Immeuble en brique et ciment construit dans le cadre du lotissement de la propriété du « château des deux girouettes » réalisé dans les années 1930 par M. Pélissier. Le traitement de la façade est remarquable pour sa composition générale et ses détails d'exécution (fenêtres d'angle, recherche d'un décor géométrique dans la mise en œuvre de la brique). |
| BP | 8 rue François Mouthon | Immeuble de style « paquebot » construit dans le cadre du lotissement de la propriété du « château des deux girouettes » réalisé dans les années 1930 par M. Pélissier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 rue Frémicourt | Équipement sportif - Halle - 8 rue Frémicourt, 75015.<br>Toute la parcelle est protégée pour motifs historique, culturel et architectural.<br>La parcelle a une vocation artisanale depuis le milieu du XIXe siècle et accueille l'établissement d'un négociant en grains et fourrage jusqu'au début du XXe siècle. Propriétaire également des n°10 et 10bis de la même rue, il possède plusieurs écuries, magasins et logements au n°8. C'est probablement lui qui fait reconstruire le grand hangar à grains après un incendie dévastateur en 1907. Ce dernier, appartenant à la typologie de la halle de marché, est représentatif de l'architecture industrielle du début du XXe siècle qui utilise de la brique, le verre et l'acier. La mise en œuvre de la brique permet ici un décor polychrome varié. À l'alignement, la façade symétrique se compose de trois niveaux, et de cinq travées réalisées en brique claire avec plusieurs châssis vitrés et séparées par quatre poutres métalliques. Seule la travée centrale est entièrement en brique. Le décor est réalisé avec des briques vernissées vertes positionnées pour former des losanges et autres motifs géométriques. Au centre, quatre fleurs, et deux de part et d'autre, sont faites en terre cuite vernissée. En 1924, sont installés les établissements Lahaiville, une société d'automobiles et de garage qui perdure au moins jusque dans les années 1980 avec la marque du concessionnaire Jean Murit. La devanture du rez-de-chaussée est entièrement refaite en 2017 lors de l'aménagement d'un club de sport. Un fronton rectangulaire préexistant à usage de bandeau commercial surmonte l'entrée principale. En 2023, il porte l'inscription « Le Gymnase Club » en carreaux de céramique, probablement réalisés dans les années 1990. |
| BP | 1 à 2 villa Gabriel | Immeuble à atelier d'artiste<br>Dans une voie privée ouverte sur la rue Falguière, anciennement rue des Fourneaux, se trouve un ensemble de bâtiments élevés sur un à trois étages. Si les plus anciennes constructions semblent remonter à 1864, une série d'ateliers d'artistes est construite en 1894. L'impasse a également abrité des logements, des magasins, des hangars, des ateliers de menuiserie ou d'ébénisterie et un lavoir, démoli en 1935. En fond d'impasse, plusieurs immeubles possèdent des façades en briques polychromes avec décors en céramique. De larges baies d'ateliers occupent les rez-de-chaussée et une partie des étages. Si les ateliers ont subi de nombreuses transformations, notamment en 1962-1963 après l'effondrement partiel d'un immeuble, ils conservent pour la plupart leur emprise et leur apparence initiales. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 rue Gager-Gabillot | Maison en meulière d'un étage sur rez-de-chaussée et entresol, construite vers 1910 comprenant un grand atelier de sculpteur à rez-de-chaussée. Séguin puis Emile Gilioli, y ont vécu et travaillé. |
| BP | 90 boulevard Garibaldi<br>1 passage des Charbonniers | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment est réalisé en 1890 par les architectes Charles Peigniet (1834-1894), architecte du théâtre Montparnasse, et Louis Arthur Marnez (1856 - 1950) pour le peintre Paul Joseph Lucas. Situé à l'angle du boulevard Garibaldi et du passage des charbonniers, cet immeuble sur cave est composé d'un rez-de-chaussée accueillant une boutique et d'un premier étage comprenant un appartement et un atelier. L'ensemble est couronné par deux ateliers. Sur deux étages identiques, ces ateliers percés par de larges baies vitrées orientées vers le nord ont été mis à la location dès 1897 comme en témoigne une annonce parue dans le « Journal des artistes ». Nombreux sont les artistes qui ont travaillé et séjourné dans cet immeuble au début du XXe siècle, notamment la sculptrice Gabrielle-Jeanne Bedell-Brichard et les peintres Charles Hippolyte Desmarquais, Charles-Louis Kratké, ainsi que Jeanne Granes-Derouard. Plusieurs sources datant des années 1930 indiquent également la présence de l'école secondaire de Breteuil à cette adresse. La façade principale sur le boulevard est réalisée en pierre avec des allèges en brique. Les larges baies vitrées structurées par un linteau métallique sont soutenues par deux colonnes métalliques en façade. |
| BP | 29 à 31 rue Georges Pitard | Immeuble à atelier d'artiste<br>La rue, rebaptisée Georges-Pitard en 1946, est ouverte en 1863 sous le nom de rue Jeanne, près de l'ancienne porte de Vanves, dans le quartier de Vaugirard. Située à proximité du chemin de fer qui reliait à l'origine Paris à Versailles, elle fait l'objet en 1962, dans le cadre des grands travaux du futur quartier Maine-Montparnasse, d'une vaste campagne de rénovation urbaine, menée par la Compagnie parisienne de chauffage urbain. De nombreuses maisons insalubres sont détruites et leurs occupants relogés. Subsistent, au milieu de hautes constructions, les ateliers d'artistes, construits en 1878 au n°29 par l'architecte C. Le Nain (/-/) et l'entreprise Marsaud, domiciliée 18 rue Jeanne. Occupée un temps par un service de voituriers, alors propriété de la famille Géniot, la parcelle est rachetée par la famille Bordier, d'origine normande, à la fin du XIXe siècle. Y sont vendus des produits fermiers, notamment des œufs et du beurre. A l'origine, le terrain est aménagé de plusieurs corps de bâtiments formant un plan en U et ménageant une cour. Derrière l'immeuble d'habitations construit en R+1, un hangar, aujourd'hui |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | disparu, faisait face à un second hangar, surélevé de deux niveaux et prolongé jusqu'à la rue au début des années 1960, à l'image des ateliers en fond de parcelle, qui accueillirent des artistes à partir des années 1920. Sur ces deux bâtiments, des verrières zénithales sont installées. À l'instar des ateliers mitoyens du n°32, rue Alphonse-Bertillon, ils présentent des façades à pans de bois, inspirées de l'architecture normande, rappelant l'origine de la famille Bordier. Parmi les artistes ayant exercés à cette adresse, les peintres Albert Huyot et Marcelle Ackein connurent un certain succès, en participant notamment au premier Salon des Tuileries de la fin des années 1930 jusqu'au milieu des années 1940, et contribuèrent à la création d'une véritable émulation artistique dans le quartier de Montparnasse. |
| BP | 1 à 3 rue Gerbert<br>111 rue Blomet | Maison et pavillon sur jardin datant du XIXe siècle sur rez-de-chaussée. Au n°109, maison bourgeoise mono-familiale de la fin du XIXe siècle en retrait d'alignement, dégageant une cour sur la rue. L'ornementation est sobre : corniches, frontons plats surmontant les fenêtres, chaînes de refends encadrant la façade. Au n°1 de la rue Gerbert, pavillon d'angle d'aspect néoclassique, présentant une façade composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Modénature sobre : chaînes de refends encadrant la façade et la fenêtre centrale, corniches. Son implantation témoigne d'un édifice sans doute antérieur à l'urbanisation de ce quartier de l'ancien village de Vaugirard placé sur l'ancien chemin rural dit de Blomet ou des Bruyères. C'est au 8 rue Carcel que Paul Gauguin vécut de 1880 à 1884. |
| BP | 135 boulevard de Grenelle | Poste électrique<br>La sous-station électrique de La Motte-Picquet est construite en 1905 par l'architecte Paul Friesé (1851-1917) et sert jusqu'en 1964 à alimenter les stations des lignes 5, 6 et 8 du métropolitain, en courant continu à basse tension. Dès 1902, la compagnie du métropolitain parisien s'engage dans la construction de stations de transformation pour alimenter les nouvelles lignes de son réseau, car la distribution de l'énergie dans Paris devient insuffisante. Paul Friesé est nommé à la tête de ces projets de construction de sous-stations électriques dans Paris. L'usine d'électricité construite au 135 boulevard de Grenelle occupe une superficie de 406 m². Élevée sur trois niveaux et présentant une division verticale tripartite, sa façade est caractéristique de la typologie des sous-stations électriques construites par |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Friesé. Sa structure porteuse en fer et son remplissage en brique permettent de libérer une surface maximale au sol et de larges baies pour bénéficier d'un éclairage naturel et d'une aération optimale, le matériel dégageant beaucoup de chaleur. Chaque travée de la façade est terminée par une baie à arc surbaissé, dont deux présentent encore des auvents. Le hangar accueillait au rez-de-chaussée la salle des machines et la salle des accumulateurs au premier étage. Cette sous-station appartient au type architectural de l'ensemble des sous-stations d'électricité du métropolitain, comme les sous-stations Opéra ou Temple. Elle devient un local de service de la RATP dans les années 2000. |
| BP | 65 boulevard de Grenelle<br>4 rue Humblot | Immeuble de logements ouvriers construit en 1889 par l'architecte Wilbrod Chabrol, pour la Société Philanthropique de la fondation Heine. Achevé peu après l'immeuble situé 45 rue Jeanne d'Arc, il présente les mêmes caractéristiques de dépouillement dans le traitement des façades et de sobriété dans la mise en œuvre de la brique. |
| BP | 55 à 63 quai de Grenelle<br>2 à 10 rue du Théâtre<br>10 à 20 rue Robert de Flers<br>1 à 9 rue Gaston de Caillavet. | Tour Totem - Protection pour motifs historique, culturel et architectural.<br>La tour Totem est construite entre 1976 et 1979 par les architectes Michel Andrault (1926-2020) et Pierre Parat (1928-2019) pour la société de promotion immobilière Capri. Ces architectes sont distingués en 1984 et 1985 par le Grand Prix national de l'Architecture et la médaille d'or de l'Académie d'Architecture. Leur production se caractérise par une approche très sculpturale, comme en témoignent le Palais Omnisport de Paris Bercy en 1983 ou la Tour Totem, qui est l'une des réalisations les plus marquantes du duo d'architectes. Le projet est réalisé dans le cadre de l'aménagement du Front de Seine, l'une des opérations d'urbanisme majeures des trente glorieuses à Paris, dont les plans initiaux sont réalisés par Raymond Lopez (1904-1966) et poursuivis après sa mort par Michel Proux (né en 1932). Il s'agit de l'une des dernières tours construites sur la dalle. Sa structure déportée à l'extérieur permet de soutenir des blocs vitrés accueillants des logements disposés en étoile autour du noyau central. Cet immeuble exceptionnel façonne l'image du quai de Grenelle, à la fois par sa taille de plus de 100 mètres de haut et son esthétique atypique, s'inspirant des métabolistes japonais, qui lui ont valu d'être labellisé « Architecture contemporaine remarquable » en 2018. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 61A quai de Grenelle<br>3A rue Gaston de Caillavet | Tour Nikko - . Toute la parcelle est protégée pour motifs historique, culturel et architectural.<br>La tour est réalisée en 1976 par les architectes Julien Penven (né en 1926) et Jean-Claude Le Bail (née en 1929) pour le groupe hôtelier Nikko appartenant à la compagnie Japan Airline. Les architectes sont associés à Pierre Paulin (1927- 2009) pour la réalisation du mobilier et de la décoration des halls et des restaurants. Penven et Le Bail s'illustrent notamment dans la réalisation d'une autre tour iconique du front de Seine, la tour Cristal en 1990. Le projet de l'Hôtel Nikko est réalisé dans le cadre de l'aménagement du Front de Seine, l'une des opérations d'urbanisme majeures des trente glorieuses à Paris dont les plans initiaux sont réalisés par Raymond Lopez (1904-1966) et poursuivis après sa mort par Michel Proux (né en 1932). Il s'agit de l'une des tours les plus marquantes du front de Seine. Elle se démarque par sa façade moderne, composée de 31 étages recouverts de 1068 panneaux d'aluminium peints de rouge autour de fenêtres fixes à cadres noirs en forme d'écran de télévision, dont la forme est caractéristique des années 1960-1970. En 2001, l'Hôtel Nikko est racheté par le groupe Accord qui réalise de nombreux travaux intérieurs pour supprimer le style japonisant. Puis en 2003, l'hôtel devient le « Novotel Paris Tour Eiffel ». Cet immeuble exceptionnel façonne l'image du quai de Grenelle, à la fois par sa taille de 100 mètres de haut et son esthétique atypique, aux façades en aluminium rouge, qui lui ont valu d'être labellisé « Architecture contemporaine remarquable ». |
| BP | 77 rue Henry Farman<br>26 rue du Colonel Pierre Avia<br>1 à 7 boulevard des Frères Voisin<br>31 à 35 boulevard Gallieni | Établissement de loisirs - Parc Suzanne Lenglen<br>Le parc Suzanne Lenglen est ouvert en 1977 sur l'ancienne plaine de Vaugirard, qui fut un champ de manœuvre militaire, puis, au début du XXe siècle, un terrain d'envol pour les premiers aviateurs. Le parc est réalisé par Jacques Vergely (1941) et les architectes Henri Bourdon (1925-1976) et Louis Arretche (1905-1991). Il fait partie de la ceinture d'équipements sportifs entourant Paris et constitue le premier et le seul grand parc sportif parisien. Les architectes Boudon et Arretche réalisent une série d'équipements dont notamment un club de tennis. L'ensemble se compose d'un bâtiment central de vestiaires, surmonté de gradins donnant sur les terrains extérieurs. Ce bâtiment donne également accès à deux imposantes structures couvertes par une voûte, qui abritait à l'origine les terrains de tennis intérieur, transformés ensuite en terrain de sport. Pour la réalisation de la toiture, les architectes font appel à l'ingénieur Thierri Jeanbloch. Arretche et Bourdon dessinent l'intégralité du complexe avec une continuité des constructions en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | béton armé sur l'intégralité des cours extérieures, comme en témoigne l'édicule le long du boulevard Gallieni. Les architectes utilisent des formes caractéristiques des années 1970. |
| BP | 18 à 20 allée Irène Némirovsky | Chapelle<br>Cette chapelle est l'un des derniers témoignages de l'Hôpital Boucicaut, construit en 1897 par les architectes Alphonse (1837-1908) et Georges (1865-1945) Legros, père et fils, grâce au legs de Marguerite Boucicaut. Il se constituait de huit pavillons en brique à deux étages, séparés par un jardin. Cette typologie d'hôpital est née au XVIIIe siècle et a perduré au XIXe siècle, car elle favorisait la circulation de l'air et évitait les contagions. Le testament de Marguerite Boucicaut précise que les religieuses doivent assurer le service infirmier et qu'une chapelle doit être construite. L'hôpital est fermé en 2000. Entre 2001 et 2015, de nombreux travaux sont effectués sur le site afin de construire un nouvel écoquartier, en partie desservi par l'allée Irène-Némirovsky, inaugurée en 2017. Certains bâtiments de l'ancien hôpital ont été conservés comme l'ancien pavillon d'accueil transformé en école. L'ancienne chapelle de l'Hôpital a également été conservée. En 2016, l'agence Sunmetron a restauré la chapelle alors désaffectée, lui redonnant les traits caractéristiques du style néo-byzantin. |
| BP et EPP | 2 place Jacques Marette | Vestiges des anciens abattoirs de Vaugirard (bâtiments d'entrée, taureaux de Cain, campanile de la criée) du parc Georges Brassens. Les deux taureaux en bronze sont des œuvres du sculpteur animalier Auguste Cain exécutées en 1878. Les deux pavillons carrés de l'entrée, en pierre et brique de Bourgogne, vestiges des anciens abattoirs, construits par l'architecte des abattoirs Ernest Moreau entre 1894 et 1897, abritent un centre d'activité pour personnes âgées d'un côté et les services sud-ouest de la direction des parcs et jardin de l'autre. L'ancienne halle à la criée, au coeur du parc, est dominée par un campanile qui possède encore son horloge à quatre cadrans. Enfin la crèche située 44 rue des Morillons, est la réhabilitation d'un ancien hangar à fourrage du marché aux chevaux qui conserve et met en valeur les structures métalliques du bâtiment. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP et EPP | 6 à 8 place Jacques Marette | Vestiges des anciens abattoirs de Vaugirard (bâtiments d'entrée, taureaux de Cain, campanile de la criée) du parc Georges Brassens. Les deux taureaux en bronze sont des œuvres du sculpteur animalier Isidore Bonheur exécutées en 1878. Les deux pavillons carrés de l'entrée, en pierre et brique de Bourgogne, vestiges des anciens abattoirs, construits par l'architecte des abattoirs Ernest Moreau entre 1894 et 1897, abritent un centre d'activité pour personnes âgées d'un côté et les services sud-ouest de la direction des parcs et jardin de l'autre. L'ancienne halle à la criée, au coeur du parc, est dominée par un campanile qui possède encore son horloge à quatre cadrans. Enfin la crèche située 44 rue des Morillons, est la réhabilitation d'un ancien hangar à fourrage du marché aux chevaux qui conserve et met en valeur les structures métalliques du bâtiment. |
| BP | 69 rue Javel<br>112 rue Saint-Charles | L'immeuble faubourien situé au n°112 rue Saint-Charles forme un angle à pan coupé avec le n°69 rue de Javel. Haut de deux étages, il s'étend sur cinq travées du côté de la rue de Javel et trois travées du côté de la rue Saint-Charles. Construit entre 1831 et 1882, il est représentatif des immeubles bas du milieu du XIXe siècle aux modénatures simples, comme les moulures des linteaux du deuxième étage. Elles étaient également présentes au premier étage, qui a subi une dénaturation par le retrait des garde-corps et des décors, autant d'éléments visibles sur les cartes postales du début du XXe siècle. Ces types d'architectures qu'abritent la rue Saint-Charles encore au début du XXe siècle sont pensés pour accueillir des logements dans les étages et des commerces au rez-de-chaussée. Entre 1905 et 1934, un commerce de boucherie-rôtisserie occupait cet espace, comme en atteste la conservation de la devanture réalisée dans un style Art nouveau sur la rue Saint-Charles. Celle-ci se compose de deux panneaux latéraux, fixés sous verre, insérés dans un coffrage en bois. Sur fond noir, des courbes arabesques et des motifs végétaux se détachent sur des tons or et vert. De chaque côté, un lapin et une perdrix sont pendus par les pattes, symbolisant la nature du commerce. |
| EPP | 19 rue Jobbé Duval | Devanture commerciale ancienne en applique d'angle, typique des devantures de boulangeries parisiennes fin XIXème avec un décor de lettrage fixé sous verre et dessins émaillés sur les trumeaux et entablement. Allèges en carreaux émaillés. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 14 à 20 rue Jobbé Duval | Ensemble immobilier HBM<br>Ces habitations à bon marché (HBM) sont construites en 1913 par l'architecte Georges Vaudoyer (1877-1947) pour la Société La Nationale. Elles font partie des premiers ensembles réalisés par cette compagnie d'assurances qui construira près de 1500 logements, majoritairement à Paris. Diplômé en 1905, Georges Vaudoyer est primé en 1913 aux concours d'HBM de la Ville de Paris et réalise à ce titre le groupe d'HBM Tolbiac. Il remporte l'année suivante la médaille d'architecture privée de la Société centrale.<br>Ce bâtiment est caractéristique de la première génération d'HBM, construite avant la Première Guerre mondiale dans le tissu existant des arrondissements périphériques. Un front bâti est implanté sur rue et permet de créer une continuité avec le tissu existant. Seul le n° 20 se démarque de l'ensemble avec une cour ouverte sur rue. Les bâtiments présentent les mêmes caractéristiques : hauts de six étages carrés et d'un étage de comble, ils possèdent des façades en briques alternant des teintes ocre, jaune et grises, qui forment des contrastes décoratifs rehaussés par des éléments en brique vernissée. La pierre règne en rez-de-chaussée où elle est sculptée de motifs fleuris qui accompagnent les arcs des portes et fenêtres. Elles marquent également la base des bow-windows et la corniche supérieure qui séparent les deux derniers niveaux, caractéristiques de la production de Vaudoyer dans la scansion des travées et l'influence régionaliste. |
| BP | 5 rue Lakanal | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Petit immeuble de volumétrie modeste bien conservé avec les persiennes et sa modénature |
| BP | 21 à 25 rue du Laos | Immeuble à cour sur rue et façade très ouvertes soulignant l'importance de l'ensoleillement édifié par l'architecte Charles Thomas en 1930. Publié in Bertrand Lemoine et Philippe Rivoirard, L'Architecture des années trente à Paris, Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris éditeur, 1989 et catalogue sous la direction d'Eric Lapierre Identification d'une Ville éd. Picard. L'immeuble constitue une rare illustration du système des terrasses en gradins développé par Louis Bonnier à la même époque pour la révision du règlement d'urbanisme et encore présent dans les esquisses de cités pyramidales d'Henri Sauvage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 103 à 107 rue Leblanc, 187 à 205 rue de Lourmel, 348 à 364 rue Lecourbe, 14 à 28 rue Vasco de Gama | Logement - Ensemble immobilier - 103 à 107 rue Leblanc, 75015. Adresses associées : 187 à 205 rue de Lourmel, 348 à 364 rue Lecourbe, 14 à 28 rue Vasco de Gama. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>L'ensemble immobilier du Grand Pavois est construit de 1968 à 1971 sur les plans de Jean-Louis Fayeton (1908-1968) par Michel Herbert (né en 1933) pour le compte de la COGEDIM, sur un terrain jusque là occupé par une usine. Fayeton, architecte et ingénieur diplômé de l'École Centrale de Paris puis de l'École des beaux-arts – où il est l'élève d'Emmanuel Pontrémoli (1965-1956) – fut architecte en chef des Bâtiments civils et Palais nationaux, membre de la Commission nationale des Plans d'urbanisme et membre de la Commission des Travaux publics et du bâtiment du Commissariat du Plan. Le Grand Pavois est un ensemble de deux bâtiments occupant la totalité de la superficie de l'îlot à l'exception de deux parcelles à l'angle des rues du Lourmel et Vasco de Gama où se trouvent deux immeubles plus anciens. Le premier bâtiment en ruban suit globalement le front des rues de l'îlot et s'élève sur quatre étages au-dessus du rez-de-chaussée, en léger porte-à-faux. Il est régulièrement rythmé en travées larges de quatre baies dans une grille de béton. Le deuxième bâtiment s'élève sur dix-sept niveaux. Fayeton dessine un immeuble haut, coudé en forme de boomerang qui occupe le milieu de la parcelle, chevauchant l'immeuble bas du côté de la rue Vasco de Gama et s'appuyant sur lui du côté de la rue Leblanc, créant un important porte-à-faux avec balcons, sur quatre fortes consoles de béton. L'effet est amplifié par l'absence de saillies de la façade de l'immeuble inférieur. Tous les appartements de cette partie haute sont traversants et des loggias sont aménagées sur sa façade concave à l'est. Les façades en panneaux préfabriqués de béton dont la composition comprend du quartz présentent un aspect très clair. L'absence de balcons et la faible hauteur du bâtiment sur rue permettent de conserver une échelle plus traditionnelle de son environnement en respectant l'alignement, créant avec le second bâtiment un contraste fort le mettant en valeur. À l'intérieur de l'îlot, les espaces libres sont aménagés en deux jardins, l'un est public et accessible par la rue du Lourmel, l'autre est privé, prenant place autour de la coupole en verre formant la couverture d'un centre commercial présent au rez-de-chaussée, accessible par la rue Lecourbe. Un cinéma, fermé en 2007, a occupé une partie du rez-de-chaussée. Le Grand Pavois s'inscrit parmi de grands ensembles en béton préfabriqué |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | construits dans les années 1960-1970 à Paris, caractéristiques des arrondissements jusque-là industriels. |
| BP | 41 rue Lecourbe | Immeuble abritant des logements et ateliers d'artistes réalisé par l'architecte Jean-Pelée De Saint-Maurice en 1930. D'esprit résolument moderne, la façade en pierre est rythmée par un bow-window latéral composé de trois doubles-niveaux correspondant aux baies des ateliers. La singularité du bâtiment provient du contraste entre une travée composée de petites fenêtres à l'horizontale et la travée monumentale du bow-window. Double rangée de lucarnes en toiture. |
| BP | 83 à 85 rue Lecourbe | Maison présentant une façade composée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et de cinq travées. Maison caractéristique des anciens villages de la périphérie de Paris. |
| BP | 107 rue Lecourbe | Ces bâtiments constituent le témoignage des constructions traditionnelles des faubourgs parisiens édifiés avant la création de l'enceinte des Fermiers généraux. Ils forment un point de repère essentiel dans le paysage urbain. Les deux maisons sont implantées à la jonction de deux voies anciennes que sont les actuelles rues Lecourbe et Cambronne. La rue Lecourbe suit le tracé d'une voie romaine qui reliait Lutèce à Sèvres. Les plus anciennes représentations d'un bâti à l'emplacement des maisons sises au 105 à 107 rue Lecourbe datent de la première moitié du XIXe siècle sur la carte de l'État-major, mais les constructions remontent probablement au moins à la fin du XVIIIe siècle. À noter que la maison sise au n° 89 de la rue |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Cambronne n'est pas encore construite en 1831 sur la carte de la banlieue de Paris à l'extérieur de l'enceinte des fermiers généraux et ne le sera qu'à la moitié du XIXe siècle. Les bâtiments de faible volumétrie sont composés d'un étage carré au-dessus d'un rez-de-chaussée et d'un étage sous comble percé de lucarnes. Les niveaux du rez-de-chaussée ont été amplement modifiés lorsque les commerces modernes s'y sont implantés. Les stores-banne ou bandeaux d'enseigne remontent jusqu'au niveau de fenêtres à l'étage, masquant une bonne moitié des façades enduites. |
| BP | 296 à 300 rue Lecourbe | L'immeuble du 296 rue Lecourbe et son pendant (élevé au n° 298) ont été construits en 1893 par les architectes Philippe Jouannin et Edmond Singery, afin de marquer par un programme monumental l'entrée sur la rue de l'entreprise de construction Ravier, spécialisée en menuiserie et charpenterie bois et métal implantée sur la parcelle. Seules ces deux constructions ont survécu ; ce qui restait des bâtiments élevés à l'arrière a été démoli vers 1990. Il s'agit d'immeubles mixtes, à la fois immeubles d'activités au rez-de-chaussée occupé par les bureaux de l'entrepreneur et immeubles de logement au-dessus accueillant sur trois niveaux le personnel ouvrier et la maîtrise de l'entreprise. L'immeuble du n°296 a conservé sa hauteur d'origine. Le n° 298 a été surélevé, mais de façon assez discrète en reprenant le vocabulaire d'origine, dans la première moitié du XXe siècle). Au rez-de-chaussée, le recours à une structure métallique laissée apparente (poutre et potelets) entre les piles de maçonnerie à refends - elle a permis d'agrandir les ouvertures - a été remarqué, pour la qualité de sa facture, par Bernard Marrey qui en signale la présence dans son ouvrage sur Le Fer à Paris (Pavillon de l'Arsenal, 1989). Dans la partie haute de l'élévation, d'un caractère presque austère, les architectes ont volontairement changé de vocabulaire. Les travées y ont été nettement marquées en différenciant les matériaux : pierre dure pour les appuis et les linteaux des baies couronnés de petits arcs cintrés finement surlignés par un trait de couleur et revêtement de briques pour les parties planes de l'élévation. L'immeuble se présente comme une œuvre achevée dont chaque partie a reçu un traitement spécifique correspondant à sa fonction. Encore dans un état de présentation matériel proche de l'état d'origine malgré des remaniements à l'arrière et en toiture, il demande à être préservé de toute transformation lourde. Le n° 296 est de plus aujourd'hui, avec son vis-à-vis construit de l'autre côté de l'entrée de la villa Frédéric-Mistral, le dernier signe de l'ancienne activité |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | manufacturière qui a régné sur la parcelle pendant près d'un siècle. La justesse de son échelle qui le distingue des immeubles voisins et la composition équilibrée qu'il forme avec le n° 298, mettent en valeur cet ensemble historique dans le paysage de la rue. |
| BP | 157 à 159 rue Lecourbe | Immeuble d'activité commerciale<br>La façade du 157-159 rue Lecourbe est héritée d'une ancienne salle de bal, construite en 1905 par les architectes Paul Furet (/-/) et Millot (/-/) dans un style Art nouveau. Dès 1906, la presse mentionne à cette adresse un restaurant et un salon pour les réceptions. Le lieu est appelé « Restaurant du Progrès », « Salon du Progrès » ou « Salle Joseph » et accueillait des noces et des réunions de sociétés. Au rez-de-chaussée, sur toute la longueur du bâtiment, s'étendait la devanture en applique de bois du restaurant qui a fait l'objet de nombreuses modifications au fil du temps. Depuis 2017, la papeterie Rougier & Plé y a établi son enseigne. Au second niveau, six hautes baies en plein cintre donnaient probablement sur la salle des fêtes. Les tympans vitrés des baies ont été occultés mais le tracé ancien des châssis des baies a été reproduit sur la façade en 2022. Dans les écoinçons se développait un décor végétal foisonnant, surmonté d'une frise de poste, dont il ne reste que le souvenir : des arceaux métalliques en redessinent sommairement le tracé. Les ferronneries des balcons sont encore d'origine. Elles répondaient à celles de la porte d'entrée qui ont disparu. Sur le fronton, des tables légèrement saillantes accueillaient l'enseigne « Au Progrès ». Elles ont elles aussi été redessinées, sans l'enseigne. La forme courbe de la corniche sommitale vient terminer cette façade dont le style Art nouveau marque Paris au tout début du XXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 203 rue Lecourbe | Maison généralice des Oblates de l'Assomption<br>Il s'agit d'un ancien hôtel particulier, construit en 1882 par les deux architectes Théodore Sorets (/-/), père et fils, à la demande du propriétaire, M. Gillet, dans un style néo-Louis XIII. Les architectes sont particulièrement actifs dans les années 1880-1890, période où ils réalisent de nombreux projets dans le 15e arrondissement. Le premier hôtel, construit au 203 rue Lecourbe, présente un plan original composé d'une abside côté jardin et de tourelles dans les angles, coiffées d'un toit en poivrière. Il est composé de quatre étages carrés, d'un appareillage extérieur en pierre et en brique et est surmonté d'un comble mansardé. Les Oblates de l'Assomption s'installent à cette adresse à partir de 1925. L'architecte Pierre Girardot (/-/) est sollicité en 1932 pour la réalisation d'un nouveau bâtiment de quatre étages, partiellement greffé au corps droit de l'hôtel. Il est positionné en parallèle de la rue Lecourbe et légèrement en retrait de l'alignement. L'édifice accueille une chapelle sur les deux premiers étages et des dortoirs aux deux étages supérieurs. L'ensemble est coiffé d'un comble à forte pente et desservi par un perron commun créé à la même époque. En 1949, une troisième construction est édifiée par l'architecte Cherbonnier (/-/), sur le côté à l'arrière de la parcelle, dont l'étage accueillait une buanderie. La façade est réalisée en briques comme celle de l'hôtel particulier. À noter : la tourelle de l'hôtel particulier et les vitraux de la chapelle réalisés par Jules Mauméjean. |
| BP | 2 rue Lecourbe<br>96 boulevard Garibaldi | Grand immeuble de rapport post-haussmannien édifié en 1902, remarquable réalisation du cabinet d'Henri Ragache, l'un des architectes les plus actif et représentatif de l'architecture spéculative de la Belle Epoque (P.A. Valleron constructeur et commanditaire). Traitement monumental de l'angle avec la rue Lecourbe et le boulevard Garibaldi, en particulier en partie haute, autorisé par le décret de 1902. Ce traitement fonctionne comme un "signal" urbain à l'entrée de la rue Lecourbe, c'est à dire à l'emplacement de l'ancienne barrière de Sèvres. Porte ornée de ferronneries Art Nouveau reproduite en 1905 in P. Planat, Choix de portes d'entrée de maisons françaises modernes, Paris, Librairie de la Construction moderne ed. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 154 rue Lecourbe<br>16 rue Peclet<br>1 rue Petel | Bibliothèque<br>Ce bâtiment de 1893 en briques polychromes et pierre a été construit par l'architecte Émile Vaudremer (1829-1914), architecte de la Ville de Paris en charge du 15e arrondissement. À l'origine, le bâtiment est une annexe de la Mairie du 15e arrondissement et comprend une salle des fêtes, probablement située au rez-de-chaussée, ainsi qu'une bibliothèque, située au premier étage du bâtiment donnant sur la rue Lecourbe. En 1921, Léon Jaussely (1875 - 1932) propose un projet d'agrandissement de la mairie comprenant une nouvelle salle des fêtes. Il décide de réutiliser le bâtiment de Vaudremer pour accueillir la Justice de Paix. Il propose une surélévation d'un étage, à l'arrière du bâtiment. Au rez-de-chaussée se trouve la Justice de Paix, dont les archives sont placées au premier étage. À l'emplacement de l'ancienne bibliothèque est affecté le Bureau de bienfaisance et du chômage. La bibliothèque est déplacée dans les nouveaux espaces au-dessus de la salle d'audience. Dans les années 1930, des travaux sont effectués par l'architecte Émile Boudard (1888 - post 1951) avec l'installation du Commissariat central du 15e arrondissement qui remplace le bureau de Bienfaisance, ainsi qu'une surélévation de l'étage rajouté par Jaussely, entrainant une transformation des baies et la construction d'une coupole en béton translucide. Des projets d'agrandissement sont réalisés entre 1996 et 1997. En 2022, le bâtiment accueille toujours la bibliothèque Vaugirard à l'étage. Quant au tribunal d'instance du 15e arrondissement, il a été déplacé en 2018 vers le nouveau tribunal judiciaire de Paris dans le 17e arrondissement. |
| BP | 105 à 107 rue Lecourbe<br>87 rue Cambronne | Immeubles d'angle héritage des tracés<br>Ces bâtiments constituent le témoignage des constructions traditionnelles des faubourgs parisiens édifiés avant la création de l'enceinte des Fermiers généraux. Ils forment un point de repère essentiel dans le paysage urbain. Les deux maisons sont implantées à la jonction de deux voies anciennes que sont les actuelles rues Lecourbe et Cambronne. La rue Lecourbe suit le tracé d'une voie romaine qui reliait Lutèce à Sèvres. Les plus anciennes représentations d'un bâti à l'emplacement des maisons sises au 105 à 107 rue Lecourbe datent de la première moitié du XIXe siècle sur la carte de l'État-major, mais les constructions remontent probablement au moins à la fin du XVIIIe siècle. À noter que la maison sise au n° 89 de la rue Cambronne n'est pas encore construite en 1831 sur la carte de la banlieue de Paris à l'extérieur de l'enceinte des fermiers généraux et ne le sera qu'à la moitié du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | XIXe siècle. Les bâtiments de faible volumétrie sont composés d'un étage carré au-dessus d'un rez-de-chaussée et d'un étage sous comble percé de lucarnes. Les niveaux du rez-de-chaussée ont été amplement modifiés lorsque les commerces modernes s'y sont implantés. |
| BP | 52 boulevard Lefebvre | Eglise Saint-Antoine-de-Padoue construite par Léon Azéma de 1933 à 1935. Sa tour-porche de 46 mètres de haut lui confère une exceptionnelle visibilité. L'emploi de ciment armé et de brique apparente, les volumes intérieurs sobres reposant sur l'arc brisé et partiellement habillés par un revêtement couleur brique, répondent par leur simplicité à la spiritualité franciscaine. Le choeur est mis en valeur par son étroitesse et par un éclairage abondant. Les dix vitraux de la nef ont été exécutés par Barillet sur des dessins de Louis Poughéon. |
| BP | 169 à 169 ter boulevard Lefebvre | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment est construit en 1905 par l'architecte Jules Lavirotte (1864-1929), considéré comme l'une des figures majeures du mouvement Art nouveau. Plusieurs des immeubles de Lavirotte sont aujourd'hui inscrits au titre des monuments historiques comme le « Ceramic Hotel » au 34 avenue de Wagram, dont la façade est entièrement recouverte de grès flammé et de briques émaillées par Alexandre Bigot (1862-1927) ou encore son œuvre la plus emblématique au 29 avenue Rapp et son exubérance décorative mettant également en valeur le travail de Bigot. Il réalise au 169bis et 169ter boulevard Lefebvre, un immeuble de deux étages carré pour M. Carré. Les modénatures du bâtiment, de style Art nouveau, sont plus discrètes et ponctuelles que dans les œuvres les plus connues de l'architecte. Ces modénatures sont composées d'un rez-de-chaussée en pierre meulière servant de soubassement, d'un encadrement de porte sculpté soutenant l'avant-corps au centre du bâtiment, ainsi que des linteaux décorés de céramique accompagnés d'une frise décorative en sgraffito au dernier étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 54 boulevard Lefebvre | Equipement public - Crèche<br>Construite en 1950 par l'architecte Pierre Durand (/-/) pour le compte de l'Assistance publique, cette crèche est un exemple représentatif de l'architecture en brique rationaliste des années 1950. Situé au nord de la parcelle afin de ménager une cour, le bâtiment s'articule en plusieurs volumes géométriques ne dépassant pas un étage. La grande façade sur rue est soulignée par un auvent reposant sur des poteaux qui s'achève à l'est par un petit volume arrondi. Excepté à rez-de-chaussée traité en enduit, l'édifice est entièrement recouvert d'un parement de brique et s'inscrit dans une architecture rationaliste, fonctionnelle et épurée, inspirée des constructions des pays nordiques. Ce style se développe dans de nombreux équipements municipaux tels que les crèches et constructions scolaires des années 1930 aux années 1950. Le contraste entre la brique rouge et les encadrements de fenêtre blancs est également un trait récurrent des bâtiments construits dans les années 1950. |
| BP | 58 à 66 boulevard Lefebvre<br>1 avenue de la Porte de Plaisance<br>2 rue André Theuriet | Établissement de recherche<br>Ce bâtiment du Laboratoire central des Ponts et Chaussée est construit en 1936 par Gabriel Herauld (1866-1941), architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux, sur les terrains de l'enceinte de Thiers déclassée en 1919. Implanté à l'alignement du boulevard Lefebvre, il comprend à l'origine deux étages carrés sur rez-de-chaussée, surélevés entre 1955 et 1968 d'un niveau supplémentaire. Il est composé d'un soubassement en pierre percé de triplets de soupiraux et d'élévations en brique, surmontées par une corniche au-dessus de laquelle se trouve l'extension des années 1950. L'entrée est surplombée d'une marquise en béton et pavés de verre en demi-disque. Deux pilastres colossaux ponctuent la composition de part et d'autre de la façade sur le boulevard et de grandes baies forment une trame régulière. Les appuis de fenêtres et les linteaux en béton sont recouverts d'un enduit blanc. La surélévation est réalisée en brique et reprend le même rythme que la façade principale. Le décor vertical des pilastres repose sur un jeu de saillie des angles de la brique, dans une mise en œuvre particulièrement appréciée dans les années 1930. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 41 à 45 boulevard Lefebvre<br>28 rue Firmin Gillot | Logement – Immeuble d'habitation - 45 boulevard Lefebvre 75015. Adresse secondaire : 28 rue Firmin Gillot. L'immeuble est protégé pour motif architectural. L'immeuble est construit en pierre de taille en 1916 par l'architecte Léon Boucher (1868-1939), pour le promoteur Véret. La façade, large de quatre travées, s'élève sur sept étages carrés. Les deux travées extérieures sont en saillie sur toute la hauteur de la façade et reposent sur quatre robustes consoles dépouillées. Elles sont reliées au premier étage par un balcon à balustrade soutenu par une cinquième console, servant également d'appui à une colonne dorique filant le long des étages deux à quatre. Sur cette dernière retombent deux arcs dont les intrados sont ornés de fleurs stylisées à hauteur du quatrième étage. Un entablement interrompu par les fenêtres des deux travées extérieures constitue le départ de ces deux arcs aux écoinçons à décor de guirlandes sculptées. Ils forment le support d'une loggia à colonnettes ioniques soutenant elle-même un dernier niveau de terrasse à l'étage d'attique. Le dernier étage, sous comble brisé, est éclairé par quatre lucarnes dans l'alignement des travées. Le premier étage est orné de médaillons à décor de mosaïques inscrits dans des carrés dans les deux travées centrales, tandis que des demi-médaillons ornent les travées en saillie de part et d'autre des baies. Les deux travées centrales, du troisième au sixième étage, sont entièrement couvertes d'un riche décor de mosaïque à motifs floraux, guirlandes et grecques. Au niveau du cinquième étage, sous les arcs, les baies sont encadrées de deux motifs de vases et bouquets floraux en mosaïque. Les baies sont agrémentées de garde-corps en ferronnerie. La façade en brique silico-calcaire donnant sur la rue Firmin Gillot est sans décor sur quatre étages, les deux derniers étages sont mansardés et éclairés par des lucarnes à l'aplomb des travées au cinquième étage. Le dernier étage possède deux lucarnes à triple fenêtre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 88 à 90 boulevard Lefebvre<br>47 à 49 avenue Albert Bartholomé<br>1 à 5 rue Léon Dierx<br>2 à 12 rue Antonin Mercié | Ensemble immobilier HBM - Ceinture de Paris - .<br>Protection pour motifs culturel, architectural et historique.<br>Ces deux ensembles d'habitations à bon marché (HBM) sont réalisés en 1932 par les architectes Georges Bellou (1882 - 1956), Georges Bellanger (1851-1942), Bourguignon (/-/) Georges Collet (1892-après 1962) pour la ville de Paris. Bellou se spécialise dans les bâtiments industriels et les constructions particulières à Paris et en régions. Il réalise notamment à Reims en 1924 « La maison-colonne » avec Bellanger et Collet.<br>Ces deux opérations sur le boulevard Lefebvre sont situées sur l'ancienne enceinte de Thiers, qui est lotie d'HBM à partir de 1926, afin de répondre à la crise du logement du début du XXe siècle. Les deux parcelles sont composées de trois corps de bâtiments, en forme de "U", et de huit étages. Cet agencement permet de créer une continuité du front bâti sur le boulevard et d'ouvrir des cours traversantes sur la ceinture, favorisant ainsi l'apport de lumière et la ventilation comme le prônent les théories hygiénistes. Les angles à pans coupés, larges de trois travées, accueillent en leur centre des loggias. Les élévations sont traitées sobrement, les modénatures étant limitées aux consoles portant les bow-windows, élancés jusque dans les niveaux supérieurs qui sont traités en gradins. Culmine ici l'alternance chromatique entre brique et béton blanc, un procédé décoratif caractéristique de la deuxième génération d'HBM des années 1930. |
| BP | 92 à 94 boulevard Lefebvre<br>51 à 53 avenue Albert Bartholomé<br>2 à 6 avenue de la Porte de Brancion<br>1 à 11 rue Antonin Mercié | Ensemble immobilier HBM<br>Ces deux ensembles d'habitations à bon marché (HBM) sont réalisés en 1932 par les architectes Georges Bellou (1882 - 1956), Georges Bellanger (1851-1942), Bourguignon (/-/) Georges Collet (1892-après 1962) pour la ville de Paris. Bellou se spécialise dans les bâtiments industriels et les constructions particulières à Paris et en régions. Il réalise notamment à Reims en 1924 « La maison-colonne » avec Bellanger et Collet.<br>Ces deux opérations sur le boulevard Lefebvre sont situées sur l'ancienne enceinte de Thiers, qui est lotie d'HBM à partir de 1926, afin de répondre à la crise du logement du début du XXe siècle. Les deux parcelles sont composées de trois corps de bâtiments, en forme de "U", et de huit étages. Cet agencement permet de créer une continuité du front bâti sur le boulevard et d'ouvrir des cours traversantes sur la ceinture, favorisant ainsi l'apport de lumière et la ventilation comme le prônent les théories hygiénistes. Les angles à pans coupés, larges de trois travées, accueillent en leur centre des loggias. Les élévations sont traitées sobrement, les modénatures étant limitées aux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | consoles portant les bow-windows, élancés jusque dans les niveaux supérieurs qui sont traités en gradins. Culmine ici l'alternance chromatique entre brique et béton blanc, un procédé décoratif caractéristique de la deuxième génération d'HBM des années 1930. |
| BP | 7 rue Léon Delhomme | Cet immeuble de sept étages est réalisé en 1927 par l'architecte Georges Gumpel (1885-1968). Ce dernier est connu avant tout pour la reconstruction en 1931 de la salle de spectacle de l'Alhambra dans un style Art-déco. Architecte au style éclectique, il est également l'auteur de plusieurs pavillons et hôtels particuliers dans cette rue, notamment des n°12 et 11, qui présentent à la fois des modénatures classiques avec refends et fronton et Art-déco comme les détails des ferronneries et les fleurs éparses sculptées. C'est dans ce dernier registre que s'intègre le bâtiment du n°7, formant un L autour d'une petite cour intérieure. Il s'étire sur trois travées et présente des modénatures simples et géométriques caractéristiques de cette architecture d'entre-deux-guerres. Un oriel central, soutenu au deuxième étage par un petit avant-corps triangulaire formant console, est flanqué de balcons rectangulaires aux étages supérieurs. Les motifs en fer forgé de la porte d'entrée et des garde-corps des balcons reprennent ces dessins géométriques. La porte d'entrée se distingue par son décor plus détaillé : les encadrements sont cannelés et le fronton arrondi est en relief au niveau du linteau. Au rez-de-chaussée, un entresol dessert probablement les étages, alors que de l'autre côté se trouvent deux grandes verrières type ateliers dans lesquelles s'insèrent deux petites fenêtres. Des articles des années 1940 prouvent l'utilisation en atelier de ce rez-de-chaussée pour des travaux de menuiserie et de charpente métallique. Le revêtement est réalisé en carreaux de pierre agrafés sur une structure en béton armé. L'architecte Denis Honegger y habitait en 1977. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 à 17 rue Léon Delhomme | Maison d'habitation<br>La maison et l'atelier occupent la totalité de la parcelle et sont construits en 1922 par Clément Feugueur (/-/), architecte actif dans le 15e arrondissement entre 1906 et 1936. Interprète du mouvement Art nouveau au début du siècle, Feugueur est lauréat, en 1911, du concours des façades de la Ville de Paris pour l'immeuble qu'il réalise au 31 avenue Félix Faure.<br>La maison d'angle à pan coupé, élevée d'un étage sur rez-de-chaussée, conserve son aspect pittoresque d'origine. Les façades soignées présentent des éléments d'ornementation remarquables à mi-chemin entre Art nouveau et Art déco. Le bâtiment a son entrée sur la rue Léon Delhomme. Le parement en brique jaune repose sur un soubassement enduit. Les baies sont ornées en rez-de-chaussée d'un linteau cintré alternant brique jaune et rouge vernissée, d'impostes et de clés sculptées en pierre. Les garde-corps sont réduits, à ce niveau, à d'étroites ferronneries à la seule fonction ornementale. La porte d'entrée est parée d'une menuiserie en fer dessinant de fines tiges élancées vers un cercle en partie supérieure. À l'étage, les fenêtres et la porte vitrée reçoivent un linteau en pierre blanche à joints noirs, inscrits dans une large frise en mosaïque émaillée représentant des guirlandes stylisées de fleurs. Au-dessus, la corniche est marquée par deux lits de brique rouge et jaune sous une toiture en tuile. Sur la rue Léon Delhomme, le bâtiment est prolongé par un atelier couvert en bâtière dont un versant est partiellement vitré. Le pignon sur la rue est constitué d'une ossature bois et d'un remplissage en brique jaune. Le rez-de-chaussée ouvre sur une entrée de garage latérale flanquée d'une verrière filante.<br>L'étage sous comble est occupé par une porte en menuiserie. |
| BP | 21 à 23 rue Léon Lhermitte<br>5 à 7 rue du Docteur Jacquemaire Clémenceau<br>6 rue Péclet | Ensemble immobilier HBM<br>Ce bâtiment d'habitations à bon marché (HBM) est conçu en 1932 par l'architecte Henry Ploquin (/-/) pour la société La Maison des Dames des Postes, du Télégraphes et Téléphones", fondée en 1905 par Jules Siegfried, promoteur de l'habitat social. Ploquin est connu pour avoir réalisé, en 1937, le stade Vélodrome de Marseille. L'imposant immeuble formant îlot est organisé autour d'une cour centrale minérale et végétalisée. Élevé sur sept étages, le bâtiment accueille en rez-de-chaussée des locaux pour un cinéma et un commerce ; leurs grandes baies ont été en partie colmatées sur la rue Peclet. La façade sur rue en pierre est structurée par des pilastres alternant avec une série de baies géminées flanquées de carreaux de mosaïques, qui ornent également les allèges. Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | modénatures inscrivent le bâtiment dans le mouvement Art déco, comme les garde-corps en pierre des balcons aux étages supérieurs ou encore la frise géométrique qui souligne la corniche. A partir du quatrième étage, l'architecture reçoit un traitement privilégié avec la présence de balcons à balustres, terrasses et loggia. Les deux derniers niveaux, en attique, sont réalisés en brique. Les poteaux à l'aplomb des baies géminées élancent le bâtiment et viennent soutenir les balcons du dernier niveau. |
| BP | 34 rue Letellier | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de bonne tenue intégré dans une séquence variée des hauteurs. |
| EPP | 8 rue Letellier | Objet de la protection, élément particulier protégé<br>Atelier du dessinateur et sculpteur Shelomo Selinger<br>L'atelier s'insère sur la partie arrière d'une longue et étroite parcelle, créée vers la moitié du XIX siècle lors d'une seconde phase de lotissement de la Plaine de Grenelle. L'Immeuble d'habitation sur rue de quatre étages est reconstruit en 1908 par l'architecte Léon Dommange (1867-1925) pour la veuve Maupin. Un « atelier » et un « hangar » occupent déjà le fond de parcelle en 1899. Ces annexes ont sans doute été installées dans la seconde moitié du XIXe siècle pour les activités de M. Maupin, qui vend des œufs et du beurre en 1889. L'activité perdure jusque dans les années 1970. Établi à Paris depuis 1956, Shelomo Selinger s'installe dans les locaux en 1972. Ces derniers se composent d'un bâtiment d'un étage en fond de parcelle, précédé d'un atelier sous appentis et d'un atelier d'un seul niveau en retour de parcelle.<br>Shelomo Selinger est un artiste franco-israélien né en Pologne en 1928 et déporté dans les camps de concentration entre 1941 et 1945. Il s'initie à la sculpture à partir de 1953. Il s'inscrit en 1956 aux Beaux-Arts de Paris, où il devient l'élève du sculpteur Marcel Gimond. L'œuvre de Shelomo Selinger compte en 2022 presque neuf cents dessins et sculptures. Ses travaux traduisent une inlassable quête visant à révéler la lumière sur les corps qu'il dégage de la matière, rendant ainsi un délicat hommage aux victimes des camps. Des quarante-huit sculptures monumentales exposées dans des lieux publics, cinq sont des mémoriaux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | consacrés à la Shoah et à la Résistance. À noter en particulier, le Monument aux Justes parmi les Nations de Yad Vashem à Jérusalem et le Mémorial national des Déportés de France à Drancy, qui fut sculpté dans l'atelier du 16 rue Letellier. |
| BP | 105 rue de Lourmel | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble de logement a été réalisé en 1963 par les architectes Roger Anger (1923 - 2008), Mario Heymann (1930-2007) et Pierre Puccinelli (1929- 1999). Roger Anger monte son agence en 1953, il est rapidement rejoint par Heymann et Puccinelli. Le trio d'architecte est particulièrement actif durant les années 1960-1970, marquant Paris par ses réalisations caractérisées par des façades tridimensionnelles, très expressives, qui contrastent volontairement avec l'environnement urbain existant. Le trio réalise notamment l'immeuble aux 15 à 21 rue Erard, labellisé « Architecture contemporaine remarquable ». Le bâtiment sis au n° 105 rue de Lourmel se compose d'un rez-de-chaussée accueillant un parking, surmonté de neuf étages carrés. Le premier étage est composé d'une série de balcons recouverts de pâte de verre, matériau leitmotiv du travail de ces architectes dans les années 1950-1960. Les niveaux supérieurs se démarquent par une façade à redans où les pleins et les vides des allèges, des loggias et des baies vitrées se répondent. Cette façade tridimensionnelle est caractéristique du langage développé par les architectes, qui s'inspirent de l'art cinétique dans la réalisation de leur façade afin d'offrir différents points de vue, comme en témoigne la face sud des loggias également ornée de pâte de verre, qui contraste avec la partie orientée nord plus ouverte. Les trois derniers niveaux sont disposés en gradins. |
| BP | 14 avenue du Maine | Cité (sur cour) composée d'ateliers d'artistes réalisés en 1892 par l'architecte Ernest Bertrand et organisés autour d'une cour-jardin. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 rue Mario-Nikis | Logement - Immeuble d'habitation – 4 rue Mario-Nikis, 75015. Adresse associée : 5 voie provisoirement dénommée A/15. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Situé dans le quartier Necker, cet immeuble de logement est construit à partir de 1914 sur une parcelle d'angle trapézoïdale. Il est réalisé par l'architecte Antoine-Maurice Pellissier (/-/), particulièrement actif dans le 15e arrondissement entre 1901 et 1925. Sur un plan en U, il se compose d'un soubassement, d'un rez-de-chaussée en pierre, de trois étages carrés de style néo-Louis XIII et d'un dernier niveau sous comble percé de lucarnes. Comme l'indique la demande en autorisation de bâtir datant du 6 avril 1914, le projet initial devait comporter sept étages. La façade principale, rue Mario Nikis, présente huit travées symétriques avec deux travées centrales composées d'ouvertures coiffées d'arc en anse de panier décoré d'un gâble de style néo-gothique qui s'élève jusqu'au garde-corps en pierre du premier étage. Les balcons de cette façade sont tous maintenus par des consoles en pierre et décorés de garde-corps en ferronnerie ou en bois. Les façades côté cour sont en briques jaunes alors que celle située voie A/15 est en pierre meulière. En plus de cet immeuble, l'architecte fait édifier un atelier à rez-de-chaussée côté cour, conservé. Il se compose d'un soubassement en briques, d'une grande verrière protégée par des barreaudages, d'une porte d'entrée et de deux portes de garage en bois. |
| BP | 32 rue Mathurin Régnier | Atelier d'artiste reconnu<br>Cet immeuble est construit en 1929 par l'architecte Henri Quarez (1867-1952), connu notamment pour avoir construit le groupe scolaire de la rue du Télégraphe entre 1931 et 1933. Initialement pensé sur huit étages, le corps de bâtiment central s'élève sur quatre étages. Il est composé de deux ailes en retour sur cour de longueur inégale, complété par deux structures au rez-de-chaussée occupant l'espace vacant. Un accès a été ménagé et un espace privatisé sur le toit-terrasse. La façade sur rue se compose de deux grandes travées, jouant sur la profondeur, l'une disposant sur les deux derniers niveaux de vastes baies en retrait alors que la seconde fait émerger, par l'intermédiaire d'un oriel triangulaire, deux autres grandes baies vitrées. Au niveau du rez-de-chaussée et de son entresol, une verrière comble l'espace laissé par le retrait créé tandis que la porte d'entrée et son oculus sommital, aux formes simples ménagées dans le béton, sont décorés de ferronneries Art déco. Cet immeuble aux artistes est la manifestation moderne d'ateliers déjà existants au sein desquels avaient notamment exercés les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sculpteurs Auguste Carli et son frère François ainsi que les peintres François Maury et Suzanne Labatut depuis le début du siècle et jusqu'à la mort d'Auguste, propriétaire des lieux. De nombreux autres artistes, tels le peintre Luis de la Rocha et le laqueur Pierre Bobot, habitant par la suite à cette adresse, participèrent à des salons de peinture et d'artistes décorateurs, notamment celui des Tuileries et contribuèrent à la création d'une véritable émulation artistique dans le quartier de Montparnasse. |
| BP | 3 à 17 rue Mathurin Régnier<br>235 rue de Vaugirard | Ensemble immobilier immeubles d'habitation<br>Cet immeuble de logements est construit à partir de 1958 par les architectes Georges Candilis (1913-1995), Alexis Josic (1921-2011) et Shadrach Woods (1923-1973), anciens collaborateurs de Le Corbusier au sein de l'ATBAT - l'atelier des bâtisseurs - une structure de recherche interdisciplinaire associant architectes, ingénieurs et techniciens. Dans le sillage de Team 10, l'agence française Candilis-Josic-Woods participe aux débats de l'après-Seconde Guerre mondiale organisés dans le cadre des Congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM).<br>Le corps de bâtiment principal se présente sous la forme d'une longue construction alignée sur la rue Mathurin-Régnier. Alors que plusieurs entrées sont ménagées au rez-de-chaussée, l'accès principal est déporté au n° 235 rue de Vaugirard, qui dessert la cour intérieure et un deuxième bâtiment, séparé du premier par un immeuble haussmannien situé à l'angle. Les élévations de neuf étages carrés, présentent un parement de carreaux en céramique et sont jonchées de petits balcons individuels, prolongés par des fenêtres bandeaux. Les combles de l'immeuble donnant sur la rue de Vaugirard ont été percés de grandes verrières, placées en retrait d'un balcon filant. L'orientation nord invite à envisager la présence d'un atelier d'artiste, pensé dès l'origine. Du côté de la rue Mathurin-Régnier, de grandes terrasses sont aménagées sur les trois derniers niveaux de la façade sur rue complétée d'une dernière installée sur la toiture-terrasse. Les derniers étages étaient réservés à une population plus aisée, cohabitant avec des ménages plus modestes et se croisant le long des longues coursives du premier et sixième étage. Ces |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | coursives, définies selon Candilis comme des « rues intérieures » ou « Stem » favorisaient la mixité sociale et la vie communautaire, idées chères à la Team 10 et à Le Corbusier. Un troisième bâtiment de dix étages, encastré perpendiculairement au premier, dans le prolongement de l'établissement de l'ordre de Malte, coupe la cour intérieure en deux. |
| BP | 31 à 33b rue Miollis | Groupe scolaire construit par l'architecte Alexandre Maistrasse en 1912 pour la Ville de Paris. Disciple de Guadet à l'Ecole des Beaux Arts, architecte de la Ville de Paris, Maistrasse est notamment l'auteur de l'Hôpital Trousseau et de la cité-jardin de Suresnes. Sans atteindre la créativité de son maître, son oeuvre témoigne d'une grande maîtrise de la composition architecturale appliquée aux équipements publics. |
| BP | 12 rue de la Montagne d'Aulas | Équipement public - Bibliothèque - 12 rue de la Montagne d'Aulas, 75015. Seul le bâtiment de la bibliothèque Gutenberg est protégé pour motif architectural.<br>Construite en 1990, par l'architecte Franck Hammoutène (1954-2021), la bibliothèque s'élève sur l'îlot de la Zone d'aménagement concerté (ZAC) Citroën Cévennes. Cette dernière fait partie du programme de réhabilitation des emplacements des usines Citroën par la Ville de Paris qui comporte trente-deux hectares de terrain. L'architecte obtient l'équerre d'argent en 2006 pour le projet de l'église Notre-Dame de Pentecôte à la Défense. Son travail sur la matière et la lumière est également présent dans le dessin de la bibliothèque Gutenberg. Elle est réalisée sur la place en suivant un léger biais dans l'angle nord-ouest, ce qui permet de conserver une respiration à cet endroit. La structure est en béton armé de forme carrée, accueillant en son centre, un patio qui forme un espace circulaire ouvert au public et planté d'un arbre. Celui-ci est entouré en partie d'un mur rideau métallique ajouré permettant de faire pénétrer la lumière naturelle dans l'édifice. À l'extérieur, les façades où le béton est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | apparent sont également en partie revêtues d'inox brossé qui forment des triangles inclinés. Ils créent ainsi des tons et reflets qui permettent au bâtiment de se fondre dans l'environnement du cœur d'îlot. Sur les hauteurs, sont posées des dalles de couverture en béton armé et une structure, correspondant à l'emplacement du patio, déborde légèrement de la toiture |
| BP | 15 à 31 rue de la Montagne de l'Espérou<br>26C rue Cauchy<br>8 à 12 rue du Pic de Barrette<br>9 à 11 rue du Mont Aigoual. | Ensemble immobilier - Immeubles d'habitation<br>Cette résidence est réalisée en 1991 par l'architecte Roland Simounet (1927-1996), dont le travail se caractérise par une grande homogénéité et des influences méditerranéennes, voire algériennes, où l'architecte commence sa carrière. Les caractéristiques de son travail sont l'économie de moyens, la sauvegarde du site, ainsi que les jeux de lumière. Simounet réalise ce projet sur le site des anciennes usines Citroën, racheté en 1972 par la ville et transformé en zone d'aménagement concerté (ZAC) à partir de 1981. Le bâtiment occupe tout un îlot, les façades sont fermées sur la rue afin de maintenir la continuité du front bâti, sauf en bordure du parc, où l'élévation est plus ouverte. Cette dernière est composée de six redans de cinq étages, séparés par des jardins intérieurs. Elle est rythmée de grands portiques ou de failles qui créent une continuité avec le parc. L'ensemble frappe par sa monumentalité et sa massivité. Les différents niveaux sont positionnés en gradins, participant à l'esthétique de l'ensemble.<br>Cet ensemble de logements, réalisé à la fin de la carrière de Simounet est un témoin important de son œuvre et de l'opération d'aménagement de la ZAC Citroën-Cévennes, l'une des plus grandes opérations d'urbanisme parisien. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 44 à 97 rue de la Montagne de la Fage | Architecture de square et parc<br>Dans les années 1970, face à une urbanisation croissante, la Ville de Paris développe une nouvelle politique d'espaces verts destinée à créer de nouvelles « coulées vertes ». En 1972, elle acquiert les anciennes usines Citroën situées dans le XVe arrondissement et envisage la création d'un parc de 14 hectares. Commencé en 1988 et inauguré en 1992, il résulte de la collaboration entre deux équipes associant architectes et paysagistes : Gilles Clément (né en 1943) et Allain Provost (né en 1938), ainsi que Patrick Berger (né en 1947) et Jean-Paul Viguier (né en 1946). Dans une volonté de créer une vision contemporaine du jardin et de permettre la fusion entre l'architecture et le végétal, le parc présente plusieurs espaces hybrides. Au cœur de la composition, un grand parterre rectangulaire engazonné et ceint d'un ruban d'eau, s'intègre dans une perspective qui s'étend des deux grandes serres jusqu'à la Seine. Dessinées par Patrick Berger, les serres reposent sur une esplanade minérale et se déploient sur 600 m² et 15 m de haut. De la forme d'un prisme rectangulaire structuré par des piliers en teck massif, elles sont composées de panneaux de verre structurel suspendus par une fine charpente métallique. L'œuvre est due au cabinet d'ingénierie RFR, créateur des serres de la Cité des sciences et de l'industrie de la Villette, premier exemple de l'utilisation du verre structurel. Elles renferment une orangerie ainsi que des plants méditerranéens. Les architectes jouent sur les contrastes, et en comparaison, au nord, plusieurs bosquets foisonnants illustrent la volonté de création d'un « Jardin en mouvement » : un espace plus libre où se développe un jardin en perpétuelle évolution. Au nord, six serres froides perpendiculaires sont reliées par des passerelles surélevées, à leur tour reliées au parterre central par une rampe d'une portée de 20 m et d'une largeur de 3 m. Elles présentent un tablier en bois soutenu par des poutres métalliques latérales et sont composées d'un socle en béton de 3,5 m de haut et d'une partie vitrée carrée de 48 m² sur 9 m de hauteur. Un poteau central cylindrique posé sur la semelle en béton armé soutient la charpente en acier, dont le traitement varie en fonction de chaque serre. À l'opposé, au sud, un long canal, jalonné par des tours, longe le parterre central : ses berges ainsi que le mur de soutènement sont traités en panneaux de granit. L'ensemble de ces éléments architecturaux ponctue et guide, à la manière de fabriques, la promenade du visiteur. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 66 rue des Morillons<br>11 rue Fizeau | Groupe scolaire réalisé en 1932-1934 par l'architecte Pierre Sardou. Sur ce terrain en triangle, les trente classes ont été massées sur les côtés sud sud-est, afin de les faire bénéficier de la bonne orientation sur la cour, les couloirs longeant la rue. Ils y sont exprimés par de fortes allèges en brique à assises saillantes alternées qui soulignent l'horizontalité en contournant joliment les arrondis des cages d'escalier. Au-dessus des allèges, les fenêtres en largeur sont rythmées par des piliers alternant avec des murs en brique. L'influence hollandaise est sensible, y compris dans la position des fenêtres surplombant le mur en pan coupé, décoré de la nef de Paris, toujours en brique, œuvre du sculpteur Henri Navarre. |
| BP | 36 rue des Morillons<br>39 rue de Dantzig | Fourrière<br>En 1923, une fourrière est réalisée au 39 rue de Dantzig, prenant la forme d'un bâtiment neuf de trente mètres de long, en ciment armé et en briques apparentes. Entre 1935 et 1939, le préfet de la Seine soumet un projet d'extension de la fourrière existante, ainsi que l'installation du Service des objets trouvés. Créé par le préfet Lépine en 1893, deux bâtiments, reprenant le même langage architectural et les mêmes matériaux, sont alors créés de part et d'autre du bâti existant, ainsi qu'un petit pavillon sur rue d'un étage. La façade des deux bâtiments de deux étages est composée d'une trame en béton armé et d'un remplissage de briques, où de discrètes modénatures, dont la frise au dernier étage, ponctuent la composition. Entre 1973 et 1974, le bâtiment d'angle du 36 rue des Morillons est surélevé de deux étages, légèrement en retrait. |
| BP | 75 rue Olivier de Serres | Ensemble de logements sociaux réalisé pour la fondation de Madame Jules Lebaudy par les architectes Albert et Jacques Guilbert et M. Luickx en 1930. Il est financé par la revente de l'hôtel pour célibataires du 94 rue de Charonne à l'Armée du Salut. Par rapport aux groupes construits par la fondation avant-guerre, l'aspect collectif a été gommé et l'aspect extérieur se rapproche de celui des immeubles ordinaires avec une note d'austérité. L'ensemble est construit sur une ossature de béton armé avec remplissage en brique de Gournay. Les appuis, bandeaux, corniches et balcons sont en béton bouchardé. Ce rationalisme un peu sévère témoigne de l'empreinte de Perret sur Guilbert fils et sur Luyckx. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 79 bis rue Olivier de Serres | Cet hôtel particulier est construit en 1928 par l'architecte Pierre Robuchon (/-/) sur un terrain nu pour y installer son habitation et son agence d'architecture. L'édifice, de plan rectangulaire, prend place sur une parcelle en forme de L ménageant un petit jardin à l'arrière. Il est composé d'un rez-de-chaussée sur un soubassement percé de soupiraux et de deux étages carrés, surmontés d'une terrasse accessible. Il est encadré d'un immeuble de même hauteur marquant l'angle avec la rue de la Saïda à gauche et d'un immeuble de sept étages construit en 1930 à droite. Robuchon emploie le béton armé qu'il met en œuvre avec une structure poteau-poutre. La construction est animée par un léger jeu de volumétrie réalisée dans la travée gauche de l'immeuble avec un retrait ménageant un balcon aux étages. Cette travée se distingue également par le traitement à refends du rez-de-chaussée. Les encadrements des ouvertures de ce niveau, à l'exception de la porte desservant le commerce, ainsi que celui de la grande baie du premier étage, située dans la travée de droite, sont traités en pans coupés. L'imposante corniche, le traitement des modénatures et le dessin des garde-corps et grilles en fer forgé, tous d'origine, rattachent l'édifice au style Art déco.<br>L'édifice a connu peu de modifications depuis sa construction. Avant 1947, le garage qui se trouvait en partie gauche est remplacé par une vitrine et une porte est percée pour assurer une entrée indépendante au commerce. En 2019, la Commission du Vieux Paris (CVP) se prononce en défaveur d'un projet de surélévation. |
| BP | 16 boulevard Pasteur | Lycée Buffon construit par l'architecte Emile Vaudremer en 1885-1890. Destiné à recevoir 800 élèves, le lycée s'étend sur un terrain en forme de trapèze de 155 m sur sa plus grande longueur, le long du boulevard Pasteur. Les salles de classes et d'études sont disposées le long du boulevard Pasteur et de la rue de Vaugirard sur lesquels elles prennent le jour. Moins contrasté que le collège Chaptal, l'aspect est peut-être plus finement modelé en tout cas plus discrètement coloré.<br>L'utilisation de la brique et de la céramique est extrêmement soignée. Le Lycée Buffon a été construit par Vaudremer à l'âge de soixante ans, alors qu'il était au sommet de son art. Il manifeste l'évolution du maître d'une conception classique vers des emprunts au rationalisme gothique de Viollet-le-Duc. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 40 à 42 boulevard Pasteur | Maison d'angle héritage des tracés - séquence d'immeubles construits lors de l'aménagement du boulevard Vaugirard à partir de 1864.<br>Un premier « bâtiment de rapport » est élevé en 1879 par l'architecte C. Naudy (/-/) au n° 42, qui n'occupe qu'une partie de l'emprise sur rue ; le second immeuble dans le prolongement n'étant réalisé que vers 1890. Ces façades portent encore la trace de leur construction à des périodes distinctes : à gauche, la façade à trois travées est dépourvue de décor si ce n'est la présence d'un bandeau simple ; à droite, en léger retrait de la première, l'élévation compte deux travées pourvues d'encadrements de baie en saillie. Le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques et l'accès au cœur de parcelle s'effectue depuis la travée latérale de gauche.<br>La parcelle se développe en bande en cœur d'îlot, en marquant un décroché au nord et au sud. En 1883, elle est déjà lotie de plusieurs constructions d'un ou deux niveaux sur le flanc nord et en fond de parcelle. Ces bâtiments à l'arrière de parcelle évolueront peu après le XIXe siècle, si ce n'est la construction d'une structure à l'ouest du pavillon d'habitation de deux étages.<br>L'immeuble sis au 40 boulevard Pasteur formait un ensemble architectural homogène avec le n° 38, composant un plan de masse en U qui ménageait une cour intérieure. L'immeuble est partagé en deux parcelles dans le premier tiers du XXe siècle et la partie sise au n° 38 est démolie en 1934 par la ville pour élargir l'angle donnant sur la rue du Docteur-Roux.<br>L'immeuble au n° 40 s'élève sur deux étages carrés au-dessus d'un rez-de-chaussée à usage de commerce. Les baies du premier étage sont couvertes à frontons et sont séparées du deuxième étage par un bandeau mouluré. Ce troisième niveau est le fruit d'une surélévation réalisée en 1887. À l'arrière du bâtiment subsiste une des deux ailes du plan originel. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 27 à 31 boulevard Pasteur | Lycée<br>Le bâtiment est réalisé en 1953 par Roger Richez (1914-1990) et Michel Raclot (1918-1982) pour accueillir un centre d'apprentissage de l'optique. En 1959, il est transformé en collège d'enseignement technique, puis agrandi, entre 1965 et 1967, d'un bâtiment réalisé par André Wogensky (1916-2004), accueillant des salles de cours, un gymnase, des laboratoires et des ateliers. En 1972, le collège devient le lycée d'enseignement technologique et professionnel et conserve sa spécialité d'optique. Le lycée comprend deux corps de bâtiments principaux. Le premier, le « bâtiment Pasteur », de 1953, donne sur la rue. Il est haut de sept étages et se caractérise par sa façade composée d'une trame en béton armé, où le remplissage est réalisé en verre : des baies vitrées reposant sur des allèges translucides en pavés de verre. L'usage du verre fait écho à la destination du bâtiment et permet d'éclairer de grands plateaux intérieurs. Deux oriels se détachent de la façade et lui donnent du volume. Les deux derniers niveaux sont disposés en gradins, disposition caractéristique du règlement urbain provisoire en vigueur de 1950 à 1956. Le portail d'entrée est particulièrement travaillé, avec des motifs en fonte, réalisés par Antoniucci Volti (1915-1989) qui s'inspire des signes du zodiaque.<br>Le bâtiment de Wogensky, ou « bâtiment Necker » se situe en fond de parcelle. Il est réalisé en forme de L avec un corps principal de quatre niveaux, dont les deux premiers sont enterrés, et une aile en retour accueillant le gymnase. Ce bâtiment conçu pour créer une continuité avec l'hôpital Necker est surélevé de trois niveaux en 1995 par l'architecte Pierre de Blauwe (1932 - 2019). Pour son caractère exceptionnel, et sa façade atypique dans le paysage parisien où sont mises en œuvre différentes textures de verre, le lycée Fresnel est labellisé « Architecture contemporaine remarquable » en 2020. |
| BP | 31 rue Péclet<br>141 rue Lecourbe | Mairie du 15e arrondissement construite entre 1873 et 1876 par l'architecte Devrez. Elle est composée d'un corps central avec deux ailes en retour comportant deux étages. Au centre de la façade se détache un pavillon de trois étages qui sert d'entrée, percé de cinq baies à arcades dont deux s'ouvrent sur les côtés. Il est surmonté d'un campanile élevé sur plan carré et formé d'arcades. Le dôme recouvrant ce campanile est décoré d'écailles imbriquées. Les deux parties de la façade, de part et d'autre du pavillon, ont cinq travées avec baies en plein cintre au rez-de-chaussée. La façade possède un comble ajouré par des lucarnes et des oeils-de-boeuf. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 place Étienne Pernet | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment avec une volumétrie et un pan coupé d'origine, communs dans le lotissement de Grenelle. |
| BP | 3 place Étienne Pernet | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Volumétrie et pan coupé d'origine bien conservés, typiques du lotissement de Grenelle. Construction période 1833-45. |
| BP | 4 place Étienne Pernet | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Maison du fond (1833-45) bien conservée avec toits à faible pente modénature, entablement et colonnade |
| BP | 6 place Étienne Pernet | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Organisation des bâtiments de la parcelle symétrique autour d'une cour, volumétrie distincte du bâtiment principal et des deux ailes |
| BP | 23 à 28 place Étienne Pernet | Eglise Saint Jean-Baptiste-de-Grenelle. Le conseil municipal de Vaugirard avait décidé de la construction d'une nouvelle Eglise pour suppléer à l'insuffisance de Saint-Lambert. Léonard Violet, fondateur du "village" du Beau Grenelle, offrit de construire une nouvelle église à ses frais entre Vaugirard et la nouvelle cité lotie par ses soins. La construction fut confiée à Bontat, et la première pierre posée le 2 septembre 1827, en présence de la Dauphine. Elle fut donnée à la commune en 1832 et érigée en paroisse en 1836. L'édifice adoptait le plan basilical commun aux églises de la Restauration. Entre 1924 et 1926, la nef fut allongée, le transept et le choeur reconstruits par Morize et Lacau. Le clocher surmontant l'église, d'esprit médiéval, contraste avec |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'inspiration antique du reste de l'édifice et lui confère son allure singulière. |
| BP | 24 place Étienne Pernet<br>91 rue de l'Eglise | Immeuble en pierre de taille de style Art Nouveau construit en 1905 par l'architecte Alfred Wagon. Il représente l'une des expressions les plus maniériste de l'Art Nouveau parisien transposé à l'échelle imposante d'un immeuble de rapport construit après l'adoption du règlement de 1902. Un décor abstrait orne chaque baie, avec pour motif central, des fleurs ou des fruits stylisés : artichauts, tournesols, iris, pomme de pin, feuilles de bananier. La mansarde et le pignon d'angle, surmonté d'un bulbe couvert d'ardoise, sont particulièrement exubérants. La porte d'entrée, surmontée d'une arabesque dissymétrique, possède des fers forgés très ouvragés et s'ouvre sur un hall également Art Nouveau. Le pavement comporte des iris. Au mur, des arabesques terminées par des épis de maïs; des lis ornent la corniche du plafond. |
| EPP | Place du Commerce | Élément particulier - Architecture de square et parc - 18, place du Commerce, 75015. Le kiosque à musique est protégé pour motif historique et culturel.<br>Le square Yvette Chauviré est aménagé en 1873, à l'emplacement de la place de la Mairie située au cœur de l'ancienne commune de Grenelle, sous la direction d'Adolphe Alphand (1810-1878). Ingénieur du service des promenades et plantations sous Napoléon III, il poursuit sous la troisième République l'œuvre d'urbanisme engagée par l'administration haussmannienne. En 1910, Jean-Camille Formigé (1845-1926), architecte en chef du service des édifices et promenades et jardins de la ville, qui assure la continuité de l'aménagement urbanistique de ses prédécesseurs, projette d'édifier onze kiosques à musique identiques dans les arrondissements périphériques de Paris. Leur construction est réalisée par la maison Laforge & Cie. Ces édicules servent aux rassemblements sociaux et conviviaux pour les riverains, tout en assurant la diffusion de la musique militaire et de l'ordre qu'elle incarne. Le square Yvette Chauviré occupe un long espace rectangulaire, planté en périphérie d'une double rangée d'arbres. Au centre de la composition, le kiosque à musique repose sur un piédestal en pierre, de plan octogonal, accueillant une scène que protège une grille périphérique. Ce socle héberge un local semi-enterré, accessible par des marches situées derrière la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | scène. Huit colonnes en fonte pleine, disposées aux angles, soutiennent un dôme polygonal surbaissé. La charpente en bois, dont la fonction acoustique est essentielle, est constituée de pannes, traverses, chevrons, voliges et clé de voûte pendante. Une frise à barreaux solidarise la périphérie de cette structure. La couverture est revêtue de feuilles de zinc et ornée, en partie sommitale, d'un lanterneau en zinc écaillé, surmonté d'une pomme de pin. Des onze kiosques à musique dessinés par Formigé et construits en 1910 à Paris, plusieurs subsistent en 2022 : sur la place de la Nation (11e), la place d'Italie (13e), la place Dupleix (15e), le square Necker (15e), le square des Épinettes (17e), le square Carpeaux (15e) et le square Édouard-Vaillant (20e). Ceux des places du Commerce, de Vaugirard et du square Violet sont de facture identique. |
| BP | Place Gerbert | Eglise Saint-Lambert. Eglise de style néo-roman construite par Claude Naissant entre 1848 et 1856. Elle est flanquée d'une tour-clocher hors-œuvre qui la signale dans le paysage environnant et marque le porche d'entrée. |
| BP | 7 rond-point du Pont Mirabeau<br>1 rue Balard | Immeuble de logements de standing construit en 1936 par les architectes Joseph Bassompierre, Paul de Rutté et Paul Sirvin. Construit sur un site exceptionnel face au quai de Javel par l'une des plus importantes agences parisiennes de l'entre-deux-guerres, cet ensemble d'habitations illustre la modernité classique, telle que la concevaient ceux qui refusaient l'architecture dépouillée du Mouvement Moderne. Les jeux de courbes, en forme de carénage, de la façade sur la place sont dessinés en fonction de critères purement esthétiques et en dehors de toute préoccupation fonctionnelle. Ils sont influencés par les recherches sur l'aérodynamisme, alors très en vogue pour les moyens de transport. Les carrelages dont est revêtue la façade sont en fait des carreaux récupérés du rebut. Ils constituent, un matériau à la fois moderne et résistant et illustrant la recherche par les architectes d'une "troisième voie" entre le béton nu des "Modernes" et la traditionnelle pierre de taille des "Classiques". |
| BP | rond-point du Pont Mirabeau<br>quai André Citroën | Ancienne Gare de Javel construite pour la compagnie des chemins de fer de l'Ouest en 1899 par l'architecte Just Lisch, élève de Vaudoyer et de Labrouste. Le bâtiment se compose d'une grande salle surplombant les voies. La façade à structure métallique est habillée de terres cuites de couleur. Elle dégage une impression |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'élégance et se trouve dans un remarquable état de conservation. |
| EPP | 2 à 12 place de la Porte de Versailles | Les quatre "campaniles" de style Art Déco et la barrière marquant l'entrée du parc des Expositions de la porte de Versailles réalisés par les architectes Boileau et Azéma en 1930. |
| BP | 4 place de la Porte de Versailles | Palais des Sports construit en 1960 par l'architecte Pierre Dufau. La salle de 6000 places en gradins est couverte d'une coupole de soixante mètres de diamètres constituée de losanges d'aluminium. La coupole de quarante-cinq tonnes repose sur des portiques en béton, dans la nouvelle tradition des constructions de l'Aérospatiale. |
| BP | 48 rue de la Procession | Immeuble d'activité Laboratoire<br>Ces laboratoires sont réalisés entre 1953 et 1954 par l'architecte Auguste Perret (1874-1854) pour la Société anonyme pour la diffusion des produits opothérapiques (SAPO). Perret est un architecte majeur du XXe siècle, qui se spécialise dans la construction d'édifices en béton armé avec ses frères Gustave (1876 - 1952) et Claude (1880 - 1960), au sein de l'entreprise « Perret frères ». Il s'illustre par des projets comme celui de Théâtre des Champs-Élysées (1910-1913), ou encore la reconstruction du Havre après-guerre, inscrit en 2005 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Dès 1937 Auguste Perret commence à échanger avec le laboratoire SAPO, pour la construction de laboratoires. Il dépose un premier permis de construire en 1953 pour un bâtiment de trois étages carrés, puis un second pour une surélévation d'un étage qui est publié dans le bulletin municipal officiel de juillet 1954, alors que Perret meurt le 25 février 1954. Ce bâtiment, implanté en avancé sur la rue et composé de quatre étages carrés, est assez méconnu. Il s'agit pourtant de l'un des deux bâtiments que l'architecte réalise à Paris après 1945. Il est caractéristique du travail de l'architecte, comme en témoigne la structure en béton armé visible depuis la rue, qui constitue une trame régulière et contraste avec les éléments de remplissage au niveau des allèges. La composition est ponctuée d'une série de fenêtres verticales délimitées par des cadres en béton. Ces baies sont un élément cher à Perret, qu'il défendra notamment face aux fenêtres horizontales prônées par Le Corbusier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 16 rue de la Procession<br>1 à 3 rue Sainte-Félicité | Immeuble d'habitation<br>Situé dans le quartier Saint-Lambert, cet immeuble de style Art déco a été construit en 1913 par l'architecte Théodore Lambert (né en 1857 - actif jusqu'en 1938) et l'entrepreneur Victor Bompar. Édifiée sur huit étages, la façade repose sur un socle en béton de deux niveaux ornés de refends. Elle se poursuit sur six étages carrés en pierre et béton, coiffés d'une toiture à brisis haute de deux niveaux. L'angle est traité en arrondi, tout comme les bow-windows, tous percés par trois baies séparées par des montants en béton. Les derniers niveaux bénéficient d'un traitement privilégié avec la présence d'un balcon filant au cinquième étage. Les linteaux sculptés des baies du dernier niveau font office de corniche. En retour de façade sur la rue Sainte-Félicité, la brique se substitue à la pierre. Ici, l'élévation ne dépasse pas quatre étages carrés et deux étages sous comble. Sur l'ensemble, les allèges sont soulignées par des plaques de céramique prenant la forme d'alvéoles, dont la couleur tranche avec le parement en pierre calcaire. Dans l'alignement, les linteaux sont ornés de dalles en béton, sculptées et quadrillées, dont les motifs font écho à ceux des allèges. La porte d'entrée sur la rue de la Procession, en verre et fer forgé, comporte un encadrement sculpté au-dessus duquel sont gravées de part et d'autre, les signatures des auteurs du projet. Le rez-de-chaussée est destiné à accueillir un commerce dès l'origine, et la devanture sur la rue Sainte-Félicité, en applique bois avec corniche pourrait dater de la construction. |
| BP | 7 à 23 rue des Quatre Frères Peignot | Ensemble d'Habitations à Bon Marché construit par l'architecte Alexandre Maistrasse en 1926 pour la ville de Paris. Le groupe comprend 291 logements, dont la moitié de trois pièces. La partie au nord de la rue comprend cinq bâtiments séparés par quatre cours, celle au sud, quatre bâtiments sur trois cours. Ils sont élevés sur caves et comportent, en plus du rez-de-chaussée, cinq étages et un sixième légèrement mansardé. L'architecte a réussi à éviter l'effet d'une densité élevée en décrochant des pièces en avancée et en variant l'appareillage des briques. Rouges et blanches, elles s'élèvent sur des socles en pierre de Villebois, les appuis, linteaux et consoles étant en béton armé enduit de ciment agrémenté de cabochons en grès cérame. Les grilles fermant les cours sont en fer forgé sur des socles toujours en pierre de Villebois. Les toitures à la Mansard sont en zinc avec brisis en ardoise; débordant largement de la façade qu'elles protègent, elles sont supportées par des chevrons en bois apparent. Dans les logements, le sol est en carreaux de grès cérame dans les entrées et dégagements, en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | parquet de chêne dans la salle à manger et les chambres. |
| BP | 8 à 28 rue des Quatre Frères Peignot | Ensemble d'Habitations à Bon Marché construit par l'architecte Alexandre Maistrasse en 1926 pour la Ville de Paris. Le groupe comprend 291 logements, dont la moitié de trois pièces. La partie au nord de la rue comprend cinq bâtiments séparés par quatre cours, celle au sud, quatre bâtiments sur trois cours. Ils sont élevés sur caves et comportent, en plus du rez-de-chaussée, cinq étages et un sixième légèrement mansardé. L'architecte a réussi à éviter l'effet d'une densité élevée en décrochant des pièces en avancée et en variant l'appareillage des briques. Rouges et blanches, elles s'élèvent sur des socles en pierre de Villebois, les appuis, linteaux et consoles étant en béton armé enduit de ciment agrémenté de cabochons en grès cérame. Les grilles fermant les cours sont en fer forgé sur des socles toujours en pierre de Villebois. Les toitures à la Mansard sont en zinc avec brisis en ardoise; débordant largement de la façade qu'elles protègent, elles sont supportées par des chevrons en bois apparent. Dans les logements, le sol est en carreaux de grès cérame dans les entrées et dégagements, en parquet de chêne dans la salle à manger et les chambres. |
| BP | 20 à 22 rue des Quatre Frères Peignot | Ensemble de logements sociaux "Habitations à Bon Marché" (HBM) réalisé en 1913-1922 par l'architecte Maurice Payret-Dortail pour le compte de la Ville de Paris. Il s'agit en fait du premier ensemble de logements ouvriers entièrement conçus et édifiés à l'initiative de la Ville de Paris. Payet-Dortail avait gagné en 1912-1913 l'un des premiers concours d'habitation à bon marché de la Ville. La brique arrondie y fait son apparition, permettant aussi bien le calepinage "en nid d'abeille" dans les parties hautes, que les consoles de balcons, les piliers des loggias, ou les voussures du portail. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 rue René Ravaud | Immeuble de bureaux, siège social de la SNECMA (aujourd'hui Safran), réalisé par l'architecte Pierre Dufau en 1976. Dufau a employé largement les formes et les matériaux de l'aviation pour le siège de ce motoriste aéronautique : la façade est faite de panneaux d'aluminium, anodisés ou peints à chaud, identiques à ceux qui composent un empennage d'avion; les pare-soleil sont copiés sur des ailerons et le couronnement du toit est en forme de fuselage. De même la construction emprunte largement aux techniques d'usinage industrielle et de pré-fabrication déjà testée par Dufau deux ans auparavant lors de la construction de l'hôtel Méridien. |
| BP | 44 à 44 bis rue Rouelle | Ensemble immobilier<br>C'est sur ce terrain qu'est réalisé entre 1824 et 1836 un lotissement par Léonard Violet, entrepreneur et conseiller municipal de la commune de Vaugirard, et son ami Alphonse Letellier ; opération qui procédait du démantèlement de l'École Royale Militaire. Violet et Letellier donnent ainsi naissance à un vaste village dans la Plaine de Grenelle, aux pieds de la barrière des Fermiers généraux, dont la rue Violet devient la rue principale. Le nom des rues occupe une place symbolique, puisque à l'ouest se trouvent les rues l'artisanat et de l'industrie alors qu'à l'est se trouvent la rue du commerce et des entrepreneurs. C'est dans ce contexte qu'est ouvert, à l'est du lotissement Violet, la rue de l'Entrepôt qui deviendra, en 1864, la rue Rouelle. Les premières constructions de cette parcelle apparaissent sur le cadastre de 1825. Elle est alors composée d'un seul bâtiment, au centre, haut de deux étages carrés. Entre 1825 et 1875 deux pavillons d'un étage sur rue sont construits de part et d'autre. L'un est en forme de L et vient s'adosser au bâti existant. L'autre ménage un passage vers un jardin à l'arrière du bâtiment. En 1898, l'architecte Georges Jacotin (/-1904), également auteur du manoir « le Boulingrin » à Anet, réalise une surélévation de quatre étages sur le corps de bâtiment principal le plus ancien. Cet ajout est visible sur la façade donnant sur la rue Rouelle. Les modénatures du rez-de-chaussée et du premier étage, datant du début du XIXe siècle, sont principalement composées d'encadrement de baies et de légers pilastres de part et d'autre de la façade. Les étages supérieurs, ajoutés à la fin du XIXe siècle, sont légèrement plus ornés avec des appuis de fenêtres, des allèges décorées au troisième étage, des linteaux de briques au cinquième étage et une toiture à deux pans. Ainsi, le bâtiment est le témoin d'une architecture domestique au sein d'un quartier marqué par son |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | activité industrielle et l'essor de la construction automobile. |
| BP | 25 à 27 rue Rouelle<br>22 rue Sextius-Michel | Groupe scolaire (école maternelle et primaire) construite en 1912 par Louis Bonnier. Elle constitue une démonstration, notamment par la qualité de son architecte, directeur de l'architecture de la Ville de Paris, de l'évolution qualitative des équipements scolaires. Un jeu savant de volumes rompt la monotonie des équipements traditionnels : pavillons bas, guérites, décrochements, porches creusés, toits en débord, fenêtres en creux. Les ouvertures sont également diversifiées : baies rectangulaires des classes, baies cintrées des préaux, multiples tailles des fenêtres. Les porches sont conçus en retrait afin d'augmenter, à la sortie des enfants, la largeur insuffisante des trottoirs. De même, un soin tout particulier est apporté à l'éclairage des classes qui, au lieu de recevoir deux fenêtres comme c'était l'usage, bénéficient de grandes baies vitrées sur cour. Les façades sont en briques ocres, le ciment est incrusté d'opalines, les porches d'entrée sont revêtus de briques vernissées, de mosaïques brillantes et de verdures décoratives. Tout est fait pour soigner l'accueil et apporter une touche de gaieté. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 25 rue de la Saïda | Habitations à Bon Marché édifiées en 1912-1919 par l'architecte Auguste Labussière. Pour cette opération d'envergure destinée aux familles nombreuses, la fondation "Groupe des maisons ouvrières" avait choisi un terrain excentré. Il s'agissait de donner aux logements "air et lumière" à profusion en fractionnant les bâtiments selon les théories diffusées par Augustin Rey. Le parti adopté fut celui de deux à quatre logements par étage, desservis par des escaliers extérieurs. Les risques de dégradations des parties communes sont ainsi très réduits. Le soubassement en meulière, qui était déjà celui de l'hôtel populaire pour homme réalisé rue de Charonne par Labussière en 1910, a été choisi pour son caractère de simplicité. Au-dessus, on a adopté la solution d'une ossature de béton apparente avec remplissage de brique de bourgogne de couleur Nankin. Les bâtiments sont couverts de terrasses en béton, mais inaccessibles. Le décor est minimal : quelques cabochons et carreaux de grès émaillés. Il s'agit d'une réalisation exemplaire par l'affirmation de sa modernité : plan fractionné, mise en évidence de la structure de béton, toit plat, escaliers à l'air libre, décoration réduite à l'essentiel. |
| BP | 32 rue Saint-Amand<br>51 rue Vouillé | Immeuble de rapport construit vers 1935 (permis de construire accordé en février 1935) par Henri Depussé et ses fils Jacques et Pierre présentant des bow-window en chevrons sur la rue Saint-Amand (parcelle traversante). Publié in Paris-Banlieue 1919-1939 P. Chemetov, M.-J. Dumont, Bernard Marrey "L'immeuble comprend une trentaine de petits logements. L'architecte a inversé les hiérarchies traditionnelles en affectant à la cuisine la saillie de la façade sur la rue de Vouillé. Sur la rue Saint-Amand, le système se complique d'une déformation due à la géométrie de la parcelle : les saillies triangulaires des pièces de service sont en réalité parallèles aux deux murs mitoyens. C'est à ces volumes saillants qu'est réservé le revêtement de carreaux cassés. Bien mieux que dans les immeubles d'Hennequet, on trouve dans cet exemple un usage réussi du saillant triangulaire ; un des rares bâtiments parisiens où l'influence du Stijl est patente." |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 60 à 62 rue Saint-Charles | Équipement public - Lycée - 60 à 62 rue Saint-Charles, 75015. Le bâtiment est protégé pour motifs architectural et historique, représentatifs des équipements publics de la fin du XIXe siècle.<br>Originellement école communale de garçons, de filles et de petite section de maternelle, le groupe scolaire achevé en 1871 est l'une des premières réalisations parisiennes de l'architecte Eugène Cordier (/-/).<br>Sur un plan-masse en L, il se compose d'un corps principal élevé de trois niveaux à couvertures de tuiles donnant sur la rue Saint-Charles, de deux pavillons perpendiculaires à quatre niveaux et d'une aile en retour d'un seul niveau le long de la rue Ginoux, couverte en zinc, elle-même prolongée par un bâtiment à deux niveaux. Sur cour, les deux pavillons du corps principal sont en forte saillie et sont encadrés de part et d'autre au premier étage de deux édicules en porte-à-faux en bois d'une travée de large.<br>La structure porteuse de l'édifice est lisible en façade, grâce aux contreforts présents devant chaque trumeau qui scandent verticalement l'élévation. La diversité des matériaux employés, la brique, la pierre silico-calcaire et la meulière, disposés en registres horizontaux successifs crée un jeu de polychromie qui constitue l'essentiel du décor du bâtiment. La présence d'ancres métalliques de formes variées visibles sur les trumeaux participe du décor tout en révélant l'emploi du métal pour les planchers. La façade est divisée par deux corniches à modillons, l'une discontinue séparant le rez-de-chaussée du premier étage et l'autre qui n'est interrompue que par la surélévation des pavillons à son sommet. Chaque travée est constituée d'une baie sous arc surbaissé en brique au premier et dernier niveau ainsi que d'une baie à meneaux sous linteau au niveau intermédiaire. Un pan coupé constitue l'angle entre les deux rues. Il comporte un cartouche au niveau inférieur, portant l'inscription « Écoles communales 15e arrondissement ». Au niveau supérieur, un motif sculpté d'édicule à deux pilastres sous frise d'oves sert de cadre aux armes de la ville de Paris portant la mention de l'année de construction du groupe scolaire et le nom de l'architecte.<br>Cet immeuble est caractéristique des bâtiments scolaires au plan type répandu par les écrits de César Pompée et de Félix Narjoux pour répondre à la politique de construction d'écoles élémentaires publiques instituée sous la Troisième République par Jules Ferry. Par son style et ses procédés constructifs, il place Eugène Cordier en héritier du rationalisme néogothique théorisé par Viollet-le-Duc que rappellent les contreforts et les meneaux de la façade. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 197 ter rue Saint-Charles | Maison d'habitation<br>De style Art nouveau, cette maison d'habitation de deux étages est conçue par l'architecte Maurice Porche (1872-1941) en 1901. Située dans le 15e arrondissement, dans le quartier Javel, elle crée une rupture avec les immeubles environnants destinés au logement ouvrier, avec sa façade sur rue en pierre meulière. Malgré son caractère exceptionnel, cette maison surnommée « la Villa des mésanges », a subi plusieurs transformations. En retrait d'alignement, elle est protégée par une clôture en fer forgé dotée d'un portail et d'une porte piétonne. À l'origine, la grille dessinée par le ferronnier d'art Émile Robert (1860-1924), était constituée d'un portail central flanqué de piliers en pierre supportant un arc plein-cintre et de deux portes, le tout orné de motifs décoratifs. Pour accentuer l'asymétrie, l'une des portes était également couronnée d'un arc en pierre. À l'origine, elle rassemblait deux maisons jumelles comme l'attestent les deux portes d'entrée symétriques. Composée de cinq travées, elle présente deux avant-corps latéraux asymétriques dont un avec une toiture en pavillon et une lucarne de forme circulaire, seul élément à avoir conservé une partie de son décor : elle est ornée d'un chat sculpté et d'une guirlande végétale au niveau de l'agrafe. L'architecte a fait appel au sculpteur P. Demange, au céramiste Alexandre Bigot pour les épis en crêtes de grès, aujourd'hui disparus, à P. Demange pour les sculptures et à Vrigny pour les ferronneries des garde-corps. La façade sur cour est quant à elle appareillée de briques polychromes. En 1906, les architectes Henri Audiger (/-1908) et Richard Joachim (1869-1960) ont dessiné les plans d'un immeuble d'un étage en meulière du côté de la cour. D'influence Art nouveau, ses baies sont couronnées de décors en terre cuite représentant des chardons. Particulièrement actifs dans le 15e arrondissement, ils ont réalisé au total huit immeubles rue Saint-Charles. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 224 à 230 rue Saint-Charles<br>67 à 73 rue Leblanc | Immeuble d'habitation<br>Cette cité d'artistes résulte d'une commande de la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP) passée en 1989 à Michel Kagan (1953-2009), architecte qui se place dans le sillage du mouvement moderne et en revendique l'héritage. Elle s'implante à proximité du parc André-Citroën, en train d'être conçu au sein de la Zone d'aménagement concerté (ZAC) créée sur le site de l'ancienne usine automobile. Le parc et la cité d'artistes, tous achevés en 1992, sont contemporains. La cité accueille trente-huit ateliers d'artistes avec logement et douze logements sociaux sans atelier construits en béton enduit. La parcelle, de forme irrégulière et présentant un côté courbe, se situe à l'extrémité sud du parc. Elle enserre deux bâtiments post-haussmanniens disposés à l'angle des rues Saint-Charles et Leblanc. L'architecte s'adapte en disposant trois édifices de part et d'autre d'une ligne structurante, dont les plans au sol forment des figures géométriques simples : un cercle dans la courbure de la parcelle, un carré à l'est et un triangle à l'ouest. Un quatrième édifice plus petit, doté de deux cylindres, participe à la transition depuis la rue Saint-Charles.<br>Côté rue, où sont les logements simples, le gabarit des façades s'adapte aux édifices post-haussmanniens existants, avec une muralité affirmée et peu d'ouvertures. Depuis la rue Saint-Charles, une partie de l'ensemble enjambe un accès créé vers le parc, dont la cité constitue à la fois une entrée et l'aboutissement.<br>De l'autre côté, la composition prend la mesure du parc avec une dimension plus monumentale et d'importantes ouvertures pour inonder de lumière les ateliers d'artistes, tournés vers le nord.<br>L'édifice circulaire est placé quasiment au centre. Un mur de soutènement courbe est situé entre la cour et le parc. Les trois édifices principaux sont reliés par trois niveaux de coursives superposés qui donnent une cohérence à l'ensemble. Ils délimitent aussi une cour de service, marquée par les deux cylindres du quatrième bâtiment qui abritent des logements. Les ateliers superposés sur quatre niveaux sont accessibles via les coursives au nord et un escalier à vis hors œuvre côté ouest.<br>Une promenade architecturale, notion chère à l'architecte, permet d'apprécier le paysage environnant ainsi que l'architecture de la cité. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 161 à 163 rue Saint-Charles<br>73 à 75 rue des Cévennes<br>40 rue Lacordaire | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment d'angle est réalisé en 1934 par Charles (1877 - 1956) et Henry (1909-1974) Delacroix, qui construisent ensemble plusieurs immeubles de logement à Paris au début des années 1930, dont celui sur le rond-point Saint-Charles. Accueillant 96 logements, il est présenté dans la revue La Construction moderne de juin 1935, comme « l'un des immeubles les plus modernes de son époque ». Le bâtiment de huit étages est organisé autour d'une cour fermée. Le rez-de-chaussée, alternant des parements de céramique de différentes nuances d'ocre-marron, se démarque des étages supérieurs où la brique forme un effet de rayure par des jeux de retraits et saillies qui renforcent l'horizontalité de la composition. Les baies horizontales et les balcons blancs en bandeau, qui convergent à l'angle, font référence au mouvement moderne en plein essor. L'élément particulièrement remarquable de cet édifice est le traitement de l'angle sur le rond-point où la façade épouse les limites de la parcelle, produisant ainsi une façade en quart-de-cercle parfaitement intégrée à la composition. |
| BP | 8 à 14 rue Saint-Lambert | Groupe scolaire construit en 1891-1892 par l'architecte Joseph Bouvard, directeur général du service d'architecture de la Ville de Paris. Construit pour 300 garçons, autant de filles et d'enfants à l'école maternelle, le groupe a été construit symétriquement de part et d'autre de l'entrée, la partie administrative et les logements en pierre, les salles de classes en brique sur une ossature métallique. Les tons des briques et des moellons mélangés aux couleurs vives des fers et aux menuiseries plus sombres ont donné à l'ensemble de ces bâtiments un aspect jeune et gai en rapport avec sa fonction. |
| BP | 36 rue Saint-Lambert<br>19 rue du Clos-Feuquières | Immeuble de rapport réalisé par l'architecte André Hamayon vers 1930. Publié in P. Chemetov - B. Marrey - M.-J. Dumont, Paris-Banlieue 1919-1939 : Architectures domestiques, Dunod, Paris, 1989. "Il a emprunté à toutes les sources: au classicisme les pilastres gordonnés, les corniches, les consoles; au moderne: les bow-windows ; à la pierre de taille : l'épaisseur d'une façade saturée de décor. Mais il est construit en brique et le matériau a donné son module et sa rugosité à la paroi. C'est le soldat inconnu de l'apparat domestique." A noter le remarquable travail de ferronnerie de la porte piétonne. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 34 à 52 rue Santos Dumont | Secteur maisons et villas<br>Les pavillons, réalisés à l'initiative d'un promoteur privé, M. Schwab, sont conçus en 1912 sur un modèle déposé par l'architecte Henry Trésal (/-/). Construits seulement après la guerre, à partir de 1922, ils sont installés dans le quartier Saint-Lambert du 15e arrondissement, qui a conservé un certain isolement et une atmosphère de village. Ce type d'habitation, intermédiaire entre la cité ouvrière et la villa plus bourgeoise a permis au début du XXe siècle d'accéder au confort grâce à la nature et à la surface des pièces. Véritable innovation « sociales, hygiénistes, architecturales, et urbaines » (Molinier, 1998), le lotissement de la rue Dieulafoy, également protégé par la Ville de Paris est construit sur un modèle similaire par le même architecte et le même commanditaire. Les maisons se caractérisent par leur répétition et par le détail d'un becquet érigé sur les toits d'ardoises. Chaque maison, possède une marquise - retirée pour certaines - une double porte en fer forgé surmonté d'un oculus et donnant sur la rue, deux grandes baies, l'une en anse de panier au deuxième étage, et l'autre carrée au premier étage ainsi que, fait remarquable pour l'époque, un garage. Chacune est dotée d'une cour-jardin à l'arrière. |
| BP | 1 à 7 rue Schutzenberger<br>2 à 16 rue Sextius Michel<br>1 à 15 rue Emeriau | Ensemble construit au début des années vingt par l'architecte Camille Marion pour les besoins de l'Artillerie navale. Les qualités architecturales des façades de cet ensemble administratif, en brique et béton, dénotent le soin particulier apporté au traitement des angles et la pertinence de son insertion urbaine. Sur un plan masse triangulaire dicté par la forme de l'ilot, l'architecte a disposé des bâtiments d'allure industriels présentant trois et quatre niveaux dont un rez-de-chaussée double et surélevé sur les rues Emeriau et Schulzenberger, tandis que le bâtiment de gardiennage et d'accueil de la rue Sextius Michel côté sud-est ne présente qu'un étage en élévation. |
| BP | 50 avenue de Ségur<br>20 rue Chasseloup-Laubat<br>29 boulevard Garibaldi | Immeuble de rapport construit en 1899-1900 par Gabriel Ruprich-Robert, disciple de Constant-Dufeux aux Beaux-Arts, sur une parcelle d'angle appartenant à l'architecte. La brique, utilisée ici dans un ton proche de celui de la pierre, introduit une modulation dans la façade avec ses calepinages en carré et en losange. Les oriels à structure métallique qui ornent les pans coupés des deux angles, boulevard Garibaldi et rue Chasseloup-Laubat, sont cernés de colonnes inspirées du bambou en grès flammé d'Alexandre Bigot.<br>Inscription au casier archéologique de la commission du Vieux Paris le 23 juillet 1918. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP et EPP | 149 rue de Sèvres | Hôpital Necker-Enfants-Malades. Eléments historiques de l'ancienne Maison Royale de l'Enfant-Jésus tenue à partir de 1724 par les Filles de Saint-Thomas-de-Villeneuve devenu hôpital des Enfants-Malades en 1802 et de l'ancien hôpital Necker fondé en 1778 par Mme Necker à l'emplacement de l'ancien couvent des Bénédictines de Notre-Dame-de-Liesse. (portail d'entrée de 1779 ; cour d'honneur entourée d'arcades et bâtiments du Carré Necker, pavillon d'Archambaut du XVIIIe siècle sur la rue de Vaugirard, hôtel particulier dit de Courcel). |
| BP | 38b avenue de Suffren | Maison de contremaîtres de 1866, commandée par Henri-Pierre Flaud, industriel, et construite à proximité de son domicile et de l'usine. Cette maison d'angle présente une façade composée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. La façade est ornée d'une série de médaillons moulurés de chaque côté du pan coupé. Les fenêtres cintrées sont encadrées de chambranles à crossettes et surmontées d'une agrafe à la clé. Bandeaux d'étage. Persiennes. Exemple très représentatif d'une architecture modeste mais soignée destinée à une clientèle modeste. |
| BP | 40 avenue de Suffren | Maison bourgeoise présentant une façade composée de sept travées et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, de style Victorien (fosse en façade, porche à colonnes) construite en 1866 pour Henri-Pierre Flaud, industriel, à proximité de son usine. Au n° 38b il fit construire la maison des contremaîtres. Le léger retrait par rapport à l'alignement s'explique sans doute par une construction légèrement antérieure à l'ouverture de l'avenue (1867). |
| BP | 90 avenue de Suffren | Maison bourgeoise construite en 1863 pour Antoine Perret, entrepreneur de bois à brûler, à côté de son chantier et implantée en retrait de l'alignement avant l'ouverture de l'avenue (1867). Façade composée de trois travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Chaînes de refends soulignant angle et travées. Terrasse en avancée sur la façade bordée d'une balustrade et dont l'entablement, soutenu par des colonnes ioniques, est orné de denticules. Frontons des baies arqués (premier étage) ou triangulaires (second étage). Corniche à modillons. Lucarnes cintrées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 108 avenue de Suffren<br>16 à 18 avenue de Lowendal | Habitation et activité commerciale<br>Cet immeuble de grande envergure est construit en 1932 en face de l'École militaire par les architectes Jean Boucher (1879-1935) et Paul Delaplanche (actif entre 1924 et 1962). Il s'agit de la seconde collaboration entre les architectes, leur premier projet étant les immeubles situés aux 70-72 avenue de Versailles. Construit en béton avec un revêtement en pierre de taille, le bâtiment s'élève sur huit étages au-dessus d'un soubassement percé de soupiraux. Les deux derniers niveaux en retrait de la façade permettent de ménager des terrasses. L'angle entre les avenues de Suffren et de Lowendal dessine un quart-de-rond, encadré de pilastres d'ordre colossal. La façade Art déco est marquée par des bow-windows à pans coupés, des modénatures épurées, ainsi que de remarquables ferronneries sur les garde-corps et portes d'accès. Les étages supérieurs, qui accueillent les logements les plus nobles, reçoivent un traitement plus ouvragé, avec la présence de balcons filants au sixième étage reposant sur des supports saillants disposés en palier, des parements en briques calepinées ou encore des décors de crénelage. L'ensemble de la structure est chapeauté par une toiture en zinc. |
| EPP | 1 rue Tessier (square Necker) | Élément particulier - Architecture de square et parc – 1 rue Tessier, 75015. Le kiosque à musique et la guérite du gardien sont protégés pour motif historique et culturel. Le petit square Necker est aménagé en 1900, sur la place éponyme tenant lieu de marché, sous l'impulsion du service des édifices et promenades et jardins de la ville de Paris. À sa direction, l'architecte Jean-Camille Formigé (1845-1926) poursuit l'œuvre d'aménagement urbain entamée par son prédécesseur Adolphe Alphand (1810-1878) sous l'administration haussmannienne, puis sous la Troisième République. Un petit kiosque de gardien, en pans de bois sur soubassement de briques de plan rectangulaire et surmonté d'une couverture en zinc à deux pentes, est édifié en même temps que le square du côté de la Rue La-Quintinie. Le kiosque à musique est quant à lui construit en 1911 et appartient au projet de réalisation de onze kiosques identiques, dessinés par l'architecte Formigé pour les places et squares des arrondissements périphériques de Paris. Leur construction est assurée par la maison Laforge & Cie. Ces édicules servent aux rassemblements sociaux et conviviaux pour les riverains, tout en assurant la diffusion de la musique militaire et l'ordre qu'elle incarne. Le kiosque à musique du square Necker repose sur un piédestal en moellon, de plan octogonal, accueillant une scène que protège une grille |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | périphérique. Ce socle héberge un local semi-enterré, accessible par des marches situées derrière la scène. Huit colonnes en fonte pleine, disposées aux angles, soutiennent un dôme polygonal surbaissé. La charpente bois, dont la fonction acoustique est essentielle, est constituée de pannes, traverses, chevrons, voliges et clé de voûte pendante. Une frise à barreaux solidarise la périphérie de cette structure. La couverture est revêtue de feuilles de zinc et est ornée, en partie sommitale, d'un lanterneau en zinc écaillé, surmonté d'une pomme de pin. Des onze kiosques à musique dessinés par Formigé et construits et 1911 à Paris, plusieurs subsistent en 2022 : sur la place de la Nation (11e), la place d'Italie (13e), la place Dupleix (15e), le square Necker (15e), le square des Épinettes (17e), le square Carpeaux (15e) et le square Édouard-Vaillant (20e). Ceux des places du Commerce, de Vaugirard et du square Violet sont de facture identique. |
| BP | 78 à 78b rue du Théâtre | Immeuble de rapport de style Art Déco à la réalisation très soignée (décor caractéristique : garde-corps à motifs géométriques, frise en mosaïques polychromes ornant le cinquième étage, ferronnerie de la porte d'entrée, cannelures). La façade, en brique rouge est rythmée par deux bow-windows reliés au cinquième étage par une loggia. Au sixième étage, un balcon filant épouse la courbe des bow-windows. |
| BP | 81 rue du Théâtre | Immeuble élevé de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée, construit en 1832. Il est l'un des premiers et rares survivants des immeubles de rapport du village de Beaugrenelle. |
| BP | 114 rue du Théâtre | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de 1846 de volumétrie modeste présentant une modénature développée |
| BP | 116 rue du Théâtre | La rue du Commerce est conçue pour devenir l'axe commercial principal du lotissement de Beaugrenelle (1824). Bordée d'immeubles souvent modestes, mais non dénués de recherche, la rue du Commerce forme avec ses abords, un témoignage particulièrement intéressant de l'histoire et du développement des faubourgs de Paris. Bâtiment de 1846 intégré dans une séquence variée de hauteurs modestes. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 138 rue du Théâtre | Immeuble de rapport construit par l'architecte Bruno Elkouken dans les années 1930. Il est très caractéristique du mouvement moderne avec sa façade dépourvue de tout ornement, ses baies horizontales et ses deux bow-windows rectangulaires. "Il échappe à la sécheresse et à la monotonie par quelques détails inspirés, comme les garde-corps des balcons des sixièmes et septième étages ou quelque peu surréaliste comme cet unique lampadaire en forme de globe, seul à éclairer une cour d'une densité pourtant oppressante. L'architecte de talent se reconnaît à l'escalier extérieur présent sur la cour et dont les paliers sont autant de balcons et les volées prétextes au seul ornement de tout l'immeuble qu'est la balustrade" dans L'architecture des années Trente B. Lemoine et Ph. Rivoirard, La Manufacture éd. 1987. |
| EPP | 52V allée des Cygnes | Œuvre du sculpteur Bartholdi. Cette sculpture à l'échelle 1/10 par rapport à la statue de la Liberté est devenu un symbole universel qui justifie son classement. |
| BP | 5 à 7 ; 6 à 8 rue Valentin Haüy<br>9 rue Bouchut | 4 immeuble d'angles forment place singulière<br>Ces quatre immeubles encerclent le puits artésien de la place Georges Mulot, présent depuis 1833, nommée d'après l'ingénieur en charge des travaux de forage. Le programme de lotissement est lancé en 1898, à l'emplacement de l'abattoir de Grenelle, fermé pour des raisons hygiénistes.<br>Au n° 1 de la place (6 rue Valentin Hüy et 7 rue Bouchut), l'immeuble est réalisé par l'architecte Honoré Cadilhac (/-/), l'entrepreneur Labiaude et le sculpteur Anciaux. Ces façades symétriques, de cinq travées, en pierre de taille, s'élèvent sur sept étages. Il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage à refends, de quatre étages carrés, d'un étage attique et d'un dernier sous comble. La façade donnant sur la place ne compte qu'une travée. Elle est encadrée de deux travées percées par de petits œils-de-bœuf et est soutenue par deux imposantes consoles sculptées, ornées de feuillages et de fleurs. La travée centrale est décorée de chaînes et est surmontée d'une lucarne en pierre. Les baies sont flanquées de balustres en pierre, de garde-corps ou simplement d'appuis de fenêtre à motifs Art nouveau. Des sculptures végétales ornent les consoles des deuxième et cinquième étages ainsi que l'encadrement de la porte d'entrée, décoré de pommes de pin. Celle-ci se compose de verre et de ferronnerie ouvragée dont les formes sont caractéristiques du mouvement Art nouveau.<br>Au n° 4 de la place (7 rue Valentin Hüy et 10 rue Bouchut) l'immeuble est édifié par les architectes Louis Süe (1875-1968), représentant du mouvement Art déco |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | en France et fondateur de la Compagnie des arts français, et Paul Huillard (1875-1966). Elevées sur sept étages, ces façades symétriques sont légèrement concaves. Elles se composent d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage à baies surbaissées, de trois étages carrés, d'un sixième niveau séparé par une frise avec glyphes, d'un étage attique et d'un dernier sous comble percé de lucarnes. Les modénatures se concentrent sur l'encadrement de la porte d'entrée, qui présente une partie torsadée, et sur les trumeaux du cinquième étage décorés d'imposantes guirlandes à nœuds, feuillages et fruits. Les ferronneries de la porte d'entrée, les garde-corps et les appuis de fenêtres portent des motifs Arts déco. Le rez-de-chaussée accueille des boutiques qui ont conservé leurs devantures de « type-cadre » d'origine comme l'illustrent les cartes postales d'époque.<br>Au n° 2 de la place (8 rue Valentin Hüy et 8 rue Bouchut) l'immeuble est construit en 1903 par l'architecte Paul Denis (/-/). Il puise dans le style Art nouveau. Sur six étages, il dispose d'une façade à pan coupé divisée en deux travées et deux autres façades latérales symétriques qui sont structurées en quatre travées. En pierre de taille en élévation, il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage à refends. Les baies de ce niveau sont, pour la plupart, encadrées par d'imposantes consoles de formes géométriques et où les courbes se rattachent à l'Art nouveau. Les trois étages supérieurs mêlent un parement en pierre et en briques colorées et vernissées. La polychromie des briques permet la réalisation de quelques motifs géométriques. Tout comme l'immeuble n° 3 et n° 1 de cette place, les façades latérales sont chacune pourvue d'une travée légèrement en saillie et couronnée d'un fronton triangulaire. Les garde-corps et appuis de fenêtres en fer forgé reprennent les courbes et le vocabulaire ornemental de l'Art nouveau. Au-dessus du quatrième étage, un étage attique est maintenu par une succession de consoles. L'ensemble est couvert d'un étage sous comble percé de lucarnes.<br>Au n° 3 de la place (5 rue Valentin Hüy et 9 rue Bouchut) l'immeuble est édifié par l'architecte Henri Ragache (/-/) dans un style néoclassique. Il dispose de deux façades asymétriques, de quatre et cinq travées, et une autre, face à la place, de forme concave sur deux travées et surmontée d'une lucarne en pierre avec volutes. Assis sur un soubassement, ce bâtiment de six étages se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier niveau à refends, de trois étages carrés, d'un étage attique et d'un dernier niveau sous comble. Les étages carrés sont délimités par un balcon filant en fer |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | forgé, soutenu par des consoles monumentales à volutes et écailles, et par une corniche saillante à denticules qui soutient les balcons de l'étage supérieur. Les façades latérales disposent d'une travée en saillie et sont dotées d'une ornementation d'influence néoclassique : consoles à volutes, guirlandes végétales aux allèges, de têtes de lion, de cartouches et d'agrafes. |
| BP | 16 à 18 boulevard de Vaugirard | Immeuble de bureaux construit en 1935 par l'architecte Jacques Debat-Ponsan, grand prix de Rome et architecte du ministère des PTT, place de Fontenoy. Edifice affichant une grande modernité dans le goût des grands transatlantiques. Il se compose d'un bâtiment sur le boulevard et de deux ailes en retour longeant les bâtiments mitoyens, comprenant des bureaux desservis par une coursive centrale éclairée par une cour intérieure. De grandes verrières métalliques, conçues par L. Douzille, éclairent les escaliers d'angle. La façade sur rue, recouverte de dalles de comblanchien agrafées, est percée de larges baies vitrées horizontales interrompues par un long bow-window aux formes adoucies. La façade arrière est en béton bouchardé. Un autre bâtiment sur cour s'élève à 35 mètres de hauteur, et accueille au dernier étage un restaurant d'entreprise. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 34 boulevard de Vaugirard | Musée - Architecture contemporaine<br>Inauguré en 1973, le musée de la Poste est construit par André Chatelin (1915-2007), architecte en chef des Postes, sur une parcelle acquise en bordure de l'opération urbaine de Maine-Montparnasse. La façade sur rue, vitrine du musée, se rattache au mouvement brutaliste. Rythmée par quatorze travées étroites traitées comme des cannelures constituées de panneaux de béton préfabriqué, elle comporte des baies dans sa partie basse et aux niveaux supérieurs. La partie centrale est occupée par cinq grands panneaux rectangulaires réalisés par Robert Juvin. Artiste-plasticien, il est le fondateur en 1965 du groupe le mur vivant, qui promeut une intégration des arts plastiques à l'architecture. Ces sculptures à la composition complexe évoquent, par leur forme et leurs 2700 prismes, la taille douce à l'œuvre dans la confection des timbres. Préfabriquées en ciment blanc avec agrégat de granit, elles se distinguent du mur légèrement plus clair, en ciment blanc avec quartz et sable de Loire, qui rappelle la pierre de taille. La façade est restaurée entre 2015 et 2019 par Jung Architectures dans le cadre de la réhabilitation du musée. Elle est conservée dans son état d'origine, malgré quelques modifications au rez-de-chaussée. Celui-ci retrouve alors une partie de ses piliers légèrement arqués, qui avaient été masqués dans les années 1980-1990. La façade nord, au départ pratiquement aveugle sauf dans ses parties hautes, a quant à elle été très modifiée. Le placage qui recouvrait la structure a été retiré lors de la réhabilitation afin de créer de nombreuses baies, mettant au jour les poteaux et planchers en béton. Cette intervention, qui se veut réversible selon l'architecte, a changé l'aspect du musée mais sa structure est davantage visible, même si elle ne correspond plus aux aménagements intérieurs actuels. |
| BP | 131 rue de Vaugirard | Immeuble de logements de standing construit en 1936 par l'architecte Léon-Joseph Madeline pour les frères Garnier. Il s'agissait au départ de la construction d'une cité pour le compte des éditeurs Garnier propriétaires du terrain. Seule la première tranche put être réalisée avant la seconde guerre mondiale. Au-delà de l'entrée monumentale encadrée par deux arrondis soulignés par des bandeaux en grès flammé brun foncé, la rue devait se poursuivre avec, à intervalles réguliers, des bâtiments transversaux percés d'une grande arcade, à l'image de celui qui a été réalisé. La façade, en grès cérame cassés, adopte le même revêtement que celui de l'immeuble réalisé la même année par l'agence Bassompierre, place du Rond-Point Mirabeau. On y retrouve le même souci de trouver un équilibre de bon |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | goût rejetant à la fois la radicalité fonctionnaliste du courant moderne et la tradition jugée dépassée de l'immeuble haussmannien. On y lit également l'influence sur l'architecture bourgeoise des recherches effectuées dans le domaine du logement social. |
| BP | 226 rue de Vaugirard | Ancienne Auberge du Soleil d'Or, comprenant des bâtiments sur rue et sur cour, construite vers le milieu du XVIIIe siècle comme retraite campagnarde. Elle fut le foyer de la conspiration dite du Camp de Grenelle qui tenta en vain de renverser le Directoire le 8 septembre 1796. Protection concernant le bâtiment sur rue et la première partie de l'aile gauche du bâtiment sur cour. |
| BP | 240 rue de Vaugirard | Ensemble très cohérent et bien conservé, datable probablement du début du Second empire. Disposition très originale, avec l'escalier d'accès à la maison et à son jardin entre les deux pavillons de services et d'écuries. Immeuble de rapport sur rue de cinq niveaux d'élévation, en pierre de taille, de style néo-classique, au dessin très épuré et sophistiqué. Grand passage cocher central voûté à clé saillante dans la hauteur du soubassement à décor de refends couvrant le rez-de-chaussée et l'entresol, surmonté d'un large balcon à belle ferronnerie. La façade courante est ornée de pilastres engagés entre chacune des cinq travées. |
| EPP | 260 rue de Vaugirard (square Adolphe et Jean Chérioux) | Élément particulier - Architecture de square et parc – 260 rue de Vaugirard, 75015. Le kiosque à musique et la guérite du gardien sont protégés pour motif historique, culturel et architectural.<br>Le square Adolphe-et-Jean-Chérioux est aménagé en 1896 sur une parcelle rectangulaire précédemment occupée par une école du quartier Saint-Lambert. Le projet est réalisé par Jean-Camille Formigé (1845-1926), architecte du service des édifices et promenades et jardins de la ville de Paris, qui poursuit depuis 1885 l'œuvre d'aménagement urbain entamée par son prédécesseur Adolphe Alphand (1810-1878) sous l'administration haussmannienne, puis sous la Troisième République. Au sein de ce petit square, du côté de la place Adolphe Chérioux, l'architecte édifie une petite guérite de gardien octogonale en bois et coiffée d'un bulbe en feuille de zinc en écailles. Le kiosque à musique est quant à lui construit en 1911 et fait partie d'un projet de construction de onze kiosques identiques, dessinés par Formigé pour les places et squares des arrondissements périphériques de Paris. Leur construction est assurée par la maison Laforge & |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Cie. Ces édicules servent aux rassemblements sociaux et conviviaux pour les riverains, tout en assurant la diffusion de la musique militaire et l'ordre qu'elle incarne. Le kiosque à musique du square Adolphe-et-Jean-Chérioux repose sur un piédestal en brique et béton, de plan octogonal, accueillant une scène que protège une grille périphérique. Ce socle héberge un local semi-enterré, accessible par des marches situées derrière la scène. Huit colonnes en fonte pleine, disposées aux angles, soutiennent un dôme polygonal surbaissé. La charpente en bois, dont la fonction acoustique est essentielle, est constituée de pannes, traverses, chevrons, voliges et clé de voûte pendante. Une frise à barreaux solidarise la périphérie de cette structure. La couverture est revêtue de feuilles de zinc et est ornée, en partie sommitale, d'un lanterneau en zinc écaillé, surmonté d'une pomme de pin. Des onze kiosques à musique dessinés par Formigé et construits en 1911 à Paris, plusieurs subsistent en 2022 : sur la place de la Nation (11e), la place d'Italie (13e), la place Dupleix (15e), le square Necker (15e), le square des Épinettes (17e), le square Carpeaux (15e) et le square Édouard-Vaillant (20e). Ceux des places du Commerce, de Vaugirard et du square Violet sont également de facture identique. |
| BP | 383 à 385 rue de Vaugirard | Maisons sur rue datées vers 1820 témoignant de l'origine villageoise et rurale de la rue de Vaugirard. Porte charretière. Décor d'imposte en bois. Garde corps en fonte à palmettes. |
| BP | 399 rue de Vaugirard | Ancienne gare de la Petite Ceinture, édifiée en 1867. Cette gare, construite en pierre et à remplissage de briques rouges, est bien conservée. Elle présente sur la rue de Vaugirard, une façade composée de deux étages carrés sur un soubassement percé de fenêtres cintrées. Les hautes fenêtres du second étage (celui donnant sur le quai) sont en plein cintre soulignées de bandeaux. La toiture est surmontée d'un œil de bœuf éclairant une mansarde. Par son architecture mettant en valeur les lignes de forces du bâtiment, et sa relative sobriété, cette gare évoque plus directement l'architecture industrielle et commerciale du XIXe siècle que ses contemporaines du quai de l'Alma ou de l'avenue Foch. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 272 rue de Vaugirard | Objet de la protection décor de Façade de l'immeuble d'activité commerciale, élément particulier protégé<br>Entre 1913 et 1923, les immeubles de la rue de Vaugirard allant du n°270 au n°278 ont tous été reconstruits pour correspondre au nouvel alignement. Le n° 272 est acquis en 1917 par Louis Monteil pour y construire un garage, bâti entre 1920 et 1923. La façade du garage est traitée dans un style plus ornemental, caractéristique du mouvement Art déco. Elle présente un grand fronton Art déco, porté par deux grandes consoles et encadré par une corniche reposant sur de petites consoles, le tout souligné par un arc. Un motif floral se développe sur les grandes consoles et les écoinçons délimités par l'arc. En dessous prennent place six baies jumelées. Remarquable pour son fronton et ses ornements, la façade joue en réalité le rôle d'enseigne. En 1978, le bâtiment est occupé par le grand magasin d'électroménager La Cité moderne électrique, puis par Odiovox en 1983. La boutique est ensuite convertie en supermarché qui occupe, en 2022, la totalité du rez-de-chaussée. Toutes les menuiseries du premier niveau et le linteau qui le surmonte ont été rajoutés pour les besoins de la supérette. |
| BP | 61 boulevard de Vaugirard | Héritage des tracés<br>La parcelle du 61, boulevard de Vaugirard - anciennement boulevard des Fourneaux - conserve l'un des derniers témoignages de l'habitat de faubourg dans le quartier de Montparnasse. Comme ses voisines et celles des alentours pour la plupart disparues, elle borde le faisceau ferré et les ateliers de la gare Montparnasse, qui gagnent régulièrement du terrain depuis les années 1840. Cette parcelle est occupée par deux corps de bâtiment du XIXe siècle, l'un et l'autre s'élevant sur deux étages, les surélévations ayant respectivement été opérées en 1887 et 1889. Ils encadrent une cour au fond de laquelle un immeuble de quatre étages et des constructions annexes (remise et atelier) ont été élevés en 1937-1939, par l'architecte André Schroeder (1886-1970). Les bâtiments du XIXe siècle, désormais accolés aux mitoyens d'immeubles post-haussmanniens, présentent un pignon sur le boulevard, tandis que leurs façades, avec cinq travées d'ouvertures, se font face côté cour. C'est un exemple, de plus en plus rare dans Paris, d'habitat organisé autour d'un vide central ouvert sur une voie publique majeure. Cette « dent creuse » offre ainsi une séquence urbaine singulière en confrontant des périodes et bâtis variés : les immeubles post-haussmanniens, mais aussi l'immeuble-barre de Dubuisson en fond datant des années 1960 à proximité. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 202 rue de Vaugirard<br>23 rue Copreaux | Maisons subsistantes de l'ancien village de Vaugirard bâties entre 1810 et 1830. Façades enduites. Elévation de trois étages sur rez-de-chaussée. Lucarnes et persiennes conservées. |
| BP | 353 rue de Vaugirard<br>1 à 3 rue Dombasle | Habitation et activité commerciale<br>Ce bâtiment à usage de logements et commerces est construit par l'architecte Henry Jeudy (/-/) entre 1956 et 1959. Situé à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue de Dombasle, l'immeuble reprend l'implantation sur rue du bâtiment qui occupait précédemment la parcelle. Il est composé d'un ensemble sur la rue de Vaugirard haut de huit étages, d'un bâtiment sur la rue de Dombasle en rez-de-chaussée et d'un corps de bâtiment en cœur de parcelle également en rez-de-chaussée. Il dispose d'une façade à pans coupés agrémentée de bow-window légèrement de biais et alternativement orientés vers la droite et la gauche. Ils semblent sortir du mur dans un effet de vague qui anime la façade. Chacun est complété par une plus petite baie, à sa droite ou à sa gauche, selon son orientation. Le traitement du bow-window est ici particulièrement inventif. Les deux derniers étages sont traités en gradins, sur rue comme sur cour. À l'arrière, cette disposition est permise par le vide laissé par l'autre corps de bâtiment qui compose l'édifice, disposé en retrait de l'alignement à partir du premier étage et qui présente, lui aussi, des gradins à partir du septième étage. Ces gradins se poursuivent sur le troisième corps de bâtiment, un peu plus élevé. Le bâtiment est ceinturé au rez-de-chaussée par une marquise en béton à dalle de verre. |
| BP | 22 à 32 boulevard Victor | Ecole Supérieure des Techniques Avancées et ancienne école supérieure d'aéronautique et musée de l'Air. L'édifice a été construit en 1936 par l'architecte Tissier. Les sculptures sont de Bouchard. |
| BP | 5 à 7 boulevard Victor<br>367 rue Lecourbe | Ensemble immobilier HBM<br>Ce bâtiment d'habitations à bon marché (HBM) est construit en 1927 par l'architecte Richard Bouwens Van der Boijen (1863 - 1939) pour la société « l'abri temporaire ». Bouwens Van der Boijen est un architecte prolixe, qui réalise notamment le 8 rue Lota à Paris, qui lui vaut d'être médaillé au concours des façades en 1901. L'HBM du boulevard Victor se trouve à la limite de l'ancienne enceinte de Thiers qui est lotie de logements à vocation sociale à partir de 1926. Implanté sur une parcelle en longueur, le bâtiment prend la forme d'une barre à l'alignement du boulevard, qui se retourne sur la rue Lecourbe. Il est composé d'un rez-de-chaussée commercial surmonté d'un auvent de style rustique. La façade du premier étage est composée d'un bandeau de brique surmonté de quatre étages carrés, dont le |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | dernier possède un balcon filant le long de la façade. Au-dessus se trouvent deux niveaux supérieurs dans les combles. Certaines travées sont mises en valeur par un oriel ouvert surmonté d'une charpente qui, comme la toiture et le dernier niveau, témoigne du style régionaliste des premiers ensembles HBM livrés sur la ceinture. |
| BP | 34 rue Violet | Maison construite en 1860 comme école communale de filles, alors tenue par les religieuses de Saint-Paul de Chartres. Elle a aujourd'hui été intégrée à l'école élémentaire construite postérieurement. |
| BP | 69 rue Violet | Ancienne mairie de Grenelle. Construite en 1825 par deux américains, Daniel Low et Thomas Wentworth Storrow, cette maison présente des façades aux traits maniéristes (fronton percé d'une serlienne, ordres superposés). Elle fut acquise par la municipalité de Grenelle en 1841 et aménagée par l'architecte Claude Naissant, pour en faire une mairie, fonction qu'elle conserva jusqu'en 1860. |
| BP | 61 rue Violet<br>1 avenue Delecourt | Maison d'habitation et dépendance<br>La propriété comprend une maison alignée au 61 rue Violet et un second corps de bâtiment implanté perpendiculairement au premier, le long de l'avenue Delecourt. La première a sans doute été édifiée autour des années 1850, car elle n'est pas visible sur le cadastre de 1845, et la seconde en 1881 par la Banque de France. Ces deux constructions intègrent ainsi le lotissement réalisé entre 1824 et 1836 par Léonard Violet, entrepreneur et conseiller municipal de la commune de Vaugirard, et son ami Alphonse Letellier ; opération qui procédait du démantèlement de l'École Royale Militaire. Violet et Letellier donnent ainsi naissance à un vaste village dans la Plaine de Grenelle, aux pieds de la barrière des Fermiers généraux, dont la rue Violet devient la rue principale. Le n° 61 possède une façade enduite en plâtre, cantonnée de pilastres à lignes de refends, de bandeaux et surmontée d'un deuxième étage plus étroit, marqué par un triplet de fenêtres en plein cintre avec persiennes anciennes. Elle revêt ainsi le même style néo-palladien qu'adoptaient l'ensemble des maisons et demeures bourgeoises du lotissement, dont elle constitue un des rares témoins, avec l'ancienne mairie située au n° 21, de l'ancien village de Grenelle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 42 à 44 rue Violet<br>82 rue du Théâtre | Établissement lié au culte<br>À l'angle des rues Violet et du Théâtre se trouvait l'ancienne mairie de Grenelle, installée dans une maison louée à la société des terrains de Grenelle. En 1833, le terrain contigu à la mairie est réservé pour l'établissement d'une école primaire de garçons, achevée en 1835, et une salle d'asile. La municipalité déménage en 1841 pour s'installer au 21 rue Violet. Les locaux vacants sont alors affectés à l'école communale des filles, sous la direction des sœurs de Saint-Paul de Chartres, une congrégation religieuse fondée en 1696, dans le but de soigner les pauvres et les malades. Dès 1847, l'école de garçons est déplacée et l'école des filles peut s'étendre dans l'école de garçons libérée. Les marchés pour les travaux sont attribués en 1849. En 1853, l'école comprend trois salles pour les élèves, une salle d'asile, et des logements aux premiers et deuxièmes étages pour les religieuses. Douze ans plus tard, les sœurs de Saint-Paul fondent dans leur pensionnat du 44 rue Violet un orphelinat destiné à accueillir les orphelins liés à la quatrième pandémie de choléra de 1865. Sur des terrains acquis à la même date à la Ville de Paris ont lieu d'importants agrandissements entre 1865 et 1867. C'est probablement à cette période qu'ont été construits les deux corps de bâtiments principaux actuels. Le premier est un bâtiment en L reliant les deux bâtiments existants, contenant, dans la partie en retour sur la rue du Théâtre, une chapelle de plan rectangulaire. Cette chapelle, dédiée à Saint-Joseph, est bénie dès 1868 par le vicaire général Lagarde. Le deuxième corps est attenant au bâtiment précédent, et donne aujourd'hui sur l'avenue Émile Zola. Dès 1905, l'ouverture de l'avenue Émile Zola a fait disparaître le 46 rue Violet et redessiné l'angle du terrain du 44 rue Violet. L'établissement est fermé en 1912 par application de la loi sur l'enseignement congréganiste. Les religieuses établissent alors dans leurs locaux une pension de famille destinée aux jeunes filles. En 1928, une extension est construite sur la rue Violet, prolongeant le bâtiment d'angle existant. Cette extension à usage d'habitation, réalisée par l'architecte Paul-Hubert Claparède (1892-1965), est composée de deux étages carrés et d'un étage de combles surélevé par rapport au bâtiment voisin. Le même architecte réalise en 1930 l'aménagement d'un troisième étage sur un bâtiment parallèle à la rue Violet qui est démoli entre 1998 et 2001. Seule la première travée est reconstruite afin de créer une continuité avec les bâtiments subsistant. Durant cette campagne de travaux, la toiture côté Émile Zola est surélevée afin de permettre un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | aménagement des combles. Cet ensemble cohérent, datant en majeure partie du XIXe siècle, est un témoignage de l'ancien quartier de Grenelle et de l'impact des sœurs de Saint-Paul de Chartres sur ce dernier. |
| BP | 16 rue des Volontaires | Atelier d'artiste reconnu<br>Située près de l'ancien village de Vaugirard, annexé à Paris en 1859, la rue des Volontaires est percée en 1883 en prolongeant la ruelle du même nom depuis la rue de Vaugirard jusqu'à la rue Blomet. Au n° 16 est construit, en 1890, un atelier d'artiste. Le corps de bâtiment, en léger retrait, occupe quasiment toute la parcelle, laissant seulement un espace pour la cour d'entrée flanquée de deux édicules à rez-de-chaussée et fermée d'un mur. Le bâtiment principal s'élevait à l'origine de deux étages et d'un étage sous comble. La façade sur rue en brique rouge est composée de trois travées. De grandes verrières au premier niveau encadrent la porte d'entrée. Au deuxième niveau, un oriel couvert d'une toiture à pan unique est flanqué de deux fenêtres. Ce dernier n'est probablement pas d'origine. Cette architecture régionaliste présente sous la corniche une frise reprenant un appareil ornemental en dents d'engrenage qui surplombe des motifs de diamants sur la pointe révélés par le jeu de couleur des briques. Cette frise a été interrompue lors de la seconde moitié du XXe siècle pour s'adapter à l'ouverture des fenêtres du troisième niveau, ancien étage sous |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | comble, donnant un aspect crénelé à la façade en brique. Une surélévation est alors opérée avec l'adoption d'une façade en pans de bois légèrement en retrait. En 1964, deux nouvelles surélévations permettent d'abord la construction d'une structure en béton avec terrasse au-dessus des deux premières travées puis l'installation d'une grande baie au niveau de la troisième travée. À cette adresse, de nombreux artistes participèrent à des salons de peinture et d'artistes-décorateurs et contribuèrent à la création d'une véritable émulation artistique dans le quartier de Montparnasse. Ainsi, parmi les premiers occupants, les peintres Pierre Petit-Gérard et Charles Fouqueray, également illustrateur, précédèrent les célèbres sculpteurs Emile-André Boisseau, propriétaire de l'immeuble, et Carlo Sarrabezolles, dès 1923, actifs au sein de ces ateliers jusqu'à leur mort. |
| BP | 23 rue des Volontaires | Immeuble à atelier d'artiste<br>Située près de l'ancien village de Vaugirard, annexé à Paris en 1859, la rue des Volontaires est percée en 1883 en prolongeant la ruelle du même nom depuis la rue de Vaugirard jusqu'à la rue Blomet. Au n°23 est construit, en 1929, un imposant immeuble consacré dès l'origine à des ateliers d'artistes par l'architecte Léon Bossis (1877-1960). Ce dernier est reconnu par ses pairs en devenant président de la Société nationale des architectes de France à la fin des années 1930 et est chargé de la Reconstruction après les deux guerres mondiales, d'abord dans l'Aisne puis dans les départements de la Seine et de l'Oise. Il livre concomitamment, en 1928 et 1929, deux autres immeubles parisiens caractéristiques de son style Art déco, au 7-9 rue du square Carpeaux, dans le 18e arrondissement et au 34 rue du Cotentin dans le 15e arrondissement. L'immeuble de la rue des Volontaires, de plan rectangulaire, épouse les limites de la parcelle, longue et peu profonde. Il s'élève sur sept étages, dont un étage sous combles. La travée pivot de la porte d'entrée, légèrement décalée de l'axe central, ordonne autour d'elle une alternance de pleins et de vides. La distribution interne se dévoile ainsi depuis la rue. Les travées pleines, percées de fenêtres oblongues, correspondent aux espaces de circulation desservant les ateliers, caractérisés par leurs grandes baies vitrées à double hauteur. Celles-ci révélant la séparation, entre espaces de vie, en mezzanine, et espace de travail. Des balcons arborent des garde-corps en pierre, striés de balustres de section circulaire, au premier étage, et en fer forgé au dernier étage. Ils sont soutenus par des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | consoles Art déco. La mise en valeur du dernier étage, par l'encadrement des baies de colonnes simples ou jumelées soutenant un entablement saillant, rappelle le travail de l'architecte rue du Cotentin. À cette adresse, de nombreux artistes participèrent à des salons de peinture et de sculptures et contribuèrent à la création d'une véritable émulation artistique dans le quartier de Montparnasse. Ces ateliers étant toutefois réservés à des artistes aisés. Les jeunes architectes André Hilt, Maurice Gauthier et Jean Ginsberg furent parmi les premiers résidents de cet immeuble. Léon Bossis lui-même s'y installa peu après la fin des travaux. Ils avaient comme voisin le peintre Jean Egger. Les sculpteurs Jean Terzieff, d'origine russe, et Baltasar Lobo, exilé avec sa femme, à la suite de la guerre civile espagnole, furent également, à partir de la fin des années 1930, des artistes actifs à cette adresse. |
| BP | 37 à 39 rue des Volontaires | Établissement de soins - Hôpital<br>Depuis 1884, cette parcelle accueille l'hôpital Saint-Jacques, spécialisé dans l'homéopathie. Fondé vers 1867, rue Saint-Jacques, ce dispensaire a cessé son activité hospitalière en 2000. Cette institution était gérée par les Sœurs de la Présentation de Marie. Située entre la rue de Vaugirard et la rue Plumet, la rue des Volontaires était anciennement la ruelle des Volontaires. La parcelle n°37-39, occupée par 26 bâtiments en 1985, se démarque des immeubles environnants par ses façades pittoresques en briques polychromes et ses toitures en tuiles rouges. Construits à la fin du XIXe siècle et inaugurés le 2 juin 1884, ces bâtiments devaient respecter les normes hygiénistes et être élevés à moindre coût. Les architectes comme Lequeux (/-/), chargé des travaux exécutés par la société de construction Système Tollet, utilisèrent ainsi des matériaux économiques tels que la brique. Ces bâtiments s'organisent autour d'un jardin à la française avec des parterres, aujourd'hui remplacés par une cour. Au fond de la parcelle, face à la rue, le bâtiment principal de style néo Louis XIII est entouré de deux corps, formant deux ailes en retour, eux-mêmes accolés à deux immeubles donnant sur la rue. Haute de deux étages, dont un sous comble, la travée centrale de cet immeuble principal disposait d'une horloge, d'une imposante toiture avec un clocher et d'un seul étage |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | jusqu'en 1962. Cette partie a été remplacée par une simple lucarne à fronton triangulaire de sorte à créer une régularité entre les sept travées. La plupart des baies sont encadrées par des pierres enduites, des lambrequins ajourés, des appuis de fenêtres en fer forgé, des linteaux en pierres ou briques, les trumeaux en briques, etc. Les deux ailes en retour sont ornées de motifs géométriques et les niveaux sont séparés par des frises à denticules. Accolé à l'immeuble n°34 et à une des ailes, se trouve un immeuble lui aussi fait de briques, peu profond, et de deux étages. Construit par l'architecte P. Bion (/-/) en 1933 pour accueillir des laboratoires, son rez-de-chaussée s'ouvre par une grande porte en plein cintre en fer forgé et imposte vitrée. Celle-ci est encadrée par une succession de voussures. Comme le présentent les cartes postales du début du XXe siècle, la façade sur rue était similaire aux façades des deux ailes, c'est-à-dire, à pans coupés. Enfin, le bâtiment accolé à la seconde aile présente une esthétique tout autre. Réalisé par le même architecte en 1932, il est structuré en trois travées, appareillé de briques grises et rehaussé par un soubassement en pierres de meulière avec soupiraux. Des frises de briques rouges ornent le deuxième étage. |
| BP | 9 à 21 rue des Volontaires<br>19 rue Blomet | École type Jules Ferry<br>Grâce aux allocations versées à chaque commune de France par l'État à partir de 1878, de nombreuses écoles publiques sont construites sous la Troisième République à l'initiative de Jules Ferry. Ce groupe scolaire a été élaboré en 1873 par l'architecte Désiré Henri Louis Devrez (1824-1896) et agrandi en 1885 par l'architecte Émile Joseph Auguste Vaudremer (1829-1914). L'ensemble, composé à l'origine d'une école de garçons, d'une école de filles et d'une école maternelle, se développe dans la profondeur de la parcelle depuis la rue Blomet, où se situe l'école des garçons en alignement sur rue. Trois bâtiments parallèles formant pignon sur la rue des Volontaires délimitent ainsi des cours indépendantes. Il s'agit du plan le plus fréquemment employé à cette période sur ce type de bâtiments à Paris, qui n'est pas sans rappeler l'architecture des cloîtres avec ses cours de récréation ceinturées d'auvents.<br>Les façades en alignement sur rue témoignent de l'affirmation progressive de la brique dans les parements en pierre. La brique est utilisée ici au rez-de-chaussée le long de la rue Blomet, à l'angle des rues et au niveau du couvrement des baies. Si l'ancienne école maternelle consiste en un bâtiment à rez-de-chaussée surmonté d'une couverture en tuiles rouges, les pignons des écoles de filles et de garçons se |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | développent sur deux étages et sont pratiquement similaires. Ils reprennent ainsi un ordonnancement classique avec une travée centrale magnifiée par des chaînages et par un blason de la Ville. De hautes baies occupent les rez-de-chaussée quand celles des étages supérieurs, à arc surbaissé, apparaissent de taille décroissante. Le groupe scolaire est restructuré en 1958, l'école des garçons est notamment surélevée d'un étage et plusieurs ouvertures du rez-de-chaussée sont modifiées. Un réfectoire accompagné d'une laverie et de sanitaires sont ajoutés en 1983. L'école des filles accueille aujourd'hui le collège Georges-Duhamel. |

**Liste des protections patrimoniales du 16ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 voie AF/16 | Maison datée vers 1850 témoignant de l'habitat avant l'annexion de la petite banlieue, particulièrement bien conservée, située dans un parc arboré, à proximité immédiate de la rue Mallet-Stevens. |
| BP | 17 à 21 rue Albéric Magnard | Ensemble d'hôtels particuliers s'inspirant des références de l'architecture classique et faisant partie du secteur de lotissement du Ranelagh. Au n°17, hôtel particulier présentant une façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée et de trois travées présentant des baies cintrées. Au n°19, hôtel particulier en pierre de taille situé à l'angle de deux rues. Baies présentant de grandes fenêtres cintrées et surmontées de mascarons. Au n°21, hôtel particulier en pierre de taille avec chaînage d'angle. Porche monumental soutenu par quatre colonnes. |
| BP | 4 avenue Albert De Mun<br>angle rue Fresnel | Immeuble à "usage locatif de grand luxe" construit en 1934 par l'architecte Jean Fidler. Cette construction de grand standing est caractéristique de la production de l'architecte très en vogue chez les artistes et les mécènes de l'entre-deux guerre et qui réalisa notamment en 1932 l'hôtel du couturier Jean-Charles Worth à Neuilly. Ces immeubles construits au moyen d'une ossature en béton armé, sont revêtus d'un riche parement de pierre mince. Ornés d'une modénature réduite au strict minimum, ils répondent à l'impératif de sobriété à la mode, sans rien perdre de l'aspect cossu de l'architecture bourgeoise du XIXe siècle. Les trois derniers étages forment un hôtel particulier. L'entrée est ornée de marbre. Les baies aux vitres bombées de la rotonde mettent remarquablement en valeur l'angle avec la rue Fresnel. |
| BP | 2 à 10 rue de l'Alboni | Dans un site au relief très accentué, un ensemble d'immeubles de rapport imposants construits entre 1898 et 1900 par l'architecte Louis Dauvergne pour la société immobilière du Trocadéro et de Passy, présentant des poivrières d'angle très marquantes dans les perspectives de la rue de l'Alboni. |
| BP | 12 square d'Alboni | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble de logements est réalisé en 1923 par Hippolyte (Pol) Abraham (1891-1966), architecte majeur du XXe siècle et de la modernité française. Actif de 1917 et 1967, il devient spécialiste du béton après avoir travaillé sur les chantiers de reconstruction de la Première Guerre mondiale. Il ouvre son agence en 1923 à Paris et réalise d'importants projets de logements pour une clientèle aisée, dont de nombreux hôtels particuliers et villas, comme la villa Thoyer-Rozat. Il réalise également des immeubles de logements |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | comme ceux du boulevard Raspail et du square Alboni. Ce dernier, haut de six étages carrés et de deux niveaux sous comble est organisé en U autour d'une cour arrière et en alignement sur rue. La façade donnant sur le square est ponctuée d'oriels et de balcons filants, donnant l'idée d'une asymétrie. La composition révèle la diversité des logements qui ont tous été réalisés sur mesure pour les habitants. Ce bâtiment se rapproche du mouvement Art déco, par l'usage de formes géométriques simples comme les cannelures des baies du premier étage, la forme des nombreux oriels, le traitement des garde-corps et de la porte d'entrée. Le dernier étage de l'oriel le plus haut est un ajout successif, non daté. |
| BP | 1 à 7 rue de l'Alboni<br>16-18 avenue du Président Kennedy | Dans un site au relief très accentué, un ensemble d'immeubles de rapport imposants construits entre 1898 et 1900 par l'architecte Louis Dauvergne pour la société immobilière du Trocadéro et de Passy, présentant des poivrières d'angle très marquantes dans les perspectives de la rue de l'Alboni. |
| BP | 10 rue de l'Alboni<br>23 boulevard Delessert | Immeuble de rapport construit par l'architecte Louis Dauvergne en 1898-1899. Il devait servir d'hôtel de voyageurs pour l'Exposition Universelle de 1900 et fut ensuite converti en immeuble de rapport. Situé à l'intersection du boulevard Delessert et de la rue de l'Alboni, il possède une exceptionnelle tour d'angle entourée d'une colonnade et surmontée d'une lanterne. Pour atteindre cette hauteur exceptionnelle avant le règlement de 1902, il obtint une dérogation justifiée par son emplacement remarquable. Il marque le retour du pittoresque et du monumental dans la conception des immeubles parisiens et du paysage des rues dans le prolongement des Expositions Universelles de 1889 et 1900. |
| BP | 3 rue Alfred Dehodencq | Hôtel particulier en pierre de taille construit par l'architecte Maurice Du Bois d'Auberville en 1905. La porte d'entrée présente un remarquable tympan sculpté par Pierre Seguin dans un style bucolique. |
| BP | 17 rue Alfred Dehodencq | Hôtel particulier à façade en pierre de taille, dont la terrasse donne sur les jardins du Ranelagh. Typique du style historique de la Belle-Epoque, il présente de beaux appuis néo-Louis XV. |
| BP | 8 avenue Alphand | Immeuble de rapport réalisé par l'architecte Théo Petit en 1904 dans un style néoclassique. Il se distingue par une statue de Mélissande à la longue chevelure et des cariatides sculptées par Emile Derré qui surmontent la porte d'entrée. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue de l'Amiral d'Estaing | Hôtel particulier<br>Construit en 1878 pour le Comte Pierre de Kergorlay, politicien, par Paul-Ernest Sanson (1836-1918), cet hôtel particulier adopte le style néoclassique qui prédomine dans cette rue de l'Amiral-d'Estaing, ouverte en 1869, et rapidement pourvue d'hôtels formant un ensemble cohérent dans ce quartier de Chaillot. En pierre de taille, il se compose d'un soubassement percé de soupiraux, d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un autre sous comble. Il est constitué de quatre travées sur trois étages. Comme la plupart des hôtels particuliers, le premier niveau, décoré de refends, est percé par une porte cochère et des baies à barreaudage. Des pilastres monumentaux donnent de la verticalité à l'élévation. La travée centrale, plus large, accueille une niche destinée à loger à l'origine une statue. Les allèges du deuxième étage sont agrémentées de tables. Le dernier niveau, séparé des autres par une corniche à denticules, est ajouré par quatre lucarnes. |
| BP | 11 rue de l'Amiral Hamelin | Hôtel particulier du comte de Montebello construit en 1891 par l'architecte Charles-Louis Boileau. Œuvre méconnue de l'architecte des Magasins du Bon Marché. Composition monumentale néo-Renaissance des façades et disposition traditionnelle entre cour d'honneur sur rue et jardin avec communs à l'arrière. |
| BP | 22 rue de l'Amiral Hamelin | Hôtel de style néo-renaissance élevé en 1891 par l'architecte Louis-Charles Guinot abritant aujourd'hui les bureaux d'une banque. La façade en pierre de taille est en grande partie occupée par une exceptionnelle baie à meneaux et surmontée d'une double lucarne de pierre. |
| BP | 3-5 rue d'Andigné | Hôtel particulier construit en 1925 par l'architecte J. Guillemin, remarquable en tant qu'exemplaire tardif de l'architecture classique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 rue André Pascal<br>33 rue Franqueville | Siège d'administration - Hôtel particulier<br>L'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) siège dans la demeure construite en 1920 par le baron Henry de Rothschild (1872-1947), médecin, philanthrope, collectionneur d'art et auteur dramatique. Les 22 000 m² de terrain acquis par le baron en 1912 font partie d'un domaine utilisé dès le Moyen-Âge comme un rendez-vous de chasse des rois de France. Charles IX y fait construire le premier des trois châteaux qui s'y succèderont jusqu'au XIXe siècle. Henry de Rothschild y bâtit sa résidence principale et confie la maîtrise d'œuvre du nouveau château à Lucien Hesse (1866- 1929), architecte du Consistoire. Il construit un corps central flanqué de deux ailes tournées vers la rue, dans un style néo-XVIIIe siècle. Hautes de deux étages, les façades sont coiffées d'une couverture à la Mansart qui abrite un étage sous comble parcouru intégralement par une balustrade en pierre. Le fronton de la façade principale figure les armoiries du baron ainsi que la devise « Concordia, Integritas, Industria » (Unité, Intégrité, Diligence). Deux pavillons indépendants, situés à l'alignement sur rue, complètent la composition. La façade sur jardin est occupée sur les trois travées centrales, en légère avancée, par une loggia surmontée d'un fronton. Les clés de voûte des fenêtres des deux niveaux sont ornées de 24 mascarons en pierre, représentant des allégories et costumes de théâtre. Les angles de la balustrade au-dessus de la corniche sont surmontés de sculptures de putti. Pour l'aménagement des jardins du château, Henry de Rothschild organise en 1914 un concours destiné à promouvoir le savoir-faire des jeunes jardiniers français. Le concours est remporté par Raoul Saint-Martin, élève de l'illustre architecte-paysagiste Achille Duchêne. En octobre 1948 les héritiers du baron Henry de Rothschild vendent le château à l'OCDE qui y installe son siège. De nouveaux bâtiments fonctionnels sont construits en 1950 et 1970 le long de la rue de Franqueville et de l'autre côté de la rue André-Pascal afin d'y abriter de nouveaux bureaux. |
| BP | 10 rue de l'Annonciation | Notre-Dame-de-Grâce-de-Passy. L'église a été fondée en 1666 et bénie en 1667. Elle a été très remaniée au XIXe siècle par l'architecte Debressenne. De 1846 à 1849, il construisit derrière le choeur, la chapelle et le déambulatoire. On édifia la chapelle de la Vierge entre 1872 et 1875. Le choeur est orné de peintures réalisées par Gabriel Bouret en 1849. Le tableau de l'Annonciation, attribué à Delobel, aurait été offert par Madame de Pompadour. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 21 rue de l'Annonciation | Maison du XVIIIe siècle de style Louis XV témoignant de l'habitat subsistant de l'ancien village de Passy. Belle façade sur rue composée de cinq travées et deux étages carrés. Baies cintrées portant des garde-corps en ferronneries Louis XV. Auvent soutenu par des consoles sculptées. Portail orné d'un mascaron à visage féminin sculpté à la clé. Trumeaux du second étage ornés de vases fleuris sculptés en bas-relief. Double rang de lucarnes. |
| BP | 23 à 25 rue de l'Annonciation | Maison du XVIIIe siècle témoignant de l'habitat subsistant de l'ancien village de Passy. Façade sobre de deux étages sur rue ornée de refends. Sur cour ensemble de bâtiments de même époque. |
| BP | 31 à 33 rue de l'Annonciation | Maisons du XVIIIe siècle témoignant de l'habitat subsistant de l'ancien village de Passy. |
| BP | 43 rue de l'Annonciation | Maison du XVIIIe siècle témoignant de l'habitat subsistant de l'ancien village de Passy. |
| BP | 4t rue de l'Assomption | En avancée sur l'alignement, une petite maison dans le style régionaliste en brique sur le modèle des chalets fin XIXe, objet insolite dans le paysage de la rue de l'Assomption. Toiture à charpente en bois ouvragée apparente. |
| BP | 17 rue de l'Assomption | Chapelle du Christ-Médiateur construite en 1961 par l'architecte Noël Le Maresquier. Les vitraux en façade ont été réalisés par Max Ingrand. |
| BP | 88 rue de l'Assomption | Eglise Notre-Dame de l'Assomption. Ancienne chapelle des Pères de la Miséricorde construite en 1895 par l'ingénieur Le Maire et agrandie en 1913 par Sinell. Devenue église paroissiale en 1914, l'église est agrandie en 1934 par l'architecte Labro qui lui adjoint deux bas-côtés. |
| BP | 7 boulevard Émile Augier | Immeuble de rapport construit en 1951-1953 par l'architecte André Aubert. Aubert, co-auteur avec J. Dondel, P. Viard et M. Dastugue du Palais de Tokyo pour l'exposition universelle de 1937 a mené une carrière après-guerre dans la promotion privée où il a conservé une écriture à la fois moderne, discrète et élégante. Pour cet immeuble de standing, dont l'apparence générale a conservé celle de "l'architecture transatlantique" des années 30, toute l'originalité réside dans le soin porté aux détails comme l'encadrement en bronze de la porte d'entrée, le décroché asymétrique de la baie d'angle au premier étage, référence discrète à l'immeuble Jassedé de Guimard ou encore l'usage de verres courbes et de volets coulissants en bois mettant en valeur l'angle. L'immeuble comporte huit étages sur rez-de-chaussée et deux niveaux de sous-sol. Du premier au septième, chaque étage abrite deux appartements, le huitième et dernier étage étant réservé aux chambres de bonnes. La structure de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'immeuble est en béton à remplissage de brique et parement de pierre. |
| BP | 14 boulevard Émile Augier<br>rue Gustave Nadaud | Immeuble d'angle de rapport construit par l'architecte Louis Salvan à la fin du XIXe siècle, dans un style éclectique empruntant au vocabulaire de l'architecture médiévale. |
| BP | 14 à 20 rue Auguste Vacquerie | Ensemble de villas de style éclectique construite en brique et pierre de taille vers 1880. Au n°14, hôtel particulier présentant une façade en brique et pierre composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Lucarnes. Au n°16 : hôtel particulier présentant une façade en pierre de taille composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Les fenêtres cintrées sont ornées d'agrafes sculptées, lucarnes. Au n° 18 : hôtel particulier en pierre et brique. Façade composée d'un étage sur rez-de-chaussée, très ouvragée (baies du rez-de-chaussée ornées de frontons arquées, encadrement des baies du premier étage). Au n°20 : façade en pierre de taille. Le rez-de-chaussée est orné de refends, une corniche à denticules souligne l'étage mansardé. |
| BP | 4 rue d'Auteuil | Chapelle Sainte Bernadette, construite entre 1936 et 1937 par l'architecte Paul Hulot en brique de Bourgogne sur une armature de ciment. Les verrières sont l'oeuvre de Mauméjean. La façade-clocher parée de brique, réalisée en 1953 par Raymond Busse, annonce le bâtiment situé en retrait de la rue d'Auteuil. |
| BP | 11 à 27 rue d'Auteuil | Ensemble cohérent de maisons représentatives de l'ancien village d'Auteuil s'étendant jusqu'au lycée J.-B. Say. Au n° 11, belle maison d'angle de trois étages carrés sur rez-de-chaussée, ornée de refends au premier étage et d'appuis soutenus par des consoles cannelées; la maison du n°19 est sommée d'un pittoresque lucarne à ferme débordante. |
| BP | 78 rue d'Auteuil | Ancienne Gare d'Auteuil rattachée au réseau ferroviaire de la petite ceinture datant du Second Empire et désaffecté pendant l'entre-deux guerre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 3 place de l'Église d'Auteuil | Eglise Notre-Dame d'Auteuil construite sur les plans de l'architecte Joseph Vaudremer de 1877 à 1892 à l'emplacement de l'ancienne Eglise d'Auteuil construite au XIIe siècle (la crypte conserve quelques pierres tombales et vestiges de ce premier édifice). L'Eglise doit composer avec un terrain en pente et peu large : la nef est donc longue mais les bas-côtés étroits. Une crypte sous le choeur permet de rattraper la pente. La file de huit coupoles rejoignant de fortes piles au moyen de pendentifs, l'abside voûtée en cul-de-four, les arcs en plein cintre et l'étrange clocher composé de deux cônes bulbeux sont autant d'éléments caractéristiques du style romano-byzantin. Le lien entre l'art byzantin et les églises romanes d'Aquitaine avait été démontré par Abadie au cours de la restauration de Saint-Front de Périgueux. On y voyait alors la source d'une rationalité grecque qui aurait joué un rôle décisif dans le développement de l'art roman français. Notre-Dame d'Auteuil n'est donc pas un pastiche, mais une tentative pour retrouver l'esprit expérimental d'une architecture de transition. |
| BP | 43 à 47 rue d'Auteuil accès par le 3 rue Michel-Ange | Vestiges de l'Hôtel Antier ou de Verrières construit en 1715 pour la cantatrice d'Opéra Marie Antier. Il ne reste d'authentique que la façade donnant sur le parc (côté rue Michel-Ange). Celle-ci est encadrée de deux pavillons circulaires. Ses deux étages et son attique sont séparés par un large entablement. Le fronton arrondi est décoré d'un cartouche représentant une jeune femme (peut-être Mlle Antier). Au-dessus de l'attique, un groupe en terre cuite surmonte la façade : deux amours accoudés à un cartouche et liés par des guirlandes. Subsiste également de cette époque quelques éléments décoratifs, comme le bassin rond, avec son jet jaillissant de tritons sculptés, et des boiseries. L'hôtel racheté par la compagnie française des Pétroles en 1954, a été enclavé dans des immeubles de bureaux et le parc amputé. La façade sur la rue d'Auteuil, en retrait au fond d'une cour encadrée par deux ailes rajoutées, a été refaite récemment dans le même style. |
| BP | 10 square de l'Avenue Foch | Hôtel particulier construit dans le dernier quart du XIXe siècle. Façade en pierre de taille présentant une composition particulièrement réussie autour d'un jardin d'hiver en demi-cercle. Les deux premiers niveaux sont ornés de refends. Un bandeau sculpté marque la séparation entre le premier et le second étage. Les fenêtres du premier étage sont surmontées de mascarons. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 square de l'Avenue Foch | Hôtel particulier du comte Potocki construit par l'architecte Stephen Sauvestre en 1887 et actuelle ambassade de Singapour. Le premier corps de bâtiment de l'hôtel réunissait les pièces de réception, l'appartement privé du maître de maison étant dans la partie en retrait sur la gauche. Ce castel de style éclectique emprunte ses références au style de la Renaissance française et à l'architecture des villas de la côte Normande dans une synthèse exceptionnellement réussie. |
| BP | 2 rue de Bassano<br>26 rue Georges Bizet | Hôtel Cahen d'Anvers construit en 1881 par l'architecte Gabriel-Hippolyte Destailleur pour Louis et Louise Cahen d'Anvers. Le rez-de-chaussée est percé de hautes fenêtres bordées de balustrades et surmontées de frontons triangulaires. Au premier étage, les baies sont ornées d'agrafes. Le comble est percé de lucarnes traitées en oculi. A l'angle formé par les rues de Bassano et Bizet, les trois baies épousent le mouvement en rotonde de l'édifice. Façade néo-Louis XIII en brique et pierre sur la rue Georges Bizet avec portail cintré orné et vantaux cloutés. |
| BP | 7 à 13 rue des Bauches | Plusieurs petites maisons, témoins de l'ancien Passy, situées en retrait sur l'alignement. Présence intéressante de la végétation dans une voie non plantée. Au n°7, l'hôtel particulier (trois étages) est l'œuvre de l'architecte Félix-Théodore Paumier en 1892 pour M. Meyer. |
| BP | 61 boulevard de Beauséjour<br>141 rue du Ranelagh | Immeuble d'angle en pierre de taille présentant une composition monumentale construit par l'architecte Bainier en 1900-1901. Abondance de motifs sculptés dans la pierre mêlant références à la Renaissance et au Moyen-Age : fenêtres à meneaux, balcons sculptés dans la pierre, consoles monumentales, loge... (Petris, sculpteur). Immeuble caractéristique, jusqu'à l'excès, de la surcharge décorative pouvant affecter les immeubles bourgeois à la fin XIXe siècle. |
| BP | 7 rue Beethoven | Immeuble d'atelier d'artiste élevé en 1913 par l'architecte du port de Salonique, Georges Thirion. Il comporte une ossature en béton, du bois et du métal pour les huisseries des baies et de la brique comme remplissage. Une coupole ajourée coiffe le bow-window excentré et de minces colonnes en pierre scandent les verticales de l'édifice. Comme les autres ateliers comparables conçus par Thirion dans le 17e arrondissement, il a été construit par l'entreprise Hennebique. Immeuble publié in Bernard Marrey - Paul Chemetov, Architectures à Paris, 1848-1914, Dunod, 1985. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 rue Benjamin Franklin<br>2 rue Vineuse | Maison d'angle héritage des tracés<br>Cet immeuble d'angle occupe la pointe méridionale d'un îlot triangulaire issu du domaine viticole des Minimes de Chaillot antérieur à la construction du mur des Fermiers généraux (1786 à 1789) et l'ouverture de l'actuelle rue Benjamin Franklin, ainsi que la création de la barrière Sainte-Marie, sur l'actuelle place du Costa-Rica. La tête d'îlot prend sa forme actuelle à cette époque, en 1789.<br>Le bâtiment présente trois façades régulières et homogènes sur rue, élevées sur deux étages carrés et un étage sous comble. Les façades enduites présentent un décor sobre et distingué caractéristique du style Restauration (1815-1830). Ainsi, les fenêtres des étages sont mises en valeur par des encadrements et sont reliées d'une travée à l'autre par un linteau saillant. Des photographies du début du XXe siècle permettent d'apprécier un couvrement antérieur en ardoise ainsi que la présence de persiennes aux fenêtres. Déjà, les rez-de-chaussée étaient occupés par des commerces et les étages loués comme chambres d'hôtel. Le plan de masse a fait l'objet de quelques transformations depuis le début du XIXe siècle, comprenant l'abattement d'une travée, donnant sur la rue Vineuse, mitoyenne avec le n° 4. Il résulte de ces travaux le comblement de la cour intérieure et un vide laissé sur rue, comblé d'abord par un commerce puis exploité comme local technique.<br>Ces travaux résultent peut-être d'une campagne de « modifications » réalisées dans l'immeuble en 1890 par l'architecte Charles Adelgeist (1844-1910). |
| BP | 14 rue Benjamin Franklin<br>7 avenue Camoëns | Immeuble de rapport de style néo-Louis XV construit par l'architecte Albert Selonier en 1907. Les sculptures et les ferronneries d'inspiration rocaille ont été particulièrement soignées. Réalisation représentative de la production "haut de gamme" de cette agence d'architecture, à l'origine d'une production considérable avant la première guerre mondiale. |
| BP | 3 rue Benouville | Hôtel particulier de la Belle-Epoque élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Corniche à consoles à la retombée du toit. |
| BP | 7 à 11 rue Benouville | Immeuble de rapport de la Belle-Epoque en pierre de taille en retrait d'alignement sur la rue dégageant une cour. Deux entrées symétriques encadrent la façade. Le porche au n°7 est signé des architectes Molinié et Nicod et le n°9-11 correspondant au corps d'habitation principal est réalisé par l'architecte Eugène Bérard en 1885-1888, sans doute en collaboration avec son fils André (signature en façade). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 34 à rue Boileau | Hôtel Roszé construit en 1891 et première œuvre subsistante de l'architecte Hector Guimard. Il a été réalisé pour Camille Roszé, représentant de fabriques de gants de peaux et corsets. "Dans cette modeste villa à l'italienne, à peine visible derrière son rempart de glycines, Guimard a déjà fait œuvre totale, y compris le dessin du jardin, des vitrages, des tentures et des modèles des céramiques de la façade exécutées par Emile Muller" . |
| BP | 40 rue Boileau | Hôtel particulier construit pour le peintre Lucien Simon en 1906 par les architectes Joachim Richard et Eugène Audiger. Il présente une architecture originale avec des accents vénitiens et mozarabes interprétés dans un registre Art Nouveau. Réalisé en béton armé, l'hôtel a néanmoins été revêtu de grès de Gentil et Bourdet. Situé dans le hameau Boileau, il a subi des remaniements intérieurs et extérieurs et est actuellement occupé par une annexe de l'ambassade d'Algérie. |
| BP | 77 rue Boileau | Logement - Immeuble d'habitation - 77 rue Boileau, 75016. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Situé dans le quartier d'Auteuil, cet immeuble d'habitation de style Art nouveau avec partie commerciale au rez-de-chaussée est conçu en 1902 par les architectes Alphonse Devinant (/-/) et Henri Poigin (/-/) pour leur propre compte. Ces derniers ont collaboré de 1897 à 1905, notamment dans le 16e arrondissement. À cette période, cet arrondissement peu urbanisé devient le lieu où les architectes peuvent développer le style Art nouveau grâce à de puissants mécènes et commanditaires. En pierre de taille et ordonnancé en quatre travées régulières le long de la rue, il se compose d'un soubassement à refends servant de base à cinq étages courants et d'un dernier niveau sous comble percé de quatre lucarnes à fronton triangulaire. La façade principale est achevée par un étage attique animé par des courbes, des baies protégées par des garde-corps en ferronnerie dessinés par Hector Guimard (1867-1942) et par des sculptures à motif végétal au niveau des linteaux et des consoles. Même si l'applique de la devanture est moderne, son emplacement est d'origine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 41 à 43 rue Boileau | Hôtel particulier<br>Situé sur un vaste terrain acquis en 1852 par le marchand de porcelaine Louis-Césaire-Aimé Macé, agrandi en 1872 et 1873, les bâtiments des n°41 et 43, dont le permis de construire daterait de 1887, étaient destinés à la location. L'hôtel particulier, situé au centre de la parcelle et doté d'un sous-sol surélevé, se compose d'un rez-de-chaussée haut, d'un premier étage carré et d'un deuxième lambrissé, tandis que le pavillon d'entrée est limité à un rez-de-chaussée et un étage lambrissé. Un autre bâtiment annexe est accolé à l'habitation principale ainsi qu'un appentis. La demeure bourgeoise, accessible par deux perrons en pierre depuis les façades sud et nord, affiche un style Louis XIII avec ses alternances de briques rouges pour le revêtement des murs, et de pierres pour les chaînages d'angle et les encadrements des baies. Les façades nord et est sont quant à elles enduites et couronnées de deux ou trois lucarnes avec frontons. En 1900, une promesse de vente est signée en faveur de l'Œuvre des Grands Malades, dont le but était de permettre une mort chrétienne à des malades incurables et indigents. La présence de ces malades est cependant jugée dangereuse par les riverains. Les sœurs achètent cependant la propriété en 1909 et, à partir des années 1930, les immeubles font partie de la Société Immobilière Boileau. En 1945, la Légion de Marie s'y installe et continue à gérer l'« Œuvre des mourants ». À partir de 1957, la propriété, sous forme associative, décide la construction d'un immeuble au fond de la parcelle sous la direction des architectes Raymond Busse (1902-1998) et Raymond Champouillon (1904-1973). Ce nouveau bâtiment compte deux niveaux percés par de larges baies donnant sur le jardin. Une tourelle vitrée conduit à l'escalier et forme la jonction avec l'annexe à l'arrière du bâtiment principal. La façade vitrée présente un dessin d'un grand raffinement ; les menuiseries métalliques, de deux épaisseurs différentes, structurent la composition. Un bandeau de verre émaillé bleu soulignant pour sa part le nez des planchers. Des modifications interviennent sur le bâtiment principal dans les années 1960 et 1990. |
| BP | 1 à 7 rue du Bois de Boulogne<br>17 rue Le Sueur | Série cohérente d'hôtels particuliers de style néo-renaissance typique de la Belle-Epoque élevés par le même architecte Gustave Goy en 1888. Au n°1, la façade est bornée de chaînes de refends. Les fenêtres du premier étage sont surmontées de frontons triangulaires. Corniche à consoles à la retombée du toit. Ferronneries. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 à 8 rue du Bois de Boulogne<br>19 rue Le Sueur | Série cohérente d'hôtels particuliers de style néo-renaissance typique de la Belle-Epoque élevés par le même architecte Gustave Goy en 1888. Au n°2, le rez-de-chaussée est orné de refends. Deux garde-corps sur consoles sculptées au premier étage devant les deux fenêtres situées à droite de la façade. Ces fenêtres sont encadrées de pilastres et surmontées de frontons triangulaires. Une lucarne à fenêtre pendante. Appuis en fonte. La façade est composée de la même façon du côté de la rue Le Sueur (lucarne à fenêtres pendant, garde-corps....). Au n°4, hôtel de brique et pierre d'un étage carré sous les combles. Appuis en fer forgé. Le n°6 est un hôtel d'angle d'un étage carré. Garde-corps avec appuis en fer forgé devant chaque fenêtre. Au n°8, la façade est en brique et pierre. Ferronneries et guirlandes au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée et de la porte. |
| BP | 38 à 40b rue Boissière | Série de quatre hôtels jumeaux construits par l'architecte Alfred-Auguste Rousseau en 1880. Les fenêtres à meneaux, les lucarnes de pierre, les pilastres surmontés de chapiteaux sculptés, les frontons très ouvragés forment un ensemble néo-Renaissance très homogène. Les lucarnes du pignon ont été transformées et un étage a été ajouté au-dessus de la porte cochère mais l'ensemble des façades a été conservé. |
| BP | 42 à 44 rue Boissière | Hôtels particuliers en pierre de taille élevés vers 1880 inclus dans une séquence homogène. Le corps principal de l'hôtel est construit en retrait de l'alignement, laissant la place sur rue à une véranda au n°42. Le n°44 construit pour Tuckerman en 1881 est l'oeuvre de l'architecte Fortuné Melon. |
| BP | 45 rue Boissière | Immeuble construit par l'architecte Paul Sédille en 1880-1882. Les premiers niveaux sont sobrement traités en bossages et refends. Le dernier étage présente en revanche un décor souligné de brique et mosaïque sous un auvent de bois. |
| BP | 46 rue Boissière | Hôtel particulier construit par l'architecte A. Rousseau en 1884. Il est disposé sur une cour arborée en retrait de l'alignement. Façade néoclassique surmontée d'un fronton triangulaire à tympan sculpté, dissimulant en partie l'étage mansardé. L'accès se fait par un perron et un porche à portique d'esprit néo-palladien. Remarquable jardin d'hiver à serrurerie métallique conservée fin XIXe. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 63 à 69 rue Boissière<br>66b avenue Raymond Poincaré | Nouvelle Eglise Saint-Honoré-d'Eylau et ancienne chapelle Notre-Dame-de-la-Cité-Paroissiale construite en 1896-1897 avenue Raymond-Poincaré par l'architecte Paul Marbeau à l'initiative de l'abbé Marbeau. La façade néo-romane est en brique et présente des niches ornées de mosaïques de Bichi représentant les Saint-Apôtres. L'ossature métallique surmontée d'une toiture en bois évoque Notre-Dame du Travail, église contemporaine édifiée avec des préoccupations sociales similaires et des ressources contraintes. Cette église est le centre spirituel d'une "cité" paroissiale construite en brique et meulière (crèche, ouvroir, asile de vieillards) datant également de 1897. |
| BP | 29 avenue Bugeaud | Hôtel particulier construit en 1911 pour Monsieur Roxoroid de Belford par l'architecte André Arfvidson, remarquable pour l'ordre monumental qu'il présente en façade sur rue. |
| BP | 8 rue du Buis<br>4 à 6 rue Désaugiers | Maison d'angle héritage des tracés<br>Cette maison d'angle située dans l'ancienne commune d'Auteuil fait partie d'un petit îlot délimité par les rues du buis, Désaugiers et d'Auteuil. Identifié dans les plans de 1730, l'îlot pourrait avoir une origine plus ancienne encore, dans la mesure où il appartient au noyau de peuplement médiéval de l'ancien hameau d'Auteuil, situé à proximité de l'église de Notre-Dame d'Auteuil fondée au XIe siècle.<br>L'architecture modeste de cette maison comporte un étage carré et d'un étage sous comble, couvert d'une bâtière en zinc. L'angle en pierre de taille formant un arrondi est particulièrement remarquable. Les travées non alignées et la diversité des formes et dimensions des baies donnant sur le rez-de-chaussée de la rue Désaugiers suggèrent la présence d'un ou plusieurs bâtiments édifiés avant les années 1800 et surélevés d'un étage. Les encadrements de baie modelés au mortier sont le fruit d'une campagne de ravalement plus moderne. Une photographie de la fin du XIXe siècle témoigne d'un couvrement en tuile ainsi que de l'occupation de la maison comme hôtel. Deux devantures de commerce occupaient le rez-de-chaussée donnant sur la rue du Buis. |
| BP | 2 à 6 rue du Buis<br>14/12 rue d'Auteuil | Les bâtiments des n° 2, 4, 6 remontent au XVIIIe siècle et constituent des vestiges d'un hôtel qui a été transformé. Au n°6, maison d'angle présentant une façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Angle abattu. Le rez-de-chaussée est orné de refends. Les fenêtres du premier étage sont surmontées de mascarons et de guirlandes. Au n°4 se retira la dramaturge et révolutionnaire Olympe de Gouges. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 avenue de Camoëns<br>4 boulevard Delessert | Immeuble de rapport de caractère monumental réalisé par l'architecte Henry Duray associé à Godon primé au concours des façades en 1909. Avec son vis-à-vis, il forme une composition symétrique de part et d'autre de l'avenue Camoëns. |
| BP | 1 avenue de Camoëns<br>6 boulevard Delessert | Immeuble de rapport de caractère monumental réalisé par l'architecte Henry Duray associé à Paul Marozeau en 1912. Avec son vis-à-vis, il forme une composition symétrique de part et d'autre de l'avenue Camoëns. |
| BP | 37 rue de Chaillot | Immeuble de rapport construit pour Mme de Benardaky par les architectes Benjamin-Victor Leroux et Alfred Bitner en 1898-1899. Le porche de l'immeuble ouvre sur le "square de Chaillot". Composée de trois travées, la façade en pierre de taille comporte sur la travée de gauche, un remarquable bow-window métallique en légère avancée. |
| BP | 2 rue Chamfort<br>rue de la Source | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Blanche en 1908 sur une parcelle d'angle. Sa façade en brique est articulée en bow-windows à châssis blancs très représentative du style de cet architecte proche du mouvement Art Nouveau. |
| BP | 10 rue Chardin | Hôtel particulier de style éclectique construit vers 1880 par l'architecte Eugène Monnier pour l'éditeur Alphonse Lemerre (éditeur des Parnassiens, de Raymond Roussel...). La célèbre enseigne de la maison d'édition, l'Homme à la Bêche, est reproduite sur le linteau du portail d'entrée. Le corps de logis est en retrait de la rue tandis qu'un jardin d'hiver surmonté d'une terrasse prolonge côté cour, la salle à manger. |
| BP | 12 rue Chardin | Hôtel particulier Dieulafoy construit par Joseph Vaudremer en 1895 pour l'archéologue orientaliste Marcel Dieulafoy, ancien collaborateur de Viollet-le-Duc. Vaudremer fait appel ici à un vocabulaire strictement rationaliste, destiné à mettre en valeur la structure : la pierre appareillée n'est employée qu'avec économie et le fer des linteaux des fenêtres de l'escalier est volontairement apparent. La pierre qui souligne les fenêtres ou l'emplacement de la cage d'escalier témoigne du souci de marquer la fonction des divers éléments de la façade. De la même façon, les larges tores séparant les étages et qui révèlent de façon didactique la structure intérieure de l'édifice, rappellent l'emploi qu'en a fait Viollet-le-Duc à la maison Courmont cinquante ans plus tôt. Certains détails témoignent cependant de l'évolution du vocabulaire rationaliste vers une plus grande fantaisie. Ainsi, les consoles supportant les plates-bandes avec filet de fer des petites fenêtres de l'escalier n'ont aucune utilité architectonique. Malgré tout, cette façade qui ne |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | comporte aucun détail sculpté reste l'une des oeuvres les plus sobres de l'architecte. |
| BP | 28 rue Chardon Lagache | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment est réalisé de 1952 par Jean Ginsberg (1905-1983), architecte actif entre les années 1930 à 1970, qui incarne la modernité d'après-guerre. La majorité de sa production parisienne est concentrée dans le 16e arrondissement où il excelle dans l'immeuble de logements de haut standing avec une attention particulière portée aux détails et au confort moderne. Comme pour d'autres projets, Ginsberg est ici à la fois maître d'œuvre et maître d'ouvrage. Commencé en 1936 avec son associé François Heep (1902-1978), le projet est abandonné en 1939, avant que Ginsberg ne le reprenne après-guerre assisté d'André Ilinski (/-/). Il marque sa carrière et fait partie de quatre de ses projets d'après-guerre publiés en 1950 dans le n° 32 de « L'architecture d'aujourd'hui ».<br>L'ensemble s'articule en deux bâtiments : l'un sur rue, l'autre sur jardin, reliés par un passage contenant les espaces de distributions. L'immeuble possède une ossature de béton armé. La façade sur rue est composée d'un rez-de-chaussée légèrement en retrait et ponctuée par des poteaux dont le revêtement est réalisé en granit. Dans les étages supérieurs, la façade est recouverte de lithogranit crème et gris autour des baies. La composition témoigne du travail de l'architecte sur le motif de la grille et de la trame qu'il développe particulièrement à cette période. |
| BP | 5 square Charles Dickens | Maison de l'ancien village de Passy au n°5, édifiée au pied du coteau, présentant une façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Rez-de-chaussée orné de refends. Décor d'inspiration XVIIIe (guirlandes sous les appuis du second étage, consoles, agrafes, appuis de fenêtre, corniche à modillons). Surélévation. Actuel musée du Vin. |
| BP | 1 rue Charles Marie Widor<br>88 rue Chardon Lagache | Immeuble de logements construit en 1932 par l'architecte Henri Francelet à l'angle de deux rues. Il se distingue par la qualité de son revêtement en céramique présent sur toute la façade. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Cimarosa | Cet hôtel particulier est construit selon le permis déposé en 1891 par l'architecte Henri Rouville (1845-1908), actif à Paris notamment dans le 16e arrondissement, sur un terrain inoccupé de 810m2 qu'il achète la même année pour en faire sa résidence. En alignement avec la rue et de plan rectangulaire, l'hôtel situé dans le quartier Chaillot prend place sur l'une des plus grandes parcelles de la rue. En plus de l'hôtel, la parcelle est agrémentée d'un jardin et d'un petit édifice qui servait à l'origine d'écuries.<br>Seule la façade sur la rue est d'origine. Avec une largeur de trois travées, l'édifice s'étend sur trois étages au-dessus d'un soubassement et d'un rez-de-chaussée en bossage, comprenant quatre ouvertures ainsi qu'une porte cochère, toutes équipées de ferronneries ouvragées. Composé de deux étages carrés, le bel étage se distingue grâce à des garde-corps en ferronnerie galbés, des frises et des frontons soutenus par de petites consoles à volutes. Le dernier étage, isolé par à une frise végétale et une corniche à consoles, comprend deux baies surmontées d'un fronton cintré et deux verrières orientées vers le nord, probablement destinées à éclairer l'atelier de l'architecte. Séparées par des pilastres en briques, chacune de ces verrières possède au centre une lucarne en pierre. Cet hôtel forme un ensemble cohérent avec les autres hôtels particuliers qui bordent la voie. |
| BP | 9 à 11 rue de Civry | Immeuble d'habitation<br>Réalisé en 1913, il est l'un des premiers immeubles collectifs à s'installer dans la rue de Civry, située dans le quartier d'Auteuil. Ancien village et lieu de villégiature pour de nombreux Parisiens aisés, il est à l'époque encore majoritairement composé de maisons individuelles, de jardins et de champs. Le choix de l'architecte de créer un plan en U entourant une cour jardinée, fait écho à la forme architecturale de l'hôtel particulier urbain. Les archives attestent, au début du XXe siècle, d'un immeuble à six étages carrés doté de huit appartements par niveau, pouvant accueillir 52 locataires. Les façades, couvertes de vigne vierge, sont ornées de divers matériaux : brique, pierre meulière, béton et ardoise. La brique polychrome rouge et jaune est utilisée pour réaliser des bandeaux aux dessins complexes au rez-de-chaussée, au premier et au cinquième étage tandis que l'utilisation de la pierre meulière rouge et jaune au premier étage crée un rappel et une harmonie de couleurs. Aux niveaux centraux, la brique jaune est majoritairement utilisée et parsemée de briques rouges notamment sur les trumeaux et en bordure de baies. Celles-ci possèdent des linteaux de béton, parfois filants. Leurs garde-corps |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | en fer forgé présentent les mêmes motifs géométriques que le portail et la grille centrale entre les deux ailes du bâtiment. |
| BP | 32 rue Claude Terrasse | Ancienne ferme témoignage du passé rural de l'ancien village d'Auteuil. |
| BP | 24 rue du Commandant Guilbaud | Stade du "Parc des Princes" construit par l'architecte Roger Taillibert en 1969-1972. Le Parc des Princes trouve son origine sportive dès la fin du XIXe siècle. Le projet initial était la construction d'un stade vélodrome, mais à partir de 1932, le stade perd cette affectation et accueille des footballeurs et des rugbymen. En 1967, le stade est voué définitivement à ces deux sports. La nouvelle configuration du Parc des Princes, inaugurée en 1972 par Georges Pompidou, offre une capacité de 48 500 places assises, réparties sur deux niveaux, permettant une évacuation en dix minutes. La structure, composée d'éléments préfabriqués à grande portée, a été assemblée sans échafaudage. La forme architecturale a permis une économie de matière et le franchissement de 50 mètres sans appui. Une toiture à grande portée et à courbure inversée, composée d'éléments métalliques suspendus aux parois, permet l'évacuation des pluies. Un fossé de défense évite tout risque d'envahissement de la pelouse. |
| BP | 2 rue du Commandant Schloesing<br>19 place du Trocadéro et du 11 Novembre<br>1 avenue Georges Mandel | Porte d'entrée et salle d'attente du cimetière de Passy construite par l'architecte René Berger en 1934. Elles ont été construites dans le même esprit classicisant que les palais de l'Exposition de 1937. Ce réaménagement de la porte d'entrée a été occasionné par le percement de l'avenue Paul Doumer qui a amputé une partie du cimetière de Passy. La porte est composée d'un portique à colonnes encadré de deux pavillons et clos par des grilles du ferronnier Raymond Subes. Les trois bas-reliefs du pavillon du sculpteur Janthial représentent des figures en deuil drapées à l'antique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 rue du Conseiller Collignon | Immeuble de rapport de style Art Déco édifié en 1938-1939 par l'architecte Gabriel Blanche pour le compte d'une société immobilière à son nom. La composition de la façade et les ferronneries sont particulièrement remarquables par leur qualités géométriques et leur épuration. Dépourvu d'ostentation ou de références d'avant-garde, cet immeuble illustre plus prosaïquement le niveau de raffinement que pouvaient atteindre les immeubles résidentiels de l'entre-deux guerre. Structure en béton armé et remplissage de brique ; parement de la façade principale en pierre. |
| BP | 5 à 9 rue Copernic | Hôtels particuliers construits vers 1880 inclus dans une séquence homogène. Au n°5, hôtel particulier G.J. de Osma élevé en 1881 par l'architecte Ferdinand Gaillard. Au n°7, hôtel particulier élevé en 1883 par l'architecte Alfred Frérot. |
| BP | 11 rue Copernic | Hôtel particulier construit par l'architecte Paul-Casimir Fouquiau en 1888 abritant actuellement l'ambassade du Venezuela. A l'arrière, donnant sur l'impasse Lamier, se trouvent les communs de l'hôtel construits en briques polychromes. La cour, entre les deux ailes des communs, est couverte d'une grande verrière de la fin du XIXe siècle servant probablement à abriter les chevaux. Une fontaine en céramique se trouve au fond de la cour. Le porche d'entrée sur la rue Copernic est orné d'un grand mascaron de même que la plupart des baies. La disposition de cet hôtel, ouvrant sur rue et sur une impasse, permet comme rarement, de disposer d'une vue à la fois sur la façade noble et sur les communs traités d'une façon plus économique mais avec un soin évident. |
| BP | 15 à 17 rue Cortambert | Deux hôtels jumeaux construits vers 1880. Le n°17 est l'œuvre attestée de l'architecte Emile Richard en 1879 pour M. E. Thu. Au n°15 et 17, façade de goût néoclassique bien conservée. Corniche à modillons. Au n°15, appuis en fonte. Au n°17, balustres de pierre. |
| BP | 19 rue Cortambert | Eglise réformée "Passy Annonciation" construite à partir de 1888 par l'architecte Alfred Aubert et inaugurée en 1891. La façade met remarquablement en valeur la pierre de meulière et s'insère parfaitement dans son environnement. Une annexe édifiée pour le Pasteur Stapfer est construite en 1893 par l'architecte Félix-Théodore Paumier. Entre 1929 et 1934, l'édifice s'agrandit d'une abside entourée d'un déambulatoire. Des vitraux de Maurice Max-Ingrand ont été offerts en 1959. |
| BP | 25 à 25b rue Cortambert | Hôtel particulier d'un étage sur rez-de-chaussée et soubassement et implanté en retrait de l'alignement construit vers 1850-1860. La porte et les fenêtres du rez-de-chaussée sont surmontées de mascarons et les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | fenêtres du premier étage de médaillons. La porte et la fenêtre centrale au premier étage sont encadrées de pilastres. Corniche à modillons. Perron desservi par un escalier à double volée. Maison figurant au procès verbal de la commission du Vieux Paris (décembre 2000 et 4 février 2004). |
| BP | 26 à 28 rue Cortambert | Deux hôtels particuliers jumelés, construits par les architectes Eugène Ricard et fils en 1878 et traités dans le même style néo-Louis XIII : briques rouges et encadrement de pierre blanche très soigné. Les lucarnes possèdent des ailerons se terminant en volutes. Au n°26, une courte marquise en métal et verre protège l'entrée. |
| BP | 42 à 44 rue Cortambert | Deux hôtels particuliers Belle-Epoque, sur cour et jardin, construits par l'architecte Auguste Guenier vers 1880. |
| BP | 45 rue Cortambert | Hôtel particulier de style néo-gothique avec écuries et remises construit en 1890 par l'architecte Léon Salvan et actuellement à usage de bureaux après restructuration. |
| BP | 5 rue Dangeau | Immeuble de rapport construit par l'architecte Jean-Marie Boussard en 1894. Tout à fait représentatif du meilleur style de l'architecte, la façade est en briques vernissées bleues et en pierre, rythmée par trois séries de colonnes soutenues par trois cariatides. Les grilles des balcons sont remarquablement exécutées. L'ensemble illustre le renouveau décoratif des façades préludant ou contemporain de l'Art Nouveau parisien. |
| BP | 5 rue Decamps | Immeuble abritant des ateliers d'artistes. Cet immeuble se distingue par l'importance des larges baies vitrées. Influence néo-gothique (dessin des baies du premier étage, bagues et chapiteaux des colonnettes affirmant la structure). |
| BP | 43 rue Decamps | Hôtel particulier construit par l'architecte Louis Salvan de 1881 à 1882. Influence manifeste des palais italiens de la Renaissance : frise polychrome souligant les combles, baies géminées du premier étage. |
| BP | 19 à 19b boulevard Delessert | Immeuble de rapport en pierre de taille construit par l'architecte Albert Sélonier en 1909. Composé d'appartements luxueux, il présente en façade un décor de pommes de pins sculptés et de délicates ferronneries dans le style dépouillé caractéristique de l'Art Nouveau tardif. Autres réalisations du même architecte au n°11bis (1913) et n° 15 et 17 (1910) du boulevard Delessert, 19 et 19bis (1909) en style Art Nouveau pour les deux derniers. |
| BP | 1 boulevard Delessert<br>2 rue Chardin | Hôtel de la Tremoïlle édifié en 1912 par l'architecte Paul-Ernest Sanson pour le duc de la Trémoille en style néo-Louis XVI. La contrainte de la très grande déclivité du terrain donne une situation dominante à l'Hôtel et une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | allure de Palais. La salle à manger est assez remarquable : boiseries attribuées à Gille-Maire Oppenord, provenant de l'ancien hôtel de Pomponne, place des Victoires, aujourd'hui démoli. Depuis 1936, il est la résidence de l'Ambassadeur de Yougoslavie. |
| BP | 4 à 22 rue Desbordes-Valmore | Série d'hôtels particuliers pour artistes avec des ateliers ouverts côté jardin au dos de la Villa Guibert. Les n° 4 et 6, datant de 1895, sont de Laurent Farge et Wulliam (deux architectes associés qui ont réalisés de nombreuses constructions de ce type). Les n° 8 à 16 sont de l'architecte Léon Salvan (les 8-10 datés de 1892; les 12-14-16 datés de 1879), le n°20 daté de 1881 est de l'architecte Sidney Dunnett, élève de Vilain et architecte de la compagnie des chemins de fer du Nord. |
| BP | 24 à 28 avenue Despréaux | Villa du Hameau Boileau composée sur le modèle d'un manoir néo-gothique avec tourelle orthogonale et colombages par l'architecte Jean-Charles Danjoy, restaurateur de cathédrales. Reproduit sur les documents de vente de 1849, il s'agit d'un exemple précoce de style régionaliste normand au sein d'un lotissement créé en 1839 pour l'imprimeur lithographe Rose-Joseph Lemercier par l'architecte Théodore Charpentier inspiré du jardin à l'anglaise. Maison figurant au procès-verbal de la commission du Vieux Paris (rapport de Michel Fleury, séance du 11 janvier 1977). |
| BP | 5 rue du Docteur Blanche | Immeuble d'ateliers pour artistes construit en 1928 par l'architecte Pierre Patout. La construction est en béton armé, habillée de pierre de placage. Les parties non porteuses (trumeaux, allèges) sont revêtues de mosaïques émaillées noires. L'immeuble a conservé un ensemble de ferronneries des années vingt particulièrement soigné. Le programme prévoyait au départ quelques luxueux appartements avec ateliers. A l'exécution, les plans ont été modifiés et si les ateliers ont été maintenus, le nombre d'appartements a été doublé dans un probable souci de rentabilité. La façade, qui s'est adaptée à ces modifications, a gagné en clarté et simplicité. Les baies des ateliers en forment le seul registre régulier, au-dessus du retrait. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 13 à 19 rue du Docteur Blanche<br>7 passage Eugène Beaudouin | Immeuble d'habitation<br>L'immeuble du 19 rue du Docteur Blanche construit par Jean Ginsberg (1905-1983) et Georges Massé (1907-1994) est une opération d'une cinquantaine de logements, qui s'inscrit dans la lignée des commandes relativement modestes - moins de cent logements - de l'agence à cette période. Ginsberg revisite ici la composition du plan-masse de l'hôtel particulier du XVIIIe siècle bâti entre cour et jardin. Le corps de bâtiment central est une tour de douze étages en retrait de l'alignement, associé à deux bâtiments annexes formant deux ailes en retour, alignées sur la rue et entre lesquelles une grille ferme la propriété. Le logement autonome du gardien est relié à l'aile nord par une passerelle en porte-à-faux. Côté rue, un jardin est agrémenté d'un bassin et d'une sculpture de Pierre et Véra Széléky et d'André Broderie. Ce jeu d'eau et cette sculpture témoignent de la proximité de Jean Ginsberg avec les artistes du groupe Espace. En fond de parcelle, un autre jardin est visible depuis la rue grâce à l'évidemment du rez-de-chaussée de la tour, porté par des poteaux qui permettent d'alléger la composition. En façade, une grille à l'avant des balcons permet de donner du relief au bâtiment. Tous les détails de quincaillerie sont dessinés par l'agence.<br>L'immeuble dépassait la hauteur réglementaire des constructions dans Paris en 1950 et le permis de construire n'a été autorisé que grâce à l'intervention du ministre de la Reconstruction Eugène Claudius-Petit. Il s'agit ainsi de la première tour moderne parisienne. |
| BP | 6 rue Dufrenoy | Immeuble de rapport construit par les architectes Jules Formigé et Emmanuel Gonse, primé au concours des façades 1909. La façade est composée à ses extrémités de deux puissants bow-windows en pierre qui encadrent deux courtes galeries couvertes au troisième et quatrième étages. Les deux premiers niveaux sont traités en bossages et accueillent des sculptures de Gruyère sur le thème des fables de La Fontaine. |
| BP | 19 à 23 rue Dufrenoy | Trois petits immeubles, construits par un même architecte Louis Jaumin vers 1883, avec des ateliers d'artistes au dernier niveau. |
| BP | 23b rue Dufrenoy | Hôtel particulier construit par l'architecte Laurent Farge en 1890. Il conjugue des éléments de goût régionaliste sur une façade d'inspiration néo-Louis XIII en brique et pierre. La charpente apparente est peinte en blanc. |
| BP | 6 rue Dumont d'Urville | Hôtel particulier Lepel-Cointet de goût néo-Louis XIII construit par l'architecte Adolphe Royou en 1879. La façade se compose de trois travées irrégulières et de deux étages sur rez-de-chaussée en brique et pierre. Le |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rez-de-chaussée est orné de refends. Lucarnes à entourage de pierre néo-baroque. |
| BP | 8 rue Dumont d'Urville | Hôtel particulier de goût néo-Louis XIII vers 1880. Façade en pierre de taille composée de trois travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Le rez-de-chaussée est orné de refends. Lucarnes à entourage de pierre néo-baroque. Très proche par son dessin de l'hôtel Lepel-Cointet situé au n°6. |
| BP | 10 rue Dumont d'Urville | Hôtel particulier de la fin du XIXe siècle s'inspirant du style Louis XIII. Façade en brique et pierre composée de trois travées et d'un étage sur rez-de-chaussée et soubassement. Entre les trumeaux du rez-de-chaussée, niche circulaire abritant un buste féminin sur console. |
| BP | 47 rue Dumont d'Urville | Hôtel particulier vers 1880. Façade en pierre de taille composée de quatre travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Le rez-de-chaussée est orné de bossages. Trumeaux ornés de tables. Grande porte cochère latérale surmontée d'un mascaron masculin. Lucarnes en pierre. |
| BP | 45 rue Dumont d'Urville<br>44 rue La Pérouse | Hôtel particulier vers 1880. Façade sur la rue Dumont d'Urville en pierre de taille composée de trois travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Marquise au-dessus de la porte d'entrée. Jardin d'hiver côté façade rue La Pérouse. Les fenêtres du premier étage sont surmontées de frontons brisés ornés de mascarons. Corniche à consoles. |
| BP | 8 rue des Eaux | Immeuble construit par l'architecte F. Carrer dans les années 1920. Situé en fond de rue, sa façade présente un jeu de volumes sophistiqué mis en valeur par quelques traits décoratifs. |
| BP | 4 square des Ecrivains Combattants Morts pour la France | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier a été construit à la fin des années 20, à l'emplacement des bastions n°58 et 59 de l'ancienne enceinte de Thiers. Le projet était de créer, à côté du square, un quartier composé de huit hôtels particuliers qui devaient respecter certaines normes. En effet, comme l'indique le bulletin municipal officiel de la Ville de Paris datant de juin 1927, la hauteur des constructions devait être limitée à 13 ou 14 mètres, les jardins devront être aménagés tout autour des bâtis et les clôtures « devront être faites par de jolies grilles laissant percevoir les belles perspectives du bois ». Le n° 4, en pierre de taille, respecte les règles édictées par le conseil municipal. Face au square, un petit jardin avec clôture devance la façade principale agencée en cinq travées. L'hôtel se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages carrés, d'un étage attique et d'un étage sous comble percé de cinq lucarnes. La porte d'entrée, ornée d'un mascaron, est délimitée par des pierres de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | refends. Les trois travées centrales, légèrement en saillie, sont mises en avant par des pilastres ioniques qui s'élèvent sur deux niveaux. Ces derniers soutiennent une frise rehaussée par une corniche à denticules sous le balcon à balustres. Parmi les deux étages carrés, le deuxième est percé de baies en plein cintre. Les trois premiers niveaux puisent leur influence dans le style classique, quand l'étage attique se veut plus moderne. Les trois baies centrales, dotées de pilastres, sont couronnées par un fronton qui dispose d'un centre en plein cintre. |
| BP | 6 square des Ecrivains Combattants Morts pour la France | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier a été construit à l'emplacement des bastions n°58 et 59 de l'ancienne enceinte de Thiers en 1928 par l'architecte Henri Dubouillon (1887-1966). Le projet était de créer, à côté du square, un quartier composé de huit hôtels particuliers qui devaient respecter certaines normes. En effet, comme l'indique le bulletin municipal officiel de la Ville de Paris datant de juin 1927, la hauteur des constructions devait être limitée à 13 ou 14 mètres, les jardins devront être aménagés tout autour des bâtis et les clôtures « devront être faites par de jolies grilles laissant percevoir les belles perspectives du bois ». Le n° 6, en pierre de taille, respecte ces règles édictées par le conseil municipal. Face au square, un petit jardin avec clôture devance la façade principale agencée en trois travées. Édifié sur un imposant soubassement, le rez-de-chaussée est accessible un perron. Au-dessus de ce niveau se dresse un étage carré percé de baies en plein cintre, un étage attique et un autre sous comble. De style éclectique, la façade est délimitée par deux pilastres ioniques, similaires à ceux de l'hôtel voisin. Deux autres pilastres, reliés par une frise à denticules, ornent la porte d'entrée en verre et ferronnerie ouvragée. Ils soutiennent le balconnet de l'étage supérieur. De la même façon que les consoles qui maintiennent les balconnets du rez-de-chaussée, ce dernier ne dispose d'aucune ornementation classique. Les balcons voisins, sont quant à eux, en ferronnerie ouvragée. L'étage attique et l'étage sous comble comportent des balustres prenant la forme de colonnes. Contrairement à l'étage sous comble, le balcon de l'étage attique est en saillie. Il est maintenu par des pilastres, deux consoles et une frise monumentale à denticules. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 square des Ecrivains Combattants Morts pour la France<br>21 avenue du Maréchal Maunoury | Hôtel particulier<br>Cet immeuble est construit entre 1938 et 1940 par l'architecte Clément Palacci (1898-1984). Il s'inscrit dans l'opération du square des Ecrivains Combattants Morts pour la France lancée par la ville de Paris à partir de 1927, prévoyant l'aménagement d'un square planté et un ensemble de huit habitations à l'emplacement de l'ancien bastion 58 de l'enceinte de Thiers. Un cahier des charges précis avait été mis en place pour assurer l'homogénéité de l'opération. La hauteur des constructions était limitée à 13 mètres et des jardins devaient être aménagés tout autour des habitations. Haut de quatre étages, le n° 8 adopte un plan masse carré. Son dernier étage, en retrait, forme un gradin. En retrait d'alignement, le bâtiment est entouré d'un jardin, conformément au projet d'aménagement du square. L'édifice présente plusieurs caractéristiques des immeubles d'habitation bourgeois construits à l'emplacement de l'enceinte de Thiers dans le 16e arrondissement et témoigne du retour à la simplicité choisi par les architectes dans les années 1930-1940. Ses façades épurées et lisses, son toit-terrasse et ses balcons aux angles arrondis s'inscrivent dans une tendance moderne, bien que l'usage d'un parement en pierre de taille l'ancre dans une certaine tradition. Sa façade est animée par des jeux géométriques de ressauts sur certaines travées. |
| BP | 1 à 3 avenue Émile Bergerat<br>8 à 16 avenue Léopold II<br>9 à 13 avenue du Recteur Poincaré | Hôtel particulier<br>Situé dans le quartier d'Auteuil, cet hôtel occupant une large parcelle a été construit en 1930 à la demande de la duchesse de Vendôme. Véritable pastiche, il reprend les codes des hôtels particuliers du XVIIIe siècle. Surnommé le « pavillon Bourdan », il est construit en pierre de taille et béton, la façade se composant d'un corps central avec escaliers flanqué de deux ailes, avec refends, légèrement en saillie. Dressé sur un soubassement éclairé par des soupiraux, cet hôtel particulier comporte un rez-de-chaussée avec des baies cintrées, un étage carré et un second sous comble percé de lucarnes. Des sept travées, les trois centrales sont marquées par un imposant escalier et un encadrement de pilastres. Chaque baie centrée est ponctuée d'un mascaron. Les baies du rez-de-chaussée sont protégées par des balustres tandis que celles du premier étage sont ornées d'appuis de fenêtre en fer forgé. L'étage sous comble est séparé des autres niveaux par une corniche à denticules et des balustres. À la fin des années 1990 et au cours du début des années 2000, cet hôtel a été encerclé par d'autres pavillons. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 à 11 rue Erlanger | Hôtel de Camille Weber élevé en 1884 par l'architecte Paul Sédille dans le style d'une villa à l'italienne. Il est l'un des rares à avoir survécu dans ce secteur (celui situé au n°7, l'Hôtel Ponson du Terrail a été démoli). La pierre forme le soubassement et encadre les principaux motifs de décoration du pavillon d'entrée, construit en brique bicolore, agrémenté de panneaux de marbre et d'ornements en terre cuite et émaillée. L'ensemble se détache sur les deux ailes, situées légèrement en retrait et construites en meulière dont la blondeur fait davantage ressortir les couleurs du pavillon central. Les Sœurs auxiliatrices de la Charité ont acquis l'hôtel en 1949. En 1926, un bâtiment a été accolé à l'hôtel sur les plans de Robert Fournier. Malgré des transformations multiples, la Villa, avec ses proportions harmonieuses, reste un témoignage exceptionnel de l'art de Paul Sédille. |
| BP | 25 à 31 rue Erlanger<br>4-6-8 villa Erlanger | Lotissement, très homogène, de six petits immeubles d'architecture identique datés vers 1885 mais utilisant des matériaux différents. Trois immeubles donnent sur la rue, les trois autres sur l'impasse. Cet ensemble constitue un bon exemple de la rue Erlanger au XIXe siècle, composée principalement de villas et d'hôtels particuliers aujourd'hui disparus. |
| BP | 2 place des Etats-Unis | Hôtel construit par Ernest Sanson en 1886 pour le banquier et amateur d'art Jules Ephrussi et actuelle résidence de l'Ambassadeur d'Egypte. L'ordonnance du bâtiment témoigne des options fondamentales de l'architecte. L'hôtel fut aménagé en double profondeur. Sur un sous-sol, se dressent les deux niveaux, couronnés par une corniche et les combles percés de lucarnes cintrées. Les façades extérieures et celles regardant la cour d'honneur sont abondamment traitées en refends et ornées d'un ordre colossal de pilastres ioniques. La sévérité de cette élévation est adoucie par des niches ornées de cul-de-four en coquilles, de délicats bas-reliefs, présentant des jeux d'enfants, de médaillons ovales et de guirlandes. La porte cochère offre une élégante forme concave.<br>L'hôtel possède deux bâtiments de communs reliés par une galerie couverte, le premier bordant la place des Etats-Unis, le second situé au fond de la cour intérieure. |
| BP | 4 place des Etats-Unis | Hôtel d'Emile Deutch de la Meurthe construit en 1890 par l'architecte Léon Chatenay. Les baies du premier étage sont traitées en plein cintre, avec des appuis à balustres et surmontées de mascarons. Remarquable exemple d'hôtel Belle-Epoque construit pour un commanditaire illustre par un architecte très expérimenté et participant de la composition cohérente de la place des Etats-Unis. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 place des Etats-Unis | Hôtel construit par l'architecte Ernest Sanson en 1888 pour Georges de Saint-Paul, maître des requêtes au Conseil d'Etat. Les baies du premier étage présentent de beaux mascarons en agrafes. Remarquable exemple d'hôtel Belle-Epoque réalisé par un architecte éminent de la période et participant de la composition cohérente de la place des Etats-Unis. |
| BP | 11 place des Etats-Unis | Hôtel néo-Louis XIV construit par l'architecte Paul-Ernest Sanson en 1895 pour le banquier Ferdinand Bischoffsheim. La maturité de l'architecte s'affirme dans la mise en forme d'un répertoire depuis longtemps codifié. |
| BP | 1 place des Etats-Unis<br>2 rue de Lubeck | Hôtel particulier Thome édifié en 1878 par l'architecte Weniger et abritant actuellement l'ambassade du Koweit. Implanté à l'angle de la rue de Lübeck et de la place des Etats-Unis. Façade présentant deux étages carrés sur un rez-de-chaussée orné de refends. Baies cintrées au premier étage. Au deuxième étage, fenêtres surmontées de frontons triangulaires ou en arc de cercle. Corniche à modillons. Edifice s'inscrivant dans la série des hôtels de la fin du XIXe siècle édifiés à l'emplacement de l'ancien réservoir de Passy. |
| BP | 9 rue Eugène Labiche | Immeuble de rapport en pierre de taille construit par l'architecte Germain Roth en 1906. La façade, très sobre, est symétriquement composée autour de trois travées centrales encadrées de deux bow-windows. Les éléments décoratifs (ferronneries, sculptures) sur des thèmes floraux et végétaux, sont représentatifs de l'Art Nouveau. |
| BP | 1 rue Eugène Labiche<br>27 boulevard Jules Sandeau | Immeuble de rapport de style éclectique avec guirlandes, mascarons hypertrophiés et ferronneries remontant au-dessus des balcons, ornées du chiffre CB réalisé en 1904 par l'architecte Charles Breffendilhe, élève de Guadet aux Beaux-Arts. |
| BP | 11 rue Eugène Labiche<br>angle rue Octave-Feuillet | Immeuble de rapport de style éclectique avec guirlandes, mascarons hypertrophiés et ferronneries remontant au-dessus des balcons, ornées du chiffre CB réalisé en 1903 par l'architecte Charles Breffendilhe. |
| BP | 5 à 7 rue Eugène Manuel<br>angle Villa Eugène Manuel | Immeuble de rapport de style Art Déco construit par l'architecte Dubouillon en 1926. L'angle sur la Villa Eugène Manuel est traité de façon monumentale avec un soubassement en bossages. Les ferronneries et les sculptures ornementales sont particulièrement bien exécutées. |
| BP | 39 boulevard Exelmans | "Atelier" de Jean-Baptiste Carpeaux, construit à l'initiative de la veuve du sculpteur pour y abriter ses œuvres, cet hôtel a été commencé par Edouard-Michel Lewicki en 1888 et surélevé par Guimard en 1895 (atelier du second étage) qui y a apposé sa signature. Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | niches abritent deux copies de marbres réalisées par Carpeaux. |
| BP | 110 à 110b boulevard Exelmans | Immeuble de rapport édifié en 1929 par les architectes E. Crevel et P. Decaux sur une étroite parcelle triangulaire située en pointe d'îlot. Comme pour l'immeuble construit par Pierre Patout au 3 boulevard Victor en 1934, les architectes tirent parti de l'exiguïté de la parcelle pour proposer une composition effilée caractéristique par son jeu de volumes, notamment la disposition des "balcons-baignoires" et des bow-windows, de "l'architecture transatlantique" des paquebots des années trente. |
| BP | 45 à 51 boulevard Exelmans | Caserne de gendarmerie<br>La caserne de gendarmerie Jean Chalvidan est construite en 1909 par Julien Morize (1842-1922), architecte en charge des casernes de gendarmerie et des prisons pour le département de la Seine. Elle est constituée d'un ensemble de bâtiments répartis autour d'une cour d'honneur, dont l'un se trouve à l'alignement du boulevard Exelmans. Sa façade est ornée d'un bossage en pierre en rez-de-chaussée et au premier étage, formant un soubassement massif, tandis que les troisième et quatrième étages sont appareillés en brique avec des encadrements de baies en pierre. Un niveau de comble ponctué de lucarnes couronne l'ensemble. Au centre de la composition, une porte principale en double hauteur et cintrée donne accès au fond de la parcelle. Cette travée centrale est surmontée au dernier niveau d'un fronton orné d'un bas-relief d'un lion et de feuillage de chêne représentant la loi. Le bâtiment se prolonge sur la droite par une extension de six travées réalisée en 1980, d'un étage carré supplémentaire par rapport à l'élévation principale sur rue. À l'arrière de cette aile, se développe une cour qui dessert deux immeubles perpendiculaires au boulevard et hauts de quatre étages. Ces bâtiments, aux façades en pierre meulière sont structurés de bandeaux de briques polychromes. Ils accueillent depuis l'origine des logements. Au fond de la parcelle se trouve une écurie à rez-de-chaussée surmontée de combles et ornée d'un beffroi central. |
| BP | 28 à 30 avenue d'Eylau | Immeubles de rapport construit par l'architecte Albert Tournaire en 1910. La façade en brique et pierre est ornée de cartouches représentant les fables de La Fontaine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 avenue d'Eylau<br>10 place du Trocadéro<br>2 avenue Georges Mandel | Hôtel particulier construit en brique et pierre de taille avec une tourelle d'angle panoramique donnant sur la place du Trocadéro, à l'angle de l'avenue d'Eylau et de l'avenue Georges Mandel. Daté de la fin du XIXe siècle, il est un excellent témoin du goût éclectique et historique de cette période. |
| BP | 14b à 16 rue de la Faisanderie | Remarquable hôtel particulier de style néo-Louis XVI. La façade principale en pierre de taille donne sur cour et s'ouvre sur un perron. Elle se compose d'un avant-corps de trois travées desservi au premier par un balcon soutenu par quatre puissantes consoles et un garde-corps en fer forgé. Une balustrade dessert les lucarnes de l'étage mansardé. |
| BP | 36 à 38 rue de la Faisanderie | Hôtel de Nanteuil construit par l'architecte Henri Grandpierre en 1903. Ces deux hôtels jumeaux furent commandés à l'architecte par Pauline Leboeuf Nanteuil. Elle occupa le n°38 et son fils, le n°36. L'édifice, en pierre de taille, comporte deux entrées monumentales. |
| BP | 75 rue de la Faisanderie | Hôtel particulier en briques polychromes de la fin du XIXe siècle abritant le commissariat de la Porte Dauphine, pavillon sur cour en brique abritant les anciens communs. |
| BP | 48 à 50 rue de la Faisanderie | Deux hôtels d'inspiration néo-Louis XIII présentant des façades en briques bicolores vers la fin du XIXe siècle. Au n°48, galerie supportée par des colonnes sous la corniche. Au n°50, trumeaux du premier étage ornés de deux cerceaux en pierre. |
| BP | 41 à 49 rue de la Faisanderie<br>angle 13 rue de Bénouville | Ancien hôtel particulier de la famille Hériot, propriétaire des magasins du Louvre construit par l'architecte danois Georges Tersling en 1905. Il fut distingué au concours des façades de la Ville de Paris. La construction se développe amplement sur les deux rues. L'entrée principale donnant sur la rue de la Faisanderie s'ouvre par un porche de grandes dimensions, encastré dans un monumental arc de pierre. Un avant-corps à marquise vitrée relève la façade sur la cour d'honneur. Le long de la rue Bénouville, rehaussé par un soubassement à bossage, un vaste portique d'ordre colossal ionique marque une légère avancée centrale. Quatre vases ornementaux dominent le tout. La façade à refends est décorée de médaillons, guirlandes, mascarons et bas-reliefs de Ferdinand Faivre. Le style unitaire de l'ensemble est une réminiscence de l'architecture française de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il abrite actuellement la représentation commerciale de Russie. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 42 boulevard Flandin | Hôtel particulier de la fin du XIXe siècle, rhabillé vers 1930 de façon très soignée, significatif de la mode du quartier à la Belle époque. Il compose avec son voisin (déjà BP) un ensemble de volumes qui se répondent en une fausse symétrie. L'intervention "art déco" se présente comme un exercice de style imposé démontrant le traitement d'un même volume selon deux déclinaisons différentes. |
| BP | 44 boulevard Flandrin | Hôtel particulier construit à la fin du XIXe siècle. |
| BP | 12 avenue Foch | Hôtel de Breteuil construit par l'architecte Ernest Sanson en 1892 pour le marquis Henri de Breteuil et actuelle ambassade de la République d'Irlande. Il s'inspire du pavillon de Hanovre édifié à partir de 1758 par Chevotet pour le maréchal de Richelieu. La façade retient l'attention par son décor élaboré. Sur la façade de l'avenue Foch se retrouvent les vigoureuses consoles qui supportent le balcon du premier étage, et qui sont proches de celles du pavillon de Hanovre. |
| BP | 35 avenue Foch | Immeuble de rapport en pierre de taille composé d'appartements de luxe construit en 1911 par l'architecte Ch. Lefebvre dans un style emprunt de néo-classicisme. La composition monumentale est accentuée le parement à bossage et les bow-windows imposants débordant la toiture. |
| BP | 72 avenue Foch | Ancien hôtel particulier Edmond de Rothschild. La façade particulièrement sobre, propose une composition symétrique, autour d'un léger avant-corps composé de trois travées. Le rez-de-chaussée de celui-ci forme une rotonde en ressaut préfigurant le hall d'entrée et surmonté d'une petite terrasse ouverte sur trois baies cintrées. Les baies du rez-de-chaussée présentent des mascarons (têtes d'homme et de femmes dans le goût classique) et celles du premier étage des agrafes qui forment, avec la ferronnerie, l'essentiel de la décoration présente en façade. |
| BP | 82 à 90 avenue Foch | Ancien hôtel particulier de Louis Renault construit par l'architecte Walter-André Destailleur (accolé à un immeuble de rapport). Il forme une pointe monumentale en avancée sur le Bois de Boulogne. |
| BP | 85 avenue Foch | Gare du Bois de Boulogne construite en 1854 par l'architecte Just Lisch, élève de Vaudoyer et Labrouste et inspecteur général des Monuments Historiques, pour la compagnie des chemins de fer de l'Ouest. "Elle consiste en un pavillon de structure classique, avec son jeu de refends et sa balustrade ponctuée de pots à feu. Bâtie sur deux niveaux, dont l'un surplombe la voie ferrée et débouche de plain-pied sur la voie publique, elle comprend cinq larges baies. La terrasse, en hauteur, est chignonnée, d'un dôme orné d'oculi. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | L'ensemble revêt un certain panache, puisque c'est là que débarquaient les souverains en visite officielle à Paris". Réaménagée en septembre 1988. |
| BP | 34 avenue Foch<br>1 à 3 rue Le Sueur | Hôtel Blumenthal-Montmorency construit par l'architecte de la Nouvelle Sorbonne Henri-Paul Nénot pour l'entrepreneur Ferdinand Blumenthal. Il s'agit d'une version agrandie d'un hôtel Louis XVI, orné en façade de pilastres corinthiens colossaux aux fûts cannelés et dont l'étage noble, précédé d'une terrasse, est gardé par deux sphinges de pierre. |
| BP | 41 avenue Foch<br>105 avenue Raymond Poincaré | Immeuble de rapport construit en pierre de taille par l'architecte André Arfvidson en 1907 réalisé à l'emplacement de l'ancien hôtel du docteur Evans, médecin de Napoléon III. La façade aux proportions avantageuses, est percée de fenêtres de goût néo-XVIIIe siècle, avec ses rambardes de fer forgé et guirlandes ornant les baies. Au quatrième étage, une loggia à colonnade se laisse porter par un vigoureux encorbellement à consoles. |
| BP | 53 avenue Foch<br>17 rue Picot | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Abella en 1939. Abella, premier grand prix de Rome, fait partie avec Roux-Spitz des architectes formés aux Beaux-Arts qui cherchent pendant l'entre-deux guerre une voie intermédiaire entre la radicalité du mouvement moderne et les héritiers de la tradition post-haussmannienne. Alors que la monumentalité et la pierre de taille sacrifient au néoclassique encore en vogue dans la bourgeoisie, la double hauteur des fenêtres, la surdimension du dernier niveau, l'absence d'ornements et la sobriété rigoureuse du bâtiment expriment ici une certaine concession à la modernité. L'immeuble peut de ce point de vue être également rapproché du travail d'Azéma qui édifie deux ans auparavant le nouveau palais de Chaillot sur la colline du Trocadéro. |
| BP | 1 avenue Foch<br>2 avenue Victor Hugo<br>10 rue de Presbourg | Hôtel particulier construit à partir de 1866-1869 pour le compte de la société Lescanne-Perdoux, selon la réglementation fixée pour tous les hôtels entourant l'Arc de Triomphe par le décret impérial du 13 août 1854. Les façades de l'immeuble ont été élevées suivant les dessins de l'architecte Jacques-Ignace Hittorff datant de 1853 exécutés par Charles Rohault de Fleury. On retrouve comme pour tous les autres hôtels, le plan en "U" à l'arrière. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 66 68 avenue Foch angle 63 rue Pergolèse | Hôtel Particulier néo-Renaissance construit par l'architecte Armand Pollet en 1883. Sur la façade, deux paires de colonnes corinthiennes, épaulées par de puissantes consoles, encadrent deux baies superposées, dont l'une repose sur le linteau de l'autre. Sous l'entablement court une frise ornée de putti et de rinceaux. Un fronton courbe surmonte un fronton demi-circulaire brisé et conclut le décrochement du corps central. Sur les côtés, des lucarnes s'acheminent vers les baies de l'étage. |
| BP | 27 à 37 rue François Gérard<br>2 bis à 12 ; 11 à 13 square Henry Pathé<br>34 à 34 bis rue Félicien David | Ensemble immobilier d'habitation - Square Henri Pathé<br>Ce vaste ensemble résidentiel d'Auteuil est le fruit d'un concours privé organisé vers 1927-1928 par la Compagnie financière et foncière de Paris (COFIFAP), destiné à concevoir l'aménagement et la construction d'immeubles à l'emplacement du parc ayant appartenu à François Gérard. Le concours est remporté par Pierre Patout (1879-1965) et le Belge Camille Damman (1880-1969), deux architectes en vogue, alors pleinement ancrés dans le mouvement Art déco. L'opération immobilière du square Henry-Paté projetait initialement la réalisation de trois bâtiments, capables d'accueillir 2 000 personnes dans 400 appartements, dans le but de répondre à la crise du logement. Au cœur d'un espace végétalisé de 1 200m², l'aménagement prévoyait la réalisation de deux immenses « palais » de 152 m de long se faisant face autour du square et d'un bâtiment de front. La COFIFAP semble toutefois ne pas pouvoir honorer l'entièreté du projet et revend, en 1932, les terrains en construction aux n° 2,4 et 6 du square à la Société immobilière de l'immeuble du 4 square Henry-Paté, créée à cette occasion. Au terme des travaux en 1933, seuls le front septentrional d'immeubles et les immeubles au sud-est sont construits. Les plans élaborés par Patout et Damman témoignent de l'attention portée à l'aménagement de vastes espaces libres permettant de ventiler les logements et de leur apporter la luminosité nécessaire. Ainsi, les façades sur le square bénéficient d'un espace végétalisé composé des arbres centenaires du précédent parc, et les plans-masse en U permettent d'aménager des cours sur les façades arrière. Les immeubles de sept à huit étages, revêtus de plaques en pierre blanche, forment une architecture massive et régulière, aux lignes sobres reflétant le goût Art déco. Les portes d'entrée, toutes différentes et admirablement ouvragées, ainsi que les garde-corps, sont probablement réalisées par le ferronnier d'art Raymond Subes (1891-1970) qui collabore avec Patout sur d'autres projets. À noter |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | également la présence de balcons filants sur les trois derniers étages, les balcons à trois pans des cinquièmes étages ainsi que la disposition des derniers étages en gradin des immeubles sur rue. Les architectes Paul Meyer-Levy (1883-1981), Roger Pons (1883-1951), Léon Gaudibert (1875-1965) et Paul Jumelle (1884-1943) contribueront également à la construction de ces immeubles, en respectant les servitudes préalablement imposées par Damman et Patout. |
| BP | 11 rue François Millet | Immeuble de rapport dit "Immeuble Trémois" du nom de son commanditaire conçu en 1909 par Hector Guimard et réalisé par les entrepreneurs J. Nacut et E. de Bosson. Il s'agit d'un immeuble d'appartements destinés à la location pour une clientèle relativement aisée. Le standing de l'édifice se remarque en façade par la régression de la brique, au bénéfice de la pierre de taille. Chaque étage comprend un seul appartement, avec pièces de réception à l'avant et chambres à l'arrière donnant sur cour. Guimard exposa cet immeuble au Salon des Artistes Décorateurs de 1911. Les balcons de l'immeuble sont ornés de "fontes Guimard" produites par la fonderie de Saint-Didier dépositaire des modèles de l'architecte et qui en édite le catalogue vers 1910. De ce point de vue, l'immeuble de la rue Trémois constitue un immeuble témoin de cette production.. |
| BP | 2 rue Freycinet<br>10 avenue du Président Wilson | Hôtel particulier de la Belle-Epoque actuellement siège de la nonciature Apostolique; le porche est décoré d'une marquise et un pavillon en brique sur cour abrite les communs. |
| BP | 30 rue Galilée | Immeuble d'inspiration néo-Renaissance construit par l'architecte Paul Sédille en 1895. Deux cariatides d'André-Joseph Allar ornent la porte d'entrée. |
| BP | 4 à 6 rue Gavarni | Maisons de deux étages carrés sur rez-de-chaussée d'aspect début XIXe siècle. Elles font partie des rares témoignages bien conservés du vieux village de Passy. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 rue du Général Aubé<br>angle 9 rue Pajou | Maison témoignage de l'ancien village Passy en contrebas de deux rues. La façade est composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée, ornée de chaînes de refends. Lucarnes. |
| BP | 82 à 86 avenue Georges Lafont | Centre sportif, stade<br>Le stade Pierre-de-Coubertin est construit en 1937 par les architectes Édouard Crevel (1880- 1969), architecte en chef de la ville de Paris, Jean Carré (1905-1973), Olivier Carré (/-/) et Émile Schlienger (1905-/). Le bâtiment est implanté sur l'ancienne zone « non aedificandi » bordant l'enceinte de Thiers, déclassée en 1919. Cette zone sera privilégiée pour l'installation d'espaces verts et d'équipements sportifs. Ce stade, construit pour l'Exposition universelle de 1937 est l'une des premières installations sportives couvertes en France. L'objectif du projet était de compléter l'offre sportive offerte par le quartier, qui comprenait déjà la piscine Molitor ou encore le stade de tennis Roland Garros. Le bâtiment est composé d'une grande façade à portiques, où les piles de briques contrastent avec les surfaces murales en pierre situées en second rang. Le style du bâtiment évoque le mouvement Art déco, notamment dans les six bas-reliefs représentant des sportifs, sur la pile principale. En 1946, suite à des bombardements, une partie du stade est reconstruite, en respectant les principes de construction d'origine. En 1990, lors d'une campagne de réhabilitation, des circulations horizontales ont été ajoutées, avec une mezzanine sur la façade principale donnant sur de grandes vitrines en verre, à l'angle des rues Félix-d'Hérelle et Georges Lafont. Deux grandes ailes de type paquebot ont également été installées à cette période sur la façade principale, rompant avec le style de l'édifice. |
| BP | 12 avenue Georges Mandel | Hôtel particulier sobrement dessiné de trois niveaux sous combles. Ses deux ailes dessinent une composition symétrique légèrement désaxée autour d'un corps central en arc de cercle et placé en léger retrait. Les gardes corps du premier étage sont composés d'une suite de balustres et les balcons sont soutenus à ce niveau par de puissantes consoles sculptées. Une corniche à modillons sépare les premier et second étages. Le niveau des combles est en partie dissimulé par une balustrade. L'ensemble de la façade est parcouru de refends. |
| BP | 29 à 33 avenue Georges Mandel | Immeubles de rapport construits par l'architecte Emile Vaudremer de 1896 à 1898 dans des styles et des matériaux différents pour un même commanditaire. Il s'en dégage toutefois la même impression de classicisme et de rationalisme typique de l'oeuvre de Vaudremer. Le n°29 offre quelques touches de fantaisie éclectique dans le couronnement et les consoles |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soutenant ses deux puissants bow-windows en pierre. Les n°31 et 33 combinent heureusement la pierre de taille et la brique. Le n° 27, dans un style régionaliste normand, fait déjà l'objet d'une inscription à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. |
| BP | 32 avenue Georges Mandel | Immeuble de rapport construit par l'architecte Henri-Paul Nénot en 1893 à l'angle de la rue des Sablons. Il manifeste l'opulence de la bourgeoisie à la Belle-Epoque. Un pavillon rond couvert d'un dôme à double étage, lancéolé de lucarnes et culminant en boule, occupe l'angle. Deux bow-windows latéraux élargissent sa forme. Sur la façade, les balustrades du premier étage et les balcons de pierre s'appuient sur de confortables consoles, tandis qu'un balcon raye d'un trait le quatrième étage, avec de pesants frontons. |
| BP | 43 avenue Georges Mandel<br>1 à 3 rue du Pasteur Marc Boegner | Hôtel de Polignac, siège de la fondation Singer-Polignac, construit pour la princesse Edmond de Polignac née Winnaretta Singer par Henri Grandpierre en 1904. Dernière demeure néoclassique construite sur l'avenue Georges Mandel. Le rez-de-chaussée est élevé sur un soubassement à refend et l'étage est couronné d'un toit-terrasse bordé d'une balustrade. Décor de pilastres ioniques. |
| BP | 36 avenue Georges Mandel<br>rue des Sablons | Immeuble de rapport, à l'angle de la rue des Sablons, terminé en 1893 par l'architecte du petit Palais, Charles Girault. Cette construction est l'une des premières à utiliser des bow-windows en pierre, qui surplombent la marquise de l'entrée dont le portail s'entoure de deux colonnes en marbre moucheté. Sur la droite apparaît plus timidement une porte de service en marqueterie. Des guirlandes de fleurs et des noeuds de rubans ornent classiquement cette maison où Girault choisit d'y habiter. |
| BP | 1 avenue de la Grande Armée<br>2 avenue Foch<br>12 rue de Presbourg | Hôtel particulier construit à partir de 1866-1869 pour le compte de la société Lescanne-Perdoux, selon la réglementation fixée pour tous les hôtels entourant l'Arc de Triomphe par le décret impérial du 13 août 1854. Les façades de l'immeuble ont été élevées suivant les prescriptions de l'architecte Jacques-Ignace Hittorff et exécutées par l'architecte Charles Rohault de Fleury. On retrouve comme pour tous les autres hôtels, le plan en "U" à l'arrière. |
| BP | 8 et 9 Grande Avenue de la Villa de la Réunion | Hôtel Deron-Levent construit par l'architecte Hector Guimard en 1905-1907 pour Charles Deron Levent, négociant en textiles. Le projet initial prévoyait la construction d'un véritable castel dans le style Art Nouveau déjà employé par Guimard pour le castel d'Orgeval, mais il fut remanié et la façade réalisée paraît assagie par rapport au projet d'origine. Elle inaugure une nouvelle étape, plus classique, du style Art |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Nouveau de Guimard qui se poursuivra jusqu'à la Guerre. Il présente aussi des fontes d'un type nouveau, qui sont les premières productions de la fonderie de Saint-Dizier. Une annexe de l'Hôtel est située au n°9. L'hôtel Deron-Levent est séparé par la largeur de l'avenue de la villa de la Réunion de l'une des réalisations précoces d'Hector Guimard, l'hôtel Jassédé construit en 1893. Il est ainsi possible d'embrasser d'un seul coup d'oeil deux périodes très différentes de son oeuvre. |
| BP | 8 rue Greuze | Hôtel particulier<br>Construit en 1895 par l'architecte L. Monier (/-/), cet hôtel particulier, situé dans la Plaine-de-Monceau, forme un ensemble cohérent avec les autres hôtels du quartier. Dressé sur un imposant soubassement percé de soupiraux à barreaudage, ce bâtiment se compose d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un étage carré et d'un étage sous comble. Il est ordonnancé en quatre travées, dont celle accolée au n°10 est légèrement en saillie. Elle se distingue aussi par une large baie en anse de panier au rez-de-chaussée. Toutes les ouvertures de ce niveau sont protégées par des balustrades et sont surmontées de clés sculptées avec coquilles, volutes et feuillages. La hauteur de la porte d'entrée règne avec celles des baies en rez-de-chaussée, au moyen d'une imposte avec grilles en fer forgé. Délimitée par un encadrement, la clé sculptée porte un écusson avec un Garuda, l'emblème de la Thaïlande, dont l'ambassade occupe ce bâtiment. Au-devant des deux baies des travées centrales du premier étage, un balcon est maintenu par des consoles monumentales à feuillages et volutes. Les baies latérales sont, quant à elles, ornées d'allèges sculptées. L'étage sous comble, séparé par un larmier filant à denticules, est percé par quatre lucarnes, dont une avec fronton triangulaire, cartouche, et feuillages. Contrairement à la façade sur rue, celle sur cour dispose d'un appareillage en pierre et en brique. |
| BP | 1 à 3 rue Greuze<br>6 avenue Georges Mandel | Hôtel particulier d'inspiration néo-gothique en brique et pierre construit en 1883 par l'architecte Eugène-Victor Tougard de Boismilon pour M. Fournier. L'architecte a su tirer parti du terrain très irrégulier en angle aigu pour en tirer un effet pittoresque. Chaque étage abrite deux pièces. Une véranda vitrée agrandit le salon sur le jardin. Au premier étage, un petit balcon rond orne le pignon. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 36 à 38 rue Greuze rue Decamps | Immeubles à petits loyers construits par Hector Guimard entre 1926 et 1929. L'immeuble du n°36 est plus exigu (5 mètres de profondeur) que celui du n°38 qui se retourne sur la rue Decamps et bénéficie de balcons d'angle plus avantageux. L'immeuble du n°36 est composé de deux "deux pièces" par étage destinés à une clientèle jeune et peu argentée. Comme son voisin du n°38, l'immeuble joue totalement sur la verticalité. Il n'utilise comme décor que les éléments constituants, dont les tuyaux de fibrociment "Eternit" mis au point par Henri Sauvage qui, ici, ne jouent aucun rôle structurel. Il s'agit de la dernière réalisation d'Hector Guimard dont il fut également le commanditaire. Elle manifeste l'évolution accomplie par son style vers un travail assez contemporain des réalisations sociales de Sauvage ou Bassompierre par la recherche d'économie et le jeu sur la brique. On y retrouve un soin des détails dans la qualité du soubassement sculpté en pierre de taille et les ferronneries d'une extrême sobriété ainsi que son dessin original proposant un traitement asymétrique de l'angle. |
| BP | 9 rue Gros | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Blanche en 1901. Le bow-window pose la question des consoles qui le supportent. Elles seront remplacées à partir de 1900 par Charles Blanche (sans doute camarade d'atelier de Guimard) par deux potelets de fonte armée passant devant la fenêtre du premier étage : la notion d'entresol disparaît ainsi de la façade. Remarquable grilles en fonte. |
| BP | 39 rue Gros | Immeuble de rapport construit par l'architecte Alfred Désiré Guilbert en 1927. Porte Art Déco en mosaïque se détachant sur un fond de granito. Immeuble publié in Claude Mignot, Grammaire des immeubles parisiens, éd. Parigramme 2004 et Paris-Banlieue 1919-1939 P. Chemetov, M.-J. Dumont, Bernard Marrey : "construit pour une société d'assurances, La Lloyd de France-Vie, l'immeuble ne comprend que de petits studios sans cuisine. La façade est entièrement revêtue de granito mis en oeuvre in situ, dont la mode, importée d'Italie avec les maçons, commençait à se répandre. Des filets de mosaïque en damier délimitent des séries de panneaux et contribuent par ce fonctionnement à éviter toute fissuration apparente. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 3 à 7 rue Gudin | Logement - Immeuble d'habitation – 3 à 7 rue Gudin, 75016. Adresses associées : 49 à 53 rue Le Marois, 1 place Léon Deubel. Toutes les parcelles sont protégées pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Situées dans le quartier d'Auteuil, non loin de la porte de Saint-Cloud, ces habitations de style néo Louis XIII, particulièrement à la mode au cours du XIXe siècle, sont construites à partir des plans de l'architecte Pierre Botrel (1854-/), actif à Paris et en Bretagne à partir de 1895. L'ensemble qui occupe actuellement une grande partie de l'îlot comprenait six immeubles incluant le n°1, démoli. Le rez-de-chaussée, les cinq étages carrés et le dernier sous comble sont ornés de refends qui soulignent la matérialité des murs. Toutes les portes d'entrée sont flanquées de pilastres et couronnées d'un fronton en bas-relief sculpté de style néo-Renaissance. Les deux premiers étages décorés de frises rouges et jaunes sont agrémentés de baies encadrées de chaînages harpés et d'allèges sculptées. Les deux étages suivants se démarquent, par leur encadrement en bandeaux saillants, les frises et les tirants végétalisés qui prennent naissance au deuxième étage. Leurs baies sont délimitées par des pilastres filants, de la même façon qu'au cinquième étage, et par des allèges à motifs floraux qui évoquent le style Art nouveau. Le dernier niveau est protégé par des garde-corps en ferronnerie ouvragée. Le n°7, 9 rue Gudin et le n°49 rue Le Marois ont la particularité d'avoir des balcons plus profonds soutenus par une frise à denticule. |
| BP | 15 rue Henri Heine | Collège Montmorency de style fonctionnaliste construit par l'architecte Pol Abraham en 1931. Abraham fait partie des principaux représentants du Mouvement Moderne à Paris où il ouvre sa première agence en 1923. Elève de Pascal à l'école des Beaux-Arts dont il sort diplômé en 1920, il soutient en 1933 une thèse consacrée à "Viollet-le-Duc et le rationalisme médiéval" et est nommé la même année inspecteur général de l'enseignement technique. Le collège de Montmorency était destiné à accueillir de jeunes Américaines soucieuses de poursuivre leurs études à Paris. La façade laissant apparent le béton armé, l'absence de tout ornement, la rigidité des formes renvoyant aux fonctions font de cette réalisation un manifeste moderniste. Il héberge actuellement une agence d'architecture. |
| BP | 18 rue Henri Heine | Immeuble de rapport construit par l'architecte Hector Guimard en 1925-1926. Il peut-être être considéré comme le chef-d'oeuvre de la dernière période créatrice de Guimard. La façade est en brique et pierre de taille et comprend trois travées symétriques organisées autour d'un bow-window central en pierre |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de taille. Guimard abandonne définitivement l'ornementation Art Nouveau pour un style plus épuré, proposant ainsi une vision très personnelle de l'Art Déco. |
| BP | 71 avenue Henri Martin | Mairie du 16e arrondissement construite par l'architecte Eugène Godeboeuf, deuxième grand prix de Rome, entre 1868 et 1874. "Derrière une façade relativement sobre, sur laquelle sont inscrits les noms des quatre quartiers administratifs de l'arrondissement, se trouve le décor le plus doré de toutes les mairies de Paris". Peintures de Charles Chauvin et Emile Lévy. |
| EPP | 77 avenue Henri Martin | Marquise remarquable par ses dimensions et son ornementation caractéristique de la Belle-Epoque. |
| BP | 90 à 90b avenue Henri Martin | Immeuble de rapport de style Art Déco construit en pierre de taille par l'architecte Charles Labro en 1927. Il est orné de figures de femmes en bas-relief de part et d'autre des portes et de masques et de ferronneries d'inspiration Art Déco. |
| BP | 91 avenue Henri Martin<br>140 rue de la Tour | Immeuble de rapport construit par les architectes Ernest Picard et Gustave Umbdenstock primé au concours des façades de 1912. Les sculptures sont signées Cochi. Il possède une superbe marquise. La façade arrière, donnant sur la rue de la Tour, est également intéressante. |
| BP | 115 avenue Henri Martin entre les rues Octave-Feuillet, de Franqueville et Georges Leygues | Immeuble-îlot de standing construit par l'architecte Michel Roux-Spitz en 1931. L'agence de l'architecte était installée dans l'un des immeubles du 33 rue Octave-Feuillet qui comprend aussi des hôtels particuliers intégrés de deux ou trois étages. Cette réalisation, saluée en son temps, est exemplaire de la manière de Roux-Spitz, placée à mi-chemin entre classicisme et modernité, et proposant une version actualisée de "l'équilibre et du bon goût français". La pierre blanche qui habille le béton ou encore les ferronneries épurées en fer forgé illustrent ce souci du luxe dépouillé et des parfaites finitions sans ostentation. Sa monumentalité revendiquée s'inscrit également parfaitement dans l'évolution de l'architecture des années 30. |
| BP | 9 avenue d'Iéna | Hôtel particulier construit à la fin du XIXe en style néo-Louis XV. Façade en pierre de taille composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et de cinq travées principales. Les trois baies centrales du premier étage sont traités en plein cintre. Il abrite aujourd'hui la maison des ingénieurs des Arts et Métiers. Maison figurant au procès-verbal de la commission du Vieux Paris (séance du 2 juillet 1990). |
| BP | 51 avenue d'Iéna | Hôtel construit par l'architecte Ernest Sanson en 1897 pour les frères Maurice et Rodolphe Kahn. Le n°51 acquis en 1923 par Calouste Gulbenkian, et remanié par Emmanuel Pontremoli, abrite le centre culturel |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | portugais Gulbenkian (bibliothèque de 65 000 ouvrages). |
| BP | 43 avenue d'Iéna | Hôtel particulier<br>Construit entre 1879 et 1880, cet hôtel particulier ainsi que quatre autres, a été édifié lors du percement de l'av iéna, par Joseph Thome, proche du Baron Haussmann, et Sylvain Dubrujeaud. Sur la parcelle du n°43 se trouve un corps de logis principal donnant sur l'avenue, une aile en retour et un bâtiment en fer à cheval, anciennement destiné aux écuries et remises, côté cour. L'hôtel donnant sur l'avenue est composé de cinq travées et s'élève sur trois étages, formant ainsi un ensemble cohérent avec l'hôtel voisin au n°45.<br>Structuré sur un soubassement avec soupiraux, il se compose d'un rez-de-chaussée à lignes de refend, d'un bel étage, d'un second étage carré et d'un étage sous comble. La travée centrale accueille une porte cochère encadrée de pilastres et surmontée d'un cartouche et de consoles servant à soutenir une partie de la corniche en saillie. La lucarne dans l'axe située au dernier niveau est la plus ornée avec son fronton triangulaire et ses pilastres. Les trumeaux du bel étage sont embellis de tables et les baies à encadrement sont surmontées de frontons brisés à enroulement sur corniche maintenue par des consoles, enserrant chacun des écussons. Le deuxième étage est également orné au pourtour des baies. Le dernier niveau lambrissé est séparé des autres par un larmier filant maintenu par des consoles. La façade sur cour est bien plus sobre. Tout comme l'aile, le corps de logis principal se compose d'un rez-de-chaussée à refends et de deux étages ornés d'encadrements et de tables. Un chaînage d'angle occupe le pan coupé. Le bâtiment en fond de parcelle, en arc de cercle et élevé sur trois niveaux, est décoré par des lignes de refend. Le troisième niveau est orné d'une balustrade en enfilade avec pour centre une lucarne à fronton semi-circulaire et flanquée de deux pilastres. En 1935, l'architecte Jean Dollfus (1903-1985) est chargé de surélever l'hôtel côté cour à la demande de Laure Hélène Weber et de son fils Jean-Ulrich-Frédéric-Jacques Noetzlin, un physicien de renom. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 45 avenue d'Iéna<br>36 rue de Galilée | Hôtel particulier<br>Construit entre 1879 et 1880, cet hôtel particulier a été édifié par les deux investisseurs immobiliers, Joseph Thome, proche du Baron Haussmann, et Sylvain Dubrujeaud, qui ont profité du percement de l'avenue d'Iéna pour y faire bâtir cinq hôtels particuliers : les n° 41, 43, 45 de l'avenue d'Iéna et les n° 32 et 34 de la rue Galilée.<br>L'hôtel du n°45 jouit d'un emplacement idéal à l'angle de l'avenue, dont le traitement en arrondi illustre bien une réflexion urbaine et ornementale au croisement des nouvelles grandes avancées à la fin du XIXe siècle. Élevé sur deux étages, l'hôtel est composé de sept travées sur l'avenue, cinq travées sur la rotonde et six travées sur la rue Galilée. Dressé sur un soubassement monumental à refends percé de soupiraux, il est constitué d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et d'un autre sous comble. Sa façade côté avenue est percée d'une porte cochère flanquée de pilastres à volutes et fûts cannelés qui soutiennent un entablement en plein cintre orné d'un cartouche et de guirlandes végétales. Sa hauteur règne avec celles des baies cintrées du rez-de-chaussée, protégées par des garde-corps en ferronnerie et surmontées de corniches en chapeau de gendarme maintenues par des consoles. Le premier étage se distingue par des baies de plus grande dimension, cadrées de chambranles et de corniches avec clés. Dans l'axe de la porte cochère, la baie du premier étage est délimitée par des pilastres cannelés, qui soulignent cette travée. L'étage sous comble est séparé des autres niveaux par un larmier filant soutenu par plusieurs consoles. En pierre, il est doté de lucarnes à volutes où alternent des frontons triangulaires et semi-circulaires. Le décor culmine dans la rotonde à l'angle : pilastres cannelés, tables, mascarons et garde-corps droits ou galbés garnissent le rez-de-chaussée et le premier étage. Une des lucarnes est encadrée de pilastres servant à maintenir un fronton brisé, portant en son centre, une tête de lion sculptée. La façade sur la rue Galilée se distingue des autres grâce à une large travée percée par une haute baie cintrée surmontée d'une clé. La partie basse de cette travée est occupée par une table sculptée. Elle est percée d'un petit œil-de-bœuf et de trois pilastres à bossage, dont deux encadrent deux oculi aveugles. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 63 avenue d'Iéna<br>38 rue Dumont d'Urville | Hôtel particulier<br>Construit en 1892 dans le quartier Chaillot, cet hôtel particulier jouit d'un emplacement idéal à l'angle de l'avenue, dont le traitement en arrondi illustre bien une réflexion urbaine et ornementale au croisement des nouvelles grandes avancées à la fin du XIXe siècle. Élevé sur trois étages, il est composé de six travées sur l'avenue, trois sur la rotonde et trois autres sur la rue Dumont-d'Urville. Dressé sur un soubassement à refends percé de soupiraux, l'hôtel se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages carrés et d'un autre sous comble percé de lucarnes. Ce dernier est le fruit d'un ajout en 1896 par l'architecte Ernest Sanson (1836-1918). La façade côté rue, relativement sobre, est percée d'une porte cochère avec cartouche et flanquée de pilastres à refends. Les baies du rez-de-chaussée sont ornées de clés sculptées à volute et feuillage et défendues par des barreaudages et de petits garde-corps en ferronnerie galbés. Tout comme le rez-de-chaussée, les baies du premier étage sont à arcs surbaissés tandis que celles du deuxième étage ont des linteaux droits. La rotonde est la partie la plus ornée avec ses baies en plein cintre et clés sculptées, grilles et garde-corps encadrant la baie centrale à cartouche et consoles monumentales également à volutes et feuillages qui soutiennent un balcon. Le premier étage est embelli par des clés sculptées, contrairement au niveau supérieur. L'angle de cette parcelle est doté d'un petit jardin. La distribution de la façade sur rue est similaire à celle sur l'avenue. Seul le rez-de-chaussée est délimité par deux chaînages d'angle. |
| BP | 80 avenue d'Iéna | Hôtel particulier<br>Édifié en 1884, cet hôtel particulier, structuré en quatre travées et trois étages, s'inscrit dans un ensemble cohérent. Il se compose d'un soubassement percé de soupiraux avec ferronnerie, d'un rez-de-chaussée marqué de lignes de refend, de deux étages carrés et d'un étage sous comble. Le rez-de-chaussée accueille une porte cochère avec impostes vitrées ainsi que trois baies protégées par des barreaudages. L'accent est mis sur les deux travées centrales délimitées par des pilastres cannelés à partir du premier étage. Au deuxième étage, elles disposent d'un balcon en ferronnerie maintenu par d'imposantes consoles en écaille, à volutes et feuillage. Ces consoles encadrent les baies des deux premiers étages, où l'ornement se concentre au pourtour des baies. Une lucarne monumentale, à volutes et fronton brisé, surmonte ces travées centrales. Les autres baies du premier étage sont surmontées de fronton en plein cintre soutenu par de petites consoles à volutes. L'étage sous comble est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | séparé des autres niveaux par un larmier filant à denticules. |
| BP | 10 avenue d'Iéna<br>10 rue Fresnel | Ancien hôtel du prince Roland Bonaparte construit par Ernest Janty de 1892 à 1899 (style Louis XIV). Il abrite le Centre Français du Commerce Extérieur après surélévation par Michel Roux-Spitz en 1929 (trois étages en gradins). |
| BP | 4 avenue d'Iéna<br>16 rue Fresnel | Ancien hôtel Sanchez de Larragoïti construit par les architectes Xavier Schoellkopf et Edouard Georgé en 1898. La façade de style Art Nouveau de Schoellkopf a été arrangée "à la Pompadour" par Gustave Rives en 1912 pour le nouvel occupant le comte de Cambacérès. Il héberge depuis 1971 l'Ambassade d'Iran. |
| BP | 53 avenue d'Iéna<br>32 rue Jean Giraudoux | Hôtel particulier de style néo-Louis XVI élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Placé face à l'hôtel des frères Kahn, il forme une composition harmonieuse qui dessine particulièrement bien l'angle de l'avenue d'Iéna et de la rue Jean-Giraudoux. |
| BP | 65 avenue d'Iéna<br>54 rue la Perouse | Hôtel particulier de la Belle-Epoque occupant une position d'angle de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Lucarnes de pierres ornées de frontons triangulaires. Corniche soutenue par des consoles. Des chaînes de refends séparent chacune travée. |
| BP | 19 avenue d'Iéna<br>7 rue de Lubeck | Ancien hôtel particulier du banquier américain Alfred Heidelbach construit en 1913 par René Sergent en style néo-Louis XVI. Il constitue actuellement une annexe du musée Guimet - Panthéon bouddhique du Japon et de la Chine jardin à l'arrière donnant sur la rue de Lübeck |
| BP | 98 avenue d'Iéna<br>87 avenue Marceau<br>4 rue de Presbourg | Hôtel particulier construit à partir de 1866-1869 pour le compte de la société Lescanne-Perdoux, selon la réglementation fixée pour tous les hôtels entourant l'Arc de Triomphe par le décret impérial du 13 août 1854. Les façades de l'immeuble ont été élevées suivant les dessins de l'architecte Jacques-Ignace Hittorff datant de 1853 et exécutés par l'architecte Charles Rohault de Fleury. On retrouve comme pour tous les autres hôtels, le plan en "U" à l'arrière. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 3 square Jasmin | Hôtel standardisé réalisé par l'architecte Hector Guimard en 1921-1922. Guimard avait conçu ce modèle de maisons standardisé pour la Société générale de Constructions Modernes et il était prévu que toute l'impasse soit ainsi lotie. Sur une structure simple, dont le caractère industriel transparaît dans l'aspect "strié" de chaque élément, le décor reste fidèle à l'Art Nouveau, tant dans les quelques éléments sculptés que dans l'utilisation des fontes Guimard. Elle a fait l'objet d'une surélévation et de réaménagements récents. |
| BP | 11 square Jasmin | Immeuble de rapport construit par l'architecte Jacques Rivet en 1955. La façade est découpée en damiers rigoureusement séparés par la structure apparente des murs et planchers en béton. Elle produit un effet géométrique répétitif "à la Mondrian". La composition plastique rigoureuse de ce plan manifeste l'influence qu'exerce encore le mouvement moderne sur l'architecture des années 50. |
| BP | 21 rue Jasmin<br>8 à 12 rue Henri Heine | Bureau des Postes et Télécommunications construit en 1913 par l'architecte Paul Guadet. Le béton est recouvert de briques bicolores et enrichi d'un discret décor de mosaïques et de céramique, dont un beau portail d'entrée. Guadet a ouvert son bâtiment avec de grandes fenêtres pour permettre l'éclairage maximal des téléphonistes. Le bâtiment repose sur un socle en pierre et les grandes fenêtres sont coupées par des meneaux. Ceux-ci sont en béton armé égayé de cabochons de céramique. Le remplissage est en briques, disposées le plus souvent trois par trois en carrés alternés, et interposés de lits horizontaux. Le portail est un beau morceau d'architecture en céramique. |
| BP | 24 rue Jasmin<br>mitoyen du collège de Montmorency de Pol Abraham | Immeuble de logements construit par les architectes Pol Abraham et Paul Sinoir en 1922 et devenu par la suite une annexe à usage de pensionnat du collège de Montmorency. Il est caractéristique des débuts du Mouvement Moderne par le jeu géométrique et répétitif de ses trois bow-windows triangulaires. La proximité immédiate du collège de Montmorency, réalisé en 1931 par Pol Abraham permet de juger de l'évolution de l'architecte et de la radicalisation des théories moderniste et fonctionnaliste intervenue entre-temps. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 85 à 87 rue Jean de La Fontaine | Immeuble construit par l'architecte Ernest Herscher en 1905 avec des détails influencés de l'Art Nouveau. Remarquables façades sur rue et sur cour. L'architecte a utilisé des consoles métalliques pour soutenir la loggia du dernier étage suivant un modèle proche de celui utilisé par son camarade d'atelier, Henri Sauvage, pour la villa Majorelle de Nancy (1898). Une abondante faune et végétation en pierre sculptée complète la décoration de la façade : des mésanges, un escargot et un lézard se promènent entre les feuillages entourant le portail d'entrée, tandis que les allèges des baies, les consoles des balcons et des bow-window regorgent de campanules. "Les façades en briques roses de la cour intérieure révèlent une invention que l'on rencontre rarement dans ces lieux visibles des seuls résidents; la composition est toute en vigueur, encadrée par les fenêtres triples disposées en escalier qui suggèrent la fonction de circulation verticale dévolue aux angles". (in Catalogue Henri Sauvage. A.A.M. Bruxelles et S.A.D.G Paris, 1976.) |
| BP | 40 à 42 rue Jean de la Fontaine<br>1 à 3 avenue Léopold II | Magasin et chapelle<br>La Fondation des apprentis d'Auteuil, établissement catholique reconnu d'utilité publique qui œuvre pour la protection de l'enfance, est créée en 1866 par l'abbé Roussel. Après l'achat d'une première parcelle au n° 42 en 1867, la Fondation s'étend progressivement et fait construire un bâtiment à usage de boutique dit « de la Rose d'or » en deux phases, en 1931 puis en 1938, à l'alignement de la rue Jean de la Fontaine. La première phase est menée par l'architecte Henry Chailleux (/- /) avec un petit bâtiment de plain-pied et de plan rectangulaire servant de confiserie. L'architecte Jules Formigé (1879-1960) opère en 1938 des travaux d'agrandissement et de surélévation de deux étages. La « Rose d'or » est composée de trois corps de bâtiments construits dans un style néo-médiéval et organisés autour d'un jardin intérieur, entouré par une galerie à arcades en ogive. L'ensemble se rapproche par cette disposition de celle d'un cloître, contrastant avec son usage commercial. Dans les années 1980, des travaux de restructuration ont été menés avec la création d'un local extérieur et indépendant le long du mitoyen Est.<br>Sur ce terrain se trouve également la chapelle Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, construite dans un style néo-gothique par Henri Chailleux et son fils, à partir de 1924, et située dans l'axe principal de l'entrée. La chapelle accueille les reliques de Sainte-Thérèse de Lisieux. Elle est réalisée d'après un plan traditionnel en croix latine. La façade est réalisée en pierre.<br>L'usage de formes historicistes, néo-médiévales pour la « Rose d'or » et néo-gothiques pour la chapelle |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | démontre une volonté de la part des apprentis d'Auteuil de se rapprocher des formes du passé pour s'inscrire dans une histoire longue. |
| BP | 43 à 45 rue Jean de la Fontaine<br>2 à 4 avenue Boudon | Maison d'habitation<br>Issues du tissu urbain du XIXe siècle du quartier d'Auteuil, les parcelles ont vraisemblablement été loties au moment de la création de la rue Boudon vers 1860. L'habitation vernaculaire du n°43 est une maison d'angle double en profondeur, d'un étage carré sur caves. Elle est construite en moellons et briques et possède une petite cour intérieure. Définie comme « une maison de rapport », appartenant à Charles Cazenave, elle abrite 12 personnes au début du XXe siècle. Au rez-de-chaussée, des locaux commerciaux existent depuis la construction de la maison : boucherie, épicerie, papeterie, dépôt de poste, etc. Au n°45, à la fin du XIXe siècle, il apparaît que seule la partie mitoyenne avec le n°43 est bâtie et que le reste de la parcelle est une grande cour. En 1902, le propriétaire est un marchand de charbons, M. Castel, qui possède alors « une construction ancienne, un immeuble composé d'un bâtiment de deux étages et un hangar pour charbons » du côté de la rue Jean de la Fontaine. Ainsi, la parcelle est composée de petits bâtiments juxtaposés de hauteurs différentes : établissement industriel, magasins, bureaux, logements, etc. Ils sont surélevés progressivement au XIXe et au XXe siècle, le commerce de charbon demeure jusque dans les années 1960. En 1982, sont réalisés des travaux de surélévation, destinés à restaurer et à harmoniser l'ensemble : la toiture en zinc est refaite et l'ensemble des façades sont ravalées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 34 rue Jean Giraudoux | Immeuble de bureaux construit en 1957 par l'architecte Raymond Audigier. Cette réalisation est contemporaine de l'immeuble de bureaux construit par Jean Balladur au 37 rue de la Victoire et témoigne de la modernisation de l'architecture à la fin des années cinquante suivant de nouveaux modèles d'activité tertiaire. L'adoption du mur-rideau permet ainsi une modulation plus souple et efficace des espaces de travail. Le traitement de l'angle est particulièrement élégant et épouse un principe déjà à l'oeuvre dans l'immeuble des messageries Hachette construit par Jean Démaret en 1931 au 20 rue Balard aujourd'hui disparu. Architecte havrais R. Audigier a co-signé avec Perret la reconstruction de l'Eglise Saint-Joseph 1951-57 au Havre. |
| BP | 31 rue Jean Giraudoux<br>10 rue Auguste Vacquerie | Hôtel particulier de la Belle-Epoque construit sur jardin avec loge, communs, marquise et verrière construit en 1893 par l'architecte Auguste Garriguenc pour Bon de Bethmann. Actuellement siège d'une représentation commerciale. |
| BP | 33 rue Jean Giraudoux<br>angle 30 rue Dumont d'Urville | Hôtel particulier élevé en 1882 par l'architecte Louis-Eugène-Alexis Fanost devenu la propriété en 1892 de la comtesse Pillet-Will, passionnée de sciences occultes qui y tenait un célèbre salon consacré à l'astrologie. Il abrite l'ambassade d'Uruguay depuis 1951. |
| BP | 2 à 4 rue Jean Richepin<br>41 rue de la Pompe | Maison d'angle<br>Cette maison d'angle, d'un étage carré et un sous-comble, se situe sur l'emprise des anciens jardins du château de la Muette. Les plans anciens attestent la présence de bâtiments à cet emplacement, le long de l'actuelle rue de la Pompe, dès le début du XVIIIe. Devenus biens nationaux après la Révolution, le château, ses jardins et ses dépendances sont divisés en lots et vendus entre 1792 et 1820. À cette date, la carte de l'état-major présente le tracé du lotissement alors en cours, repris par le cadastre napoléonien en 1825. La rue Jean-Richepin, anciennement Camille-Charpentier, est ainsi percée et s'étend jusqu'à la rue de la Pompe. L'emprise bâtie sur le cadastre municipal de 1890 épouse celui de la maison actuelle. Large d'une seule travée sur la rue de la Pompe, elle se situe en alignement sur rues, avec une travée en retrait du côté du n° 4 de la rue Jean-Richepin. Ses façades enduites se démarquent par un bandeau non continu séparant le rez-de-chaussée du premier étage et par ses garde-corps en ferronnerie. Elle est couronnée par une toiture en ardoise percée de trois lucarnes, visible sur une photographie de 1920. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 58 à 60 avenue Kléber | Ensemble disposé autour d'une cour commune composé au n°60 d'un immeuble de rapport actuellement à usage commercial et de bureaux construit par l'architecte Charles Letrosne en 1912. Le soubassement de l'hôtel est en pierre de taille alors que le reste de la façade utilise une brique rose très finement disposée. Les sculptures qui soulignent les corniches, les consoles et l'encadrement des lucarnes sont de Camille Garnier. On y retrouve dans un traitement plus classique, notamment en toiture, l'inspiration de l'ancien hôtel Pauilhac du 59 avenue Raymond Poincaré (inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques) construit un an plus tôt par Letrosne. Au n°58 : ancien hôtel particulier Echaurren-Valero transformé en immeuble de rapport élevé par l'architecte Octave Raquin en 1892. Façade néo-Renaissance. |
| BP | 64 avenue Kléber | Hôtel Tourreil élevé en 1888 par l'architecte J. Mélard. Style historique caractéristique de la Belle-Epoque présentant de belles proportions. La façade sur l'avenue Kléber est surmontée d'un fronton dont le tympan est décoré de deux sculptures d'enfants. Les fenêtres des trois travées centrales comportent des mascarons agrafés. Une porte cochère donnant sur l'avenue Kléber conduit à l'entrée sous porche de l'hôtel placée face à l'impasse Lamier. Les voitures pouvaient ensuite se garer à l'arrière de l'hôtel. Cette solution originale, qui s'explique par l'absence d'une surface suffisante pour réaliser une cour d'honneur, aboutit à une forme de plan éclaté, très insolite par rapport à la conception classique de l'Hôtel particulier, où la monumentalité du portail et des façades contraste avec le passage étriqué réservé aux voitures des visiteurs. |
| BP | 50 avenue Kléber<br>2 rue Paul Valéry | Hôtel particulier dans le goût néoclassique de la Belle-Epoque, avec balcon et appuis à balustres, pilastres d'ordre corinthiens, baies agrémentées d'agrafes et de frontons à l'étage noble. La façade sur l'avenue Kléber présente une belle marquise, alors que l'arrière visible rue Paul Valéry comporte un jardin d'hiver en pierre surmonté d'une petite terrasse ouvrant sur une courette. Il abrite l'ambassade du Pérou à Paris. |
| BP | 1 avenue Kléber<br>6-6b rue de Presbourg | Hôtel particulier construit à partir de 1866-1869 pour le compte de la société Lescanne-Perdoux, selon la réglementation fixée pour tous les hôtels entourant l'Arc de Triomphe par le décret impérial du 13 août 1854. Les façades de l'immeuble ont été élevées suivant les prescriptions de l'architecte Jacques-Ignace Hittorff et exécutées par l'architecte Charles Rohault de Fleury. On retrouve comme pour tous les autres hôtels, le plan en "U" à l'arrière. Remarquable marquise. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 rue Lalo | Immeuble construit par l'architecte Edouard Bauhain, élève d'André et de Laloux aux Beaux-Arts, en collaboration avec G.-R. Barbaud en 1906. Sculptures de Jules Louis Rispal : "dessus de porte avec une allégorie familiale...mosaïques florales...lys en fer forgés sur la porte bois et vitre". Bauhain et Barbaud sont les auteurs, quatre ans plus tôt, du très remarquable immeuble Art Nouveau abritant les bureaux du syndicat de l'Epicerie 12 rue du Renard. |
| BP | 16 avenue de Lamballe<br>17 rue d'Ankara | Immeuble de bureaux conçu en 1974 par l'architecte Henri Beauclair (Gregory et Spillmann ingénieurs) pour abriter les services de l'Ambassade de Turquie. Il manifeste un choix résolument moderne mais soucieux d'élégance et d'intégration réussie dans un environnement exceptionnel. Le terrain triangulaire, l'obligation de laisser la vue libre depuis le jardin de l'ambassade et l'interdiction d'abattre un seul arbre rendaient impossible une construction en parallélépipède, d'où le choix d'une forme en courbe trilobée, fuyante et donc discrète. L'immeuble est construit sur deux poteaux centraux en béton, qui supportent les planchers en porte-à-faux. Le mur-rideau est en glace teintée sans menuiserie métallique qui laisse percevoir par transparence la structure intérieure. Dans le parc, se trouvait l'hôtel de Lamballe. Il a été reconstruit en pierre de taille (et non en moellon comme l'édifice original) à la suite de son effondrement en 1922 consécutif à une campagne de travaux. Seuls le pavillon d'entrée du XVIIIe siècle, le perron en pierre de la façade sur jardin avec son escalier à double révolution sous laquelle se niche une grotte-salon de style rocaille sont aujourd'hui authentiques. |
| BP | 11 à 15 boulevard Lannes | Immeuble de rapport en pierre et brique construit en 1905-1906 par l'architecte Charles Plumet au numéro 15. Immeuble de rapport construit en 1912-1914 par les architectes Pierre Herlofson et Jean de Saint-Maurice aux numéros 11-13. Construits à six ans de distance sur deux terrains semblables, ces deux immeubles ont des plans comparables : façade noble abritant les pièces de séjour sur le boulevard au nord-ouest, et façade de service sur le chemin de fer de ceinture au sud-est. Au n°11-13, sur la surface en briquetage s'inscrivent en contraste les fenêtres qui rythment en équilibre les pleins et les vides. Le cinquième étage comporte une galerie décorée de céramique. Un grand gâble à la flamande et des toitures piquetées de lucarnes coiffent l'ensemble, rattrapant par la verticalité le manque de relief. Au n°15, les sculptures de Camille Lefèvre ornent la façade, avec, surmontant les fenêtres du troisième étage, les visages mutins de "Parisiennes" et leurs coiffures d'époque. Bien que l'immeuble reste de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | facture classique, il comporte de belles ferronneries de style Art Nouveau. |
| BP | 23 boulevard Lannes | Villa-atelier construite dans le style régionaliste en 1881 par l'architecte Stanislas Ferrand. Façade en meulière rehaussée par des ornementations en brique et céramiques soulignant en particulier les arcs de décharge des baies. Lucarne à ferme en bois apparente. Son allure bucolique contraste fortement avec le style très urbain des immeubles de rapport construits alentour et constitue un témoignage intéressant par son ancienneté et son type voisin des châlets et guérites conçus par Davioud au Bois de Boulogne. |
| BP | 55 boulevard Lannes | Immeuble de rapport daté de 1918 construit par l'architecte Lucien Hesse présentant une façade en pierre avec un remplissage décoratif en brique rose. Les six travées centrales sont encadrées par deux bow-windows. La composition d'ensemble et le travail de disposition des briques sont d'une grande finesse. Les lignes de force du bâtiment sont soulignées par la pierre mais adoucies par des courbures dans la tradition de l'Art Nouveau. Par son allure, il peut être rapproché des réalisations de Charles Plumet avenue Victor Hugo. Le dernier étage comporte une galerie couverte soulignée par un soubassement en céramique or et bleu. Les ferronneries sont caractéristiques par leur stylisation de la fin de l'Art Nouveau. Inscription au casier archéologique de la ville de Paris. |
| BP | 67 à 67 bis boulevard Lannes<br>11 rue Adolphe Yvon | Hôtel particulier<br>Situé dans le quartier de la porte Dauphine, cet immeuble forme un ensemble cohérent avec les bâtiments environnants. Sa façade a été édifiée par l'architecte Louis Delay (/-/) en 1908 à la demande d'un spéculateur immobilier. L'élévation sur le boulevard, en retrait derrière une grille et un jardin, est ordonnancée en onze travées sur six étages. La façade sur la rue Alphonse-Yvon compte quant à elle quatre travées. L'ensemble se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage à refends, de deux étages carrés délimités par des balcons, de deux étages attiques et d'un dernier sous combles. Deux oriels ornent les extrémités de la façade principale. Cartouches, feuillages, volutes, agrafes, denticules, garde-corps en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | ferronnerie ornent les façades dans un style classicisant. Les deux travées au-dessus de la porte d'entrée avec marquise sont soulignées par des balustres en pierre et séparées par des pilastres. Du côté de la rue Alphonse-Yvon, une travée légèrement incurvée en saillie est ornée de pilastres à bossage. |
| BP | 4 rue de Lasteyrie angle 184 rue de la Pompe | Hôtel particulier de la Belle-Epoque en pierre de taille et présentant une façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée dont les travées sont scandées par des pilastres. Il conserve une belle marquise rue de Lasteyrie. |
| BP | 107 rue Lauriston | Immeuble d'ateliers d'artiste construit par l'architecte Bonnemaison en 1929. La typologie des ateliers avec leurs grandes baies permet une belle démonstration d'un classicisme moderne. Fenêtres à guillotine conservées. |
| BP | 74 bis-74ter rue Lauriston | Immeuble conçu en 1907-1908 par l'architecte Juste Vieux abritant en superstructure deux grandes salles de Jeu de Paume, réalisées suite à l'abandon de la salle des Tuileries. Cette construction est probablement le premier exemple connu à Paris d'une typologie d'immeuble qui exprime dans son traitement architectural des façades l'association d'un terrain de sport et d'un garage, programme qui fera florès avec le développement de l'automobile durant l'entre-deux-guerres. |
| BP | 1 rue Le Tasse | Hôtel Luis de Errazu édifié par l'architecte Walter-André Destailleur en 1903. Destailleur su habilement tirer parti de l'escarpement du terrain. Le bâtiment exhaussé sur une plate-forme domine le paysage environnant. Il est de style néoclassique, conforme aux canons de l'époque. La façade percée de deux baies rectangulaires domine deux terrasses dont l'une fut transformée en jardin. L'élégant avant-corps de cette façade fut dessiné avec des décrochements harmonieux dans la tradition classique. Au rez-de-chaussée, il fut percé de baies en plein cintre surmontées d'agrafes et de feuillages. Des paires de colonnes ioniques flanquent la baie centrale. |
| BP | 3 rue Le Tasse | Hôtel Clos construit par l'architecte René Sergent en 1907. Remarquable hôtel de la Belle-Epoque de style classique et compris dans une séquence exceptionnelle de la même période. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 à 5b rue Le Tasse | Hôtel de Madame Mathieu, actuellement occupé par l'ambassade du Maroc, œuvre de l'architecte René Sergent en 1908 et immeuble de rapport au n°5bis. Remarquable ensemble de style néoclassique situé à un emplacement exceptionnel et dans une séquence édifiée à la même époque. Bas-reliefs sculptés figurant des amours surmontant les baies en plein cintre du premier étage de l'hôtel de Madame Mathieu. |
| BP | 7 rue Le Tasse | Immeuble de rapport construit par l'architecte Louis Sorel en 1904-1905. Il s'agit d'un immeuble ne comportant que de grands appartements de huit pièces, un par étage. La brique rouge est mise en valeur par les cadres de pierre blanche des baies aux trois premiers étages. Elle couvre la totalité du quatrième, construit en loggia, et des deux étages supérieurs. Mais alors que les briques de remplissage des étages inférieurs sont rouges, à partir du quatrième, le mur est sur toute sa longueur en brique vernissée chamois rehaussée à intervalles réguliers d'une assise de brique verte. Un bandeau de carreaux à dominante rouge marque le sommet de l'édifice à hauteur de l'avancée de toiture. Les ferronneries sont de style Art Nouveau et les sculptures sont de Pierre Seguin. |
| BP | 5 à 11 rue Leconte de Lisle | Ensemble de maisons disposées autour d'une voie privée. Le n°7 a été surélevé mais il conserve deux panneaux en bas-relief au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée. Au n°9-9bis, deux pavillons sur cour présentant deux façades composées d'un étage carré sur rez-de-chaussée. |
| BP | 8 à 10 rue Leconte de Lisle | Maisons individuelles réalisées par les architectes Pol Abraham et Paul Sinoir en 1924-25. Les façades des deux maisons construites pour le même client, l'ingénieur Marette, sont inspirées de l'architecture belge (Pompe, De Koninck) qu'Abraham avait connu l'année précédente. L'oriel du second étage, avec ses angles marqués et le balcon du troisième qu'il soutient, est l'élément essentiel de la composition, comme il sied à l'ouverture de la pièce principale sur la rue. |
| BP | 17 à 23 rue Leconte de Lisle | Groupe de cinq maisons édifiées en 1923-1925 par l'architecte Adolphe Thiers. Thiers a construit ces cinq maisons sur une parcelle délimitée par de nombreux angles dont il était propriétaire et dont il fut probablement le promoteur. L'intérêt de cet ensemble réside surtout dans le plan, l'architecte ayant réussi à obtenir des pièces régulières en disposant les services, cuisines, dégagements, escaliers le long des limites biaises, et à placer les garages sous la cour aménagée en jardin de façon à laisser chaque maison bénéficier de son sous-sol. La construction est en brique avec linteaux et corniches en béton armé, ainsi que les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | terrasses aménagées dans les décrochements. Les volets de bois, avec barres et écharpes, donnent à ces maisons une image de "résidence secondaire" avant la lettre. |
| BP | 7 rue Lekain | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Blanche en 1902. Le bow-window pose la question des consoles qui le supportent. Elles seront remplacées à partir de 1900 par Charles Blanche (sans doute camarade d'atelier de Guimard) par deux potelets de fonte armée passant devant la fenêtre du premier étage : la notion d'entresol disparaît ainsi de la façade. Composition décorative de briques polychromes et remarquables grilles de fonte Art Nouveau. |
| BP | 9 rue Léo Delibes | Hôtel particulier construit par l'architecte L.-A. Sergent en 1894 de style éclectique. La façade présente un décor chargé de références : des musiciens sculptés, deux gargouilles, un balconnet porté par un dragon aux ailes déployées, et le thème des coquilles d'inspiration Renaissance. La toiture est percée d'une verrière correspondant à un atelier d'artiste. La typologie de cet hôtel correspond plus à ceux édifiés dans la plaine Monceau à la même époque qu'à celle du quartier. |
| BP | 6 rue Léonard de Vinci | Au n° 6, hôtel particulier conçu en 1892 par l'architecte Henri Grandpierre pour la baronne de Santos. Cet hôtel particulier, caractéristique de la sensibilité de la fin du XIXe siècle mêlant à la recherche de distributions sophistiquées et de modes de construction modernes, le goût pour des décors riches aux références historiques variées, appartient à une séquence d'hôtels particuliers conçus par le même architecte, dont celui de la Comtesse de Berteux, daté de 1897 et publié dans les revues professionnelles de l'époque. |
| BP | 18 rue Léonard de Vinci | Hôtel-dispensaire de la "Goutte-de-Lait" construit en 1905 par l'architecte Rouyrre en collaboration avec Chatenay à l'initiative du philanthrope William K. Vanderbilt, pour donner des soins aux malades et aux enfants du quartier. Structure massive en pierre et brique transformée en immeuble de bureau. |
| BP | 7 rue Léonce Reynaud | Hôtel particulier de Madame de Moré Pontgibaud élevé en 1892 par l'architecte Ferdinand Grémailly, élève de Chipiez aux Beaux-Arts. Façade composée dans le goût néo-Louis XIII d'un étage carré sur rez-de-chaussée et soubassement. Porche en pierre de taille orné d'un mascaron à la clé. Lucarnes à frontons triangulaires. Réalisation typique et bien conservée des hôtels familiaux de la Belle Epoque élevés dans les 16e et 17e arrondissements. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 11 à 11b rue Leroux | Ancien hôtel particulier du milliardaire américain William K. Vanderbilt œuvre de l'architecte Charles Mewès vers 1890. Influence du goût XVIIIe. Traitement soigné de l'angle par un arrondi. William Vanderbilt fut à l'origine de la création de l'hôtel-dispensaire "La Goutte de Lait" au 18 rue Léonard de Vinci. |
| BP | 138 à 142 rue de Longchamp | Deux hôtels particuliers presque jumeaux (n°138-140) en style gothique-transition Renaissance construits par l'architecte Alfred Rousseau en 1885 (Chave et Pogoy, sculpteurs). Au n°142, hôtel particulier construit par l'architecte Léon Salvan vers 1885 de style néo-Renaissance. |
| BP | 144 rue de Longchamp | Hôtel particulier construit par l'architecte Stephen Sauvestre en 1888, présentant une façade en pierre et brique rouge. Double lucarne en pierre composant le motif d'un fronton brisé. Décor de pierre sculpté dans le goût de la Renaissance française. |
| BP | 154 rue de Longchamp | Hôtel particulier de la fin du XIXe siècle de style néo-Renaissance abritant actuellement l'ambassade du Niger. Riche décor d'inspiration Renaissance. Soubassement à bossage rustique. Lucarnes de pierre à frontons. |
| BP | 1 rue de Longchamp angle place d'Iéna et avenue du Pt Wilson | Immeuble de rapport en pierre de taille situé à l'angle de la place d'Iéna. Il possède une exceptionnelle serre d'hiver à ossature métallique et vitraux au premier étage. |
| BP | 3 rue de Lota | Hôtel particulier de style néoclassique de la fin du XIXe siècle. L'entrée est couverte d'une belle marquise surmontée d'une grande baie en plein cintre. Il est actuellement le siège des services consulaires des Emirats Arabes Unis. |
| BP | 4 à 4b rue de Lota | Maison Delmas construite par l'architecte Fernand Delmas en 1894. La composition de sa maison, dominée par le pignon à pas de moineau, est traitée dans un style éclectique en briques roses. |
| BP | 6 rue de Lota | Hôtel particulier construit par l'architecte Charles Breffendilhe pour le banquier Hottinguer édifié dans le goût éclectique de la Belle-Epoque. |
| BP | 8 rue de Lota | Maison construite en 1900 par l'architecte Richard Bouwens van der Boijen pour son propre usage et les bureaux de son agence. Sur un soubassement en moellon s'élèvent au premier étage l'appartement de réception avec trois grandes fenêtres dont le plein cintre est souligné par des bandeaux de briques vernissées, au deuxième étage l'appartement privé, plus discret, et au troisième, abritée par une loggia, l'agence. |
| BP | 2 rue de Lota<br>137 rue de Longchamp | Hôtel particulier construit en 1894 par les architectes Paul Dureau et Emile Orième dans le style néo-gothique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 17 à 21 quai Louis Blériot | Hôtel particulier du peintre Alexandre Nozal (1852-1929) construit par l'architecte Charles Blanche en 1911. La construction de l'édifice a été financée par le frère du peintre, l'industriel Léon Nozal, par ailleurs ami et mécène d'Hector Guimard. De style néo-gothique, l'hôtel présente sur sa façade donnant sur la Seine, un grand pignon triangulaire où s'ouvre une baie en plein cintre au deuxième étage. Son originalité réside surtout dans l'arrondi de la "proue" de l'édifice, orientée au sud-ouest, dominée par une vaste loggia en surplomb à doubles colonnettes, dont la rotonde abritait l'atelier d'Alexandre Nozal. Autrefois cet hôtel donnait directement sur le quai, et son soubassement avait été aménagé pour des remises à bateau. |
| BP | 102 à 118 quai Louis Blériot<br>99 à 119 avenue de Versailles<br>1 à 9 rue Wilhem | Immeuble d'habitation<br>Cet imposant ensemble d'habitations, aussi appelé « immeuble panoramique », est construit en 1955 par les architectes Jean Baudriot (1921-2015), Yves Courcoux (1901-1993), sous la direction de André Aubert (1905-1987). Ce projet est exceptionnel par sa taille et ses 330 logements, qui en font une des figures du paysage résidentiel parisien. Avec ses 50 m de haut, il fait partie des opérations emblématiques des années 1950 qui façonnent le quai Louis Blériot. Le projet est constitué de trois corps de bâtiments, dont le principal se trouve le long du quai quand les deux bâtiments secondaires de neuf étages donnent sur l'avenue de Versailles. La barre de logements parallèle au quai est légèrement en retrait par rapport à la rue et plus basse de quatre niveaux à ses extrémités. Elle est composée d'un rez-de-chaussée formant un soubassement percé de quatre accès traversants, surmontés de quatorze étages. Le bâtiment se démarque par une faible épaisseur, permettant aux logements de bénéficier d'une double orientation et d'une vue sur la Seine. La monumentalité des façades est atténuée grâce à un motif abstrait créé par un ensemble de balcons et terrasses. Cette recherche esthétique est propre aux années 1950 où le balcon devient un enjeu plastique. |
| BP | 40 quai Louis Blériot<br>2 rue Degas | Immeuble de rapport d'inspiration Art Déco construit en 1932 par les architectes Marteroy et Bonnel situé à l'angle du quai Louis Blériot et de la rue Degas. Il présente un plan d'une parfaite symétrie organisé autour d'un pan coupé. La façade, sobrement dessinée dans le goût moderniste des années Trente, présente un dégradé de couleurs se développant sur cinq niveaux et couronné par une frise décorative de casse de grès pailletée d'or due au mosaïste Mazzioli. La vogue des façades en casse de grès cérame est à son comble au début des années Trente. Cet immeuble est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | un bon exemple des raffinements auxquels parviennent alors les céramistes. |
| BP | 18 quai Louis Blériot<br>23 avenue de Versailles | Immeuble de rapport réalisé par l'architecte Gilbert Lesou en 1931 dans un style moderne épuré très proche des immeubles réalisés à la même époque par Michel Roux-Spitz. Façade sur le quai à parement de pierre sur une structure en béton, bow-window à trois pans, huisseries très soignées (garde-corps, fenêtres à guillotines notamment). Publié in Bertrand Lemoine et Philippe Rivoirard, L'Architecture des années trente à Paris, Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris éditeur, 1989 |
| BP | 2 rue Louis Boilly<br>20 avenue Raphaël | Ancien Hôtel Marmottan racheté en 1882 à la duchesse de Valmy, surélevé et transformé par l'architecte A. Croissant pour Jules Marmottan. Aménagé par son fils Paul, il abrite aujourd'hui le musée Marmottan. |
| BP | 9 rue Louis David | Immeuble de rapport construit par l'architecte ThéoPetit en 1909. Composition monumentale autour de deux bow-windows en pierre. Décor de refends, "jolis cartouches sculptés évoquant l'été et les récoltes" au-dessus des fenêtres du premier étage. |
| BP | 19 à 25 rue Louis David | Série cohérente de quatre hôtels particuliers construits par l'architecte Henri Ragache (T. Storets collaborateur) en 1892. |
| BP | 4 à 6 rue de Lubeck | Pensionnat des sœurs de l'Assomption dite de Lübeck dont les bâtiments furent construits à partir de 1878 par l'architecte Delabarre de Bay. La chapelle, vaste édifice de style romano-byzantin, a été achevée en 1889 et est l'oeuvre de l'architecte Albert Allain. Une ample travée carrée, voûtée d'arêtes est épaulée par deux travées plus petites et flanquées de bas-côtés. Une tribune fait face au choeur, hémicirculaire et voûté en cul-de-four. En élévation, les trois niveaux frappent par leur inégalité. Des arcades basses ouvrent sur les bas-côtés, d'autres plus hautes donnent sur les tribunes, elles sont surmontées de petites fenêtres. La finition est soignée : chapiteaux et murs sont agrémentés de sculptures décoratives et la tribune repose sur des colonnettes de marbre géminées, comme les roses des fenêtres. Les vitraux réalisés par Edouard Didron en 1890 évoquent la vie de la Vierge et celle de Saint-Joseph dans un style néo-médiéval. Le plus récent bâtiment, signé Henri Revoil et H. Morel et daté 1892, témoigne de l'influence manifeste des études de Révoil, restaurateur de la cathédrale et des arènes de Nîmes, sur l'architecture romane dans le midi de la France. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 rue de Lubeck | Hôtel particulier de la Belle-Epoque en pierre de taille librement inspiré du style Louis XV réalisé par l'architecte de la nouvelle Sorbonne, Henri-Paul Nénot en 1896. Façade sur rue composée de deux étages sur rez-de-chaussée et de cinq travées. Travée centrale simulant une loggia. Le rez-de-chaussée est orné de refends. Balustres en pierre au premier étage. Garde-corps galbés en fonte au second étage. |
| BP | 10 rue Lyautey | Résidence édifiée par l'architecte Albert Laprade en 1929-1930. La façade, découpée par des baies horizontales, est rythmée par quatre bow-windows à pans coupés suivant le type popularisé par la "série blanche" de Michel Roux-Spitz. Les trois étages sont revêtus de stuc. Très caractéristique de l'architecture des années trente, cet édifice était destiné à abriter une maison de santé. Une surélévation malencontreuse est intervenue dès 1932. |
| BP | 3 rue de la Manutention | Pavillon en pierre et brique d'un niveau sous comble correspondant aux anciens communs d'un hôtel particulier de la fin du XIXe siècle. Corniche soulignée de fins bandeaux de briques rouges. Toiture à la Mansart. L'utilisation de la pierre, ainsi que la lucarne à fermette débordante surmontée d'une girouette donnent un aspect rustique à ce pavillon. |
| BP | 1 rue de la Manutention<br>24 avenue de New-York | Ancien hôtel Hély d'Oisel puis de Fraguier construit par l'architecte Paul Boeswillwald en 1892. |
| BP | 26 rue Marbeau<br>25 Villa Dupont | Hôtel particulier -. Protection pour motifs architectural, historique et culturel.<br>Construit à l'emplacement d'un précédent bâtiment détruit en 1907 dans le quartier de la porte Dauphine, cet hôtel particulier en pierre de taille est composé de trois travées, élevées sur deux étages. Son rez-de-chaussée repose sur un soubassement souligné par un bossage. Deux baies en anse de panier avec balustrades encadrent la porte d'entrée en verre et ferronnerie, flanquée de pilastres qui maintiennent un tympan sculpté percé d'un œil-de-bœuf. Les baies du bel étage sont délimitées par de simples chambranles et une clé soutenant une corniche. Le troisième niveau est plus sobre et s'achève avec un larmier à petites consoles. |
| EPP | 47 avenue Marceau | Teinturerie Huguet, ancienne grande teinturerie de Chaillot au XVIIIe siècle, refondée par Lallemand vers le milieu du XIXe siècle. Devanture en applique en bois peint et sculpté, vitrine à arc brisé de part et d'autre, pilastres en bois à corniche de style corinthien surmontés d'un entablement mouluré. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 31 à 33 avenue Marceau<br>24-28 rue de Chaillot | Eglise Saint-Pierre de Chaillot construite par l'architecte Emile Bois de 1931 à 1938 dans un style d'inspiration romane et byzantine. Le plan de l'église suit celui de la croix grecque, quatre petites coupoles entourent la coupole centrale. Le tympan du porche est une œuvre de Henry Bouchard et raconte la vie de Saint-Pierre. Les frères Maumejean ont réalisé les vitraux |
| BP | 5 à 9 place du Maréchal de Lattre de Tassigny<br>2 à 14 boulevard Lannes<br>1 à 25 avenue du Maréchal Fayolle<br>2 à 8 avenue de Pologne | Établissement d'enseignement supérieur et recherche.<br>.<br>Ancien palais de l'OTAN construit entre 1955 et 1957 sur les plans de Jacques Carlu (1890-1976), le bâtiment abrite depuis 1968 l'université Paris IX – Dauphine. Une extension commandée par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche est construite entre 1922 et 1994 par l'agence ACHR (Anspach, Crespel, Humbaire et Ropa). L'ensemble prend place sur une parcelle trapézoïdale de 16 000 m² située Porte-Dauphine, en lisière du bois de Boulogne, laissée vacante par l'arasement des anciennes fortifications de Thiers. Carlu donne à son édifice un plan en forme de « A » dont la tête est située place du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny et dont les bras longent l'avenue du Maréchal-Fayolle côté bois et le boulevard Lannes côté ville. L'entrée principale est installée dans le corps central du bâtiment, à l'aboutissement d'une vaste cour d'honneur située entre les deux bras du bâtiment. Long de 185 m, large de 25 m à sa tête et de 70 m à sa base, le bâtiment est haut de 24 m, respectant ainsi les proportions des immeubles haussmanniens environnants. Il repose sur deux niveaux de sous-sols en béton armé. L'ossature de l'édifice en piliers et poutres métalliques à remplissage de briques est revêtue d'un parement de pierre dure de Bourgogne. La façade donnant sur la place est constituée de cinq longues et étroites travées de baies de verre et d'aluminium creusées dans l'épaisseur du mur. Les grilles ornées d'étoiles et la devise « Animus in consulendo liber » (« l'esprit libre dans la consultation ») témoignent de la vocation d'origine du bâtiment. Chargés d'agrandir les locaux de l'université en 1992, les architectes de l'agence ACHR reprennent à leur compte la possibilité envisagée par Carlu de fermer la cour d'honneur par un corps de bâtiment situé entre les deux pavillons d'about des deux ailes donnant sur l'avenue de Pologne. Ce bâtiment comprend un étage de plus que le bâtiment de Carlu et son profil bombé côté rue fait écho à l'ancienne entrée d'honneur sur cour. L'ordonnancement rigoureux et l'usage de matériaux laissés bruts renvoient au parti d'origine. Cet édifice, en rupture avec le paysage haussmannien de Paris, participe à l'urbanisation et au réaménagement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | des abords de la capitale sur l'emprise d'anciennes fortifications. Carlu participe au renouvellement du langage architectural des édifices publics en accord avec les politiques constructives du ministère de la Reconstruction. Il présente une œuvre monumentale alliant fonctionnalisme et esthétique |
| BP | 11 à 19 avenue du Maréchal Maunoury<br>3 rue Ernest Hebert | Hôtels particuliers – Immeuble d'habitation<br>Les hôtels particuliers situés entre le boulevard Suchet, la rue Ernest Hébert, l'avenue du Maréchal Maunoury et le square des Ecrivains-combattants-morts-pour-la-France dans le quartier de la Muette, appartiennent à l'îlot 20 du bastion 58, issu des terrains dérasés de l'enceinte Thiers. La Ville de Paris cède par adjudication l'îlot divisé en seize parcelles à partir de juin 1927, tout en s'assurant, par le biais d'un cahier des charges, de la mise en œuvre d'une séquence architecturale homogène. Les prescriptions édilitaires, publiées dans le BMO du 2 mars 1927, concernent notamment : la clôture des terrains en bordure des voies par une grille sur socle de pierre, d'une hauteur totale de 2,5 m conforme au dessin imposé par l'administration ; l'usage d'habitation bourgeoise uniquement ; la réserve d'une zone de servitude « non aedificandi » de 5 m sur la voie et de 4 m entre les propriétés ; un gabarit de construction maximum déterminé par une verticale de 14 m, un quart-de-cercle de quatre mètres de rayon et une tangente horizontale à cet arc de cercle ; la présence obligatoire de quatre élévations sans mur pignon. Ces prestigieux terrains de l'ancienne commune de Passy, qui bénéficient d'une proximité immédiate avec le bois de Boulogne, sont acquis par une clientèle fortunée de propriétaires privés ou de sociétés immobilières. Les architectes chargés des plans, pour ceux identifiés, jouissent d'une certaine |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | renommée. En 1929-1930 sont construits : l'hôtel au n° 13 par Léon Besnard (1879-1954), le n° 15 (détruit en 1960) et l'Immeuble d'habitation de style Art déco au n° 19 par l'architecte Maurice Pottier (1883-1982). Dans les années 1952-1953, l'hôtel formant angle avec le 3 rue Ernest Hebert est construit à l'emplacement des lots 15 et 16 par l'architecte Georges Hennequin (1893-1969) pour le compte de l'avionneur Marcel Dassault. Le n° 17 est édifié à la même époque tandis que le n° 15 est reconstruit en 1961. Les immeubles présentent des élévations de quatre étages dont le dernier étage est en retrait du nu de la façade. Les façades élevées sur la voie publique sont revêtues de pierre blanche et les rez-de-chaussée, parfois traités avec des lignes de refend, sont séparés des étages par un bandeau saillant. |
| BP | 15 rue des Marronniers | Immeuble de deux étages sur rez-de-chaussée et trois travées en retrait sur la rue. La façade de goût néoclassique est soulignée par de discrets pilastres. |
| BP | 27 à 29 rue des Marronniers<br>36 rue de Boulainvilliers | Hôtel particulier d'aspect de la fin du XIXe siècle d'angle de style néo-gothique (encadrement des baies, sculptures,...) en brique et pierre formant un angle aigu. Soubassement en pierre de meulière. Au n°27 petit hôtel en retrait de l'alignement dont l'architecture en brique s'intègre à celle du n°29 (surélévation). |
| BP | 8 rue Maspéro | Villa en briques polychromes vers 1920. Au dernier étage, frise à motif de damier. Lucarnes. |
| BP | 43 rue Émile Ménier | Immeuble construit par l'architecte Emile Molinié ayant remporté le prix des façades de la ville de Paris en 1914. Les sculptures qui ornent la façade sont l'oeuvre de Camille Garnier. L'ordre épuré de l'ensemble préfigure la simplification moderne de l'expression architecturale. |
| BP | 20 rue Émile Ménier<br>7 villa Victor Hugo | Hôtel particulier construit par l'architecte Edouard Autant pour lui-même et son épouse Mlle Lara de la Comédie française (les parents du cinéaste Claude Autant-Lara) cette maison-atelier est incontestablement une œuvre importante de l'Art Nouveau parisien. Influencé par l'architecture belge contemporaine, l'architecte fait référence à l'oeuvre de Paul Hankar et de ses disciples, ainsi qu'à des réalisations d'Henri Van de Velde... Malmenée au cours du XXe siècle, la façade a perdu une partie de son écriture d'origine : enduit et plâtrage épais ont lissé la modénature. En partie haute, l'édicule à pans de fer est remplacé par une terrasse à balustrade d'un goût classique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 23 à 29 rue Mesnil<br>52 rue Saint-Didier | Marché couvert Saint-Didier. Construit sous le Second Empire en 1867, il constitue l'un des derniers exemples conservé des marchés couverts parisiens à armature en fonte et remplissage de brique contemporains des halles de Baltard et peut être rapproché par son type de la halle Saint-Pierre à Montmartre (datée de 1868), du Carreau du Temple ou encore du marché Saint-Quentin boulevard Magenta (1866). On remarquera particulièrement la qualité des minces colonnettes en fonte délimitant les arcatures appareillées en briques rouges. |
| BP | 2b rue Michel-Ange | Ancienne sous-station électrique d'Auteuil construite en 1912 par l'architecte Paul Friesé. La façade est composée autour d'une triple arcature métallique qu'encadrent deux travées et une galerie traitées avec soin en briques ocres et éclairées par des baies en plein cintre. La symétrie parfaite de l'ensemble n'est pas sans évoquer la rationalité d'un édifice à vocation industrielle. Elle est représentative du modèle élaboré par Friesé ici pour l'alimentation électrique du réseau métropolitain en plein développement. Le sous-sol était réservé aux câbles et cellules d'arrivées, au rez-de-chaussée, se trouvaient les groupes moteurs-générateurs, les transformateurs et les ventilateurs, en étages les accumulateurs. La nécessité de la ventilation explique les grandes fenêtres en façade; mais si les premières sous-stations réalisées par Friesé affirmaient franchement leur parti industriel, elles se sont "habillées" au fil des ans, comme pour cette réalisation tardive, de motifs plus conventionnels. |
| BP | 38 rue Michel-Ange | Logement - Immeuble d'habitation - 38 rue Michel-Ange, 75016. Adresse associée : 37 rue Molitor.<br>L'immeuble est protégé pour motif architectural, historique et culturel.<br>Construit en 1967 sur une parcelle pentagonale située à l'angle des rues Michel-Ange et Molitor, l'immeuble est conçu par l'architecte Jean Ginsberg (1905-1983) pour le compte de la société foncière « Paris-Aquitaine ». De plan-masse U ouvert et ménageant un jardin intérieur, il se développe en deux ailes aux façades identiques alignées sur les rues Michel-Ange et Molitor, reliées par un large pan coupé. En béton préfabriqué, il s'élève de sept étages sur un rez-de-chaussée commercial, initialement garage automobile. Les façades des deux ailes possèdent à tous les étages des balcons qui sont répartis de part et d'autre d'une travée d'escalier dont les baies sont en décalage par rapport aux étages, sur rue comme sur cour. Le septième et dernier étage est en retrait, laissant libre une terrasse, invisible depuis la rue. La réunion des deux ailes, formant pan coupé, constitue une troisième façade composée de deux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | travées identiques de baies ouvrant sur des balcons. Au dernier étage, l'espace en retrait est couvert d'une toiture plate mettant en exergue les deux travées formant ainsi une sorte de pavillon central. Les garde-corps des loggias alternent pleins et vides avec la disposition à la moitié de la longueur de chacun de panneaux vitrés, nécessaires au dégagement des vues que l'architecte cherche à établir. Avec ses jeux de volumes créés par les loggias, les balcons et les retraits, la transparence ménagée et l'emploi du béton préfabriqué, cet immeuble est représentatif des nombreuses réalisations de Ginsberg dans le 16e arrondissement. |
| BP | 8 avenue Molière | Villa d'aspect néoclassique remarquablement conservée du Hameau Boileau, lotissement réalisé à partir de 1838 à l'initiative de l'imprimeur Rose-Joseph Lemercier et sur les plans de l'architecte Louis-Charles-Théodore Charpentier. Grille de fonte du balcon et des vantaux de la porte piétonne. |
| BP | 1t rue Molitor | Hôtel Delfau construit en 1894 pour Louis Marie Albert Delfau, agent commercial, et traité dans le style néo-roman en pierre de taille et briques ocres par Hector Guimard. Le tympan de grès est l'œuvre de Thimoléon Guérin, collaborateur habituel de Guimard pour ses monuments funéraires, et est orné d'un coq sur fond de fleurs réalisé par Muller qui surmonte la fenêtre de la chambre du maître. Ce modèle figura longtemps au catalogue et sur les supports publicitaires du céramiste. L'aspect de l'hôtel a été considérablement modifié lorsque les époux Delfau firent construire en 1907 une annexe à leur hôtel par l'architecte François Orliac et surélever la façade postérieure de Guimard |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 20 rue Molitor | Hôtel particulier<br>Édifiée en 1872 dans le quartier d'Auteuil, la « villa Gabriel » est édifiée sur la rues Molitor ouverte dans les années 1860. Le lotissement initial de la rue privilégie la construction d'hôtels de plan carré placés en cœur de parcelle, et dont les façades régulières sont surmontées de hautes toitures ardoisées. Cette villa, édifiée dans un style néo Louis-XIII, se compose d'un soubassement en pierre meulière avec soupiraux, d'un rez-de-chaussée, d'un bel étage et de deux étages sous comble. Ses murs appareillés en brique sont déclinés en plusieurs tons tandis que les chaînes et les corniches sont en pierre. Sa façade principale s'organise autour d'une travée centrale dominée par une lucarne monumentale couronnée d'un fronton triangulaire. Le rez-de-chaussée de cette travée est occupé par la porte d'entrée accessible par un perron couvert d'une marquise en ferronnerie ouvragée, qui sert de support au balcon supérieur. Les baies du premier étage sont ornées de cartouches et de mascaron, un décor néoclassique qui culmine dans la lucarne monumentale flanquée par des pilastres cannelés. Sur son fronton, un autre cartouche avec la lettre « E » domine l'ensemble. La façade arrière est pourvue d'un jardin d'hiver en ferronnerie élevé sur un soubassement en pierre meulière et en brique rouge, des matériaux qui se retrouvent sur le portail. En plus des éléments en ferronnerie, la partie basse du mur est en pierre meulière tandis que les piliers sont disposés en bandes alternées de briques rouge et blanche. Deux pavillons d'un étage accueillaient les anciennes écuries et la remise pour l'un et la loge de gardien pour l'autre. Ce dernier a été agrandi par les architectes Henri-Marie Delaage (1900-1992) et Henri Wenger (/-/) en 1965. |
| BP | 40 rue Molitor<br>43 rue Erlanger | Villa de style néo-Louis XIII en brique et pierre sur jardin arboré vraisemblablement construit par l'architecte Edmond Guillaume en 1873. Façade composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Marquise au dessus de la porte. Chaînage d'angle. |
| BP | 16 rue de Montevideo | Maison construite par l'architecte Joachim Richard en 1915. On remarque une guirlande de mosaïque florale marron, blanc et or, due aux céramistes Gentil et Bourdet. Les trois étages se répartissent en une balustrade à l'italienne au dernier étage et des bow-windows ornés de médaillons pour les autres. |
| BP | 26 rue de Montevideo | Hôtel particulier Casel réalisé par l'architecte Maurice-Adolphe Yvon en 1897-1898. Ensemble néo-gothique rationaliste; escalier en encorbellement. Surélévation malencontreuse. Elève d'André à l'Ecole des Beaux-Arts, Maurice Yvon, architecte-voyer de la Ville de Paris et architecte en chef des bâtiments civils et palais |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | nationaux réalisera surtout des édifices publics et notamment l'Ecole coloniale pour le ministère des Colonies. |
| BP | 29b rue de Montevideo | Immeuble de rapport élevé par l'architecte Michel Roux-Spitz en 1926-1927. Il présente l'intérêt de se situer à un moment charnière dans l'œuvre de Roux-Spitz, juste après sa participation à l'exposition des Arts Décoratifs de 1925 et la réalisation de l'immeuble de la rue Guynemer la même année, deux étapes majeures dans le lancement véritable de sa carrière. L'immeuble doit ainsi être mis en rapport avec ceux de la "série blanche" (six immeubles d'habitation et un immeuble de bureaux pour Ford à Paris réalisés entre 1925 et 1931 qui fondent durablement sa notoriété). Il s'en distingue par un traitement moins rigoureusement géométrique et "cubiste" des façades. Il est d'ailleurs occulté par l'architecte lors de la publication de ses "Réalisations" vers 1933. On y retrouve néanmoins de nombreuses caractéristiques de son style et de l'attention qu'il porte aux moindres détails. |
| BP | 67 boulevard de Montmorency inclus dans la villa Montmorency | Hôtel particulier dans le goût des Folies du XVIIIe siècle où s'installèrent en 1868 les frères Jules et Edmond Goncourt. Il abrita leurs collections d'art et fut réaménagé en 1884 par l'architecte Frantz Jourdain. La Ville de Paris s'en est portée acquéreur en 1938 afin d'y perpétuer la mémoire de ses occupants. |
| BP | 1 boulevard de Montmorency rue de l'Assomption | Immeuble de rapport situé à l'intersection de deux voies avec une puissante tour d'angle construit par l'architecte Charles Plumet. Les façades latérales sont en brique à partir du deuxième étage alors que la rotonde est en pierre de taille. Son style n'appartient pas au registre de l'Art Nouveau mais affirme un goût pour le spectaculaire et le pittoresque s'écartant de la tradition haussmannienne. |
| BP | 73 boulevard de Montmorency inclus dans la villa Montmorency | Atelier du sculpteur breton René Quillivic (1876-1969) construit en béton en 1925 par l'architecte Pierre Patout. La terrasse du premier étage est ornée de croix celtiques et deux statues de paysannes bretonnes "Ploare" et "Audierne" encadrent la porte de l'atelier à rez-de-chaussée. Les combles sont soulignés par deux rangs de lucarnes maçonnées et surdimensionnées qui semblent écraser le premier étage. La composition d'ensemble propose une rencontre insolite entre la modernité d'une façade dépouillée et des éléments appartenant au registre régionaliste. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 5 avenue Mozart | Immeuble de rapport construit par l'architecte Maurice du Bois d'Auberville en 1908. Ces très luxueux immeubles de pierre de taille sont rehaussés de riches ornementations végétales sculptées par Pierre Seguin et de ferronneries de goût Art Nouveau. Les parties hautes, leurs lucarnes traitées comme des belvédères et leurs cheminées maintenues par des arcs-boutants, constituent la partie la plus spectaculaire. Alors que la façade imposante de l'avenue Mozart est en pierre de taille, la façade sur l'arrière, donnant sur la rue Bois-le-Vent, à hauteur des n°34-36, est en brique et dessine des motifs décoratifs nombreux et variés. |
| BP | 76 à 78 avenue Mozart | Immeubles de rapport construits par l'architecte Jean-Marie Boussard en pierre et brique vernissée bleu pâle, semblables et presque contemporains (1896) de ceux de la rue Ribera. On remarque également le traitement intéressant des deux pans coupés. |
| BP | 5 square Mozart | Immeuble de rapport construit en 1953-1954 par l'architecte Lionel Mirabeau en collaboration avec Didier Gondolff. L'ingénieur Jean Prouvé est le concepteur et le maître d'oeuvre des panneaux en aluminium"persienné" coulissant et à projection à l'italienne du mur-rideau sur trois façades. Ces panneaux mobiles créent une animation aléatoire de la façade. Selon leur position, haute ou basse, verticale ou inclinée, ils sont en effet tour à tour volets, garde-corps ou brise-soleil. Ils apportent la preuve qu'une nouvelle esthétique pouvait émerger de la répétitivité industrielle et des éléments préfabriqués. Bâtiment récemment restauré (remplacement à l'identique de certains panneaux en 2001). |
| BP | 120 avenue Mozart<br>2 villa Flore | Immeuble Houyvet conçu en 1924 et réalisé en 1927 par Hector Guimard. Cet immeuble de rapport composé d'appartements meublés et commandité par l'industriel Michel Houyvet est caractéristique de la période tardive de Guimard. Placé à proximité immédiate de l'Hôtel Guimard construit en 1909 au n°122 avenue Mozart, il témoigne de l'évolution profonde de son style. Il doit être rapproché dans la production de l'architecte de l'immeuble de la rue Greuze daté de 1928. Les ornements ont totalement disparus en façade, la ligne droite devient majoritaire. Les seules animations viennent des contrastes créés entre les zones de brique et de pierre. |
| BP | 66 avenue Mozart angle rue de la Cure | Hôtel particulier en briques rouges traité dans le style Renaissance. Sa façade est enrichie de sculptures placées dans des niches. Il est placé en pointe à l'angle de l'avenue Mozart et de la rue de la Cure. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 20 chaussée de la Muette<br>1 Rue d'Andigné | Immeuble de standing en pierres massives de style Art Déco élevé par l'architecte Charles Labro. |
| BP | 19 à 21 chaussée de la Muette<br>2 boulevard de Beauséjour | Gare de Passy-La Muette rattachée au réseau ferroviaire de la Petite Ceinture, édifiée en 1852-1854, et représentative de l'architecture ferroviaire parisienne sous le Second Empire. Transformée en restaurant en 1995 par Lévy-Peaucelle et associés, architectes. |
| BP | 37 à 39 boulevard Murat | Immeuble d'habitation conçu par l'architecte Martin S. Van Treek pour l'agence de Jean Ginzberg en 1965. La façade est animée par le jeu répétitif des balcons avec une recherche qui évoque les réalisations contemporaines de l'agence Anger-Heymann-Pucinelli. Elle témoigne chez des architectes férus de modernité d'un retour à des façades plus élaborées et dont la plastique puise ses références dans l'art cinétique. |
| BP | 125 à 129 boulevard Murat<br>2 rue Gudin | Maison d'habitation<br>Situées dans le quartier d'Auteuil, non loin de la porte de Saint-Cloud et de l'ancien bastion n°66, ces petites maisons faubouriennes, encadrées par des immeubles de grande hauteur, sont les plus anciennes subsistants sur le boulevard Murat. Les maisons des n°125 et 127, alignées derrière un jardinet, tout comme celles à l'angle aux n°4 et 6 de la rue Gudin, sont érigées en 1889. La parcelle du n°129 est occupée dès 1902 par un hangar en bois, puis par un garage en 1925 construit par l'architecte Quirin (/-/), qui est également propriétaire du n°127. La maison actuelle, alignée sur la voie, a été édifié avant les années 50. Au n°125, les façades des deux premiers niveaux sont d'origine. Une surélévation d'un niveau, percée de lucarnes, à été réalisée en 1982 par l'architecte C. Kachelmann (/-/). Située entre la rue Gudin et le boulevard Murat, cette maison d'angle à pan coupé est composé d'un rez-de-chaussée sur soubassement. Elle se compose d'une entrée, accessible par un perron, et de baies à encadrement. Celles du premier étage, ornées d'agrafe, sont couronnées dès l'origine d'une frise à denticules. Les maisons des n°127 et 129 ont fait l'objet de travaux en 2000 menés par l'architecte Sophie Alix (/-/). Le faitage du n°127 est aligné dans la continuité de celui du n°125 afin de créer un ensemble bâti homogène jusqu'à la rue Gudin. Seules l'ordonnance en trois travées, les baies du premier étage et la frise sont d'origine. La façade sur rue de la maison au n°129 a subi de nombreuses transformations : les ouvertures et la toiture sont remaniées et homogénéisées avec celles de la séquence précédente. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 63 boulevard Murat angle 26 rue de Varize | Immeuble de rapport occupant une parcelle d'angle réalisé à partir de 1936 par l'architecte Jean Mandaroux. Il est très représentatif du style monumental emprunté à l'architecture des grands transatlantiques. Bien que de longueurs inégales, les deux façades sont composées symétriquement et articulées par une travée arrondie évoquant la proue d'un navire. Elle s'épanouit aux deux derniers niveaux qui, avec leurs terrasses, évoquent aussi bien les ponts d'un navire qu'un belvédère sur la Ville. Les baies sont dessinées à l'horizontale et les deux bow-windows latéraux présentent des ouvertures en forme de hublots. Le structure en béton est recouverte d'un parement de pierre blanche mise en valeur par un revêtement de brique rouge pour les parties traitées en creux. La composition d'ensemble comme la qualité des finitions manifestent clairement la destination luxueuse de cette résidence. |
| BP | 1, 2 et 3 rue Narcisse Diaz,<br>70 à 74 avenue de Versailles<br>78 à 80 avenue de Versailles | Logement - Immeuble d'habitation – 70 à 74 avenue de Versailles, 75016. Adresses associées : 78 à 80 avenue de Versailles, 1, 2 et 3 rue Narcisse Diaz. Toutes les parcelles sont protégées pour motifs architectural, culturel et historique.<br>La route de Versailles, anciennement route de la Reine, est nommée avenue de Versailles en 1877 après l'annexion du village d'Auteuil. Le site est encore peu développé en 1886 comme en atteste le plan cadastral. Il faut attendre le début du XXe siècle pour voir apparaître un essor urbain sur cet axe. Art nouveau et Art déco sont souvent employés dans le 16e arrondissement pour témoigner du statut social des constructeurs. L'immeuble d'angle sis 70 à 74 avenue de Versailles est jumelé avec le n°78 – 80. Construits en béton avec un revêtement en pierre de taille et en briques rouges, ces bâtiments de huit étages sont réalisés sur les plans des architectes Jean Boucher (1979-1935), Paul Delaplanche (actif de 1924 et 1962) et du sculpteur F.P Joyeux (/-/) en 1927 pour la société immobilière « Versailles Diaz ». Deux ans plus tard, la même équipe édifie le second immeuble pour la société immobilière « Paris-Auteuil ». Elle réalise également le 92-94 avenue de Suffren qui présente des pilastres similaires surmontés de têtes sculptés ainsi que plusieurs immeubles du quartier, notamment le 70-72 avenue de Versailles où l'on peut admirer des supports anthropomorphes sculptés similaires à l'angle des rues réalisées par le sculpteur F.P Joyeux. Ils se composent d'un soubassement à soupiraux, d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage faisant office de socle aux six étages carrés. Ils sont tous couronnés d'un niveau sous comble, légèrement en retrait, et percés de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | lucarnes avec aux angles des coupoles en briques rouges et toiture en zinc. Construites en béton avec un revêtement en pierre de taille et briques rouges pour les derniers niveaux, les façades Art déco sont marquées par des bow-windows flanqués de pilastres et par des consoles, des modénatures épurées, de remarquables ferronneries sur les garde-corps et les portes d'accès. Les pilastres à refends qui encadrent les angles sont surmontés de têtes antiques, probablement des satyres pour le n°70. Au-dessus des portes d'entrée des n°70 et 72 figurent des consoles sculptées représentant des écureuils entourés de feuilles de chêne et de noisetier. Ils sont également décorés de roses stylisées que l'on retrouve notamment sur les linteaux de fenêtre du septième étage du 70-74. |
| EPP | Jardins du Trocadéro avenue des Nations Unies | Objet de la protection, Architectures de square et de parc<br>L'exposition internationale des arts et techniques de 1937, installée sur les sites du Champ de Mars et du Trocadéro, donne lieu à un vaste programme d'aménagement de ce secteur. Les travaux comprennent la transformation du palais du Trocadéro en palais de Chaillot menée par les architectes Jacques Carlu, Louis-Hippolyte Boileau et Léon Azéma, désignés vainqueurs du concours de 1934 ; la transformation des fontaines par les architectes Roger-Henri Expert, Paul Maître et Adolphe Thiers et la rénovation et l'agrandissement de l'aquarium municipal par l'architecte Roger Lardat. Le nouveau tracé des jardins du Trocadéro est réalisé entre 1937 et 1938, par Léon Azéma (1888-1978) et Roger Lardat (1897-1951), deux architectes de la Ville de Paris qui marquent de leur style les parcs et jardins des années 1930. Les architectures fonctionnelles sont conçues dans de nouveaux matériaux et formes en vogue à cette époque. Il s'agit du béton armé, de l'enduit rosé gravillonné, de dalles de gravillons lavés et d'assemblage de galets qui épousent des formes géométriques simples associant courbes et droites. Au-devant de l'aquarium, quatre kiosques créent une composition symétrique autour du bâtiment. De plan polylobé, sur une assise circulaire, ils sont pourvus d'un débord de toiture suffisamment large pour offrir un abri. Quatre autres édicules similaires sont disséminés |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | dans la partie sud-ouest des jardins. Au sud de l'avenue des Nations-Unies, un abri constitué d'un massif mur en U fait office de soutènement à la rue et est éclairé en toiture par trois oculi en pavés de verre dans la toiture. |
| BP | 16 avenue de New York | Palais de Tokyo réalisé par les architectes André Aubert, D. Dastugue, Jean-Claude Dondel P. Viard en 1937. Le Palais de Tokyo, est l'un des trois édifices permanents construits pour l'Exposition de Paris de 1937. L'idée de bâtir un musée d'art moderne fut adoptée dès l'origine par les différents organisateurs de l'Exposition. Son programme, se décomposant en fait en deux musées, celui de la Ville et celui de l'Etat, fut conçu de 1932 à 1934 par Louis Hautecoeur, muséologue et à l'époque conservateur du musée des Artistes vivants installé à l'Orangerie du Luxembourg. Le projet lauréat fut retenu parmi 128 projets dont ceux des architectes les plus reconnus de l'époque. Les deux musées sont reliés entre eux par un grand péristyle, de part et d'autre d'un axe perpendiculaire à la Seine sur lequel est placé le miroir d'eau. De hautes fenêtres ponctuent leurs masses. En sous-sol, une véritable rue intérieure permet une desserte optimale des deux musées. L'ossature des bâtiments, entièrement en béton armé, est montée sur des fondations composées de pieux groupés et reliés par des longrines. |
| BP | 28 avenue de New York | Hôtel de style néo-Louis XIV construit par l'architecte Louis Parent en 1892 composé de deux appartements pour Zélie de Sourdeval et son gendre le banquier Charles Demachy, tous deux collectionneurs. En 1910, Demachy vendit l'hôtel à Maurice de Wendel. Jardin à l'arrière. |
| BP | 38 à 40 avenue de New York | Hôtel particulier de style néo-Louis XIII fin XIXe (sans doute contemporain de l'hôtel situé au n°34 construit en 1885 par l'architecte Eugène Petit et de celui élevé au n°42 en 1881 par l'architecte Louis-Charles Boileau), composé d'un bâtiment principal en retrait et de deux ailes en retour à droite et à gauche du bâtiment principal. La façade est en briques roses et pierre de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | parement. La façade du bâtiment principal est composée de trois arcs en plein cintre. |
| BP | 15 rue Nicolo | Ancienne maison à loyer caractéristique de l'ancien village de Passy mitoyenne du hameau Nicolo. Façade enduite composée de cinq travées et trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Bandeau au-dessus des fenêtres du premier étage composé de cinq bas-reliefs figurant des jeux d'enfants et liaisonnés par des guirlandes. Rez-de-chaussée orné de refends. Persiennes. Garde-corps en fonte. |
| BP | 21 rue Octave Feuillet | Hôtel particulier du peintre Félix Borchardt construit en 1908 par l'architecte Charles Plumet "façade de brique beige... austère simplicité égayée par la légère ondulation de la surface et des ouvertures. Charles Plumet ou la quintessence de la simplicité et du bon goût de l'art nouveau...". Actuelle représentation permanente de la France auprès de l'OCDE. |
| BP | 2 rue Octave Feuillet<br>1 boulevard Jules Sandeau | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment d'habitation est réalisé en 1953 par l'architecte José Imbert (1895-1986), élève d'Auguste Perret dont l'influence est clairement perceptible dans sa production, y compris dans l'immeuble de la rue Feuillet. Haut de neuf étages carrés et se terminant par un toit-terrasse, ce bâtiment d'angle de 27 appartements s'inspire de l'architecture de Perret en appliquant une autre solution structurelle. En effet, la façade est composée d'une trame structurelle, en légère saillie. L'ensemble est ponctué de fenêtres verticales bordées d'un cadre en béton préfabriqué. Contrairement à Perret dont les structures sont réalisées en béton armé, Imbert utilise une ossature métallique masquée par une façade en béton. Les travées des deux premiers niveaux sont légèrement décalées par rapport à l'ensemble, ce qui permet, avec la corniche du premier étage, de créer un socle à la composition. Les deux derniers niveaux sont agencés en gradins, permettant de créer une terrasse filante, une disposition qui répond au règlement urbain provisoire en vigueur de 1950 à 1956. Ce projet témoigne donc d'une architecture caractéristique des années 1950 à Paris, où les disciples de Perret se réapproprient les théories de leur maître. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 à 14 rue Octave Feuillet | Hôtel particulier<br>Construit en 1909, cet hôtel particulier dispose d'une large façade de quatre travées et comporte un imposant soubassement percé de soupiraux à barreaudage qui éclairent les communs, un rez-de-chaussée, un bel étage et un étage sous comble percé de quatre lucarnes. Le soubassement est marqué par un bossage à cavet qui s'élève jusqu'au rez-de-chaussée et se termine par une frise grecque. Ce parement et cette frise se poursuivent sur les murs du portail de l'hôtel particulier n°12. Le rez-de-chaussée est structuré par trois baies monumentales en anse de panier avec balustrades. Les clés en saillie forment les consoles des balconnets de l'étage supérieur et sont encadrées par des consoles de plus petite taille et ornées de guirlandes végétalisées. Les baies sont délimitées par des trumeaux comblés par des pilastres monumentaux, dont deux en saillie, qui s'élèvent jusqu'au deuxième étage. La partie inférieure des fûts est cannelée avec quelques frises végétales. La porte d'entrée atteint la même hauteur que les baies du rez-de-chaussée, grâce à l'imposte vitrée monumentale avec ferronnerie ouvragée, portant les initiales des propriétaires au centre de la composition. Les portes à double battant, pourvues de deux heurtoirs à têtes de lion, sont ornées de cartouches, de nœuds et de guirlandes végétales maintenues par des consoles. En dessous du bandeau à denticule, qui sépare le deuxième étage de l'étage sous comble, s'étend une frise végétalisée avec tableaux, qui englobe les clés en rosace du deuxième étage. Au-dessus des tableaux, au dernier étage, des chérubins maintiennent un cartouche circulaire avec guirlandes végétales. Ils encadrent la seule lucarne monumentale en pierre. Le n°12, sur un étage, a été construit par l'architecte J. Cahen (/-/) en 1907. En retrait par rapport à l'alignement, il rompt avec la hauteur des bâtiments voisins. Comme sur la façade latérale du n°14, le rez-de-chaussée est revêtu de briques rouges. L'étage sous comble est percé par deux lucarnes. Le portail et le mur surmonté de ferronneries ouvragées créent une continuité avec l'alignement. Le portail monumental en fer forgé est orné des initiales du propriétaire, les mêmes que le n°14. |
| BP | 19 rue Octave Feuillet<br>angle 2 rue Alfred-Dehodenc | Immeuble de rapport construit par l'architecte Maurice du Bois d'Auberville en 1910. Un paon sculpté par Pierre Séguin orne le dessus de la porte et la céramique décorative est de Gentil et Bourdet. Le couronnement exceptionnel de l'immeuble (une coupole en béton doublée de deux lanternons) a été hélas décapité. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue Octave Feuillet angle rue Alfred Dehodencq | Hôtel particulier de style néo-Louis XVI œuvre de l'architecte René Sergent en 1908. Il abrite le lycée Octave Feuillet. |
| BP | 5 rue Pajou | Villa sur cour composée d'un bâtiment central et deux ailes en retour. Construction attribuée à l'architecte Frantz Jourdain en 1889. La façade est composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Deux tourelles encadrent le corps principal. Corniche à denticules. |
| BP | 1 avenue du Parc des Princes<br>62 boulevard Murat<br>2 rue de l'Arioste<br>1 rue Lecomte du Noüy | Lycée<br>La construction d'un nouveau lycée de garçons sur la ceinture verte du Sud-Ouest parisien est confiée en 1935 par le ministère de l'Éducation nationale à l'architecte et ingénieur Gustave Umbdenstock (1866-1940). Celui-ci remporte le second Prix de Rome en 1896 avec le projet d'une école de marine et devient membre du Conseil général des bâtiments et lycées de France. Défenseur de la figure de « l'ingénieur-artiste », il incarne une vision passéiste de l'architecture que traduit son attachement à l'éclectisme historiciste.<br>Le projet répond à plusieurs nécessités inhérentes à la période de l'entre-deux-guerres : assurer l'accueil des élèves de l'enseignement secondaire dont le nombre croît depuis sa gratuité en 1930, poursuivre l'urbanisation autour des portes de Saint-Cloud et Molitor démarrée en 1925 et accessoirement contribuer à résorber le chômage en multipliant les chantiers de construction (plan Marquet). Le programme est strictement encadré par les règlements sur l'architecture scolaire en vigueur depuis la fin du 19e siècle, auxquels s'intègre la pensée rationaliste formulée par la Commission des bâtiments des lycées et collèges en matière d'hygiène, de confort et de surveillance des élèves. Le terrain exigu affecté au lycée Claude Bernard, enclavé par quatre voies, dicte le choix d'un plan de masse fermé. Les volumes se développent en élévation pour libérer une vaste cour intérieure, que le règlement exige. Cette typologie du lycée-îlot fermé sur la ville est une continuité de la période précédente, qui tend ici à s'estomper avec la réduction du bâtiment méridional. En effet, ce dernier ne dépasse pas l'étage alors que les ailes est et ouest s'élèvent sur quatre étages et que le front principal bâti sur la rue Lecomte du Noüy atteint cinq étages carrés et un sixième sous comble. Les quatre angles présentent des pans coupés afin de multiplier les vues sur l'extérieur et de favoriser l'éclairage naturel des salles d'enseignement.<br>La symétrie, l'ordonnancement et le choix des matériaux des façades sont une réinterprétation du style Louis XIII. La structure en béton armé est dissimulée par un appareillage en pierre dont |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'esthétique incarne davantage la noblesse de la fonction éducative que le béton. Ce dernier n'est employé que pour ses capacités techniques qui offrent notamment la possibilité de créer de larges ouvertures. Les façades sur rue sont habillées en rez-de-chaussée de pierre de Saint-Maximin et aux étages d'un parement en pierre des Sept-Monts entrecoupé de bandes verticales de briques rouges. La pierre de la Boulaye est employée sur les élévations donnant sur la cour. Marquées par des travées rigides, les façades ont une allure imposante qu'accentue l'ordre colossal des pilastres. Le bâtiment est couvert en toit-terrasses, et sur les fronts sud et nord de toitures à la Mansart en ardoises.<br>L'essentiel du décor se concentre sur l'entrée principale située sur le pan coupé entre la rue Lecomte-de-Nouy et l'avenue du Parc des Princes. Son allure monumentale est magnifiée en rez-de-chaussée par une grille en fer forgé, agrémentée de trois clés en bronze sculptées par Henri Bouchard représentant « les Lettres », « les Sciences » et « les Arts » et traitées dans un style classicisant. Aux étages, d'immenses baies vitrées éclairent les salles de dessin d'une lumière septentrionale. À noter la présence dans le vestibule de quatre toiles marouflées peintes par l'artiste Maurice Denis (1870-1943). Le lycée Claude Bernard reçoit en 2021 le label « Architecture contemporaine remarquable », qui reconnaît dans le plan de masse fermé, la monumentalité et la noblesse de son architecture, l'incarnation d'un repère symbolique de l'instruction républicaine durant l'entre-deux-guerres. Le lycée fait pendant, par son architecture et son emplacement, au lycée pour filles Jean de la Fontaine. |
| BP | 23 à 27 avenue du Parc des Princes<br>2x rue du Général Roque<br>1x rue du Sergent Maginot | Equipement public - École représentative des groupes scolaires édifiés sur la ceinture de Paris entre 1930 et 1940.<br>Ce groupe scolaire est édifié par les architectes Jacques Brandon (1905-1988) et Louis Catelain (1923-2001), à proximité de la porte de Saint-Cloud entre 1931 et 1935. La ceinture de Paris est en effet lotie à partir de 1926 suite au déclassement de l'enceinte fortifiée de Thiers. De nombreuses habitations à bon marché (HBM) y sont bâties et huit groupes scolaires sont édifiés par la Ville entre 1930 et 1940 en réponse à cet accroissement locatif. Ce groupe forme un îlot entre l'avenue du Parc des Princes, la rue du Général Roque et la rue du Sergent Maginot. Il est placé à l'alignement sur l'avenue et possède une cour ouverte sur la rue du Général Roque quand deux cours ouvertes sur la rue du Sergent Maginot sont formées par un bâtiment perpendiculaire à la rue. Sur l'avenue, le bâtiment de trois étages |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | surmontés par un toit-terrasse se démarque par un soubassement en béton et des étages en brique au calepinage élaboré. La façade est percée d'ouvertures en bandeau aux encadrements en béton. L'entrée principale se situe à l'intersection de l'avenue et de la rue du Général Roques et se caractérise par la forme arrondie de sa façade, accompagnée par les ferronneries rondes de sa porte d'entrée vitrée accessible par une volée de trois marches et surmontée d'un auvent en béton. L'ensemble est représentatif de l'architecture scolaire des années 1930 d'inspiration Art déco et la revue « La technique des travaux » lui accorde un long article en août 1934. Il a subi des agrandissements et modifications en 1955 et 1985, comprenant notamment une surélévation du corps principal. |
| BP | 56 rue de Passy | Hôtel particulier<br>La forme de cette parcelle en L est issue du parcellaire de l'ancien village de Passy. Le premier immeuble sur rue est réalisé en 1852. C'est à partir de 1880 et 1881 qu'une vaste opération de densification de l'ancien jardin est effectuée par l'architecte Casimir-Adolphe Conin (1862-1939). À cette période, cet architecte réalise un immeuble sur les anciennes dépendances, un bâtiment à vocation locative et enfin un hôtel particulier avec des écuries. Les communs comprennent alors des écuries en fond de parcelle, des remises, une sellerie avec chambres de cocher, ainsi qu'une chambre à fourrage. Les travaux sont achevés avant 1890. L'hôtel est composé d'un niveau de caves, d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré, et d'un autre étage sous comble. Élevées sur un soubassement en meulière, les façades alternent les matériaux tels que la brique et la pierre. À noter, les riches moulurations intérieures, très ornées dans un style orientalisant. |
| BP | 12 rue de Passy<br>4/6 rue Gavarni | Immeuble de rapport de style Restauration en pierre de taille avec chaînage d'angle témoin du Vieux village de Passy. La façade sobre, percée de baies régulières, est surmontée d'une corniche à modillons. Les étages sont séparés par un sobre bandeau courant tout le long des façades. |
| BP | 1 place de Passy<br>67 rue de Passy | Immeuble de rapport d'époque Louis-Philippe de trois étages carrés. Façades composées symétriquement présentant sept travées sur la rue de Passy et trois travées sur la place de Passy. Décoration de pilastres, de chaînes de refends, de frontons au-dessus des baies. Immeuble représentatif de l'urbanisation du village de Passy avant l'annexion à Paris en 1860. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 rue du Pasteur Marc Boegner<br>46 rue Scheffer | Hôtel particulier Choqueville réalisé en 1877-1878 par l'architecte Alfred Feine dans le goût néo-Louis XIII caractéristique de la période. Jardin et dépendances. |
| BP | 25 avenue Paul Doumer<br>10 rue Scheffer | Immeuble d'habitation réalisé en 1960 par les architectes Roger Anger et Pierre Puccinelli avec l'Œuf centre d'études. L'angle du bâtiment est traité au moyen d'un fractionnement du volume, dans la première manière de l'agence Anger-Puccinelli. Le hall, conçu par l'Oeuf, est un chef-d'oeuvre du genre, avec un tableau cinétique composé de petites pièces de bois et des fausses colonnes destinées à masquer les véritables points porteurs, qui sont néanmoins revêtus de marbre. Il s'agit de l'une des réalisations majeures d'Anger-Puccinelli qui manifeste leur rejet du dogme fonctionnaliste tel qu'il se présentait dans les années 50 et leur effort d'invention formelle et de fantaisie en relation avec l'art cinétique. Elle anticipe sur les réalisations de l'architecture parisienne des décennies suivantes. |
| BP | 75 à 81 avenue Paul Doumer<br>2 place Possoz | Immeuble d'angle de style éclectique construit par l'architecte Armand Sibien en 1913 pour la compagnie d'assurance La France. Sa densité exceptionnelle, avec un double comble, constitue une bonne illustration des possibilités offertes par l'application du règlement de 1902. Une galerie soutenue par de puissantes consoles et couverte d'une terrasse court tout au long des deux derniers étages. Il constitue un repère important et de qualité dans le paysage urbain. |
| BP | 1 avenue Paul Doumer<br>39 rue Benjamin Franklin | Immeuble d'habitation construit pour Mme Cierplikowski par les architectes Jean Fidler et B. Lochak entre 1935 et 1937. Cet édifice est une prouesse technique. Entièrement conçus au moyen d'une ossature béton, les deux derniers étages sont occupés par un hôtel particulier qui fera l'objet d'une publication en 1937 dans la revue Art et Décoration. La dernière dalle de béton est incrustée de pavés de verre. Le plan des étages, montre deux grands appartements par niveau. Les planchers sont doublés et dotés d'un système de chauffage par le sol spécialement conçu. Le hall monumental, dont les murs sont lambrissés de contreplaqué, se développe sur deux niveaux. Il ouvre sur la voie publique par une porte en aluminium. Cette réalisation extrêmement soignée jusque dans ses détails (verres courbes, ferronneries...) constitue l'un des meilleurs exemples de l'architecture de luxe des années 30 et l'une des grandes réussites de Jean Fidler. Contemporaine de la reconstruction du Palais du Trocadéro en 1937, elle revêt une très grande importance dans le paysage de la Butte Chaillot. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 42 à 44b rue Paul Valéry | Immeuble de rapport construit par l'architecte P. Ponsard en 1910. Façade en pierre de taille présentant un décor inspiré notamment par l'Art Nouveau très chargé (statues d'enfants assis aux angles des balcons de pierre de l'étage noble, consoles monumentales à motifs de pommes de pins, garde-corps en fonte Art Nouveau, bow-windows en pierre surmontés de loggias). |
| BP | 37b rue Paul Valéry angle 1 rue Léonard de Vinci | Hôtel particulier d'angle élevé par l'architecte Jacques Hermant en 1903 et abritant l'ambassade du Congo. Portail monumental en pierre sur la rue Paul Valéry. Important décor de refends et de courses. Les fenêtres du premier étage sont en plein cintre et ornées de clefs. Leurs appuis sont à balustres en pierre. |
| BP | 66 rue Pergolèse | Ambassade délégation - Hôtel particulier<br>Construit en 1908 à l'emplacement d'une carrosserie, cet hôtel est élevé sur un soubassement percé de soupiraux, un rez-de-chaussée à lignes de refend, deux étages carrés, un étage attique avec balcon en enfilade, et un autre sous comble percé de lucarnes. Sa façade de trois travées est axée sur une porte cochère cintrée à double battant. À l'origine, ses menuiseries étaient ornées de têtes de lion et de figures de pégases ; seuls ces derniers ont été conservés. Les autres travées du rez-de-chaussée sont percées de baies cintrées, constituées de fenêtres et d'une porte de service. L'une d'elles est dotée d'une petite porte. Les deux étages supérieurs sont agencés par des pilastres à refend, une corniche et un larmier filant à denticules. Les baies du premier étage en plein cintre sont dotées de balustrades et de clés sculptées. Elles sont flanquées de consoles avec drapés sculptées qui servent à maintenir les balcons du niveau supérieur. Les baies de l'étage supérieur sont encadrées de pilastres et de chambranles avec guirlandes végétales. Les balcons sont ici protégés par des garde-corps en fer forgé. La façade sur cour est prolongée par une aile en retour. Ces élévations tranchent avec la façade sur rue en pierre de taille, par leur appareillage en briques rouge et blanche. Cet hôtel accueille la délégation du Québec depuis 1965. |
| BP | 14 avenue Perrichont | Immeuble de rapport construit par l'architecte Deneu de Montbrun en 1911. Les fontes des balcons ont été réalisées par la fonderie de Saint-Dizier à laquelle Hector Guimard avait confié le soin d'exécuter ses dessins. Le classicisme de la façade, ordonnée symétriquement autour d'un puissant bow-window central en pierre et un balcon filant à balustres au second étage, rencontre le style plus délié des fontes Art Nouveau de Guimard. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 avenue Perrichont | Immeuble de rapport réalisé par l'architecte Joachim Richard en 1907. Sa façade combinant la céramique sur des thèmes végétaux et les briques polychromes est un bon exemple du goût décoratif des architectes au début du XXe siècle. La plaque du numéro de rue a été dessinée par Guimard. Les linteaux en grès flammé sont de Gentil et Bourdet et prennent des formes trilobées ou en anse de panier. L'emploi du béton (Joachim Richard est un élève de d'Anatole de Baudot) a permis ici de désaxer la porte d'entrée par rapport aux étages. |
| BP | 14 rue Pétrarque<br>12 rue du Commandant-Schloesing | Immeuble de rapport construit vers 1910 par les architectes Albert et Maurice Turin en pierre de taille. Les loggias du quatrième étage sont décorées de mosaïques. |
| BP | 10 avenue Pierre Ier de Serbie | Palais Galliera construit par l'architecte et Grand Prix de Rome Léon Ginain entre 1878 et 1894 pour la duchesse d'origine Gênoise Maria Ferrari de Galliera afin d'y abriter sa collection d'art et de la montrer au public. L'édifice a été conçu par Ginain sur des modèles de la Renaissance française et italienne. Des portiques à colonnades, sur un plan semi-circulaire, s'étendent devant un bâtiment rectangulaire sans étage, percé de baies arrondies qui monopolisent la surface des façades. Les galeries à colonnes encadrent la cour et se détachent sur le jardin. Le pavillon central forme un portique monté sur colonnades en ses ailes latérales. Sa façade, parée de massives colonnes à bossages et de trois grandes arcades, plante dans le square un décor sculpté par Chapu, Thomas et Cavelier, représentant respectivement la peinture, l'architecture et la sculpture. Le bâtiment est exemplaire du style Beaux-Arts en vogue à la fin du XIXe siècle. Légué à la Ville de Paris avec le jardin, le palais abrite depuis 1978 le musée de la mode et du costume de la Ville de Paris. |
| BP | 25 avenue Pierre Ier de Serbie | Immeuble de rapport construit par l'architecte Louis Brachet dans un style Art Déco. Elève de Genuys à l'Ecole des Arts Décoratifs, Brachet participe au Village français de l'Exposition de 1925. Architecte de la Compagnie du Paris-Orléans, il a construit plusieurs gares et les plans de six stations hydro-électriques. Façade à composition monumentale distribuée autour d'un avant-corps central comprenant trois travées et ornée de sculptures très expressives (aigles, têtes de personnages). Garde-corps Art Déco. |
| BP | 12 avenue Pierre Ier de Serbie<br>rue Galliéra<br>rue Freycinet<br>14 rue Goethe | Immeuble construit en 1880-1881 par François Dainville pour la compagnie d'assurance La Nationale. Il compte parmi les premiers exemples d'immeubles édifiés pour asseoir la garantie des assurés. Situé à proximité du Palais Galliera. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 1t rue de Pomereu<br>134 rue de Longchamp | Hôtel particulier construit pour lui-même en 1892-1893 par l'architecte Anatole de Baudot, l'un des meilleurs disciples de Viollet-le-Duc. "Il s'agit de l'une des premières tentatives d'usage du béton armé, essai timide dissimulé sous une façade de pierre de taille de style cottage médiéval. Derrière, les planchers sont pourtant en dalles de ciment, tandis que les toitures carénées sont aussi en coque de ciment, couvertes par précaution d'ardoises." Si la façade est d'allure sobre, elle comporte plusieurs éléments de style néo-médiéval : porte à pentures, sculptures et cabochons de grès. |
| BP | 51b à 53 rue de la Pompe | Chapelle du Coeur-Immaculé-de-Marie construite en 1898 par Louis Trinquesse pour les Carmes, trois ans avant leur expulsion. Repris par la société hospitalière de San-Salvador, le couvent-hôpital est maintenant le collège espagnol. Les fenêtres de ce vaste édifice néo-roman s'ornent de vitraux de Mauméjean et éclairent les peintures murales. Lucien Jonas a évoqué en 1944 le cycle de la Vierge sur les murs de la nef et du transept. |
| BP | 106 rue de la Pompe<br>103 rue de Longchamp<br>46 avenue Georges Mandel | Lycée Janson-de-Sailly construit entre 1881 et 1883 par l'architecte Charles-Jean Laisné, deuxième Grand Prix de Rome en 1844. Le terrain fut acheté à un maraîcher et la première pierre fût posée le 15 octobre 1881 par Jules Ferry en présence de Victor Hugo. L'ensemble occupe 33 000 m². La façade rue de la Pompe est ornée de bustes d'hommes célèbres, tels que Hugo, Chateaubriand, Molière, Descartes... |
| BP | 55 à 67 rue de la Pompe<br>107-109, 112 rue de la Tour | Ensemble cohérent de "maisons de faubourg" de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, vestige d'un ancien noyau de village, à proximité immédiate de la mairie de l'arrondissement et de l'avenue Henri-Martin. |
| BP | 31 rue de la Pompe<br>24-34 boulevard Emile Augier | Ecole Gerson, ancien externat du lycée Janson-de-Sailly. Elle possède une chapelle construite en 1895 par les architectes Léon Salleron et Eugène Homberg avec une belle charpente avec tirants de fer constituant un exemple remarquable d'architecture ecclésiastique rationaliste. Elle a conservé son mobilier d'origine ainsi que ses vitraux et il est possible que les décors muraux subsistent sous les couches de peinture plus récentes. Maison figurant au procès-verbal de la commission du Vieux Paris, séance du 1er juillet 2003. Sur le boulevard Auger un clocheton orné d'une pendule, des hangars, une marquise et une galerie couvertes en fer et verre de la fin du XIXe siècle. |
| BP | 64 rue de la Pompe angle rue de la Tour | Immeuble de rapport situé à l'angle des rues de la Pompe et de La Tour présentant des façades et un pan coupé composés de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Lambrequins conservés au tympan des fenêtres cintrées. Immeuble particulièrement bien |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | conservé dans son contexte et caractéristique de l'habitat de la petite bourgeoisie de l'ancien village de Passy au XIXe siècle. |
| BP | 9 place de la Porte de Passy<br>3 avenue du Maréchal Franchet d'Esperey | Immeuble d'habitation construit pour le banquier Maurice Lange entre 1929 et 1932 par Auguste Perret. Abusivement qualifié d'hôtel particulier dès sa publication dans L'Architecture d'aujourd'hui en 1932, il s'agit en réalité d'un luxueux immeuble d'habitation. L'appartement de Maurice Lange se trouvait en duplex aux deuxième et troisième étages. Cet édifice, sous son apparente simplicité, constitue une excellente déclinaison des préceptes d'architecture d'Auguste Perret. Il reprend presque exactement le principe de construction à ossature béton et la composition des façades de l'immeuble de la rue Raynouard, dont il est le contemporain. Le revêtement est cependant en pierre et non en dalles de béton. |
| BP | 122 à 126 boulevard Murat<br>4 à 6 av Marcel Doret<br>2 ; 6 à 16 avenue Dode de la Brunerie<br>104 av Georges Lafont<br>5 place de la Porte de Saint-Cloud | Ensemble immobilier ILM<br>Cet ensemble d'immeubles à loyer modéré (ILM) a été construit par les architectes Pierre (1878-1927) et Louis Guidetti (1881-/) entre 1923 et 1927 pour la régie immobilière de la ville de Paris (RIVP). Première société d'économie mixte à participation municipale, elle est créée en 1923 sous l'impulsion d'un groupement de banques, d'industriels et de financiers. Louis Guidetti est distingué par plusieurs médailles, dont celle de la Société centrale des architectes en 1899. Il collabore avec son frère ingénieur, Pierre, avec lequel il remporte le concours de la porte de Saint-Cloud, lancé par la RIVP en 1923 pour l'aménagement d'une nouvelle typologie d'immeubles, les ILM, aux portes de Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud et Orléans. Les huit bâtiments composent un îlot semi ouvert dont le front urbain est affirmé par l'alternance des immeubles à l'alignement, des clôtures murs bahut et grille originelles d'influence Art-Déco ouvrant des vues sur les jardins, et des 2 pavillons de gardiens en léger retrait. Leur forme plus ou moins en U ou délimite en plan masse des jardins reliés par des allées les uns avec les autres. Cette forme urbaine, spécifique des ensembles construits sur la vaste zone aménagée de l'ancien système de fortification de Thiers, ménage la résidentialisation de chaque immeuble autour de sa cour jardin ; organise une gradation entre l'espace public de la rue, l'espace collectif des jardins et allées et l'espace privé des immeubles ; relie les espaces et immeubles entre eux. Les façades en brique des immeubles de 6 étages carrés plus deux en couronnement sur rez-de-chaussée en béton sont scandées par des travées en encorbellement et travées |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'angle en béton. Les modénatures rappellent discrètement le style Art déco naissant, par leurs formes géométriques et les décors de mosaïques dans les parties hautes. Les deux pans coupés sur la porte de Saint-Cloud sont ornés d'un fronton à redans d'influence régionaliste. |
| BP | 1 place de la Porte Molitor<br>2 à 8 rue Meryon<br>32 à 36 boulevard Murat<br>23 à 29 avenue du Général Sarrail | Lycée – . Protection pour motifs historique, architectural et culturel.<br>La construction d'un lycée de filles sur la ceinture verte du sud-ouest parisien est confiée en 1935 par le ministère de l'Éducation nationale à l'architecte Gabriel Héraud (1866-1941). Élève de Vaudremer, Héraud remporte le second Prix de Rome en 1894 pour « la construction d'une école centrale des Arts et Manufactures dans la capitale d'un grand pays ». Il assure plusieurs charges notables durant sa carrière, telles que la présidence, entre 1912 et 1919, de la société des architectes diplômés par le gouvernement ou l'inspection des travaux du grand Palais. Le projet répond à plusieurs nécessités inhérentes à la période de l'entre-deux-guerres : assurer l'accueil des jeunes filles dans l'enseignement secondaire dont le nombre croît depuis que le baccalauréat leur est accessible (1924) gratuitement (1930), poursuivre l'urbanisation autour des portes de Saint-Cloud et Molitor démarrée en 1925 et accessoirement contribuer à résorber le chômage en multipliant les chantiers de construction (plan Marquet). Le programme est strictement encadré par les règlements sur l'architecture scolaire en vigueur depuis la fin du XIXe siècle, auxquels s'intègre la pensée rationaliste formulée par la Commission des bâtiments des lycées et collèges en matière d'hygiène, de confort et de surveillance des élèves. Le terrain exigu en forme de trapèze affecté au lycée Jean de la Fontaine, enclavé par quatre voies, dicte le choix d'un plan de masse fermé. Les volumes se développent en élévation pour libérer la vaste cour intérieure que le règlement exige. Cette typologie du lycée-îlot clos sur lui-même est une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | continuité de la période précédente, qui tend ici à s'estomper avec la réduction du bâtiment méridional. Ce dernier ne compte à l'origine qu'un seul étage, alors que les trois autres corps de bâtiments en ont six, disposés en gradin sur les trois derniers niveaux. Au nord, les angles à pan coupé multiplient les perspectives et la luminosité. Le front nord-est, qui dispose d'une plus large amplitude, sert de support à une horloge Lepaute logée dans une sculpture d'Henri Bouchard. La structure en béton armé est dissimulée par un appareillage en pierre qui incarne la noblesse de la fonction éducative. Le béton n'est employé que pour ses capacités techniques, qui rendent notamment possible le percement de larges ouvertures. Les façades sur rue sont habillées en rez-de-chaussée de pierre d'Euville et de pierre de Villiers-Adam aux étages supérieurs. La pierre de Sémont est mise en œuvre sur les élévations donnant sur la cour. L'appareillage et la modénature soignée contrebalancent l'allure massive des bâtiments. L'ordre colossal des pilastres ancre solidement les quatre premiers niveaux. Le rez-de-chaussée surélevé et ajouré de baies cintrées accentue la noblesse de l'architecture. La façade symétrique et ordonnancée de la place est précédée d'une cour anglaise protégée par une grille. L'entrée principale des élèves s'effectue par trois portes encadrées de pilastres et surmontées d'une corniche. Les grilles et portes en fer forgé sont l'œuvre du maître ferronnier Edgar Brandt (1880-1960). La partie sommitale de la façade est dominée par un toit à pans brisés et vitrés, qui permet l'éclairage zénithal des salles de dessin. En 2002, l'architecte Jacques Lucan (né en 1947) surélève d'un étage le corps de bâtiment méridional. La structure en verre et acier composée d'une série de portiques fait écho à la trame des arcades inférieures. Le lycée Jean de la Fontaine reçoit en 2021 le label « Architecture contemporaine remarquable », qui reconnaît dans le plan de masse fermé, la monumentalité et la noblesse de son architecture, l'incarnation d'un repère symbolique de l'instruction républicaine durant l'entre-deux-guerres. Il s'agit de l'un des trois lycées pour filles construits à cette même période, et qui fait pendant, par son architecture et son emplacement, au lycée pour garçons Claude Bernard. |
| BP | 9 à 9b rue de Presbourg<br>1 rue Lauriston<br>4 avenue Kléber | Ancien Hôtel Mercédès édifié par l'architecte Georges Chedanne en 1902. Immeuble exceptionnel par sa recherche plastique, ses dimensions, le renom de son architecte. Sa façade ondulante, proche de l'Art Nouveau, est animée de sculptures en hommage à l'automobile (décors de Paul Gascq, Edgar Boutry, François Sicard). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 116 avenue du Président Kennedy | Maison de la Radio réalisée par l'architecte Henri Bernard, projetée en 1952 et réalisée de 1955 à 1962. Elle se compose d'une rotonde métallisée de 160 mètres de diamètres au centre de laquelle se dresse une tour rectangulaire de 65 mètres. Les trois couronnes concentriques reflètent l'organisation de la chaîne de production : les programmes sont conçus dans la couronne extérieure (1000 bureaux), réalisés dans la couronne médiane (20 studios) , ils sont diffusés dans la couronne intérieure et stockés et archivés dans la tour centrale. L'isolation phonique a été particulièrement étudiée. L'habillage extérieur est fait de panneaux d'aluminium. 3 500 personnes y travaillent, dont deux orchestres et deux choeurs. Elle se situe à l'emplacement de l'ancienne usine à gaz d'Auteuil où Mallet-Stevens avait imaginé un stade de 100 000 places. |
| BP | 76 à 104 avenue du Président Kennedy<br>1 à 7 avenue de Lamballe<br>2 à 14 rue du Docteur Germain See<br>11 à 23 avenue du Général Mangin<br>1 place de Bolivie | Ensemble immobilier<br>L'immeuble le « Passy-Kennedy » est réalisé entre 1969 et 1979, pour la société promotrice Manéra, sur un terrain occupé jusqu'en 1968 par des ateliers de Peugeot. Son architecte André Remondet (1908-1998), prix de Rome en 1936, est particulièrement actif après la Seconde Guerre mondiale dans la réalisation de logements de masse. La réalisation du « Passy–Kennedy » prendra dix ans à l'architecte, dont le premier projet de 1969 composé d'une imposante tour, effraie les élus du 16e arrondissement. Le nouveau projet, réalisé dans un style moderniste, propose un programme de logements, de commerce et de bureaux. Il est formé d'un volume bas, ouvrant sur la Seine, et d'un volume haut, au nord, dont la hauteur augmente progressivement vers la rue du Docteur Germain Sée. De forme elliptique, le bâtiment répond aux courbes de la Maison de la radio, construite en 1963, et permet de ménager des espaces plantés au centre de la parcelle. Les façades du rez-de-chaussée et du premier étage forment un socle en pierre de Bourgogne. La façade des étages supérieurs est réalisée en marbre blanc, rythmée par des baies et loggias en bandeau dont les dimensions varient afin d'animer l'ensemble. En 2012, une importante opération de rénovation est menée, principalement sur les intérieurs. |
| BP | 18 avenue du Président Wilson<br>7 rue de Longchamp | Immeuble de rapport construit par l'architecte Henri Tauzin en 1913 annonçant déjà l'Art Déco (gardes corps en fer forgé, les consoles du premier étage soutenant le bow-window ornées de visages sculptés). La composition de la façade en pierre de taille est fortement marquée par le large bow-window qui s'élève sur deux étages. Sur la rue de Longchamp (n°7), |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | la façade est plus sobre et marquée par l'opposition vide-plein, entre travée latérale bombée saillante à laquelle répond l'autre travée latérale rentrante. Tauzin est également l'auteur avec L.-H. Boileau de l'hôtel Lutétia en 1910. |
| BP | 1b rue Raffet | Pavillon à pans de bois percé de grandes baies vitrées sur une cour arborée abritant l'ancien atelier du sculpteur Maurice Calka. |
| BP | 3 à 7 rue Raffet | Immeubles de rapport en brique et pierre de taille construits par l'architecte Charles Plumet en 1929. Très belles portes conservées de style Art Déco. |
| BP | 16 rue Raffet<br>40 rue Jasmin | Immeuble d'habitation<br>Construit en 1929 par l'architecte Antoine Morosoli (/-/), à l'emplacement d'un ancien hôtel particulier, cet immeuble est caractéristique de l'architecture paquebot avec ses formes courbes, sa massivité, ses larges terrasses et oculus. Édifié sur un soubassement, il se compose d'un rez-de-chaussée entresolé, de cinq étages carrés et d'un dernier sous comble. La façade en béton, revêtue de plaques de béton teinté en rose dans la masse, est percée de baies à linteaux droits et en plein cintre. La massivité de l'édifice est exprimée par un angle traité en une large courbe au-dessus de l'entresol, accentuée par la contrecourbe dessinée aux deux niveaux inférieurs. Au premier étage, une terrasse filante sur huit travées relie les quatre travées de baies de l'angle avec les bow-windows qui les encadrent. En dessous, des colonnettes engagées s'élèvent jusqu'à la terrasse. Elles encadrent une entrée donnant sur un porche fermé par des grilles Art déco. Ce vestibule semi-fermé permet d'accéder à l'immeuble via une volée de marches qui mènent à la porte d'accès à l'immeuble. Une frise en mosaïques à motifs géométriques bleue et jaune orne la partie supérieure. La façade rue Jasmin accueille deux larges portes en plein cintre, dont l'une, permettant d'accéder à un garage, a perdu une partie de sa menuiserie en fer forgé. |
| BP | 31 rue Raffet | Immeuble de rapport avec cour ouverte sur la rue Raffet. Caractéristique du style Art Déco, le bâtiment a été construit dans les années 1930 par Germain Dorel, architecte de la Cité 212, ensemble d'HBM construit entre 1932 et 1936 au Blanc-Mesnil. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 69 à 71 rue du Ranelagh | Lycée Molière construit par l'architecte Joseph Vaudremer en 1886-1888. Il s'agit en fait du troisième lycée pour jeunes filles construit à Paris. L'originalité de Vaudremer est ici manifeste et ses contemporains ont d'ailleurs souligné la supériorité que le lycée Molière a pu tirer de sa sobriété décorative. L'édifice est construit en brique de Chartres, matériau économique, la pierre ne servant qu'à renforcer la structure (soubassement, chaînes d'angle). Les assises de brique rouge horizontales et le décor polychromes des chêneaux animent l'ensemble. Les baies sont caractéristiques de l'écriture rationnaliste : leur couvrement en arc segmentaire est souligné par un jeu de briques polychromes. L'architecture gaie et colorée du lycée Molière se caractérise par l'abandon total des motifs néo-gothiques, pléthoriques à Racine et encore nombreux à Buffon. Vaudremer emploie ici un vocabulaire tout différent de celui de ses lycées pour garçons en optant pour une esthétique libérée de tout souci historiciste et qui repose uniquement sur le jeu des couleurs et des matériaux, des creux et des pleins. |
| BP | 90 rue du Ranelagh | Hôtel particulier construit par l'architecte Léon Salvan en 1883 dans le goût du XVIIIe siècle. La façade blanche est relativement sobre : les angles sont soulignés de refends et les baies présentent des agrafes. |
| BP | 92 à 94 rue du Ranelagh | Hôtel particulier construit par l'architecte Auguste Duvert en 1885 pour le comte de Caix de Saint-Aymour, collectionneur d'art médiéval. Ce petit castel de style néo-Louis XIII avec son pavillon carré en brique rouge et chaînons de pierre, sa tourelle orthogonale en poivrière, ses fenêtres à meneaux et gargouilles, fait partie des plus belles villas de la "première génération" construites dans cette partie de la rue du Ranelagh. La façade de l'hôtel particulier du n°92, animée de bandeaux de briques polychromes et dont la corniche est soulignée par une série de besants en céramique, est en harmonie avec celle du n°94. |
| BP | 96 à 96b rue du Ranelagh | Hôtel particulier construit par l'architecte A. de Chièvres en 1886. Très représentatif par son style, il fait partie d'une série édifiée par le même architecte à l'occasion du lotissement du Ranelagh (cf. 117; 123 rue du Ranelagh par exemple ou encore d'un type très proche les n°111-115 par l'architecte Ernest Thu). |
| BP | 101b rue du Ranelagh<br>1b avenue des Châlets | Hôtel particulier en brique et pierre construit en 1889 par l'architecte Léon Salvan dans le goût néo-Renaissance. Il est situé à l'entrée de l'avenue des Châlets. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 40 rue du Ranelagh<br>24 bis rue de Boulainvilliers | Chalet en briques polychromes et couverture d'ardoise dans le goût régionaliste et pittoresque de la fin du XIXe siècle. La toiture comporte un gâble en charpente en bois peinte en blanc et finement découpée. Ce type peut-être rapproché du chalet russe de la Villa Beauséjour (Camille Lasnier, arch. 1891) ou encore du pavillon des Eaux et Fôrets de l'Exposition Universelle de 1889 (Lucien Leblanc, arch.) |
| BP | 32 à 32 bis avenue Raphaël | Ambassade - Hôtel particulier<br>Construit en 1878, cet hôtel particulier accueille depuis 1937 l'Ambassade d'Afghanistan. Il s'agit de l'un des derniers hôtels de cet îlot, donnant sur l'avenue, qui formait anciennement un ensemble cohérent avec le n°30. D'inspiration classique et de plan carré, le bâtiment offre une allure assez massive. Élevée de quatre étages derrière un jardinet protégé par une grille, la façade principale compte six travées. Elle se compose d'un soubassement avec soupiraux, d'un rez-de-chaussée à refends, de deux étages et d'un niveau lambrissé. Les travées, délimitées par des pilastres à bossages, sont couronnées de lucarnes cintrées ornées de volutes. L'accent est mis sur les deux travées centrales, encadrées de pilastres qui s'élèvent jusqu'au niveau lambrissé et surmontées de bas-reliefs de style néoclassique illustrant une bacchanale d'enfants chassant le sanglier et tenant des grappes de raisins. La verticalité est accentuée par les colonnes ioniques. Accolée au °30, une extension d'un étage permet de relier les deux bâtiments. Le rez-de-chaussée est percé par un porche et les baies du premier étage avec balustres, côté rue, sont également flanquées de colonnes. |
| BP | 2 avenue Raphaël<br>1 boulevard Suchet | Hôtel particulier de la Belle-Epoque en pierre de taille s'inspirant librement du vocabulaire architectural du XVIIIe siècle. Hôtel implanté à l'angle de deux rues, sur un jardin arboré. Baies cintrées et porte ornées de mascarons. Actuellement représentation diplomatique. |
| BP | 61 à 63 avenue Raymond Poincaré | Immeuble de rapport de style Art Déco construit par l'architecte Bertrand en 1928. Son aspect est monumental, avec un haut portail central surmonté d'un bas-relief de Macrou figurant une exaltation du travail sous l'égide d'une figure symbolique écartant ses bras protecteurs. Deux aigles hiératiques encadrent la composition. Des boutiques en mosaïques rouges comblent le rez-de-chaussée et enjambent une entrée couverte, où alternent de gros piliers orthogonaux et des bacs à sable en mosaïque turquoise et or. A l'autre extrémité s'ouvre une cour intérieure, coincée dans un étau de façades ceinturées jusqu'au premier étage de mosaïques diaprées. Un dégradé de vitraux fait vis-à-vis, de part et d'autre de l'entrée sur cour. Vitraux Art |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Déco dans les escaliers, murs de la cour revêtus d'un beau décor en carreaux de grès cérame. |
| BP | 67 avenue Raymond Poincaré | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Plumet en 1895 contemporain de l'apparition de l'art nouveau dans l'architecture parisienne. Au rez-de-chaussée, un portail en bois et pâte de verre à motifs floraux pastels semble être épinglé à la façade par deux reines-marguerites sculptées. La pierre, choisie pour les deux premiers niveaux, se poursuit en briquetage rouge et bleu jusqu'aux combles aigus. Le deuxième étage se ceinture d'un balcon, tandis qu'au quatrième, une loggia centrale semble trôner sur sa console. La façade est d'ailleurs elle-même encadrée par deux tubulures de loggias latérales à colonnettes. Le thème récurrent de la reine-marguerite apparaît jusque sur les balcons. "Façade de pierre et de brique rouge rehaussée de bleu sobrement animée de bow-windows et d'un léger décor de reines-marguerites qui viennent se glisser sur les vitraux de la porte d'entrée". |
| BP | 29 à 33 rue Raynouard<br>14 à 20 avenue Marcel Proust<br>19 à 21 avenue du Parc de Passy | Ensemble immobilier immeuble d'habitation<br>Le groupe d'habitation sis aux n° 29 à 33 de la rue Raynouard est construit par les architectes Georges (1888-1946) et Louis Marnez (1856-1950) entre 1935 et 1938 pour le compte du groupe de compagnies d'assurance Soleil-Aigle dans le style Art déco. Il se situe sur les anciens terrains du domaine de Lamballe et de la propriété Delessert, entre la rue Raynouard et le quai de Passy, qui font l'objet à partir de 1930 de nombreuses opérations tournées vers l'immobilier du luxe. Haut de huit étages, l'ensemble est composé de deux grands bâtiments à cours intérieures fermées, accessibles par un corps central depuis la rue Raynouard. La différence d'altimétrie entre la rue Raynouard et l'avenue Marcel Proust, au sud du groupe d'habitation, est résorbée par une terrasse plantée au dernier étage côté avenue, ménageant ainsi un retrait et respectant les gabarits imposés par le règlement de voirie de 1902. Le toit de l'immeuble inférieur sert de terrasse et de jardin à l'immeuble de la rue Raynouard. L'aspect de cet ensemble formant le socle du groupe d'habitation est très proche de celui de l'opération du 19 rue Raynouard menée par Léon Nafilyan en 1933, témoignant d'un souci de cohérence urbaine. La composition des façades de l'immeuble est simple, rythmée par des ressauts et des modénatures formées |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'une suite de petits tronçons de figures géométriques. Ce classicisme épuré rattache cet immeuble au mouvement Art déco, de même que les balcons en fonte aux dessins géométriques. |
| BP | 21 à 25 rue Raynouard<br>20 avenue du Parc de Passy | Immeuble de rapport construit par l'architecte Léon Nafilyan en 1933 composé de 76 appartements de luxe. La façade est rythmée par une série de bow-windows à pans coupés reliés entre eux, au cinquième étage, par des balcons. Composition monumentale dans le goût de l'architecture transatlantique des années trente qui se distingue par le soubassement de quinze mètres de haut s'étendant au pied de la colline et dans lequel l'architecte a logé les chambres de bonnes, les garages et les caves. |
| BP | 13 à 17 rue Raynouard<br>4-6 rue Charles Dickens | Ensemble d'habitation à caractère monumental construit par les architectes M. Julien et L. Duhayon en 1931. Sa façade sur rue est assez classique, avec cependant la présence de balcons ouverts que l'on retrouve sur la façade sur jardin, qui anticipe sur l'architecture de l'après-guerre. Il se distingue surtout par le parti tiré de la déclivité du terrain et propose un important jardin panoramique à l'arrière donnant sur la Seine en contrebas. Perspective remarquable sur cet ensemble depuis l'avenue Fremier (18 mètres en contrebas). |
| BP | 92 rue Raynouard<br>Villa Raynouard | Face à la maison de la Radio, un petit ensemble "faubourien" de grande qualité et organisé autour d'un vaste espace vert très visible depuis la rue. |
| BP | 40 à 42 rue Ribera | Immeuble de rapport construit par l'architecte Jean-Marie Boussard en 1894. L'une des réalisations les plus connues et publiées de cet architecte représentatif du renouveau décoratif en architecture préludant à l'Art Nouveau. |
| BP | 41 à 45 rue Ribera | Immeubles de rapport construits par l'architecte Jean-Marie Boussard en 1894. Au n°45 pastiche des Chevaux du Soleil de l'Hôtel de Rohan. Parmi les réalisations les plus connues et publiées de cet architecte représentatif du renouveau décoratif en architecture préludant à l'Art Nouveau. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Robert Turquan | Hôtel particulier construit par l'architecte Jean-Marie Brossard en 1923. |
| BP | 1 à 3 place Rodi<br>15 à 23 ; 28 avenue du Recteur Poincaré<br>7 avenue du Général Dubail<br>18 à 26 avenue Léopold II<br>2 à 6 avenue Émile Bergerat | Immeuble d'habitation<br>Les deux bâtiments de logements sont réalisés en 1954 par l'architecte André Croizé (1897-1984), qui s'est principalement illustré lors de la Reconstruction d'après-guerre, ainsi que par une production foisonnante pour le compte de l'Office public d'habitations à loyer modéré (OPHLM). Il réalise quelques immeubles de standing dans le 16e arrondissement, notamment sur la place Rodin et sur la rue Théophile Gautier. Si les deux bâtiments situés aux n° 1 et 3 ont des dimensions assez différentes, ils emploient le même vocabulaire architectural qui permet de donner une cohérence à la place Rodin et d'affirmer le style de l'architecte. Ils présentent une façade sur la place composée d'un rez-de-chaussée vitré ponctué de poteaux et surmonté de six étages couronné par un toit-terrasse. L'îlot au n° 3 est composé de deux corps formant un ensemble, qui atteint dix étages au centre du bâtiment grâce à un système de gradins. L'architecte ménage ici deux entrées, une sur l'avenue Émile Bergerat, l'autre sur l'avenue du Recteur-Pointcarré. La structure en béton des édifices est recouverte d'un parement de pierre qui permet de faire le lien avec la tradition parisienne. Le traitement des angles arrondis, tout comme le dessin des balcons, témoignent d'une recherche esthétique poussée. Les deux bâtiments possèdent un garage en sous-sol, devenu nécessaire dans les programmes résidentiels face au développement de l'automobile. |
| BP | 2 place Rodin<br>2 avenue Théodore Rousseau<br>4 avenue du Général Dubail | Immeuble d'habitation -. Protection pour motifs culturel et architectural.<br>Ce bâtiment de logements est réalisé en 1952 par Jean Ginsberg (1905-1983), architecte actif entre les années 1930 à 1970, qui incarne la modernité d'après-guerre. La majorité de sa production parisienne est concentrée dans le 16e arrondissement où il excelle dans l'immeuble de logements de haut standing avec une attention particulière portée aux détails et au confort moderne. Comme pour d'autres projets, Ginsberg est ici à la fois maître d'œuvre et maître d'ouvrage. Ce projet appartient d'une série de quatre bâtiments que l'architecte publie en 1950 dans le n° 32 de la revue l'Architecture d'aujourd'hui.<br>Le bâtiment se compose d'un rez-de-chaussée, marqué sur la place par un volume circulaire abritant la loge du gardien. Sur l'avenue du Général-Dubail, un accès à un garage en sous-sol témoigne de l'importance de l'automobile durant les trente glorieuses. Le rez-de-chaussée est surmonté de huit étages, couvert par un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | toit-terrasse. Les deux derniers niveaux sont légèrement en retrait, bénéficiant ainsi d'une terrasse filante, et respectant le règlement provisoire en vigueur de 1950 à 1956. La structure est composée d'une ossature en béton armé, remplie par des briques creuses et recouverte d'un parement en pierre collé, conformément au cahier des charges du lotissement qui impose "un style Louis XIII". Sur la place, un système de loggias vient habiller la façade. Cette recherche plastique caractérise le travail de Ginsberg à cette période, qui s'intéresse particulièrement aux motifs de trame et de grille. |
| BP | 11 rue des Sablons | Ensemble d'ateliers d'artistes à structure en bois réalisés en 1909 par les architectes Louis-Albert et Alfred-Louis Courbarien. La porte d'entrée piétonne comporte un remarquable encadrement en céramique en grès bleu d'Emile Muller. |
| BP | 27 villa Saïd | Hôtel Bressy construit en 1927-1928 par Auguste Perret pour Madame F. Bressy. La composition de la façade principale, d'une symétrie absolue, reprend la partition traditionnelle de l'hôtel classique, où les étages sont différenciés et l'étage noble amplifié. La réunion des fenêtres du premier et du deuxième étage dans un même encadrement offre une nouvelle version de l'ordre colossal. Enfin, l'hôtel Bressy offre l'un des rares exemples de terrasse accessible et aménagée en jardin dans la série des maisons individuelles construites par les Perret entre 1920 et 1940. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 56 rue Saint-Didier<br>22 rue Mesnil | Hôtel particulier<br>Situé dans le quartier de la Porte-Dauphine, cet hôtel particulier est construit en 1876 à la demande d'Édouard Pasteur par un architecte inconnu, à l'emplacement d'un précédent hôtel du XIXe siècle. L'architecture se compose de quatre travées, disposées sur un soubassement, d'un rez-de-chaussée à bossage continu, d'un premier étage orné de frontons sur consoles, d'un second avec agrafes et guirlandes de fleurs, et d'un dernier niveau sous comble, éclairé par des lucarnes. En 1880, ce logis est agrandi par l'architecte Édouard Singery (/-/), qui ajoute une extension d'un niveau en léger retrait sur la droite, surélevée en 1889, puis en 1928. En dehors de la verrière avec ses vitraux, ces ajouts maintiennent une continuité avec les façades existantes. Le rez-de-chaussée à refends est protégé par une longue marquise et des garde-corps. En 1905, les terrains sont acquis par « une société immobilière et sportive » qui y entrepose deux serres horticoles provenant de l'Exposition universelle de 1900. Construites par l'architecte Charles Albert Gautier (1846-1915), elles étaient initialement flanquées, à la manière de chapelles, d'une succession de petites serres qui les contrebutaient, et dont les arcs latéraux encore visibles constituent le témoignage. En l'absence de ces soutiens, chaque ferme est ici maintenue à la naissance des arcs par des tirants en fer. Les tirants entrainent la construction d'un plancher en béton placé à mi-hauteur des serres. Amputées de deux travées pour être adaptées à la longueur du site - l'une à l'alignement, l'autre à l'arrière - entresolées, et couvertes de zinc, les anciennes serres reçoivent chacune deux courts de tennis superposés. La serre côté rue est désormais cachée par une façade-rideau qui offre une certaine stabilité. En 1930, les religieuses de Marie Immaculée achetèrent l'ensemble pour loger les sœurs et ouvrir un foyer de jeunes filles. Elles installèrent aussi une chapelle néo-romane à rez-de-chaussée du bâtiment arrière. Pour la parcelle au n° 50, l'entrée est composée d'une petite loge à refends. Sa porte d'entrée, flanquée de pilastres, est ornée d'une corniche à consoles. À l'angle de la rue Saint-Didier, le bâtiment en brique rouge servait d'écuries. Non loin, côté rue Mesnil, règne une petite maison à pans de bois colorés. Élevée d'un étage, la forme de sa toiture et l'esthétisme de ses façades font, d'une certaine façon, écho à l'architecture des villégiatures de la Belle Époque. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 65 rue Saint-Didier<br>36 rue des Belles Feuilles | Immeuble d'habitation et cinéma Victor Hugo construit en 1930-1931 par les architectes Jean Charavel et Marcel Melendès. L'immeuble, effilé sur une parcelle triangulaire, évoque un paquebot avec sa tourelle d'angle en proue et ses flancs travaillés en vagues. Le parti pris plastique est très représentatif de l'architecture des années 30 et du mouvement des Arts Décoratifs. La réalisation d'une salle de cinéma de 810 places, sur un terrain de 480m² représentait un défi technique surmonté grâce à une salle en contre-pente, qui permettait de rehausser l'écran et d'adoucir l'inclinaison du balcon. La salle a été détruite en 1986. Tenant compte de l'étroitesse de la parcelle, les appartements sont en duplex. Sur les façades, les grandes baies des "studios-ateliers" avec chambre en mezzanine répondent aux petites fenêtres des cuisines et salles de bains superposées. |
| BP | 39 rue Scheffer | Immeuble de rapport construit en 1911 par Ernest Herscher en modern'style. Construit en blondes pierres de taille et brique vieux rose, il offre des verticales scandées de bow-windows destinés à mettre en valeur les toitures s'épanouissant en ombelles. La prolifération de balcons et balconnets bombés donne une consistance presque malléable à cette façade ornée de guirlandes de feuillage finement sculptées, attribuées à Pierre Séguin (l'agence de l'architecte était située à rez-de-chaussée avec entrée privative). |
| BP | 55 rue Scheffer | Hôtel particulier de style Art Déco, présentant en façade d'importants vitraux du maître-verrier Louis Barillet conservés. L'immeuble d'origine date de 1891 et a été réalisé par l'architecte E. Barberot pour le compte du peintre Guillain. En 1930, l'hôtel-atelier est modifié par l'architecte-décorateur René Herbst pour le compte de la princesse Aga Khan. Tant par la personnalité de l'architecte, co-fondateur de l'Union des Artistes Modernes, que par celle de son commanditaire, il constitue un remarquable exemple d'aménagement des luxueuses résidences de l'entre-deux-guerres. |
| BP | 51 à 57b rue Scheffer<br>2 Villa Scheffer | Bien que la cohérence du front bâti soit interrompue au droit d'un immeuble récent (n°53), les constructions sont de bonne qualité et mitoyennes d'une zone de lotissement protégée par le plan local d'urbanisme. Le n° 51 marque l'entrée de la villa Scheffer, comme les maisons situées aux 57 et 57bis, il est l'oeuvre de l'architecte Albert Olezinski, successeur de l'architecte Auguste Tronquois, entre 1888 et 1891. |
| BP | 28 rue Scheffer<br>rue Pétrarque | Immeuble de standing réalisé par l'architecte Henri Sauvage en 1928. L'immeuble est composé en redan autour d'une cour ouverte sur rue selon un parti pris identique à celui utilisé par Perret rue Franklin de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | retournement de la courette intérieure sur la rue. Cette retraite est ceinturée par une marquise en béton translucide qui coiffe les entrées, aussi atypique dans l'écriture de Sauvage que les massives balustrades en pierre des balcons, ajourées de ferronneries Art Déco. |
| BP | 38 rue Singer<br>13 rue Talma | Bureau central des Postes construit en 1931 à l'angle de deux rues par l'architecte Paul Bessine. Elève de Guadet et de Paulin à l'école des Beaux-Arts, Bessine est, avec Le Coeur et Guadet, l'un des concepteurs officiels des bureaux ou "Hôtels des Postes". L'ossature est en ciment armé, délimitant une trame régulière dont les piliers en façade sont décorés de céramique. Le remplissage est en brique, avec de grandes fenêtres aux huisseries métalliques régulièrement dessinées. La qualité du dessin de cet équipement imposant peut être rapprochée de celle de l'Hôtel des Postes de Neuilly, 70 avenue Charles-de-Gaulle, construit dans le même temps par Bessine. |
| BP | 46 rue Spontini<br>2 rue du général Appert | Immeuble de rapport construit par l'architecte Léon Bénouville entre 1899 et 1901 pour le comte de Cherisay. Austère d'aspect, cet édifice rappelle les forteresses médiévales, avec son "donjon" hexagonal formant angle avec la rue du général Appert. Il évoque clairement la tendance gothique de l'architecture des années 1900. |
| BP | 16 square de l'avenue Foch | Maison d'habitation<br>Édifié en 1878, cet hôtel particulier de style néo Louis XIII se situe dans un square privé de la porte Dauphine, anciennement nommé « square du Bois de Boulogne ». Bâti au centre de la parcelle, il est structuré en six travées sur trois étages, composés d'un soubassement, d'un rez-de-chaussée, d'un étage noble et de deux étages sous comble. Les encadrements de baie en pierre de taille contrastent avec le parement de brique rouge. Toutes les baies sont dotées de corniches maintenues par de petites consoles à refends. Les niveaux sous comble sont séparés des autres par un larmier à denticules. Contrairement au dernier niveau percé de six petites lucarnes, le deuxième étage est doté de grandes lucarnes à volutes et toiture triangulaire. La porte d'entrée, accolée au n°14, est couronnée d'une marquise en verre et fer forgé. |
| BP | 31 boulevard Suchet | Immeuble construit en 1926 par André Granet (1881-1974) architecte DPLG, officier de la Légion d'Honneur et Jacques François Worth négociant. Il présente un plan en « H » avec une grande cour ouvrant sur le boulevard et un dessin soigné de ses décors en façade (garde-corps, balustres). Les éléments de second œuvre sont particulièrement soignés. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 38 boulevard Suchet | Ambassade - Hôtel particulier<br>Construit en pierre de taille à la fin du XIXe siècle, cet hôtel particulier forme un ensemble cohérent avec les bâtiments environnants. De style néoclassique, il s'élève sur trois étages et est structuré en cinq travées. De forme rectangulaire, il est dressé sur un soubassement et se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un niveau sous comble percé de lucarnes. Les travées sont comblées par des pilastres à bossage. Le balcon du premier étage, large de trois travées, est soutenu par des colonnes d'ordre toscan. Seule une baie du premier étage est couronnée d'un mascaron, tandis que chaque baie cintrée du deuxième étage est surmontée de figures angéliques. Le niveau lambrissé est séparé des autres par une corniche à denticules, des appuis de fenêtres en fer forgé protègent l'ensemble des baies. La façade latérale face au n° 40 présente quasiment les mêmes ornementations. Une baie du premier étage avec balcon est maintenue par deux imposantes consoles à volutes. L'immeuble est occupé en 2022 par l'ambassade de la Biélorussie |
| BP | 12 à 20 boulevard Suchet<br>1 rue Ernest Hébert | Hôtels particuliers<br>Les hôtels particuliers situés entre le boulevard Suchet, la rue Ernest Hébert, l'avenue du Maréchal Maunoury et le square des Ecrivains-combattants-morts-pour-la-France dans le quartier de la Muette, appartiennent à l'îlot 20 du bastion 58, issu des terrains dérasés de l'enceinte Thiers. La Ville de Paris cède par adjudication l'îlot divisé en seize parcelles à partir de juin 1927, tout en s'assurant, par le biais d'un cahier des charges, de la mise en œuvre d'une séquence architecturale homogène. Les prescriptions édilitaires, publiées dans le Bulletin municipal officiel du 2 mars 1927, concernent notamment : la clôture des terrains en bordure des voies par une grille sur socle de pierre, d'une hauteur totale de 2,5 m conforme au dessin imposé par l'administration ; l'usage d'habitation bourgeoise uniquement ; la réserve d'une zone de servitude « non aedificandi » de 5 m sur la voie et de 4 m entre les propriétés ; un gabarit de construction maximum déterminé par une verticale de 14 m, un quart-de-cercle de quatre mètres de rayon et une tangente horizontale à cet arc de cercle ; la présence obligatoire de quatre élévations sans mur pignon.<br>Ces prestigieux terrains de l'ancienne commune de Passy, qui bénéficient d'une proximité immédiate avec le bois de Boulogne, sont acquis par une clientèle fortunée de propriétaires privés ou de sociétés immobilières. Les architectes chargés des plans, pour ceux identifiés, jouissent d'une certaine renommée. Les hôtels sont construits sur quatre à cinq étages dans un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | style Art déco, avec généralement un dernier étage en retrait d'une terrasse. Les façades élevées sur le boulevard Suchet présentent une architecture noble et classique : symétrie axiale, appareillage en pierre blanche, soubassements dissociés des élévations par des lignes de refend et des bandeaux saillants, lignes épurées reprenant souvent le motif de faisceaux. Davantage de liberté est parfois exprimée sur les façades latérales avec l'emploi de briques calepinées, en particulier au n° 16, conçu par l'architecte William Cargill (1898-1984), ou encore de polychromies créées par l'alternance du béton, de la brique et du fer forgé, comme au n° 18. L'immeuble au n° 14 réalisé par l'architecte Michel Roux-Spitz (1888-1957) fait figure d'exception avec ses formes très épurées. L'immeuble au n° 1 de la rue Ernest Hébert, dont le lotissement est prévu dès 1926, n'est construit qu'en 1953 par l'architecte Émile Molinié (1877-1964). |
| BP | 22 boulevard Suchet | Hôtel particulier<br>Les hôtels particuliers situés entre le boulevard Suchet, la rue Ernest Hébert, l'avenue du Maréchal Maunoury et le square des Ecrivains Combattants Morts pour la France dans le quartier de la Muette, appartiennent à l'îlot 20 du bastion 58, issu des terrains dérasés de l'enceinte Thiers. La Ville de Paris cède par adjudication l'îlot divisé en seize parcelles à partir de juin 1927, tout en s'assurant, par le biais d'un cahier des charges, de la mise en œuvre d'une séquence architecturale homogène. Les prescriptions édilitaires, publiées dans le BMO du 2 mars 1927, concernent notamment : la clôture des terrains en bordure des voies par une grille sur socle de pierre, d'une hauteur totale de 2,5 m conforme au dessin imposé par l'administration ; l'usage d'habitation bourgeoise uniquement ; la réserve d'une zone de servitude « non aedificandi » de 5 m sur la voie et de 4 m entre les propriétés ; un gabarit de construction maximum déterminé par une verticale de 14 m, un quart-de-cercle de quatre mètres de rayon et une tangente horizontale à cet arc de cercle ; la présence obligatoire de quatre élévations sans mur pignon. Ces prestigieux terrains de l'ancienne commune de Passy, qui bénéficient d'une proximité immédiate avec le bois de Boulogne, sont acquis par une clientèle fortunée de propriétaires privés ou de sociétés immobilières. Le lot 4 est acheté par les époux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Fitch et Gouttenoire de Toury en 1928. Ils confient la construction d'un hôtel particulier Art déco à l'architecte André Hott (1893 - actif jusqu'en 1967), qui signe ici l'un de ses premiers projets parisiens. Élevé à l'origine sur deux étages, le bâtiment gagne un niveau supplémentaire, en retrait de la façade, avant la Seconde Guerre mondiale. Côté boulevard, la façade appareillée en pierre de taille est marquée par un généreux avant-corps semi-circulaire d'un étage, rythmé par trois travées. Les façades latérales arborent au deuxième étage une élégante baie à larges jambages sculptés, bordée de chaque côté par un oculus. La corniche saillante est sculptée en sous-face de motifs en caisson. L'hôtel est acquis par l'avionneur Marcel Dassault, qui confie à l'architecte Clément Palacci (1898-1984) des travaux de réfection en 1951, comprenant notamment une surélévation partielle d'un niveau et le remplacement de très belles ferronneries Art déco. Le bien est loué à l'ambassade syrienne jusqu'en 1980, victime la même année d'un attentat qui ravage le rez-de-chaussée. L'hôtel est restauré en 1982 par l'architecte Tigrane Hekimian (1927-2020) qui modifie sans doute à cette période la distribution des baies en rez-de-chaussée. L'hôtel est vendu au prince Rainier III de Monaco qui y installe l'ambassade de Monaco en 1984. |
| BP | 2 à 10 boulevard Suchet<br>1-3 Place de Colombie | Ensemble architectural d'une remarquable cohérence et qualité construit en 1931 par Jean Walter, entrepreneur et architecte pionnier des cités-jardins et fondateur des "bourses Zellidja". Ces trois résidences de luxe ont été réalisées sur des terrains issus des anciennes fortifications. Elles ont conservées un reste d'aspect militaire, avec les tourelles octogonales qui s'élèvent d'un étage supplémentaire aux angles des blocs, la solidité de leur extérieur et les installations sophistiquées de protection des entrées. Leur luxe se révèle à la qualité des matériaux, à la hauteur généreuse des étages (4 mètres sous plafond), et au panorama des étages supérieurs. Les façades principales sur le boulevard Suchet présentent, au-dessus d'un soubassement, une ordonnance colossale de pilastres jumelés qui monte sur trois étages sous l'attique. L'aspect classique qu'elles affectent de ce côté contraste avec les sinuosités des façades donnant sur les spacieux jardins qui séparent les trois blocs d'immeubles. L'ensemble avec son caractère à la fois massif et cossu, s'intègre parfaitement à la vaste étendue de la place de Colombie qui s'étend à ses pieds. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 21 boulevard Suchet<br>9 rue Louis Boilly | Immeuble de rapport en pierre de taille réalisé en 1912 par l'architecte Charles Labro présentant une rotonde d'angle monumentale. |
| BP | 38 avenue des Sycomores | Villa d'André Gide construite par l'architecte Louis Bonnier en 1904 au sein de la Villa Montmorency. Elle est à rapprocher par son style anglo-normand, de la villa La Collinette édifiée par Bonnier en 1902-1903 dans l'Aisne à Essômes-sur-Marne. Elle est construite en bordure de l'avenue des Sycomores, à laquelle elle tourne le dos, afin de laisser le plus possible du terrain, sur l'avant et au sud-est. |
| BP | 4 place Tattegrain<br>2bis boulevard Flandrin | Gare de la Petite Ceinture édifiée vers 1855 suivant un type similaire à celui adopté pour la gare de Passy : façade de pierre blanche à remplissage de brique rouge, fronton à horloge, baies en plein cintre, balustrade parcourant la corniche. Etage d'attique. |
| BP | 28 à 30 avenue Théophile Gautier | Immeuble d'angle de rapport construit par l'architecte Charles Blanche en 1905. Façade à décor de briques rouges et beiges disposées en chaînages réguliers et agrémentée de bow-windows blancs. Immeuble caractéristique du style de cet architecte, camarade d'atelier de Guimard, et proche du mouvement Art Nouveau. |
| BP | 54 à 56 avenue Théophile Gautier | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble de logement est construit en 1953 par l'architecte André Croizé (1897-1984), qui s'est principalement illustré lors de la Reconstruction d'après-guerre, ainsi que par une production foisonnante pour le compte de l'Office public d'habitations à loyer modéré (OPHLM). Il réalise également quelques immeubles de standing dans le 16e arrondissement, notamment sur la place Rodin et sur la rue Théophile-Gautier. Ce bâtiment de huit étages terminé par une toiture-terrasse non accessible affiche les caractéristiques de l'immeuble de standing des années 1950. Il est implanté à l'alignement de la rue Théophile-Gautier, ménageant l'arrière de la parcelle pour une cour plantée. Cette dernière est marquée par une rampe donnant accès vers un parking en sous-sol, devenu nécessaire dans les programmes résidentiels face au développement de l'automobile. La façade sur rue se démarque par le traitement de l'angle arrondi, qui accueille une importante entrée en double hauteur, où deux poteaux en béton soutiennent l'angle du bâtiment, caractéristique de la réflexion structurelle et plastique de cette période. L'élévation est revêtue d'une pierre de parement qui permet de faire un lien avec le tissu parisien existant. Les baies sont marquées par un cadre préfabriqué. Du troisième au septième étage, les façades sont ponctuées de balcons, dont la géométrie |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rappelle la dimension plastique que revêtent ces derniers au cours de la décennie. Sur la rue, le dernier étage est légèrement en retrait, correspondant ainsi au règlement provisoire en vigueur de 1950 à 1956. Sur cour, les niveaux supérieurs sont disposés en gradins, bénéficiant ainsi d'une terrasse sur le jardin. |
| BP | 18 à 20 avenue Théophile Gautier angle rue François Millet | Immeuble d'angle de rapport construit par l'architecte Charles Blanche en 1899. Façade à décor de briques rouges et beiges disposées en chaînages réguliers et agrémentée de bow-windows blancs. Immeuble caractéristique du style de cet architecte, camarade d'atelier de Guimard, et proche du mouvement Art Nouveau. |
| BP | 6 rue de la Tour | Hôtel Regina de Passy conçu en 1930 par l'architecte Gabriel Brun et construit par l'entreprise Hennebique. La façade reçut le premier prix au concours des façades de la Ville de Paris. Elle reprend les éléments en vogue à l'époque : décrochés de volume, carrelage, bow-windows et auvents sur les petits balcons du dernier étage. Les ferronneries sont de style Art Déco. Les balcons obliques assurent une liaison élégante avec le décroché d'alignement existant avec les immeubles mitoyens. |
| BP | 70 rue de la Tour | Ensemble de villas disposées autour d'une voie arborée et pavée ouvrant sur la rue, d'une architecture simple et soignée. L'architecte Jules Féron a réalisé au moins l'une de ces villas en 1891. |
| BP | 73 rue de la Tour | Hôtel particulier de la Belle-Epoque en pierre de taille. Bâtiment d'un étage sur rez-de-chaussée, disposé autour d'une cour ouverte sur la rue et composé d'un corps central et de deux ailes latérales. Le rez-de-chaussée est orné de refends. Composition symétrique autour d'un avant-corps cantonné par deux chaînes de refends. Baies cintrées ornées d'agrafes. |
| BP | 117 rue de la Tour | Hôtel particulier de style néo-gothique construit par les architectes Viard et Dastugue en 1921. Cet immeuble, très bien conservé témoigne de la persistance des styles historiques au XXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 34 à 42 rue de la Tour | Ensemble immobilier - Immeubles d'habitations<br>Ces deux bâtiments de logements sont réalisés en 1954 par l'architecte Max Klein (1907- 1987), pour loger des sinistrés de la guerre. Composé de 72 logements, ce projet moderne se divise en deux bâtiments de neuf étages placés parallèlement à une cour centrale. L'immeuble sur la rue de la Tour est très en retrait et ménage des jardinets à l'alignement. Les deux bâtiments sont composés de façon identique : la façade du rez-de-chaussée s'efface en léger retrait au profit de poteaux qui affichent pleinement leur fonction structurelle en portant le reste de l'élévation, dans un jeu d'évidement du socle propre aux recherches plastiques de la période. Caractéristique également, le renversement hiérarchique des espaces avec les chambres de service aux rez-de-chaussée et les étages supérieurs accueillant les appartements les plus prisés. Au centre, un porche permet d'accéder au cœur de la parcelle. La façade sud des bâtiments est structurée par une ossature en béton, un remplissage réalisé en brique et recouvert d'un parement de pierre, qui rappelle le tissu parisien. Les logements traversants bénéficient d'une double orientation. Les trois derniers étages du bâtiment donnant sur la rue sont disposés en gradins, pour se conformer au règlement provisoire en vigueur de 1950 à 1956. L'immeuble est équipé d'un sous-sol accueillant un parking qui répond à l'usage en plein essor de l'automobile. |
| BP | 2 rue Verderet<br>1 rue d'Auteuil | Immeuble de rapport construit en 1936 par Joseph Bassompierre, Paul de Rutté et Paul Sirvin abritant des studios, des chambres et un duplex. Profitant de l'exiguïté de la parcelle (78 m²), les architectes ont habilement transformé la contrainte en atout, grâce à une saillie en courbe sur les trois premiers niveaux, qui a ainsi permis de supprimer l'angle aigu du bâtiment. Le revêtement en casse de grès cérame or, les ferronneries du même ton des balcons supérieurs, la finesse des huisseries métalliques confèrent au bâtiment une apparence à la fois précieuse et moderne. Le traitement des façades, la couleur, la ligne courbe et le jeu de décrochement des derniers niveaux s'opposent aux tenants de la pureté et du dépouillement moderne des années vingt. Elle indique une vision adoucie de la modernité proche de celle de Michel Roux-Spitz ou de Madeline. |
| BP | 25 avenue de Versailles | Immeuble de rapport composé de petits appartements de standing. Première œuvre de l'architecte Jean Ginsberg, alors âgé de 26 ans assisté de Berthold Lubetkin réalisée en 1931-1932. Elle manifeste déjà toutes les conceptions de la modernité architecturale dans un immeuble qui respecte cependant alignement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | et gabarit. Il ne comporte que trois poteaux porteurs, dont le pilotis central, visible, est contourné par des fenêtres horizontales et arrondies. La qualité des finitions est exceptionnelle. Ginsberg y installa son agence. |
| BP | 29 avenue de Versailles | Immeuble d'ateliers d'artistes construit par l'architecte P. Boëssé en 1929 pour un particulier. Sa façade en béton blanc tire uniquement son élégance du jeu des ouvertures. Des détails comme les pans coupés à la partie haute des verrières, le dessin des saillies des balcons ou celle des appuis apportent une note de raffinement supplémentaire. |
| BP | 16 avenue de Versailles | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble au programme mixte comprenant logements, garages et une station-service est édifié entre 1951 et 1954 par l'architecte Paul Branche (1907/1958) pour son propre compte, à une période où l'État encourage les initiatives de constructions privées pour résorber la pénurie de logements. Élève d'Albert Tournaire et de Léon Azéma, Paul Branche collabore à cette époque à la reconstruction du Havre au côté d'Auguste Perret (1946-1954).<br>Le programme de garage a été intégré dès l'origine comme une des données du projet Le bâtiment occupe une profondeur de 15 m et s'élève sur neuf étages au-dessus du rez-de chaussée. La toiture du garage forme à l'arrière du bâtiment une cour accessible au sein de laquelle une verrière à deux versants éclaire les ateliers situés en rez-de-chaussée. Deux corps de bâtiments de deux étages disposés de part et d'autre de la couverture vitrée dessinent le plan de masse en U de cet ensemble.<br>La façade sur l'avenue se caractérise par un important retrait à partir du second étage, encadré par deux avant-corps de quatre niveaux. La configuration qui permet d'aménager une terrasse large de quatre travées au-dessus du premier étage, tout en favorisant l'ensoleillement des logements, n'est pas sans rappeler celle adoptée par Auguste Perret cinquante ans plus tôt au 25bis rue Franklin. Six travées régulières de baies rectangulaires à encadrement en béton en saillie et pourvu de garde-corps simple procurent à cette façade une ordonnance uniforme. Suivant les prescriptions du règlement urbain provisoire de 1950, le neuvième étage est disposé en gradin au-dessus du couronnement. Une superstructure en verre est élevée sur le toit-terrasse, formant un belvédère accessible par les huitième et neuvième étages, où se trouvent l'agence et le logement de l'architecte.<br>Les quatre premiers niveaux, comprenant deux niveaux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de sous-sols, reliés entre eux par des rampes, sont à usage de garages, station-service, ateliers de mécanique et bureaux.<br>La façade postérieure est animée par l'élan vertical de la cage d'escalier en saillie, qui constitue autant le noyau structurel de l'immeuble que l'élément principal de la composition esthétique. Les effets de décrochements se multiplient entre les travées et les étages, mais la façade conserve la même modénature épurée et la même composition orthogonale que celle sur l'avenue. Des vitrages rappelant des claustras et les fenêtres à guillotine alternent avec les fenêtres verticales.<br>Paul Branche distingue l'ossature porteuse en béton des panneaux de remplissage préfabriqués. En façade, la teinte grise du béton, bouchardé ou gradiné, contraste avec le rosé des panneaux, composé d'un mélange d'agrégats de couleur et ciment blanc en parement. Ici l'influence de Perret et du Havre sont bien identifiable, sans compté que l'architecte s'entoure de l'entreprise Perret frères et de l'ingénieur Baudran pour la réalisation du chantier.<br>Les éléments décoratifs sont réduits à leur plus simple expression, bien qu'un soin particulier, caractéristique de la période, soit porté au second œuvre, par ailleurs en grande partie conservé.<br>Un bas-relief représentant Hercule et l'hydre de Lerne attribué au sculpteur Helbert orne le dessus de l'entrée du garage.<br>L'immeuble bénéficie depuis 2021 du label "Architecture contemporaine remarquable », distinguant notamment ici l'un des rares exemples de la postérité du Havre à Paris introduit par les collaborateurs et élèves d'Auguste Perret |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 54 à 56 avenue de Versailles<br>33 rue Félicien David | Immeuble d'habitation - . Protection pour motifs culturel, historique et architectural.<br>Ce bâtiment est réalisé de 1956 à 1960 par Jean Ginsberg (1905-1983), architecte actif entre les années 1930 à 1970, qui incarne la modernité d'après-guerre. La majorité de sa production parisienne est concentrée dans le 16e arrondissement où il excelle dans l'immeuble de logements de haut standing avec une attention particulière portée aux détails et au confort moderne. Comme pour d'autres projets, Ginsberg est ici à la fois maître d'œuvre et maître d'ouvrage. Ce projet du 54 avenue de Versailles est le troisième réalisé par l'architecte dans cette rue, alors en plein renouvellement. Il reste fidèle à son programme de prédilection : le logement haut de gamme dans le 16e arrondissement. L'ensemble est composé de trois corps de bâtiments organisés autour d'une cour centrale. Un premier immeuble de dix étages se trouve à l'alignement sur l'avenue de Versailles, un deuxième, de mêmes niveaux, donne sur la rue Félicien-David, et le dernier, de cinq étages en cœur de parcelle, permet de faire la liaison entre les deux précédents. La façade sur la rue Félicien-David se distingue par ses cinq derniers niveaux disposés en gradins, tandis que la façade sur l'avenue de Versailles se différencie légèrement de la production de l'architecte. Si la structure est en béton, comme toujours chez Ginsberg, elle est ici recouverte de panneaux de tôle d'aluminium anodisé. Le verre, soutenu par des menuiseries métalliques très fines, prend donc la place principale dans la composition de la façade, rappelant les réalisations de Jean Dubuisson. Chaque baie est composée d'une allège entièrement vitrée surmontée de deux baies coulissantes. La façade du rez-de-chaussée à double hauteur est également entièrement vitrée et légèrement en retrait afin de mettre en valeur la structure verticale des poteaux. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 131 à 131 bis avenue de Versailles<br>128 à 130 quai Louis Blériot | Immeuble d'habitation<br>La bande située entre les quais de Seine et l'avenue de Versailles, encore peu lotie au XIXe siècle, fait l'objet d'un programme de densification dans les années 1950 par des sociétés immobilières pour faire face à la pénurie de logements. Cet Immeuble d'habitation est conçu en 1955 par l'architecte Georges Goldberg (1908-1975) pour le compte de la société civile immobilière « Paris-Versailles ». Goldberg dispose les bâtiments en U sur neuf étages répartis entre l'avenue de Versailles, le quai Louis Blériot et en long de parcelle, de manière à ménager une grande cour intérieure, mitoyenne avec le terrain voisin. La façade sur l'avenue présente une architecture sérielle formée par la succession de travées disposées en redent. La mise en retrait graduelle des deux derniers étages participe aussi au séquençage de l'élévation. Le rez-de-chaussée est réservé aux commerces, délimités par des murs de refend plaqués de marbre noir. Deux portes d'accès les encadrent, l'une piétonne et l'autre qui conduit à un garage en sous-sol, éclairé depuis la cour par des coupoles. L'uniformité des étages résulte de la systématisation des grandes baies vitrées et du parement en plaques de pierre blanche. Les garde-corps sont en béton revêtu de pierre et en ferronnerie à l'allure de barrière Vauban. L'architecte décline plusieurs types d'assemblage des balcons. La façade « panoramique » sur les quais de Seine compte deux entrées piétonnes. Elle s'appuie sur un rez-de-chaussée en retrait soutenu par des colonnes bilobées couvertes de lithogranit. Aux étages, les balcons filants sur les quatre travées centrales sont traités dans la même esthétique que sur la façade postérieure.<br>L'Immeuble d'habitation de Goldberg est caractéristique des architectures d'après-guerre qui misent sur l'équilibre entre sobriété et qualité du second œuvre. Les rez-de-chaussée en retrait sur poteaux, l'usage du toit-terrasse, le garage en sous-sols et les appartements traversants sont des dispositions typiques de cette période. |
| BP | 42 avenue de Versailles<br>angle rue des Pâtures | Immeuble de logements de standing construit en 1933 par l'architecte Jean Ginsberg associé à François Heep et Maurice Breton. Pour sa seconde réalisation, Jean Ginsberg peut affirmer avec beaucoup plus d'ambition sa vision de la modernité. La rotonde d'angle est une des plus spectaculaire et réussie de l'architecture parisienne. Elle articule les volumes de la façade plane de la rue des Pâtures à celle découpée par des balcons de l'avenue de Versailles. Le placage en pierre de la façade est soigneusement dessiné, la courbure des vitres de la rotonde est quasi-parfaite a été conçu par |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'architecte. "L'un des plus beaux immeubles d'angle de Paris". Il s'agit du premier immeuble où le verre est utilisé pour les gardes corps des balcons. |
| BP | 39 avenue Victor Hugo | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Plumet en 1905. Il constitue un édifice exemplaire de l'Art Nouveau parisien. Bandeaux et loggia accentuent les lignes horizontales, tout comme la ligne abrupte des bow-windows et les lucarnes cintrées qui couronnent le tout. Motifs à feuille de chêne et glands ornent impostes et consoles, dont les clefs dessinent des ondulations en épingles à cheveux. Comme l'immeuble construit par Plumet au 50, avenue Victor Hugo, cet ensemble témoigne de l'évolution classicisante de l'Art Nouveau. |
| BP | 50 avenue Victor Hugo | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Plumet en 1901. Il constitue un édifice exemplaire de l'Art Nouveau parisien. Le thème du bow-window, typique de l'Art Nouveau, s'allie ici à celui de la coursière à colonnes sans chapiteau, propre à l'architecte. C'est à Lucien Schnegg que l'on doit les sculptures, en voussure sous les bow-windows et en cul-de-lampe sous les fenêtres du troisième étage, ainsi que les deux femmes nues en dessus-de-porte.Les ferronneries, dont celle de la porte, avec ses fers forgés aux motifs de plume de paon relevés de bronze doré, sont l'oeuvre de Tony Selmersheim. Justesse des proportions, rationalisme des formes, sculptures judicieuses ont fait que l'ensemble fut considéré comme un modèle du genre. Il abrite en fond de cour un ancien hôtel particulier également réalisé par Plumet et qui abrite le musée Dapper. |
| BP | 81 avenue Victor Hugo | Ensemble abritant un luxueux immeuble de rapport et un hôtel particulier sur cour, construit en 1898 par l'architecte Charles Genuys pour la Compagnie d'Assurance « La Foncière ». ). Ses façades sont ordonnées de façon régulière. Il a conservé l'essentiel des éléments de second œuvre, décors, boiseries, cheminées, etc. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 111 avenue Victor Hugo | Ensemble de logements sociaux et galerie marchande réalisée par Henri Sauvage et Charles Sarazin en 1905 baptisée la Cité Argentine en référence à la nationalité de son commanditaire Mayol de Senillosa. Afin de rentabiliser l'opération, une galerie commerciale accueille de petites boutiques aux deux premiers niveaux du bâtiment. Les commerces du premier étage peuvent être reliés aux petits logements en duplex, groupés au-dessus, autour de la grande verrière axiale. Ce parti évoque celui que l'on trouve dans beaucoup de passages couverts parisiens du XIXe siècle. L'affirmation de la structure métallique en façade puise aux sources de l'enseignement de Viollet-le-Duc comme aux réalisations contemporaines d'Henri Guitton (Grand Bazar de la rue de Rennes en 1905) et de Frantz Jourdain (magasin n°2 de la Samaritaine 1905-1907). Les consoles supportant les deux bow-windows de la façade sont ornés d'élégantes volutes métalliques. Ce motif est décliné dans toute la galerie, sur chacune des petites consoles qui supportent la coursive. La gorge de tous les linteaux de fenêtres sur rue est ornée de grès d'Alexandre Bigot et les remplissages de brique de la façade sont appareillés en boutisse, en parpaings ou en carreau, de manière à en agrémenter la surface. |
| BP | 9 place Victor Hugo | Eglise construite en 1852 sur l'ancienne commune de Passy, sur un terrain situé entre le mur d'octroi et l'enceinte militaire de Thiers, rattaché à Paris en 1860, qui en fit une paroisse. Le plan de l'architecte Eugène-Auguste Debressenne s'adapte à la forme trapézoïdale du terrain, de la même manière que pour Saint-Augustin. Des sacristies et un transept sont ajoutés en 1882 et 1886. Elle s'intègre dans un complexe paroissial avec la Chapelle Notre-Dame-de-la-Cité-Paroissiale, avenue Raymond-Poincaré, construite par le clergé en 1897. Saint-Honoré-d'Eylau est affectée depuis 1979 aux religieuses contemplatives du Monastère de Bethléem et de l'Assomption de la Vierge. La chapelle de la Vierge est éclairée par un vitrail d'Emile Hirsch. Boiseries récemment décapées et deux oeuvres en cours de restauration: L'Adoration des bergers de l'entourage du Tintoret et La Nativité de la Vierge commandée à Jean Restout pour la chapelle du Grand séminaire de Saint-Sulpice. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 193 avenue Victor Hugo<br>2 à 2 bis square Lamartine | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier est construit autour de 1879. Il donne sur deux voies à savoir, l'avenue Victor Hugo, anciennement l'avenue d'Eylau, et le square Lamartine, ouvert en 1863 et nommé d'après le poète en 1886 après s'être appelé place Victor Hugo. Le bâtiment principal, construit en retrait par rapport à la rue, est composé de quatre travées et repose sur un soubassement en meulière avec soupiraux. L'élévation se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et d'un niveau sous comble avec lucarnes. La façade est marquée par un escalier à double volée et surmontée d'une marquise. Sur l'ensemble des façades, les modénatures sont simples, délimitées par des chaînes d'angle, elles sont parées d'encadrement de baies moulurés. Les angles du bâtiment côté avenue Victor Hugo sont coupés, donnant une forme singulière à l'ensemble. Les trumeaux sont décorés par des tableaux aux aspérités irrégulières. Une petite construction annexe servant de logement au jardinier se trouve sur le terrain, le long du mur mitoyen. En 1909, à la demande du propriétaire, l'architecte Georges Farcy, (1866 - /), spécialisé dans la construction de maisons de rapport parisiennes, réalise une nouvelle construction en prolongement de l'hôtel particulier, s'inspirant de la façade existante sur le square. Cette extension est réalisée sur l'ancien logement du gardien. |
| BP | 195 avenue Victor Hugo | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier est construit autour de 1882. Le bâtiment est absent des plans d'aménagements du square datant de 1860. Situé au 195 avenue Victor Hugo, anciennement avenue d'Eylau avant 1881, cet hôtel particulier, en retrait par rapport à la rue, dispose d'un jardinet à l'avant de la parcelle. Surélevé par un sous-sol semi-enterré, ce bâti ordonnancé en trois travées symétriques s'élève sur deux étages dont un sous comble avec lucarnes. Accessible par une volée de cinq marches, la façade principale est percée de baies cintrées avec clefs de voûte sculptées au premier niveau. Un larmier filant sépare le rez-de-chaussée et le premier étage et une corniche en partie haute structure la composition. De part et d'autre de la façade se trouvent deux pilastres, à bossage au rez-de-chaussée et cannelés au premier étage. Côté cour, une aile du bâtiment se prolonge sur cours le long du mur mitoyen sud. Sur le cadastre municipal de 1896, cet hôtel particulier est réalisé en symétrie d'un hôtel voisin situé au niveau de l'actuel 2bis square Lamartine, aujourd'hui disparu. Construits à la même époque, les deux hôtels partageaient une implantation et une volumétrie similaire, jusqu'aux modénatures. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 179 avenue Victor Hugo<br>2-2bis avenue de Montespan | Immeuble construit en 1909 par l'architecte Paul Robine. Ce bâtiment présente une typologie mixte entre l'immeuble de rapport coté rue, l'atelier d'artiste et l'hôtel particulier en retour d'angle vers l'avenue de Montespan, le long de laquelle il se prolonge par un jardin. Le traitement architectural de ses façades est particulièrement soigné : volumétrie, modénature et serrureries présentent une grande variété d'expression. |
| BP | 199 avenue Victor Hugo<br>74 avenue Henri Martin | Immeuble de rapport construit par les architectes Barbaud et Bauhain en 1904. Desservis par l'ascenseur, tous les niveaux ont été traités de façon identique. Grands balcons terrasses; Les corbeaux et frises ont été sculptés par Jules Rispal sur des thèmes floraux et végétaux, moulant bien la structure du bâtiment. Sur l'avenue Victor-Hugo, l'entrée est délicatement protégée par une marquise en aile de chauve-souris. |
| BP | 1 avenue Victor Hugo<br>8-8b rue de Presbourg | Hôtel particulier construit à partir de 1866-1869 pour le compte de la société Lescanne-Perdoux, selon la réglementation fixée pour tous les hôtels entourant l'Arc de Triomphe par le décret impérial du 13 août 1854. Les façades de l'immeuble ont été élevées suivant les prescriptions de l'architecte Jacques-Ignace Hittorff et exécutées par l'architecte Charles Rohault de Fleury. On retrouve comme pour tous les autres hôtels, le plan en "U" à l'arrière. |
| BP | 65 avenue Victor Hugo angle 2 rue Georges Ville | Immeuble de rapport de style néo-Louis XV construit par l'architecte Albert Selonier en 1902 représentatif des réalisations "haut de gamme" de cet architecte dont l'atelier est l'un des plus important par sa production de l'avant-guerre. (début d'un ensemble réalisé par A. Sélonier 4-8 rue Georges Ville ; 5-7 rue Georges Ville) |
| BP | 52 rue des Vignes | Gare de Boulainvilliers réalisée par l'ingénieur en chef Widmer et l'architecte A. Barret 1900 à l'occasion de l'Exposition Universelle pour mener de la Petite Ceinture au Champs-de-Mars. Elle est construite en briques blanches de Bourgogne tenues par des chaînages en pierre de Pargny sur un soubassement en pierre de Villebois. Alors que les compagnies ferroviaires, dirigées par des ingénieurs, construisaient les gares selon des modèles standards proportionnels à l'importance de la ville, sans réel souci architectural, la Compagnie de l'Ouest, ayant ici à construire "dans le voisinage d'avenues bordées de riches hôtels" loua les services d'un architecte. A l'origine, la voie était souterraine de part et d'autre de la station qui était, elle, en tranchée à ciel ouvert. Pour ne pas indisposer les futurs voyageurs par les fumées des locomotives, le bâtiment de la station a donc été construit de côté et non au dessus des voies. Les murs de soutènement de la tranchée étant élargis par des arcs, le principe en a |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | été reproduit dans l'arche en pierre qui supportait la passerelle et dans la bâtiment de la gare, donnant à l'ensemble un petit air "roman", insolite dans l'architecture ferroviaire. |
| BP | 75 rue des Vignes | Hôtel particulier de la première moitié du XIXe siècle construit en retrait de l'alignement. Atelier d'artiste fin XIXe siècle de l'architecte Charles Blanche. |
| BP | 5 avenue Vion-Whitcomb | Immeuble de rapport construit par les architectes Jean Ginzberg et François Heep en 1936. Il est très représentatif du Mouvement Moderne, avec son refus de toute ornementation, ses baies horizontales, la rigueur géométrique des balcons et du bow-window. Il évoque inévitablement l'immeuble conçu par Le Corbusier au 24 rue Nungesser et Coli réalisé en 1933. Il comporte deux appartements par niveau, à l'exception du rez-de-chaussée et du huitième étage où la surface réduite imposée par le gabarit n'a permis qu'un seul appartement. L'effet d'écrasement observé sur la façade est dû à un règlement particulier de l'avenue : une voie privée où les saillies supérieures à 50 cm ne sont pas autorisées. Cela n'a pas empêché les architectes de dessiner des ouvertures dissemblables par le jeu de balcons, de bow-window, de bandes de vitrage ou de terrasses : chaque étage bénéficie d'un traitement particulier. Le revêtement des façades est en travertin romain douci. |
| BP | 12 à 16 rue Vital | Deux villas et un petit immeuble de logement constituant une séquence basse visible de l'avenue Paul Doumer. |
| BP | 38 à 40 rue Vital<br>4 rue Paul Delaroche | Maisons de faubourg d'un étage carré sur rez-de-chaussée dessinant l'angle de deux rues par un pan coupé. Façade dans le goût néo-Louis XIII. |
| BP | 11b rue Weber | Hôtel particulier construit par l'architecte Ernest Hauet en 1881 de style Beaux-Arts. Façade en pierre de taille composée de quatre travées et d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Lucarnes de pierre géminées surmontées de frontons arqués. |
| BP | 15 à 21 rue Weber | Villas et petits hôtels de la fin du XIXe siècle. Au n°15, hôtel présentant une façade de style Beaux-Arts composée de trois travées, construit par l'architecte Ernest Hauet en 1881. Rez-de-chaussée orné de refends. Double lucarne en pierre surmonté d'un fronton arqué. Au n°17, hôtel présentant une façade en pierre de taille composée d'un étage sur rez-de-chaussée. Fenêtres à |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | meneaux. Lucarnes à frontons triangulaires en pierre. Corniche à arceaux à la retombée du toit. Au n°19, Villa en brique et pierre de style pittoresque. Au n°21 hôtel présentant une façade en pierre de taille. Fenêtres à meneaux. Lucarnes en pierre à frontons brisés et triangulaires. Toiture en bâtière. |
| BP | 16 à 20 rue Weber | Séquence cohérente de villas ou hôtels de la fin du XIXe siècle. Au n°16, hôtel néo-Louis XIII en briques et pierre présentant une façade composée de cinq travées et d'un étage sur rez-de-chaussée. Grande porte cochère avec arc en anse de panier à droite de la façade. Au premier étage, appuis sur consoles avec garde-corps en fonte devant chaque fenêtre. Lucarnes en pierre ornées de frontons triangulaires. Corniche à arceaux à la retombée du toit. Au n°18 hôtel présentant une façade composée de trois travées et deux étages carrés sur rez-de-chaussée. La composition du dernier étage est centrée autour d'une baie en plein cintre couronnée par un fronton triangulaire et desservie par un balcon s'appuyant sur de fortes consoles sculptées. Au n°20 hôtel néo-Louis XIII en brique et pierre présentant une façade composée de cinq travées et d'un étage sur rez-de-chaussée. Grande porte cochère en plein cintre. Fenêtre du premier étage desservie par des balcons soutenus par des consoles. Lucarnes en pierre ornées de frontons triangulaires. |
| BP | 1 rue de l'Yvette | Immeuble de rapport en pierre de taille construit par l'architecte Jean-Marie Boussard en 1911. Il témoigne d'un certain raidissement dans l'œuvre de l'architecte avec ses bow-windows monumentaux et ses séries d'atlantes supportant les consoles. |

**Liste des protections patrimoniales du 17ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 rue Albert Roussel | Bastion n°45 de l'enceinte de Thiers (ancienne zone des fortifications de Paris). |
| BP | 6 rue Alfred Roll | Hôtel particulier de style éclectique édifié à la fin du XIXe siècle en brique rouge et pierre blanche pour les encadrements, empruntant son décor au genre "troubadour" : clef sculptée de la porte piétonne représentant un homme tournant un moulin, encadrement de la porte principale, bestiaire sculpté. |
| BP | 12 rue Alfred Roll | Hôtel particulier représentatif des hôtels particuliers du début du XXe siècle.<br>Construit en 1919 par Albert Sélonier (1858-1926), architecte autodidacte et prolixe à l'origine de plus de deux cent immeubles parisiens au cours de la Belle Époque, cet édifice de quatre travées, dont une en légère avancée, et d'un étage accompagné d'un étage sous comble, se distingue par l'accumulation de ses décors sculptés en façade. L'ensemble met en avant une architecture éclectique mêlant des influences néo-classique et néo-Renaissance. Au rez-de-chaussée, une baie avec un appui à décor végétal est accompagnée de trois entrées avec décors en ferronnerie. Ces deux entrées en plein cintre et surmontées d'une clé végétalisée encadrent une porte bien plus large en anse de panier qui est également surmontée d'une clé ornée d'un faune. Une large frise à coquilles sépare le rez-de-chaussée du premier étage. Elle est accompagnée d'un balcon ouvragé à balustres en pierre supporté par deux consoles prenant la forme de chérubins à ailes déployées. Les deux baies du premier étage ont pour clé deux petits personnages sculptés. Ils semblent supporter la large frise à ruban habitée de rinceaux qui souligne l'étage sous comble percé de quatre baies à fronton monumental. |
| BP | 14 rue Alfred Roll<br>33 boulevard Berthier | Hôtel particulier représentatif des hôtels particuliers de la Plaine Monceau édifiés au XIXe et XXe siècle.<br>Cet hôtel particulier situé à l'angle des voies a été conçu avant 1897. De style historiciste, il se démarque par ses façades polychromes en brique et pierre et par sa couverture en ardoises. Sur un soubassement en pierre et moellon, ce bâtiment possède un rez-de-chaussée avec un étage sous comble à l'angle des voies, du côté du boulevard Berthier. Du côté de la rue Alfred Roll, la façade, ordonnancée sur trois travées, dispose de deux étages dont un sous comble. L'une de ses travées, légèrement en saillie, est surmontée d'un pignon abritant une baie avec un balconnet. Les tympans trilobés des lucarnes et les arcs en accolade de ses baies, surplombés de fleuron au niveau de la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | porte d'entrée et de la baie du pignon, achèvent de lui conférer un aspect néo-gothique. Malgré un projet de construction de sept étages en 1928 proposé par l'architecte Louis Gondallier de Tugny (1890-1943), l'édifice est finalement peu modifié. Au tournant des années 1940-1950, il est cependant divisé en plusieurs appartements et agrandi d'une petite travée boulevard Berthier afin d'insérer une porte de garage. Ces travaux ont notamment été conduits par l'architecte D.P.L.G. Jean-Michel Dupré (1886-1971). Cet hôtel particulier a notamment été la demeure de Sacha Guitry (1885-1957) et de l'illustrateur Marcel Arthaud (1898-1975). |
| BP | 3 rue Alphonse De Neuville | Hôtel particulier de la fin du XIXe siècle d'inspiration Renaissance italienne avec un toit en terrasse. La façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, en pierre blanche, présente des baies géminées en plein cintre. Une fine balustrade parcourt le second étage dont la travée de droite, en avant-corps, est surmontée d'un dôme cuivré. L'édifice, dans un remarquable état d'entretien, dégage une impression de grâce méridionale qui le distingue des autres hôtels de la plaine Monceau. |
| BP | 14 rue Alphonse De Neuville | Hôtel particulier édifié en 1878 par l'architecte Albert-Franklin Vincent, élève de Ponthieu aux Beaux-Arts. L'un des premiers hôtels élevés à l'occasion du lotissement de la plaine Monceau. Une des rares oeuvres conservées de cet architecte qui bâtit le château des Bozzo di Borgo en Corse. Sa façade est composée de trois travées et d'un étage carré sur rez-de-chaussée, traitée dans le style néo-Louis XIII en brique et pierre de parement. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 rue Alphonse de Neuville | Hôtel particulier<br>Édifié en 1882 par l'architecte Leroy (/-/), cet hôtel particulier est caractéristique du style néoclassique employé au XIXe et au début du XXe siècle, notamment par les architectes diplômés de l'École des Beaux-Arts. Anciennement n° 25 rue Brémontier (jusqu'en 1888), ce bâti a subi vers 1910-1911 une surélévation d'un étage par l'architecte péruvien Michel Forga/Ferga (/-/), alors propriétaire. Rehaussé par une cave percée de soupiraux à barreaudage, cet hôtel particulier ordonnancé en trois travées s'élève sur trois niveaux (voire quatre). Il se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré, d'un second faisant possiblement office d'atelier et d'un étage sous comble. La travée de droite, accolée au n° 7, et parée d'un enduit blanc, est bien moins large que la deuxième travée. Afin d'égaler le rez-de-chaussée surélevé de la deuxième travée, une imposte circulaire avec vitrail et fronton a été dressée au-dessus de la porte d'entrée. Malgré le fait que cette travée soit moins large, elle dispose d'une haute toiture mansardée percée de deux baies dont une avec un fronton semi-circulaire et garde-corps en ferronnerie. Au XIXe siècle, cette partie de la toiture était ornée de crêtes de faîtage et d'épis ouvragés, accentuant son aspect de petite tour, conféré par sa position en avant. Concernant la travée de gauche et la travée centrale, les deux premiers niveaux s'articulent autour de deux baies jumelées avec balustres. Ces derniers sont encadrés par des jambages et des linteaux enduits tandis que les trumeaux en brique sont parés d'un appareillage flamand. La partie supérieure accueille possiblement un atelier. Bien moins imposant que les ateliers voisins, ce niveau est mis en avant par une baie centrale flanquée de deux autres plus petites avec garde-corps en ferronnerie. Délimité par des piédroits ornés en leur centre par un disque, l'ensemble supporte un large entablement sur lequel reposent deux lucarnes à fronton triangulaire. La façade arrière avait une vue sur un jardin. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Alphonse de Neuville | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier a été construit par l'architecte Georges Bayard (1851-1910), pour son compte personnel en 1881. Au cours des années 1880, ce dernier a pu acquérir une certaine renommée grâce à la construction d'hôtels particuliers de style éclectique dans la Plaine Monceau, quartier où de larges parcelles étaient achetées par des personnes issues de la classe bourgeoise, aristocrate ou issues du milieu de l'art. Grâce aux hôtels particuliers, les artistes avaient la possibilité de s'aménager des ateliers, de préférence en hauteur, avec de grandes verrières. Certains laissèrent leur empreinte comme ce fut le cas avec le peintre Alphonse de Neuville (1835-1885). À partir de 1888, son nom fut attribué à une partie de la rue Brémontier, où il possédait un atelier dans un hôtel particulier au n°25, afin de lui rendre hommage. De la même façon que les habitations qui ont été réalisées pour des artistes, le n°7 est couronné par un atelier de peintre. S'élevant sur deux étages, son ordonnance se caractérise par des travées non alignées. Ordonnance que l'architecte réutilise avec l'hôtel particulier voisin, le n°9 construit en 1890. Pour rompre avec la sobriété du béton, l'architecte alterne entre des décors antiquisants et le style mauresque afin de recréer des éléments architecturaux comme des claveaux ou des frises. Le rez-de-chaussée, composé d'une baie et d'une porte d'entrée avec imposte, est élevé sur un soubassement avec soupiraux. L'étage supérieur, quant à lui, est pourvu de trois baies à garde-corps surmontées d'une frise à motifs mauresques sur fond d'or. L'atelier est séparé des autres niveaux par une frise perlée et d'un petit balcon central, à fins balustres, soutenu par deux consoles sculptées. Orné par deux palmettes sculptées faisant écho au style antiquisant, ce balcon est délimité par des glyphes rudentés à fleurs. La façade arrière avait une vue sur un jardin, aujourd'hui disparu. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue Alphonse de Neuville | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier a été construit par l'architecte Georges Bayard (1851-1910) qui au cours des années 1880 a pu acquérir une certaine renommée grâce à la construction d'hôtels particuliers de styles éclectiques dans la Plaine Monceau, quartier où de larges parcelles étaient achetées par des personnes issues de la classe bourgeoise, de l'aristocratie ou issues du milieu de l'art. Grâce aux hôtels particuliers, les artistes avaient la possibilité de s'aménager des ateliers, de préférence en hauteur, avec de grandes verrières. Certains laissèrent leur empreinte comme ce fut le cas avec le peintre Alphonse de Neuville (1835-1885). À partir de 1888, son nom fut attribué à une partie de la rue Brémontier, où il possédait un atelier dans un hôtel particulier au n° 25, afin de lui rendre hommage. Construit à partir de 1884, en même temps que le n° 11 qui était sur la même parcelle, cet hôtel particulier de deux étages est élevé sur un soubassement en pierre. Parée de briques polychromées, la brique rouge a été employée pour délimiter les niveaux, et rehausser les baies. Le rez-de-chaussée est composé d'une porte d'entrée surmontée d'une imposte et d'une grande baie avec arc en plein cintre et ferronnerie à motifs floraux. Le premier étage carré est seulement percé par trois baies, tandis que l'étage supérieur est occupé par une grande verrière. Ce bâtiment a accueilli plusieurs artistes assez connus comme l'artiste-peintre Maximilienne Guyon (1868-1903), qui a acquis sa renommée grâce à ses affiches publicitaires et ses portraits, ainsi que le peintre Henri Jacquier (1878-1921) et le peintre-dessinateur Fernand Bivel (1888-1950). La façade arrière avait une vue sur un jardin, aujourd'hui disparu. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 11 rue Alphonse de Neuville | Hôtel particulier<br>Les deux hôtels particuliers au n° 9 et 11 sont construits en 1884, au n° 29 de la rue Bremontier, avant que la parcelle ne soit divisée. La rue est renommée en 1888 rue Alphonse de Neuville, en hommage au peintre décédé en 1885 et ayant vécu à proximité. L'architecte Georges Bayard (1851-1910) est chargé de la mise en œuvre de cet hôtel par le Comte d'Alton. L'architecte jouit d'un véritable succès auprès des nouveaux propriétaires de la Plaine Monceaux, désireux d'afficher leur réussite par la construction d'hôtels particuliers originaux. Le quartier sert de terrain d'expérimentation aux nouvelles modes architecturales que sont l'éclectisme, le néo-gothique, le néo-Louis XIII et les prémices de l'Art nouveau. Bayard construit avec cette liberté de nombreux hôtels sur la rue Eugène Flachat voisine, ainsi qu'en 1881 l'hôtel sis au 7 rue Alphonse de Neuville. L'hôtel à atelier d'artiste sur comble joue sur l'alternance de la bichromie avec l'immeuble voisin du n° 9. Au n° 11, la pierre sert de support aux ouvertures et relève un parement de brique rouge. Les travées, non alignées, sont percées de baies surmontées d'arcs en accolade, reposant sur des impostes sculptées. Au-dessus de la porte cochère accolée à la limite de parcelle, l'étage noble présente un triplet reposant dans sa partie centrale sur des colonnes et donnant sur un balcon à balustres. Au deuxième étage, la partie centrale est occupée par un écusson sculpté, représentant peut-être les armoiries de la famille d'Alton à qui appartient l'hôtel jusque vers 1938. La toiture s'appuie sur une corniche soutenue par des corbeaux. La grande baie vitrée à atelier d'artiste qui y est ouverte, si elle n'est peut-être pas d'origine, est présente dans la première moitié du XXe siècle. A noter qu'en 1894 l'hôtel du n° 11 comprend une « écurie pour deux chevaux et une remise pour deux voitures », sis dans la partie arrière de la parcelle. |
| BP | 13 rue Alphonse de Neuville | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier est construit par Jean-Baptiste Gaëtan Billa (1858-1942 env.), architecte chilien actif à Paris et Nice. Il construit cet hôtel en 1892 pour le compte du peintre et diplomate chilien Ramon Subercaseaux (1854-1937) qui n'y résidera pas, ou quelques années peut-être à la fin du XIXe siècle, avant de le vendre en 1902. L'immeuble en pierre présente une ordonnance régulière de quatre travées sur rue et quatre niveaux d'élévation. Un second étage sous comble, percé par des châssis de toit, a été ajouté en 1970 par l'architecte Pierre Mazery (1911 - 2001) pour la création d'un appartement. Billa a |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | recourt amplement au répertoire stylistique de la Renaissance avec notamment le parement à bossage en rez-de-chaussée qui imite l'appareillage en pierre à joints creux, les solennelles fenêtres droites surmontées de corniche garnies de balustrades, la frise de guirlandes qui court sous la corniche ou encore les motifs de végétaux à la base des trumeaux au premier étage. À noter également, les élégantes ferronneries de la porte d'accès et de l'oculus. |
| BP | 25 rue Alphonse De Neuville / 89 boulevard Pereire | Hôtel et atelier du peintre Alphonse de Neuville construit en 1882 par Adolphe Gerhardt architecte et grand prix de Rome. Le bâtiment en pan coupé qu'occupait l'atelier a été remanié et surélevé. |
| BP | 15 à 17 rue Ampère | Nouvelle Eglise Saint-François-de-Sales construite en 1911-1913 par l'architecte Eugène Ewald pour remédier à l'étroitesse de l'Eglise ancienne rue Brémontier. L'édifice néo-roman de la rue Ampère s'insère parmi des immeubles, un couloir le relie à l'ancienne église. Plus que l'architecture, un abondant décor, datant de l'après-guerre, confère à cette Eglise sa personnalité. L'ancienne Eglise située au 6 rue Brémontier date de 1873. La nef de style roman, est voûtée d'ogives, et son élévation diffère de celle du choeur, construit dans l'esprit du XIIIe siècle. Son architecte, Edouard Delebarre de Bay, n'a pas restitué un style déterminé, mais il a fait preuve d'originalité en évoquant les églises de village maintes fois remaniées. |
| BP | 53 rue Ampère | Positionnée sur la partie haute de la rue Ampère, ouverte entre 1862 et 1866, cette parcelle fait partie du terrain détenu par les frères Pereire. Tout comme les parcelles voisines, elle est vendue lors du lotissement de la Plaine Monceau avec obligation d'y faire édifier une demeure bourgeoise en six mois, empêchant ainsi la spéculation immobilière. Cet hôtel particulier aligné sur la rue et de style néo-Renaissance est construit par l'architecte Jean-Marie-Henri Brisson (1848-1903) en 1884, comme l'indique le cartouche soutenant une salamandre en bas-relief sur la façade. Connu en tant qu'architecte en chef des 3e et 10e arrondissements, Brisson fait édifier les numéros 91, 93, 95 du boulevard Pereire et la maison de rapport située au 157 avenue de Wagram datée de 1886. Il est également à l'origine du numéro 51 rue Ampère achevé un an plus tard. Larges de dix mètres, le rez-de-chaussée et le premier étage sont organisés en trois travées puis en deux travées jusqu'à l'étage sous comble. À l'origine, l'hôtel est construit sur trois étages avec des vitraux. Il est surélevé en 1967 d'un étage à la demande de la Compagnie d'études et de réalisations |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de cybernétique industrielle. Les trois premiers niveaux, appareillés de pierre, possèdent un riche décor autour de leurs ouvertures : pilastres reposant sur des consoles à volutes et coquilles, frises torsadées, culs-de-lampe, lambrequins et frises à denticules. Tout comme le numéro 51, le deuxième étage dispose d'une large baie protégée par un balcon qui s'étend sur deux travées. Il est maintenu par des consoles glyphées, elles-mêmes séparées par des arcatures décorées de coquilles, motif qui figure aussi entre les deux lucarnes. Les deux derniers étages, en briques, sont composés de deux baies, toutes délimitées par des pilastres de pierre qui s'étendent sur les deux étages et scindés par des frises ornementales avec mascarons. Les ouvertures du dernier étage sont chacune couronnées d'un fronton triangulaire avec un trilobe en leur centre. Lors d'une surélévation en 1967, le commanditaire a souhaité préserver le bâtiment dans son intégralité, créer une continuité avec le niveau inférieur et refaire la toiture dans l'esprit des immeubles construits sous le Second Empire, en zinc et ardoises. Côté cour, la façade de l'hôtel a conservé son jardin d'hiver, comme le numéro 51. Le petit édifice dédié aux écuries en fond de parcelle est toujours présent. Structuré en trois travées avec pans de bois, il est appareillé de briques. |
| BP | 59 rue Ampère | Hôtel particulier néo-Louis XIII d'un étage carré sur rez-de-chaussée, édifié en 1881 par l'architecte Alfred Férot, élève de Gagné aux Beaux-Arts. Fait partie d'une séquence historiquement cohérente d'hôtels particuliers et ateliers d'artistes de cette même période. |
| BP | 61 rue Ampère | Hôtel abritant l'atelier des peintres Auguste puis François Flameng (1856-1923), membre de l'Institut, construit par l'architecte Stephen Sauvestre en 1880-1881. On distingue clairement l'influence de Viollet-le-Duc dans le rationalisme et le style néo-médiéval qui se dégage de la composition. La verrière est fixée, en partie haute, à une poutre dessinée par des croix de Saint-André caractéristique des techniques d'Eiffel. Elle est encadrée par deux piles de maçonneries sur lesquelles reposent la poutre métallique et la fine structure métallique de la verrière décorée d'arcatures. Le soubassement de l'hôtel, consacré à l'habitation est en pierre. Sa sobre façade n'est décorée que d'un balcon en pierre reposant sur des consoles. L'atelier de F. Flameng est réalisé par l'architecte Eugène Oudine, disciple de Constant-Dufeux, en 1895. L'édifice s'intègre dans une suite historiquement cohérente d'hôtels et ateliers d'artistes édifiés à la même période. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 63 rue Ampère | Hôtel particulier de Madame Darland dite Madame de Marsy construit par l'architecte Stephen Sauvestre en 1889-1890 en pierre blanche de parement et briques rouges dans le goût néo-Louis XIII. Il s'intègre dans une suite historiquement cohérente d'hôtels et ateliers d'artistes édifiés à la même période. |
| BP | 65 rue Ampère | Hôtel particulier élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, édifié en 1888 pour E. Martin par l'architecte Eugène Decaen en style néo-Louis XIII et s'inscrivant dans une séquence historiquement cohérente d'hôtels particuliers et d'ateliers d'artistes. Surélévation des combles. |
| BP | 79 à 81 rue Ampère | Hôtel particulier<br>Construits par l'architecte Alfred Boland (/-/) en 1880, auteur de plusieurs hôtels particuliers dans le 17e arrondissement, ces deux immeubles forment un ensemble cohérent. De style néoclassique, ils se composent d'un soubassement pour les services, percé de soupiraux à barreaudages, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un étage carré et de deux étages sous comble, séparés des autres niveaux par une corniche à petites consoles. Ils disposent chacun des mêmes garde-corps. Les encadrements des baies du rez-de-chaussée sont ornés d'une corniche maintenue par des consoles à volutes et feuillages. En dessous de la corniche, cartouches et feuillages décorent l'ensemble. Les ouvertures de l'étage carré du n°79 sont surmontées d'une agrafe alors que celles de l'hôtel voisin sont agrémentées de cartouches à branches d'olivier. Le n°79, large de quatre travées, se démarque du n° 81 par sa porte d'entrée à double battant surmontée d'une imposte plein cintre. L'ensemble est en verre et ferronnerie. La travée accolée au n°77, ouverte par de petites baies, est la seule à disposer d'une toiture en pavillon percée d'œil-de-bœuf. Les travées centrales sont couronnées d'une lucarne à deux baies séparées de brique rouge qui singularisent la lucarne en pierre du niveau supérieur. Le n°81 présente une ordonnance régulière de trois travées sur les deux premiers niveaux. Les ferronneries de la porte d'entrée sont identiques à celles du n°79. Encadrée par une frise sculptée, elle est rehaussée par un oculus aveugle flanqué de deux consoles à volutes et feuillages qui soutiennent un fronton semi-circulaire avec des frises à denticules. Le deuxième étage sous comble se compose de deux lucarnes à fronton cintré de différentes tailles. La plus imposante est agrémentée d'un cartouche. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 83 rue Ampère | Immeuble d'habitation<br>Aligné sur la rue, cet immeuble d'habitation est construit en 1963 à partir des plans de l'architecte Jean Robida (né en 1921). Haut de huit étages, ce bâtiment se situe à l'emplacement d'un ancien hôtel particulier datant de 1880. Il crée une rupture de hauteur avec les hôtels particuliers environnants, mais forme un ensemble avec l'immeuble au n°85 à atelier d'artiste haut de six étages, les deux derniers niveaux étant en retrait sur la rue. Dépassant la hauteur réglementaire, l'architecte et le commanditaire ont eu recours à une dérogation. S'inscrivant dans le mouvement puriste, l'architecte a favorisé les formes simples. En béton armé, cet immeuble repose sur un rez-de-chaussée donnant accès aux garages dans les sous-sols. L'alternance des balcons d'un étage à un autre crée une certaine harmonie. Les balcons des étages impairs prennent place sur la travée accolée au n°81. Ils protègent de fines baies qui s'élèvent sur deux étages. À l'opposé, les balcons des étages pairs, plus larges, rompent la géométrie des « blocs fenêtres » qui font écho aux verrières d'atelier d'artiste qui caractérisent l'immeuble voisin. La façade arrière se compose quant à elle de baies et de balcons aux étages pairs. |
| BP | 85 rue Ampère | Immeuble à atelier d'artistes<br>Cet immeuble à atelier d'artiste est construit par l'architecte Émile Martin (/-/) en 1879, date où le quartier de la Plaine-Monceau commence à s'urbaniser à l'initiative des frères Pereire. Très prisée de la bourgeoisie et des artistes, la rue Ampère se caractérise par la présence d'hôtels particuliers et d'ateliers, dont une partie a aujourd'hui disparu. Elle reste cependant l'une des voies les plus remarquables du quartier avec ses suites cohérentes d'hôtels et d'ateliers. L'immeuble du n°85 se compose d'un corps de bâtiment néoclassique de six étages dont le dernier sous comble. Les grandes verrières, dont l'une est agrémentée d'un balcon, occupent les trois niveaux sur rue. Orientées vers le nord afin de capter une lumière abondante et « blanche », elles caractérisent les ateliers d'artistes construits à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. La hauteur sous plafond est importante, afin d'aménager des mezzanines de travail. Les linteaux métalliques, à vagues et rosettes, sont maintenus par de fins pilastres également métalliques. Le rez-de-chaussée est percé de deux portes d'entrée, une au centre d'une verrière avec un fronton triangulaire et une autre dans la travée latérale droite. Elle est encadrée de pilastres, d'un entablement, d'une corniche et était |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | surmontée d'un fronton semi-circulaire et d'une imposte disparus, dont il ne reste que la trace. Cette travée-ci est percée par cinq baies flanquées de pilastres à refends et couronnée d'une lucarne à fronton triangulaire, faisant pendant à celle située à l'autre extrémité du comble. L'étage sous comble, séparé des autres niveaux par une corniche à consoles, est également percé en son centre d'une verrière. |
| BP | 87 rue Ampère | Immeuble à atelier d'artistes<br>Cet immeuble à atelier d'artiste est édifié en 1879 par l'architecte Émile Blanchard (/-/) à la demande de l'acteur et directeur de théâtre, Eugène Ritt, en même temps que son voisin du n°85. Il forme un ensemble cohérent avec les hôtels particuliers et les ateliers d'artistes qui composent la rue Ampère. Ces bâtiments mettent en lumière l'urbanisation du quartier de la plaine-Monceau à l'initiative des frères Pereire à partir de 1860. Construit en pierre, il se compose d'un soubassement à soupiraux, un rez-de-chaussée percé de trois fenêtres et de trois étages. Les niveaux supérieurs sont marqués par une travée occupée par deux grandes verrières et une autre par de simples baies dont certaines sont protégées par des garde-corps en ferronnerie. L'atelier sous comble est également éclairé par une seconde verrière en toiture. Orientées vers le nord afin de capter une lumière abondante et « blanche », elles caractérisent des ateliers d'artistes construits à la fin du XIXe et début du XXe siècle. La façade actuelle a été modifiée, des cartes postales datant du début du XXe siècle montrent un soubassement surélevé avec un rez-de-chaussée à refends. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 89 rue Ampère | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier avec ateliers d'artistes est construit autour de 1879 sur les plans de l'architecte Louis Salvan (1846-1908), connu pour avoir réalisé un grand nombre d'hôtels et d'immeubles dans le 16e arrondissement. La façade adopte les codes éclectiques des hôtels particuliers édifiés à partir de 1860 dans la Plaine-Monceau. Il se compose d'un soubassement en pierre meulière avec soupirail à barreaudage, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un étage carré et d'un dernier niveau sous comble. Deux portes marquent le rez-de-chaussée : la première, à double battant, est surmontée d'une imposte divisée en deux par un petit pilastre et la seconde, moins imposante, est couronnée d'un oculus aveugle paré de céramique en forme d'alvéole. Cette dernière prend place sur une travée dotée de petites ouvertures. Comme l'étage sous comble, les deux baies du rez-de-chaussée sont décorées de croix nimbées en pierre aux allèges. L'étage carré est délimité par des pilastres. Ses baies sont protégées par des garde-corps en ferronnerie similaires à celui du niveau supérieur. Le dernier niveau est occupé par un atelier d'artiste comme l'illustre la grande verrière orientée au nord afin de capter une lumière abondante et « blanche ». |
| BP | 93 rue Ampère | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier en pierre de taille, conçu sur les plans de l'architecte A. Bastouil (/-/), date de 1878 – période où le quartier de la Plaine-Monceau commence à s'urbaniser à l'initiative des frères Pereire. Très prisée par la bourgeoisie et les artistes, la rue Ampère se caractérise par la présence d'hôtels particuliers et d'ateliers, dont une partie a aujourd'hui disparu. Elle reste cependant l'une des voies les plus remarquables du quartier avec ses suites cohérentes d'hôtels et d'ateliers. Sur quatre étages et structuré en trois travées, cet immeuble se compose d'un soubassement à soupiraux à barreaudage, d'un rez-de-chaussée surélevé, de deux étages carrés et deux niveaux accueillant un atelier d'artiste. Ce dernier a été surélevé en 1901 par l'architecte Félix Ollivier (1863-/) à la demande de l'artiste-peintre Fernand Legout-Gérard. Sa grande verrière sur rue, large de deux travées, contraste avec les autres fenêtres d'habitation. Les deux premiers niveaux sont décorés de deux frises : une de style grec et une autre cannelée. Elles disposent chacune d'agrafes à volutes avec feuillages au-dessus de chaque baie. La porte d'entrée est surmontée d'une imposte vitrée avec |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | ferronnerie de sorte que celle-ci soit aussi haute que les baies du rez-de-chaussée. |
| BP | 9 rue Ampère | Hôtel particulier<br>Édifié en 1880 par les architectes Gaston Aubry (1853-1901) et Raymond Joseph de Badiola (1819- 1910), cet hôtel particulier, doté d'un atelier et dominé par le style néo-gothique. Comme le souligne l'architecte Paul Sédille (1836-1900) dans la revue L'Architecture (n°27) de 1888, ce bâti illustre parfaitement les nouvelles constructions « un peu excentriques » qui peuplent les nouveaux quartiers, et notamment le 17e arrondissement. En pierre blanche, cette habitation établie sur deux étages s'élève sur un fort soubassement, en grand appareil, percé par trois fins soupiraux. Le programme décoratif néo-gothique se caractérise par plusieurs ornements qui composent la façade. Située à droite de la façade, la porte d'entrée est délimitée par deux colonnes sur lesquelles repose une imposte en ogive. Cette ouverture est surmontée d'un oculus quadrilobé fermé par un vitrail. Le rez-de-chaussée est composé d'une grande baie en arc brisé, protégée par une grille en ferronnerie. Deux clés de tirant ouvragées se trouvent en partie supérieure du rez-de-chaussée. Les ouvertures en arc brisé sont caractéristiques du style néo-gothique. Plusieurs hôtels particuliers de ce style en possèdent. Le bandeau marquant la séparation entre le premier et deuxième niveau est orné à ses extrémités de figures humaines : celle d'un homme vêtu d'une armure et celle d'une femme aux cheveux détachés. Au-dessus d'un balcon à colonnettes, soutenu par une frise sculptée et deux grandes consoles à chaque extrémité, se trouve un atelier éclairé d'une grande baie centrale. La superposition des vingt-quatre colonnettes semble faire écho aux triforiums de l'architecture religieuse. Malgré cela, quelques éléments s'éloignent de cette influence comme c'est le cas des baies du premier niveau de forme rectangulaire et de la grande verrière, surmontée d'un linteau métallique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 48 rue Ampère | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier érigé en 1880 par les architectes Paul Fouquiau (1855- après 1906) et Onésime Masselin (1838 -après 1900) est caractéristique du style historiciste qui s'est développé tout au long du XIXe siècle. Elevé de quatre étages, il est composé symétriquement de trois travées. Ce bâti forme un ensemble cohérent avec l'hôtel voisin de style néoclassique. Le rez-de-chaussée se compose d'un soubassement avec soupiraux, d'une porte cochère en anse de panier surmontée d'un cartouche, d'une porte d'entrée et de deux baies. Toutes les ouvertures sont parées de ferronneries. Deux consoles monumentales, au niveau de la travée centrale, soutiennent les colonnes du bel étage accompagnées de pilastres composites autour des baies, de la même façon qu'à l'étage supérieur. L'étage attique est délimité par une corniche filante à petites consoles sous trois lucarnes monumentales avec frontons sculptés. Le fronton central curviligne est entouré de frontons triangulaires. Les piédroits sont parés de petits pilastres en gaine à motifs végétaux et surmontés de masques de lion. Toutes les baies sont parées de garde-corps en ferronnerie. Toute l'ornementation de la façade fait écho à l'architecture néo-Renaissance. |
| BP | 50 rue Ampère | Hôtel particulier<br>Construit en deux phases, cet hôtel particulier est caractéristique du style historiciste développé tout au long du XIXe siècle. La première phase débute en 1879 avec l'architecte Louis Feine (1868-1949) et la seconde en 1891 avec Albert Labouret (1841-1921). Il est élevé sur rez-de-chaussée de deux étages carrés sous comble brisé à quatre lucarnes. Accolées au n° 48, les deux travées symétriques sont surmontées d'une lucarne avec fronton triangulaire monumental et est délimitée par des chaînes qui rythment le premier et deuxième niveau. À l'inverse, la partie accolée au n° 54 est ornée de tables saillantes au premier niveau. Il forme un ensemble homogène avec le n° 50, lui aussi de style historiciste. Le rez-de-chaussée est paré d'une porte cochère en bois sculptée à voussure surmontée d'un cartouche. Toutes les baies de ce niveau sont défendues par des barreaudages. Au niveau supérieur, les baies en plein cintre sont agrémentées d'agrafes à la clé avec visages et de motifs floraux et délimitées par des balustrades. Tout aussi ornés, des garde-corps en ferronnerie, maintenus par des consoles sculptées, se trouvent sur chaque baie du deuxième étage. Au-dessus, des lucarnes avec fronton triangulaire éclairent l'étage sous comble séparé par un larmier |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | filant à consoles denticulées. L'ensemble évoque d'une certaine façon le style néo-classique, plus particulièrement néo-Louis XV. |
| BP | 91 rue Ampère | Hôtel particulier<br>L'artiste peintre Marie-Auguste Flameng fait construire cet hôtel particulier vers 1879 par l'architecte Stephen Sauvestre (1847-1919), particulièrement actif dans le 17e arrondissement et connu pour avoir été choisi par Gustave Eiffel comme collaborateur lors de la conception de la tour. Dans la rue Ampère, il réalise également pour Flameng, un hôtel particulier et un immeuble d'atelier, respectivement au n°57 et n°61. Contrairement à la majorité des architectes de son temps, Stephen Sauvestre n'a pas étudié à l'École des Beaux-Arts, mais à l'École Centrale d'architecture qu'il a été l'un des premiers à intégrer après sa fondation en 1865. La façade du 91 rue Ampère illustre exactement tout ce qu'il a pu apprendre au sein de cette école qui entendait libérer les architectes du carcan néoclassique imposé par l'École des Beaux-Arts. En brique polychrome, cet hôtel particulier composé d'un atelier d'artiste au deuxième étage a été divisé en 1897 par l'architecte Léon Brey (1841 – 1904) afin de le transformer en pièces d'habitation. Cette transformation est visible en façade, car la grande verrière de l'atelier a été comblée par des briques polychromes et des baies afin de créer un niveau supplémentaire. Malgré ces différentes phases de construction, cet hôtel particulier de trois étages s'intègre parfaitement dans une suite cohérente d'hôtels et d'ateliers d'artiste édifiés à la même période dans cet arrondissement. De la même manière que la plupart des hôtels particuliers du XIXe siècle, celui-ci est élevé par un imposant soubassement de meulière à deux soupiraux limités par un cordon de pierre. Afin de rompre avec une certaine raideur, Sauvestre a constitué un décor en jouant avec les saillies et les retraits de brique pour créer des motifs en relief. Il a ainsi pu concevoir des frontons à plusieurs frises au-dessus des baies ou des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | arcs en plein cintre en bande lombarde au premier étage. En dehors de la brique, l'architecte a employé du métal pour les linteaux des ouvertures et de l'atelier, les garde-corps, ainsi que des carreaux émaillés à motif floral sous les arcs plein cintres. |
| BP | 95 rue Ampère<br>121 boulevard Péreire | Immeuble à atelier d'artistes<br>Construit à la fin du XIXe siècle, au moment où le 17e arrondissement s'urbanise à l'initiative frères Pereire, cet immeuble à atelier d'artiste était une école centrale d'art de dessin pour les jeunes filles, tout comme le n°16 rue Ampère, jusqu'en 1879. Très prisée par la bourgeoisie et les artistes, la rue Ampère se caractérise par la présence d'hôtels particuliers et d'ateliers, dont une partie a aujourd'hui disparu. Elle reste cependant l'une des voies les plus remarquables du quartier avec ses suites cohérentes d'hôtels et d'ateliers. Sur deux étages, cet immeuble est surélevé d'un niveau en 1887 à la demande de Marcel Deslignières (1847-1914), architecte connu pour avoir le plus « œuvré pour l'emploi de la céramique en architecture » comme le souligne Simone Granboulan-Féral dans son article sur "Les aspects de l'architecture dans la Plaine-Monceau" (1982). À l'alignement, il est structuré en une travée, boulevard Pereire, et en cinq travées, rue Ampère. Accessible depuis le boulevard, la porte d'entrée est surmontée d'une imposte et d'une frise à denticule sous la corniche filante. Le dernier niveau est décoré d'une corniche à débord maintenue par de petites consoles qui encadrent des rosettes. Une grande verrière haute de deux niveaux orne la plus large façade. Caractéristique des ateliers d'artistes, cet élément est orienté au nord afin de capter une lumière abondance et « blanche ». |
| BP | 1 rue d'Armaillé | Immeuble vers 1830 bien conservé. Façades élevées de deux étages carrés sur un rez-de-chaussée et un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | entresol commercial. Pan coupé. L'entresol conserve un décor de moulures et de médaillons probablement lié à la fonction commerciale d'origine. |
| BP | 4 à 6 rue Aumont-Thiéville | Ensemble d'ateliers d'artistes construits en 1884 en structure métallique par Gustave Eiffel qui divisa l'immeuble en six travées d'ateliers de largeur identique. L'ingénieur qui fabriquait ses pièces à Levallois, définit des modules standardisés, permettant de réaliser, à moindre coût et dans des délais très brefs, la structure porteuse de l'édifice. La rationalité et la simplicité de cette architecture qui affirme clairement sa structure et sa fonction est à rapprocher de celle des immeubles industriels et artisanaux de la même période. |
| BP | 40 rue des Batignolles<br>15 rue Bridaine | Immeuble de rapport situé à l'angle de deux rues typique par sa composition du lotissement des Batignolles au milieu du XIXe siècle. Ecriture sobre, baies soulignées par des frontons plats. |
| BP | 26 à 28 rue des Batignolles<br>63 à 65 rue de la Condamine | La parcelle est située à l'angle des rues des Batignolles et La Condamine. Cet angle, autrefois entre les rues de la Paix et de l'Hôtel de Ville, rebaptisées respectivement La Condamine et des Batignolles en 1868, apparait déjà construit dans le plan Vasserot (1810-1836) ainsi que sur le plan Lefèvre (1855-1861).<br>L'ensemble se composait de plusieurs éléments : un bâtiment de deux étages au n°65 rue de la Condamine avec une aile en retour d'un étage sur une cour-passage, un immeuble de rapport de quatre étages à l'angle, et un jardin clôturé le long de la rue des Batignolles.<br>Le bâtiment au n°65 rue La Condamine présente trois travées sur rue et sept sur cour. Sa façade simple présente des chambranles et corniches autour des baies, des pilastres aux angles et une corniche denticulée au sommet du deuxième étage. Il a été surélevé d'un étage vers 1902. L'immeuble à l'angle s'élève sur trois étages, avec cinq travées côté rue La Condamine et trois côté rue des Batignolles, plus une travée sur le pan coupé. Elle se distingue par une ornementation plus marquée, notamment autour des baies en arc surbaissé du deuxième étage, encadrées de chambranles agrémentés de fleurs et fruits sculptés, et surmontées d'une corniche. La ferronnerie des garde-corps est élégamment ouvragée.<br>Au début du XXe siècle, cet ensemble est restauré et agrandi. En 1901, l'architecte Édouard Jandelle-Ramier (1847-1913) signe le projet d'un bâtiment d'un étage au n°28 rue des Batignolles. Dans les années 1930, la parcelle est acquise par une société à responsabilité limitée qui charge les architectes Deprez et Marcel Pradier (né en 1863) de transformer ces immeubles |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | afin d'y installer un hôtel meublé. En 1931, un permis de construire est délivré pour la construction d'un hôtel d'un étage avec boutiques au rez-de-chaussée au n°26 rue des Batignolles, caractérisé par ses grandes baies vitrées aux élégantes garde-corps. Un an plus tard, un corps de bâtiment d'une travée sur trois étages est réalisé au n°63 rue de La Condamine, remplaçant un bâtiment de deux étages constitué d'une grande ouverture en plein cintre au rez-de-chaussée, qui constituait l'accès carrossable au passage interne, surmontée d'une grande baie cintrée encadrée par des pilastres et une archivolte. A cette occasion, les ouvertures ainsi que la disposition intérieure des immeubles adjacents sont modifiées. Le bâtiment à l'angle est surélevé d'un étage sous comble avec ouverture de lucarnes.<br>L'annexe d'un étage correspondant au n°28 rue des Batignolles est également modifiée, notamment par l'élargissement de la baie au premier étage en 1945, sur un projet de l'architecte André Barthélémy de Maupassant (1915-/). |
| BP | 68 rue Bayen<br>25 rue Galvani | Garage<br>Cette parcelle d'angle est acquise en 1910 par la société américaine de l'automobile qui y construit un garage en remplacement de l'hôtel particulier bâti en 1878. Le quartier des Ternes, dans lequel cette nouvelle architecture prend place, est devenu à la fin du XIXe siècle l'un des berceaux de l'automobile, accueillant entre 1894 et 1900 la moitié des établissements dédiés à la construction ou à la vente de voitures, vélocipèdes et accessoires. La construction de cet immeuble de style Art déco est confiée aux architectes Joseph de Guirard de Montarnal (1867-1947) et son frère Jean-Marie (1873-1939). Les façades de 1911 s'élèvent d'un étage, au-dessus d'un rez-de-chaussée éclairé par de grandes baies cintrées. Ces dernières, qui devaient être ouvertes jusqu'au sol pour permettre la circulation des véhicules, disposent à présent d'allèges. Au niveau supérieur se dessine un angle très arrondi, dont le plan en trois quarts-de-cercle, évoque celui d'une tour. Cette ondulation se poursuit sur les travées centrales des façades, ou des saillies en arc de cercle logent un triplet de fenêtres. Les niveaux sont soulignés par un bandeau en boudin et la corniche moulurée, au-dessus d'une frise géométrique traitée en incision, sert |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'appui à un garde-corps plein. La porte d'accès principale du commerce se trouve dans l'angle de l'immeuble et des accès secondaires occupent les travées aux extrémités latérales. De très belles ferronneries en fer forgé décorent les balcons de l'étage. Le bâtiment est occupé comme garage et bureau jusque dans les années 1950, puis accueille des bureaux et un appartement. En 1991, les architectes Jean Nouvel (né en 1945) et Emmanuel Cattani (1951-1997) sont sollicités pour une nouvelle reconversion de l'immeuble en salle d'exposition et de vente de voitures. Ils proposent d'abord un projet ambitieux de surélévation de trois étages en verre reprenant les formes de l'architecture de 1910, mais qui n'aboutit pas. Les façades sont finalement conservées en l'état, mais l'intérieur est entièrement restructuré. Un troisième niveau partiel est tout de même construit en béton, sur le toit-terrasse, en retrait de la façade, entraînant la rehausse des garde-corps de la nouvelle terrasse. |
| BP | 29 à 31 boulevard Berthier | Ateliers pour artistes, édifiés en 1889 (n°29) et 1882 (n°31). Au n°31, une douzaine d'ateliers dont ceux de Pierre Carrier-Belleuse de 1885 à 1932, de Guillauma Alaux, de Paul Antin, Léon Couturier, Victor-Henri Lesur, Paul Stevens. Ils se distinguent immédiatement par la dimension de leurs baies qui occupent pratiquement la hauteur de chaque étage. La décoration se limite à quelques pilastres placés entre les baies. |
| BP | 39 boulevard Berthier | Ancien hôtel particulier abritant l'atelier du peintre Duez. Façade en pierre de taille composée de quatre travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et entresol semi-enterré. L'atelier reconnaissable à une grande baie vitrée desservie par un balcon se trouve au dernier étage et occupe la largeur des deux travées centrales. Modénature très sobre : fronton triangulaire surmontant la porte d'entrée, frontons plats au-dessus des deux fenêtres du rez-de-chaussée.. |
| BP | 134 à 142 boulevard Berthier | Ensemble de logement sociaux "Habitations à Bon Marché" réalisé en 1933 par les architectes Joseph Bassompierre, Paul de Rutté et Paul Sirvin. Trois groupes d'immeubles monumentaux (128 logements et 14 ateliers d'artistes), construits sur l'ancien bastion 47 des fortifications, s'ouvrent largement sur la ville, par une cour-jardin. Les façades en brique de Dizy rose sont dessinées pour "jouer grâce aux ombres causées par les saillies horizontales" des balcons arrondi et de la modénature. Signe du raffinement de la conception : les cages d'escalier de service à claire- |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | voie amènent la lumière naturelle dans les escalier principaux et les grilles et garde-corps étaient, à l'origine, peints en ton bronze. Cet ensemble constitue un aboutissement de la réflexion des architectes de l'entre-deux guerre sur le traitement des grandes parcelles destinées à l'habitat social de la "ceinture rouge" après le dérasement des fortifications. |
| BP | 174 à 176 boulevard Berthier | Immeuble de logements sociaux de la fondation Alexandre et Julie Weill construit par les frères Auguste et Gustave Perret de 1950 à 1956. Comme les constructions qui l'entourent, l'immeuble ne dépasse pas huit étages. Chaque étage accueille six appartements dont quatre sont traversants. Au-delà de ses qualités constructives et du soin particulier apporté au dessin de la façade, on ne saurait trop souligner la parfaite intégration de ce bâtiment dans le tissu urbain, qualité qui donne par ailleurs toute sa mesure à la notion de banalité développée par Perret à partir des années trente. |
| BP | 17 à 21 boulevard Berthier<br>41 à 43 rue Verniquet | Hôtels particuliers en séquence<br>Ces trois bâtiments à usage d'hôtel particulier et d'ateliers d'artiste sont représentatifs de l'attractivité du boulevard Berthier à la fin du XIXe siècle. La ceinture de boulevards créée à partir de 1861 le long de l'enceinte de Thiers attire de nombreux peintres qui jouissent d'une exposition nord et d'une vue sans vis-à-vis sur la campagne. Les trois édifices présentent une faible volumétrie d'un à deux étages. Le changement d'usage des ateliers en logement dans le courant du XXe siècle a donné lieu à de nombreuses transformations, sur cour et en toiture. L'hôtel particulier à ateliers d'artiste au n° 17 boulevard Berthier et 43 rue Verniquet occupe la totalité de la parcelle. Il est construit en 1888 pour le peintre Albert Pesnelle (1849-1928), par les architectes Alfred Jussy (/-/) et Léopold Debelleix (/-/). Le bâtiment est en briques rouges et jaunes sur un étage au-dessus du rez-de-chaussée et compte un étage sous combles. L'entrée principale se trouve sur la rue Verniquet, tandis que l'atelier donne au premier étage sur le boulevard. Il bénéficie d'une grande hauteur sous plafond. Percée d'une grande baie centrale à double hauteur, cette façade a été surélevée d'un étage en béton en 1974. Le n° 19 du boulevard Berthier occupe une parcelle traversante donnant sur le 41 rue Verniquet. La parcelle est occupée par « deux corps de bâtiments à usage d'ateliers d'artistes » réalisés en 1894 par l'architecte Jean-Jules Despras (1850-1915), enseignant à l'école des Arts décoratifs, pour le compte du jeune |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | artiste peintre Henry Baudot (1871-1953). L'immeuble à fait l'objet de nombreux travaux aux XXe et XXIe siècles, comprenant notamment la démolition de l'ensemble de la couverture (2019), la création d'une toiture-terrasse, le percement de baie au deuxième étage sur cour (2018) et des surélévations à deux étages sur cour (2018). L'hôtel particulier au n° 21 est commandé par le peintre Stephen Jacob et construit en 1885 par l'architecte Auguste Latapy (1851-1908), qui réalise plusieurs hôtels particuliers dans le quartier de la Plaine Monceau à cette période. La façade de l'hôtel du 21 boulevard Berthier de facture initialement domestique semble avoir fait l'objet de plusieurs phases de travaux. L'atelier d'artiste aménagé au niveau du comble, derrière une grande verrière encadrée par deux piliers, et ouvrant sur un balcon, doit avoir été ouvert postérieurement au-dessus de la corniche. Il pourrait s'agir d'une « construction » mentionnée dans les archives en 1893 et réalisée par l'architecte Henri-Jérôme Rastoin (1863-1931). La première travée de baie se trouve être légèrement en saillie du nu de la façade. Elle est séparée des deux autres travées par un chainage d'angle traité en bossage. Elle accueille la porte d'accès à l'immeuble, surmontée d'un linteau en pierre au-dessus duquel se trouve une imposte vitrée. Les consoles moulurées du balcon de l'étage supérieur prennent naissance au niveau de l'imposte. La baie de ce premier étage est ornée d'un encadrement formant bossage et portant une clé sculptée en relief. Les deux autres travées sont traitées plus modestement, avec des encadrements dessinés par des lignes purement géométriques. À noter, le peintre Norvégien Fritz Thaulow tiendra son atelier dans cet hôtel (1905). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 43 à 47 boulevard Berthier | Hôtels particuliers à atelier d'artistes en séquence représentatifs des hôtels particuliers à ateliers d'artiste de la plaine-de-Monceau construits à la fin du XIXe siècle.<br>Ces trois hôtels à ateliers d'artistes sont construits par l'architecte Alfred Boland (1846-1894) peut-être dans le cadre d'une collaboration avec Auguste Latapy (1851-1908). Ces constructions sont publiées par l'architecte Joseph Lacroux (1832-1895), dans ses « Constructions en briques », édition de 1884. Boland et ses héritiers apparaissent dans les fiches parcellaires comme propriétaires en 1900 des n° 43 et 47 tandis que J. Delrez, ingénieur civil des Mines, occupe l'hôtel au centre au n° 45. Ces trois bâtiments verront se succéder de nombreux artistes entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle.<br>Le n° 43 accueille le peintre Auguste Hagborg vers 1889-1893, l'écrivain Georges Rodenbach qui y meurt en 1898 et dont la mémoire est commémorée par une plaque posée sur la façade depuis 1923, puis l'actrice de théâtre Louise Bignon.<br>Le n° 45 accueille au début du XXe siècle les dépendances de l'opéra-comique puis le consulat général du Monténégro vers 1913-1914. Le n° 47 abrite le peintre Maurice Poirson en 1882, le peintre russe de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg, Jean Rosen vers 1900-1903, le danseur, peintre et sculpteur américain Paul Swan en 1921, puis le studio de photographie tenu par Lucien Lorelle et Marcel Amson. Les bâtiments aux n° 43 et 47 sont comparables. Il s'agit de deux constructions en brique rouge et en pierre, élevées sur un soubassement en pierre meulière. La pierre soutient les éléments structurels que sont les baies, harpées, ainsi que les bandeaux des niveaux. Le dernier étage est entièrement occupé par une verrière à atelier d'artiste. Ces deux hôtels encadrent celui du n° 45 qui bénéficie d'une ornementation majeure. Le parement est animé par des motifs de losanges en brique noire et le dessous des bandeaux est souligné par des frises de palmettes en céramique bleue et blanche. La porte d'entrée est surmontée d'un oculus et reçoit un décor sculpté à sa clé. L'étage sous combles a fait l'objet de transformations si l'on se fie aux relevés de Lacroux. L'architecte représente en effet un dernier étage sous combles percé de trois lucarnes en brique sises dans l'alignement des travées. Au-dessus de ces lucarnes se hissait une verrière qui régnait avec celles des immeubles adjacents. Désormais, ce niveau est occupé par des verrières encadrées par des piliers soutenant un fronton. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 67 boulevard Berthier | Hôtel particulier à atelier d'artiste<br>Cet hôtel à l'architecture éclectique est construit en 1907 pour le compte du peintre Édouard Doigneau (1865 - 1954) qui le conservera jusqu'à sa mort. Il est construit à l'emplacement d'un précédent hôtel appartenant au couple d'Erville, et dont certains éléments ont été conservés dans la construction de la nouvelle demeure. C'est peut-être le cas du portail en pierre qui se compose d'un linteau surmonté d'une baie géminée et d'un oculus. L'esthétique de cette entrée est ternie par la présence d'une menuiserie moderne en aluminium. L'hôtel s'élève sur trois étages en brique rouge au-dessus d'un soubassement en pierre meulière. La pierre calcaire vient souligner les éléments structurels, que sont les bandeaux des niveaux et les linteaux, et anime la façade d'un jeu de polychromie. Les baies, non alignées verticalement, sont différentes à chaque niveau. Celles du sous-sol sont portées par des piliers dont les impostes, en arcs de cercle, soutiennent le bandeau supérieur. Au rez-de-chaussée, les baies cintrées se composent d'une baie simple et d'un triplet. Les voussoirs sont soulignés par l'emploi de briques rouges noires. Aux étages supérieurs, l'architecture adopte une ordonnance davantage symétrique. Les quatre baies droites flanquées de balcons au premier étage sont surmontées à l'étage supérieur de deux grandes verrières à atelier d'artiste. Au balcon de la travée de gauche répond un oriel sur la travée de droite. A noter, sur le trumeau entre ces deux verrières, la présence d'un tableau en céramique représentant un cavalier. La travée de gauche est surmontée d'une verrière au-dessus de la corniche, celle de droite de deux lucarnes, non alignées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 93 boulevard Berthier | Hôtel particulier à atelier d'artiste représentatif des hôtels particuliers à ateliers d'artiste de la plaine-de-Monceau construit à la fin du XIXe siècle.<br>L'hôtel est construit par l'architecte Ernest Duquesne (1852-1904) en 1882. Trois propriétaires s'associent pour cette opération immobilière et revendent le bien en 1884, sa construction à peine achevée. L'artiste peintre Augustine Ricard (1860-1922), l'une des rares femmes à exposer au Salon au XIXe siècle, logea dans cet hôtel en 1888. E. Duquesne construit ici une façade de style éclectique dont l'enveloppe polychrome joue sur l'alternance des matériaux traditionnels que sont la brique rouge et la pierre calcaire. Les trois travées de baies sont marquées par des pilastres qui prennent naissance au-dessus du soubassement. La travée de droite bénéficie d'un traitement particulier : de dimension plus étroite que les deux autres, elle est entièrement construite en pierre et décorée de bas-reliefs en partie supérieure des baies. Au rez-de-chaussée s'ouvre un portail dont les piédroits sont surmontés de chapiteaux composites. Ils soutiennent une architrave ornée de rinceaux qui encadre le numéro de l'immeuble. La menuiserie en bois à double battants date de la construction de l'immeuble. La baie cintrée à l'étage supérieur reçoit une clé sculptée. Ses piédroits sont flanqués de colonnettes à chapiteau corinthien. À noter au-dessus du vitrage, la pièce d'arrêt des volets rabattables en tableau est ajourée à la manière d'un lambrequin. La partie supérieure de cet étage voit la naissance de consoles qui soutiennent un balcon filant, protégé par un garde-corps en ferronnerie. Les travées centrales et de gauche présentent toutes deux le même ordonnancement : le rez-de-chaussée est percé de quatre baies cintrées et étroites qui donnent sur les pièces d'intendance. À l'étage, deux larges baies cintrées sont précédées d'une balustrade. Elles sont flanquées de colonnettes à chapiteau corinthien. À l'étage supérieur se trouvent deux grandes verrières à atelier d'artiste. Elles reposent sur une maçonnerie percée de deux portes permettant d'accéder au balcon. Une corniche en saillie vient couronner l'ensemble de la façade et servir d'appui à un étage sous-comble éclairé par des lucarnes. Cette architecture, connue par les représentations de Joseph Lacroux, est remarquablement conservée. |
| BP | 51 boulevard Berthier<br>32 rue Eugène Flachat | Maison Dumas construite par l'architecte Paul Sédille en 1892. Le linteau de la fenêtre du grand salon est soutenu par trois colonnettes coiffées chacune d'un chapiteau, mais qui ne rompt aucune ligne, il est là simplement pour marquer la jonction. De même, la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | mosaïque de l'archivolte se fond harmonieusement dans le vert sombre et vif des briques vernissées. Le tout est calé entre deux montants de pierres, découpées et assemblées comme des briques mais dans des dimensions plus grandes. |
| BP | 76 boulevard Berthier<br>62P5 boulevard Berthier<br>020P1 avenue de la Porte d'Asnières | Groupe scolaire réalisé en 1938 par les architectes Alexis Dresse et Léon Oudin en collaboration avec René Lecard. Le parti architectural est parfaitement représentatif de la monumentalité acquise par les équipements scolaires dans les années 30. Les armes de la Ville de Paris sont gravées à une échelle exceptionnelle sur la façade. L'utilisation de la brique est magnifiée par le jeu des volumes. Avec son plan simple et fonctionnel, le bâtiment reprend les acquis des "écoles Ferry" en les modernisant à l'heure de fonctionnalisme. L'influence du style hollandais est également évidente. |
| BP | 100 à 132 boulevard Bessières<br>2 à 4 avenue de la Porte de Clichy<br>51 à 93 rue Pierre Rebière<br>2 à 12 avenue du Cimetière des Batignolles<br>1 à 9 rue Saint-Just | Lycée - Architecture contemporaine<br>Lors de la destruction de la portion des anciennes fortifications située à proximité du quartier des Épinettes, une imposante parcelle est réservée pour la construction d'un nouveau lycée. En 1948, des bâtiments démontables en béton armé vibré sont installés par Pierre Paquet (1875-1959) et son fils Jean-Pierre Paquet (1907-1975), avec la collaboration de l'ingénieur Mopin afin d'accueillir quelques classes du lycée de jeunes filles Jules-Ferry. Jean-Pierre Paquet réalise dès 1947 avec Paul Villemain (1906-1993) l'école professionnelle des métiers du bâtiment de Felletin et, fort de son titre d'architecte en chef des Bâtiments civils et des Palais nationaux, il conçoit également le lycée Florent-Schmitt à Saint-Cloud et le lycée technique à Provins, outre le lycée Balzac sis boulevard Bessières. Face à l'ampleur de ce projet, l'architecte, accompagné de ses assistants et ingénieurs, se tourne vers la préfabrication industrialisée avec des modules répétitifs, selon une trame d'1m80. Le lycée Balzac appartient ainsi aux prémices de ce mode constructif qui devient une norme au cours des années 1960. Un premier bâtiment courbe, actuel collège, sort de terre en 1951. S'élevant sur deux étages carrés, son horizontalité est renforcée par l'association de fenêtres bandeaux, d'un toit-terrasse et de corniches saillantes. Son rez-de-chaussée à parois vitrées repliables, dont les huisseries semblent toujours d'origine en 2022, apparaît particulièrement remarquable. Le corps central, haut de trois étages carrés et d'un dernier étage en attique, est livré en 1953. Il est complété par une dernière aile achevée en 1958 qui adopte un plan masse quadrangulaire régulier. Des équipements sportifs |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sont ajoutés progressivement jusqu'en 1974. Trois œuvres, conçues dans le cadre du 1% artistique entre 1954 et 1964, enrichissent l'ensemble. Les artistes Georges Saupique, Raymond Vaysset et Karl-Jean Longuet ainsi qu'André Bizette-Lindet investissent ainsi les façades et le terre-plein gazonné du centre de la cour. Les bâtiments, bien que construits sur un temps relativement long, forment un ensemble harmonieux doté des mêmes matériaux et organisé selon la même trame. |
| BP | 86 à 92 boulevard Bessières<br>37 à 43 rue Pierre Rebière | École représentative des équipements scolaires de la ceinture parisienne.<br>Ce groupe scolaire appartient à un ensemble hétérogène de huit établissements construit entre 1930 et 1940 au voisinage des nouveaux groupes d'habitations à bon marché (HBM) de la ceinture de Paris. En effet, la zone « non aedificandi » de l'ancienne enceinte de Thiers, déclassée en 1919 est progressivement lotie à partir de 1926, d'abord par l'Office public d'habitations à bon marché (OPHBM) puis par d'autres acteurs à partir de 1930. Ces nouveaux terrains à bâtir sont bienvenus dans le contexte de la crise du logement. Ce groupe scolaire boulevard Bessières, conçu par les architectes Émile Molinié (1877-1964) et Charles Nicod (1878-1967) entre 1933 et 1935, se démarque par son entrée monumentale, mise en valeur par son léger retrait sur le boulevard et par sa configuration en peigne, qui témoigne des débuts de l'autonomisation du bâti par rapport à la parcelle pour ce type d'édifice. La façade s'élève sur trois étages couronnés par un toit-terrasse et reprend élégamment le vocabulaire des années 1930 pour ce type d'édifice : en brique, il possède des armoiries et ferronneries noires travaillées pour les ouvertures, un large auvent arrondi en béton à dalles de verre, qui fait écho aux soubassements, linteaux et appuis de fenêtres, également en béton enduit. Il a connu une restructuration et une surélévation assez discrète en 1953 et permet en 2022 la cohabitation sur |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | la même parcelle d'une école et d'un lycée professionnel. |
| BP | 21 rue Biot | Immeuble de rapport édifié vers 1840 comportant trois étages carrés sur rez-de-chaussée et cinq travées. Sa façade en plâtre est décorée de médaillons et de deux niches abritant des statues conservées au deuxième étage. Les deux baies surmontant la porte d'entrée sont cintrées et géminées. La porte d'entrée est elle-même représentative du style Louis-Philippe. Il s'agit d'un exemple remarquable, tant par la composition de sa façade que par son état de conservation, du développement périurbain du village des Batignolles vers 1840-1850 autour de la rue des Dames et de la rue Lemercier destiné à une clientèle d'employés et de représentants de la petite bourgeoisie. |
| BP | 23 rue Biot | Belle maison Louis-Philippe très typique du lotissement des Batignolles comportant des détails soignés : modénatures, balcon, garde-corps en fonte, porte et en parfaite cohérence avec la maison remarquable du n°21. |
| BP | 2 à 4 rue Biot<br>7 à 11 place de Clichy<br>1 avenue de Clichy | Ensemble immobilier mixte d'habitation et d'activité commerciale<br>Cet immeuble commandé en 1928 par le notaire Sabot est l'œuvre de l'architecte Michel Roux-Spitz (1888-1957), Grand Prix de Rome en 1920. Élève de Gaston Redon et d'Alfred-Henri Recoura, l'architecte est remarqué lors de l'Exposition des arts décoratifs de 1925 et reçoit la même année la commande d'un immeuble rue Guynemer qui ancrera son style : l'absence d'ornements, le développement des baies horizontales et la référence au passé avec le bow-window à trois pans. Roux-Spitz est à cette époque rédacteur en chef de la revue « L'Architecte » (1925-1932), où il se positionne comme partisan d'une architecture moderne qui ne renie ni les leçons de l'histoire ni la mutation des techniques constructives. Sur l'immeuble de la place de Clichy, Roux-Spitz utilise un vocabulaire architectural simple et élégant, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | empreint d'une « modernité classique » qui préfigure les grands ensembles de l'après-guerre. L'immeuble se compose de huit étages, disposés en gradin à partir du cinquième étage. Le rez-de-chaussée, à usage commercial, est séparé des étages par une structure en porte-à-faux formant auvent. Les façades, répétitives, sont ajourées par des fenêtres horizontales et des oculi. Les angles sont habillement traités, à mi-chemin entre le pan coupé et le bow-window. Si la structure est en béton, Roux-Spitz n'accorde pas de noblesse à ce matériau et il recourt au plaquage de pierre qu'il met en œuvre avec soin. Devenu emblématique de la place de Clichy, l'immeuble préfigure une réalisation plus monumentale de Roux-Spitz que sont les logements de l'avenue Henri-Martin (1931). |
| BP | 3 rue de Bizerte | Immeuble de logements, construit en 1935 par l'architecte J. J. Garnier. Ce bâtiment à redans s'articule en trois corps autour d'une cour en creux. Bien proportionné, il affiche une architecture typée années 30, mariant avec sobriété les percements d'angle et les balcons arrondis. |
| BP | 68 rue Boursault | Immeuble de rapport Art Nouveau formant un ensemble cohérent avec les n°64-62 inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques (architecte René-Auguste Simonet vers 1901). |
| BP | 29 rue Boursault<br>79 rue La Condamine | Ancien marché des Batignolles (1839), un des plus anciens marchés couverts de Paris. La structure du bâtiment, construit en pierre avec des colonnes engagées qui rythment la façade sur la rue et sur la cour et la charpente, sont conservées. La rareté de ce patrimoine encore subsistant dans Paris justifie sa protection. Le bâtiment accueille aujourd'hui le centre de Formation des instituteurs. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 rue Brémontier | Équipement lié au culte - église - 6 rue Brémontier, 75017. Adresse associée : 15 rue Ampère, 75017. L'immeuble est protégé pour motifs architectural, historique et culturel. La rue Brémontier est ouverte en 1862 dans le 17e arrondissement peu après l'annexion. L'église Saint-François-de-Sales est conçue en 1873 par l'architecte Édouard Delebarre de Bay (1836-1891) dans un style mêlant roman et gothique du XIIIe siècle afin de doter le nouveau quartier d'une paroisse. Elle est consacrée en 1875. La distribution intérieure en une nef centrale accompagnée de deux bas-côtés est visible dès la façade tripartite. En effet, les deux bas-côtés sont éclairés en façade par une baie cintrée basse et la nef par une large baie cintrée dont l'arc soutenu par deux colonnettes est constitué d'une frise d'oves. La façade est dotée en son centre d'un clocher carré peu élevé ouvert d'un triplet de baies cintrées sur chaque côté et couvert d'une toiture d'ardoise à pentes raides reposant sur une corniche moulurée à modillons, et agrémentée de lucarnes à abat-sons. Des colonnettes en délit ornent les quatre angles du clocher-porche. De part et d'autre du clocher, une travée d'escalier prend place, éclairée par deux lancettes. L'accès à l'intérieur de l'église se fait par une porte située au pied du clocher-porche. La porte est encadrée par deux colonnettes soutenant un arc mouluré. Au-dessus, un dessus-de-porte triangulaire plaqué et orné de modillons supporte une statue de Saint-François-de-Sales. L'église est couverte de voûtes quadripartites à nervures soutenues par un niveau d'arcades cintrées. Les voûtes des collatéraux sont ouvertes à leur sommet de verrières circulaires qui complètent l'éclairage apporté par les baies ouvertes dans les murs. Un choeur à trois pans termine la composition. Rapidement devenue trop exiguë, l'église fait l'objet d'une extension sur une parcelle la jouxtant à l'arrière. Cet agrandissement prend la forme d'une nouvelle église placée sous le même vocable, érigée dans un style néo-roman entre 1911 et 1913. Les deux édifices sont reliés par un couloir. Caractéristique des églises construites à la fin du XIXe siècle dans les nouveaux quartiers annexés, cet édifice est à rapprocher de l'église de l'Immaculée Conception dans le 12e arrondissement, construite par le même architecte à la même période, dont l'élévation est très similaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 à 7 rue Cardinet | Immeuble d'habitation<br>Construits en 1907 par l'architecte Théo Petit (1865-1930) dans la Plaine-Monceau, ces deux immeubles d'influence Art nouveau forment un ensemble cohérent avec le n°3 et en retour, les n°103 à 107 rue Jouffroy d'Abbans. Propriétaire des terrains ainsi que du n°3, Théo Petit fait édifier deux immeubles hauts de sept étages. Le n°7, sur cinq travées, se compose d'un rez-de-chaussée occupé par des boutiques, de cinq étages carrés et de deux étages sous comble. Deux bow-windows encadrent les travées médianes à partir du deuxième étage ; l'un arrondi en pierre et un autre en bois maintenu par des consoles en ferronnerie. La forme arrondie, autorisée par le règlement de 1902, est novatrice pour l'époque. Ces deux motifs verticaux se terminent par des auvents supportés par des aisseliers en bois. Le n°5, structuré en six travées, est encadré par deux bow-windows arrondis de même facture que celui en pierre du n°7. Il se compose d'un soubassement à soupiraux, d'un rez-de-chaussée avec deux portes d'entrée, de six étages carrés et deux niveaux sous comble. L'étage attique ainsi que deux lucarnes de l'étage supérieur sont ornés de briques rouges rappelant les façades côté cour. Un des niveaux sous comble est occupé par un atelier d'artiste éclairé par une grande verrière. La travée centrale crée une rupture avec les deux balcons du deuxième étage maintenu par des consoles en pierre. L'ornementation des deux immeubles consiste en une frise d'hortensias au-dessus du premier et du quatrième niveau. Les baies percées aux arcs bombés possèdent des garde-corps agrémentés de fleurs prenant la forme d'un éventail. Ceux des balcons alternent entre formes géométriques et florales. |
| BP | 61 à 73 rue Cardinet | Lycée Carnot, édifié à partir de 1874 par l'architecte Hector Degeorge. La partie destinée au cours préparatoire ne fut commencée, le long de la rue Cardinet, qu'en 1881. Le terrain, de 11 000 m², a la forme d'un trapèze rectangle. Les bâtiments sont fondés sur de la pierre meulière, sauf les arcs des fenêtres éclairant les sous-sols qui sont en brique. Ces arcs sont surmontés d'un bandeau en pierre dure qui répartit la charge sur les murs. Ceux-ci sont entièrement en briques, enduites de plâtre moucheté dans les parties non porteuses ou peu visibles. Les piliers formant saillie à l'intérieur sont également en briques, laissées apparentes pour la décoration de la façade, de même que les dosserets des fenêtres et leurs arcs retombant sur les sommiers en pierre. Par économie, on a retenu la brique de Gournay, très |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | résistante, mais de couleur brune assez terne. Quelques terres cuites polychromes, émaillées ou non, apportent des notes de couleurs. La couverture est en tuile à recouvrement. Les salles de classe, sont éclairées des deux côtés de façon à donner une lumière aussi égale que possible et non aveuglante à l'intérieur de chaque classe. |
| BP | 145 bis rue Cardinet | Gare du pont Cardinet construite entre 1923 et 1924 par l'architecte Julien Polti sur la ligne d'Auteuil. Fidèle à l'enseignement de son maître Charles Genuys, auquel il devait probablement cette commande, il entreprend ici un programme "rationnel mais non rationaliste" ou la logique de la construction n'exclut pas la sensibilité décorative. Deux vaisseaux voûtés d'ogives déterminaient les parties accessibles au public, tandis que les bureaux ou annexes occupaient les parties latérales basses. L'ossature est entièrement en béton armé remplie de brique ocre. Une décoration de mosaïque complète son parement. La gare a fait l'objet d'un entresolement, masquant à regret la voûte d'origine. |
| EPP | 147 rue Cardinet<br>58-60 boulevard Berthier<br>avenue de la Porte de Clichy | Halle en charpente mixte (bois, fonte et fer) du quai n° 3 de l'ancienne gare de marchandises des Batignolles. Construite vers 1840-1843 pour la ligne Paris-Rouen-Le Havre (Frédéric Pillet, Paris Patrimoine, n° 3, décembre 2006), elle représente un témoignage exceptionnel de l'histoire ferroviaire, de l'évolution des techniques de construction et de la genèse de l'architecture moderne. |
| BP | 2 à 8 rue Catulle Mendès<br>10 avenue Stéphane Mallarmé<br>19 à 21 boulevard de la Somme | Immeuble d'habitation<br>Construit en 1931 par l'architecte Pierre Patout (1879-1965), l'Immeuble d'habitation des 2 au 8 rue Catulle Mendès est le premier qu'il édifie sur la ceinture de Paris, à l'emplacement de l'ancienne enceinte de Thiers. Occupant la moitié de l'îlot formé par les rues Catulle Mendès, Jean Moréas, l'avenue Stéphane Mallarmé et le boulevard de la Somme, il se compose d'un bâtiment en longueur à l'alignement sur la rue Catulle Mendès et d'un jardin en cœur de parcelle accessible depuis l'avenue Stéphane- Mallarmé et le boulevard de la Somme où prennent place deux bâtiments plus anciens. Les façades sur rue présentent un dessin horizontal rythmé par des éléments verticaux. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont parés d'un revêtement de pierre blonde et forment le soubassement de l'immeuble, terminé par le balcon filant du deuxième étage. À partir du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | deuxième étage, la façade de l'immeuble est blanche et rythmée par de grands bow-windows. Les baies, identiques sur toutes les façades, donnent un caractère unitaire à l'ensemble. Les parties hautes sont traitées en retraits successifs. La monumentalité de l'opération, sa symétrie et le rythme donné à la façade font de cet immeuble un exemple représentatif de la production de Pierre Patout dans les années 1930, entre le style Art déco qu'il développe à l'occasion de l'Exposition internationale des arts décoratifs de Paris en 1925, le « style paquebot » dont il est l'un des principaux représentants et le mouvement moderne qui se développe à Paris dans ces mêmes années. |
| BP | 5 rue Cernuschi | Hôtel particulier<br>La rue, ouverte en 1896, porte le nom de l'économiste et collectionneur Henri Cernuschi (1821-1896). Le permis de construire de ce bâtiment est déposé le 12 mai 1897 par l'architecte Alfred Charles Equer (1845-1921), qui est également en charge de la réalisation de l'hôtel voisin au n° 7. L'hôtel est construit pour l'historien, orientaliste et romancier Marius Fontane (1838-1914) qui y résidera jusqu'à sa mort. En 1910, il fait réaliser par l'architecte Louis Cuinel (/-/) une demande de surélévation. Equer propose une architecture qui emprunte au style au gothique flamand. Le soubassement en pierre, percé de soupiraux à arc déprimé, sert d'assise à la construction. La pierre souligne la structure des baies. Elle est harpée dans un parement en brique rouge et légèrement en saillie du nu de la façade. Les niveaux d'élévation ne sont que discrètement évoqués, par la présence notamment, au premier étage sur la travée de droite, d'un étroit balcon dont les motifs géométriques en briques font échos à ceux de la corniche. Différentes typologies et dimensions de baies sont offertes en façade. La travée de gauche, donnant sans doute sur les pièces de réception et d'études, présente en rez-de-chaussée un triplet bâti de simples verticales et horizontales qui donnent forme aux piédroits et à l'allège. Au niveau supérieur, deux fenêtres presque jumelées sont droites, mais adoucies par l'arrondi des angles. Au troisième étage, un oriel en bois occupe la largeur de deux travées. En partie supérieure, un faux pignon à redents percé masque le comble d'une baie en plein cintre. La porte d'accès, dans l'axe de la travée centrale, est précédée d'un porche sans ornement, qui est sans doute le fruit d'une restauration. Elle est surmontée d'une baie ogivale. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Cernuschi | Hôtel particulier.<br>La rue est ouverte en 1896 et prend sa dénomination par arrêté du 10 juin 1897. Le permis de construire de ce bâtiment est déposé le 28 avril 1897 par l'architecte Alfred-Charles Equer (1845-1921), qui est également en charge de la réalisation de l'hôtel voisin au n° 5. Il est commandité par Édouard Durr. Les appartements sont loués dans les premières décennies du XXe siècle à quelques illustres artistes et hommes d'affaires : les peintres argentins Ernest de la Carcova en 1909 et Jorge Bermudez en 1913, M. Bourdel, « de l'opéra », qui y installe « la plus exquise des académies de danse existante actuellement à Paris et le plus agréable des lieux de réunion » en 1924 et l'industriel russe Maurice Krone. Le fils de ce dernier, Jean Krone et sa femme Marie Grandidier rachètent l'hôtel entre 1926 et 1931 où ils fondent « l'ostellerie Cernuschi ». Un projet de surélévation de cinq étages est étudié à cette période par l'architecte Maurice Du Bois d'Auberville (1863-1927) mais n'est pas réalisé. La façade sur rue présente une architecture en pierre inspirée du répertoire du style Louis XV, où les formes courbes dominent. Les baies cintrées disposent de claveaux sculptés à la clé. La façade est rendue asymétrique, non seulement par la prédominance de la travée de baie à gauche qui ouvre sur les salles d'apparat, mais également par le différent traitement des décors, plus prestigieux à mesure que l'architecture s'élève. Une porte située sur la travée de droite donne directement accès aux caves. Elle est surmontée de trois baies cintrées à clés saillantes, représentant une simple saillie sur le rez-de-chaussée, une clé à motif végétal au premier étage et à l'étage sur comble. La même ordonnance se présente sur la travée centrale, au-dessus d'une porte d'entrée élancée. L'ornementation est axée principalement sur la travée de gauche, qui arbore au-dessus de chacune de ses fenêtres un cartouche à cuir découpé. Seul celui du premier étage est sculpté d'un mascaron, les autres étant laissés nus. Un balcon au premier étage s'appuie sur deux consoles sculptées en feuilles d'acanthe et volute. Les lignes courbes du garde-corps en métal viennent accentuer les rondeurs de la composition. |
| BP | 16 à 20 rue Cernuschi<br>79 rue de Tocqueville | Ensemble de villas fin XIXe-début XXe dans le droit fil des séquences d'hôtels particuliers et des ateliers d'artistes édifiés vers la fin du XIXe siècle dans la plaine Monceau. Le n°20 est daté et signé Alexandre Chabert, architecte, 1899. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 avenue des Chasseurs | Hôtel particulier - 6 avenue des Chasseurs, 75017.<br>Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Ouverte en 1862 dans la Plaine-Monceau, l'avenue des Chasseurs se composait de plusieurs hôtels particuliers, le n°6 est le dernier à avoir été conservé. Cet édifice est construit à partir de 1881 par l'architecte Boland (/-/) à la demande de l'artiste peintre Jacob Stephen. De style néogothique, il est caractéristique des hôtels particuliers de la fin du XIXe siècle et forme un ensemble cohérent avec les derniers immeubles de ce type situés dans cet arrondissement. De plan masse rectangulaire et s'élevant sur trois étages, il se compose d'un soubassement percé d'un soupirail et d'une porte donnant accès aux communs, d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et de deux étages sous comble dont un servant d'atelier et éclairé par une verrière. La porte d'entrée en bois est ornée de ferronnerie et surmontée d'une imposte à arc brisé. Ses voussures reposent sur des culs-de-lampe représentant des griffons. Au-dessus, se trouve un bas-relief mettant en avant un blason, un chardon et la devise "parva sed iucunda" (petite, mais délicieuse). La façade en pierre est pourvue d'un bandeau séparant le rez-de-chaussée du premier étage. Le deuxième étage, percé par trois lucarnes à fronton triangulaire, dont deux en pierre, est séparé des autres niveaux par une corniche saillante ornée d'une frise végétale et de denticules. Les deux lucarnes en pierres sont décorées de trèfles. |
| BP | 3 passage du Commandant Charles Martel<br>26 rue Dulong | Immeuble-villa en brique ocre, vraisemblablement édifié vers 1880, situé en retrait de l'alignement et ouvrant sur une cour pavée et arborée. Façade composée de quatre travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Un bandeau de carreaux de céramique vient souligner la corniche. Lucarne double surmontée d'un fronton curviligne. L'intérêt de cet immeuble d'échelle modeste, enclavé entre des immeubles de rapport, tient en partie à son statut ambigü et quasi péri-urbain, en rupture avec le tissu constitué. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 27 à 29 rue la Condamine<br>37 rue Lemercier | Maisons d'angle<br>Cette maison d'angle faubourienne de l'ancienne commune Batignolles-Monceaux est issue du lotissement réalisé dans les années 1820-1830 par le médecin Lemercier et les promoteurs Navarre et Rivoire. Alors que les abords du boulevard des Batignolles sont progressivement construits dès la fin du XVIIIe siècle autour des voies de communication existant entre Paris et Clichy, les terrains acquis et lotis par Navarre et Rivoire donnent naissance aux rues Lemercier et La Condamine. L'arrivée, en 1837, du chemin de fer de l'Ouest reliant Paris à Saint-Germain, participe du succès de ces lotissements du nord parisien. Cette maison d'angle est constituée de deux corps de bâtiments, construits entre 1831 et 1843, qui reprennent les modes constructifs des faubourgs antérieurs à l'annexion de 1859 : habitations élevées d'un étage avec commerce en rez-de-chaussée, toitures à faibles pentes, enduits de façade originellement à la chaux. Les baies, linteaux et corniches sont ici soignés, dans une logique spéculative, et enrichis des codes de l'architecture de rapport développée sous la Monarchie de Juillet. L'élévation sur la rue La Condamine témoigne de la réunion de deux habitations. Si un étage s'élève au-dessus des n°27 et 29, leur hauteur sous corniche varie, la maison d'angle dépassant l'entrée voisine. Les deux structures accueillent des combles habités, éclairés par des châssis de fenêtre ou des lucarnes. Un commerce en rez-de-chaussée occupait l'angle jusqu'en 2008, date à laquelle ce niveau est transformé en logement. |
| BP | 22 boulevard de Courcelles | Hôtel particulier fin XIXe du compositeur Ernest Chausson (1855-1899) qui y tient un salon renommé fréquenté entre autres par Fauré et Debussy. Grand portail en plein cintre orné d'un mascaron sculpté et surmonté d'une balustrade. Actuelle ambassade de Lituanie. |
| BP | 85 rue de Courcelles | Immeuble de rapport de huit étages construit en 1907 par l'architecte Léon Chesnay. Alors que la façade est sobre, la loggia du cinquième étage est supportée par un encorbellement sculpté de feuilles de marronniers, et porte à son tour le balcon du sixième par des colonnes en grès flammé orangé. Elles se détachent sur un mur de briques vernissées d'un ton plus neutre, rehaussées par endroits de briques vernissées bleues. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 164 à 166 rue de Courcelles | Immeuble de rapport en pierre et brique ocre construit par l'architecte Henri Delage en 1902, primé au concours des façades de la Ville de Paris. Deux corps de bâtiments sont séparés par une cour et reliés par un portail en pierre composé d'une porte cochère centrale surmontée d'un fronton et de deux portes piétonnes latérales. Les façades sont composée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Les deux premiers niveaux sont en pierre à décor de bossages continus. Les trois niveaux suivants sont à remplissage de brique. Balcon au second étage ou étage noble soutenu par de fortes consoles. |
| BP | 132 à 134 rue de Courcelles<br>103-107 rue Jouffroy d'Abbans<br>3-7 rue Cardinet | Immeuble de rapport édifié par l'architecte Théo Petit en 1907 en collaboration avec les sculpteurs Henri Bouchard et Binet. Bel exemple d'immeuble représentatif du style Art Nouveau avec des façades en pierre de taille percées de baies cintrées et couronnées de deux coupoles en béton décorées de grès émaillés. Les portes sont flanquées de colonnes qui enserrent des grilles en ferronnerie. Le décor associe des mosaïques à motifs floraux aux quatre hauts-reliefs d'Henri Bouchard et à une frise animalière de Binet. |
| BP | 105 rue de Courcelles<br>2 rue Gustave Flaubert | Cet immeuble de rapport de six étages fut construit en 1885 par l'architecte Edouard Mizard. Placé sur une parcelle d'angle, il traite avec force le retour de façade, avec un élément en demi-hexagone coiffé d'une poivrière hexagonale sur un socle de deux niveaux, surmonté d'un corps principal de trois niveaux et un couronnement architecturé avec un balcon filant au cinquième étage. L'écrivain Henri Barbusse l'habite en 1908. |
| BP | 108 rue des Dames | Ensemble d'habitation du XIXe siècle composé de bâtiments disposés symétriquement autour d'une cour pavée en forme de T. Composition intéressante des deux bâtiments élevés d'un étage carré sur rez-de-chaussée de part et d'autre de l'entrée. Modénatures très soignées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 14 rue des Dames<br>2 rue Lemercier | Immeuble d'habitation<br>L'immeuble d'angle du 14 rue des Dames est construit dans la première moitié du XIXe siècle. Situé dans l'ancien village des Batignolles, créé en 1830, le bâtiment est déjà visible sur le cadastre des anciennes communes de Paris avant leur annexion en 1859. Il est construit sur des terrains appartenant à l'abbaye des dames de Montmartre avant leur expropriation lors de la Révolution. Ces terrains sont lotis au cours du XIXe siècle par des spéculateurs immobiliers, qui construisent des maisons de campagne avec jardinet ou de petits immeubles. Haut de trois étages, le bâtiment occupe l'ensemble de la parcelle et est organisé autour d'une cour intérieure. L'entrée se fait par une haute porte encadrée de pilastres et surmontée d'une corniche sur la rue Lemercier. Le reste du rez-de-chaussée accueille des locaux commerciaux. La façade est simplement percée de fenêtres à l'espacement irrégulier. La dernière travée de l'immeuble sur la rue Lemercier n'est haute que de deux étages, dont le dernier se trouve en retrait par rapport à la rue. Les combles de l'ensemble des bâtiments à l'alignement sont percés de lucarnes. Un corps de bâtiment d'un étage occupe le fond de la parcelle. Il semble qu'une surélévation d'un étage ait été effectuée en cœur de parcelle, au niveau des travées formant l'angle du bâtiment. L'immeuble est caractéristique de l'architecture des anciennes communes ceinturant Paris par sa petite taille et la simplicité de ses façades. Sa position urbaine témoigne du tracé des rues structurant l'ancien village des Batignolles. |
| BP | 25 à 37 rue des Dames<br>17 rue Darcet | Ensemble d'immeubles de rapport bâtis à l'ancien alignement de la rue des Dames et caractéristiques de l'ancien lotissement de la commune de Monceau-Batignolles. Bien que dénuée de tout caractère monumental ou bourgeois, cette suite d'immeubles qui conserve l'essentiel de ses proportions et de ses modénatures d'origine, a le mérite de constituer un pan entier de l'aspect originel du quartier. |
| BP | 15 rue Darcet | Immeuble d'habitation à rez-de-chaussée commercial édifié à la fin du XIXème siècle àprès l'ouverture de la rue Darcet en 1846, en pierre de taille calcaire tendre à joint sec ; encadrements de baie à entablement et pilastres sculptés ; larmiers entre étages protégés par une bavette zinc ; ferronnerie des garde corps et barre d'appui d'origine. La façade sur rue comprend 11 travées organisées dans une composition 3/1/7 autour d'une porte cochère en bois plein mouluré peint. De part et d'autre du passage cocher étaient disposés des devantures en applique en bois peint à allège, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | entablement et trumeux moulurés. Seule la devanture à gauche de la porte cochère en lui faisant face subsiste. |
| BP | 26 rue Daubigny | L'immeuble situé au 26 rue Daubigny est une réalisation des frères Gillet associés à l'architecte Roux (/-/) et à l'entrepreneur Binlenger achevée en 1912, comme l'atteste l'inscription lisible en façade. L'un des deux frères peut être assimilé à Émile Gillet (1847-/), fils de l'architecte Augustin Gillet et élève de Questel à l'École des Beaux-Arts qu'il a quittée en 1868. Il réalise vers 1900 avec son frère plusieurs édifices de très haut standing tels que le 11 rue Sédillot et le 110 rue Saint-Dominique. À partir des années 1910, ils apparaissent avec Roux dans l'annuaire comme architectes experts dans l'achat et la vente de biens immobiliers. Leur production d'immeubles se déporte alors dans l'est parisien, notamment le long de l'avenue Daumesnil. Le bâtiment du 26 rue Daubigny dont le permis de construire est accordé le 22 novembre 1910 est achevé deux ans plus tard. L'édifice possède quatre travées en façade et s'organise autour d'une cour symétrique. Le programme associe cinq appartements bourgeois, un par étage, dans l'aile double en épaisseur donnant sur rue et, en fond de cour, un immeuble locatif de six étages carrés comportant deux appartements par niveau. Ces deux corps de logis de hauteurs différentes sont reliés par des ailes de service en retour sur la cour abritant les chambres, les cuisines et les escaliers de service. En application des principes du règlement de 1902, le brisis couvert d'ardoise descend du sixième au cinquième étage, afin de mettre en valeur les grandes lucarnes surmontées d'un fronton cintré couronnant les deux oriels qui structurent verticalement la façade. Ces éléments en débord à partir du deuxième étage sont décorés comme les fenêtres des registres latéraux de guirlandes de feuilles et de fleurs et reposent sur des consoles. Ce décor végétal stylisé, associé au cartouche aux cuirs chantournés sculpté au-dessus de la porte d'entrée et aux drapés ornant les linteaux des fenêtres du rez-de-chaussée, révèlent l'approche éclectique des architectes, qui mêlent librement dans cette composition des motifs empruntés à l'architecture française des XVIIe et XVIIIe siècles. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 29 rue Daubigny | Hôtel particulier<br>Ce petit hôtel particulier a été construit comme un atelier d'artiste en 1892 par l'architecte Jules Giboz (/-/), également à l'origine d'un projet d'appartement au 5 place Wagram tout proche. Édifié sur un soubassement en pierre de meulière percé de soupiraux, ce bâtiment élevé d'un rez-de-chaussée et d'un étage carré comprend un comble aménagé sous un toit en zinc. Composé de larges baies, il se démarque par sa façade sur rue en brique et pierre d'inspiration néo-Renaissance. L'édifice dispose également d'une imposante porte en bois avec ferronnerie ouvragée, d'un petit oriel et d'une grande baie à allège ouvragée de rinceaux au premier étage à gauche. Des modifications en façade, survenues après 1937, ont notamment scindé la baie du rez-de-chaussée gauche et rétréci la baie centrale du premier étage. Le peintre américain Frederick Arthur Bridgman (1847-1928) ou encore le sculpteur Naoum Aronson (1872-1943) y ont notamment résidé. |
| BP | 8 rue Des Renaudes | Hôtel particulier construit en 1891 par l'architecte Élisée Dupuis pour M. Daniel Dupuis, présentant une façade en briques polychromes à décor néo-gothique avec fenêtre à ogive et une verrière traversant la toiture pour atelier d'artiste. Soubassement en meulière. |
| BP | 32 et 32bis rue Des Renaudes | Intéressant immeuble de style éclectique, édifié en pierre de parement et briques rouges, à la fin du XIXème siècle, associant un hôtel particulier et un petit immeuble de rapport, d'architecture très soignée. |
| BP | 29 à 29b rue Descombes<br>147 avenue de Villiers | Immeuble édifié en 1880 comprenant seize ateliers-logements pour artistes. La façade principale est située rue Descombes et comprend cinq travées, la façade secondaire sur l'avenue de Villiers comprend deux travées séparées par un pan coupé. La construction est en pierre de taille et compte trois étages sur rez-de-chaussée et entresol, dont un en retrait. La travée centrale sur la rue Descombes est surmontée d'un fronton sculpté. L'immeuble se distingue surtout par la qualité de ses grandes baies qui occupent la plus grande part de la superficie des façades et forme ainsi une figure insolite dans la typologie de l'immeuble haussmannien. |
| BP | 7 à 9 rue Édouard Detaille | Immeuble d'habitation construit par l'architecte Henri Marchand au niveau du coude de la rue Edouard-Detaille ouverte en 1892. Deux bâtiments de six étages encadrent un corps central qui domine un petit jardin. La façade de cette partie centrale est dominée par un large oriel reposant sur un avant-corps en saillie. Le |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | traitement en brique de la façade fait preuve d'une grande richesse décorative, centrée sur l'oriel, scandée par trois pilastres. Jouant avec les effets de polychromie, l'architecte a associé à la brique, une céramique émaillée de couleur verte. Les pilastres des deux étages supérieurs sont également décorés d'une frise colorée. Enfin, un bandeau de composition florale ceinture la façade. |
| BP | 5 rue du Dobropol | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment est construit en 1931 par l'architecte Raymond Perruch (/-/), particulièrement connu pour son immeuble du 42 boulevard Gouvion-Saint-Cyr (17e), construit à la même période que les deux immeubles des n°3 et n°5 rue Dobropol. La rue est ouverte en 1928 sur l'ancien bastion n°50 de l'enceinte de Thiers, déclassée en 1919 et lotie à partir de 1926. Ces immeubles, situés dans le quartier des Ternes, sont destinés à une riche clientèle.<br>Perruch réalise un bâtiment d'habitation de neuf étages carrés, en retrait d'alignement, permettant de ménager un jardin sur rue. Le bâtiment, en forme de L, donne à l'arrière sur une cour. Sur rue, la façade est constituée de cinq travées. Les deux travées le long des murs mitoyens sont équipées de balcons semi-circulaires du premier au sixième étage. La travée centrale, en saillie du deuxième au septième étage, est rythmée par trois baies à chaque niveau. Cette partie en avant-corps est prolongée par des balcons de part et d'autre. L'ensemble est surmonté d'un balcon au septième étage, couronné par deux niveaux en retrait bénéficiant d'une terrasse filante. Les garde-corps sont traités par des profilés tubulaires. Le bâtiment s'inscrit dans le mouvement Art déco avec de discrets éléments d'ornementation géométriques. |
| BP | 80 place du Docteur Félix Lobligeois | Immeuble présentant une façade composée de trois travées et élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, caractéristique du lotissement primitif des Batignolles dans la première moitié du XIXe siècle. Malgré sa modestie, cet immeuble de rapport qui a conservé ses principales dispositions d'origine est situé à un emplacement déterminant de l'ancien centre du village, en co-visibilité de l'Eglise. |
| BP | 64 place du Docteur Félix Lobligeois<br>64 rue des Batignolles | Bâtiment remarquable composé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée dessinant un arc de cercle sur la place. Construction typique par sa composition du lotissement primitif des Batignolles placé à un emplacement déterminant du paysage urbain en co-visibilité de l'Eglise. La place du Docteur Félix Lobligeois, ancienne place des Batignolles, constituait le centre de la commune de Batignolles-Monceau. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 67 place du Docteur Félix Lobligeois<br>74 rue Legendre | Bâtiment remarquable composé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée dessinant un arc de cercle sur la place. Construction typique par sa composition du lotissement primitif des Batignolles placé à un emplacement déterminant du paysage urbain face à l'Eglise Sainte-Marie des Batignolles édifiée par Auguste Molinos, inaugurée en 1829 et agrandie entre 1839 et 1851 par Eugène Lequeux. La place du Docteur Félix Lobligeois, ancienne place des Batignolles, constituait le centre de la commune de Batignolles-Monceau. |
| BP | 69 place du Docteur Félix Lobligeois<br>76 rue Boursault<br>63 rue Legendre | Immeuble de rapport placé en pointe d'îlot, présentant une remarquable composition de façade (notamment sur la rue Legendre) d'aspect début du Second Empire. |
| BP | 38 à 40 rue des Epinettes<br>2 villa des Epinettes | École type Jules Ferry<br>Grâce aux allocations versées à chaque commune de France par l'État à partir de 1878, de nombreuses écoles publiques sont construites sous la Troisième République à l'initiative de Jules Ferry. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'architecture scolaire restera assez conforme aux préceptes architecturaux mis en place à cette époque.<br>La ville achète le terrain rue des Épinettes en 1898 et le groupe scolaire, composé à l'origine d'une école maternelle, d'une école de filles et d'une école de garçons, est construit en 1904 selon le projet de l'architecte Jules Sylvain Vigneulle (1845-1934). Il forme un îlot entre la rue des Épinettes, la villa des Épinettes et la rue Jacques Kellner. Dans la tradition des écoles de type Jules-Ferry, son bâtiment se trouve à l'alignement du côté de la rue des Épinettes. Ce plan-masse laisse ainsi libre le reste du terrain pour la circulation de l'air et les cours de récréation, selon les préceptes hygiénistes de l'époque, notamment promulgués par l'ingénieur Paul Planat (1839-1911) ou plus tard par l'architecte Julien Guadet (1834-1908). Du côté de la rue des Épinettes, la façade se compose d'un soubassement en meulière et d'étages en briques rouges et jaunes formant des motifs, couronnés par une toiture débordante en tuiles rouges. Les portes d'entrée à deux battants sont surmontées d'une imposte vitrée et d'un entablement comportant les inscriptions « école maternelle » et « école de filles ». L'ancienne porte d'entrée de l'école des garçons, aujourd'hui murée, se situe quant à elle du côté de la villa des Épinettes. Un blason de la ville se situe entre les deux portes, au niveau d'un bandeau séparant le rez-de-chaussée du premier étage. Les allèges des fenêtres du deuxième étage comportent |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | des panneaux à rose en céramique surmonté de motifs issus du calepinage de la brique. |
| BP | 4 villa des Epinettes | Immeuble de rapport de la fin du XIXe siècle implanté sur une parcelle traversante et présentant un corps d'habitation dédoublé dont l'une des façades donne sur la Villa des Epinettes (ancienne impasse des Epinettes) et l'autre sur la rue Navier. Les façades, hautes en couleur, élevées de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et couronnées d'un double rang de lucarnes, présentent un remarquable exemple de composition des briques polychromes et de la meulière et de bandeaux en céramiques restituant, dans un esprit de fantaisie, l'architecture de la Renaissance. Sur la rue Navier, une aile en retour d'un étage sur rez-de-chaussée à remplissage de brique et couronné d'un toit en bâtière donnant sur une cour arborée renforce l'esprit péri-urbain de l'ensemble. |
| BP | 42 à 44 rue des Épinettes<br>5 à 13 rue Jacques Kellner<br>1 à 3 villa des Épinettes | École type Jules Ferry<br>Grâce aux allocations versées à chaque commune de France par l'État à partir de 1878, de nombreuses écoles publiques sont construites sous la Troisième République à l'initiative de Jules Ferry. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'architecture scolaire restera assez conforme aux préceptes architecturaux mis en place à cette époque.<br>La ville achète le terrain rue des Épinettes en 1898 et le groupe scolaire, composé à l'origine d'une école maternelle, d'une école de filles et d'une école de garçons, est construit en 1904 selon le projet de l'architecte Jules Sylvain Vigneulle (1845-1934). Il forme un îlot entre la rue des Épinettes, la villa des Épinettes et la rue Jacques Kellner. Dans la tradition des écoles de type Jules-Ferry, son bâtiment se trouve à l'alignement du côté de la rue des Épinettes. Ce plan-masse laisse ainsi libre le reste du terrain pour la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | circulation de l'air et les cours de récréation, selon les préceptes hygiénistes de l'époque, notamment promulgués par l'ingénieur Paul Planat (1839-1911) ou plus tard par l'architecte Julien Guadet (1834-1908). Du côté de la rue des Épinettes, la façade se compose d'un soubassement en meulière et d'étages en briques rouges et jaunes formant des motifs, couronnés par une toiture débordante en tuiles rouges. Les portes d'entrée à deux battants sont surmontées d'une imposte vitrée et d'un entablement comportant les inscriptions « école maternelle » et « école de filles ». L'ancienne porte d'entrée de l'école des garçons, aujourd'hui murée, se situe quant à elle du côté de la villa des Épinettes. Un blason de la ville se situe entre les deux portes, au niveau d'un bandeau séparant le rez-de-chaussée du premier étage. Les allèges des fenêtres du deuxième étage comportent des panneaux à rose en céramique surmonté de motifs issus du calepinage de la brique. |
| BP | 59 rue des Épinettes<br>45 boulevard Bessières | Ensemble immobilier<br>Cet immeuble, construit entre 1914 et 1916, se situe au croisement du boulevard Bessières et de la rue des Épinettes. Il a été conçu par Rigaud pour « La Sécurité », une société coopérative des habitations salubres et à bon marché. Créée en 1912 par Frédéric Brunet (1868-1932) et Edmond Briat (1864-1948), cette société avait pour ambition, assez inédite à Paris, de permettre à des familles modestes d'accéder à la propriété, grâce au paiement d'annuités d'un montant similaire à un loyer pendant une durée de vingt-cinq ans. En ciment armé et brique, l'édifice de six étages dont un, sous comble avec couverture en zinc est marqué par des retraits sur le boulevard et sur la rue afin de ménager des cours, clôturées par des grilles, selon les préceptes hygiénistes alors en vogue. Du côté de la rue des Épinettes, un haut portail en ferronnerie est surmonté par un bandeau portant la mention « Sté La Sécurité ». Les façades du bâtiment se démarquent par leurs modénatures travaillées ; elles sont rythmées par des travées en légère saillie du deuxième au cinquième étage et par la présence de lignes de refends au rez-de-chaussée et au premier étage. Des consoles décorées de feuilles de laurier ou de chênes soutiennent des balcons à balustres aux deuxième et cinquième étages quand d'imposants frontons à tête de lion couronnent les baies en saillie du cinquième étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue Ernest Roche<br>75 rue Pouchet | Un ensemble d'une centaine de logements sociaux élevés entre 1914 et 1921 par les architectes Vaudoyer et Louis Chevallier. Le chantier de cet immeuble engagé par la société Le Progrès fondée par le banquier et philanthrope Ferdinand Fourcade est interrompu par la guerre. Le Progrès, confronté à des difficultés financières après guerre cède ce chantier à l'Office d'HBM de la Seine en 1920 qui l'achève avec les mêmes architectes. Les bâtiments sont disposés autour de deux grandes cours, une presque carrée, l'autre elliptique ouverte sur la rue à la géométrie impeccable. L'écriture est soignée avec notamment des corniches ouvragées et un parement en briques vernissées vertes aux motifs très affirmés. Dispositif et décor pouvant être rapproché de l'immeuble construit par Cintrat en 1905 au 62 avenue Jean-Jaurès et 1 à 3 passage de Melun (19e) ou des autres oeuvres de Vaudoyer et Chevallier pour Le Progrès, 90 rue Vergniaud (13e) en 1913 et 20 rue Censier (5e) en 1914. |
| BP | 8 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier construit par l'architecte Gaston Aubry en 1881 (travaux de l'architecte Georges Louis Bayard en 1882). Composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et de deux travées inégales, la façade de l'hôtel en pierre blanche est de style néo-gothique. |
| BP | 14 rue Eugène Flachat | Villa en brique édifiée en 1895 par l'architecte Charles Girault, concepteur du Petit Palais. Elle comprend trois étages couronnés par un auvent. Les ouvertures sont agréablement dessinées et des briques de couleur vertes agrémentent la façade. |
| BP | 16 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier construit par l'architecte Georges Louis Bayard, disciple de Vaudremer, en 1882. Les hôtels des n°16 et 18, composés chacun d'un étage carré sur rez-de-chaussée et de deux travées, sont jumeaux. La façade est exécutée en pierre de parement pour les entourages et remplissage de brique polychrome dans un style néo-Louis XIII. Le n°16 fut la résidence, de 1888 à 1896, de l'architecte Stephen Sauvestre. |
| BP | 18 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier construit par l'architecte Georges-Louis Bayard, disciple de Vaudremer, en 1882. Les hôtels des n°16 et 18, composés chacun d'un étage carré sur rez-de-chaussée et de deux travées, sont jumeaux. La façade est exécutée en pierre de parement pour les entourages et remplissage de brique polychrome dans un style néo-Louis XIII. |
| BP | 24 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier construit en 1882 par l'architecte Georges-Louis Bayard (signé et daté en façade), disciple de Vaudremer aux Beaux-Arts et faisant partie d'une suite historiquement cohérente. Il est édifié en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | pierre blanche dans un style sobre marqué par le rationalisme constructif théorisé par Viollet-le-Duc. |
| BP | 26 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier, édifié vers 1880, faisant partie d'une suite historiquement cohérente. Comptant un étage carré sur rez-de-chaussée, il est édifié en pierre blanche de parement avec remplissage de brique rouge dans un style néo-Louis XIII. |
| BP | 28 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier du dernier quart du XIXe siècle faisant partie d'une suite historiquement cohérente. Composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et de trois travées, la façade comprend des bandeaux de briques alternativement brunes et rouges. |
| BP | 10 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier<br>Bien qu'il apparaisse aujourd'hui comme un Immeuble d'habitation, il s'agit en réalité d'un hôtel particulier de deux étages, construit en deux temps à la fin du XIXe siècle par deux architectes issus de l'École des Beaux-Arts. À partir de 1881, l'architecte Antoine Gavet (1861-1949) commença à entreprendre des travaux pour la réalisation d'un hôtel particulier. L'architecte Émile Blanchard (1850- 1926 ou 1927) acheva les travaux en 1882. Situé dans une rue composée essentiellement d'hôtels particuliers, l'ensemble, formant un environnement homogène, met notamment en avant l'essor des produits industriels de cette époque. Particulièrement attractif pour la classe bourgeoise, grâce à ses lotissements, le 17e arrondissement est l'un des principaux arrondissements, avec le 16e, à avoir subi une importante densification d'habitations vers la seconde moitié du XIXe siècle. Dans un registre néo-Louis XIII, cet hôtel, anciennement au n° 6 jusqu'en 1885, est couronné par un étage d'attique et composé de chaînes harpées et de briques rouges polychromes dans les trumeaux. Ordonnancés en deux travées symétriques, les étages sont délimités par un bandeau formant larmier et par un balcon filant surplombant une frise denticulée. Dans un registre néoclassique, les baies du rez-de-chaussée et du premier étage de la première travée (côté n° 12) sont encadrées par des pilastres corinthiens. De la même façon que les hôtels particuliers édifiés aux alentours, celui-ci dispose d'un rez-de-chaussée élevé sur un imposant soubassement avec soupirail et barreaudage. La ferronnerie est ainsi omniprésente sur la façade : outre celle du balcon, des grilles ont été posées devant les baies du rez-de-chaussée et du premier étage. À noter, cet hôtel est l'un des rares, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | avec l'immeuble voisin du n°8, à avoir conservé son vitrail d'origine au rez-de-chaussée. |
| BP | 12 rue Eugène Flachat | Hôtel particulier<br>De style éclectique, cet hôtel particulier a été construit en deux phases à la fin du XIXe siècle. La première phase de construction est due, en 1881, à l'architecte Gaston Aubry (1853-1901), connu pour avoir restauré le Château de Sully deux ans plus tard. L'architecte Georges Bayard (1851- après 1910), très actif dans les 16e et 17e arrondissements, acquiert à titre personnel cet hôtel inachevé dont il a porté la construction à terme. Il est également à l'origine de l'hôtel particulier situé au n° 24 rue Eugène Flachat. Particulièrement attractif pour la bourgeoisie, le 17e arrondissement est l'un des principaux arrondissements, avec le 16e, à avoir subi une importante densification urbaine au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Malgré un style néo-Renaissance dominant sur cette façade ordonnancée en deux travées, les architectes semblent avoir voulu y mêler d'autres influences. Élevée sur deux étages et délimité par des chaînes harpées, la façade se compose de trumeaux en briques rouges, caractéristiques du style néo-Louis XIII, et fréquemment employés durant le Second Empire. La façade présente des similitudes avec la plupart des hôtels particuliers situés aux alentours, créant ainsi un ensemble cohérent. En effet, le rez-de-chaussée est sur un imposant soubassement en pierre comportant un soupirail. L'influence néo-Renaissance est d'autant plus visible dans les baies, car encadrées par des pilastres. Le bandeau formant larmier en pierre, la corniche denticulée, la lucarne en œil-de-bœuf, les consoles du premier étage, ainsi que l'arc en plein cintre de l'entrée avec cartouche évoquent aussi ce style prôné par l'École des Beaux- |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Arts. Concernant les autres influences, la grille en ferronnerie de l'entrée fait écho au style néo-gothique tandis que le style néo-médiéval est mis en avant par le blason à griffon sur le cartouche et l'allège du rez-de-chaussée garnie de croix de Saint-André. |
| BP | 30 rue Eugène Flachat<br>49 boulevard Berthier | Hôtel particulier et atelier réalisés par l'architecte Gaston Aubry en 1887. La façade, en brique rouge et pierre de parement, est composée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. L'hôtel est doté d'un comble très important dont émerge une lucarne à ferme en bois apparente. Le revers de façade, traité en pans de bois, est visible depuis le 49 boulevard Berthier. |
| BP | 34 rue Eugène Flachat<br>51b boulevard Berthier | Hôtel particulier construit par l'architecte Jean Brisson en 1891 situé sur une parcelle dessinant un angle aigu. La façade est en brique rouge et pierre blanche et est ornée d'un bas-relief de Joseph Chéret. |
| EPP | 7 rue Fortuny | Ensemble remarquable d'escaliers et passerelles métalliques et intégrés à la façade arrière de l'immeuble de rapport construit en 1913 par l'architecte Fernand Dupuis. |
| BP | 8 rue Fortuny | Hôtel particulier Emilie Streich construit par les architectes Alfred Boland et Auguste Latapy en 1882. On retrouve finement exécutés des éléments empruntés au style troubadour : niches abritant des statuettes à rez-de-chaussée, moulures de la porte et des fenêtres, frises sculptés, colonnettes torses, décor de façade à faux colombage. |
| BP | 12 rue Fortuny | Hôtel particulier comprenant deux étages carrés sur rez-de-chaussée, construit en 1892 par l'architecte Henri Grandpierre pour Madame Huguet de Chataux. La façade en pierre de taille et brique est traitée en style "néo-Henri II" et a conservé tous ses éléments décoratifs. Balcons décorés de garde-corps en fonte à motifs végétaux. Belle lucarne dans le style Renaissance française avec amortissement sculpté. Publié dans la Construction moderne en 1893, cet ensemble contitue un témoignage précieux tant pour |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'histoire du goût et des moeurs que pour l'histoire de l'habitation et des arts décoratifs de la fin du XIXe siècle. |
| BP | 13 à 15 rue Fortuny | Hôtels particuliers réalisés, dans le style éclectique propre à l'école des Beaux-Arts, par l'architecte Paul-Casimir Fouquiau en 1879-1880 pour Paul Vayson (n°13) et Marsaudout (n°15). |
| BP | 17 rue Fortuny | Hôtel particulier construit en 1880 par l'architecte Charles-Edouard Weyland, élève de Constant-Dufeux, pour Herbette, préfet de Loire inférieure, ancien directeur général de l'administration pénitentiaire. Son style éclectique résulte d'une combinaison de l'époque Renaissance et du style Louis XIV. Le terrain exigu a dicté à l'architecte un plan allongé. Les façades édifiées en pierre de taille (blanc royal de Méry) et en pierre d'Euville pour le soubassement, sont divisées en deux travées inégales. Le toit est percé d'une lucarne en bois sur le jardin et en pierre sur la rue. |
| BP | 19 rue Fortuny | Hôtel particulier de deux étages sur rez-de-chaussée construit en 1891 par Jean Brisson dans le style néo-Renaissance pour Arsène Picard. Sur un terrain étroit - la façade mesure moins de 10 mètres - l'architecte a distribué les pièces selon un programme conforme aux usages de l'époque. Le rez-de-chaussée, affecté aux services, comporte un passage de porte cochère pour accéder à la cour et aux communs. La façade est en pierre de taille : socle en comblanchien, rez-de-chaussée en pierre dure de Chauvigny, deux premiers étages en blanc royal de Méry. La grande lucarne qui ornait la toiture au-dessus de la travée centrale a disparu. Les ouvertures se répartissent symétriquement par rapport à la travée centrale particulièrement soignée. Un bow-window en pierre éclaire le salon du premier étage, tandis qu'une baie cintrée très ouvragée, garnie d'un balcon, donne de la lumière à la chambre principale du deuxième étage. Les ornements de style Renaissance ont été sculptés par Gustave-Joseph Chéret. |
| BP | 25 rue Fortuny | Hôtel particulier édifié vers 1880-1890. Inscrit dans une séquence cohérente de la même période, il se distingue notamment par la qualité de ses grilles en fer forgé. |
| BP | 27 rue Fortuny | Hôtel particulier Englebert construit en 1878 par l'architecte Adolphe Viel, faisant partie d'une séquence cohérente d'hôtels édifiés à la même époque. Façade composée de trois travées et de trois |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étages carrés soulignée de carreaux en céramique turquoise. |
| BP | 29 rue Fortuny | Hôtel particulier Veuve Perreau construit en 1878-1879 par l'architecte Adolphe Viel, faisant partie d'une séquence cohérente d'hôtels édifiés à la même époque. |
| BP | 30 rue Fortuny | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine-Monceau, à proximité du parc, la rue Fortuny est l'une des principales rues à avoir conservé des ensembles d'hôtels particuliers, derniers témoins d'un courant qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates et quelques artistes à venir s'y installer afin d'y aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. En effet, ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et architectes de laisser libre cours à leur imagination. Cet édifice s'inscrit donc dans un ensemble d'hôtels particuliers qui constituent un exemple remarquable de la diffusion des styles historiciste et éclectique de l'architecture privée de la fin du XIXe siècle. Datant de 1879, ce bâtiment a été commandé à la demande de M. Dugué de la Fauconnerie qui a fait de la spéculation dans cette rue. Sur deux étages en pierre de taille, sa composition est assez habituelle pour cette typologie avec une division ternaire. Sur un soubassement rehaussé à soupiraux destinés aux services, il se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et d'un dernier niveau sous comble. Sa façade côté rue se distingue par des corniches sous lesquelles se trouvent des frises de briques polychromes. La dernière corniche, plus en saillie, est maintenue par des petites consoles. Le rez-de-chaussée est orné de baies à balustres aveugles et d'impostes vitrées séparées par une colonne au-dessus de la porte. En 1896, le bulletin municipal officiel de la Ville de Paris mentionne la construction d'un atelier d'artiste à partir des plans de l'architecte C.Verhaeghe (/-/) qui semble se trouver côté cour comme l'atteste la grande verrière. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 32 rue Fortuny | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine-Monceau, à proximité du parc, la rue Fortuny est l'une des principales rues à avoir conservé des ensembles d'hôtels particuliers, derniers témoins d'un courant qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates et quelques artistes à venir s'y installer afin d'y aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et architectes de laisser libre cours à leur imagination. Cet édifice s'inscrit donc dans un ensemble d'hôtels particuliers qui constituent un exemple remarquable de la diffusion des styles historicistes et éclectiques de l'architecture privée de la fin du XIXe siècle. Le n°32 a été construit en 1879 à la demande de M. Berger. De style néo Louis XIII et s'élevant sur trois étages, la composition de ce bâtiment est assez habituelle pour cette typologie avec une division ternaire. Dressé sur un soubassement rehaussé en pierre de meulière, cet hôtel se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et de deux niveaux sous comble. Sa façade côté rue se distingue par des trumeaux en brique rouge et des chaînages de pierres harpées. La porte d'entrée, légèrement surélevée par une marche est couronnée d'une corniche avec consoles. Le deuxième étage sous-comble est percé par trois lucarnes dont la centrale est en pierre avec un fronton triangulaire. Le dernier étage est éclairé par une grande baie située sur la travée accolée au n°30. |
| BP | 34 rue Fortuny | Hôtel particulier construit pour son propre usage par l'architecte Albert Lalanne en 1880. Façade élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, situé au sein d'une séquence cohérente édifiée à la même époque. |
| BP | 35 rue Fortuny | Hôtel particulier de la tragédienne Sarah Bernhardt construit par l'architecte Nicolas-Félix. La façade est en pierre blanche de parement agrémenté de bossages avec remplissage de brique. Hôtel de style éclectique, aux références tirées de l'Ecole des Beaux-Arts, du gothique (gargouilles en saillie sur la corniche) et de la Renaissance. Les grilles et l'ensemble du décor sont dans un excellent état de conservation. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 38 rue Fortuny | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine-Monceau, à proximité du parc, la rue Fortuny est l'une des principales rues à avoir conservé des ensembles d'hôtels particuliers, derniers témoins d'un courant qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates et quelques artistes à venir s'y installer afin d'y aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et architectes de laisser libre cours à leur imagination. Cet édifice s'inscrit donc dans un ensemble d'hôtels particuliers qui constituent un exemple remarquable de la diffusion des styles historiciste et éclectique de l'architecture privée de la fin du XIXe siècle. Construit à partir de 1877 sur les plans de l'architecte Eugène Flamand (/-/), cet hôtel particulier se distingue par un appareillage en pierre et en brique. D'inspiration XVIIe siècle, il se compose de trois niveaux surélevés par un soubassement percé d'un soupirail et d'une ancienne porte, protégés par des barreaudages. Les baies du rez-de-chaussée et de l'étage carré sont surmontés d'agrafes, et au centre de frontons ; curviligne pour la baie centrale du rez-de-chaussée et triangulaire pour l'étage. Une imposte surmonte la porte d'entrée afin de lui conférer un aspect plus monumental. Celle-ci est couronnée d'un linteau soutenu par deux consoles à volutes L'étage sous comble, couvert par une toiture à double versant, est orné de deux lucarnes qui le distinguent des travées des niveaux inférieurs. |
| BP | 42 rue Fortuny | Hôtel particulier de style néo-Renaissance bâti en 1879 par Alfred Boland pour Joseph Ponsin, maître-verrier, concepteur à l'exposition de 1900 du "palais lumineux" pour la manufacture Saint-Gobain. L'hôtel devait servir à l'artiste d'habitation comme de lieu de création et d'exposition de sa production. La structure de la façade, qui comprend quatre niveaux, est inhabituelle. Une large travée occupe les deux-tiers de la façade. Le déséquilibre, lié aux différents formats des ouvertures, est compensé par l'ornementation sculptée qui se déploie sur la façade de pierre. Masques grimaçants, chutes de fruits, faunes, femmes drapées sont puisés dans le répertoire de la Renaissance. Au troisième étage, deux cariatides soutiennent un portique formé d'une grande corniche sculptée à laquelle se rattachent des guirlandes de fleurs retombant en bouquet. |
| BP | 44 rue Fortuny | Hôtel particulier Soto construit par l'architecte Eugène Flamand en 1877 (surélévation en 1902 par l'architecte Henry Duchesne), inscrit dans une séquence cohérente d'hôtels particuliers édifiés à la même époque et souvent par le même architecte. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 46 rue Fortuny | Hôtel particulier Gélin de style néo-Renaissance bâti en 1880 par Eugène Flamant sur un terrain qui se développe en profondeur, perpendiculairement à la rue, sur un rez-de-chaussée surélevé. A gauche de la serre se trouve l'office tandis que la cuisine est installée en sous-sol. L'originalité de cet hôtel réside dans son mode de construction et dans les matériaux employés : le socle en pierre d'Euville, le mur en brique de Bourgogne ocre et rouge, l'encadrement de la porte et de son fronton en pierre tendre de Saint-Waast. Les encadrements des fenêtres, les meneaux et les lucarnes sont exécutés en terre cuite imitant la pierre et montés selon un assemblage particulier : la terre cuite est disposée sur une armature en bois de chêne faisant corps avec la construction. Les choix stylistiques de Flamant répondaient aux aspirations d'une classe sociale aisée qui s'établit, à partir de 1860, dans la plaine Monceau. |
| BP | 21 rue Fortuny | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier a été construit vers 1881-1883 par l'architecte Paul-Casimir Fouquiau (1855-1906) dans un style historiciste d'inspiration Renaissance. Il s'inscrit dans une série d'une dizaine d'hôtels réalisés par cet architecte dans cette même rue autour de 1880. La rue Fortuny constitue à la fois une séquence cohérente d'hôtels édifiés à la même époque et un exemple remarquable de la diffusion du style historiciste dans l'architecture privée de la fin du XIXe siècle. Ouverte en 1876, elle est particulièrement prisée des artistes, de la haute-bourgeoisie et de l'aristocratie. La parcelle située au n°21 se compose d'un corps de bâtiment sur rue élevé de quatre niveaux, d'une cour et d'une écurie qui ont été couvertes et modifiées en 1967. La façade sur rue, en brique et pierre, est marquée par un rez-de-chaussée percé d'une porte d'entrée en anse de panier encadrée de colonnettes, et surmonté d'une corniche sur moulures cannelées plates. Le premier étage est percé de deux baies, avec croisées à deux meneaux, encadrées de pilastres décorés et des entablements sur lesquels reposent deux baies à meneaux du second étage. Ces dernières sont surmontées d'une corniche supportée par des consoles moulurées alternant avec des motifs de coquilles. L'ensemble est couronné de deux lucarnes monumentales encadrées par des pilastres et surmontées de pignons.<br>Restructuré en 1967-1968 par l'architecte André Montifroy (1901-1999), la toiture a été rehaussée de manière à créer un étage supplémentaire éclairé par des velux et un petit volume largement vitré a été |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | installé sur le nouveau toit en terrasse. La façade arrière a subi un ravalement. |
| BP | 22 rue Fortuny | Hôtel particulier<br>Construit vers 1879, cet hôtel particulier est caractéristique de l'architecture historiciste déployée au XIXe siècle. Ce bâti s'inscrit dans un ensemble cohérent d'hôtels particuliers, édifiés à la même époque. Le développement urbain de la Plaine Monceau s'effectue à partir de 1860 grâce à l'intervention d'Émile Pereire. Prévoyant l'évolution de Paris vers l'ouest, il acquiert de nombreux terrains sur lesquels il ouvre différentes voies, qui viennent compléter les percées haussmanniennes des avenues de Villers et de Wagram. La rue Fortuny, ouverte en 1876, est particulièrement prisée des artistes, de la haute-bourgeoisie et de l'aristocratie. L'immeuble sis au numéro 22 est occupé au début des années 1890 par Mme Rebel, professeure de déclamation et artiste dramatique. Large de deux travées et s'élevant sur deux étages carrés sous comble brisé, l'immeuble présente une façade sur rue qui mêle éléments empruntés au gothique et motifs plus classiques. Sur un soubassement, le rez-de-chaussée dispose d'une large baie surmontée d'un arc en accolade. La porte d'entrée, couronnée par une imposte à deux petites baies prises dans un arc en accolade, est pourvue de motifs végétaux et soutenue par des culots figurés. Délimité par une corniche saillante avec le rez-de-chaussée, le deuxième niveau, encadré par des pilastres corinthiens, est percé de deux baies. De la même manière, le troisième niveau est percé par deux baies encadrées de moulures et surmontées sous la corniche saillante d'une frise à motif de corde. Chaque fenêtre est ornée d'un garde-corps en ferronneries. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Les combles sont percés par deux lucarnes néogothiques pourvues de gâbles et pinacles. |
| BP | 36 rue Fortuny | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier du 36, rue Fortuny est construit vers 1880 dans un style historiciste. Il s'inscrit dans un ensemble d'hôtels particuliers de la rue Fortuny, édifié à la même époque et qui constitue un exemple remarquable de la diffusion du style historiciste dans l'architecture privée de la fin du XIXe siècle. Le développement urbain de la plaine Monceau s'effectue à partir de 1860, notamment par l'intervention d'Émile Pereire. Prévoyant l'évolution de Paris vers l'ouest, il acquiert de nombreux terrains sur lesquels il ouvre différentes voies qui viennent compléter les percées haussmanniennes des avenues de Villers et de Wagram. La spéculation immobilière s'empare alors du quartier qui se couvre d'hôtels particuliers et d'immeubles. La rue Fortuny, ouverte en 1876, est particulièrement prisée des artistes, de la haute-bourgeoisie et de l'aristocratie. L'immeuble sis au n° 36 est occupé au début des années 1890 par M. Benjamin Eugène Fichel, peintre français de genre et de portraits, remarqué au Salon dès 1845 et son épouse Jeanne Fichel, également peintre. S'élevant sur quatre niveaux, l'hôtel présente une façade inspirée de l'architecture de la Renaissance. Au rez-de-chaussée se trouvent la porte d'entrée ainsi qu'une double baie en arc surbaissé dans un encadrement à bossage. De part et d'autre de la baie sont sculptés des disques au-dessus de tables. Divisée par une colonnette centrale, elle surplombe un garde-corps en pierre orné d'entrelacs. Au deuxième niveau, trois baies sont garnies d'encadrements surmontés de triglyphes à gouttes qui assurent la continuité des lignes avec les consoles de la corniche les surplombant. Ces baies sont pourvues de garde-corps |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | en ferronnerie. Séparé des autres niveaux, l'atelier d'artiste est délimité par un garde-corps en pierre à motif d'entrelacs. À l'arrière du corps de bâtiment sur rue se trouvent un jardin et deux petits corps de bâtiment. La façade sur rue est entièrement ravalée en 2013. En 2022, cet hôtel particulier accueille la Maison de la ligue des états arabes à Paris. |
| BP | 37 rue Fortuny<br>41 avenue de Villiers | Immeuble d'activité tertiaire<br>Ce bâtiment de bureaux et de logements est réalisé en 1956 par les architectes Jean Connehaye (1924-après 2006) et Jean Lefèvre (1908-1965). Il s'agit d'un bâtiment d'angle représentatif de l'architecture des années 1950, tant par son esthétique que par la mixité du programme. Ce bâtiment est constitué de neuf étages carrés. Le rez-de-chaussée dessine un pan coupé à l'angle, alors que les étages supérieurs sont traités avec un arrondi en porte-à-faux. Les fenêtres en bandeaux filants sur toute la longueur de la façade rappellent le mouvement moderne. Le parement de pierre au rez-de-chaussée et aux allèges vise à créer une continuité avec le tissu parisien. Les niveaux supérieurs accueillent les logements, permettant de préserver l'intimité des habitants. Les deux derniers niveaux sont légèrement en retrait, bénéficiant ainsi d'une terrasse et témoignant du règlement d'urbanisme provisoire en vigueur à Paris de 1950 à 1956. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 square Gabriel Fauré | Immeuble d'habitation construit par l'architecte Henri Sauvage entre 1928 et 1930 à la demande du comte Gaston de Bellefonds, administrateur délégué de la société l'Immobilière française. Cette construction s'inscrit dans une opération de lotissement plus vaste au 25-27 rue Legendre qui conduit Sauvage à réaliser cinq immeubles. Au n°4 square Gabriel Fauré l'architecte tente la première application d'un système de construction préfabriquée (le procédé "SAMCA") qu'il venait de mettre au point et de breveter. L'ossature du bâtiment est formée de poteaux et de poutres de béton préfabriqué avec des armatures en attente. L'assemblage des divers éléments se faisait sur place, ainsi que le revêtement de béton. Les éléments préfabriqués sont liaisonnés au moyen d'une coulée de béton. "L'originalité réside principalement dans la manière dont se fait la liaison des poteaux entre eux et la liaison des poutres sur poteaux." (Sauvage). La façade réalisée manifeste cependant moins d'inventivité que celle de l'avant-projet : habillée d'austères plaques de béton préfabriquées agrafées, elle ne reçoit un placage de pierre qu'aux deux premiers niveaux. |
| BP | 22 rue Galvani | Immeuble de rapport élevé par l'architecte G. Brière en 1894; bow-window transformé en 1896 par l'architecte Jules Küpfer, élève de Guadet aux Beaux-Arts. |
| BP | 6 rue Galvani | Hôtel particulier représentatif du développement des hôtels particuliers de la Plaine Monceau au XIXe siècle. Le bâtiment, daté de 1889-1900, est signé en façade par Eugène Delestre (1862-1919), architecte qui réalise également le 4 rue des Ternes dans le même arrondissement. Comme beaucoup d'hôtels de cette période, il se compose d'un soubassement en meulière avec deux soupiraux, d'un rez-de-chaussée et de deux étages dont un sous comble, couverts par une toiture à brisis d'ardoise. En retrait sur deux travées, la façade en brique jaune se démarque au rez-de-chaussée par ses baies couronnées de frontons en plein cintre en brique rouge avec des tympans à décor végétal et pourvue de garde-corps en ferronnerie. Au premier étage, les encadrements sont marqués par des appuis de fenêtres ouvragés et par des linteaux en brique et pierre faisant écho aux frontons du rez-de-chaussée. Une imposante corniche et des frontons triangulaires qui surmontent les quatre lucarnes donnant sur la rue Galvani achèvent d'ornementer cet édifice. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 place du Général Catroux<br>106 boulevard Malesherbes | Hôtel particulier réalisé par l'architecte Alphonse Fiquet en 1899. Remarquable réalisation dans le goût néo-Renaissance de la période à mettre en relation sur la même place avec l'hôtel Gaillard élevé en 1882 par Jules Février très inspiré de la Renaissance française et du château de Blois. |
| BP | 14 place du Général Catroux<br>6 rue Jacques Bingen | Hôtel particulier Fournier élevé en 1877-1878 par l'architecte Charles-Hippolyte Duttenhofer, élève de Guenepin aux Beaux-Arts. Façade de style néo-renaissance italienne remarquable, soubassement en pointe de diamant notamment. L'un des premiers hôtels élevé sur l'ancienne place Malesherbes avant l'hôtel Gaillard (1882). Gravure in La Semaine des constructeurs du 5 juillet 1879. |
| BP | 6 à 8 rue Georges Berger | Ensemble de deux bâtiments, édifiés à la fin du XIXe sur une cour ouverte abritant aujourd'hui le consulat du Portugal. En fond de cour, immeuble de rapport présentant une façade composée de cinq travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée.<br>L'immeuble sur rue se développe en retour dans la cour. Il présente une façade composée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Au troisième étage sur cour, une grande baie vitrée révèle la présence d'un atelier. |
| BP | 10 rue Georges Berger | Immeuble de rapport de style éclectique en pierre de taille de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée construit en 1904-1905 par l'architecte Jacques Hermant à l'emplacement d'un hôtel particulier édifié par son père Achille en 1878. La façade de cet immeuble d'habitation bourgeois marie le répertoire du style rococo, sensible dans les sculptures qui ornent consoles et fronton, et l'influence de l'Art Nouveau notamment dans le travail de ferronnerie. |
| BP | 11b rue Georges Berger | Hôtel particulier édifié vers 1900 en pierre de taille. Il compte deux étages sur rez-de-chaussée. Une loggia soutenue par des colonnes d'ordre corinthien surmonte la porte cochère. L'étage noble comporte deux balcons avec garde-corps en fonte dans le style Louis XV. Les baies de cet étage sont ornées de frontons néoclassiques et la corniche de modillons. |
| BP | 12 rue Georges Berger | Hôtel particulier de style néo-Renaissance de la fin du XIXe siècle. Façade en pierre de taille inspirée des palais italiens. Fenêtres à meneaux encadrées de pilastres. Corniche à denticules. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 13 avenue Gourgaud | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier du n°13 avenue Gourgaud est édifié entre 1862 et 1886 dans un style néoclassique.<br>L'avenue Gourgaud est ouverte en 1862 dans le cadre de l'urbanisation de la Plaine Monceau. En effet, après l'annexion des communes limitrophes de Paris en 1860, les entrepreneurs Pereire et Deguingand ouvrent de nombreuses voies dans le quartier de la plaine Monceau, anticipant l'évolution de Paris vers l'ouest. La spéculation immobilière s'empare alors du quartier qui se couvre d'hôtels particuliers et d'immeubles. Dès 1886 l'hôtel est occupé par Victor Contamin, ancien ingénieur en chef du contrôle des constructions métalliques de l'Exposition universelle de 1889 et son épouse Adèle-Jenny-Sarah Priestley. Ils sont également propriétaires de deux hôtels sis sur les parcelles attenantes, au n°11 de l'avenue Gourgaud et au n°59 du boulevard Berthier. Les trois immeubles sont mis en vente en avril 1894, suite au décès de M. Contamin en 1893. L'hôtel du n°13 est finalement conservé par sa veuve, qui y réside encore en 1910. Il est composé d'un corps de bâtiment haut de deux étages et large de trois travées, élevé sur un soubassement à refends et rythmé par des moulurations rappelant des pilastres d'ordre colossal. A droite de cet ensemble et dans la largeur de la porte charretière ouvrant sur une cour qui donne accès à l'immeuble, se trouve, en retrait, un autre corps de bâtiment en rez-de-chaussée sur l'avenue et élevé sur deux étages en cœur de parcelle. Les anciennes annonces pour la vente de l'immeuble ne mentionnant qu'un étage pour ce deuxième ensemble, il semble qu'il ait fait l'objet d'une surélévation plus tardive. En fond de parcelle, l'hôtel dispose d'une terrasse au-dessus de la salle à manger, formant saillie sur le corps de bâtiment principal et donnant sur le jardin. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 avenue Gourgaud | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier du 15 avenue Gourgaud et 57 boulevard Berthier est construit autour de 1881 par Paul Hervey-Picard (1831- après 1900), architecte et ingénieur civil, dans un style historiciste inspiré de l'architecture de la Renaissance. L'avenue Gourgaud et le boulevard Berthier sont respectivement ouverts en 1862 et 1861, dans le cadre de l'urbanisation de la Plaine Monceau. En effet, après l'annexion des communes limitrophes de Paris en 1860, les entrepreneurs Pereire et Deguingand ouvrent de nombreuses voies dans le quartier de la Plaine Monceau, anticipant l'évolution de Paris vers l'ouest. La spéculation immobilière s'empare alors du quartier qui se couvre d'hôtels particuliers et d'immeubles. Le boulevard Berthier est particulièrement prisé des artistes qui s'y installent à la fin du XIXe siècle. Cet immeuble est construit pour M. Legrand, qui en est toujours propriétaire au début du XXe siècle, et présente encore ses dispositions d'origine. Sa façade est à l'alignement sur l'avenue Gourgaud. Elevée de quatre niveaux et large de trois travées, elle repose sur un rez-de-chaussée à refends. Au-dessus s'élèvent deux étages de fenêtres encadrées par des pilastres d'ordre colossal composite. La travée de droite est légèrement disproportionnée au niveau du rez-de-chaussée pour laisser place à une porte cochère. Une disproportion est à noter également sur la travée de gauche, aux niveaux intermédiaires, percée de deux baies plus larges. Celle du deuxième étage est parée d'un balcon semi-circulaire porté par un cul-de-lampe. Au-dessus s'étend une frise de rinceaux. Le dernier étage, l'attique, est ouvert par des lucarnes. Au centre de la parcelle se trouve un corps de bâtiment plus bas qui a fait l'objet d'une surélévation de deux étages en 1962. S'y trouve également une cour donnant sur le boulevard Berthier, fermée par un portail jouxtant un dernier corps de bâtiment de quatre niveaux avec attique. Les façades sur cour et sur rue de cet ensemble sont en briques et pierres, décorées de frises de briques rouges et blanches entre chaque étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 19 avenue Gourgaud | Hôtel particulier<br>L'avenue Gourgaud et le boulevard Berthier sont respectivement ouverts en 1862 et 1861, dans le cadre de l'urbanisation de la Plaine Monceau. Après l'annexion des communes limitrophes de Paris en 1860, les entrepreneurs Pereire et Deguingand ouvrent de nombreuses voies dans le quartier de la Plaine Monceau, prévoyant l'évolution de Paris vers l'ouest. A la fin du XIXe siècle, la spéculation immobilière s'empare du quartier qui se couvre d'hôtels particuliers et d'immeubles. Le boulevard Berthier est particulièrement prisé des artistes dès cette période. Le petit hôtel du 19 avenue Gourgaud est construit en 1885 par l'architecte Léon-Charles Lemore (1843-1899) dans un style historiciste. Il est situé sur une parcelle traversante qui débouche au n° 53 du boulevard Berthier. L'architecte Lemore est chargé de la construction de deux hôtels, les n° 17 et 19 de l'avenue. L'hôtel du n° 19 est vendu entre 1893 et 1895 et les annonces locatives y mentionnent un grand atelier de peintre à l'étage sous comble ainsi qu'une écurie au rez-de-chaussée, peut-être accessible par l'actuelle porte de garage. L'immeuble est occupé au début du XXe siècle par Mme Clémence Roth, peintre. Elevé sur cave, il est constitué d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un étage sous comble sur l'avenue Gourgaud et de trois étages carrés sur le boulevard Berthier. Sur l'avenue Gourgaud, la façade présente, au-dessus du rez-de-chaussée à refends — dont les menuiseries ne sont plus d'origine — un bow-window posé sur une plate-forme, soutenue par des consoles en forme de triglyphes à gouttes. L'imposte du bow-window est ornée de décors polychromes similaires à ceux visibles sur l'immeuble voisin, au n° 17. Des consoles en fer forgé soutiennent le balcon du deuxième étage, dont les parties cintrées sont portées par des culs-de-lampe. La corniche est ornée d'une frise de triglyphes à gouttes alternant avec des métopes à motifs floraux. Elle est surmontée d'un étage sous comble, éclairé par une fenêtre en chien assis, faisant office d'atelier d'artiste. Sur le boulevard Berthier, au premier étage, un petit bow-window rappelle celui de la façade sur l'avenue Gourgaud bien qu'il ne soit large que d'une seule travée. Un autre occupe toute la largeur du dernier étage. Cette façade a fait l'objet d'un ravalement en 2017. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 42 boulevard Gouvion-Saint-Cyr | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble d'habitation est réalisé en 1931 par l'architecte Raymond Perruch (/-/), qui réalise, à la même période, les immeubles situés aux n°3 et 5 rue Dobropol (17e). Ce bâtiment est construit sur l'ancien bastion 50 de l'enceinte de Thiers, déclassée en 1919 et lotie à partir de 1926. Situé dans le quartier des Ternes, il est destiné à une clientèle aisée. Élevé sur neuf étages carrés au-dessus d'un rez-de-chaussée accueillant des commerces, il est large de quatre travées. Trois massifs pilastres s'élancent du premier au septième étage, donnant une monumentalité à cet ensemble. Du deuxième au septième étage, les travées sont pourvues de balcons à trois pans munis de garde-corps en ferronnerie ouvragée. Les deux derniers étages sont légèrement en retrait du nu de la façade. Les modénatures et la volumétrie inscrivent le bâtiment dans le style Art déco, particulièrement en vogue durant l'entre-deux-guerres. Ce mouvement se caractérise par l'usage de formes géométriques simples, matérialisées ici par les trois pilastres en avant-corps et les garde-corps. |
| BP | 2 à 16 boulevard Gouvion St Cyr<br>2 à 14 rue Claude Debussy<br>1 boulevard de l'Yser<br>1 à 11 place de la Porte de Champerret | Ensemble immobilier ILM<br>Cette opération d'habitation est réalisée en 1932 par l'architecte André Granet (1881-1974) pour la Régie immobilière de la ville de Paris (RIVP). Architecte prolixe, Granet réalise notamment l'aménagement des bastions n°9, 47 et 49 de l'ancienne enceinte Thiers. La RIVP organise en 1923 un concours pour l'aménagement de quatre portes parisiennes : Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud et Orléans, entraînant la naissance de l'Immeuble à loyer modéré (ILM). Le programme est réduit par le Conseil municipal puis par le manque de financement des banques, freinant alors les projets. Grâce à la loi Loucheur, promulguée en 1928, la RIVP achève les programmes débutés avec le concours de 1923, entraînant une deuxième vague de construction. Le projet de la porte de Champerret, reflète cette problématique, avec une première partie de l'îlot construite entre 1923-1927 par Louis Plousey (1880-1936) et Edmond Rencontre (1883-1933) et une deuxième partie construite en 1932 par André Granet. Les logements réalisés sont des logements de catégorie 2, équivalent des ILM.<br>L'intervention de Granet est constituée deux corps de bâtiments, situés à l'angle de la rue Claude Debussy et du boulevard Gouvion-Saint-Cyr. Les façades s'inspirent du style Art déco particulièrement en vogue durant l'entre-deux-guerres avec l'usage de formes élémentaires et géométriques dans |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'ornement et la composition, et la présence d'oriels. La façade est marquée par l'utilisation de briques en parement, caractéristique des groupes d'habitations à bon marché (HBM). Cet ensemble est typique des immeubles de logement à vocation sociale des années 1930 où l'ornementation est principalement composée de motifs géométriques réalisés grâce aux calepinages des briques, comme en témoignent le premier étage et ses trumeaux ornés de cannelures, ou encore l'appareillage en dents de scie utilisé au niveau des oriels. |
| BP | 56 avenue de la Grande Armée | La parcelle, entièrement protégée, comprend l'église réformée de l'Étoile et un bâtiment annexe, situés respectivement aux 54 et 56 rue de la Grande-Armée. Le temple de l'Étoile est l'œuvre de l'architecte suédois William Hansen. Inauguré en 1874, il est de style néogothique revival et conçu selon un plan en croix latine avec nef centrale, deux collatéraux et un transept saillant. La façade est scandée verticalement par de sobres contreforts se terminant en pinacles. Une corniche ornée de frises d'arcatures ogivales marque la division horizontale. Le registre inférieur présente un portail central ogival, surmonté d'un fronton triangulaire orné de crochets et fleuronné, au centre duquel est sculptée une croix latine. Au niveau de l'imposte apparaissent deux bustes d'anges sculptés. Les montants du portail ainsi que les voussures sont ornés d'un motif à feuilles de vigne. Deux entrées latérales, constituées de portails ogivaux, sont surmontées de gâbles triangulaires ornés de fleurons, au sommet desquels s'ouvrent deux oculi polylobés. Au registre supérieur, une grande baie à remplages dessinant une rose polylobée et trois ajours, soulignés par un gâble, éclaire l'intérieur de l'église. Cette fenêtre ogivale, qui caractérise la façade de l'église, a été protégé d'un vitrage en 2022. La façade est couronnée d'un pignon au centre duquel s'ouvre un oculus trilobé, surmonté d'une croix latine et de deux candélabres en acrotère.<br>Le bâtiment annexe, correspondant au n°56, est l'œuvre de l'architecte Charles Letrosne (1868-1939). Architecte de l'association cultuelle protestante de l'Étoile, il est également l'auteur des temples |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | protestants d'Étretat (1883), de Reims (1923) et de l'église réformée La Petite Étoile de Levallois-Perret (1912). Le bâtiment était initialement constitué d'un rez-de-chaussée donnant accès aux bâtiments dans la cour intérieure de la parcelle. En 1925, Letrosne est chargé de concevoir un bâtiment à usage d'habitation, puis en 1929, il signe un projet de surélévation. L'édifice se compose de trois étages dont un sous-comble. La façade reprend le même répertoire décoratif néo-gothique : gâbles arrondis ornés de crochets et se terminant par une croix, arcs en accolade surmontés de frontons triangulaires, frises d'arcatures ogivales. |
| BP | 84 avenue de la Grande Armée | Gare de la Porte Maillot. Bâtiment de type "utilitaire" construit entre 1852-1854 à l'occasion de la mise en service de la ligne de chemin de fer de la Petite Ceinture. Petit équipement de style néoclassique qui fait partie d'une typologie répétitive tout au long de la ligne. |
| BP | 54-56 avenue de la Grande Armée | Eglise évangélique de l'Etoile. Temple néogothique construit par l'architecte suédois Hansen et achevé en 1874. Une verrière centrale assure l'éclairage zénithal de sa nef. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 25 rue Guillaume Tell | Hôtel particulier<br>En 1883, l'architecte Fernand Delmas (1852-1933) fit construire cet hôtel particulier de style éclectique pour son propre compte, un an après avoir réalisé le n° 27 de la rue. Cet architecte se démarque par son style pittoresque qu'il a développé grâce à son parcours. Il est en effet un des rares élèves à avoir intégré l'École des Beaux-Arts et l'École centrale d'architecture, deux écoles aux enseignements diamétralement opposés. Fondée en 1863, l'École centrale d'architecture veut libérer les architectes des normes néoclassiques imposées par les Beaux-Arts. Fernand Delmas semble avoir davantage tiré profit de cet enseignement non « académique » puisqu'il n'hésite pas à mêler le régionalisme et l'historicisme dans ses créations et notamment dans ses hôtels privés à l'instar de celui situé au 4 rue Lota, dans le 16e arrondissement (1894). Particulièrement actif dans les années 1890, il est probable que le 25 rue Guillaume Tell soit sa première demeure. Tout comme les hôtels particuliers érigés au cours du XIXe siècle, une partie du rez-de-chaussée est sur un soubassement comportant un soupirail à barreaudage. En dehors de cette disposition, tout le bâti est agencé de manière originale. La composition est distribuée de façon asymétrique avec une travée en saillie dotée de baies étroites. Cependant, la façade à deux étages est aménagée de façon cohérente : le rez-de-chaussée se compose d'une porte d'entrée avec grille en ferronnerie et marquise, le tout faisant écho au style néo-gothique. Il est également pourvu d'une grande verrière en saillie qui devait éclairer l'atelier de l'architecte. L'étage supérieur, en brique rouge, est simplement doté de baies verticales dont certaines, très fines, évoquent des meurtrières en escalier. Celle située au-dessus de l'atelier, plus imposante, est cintrée. Le dernier niveau est orné de frises végétales à fond d'or et de baies polylobées, faisant écho à la fois à l'Art nouveau et au style mauresque. Ce bâtiment dispose d'une travée avec baies en archère, accolée au n° 23 bis, traitée en enduit et affichant une grande finesse. Les menuiseries des baies, notamment celle de la grande verrière, ont été remplacées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 27 rue Guillaume Tell | Hôtel particulier<br>Édifié en 1882 par l'architecte et ingénieur Fernand Delmas (1852-1933) pour le compositeur Edmond Audran, connu pour son opéra-comique La Mascotte (1880), cet hôtel particulier est caractéristique du mouvement éclectique qui s'est développé à cette période. Fernand Delmas se démarque par son style architectural et son parcours. Il est un des rares élèves à avoir intégré l'École des Beaux-Arts et l'École centrale d'architecture, deux écoles aux enseignements diamétralement opposés. Fondée en 1863, l'École centrale d'architecture veut libérer les architectes des normes néoclassiques imposées par les Beaux-Arts. Fernand Delmas se tourne finalement vers le Pittoresque. Ici, l'architecte abandonne la composition classique et ordonnancée pour adopter une architecture mêlant des influences néo-médiévales et régionalistes, annonçant le succès croissant du Régionalisme au cours de la première moitié du XXe siècle. Légèrement en retrait par rapport à la rue, cet hôtel particulier, élevé sur trois étages, débute par un soubassement et un rez-de-chaussée néo-médiéval en pierres apparentes, composé d'une baie en anse de panier sous laquelle figure une auge. Les étages supérieurs, affichant des éléments plus régionalistes, sont séparés du rez-de-chaussée par un larmier filant soutenu par des consoles de pierre. Le premier et le deuxième étant délimités par des larmiers filants avec consoles en bois. Ils reprennent l'architecture des maisons à pan de bois apparents avec un savant remplissage de briques disposées de manière à former une grande variété de motifs. L'ensemble est surmonté d'une toiture débordante en pente avec croupe. L'architecte Émile Cintrat (1889-1941) procède à quelques transformations en 1939 et ajoute une surélévation de trois étages côté cour. Le dernier niveau, dépourvu d'influence régionaliste et composé de baies carrées, est visible depuis la rue. |
| BP | 29 rue Guillaume Tell | Hôtel particulier<br>Cet hôtel particulier a été construit en 1887 par l'architecte Henri Valadon (/-/), à la fois maître d'œuvre et maître d'ouvrage du projet. Dès les années 1890, l'hôtel est à vendre. En 1931, Gaston Doumergue inaugure à cette adresse la Maison des mutilés des yeux qui s'y trouve encore en 2022. La façade est caractéristique de l'architecture néoclassique. Elle est composée de deux étages carrés et d'un étage sous comble, répartis en quatre travées. Ces derniers sont délimités par des larmiers à consoles sculptées, dont un à modillons. Toutes les baies des étages carrés |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | disposent de garde-corps à balustres et de cartouches avec ornementation végétale de clé. Ce décor faisant écho au style néo-Renaissance se répète au-dessus de la porte d'entrée délimitée par des pilastres. Le rez-de-chaussée, marqué par un effet de bossage et séparé des autres niveaux par un larmier, rompt le rythme des travées. Autre élément d'influence néo-Renaissance, les quatre lucarnes monumentales ornées d'une coquille et disposées sur un comble à la Mansart. |
| BP | 4 rue d'Héliopolis | Immeuble de rapport avec ateliers d'artistes élevé en 1928 et représentatif de l'architecture de cette période par le jeu des volumes et le dessin des balcons-baignoires. |
| BP | 8 à 16 rue Henri Rochefort | Série de cinq hôtels particuliers, édifiés dans le goût néo-renaissance et néo-gothique de la Belle-Epoque par les architectes Jules Boquet et Gaston Charon entre 1877 et 1881 pour le compte de M. Tremblaire. |
| BP | 11 rue Henri Rochefort | Hôtel particulier de style néo-Renaissance en briques bicolores et encadrement de pierre blanche construit par l'architecte Eugène Flamand en 1877. L'amortissement des lucarnes en pierre, les fenêtres à meneaux et la porte cintrée au fronton brisé par une niche sont toutes des citations de l'architecture du XVIIe siècle. La façade est en brique de Bourgogne ocre et rouge, l'encadrement de la porte et de son fronton en pierre tendre de Saint-Waast. Les encadrements des fenêtres, les meneaux et les lucarnes sont exécutés en terre cuite imitant la pierre et montés selon un assemblage particulier : la terre cuite est disposée sur une armature en bois de chêne faisant corps avec la construction. Cet hôtel est le jumeau par sa typologie, son dessin et son mode constructif de l'hôtel élevé par le même architecte au 46 rue Fortuny. |
| BP | 13 rue Henri Rochefort | Hôtel particulier construit par l'architecte Eugène Flamand en 1877 dans le goût néo-Renaissance : fronton en escalier, corniche sculptée soulignant le deuxième étage. Hôtel édifié sur le même motif que le n°17 (même ornementation de façade, même disposition). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 3 à 5 rue Henri Rochefort | Hôtel particulier<br>La rue Henri Rochefort, anciennement rue d'Offémont, est ouverte par les propriétaires et riverains en 1874. Aux n°3 et n°5 se trouvent deux hôtels particuliers jumeaux réalisés en symétrie et construits en 1876. Le n°3 est construit pour le peintre Georges Auriol (1863-1938) et le n°5 pour le peintre Charles-Edouard Armand-Dumaresq (1826-1895). Chaque hôtel de trois travées est composé d'un soubassement percé de soupiraux, et d'un rez-de-chaussée en pierre. Les baies en arc surbaissé du rez-de-chaussée sont agrémentées de garde-corps à balustres, et d'un encadrement de baie en harpage. Le deuxième étage est constitué de trois baies à encadrement présentant également un harpage de pierre. Les trumeaux sont constitués d'un appareillage de brique à la flamande. Une corniche à voussures vient délimiter un dernier niveau de comble avec une lucarne centrale. Cette dernière est accompagnée d'un balcon soutenu par des consoles et d'un fronton à volutes. En 1899, l'architecte Ernest Bertrand (1850-1919) réalise une surélévation au n°5, le rehaussant d'un étage en pierre et brique, rappelant l'esthétique du premier niveau. |
| BP | 15 rue Henri Rochefort | Hôtel particulier<br>Ce bâtiment réalisé en 1877 fait partie d'une série de six hôtels particuliers, allant du n° 9 au n° 19 de la rue Henri Rochefort et construits par l'architecte Eugène Flamant (1824-1895). Flamant est l'auteur de nombreux hôtels particuliers dans le 17e arrondissement dans les années 1870-1880. Bien que son style soit très éclectique, variant d'un bâtiment à l'autre, ses œuvres sont facilement identifiables, car il réutilise les mêmes modules d'architecture, allant jusqu'à créer des bâtiments quasiment similaires, comme en témoigne le n° 11 rue Henri Rochefort, qui est presque identique au n°46 rue de Prony réalisé en 1877. Le n° 15 rue Henri Rochefort, est quant à lui extrêmement ressemblant au 38 rue de Fortuny (1877) dans sa composition, sa matérialité et ses modénatures. L'architecte utilise une terre cuite blanche, imitant la pierre et provenant des faïenceries de Choisy-le-Roy. Les lucarnes, les allèges et certains décors communs aux différentes réalisations de Flamant, proviennent de la maison Brault, et témoignent d'une fabrication industrielle. La façade du n° 15 rue Henri Rochefort est structurée par trois travées et composée d'un soubassement percé de soupiraux surmonté par un rez-de-chaussée à bossages où se trouvent deux baies à encadrement, décorées d'une clef de voûte sculptée. La baie |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | centrale est ornée d'un fronton triangulaire soutenu par deux consoles décorées de motifs floraux. Le premier étage est composé de trois baies à encadrement, posées sur des allèges ornées de céramique et séparées par des trumeaux en briques. La baie centrale est mise en valeur par la présence d'un fronton à volutes au-dessus duquel se trouve une corniche à modillons qui délimite le deuxième étage. Ce dernier niveau est composé de deux lucarnes, qui reprennent le même motif que celles que Flamant dessine au 6 rue de Prony en 1875. Enfin, le niveau de comble, également doté de deux lucarnes, est plus tardif et remonte à une surélévation effectuée 1897 par l'architecte Julien Renault (1849-1920). |
| BP | 17 rue Henri Rochefort | Hôtel particulier à fronton en escalier construit par l'architecte Eugène Flamand en 1877 dans le goût néo-Renaissance. Hôtel édifié sur le même motif que le n°13 (même ornementation de façade, même disposition). |
| BP | 13 rue Jacques Bingen | Hôtel particulier construit en 1883 par l'architecte Hector Degeorge pour M. Edgar Roper. La façade, richement sculptée, utilisant la pierre et des remplissages en brique, est caractéristique du style Beaux-Arts inspiré du gothique et de la Renaissance en vogue à la fin du XIXe siècle. |
| BP | 5 rue Jacques Bingen | Hôtel particulier caractéristique de l'architecture Art déco durant l'entre deux Guerres.<br>Ce bâtiment de logements et de bureaux est construit en 1930 par l'architecte J. Monchicourt (/-/) pour la société Escaut et Meuse, entreprise sidérurgique française fondée en 1882 qui se spécialise dans la fabrication des tubes et tuyaux en fer ou acier de toutes sortes. Cette société installe à cette adresse son siège social. Le bâtiment sur rue est composé de trois travées et de quatre étages carrés. Le rez-de-chaussée est marqué par des lignes de refends continus, une porte d'entrée monumentale et deux séries de baies géminées. Ces dernières seront transformées en 2014, en accès de parking et en accès piéton. Le premier étage est percé de deux baies géminées à arc en berceau, au-dessus desquelles se trouvent aux deuxième et troisième étages, deux baies géminées à linteau droit, avec des appuis de fenêtres et des garde-corps en ferronnerie. Le deuxième étage est marqué par un balcon de forme géométrique reprenant les motifs des garde-corps du premier |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage. Le troisième étage est surmonté d'une corniche au-dessus de laquelle se trouve un étage en attique couronnant le bâtiment avec une série de deux baies géminées à arc en berceau, et une baie unique à l'aplomb de la porte d'entrée. Les influences du mouvement Art déco, qui connaît son apogée dans les années 1930, sont nettement perceptibles sur la façade sur rue, avec un dépouillement de l'ornementation qui se limite à des formes géométriques comme les cannelures des trumeaux, ou encore les gardes corps et le balcon du premier étage. Cette influence stylistique est également visible dans le travail de ferronnerie au niveau de la porte principale, ainsi que des garde-corps supérieurs. En 1979 des travaux ont été effectués sur le bâtiment sur rue avec la création d'un sous-sol. En 2014, la façade sur rue est modifiée avec la création d'un accès piéton à un parking. À cette occasion, les deux petites baies au-dessus de la porte d'entrée ont également été fusionnées en une seule baie de forme carrée. |
| BP | 11 rue Jacques Bingen | Située dans la Plaine Monceau, la rue Jacques Bingen, dénommée Montchanin jusqu'en 1946, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations et de créer « une variété dans l'unité ». Construit en 1893 par l'architecte Louis Édouard Dailly (1843-1921), à la demande de Lydie Aubernon de Nerville (1824-1899), ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec les derniers hôtels subsistants qui sont les derniers témoins du développement du quartier causé par les frères Pereire à partir de 1854. En 1920, l'hôtel est acquis par le collectionneur argentin Charles Vincent Ocampo qui légua une partie de sa collection et son hôtel à la Ville de Paris. Il aurait souhaité le transformer en musée, mais le projet ne vit jamais le jour. En 1947 et jusqu'en 2007, la mairie de Paris y aménagea une bibliothèque d'arrondissement et une cinémathèque scolaire qui ferme ses portes en 1992. En pierres de taille, cet hôtel particulier de style néoclassique met parfaitement en avant les doctrines enseignées par l'École des Beaux-arts. Structuré en quatre travées, il s'élève sur trois niveaux. Rehaussé par un soubassement percé de soupiraux, ce bâtiment se compose d'un rez-de-chaussée, d'un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage carré et d'un étage sous-comble qui ont subi un redressement en 1905 par l'architecte A. Marchand ( / - / ). Les baies du rez-de-chaussée sont garnies de balustrades tandis que celles de l'étage disposent de garde-corps en ferronnerie et d'allèges où des guirlandes végétales ont été sculptées. Les appuis des baies de cet étage sont soutenus par de petites consoles avec rudentures et ornementations végétales. L'ensemble est couronné par plusieurs éléments, à savoir : une frise sculptée où se mêlent cartouches, guirlandes, volutes végétalisées sous une corniche à modillons surmontée d'une balustrade. L'étage sous comble, quant à lui, est percé par quatre lucarnes avec des frontons ornés. L'installation de la bibliothèque et de la salle de projection a entraîné quelques modifications en façade. En effet, la porte d'entrée et sa marquise (frappée des initiales de Mme Aubernon de Nerville) ont été changées, tout comme les baies et un des soupiraux qui ont reçu de nouvelles menuiseries. Toutefois, le second soupirail a conservé ses ferronneries d'origine. Une seconde porte a été aménagée, accolée au n°13, à l'emplacement d'une ancienne baie. |
| BP | 12 rue Jacques Bingen | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jacques Bingen, dénommée Montchanin jusqu'en 1946, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations et de créer « une variété dans l'unité ». Construit à la fin du XIXe siècle, ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec les derniers hôtels subsistants, derniers témoins du développement du quartier causé par les frères Pereire à partir de 1854. À l'origine, cet hôtel se composait seulement d'un sous-sol semi-enterré, d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et d'un étage sous-comble. En 1902, il est rehaussé d'un étage par l'architecte Dutour (/- /), puis d'un autre étage en 1910 par l'architecte Henri Petit (1856-1926). S'élevant sur trois étages, la façade ne respecte pas l'ordonnance des travées. Le soubassement en pierres de meulière est percé de trois soupiraux à barreaudage afin d'éclairer les caves. Ce dernier rehausse le rez-de-chaussée qui est animé par trois baies avec garde- |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | corps en ferronnerie et encadrements qui comprennent des clés au centre des linteaux. Afin que la porte d'entrée règne avec les baies du rez-de-chaussée, elle est surmontée d'une imposte vitrée et d'un encadrement avec fronton surbaissé, maintenu avec des consoles sculptées. La porte et l'imposte, toutes deux vitrées, sont agrémentées de ferronneries ouvragées. Le premier étage est séparé du rez-de-chaussée par un larmier percé de trois baies comportant des garde-corps ouvragés. Leurs décors sont différents de ceux du rez-de-chaussée. Le garde-corps central du premier étage est incurvé. Paré de refends, seul le deuxième niveau dispose de quelques décors floraux au-dessus de chaque fenêtre. Le troisième niveau accueillait un atelier d'artiste. Il est percé par une imposante verrière, elle-même encadrée par des pilastres et un fronton monumental surbaissé avec un cartouche sculpté au centre. L'ensemble dispose d'un long balcon maintenu par quatre consoles en ferronnerie. Pour finir, l'étage sous-comble est éclairé par deux lucarnes avec frontons en bois, encerclant une autre lucarne avec fronton surbaissé. |
| BP | 14 rue Jacques Bingen | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jacques Bingen, dénommée Montchanin jusqu'en 1946, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations et de créer « une variété dans l'unité ». Construit en 1881 par l'architecte Ferdinand Grémailly (1849 - après 1896), ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec les derniers hôtels subsistants. Il se compose d'un soubassement semi-enterré et percé de soupiraux à barreaudage pour illuminer les communs, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un étage carré et d'un étage sous comble. En 1969, ce bâtiment a subi une surélévation d'un étage par l'architecte Yervant Manoukian (/-/) afin d'y accueillir des bureaux éclairés par quatre baies à fronton triangulaire. D'influence néoclassique, l'encadrement de la porte se compose de consoles sculptées servant à soutenir un fronton triangulaire. Une grande imposte vitrée règne au-dessus de la porte. Cet encadrement est similaire à ceux des baies du rez-de-chaussée, avec leurs linteaux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | maintenus par de petites consoles à volutes et motif végétal. L'étage carré, quant à lui, est délimité par une simple corniche et une seconde avec denticules. Les quatre baies sont surmontées d'un petit bandeau rudenté. Au-dessus, le deuxième étage, ancien brisis, est percé par deux petites lucarnes couleur zinc, et une lucarne monumentale peinte en blanc avec fronton brisé. Au centre du fronton, une allégorie de la Justice et du droit trône. Elle est représentée les yeux bandés, avec un glaive et une balance. Toutes les baies sont ornées de garde-corps en ferronnerie. |
| BP | 16 rue Jacques Bingen | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jacques Bingen, dénommée Montchanin jusqu'en 1946, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations et de créer « une variété dans l'unité ». Construit vers 1883, cet hôtel particulier de style néoclassique forme un ensemble cohérent avec les derniers hôtels subsistants. Élève sur trois niveaux, il semble avoir subi plusieurs phases de construction. Il se compose d'un sous-sol rehaussé avec soupiraux à barreaudage pour éclairer les communs, d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et d'un étage sous-comble. De la même façon que quelques hôtels particuliers de cette rue, comme les n° 10 ou 12, le soubassement est mis en avant par une maçonnerie en pierres de meulière. Les autres niveaux sont, quant à eux, en pierres blanches. La porte d'entrée est rehaussée par une imposte vitrée avec ferronnerie. Afin que cette dernière règne avec les baies du rez-de-chaussée, l'imposte est ornée d'un encadrement en saillie. Cet encadrement soutient deux petits pilastres rudentés qui maintiennent les garde-corps du premier étage. Toutes les baies du rez-de-chaussée et du premier étage possèdent la même ornementation. Elles sont encadrées par de fins |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | chambranles et des consoles qui soutiennent de petites corniches. Ces dernières sont délimitées par de petits pilastres rudentés. Ils possèdent tous des garde-corps en ferronnerie. Ces deux niveaux sont structurés en quatre travées. Un atelier couronne deux travées de cet hôtel du côté du n°14. Cette pièce est éclairée par une imposante verrière surplombée d'un linteau métallique orné de rosettes. L'ensemble est surmonté d'une corniche. En plus de la verrière, cet atelier se démarque par une allège constituée de tableaux composés de formes géométriques en relief. À l'opposé, la partie sous-combles, délimitée par un larmier à petites consoles, est percée de deux lucarnes à frontons triangulaires. La partie sous-comble et l'atelier, situés au même niveau, divisent en deux le haut de l'élévation. |
| BP | 17 rue Jacques Bingen<br>21 rue de Tocqueville | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jacques Bingen, dénommée Montchanin jusqu'en 1946, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations et de créer « une variété dans l'unité ». Datant de 1883, ce bâtiment est ordonnancé en trois travées, bien que la porte d'entrée soit légèrement en retrait. Sur trois étages et de style néoclassique, en pierre blanche, sa composition est assez habituelle pour l'époque. En effet, il se compose d'un sous-sol semi-enterré percé de soupiraux avec ferronnerie pour éclairer les communs, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un étage carré et de deux étages sous-combles. Le soubassement est en moellon et en pierre meulière. Le rez-de-chaussée dispose d'une porte d'entrée en plein cintre surmontée de deux baies géminées sous fronton, avec grilles ouvragées. Elles sont délimitées par de petits pilastres qui soutiennent le fronton. Cet élément décoratif a été réalisé afin que la porte d'entrée soit de même hauteur que les deux baies du rez-de-chaussée. Ces dernières sont pourvues de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | garde-corps. L'étage carré est séparé des autres niveaux par deux corniches sculptées. Percée par trois baies avec garde-corps, la fenêtre centrale est plus étroite. Les deux derniers étages sont marqués par plusieurs lucarnes. Implantée au deuxième étage, la lucarne centrale en pierre avec pilastres soutenant un fronton triangulaire est encadrée par deux lucarnes en bois, elles-mêmes surmontées de deux autres lucarnes, également en bois, et de plus petites tailles. L'ensemble des décors met en avant les doctrines enseignées par l'École des Beaux-arts, institution qui défendait le style néoclassique. |
| BP | 10 rue Jacques Bingen | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jacques Bingen, dénommée Montchanin jusqu'en 1946, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ces hôtels sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations et de créer « une variété dans l'unité ». Édifié par l'architecte Charles Le More (1843-1888) en 1880, cet hôtel particulier est caractéristique de sa période. L'architecte a également réalisé l'hôtel particulier situé au n° 7 de la même rue. Élevé sur deux étages et dominé notamment par deux travées, il se compose d'un rez-de-chaussée rehaussé et de deux étages carrés, dont un servant d'atelier d'artiste. Son soubassement, percé de soupiraux à barreaudage, est en pierre meulière, tandis que les autres niveaux sont mis en valeur par une alternance de bandes en briques rouges et blanches. Le premier niveau présente deux baies avec garde-corps en ferronnerie et de linteaux surbaissés en briques rouges. La porte d'entrée, quant à elle, est surmontée d'une imposte vitrée. Soutenu par deux consoles à volutes et ornementations végétales, un linteau orné de sculptures néoclassiques sépare ces deux éléments. D'autres éléments font écho à ce style. Au premier |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage, deux baies à meneaux sont délimitées par des pilastres qui soutiennent un large fronton à glyphes rudentés et motif floral. Au dernier niveau se trouvent une grande verrière et le balcon en ferronnerie de l'atelier. Au-dessus, une petite lucarne excentrée couronne l'ensemble. Détail notable, les motifs des garde-corps varient d'un étage à un autre. Le peintre Louis Le Poittevin, cousin de Guy de Maupassant, a possédé cet hôtel à partir de 1880. Ses appartements étaient au premier étage. Ce dernier a accueilli son cousin au rez-de-chaussée de sa demeure de 1884 à 1889. Le chef d'orchestre, Édouard Colonne (1838-1910) a également résidé dans cet hôtel. Depuis 1982, l'Ambassade de la République du Zimbabwe occupe ce bâtiment. |
| BP | 4 rue Jean Moréas | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment d'habitation de huit étages est construit en 1929 par l'architecte André Coudray (/-/) pour un propriétaire privé. Il se trouve sur l'emplacement de l'ancienne enceinte de Thiers, déclassée en 1919 et lotie à partir de 1926. Le bâtiment, en forme de L, est situé en retrait d'alignement, permettant de ménager un jardinet sur la rue. À l'arrière de la parcelle, l'implantation de l'immeuble autorise la création d'une cour donnant directement sur l'église Sainte-Odile voisine. La façade sur rue, entièrement en pierre, est rythmée par quatre travées. Le rez-de-chaussée est ponctué de baies à arcs surbaissés. Le premier étage est délimité par un larmier filant. Le troisième et le sixième étage sont marqués par un balcon central, soutenu par des consoles, et de deux oriels de part et d'autre, s'étendant du troisième au sixième étage. L'ensemble est coiffé de deux niveaux de combles, éclairés par deux rangées de lucarnes rampantes.<br>Le bâtiment se distingue par son style Art déco, caractéristique des immeubles de la rue et particulièrement en vogue durant la période de l'entre-deux-guerres. Ce style est caractérisé par l'usage de formes géométriques simples, comme en témoignent le traitement des garde-corps, ou encore les appuis des deux oriels. L'immeuble forme un ensemble cohérent avec les immeubles de la rue, construits à la même période. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 rue Jean Moréas | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment d'habitation de sept étages carrés est construit en 1930 par l'architecte Henri Dubouillion (1887-1966) pour la société « Judic immobilier ». Dubouillion réalise de nombreux bâtiments d'habitation et des hôtels particuliers à Paris et en proche banlieue. Il s'illustre particulièrement dans les années 1920-1930 pour son style Art déco. Le bâtiment se trouve sur l'emplacement de l'ancienne enceinte de Thiers, déclassée en 1919 et lotie à partir de 1926. Le bâtiment, en forme de L, est situé en retrait d'alignement, permettant de ménager un jardinet sur la rue. À l'arrière de la parcelle, l'implantation de l'immeuble autorise la création d'une cour donnant directement sur l'église Sainte-Odile voisine. La façade sur rue, entièrement en pierre, est rythmée par cinq travées. Au rez-de-chaussée, la porte principale se situe au centre de la composition. Elle est surmontée d'un bas-relief géométrique à motif floral. Deux oriels de part et d'autre de la travée centrale s'étendent du deuxième au cinquième étage et élancent la composition. Une attention particulière est portée aux détails avec des linteaux en pierre où les claveaux centraux sont légèrement en saillie. Le cinquième étage est marqué par une frise reprenant les motifs du bas-relief du rez-de-chaussée. Une corniche à gradins délimite les deux niveaux supérieurs dont le dernier, légèrement en retrait, bénéficie d'un balcon filant.<br>Le bâtiment se distingue par son style Art déco, caractéristique des immeubles de la rue et particulièrement en vogue durant la période de l'entre-deux-guerres. Ce style est caractérisé par l'usage de formes géométriques simples, comme en témoignent le traitement des garde-corps, les appuis des deux oriels, ou encore les bas-reliefs. L'immeuble forme un ensemble cohérent avec les immeubles de la rue, construit à la même période. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 rue Jean Moréas | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment d'habitation de six étages carrés et deux niveaux sous combles est construit en 1929 par l'architecte Jérôme Bellat (/-/). Ce dernier est particulièrement actif dans le quartier de la porte de Champerret, dans lequel se trouve le square Jérôme-Bellat, qui rend hommage à l'architecte. Le bâtiment est situé en retrait d'alignement, permettant de ménager un jardinet sur la rue. À l'arrière de la parcelle, l'implantation de l'immeuble autorise la création d'une cour donnant directement sur l'église Sainte-Odile voisine. Le bâtiment se trouve sur l'emplacement de l'ancienne enceinte de Thiers, déclassée en 1919 et lotie à partir de 1926. La façade sur rue, entièrement en pierre, est rythmée par cinq travées. Au rez-de-chaussée, la porte principale se situe au centre de la composition. Deux oriels de part et d'autre de la travée centrale s'étendent du deuxième au septième étage. Une attention particulière est apportée aux modénatures avec une série de bas-reliefs à motifs floraux qui ponctuent la composition, en bandeau au deuxième étage, au niveau des linteaux de la travée centrale, et en médaillons à l'aplomb de la porte d'entrée et des deux oriels. Les baies sont équipées d'appuis de fenêtre et de garde-corps ornés de compotiers remplis de fruits. Les six premiers étages sont surmontés de deux niveaux sous combles ponctués de deux rangées de lucarnes rampantes.<br>Le bâtiment se distingue par son style Art déco, caractéristique des immeubles de la rue et particulièrement en vogue durant la période de l'entre-deux-guerres. Ce style est marqué par l'usage de formes géométriques simples, comme en témoignent les linteaux à cannelures, ainsi que les deux oriels et leurs appuis. L'immeuble forme un ensemble cohérent avec les immeubles de la rue, construits à la même période. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 63 et 63bis rue Jouffroy d'Abbans | Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ces derniers témoignent du développement urbain conduit par les frères Péreire à partir de 1854 qui a poussé la bourgeoisie, les aristocrates, et certains artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Ce bâtiment, jumelé avec le n°63 bis, est édifié par l'architecte W. Lebreton (/-/). À l'origine sur trois étages, il intégrait l'ensemble cohérent formé par ces hôtels témoignant du développement urbain engendré par les frères Pereire à partir de 1854. En 1933, les combles sont détruits pour ajouter cinq niveaux agrémentés de bow-windows réalisés par un architecte dont le nom reste inconnu. Cette transformation marque une rupture nette avec le bâtiment d'origine.L'encadrement des lucarnes, la forme des bow-windows ainsi que les garde-corps font écho au style Art déco. Contrairement au n°63 bis, les baies du premier et deuxième étage ont perdu leurs décors. Le rez-de-chaussée, quant à lui, est percé de trois baies ornées de colonnes corinthiennes et de garde-corps en pierre décorés de formes quadrilobées et encerclées. Surmontée d'une imposte vitrée, la porte d'entrée est délimitée par deux petites colonnes supportant un arc en plein cintre avec voussure. |
| BP | 65 rue Jouffroy d'Abbans | Cet édifice, situé au 65 rue Jouffroy, est le résultat de deux interventions architecturales distinctes : un premier hôtel construit en 1878 et une surélévation réalisée au milieu des années 1930. En 1878, l'architecte Albert Delaage (1816-1896) signe les plans d'une maison de deux étages sur rez-de-chaussée et caves. Le rez-de-chaussée, revêtu de pierre, se distingue par une grande porte cochère, encadrée par une moulure harpée avec une clé de voûte en bossage à pointe de diamant et un cartouche central sculpté pour le numéro 65. Les deux étages supérieurs sont rythmés par cinq travées, alignées avec les ouvertures du rez-de-chaussée. L'ornementation, très sobre, se limite à deux pilastres et aux clés qui surmontent les baies en arc surbaissé du rez-de-chaussée, ainsi qu'à des frises sculptées au niveau des allèges du deuxième étage. Différentes corniches encadrent et intègrent les baies du premier et du deuxième étage, conférant à l'ensemble une forte verticalité. En 1936, l'architecte français d'origine belge Henri Julien Maurice Moreels (1886-1963) en devient |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | propriétaire. Sa production, comprenant plusieurs immeubles et pavillons, fut particulièrement prolifique dans la commune d'Enghien-les-Bains, dans le Val d'Oise, où il était installé. Son intervention consiste ici en l'ajout de trois étages carrés et de deux étages mansardés en gradins. La façade supérieure, divisée en quatre travées, est marquée par deux oriels polygonaux aux extrémités et par deux balcons filants aux troisième et cinquième étages. Les deux étages mansardés sont percés de lucarnes carrées. |
| BP | 67 rue Jouffroy d'Abbans | Ce bâtiment, conçu par l'architecte René Lefèvre (/-/), est une réalisation notable de l'entre-deux-guerres. René Lefèvre est particulièrement connu pour la reconstruction de l'Hôtel de ville et du monument aux morts de Noyon dans les années 1920. Construit en 1936, ce bâtiment se situe sur l'emplacement d'un ancien hôtel particulier de la fin du XIXe siècle. Cet immeuble aux lignes modernistes se distingue par l'utilisation de formes simples, de lignes droites et géométriques, ainsi que par la découpe de grandes surfaces vitrées. Il s'élève sur trois étages avec un sous-sol, aéré par des soupiraux rectangulaires. La structure en béton est habillée de pierre grise agrafée avec des joints fins. Le rez-de-chaussée est marqué par une porte cochère surmontée d'un bow-window géométrique et intégrant un balcon au troisième étage. Les trois ouvertures étroites et en hauteur du rez-de-chaussée se transforment en larges baies en longueur aux étages supérieurs, maximisant ainsi la luminosité intérieure. L'édifice occupant l'intégralité de la parcelle est aéré par deux courettes intérieures. Initialement surmonté d'un toit-terrasse, le bâtiment est surélevé en 1996 par l'ajout d'un étage en retrait réalisé par les architectes Tessa Saint-Blanquat (/-/) et Christian Varroquier (/-/). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 103 à 105 rue Jouffroy d'Abbans | Immeuble d'habitation<br>Construits en 1907 par l'architecte Théo Petit (1865-1930) dans la Plaine-Monceau, ces deux immeubles d'influence Art nouveau forment un ensemble cohérent avec le n°107 et les n°3, 5 et 7 de la rue Cardinet. Hauts de six étages et constitués de quatre et cinq travées, leurs façades en pierre de taille sont percées de baies cintrées et protégées par de remarquables garde-corps en ferronnerie à motifs floraux dans un éventail. De la même façon que le n°107, la travée légèrement en saillie du n°105 est terminée par un auvent soutenu par des aisseliers en bois avec des allèges en mosaïques délimitées par des pilastres. Au-dessus des autres travées trône un atelier d'artiste éclairé par une verrière cintrée encadrée par une mosaïque dorée. Les derniers niveaux sont appareillés de briques rouges de la même façon que les n°105 et 107. Le balcon de l'étage attique est maintenu par des consoles en pierre de même facture que le balcon du n°105. Le balcon filant sur trois travées du deuxième niveau repose également sur des consoles et deux colonnes, toutes deux situées sur le balcon du premier protégé par un balcon en pierre. La porte d'entrée, quant à elle, en verre et ferronnerie, est encadrée par une ornementation florale. Le n°105 se démarque des autres immeubles environnants grâce à ses lucarnes rectangulaires à brique rouge. Délimité par des travées en saillie circulaires, cet immeuble est composé de portes d'entrée en ferronnerie flanquées de pilastres et surmontée d'une frise en mosaïque. La baie centrale du premier étage est la seule à disposer d'un petit balcon circulaire avec une console sculptée. Ces deux immeubles sont décorés de frises sculptées ornées de lys et de roses. Lors du concours de façade de 1910, l'architecte Théo Petit obtient la mention honorable pour le n°105. Les façades sur cours sont, quant à elles, embellies par une composition de pierre et de brique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 58 rue Jouffroy d'Abbans | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Caractéristique des hôtels particuliers de la fin du XIXe siècle, ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec les hôtels particuliers subsistants, derniers témoignages du développement urbain engendré par les frères Pereire en 1854. Ces derniers avaient acquis un certain nombre de terrains, dont un qui comprenait cette parcelle et l'actuel n°60. De style néoclassique, la demeure du n°58 a été construite par l'architecte Auguste-Alfred Boland (/-/) en 1881. Elle se compose d'un sous-sol semi-enterré, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un étage carré et d'un étage sous combles. Son soubassement, en pierre à refends, est percé d'un large soupirail, singulièrement flanqué d'une petite porte en bois qui donne directement accès au sous-sol depuis la rue. Cet élément se retrouve sur d'autres hôtels particuliers de la rue Jouffroy-d'Abbans, comme le n°59 et 59bis. Au-dessus de la porte d'entrée à imposte vitrée, une guirlande végétale et un fronton brisé, tous deux en bois, ornent la partie supérieure. Au-dessus, deux consoles à volutes, encadrant un cartouche sculpté, soutiennent une corniche sur laquelle reposent deux petits pilastres à volutes. Ils encadrent une niche circulaire et une guirlande végétale. Tout comme la porte d'entrée, les baies du rez-de-chaussée et du premier étage, avec garde-corps ouvragés, disposent de consoles à volutes sur lesquelles reposent des corniches. Les allèges du premier étage sont ornées de guirlandes végétales. Trois lucarnes à fronton triangulaire rythment l'étage sous combles en rupture avec l'ordonnance des quatre travées. En 1893, l'artiste peintre William Lamb Picknel occupa quelque temps cet hôtel, ainsi que l'historien René Brimo durant les années 1930. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 59 rue Jouffroy d'Abbans | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Cet hôtel particulier a été bâti par l'architecte W. Lebreton (/-/) en 1878 à la demande de M. Léon Audsbourg, Investisseur immobilier. Ce dernier a fait appel à Lebreton pour la construction de six hôtels dans cette rue. Le bâtiment a été surélevé d'un étage par l'architecte Alexandre Marcel (1860-1928) en 1899 à la demande de Charles Max. Celui-ci est connu pour avoir épousé la cantatrice Jeanne Bienvenu (1869-1929), peinte par Boldini en 1896 (« Madame Charles Max », coll. Musée d'Orsay). Anciennement n°57, cet immeuble forme un ensemble cohérent avec les hôtels situés aux alentours. En 2022, ne subsistent que les n°59bis, 63 et 63bis réalisés par W. Lebreton, ainsi que les n°69 et 71. Construite en pierre et brique polychromes, cette façade de style néo-Louis XIII s'élève sur quatre niveaux. La pierre a été utilisée pour le soubassement, le fronton monumental, les encadrements des baies ainsi que pour quelques éléments décoratifs. La brique, quant à elle, a principalement été utilisée pour combler les trumeaux. Tout comme la plupart des hôtels particuliers de la fin du XIXe siècle, celui-ci se compose d'un sous-sol semi-enterré, percé de soupiraux à barreaudages, et d'une porte donnant directement accès aux communs depuis la rue. Cet ensemble rehausse le rez-de-chaussée. Afin de donner de la hauteur à la porte d'entrée, l'architecte l'a délimitée par des dés de pierres surmontés d'un oculus. L'ensemble englobe une niche ornée de volutes et de corbeilles de fruits. Le rez-de-chaussée est percé par trois baies. Elles sont délimitées par des pierres harpées, un entablement et des garde-corps en pierre pourvus de motifs entrelacés. Au-dessus, le bel étage se voit séparé des autres niveaux par les entablements du rez-de-chaussée et une corniche avec denticules. Dotées de garde-corps en ferronnerie, les baies de ce niveau sont encadrées par de fins piédroits avec volutes. Lorsque W. Lebreton acheva cet hôtel, les baies du deuxième étage étaient couronnées de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | frontons monumentaux semi-circulaires, le central étant paré d'un décor sculpté. Alexandre Marcel fit démonter ces frontons et remplaça la toiture en zinc par des briques de sorte que ce niveau puisse supporter un étage supérieur. La travée centrale du dernier niveau est occupée par une verrière ornée d'une petite grille avec tête de lion. Couronnée par un imposant fronton brisé avec mascaron et cartouche, la verrière est délimitée par des ornements mis en avant par la brique et la pierre. Le bâtiment est ainsi dominé par une influence néoclassique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 59 bis rue Jouffroy d'Abbans | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un courant qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Construit en 1881 par W. Lebreton (/-/), cet hôtel particulier, anciennement n° 59, forme un ensemble cohérent avec les hôtels particuliers subsistants. Ils témoignent du développement urbain engendré par les frères Pereire en 1854. Comme la plupart des hôtels de la fin du XIXe siècle, il se compose d'un sous-sol semi-enterré, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un étage carré et d'un atelier. En pierre, cette façade a subi quelques modifications. En 1881, elle était structurée en trois travées. Les soupiraux à barreaudage du soubassement à refends ont laissé place à un garage. Seule la petite porte a été conservée. Une niche circulaire avec fronton cintré, cartouche et ornementations végétales rehausse la porte. Les deux baies du rez-de-chaussée sont délimitées par de fins encadrements, d'une corniche et d'un fronton décoré de volutes. De la même manière que l'hôtel voisin (l'actuel n°59), les garde-corps, également en pierre, adoptent des formes géométriques. Au bel étage, les baies latérales sont couronnées d'un fronton triangulaire avec cartouche au niveau du tympan tandis que la baie centrale est ornée d'un fronton cintré avec un tympan sculpté. Toutes ces ouvertures disposent d'encadrements à pilastres. Le dernier niveau est séparé des autres par un larmier filant à modillons. Au centre du toit se trouve une grande verrière, avec pilastres et fronton. Elle est surmontée d'un mascaron féminin avec casque et guirlandes végétales. Le visage pourrait représenter Arès ou Athéna. Tout comme le soubassement, ce niveau aussi a subi des modifications. Au début du XXe siècle, deux baies ont été percées autour de cette verrière. Quelques années plus tard, les vases installés au-dessus de la verrière ont été déposés. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 60 rue Jouffroy d'Abbans | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leur imagination. Caractéristique des hôtels particuliers de la fin du XIXe – début XXe siècle, ce bâtiment témoigne à la fois du goût de cette période ainsi que les techniques architecturales utilisées. Ce quartier s'est principalement développé grâce aux frères Pereire en 1854 qui avaient acquis un certain nombre de terrains, dont un qui comprenait cette parcelle. Cette dernière, anciennement n°58, a été achetée par l'architecte Auguste-Alfred Boland (/-/) en 1879 afin de faire édifier un hôtel particulier. La même année, ce terrain fut revendu à Antonin-Augute-Fernand des Portes de la Fosse (1833-1893), avocat à la cour de Paris, qui fit appel à l'architecte Julien Morize (1842-1922) pour la construction d'un hôtel particulier. Ce dernier étant connu pour avoir réalisé plusieurs immeubles à Paris et banlieues. Il a notamment acquis une certaine notoriété grâce à la réalisation de l'hospice départemental de Vieillards à Villejuif, actuel hôpital Paul-Brousse. Caractéristique de l'architecture néoclassique, ce bâtiment, ordonnancé en trois travées, s'élève sur trois étages. Comme la plupart des hôtels particuliers de la fin du XIXe siècle, il se compose d'un rez-de-chaussée rehaussé par un sous-sol semi-enterré et percé de soupiraux avec barreaudage. Au-dessus se trouvent deux étages carrés et un troisième mansardé avec lucarnes côté rue, et lambrissé côté cour. Un jardin occupe l'arrière de la parcelle. La façade principale adopte le style de la fin du XVIe siècle qui se caractérise par des fenêtres harpées. Le soubassement alterne pierre blanche et pierre meulière. Avant le ravalement de la façade en 2014, les pierres meulières étaient recouvertes d'un enduit peint en rouge dans le but d'imiter la brique. La porte d'entrée et la large travée du premier étage, avec balcon à balustres, sont mises en valeur par une ornementation en pierres sculptées. La porte est surmontée d'un oculus vitré agrémenté de corbeilles de fruits, de cornes d'abondance, de feuillages et d'un mascaron féminin. La travée du premier étage est ornée de pilastres sculptés et cannelés, ainsi que d'un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | fronton brisé avec un écusson. Chaque baie de la façade possède des garde-corps en pierre avec des motifs qui rappellent la croix nimbée. Toutes ces ornementations de pierre sculptée sont l'œuvre d'un dénommé Devèche. Il pourrait s'agir d'Alexandre Devèche (1844-1908), auteur des décorations des quatre dômes du Printemps en 1884. |
| BP | 62 rue Jouffroy d'Abbans | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un courant qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Caractéristique des hôtels particuliers de la fin du XIXe siècle, ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec les hôtels particuliers subsistants, derniers témoignages du développement urbain engendré par les frères Pereire en 1854. Structuré en quatre travées, ce bâtiment de style néoclassique s'élève sur trois niveaux. Il se compose d'un soubassement percé de soupiraux à barreaudage, d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et d'un étage sous comble. En pierre de taille, seul le soubassement est en maçonnerie. Au rez-de-chaussée, toutes les baies, pourvues de barreaudage, sont encadrées par des corniches avec clés et des appuis. La baie flanquant la porte d'entrée se singularise par un garde-corps venant rattraper la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | différence de hauteur d'un percement plus court. La porte d'entrée est surmontée d'une imposte vitrée avec ornementations en ferronnerie. Elle est encadrée par de fins pilastres avec cartouche et consoles qui soutiennent un fronton triangulaire. L'étage carré, percé de quatre baies avec garde-corps ouvragé est quant à lui couronné d'une frise rudentée et d'une corniche à modillons. Le trumeau situé entre la deuxième et troisième travée est bien plus large que les autres et crée une certaine séparation. L'ensemble est couronné par quatre lucarnes avec garde-corps et frontons triangulaires. |
| BP | 63 bis rue Jouffroy d'Abbans | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Ce bâtiment était jumelé avec le n°63. Ils ont été construits par l'architecte W. Lebreton (/-/), connu pour avoir réalisé plusieurs hôtels particuliers dans cette rue. Sur trois étages, le n°63bis intègre l'ensemble cohérent formé par ces hôtels témoignant du développement urbain engendré par les frères Pereire à partir de 1854. Il se compose d'un soubassement semi-enterré avec des soupiraux à barreaudage, d'un rez-de-chaussée, de deux étages carrés et d'un étage sous comble. De la même façon que l'hôtel voisin, le rez-de-chaussée est percé de trois baies ornées de grilles en ferronneries ouvragées, de colonnes corinthiennes et de garde-corps en pierre où des formes quadrilobées sont encerclées. La porte d'entrée, quant à elle, est délimitée par deux petites colonnes supportant un arc en plein cintre avec voussure. L'ensemble englobe une imposte vitrée avec quelques ferronneries ouvragées. Au premier étage, les trois baies sont surmontées par des arcs en accolade, tandis que celles du deuxième étage sont délimitées par de fines colonnes. Toutes ces ouvertures sont protégées par |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | des garde-corps. L'étage sous comble est séparé par une corniche maintenue par plusieurs petites consoles formant ainsi une succession de petits arcs. L'ensemble est surmonté d'un garde-corps en pierre avec des motifs circulaires. Au niveau du comble, deux lucarnes à fronton triangulaire encadrent la verrière d'un atelier. Vers 1885, le musicien Eugène Gigout a occupé une partie de cet hôtel pour y ouvrir une école d'orgue, ainsi que l'organiste Léon Boëllmann vers 1895. Contrairement au n°63bis, le n°63 a subi une transformation radicale. En 1933, l'hôtel fut surélevé de cinq étages supplémentaires dans un style Art déco. Cette transformation a causé la démolition de l'étage sous combles. Ces cinq niveaux ajoutés se démarquent de l'ancien bâti existant grâce aux bow-windows qui se déploient sur deux travées. |
| BP | 69 à 71 rue Jouffroy d'Abbans | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Jouffroy-d'Abbans, dénommée Jouffroy jusqu'en 1994, est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers. Ils sont les derniers témoins d'un mouvement qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier afin d'aménager librement une demeure avec jardin et/ou atelier. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Les n°69 et 71 ont été construits par l'architecte W. Lebreton (/-/) qui a réalisé un grand nombre d'hôtels particuliers dans la rue Jouffroy. Jumelés, ces derniers ont dû être commandés par le même commanditaire en 1876. Caractéristiques des hôtels particuliers de la fin du XIXe siècle, ces bâtiments forment un ensemble cohérant avec les hôtels particuliers témoignant du développement urbain engendré par les frères Pereire à partir de 1854. À l'origine, ils étaient limités à deux étages. Le premier niveau se compose d'un soubassement percé de petits soupiraux et d'un rez-de-chaussée où se trouve sur chaque façade une porte d'entrée avec imposte et deux baies avec garde-corps en pierre, ornés de réseaux quadrilobés. Des tables rentrantes séparent les deux hôtels du rez-de-chaussée jusqu'au deuxième étage (anciennement |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'étage sous-comble). Les premiers étages, délimités par des clés de tirant, sont percés par deux baies avec garde-corps en ferronnerie. En pierre, chacune dispose d'une frise rentrante avec ornementation géométrique. Le deuxième étage du n°69, orné de clés de tirant, possède une seule baie avec un balcon maintenu par une console. Son garde-corps est en ferronnerie. Le deuxième étage du n°71, également marqué par des clés de tirant, possède deux baies avec garde-corps en pierre enrichis de réseaux quadrilobés. Une corniche avec denticules sépare les étages supérieurs qui ont été réalisés bien plus tard. En 1935, le n°69 a été surélevé de deux niveaux par les architectes Paul Marteroy (/-/) et Georges Bonnel (1880- /), tandis que le n°71 n'a subi qu'une surélévation d'un niveau en 2004. Afin que l'ensemble soit cohérent avec les étages inférieurs, Paul Marteroy et Georges Bonnel ont utilisé le même parement, ce qui n'est pas le cas avec le n°71. Afin de créer une continuité entre ces deux immeubles, une succession de tables entre la corniche et les baies du troisième étage a été réalisée. Contrairement au n°71, le n°69 est couronné d'une lucarne. Le peintre Eugène Dauphin a occupé cet hôtel et son atelier vers 1890 ainsi que le poète Fernand Gregh aux alentours de 1906. |
| BP | 5 rue Juliette Lamber | Hôtel particulier - 5 rue Juliette-Lamber, 75017. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Cet immeuble de rapport de style éclectique est construit à partir de 1891. L'architecte Léon Brey (1841-1904) réalise les deux ateliers surmontés d'appartements en 1893, avant que les combles soient rehaussés par A.G. Masson (/-/) à partir de 1905. Il semble qu'une partie de la maison était déjà construite en 1891, sans doute par l'architecte et premier occupant François-Henri Gauthier (1868-/). Cet édifice semble en outre avoir subi plusieurs modifications dont les traces sont peu visibles dans les archives. Aligné sur la rue et donnant sur une cour en fond de parcelle, l'hôtel particulier prend place sur la rue Juliette-Lamber ouverte en 1882 dans la Plaine Monceau. Cette voie est l'une des rues de Paris qui conserve ses hôtels particuliers, témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. De fait, la maison accueille depuis sa construction plusieurs artistes, comme l'indique notamment la plaque en façade « Ici vécut de 1922 à 1932, le peintre fauviste Kees Van Dongen ». La façade asymétrique et composite est formée de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | deux registres verticaux et deux horizontaux. Elle repose sur un soubassement percé de trois soupiraux. En pierre de taille, elle est ornée de lignes de refends au rez-de-chaussée. Du côté gauche, deux travées sont formées de deux grandes baies carrées surmontant deux autres petites baies rectangulaires à petits carreaux. Du côté droit, la porte d'entrée à double vantaux, avec imposte, est vitrée et décorée de ferronnerie. Elle est surmontée, tout comme la fenêtre adjacente, d'un auvent de bois recouvert de zinc. Au-dessus, trois fenêtres sont séparées par de fins trumeaux. Au deuxième et troisième étage, à gauche : un avant-corps de trois travées s'élève sur les deux étages et profite d'un balcon soutenu par de fines consoles. Les garde-corps galbés en fer forgé contrastent avec ceux des premiers étages, qui pourraient dater des années 1980. Sur la deuxième partie de la façade à droite, les baies du deuxième et troisième étage sont séparées par un balcon à consoles en ferronnerie ouvragée. Au-dessus, séparés par une corniche, les combles surélevés en 1905 ont permis la réalisation de lucarnes rampantes. Double en profondeur, à droite en fond de parcelle, la deuxième partie de l'immeuble possède deux étages carrés. |
| BP | 7 rue Juliette Lamber | Hôtel particulier - 7 rue Juliette-Lamber, 75017. Toute la parcelle est protégée pour motifs culturel, architectural et historique.<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Juliette-Lamber est l'une des principales rues du 17e arrondissement à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un courant qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis une grande liberté de projet aux commanditaires et aux architectes. Caractéristique des hôtels particuliers de la fin du XIXe – début XXe siècle, cet immeuble, aligné sur la rue, est construit en 1883 par l'architecte Désiré Evrard (/-/), auteur de plusieurs hôtels, notamment dans la rue Juliette-Lamber. Même si du côté de la rue l'hôtel présente une étroite façade à deux travées sur trois étages, à l'échelle du plan masse, il dispose en réalité d'un profond corps de logis principal rectangulaire. Il se prolonge par une petite aile en arrière de parcelle, à l'origine flanquée d'un jardin d'hiver, détruit autour de 1899. La façade principale de style néogothique et en pierre de taille se compose d'un soubassement rehaussé à soupiraux pour éclairer les services en sous-sol, d'un rez-de-chaussée surélevé, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de deux étages carrés, dont l'un accueille un atelier, et d'un dernier niveau sous comble. Les deux premiers niveaux sont séparés par un bandeau à motif végétal, des animaux et des hybrides issus du bestiaire médiéval. Pour donner l'illusion de balustrade, les baies du premier étage sont décorées de mouchettes alors que celle du rez-de-chaussée est embellie par des tables avec denticules. L'étage où se situe l'atelier d'artiste est souligné par un balcon à ferronnerie ouvragée, maintenu par des consoles qui encadrent une frise végétale. Séparé des niveaux inférieurs par une corniche à denticules, le dernier étage est composé d'une lucarne flanquée de pinacles. Une dernière frise représentant une scène de chasse sépare la porte d'entrée de l'imposte en verre et ferronnerie. Ces multiples ornementations sont réalisées par le sculpteur, M. Jégondez. |
| BP | 10 rue Juliette Lamber | Hôtel particulier néo-Louis XIII réalisé par l'architecte Marcel Pradier en 1893 caractéristique du lotissement de la plaine Monceau à la fin du XIXe siècle. Façade ayant conservé son décor d'origine (fenêtres à meneaux, balcon et lucarnes Renaissance). |
| BP | 28 rue Juliette Lamber | Située dans la Plaine Monceau, la rue Juliette Lamber est l'une des principales rues du quartier à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un mouvement qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Si une première autorisation de bâtir est déposée par l'architecte Georges Guillon (1850-1915) en 1891, c'est l'architecte E.H. Marshal (/-/) qui construit finalement l'immeuble entre 1895 et 1900 pour Pierre Normant, qui lui confie l'année suivante le 141 rue de Saussure dans le même arrondissement. L'édifice est signé et daté de 1900 en façade. La signature de Marshal, partiellement détruite, est accompagnée de celle de l'entrepreneur A. Cazaud. Ordonnancé en six travées sur rue, le bâtiment s'élève sur cinq étages carrés et un étage sous comble couvert d'ardoise coiffé d'une toiture en zinc. La façade sur rue, flanquée de deux bow-windows, se démarque de celles des immeubles voisins par l'emploi de la brique, par un riche décor sculpté et de belles ferronneries. Un sous-sol semi-enterré percé de soupiraux avec ferronnerie est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | surmonté d'un rez-de-chaussée à la stéréotomie soignée, rythmé de baies couvertes d'arcs en anse de panier. L'imposante porte cochère en bois sculpté et imposte vitrée, est mise en valeur par le mascaron la couronnant à sa clef. Les détails de la façade sur rue renvoient à l'architecture française du début du XVIe siècle tandis que les deux cours intérieures aux murs enduits s'inscrivent pleinement dans les typologies d'immeubles de rapport parisiens de la fin du XIXe siècle. |
| BP | 4 rue Juliette Lamber | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Juliette Lamber est l'une des principales rues du quartier à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un mouvement qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Caractéristique des hôtels particuliers de la fin du XIXe – début XXe siècles, ce bâtiment met en avant à la fois le goût de la période ainsi que les techniques architecturales privilégiées. Construit par l'architecte Désiré Evrard (/-/) en 1883, sa façade principale est dominée par une influence néoclassique, style popularisé par l'École des Beaux-arts à cette période. À la fois officier d'Académie et maire adjoint du 14e arrondissement en 1901, Désiré Evrard a été particulièrement sollicité dans les 17e et 14e arrondissements. La façade se compose d'un sous-sol semi-enterré, percé de soupiraux à barreaudage, d'un rez-de-chaussée surélevé, de deux étages carrés, et d'un étage sous-comble qui devait accueillir un atelier. Les deux premiers niveaux sont ordonnancés en trois travées. La porte d'entrée, en bois, avec imposte vitrée, est délimitée par un encadrement légèrement cannelé. Elle est couronnée par un entablement et un fronton maintenus par deux consoles cannelées à volutes. L'ensemble soutient le garde-corps de la baie supérieure, en ferronnerie ouvragée et mascaron. Tout comme le premier étage, le rez-de-chaussée est percé par deux baies jumelées. Ces deux travées sont démarquées par deux pilastres |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | composites et séparés par une frise rudentée. Les ouvertures du rez-de-chaussée sont ornées de balustres en pierre et de grilles qui couvrent toutes les baies, ce qui n'est pas le cas des baies du bel étage, elles aussi pourvues de garde-corps en ferronnerie avec mascarons. Le deuxième niveau est séparé des autres par un larmier filant. Il se compose de deux baies de tailles différentes, surmontées d'un fronton triangulaire. Des vitraux à petits carreaux ornent la plus grande ouverture. Pour finir, l'étage sous-comble est percé par une lucarne œil-de-bœuf et d'une grande verrière qui devait probablement éclairer un atelier d'artiste. D'après les Explications des ouvrages de peintures et dessins, sculptures, architecture et gravure des artistes vivants, rédigées par le Salon des Artistes français en 1888, l'artiste peintre Lucien-Achille Gérard, élève de M. Frank, a habité cet hôtel particulier. |
| BP | 6 rue Juliette Lamber | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Juliette Lamber est l'une des principales rues du quartier à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un mouvement qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. Caractéristique des hôtels particuliers de la fin du XIXe – début XXe siècle, ce bâtiment met en avant à la fois le goût de cette période ainsi que les techniques utilisées. Construit en 1883, cette demeure a été réalisée par l'architecte Désiré Evrard (/ - /) à la demande de la Société immobilière du boulevard Malesherbes. Fondée un an plus tôt, cette société devait mettre en valeur les terrains inhabités situés dans le quartier Monceau. Malgré des divergences avec le conseil municipal, elle donne le nom « Juliette Lamber » à cette rue en hommage à cette féministe et femme de lettres qui a occupé un appartement au n°21 de la rue. Evrard fit réaliser ici un hôtel particulier éclectique où se mélangent le style néo-médiéval, néo-renaissance et le style néo-Louis XIII. Ordonnancé en deux travées, ce |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bâtiment se compose d'un sous-sol semi-enterré percé d'un soupirail avec ferronnerie. Au-dessus, un rez-de-chaussée surélevé, deux étages carrés et un étage sous-comble. Le premier niveau, en pierre blanche, est en valeur par plusieurs éléments décoratifs. De sorte que la porte d'entrée atteigne la hauteur de la baie voisine, elle a été rehaussée par des impostes vitrées avec ferronneries ouvragées. L'imposte et la porte sont parées de vitraux. Les décors de l'encadrement affichent une influence médiévale dans les frises végétales et les chapiteaux figurés. La baie du rez-de-chaussée, quant à elle, est ornée par des allèges garnies de réseaux gothiques et une grille en ferronnerie. La partie supérieure de la baie est délimitée par deux consoles qui soutiennent le balcon du premier étage. Son linteau possède la même frise végétale que l'encadrement de la porte. Contrairement au premier niveau, les deux étages carrés sont décorés d'une alternance de frises en briques polychromes. Seuls les encadrements des baies sont en pierre blanche. Deux balcons en ferronnerie ornent le premier étage, tandis que le deuxième est marqué par un balcon filant. Pour finir, l'étage sous-comble, séparé des autres niveaux par un larmier filant avec denticules, est percé de deux lucarnes avec frontons triangulaires. |
| BP | 12 rue Juliette Lamber | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue Juliette Lamber est l'une des principales rues du quartier à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates, et même quelques artistes à venir s'installer dans ce quartier, encore peu occupé au début du XXe siècle. Ces diverses constructions individuelles ont permis aux commanditaires et aux architectes de laisser libre cours à leurs imaginations. L'hôtel particulier situé au n°12 a subi plusieurs transformations. Construit à la fin du XIXe siècle, ce bâtiment était composé d'un important soubassement avec soupiraux, d'un rez-de-chaussée surélevé et de deux étages carrés percés par des baies avec garde-corps en ferronnerie. Structurée en deux travées, celle accolée au n°14 était couronnée par un étage supplémentaire et d'une toiture à quatre pans. En 1964, l'architecte Pierre Milande (/-/) réalise une surélévation d'un étage afin d'obtenir un troisième étage carré. La toiture à quatre pans fut remplacée par des combles. Quelques années plus tard, l'immeuble est de nouveau surélevé d'un étage. Puis, en 2000, le rez-de-chaussée et le premier étage de la façade sur rue sont restructurés pour accueillir |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | un garage. En 2002, cet hôtel est de nouveau réaménagé par les architectes François Lérault (1942 - /) et Karine Lemasson (/-/). Cette fois-ci, seuls la façade sur cour, les planchers et les escaliers ont été conservés. Tout en ayant conservé la volumétrie initiale, les architectes ont complètement modifié la façade côté rue. Comme l'explique le permis de construire, le but de cette transformation est de permettre une « meilleure intégration dans le tissu existant ». Pour cela, ils ont décidé de : modifier les niveaux inférieurs pour une meilleure lecture du soubassement en raccord des avoisinants, de retrouver une modénature, et d'utiliser des matériaux dits de « qualité qui puissent rivaliser avec les immeubles mitoyens et plus particulièrement le n°10 ». Structurée en trois travées, la charpente métallique noire délimite parfaitement les niveaux. Sur quatre étages, la verticalité a été accentuée par la création d'un oriel légèrement en saillie sur les deux travées accolées au n°10. Le dernier niveau en saillie est aménagé en portique pour « créer des ombres portées sur la façade comme les lucarnes sur un brisis ». D'autres jeux d'ombres ont été mis en place avec la création de bandeaux, de pilastres et de corniches. Chaque niveau est pourvu de briques de verre pour contrebalancer la rigidité de la façade en acier noir. L'ensemble est couronné par une terrasse. |
| BP | 64 rue La Condamine | Immeuble de rapport de la première moitié du XIXe siècle présentant une composition de façade remarquable notamment par le triplet des fenêtres en plein cintre au-dessus de la porte d'entrée elle-même mise en valeur par un faux appareil de pierre. Immeuble représentatif du premier lotissement des Batignolles. |
| BP | 53 rue La Condamine<br>29 rue Truffaut | Remarquable immeuble de rapport de composition néoclassique caractéristique du lotissement des Batignolles vers 1840 situé à un carrefour (pan coupé). |
| BP | 58 rue La Condamine<br>31 rue Truffaut | Remarquable immeuble de rapport de composition néoclassique caractéristique du lotissement des Batignolles vers 1840 situé à un carrefour. Chaînage d'angle. |
| BP | 17 à 17b rue Lacroix | Immeubles de rapport jumeaux édifiés en 1881 (daté en façade) élevés par l'architecte Augustin Bouvier, disciple d'Adhémar aux Beaux-Arts. Façades jumelles composée de trois travées chacune en pierre et brique pour le remplissage. Décor très soigné utilisant plusieurs registres : calepinage de brique bicolore, pilastres, consoles sculptées, médaillons figurant des personnages. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 rue Lamandé | École polonaise édifiée en 1874. Les bâtiments de style Louis XIII en brique, pierre et ardoise sont disposés autour d'une cour fermée par une grille et deux pavillons. Trois sculptures de Cyprian Godebski rendent hommage à deux grands pédagogues polonais et au docteur Sewerin Galezowski, bienfaiteur de l'école. |
| BP | 22 à 22b rue Laugier | Immeuble de rapport de six étages dont un de combles construit par les architectes Henri Sauvage et Claude Sarrazin en 1904. La façade sur rue, élevée en pierre de taille, est rythmée par trois bow-windows couronnés d'un fronton marquant le centre et les extrémités de la composition. Des feuillages ornent les encorbellements et les linteaux de porte. Des fleurs s'épanouissent sous les corniches et aux tympans des frontons. Les ferronneries des balconnets, des balcons et de la porte d'entrée sont composées de tiges souples et de feuilles de vigne. Si la façade n'affirme pas particulièrement une méthode de conception rationaliste, Henri Sauvage et Charles Sarazin s'attachent ici, dans une démarche comparable à celle des architectes de l'École de Nancy, à renouveler la syntaxe de l'immeuble bourgeois au moyen d'un élégant décor tiré de la nature qui ne doit rien au répertoire formel académique. |
| BP | 8 rue le Châtelier | Hôtel particulier<br>Construit en 1881, cet hôtel particulier de style éclectique, aussi nommé hôtel Regnard-de-Chezel, a été réalisé par l'architecte Stephen Sauvestre (1847-1919), connu pour avoir collaboré avec Gustave Eiffel pour la construction de la Tour. Contrairement à la majorité des architectes de son temps, Sauvestre n'a pas étudié à l'École des Beaux-Arts, mais à l'École Centrale d'Architecture, fondée en 1865 et dont il fut l'un des premiers élèves. La façade de cet hôtel illustre bien les orientations de l'École, qui tendent à rompre avec le carcan néoclassique imposé par l'École des Beaux-Arts. Sur un imposant soubassement en pierre, elle se compose de deux étages en briques rouges et oranges, et d'un étage sous comble mansardé percé de lucarnes rectangulaires, ce qui était assez novateur pour la période. Ce dernier est séparé des autres niveaux par une corniche sous laquelle se trouve une frise de briques polychromées. Ordonnancées en trois travées, les baies superposées sont délimitées par des jambages en brique, des bandeaux avec panneaux de céramique et des briques dont certaines sont disposées de biais afin de créer des frises en relief, ou en saillie. Sauvestre a voulu moderniser cette façade en créant des variations de l'appareillage de brique. Quelques similitudes peuvent être observées entre |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | cet hôtel et le n° 9 rue Le Châtelier réalisé par le même architecte. Quelques éléments néoclassiques sont à relever comme le fronton de la porte et le balcon sur consoles situé au premier étage. |
| BP | 7 rue le Châtelier | Hôtel particulier<br>Construit à la fin du XIXe siècle, cet hôtel particulier de style éclectique a connu deux phases de construction. La première débute en 1881 avec l'architecte Ernest Fournier (1841-1897), qui fait édifier une façade de style néo-classique. En pierre, ce bâtiment forme un ensemble cohérent avec les hôtels voisins qui sont aussi surélevés sur un imposant soubassement. Initialement limité à un étage carré, cet hôtel a été surhaussé d'un étage en 1953 par l'architecte François Cazin (1921-2010). Sur trois travées symétriques, cette façade est dotée d'une porte d'entrée surmontée de deux impostes vitrées couronnées d'un imposant fronton triangulaire. Les baies sont encadrées de linteaux et de jambages en forme de pilastres. Les allèges du premier étage sont quant à elles garnies de briques rouges. Parmi les trois travées, une plus large se compose de fenêtres tripartites et d'un garage aménagé a posteriori. Quelques éléments décoratifs ornent la façade à l'instar des deux appliques dotées d'un motif floral et reprenant la forme de l'amphore, ainsi qu'un médaillon émaillé avec portait à l'Antique, d'inspiration Renaissance. La plupart des baies sont dotées de très fins garde-corps, à l'exception de celui en pierre du rez-de-chaussée. Le dernier étage, plus tardif, rompt avec le style néoclassique puisqu'il est composé de briques polychromes et de baies surmontées par des frontons triangulaires en ardoises et bois à motifs floraux polychromes. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 rue le Châtelier | Hôtel particulier.<br>Construit en 1881, cet hôtel particulier, aussi nommé hôtel Duverger, de style éclectique, mêlant Art nouveau et néo-gothique, a été réalisé par l'architecte Stephen Sauvestre (1847-1919), connu pour avoir collaboré avec Gustave Eiffel pour la conception de la Tour. Contrairement à la majorité des architectes de son temps, Sauvestre n'a pas étudié à l'École des Beaux-Arts, mais à l'École Centrale d'architecture, fondée en 1865 et dont il fut l'un des premiers élèves. La façade de cet hôtel illustre parfaitement tout ce qu'il a pu apprendre au sein de cette école qui voulait libérer les architectes du carcan néo-classique imposé par l'École des Beaux-Arts. Dépourvue de toute influence néo-classique, sa façade se compose de trois niveaux élevés sur une cave. De la même façon que l'hôtel du 91, rue Ampère (1880) et l'hôtel au 67, rue de Prony (1878), l'architecte a essayé de rompre avec la composition symétrique, seule la travée de la porte d'entrée restant bien alignée. Cette composition asymétrique est accentuée par les baies du premier étage dont les proportions varient. Le deuxième étage, mansardé, est séparé des autres par une corniche soutenue par de petites consoles en pierre. Contrairement à ses précédentes réalisations composées majoritairement de briques rouges, l'architecte construit ici pour la première fois une façade en pierre. En guise d'ornementations néo-gothiques, le fronton sculpté de la porte d'entrée encadre l'imposte vitrée et se prolonge jusqu'au premier étage, les linteaux en accolade et les larmiers au-dessus des fenêtres. Les fenêtres à petits carreaux ont été remplacées ainsi que la porte d'entrée qui était en bois avec ferronnerie. Elle était identique à celle du n° 61 rue Ampère, réalisée par le même architecte. Seuls les garde-corps ne font pas écho à l'architecture néo-gothique. En effet, la forme coup de fouet employée est le motif principal de l'Art nouveau. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue le Châtelier | Hôtel particulier.<br>Émile Hennequet (1848-1911), architecte-expert auprès du Conseil de préfecture de la Seine et des justiciers de la Paix des 9e, 16e, 18e arrondissements et du canton de Villejuif, fit construire cet hôtel particulier en 1892. Il s'agit du seul hôtel particulier de cet architecte connu à ce jour dans le 17e arrondissement. En pierre enduite, la façade est rehaussée par un imposant soubassement avec soupiraux à barreaudage qui devait accueillir une cave haute ou des cuisines. Élevée sur deux étages, la façade est à quatre travées. Tout comme les hôtels particuliers de cette rue, afin que la porte soit de même hauteur que les fenêtres du rez-de-chaussée, une imposte vitrée - désormais colmatée - avec ferronnerie orne la partie supérieure de la porte d'entrée. Si la façade présente des similitudes avec d'autres hôtels particuliers, elle s'en distingue par son style néo-renaissance qui domine l'ensemble de sa composition. L'étage noble est décoré d'un balcon en pierre soutenu par des consoles avec volutes et décors tels que des coquillages. Il est pourvu de quelques pilastres, de linteaux décorés et de garde-corps en ferronnerie. Ce niveau est séparé des autres niveaux grâce à un larmier filant à frises et une corniche maintenue par de petites consoles en pierre. Le dernier niveau rompt avec le style néo-renaissance. Quatre lucarnes, dont deux avec fronton triangulaire et garde-corps, animent un étage mansardé. |
| BP | 6 rue le Châtelier | Hôtel particulier<br>En 1881, l'architecte Auguste Sellerier (/-/) fit construire un hôtel particulier à deux étages, de style éclectique, où se mélangent les influences néoclassiques, néo Louis XIII et Art nouveau. En briques polychromes rouges et grises pour les trumeaux et pierres pour les chaînages, le style prédominant reste néanmoins le style néo Louis XIII. L'hôtel se démarque de la typologie dominante de cette rue par l'absence de surélévation du rez-de-chaussée. Il est percé de deux baies dont une avec ferronneries, une porte d'entrée centrale et un soupirail. La façade est ordonnancée en deux travées symétriques qui se composent d'un étage avec fenêtres tripartites et d'un second avec fenêtres jumelées. Toutes de même largeur, ces dernières sont encadrées par des pilastres toscans pour le premier étage et composites pour le deuxième étage. Ses deux baies doubles reposent sur des consoles à volutes et un balcon. En 1904, l'architecte Joseph Voisin (1872 - 1951) édifie un atelier en couronnement de l'hôtel pour M. Louis Muller. Séparée de la partie inférieure par un bandeau en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | saillie à denticules, cette surélévation d'un étage et d'un comble est aussi composée de pierres et briques polychromes rouges et oranges. L'atelier est mis en avant par une verrière avec arc en anse de panier. Cette dernière est encadrée par des piédroits et un fronton à débord en chapeau de gendarme, qui lui, est orné par des consoles stylisées et d'un cartouche agrémenté de guirlandes végétales. |
| BP | 3 rue Lécluse | Immeuble de rapport Louis-Philippe vers 1840 typique du lotissement de l'ancien village des Batignolles. Façade en pierre de taille élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et composée de six travées. Remarquables modénatures (frontons plats sur consoles au-dessus des baies, chambranles, corniche et bandeaux d'étage à denticules). |
| BP | 21 à 25 rue Lécluse | Série cohérente d'immeubles de rapport d'aspect Louis-Philippe bien conservés et représentatifs de l'ancien lotissement des Batignolles. |
| BP | 2 rue Lécluse<br>14 boulevard des Batignolles | Immeuble de rapport édifié vers 1850. La décoration de la façade est de style néo-renaissance comme la porte d'entrée cloutée qui est mise en valeur par un remarquable encadrement sculpté. Il est représentatif du lotissement du quartier des Batignolles avant son annexion à Paris en 1860. |
| BP | 20 rue Legendre | Cet hôtel particulier avec atelier a été conçu en 1880 pour le peintre Paul Geoffroy par l'architecte Gustave Adolphe Gerhardt (1843-/). Ce dernier réalisera par la suite de nombreux hôtels particuliers dans le 17e arrondissement, notamment pour les peintres Alphonse de Neuville, Ferdinand Heilbuth et le sculpteur Louis-Ernest Barrias. À l'origine, il s'agissait d'un hôtel de trois étages élevé sur caves et doté de deux travées sur rue. La façade présentait une porte d'entrée cintrée avec un chambranle à deux fasces et deux baies rectangulaires avec soupiraux. Les deux étages supérieurs étaient caractérisés par des baies vitrées, dont l'une de grande taille, avait été aménagée pour un atelier d'artiste. Au deuxième étage, la baie de gauche comportait un balcon, aujourd'hui disparu. Un entablement avec corniche à modillons, tables saillantes et disques marquait le niveau des appuis des quatre baies rectangulaires du troisième étage, jumelées par un pilastre à chapiteau stylisé. Une corniche et une frise sculptée aux motifs |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | géométriques couronnaient le projet dessiné par Gerhardt. En 1887, Henri-Paul Nénot (1853-1934), architecte de la nouvelle Sorbonne, signe un projet de surélévation pour le nouveau propriétaire Edmond Halphen. Il ajoute deux étages supplémentaires, dont un en double hauteur avec un grand hall-atelier monumental de style Louis XII, équipé d'un escalier et d'une tribune, d'une véranda, ainsi que d'un atelier et d'un laboratoire de photographie. La façade a été remaniée par la suite, avec l'ouverture d'une porte et d'une fenêtre cintrée surmontés d'un arc surbaissé au rez-de-chaussée, en lieu et place de deux petites fenêtres rectangulaires. Ces remaniements ont probablement eu lieu dans la seconde moitié du XXe siècle. |
| BP | 151 rue Legendre | Immeuble de rapport construit par Charles Plumet en 1891. Réalisation précoce de l'architecte témoignant de sa recherche plastique et de son goût décoratif évoluant vers l'Art Nouveau. Façade de six travées en pierre blanche et briques polychromes. Deux puissants bow-windows en pierre tiennent les côtés de la composition. L'effet plastique est principalement obtenu par un jeu de briques rouges rehaussées de bleu soulignant les baies cintrées ornées d'agrafes à la clé. Le second étage est desservi par un balcon filant orné d'une belle grille et soutenu par de fortes consoles. La toiture présente de belles lucarnes, traitées dans un style pittoresque. La conception de cet immeuble annonce déjà celle du 67 rue Raymond Poincaré dans le 16e arrondissement que Plumet réalisera en 1895. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 95 rue Legendre<br>72 rue Lemercier | Maison d'angle - héritage des tracés<br>Cette maison d'angle se situe dans le quartier des Batignolles, loti dans les années 1820-1830 par le médecin Lemercier et les promoteurs Navarre et Rivoire. Alors que les abords du boulevard des Batignolles sont progressivement lotis dès la fin du XVIIIe siècle autour des voies de communication entre Paris et Clichy, les terrains acquis et lotis par Navarre et Rivoire donnent naissance aux rues Lemercier, Nollet et Truffaut. La rue Legendre reprend le tracé de l'ancienne rue d'Orléans, une transversale qui reliait le quartier de la Plaine-de-Monceau et celui des Épinettes ; ces deux derniers seront lotis dans des circonstances comparables. L'arrivée, en 1837, du chemin de fer de l'Ouest reliant Paris à Saint-Germain, participe au succès de ces lotissements du nord parisien, tout en coupant la commune des Batignolles en deux.<br>Ce contexte explique la physionomie actuelle du quartier : ce sont des tissus faubouriens de seconde génération, nés au XIXe siècle et situés dans la Petite Banlieue, zone comprise entre la barrière des Fermiers généraux et l'enceinte de Thiers, élevée dans les années 1840. L'architecture reprend ici les modes constructifs et les matériaux des faubourgs de première génération : constructions en pans de bois et moellons enduits, toitures à faibles pentes, mais la modénature des élévations est plus soignée, car liée à une logique spéculative et enrichie des codes de l'architecture de rapport développée sous la Monarchie de Juillet. Les rues percées sont plus régulières que dans les faubourgs anciens, l'architecture y respecte plus scrupuleusement les ordonnances d'alignement sur rue et l'interdiction des saillies en façade. Pour autant, certaines parcelles sont construites sans lien avec les immeubles de rapport. C'est le cas de la plupart des maisons d'angles, qui tirent leur intérêt du rendement des établissements de débit de boisson souvent situés au rez-de-chaussée plus que de la mise en location des appartements des étages supérieurs.<br>Ainsi s'explique la présence, au croisement de deux rues importantes du lotissement des Batignolles, de deux maisons d'angles. Celle située au 95 rue Legendre a conservé son élévation originelle d'un étage. Une cour ouverte le long de la rue Legendre aurait été comblée lors de la seconde moitié du XIXe siècle afin de prolonger le bâtiment sur rue, sédimentation qui est encore lisible en élévation, puisque corniches et toitures présentent ici un léger décroché. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 49 rue Legendre<br>45 rue Dulong<br>48 à 50 rue de Saussure | École type Jules Ferry<br>Grâce aux allocations versées à chaque commune de France par l'État à partir de 1878, de nombreuses écoles publiques sont construites sous la Troisième République à l'initiative de Jules Ferry. Cette école, conçue par l'architecte Antoine François Gancel (1811-1878) vers 1875, se situe sur une parcelle traversante ouverte sur trois rues. Présentée à l'Exposition universelle de 1878, elle remplace une première école, jugée insalubre, construite sur un terrain acheté en 1849. Deux corps de bâtiment principaux de deux à quatre étages carrés surmontés d'une toiture en tuiles sont implantés en alignement le long de la rue Dulong et le long du mitoyen de la rue de Saussure. Cette configuration permet de laisser le plus de terrain libre possible pour la circulation de l'air et les cours de récréation, selon les préceptes hygiénistes de l'époque, promulgués notamment par l'ingénieur Paul Planat (1839-1911) ou plus tard par l'architecte Julien Guadet (1834-1908).<br>Ses façades sobres en pierre se démarquent par l'usage ponctuel de brique rouge en couvrement de certaines baies ou pour marquer quelques lignes horizontales. Elles alternent baies en plein cintre dans les parties basses et baies en anse de panier dans les étages supérieurs. Sa façade à pan coupé à l'angle des rues Legendre et Dulong est ornée d'un grand blason de la Ville en pierre.<br>Elle a subi d'importantes modifications en façade sur les travées gauches de la rue Legendre et une surélévation partielle du côté de la rue de Saussure ; le réfectoire a été remanié en 1988 par les architectes Henry Chesnot (né en 1957) et Jean-Marc Lepic (né en 1956). |
| BP | 22b rue Legendre<br>17 rue de Tocqueville | Eglise Saint-Charles de Monceau, réalisée à partir d'une grande chapelle néo-romane construite à partir 1896 par Eugène Homberg pour la congrégation des Barnabites. La façade, datant de 1912, est l'oeuvre de l'architecte Christian Labouret. Le porche surélevé, percé de trois arcades de forme cintrée, est flanqué de deux tourelles carrées. Les voûtes en berceau brisé, les fenêtres et les arcatures en plein cintre relèvent du style néo-roman, souvent adopté à la fin du XIXe siècle. L'église est décorée de nombreux vitraux néo-gothiques, ceux du porche sont signés Rosey. |
| BP | 112 rue Legendre<br>70 rue Lemercier | Immeuble d'angle d'écriture néoclassique élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée caractéristique du lotissement des Batignolles dans la première moitié du XIXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 16 rue Lemercier | Immeuble de rapport édifié vers 1840 présentant une façade composée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et de cinq travées. Sa façade en plâtre est sobrement décorée de refends et de quatre niches abritant des statues conservées au premier étage. Il est représentatif du premier lotissement autour de la rue des Dames et constitue un exemple très soigné de l'architecture périurbaine sous la monarchie de Juillet destinée aux employés et à la petite bourgeoisie. |
| BP | 2b rue Léon Cosnard | Immeuble de rapport construit par Charles Plumet en 1893. La composition de la façade manifeste un goût décoratif très prononcé qui annonce l'évolution de l'architecte vers l'Art Nouveau. Deux bow-windows massifs en pierre de taille, soutenus par des consoles en équerre et traités dans un style néo-gothique, encadrent cinq travées centrales. Les baies cintrées aux premiers niveaux sont encadrées de pierre de parement mise en valeur par la brique rose qui habille le centre de la façade. Les balcons, dont un balcon filant au second étage, sont ornés de belles grilles. La porte d'entrée en bois ajourée de verre à motifs floraux constitue un remarquable exemple de transition vers l'Art Nouveau. L'expression et la qualité exceptionnelle du décor peut être rapprochée de celle des immeubles contemporains réalisés par Jean-Marie Boussard rue Ribéra et rue Dangeau dans le 16e arrondissement. |
| BP | 1 rue Léon Cosnard<br>19 rue Legendre<br>30 rue Tocqueville | Hôtel particulier du parfumeur Guerlain de style éclectique réalisé par l'architecte Antoine Selmersheim à la fin du XIXe siècle. Édifié en pierre de parement et briques rouges, il témoigne d'influences composites : flamande par son pignon à escalier sur la rue de Tocqueville, néo-Renaissance française et italienne par ses fenêtres à meneaux, sa souche de cheminée, ses baies géminées et cintrées, son décor de brique et de pierre pour les entourages. |
| BP | 12 rue Léon Jost<br>7 rue Médéric | Hôtel particulier de la fin du XIXe siècle de style néo-Louis XIII. Son accès carrossable se fait par une belle grille donnant accès à une cour d'où part un bel escalier tournant à rampe, protégé par un portique et par une marquise. L'ensemble est remarquablement décoré (par un bas relief notamment) et conservé. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 36 rue de Lévis | Immeuble d'habitation représentatif de l'architecture faubourienne de Paris.<br>Cette parcelle en lanière accueille un immeuble sur rue et plusieurs bâtiments sur cour. En alignement sur la rue, le bâtiment de quatre étages dont un sous comble et de six travées sur façade enduite, est présent sur le cadastre de 1874. Il est surélevé en 1899 par l'architecte Auguste Berchon (1844-1901). Il se démarque par ses frontons aux premier et deuxième étages et par ses bandeaux à larmier qui scandent chaque étage. En 1988, un permis de construire conduit à la modification partielle de l'étage sous comble. À l'arrière, une première cour conduit à un ensemble d'immeubles organisé autour d'une seconde cour et dont le plan masse n'a que peu évolué depuis 1895. Ces bâtiments, majoritairement des ateliers, qui accueillent entre autres une imprimerie et un peintre vernisseur de métaux réputé, Borgat, s'élèvent sur trois étages dont un sous comble. Les trois derniers sont le fruit d'une surélévation en 1937. |
| BP | 23 à 25 rue de Lévis | Deux immeubles élevés de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et caractéristiques par leur modestie du lotissement primitif de la commune de Batignolles-Monceau. Le n°23 évoque plutôt la fin du XVIIIe siècle et le n°25 une construction vers 1840. |
| BP | 96 rue de Lévis | Immeuble de rapport présentant une composition de façade représentative des années 30 : affirmation de la structure porteuse en béton, classicisme monumental, géométrie des volumes : deux bow-windows massifs encadrent une courette.<br>Remarquable travail de ferronnerie sur la porte. |
| EPP | 5 avenue Mac-Mahon | Cinéma Le Mac Mahon : ouvert juste avant la Seconde Guerre mondiale, ce cinéma doit son renom à sa fréquentation par le mouvement cinéphilique des "Mac Mahoniens". Il occupe ainsi une place importante comme lieu de reconnaissance du cinéma américain des années 1950 et plus particulièrement celui de Fritz Lang, Joseph Losey, Raoul Walsh et Otto Preminger. La salle a été rénovée à la fin des années 1980. Protection du cinéma. |
| BP | 29 avenue Mac-Mahon | Immeuble de rapport dû à l'architecte Georges-Dominique Massa (né en 1862), assisté du sculpteur Théobald-Joseph Sporrer. Erigé en 1902, cet immeuble de logements est caractérisé par l'utilisation de la pierre de taille appareillée en lourds bossages et la présence de baies cintrées et par un foisonnement décoratif remarquable au second étage inspiré à la fois de la Renaissance italienne et de l'Orient. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 108 boulevard Malesherbes | Portail d'entrée en pierre de taille provenant de l'ancienne Sorbonne. Décor néoclassique de pilastres cannelés, d'une frise de grecque, de deux médaillons symétriques ornés de profils féminins encadrant une porte cochère monumentale en plein cintre ornée à la clef d'un mascaron. |
| BP | 112b boulevard Malesherbes | Construit en 1881 par Léopold Cochet, architecte, ce petit pavillon à l'écriture soignée, quoiqu' éclectique, est une sorte de miniature au parfum un peu provincial. La modénature travaillée et les ferronneries précieuses en font un point de respiration singulier et appréciable dans l'alignement du boulevard Malesherbes. |
| BP | 129 boulevard Malesherbes | Hôtel particulier caractéristique de l'historicisme du XIXe siècle. Construit en 1877 par l'architecte Paul-Louis Boeswillwald pour le peintre Edouard Detaille, ce bâtiment qui présente en façade sur rue une expression très sobre comporte un escalier surmonté d'une tourelle en poivrière sur la façade arrière. |
| BP | 100 à 100 bis boulevard Malesherbes | Hôtel particulier représentatif des hôtels particuliers de la fin du XIXe siècle dans le 17e arrondissement et de la production de l'architecte Jules Février.<br>Cet hôtel particulier est construit en 1875 par l'architecte Jules Février (1842-1937) pour le peintre de scènes orientalisantes Eugène Baugnies. Après son décès, sa veuve Marguerite de Saint-Marceaux se remarie avec le sculpteur René de Saint-Marceaux. Elle organise dans son hôtel des salons artistiques et mondains très prisés. Jules Février est un architecte à la production importante. Au début de sa carrière, il réalise de nombreux hôtels particuliers pour des clients très en vue comme, le porcelainier Haviland, Valtesse de la Bigne et le docteur américain Evans. Il travaille particulièrement dans le quartier de la plaine Monceau, alors en pleine restructuration, et attirant une clientèle fortunée. Sa réalisation la plus célèbre est l'hôtel Gaillard classé au titre des monuments historiques. Entre 1875 et 1885, il réalise des hôtels particuliers dans un style néo-classique, dont le 100 boulevard Malesherbes est particulièrement représentatif. Le bâtiment à l'alignement sur rue ménage un jardin à l'arrière de la parcelle. Il est composé d'un niveau de sous-sol, marqué en façade par un soubassement en pierre meulière percé de trois soupiraux. La façade comporte également un rez-de-chaussée, un étage carré, un premier niveau sous comble composé de trois lucarnes et un deuxième niveau sous comble ponctué de deux oculus. La façade sur rue est composée de quatre travées, dont les deux centrales sont encadrées par deux pilastres d'ordre colossal, surmontés de deux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | pommes de pin sculptées encadrant une lucarne deux fois plus large que ses voisines au fronton orné d'un médaillon orné de volutes. Les modénatures discrètes sont composées d'un balcon à balustres au rez-de-chaussée, de tableaux sur les trumeaux et les allèges et de bandeaux sculptés entre les étages. Au premier, les linteaux s'ornent de drapés retenus par un médaillon. Dans les années 1930, la famille de Saint-Marceaux fait construire trois petits édifices adossés à la façade sur cour. Le premier le long de la limite parcellaire gauche est en forme de L et possède deux étages carrés, le second possède un étage carré, le dernier n'est qu'à rez-de-chaussée. |
| BP | 114 boulevard Malesherbes | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier du 114 boulevard Malesherbes est construit par l'architecte Désiré Evrard (actif entre 1876 et 1902) vers 1880. Il semble qu'il soit occupé dès 1885 par Mme Lhiabaster, demi-mondaine célèbre et propriétaire de plusieurs hôtels particuliers sur le boulevard Malesherbes, puis à partir de 1895 par la famille Leclanché, qui y réside jusque dans les années 1920. Il est acquis en 1935 par la Société Générale commerciale d'eaux minérales du bassin de Vichy Saint-Yorre pour y établir son siège. Il se situe dans le quartier de la Plaine-de-Monceau, dont l'urbanisation s'effectue à partir de 1860. Le boulevard Malesherbes, existant dès le début du XIXe siècle, est prolongé jusqu'à l'enceinte de Thiers entre 1854 et 1861. Haut de quatre niveaux et large de trois travées, l'hôtel présente une façade sur rue un soubassement à refend et un étage noble décoré de motifs néo-classiques. Les garde-corps sont décorés d'entrelacs néoclassiques et les clés des fenêtres de triglyphes, se fondant avec les consoles à triglyphe des baies du deuxième étage. Le dernier niveau est formé de combles à la Mansart dont celui de gauche est plus élevé et orné de quatre épis de faîtage à ses angles. En fond de parcelle, un autre bâtiment, qui était au XIXe siècle une écurie, a été transformé en un bâtiment de trois étages à la fin du XXe siècle à en juger par les fenêtres en bandeaux et leurs allèges. Un bâtiment en longueur le long du mur mitoyen permet de relier ces |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | deux corps de bâtiments entre lesquels prend place une cour couverte. |
| BP | 102 boulevard Malesherbes | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier sis au 102 boulevard Malesherbes est construit à la fin du XIXe siècle dans un style historiciste. Il prend place dans le quartier de la Plaine de Monceau, dont l'urbanisation s'effectue à partir de 1860. Le boulevard Malesherbes, existant dès le début du XIXe siècle, est prolongé jusqu'à l'enceinte de Thiers entre 1854 et 1861. De nombreux hôtels particuliers y sont construits entre 1880 et 1890. Occupé vers 1900 par Mme Lhiabasters, demi-mondaine célèbre et propriétaire de plusieurs hôtels particuliers sur le boulevard Malesherbes, il est ensuite habité par Mme Auban-Moet. L'hôtel devient au début des années 1920 le siège de l'Union des Femmes de France, organisme associé à la Croix-Rouge française. Haut de quatre niveaux et large de cinq travées, l'hôtel présente une façade sur rue composée d'un soubassement en pierre à refends, de deux étages ornés d'un décor de briques polychromes et de combles à la Mansart. Les trois travées centrales de la façade font saillie. Les plates-bandes des baies sont en pierre et brique, rappelant le contraste entre le soubassement de l'immeuble et ses étages. La lucarne centrale des combles, également en saillie, est ornée d'une balustrade avec consoles à volutes. L'usage de la brique et de la pierre en façade s'inspire de l'architecture qui se développe sous le règne de Louis XIII. Cet hôtel témoigne du goût croissant pour l'usage de la brique et pour la polychromie qui se développe après 1880 dans les hôtels particuliers parisiens. En cœur de parcelle, un corps de bâtiment légèrement plus bas en forme de « L » encadre une cour couverte vitrée. Cette cour donne sur un ensemble en rez-de-chaussée plus récent, construit avant 1957, jouxtant des communs de la même époque que le corps de bâtiment principal, eux aussi en briques. En fond de parcelle se trouve une petite cour. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 2 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 3 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 4b place du Maréchal Juin | Gare. Ce bâtiment d'architecture "utilitaire" fut érigé en 1854 à l'occasion de la construction de ligne du chemin de fer de ceinture créée en 1852 par les frères Pereire. D'inspiration néoclassique, il fut implanté au centre la place et déplacé en 1861 sur son bord extérieur. |
| BP | 5 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 6 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 7 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 8 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 10 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 12 place du Maréchal Juin | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 9 place du Maréchal Juin<br>120 boulevard Pereire<br>107 avenue de Villiers | Architecture ordonnancée de la place du Maréchal Juin (ancienne place Pereire) établie et réalisée sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 2 rue Margueritte<br>104 boulevard de Courcelles | Immeuble de rapport monumental édifié en 1898-99 par l'architecte Edouard Mizard, primé au concours des façades de 1901. Exemple très typique de l'architecture bourgeoise de la Belle-Epoque, avec ses balcons cintrés néo-Louis XV, dont on peut trouver la correspondance dans la production de Sélonier. Ses volumes, son ampleur, son couronnement en saillie au-dessus de la ligne de corniche, annoncent déjà le règlement de 1902. |
| BP | 9 rue Médéric | Église Suédoise de culte Luthérien (Svenska Sofia Kyrkan) dessinée en 1910-1913 par l'architecte G.-A. Falk et exécutée par Jean Naville et Henri Chauquet. La façade, rue Médéric, se compose d'un portique à trois arcades s'ouvrant sur une cour fermée sur trois côtés. Les façades en brique rouge, sont dominées par le clocher couvert de cuivre rouge patiné. A l'exception des briques, tous les matériaux proviennent de Suède, y compris le granit, et la construction, quoique moderne, évoque par la simplicité de ses lignes le style suédois ancien. La même inspiration a prévalu pour le décor. Des arabesques et figures géométriques peintes à la fresque par Monsen, dans des tonalités bleues, vertes et brunes, ornent le petit cloître, le temple et la salle de réunion. Les vitraux, posés en 1930, ont été exécutés par Charles Champigneulle d'après des dessins de Tor Bjurström. |
| BP | 18b à 24 rue Médéric | École hôtelière Jean Drouant édifiée en 1936 par l'architecte Raymond Gravereaux (lauréat du concours de 1934 Gravereaux et Arfvidson qui décède peu après). Édifice de composition monumentale très représentatif du style des années trente composé de deux corps de bâtiments perpendiculaires de cinq étages dont l'ossature est en voile de béton armé recouvert de brique rouge. Le soubassement muni de bossages, règne sur un socle en pierre d'Euville, utilisée également pour les appuis et les entablements. Le plan en équerre permet une cour de récréation dégagée et orientée au sud. L'étroitesse de la rue Médéric explique le retrait du milieu de la façade à partir d'un soubassement aligné : il fallait augmenter l'éclairement. Ce retrait est encadré par deux hautes verrières courbes placées en angle et signalant les cages d'escalier. Une coupole de verre |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | éclaire la grande cuisine. L'entrée principale, située dans l'axe de la rue Barye, est ornée d'une remarquable oeuvre du ferronnier Raymond Subes. |
| BP | 23 à 27 rue Médéric | Central téléphonique - Reconverti<br>L'ancien central téléphonique Carnot est le premier central téléphonique automatique installé à Paris dans le cadre de la réorganisation et modernisation du réseau parisien d'après-guerre. Il est construit à partir de 1922 par Paul Guadet (1873-1931), architecte du ministère des Postes, télégraphes et téléphones (PTT). Guadet réalise un premier bâtiment à l'arrière d'une vaste parcelle, pourvu de deux ailes en retour sur rue, réparties autour d'une grande cour centrale. Dès 1924, l'aile en fond de cour est surélevée d'un étage. Ce niveau se distingue par son parement tout de briques et ses percements en arcades, alors que l'élévation sous-jacente est marquée par le jeu de contraste entre la trame en béton et le remplissage de briques, prétexte au développement d'une grande diversité ornementale. Une aile complémentaire, destinée à accueillir les services administratifs de la direction, est construite sur rue entre les deux pavillons existants en 1925. Elle se différencie par un vocabulaire décoratif plus austère, utilisant les saillies des éléments en béton. Trois grands pilastres au remplissage de briques moulées, formant un ordre colossal, rythment cette nouvelle élévation. Le central automatique est inauguré en 1928. Une extension est ajoutée dans la cour arrière ainsi qu'une aile perpendiculaire au centre de l'ancienne cour, reliant les corps de bâtiments sur rue et en fond de cour sur l'ensemble des niveaux. Dans les années 2000, une opération de restructuration visant à adapter les différents corps de bâtiments est menée par l'agence Sexter Loyrette. Depuis 2021, l'ensemble est en cours de réhabilitation complète et de transformation des espaces en locaux à usage de bureaux. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue des Moines | Immeuble d'habitation<br>L'immeuble est situé près du square des Batignolles, loti au milieu du XIXe siècle dans un ensemble urbain homogène. Cet immeuble à l'alignement de la rue est construit en 2003 à la place d'un immeuble de deux étages, par la SARL Jean Rouve et associés, il se démarque par son volume et une écriture architecturale contemporaine. Érigé sur un rez-de-chaussée, accueillant un garage, il présente cinq étages, surmontés d'une toiture-terrasse. La façade sur rue n'est plus rythmée par des travées, mais par les hautes fenêtres qui forment des compositions linéaires s'harmonisant avec les bandeaux des immeubles voisins. Aux deux derniers étages, une grande fenêtre montant sur deux niveaux et un oculus évoquent des ateliers d'artiste, et la vitalité artistique dans le quartier des Batignolles. Au sommet, le balcon couvert d'une marquise et la toiture bordée de garde-corps à lice enrichissent la diversité du profil de toit parmi des toitures avoisinantes en pente. |
| BP | 79 rue des Moines | Maison d'habitation<br>Construite au cours de la deuxième moitié XIXe siècle, cette maison faubourienne se démarque de son environnement bâti par sa hauteur limitée et par son jardinet séparé de la rue par un mur en pierre, surmonté d'une grille en fer forgé. Avec le n°80, elle constitue l'un des derniers vestiges du quartier des Épinettes, rattaché à la commune de Paris à partir de 1860 et qui connait une profonde transformation à cette période avec la multiplication de lotissements spéculatifs allant de l'immeuble à l'hôtel particulier. La façade principale du n°79, dépourvue de modénature, comporte un étage et cinq travées symétriques. Sa porte d'entrée à double battant est centrée et couronnée d'une marquise en verre. Toutes les baies, surmontées d'une corniche, sont protégées par des garde-corps en fer forgé et des volets. |
| BP | 9 rue du Mont Dore | Bâtiment construit en 1878 par l'architecte Jules-Léon Ferdinand, élève de Paccard. L'entrée monumentale avec porche en plein cintre, de justes proportions et une écriture soignée, a été sans doute coiffée plus tard par une surélévation de deux étages au parement métallique contrastant avec la maçonnerie classique du rez-de-chaussée haut. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 rue Nicolas Chuquet | Logement - Immeuble d'habitation - 4 rue Nicolas Chuquet, 75017. Adresse associée : 26 rue Philibert Delorme. Les façades sur rue sont protégées pour motif architectural.<br>Cet immeuble de rapport de style Art déco est construit en 1930 par Alexandre Fournier (1863-1939) et son fils Pierre (1894-1958) pour leur propre compte. Les deux architectes ont signé trois ans plus tôt l'immeuble de la Société financière française et coloniale dans le 8e arrondissement. Rue Nicolas Chuquet, la parcelle étant traversante, le bâtiment dispose de deux façades pratiquement identiques, sur rue Nicolas Chuquet et sur rue Philibert Delorme, rassemblées par deux ailes en retour d'équerre fermant une cour intérieure. L'édifice s'élève sur six étages carrés ainsi que deux étages sous comble couverts d'un toit-terrasse rue Philibert Delorme. Rue Nicolas Chuquet, il n'y a qu'un seul étage sous comble et un toit-terrasse plus large et plus bas. De ce côté, la forte saillie des chambranles et linteaux des baies du sixième étage les apparente à des lucarnes. Les deux façades se déploient en cinq travées, les latérales formant des avant-corps à partir du deuxième étage. Les arrêtes de ces saillies sont découpées en degrés et se prolongent par des gouttes formant encorbellement autour des fenêtres du premier étage. Cet élément se répète sous le petit balcon individuel de la fenêtre centrale du cinquième étage. Les autres ouvertures sont pourvues d'un garde-corps en ferronnerie sauf au deuxième étage, où se trouvent des balustres en pierre. Enfin, côté rue Nicolas Chuquet, deux larges portes cintrées et symétriques ornées de billettes et d'une imposante clé d'arc s'ouvrent de part et d'autre du rez-de-chaussée. Cette même composition se retrouve rue Philibert Delorme, sur les baies des extrémités, ainsi que sur la porte d'entrée, cette fois située au centre. |
| BP | 6 rue Nicolas Chuquet | Logement - Immeuble d'habitation - 6 rue Nicolas Chuquet, 75017. L'immeuble sur rue est protégé pour motif architectural.<br>Cet immeuble de rapport est construit en 1913 par l'architecte A. Augé (/-/) actif à Paris entre 1901 et 1914. Prenant assise sur un soubassement à soupiraux, il s'élève sur six étages carrés et un étage sous comble couvert de zinc. Sur ses quatre travées, les deux du centre sont en brique rouge à partir du deuxième étage, alors que le reste est pourvu d'un parement en grand appareil de pierre. Ce bâtiment est représentatif de l'évolution dont témoigne cette catégorie d'édifice au début du XXe siècle, bénéficiant des règlements successifs parisiens qui autorisent en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | 1893 et 1902 les saillies en façade et au-dessus des corniches. En effet, les deux fenêtres médianes du quatrième étage sont occupées par une loggia en pierre à encorbellement convexe et ouverte par trois arcades en anse de panier. Cette composition centrale est encadrée par les deux travées latérales formant avant-corps du deuxième au sixième étage et assurant une scansion verticale. La division horizontale est renforcée par des balcons filants à garde-corps de ferronnerie au sixième et au deuxième, ce dernier étant soutenu par des consoles et une frise ornées de bas-reliefs fleuris. Enfin, la porte d'entrée est encadrée par un cordon d'acanthe et de pommes de pin stylisées. |
| BP | 63 à 67 avenue Niel | Immeuble de rapport construit en 1890 par l'architecte Edouard-Joseph Duval qui fut élève de Hénard aux Beaux-Arts. La façade en pierre de taille respecte un ordre monumental. Le socle sur deux niveaux est surmonté d'un corps principal de trois niveaux couronnés par deux niveaux superposés avec des motifs monumentaux aux angles. Ecriture riche mais digne, avec un sens de la composition et de la symétrie bien visibles. |
| BP | 83 avenue Niel<br>48-50 rue Rennequin | Immeuble de rapport en pierre de taille construit par les frères Perret en 1904. Les façades agrémentées de bow-windows présentent un angle arrondi en encorbellement et surmonté au dernier étage, d'une construction cylindrique qui s'apparente à un tempietto à l'antique. Le décor modern style de l'immeuble de la rue de Wagram (1902) a été définitivement remplacé par un langage classique, mais sans références aux ordres architecturaux. Seuls quelques éléments permettent d'agrémenter la lecture des façades : bandeaux, supports d'encorbellement, modillons, balconnets du bel étage, occulus, clés des arcs en anse de panier...Quant au décor floral, il est réduit à quelques panneaux en bas-relief qui s'intègrent dans le soubassement de l'angle ou au-dessus de certains linteaux. Cette mise en évidence d'éléments autonomes s'apparente déjà au courant des Arts déco, qui sera véritablement opératoire dans la décennie suivante. |
| BP | 20 rue Nollet | Immeuble de rapport Louis-Philippe vers 1850. Façade composée de quatre travées. Détails de l'ornementation néo-renaissance notamment autour de la porte. Belle grille de balcon en fonte. |
| BP | 53 rue Nollet | Hôtel particulier en brique vers 1900 situé en retrait de l'alignement sur rue. Décor de briques polychromes. Cabochons en céramique. Influence du rationnalisme de la fin du XIXe siècle. Porte surmontée d'un arc en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | plein cintre en briques polychromes porté par une colonne. |
| BP | 25 rue Nollet<br>28 rue Truffaut | Ensemble d'habitation de la première moitié du XIXe siècle. Deux petits bâtiments organisent la séquence d'entrée dans la cour intérieure en forme de demi-lune. Architecture du type "corps de garde" d'inspiration néoclassique, donnant accès au corps principal présentant une façade enduite composée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et d'un étage de combles, situé au milieu d'une parcelle profonde. Porte en plein cintre à vantaux de bois ajourés par des grilles et surmontée d'un fronton arqué et d'un mascaron. Fenêtres ornées de frontons plats soutenus par des consoles. Corniche à modillons. |
| BP | 71 rue Nollet<br>98 rue Legendre | Immeuble d'angle remarquable présentant une composition de façade d'époque haussmannienne avec des colonnes colossales. Un balcon filant dessert l'étage noble. Ecriture néo-grecque dans l'esprit du mouvement symboliste et des disciples de Constant-Dufeux. |
| BP | 48 boulevard Pereire | Architecture ordonnancée de la place de Wagram établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet.. |
| BP | 93 à 93b boulevard Pereire | Hôtel particulier édifié en 1883 par l'architecte Jean Brisson pour M. Webster en brique rouge et pierre de parement blanche présentant une lucarne couronnée d'un pignon à redans de style néo-flamand. Dessin de la façade reproduit in La Semaine des constructeurs du 25 octobre 1884. Surélévation d'un étage en 1898 par l'architecte Le Rille. |
| BP | 95 boulevard Pereire | Hôtel particulier pour artiste construit en 1883 par l'architecte Jean Brisson. Il compte un étage sur rez-de-chaussée et un grand comble aménagé en atelier. La façade, en briques rouges et pierre de parement avec un soubassement en meulière, est de style néo-renaissance. Dessin de la façade reproduit in La Semaine des constructeurs du 25 octobre 1884. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 95b boulevard Pereire | L'immeuble construit à l'angle du boulevard Pereire et de la rue Puvis de Chavanne, ouverte en 1899, est signé par son propriétaire, l'ingénieur J. Pottier. Ce centralien a probablement donné les plans de l'édifice qui est réalisé sous la conduite de l'architecte Jean Bertot (1856-/) qui représente le commanditaire en 1912 lors du raccordement au tout à l'égout. Ce dernier est un élève de Douillard sorti de l'École des beaux-arts en 1878. Sa production se concentre principalement dans les 14e et 15e arrondissements de Paris. Il a également réalisé, en 1899, un immeuble au 53 rue des Renaudes, dans le 17e arrondissement. Le permis de construire est accordé à l'été 1909 et le gros des travaux est réalisé au cours de l'année suivante, comme l'indique la date 1910 figurant au côté du nom de « J. Pottier ingénieur ECP », sur la plaque gravée à proximité de l'entrée principale, au 14 rue Puvis de Chavanne. Cet hôtel particulier de trois étages carrés possède trois travées sur le boulevard Pereire et cinq travées sur la rue Puvis de Chavannes. L'édifice repose sur un haut soubassement en pierre calcaire, plus claire que celle employée dans le reste de l'édifice. Le rez-de-chaussée se distingue graphiquement des étages supérieurs par des refends et les claveaux des arcs semi-circulaires ou en anse de panier surmontant chacune des baies. Le premier et le deuxième étage sont couronnés par une corniche à modillons en forte saillie. L'angle en pan coupé est aveugle et son décor de guirlandes organisé autour d'un médaillon central met en valeur la frise continue qui court tout autour de l'édifice. Cette frise, ornée d'entrelacs, est interrompue au niveau des trois avant-corps, dont le léger débord se signale par la poursuite des bossages du rez-de-chaussée jusqu'au niveau de la frise sur laquelle se surimposent des denticules profondément creusés évoquant des triglyphes. |
| BP | 100 boulevard Pereire | Immeuble de rapport comprenant 41 appartements, construit par l'architecte Marcel Hennequet en 1925 (revêtement : Gentil et Bourdet). Le terrain en profondeur a permis la construction de trois immeubles séparés pour les deux premiers par une cour de 8 mètres sur 8, sur laquelle donnent les cuisines, salles de bains et chambres de bonnes. Ainsi les pièces de séjour et les chambres donnent, soit sur la rue, soit sur le jardin, qui sépare les deux immeubles. La modernité est affirmée en façade. Entre les poteaux en béton armé qui supportent le bâtiment, des oriels éclairent les pièces. Les allèges ont été recouvertes de granito, "afin d'offrir à l'oeil une surface plus agréable que celle du béton armé, tout en en laissant deviner l'emploi". Ce granito est fait de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | petits morceaux de marbre noyés dans le ciment. Les joints de dilatation entre les pans et les poteaux sont masqués par des filets de grès cérame blanc. Les appuis des baies sont en pierre dure. Au rez-de-chaussée, la façade est revêtue de pierre de comblanchien polie. Trois ans plus tard, Hennequet construira sur le même principe, mais avec systématisme, un immeuble au 17 rue Franklin. |
| BP | 105 boulevard Pereire | L'hôtel particulier du 105 boulevard Pereire est réalisé en 1895 par Bardier ou Barbier (/-/) probablement à l'appui d'un premier projet étudié en 1889 par l'architecte Albert Lalanne (1844-1930). Élève de Questel à l'École des beaux-arts, cet architecte s'installe en 1880 au 34 rue Fortuny, dans un hôtel dont il a conçu les plans. Le 105 et le 107 boulevard Pereire ont été vendus dès 1881 par les frères Pereire à Marie Caroline Viargues. Les ressources limitées de cette artiste peintre expliquent sans doute le délai important entre l'achat du terrain et la construction de l'hôtel du n° 105. L'édifice comporte initialement deux travées sur rue. Celle de droite comporte au registre inférieur la porte d'entrée, une fenêtre au premier étage et une lucarne sur un comble mansardé dont le brisis est couvert d'ardoise. La travée centrale présente un soubassement en meulière, deux fenêtres au rez-de-chaussée, une grande baie encadrée de pilastres au premier étage. Un vaste atelier s'ouvrant sur le boulevard Pereire par une baie cintrée surmontée d'un fronton triangulaire est aménagé au niveau du comble. La travée de gauche est vraisemblablement ajoutée en 1899 lorsque l'entreprise Michelin qui a acquis la parcelle dépose un nouveau permis de construire pour réaliser un édifice de trois étages. L'architecte Félix Michelin (1853-/) adopte la brique pour le soubassement de la partie gauche de la façade, ouvre deux grandes baies couronnées d'un linteau métallique au rez-de-chaussée et trois fenêtres en tabernacle au premier étage. Au-dessus de la balustrade en pierre est réalisée une verrière abritant des ateliers de dessinateurs. L'écriture de cette façade atteste du changement d'usage de l'édifice qui accueille la maison d'édition du guide Michelin, au sein d'un ensemble plus vaste de bureaux d'étude qui se déploient jusqu'à l'angle de la rue Puvis de Chavannes et appartiennent tous à cette firme. Après la Deuxième Guerre mondiale, cet ensemble est redécoupé et le n° 105 abrite le siège d'autres organismes qui réaménagent progressivement la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | cour intérieure et modifient la distribution des parties basses. L'architecte Daniel Lemarie (/-/) reconstruit notamment en 1992 pour la Caisse nationale de surcompensation du bâtiment et des travaux publics, la verrière de la partie supérieure gauche de la façade sur rue en retrait de la balustrade. |
| BP | 165 boulevard Pereire | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier du 165, boulevard Pereire est construit vers 1860 dans un style néoclassique. Il s'inscrit dans un ensemble d'hôtels particuliers du boulevard Pereire, édifié à la même période et qui constitue un ensemble remarquable de la diffusion du style néoclassique dans l'architecture privée de la fin du XIXe siècle. Le nom de ce boulevard fait allusion aux frères Émile et Isaac Pereire qui ont participé au développement urbain de l'ouest de Paris. Les multiples percements entrepris par les frères Pereire ont engendré une spéculation immobilière qui a abouti à la création de multiples hôtels particuliers prisés des artistes, de la classe bourgeoise et aristocrate. Ordonnancé en trois travées, ce bâti s'élève sur deux étages. Sur un soubassement percé d'un soupirail se dresse le rez-de-chaussée. Ce niveau se compose d'une porte d'entrée et de deux baies couronnées par des frontons triangulaires avec consoles. Chaque travée est occupée par une table légèrement en saillie. Le premier étage est relativement sobre. Délimité par un larmier filant et une corniche, ses baies, encadrées par de simples chambranles, sont ornées des mêmes garde-corps du rez-de-chaussée. Le dernier niveau a été construit dans un second temps, par l'architecte Jérôme Rastoin (/-/). Il se compose d'un atelier en saillie et percé d'une verrière. Couronné d'un chapeau de gendarme, il est enrichi par quelques éléments ornementaux tels que des guirlandes végétales, un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | cartouche ou encore des tables. La verrière donne accès à un balcon à garde-corps en ferronnerie soutenu par cinq consoles parées de motifs végétales. Cet ensemble est flanqué de petites lucarnes dotées de grilles. |
| BP | 70 boulevard Pereire | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier du 70 boulevard Pereire a été construit vers 1909 par les architectes Paul Dureau (/-/), Émile Orième (/-/) et Georges Orième (1878 – 1950), à la demande de M. Sauvagnac. Il s'inscrit dans un ensemble d'hôtels particuliers du boulevard, édifié à la même période et qui témoigne de la diffusion du style classicisant dans l'architecture privée de la fin du XIXe siècle. Les multiples percements entrepris par les frères Pereire, spéculateurs qui ont donné leur nom au boulevard, ont permis la création d'hôtels particuliers prisés des artistes, de la classe bourgeoise et aristocratie.<br>L'habitation se démarque des autres hôtels particuliers de ce boulevard par sa largeur. Comptant trois travées et deux étages, la façade côté rue rappelle les hôtels particuliers du XVIIIe siècle. Il se compose d'un soubassement percé de multiples soupiraux servant à éclairer les communs, d'un rez-de-chaussée légèrement rehaussé, d'un bel étage et d'un étage sous-comble percé de lucarnes. De la même façon que les hôtels du siècle des Lumières, la travée centrale, en saillie, est couronnée par une grande lucarne en pierre avec consoles à volutes et cartouche. La porte d'entrée, située dans l'axe, est flanquée de fines baies superposées à barreaudage. Ces dernières sont surmontées, de tableaux avec clés à volute. La porte d'entrée est rehaussée par une imposte vitrée avec ferronnerie et ornée de guirlandes végétales et consoles à volutes qui soutiennent le balconnet de l'étage supérieur. Ce dernier met en avant une grande baie en anse de panier surmontée d'un cartouche similaire aux baies voisines. Les baies du rez-de-chaussée des travées latérales sont parées de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | balustrades soutenues par des consoles. Elles sont chacune dotées de frontons ornés de coquilles, d'éléments végétaux et de clés à volutes. La travée mitoyenne au 68bis est couronnée par deux lucarnes, l'une similaire à la travée opposée et l'autre en œil-de-bœuf. L'étage sous comble est délimité par un larmier filant à denticules. |
| BP | 113 115 boulevard Pereire<br>68-70 rue Ampère | Hôtels particuliers de la seconde moitié XIXe. Façade en retrait de l'alignement sur le boulevard permettant de ménager une courette devant les bâtiments. L'architecture est typique de la période par son goût pour les références historiques réinterprétées et la juxtaposition de style. Le n°115 (donnant également au 70 rue Ampère) est l'oeuvre de l'architecte Henri Geisse en 1875 (signé en façade). A l'arrière du n°113, au 68 rue Ampère, un hôtel particulier néo-gothique construit en 1881 par l'ingénieur Ch.-L. Weyler pour lui-même complète l'ensemble. |
| BP | 1 à 19 rue Philibert Delorme<br>80 boulevard Pereire<br>2 rue Alfred Roll<br>2 à 14 rue Verniquet | Ensemble immobilier représentatif des réflexions sur le confort de l'habitat dans l'architecture de l'Après-guerre.<br>L'architecte Urbain Cassan (1890-1979), élève à l'École des beaux-arts et diplômé de l'École polytechnique, architecte à la Société des chemins de fer du Nord, directeur général de la construction au ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme de 1944 à 1946, ou encore architecte en chef des Bâtiments civils et palais nationaux à partir de 1953, conçoit ce projet immobilier entre 1953 et 1955. Cet ensemble de six immeubles au plan en croix avec leurs étages supérieurs en gradins, se situe à l'emplacement de l'ancienne Gare de Courcelles-Ceinture, qui desservait la Petite ceinture ferroviaire. Culminant à neuf étages, cet ambitieux ensemble, alternant avancées et retraits, permet à la fois de créer des espaces verts communicants par le biais de portiques sur les parties en retrait, mais aussi de proposer de profonds balcons et des appartements toujours traversants ou placés en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | angles. Les façades sont également rythmées par les cadres de baie en béton et les jeux discrets d'alternance de travées dotées de balconnets arrondis en ferronnerie. |
| BP | 31 à 35 rue Poncelet<br>17 à 29 rue des Renaudes | Central téléphonique représentatif de l'architecture brutaliste française des années 1970.<br>Le Central téléphonique du 33 rue Poncelet se distingue des autres centraux pour plusieurs raisons : l'ampleur de son emprise - il s'agit d'un des plus imposants équipements de la capitale -, son architecture sur rue en béton brut - quand de nombreux centraux ont cherché à reprendre les matériaux parisiens tels que la brique ou la pierre, et sont sinon enduits -, enfin son emplacement en angle, disposition assez singulière. Sa réalisation en 1971 est confiée à Jean Dumont (1923-2007), architecte ordinaire des Bâtiments civils et palais nationaux en 1953, devenu architecte en chef en 1958. Diplômé en 1948 de l'École des beaux-arts et sorti de l'atelier axé sur l'urbanisme conduit par Louis Arretche (1905-1991) et Georges Gromort (1870-1961), Jean Dumont a intégré un temps l'agence de Michel Roux-Spitz (1888-1957). Il sera reçu à l'issue d'une riche carrière à l'Académie d'architecture. Le programme mixte de ce bâtiment se lit en façade : le rez-de-chaussée et les sous-sols sont occupés par un centre de tri postal, les trois niveaux supérieurs sont dédiés aux bureaux, qui sont surmontés d'étages mêlant bureaux et salles des réseaux de téléphonie. Le socle des deux premiers niveaux est percé par un jeu d'ouvertures en bandeaux, carrés ou rectangulaires, obtenu par le percement des panneaux de béton préfabriqué. Le troisième niveau est plus largement ouvert par des baies rectangulaires que scandent des piliers en béton. Au-dessus, assis sur une corniche épaisse et en léger porte-à-faux, un bloc de trois niveaux de bureaux et de salles techniques sont percées de meurtrières, dont le rythme alterne en fonction des plateaux en simple ou double hauteur. Imperceptible depuis la rue car implanté en fort recul, un dernier bloc de deux niveaux en double hauteur reprend ce langage, sans que les encadrements des meurtrières ne forment saillie. Il est complété par trois niveaux de bureaux généreusement ouverts. L'ensemble, d'une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | grande complexité architecturale, offre pourtant, à l'angle des rues Poncelet et des Renaudes, une perspective d'une grande visibilité sur l'ensemble du bâtiment. |
| BP | 5 à 13 avenue de la Porte de Champerret<br>20 à 28 avenue de la Porte de Villiers<br>3 à 7 rue Cinq del Luca<br>2 à 20 rue Charles Tournemaire | Ensemble immobilier ILM<br>Cet ensemble d'Immeubles à loyer modéré (ILM) est réalisé par les architectes Louis Plousey (1880-1936) et Edmond Rencontre (1883-1933) entre 1923 et 1927, pour la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), première société d'économie mixte à participation municipale, créée en 1923 sous l'impulsion d'un groupement de banques, d'industriels et de financiers. La RIVP organise en 1923 un concours pour l'aménagement de quatre portes parisiennes : Champerret, Ménilmontant, Saint-Cloud et Orléans, entraînant la naissance de l'Immeuble à loyer modéré. Le programme est réduit par le Conseil municipal puis par le manque de financement des banques, freinant alors les projets. Grâce à la loi Loucheur, promulguée en 1928, la RIVP achève les programmes débutés avec le concours de 1923, entraînant une deuxième vague de construction. Le projet de la porte de Champerret reflète ce contexte, avec une première partie de l'îlot construite entre 1923-1927 par Louis Plousey (1880-1936) et Edmond Rencontre (1883-1933) et une deuxième partie construite en 1932 par André Granet (1881-1974). Le groupe réalisé par Plousey et Rencontre est composé de deux corps de bâtiments, le premier est situé le long du boulevard Gouvion-Saint-Cyr, le second donne sur la place de la porte de Champerret. Les immeubles sont structurés de la même façon, avec un socle en pierre comprenant le rez-de-chaussée et le premier étage, surmonté de six étages carrés et d'un étage sous-comble ponctué de lucarnes rampantes. Les modénatures en façade sont discrètes |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | et se composent principalement d'un bandeau séparant le premier étage du deuxième, ainsi que des corniches dans les niveaux hauts. Sur la porte de Champerret, l'accès aux cours intérieures est ménagé par deux petits édifices en brique à rez-de-chaussée, ornés d'une frise de mosaïque en partie haute. |
| BP | 40 rue Pouchet | Eglise Saint-Joseph des Epinettes construite de 1909 à 1910 par l'architecte Thomas. Elle est audacieuse, malgré la simplicité de son plan : l'emploi du béton a permis de donner à la nef et à la croisée une largeur inhabituelle à cette époque. La façade en brique, relevée par des rehauts de brique de grès émaillé, flanquée de deux tourelles et sommée d'une toiture d'ardoise, évoque celle de Saint-Joseph-de-Montmartre, légèrement antérieure. A la suite d'une campagne de travaux dans les années 80, il ne subsiste du décor de l'ancien édifice que les vitraux de Chanussot et le chemin de Croix. En 1964, les locaux du patronage cédèrent la place à un immeuble d'habitation construit par Heaume et Alexandre Persitz, et pourvu d'une chapelle en sous-sol. Cette crypte souterraine est résolument moderne : pour tenir compte des charges et du budget limité, les architectes employèrent des voiles de béton en accordéon, pour la voûte comme pour les murs porteurs. Le ciment fut laissé à l'état brut. L'extérieur est décoré de claustra en béton et de dalle de verre. |
| BP | 18 rue Pouchet | Immeuble d'habitation caractéristique du mouvement moderne dans les années 1930.<br>Ce bâtiment d'habitation est réalisé en 1931 par l'architecte Léon Bailly (1898-1959) pour un propriétaire privé. À l'alignement sur rue, il est structuré autour de deux cours intérieures.<br>L'ensemble est composé d'un rez-de-chaussée commercial, de six étages carrés et d'un niveau sous comble. La façade reprend les codes du modernisme avec une élévation blanche, sans ornement, uniquement composée de volumes géométriques qui forment une composition abstraite, rythmée par trois |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | balcons en bandeaux asymétriques. Les deux derniers niveaux sont légèrement en retrait, bénéficiant ainsi d'une terrasse. |
| BP | 20 rue du Printemps | Hôtel particulier édifié par l'architecte Emile Bénard en 1892 pour lui-même. Bénard, grand prix de Rome, a été l'élève d'Huchon et Paccard aux Beaux-Arts. Façade à composition symétrique en pierre de taille caractérisée par un bow-window à armature métallique et un décor de vitraux. Bon état de conservation et ornementation soignée. |
| BP | 6 rue du Printemps | Hôtel particulier<br>Construit en 1890, cet hôtel particulier des Batignolles se situe dans la rue du Printemps, percée à partir de 1886 sur les terrains de la société propriétaire des magasins du Printemps. Les Batignolles étaient tout aussi prisées que le quartier Pereire par la classe bourgeoise, les aristocrates ou encore les artistes, pour y faire édifier des hôtels particuliers. Ce bâtiment, ainsi que ceux qui l'entourent, illustre parfaitement cette période. La façade sur rue est structurée en deux travées sur trois étages. Édifié sur un imposant soubassement en pierre meulière avec soupiraux à barreaudage, cet hôtel reprend les codes de l'architecture classique avec un rez-de-chaussée à refends, un bel étage et deux étages sous combles qui disposent de baies flanquées de pilastres. Une imposte vitrée couronne la porte d'entrée et lui donne la même hauteur que la baie du rez-de-chaussée. Le bel étage dispose d'un balcon avec garde-corps ouvragé soutenu par deux consoles. Les étages sous combles sont séparés des autres par une corniche avec denticules. |
| BP | 8 rue du Printemps | Hôtel particulier<br>Construit en 1889, cet hôtel particulier des Batignolles se situe dans la rue du Printemps, percée à partir de 1886 sur les terrains de la société propriétaire des magasins du Printemps. Les Batignolles étaient tout aussi prisées que le quartier Pereire par la classe bourgeoise, les aristocrates ou encore les artistes, pour y faire édifier des hôtels particuliers. Cet hôtel particulier forme un ensemble homogène avec les hôtels jumeaux situés aux n° 10 et 12 qui ont sans soute été réalisés par le même architecte, Émile Bénard (1844-1929), tant la facture est similaire. Large de deux travées, il s'élève sur trois étages. Élevé sur un imposant soubassement en pierre meulière et percé par un soupirail à barreaudage, il se compose d'un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rez-de-chaussée percé par une baie tripartite en béton, d'un bel étage et de deux étages sous comble. L'architecte met à profit la brique polychrome pour réaliser une succession de motifs disposés en frise. La baie principale du premier étage est surmontée d'un linteau en métal, ainsi que d'une corniche soutenue par de petites consoles sculptées. Les étages sous combles sont séparés des autres niveaux par un larmier sur consoles. Leurs grandes baies rectangulaires semblent avoir été occupées par des ateliers d'artiste. Une lucarne à fronton triangulaire en bois orne cette partie lambrissée. |
| BP | 10 rue du Printemps | Hôtel particulier<br>Construit en 1889 par l'architecte Émile Bénard (1844-1929), cet hôtel particulier des Batignolles se situe dans la rue du Printemps, percée à partir de 1886 sur les terrains de la société propriétaire des magasins du Printemps. Les Batignolles étaient tout aussi prisées que le quartier Pereire par la classe bourgeoise, les aristocrates ou encore les artistes, pour y faire édifier des hôtels particuliers. Jumelé avec le n°12, l'immeuble du n°10 forme un ensemble cohérent avec les hôtels voisins et notamment le n°8, qui affiche également une polychromie de la brique. Élevé sur un soubassement en pierre meulière, cet hôtel se compose d'un rez-de-chaussée, d'un bel étage et de deux étages sous combles. La porte d'entrée est couronnée d'une imposte vitrée, similaire à celle du n°8, pour rejoindre l'altimétrie des linteaux de baie du rez-de-chaussée haut. Surmontée d'un linteau en métal doté de roses, cette baie est protégée par des grilles à motifs géométriques s'inscrivant dans le courant Art déco. Ce motif se répète sur les garde-corps du n°8. La baie principale du premier étage est également surmontée d'un linteau en métal avec ornement floral. Les étages sous combles sont séparés des autres par un larmier filant sur consoles. Le deuxième étage est percé par deux lucarnes à fronton triangulaire en bois en saillie. Les motifs réalisés à partir de la brique polychrome varient d'un hôtel à un autre.<br>Côté jardin, la façade d'origine a été profondément modifiée par l'architecte Olivier Timon (/-/) en 1990. Ce dernier a fait réaliser une extension structurée par diverses formes géométriques. Une grande verrière sur deux niveaux occupe cette façade. Côté rue, il a ouvert en rez-de-chaussée, un garage surmonté d'un linteau en béton. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue du Printemps | Hôtel particulier<br>Construit en 1889 par l'architecte Émile Bénard (1844-1929), cet hôtel particulier des Batignolles se situe dans la rue du Printemps, percée à partir de 1886 sur les terrains de la société propriétaire des magasins du Printemps. Les Batignolles étaient tout aussi prisées que le quartier Pereire par la classe bourgeoise, les aristocrates ou encore les artistes, pour y faire édifier des hôtels particuliers. Jumelé avec le n°10, le bâtiment au n°12 forme un ensemble cohérent avec les hôtels voisins et notamment le n°8, qui affiche également une polychromie de la brique. Structuré en deux travées et dressé sur un soubassement en pierre meulière percé par un soupirail avec un linteau en métal, il se compose d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un bel étage et de deux étages sous combles. La porte d'entrée est surmontée d'un cintre soutenu par des consoles végétales, identiques à celles du n°8. Au-dessus se trouvent une imposte circulaire vitrée et une autre baie surmontée d'un arc avec consoles à feuillage. Les autres baies de la deuxième travée sont surmontées d'un linteau en métal avec ornement floral. Celle du premier étage est ornée d'un balcon en bois à balustres et consoles. Tout comme l'hôtel du n°10, les étages sous combles sont séparés par un larmier sur consoles et le deuxième étage est percé par deux lucarnes à fronton triangulaire en bois. Les motifs réalisés à partir de la brique polychrome varient d'un hôtel à un autre.<br>Côté jardin, le rez-de-chaussée jadis occupé par un atelier éclairé par une grande verrière a été entièrement modifié en 1988 par le cabinet Artek. Il a été rehaussé d'un soubassement à soupirail. Une grande baie vitrée, flanquée de portes accessibles par un double escalier, occupe ce niveau. Les deux premiers étages sont pourvus de refends. Les garde-corps et les garde-corps sont ornés de motifs géométriques. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 14 rue du Printemps | Hôtel particulier<br>Construit en 1890, cet hôtel particulier des Batignolles, surnommé l'hôtel Brémond, se situe dans la rue du Printemps, percée à partir de 1886 sur les terrains de la société propriétaire des magasins du Printemps. Les Batignolles étaient tout aussi prisées que le quartier Pereire par la classe bourgeoise, les aristocrates ou encore les artistes, pour y faire édifier des hôtels particuliers.<br>Ordonnancé en quatre travées, l'hôtel s'élève sur deux étages composés d'un imposant soubassement en pierre meulière percé de soupiraux en anse de panier, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un bel étage et d'un autre sous combles. La porte cochère est couronnée d'une agrafe, d'une corniche à denticules et une imposte ovale vitrée, tandis que les baies du rez-de-chaussée, délimitées par un appareillage à refend, sont ornées d'un fronton avec agrafe. Des tables décorent leurs allèges. La travée dans l'axe de la porte est aussi accentuée par des refends. À l'origine, un atelier éclairé par une grande verrière se trouvait au-dessus de la porte cochère. Il a été enlevé en 1988 par l'architecte K. Hashemi (/-/) du cabinet Artek en 1988. La deuxième travée en partant de la droite est couronnée d'une lucarne à fronton et encadrée de pilastres à bossage. Quelques travées du premier étage sont en briques polychromes. L'étage sous combles, délimité par une corniche à denticule, est percé par des lucarnes. Côté jardin, la façade était identique à celle sur rue avant l'intervention de K. Hashemi en 1988. Les deux travées centrales sont mises en avant par de grandes baies vitrées et un encadrement en pierre qui confèrent à la façade un aspect monumental. |
| BP | 16 rue du Printemps | Hôtel particulier<br>Construit en 1892, cet hôtel particulier des Batignolles se situe dans la rue du Printemps, percée à partir de 1886 sur les terrains de la société propriétaire des magasins du Printemps. Les Batignolles étaient tout aussi prisées que le quartier Pereire par la classe bourgeoise, les aristocrates ou encore les artistes, pour y faire édifier des hôtels particuliers. Large de deux travées, l'hôtel se compose d'un soubassement en pierre meulière percé par un imposant soupirail à barreaudage et linteau en métal, d'un rez-de-chaussée rehaussé, d'un bel étage et d'un étage sous combles. La porte d'entrée est couronnée par deux branches torsadées, une imposte carrée vitrée et une petite baie avec chambranle et allège sculptés. La travée voisine en pierre de taille est percée de trois grandes baies. Chambranle et tables encadrent celle |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | du rez-de-chaussée. Celle du premier étage est protégée par un garde-corps galbé en fer forgé soutenu par deux consoles en volutes. La dernière, une lucarne, est située au niveau de l'étage sous comble. Elle est surmontée d'un fronton triangulaire en bois et protégée par un garde-corps. Ce niveau est séparé des autres par une corniche à denticules et une frise de tables. |
| BP | 18 rue du Printemps | Hôtel particulier<br>Construit en 1892, cet hôtel particulier des Batignolles se situe dans la rue du Printemps, percée à partir de 1886 sur les terrains de la société propriétaire des magasins du Printemps. Les Batignolles étaient tout aussi prisées que le quartier Pereire par la classe bourgeoise, les aristocrates ou encore les artistes, pour y faire édifier des hôtels particuliers. L'hôtel se compose de trois travées dans une composition asymétrique. La travée la plus large est positionnée en limite de propriété ; elle accueille l'entrée marquée par un porche monumental à grille en ferronnerie ouvragée et surmonté de 3 oculus. Les deux autres travées, équivalente dans leur dimension sont traitées l'une à deux baies identiques, l'autre à une baie double largeur. Le socle urbain correspond à cette séquence d'hôtels particuliers des n°6 au n°20 édifié sur un niveau et demi d'un rez-de-chaussée réhaussé qui dégage des jours d'éclairement pour le niveau semi-enterré.Au dessus deux niveaux courants sont édifiés. Ici, l'hôtel se distingue par son écriture moderniste et par la polychromie de sa façade créée par l'alternance du ciment badigeonné blanc qui souligne les niveaux du socle urbain, de l'allège et du couronnement avec l'appareil de brique rouge. La toiture d'origine a été modifiée pour réaliser sur une partie de l'édifice un niveau sous comble à 2 pans s'ouvrant sur l'autre partie couverte en terrasse accessible. |
| BP | 6 rue de Prony | Hôtel particulier construit en 1875 par l'architecte Eugène Flamand de style néo-Louis XIII. Façade en pierre à remplissage de brique élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Les trois travées principales forment un léger avant-corps et sont flanquées de pilastres d'ordre corinthiens. Les fenêtres du premier étage sont surmontées de frontons arqués soutenus par des consoles. La rue de Prony fût percée vers 1860. Elle témoigne du développement urbain de la plaine Monceau mené sous l'égide des frères Pereire. Elle est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bordée de plusieurs hôtels particuliers, pour la plupart édifiés par Eugène Flamand au cours des années 1870. Ils témoignent de la prédilection, dans les dernières années du XIXe siècle, du monde des affaires comme celui des artistes pour ce nouveau quartier situé aux abords du cadre privilégié du parc Monceau. |
| BP | 8 rue de Prony | Hôtel particulier œuvre de l'architecte Auguste Tronquois construit en 1878-79. Le rez-de-chaussée à bossage vermiculés, les combles dissimulés par l'attique et la balustrade de pierre surmontant l'atelier de peinture marquent l'inspiration italienne. La porte cochère coiffée d'un fronton coupé par la fenêtre du premier étage, les pilastres de cette même fenêtre et les deux fenêtres en plein cintre de l'atelier, évoquent la Renaissance française. |
| BP | 11 à 11b rue de Prony | Hôtel particulier Pinto D'Aguiar construit par l'architecte Jules Rivière en 1879 (n°11 bis). La façade de style néo-renaissance comporte un étage sous comble et cinq travées. Les trois travées centrales portent un balcon au premier étage. Le plan d'origine a été redécoupé en quatre appartements en duplex. Le n°11 est un hôtel en pierre de taille d'une typologie très proche, placé légèrement en retrait et exécuté dans un goût néo-Renaissance. La rue de Prony fût percée vers 1860. Elle témoigne du développement urbain de la plaine Monceau mené sous l'égide des frères Pereire. Elle est bordée de plusieurs hôtels particuliers, pour la plupart édifiés par Eugène Flamand au cours des années 1870. Ils témoignent de la prédilection, dans les dernières années du XIXe siècle, du monde des affaires comme celui des artistes pour ce nouveau quartier situé aux abords du cadre privilégié du parc Monceau. |
| BP | 12 rue de Prony | Hôtel particulier Königswarter de style néo-renaissance. Elevé en 1880, il est l'oeuvre de l'un des architectes les plus renommés de la fin du XIXe siècle, Jean-Louis Pascal, grand prix de Rome, professeur aux Beaux-Arts et membre de l'Institut. La façade composée de cinq travées régulières et élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussé est entièrement animée de bossages. Les trois travées centrales comportent un balcon soutenu par quatre fortes consoles reliées par des guirlandes et trois mascarons placés au-dessus des baies. La rue de Prony fut percée vers 1860. Elle témoigne du développement urbain de la plaine Monceau mené sous l'égide des frères Pereire. Elle est bordée de plusieurs hôtels particuliers, édifiés au cours des années 1870-1880. Ils témoignent de la prédilection, dans les dernières années du XIXe |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | siècle, du monde des affaires comme celui des artistes pour ce nouveau quartier situé aux abords du cadre privilégié du parc Monceau. |
| BP | 14 rue de Prony | Hôtel particulier construit par l'architecte Alfred Pigny en 1883 pour M. Biver. Les fenêtres à meneaux, les pilastres et la lucarne de pierre de taille, encadrée de vases d'ornement, donnent un style Renaissance à la façade. Publié dès 1883 dans La Semaine des Constructeurs. |
| BP | 32 rue de Prony | Hôtel particulier construit en 1875 par l'architecte Eugène Flamand, en retrait de l'alignement, dégageant une petite cour. Façade en pierre de taille néo-XVIIIe, composée de cinq travées et d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Fenêtres en plein cintre du premier étage ornées de guirlandes. La travée du centre porte un balcon soutenu par de fortes consoles. La rue de Prony fût percée vers 1860. Elle témoigne du développement urbain de la plaine Monceau mené sous l'égide des frères Pereire. Elle est bordée de plusieurs hôtels particuliers, pour la plupart édifiés par Eugène Flamand au cours des années 1870. Ils témoignent de la prédilection, dans les dernières années du XIXe siècle, du monde des affaires comme celui des artistes pour ce nouveau quartier situé aux abords du cadre privilégié du parc Monceau. |
| BP | 5 rue de Prony | Hôtel particulier<br>Ouverte à partir de 1862, la rue de Prony illustre le développement urbain de la plaine Monceau, mené sous l'égide des frères Pereire. La rue est bordée de plusieurs hôtels particuliers, édifiés pour la plupart par Eugène Flamand (1824-1895), au cours des années 1870. La construction de ces hôtels témoigne de l'attrait important pour ce nouveau quartier dans le monde des affaires comme celui des artistes.<br>Construit par l'architecte Abel Boudier (1845-1926) en 1879, l'hôtel présente une façade composée de trois travées et de deux étages sur rez-de-chaussée, dont un sous comble. Le décor de la façade propose un jeu décoratif mêlant la brique rouge et la pierre calcaire dans un style néo-Louis XIII, typique de certains hôtels de la plaine Monceau. Le rez-de-chaussée a subi un ravalement et les ouvertures ont été modifiées en 1888 par l'architecte Alphonse Devey (/-/). Les fenêtres supérieures alignées à celles du premier niveau sont pourvues de garde-corps en fer forgé. Enfin, les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | combles sont aménagés d'un atelier d'artiste sur rue composé d'une verrière profilée en fer ainsi que d'une lucarne à fronton en accolade. L'hôtel comporte deux bâtiments et le fond de parcelle est occupé par une cour et un jardin d'hiver. L'adresse est également connue grâce au photographe Aaron Gershel (1832-1910) qui y établit son atelier en 1910. |
| BP | 21 rue de Prony | Hôtel particulier constitutif d'un ensemble harmonieux et de faible densité par rapport au paysage urbain parisien.<br>Ouverte à partir de 1862, la rue de Prony illustre le développement urbain de la plaine-de-Monceau, mené sous l'égide des frères Péreire. La rue est bordée de plusieurs hôtels particuliers, édifiés pour la plupart par Eugène Flamand (1824-1895), au cours des années 1870. La construction de ces hôtels témoigne de l'attrait important pour ce nouveau quartier dans le monde des affaires comme celui des artistes.<br>L'hôtel sis au 21 rue Prony est édifié avant 1871 par Etienne Legendre qui acquiert le terrain en 1869, sans doute en vue d'y établir une maison locative.<br>L'habitation se compose à l'origine de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et d'un étage sous comble. La partie arrière est alors occupée par un bâtiment d'un étage. La façade sur rue est régulière, en pierre de taille, animée d'un parement à redents sur toute sa hauteur. Les lignes horizontales et les éléments de décor que sont les encadrements de baie, les garde-corps, le bandeau et la corniche règnent avec ceux de l'hôtel mitoyen au n°23. Certains ornements sont par ailleurs similaires entre les deux édifices, tels que les ferronneries des garde-corps des premier et deuxième étages.<br>L'hôtel est vendu en 1896 à François Foulques Marquis De Grasses et à son épouse la peintre Consuelo Fould. Issue d'une illustre famille, Consuelo Fould est peintre et mécène. Elle lègue à la ville de Courbevoie sa villa-atelier qui deviendra le musée Roybet-Fould, rendant également hommage à la peinture de son ami Ferdinand Roybet. Ils confient à l'architecte Gabriel Pasquier (1877 – actif jusqu'en 1911) le soin de surélever le comble, uniquement sur la façade donnant sur la rue. Une élégante verrière à atelier d'artistes permet d'éclairer cet espace d'une lumière nord-est. La baie |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | est parée d'une archivolte redressée formant un arc surbaissé et est flanquée de piédroits dont les bases sont courbes. Ce niveau est protégé par un garde-corps en métal filant tout le long de la façade. |
| BP | 37 rue de Prony | Hôtel particulier<br>Située dans la Plaine Monceau, la rue de Prony est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates et même quelques artistes à venir s'y installer. En 1890, la parcelle comportait une ancienne construction de deux niveaux, rue Prony, et une remise, rue Jadin, construite en 1881 par l'architecte Francard (/-/) à la demande de Blanche Alexandre, rentière. L'année suivante, ce dernier modifia une des travées de la remise, côté rue, afin de prolonger la façade d'un hôtel. En 1878, Blanche Alexandre avait déjà fait appel à Francard pour la construction d'un hôtel particulier au 16, rue Jadin. La princesse G. Sourtza (/ - /) occupa l'ancienne demeure en 1905. Acquis par Le Quellec (/-/) en 1906, ce dernier fit appel à l'architecte Henry Goury (1850-1920) la même année afin d'y édifier un hôtel particulier de trois étages. Structuré en trois travées, la travée centrale de ce bâti est parée d'un oriel reposant sur des consoles à motifs géométriques. L'ensemble fait allusion au style Art déco. L'oriel semble avoir été implanté bien plus tard, car son fronton obstrue la lucarne centrale du dernier niveau. Malgré cet aménagement, ce bâti forme un ensemble cohérent avec les autres hôtels situés sur le même ilot. L'entièreté de la parcelle, traversante, présente deux corps de bâtiments reliés par une véranda. Le bâtiment situé au 14 rue Jadin comporte |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | un logement s'élevant sur un étage. Atypique, sa façade est ordonnancée en deux travées de hauteur inégale. La travée de gauche reprend les mêmes codes que l'immeuble voisin, le n°16. Légèrement en retrait, le rez-de-chaussée est orné de lignes de refend et d'un œil-de-bœuf avec ferronnerie. La corniche qui sépare les deux niveaux est similaire à celle de l'immeuble voisin. Cette partie-ci est couronnée d'une petite toiture à la Mansart percée d'une baie circulaire. La seconde travée semble être plus récente. D'un étage et en pierres apparentes, elle a subi des travaux de réhabilitation et de réaménagement dans les années 1990. |
| BP | 41 rue de Prony<br>36 rue Médéric<br>16 rue Jadin | La rue de Prony est l'une des principales rues à avoir conservé quelques hôtels particuliers, derniers témoins d'un phénomène de société qui a poussé la classe bourgeoise, les aristocrates et même quelques artistes à venir s'y installer. Construit au cours du XIXe siècle, cet hôtel d'angle semble avoir subi plusieurs phases de transformation.L'hôtel est ainsi agrandi après 1890 au n°16 rue Jadin par l'architecte Francard (/ - /) à la demande Mme Alexandre Blanche. Cette dernière a déjà fait appel à ses services pour le prolongement de façade d'un hôtel situé au n°14 rue Jadin en 1882. À partir de 1883, l'hôtel fut acquis par la famille Duchastel de Montrouge afin d'y établir une école privée. Ils confièrent la réalisation de ce projet à l'architecte Théodore Homberg (1846-1927), ancien élève de l'École des Beaux-Arts. Cet établissement privé prit le nom Gory en référence au directeur Gédéon Gory (/-/), docteur en lettres. En 1913, l'architecte Henri Fouqué (/-/) remplaça le jardin par une annexe de deux étages. À partir des années 1950, l'immeuble est transformé un certain temps en clinique. La façade actuelle se compose d'un sous-sol semi-enterré, percé de soupiraux avec grilles, d'un rez-de-chaussée légèrement rehaussé, d'un étage carré et d'un étage sous comble brisé à lucarnes à fronton à jour. Les baies du rez-de-chaussée sont parées de balustres tandis que celles du premier étage sont ornées de garde-corps en ferronneries. Ce bâti se distingue des autres immeubles de cet îlot grâce à sa hauteur et à ses trumeaux en briques rouges qui font |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | écho au style Louis XIII. Seules les façades rue Médéric et Jadin n'en sont pas pourvues. La porte d'entrée située rue Fortuny, surmontée d'une corniche et d'un cartouche, est mise en valeur par des ornementations en ferronnerie parfois rehaussées d'or. Les éléments décoratifs tels que les lucarnes avec cartouches sont identiques à celles situées sur le n°6 rue de Prony et le n°15 rue Henri Rochefort, tous deux réalisés par l'architecte Eugène Flamant (1824-1895). Pour diminuer le coût de la construction, ces lucarnes n'ont pas été réalisées en pierre mais en terre cuite blanche. Développée et popularisée en 1867, cette production industrielle provient de la faïencerie de Choisy-le-Roi. La façade actuelle se compose d'un sous-sol semi-enterré, percé de soupiraux avec ferronneries, d'un rez-de-chaussée légèrement rehaussé, d'un étage carré et d'un étage sous combles avec des lucarnes à fronton triangulaire. Les baies du rez-de-chaussée sont parées de balustres tandis que celles du premier étage sont ornées de garde-corps en ferronneries. Ce bâti se distingue des autres immeubles de cet îlot grâce à sa hauteur et à ses trumeaux en briques rouges qui font écho au style Louis XIII. Seules les façades rue Médéric et Jadin n'en sont pas pourvus. La porte d'entrée située rue Fortuny, surmontée d'un fronton et d'une corniche, est mise en valeur par des ornementations en ferronnerie parfois rehaussées d'or. Les éléments décoratifs tels que les lucarnes avec cartouches sont identiques aux lucarnes du 6 rue de Prony et du 15 rue Henri Rochefort, réalisés par l'architecte Eugène Flamant (1824-1895). Pour diminuer le coût de la construction, ces lucarnes n'ont pas été réalisées en pierre mais en terre cuite blanche. Développée et popularisée en 1867, cette production industrielle provient de la faïencerie de Choisy-le-Roi. |
| BP | 38 rue Prony<br>2 rue Fortuny | Hôtel particulier<br>Ouverte à partir de 1862, la rue de Prony illustre le développement urbain de la plaine-de-Monceau, mené sous l'égide des frères Pereire. La rue est bordée de plusieurs hôtels particuliers, édifiés pour la plupart par Eugène Flamand (1824-1895), au cours des années 1870. La construction de ces hôtels témoigne de l'attrait important alors suscité par ce nouveau quartier dans le monde des affaires comme celui des artistes. Cet hôtel particulier, commandité en 1877 par M. Estriel, est construit par l'architecte Alfred Boland (/-/), actif à Paris entre 1875 et 1883. L'écrivain Edmond Rostand, auteur de Cyrano de Bergerac, y emménagea entre 1891 et 1897. Le compositeur et organiste Auguste Chapuis et sa femme ont également occupé ce lieu. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Cet hôtel présente deux premiers niveaux d'élévation sur caves, appareillés en pierre de taille et décorés de chaînage de refends et tableaux. Ils sont surmontés d'une toiture mansardée éclairée par des lucarnes à fronton. La surélévation néoclassique est réalisée en 1890 par le successeur de Boland, l'architecte Auguste Latapy (/-/). Elle permet l'aménagement d'un atelier d'artiste, matérialisé par deux verrières sur rues. Ces dernières sont encadrées de piliers dont les chapiteaux représentent des têtes léonines néoclassiques. Une balustre couronne les têtes de murs des deux élévations. La façade d'angle de l'hôtel est pourvue à cet étage d'un balcon surmonté d'un fronton triangulaire. Des travaux réalisés en 2001 ont conduit à la création d'une toiture terrasse. |
| BP | 30 rue de Prony<br>1 rue Henri Rochefort | Hôtel particulier construit en 1876 par l'architecte Eugène Flamand pour l'actrice et courtisane Léonide Leblanc et remodelé dans le style Art Nouveau par les architecte Barberis et Saint-Maur. Une remarquable frise à motifs de pommes de pin court sur l'ensemble de la façade sous la corniche, thème typiquement Art Nouveau repris sur les grilles des garde-corps, de la porte d'entrée et les lucarnes en pierre. La rue de Prony fût percée vers 1860. Elle témoigne du développement urbain de la plaine Monceau mené sous l'égide des frères Pereire. Elle est bordée de plusieurs hôtels particuliers, pour la plupart édifiés par Eugène Flamand au cours des années 1870. Ils témoignent de la prédilection, dans les dernières années du XIXe siècle, du monde des affaires comme celui des artistes pour ce nouveau quartier situé aux abords du cadre privilégié du parc Monceau. |
| BP | 19 rue de Prony<br>47 rue de Chazelles | Hôtel particulier construit en 1879 par l'architecte Léopold Cochet. Façade élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée surmontée d'une toiture à la Mansart. L'intersection des deux rues est traitée par un angle rentrant orné d'une lucarne en pierre à fronton brisé et de bas-relief sur les trumeaux figurant des allégories de la Musique. La rue de Prony fût percée vers 1860. Elle témoigne du développement urbain de la plaine Monceau, mené sous l'égide des frères Pereire. Elle est bordée de plusieurs hôtels particuliers, pour la plupart édifiés par Eugène Flamand au cours des années 1870. Ils témoignent de la prédilection, dans les dernières années du XIXe siècle, du monde des affaires comme celui des artistes pour ce nouveau quartier situé aux abords du cadre privilégié du parc Monceau. |
| BP | 4b à 8 rue Puteaux | Ancienne église Saint-Antoine de Padoue, de style néo-roman, en brique jaune, édifiée en 1894 par |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Claude Normand comme siège des Franciscains de la province de Saint-Denis en France. Accueille aujourd'hui le club écossais de la Grande Loge de France. |
| BP | 18 rue Puteaux<br>59 rue des Dames | Immeuble de rapport Restauration représentatif du premier lotissement des Batignolles. Garde-corps en fonte à motif de palmettes. Elévation de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Lucarnes. Ecriture néoclassique (baies soulignées par des feuillures et des frontons plats). Persiennes en bois. Pan coupé à l'angle de deux rues soulignant également son importance paysagère. |
| BP | 8 rue Puvis de Chavannes | Immeuble d'habitation<br>Construit au cours du XXe siècle, cet immeuble situé dans le quartier de la Plaine-de-Monceau s'insère dans un ensemble cohérent. Structuré en six travées, il s'élève sur six étages et reprend les codes de l'architecture haussmannienne. Dressés sur un soubassement à soupiraux à barreaudages, le rez-de-chaussée et le premier étage sont à refends de la même façon que les immeubles voisins. En pierre de taille, les allèges du premier niveau sont décorées de pilastres qui forme des balustrades. Les baies des niveaux supérieurs sont protégées par des appuis de fenêtres ou des garde-corps. Le deuxième étage est souligné par un balcon filant en fer forgé soutenu par d'imposantes consoles. La quatrième travée en partant de la gauche est légèrement incurvée et à refends, dans l'esprit d'un bow-window. Les appuis de fenêtres du troisième niveau sont soutenus par deux consoles tandis que celles du quatrième sont maintenues par des denticules comme le balcon de l'étage attique. L'étage sous comble est percé de lucarnes à fronton triangulaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 rue Puvis de Chavannes | Le bâtiment est commandité en 1901 par G. Panckouke, propriétaire fortuné, amateur d'art, attiré par l'émulation artistique que promet la nouvelle Plaine-de-Monceau. Il revend finalement sa parcelle avant l'achèvement de l'hôtel par crainte d'être trop éloigné du centre mondain. Il fait appel au maître d'œuvre Paul Héneux (1844-1909) qui a été sous-inspecteur aux travaux du Louvre et des Tuileries et aux travaux de la Ville de Paris. Il est notamment l'architecte de la mairie des Lilas (1884), de la caserne des sapeurs-pompiers de Montmartre (1900), de l'hôpital Bretonneau rue Étex (1901). Héneux propose au 4 rue Puvis-de-Chavanne un hôtel inspiré du style Renaissance. L'accès au sous-sol se fait par une entrée séparée. Le rez-de-chaussée ne disposait à l'origine que d'une seule porte cochère centrale, menant à la cour arrière et à une « remise automobile ». La deuxième porte sur la travée de gauche a été ouverte postérieurement à l'emplacement d'une fenêtre, similaire à celle de la travée de droite. Le rez-de-chaussée, de faible hauteur, a un aspect écrasé, accentué par les lignes de refend et le bossage très prononcé du soubassement. De larges consoles supportent un bandeau en saillie sur lequel reposent les pilastres de l'étage supérieur. Ces pilastres encadrent des fenêtres à meneaux au premier étage. Repris au niveau supérieur, ils viennent supporter les balcons du troisième étage où devait se trouver le hall des collections du premier propriétaire. La travée centrale est percée d'une grande baie cintrée également à meneaux. Elle est flanquée à sa droite d'un oriel. L'hôtel est couronné d'une corniche saillante, agrémentée de consoles et de modillons, qui supporte une balustrade. Les gargouilles représentent des animaux fantastiques. À noter que l'hôtel est loué jusqu'en 1918 au célèbre industriel de l'automobile Louis Renault qui l'habitait avec la cantatrice Jeanne Hatto. Les ferronneries d'origine des garde-corps sont conservées aux étages. Les menuiseries du rez-de-chaussée ont quant à elles été modifiées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue Puvis de Chavannes | Hôtel particulier<br>La rue Puvis de Chavannes, ouverte en 1899, est baptisée en l'honneur du célèbre peintre décédé l'année précédente résidant sur la proche avenue de Villiers. Les bâtiments de la rue sont construits entre 1903 et 1910. L'hôtel particulier du n° 12 est l'un des premiers à être bâti, en 1904, pour le compte de M. Bernasconi. L'architecte est Lucien Roy (1850-1941) qui assure depuis 1892 les fonctions d'Architecte diocésain, et depuis 1902 d'Architecte en chef des monuments historiques de la Haute-Vienne et du Loiret. Il propose pour cet hôtel une façade sur rue sobrement éclectique de trois travées et de trois étages sur caves. La composition d'ensemble est rendue asymétrique par la présence d'un oriel aux lignes souples aux étages de la travée de gauche. L'architecte exploite d'élégantes formes courbes sur les baies et sur les décors des garde-corps. La réalisation, présentée au salon d'architecture de la Société nationale des Beaux-Arts de 1904, est remarquée par C-A Gautier : « Sans tomber dans l'exagération des formes nouvelles, M. Roy sort de la banalité des formes connues. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces tentatives d'un artiste fort distingué, qui, sans oublier le passé, sans surchauffer son imagination, marche de l'avant avec une sincère conviction ». Le bâtiment fait l'objet de travaux en 1998 consistant notamment en la démolition partielle du plancher du premier étage en vue de l'aménagement d'une habitation et de l'extension du rez-de-chaussée sur cour. |
| BP | 48 et 50-50 bis rue Saint-Ferdinand | Immeubles construits par Charles Génuys respectivement en 1893 au 50-50B et 1895 au 48 rue Saint-Ferdinand. Ils témoignent ensemble de l'attention porté au second œuvre par cet architecte, enseignant à l'école des Arts décoratifs (l'un des maîtres d'Hector Guimard) et illustrent avec force les nouvelles tolérances accordées par l'administration en matière de saillie de façade : métallique au n° 50, en maçonnerie au n° 48. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 25 rue Saint-Ferdinand | Hôtel particulier<br>L'hôtel particulier du 25 rue Saint-Ferdinand est construit en 1863 par l'architecte Charles Blanc (actif vers 1860-1885) pour le comte Josson de Bilhem, président au tribunal civil de Lille. Un corps d'habitation principal haut de trois niveaux et large de quatre travées se situe au nord de la parcelle. Il est complété par un bâtiment de communs d'un étage situé juste derrière, organisé en U autour d'une petite cour vitrée, desservi par une allée longeant l'hôtel à droite. Derrière ce bâtiment prennent place des écuries. Entre 1867 et 1875, un nouveau bâtiment en rez-de-chaussée est construit le long du mitoyen droit, abritant la loge du concierge et les remises. L'hôtel particulier, de style Napoléon III, est richement décoré autour de ses fenêtres. Celles du rez-de-chaussée sont ornées de balustrades aveugles et de guirlandes de fleurs à leur linteau tandis que celles du premier étage sont garnies de balcons en ferronnerie et de figures féminines au niveau de leur clé. Une couverture en ardoise, avec un comble à la Mansart, est également visible depuis la rue. L'accès à la cour est fermé par un haut mur sur rue. Un passage principal orné de piliers permet l'accès aux véhicules, encadré par deux portes piétonnes, sobrement décorées d'un fronton. L'ensemble des éléments sculptés est exécuté par le sculpteur Ferdinand Maader. En 2011, des travaux de restauration sont entrepris par l'architecte Pierre Bloy. |
| BP | 5 rue Saint-Ferdinand<br>23-27 rue d'Armaillé | Eglise Saint-Ferdinand-Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, construite par les architectes Paul Théodon, Frédéric Bertrand et Pierre Durand à l'emplacement d'une ancienne chapelle construite par Lequeux. Commencée avant-guerre, la construction ne sera définitivement achevée qu'en 1957. Trois vastes coupoles délimitent la nef et donnent un exemple assez élégant et un peu tardif du style romano-byzantin. Les piliers délimitent un passage latéral. Ils sont soutenus par des colonnes jumelées qui produisent une impression de grande légèreté. La vaste crypte dédiée à Sainte-Thérèse comporte de larges voûtes reposant sur des piliers courts et massifs, ornés d'une sculpture ornementale dérivée de l'art des statuaires romans. L'Eglise possède une riche décoration avec ses vitraux de Labouret. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 place Saint-Jean<br>12b rue Saint-Jean | Eglise Saint-Michel des Batignolles construite en 1913-1914 par l'architecte Bernard Haubold. La première pierre fut posée en 1913 mais la première guerre mondiale interrompit les travaux, qui reprirent en 1921 et ne s'achevèrent qu'en 1934. L'architecte devait résoudre un problème lié à l'imbrication des propriétés : construire deux façades sur deux plans perpendiculaires. Il choisit de dresser un pignon monumental au-dessus du portail principal rue Saint-Jean, et d'élever le clocher sur la façade latérale, dans l'axe sur passage Saint-Michel. L'église est construite en brique de Bourgogne, rouge à l'extérieur, rose à l'intérieur où elle est incrustée d'un bandeau en brique vernissée. La nef est couverte par des plafonds rampants en chêne, soulagés par de grands arcs doubleaux ajourés reposants sur des colonnes en granits de Bretagne par des encorbellements en brique. L'élément le plus original est sans aucun doute le clocher. Dans l'esprit des beffrois du Nord, il dresse un fut vigoureux, surmonté de la chambre de l'horloge et du clocher, décorés par des ouvertures, des encorbellements et des motifs en grès. Il offre une vision étonnante depuis les avenues de Saint-Ouen ou de Clichy. |
| BP | 10 rue de Saint-Senoch | Immeuble d'ateliers d'artistes construit en 1912 par l'architecte George Thirion et l'entreprise de l'ingénieur François Hennebique. Son ossature est en béton, clairement affirmée, le bois et le métal étant utilisés pour les huisseries et la brique pour le remplissage. Il témoigne d'une grande maîtrise la composition architecturale de ces matériaux. |
| BP | 17 rue de Saint-Senoch | Immeuble d'ateliers d'artistes construit en 1910 par l'architecte George Thirion et l'entreprise de l'ingénieur François Hennebique. Son ossature est en béton, clairement affirmée, le bois et le métal étant utilisés pour les huisseries et la brique pour le remplissage. Il témoigne d'une grande maîtrise la composition architecturale de ces matériaux. |
| BP | 36 rue Sauffroy | Immeuble de rapport de la Monarchie de Juillet édifié vers 1845-1850. La façade, composée de trois travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée, est richement décorée de tables, pilastres, mascarons sculptés. Le décor des tables figure des allégories des Arts (peinture, musique) et Métiers (architecture, menuiserie). Le premier étage comporte un balcon au niveau de la travée centrale. La porte d'origine, avec sa grille ajourée en fonte, est également conservée. L'immeuble se rattache à une séquence homogène édifiée à la même période et probablement dans le cadre du même lotissement significatif du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | développement très rapide du village périurbain des Batignolles sous le règne de Louis-Philippe. |
| BP | 7 à 9 rue de Saussure | Deux maisons jumelles d'aspect début XIXe aux modénatures néoclassiques très sobres, implantées en retrait d'alignement, et donnant sur un jardin privatif. Ensemble caractéristique de l'ancienne commune des Batignolles. |
| BP | 4 avenue Stéphane Mallarmé<br>2 rue Jean Moréas | Immeuble d'habitation<br>Construit entre 1928 et 1930 par l'architecte Georges Bourgoin (1874-1938), l'Immeuble d'habitation du 4 avenue Stéphane Mallarmé est un exemple des immeubles post-haussmanniens construits dans la première moitié du XXe siècle. Haut de huit étages, il occupe la parcelle formant l'angle de l'avenue Stéphane Mallarmé et de la rue Jean Moréas. Il adopte un plan en L qui permet de ménager une cour intérieure. Les façades sur la rue et l'avenue sont identiques. L'immeuble repose sur un soubassement à refends englobant le rez-de-chaussée et le premier étage. La porte principale, sur l'avenue Stéphane Mallarmé, est richement décorée dans son encadrement de motifs de rubans et de végétaux. Elle est accompagnée d'une porte cochère à l'extrémité de la façade. La travée surmontant cette dernière fait saillie en un mouvement courbe. Le deuxième étage de l'immeuble dispose d'un balcon filant. Au-dessus du quatrième étage prend place une frise sculptée de triglyphes et de motifs feuillagés. Les deux étages supérieurs disposent également de balcons filants. L'élévation se termine par deux niveaux de combles percés de lucarnes. L'angle de l'immeuble adopte une forme courbe et est surmonté d'un motif d'arcature en plein cintre englobant deux niveaux de baies bordés d'un tore feuillagé. Ces différents motifs décoratifs témoignent de la liberté de composition des façades des immeubles post-haussmanniens que permettent les nouveaux règlements de voirie et qui marquent le début du XXe siècle. Ils permettent davantage d'avancées et bow-windows ainsi que des formes plus libres. L'ornement sculpté occupe toujours une place importante sur ces façades. Sur la cour, l'immeuble présente la particularité de comporter une cage d'escalier ouverte à l'intersection des deux ailes du bâtiment. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 rue Tarbé | La parcelle se situe sur l'ancienne rue de la Gare dans le quartier des Batignolles, renommée rue Tarbé en 1864. Le cadastre indique qu'en 1879 la parcelle comportait une maison simple de quatre étages avec une aile à gauche, un hangar et un atelier.<br>Un premier projet d'immeuble de rapport est conçu en 1887 par les architectes Auguste Faullain de Banville et Ernest Petitjean. Une nouvelle demande de permis de construire est déposée en 1893, probablement pour le bâtiment actuel, dont l'architecte reste inconnu.<br>Réalisé en 1894, l'édifice se compose d'un corps principal sur rue et d'une petite aile à gauche, et se développe sur six étages, dont le dernier est sous combles. La façade sur rue Tarbé s'étend sur sept travées et l'une d'elle, située à l'extrémité du côté droit, est de dimensions réduites. Le rez-de-chaussée, destiné à des boutiques, présente un traitement architectural classique à refends. Il comprend une entrée carrossable en arc surbaissé donnant accès à la cour intérieure et une porte bâtarde, toutes deux encadrées de chambranles et surmontées de corniches denticulées.<br>Les étages supérieurs sont caractérisés par une division verticale accentuée par un encadrement continu englobant chaque travée du deuxième au cinquième étage. La division horizontale est également marquée par cinq corniches moulurées. Des clés ornées de pointes de diamant, des chambranles et des frontons triangulaires enrichissent les modénatures de certaines baies. Le parement est caractérisé par un appareil polychrome qui dessine un jeu de briques jaunes et rouges ininterrompu.<br>Dans la cour, couverte par une verrière, un bâtiment en aile droite subsiste. Plusieurs travaux sont effectués au début du XXe siècle, notamment la construction d'un bâtiment dans la cour en 1901 et la démolition d'un pavillon et de hangars en 1907. En 1989 la devanture de la boutique sur rue a été refaite. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | place des Ternes | Élément particulier - Marché aux fleurs – place des Ternes, 75017. Les quatre édicules installés sur la place sont protégés pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Le marché aux fleurs de l'Île de la Cité, établi en 1808, reste pendant longtemps l'unique marché dédié à ce commerce dans la capitale. Il faut attendre 1832 et la création de celui de la place de la Madeleine pour qu'un deuxième marché aux fleurs voit le jour. Il est complété en 1836 par celui de la place de la République et en 1845 par celui de la place Saint-Sulpice. La location des emplacements étant très lucrative, la ville décide en 1874 de créer deux nouveaux marchés, l'un place Voltaire et l'autre avenue des Ternes. Initialement établi dans la partie comprise entre la rue des Acacias et l'avenue de Wagram, le marché aux fleurs se tient les mercredi et samedi dans des abris mobiles montés et démontés pour l'occasion. En 1903, le marché est transféré sur la place des Ternes, réaménagée pour l'arrivée de la ligne 2 du métro. En 1957, il comporte dix-neuf places "couvertes au moyen de tentes-abri en toile reposant sur des armatures métalliques analogues à celles utilisées dans les marchés découverts alimentaires". La préfecture de la Seine les juge inesthétiques et envisage de les remplacer par des édicules en béton armé et en briques de verre, solution à laquelle le Conseil municipal s'oppose vivement, préférant qu'un projet alternatif soit trouvé. En 1987, le marché installé jusqu'ici « dans des baraquements de fortune quelque peu hétéroclites » bénéficie « de nouveaux kiosques réalisés spécialement à l'intention des fleuristes » (Site et Monuments, octobre 1987). C'est vraisemblablement à ce moment que le marché devient permanent et s'installe dans des édicules fixes. Les quatre édicules sont installés sur la place des Ternes, autour d'un kiosque à journaux qui en occupe la position centrale. Une bouche de métro d'Hector Guimard, inscrite au titre des monuments historiques, complète l'ensemble côté est. Les deux édicules situés de part et d'autre de la bouche de métro sont de taille identique et s'étendent sur quatre travées. Les deux autres, plus petits, s'étendent sur trois travées. De plan rectangulaire, ils sont constitués d'une structure métallique à remplissage de bardage de bois peint en vert et couverts d'une toiture à double pans en tôle ondulée couronnée d'une large faîtière vitrée. Chaque pignon est percé d'une ouverture en demi-lune. Les parois donnant sur l'intérieur de la place sont en bardage de bois fixe alors que celles donnant sur l'extérieur sont composées de volets roulants |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | permettant de sécuriser la marchandise lorsque la boutique est fermée ou bien de constituer un auvent destiné à abriter les marchandises et les clients lorsqu'elle est ouverte. Chaque édicule est équipé d'un store banne côté rue. Quatre édicules similaires abritent le marché aux fleurs de la place de la Madeleine. Ils témoignent de l'intense activité qu'a constitué le commerce des fleurs et des végétaux au sein de la capitale à partir du milieu du XIXe siècle, immortalisée par de nombreux peintres et photographes. |
| BP | 7 à 9 place des Ternes | Ensemble de logements en pierre de taille, édifié en 1881-1882 par l'architecte Jean-Marie Boussard. Le bâtiment, qui compte cinq étages, épouse le tracé d'une cour circulaire aménagée en jardin. Les deuxième et troisième étages sont mis en valeur par une colonnade dont la hauteur atteint deux niveaux. L'ensemble forme un exemple exceptionnel de mise en valeur d'un coeur d'îlot dans un contexte post-haussmannien et justifie le nom "la Cité Mondaine" donné à l'immeuble. |
| BP | 8 à 10 avenue des Ternes<br>2 rue Poncelet | Immeuble de rapport en pierre de taille, à l'angle de l'avenue des Ternes et de la rue Poncelet, construit par l'architecte Albert Walwein en 1903-1904. Cet immeuble est remarquable par sa rotonde d'angle, soulignée par un balcon filant au quatrième étage et couronnée par une coupole, ainsi que par le bossage fortement accentué du rez-de-chaussée et du premier étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 28 avenue des Ternes<br>2-10 avenue Niel | Anciens Grands Magasins "A l'Économie Ménagère" construits en 1912 par l'architecte Marcel Oudin. Il s'agit d'un édifice précurseur de l'architecture moderne, avec une structure et une fonction clairement affirmées par le béton laissé apparent en façade. L'immeuble a malheureusement été endommagé par des transformations ultérieures qui ont vu la perte des grès qui décoraient la façade, du grand fronton aveugle sur l'avenue Niel (remplacé par un toit d'ardoise percé de lucarnes) et du dôme d'angle en ciment en forme d'obus remplacé par un étage supplémentaire et un autre dôme couvert d'ardoise. |
| BP | 30 à 30b rue de Tilsitt | Hôtel particulier édifié par l'architecte C. Durand en 1894. La façade se compose de deux travées de style Beaux-Arts puisant son inspiration dans la Renaissance. L'une des baies est surmontée d'une grecque. |
| BP | 7 rue de Tilsit<br>2 avenue Mac-Mahon | Hôtel particulier<br>Les façades et la toiture de l'hôtel particulier bénéficient d'un classement au titre des monuments historiques depuis 1983. L'hôtel est circonscrit par la rue de Tilsitt, la place Charles-de-Gaulle et les avenues Wagram et Mac-Mahon, élevé sur un terrain de 1 700 m². Il appartient à l'opération d'urbanisme commandé en 1853 par Napoléon III à Jacques-Ignace Hittorff (1792-1867), qui avait conduit auparavant l'aménagement de la place de la Concorde et des jardins des Champs-Élysées. Conçu pour mettre en valeur l'Arc de Triomphe, le schéma permettait les constructions d'hôtels particuliers dits des Maréchaux dont l'ordonnance était identique. Le plan trapézoïdal, l'élévation des façades, le dessin des jardins, celui des grilles et le choix des matériaux de construction furent minutieusement réglementés par le décret impérial du 18 aout 1854 et les plans qui y furent annexés.<br>L'hôtel particulier est construit en 1868, à l'initiative du baron Joseph de Günzburg (1812-1878) par l'architecte Charles Rohault de Fleury (1801-1875), collaborateur d'Hittorff. Le plan adopte la forme d'un U évasé. Suivant les servitudes imposées, le bâtiment est édifié en pierre de taille et couvert d'une toiture en zinc à deux pentes. Les pilastres cannelés, en groupant les travées par deux ou trois, rythment la façade percée de baies rectangulaires. L'entablement décoré d'une frise est surmonté d'une corniche à denticules dont la cimaise est agrémentée de têtes de lion. L'acrotère couronne avantageusement l'édifice caractérisé par un heureux agencement de lignes et par une bonne distribution des ornements. La façade sur la rue de Tilsitt est plus riche comparée à toutes les façades des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | hôtels des Maréchaux. Son décor sculpté, dû au ciseau de Frédéric-Louis Bogino (1831-1899), échappe en effet à la réglementation. Le sculpteur reprend la forme des baies de la façade principale. Il affirme les divisions horizontales et verticales au moyen d'ornements employés à profusion et puisés dans le répertoire de la Renaissance. Au rez-de-chaussée, les portes latérales décorées de pilastres cannelés, de chapiteaux doriques et de guirlandes de fruits flanquent la porte principale dont la corniche supporte deux statues de femmes adossées. Deux trophées volumineux encadrent la porte : à droite sont réunis pêle-mêle, des outils et des moyens de transport évoquant l'essor de l'industrie. Au premier étage, deux fenêtres jumelées, garnies d'une balustrade sur laquelle prennent appui deux atlantes, sont couronnées d'un fronton cintré. Deux cages d'escaliers ont été rajoutées de part et d'autre de l'entrée, en saillie sur la cour. |
| BP | 9 rue de Tilsitt<br>2 avenue Carnot<br>1 avenue Mac-Mahon | Hôtel particulier construit à partir de 1867 pour le compte de la société immobilière Lescanne-Perdoux, associée à MM. Lebaudy et Petit. La société Lescanne-Perdoux s'était vue confiée en 1866 l'aménagement de l'ensemble de la place de l'Étoile. L'hôtel a été élevé selon la réglementation fixée pour tous les hôtels entourant l'Arc de Triomphe par le décret impérial du 13 août 1854. Les façades de l'immeuble ont été élevées suivant les dessins de l'architecte Jacques-Ignace Hittorff datant de 1853 exécutés par Charles Rohault de Fleury. On retrouve comme pour tous les autres hôtels, le plan en "U" avec entrée sur la rue de Tilsitt. |
| BP | 11 rue de Tilsitt<br>2 avenue de la Grande-Armée<br>1 avenue Carnot | Hôtel particulier construit à partir de 1866-1869 pour le compte de la société Lescanne-Perdoux, selon la réglementation fixée pour tous les hôtels entourant l'Arc de Triomphe par le décret impérial du 13 août 1854. Les façades de l'immeuble ont été élevées suivant les dessins de l'architecte Jacques-Ignace Hittorff datant de 1853 exécutés par Charles Rohault de Fleury. On retrouve comme pour tous les autres hôtels, le plan en "U" avec entrée sur la rue de Tilsitt. Il fut à l'origine l'hôtel du comte Louis de Susini qui le revendit à Nathan Oppenheimer en 1872. Au XXe siècle et jusqu'à aujourd'hui, il devint le siège de grandes entreprises. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 32 rue de Tocqueville | Hôtel particulier en pierre de taille édifié vers 1880. De style éclectique avec influence néo-Renaissance. Les baies du troisième et dernier étage sont en plein cintre et présentent de belles grilles en fonte. |
| BP | 36 rue de Tocqueville | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Plumet en 1897. L'élévation est caractérisée par trois travées identiques et une travée proéminente latérale composée de bow-windows. Ces oriels, embellis de vitraux de couleur, s'appuient sur deux consoles placées au premier étage. Ils sont couronnés, au niveau de la toiture de l'immeuble, par une loggia couverte d'un toit en pagode soutenu par des aisseliers en bois. Cette saillie verticale est compensée par le surplomb que forme la galerie du quatrième étage. Celle-ci est mise en évidence par l'utilisation de divers matériaux colorés. Il existe une union intime de la structure et du décor. Plumet trouve ici son inspiration dans le XVe siècle, en témoignent "les angles arrondis, les moulures douces qui s'y noient, les nus qui s'infléchissent sans arrêts, les corbeaux fendus dans les murs, les colonnes sans chapiteaux où pénètrent les arcs" (L.Ch. Boileau). Ces derniers sont en brique émaillée jaune de chez Muller (sur des dessins probablement de Plumet), et se détachent sur le mur de fond, également en brique, comme celui de l'étage au-dessus. |
| BP | 38 rue de Tocqueville | Immeuble de rapport de style Art Déco. La verticalité de l'immeuble est accentuée par le dessin des poteaux en béton apparents qui sous-tendent les bow-windows. Loggia du cinquième étage à frise de céramique. Garde-corps très stylisés et porte Art Déco remarquable. |
| BP | 45 rue de Tocqueville | Immeuble de quatre étages construit en 1921 par l'architecte Frédéric Bertrand pour abriter l'entreprise des "Procédés Dorel". La façade est décorée de mosaïques polychromes. Ce bâtiment conjugue de façon étonnante plusieurs styles : ses lignes géométriques et son dernier étage en saillie relèvent du style Art Déco, contemporain des années 20, tandis que les jeux colorés rouge, vert et or sont encore proches du style Art Nouveau. L'immeuble a fait l'objet d'une reconversion récente en immeuble de logements. |
| BP | 34 rue de Tocqueville<br>3 rue Léon Cosnard | Immeuble de rapport construit par l'architecte des Monuments Historiques Léon Bénouville en 1897. L'immeuble comprend quatre étages sous combles. L'élévation est calée par deux avant-corps en saillie qui embrassent trois étages. Couronnés d'un balcon en pierre, ils reposent sur des consoles de pierre placées au premier étage. Les meneaux de pierre qui |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | structurent chaque bow-window confèrent une certaine raideur au deux avant-corps. Afin de compenser ce quadrillage géométrique, l'architecte distribua, sur toute la façade, des cercles et des courbes. La porte d'entrée et deux fenêtres du premier étage comportent un cintre dont l'embrasure large est ornée de fleurs épanouies. A tous les étages, les garde-corps en ferronnerie des balcons et balconnets forment de gracieuses arabesques. |
| BP | 2 rue Troyon | Immeuble d'angle<br>Construit en 1846 par l'architecte L. Loiraud (/-/) dans le quartier des Ternes, cet immeuble situé à l'angle de la rue Troyon et de l'avenue Wagram occupe la totalité de la parcelle. Il se compose d'un rez-de-chaussée occupé par un commerce, de deux étages carrés, d'un étage attique et d'un dernier sous comble percé par une succession de petites lucarnes. La façade sur la rue Troyon est structurée en cinq travées, celle donnant sur l'avenue est large de quatre travées, alors que le pan coupé sur l'angle n'en compte qu'une. En dehors de l'étage attique et de son balcon filant, seules deux baies du pan coupé sont dotées de balcons à garde-corps ouvragés avec consoles. En pierre, les baies du premier niveau sont couronnées d'une corniche maintenue par de petites consoles à feuillages et volutes, et protégées par des garde-corps en fer forgé très ouvragées. Il est séparé des niveaux supérieurs par une corniche saillante. Les baies du deuxième étage sont seulement soulignées par une corniche avec une table et une fleur sculptée avec une frise à modillon. |
| BP | 20 à 22 rue Truffaut | Ensemble de bâtiments peu denses et aux modénatures sobres d'aspect Restauration implantés sur rue et sur cour typiques de la commune des Batignolles avant son urbanisation. Parcelles en lanière. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 25 rue Truffaut | La parcelle se compose de deux corps de bâtiments doubles en profondeur, l'un sur rue et l'autre en fond de parcelle, reliés par une aile simple renfermant une petite cour intérieure allongée. Cet ensemble d'immeubles de rapport est l'œuvre de l'architecte Auguste Bocquet qui signe les projets en 1892. L'immeuble sur rue se développe sur quatre travées et cinq étages carrés. La façade, en pierre de taille, présente de riches modénatures classiques combinées avec un goût éclectique. Des ornements entourent la plupart des baies. Au rez-de-chaussée, destiné à accueillir une boutique, s'ouvre une porte en arc surbaissé, encadrée de chambranles moulurés. Elle est surmontée d'un cartouche sculpté, agrémenté de guirlandes entrelacées sur un fond de feuillages. Avec le premier étage, traité à bossage en table, ils constituent le soubassement de la composition. Les baies du bel étage sont couronnées de frises et de frontons cintrés ou triangulaires, dont les tympans sont ornés de motifs de feuillages sculptés. Les deuxième et cinquième étages se distinguent par des balcons filants aux élégantes ferronneries, où se répètent les motifs floraux. Les balcons sont également dotés de consoles à volutes et de clefs de platebandes richement sculptées de motifs végétaux, qui descendent le long des trumeaux. Des allèges agrémentées de guirlandes et des corniches moulurées caractérisent les baies du troisième étage. Une corniche à modillons couronne la façade sur rue. À l'intérieur de la cour, les façades, développées sur cinq étages, sont plus modestes. Au-dessus d'un rez-de-chaussée traité à refends, se déploie la polychromie du revêtement en briques rouges et jaunes, appareillées en bandes et mettant en valeur les piédroits et archivoltes des baies. La travée correspondant à la cage d'escalier est bien reconnaissable par un traitement ornemental distinct : les baies, non alignées par rapport aux autres, sont encadrées de piédroits en briques rouges, de linteaux métalliques, de tables en allèges et couronnées par un unique oculus au sommet. |
| BP | 33 rue Truffaut | Immeuble de rapport construit par l'architecte Charles Plumet en 1893 antérieur à la période Art Nouveau (proche par la qualité de la composition et du travail décoratif sur la brique de l'immeuble construit par le même architecte 151 rue Legendre). |
| BP | 53 rue Truffaut | Immeuble de rapport en pierre de taille construit en 1903 par l'architecte L.P. Marquet. La façade présente une composition symétrique de trois travées organisée autour d'un bow-window dont les montants sont ornés de motifs floraux et qui s'élargit |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | au niveau du quatrième étage jusqu'à occuper la totalité de la façade. Il est percé à ce niveau d'une loggia en arc de cercle soutenu par deux colonnes. L'utilisation de la forme courbe manifeste une influence très nette de l'Art Nouveau sur la composition. |
| BP | 5 avenue de Verzy | Hôtel particulier de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, construit en 1906 par l'architecte Albert-Jean Polart pour le sculpteur orientaliste Henry-Louis Broise. Sa demeure s'inspire du palais de la Ziza, construit au XIIe siècle à Palerme. L'architecture mélange avec bonheur ornements français, italiens et arabes sous des formes Art Nouveau. S'élevant sur quatre niveaux, cette villa de forme cubique, accueillait sur l'arrière un espace particulier : un grand salon pouvant servir d'atelier au maître des lieux. Les façades en brique ocre-rose s'élèvent sur un soubassement de pierres rustiquées. L'élévation est couronnée par un large entablement décoré d'une frise à motifs d'oranges et de branches d'orangers de Flandrin. Les grès sont de Gentil et Bourdet, les vitraux de Félix Gaudin et Lucien Miette. |
| BP | 10 avenue de Verzy | Hôtel particulier construit en 1914 pour l'architecte Maurice Coulomb qui souhaitait y installer son agence. Il s'agit d'une forme de réinterprétation historique, puisque l'architecte s'inspire du palais du souverain Perse Darius Ier à Suze. Entre les deux niveaux prenait place une frise représentant les archers du Grand roi, copiée sur une décoration en brique émaillée conservée au musée du Louvre. Malheureusement ce décor n'a pas été préservé, puisque le bâtiment a été modifié en 1937. La frise d'archers a été remplacée par un bas-relief de style gréco-romain. Seule la structure de la construction demeure fidèle aux dessins originels de l'architecte. |
| BP | 14 avenue de Verzy | Hôtel particulier<br>Construit au cours du XIXe siècle, cet hôtel particulier se situe dans le quartier privé de la villa des Ternes. Large de deux hectares, cette villa a été créée en 1822 par le conseiller municipal de Neuilly, M. de Verzy à l'emplacement du parc du château des Ternes.<br>De plan carré et non aligné sur la rue, cet hôtel particulier bénéficie d'un petit jardin à l'avant. Sa façade est élevée sur deux étages et compte trois travées sur rue, dont une en saillie jusqu'au premier étage, qui semble avoir été ajoutée plus tard.<br>L'ensemble est couronné d'une toiture débordante maintenue par plusieurs consoles en bois peints. Une imposante verrière en saillie orne le rez-de-chaussée. Elle est surplombée d'un balcon à garde-corps en fer forgé. D'autres ferronneries ouvragées à volutes |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | forment consoles au niveau de la verrière. La travée en saillie est également couronnée d'un balcon avec garde-corps à barreaudage. Une extension semble avoir été réalisée sur la façade latérale afin de relier cet hôtel à celui du n°12 bis voisin et plusieurs travaux, non documentés, semblent avoir modifié les façades. |
| BP | 6 rue Villaret de Joyeuse | Immeuble de rapport placé à un angle de rue édifié vers 1910. Les façades, évasées à leur base, sont en pierre de taille blanche à remplissage de briques rouges. Chaque étage à partir du second est doté de galeries et loggias contribuant à donner un caractère très théâtralisé au bâtiment. Ces dispositifs sont reproduits symétriquement sur chacune des rues. Dépassant la ligne de toiture, la souche de cheminée marque l'angle avec une vigueur insolite. |
| BP | 2 rue Villaret de Joyeuse<br>1 rue des Acacias | Immeuble de rapport situé à l'angle de deux rues édifié par l'architecte Gustave Rives en 1902. Immeuble d'angle monumental qui accumule les éléments de décor néo-Louis XVI. La rotonde d'angle est particulièrement ouvragée : elle est annoncée par une série de deux colonnes colossales sur les rues Brunel et Villaret-de-Joyeuse, deux autres colonnes encadrent la travée d'angle. Façade richement ornée : médaillons, consoles sculptées, course, bossage et balcons à balustres au premier étage. Couronnement en forme de cloche. Par sa position et la composition qu'il forme avec son symétrique au 1 rue Villaret de Joyeuse, il exerce le rôle d'un important repère urbain poursuivant la tradition de l'architecture ordonnancée du XIXe siècle. |
| BP | 1 rue Villaret de Joyeuse<br>2 rue Brunel | Immeuble de rapport édifié par l'architecte Gustave Rives en 1901. Immeuble d'angle monumental qui accumule les éléments de décor néo-Louis XVI. La rotonde d'angle est particulièrement ouvragée : elle est annoncée par une série de deux colonnes colossales sur les rues Brunel et Villaret-de-Joyeuse, deux autres colonnes encadrent la travée d'angle. Façade richement ornée : médaillons, consoles sculptées, course, bossage et balcons à balustres au premier étage. Couronnement en forme de cloche à revêtement d'ardoise. Par sa position et la composition qu'il forme avec son symétrique, il exerce le rôle d'un important repère urbain poursuivant la tradition de l'architecture ordonnancée du XIXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 29 avenue de Villiers | Hôtel particulier construit en 1880 par l'architecte Jules Février, élève de Constant-Dufeux et architecte de l'hôtel Gaillard, place du Général Catroux. Actuel conservatoire Claude Debussy. Sa façade présente un très beau travail d'assemblage de briques rouges et noires dessinant un motif de losanges entre des harpes de pierres blanches. Le goût du pittoresque qui préside à la conception de cet hôtel en forme de castel emprunte ses références à la Renaissance française et au style gothique. |
| BP | 42 avenue de Villiers | Hôtel particulier construit par l'architecte Lucien Magne en 1889 pour M. Mirabaud. Cet hôtel possède sur cour un bâtiment d'un niveau sous combles à usage d'écurie et de remise. L'encorbellement de pans de bois et l'alternance des briques et des corbeaux de pierre montre le soin apporté à la réalisation de cette dépendance visible depuis l'hôtel. |
| BP | 44 avenue de Villiers | Hôtel particulier construit par l'architecte Lucien Magne en 1889 pour M. Mirabaud. Cet hôtel possède, sur cour, un bâtiment d'un niveau sous combles à usage d'écurie et de remise. L'encorbellement de pans de bois et l'alternance des briques et des corbeaux de pierre montre le soin apporté à la réalisation de cette dépendance visible depuis l'hôtel. |
| BP | 121 avenue de Villiers | Hôtel particulier en pierre et brique, édifié en 1882 par l'architecte Julien Morize, élève de Laisné aux Beaux-Arts. La disposition en damier de briques polychromes constitue l'essentiel de l'ornementation de la façade, par ailleurs relativement sobre. Belle grille à rez-de-chaussée. Au dernier étage, une grande baie vitrée cintrée annonce la présence d'un atelier. |
| BP | 123 à 125 avenue de Villiers | Au n°123, immeuble de rapport présentant une façade composée de cinq travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Le rez-de-chaussée est orné de refends. Chaînage d'angle. Au dessus de la porte piétonne, fresque représentant un personnage féminin dans le goût antique. Au n°125, immeuble de rapport néo-Louis XIII édifié vers 1880 en pierre et brique. Disposition de l'immeuble très particulière sur une cour ouverte, qui ne semblait pas justifiée par la parcelle, et qui peut laisser penser que l'architecte a souhaité exposer la plus grande surface possible de façade sur rue. Une marquise sur cour protége la porte d'entrée. A l'extrémité de la parcelle, on note la présence d'une terrasse. (surélévation de deux étages, annexe et écuries attestées dès 1891 par l'architecte Julien Morize). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 128 avenue de Villiers | Ensemble cohérent d'hôtels particuliers construit vers 1880-1890 utilisant la brique et la pierre dans le goût éclectique inspiré des Beaux-Arts de la Belle-Epoque. Au n°128, hôtel particulier néo-Louis XIII présentant une façade élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Comme les autres hôtels de la séquence, le n° 128 présente deux travées. L'ornementation permet d'identifier la travée principale. Intervention attestée de l'architecte Julien Morize en 1891. |
| BP | 130 avenue de Villiers | Ensemble cohérent d'hôtels particuliers construit vers 1880-1890 utilisant la brique et la pierre dans le goût éclectique de la Belle-Epoque. Le n°130, caractérisé par une façade néo-Louis XIII, est l'œuvre de l'architecte Julien Morize en 1890. |
| BP | 132 avenue de Villiers | Ensemble cohérent d'hôtels particuliers construit vers 1880-1890 utilisant la brique et la pierre dans le goût éclectique de la Belle-Epoque. Le n°132 est le seul hôtel de la séquence dont la façade soit entièrement en pierre. |
| BP | 134 avenue de Villiers | Hôtel Particulier Régnard de Chérif construit par l'architecte Stephen Sauvestre en 1882-1883. D'inspiration néo-flamande par son utilisation de la brique rouge et la forme de son pignon à redans, il est finement décoré de carreaux de céramique. Il appartient à une série cohérente d'hôtels particuliers de même époque. |
| BP | 82 à 84 avenue de Villiers<br>place du Brésil | Architecture ordonnancée de la place du Brésil établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 85 à 87 avenue de Villiers<br>place du Brésil | Architecture ordonnancée de la place du Brésil établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 120 à 122 avenue de Wagram | Architecture ordonnancée de la place du Brésil établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 119 avenue de Wagram | Immeuble de rapport construit par Auguste Perret en 1902. Si la façade sur rue reste classique avec ses deux bow-windows symétriques et son décor Art Nouveau épuré, la façade sur cour est exceptionnelle avec sa transparence de verre et ses céramiques blanches réfléchissantes. Ces deux façades sont le signe d'une une véritable réflexion menée sur l'air du temps : l'une correspond à la demande de la clientèle bourgeoise de cette partie de Paris, l'autre est une adresse de Perret à ses pairs. Son parti distributif obéit aux conventions, auxquelles sont mêlées des propositions innovantes comme la salle à manger orientée sur cour |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | mais splendidement éclairée par un bow-window courbe à la fine structure de fer. Perret atteint pourtant là une certaine perfection en proposant des dispositifs très savants et modernisés, mais sans forcer les habitants à changer leurs habitudes. |
| BP | 151 à 153 avenue de Wagram | Logement - Immeuble d'habitation – 151 à 153 avenue de Wagram, 75017. Adresse associée : 3 rue Charles Gerhardt. La parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Cet immeuble de rapport de style Art déco est construit en 1925 par l'architecte Jean Pelée de Saint-Maurice (1879-1948) pour son propre compte. La parcelle étant traversante, il dispose de deux façades, la principale avenue de Wagram et la secondaire rue Charles Gerhardt. Elles sont reliées entre elles par une aile transversale, donnant au plan masse une forme de H dévié. Avenue de Wagram, ses sept travées s'élevant sur sept étages carrés et un étage sous comble lui confèrent un caractère monumental, renforcé par son parement en grand appareil. Le balcon filant du cinquième étage, auquel succèdent les trois derniers niveaux en gradins séparés par des corniches, crée un rétrécissement du bâtiment dans sa partie sommitale. Un retrait supplémentaire s'opère sur deux fenêtres centrales du dernier étage carré. La scansion verticale est assurée par la première et la dernière travée aux extrémités formant des bow-windows à partir du deuxième étage. À pan coupé, ces saillies reposent sur d'imposants encorbellements en escalier, dont les hauteurs des degrés sont irrégulières. Les bandeaux de fleurs stylisées, motif caractéristique du style Art déco, agrémentent certaines de ces marches. Cet ornement se répète en encadrement des fenêtres centrales du quatrième étage, entre les consoles du balcon supérieur. Les garde-corps en ferronnerie complètent ces sobres décorations. L'aile de la rue Charles Gerhardt, accueillant des garages au rez-de-chaussée, s'élève sur quatre étages carrés et trois étages sous comble et se déploie en cinq travées. Elle présente un enduit beige à faux appareil blanc soigneusement assisé et deux bow-windows à pans coupés à partir du deuxième étage. Ainsi, cette façade unie et lisse tout comme son décor en aplat sobre s'inscrivent dans le courant puriste des années 1920, que l'architecte met également en œuvre à Arras, dont il contribue à la reconstruction après la Première Guerre mondiale. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 place de Wagram | Architecture ordonnancée de la place de Wagram établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 2 place de Wagram | Architecture ordonnancée de la place de Wagram établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 3 place de Wagram | Architecture ordonnancée de la place de Wagram établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 4 place de Wagram | Architecture ordonnancée de la place de Wagram établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 5 place de Wagram | Architecture ordonnancée de la place de Wagram établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |
| BP | 92 avenue de Wagram<br>71 rue de Prony | Immeuble d'activité tertiaire<br>Cet immeuble de bureaux est réalisé en 1955 pour la STEM par Denis Honegger (1909-1981), considéré comme l'un des plus grands architectes suisses du XXe siècle. Prolixe, il réalise de nombreux logements dans les années 1950 ainsi que la rénovation du quartier de l'église de Pantin, son opération la plus importante, qui a reçu le label « Architecture contemporaine remarquable ». Cet immeuble de bureaux prend place au sein d'une parcelle d'angle, dont il occupe les contours sur rue, ménageant une cour fermée à l'arrière. Il est composé d'un niveau de rez-de-chaussée et de six étages, surmontés d'une corniche débordante. Disciple d'Auguste Perret, Honegger réalise ici une ossature de béton coulé en place et bouchardé qui marque la trame de l'élévation. Les six étages sont traités uniformément, avec des séries de baies aux menuiseries dorées, dont les allèges sont décorées de motifs géométriques rectangulaires. Des pilastres cannelés filants sur toute la hauteur des étages font office de trumeaux. Le pan coupé à l'angle, qui accueille l'entrée en rez-de-chaussée, dispose de balcons aux étages qui reprennent les mêmes motifs décoratifs que les façades latérales. Cette intervention est caractéristique du « classicisme structurel » initié par Auguste Perret et que Honneger développe tout au long de sa carrière. L'état de conservation et les détails témoignent d'une qualité de mise en œuvre et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'exécution dans laquelle Honegger brille particulièrement. |
| BP | 128 avenue de Wagram<br>19 rue Brémontier | Hôtel Mercedes construit en 1928 par l'architecte Pierre Patout. Immeuble de huit étages conçu à l'usage de pension de famille construit à l'angle de la rue Brémontier et de l'avenue de Wagram. Ses deux façades sont terminées par deux étages en retrait. La courbure de la façade est soulignée par de larges bandes horizontales et par la forme des fenêtres. A l'extrémité de chaque façade, un avant-corps englobant, de six étages, s'avance en légère saillie, rompant toute monotonie. L'entrée est monumentalisée par deux colonnes flanquant la porte. Les façades sont en pierre reconstituées peintes en rose. Les services communs, salle à manger et cuisine, sont installés au rez-de-chaussée et au sous-sol. L'organisation des appartements a été conçue pour être modulable en fonction des désirs des clients. Ils peuvent ainsi être ainsi divisés en chambres ou appartements plus vastes. Les deux derniers étages sont organisés en studios. Sur la façade, rue Brémontier, est encastré un relief d'un peintre tchèque. A travers l'utilisation habile du terrain Patout réalise une oeuvre remarquable inspirée de son travail sur les paquebots. |
| BP | 137 à 139 avenue de Wagram<br>place du Brésil | Architecture ordonnancée de la place du Brésil établie sous le Second Empire lors du lotissement de la plaine Monceau par les frères Pereire et par leurs architectes Alfred Armand et Alphonse Crépinet. |

**Liste des protections patrimoniales du 18ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 3 rue Affre | Immeuble d'habitation<br>Anciennement nommée rue d'Alger, la rue Affre, située dans le quartier de la Goutte d'or était constituée dans la première partie du XIXe siècle d'un hameau de la commune de la Chapelle au sein duquel s'est formé un véritable quartier urbain. Entre 1858 et 1861, à l'occasion de la construction d'une deuxième église, par l'architecte Auguste-Joseph Magne (1816-1885), en complément de l'église Saint-Denys de la Chapelle, la physionomie du quartier est bouleversée : l'aménagement de la place qui accueille l'église, le percement de nombreuses rues pour y accéder, notamment les rues saint-Bruni et Jean-François Lépine, qui font la jonction avec la grande rue de la chapelle Saint-Denis, devenue rue Marx-Dormoy, en enjambant la ligne de chemin de fer voisine. La rue d'Alger n'est pas directement touchée par ces transformations. Profitant du développement du quartier, des projets de construction d'immeubles de rapport sont engagés. Occupée à partir de 1862 par un établissement de bains d'un niveau, disposé autour d'un jardin en hémicycle et dissimulé derrière la façade sur rue d'un étage, la parcelle du n°3 rue Affre est remodelée en 1913 avec la construction d'un Immeuble d'habitation, s'élevant de six étages, édifié par les architectes G. Lenoir (/-/) et Pernot (/-/), en lieu et place des habitations sur rue. À l'arrière de la parcelle, l'établissement de bains est surélevé d'un niveau et les cabines sont repensées. En 1922, l'immeuble est vendu à la Société civile immobilière de la rue Affre ce qui marque également la reprise des travaux, menés conjointement avec l'architecte Alfred Landes (/-/), devenu propriétaire de la parcelle, connu pour avoir construit avec son associé Maurice Boutterin (1882-1970) de nombreux immeubles Art déco à Paris, en particulier au 56 rue Beaubourg ou au 31 rue Dareau. À cette occasion, les bains sont supprimés et l'ensemble du terrain est désormais réservé à un usage d'habitation. Un niveau de logements sous comble est créé au niveau de l'immeuble sur rue. Sa façade, composée de cinq travées, relève d'un style de transition entre l'Art nouveau finissant et l'Art déco. Disposés symétriquement autour de la travée centrale singularisée par la présence d'un œil-de-bœuf au-dessus de la porte d'entrée, les deux oriels aux lignes courbes, percées de trois baies, alternent avec des rangées de fenêtres, légèrement cintrées au quatrième étage. La façade présente des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | modénatures discrètes qui ponctuent, par des consoles, la zone de transition entre premier et deuxième étage ainsi que sur les trois travées centrales du rez-de-chaussée. Enfin, un soin particulier a été apporté aux ferronneries de la porte d'entrée et des garde-corps. |
| BP | 2 rue Affre | Immeuble d'angle héritage des tracés Anciennement nommée rue d'Alger, la rue Affre, située dans le quartier de la Goutte d'or était constituée dans la première partie du XIXe siècle d'un hameau de la commune de la Chapelle au sein duquel s'est formé un véritable quartier urbain. Entre 1858 et 1861, à l'occasion de la construction d'une deuxième église, par l'architecte Auguste-Joseph Magne (1816-1885), en complément de l'église Saint-Denys de la Chapelle, la physionomie du quartier est bouleversée : l'aménagement de la place qui accueille l'église, le percement de nombreuses rues pour y accéder, notamment les rues saint-Bruni et Jean-François Lépine, qui font la jonction avec la grande rue de la chapelle Saint-Denis, devenue rue Marx-Dormoy, en enjambant la ligne de chemin de fer voisine. La rue d'Alger n'est pas directement touchée par ces transformations. Profitant du développement du quartier, des projets de construction d'immeubles de rapport sont engagés.Dès 1863, est construit au n°2 un Immeuble d'habitation de six étages, dont un sous comble, adoptant la forme trapézoïdale de la parcelle. Édifié à l'angle de la rue Affre et de la rue de Jessaint, il se développe sur six travées sur la première et de trois sur la seconde. Jusqu'au quatrième étage, chaque niveau est différencié par un bandeau mouluré alors |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | que le cinquième accueille un balcon filant. De légères modénatures couvrent les façades. Trumeaux, des tables creusées alternent avec des pilastres, placés aux angles ou à la jonction avec les autres immeubles, tandis qu'un filet mouluré relie entre elles les parties hautes de l'encadrement des baies. Les immeubles construits jusqu'au n°10 reprennent la même élévation et la même modénature, laissant penser qu'ils ont été construits par le même architecte à la même époque. |
| BP | 1 rue Affre | Immeuble d'angle<br>Anciennement nommée rue d'Alger, la rue Affre, située dans le quartier de la Goutte d'or était constituée dans la première partie du XIXe siècle d'un hameau de la commune de la Chapelle au sein duquel s'est formé un véritable quartier urbain. Entre 1858 et 1861, à l'occasion de la construction d'une deuxième église, par l'architecte Auguste-Joseph Magne (1816-1885), en complément de l'église Saint-Denys de la Chapelle, la physionomie du quartier est bouleversée : l'aménagement de la place qui accueille l'église, le percement de nombreuses rues pour y accéder, notamment les rues saint-Bruni et Jean-François Lépine, qui font la jonction avec la grande rue de la chapelle Saint-Denis, devenue rue Marx-Dormoy, en enjambant la ligne de chemin de fer voisine. La rue d'Alger n'est pas directement touchée par ces transformations. Profitant du développement du quartier, des projets de construction d'immeubles de rapport sont engagés. Parmi les constructions anciennes subsistantes, la maison du n°1, a conservé sa volumétrie et son élévation d'origine. Datant du XVIIIe siècle, elle s'élève sur deux étages et forme, avec le bâtiment de six étages de la rue de Jessaint, construit en 1886, un ensemble qui occupe toute la parcelle trapézoïdale et ménage une cour intérieure. Le corps de bâtiment de la maison, se développe sur huit travées du côté de l'actuelle rue Affre et de trois travées sur la rue Jessaint. Les éléments de modénatures sont très modestes. Des bandeaux moulurés saillants marquent la séparation entre chaque étage et soulignent la corniche, tandis que l'encadrement des baies est également accentué. Cet immeuble est caractéristique des maisons |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | faubouriennes de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle. |
| BP | 11 rue Affre<br>3X rue Saint-Mathieu | Eglise Saint Bernard, remarquable édifice néo-gothique en pierre de taille. Sa flèche de 60 m est couverte de plomb. Edifiée de 1858 à 1861 par Auguste-Joseph Magne, elle servit d'abord comme église annexe de Saint-Pierre de Montmartre. Le principal mérite de l'édifice est la variété et l'animation de son volume extérieur. Le porche, les chapelles des fonts baptismaux et des âmes du purgatoire, celle de la Vierge et les deux sacristies forment des saillies inégalement fortes, les unes à pans coupés, les autres en diagonale, qui produisent un effet pittoresque accru par le couronnement pyramidal de la chapelle de la Vierge; la toiture en ardoise est ornée de motifs dans le goût bourguignon. La sculpture d'ornement, oeuvre d'Henri Parfait, est abondante et finement exécutée, mais elle a souffert d'être taillée dans une pierre trop tendre. |
| BP | 19 à 23 rue Angélique Compoint | Immeuble d'activité commerciale -<br>Située à proximité de l'ancienne enceinte de Thiers de Paris, la rue Angélique Compoint est ouverte durant la seconde moitié du XIXe siècle, l'îlot le long de la rue constitue un vestige des tissus agricoles de la commune de Montmartre. Construit vers 1925, cet immeuble à usage mixte s'étend sur une parcelle peu profonde. Il se compose d'une cave, d'un rez-de-chaussée, de trois étages carrés et de deux étages sous comble. Côté rue, le socle, constitué d'un rez-de-chaussée à usage commercial et d'un premier étage traité en entresol, possède neuf travées en arcade revêtues de refends en pierre. Le soubassement s'habille de bossages en pierre alors que les allèges du premier étage sont appareillées de brique claire. Les étages supérieurs en pierre de taille, contrastant avec le style classique du socle, présentent la modernité |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | des bureaux au début du XXe siècle. Percés de baies rectangulaires, ils disposent de deux travées formant deux légers avant-corps symétriques. Le dernier niveau, couronné de corniches, est composé de baies à arc surbaissé. Les percements des quatre travées centrales diffèrent de ceux des côtés, mais ils sont harmonisés par des garde-corps à motif géométrique. Les deux étages sous comble sont percés de grandes lucarnes, et le recul du dernier étage permet de ménager des terrasses. Côté cour, les façades enduites sont plus sobres que celles sur rue. La cour est couverte et un bâtiment de trois étages s'insère dans la courette. La façade du rez-de-chaussée sur rue a subi plusieurs modifications : en 1939, la porte charretière est agrandie causant la modification d'une baie ; le soubassement d'origine a été percé à certains endroits pour accueillir des commerces. |
| BP | 90 boulevard Barbès | Eglise réformée Saint-Paul, avec son annexe (salle paroissiale), de style néo-roman, version simplifiée du temple du 20 rue Titon du même architecte, mais démontrant à l'image de son modèle un haut degré de qualité, notamment dans le dessin et l'exécution d'une modénature particulièrement soignée. Construit en 1897 par l'architecte Augustin Rey. |
| EPP | 34 boulevard Barbès<br>9 rue des Poissonniers | Marquise extérieure de l'ancien cinéma Barbès-Palace, construit entre 1910 et 1915 et aujourd'hui occupé par un magasin de chaussures. Signée par l'architecte P. Dubreuil, la marquise a été réalisée en 1936 à l'occasion d'une transformation de la devanture du cinéma. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 à 17 boulevard de Barbès<br>2 à 16 rue de Sofia<br>1 à 7 ter rue Christiani<br>22 à 32 rue de Clignancourt | Siège de compagnie<br>Entre 1869 et 1872, Jacques Crespin (1824-1888), créateur de la vente à crédit par abonnements, achète deux terrains sur la voie dénommée boulevard Ornano - aujourd'hui boulevard Barbès - et fait ériger les constructions qui portent les n° 11, 13 et 15 pour accueillir les magasins de la maison Crespin Aîné, fondée aux Batignolles en 1856, et baptisés pour l'occasion Palais de la Nouveauté. Les constructions érigées à cette époque comprennent une première nef et des bâtiments adjacents représentant 5000 m2. M. Crespin occupait pour son commerce et son habitation personnelle le sous-sol, le rez-de-chaussée et l'entresol ; le surplus est divisé en logements occupés par des locataires. Par suite d'acquisitions successives, en 1879, 1887 et 1888, M. Crespin devient propriétaire de la plus grande partie de l'îlot qui est délimité par le boulevard Barbès, les rues de la Nation - devenue rue de Sofia - de Clignancourt et Christiani. Les agrandissements et constructions les plus spectaculaires ont lieu entre 1892 et 1896 et sont orchestrés par le successeur de Crespin, Georges Dufayel (1855-1916). Sous l'impulsion de l'architecte Gustave Rives (1858-1926), les espaces qui constituent ce que l'on appelle désormais les Grands Magasins Dufayel représentent près de 14000 m2, presque entièrement éclairés à l'électricité, ce qui constitue une prouesse à l'époque. Par ailleurs, Rives, déjà connu pour avoir construit un certain nombre d'immeubles de rapport, est sollicité en 1891 par Dufayel pour réaliser l'immeuble du 36-38 rue de la Goutte d'Or, adresse personnelle du directeur des grands magasins et située seulement à quelques centaines de mètres de ces derniers. Les deux rotondes du boulevard Barbès sont construites par Rives en 1907 au n°17, à l'angle de la rue Christiani et en 1914 au n°11. Il adopte un style néobaroque en vogue à la fin du XIXe siècle, visible sur la façade de la rue Clignancourt exécutée en 1892. Cette façade, située en retrait par rapport à l'alignement de la rue, marque l'entrée de l'édifice. Au cours des années 50, plusieurs éléments ont été démontés avec l'installation de la BNP Paribas et la transformation de certains espaces en résidence de grand standing. Malgré cela, cet ensemble constitue une des dernières traces des grands magasins Dufayel qui cessent leur activité en 1930 et qui furent considérés au tournant du siècle comme les plus grands magasins du monde. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Becquerel<br>2 rue Saint-Vincent<br>12 à 16 rue de la Bonne | Immeuble d'habitation - Secteur de Montmartre<br>Situé sur le flanc nord de la Butte de Montmartre, à l'angle de la rue Becquerel et la Bonne dans le quartier de Clignancourt, cet immeuble d'habitation a été construit sur un îlot quasiment inoccupé entre août 1926 et juin 1928 à la demande de la Société immobilière de la rue Becquerel. D'influence art nouveau, il se caractérise par trois façades composées d'un soubassement et d'un rez-de-chaussée en béton, de six étages carrés et localement de deux étages sous comble. À l'angle, la façade arrondie à trois travées, est couronnée par un campanile à cinq pans soutenu par des piliers. Chaque étage est souligné par des garde-corps en ferronnerie. Les autres façades reprennent l'esthétique de l'habitation bon marché (HBM) avec des bow-windows, des loggias, un mouvement des toitures ou encore une tonalité entre la brique polychrome et le béton. La porte d'entrée en verre et ferronnerie ouvragée rue Becquerel encadrée d'une guirlande végétale, ainsi que la baie de l'angle du cinquième étage, également surmontée de frises végétales constituent l'ornementation. Toute la parcelle n'est pas occupée par l'immeuble, la partie arrière est un jardin. |
| BP | 185 rue Belliard | "Hôtel Deneux" élevé en 1913 par Henri Deneux, architecte des Monuments Historiques, pour son propre usage. Cette maison de trois étages, divisée en appartements, est couverte d'un toit-terrasse étanche pouvant accueillir des plantations. Deneux utilisa le ciment armé et les briques enfilées, système que son maître Anatole de Baudot avait expérimenté dans la construction de Saint-Jean-de-Montmartre. Il prit le parti de laisser visible sur la façade la structure et la mise en oeuvre du revêtement coloré. Il choisit des carreaux de grès flammés produit par les céramistes Gentil et Bourdet, qu'il assembla en motifs originaux. Le tympan de la porte d'entrée est décoré d'un panneau de céramique représentant un architecte à sa table de travail, sujet traité dans un style se référant à la fois aux traditions artisanales et aux effigies du Moyen Age. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 85 rue Belliard | Immeuble d'habitation représentatif du développement urbain le long de la petite ceinture au début du XXe siècle.<br>Faisant face à la petite ceinture, ce modeste immeuble en alignement sur rue de cinq étages et quatre travées résulte de deux campagnes de construction principales. En 1906, dans la rue Belliard prolongée, l'architecte P. Volclair (avant 1876 - après 1906) construit pour M. Jazadé un immeuble d'un étage, surélevé en 1908 pour le même propriétaire par l'architecte diplômé des Beaux-Arts Henri Michel (1873-1915). Le bâtiment, couronné par une toiture à deux pans en tuiles rouges, se démarque par son rez-de-chaussée à bossage, ses élévations en brique rouge et jaune formant des motifs géométriques et par ses balcons filants en ferronnerie aux deuxième et cinquième étages, supportés par des consoles à motif végétal et à volute. Sa façade sur rue ornementée comporte également des pilastres et des chaînages aux encadrements de fenêtre du premier étage, une alternance de frontons triangulaires et en anse de panier, eux-mêmes surmontés d'un bandeau à larmier au deuxième étage. Des linteaux ornés d'une guirlande forment également liaison avec les appuis de fenêtre entre le troisième et le quatrième étage. En 1929, des ateliers sont rajoutés en arrière-cour par le nouveau propriétaire René Piat. |
| BP | 119 rue Belliard<br>26 passage du Champ Marie | Immeuble d'habitation représentatif des immeubles de rapport du début du XXe siècle.<br>Cet immeuble a été construit entre 1909 et 1910 par l'architecte Clément Delœil (actif entre 1893 et 1910) pour M. Ollagnier. Cet architecte réalise à la même période un certain nombre d'immeubles d'habitation dans le 18e arrondissement et dans les arrondissements alentour. Ses bâtiments se caractérisent par un foisonnement décoratif et un jeu sur la volumétrie, dans la lignée des constructions postérieures au règlement de voirie de 1902 de la Ville de Paris. En pierre de taille sur rue et briques très simples sur le passage, l'édifice se démarque du reste de la rue Belliard par son premier étage à bossage, ses deux travées en saillie richement décorées supportées par des appuis ornés de glyphes feuillagés et par ses balcons, aux appuis dotés de feuilles d'acanthe. L'ensemble de la façade possède un décor végétal très développé comportant notamment des bandeaux, des festons fleuris ou encore des frontons végétalisés. En 1913, le propriétaire propose d'accueillir un poste de police, alors sis 46 rue Leibniz, en réponse à la fin du bail à cette adresse. Le transfert a lieu en 1914 et le bandeau du rez-de-chaussée sur rue reçoit |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'inscription suivante : « Poste de police du quartier des Grandes Carrières – XVIII arrt. ». Une table entre deux fenêtres du rez-de-chaussée stipule également « secours aux blessés / secours médicaux de nuit ». |
| BP | 181 à 183 rue Belliard<br>26 rue des Tennis | Ensemble immobilier HBM – Protection pour motifs culturel, historique et architectural, représentatifs des habitations à bon marché (HBM) du début du XXe siècle.<br>Construit à l'initiative de l'Assistance publique en 1914 par l'architecte Henry (/-/), cette HBM de sept étages se situe à l'angle de la rue Belliard et de la rue des Tennis. Entre 1906, date de la construction de son premier groupe HBM au square Delambre et 1924, l'Assistance publique procède à la construction de plusieurs logements à vocation sociale, particulièrement soignés en façade. Leurs architectes appliquent les typologies de forme en vogue à l'époque : cour ouverte, à redans ou encore en peigne. Pour cette opération en alignement sur rue, qui abrite à l'origine soixante-quatre logements, l'architecte Henry adopte une forme en U à cour semi-ouverte typique des HBM de cette période. Situées à proximité de la porte de Saint-Ouen, ses façades sobres en brique et pierre sont rythmées par des travées traitées en bow-windows arrondis et surmontées de lucarnes de pierre. Les éléments en pierre tels que les linteaux, clés de voûtes ou corniches, habillent élégamment l'élévation. |
| BP | 121 à 123 rue Belliard<br>28 à 28 bis passage du Champ Marie | Immeuble d'habitation représentatif de l'architecture rationaliste de l'entre-deux-guerres.<br>Ce bâtiment de sept étages, dont un sous comble et en retrait, a été édifié par les architectes Mignot (/-/) & Dudeffant (/-/) entre 1930 et 1933 pour M. Moloff. Ces deux architectes ont réalisé ensemble au cours des années Trente plusieurs immeubles d'habitations de même type, à l'instar du n°2 rue Jourdain dans le 20e arrondissement. Le 121-123 rue Belliard se démarque par sa forme en pointe à l'intersection de la rue et du passage et par la sobriété de sa façade sur rue, qui rappelle le vocabulaire en vogue pour les HBM ordinaires de la même période. L'élévation sur rue est rythmée par deux travées en avancée allant du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | premier au cinquième étages, mises en valeur par des jeux de calepinage de brique, mais aussi par des bandeaux situés entre le rez-de-chaussée et le premier étage, entre le quatrième et le cinquième étage et entre le cinquième et le sixième étage. Des linteaux et appuis de fenêtres en béton, ainsi que des garde-corps en ferronnerie à discrets motifs Art déco complètent le décor. |
| BP | 4 rue Boucry | Ville productive - Immeuble d'activité tertiaire - 4 rue Boucry, 75018. Adresse associée : 1 rue des Fillettes. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>L'édifice de brique situé à l'angle des rues Boucry et des Fillettes est l'ancien comptoir général de vente de la manufacture de Saint-Gobain. Élevé de deux étages sur cave et rez-de-chaussée en 1914, vraisemblablement par l'architecte Lorton (/-/), le bâtiment est surélevé de quatre niveaux, probablement par l'architecte Jacquemeau (/-/) en 1929. Il se trouvait sur une grande parcelle de plus de 6000m2 sur laquelle étaient installés de grands ateliers-entrepôts depuis la fin du XIXe siècle. Ces anciens ateliers-entrepôts à structure métallique et couverture vitrée sont démolis en 1970 et remplacés par un boulodrome municipal et par la tour Boucry. Le bâtiment d'angle, qui leur était adossé, constitue donc le seul témoin de l'activité industrielle et commerciale de Saint-Gobain dans le 18e arrondissement. De plan masse quadrilatéral épousant l'angle formé par les rues Boucry et des Fillettes, traité en pan coupé, l'immeuble ménage une cour centrale de même forme. Sur un imposant soubassement de béton percé de grands soupiraux protégés par des grilles, l'immeuble s'élève d'un rez-de-chaussée surmonté de six étages dont les deux derniers sous combles couverts d'ardoises. Il s'étend sur cinq travées sur chacune des rues et sur trois travées, plus larges, sur le passage en retour de la rue Boucry, conduisant originellement au cœur de la parcelle. Les façades des rues Boucry et des Fillettes sont quasi-identiques, seule la présence, rue Boucry, d'une porte d'entrée au centre et d'un décrochement du fronton pour mettre en valeur la travée centrale du dernier étage les différencie. La façade arrière, à laquelle étaient autrefois adossés les ateliers-entrepôts, est percée de petites fenêtres rectangulaires. Le premier et le deuxième étage, correspondant au bâtiment de 1914, sont surmontés d'une large frise et d'une corniche. Ils sont traités en bloc avec de grandes ouvertures |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | filantes séparées par des allèges moulurées en serviette. Les deux niveaux suivants, moins hauts, sont eux aussi traités en bloc mais les allèges diffèrent. Elles sont constituées de briques calepinées en oblique sur un linteau de béton. Les trois travées centrales des façades sur rue sont en très léger ressaut et s'achèvent en fronton à gradins au cinquième étage. Le sixième est percé de lucarnes côté rue des Fillettes, de vasistas côté rue Boucry et de deux ouvertures de type atelier côté passage. Cet immeuble est représentatif des architectures de bureaux de la première moitié du XXème siècle. |
| BP | 19 rue Boucry | Bel exemple d'immeuble mixte Louis-Philippe présentant un corps de bâtiment sur rue réservé à l'habitation prolongée par des locaux artisanaux desservis par une cour fermée. |
| EPP | square Carpeaux | Architecture de square et parc - Kiosque à musique représentatif des kiosques à musique de la fin du XIXe - début XXe siècle.<br>Le square Carpeaux est ouvert en 1907 sur le terrain de l'ancien cimetière de Montmartre. Le kiosque à musique est construit entre 1907 et 1911. Il est réalisé sur un modèle type conçu par les ateliers Fender, qui réalisent alors la plupart des kiosques à musique parisiens comme celui de la place des Fêtes construit en 1897 et celui de la place de la Nation en 1911. Il se compose d'un soubassement en pierre meulière de plan hexagonal qui sert de scène, surmonté de huit colonnes en fonte pleine, soutenant une superstructure en bois, avec frise décorative à barreaux droits, sur lesquels reposent huit traverses. Deux séries de pannes renforcent l'ensemble et portent une série de chevrons recouverts d'un voligeage accueillant une toiture en zinc en forme de dôme surbaissé. L'ensemble est maintenu par des tirants métalliques. Au centre, une clef de voûte pendante termine la composition. Une des caractéristiques du kiosque du square Carpeaux est la présence d'un sous-sol, accessible par un escalier, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | opposé à l'emmarchement qui permet d'accéder à la scène. |
| BP | 25 rue Carpeaux<br>203-207 Rue Marcadet | Ensemble de logements sociaux, bâti de 1909 à 1919 par Georges Debrie puis Adolphe Bocage, architectes, sur une initiative privée (fondation philanthropique "Alexandre et Julie Weill", toujours propriétaire). Il se trouve dans le lotissement Carpeaux et a été édifié sur une grande parcelle. Le rythme est donné par la composition fragmentée des étages hauts, les deux niveaux bas assurant la continuité sur la rue. Il s'agit de l'ancêtre des Habitations à Bon Marché. |
| BP | 12 rue Carpeaux<br>33 rue Eugène Carrière | Caserne pour Pompiers Carpeaux, réalisée vers 1896 par l'architecte Paul Héneux dans un style historique en brique et pierre. L'opulence de la façade empruntant au vocabulaire architectural et monumental du XVIIe siècle permet de créer un fond décoratif au square faisant face au bâtiment rue Carpeaux. |
| BP | 7 rue Cauchois | Maison d'habitation - Secteur de Montmartre<br>La rue Cauchois, ouverte en 1838 dans l'ancienne commune de Montmartre comme « impasse Cauchois », du nom de son propriétaire, est annexée en 1860 à Paris. En 1878, l'architecte Chalot (/-/) fait construire une maison sur ce terrain, qui bénéficie d'une protection patrimoniale de la Ville de Paris dans le cadre du Plan local d'urbanisme (PLU) depuis 2006. À ce premier immeuble, est ajouté un bâtiment en fond de parcelle, édifié en 1886 par Léon Bonnaire (/-/) pour M. Lobstein, alors propriétaire et occupant des lieux. Ce second édifice d'un étage carré et d'un étage sous comble, flanqué d'un second corps de bâtiment d'une seule travée de trois étages dont un sous comble, est surmonté d'une couverture en ardoise. Doté de parements de briques rouges sombres et d'encadrements de baie en saillie enduits, il possède une grande verrière zénithale, accompagnée de grandes baies orientées au nord, afin d'obtenir une lumière abondante et diffuse. Il s'inscrit ainsi dans la tradition des ateliers d'artiste qui commencent à fleurir à Montmartre à cette époque et est en effet utilisé comme tel en 1900. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 85 rue Caulaincourt | Hôtel bourgeois, de la seconde moitié du XIXe siècle, remarquable dans son contexte; véritable incursion de la Plaine-Monceau dans le contexte des immeubles du percement Caulaincourt. Façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Ornementation caractéristique du style éclectique ici inspiré de la Renaissance italienne : façade polychrome en brique, travée centrale monumentale sculptée, surmontée d'un fronton triangulaire, baie centrale du premier étage surmontée d'un médaillon sculpté. |
| BP | 87 rue Caulaincourt | Hôtel bourgeois, remarquable, à modénature très riche de style néo-renaissance. Edifié en 1883 par l'architecte Aimé-Louis-Joseph Sauffroy, disciple de Renaud et Paccard aux Beaux-Arts. Une incursion de la Plaine-Monceau dans le contexte des immeubles du percement Caulaincourt. |
| BP | 26 rue Caulaincourt | Maison d'habitation qui illustre le développement de la rue Caulaincourt aux XIXe et XXe siècles. Le terrain sur lequel se trouve la maison d'habitation appartenait à la famille Tourlaque. Propriétaire de carrières de gypse et de plâtre dans le quartier, la famille laisse son nom à la rue et au passage qui bordent l'îlot. Elle est expropriée dès 1877 par la Ville dans le cadre de l'aménagement de la rue Caulaincourt. La partie privée du passage Tourlaque prend le nom de Depaquit en 1932, en hommage à l'illustrateur Jules Depaquit, maire de la Commune libre de Montmartre. Les nouvelles parcelles donnant sur la rue Caulaincourt et Lepic sont vendues par la Ville à M. Cenac, qui fait construire en 1881 au n° 26 de la rue Caulaincourt, un « pavillon d'habitation » de style historiciste par les architectes Pingeon (/-/) et Alexandre Albert Vergnion (1848-1901). La maison est établie en retrait de l'alignement, ce qui permet l'aménagement d'une courette au-devant. La façade sur rue, conjugue l'emploi de la pierre, de la brique rouge et du béton. La disposition des matériaux reflète la distribution hiérarchique des niveaux, les premier et deuxième étages étant ceux occupés par les maîtres de maison. La pierre façonne les encadrements de baie à l'étage noble et au deuxième étage et permet la réalisation de sculptures ornementales sur les linteaux. À l'étage noble et sur les travées latérales, les fenêtres sont surmontées de motifs végétalisés formant guirlandes et rinceaux, tandis que les trois travées de baies centrales sont surmontées d'un entablement avec clés et guirlandes végétales. Ces décors confèrent une noblesse à la composition d'ensemble. Ces deux niveaux sont parés d'un appareillage en brique rouge, délimité à chaque |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage par de larges bandeaux en béton moulurés, et en partie supérieure par une corniche décorée d'une frise de denticules. L'étage noble est flanqué d'un balcon reposant sur des consoles. Le rez-de-chaussée surélevé est percé de baies cintrées de moindre dimension que celle des étages, trahissant l'occupation domestique de ce niveau. La toiture est éclairée côté rue par trois baies accolées – réalisée en 1931 – et, au-dessus de la façade donnant vers le cœur de la parcelle, par quatre autres baies. Au décès de la veuve Cenac en 1887, la maison est louée par les héritiers à des œuvres de charité, puis vendue en 1925. La maison appartient à Alexandre Nalpas de 1931 à 1936. Ce producteur de cinéma tourné vers la diffusion des modes parisiennes fait aménager par l'architecte N. Moreau (/-/) un laboratoire au troisième étage, ainsi qu'une boutique occupant le rez-de-cour au-devant de la rue Caulaincourt. Cet aménagement est retiré par l'architecte Robert Janniot (/-/), qui acquiert la propriété en 1939. Il installe une « palissade pour affichage » au-devant de la propriété, et flanque l'entrée de l'immeuble d'un portique avec terrasse. |
| BP | 28 rue Caulaincourt | Maison d'habitation<br>Le terrain sur lequel se trouve la maison appartenait à la famille Tourlaque, expropriée dès 1877 dans le cadre de l'aménagement de la rue Caulaincourt. Les nouvelles parcelles sont vendues par la Ville de Paris à M. Cenac, qui installe son habitation au 26 rue Caulaincourt. Les deux parcelles au nord, où se trouvent les n° 28 et 30, sont également construites, mais côté rue Lepic. Ces terrains sont divisés par les héritiers de Cenac dans le premier quart du XXe siècle, date à laquelle de nouvelles constructions viennent s'aligner sur la rue Caulaincourt. La maison au n°28 est construite en 1923 pour le compte de Léon Tallandier dans un style inspiré du mouvement Art déco et qui marie ici la pierre, la brique jaune et le béton. Les façades sur rues sont ponctuellement animées par des courbes et doucines aux profils puissants. Elles prennent la forme de consoles qui soutiennent le balcon du deuxième étage ou encore de support à l'échauguette qui trône en retour de façade. Un bandeau mouluré en saillie marque le départ du troisième étage. Ce dernier est légèrement en retrait du nu de la façade, ce qui permet au propriétaire d'épier discrètement - derrière une grande baie cintrée - l'animation de la rue, ou au contraire, de se monter depuis son balcon. Les autres baies des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | façades sont simplement droites, mais rehaussées de claveaux en pierre blanche taillés industriellement et disposés en plate-bande. Leurs dimension, aspect et couleur contrastent avec l'appareillage en brique. Le rez-de-chaussée a été très modifié, à commencer par la fermeture de l'accès à l'immeuble, au moyen d'une clôture maçonnée. Dessinée en retrait de la rue, l'entrée était à l'origine précédée d'un vide qui participait amplement à la volumétrie de l'ensemble. Les vitrines commerciales ont quant à elles perdu leurs allèges en étant prolongées jusqu'au niveau de sol. |
| BP | 73 à 75 rue Caulaincourt | Immeuble d'habitation sur rue et atelier d'artiste sur jardin<br>Deux immeubles jumeaux forment un ensemble à l'alignement sur rue. Ils sont composés chacun de 3 travées composition centrée et se déploient sur un socle urbain de 2 niveaux rdc et 1er étage différenciés du corps de façade par un balcon filant en console. lre corps de façade comprend 3 niveaux séparés de l'attique par un balcon filant en console. L'attique de 2 niveaux est surmonté d'un niveau de comble, toit à la Mansart. Ces architectures sont construites en pierre de taille très ouvragée bossage et motifs et sculpture. Les baies et balcons sont accompagnés de ferronneries elles aussi très ouvragées.A l'arrière sur la parcelle du n°73<br>Cette construction est à l'origine le pavillon de la Bavière issu de l'exposition universelle de 1867, qui fut racheté et transporté dans le quartier de Montmartre, au bord du Maquis, au cœur d'une parcelle de la rue Caulaincourt. Le bâtiment est composé d'un rez-de-chaussée et d'un niveau sous comble et présente une façade à pans de bois. La toiture à deux pans et à coyau, est ponctuée de trois lucarnes passantes. Les portes et les fenêtres sont ornées de vitraux losangés et colorés. En 1908, deux bâtiments à l'alignement sur rue sont construits par l'architecte Armand Gauthier (1868-/), cachant ainsi la vue sur le pavillon antérieur depuis la rue. Il fut l'habitation de nombreux artistes, dont le peintre Théophile Alexandre Steinlein. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 30 rue Caulaincourt<br>3 passage Depaquit | Immeuble d'habitation<br>Le terrain sur lequel se trouve la maison appartenait à la famille Tourlaque, expropriée dès 1877 dans le cadre de l'aménagement de la rue Caulaincourt. La famille laisse son nom à la rue et au passage qui borde l'îlot. La partie privée du passage Tourlaque prend le nom de Depaquit en 1932, en hommage à l'illustrateur Jules Depaquit, maire de la Commune libre de Montmartre. Les nouvelles parcelles sont vendues en 1878 par la Ville de Paris à M. Cénac. Le terrain du 30 rue Caulaincourt est acquis aux héritiers de Cénac en 1914 par Justin Goichot (/-1934), entrepreneur en travaux publics et directeur des cours professionnels de la chambre syndicale de la maçonnerie. Les travaux de construction d'un immeuble de quatre étages sont confiés à un certain R. Lefèvre, sans doute René Léon Lefèvre (/-/), époux de Louise Goichot, fille du propriétaire. Le parcellaire de 1921 représente le plan de masse d'un immeuble en L, dont l'implantation est identique à celle des bâtiments actuels. Seule la façade sur rue semble être conservée de cette première phase de construction. Elle présente une volumétrie symétrique de trois travées, dominée au centre par un oriel semi-circulaire. Le rez-de-chaussée se dissocie des étages par un parement traité en refends et par la présence d'un bandeau en saillie comportant une frise composée d'un motif ornemental répétitif en vaguelettes. La porte d'accès à l'immeuble est ornée d'une guirlande végétalisée. À l'étage supérieur, les deux travées latérales sont traitées en triplet et encadrent la base de l'oriel. Ce dernier reçoit une clé de voûte sculptée en feuille d'acanthe, ainsi que des écoinçons ornés de motifs végétaux. Les étages supérieurs disposent de fenêtres droites précédées de balcons. La façade donnant sur le passage Depaquit présente une architecture plus moderne, qui pourrait correspondre à des travaux de « surélévation de quatre étages » réalisés dès 1939 par la société Goichot et Chicont, à moins que ces derniers n'aient été abandonnés pendant la Seconde Guerre mondiale, le bâti ne s'élevant que sur trois étages actuellement. André Chicont (1871 – 1949), architecte diplômé en 1928, et nouvel époux de Louise Goichot, est sans doute le maître d'œuvre des travaux réalisés sur le passage Depaquit. L'ordonnancement de cette façade est très différent de celle de la rue Caulaincourt : les lignes sont plus rigides et simplifiées, des bandeaux délimitant des étages apparaissent et les baies, exposées au nord, ont des dimensions plus contenues, à l'exception de la verrière à atelier d'artiste au troisième étag |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 21 rue de Caulaincourt<br>5 rue Tourlaque | Maison à atelier d'artiste<br>La rue Caulaincourt est aménagée à partir de 1867 au cœur du récent quartier de Montmartre. Annexé à Paris depuis 1860, l'ancien village se peuple à cette époque de cabaretiers, d'employés, d'ouvriers et de petits rentiers que les démolitions haussmanniennes ont chassés de Paris. La rue Caulaincourt attire de nombreux peintres et écrivains, qui trouvent dans le pittoresque « maquis de Montmartre », situé entre les rues Lepic et Caulaincourt, une puissante source d'inspiration. La maison d'angle d'atelier d'artiste au n°21, rue Caulaincourt, appartient à un îlot situé à l'est du cimetière Montmartre. Son architecture éclectique est réalisée par le maître d'œuvre Désiré Evrard (/-/) en 1881. Ce dernier a été actif entre 1876 et 1900. D'après les annales Sageret, il a occupé la fonction de professeur de stéréotomie. La maison bénéficie de trois expositions sur rue : celle de la rue Caulaincourt, de la rue Tourlaque et celle du pan coupé à l'angle des deux rues qui présente une verrière à atelier d'artiste à l'étage. L'architecte joue avec l'emploi de différentes formes et matériaux. La brique aux tonalités rouges-foncées à noires dessine des encadrements de baies harpés et des linteaux triangulaire, semi-circulaires ou à fronton brisé. La même brique matérialise la corniche et les bandeaux entre les étages. Les parements sont enduits sur les deux premiers étages et en brique jaune-orangé au deuxième étage. Les linteaux de baies sont consolidés par des profilés métalliques. Leur partie supérieure est rehaussée de frise de rinceaux en céramique au premier étage et de médaillons représentant la lettre « G » au deuxième étage. Le commanditaire de cet hôtel est le peintre Amédée Guérard (1824-1898) qui vit là avec son épouse Jeanne-Marie-Auguste Fauquembergue. Peintre de genre et graveur prolifique, Guérard est une figure importante du Réalisme social. L'adresse est également notable pour avoir accueilli plusieurs personnalités artistiques : Henri de Toulouse-Lautrec , Suzanne Valadon , Théophile-Alexandre Steinlein et Numa Marzocchi de Bellucci. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 115 rue Championnet | Logement - Immeuble d'habitation - Architecture contemporaine - 115 rue Championnet, 75018. Adresses associées : 1 à 3 impasse Robert. Toute la parcelle est protégée pour motif architectural. Ouverte en 1858, la rue Championnet est située dans le quartier des grandes carrières, lieu d'extraction du gypse jusqu'au XIXe siècle, rendant le sol particulièrement friable et favorisant le choix de constructions basses. Ainsi, à la fin du XIXe siècle, la parcelle abrite plusieurs bâtiments de rez-de-chaussée à destination d'une population ouvrière, ainsi qu'un immeuble d'un étage, dont la façade donne sur la rue Championnet. Ils sont détruits dans les années 1990. Haut de quatre étages, l'immeuble actuel est construit dans les années 2000 sur le rassemblement des parcelles des n°1 et n°3 de l'impasse Robert. Cette architecture contemporaine s'intègre dans un tissu d'immeubles post-haussmanniens. Le rez-de-chaussée est paré de carreaux de pierre, évoquant des lignes de refend et créant une continuité avec l'immeuble adjacent. En rupture avec la matérialité du premier niveau, les trois premiers étages carrés, en béton armé recouvert d'un enduit, s'étendent sur trois travées du côté de la rue Championnet. Pourvue d'étroites baies, la façade est minimaliste sans modénatures, simplement dotée de garde-corps métalliques et se termine par un dernier étage en aluminium légèrement en retrait. L'angle de l'impasse Robert est traité en courbe et la deuxième partie de la façade se décline en trois travées. Leur composition est différente : les fines baies verticales sont accompagnées de baies horizontales surmontées de corniches et des balcons aux garde-corps d'aluminium sont aménagés en retrait de l'extrémité droite de la façade. |
| BP | 16 rue de la Chapelle | Eglise Saint-Denis-de-la-Chapelle élevé sur un lieu réputé pour avoir été fréquenté par Sainte-Geneviève. Les parties les plus anciennes de l'église remontent au XIIIe siècle, mais les remaniements ont été innombrables et confèrent à l'édifice un aspect composite. Il se compose d'une nef de sept travées avec deux collatéraux. L'architecture relève du gothique commençant; elle est d'une grande simplicité avec ses arcs brisés aux profils dessinés sans recherche. Le choeur actuel est une adjonction des années 1895-1898. La façade, avec ses pilastres doriques et son petit fronton, remonte à 1757, et se présente elle aussi comme un écho mineur du goût palladien en vogue à l'époque. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 24 place de la Chapelle | Immeuble d'habitation<br>Situé sur la place de la Chapelle, cet immeuble, en pans de fer, à usage d'hôtel meublé à l'origine, est construit en 1927 par l'architecte Louis Sarret (/-/) dont la signature apparaît en façade. S'élevant sur un rez-de-chaussée, l'immeuble de trois travées présente six étages surmontés d'un étage sous combles en retrait. L'immeuble se démarque des voisins par le gabarit-enveloppe, le style Art déco et l'enduit monochrome. Le rez-de-chaussée est caractérisé par des baies polygonales, surmontées d'une frise stylisée et d'un bandeau simple. Aux étages, les deux travées symétriques de bow-windows très saillantes animent la façade avec leurs pans coupés et leurs consoles ornées de formes géométriques s'élèvent du deuxième au quatrième étage. Ils sont surmontés au cinquième par des loggias supportées par des colonnes. Les polygones des étages inférieurs contrastent avec les corniches, la frise de feuilles, les balcons et le fronton tout en courbes sur le couronnement de l'immeuble. La simplicité géométrique de l'ensemble est enrichie par les motifs floraux des garde-corps et de la porte d'entrée. |
| BP | 2 à 6 rue Charles Hermite<br>9-13 Avenue de la Porte d'Aubervilliers | Groupe scolaire Charles-Hermitte construit en 1938 par l'agence d'architecture de la Ville de Paris. Il offre un exemple caractéristique de la modernité et de la monumentalité des édifices scolaires à la fin de la Troisième République, avec son porche monumental, ses volumes hauts affirmant leur fonctionnalité. |
| BP | 2 rue Charles Nodier<br>25 rue Pierre Picard | Immeuble d'activité commerciale représentatif du développement du commerce textile dans le 18e arrondissement à proximité du marché couvert Saint-Pierre au XXe siècle.<br>Edmond Dreyfus, commerçant textile du marché Saint-Pierre, s'installe rue Charles Nodier au début des années 1920 et achète progressivement, entre 1931 et 1934, des locaux situés rue Livingston et rue Charles Nodier pour agrandir son commerce. Un immeuble formant tête d'îlot est ainsi constitué face au marché couvert, à l'angle des rues Livingston, Charles Nodier et Pierre Picard. L'immeuble est surélevé de deux étages entre 1936 et 1938 par l'architecte Jean Assaud (1888-1962). Il va ensuite, niveau après niveau, connaître des réaménagements des intérieurs et surtout des modifications de sa façade enduite avec le remplacement des baies d'origine par des baies plus horizontales. Ces travaux, qui s'étalent de 1932 à 1939, sont conduits par Assaud puis par les architectes, père et fils diplômés de l'École des beaux-arts, Ernest-François Bertrand (1876-1943) et Pierre-Albert Bertrand (1905- après 1976). Suite aux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bombardements du 21 avril 1944 qui endommagent l'édifice, celui-ci connaît une nouvelle campagne de travaux. L'immeuble est par la suite partiellement surélevé d'un cinquième étage, modifié en 1973 par les architectes Pierre Burc (1928-/) et Alfred Favre (1901-/), son associé depuis 1967. Les façades blanches de l'édifice sont aujourd'hui caractéristiques de l'architecture moderniste notamment par le rythme horizontal de leurs baies ou encore par l'auvent en béton à pavés de verre qui surplombe tout le rez-de-chaussée. L'édifice témoigne ainsi du rayonnement du commerce textile dans ce quartier tout comme le bâtiment des vêtements Weill mitoyen édifié en 1922. |
| BP | 9 à 17 rue Christiani | Immeuble de rapport "post-haussmannien" partie conservée de l'îlot "Barbès-Christiani" (anciens grands magasins Dufayel construit en 1895 par Dalou). Façade en pierre de taille composée de quatre étages sur rez-de-chaussée et entresol. Traitement du rez-de-chaussée et de l'entresol en arcades qui permet de conserver l'ordonnancement de la façade et de répondre à la contrainte d'un terrain en forte pente. Ornementation généreuse de la façade dans la continuité de la tradition haussmannienne : rez-de-chaussée et entresol ornés de refends, pilastres colossaux, balustres, cartouches et balcons filants en fonte aux deux derniers étages. Aristide Bruant résida au n°17 jusqu'à sa mort en 1925. |
| EPP | 24 à 32 rue de Clignancourt | Magasins Dufayel construit par l'architecte Dalou en 1895. Ensemble architectural monumental, en retrait de l'alignement. Protection de l'entrée monumentale dont le fronton orné du groupe sculpté "Le Progrès entraînant dans sa course le Commerce et l'Industrie" située rue de Clignancourt. |
| BP | 71 rue de Clignancourt | Maison singulière sur cour, de caractère périurbain, bâtie à Montmartre, un peu avant l'annexion (1856), selon des règles d'implantation non encore parisiennes. Maison en pierre de taille présentant une façade très sobre composée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée, lucarnes. Corniche à modillons. Accès au rez-de-chaussée en contrebas de la rue par un escalier. Dépendances conservées et extension latérale réalisée postérieurement. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 75 à 77 rue de Clignancourt | Ensemble de logements sociaux construit par l'architecte Ernest Duquesne pour la Société Philanthropique en 1897. Remarquables façades sur rue et sur cour, "traitée en brique apparente, rouge et blanche, jointoyée, formant décor dans les bandeaux et les appuis de croisée, avec quelques morceaux de pierre servant de corbeaux sous les linteaux de fer apparents des baies ou alternant avec des assises de brique dans le chambranle de la porte d'entrée. L'examen du plan d'étage indique six logements, ce qui pour six étages donne trente-six logements, et avec deux autres et le logement du concierge à rez-de-chaussée, ensemble trente-neuf logements recevant autant de ménages dans la grande majorité desquels le mari est employé dans les grandes compagnies publiques (chemin de fer ou gaz) ou dans des entreprises privées" (La construction moderne, 3 mai 1902). Immeuble primé au premier concours d'habitations à bon marché du département de la Seine. Construction exemplaire des débuts du logement social à Paris à partir de l'exemple anglais et sous l'impulsion d'une fondation privée financée par le banquier Michel Heine et présidée par le philantrope Georges Picot. |
| BP | 3 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Immeuble en pierre de taille, 4 travées dont deux en oriels curvilignes sommés par des lucarnes à frontons semi-circulaires au 7ème étage. Ornementation très chargée de chutes et guirlandes de fleurs et feuillages, d'inspiration néoclassique, appuis des balcons du 4ème étage à décor de vasques godronnée. |
| BP | 4 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Immeuble en pierre de taille, 6 travées dont deux en oriel. D'inspiration néoclassique, le décor se conforme aux canons du style Louis XVI : sobriété des lignes, chutes de fleurs et feuillages, cannelures, balustres, médaillons et cartouches muets, frises denticulées, mascarons de lions rugissants tenant dans leur gueule des guirlandes de fleurs, décors de piastres et pommes de pin, bossage saillant du soubassement, frontons cintrés au dernier niveau des oriels. |
| BP | 5 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Immeuble double (avec le 7), en briques rouge vif et pierre, d'inspiration Louis XIII. 4 travées, dont deux en oriel surmonté d'une toiture en pavillon, large balcon au 6ème étage, aux consoles très accusées. Bossages rustiques en soubassement, décors de tables en étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Immeuble en briques claires et pierre, 4 travées dont deux en oriel. Spectaculaire loggia aux deux derniers niveaux, portée en encorbellement simulant une voûte plate ; le balcon filant du dernier niveau est porté par des colonnes inspirées de l'ordre toscan mais traitées librement, en briques vernissées. Abondant décor Art nouveau (porte d'entrée, arc sous les balcons de l'oriel) de style floral. Cet immeuble répond au n°9. |
| BP | 7 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Semblable au n°5. |
| BP | 8 square de Clignancourt | Paul Morice (?), 1913, architecte. Immeuble de pierre de taille, 4 travées dont 2 en oriel curviligne. Pas de soubassement marqué. Décor néoclassique très sobre, d'inspiration Louis XVI (frises denticulées, cannelures, dés sous appuis des baies). Le dernier niveau des oriels présente des colonnes doriques, et le niveau d'attique des balustres et des lucarnes au fronton en chapeau de gendarme, très orné (masques, chutes et guirlandes de fleurs,...). |
| BP | 9 square de Clignancourt | Pavy, 1912, architecte (constructeur ?). Immeuble de briques claires et pierre, de 4 travées dont 2 en oriel se terminant en terrasse. Les 2 derniers niveaux des travées centrales sont pris par une curieuse loggia dont le premier niveau est de maçonnerie et le second de bois. L'ensemble trahit une forte influence de l'Art nouveau finissant (décors floraux des écoinçons). |
| BP | 10 square de Clignancourt | A. Martinaud, 1913, architecte. Grand immeuble double en pierre de taille. 9 travées, dont deux en oriel. De style néoclassique assez austère, soubassement à refends présentant des décors de masques féminins et d'hommes barbus encadrés de guirlandes et chutes de fleurs, décors de cuirs au-dessus de la porte d'entrée. Balconnets à balustres à l'étage noble et au dernier niveau des oriels. Toiture en pavillon au droit des oriels. Dés des appuis de fenêtres ornés de cannelures rudentées. |
| BP | 11 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Immeuble d'angle de briques claires et pierre, de 4 travées dont deux en oriels courbes, l'un articulant les deux directions de l'angle, Décor néoclassique sobre. |
| BP | 12 square de Clignancourt | Boucher, 1924, architecte. Grand immeuble sur deux lots, en briques et pierre, imposant mais peu orné, il appartient visiblement à une nouvelle mode, qui se développe dans les quartiers ouest de Paris. La recherche porte plus sur le confort et l'éclairement des pièces, mais aussi sur la rentabilité du foncier. Les signes de richesse sont affichés aux endroits les plus visibles (porte, baie cintré du faux-entresol, décors des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | oriels aux premiers étages...), les autres parties en étant totalement dénuées. |
| BP | 14 square de Clignancourt | anonyme, 1917. Voir aussi n° 16 et 18. Petit immeuble bas, construit pour le commerce, comprenant une partie d'anciennes remises d'un étage en élévation, en briques et chaînages de pierre (portes de bois conservées) et une marquise haute en béton, et une partie destinée aux bureaux. |
| BP | 15 square de Clignancourt | Fournier, 1924, architecte. Immeuble en briques rouge vif et pierre, de 5 travées dont deux en oriels surmontés de terrasses à balustres de pierre. Construction modeste, d'un goût moins bourgeois, de style Art déco. |
| BP | 16 square de Clignancourt | anonyme, surélevé en 1925. La surélévation porte sur le 14 et le 16, pour ajouter un étage de bureaux au-dessus des remises. La marquise en béton est construite à cette occasion. |
| BP | 17 square de Clignancourt | J. Voisin, 1914, architecte. Immeuble de pierre de taille, de style néoclassique XVIIème. 3 travées, la travée centrale en oriel. Décor des appuis de pierre et des balcons alternés différencié à chaque niveau, déclinant de fortes moulurations Louis XIV. |
| BP | 18 square de Clignancourt | Silbert, 1923, constructeur. Petit immeuble en briques et enduit, de 4 travées et élevé de 2 étages avec brisis d'ardoises, faisant partie du même ensemble que les n° 14 et n°16. |
| BP | 24 square de Clignancourt | anonyme, 1923, prolongeant le précédent et se retournant sur le square. Oriel d'angle se terminant en balcon. 7 travées. |
| BP | 26 square de Clignancourt | anonyme. Immeuble de style Louis XVI très strict, de 4 travées dont 2 en oriel. Modénature très épurée (dés cannelures, corniche denticulée, décor d'imposte à motif de cassolette et rinceaux). Les refends ne couvrent que le rez-de-chaussée. |
| BP | 28 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Immeuble en briques et pierre de taille, de 4 travées dont 2 en oriel. Oscillant entre le rationalisme pour la composition de sa façade et le traitement des loggias et balcons des derniers niveaux, et l'Art nouveau par son décor sculpté et les balcons du 4ème étage. Les baies sont particulièrement larges (avec 4 battants dont 2 fixes). Le raccord entre les deux matériaux principaux est particulièrement soigné. Sans doute l'immeuble le plus raffiné du square. |
| BP | 30 square de Clignancourt | Fournier et Volbold, 1923, architectes. Immeuble modeste en briques et enduit, très semblable dans son traitement architectural au n° 15. 4 travées dont 2 en oriel. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 32 square de Clignancourt | Paul Morice, 1913, architecte. Riche immeuble en pierre de taille, de 4 travées dont 2 en oriel. Il montre un style encore influencé par l'Art nouveau (voussures des balcons, oriels, courbes, répertoire décoratif, frise du premier étage, garde-corps, sculpture) habillant une construction d'une grande simplicité. Seuls les frontons des lucarnes, au-dessus des oriels, sont envahis d'une ornementation foisonnante. |
| BP | 22 square de Clignancourt<br>3 bis rue Joseph Dijon | Paul Morice, 1914, architecte. Immeuble-placard d'angle modeste, en briques et enduit, de 9 travées. Style préfigurant l'Art déco, encore marqué par le néoclassicisme (refends du soubassement). |
| BP | 20 square de Clignancourt<br>3 rue Joseph Dijon | Montaigne et Poitou, 1936, architectes. Intéressant immeuble de 6 niveaux, en béton enduit. La parcelle très réduite ne permettait que la réalisation de petits logements. Architecture entre le style Art déco et le mouvement moderne, à la volumétrie très caractéristique. L'angle est marqué par un volume arrondi bénéficiant de baies en longueur avec fines huisseries métalliques. Œil de bœuf éclairant la travée de circulation. |
| BP | 133 rue de Clignancourt<br>44 rue du Simplon | Immeuble de rapport construit vers 1910 et situé à l'angle de la rue de Clignancourt et de la rue du Simplon. Il présente deux façades revêtues de briques et animées par des bow-windows. |
| BP | 19 square de Clignancourt<br>50 rue Hermel | A. Martinaud, 1914, architecte (Porral constructeur). Grand immeuble d'angle de 14 travées, en pierre de taille, de style néoclassique très dépouillé (dés sous les appuis, ornements floraux des consoles de balcons, agrafes planes), le soubassement à décor de refends. Curieux oriel d'angle. Les deux entrées sont marquées par un oriel. |
| BP | 34 square de Clignancourt<br>54 rue Hermel | Hennequin, 1913, architecte. Grand immeuble d'angle en pierre de taille, de style Louis XVI, dans la manière habituelle de cet architecte très traditionnel et appliqué. Traitement classique en dôme au sommet d'un oriel majestueux à l'angle, au travail d'appareil de pierre élaboré. Décor et modénature succincts mais soignés. 11 travées dont 5 en oriel. |
| BP | 2 square de Clignancourt<br>70 rue Ordener | Paul Morice, 1912, architecte. Symétrique du précédent. |
| BP | 1 square de Clignancourt<br>72 rue Ordener | Paul Morice, 1912, architecte. Immeuble en briques et pierre, présentant un soubassement de pierre orné d'un décor de refends, prenant le premier niveau. 9 travées de baies principales avec balcons ou appuis de ferronnerie. Denier niveau en retiré, avec balcon filant. Consoles variées à chaque niveau, médaillons décoratifs. Ornementation d'inspiration Louis XVI. La façade sur la rue Ordener est divisée en deux : l'angle |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | garde sa physionomie en brique et pierre sur deux travées de service et au niveau de l'attique sur l'ensemble de la parcelle, mais la façade courante prend pour les 3 travées suivantes un aspect néoclassique, dont le décor dépouillé est une version stylisée du style Louis XVI laissant la modénature à l'état d'épannelage, et présente une abondance de balcons, reprenant ainsi la typologie des constructions de la rue. |
| BP | 128 rue Clignancourt<br>36 rue du Simplon | Logement - Ensemble immobilier HBM<br>Cet immeuble d'habitations à bon marché (HBM) est construit en 1913 par l'architecte Joseph Rous (1863 - 1913) pour l'Assistance publique, qui procède à la réalisation de plusieurs programmes de construction d'HBM entre 1906 et 1924. Le bâtiment forme un ensemble cohérent avec le bâtiment lui faisant face, au n°133 rue de Clignancourt.<br>Élève d'Albert Bérenger et de Jules Louis André, Joseph Rous avant de devenir inspecteur à l'Assistance publique, pour laquelle il travaille à Paris sur des groupes scolaires et des HBM. Le bâtiment qu'il réalise au n°128 rue de Clignancourt s'inscrit dans le mouvement des premiers groupes HBM d'avant-guerre, lorsque les opérations de logements à bon marché étaient de tailles restreintes et exclusivement réalisées dans le tissu existant des arrondissements périphériques. Le bâtiment de six étages est implanté à l'alignement à l'angle des rues du Simplon et de Clignancourt et organisé autour d'une cour centrale. Un square est implanté sur la parcelle et donne sur la rue de Simplon. Au rez-de-chaussée, la façade est en pierre et le bâtiment accueille des commerces. Dans les niveaux supérieurs, la façade est réalisée en brique. Certains éléments évoquent cette appartenance à la première génération d'HBM notamment les discrètes mosaïques au niveau des linteaux intermédiaires. Deux oriels habillent les façades latérales et sont ponctués aux derniers étages de colonnes en pierre qui élancent la composition. L'ensemble est surmonté par une toiture légèrement débordante rappelant le style régionaliste. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 20 rue Cortot | Maison d'habitation - Secteur de Montmartre<br>Maison d'habitation sur rue et jardin à l'arrière bordant la vigne du « Clos-Montmartre ». La rue forme un ensemble cohérent d'architectures pittoresques de la butte Montmartre. Au début du XXe siècle, le terrain regroupant les actuels n°14 à 22 de la rue Cortot et du Clos-Montmartre faisait partie de la guinguette de verdure : « Le Parc de la Belle Gabrielle ». Entre 1911 et 1920, l'emprise de la guinguette est divisée en deux sections par des murs de soutènement. La section méridionale, le long de la rue, est divisée en parcelles à lotir.<br>Cette maison, dessinée par l'architecte Henri Petit (/-/) en 1913, est identifiée par les deux architectes-urbanistes Claude Charpentier et Jacques Ogé dans le Plan directeur d'aménagement du Site de Montmartre de 1956. Cette maison, s'adaptant à la dénivellation du terrain, est partiellement en retrait d'alignement. Son avant-corps habillé de pierres est en alignement sur rue. Couverte en tuile, elle comporte un sous-sol, surmonté d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et de deux étages sous comble, d'un édicule sur la toiture. Un bow-window à trois pans est implanté sur le mur gouttereau et une terrasse se trouve au-dessus du rez-de-chaussée. Côté jardin, un atelier au deuxième étage est éclairé par un bow-window en bois et un châssis de toit entièrement vitré. Des menuiseries peintes contrastent avec l'enduit blanc des façades, et des pans de bois décoratifs apparaissent aux étages sous comble des façades sur rue et jardin. L'aspect extérieur de cette maison a subi plusieurs modifications : certains pans de bois autrefois apparents sont désormais recouverts d'enduit ; un auvent en bois situé en dessous de la terrasse sur rue est supprimé ; un accès de garage est ouvert en façade. En 2007, d'importants travaux modifient la façade sur jardin : des baies de fenêtres sont réduites, la travée de baie centrale est surélevée, une véranda est installée, une terrasse est aménagée, et le sous-sol est rendu habitable. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 22 rue Cortot | Maison d'habitation - Secteur de Montmartre<br>Maison d'habitation sur rue et jardin à l'arrière bordant la vigne du « Clos-Montmartre ». La rue forme un ensemble cohérent d'architectures pittoresques de la butte Montmartre. Au début du XXe siècle, le terrain regroupant les actuels n°14 à 22 de la rue Cortot et du Clos-Montmartre fait partie de la guinguette de verdure : « Le Parc de la Belle Gabrielle ». Entre 1911 et 1920, l'emprise du Parc de la Belle Gabrielle est divisée en deux sections par des murs de soutènement. La section méridionale, le long de la rue Cortot, est divisée en parcelles à lotir pour la création de maisons et jardins. Cette maison est dessinée en 1913 par l'architecte G. Jodart (/-/). Identifiée par les deux architectes-urbanistes Claude Charpentier et Jacques Ogé dans le Plan directeur d'aménagement du Site de Montmartre de 1956. S'adaptant à la dénivellation du terrain, elle est en retrait d'alignement sur rue derrière un jardinet clos. Le corps de bâtiment, avec un pavillon placé sur l'angle, compte sur un sous-sol, un rez-de-chaussée, un étage carré et un étage sous comble. Elle est couronnée d'un toit mansardé en ardoise, percé de lucarnes à frontons cintrés et des œils-de-bœuf. Sur la travée de la porte principale, un oculus est percé au rez-de-chaussée. L'entrée de garage au niveau de la rue des Saules est annexée contre la maison. Des briques bicolores en forme de chaînages harpés agrémentent certains angles et donnent différentes profondeurs sur les façades, se détachant des percements de baies de différents types à chaque étage et de la corniche denticulée. Sur la rue des Saules, des murs de soutènement en pierre appuient le terrain du jardin et des pierres meulières se démarquent des façades du sous-sol. |
| BP | 5 à 9 impasse du Curé | Ateliers industriels<br>Situé à proximité des chemins de fer du nord, l'ensemble des parcelles regroupe plusieurs bâtiments à usage d'ateliers industriels et des cours, construits à différentes périodes, entre la fin du XIXe et le XXe siècle. La plupart des bâtiments sont construits en pierre avec des charpentes en bois, couvertes de toitures variées, en tuiles, zincs ou verrières. Les façades de l'ensemble d'immeubles le long de l'impasse du Curé sont constituées d'une succession de pignons de diverses hauteurs à l'alignement : représenté par le 9 impasse du Curé, le mur de pignon est édifié en maçonnerie de pierre, encadrée de briques. La travée centrale de la façade au premier étage porte une contre-table, ornée d'un demi-cercle et d'une corniche circulaire ; les travées latérales sont marquées par les baies cintrées en briques, équipées |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de volets en bois et agrémentées des fausses clefs d'arc. La composition du mur pignon du 5 impasse du Curé est similaire à celui du n°9. |
| BP | 17 rue Damrémont | Immeuble de rapport réalisé par les architectes Henri Sauvage et Charles Sarrazin en 1903-1904. Première œuvre commune des deux architectes, elle fait appel à un éclectisme technique avec l'emploi du béton armé, de la maçonnerie traditionnelle et du métal. La structure de l'immeuble est soulignée par des éléments Art Nouveau : grès flammés d'Alexandre Bigot incrustés dans les linteaux métalliques des fenêtres. La maçonnerie en pierre de taille souligne les efforts tectoniques qui la parcourent mais révèle parallèlement son rôle d'enveloppe d'où émergent les poitrails en acier, reliés aux planchers métalliques qui supportent les bow-windows. Tandis que les élévations sont en maçonneries porteuses, les poitrails, visibles en façade sur rue, ainsi que l'escalier de service, sont métalliques. Les fondations sont en béton armé, car le sous-sol de Montmartre nécessite la descente en profondeur de pieux de fondation. Le procédé utilisé, "Compressol", est exploité par François Hennebique. |
| BP | 21 rue Damrémont | Immeuble d'habitation d'angle<br>Cet immeuble forme un ensemble cohérent avec l'immeuble monumental voisin, le n°19, situé à l'angle de la rue Damrémont et Steinlein, dont il reprend la structure. Construit à l'emplacement de deux pavillons réalisés par les architectes Alfred Besnard (1863-1923) et Ernest Mayer (/-/) vers 1891, cet édifice a été construit en 1900 par l'architecte Henri Letourneur (/-/) pour lui-même. Sur trois travées, il se compose d'un rez-de-chaussée et de six étages, dont un étage attique et un autre sous comble. Dotée de refends aux deux premiers niveaux, la façade sur rue est parée de consoles monumentales à volutes pour soutenir les balcons du deuxième étage, d'un bow-window couronné d'une lucarne en pierre, de baies flanquées de pilastres avec rosette sur les fûts, de frises et de cartouches. Réalisé par l'entrepreneur A. Auget, également contributeur du n°19 et 14 de la même rue, cet immeuble se démarque de son voisin par ses garde-corps en ferronnerie. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 14 rue Damrémont<br>14 rue Tourlaque | Immeuble d'habitation d'angle - . Toute la parcelle est protégée pour motifs culturel, historique et architectural.<br>Bâti dans le quartier Grandes-Carrières, à l'angle de la rue Damrémont et de la rue Tourlaque, cet imposant immeuble est édifié en 1901 sur les plans des architectes Henri Letourneur (/-/) et de Joseph Voisin (1872-/) tous deux actifs à cette période dans le 18e arrondissement. Henri Letourneur signe ainsi les n°19 et 21 de la rue Damrémont. L'entrepreneur de maçonnerie A. Auget chargé de la construction a également réalisé le n°13, 19 et 21 de la même rue. Cet Immeuble d'habitation illustre la rupture avec la linéarité des façades haussmanniennes par des oriels et des angles courbes qui s'opère entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle. La façade est structurée par deux bow-windows de pierre de trois étages flanqués de pilastres ioniques et de feuilles végétales. Ces deux éléments encadrent les travées d'angle également délimitées par des pilastres de même ordre. Dressé sur six étages, dont un sous combles avec lucarnes, le rez-de-chaussée a été modifié pour accueillir des commerces. Seule la porte d'entrée en verre et ferronnerie a été conservée, ainsi que des consoles à volutes et l'agrafe qui l'enjolivent. L'entresol est structuré par des lignes à refend, des balustres, des consoles monumentales servant à tenir les balcons avec garde-corps en ferronnerie de l'étage supérieur. Sur chaque façade, une baie du troisième étage est surmontée d'un fronton monumental brisé avec un centre un cartouche. L'étage attique et l'étage sous comble surplombent cet ensemble.<br>L'angle est couronné d'un dôme percé par trois lucarnes, dont une en pierre avec fronton brisé et cartouche. |
| BP | 19 rue Damrémont<br>2 à 4 rue Steinlen | Immeuble d'habitation d'angle - . Protection pour motifs culturel, historique et architectural.<br>Bâti à l'angle de la rue Damrémont et de la rue Steinlein, cet Immeuble d'habitation est réalisé en 1900 sur les plans de l'architecte Henri Letourneur (/-/), qui édifia également les n°21 et 14 de la même rue. Il illustre la rupture avec la linéarité des façades haussmanniennes par des oriels et des angles courbes qui s'opère entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle. Asymétrique, la façade rue Steinlein est ordonnancée en dix travées, alors que celle située rue Damrémont est organisée en quatre travées. Sur six étages, le rez-de-chaussée et l'entresol sont structurés par des pilastres de refends, avec une frise à motif de vague. Au niveau de l'entresol, deux niches circulaires pourvues de vases encadrent la travée d'angle. Ce |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | niveau est également orné de consoles monumentales à volutes et cartouches. Les étages supérieurs sont structurés par des bow-windows flanqués de pilastres. Leurs fûts sont ornés de rosette en leur centre. Ces derniers sont couronnés par des lucarnes en pierre avec chambranles et consoles monumentales. Mais celle située à l'angle dispose d'un niveau en plus avec une lucarne à fronton triangulaire qui lui confère un effet pyramidal. Balustres, volutes, consoles, cartouches frises en pierre ornent cet ensemble. Le cinquième étage est souligné par une frise à modillon. La façade rue de Steinlein étant en contrebas, l'architecte a dessiné un imposant soubassement à bossage pour harmoniser l'ensemble. |
| BP | 7bis rue Damrémont | Immeuble d'habitation - Secteur de Montmartre<br>Cet immeuble Art nouveau réalisé en 1901 est probablement la première réalisation des architectes Maurice Gridaine (1878-/) fils de l'architecte Gustave Gridaine connu pour avoir conçu le cirque Medrano, et Henri Torchet (1876-/). Élevée de six étages et cinq travées, la façade asymétrique comporte une imposante porte Art nouveau flanquée d'une colonne et dotée d'une petite ouverture latérale à gauche avec des ferronneries très travaillées. Le tout est couronné par un traitement sculptural prenant la forme d'une imposante volute en feuillage avec cartouche et rappelle la porte du Castel Béranger de Hector Guimard. En pierre de taille, la façade est rythmée par deux oriels. Les trois premiers étages sont délimités par des linteaux métalliques. Les motifs de vagues des garde-corps réalisées par les frères Milinaire rappellent l'influence Art nouveau affirmée sur la porte d'entrée. |
| BP | 33 bis rue Doudeauville | Immeuble d'habitation représentatif de l'architecture Art déco.<br>Ce bâtiment est réalisé en 1935 par l'architecte Albert Verdot pour « La Paternelle-Vie », compagnie d'assurances fondée en 1843. Albert Verdot est également connu en tant poète et comme animateur de la revue « l'Oeuvre d'art International » alors tenue par Marcel Clavié. En 1920, il devient membre de la Société des gens de lettres, puis en 1926, il est nommé officier de l'Académie. En tant qu'architecte, il réalise quelques immeubles à Paris, dont le 21 rue de la Pompe en 1934, très semblable à celui de la rue Doudeauville. Là, le plan du bâtiment s'articule autour de deux grandes cours situées au centre et à l'arrière de la parcelle. La façade sur rue comporte sept étages et six travées. Construit durant l'entre-deux guerre, l'immeuble reprend les codes de l'Art déco, comme en témoignent les deux oriels sur rue, ornés de cannelures et de petits prismes au niveau des allèges, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | présents également au niveau de la frise du cinquième étage. Les deux bases des oriels sont également traitées de façon géométrique au niveau du premier étage. Les quatre niveaux centraux sont réalisés en briques, apportant une bichromie et mettant en valeur les linteaux et les allèges centrales. La porte d'entrée est également d'influence Art déco et reprend les motifs des garde-corps. En 1967, des travaux sont réalisés par les architectes André Rodier (1921-après 1975) et Fernand Dumarcher (1902-après 1975), toujours commandités par « La Paternelle-Vie » afin d'agrandir la loge du concierge, donnant sur la cour centrale. |
| BP | 33 rue de Doudeauville | Immeuble d'hébergement<br>L'ensemble est construit en 1907 par l'Œuvre de l'Hospitalité de Nuit, une société philanthropique de charité publique, fondée en 1878 à Paris afin d'offrir un logement temporaire aux sans-abris. Elle bénéficie lors de son installation de la grande générosité de ces fondateurs, ce qui lui permet d'ouvrir plusieurs asiles dans Paris au XIXe siècle : un premier au 59 rue de Tocqueville en 1879 dans la Plaine-de-Monceau, un second en 1880 au 14 boulevard de Vaugirard et un troisième en 1882 au 13 rue Laghuat, dans le quartier de la Goutte d'or. Le legs du Dr Alfred Louis Benoit Dumolin en 1906 permet à l'œuvre de développer davantage ses capacités d'accueil. Elle acquiert ainsi en 1907 auprès de la Société immobilière de la rue de Clichy, un terrain dépendant d'une plus vaste parcelle occupée par des magasins, hangars, boutiques et logements insalubres situés au 33 rue Doudeauville. Le projet est confié à l'architecte René Salleron (1859-1942). Diplômé de l'École des beaux-arts en 1885, il occupe au cours de sa carrière les charges d'inspecteur des travaux de la Ville de Paris, d'expert-conseil auprès de la préfecture de Seine-et-Oise et du tribunal civil de Versailles. L'immeuble est en alignement sur rue et ouvre sur une vaste cour intérieure. Sa disposition en quadrilatère permet de multiplier les orientations, et donc les sources de lumière et de chaleur. L'architecture prend modèle sur le style rationaliste des habitations bon marché construites par les sociétés philanthropiques de l'époque. La façade, ajourée par des travées de baies géminées, est composée de briques, matériau économique. La construction est assise sur un soubassement en pierre, délimité par un bandeau formant larmier. Le premier étage est couronné d'une corniche en béton, au-dessus de laquelle est venu se poser, sans doute successivement, un deuxième |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage. L'ensemble est couvert d'une toiture-terrasse. Le portail en pierre arbore en partie supérieure un tableau en bas-relief peint, représentant un noble donateur distribuant, avec l'aide de deux disciples, de la nourriture aux miséreux. Le bienfaiteur au centre de la composition pourrait représenter l'abbé Ardouin, fondateur de l'Œuvre, ou le Baron de Livois, directeur de l'œuvre au moment de la construction de l'immeuble. Les façades sur cour présentent une structure apparente de poutres en béton et un parement en brique. L'ensemble de deux étages est rythmé par de grandes baies rectangulaires. La façade sur cour qui fait face à l'entrée principale est flanquée d'un porche en rez-de-chaussée. Une plaque en façade commémore la présence dans l'établissement d'une maison de retraite pour les cheminots de la SCNF. |
| BP | 19 à 21 rue Duc<br>114 rue Marcadet | Immeuble des Postes conçu en 1932 par l'architecte Georges Labro et édifié sur une parcelle traversante entre la rue Duc et la rue Marcadet. Ossature en béton avec hourdage en brique. Rue Duc, la façade est percée de larges fenêtres disposées en bandeaux à l'horizontale caractéristiques de la période et de l'activité. Rue Marcadet, la façade est agrémentée d'un soigneux calepinage de briques rouges et offre un accès carossable sous porche à l'intérieur de la parcelle avec un débouché rue Duc. Il offre une image particulièrement vigoureuse et homogène et l'entretien de ses détails architecturaux - verrière de l'escalier, grilles et menuiseries des baies notamment - mérite une attention très particulière. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 28 à 40 rue Duhesme<br>2 place Robert Verdier<br>122 à 128 rue Marcadet | Habitation et équipement<br>Cet ensemble d'immeubles est situé dans la limite du quartier Lamarck-Caulaincourt et Jules Joffrin, juste derrière la butte Montmartre, quartier d'origine populaire et industrielle. Plusieurs parcelles contenant des maisons, ateliers et commerces ou petits immeubles de rapport sont rachetés par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP). L'existant est détruit entre 1991 et 1994 afin de créer ce programme immobilier. La RIVP choisit l'architecte-urbaniste Georges Pencreac'h (1941 -), Équerre d'argent en 1974 et médaille d'Argent de l'Académie d'architecture en 1982. La construction est édifiée de 1994 à 1996 et complète l'ensemble d'HBM et d'équipement scolaire construit de 1986 à 1989. Cette architecture contemporaine est issue des concours organisés après la loi sur l'architecture en 1977 valorisant une meilleure intégration du bâtiment dans l'environnement. Ainsi, l'architecte propose de renouveler le langage architectural du quartier. La proposition sociale est portée vers les seniors avec la mise à disposition d'une résidence autonome. En symétrie du groupe scolaire qui lui fait face, l'ensemble présente trois corps de bâtiments qui s'articulent autour d'une cour principale vitrée donnant sur la rue Duhesme et protégée par une haute clôture ajourée d'une ouverture circulaire et d'autres quadrangulaires. Le premier corps de bâtiment de plan triangulaire, haut de quatre étages, a deux angles traités en arrondi, contrastant avec les façades angulaires sur rues qui présentent un jeu d'alternance entre la brique rouge et le les carreaux de céramique blanc écru. La façade sur la rue Marcadet de ce bâtiment en brique rouge, habillée sur ses trois premiers étages d'un parement de carreaux de céramique, est ajourée d'ouvertures quadrangulaires en couronnement. Sa façade sur cour est percée de fenêtres carrées et se détache sur la rue. Le deuxième corps de bâtiment est pour sa part entièrement recouvert de carreaux de céramique et s'élève sur quatre étages. La façade sur rue est percée de baies carrées et circulaires, ainsi que de terrasses, dont une est en débord. Celle sur cour se greffe à la façade du premier bâtiment par trois bandeaux. Le vide créé par ces derniers révèle le troisième bâtiment, de sept étages, emboîté dans le deuxième et relié au premier par des coursives vitrées et couvertes. À l'instar du premier édifice, il est entièrement recouvert de briques rouges et ajouré de fenêtres carrées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 31 à 41 rue Duhesme<br>4 place Robert Verdier<br>2 à 10 rue du Ruisseau | Logement - HBM<br>Cet ensemble immobilier est situé dans la limite du quartier Lamarck-Caulaincourt et Jules Joffrin, juste derrière la butte Montmartre, quartier populaire et industriel. Plusieurs parcelles accueillant des maisons, ateliers et commerces ou petits immeubles de rapport sont rachetées et rasées par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP) afin d'y implanter des logements sociaux et équipements. La RIVP choisit en 1986 l'architecte-urbaniste Georges Pencreac'h (1941-/), équerre d'Argent en 1974 et médaille d'Argent de l'académie d'Architecture en 1982. Le programme achevé en 1989 est l'héritier des concours organisés après la loi sur l'architecture en 1977 valorisant une meilleure intégration dans l'environnement du bâtiment. L'architecte propose ici de renouveler le langage architectural du quartier en installant une école dans l'ensemble immobilier.<br>L'école occupe le rez-de-chaussée et le premier étage, tandis que les logements filent du deuxième étage au dernier niveau.<br>Le plan-masse présente deux corps de bâtiments qui s'articulent autour d'une cour principale donnant sur la rue Duhesme. Le premier corps embrasse l'angle de la place Verdier par une terminaison circulaire, contrastant avec les façades angulaires sur rues qui présentent un jeu d'alternance entre la brique et le béton peint et brut. La façade sur la rue du Ruisseau et l'école maternelle présente une entrée monumentale constituée d'un portique sur deux niveaux entourés de poteaux et d'un bossage continu en béton brut qui s'étend sur tout le rez-de-chaussée et la moitié du premier étage. En partie haute, une « surfaçade » légère en béton peint permet de séparer les logements de la rue en créant des loggias intégrées au bâtiment, ajourées d'ouvertures quadrangulaires en couronnement. Une épaisse clôture percée de formes circulaires et quadrangulaires sépare la rue Duhesme de la cour de l'école. De larges portes-fenêtres ouvrent le rez-de-chaussée de la façade sur cour. Celle-ci se décroche du bâtiment en ménageant de nombreuses ouvertures apportant de la lumière. Un bandeau continu percé de petites ouvertures en façade est prolongé tout le long du décrochement par une série de verrières. Des baies en demi-lune affrontées scandent les deux derniers niveaux. Le deuxième corps de bâtiment donne également sur cour. Le premier niveau est avancé, permettant de créer une séparation entre l'école et les logements d'habitation se situant au-dessus. Les volumes sont juxtaposés et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | arrondis. Posée partiellement en saillie et s'élevant sur trois niveaux, la structure sommitale se développe sur les deux ailes. À l'alignement sur la rue Duhesme, la façade présente les mêmes caractéristiques que celle sur la rue du Ruisseau avec un soubassement en béton brut, strié de lignes de bossages, surmonté de trois niveaux en béton enduit percés d'une série de baies rectangulaires. Une faille dans le bâtiment laisse deviner l'une des façades arrondies en brique. |
| BP | 6 voie E/18 | Immeuble à atelier d'artiste - Secteur de Montmartre L'avenue Junot, percée entre 1909 et 1912, est progressivement lotie, en lieu et place des masures qui constituaient le « maquis » de Montmartre. Ce dernier était peuplé de chiffonniers, de ferrailleurs et d'artistes ne pouvant s'offrir un atelier au centre de Paris. Pour autant, de nombreuses parcelles peinent à trouver preneur et ce n'est qu'après la guerre que l'avenue commence à être investie par une série de petites villas ou immeubles de rapport Art déco réalisées pour le compte de particuliers ou de sociétés immobilières. En 1926-1927, les sociétés immobilières « Lepic » et « de la région parisienne » décident de confier à plusieurs architectes le soin de lotir un terrain marqué par une forte déclivité, sur lequel était situé le plus ancien moulin de la butte, daté de 1529 et détruit en 1850. La voie privée créée, liant le n°11 de l'avenue Junot au n°75 rue Lepic, parfois appelée « hameau des artistes » et officiellement voie E18, relie plusieurs pavillons destinés à des artistes aisés. Parmi eux, s'installeront notamment au n°5 les peintres Suzanne Valadon, son mari André Utter et son fils Maurice Utrillo. Les ateliers du n°6 sont commandés à l'architecte Pierre Boudriot (1890-/) en 1925 par Henri |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Anspach. Ce dernier, issu d'une riche famille bruxelloise, est le petit-fils du célèbre Jules Anspach, bourgmestre de la ville et surnommé le « Hausmann bruxellois ». Entièrement en béton armé, le bâtiment est composé d'un espace d'habitation à l'arrière s'élevant sur cinq étages et d'un volume en saillie, composé de grandes verrières sur deux étages, dédié aux ateliers. Anspach, y exerça en tant qu'artiste peintre. |
| BP | 3 rue Félix Ziem<br>2 rue Armand Gauthier | Immeuble d'habitation<br>Située à proximité du cimetière Montmartre, entre la rue Damrémont et l'ancienne rue des Grandes-Carrières, devenue rue Eugène Carrière, la rue Félix Ziem est ouverte en 1906, sur une ancienne zone résidentielle et artisanale insalubre. Elle accueille une opération immobilière entre 1906 et 1910 s'adressant à une bourgeoisie aisée, qui rivalise avec celles engagées dans les quartiers chics de l'Ouest parisien. L'architecte Armand Gauthier (1868-après 1938) supervise les travaux sur l'ensemble des immeubles de la rue, à l'exception du n°1bis, davantage marqué par le style Art nouveau de son architecte Paul Marteroy (/-/) et édifié en 1907. Perpendiculaire à la rue Félix Ziem, la rue Armand Gauthier, prend le nom de l'architecte qui y réalise également des immeubles et élit domicile au n°6 jusqu'à sa mort. L'ensemble se prolonge sur une partie de la rue Damrémont et Eugène Carrière. Il réalise également quelques années plus tôt, en 1904, une grande partie des immeubles de la rue Gramme, dans un style plus épuré ou, en 1927, les ateliers d'artistes du 11 rue Victor-Schoelcher avec son fils Roland (1898-1945). Au n°3 de la rue Félix Ziem, l'immeuble en pierre de taille conçu par Gauthier peut être perçu comme le plus ornementé tout en synthétisant les caractéristiques architecturales proposées dans le cadre de cette opération. S'élevant sur sept étages dont un sous comble, cet immeuble d'angle marque l'entrée de la rue. Une modénature plus prononcée est d'ailleurs visible à la jonction des deux voies. Les garde-corps du deuxième étage et de l'oriel sont ainsi ornés de balustres et soutenus par de lourdes consoles en volutes, peuplées de feuillages de style rocaille, qui donnent un caractère néoclassique à l'ensemble. Les fenêtres sont quant à elles flanquées d'un bossage vermiculé, visible également au premier |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage. Cinq culots godronnés sont le point de départ de cinq colonnes ioniques supportant un balcon filant au quatrième étage, monumentalisant cette perspective. Elles sont prolongées par deux colonnes lotiformes au cinquième et sixième étages, toujours à l'angle des rues Ziem et Gauthier. |
| BP | 2 rue Félix Ziem<br>23 rue Damrémont | Immeuble d'habitation<br>Protection pour motif architectural. Située à proximité du cimetière Montmartre, entre la rue Damrémont et l'ancienne rue des Grandes-Carrières, devenue rue Eugène Carrière, la rue Félix Ziem est ouverte en 1906, sur une ancienne zone résidentielle et artisanale insalubre. Elle accueille une opération immobilière entre 1906 et 1910 s'adressant à une bourgeoisie aisée, qui rivalise avec celles engagées dans les quartiers chics de l'Ouest parisien. L'architecte Armand Gauthier (1868-après 1938) supervise les travaux sur l'ensemble des immeubles de la rue, à l'exception du n°1bis, davantage marqué par le style Art nouveau de son architecte Paul Marteroy (/-/) et édifié en 1907. Perpendiculaire à la rue Félix Ziem, la rue Armand Gauthier, prend le nom de l'architecte qui y réalise également des immeubles et élit domicile au n°6 jusqu'à sa mort. L'ensemble se prolonge sur une partie de la rue Damrémont et Eugène Carrière. Il réalise également quelques années plus tôt, en 1904, une grande partie des immeubles de la rue Gramme, dans un style plus épuré ou, en 1927, les ateliers d'artistes du 11 rue Victor-Schoelcher avec son fils Roland (1898-1945). Au n°2 l'immeuble en pierre de taille conçu par Gautier marque l'angle des rues Damrémont et Félix Ziem. S'élevant sur sept étages dont deux sous comble, il est composé de deux travées à l'angle et de quatre travées rue Félix Ziem et Damrémont. Il reprend une partie des modénatures visibles au n°3. De lourdes consoles, fortement moulurées, soutiennent les balcons du deuxième |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage ainsi que les deux oriels qui flanquent cette entrée de rue. Elles sont disposées en alternance avec une frise de denticules et modillons à gouttes, ces derniers soutenant aussi les balcons du cinquième étage. Les deux premiers niveaux présentent un bossage arrondi et vermiculé. Les pilastres ioniques, les tables saillantes, les médaillons garnis de bouquets de fleurs, associés aux frises de postes visibles sur les oriels et à l'angle des deux rues donnent un caractère néoclassique à l'ensemble. Cette exubérance décorative est appliquée avec plus ou moins d'intensité jusqu'au n° 39 de la rue Damrémont ainsi que dans les rues Félix Ziem, Armand Gauthier et Eugène Carrière, conférant ainsi une homogénéité architecturale à l'échelle de cet îlot urbain. |
| BP | 1 rue Ferdinand Flocon<br>56 rue Ramey | Groupe d'Habitations à Bon Marché construit par Henri Sauvage en 1912-1913. Les façades sont en brique calco-fer, presque aussi austères que celles de l'ensemble réalisé au n° 1 de la rue de la Chine (1907-1908). L'austérité est atténuée toutefois par des cabochons en grès polychromes, et par le décor de l'encadrement de la porte d'entrée, en grès flammés de Gentil et Bourdet. La monumentalité de la porte d'entrée imite celle des grands groupes d'habitation des fondations d'Habitations à Bon Marché, mais son dessin et sa polychromie sont inspirés de l'immeuble pour artistes du 31 rue Campagne Première d'André Arfidson (1911). |
| BP | 45 rue Ganneron<br>1 à 55 cité Pilleux<br>2 à 50 cité Pilleux<br>30 avenue de Saint-Ouen | Ensemble homogène de la cité Pilleux construit par l'architecte Gabriel Tendé en 1893 pour M. Pilleux, située entre l'avenue de Saint-Ouen et la rue Ganneron, composé de petits immeubles d'un seul étage sur rez-de-chaussée et reproduisant les mêmes modénatures, dans un style dépouillé proche de celui des premières cités ouvrières construites à la fin du Second Empire. L'entrée de la cité se fait au 45 rue Ganneron par un immeuble à usage mixte (ateliers et habitation) datant de la fin du XIXe siècle à façade en pierre de meulière avec appuis et linteaux des fenêtres en brique rouge. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 à 2 bis impasse Girardon<br>5 rue Girardon | Secteur de Montmartre - 2 à 2 bis impasse Girardon, 75018. Adresse associée : 5 rue Girardon. Protection pour motifs culturel, historique et architectural.<br>La rue et l'impasse Girardon marquent la jonction entre le vieux Montmartre et celui des années 1910-1920, symbolisé par l'avenue Junot voisine et ses villas Art déco. A l'entrée de l'impasse s'articulent autour d'un corps de bâtiment principal de deux étages, deux ailes en retour d'un étage. L'ensemble, élevé au milieu du XIXe siècle, est adossé aux anciens communs du château des Brouillards, construit pour M. Legrand-Ducampjean, avocat au barreau de Paris, après l'acquisition en 1772 du terrain sur lequel était installé le vieux moulin des Brouillards, alors en ruines. Il revendit à la veille de la Révolution les différents corps de bâtiment et en 1850, les communs du château furent rasés pour faire place à des pavillons séparés les uns des autres par de simples haies. L'impasse Girardon accueillit alors les ateliers de nombreux artistes désargentés, dont celui de Félix Ziem. Quand l'avenue Junot, percée entre 1909 et 1912, est progressivement lotie, en lieu et place des masures du « maquis », une grande partie de l'impasse est amputée. Ne subsistent que les numéros 2 à 4. Le n°4 accueille des artistes dans une série d'ateliers de la fin des années 1900 jusque dans les années 1930, notamment Henri et Marthe Laurens, avant leur démolition et l'aménagement du square Suzanne Buisson dès 1937, inauguré en 1947.<br>L'aile à l'est, au n°2 de l'impasse, a été entièrement refaite en 1911 par l'architecte Louis Hesse (/-/). |
| BP | 1 à 11 rue Gustave Rouanet<br>87 rue du Ruisseau | Groupe scolaire Gustave-Rouanet réalisé en 1934 par l'architecte Emile Bois, architecte de la Ville de Paris. Remarquable équipement en brique sur structure en béton armé, réalisé lors de l'éradication d'un îlot insalubre. Il se distingue par un travail exceptionnel de la brique mais aussi par le jeu des volumes et le soin apporté aux ferronneries. Cette école représente un bon exemple de la monumentalité acquise par les édifices scolaires à la fin de la Troisième République. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 à 14 rue Henri Brisson | Suite à un concours d'esquisse organisé en 1920 au sein de l'agence d'architecture de l'Office public d'HBM de la Ville de Paris, le plan masse d'aménagement des bastions 37, 38 et 39 de l'ancienne enceinte est confié aux architectes Léon Besnard (1879-1954) et Alexandre Maistrasse (1860-1951). Ce dernier conçoit les plans du complexe triangulaire délimité par les rues Henri Brisson, Jean Varenne et Henri Huchard. Cet ensemble associant logements, commerces, un dispensaire et un jardin d'enfants, est subdivisé en deux sous-ensembles par une rue intérieure. Le premier sous ensemble correspondant aux numéros 2 à 4 de la rue Henri Brisson et 1 à 3 rue Jean Varenne s'ouvre au sud sur une placette communiquant avec le boulevard Ney. Il est composé de deux immeubles parfaitement symétriques, mais les commerces présents à rez-de-chaussée ont été remplacés par des logements dans le bâtiment ouest. La même typologie se retrouve dans le deuxième sous-ensemble, correspondant aux numéros 6 à 14 rue Henri Brisson et 5 à 9 rue Jean Varenne. Les deux bâtiments périphériques encadrent un bâtiment central de logements dont le rez-de-chaussée est associé au jardin d'enfant situé dans la cour centrale. Alexandre Maistrasse réalise entre 1921 et 1929 dans la Cité jardin de Suresnes plusieurs groupes scolaires et de nombreux logements, deux programmes qu'il réunit au cœur de la Cité Montmartre, au sein d'un ensemble livré en 1926 qui adopte une esthétique Art déco novatrice. Les six étages de logements reposent sur un sous-bassement en béton lavé largement recouvert d'un crépi peint en gris. Ce registre de façade est enrichi au niveau des entrées de délicates marquises en ciment armé et de fins bandeaux de mosaïques. Le béton lavé est employé également dans les étages pour certains encadrements de fenêtres et en attique, sous les combles à faible pente couverts de zinc. Les cages d'escalier, les linteaux et les appuis des fenêtres ainsi que les loggias des balcons sont réalisés en béton enduit et peint en blanc. Toutes ces modénatures se détachent de la surface en brique rouge, matériau dont Alexandre Maistrasse généralise ici l'emploi. Ce choix confère une abstraction aux jeux graphiques induits par les variations du calepinage des briques et au travail plastique des bow-windows. |
| BP | 44 rue Hermel | Réjaud ou Baril, 1884, architecte. Immeuble construit pour la Compagnie des Omnibus, anciens locaux des agents et du chef de service. Immeuble très simple, faubourien, de 3 travées et élevé de 3 étage, en enduit. Décor de chambranle et table en allège. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 46 rue Hermel | Bernot, 1914, architecte. De 3 travées, en briques et bandes de pierre en soubassement, linteaux des baies enduits. Type représentatif du rationalisme, façade plate presque sans modénature, sauf le strict nécessaire. Discret et élégant décor en imposte et en chambranle de la porte d'entrée. |
| BP | 3 place Jacques Froment<br>2-6 rue Carpeaux | Ancien hôpital Bretonneau : restes remarquables d'un équipement hospitalier bâti dans le lotissement Carpeaux, entre 1895 et 1900, par l'architecte Paul Héneux. Architecture qui imite les caractéristiques stylistiques de la "villa" par ses volumes comme ses matériaux (pierre de taille et brique). Volumétrie complexe et rythmée, continuité du soubassement. |
| BP | 12 à 14 rue Jean Robert | Immeuble mixte à usage de coopérative ouvrière et de logements construit en 1885 par l'architecte A. Vaillant pour le compte de la société civile de consommation du XVIIIe arrondissement. Elle témoigne d'une rare incursion d'une coopérative ouvrière dans le domaine immobilier. Les coopératives ouvrières, issues des associations ouvrières après 1848, avaient pour principale fonction d'assurer la distribution alimentaire pour leurs adhérents. Ici, le rez-de-chaussée est destiné à un magasin coopératif. Les logements, destinés à rentabiliser l'opération, ont été aménagés sur six niveaux pour être loués à des sociétaires qui avaient pu en déterminer les caractéristiques. Ils ont été traités comme des appartements avec antichambre, moulures, parquets de chêne, cheminée, papier-peint... Ce désir de décorum, très critiqué par le mouvement philanthropique, se retrouve en façade, qui au-dessus du traditionnel soubassement en pierre, a été traitée en brique de Vaugirard. Sur cour, cette brique ordinaire est restée apparente, tandis que sur rue, le "parement vu" a été réalisé en brique de Bourgogne, avec une modénature de convention. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 17 rue Joseph de Maistre | Atelier d'artiste - Secteur de Montmartre<br>Le terrain sur lequel sont construits, au début du XXe siècle, les ateliers et immeubles de logement du n°15 et 17 rue Joseph de Maistre, fut longtemps rattaché à la parcelle voisine du n°17bis, formant alors un centre artisanal puis industriel reconnu à Paris. Il est accolé au cimetière du Nord, appelé communément "cimetière de Montmartre", ouvert en 1825 et correspond aux anciens jardins d'un hôtel de style troubadour, construit en 1835 et démoli en 1882, appartenant au comte Charles De l'Escalopier. Ernest Eymonaud, antiquaire et fabricant de meubles, fait reconstruire entre 1892 et 1897 par l'architecte Charles de Montarnal (1867-1947) une maison néo-gothique pour exposer ses meubles et installer son atelier, inscrite au titre des monuments historiques.<br>Eymonaud achète à l'actuel n°17bis, vers 1900, un bail commercial aux nouveaux propriétaires des jardins pour y installer en 1902 des magasins d'exposition de ses produits. S'élevant de deux étages, ils sont masqués par l'immeuble d'habitation sur rue. Au n°15, il commande en 1899 au très prolifique architecte Albert Sélonier (1858-1926) un Immeuble d'habitation sur rue de cinq étages dont un sous comble, cédé par la suite à un certain M. Gibelin. Ce dernier sollicite l'architecte André Leclerq (/-/) en 1901 pour construire dans la cour un hôtel de trois étages, qui complète une ancienne construction de trois étages, également alignée à la limite orientale de la parcelle. Au fond de cette dernière, plusieurs ateliers d'un étage sont proposés à des artisans. Un atelier en pans de bois adossé à l'hôtel fait face à un autre corps de bâtiment rectangulaire divisé en plusieurs ateliers. Y exercent notamment les fabricants de toiles Schwartz et Morin au début du siècle. Des imprimeries-papeteries, associées à des sociétés d'emballages, s'y installent par la suite et perdurent jusqu'à la fin du XXe siècle. Elles profitent de la construction en 1926-1927 d'une grande halle vitrée par l'architecte Auguste Chalier (/-/), au 17bis pour y développer leur activité. Celle-ci est détruite entre 1989 et 1990. Les ateliers de fond de parcelle ont pour leur part été modifiés à la fin des années 1990 et transformés en logements. La toiture du bâtiment est détruite, pour y installer des terrasses. Un des ateliers est surélevé d'un étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 13 rue Joseph Dijon | Immeuble d'habitation<br>Le versant nord de la Butte Montmartre et la limite nord de Paris, dit quartier de Clignancourt, bénéficie d'un développement économique et urbain au début du XIXe siècle. Les travaux d'Haussmann viennent parachever la modification de ce quartier par la construction du boulevard Ornano, facilitant l'accès au centre de Paris. Construit vers 1903 par l'architecte Pierre-Antoine Bled (1879- après 1906), cet immeuble de six niveaux repose sur un rez-de-chaussée occupé par deux commerces dont un d'origine. La devanture est de "type-cadre" en bois peint, mise en avant par une porte vitrée et par deux grandes vitrines flanquées d'ais. La porte d'entrée de l'immeuble prend place au centre des deux commerces. Elle est ornée de consoles néoclassiques à volutes servant de support à la corniche en saillie qui marque une séparation avec les niveaux supérieurs. La façade, appareillée de briques, est ornée de trois corniches parées de frises en briques rouges. Chaque baie est surmontée d'un arc de décharge sur laquelle les claveaux adoptent un jeu polychrome mêlant brique jaune et rouge. Certaines menuiseries disposent encore d'un lambrequin. Sur les deux travées centrales, deux bow-windows aux angles arrondis reposent sur des consoles à volutes métalliques. L'ensemble des baies est orné de garde-corps en ferronnerie. L'élévation est couronnée d'une toiture à la Mansart percée de lucarnes. Cet Immeuble d'habitation allie qualité esthétique et faible coût des matériaux employésn cours de rédaction |
| BP | 1 à 5 place Jules Joffrin | Mairie du XVIIIe arrondissement, commencée en 1888 par l'architecte-voyer, Marcellin Varcollier et achevée en 1905 par Claude-Auguste Salleron. Le projet de Varcollier se caractérise par la création d'un grand hall central couvert d'une verrière. La façade de style éclectique, mêle dans une ordonnance parfaitement symétrique, pilastres cannelés de la Renaissance aux urnes et frontons Louis XV. Elle est précédée d'un porche à cinq arcades et couronnée d'un gracieux campanile. Remarquable par son ampleur et par le traitement de ses espaces internes, cette mairie est la seule de Paris à jouer avec une Eglise l'image d'un coeur de ville. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 20 avenue Junot | Secteur de Montmartre<br>L'avenue Junot, percée entre 1909 et 1912, est progressivement lotie, en lieu et place des masures qui constituaient le « maquis » de Montmartre. Ce dernier était peuplé de chiffonniers, de ferrailleurs et d'artistes ne pouvant s'offrir un atelier au centre de Paris. Cet hôtel particulier s'intègre au sein d'une série de petites villas Art déco réalisées pour le compte de particuliers ou de sociétés immobilières. Du numéro 18 au numéro 22, une première série de permis de construire est déposée en janvier 1926 par la « Société civile immobilière de l'avenue Junot » pour la construction de trois hôtels particuliers par l'architecte-expert Ernest Perney (1873-1946), dirigeant de la fédération radicale-socialiste de la Seine et maire de Levallois-Perret en 1945. Il ne réalisa que les hôtels du n°18 et 18bis. C'est l'architecte Georges Bénezech (1882-1949), qui avait déjà à son actif un certain nombre de constructions particulières ainsi que l'édification de la chapelle Notre-Dame-des-Airs à Saint-Cloud, qui construit l'hôtel du n°20. Il élève un bâtiment de deux étages carrés complété d'une petite cour en fond de parcelle. Sa façade sur rue propose un jeu discret sur le calepinage des briques, visible notamment au second étage, qui évoque celui de l'hôtel du n°22, construit par Pierre Fouque (/-/). Le béton apparent au niveau du soubassement, de l'encadrement de la façade et des percements du rez-de-chaussée, le rattache également à l'immeuble du n°18bis. Enfin, les ferronneries d'époque ont été conservées et confirment le caractère Art déco de l'ensemble. |
| BP | 12 avenue Junot | Secteur de Montmartre<br>L'avenue Junot, percée entre 1909 et 1912, est progressivement lotie, en lieu et place des masures qui constituaient le « maquis » de Montmartre. Ce dernier était peuplé de chiffonniers, de ferrailleurs et d'artistes ne pouvant s'offrir un atelier au centre de Paris. L'Immeuble d'habitation visible au n°12 s'intègre au sein d'une série de petites villas Art déco réalisées pour le compte de particuliers ou de sociétés immobilières. Le second bâtiment, en fond de parcelle, fut la résidence des peintres Suzanne Valadon, de son mari André Utter et de son fils Maurice Utrillo à partir de 1926. Les deux corps de bâtiment sont réalisés à deux époques différentes. Le premier, en fond de parcelle, adoptant un plan en U, est construit entre 1925 et 1926 par Georges Gumpel (1885-1968). S'élevant à l'origine de trois étages, il est surélevé deux fois d'un niveau pour finalement s'aligner sur la hauteur de l'immeuble sur rue, qui |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | opte pour un plan en H. Ce dernier est édifié en 1933 par Fernand Chevalier (1899-1960), un architecte reconnu pour sa participation à l'Exposition coloniale de 1931 avec la construction de la Cité des informations, le long du boulevard Poniatowski. Il fut par la suite l'architecte en chef du pavillon de la France d'Outre-Mer à l'exposition universelle de New York en 1939. Il propose ici une façade sur rue Art déco, de quatre travées, où l'accent est mis sur les deux travées centrales. L'entrée est ainsi monumentalisée avec sa haute porte en fer forgé. Elle est flanquée de pilastres qui soutiennent un entablement tripartite qui constitue l'assise de deux bow-windows à cinq pans. Au dernier niveau, Chevalier développe une longue loggia qui couronne une façade à la composition équilibrée et géométrisée, témoignant la puissance plastique du mouvement Art déco. |
| BP | 9 avenue Junot<br>1 voie E/18 | Secteur de Montmartre<br>L'avenue Junot, percée entre 1909 et 1912, est progressivement lotie, en lieu et place des masures qui constituaient le « maquis » de Montmartre. Ce dernier était peuplé de chiffonniers, de ferrailleurs et d'artistes ne pouvant s'offrir un atelier au centre de Paris. L'Immeuble d'habitation visible au n°9 s'intègre au sein d'une série de petites villas Art déco réalisées pour le compte de particuliers ou de sociétés immobilières. A la différence de nombreuses parcelles voisines qui peinent à trouver preneur, celle-ci est occupée dès 1912 et réinvestie entre 1926-1927. C'est à cette date que les sociétés immobilières « Lepic » et « de la région parisienne » décident de confier à plusieurs architectes le soin de lotir un terrain marqué par une forte déclivité, sur lequel était situé le plus ancien moulin de la butte, daté de 1529 et détruit en 1850. La voie privée créée, liant le n°11 de l'avenue Junot au n°75 rue Lepic, parfois appelée « hameau des artistes » et officiellement « voie E18 », relie plusieurs pavillons construits pour la majorité d'entre eux par les architectes René Hartwig (1895-1958) et Robert Bourin (1895-1967). Hartwig participera par la suite à l'Exposition internationale de 1937, en collaborant à la construction du palais des chemins de fer et du pavillon de l'Inde française. Au n°1 est desservi le n°9 de l'avenue Junot. Les deux architectes proposent un bâtiment de plan carré et de trois étages, auquel ont été accolés une tour d'angle d'un niveau supplémentaire et un second bâtiment d'un étage. Ils prennent appui sur un vestige de mur antique, découvert en 1916 lors du percement de l'avenue. L'accès depuis le passage se fait par l'intermédiaire d'une volée d'escaliers qui mène à une cour surélevée. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Depuis la cour, un second escalier mène à la terrasse aménagée sur le toit du second bâtiment et clos d'une balustrade. La même balustrade, aux lignes géométrisées, est reprise au dernier niveau de la tour où est installé un belvédère couvert, ainsi que sur la travée voisine donnant sur l'avenue. Celle-ci est marquée par la présence d'un oriel, déporté sur la première travée. L'influence Art déco se confirme par la préférence donnée aux lignes géométriques plutôt qu'à la prolifération de l'ornement. |
| EPP | 8 passage Kracher | Protection de l'ensemble du porche (linteau, assise et montant). |
| BP | 21 rue de Laghouat | Immeuble construit en 1934 par les architectes André Bertin et Abro Kandjian pour Fernand Bertin. L'immeuble, de style moderniste, couvert en terrasse, s'élève sur quatre étages. La façade rectangulaire est modelée par trois plans différents, en légère avancée les uns par rapport aux autres. Les deuxième et troisième étages forment un premier ressaut tandis que les balcons semi-circulaires de la travée centrale animent ce ressaut d'un nouveau relief. Les larges baies rectangulaires, divisées en douze parties, s'accordent par leurs dimensions, avec les blocs de pierre de taille, délités en rectangles nets et jointoyés en ciment clair. Ce parti géométrique rompt avec l'architecture classique pour se rapprocher de l'harmonie cubiste. |
| BP | 34 rue Étex<br>153-155 rue Lamarck | Immeuble d'habitation construit à l'angle de deux rues en 1905 par l'architecte Léon Dupont. Il servit de référence aux membres de l'Union Syndicale des Architectes Français (association fondée par Anatole de Baudot en 1896 et regroupant ses disciples). Malgré sa volumétrie "ordinaire" il est remarquable par sa silhouette : il exalte sa structure externe de béton armé, avec ses parement de pierre de taille, puis ses remplissages brique et pierre de taille, l'acier et la céramique. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 99 bis rue Lamarck | Immeuble d'habitation<br>Cet Immeuble d'habitation avec partie commerciale au rez-de-chaussée a été construit en 1906 par l'architecte Joseph Voisin (1872 - /). Implanté le long de la rue, il a été commandé par l'entrepreneur S. Auget en même temps que l'immeuble voisin du n°101.<br>D'après les permis de construire publiés dans le bulletin municipal, cet immeuble est le cinquième à avoir été construit par J. Voisin (parfois en collaboration avec l'architecte Henri Letourneur).<br>Contrairement à ses précédentes réalisations, cet immeuble possède une façade richement fournie, qui lui vaut de participer au concours de façades de la ville de Paris en 1906.<br>Divisé en trois travées, il s'élève sur six étages. Il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un entresol à refends, de trois étages carrés, d'un étage attique et d'un autre sous comble. La façade sur rue est ornée de multiples consoles à volutes, de courbes, de sculptures, de garde-corps exécutés en ferronnerie et d'une lucarne monumentale en pierre de taille. Cette richesse artistique et cet éclectisme ont pu voir le jour grâce aux libertés accordées par les nouveaux règlements de voiries au début du siècle. Surnommé « Maison Louis XV » dans la revue la Construction moderne en 1907, l'architecte y a mélangé à la fois le style historiciste et les tendances de l'art nouveau, particulièrement exprimés dans les courbes de la porte d'entrée en verre et fer forgé, ainsi que son imposte |
| BP | 62 à 64 rue Leibniz<br>1 à 7 ; 2 à 6 square Leibniz | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble d'habitations à bon marché, composé de sept bâtiments organisés en U autour du square Leibniz et ouverts sur la rue homonyme, comportait à l'origine 226 logements. Comme les autres édifices conçus par l'Assistance publique à cette période, ils mêlent de façon novatrice habitations bon marché – donnant sur l'impasse - et logements plus bourgeois – donnant sur la rue. Entre 1906, date de la construction de son premier groupe HBM au square Delambre et 1924, l'Assistance publique va procéder à la réalisation de plusieurs programmes de construction locative, particulièrement soignés en façade. Leurs architectes appliquent les typologies de plans en vogue à l'époque : cour ouverte, à redans ou encore en peigne.<br>Le contexte de conception est ici particulier, car l'architecte Ricaud (/-/) est recommandé par un conseiller municipal et ne compte par parmi les architectes internes de l'Assistance publique.<br>L'ensemble de sept étages dont deux sous comble fait alterner pierre de taille au rez-de-chaussée et au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | premier étage et brique orangée au-delà, le tout couvert par une toiture en zinc. L'architecte rompt avec la monotonie des formes par des jeux de saillie et de retrait et par la présence de bow-windows. Des chaînages d'angle, des linteaux et allèges de fenêtre ainsi que des bandeaux en pierre achèvent de magnifier les façades. La devanture commerciale d'angle, à l'enseigne « Coop », revêtue de tessons, mérite une mention particulière |
| BP | 20 rue Léon<br>34 rue Laghouat | Immeuble d'habitation<br>Le quartier de la Goutte d'Or est en pleine mutation et expansion entre le XIXe et le début du XXe siècle. Porte d'entrée vers la Capitale, il accueille une main-d'œuvre provinciale et étrangère attirée par les nouvelles industries. De nombreux immeubles « à loyers » sont alors construits.<br>Le bâtiment occupe toute la parcelle d'angle et s'aligne sur les rues Léon et Laghouat. C'est un immeuble à pan coupé à usage d'habitation, propriété de la société civile de la rue Laghouat, construit en 1933 par l'architecte et gérant de la société Marcel Marchand (/-/). Le rez-de-chaussée est réservé aux locaux techniques et commerciaux et les logements occupent les six étages supérieurs. Ces derniers sont accessibles par une porte en ferronnerie et à verre mobile orné de motifs géométriques. Les façades de l'immeuble se distinguent par ses décors floraux de style Art déco (frises, consoles) et par l'alternance des matériaux employés en parement : pierre, béton et brique. Elles se composent de cinq travées disposées symétriquement. Sur chaque façade, la deuxième travée en partant de l'angle forme un bow-window en béton de section rectangulaire sur quatre niveaux. L'angle à pan coupé est également agrémenté d'un bow-window flanqué d'un motif en haut-relief. Les oriels reposent sur des supports sculptés en bas-relief dans une esthétique Art déco et s'achèvent en terrasse au sixième étage. Afin de donner une unité à la façade, le bâtiment présente des balcons filants au cinquième niveau en ferronnerie à motifs de spirale. Les mêmes motifs se retrouvent sur tous les garde-corps des baies. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 56 rue Letort | Cour maisons ouvrières<br>Cette maison d'habitation est construite en 1908 par l'architecte S.A Martin (/-/). Elle comprend un corps de bâtiment principal à l'alignement sur rue, composé d'un étage carré et d'une aile sur la profondeur de la parcelle, à l'origine limitée à un rez-de-chaussée et surélevée d'un étage carré en 1914. Sur rue, le bâtiment accueille deux commerces de part et d'autre de la porte principale. La façade du niveau est réalisée en briques rouges et ponctuée de briques vernissées, particulièrement utilisées au début du XXe siècle, les linteaux métalliques. L'ensemble est couronné par une frise en brique, surmontée par une toiture en tuiles. |
| BP | 7 rue Livingstone<br>1 place Saint-Pierre | Immeuble d'habitation HBM<br>Ce groupe d'Immeuble d'habitation est construit entre 1929 et 1933 par l'architecte Henri Bodet (1888-1972) pour le compte de la Société immobilière Saint-Pierre. L'architecte parvient à créer un plan-masse aéré malgré la contrainte d'une parcelle de forme triangulaire. Il implante pour cela deux immeubles de sept étages dont les plans tortueux articulent quatre cours fermées et semi-ouvertes. La cour principale au centre est accessible par un portique surmonté d'un fronton à motif géométrique et introduit sur un vestibule d'un niveau. Les rez-de-chaussée sur rue abritent des commerces de textile tels que l'enseigne historique Moline. En élévation, les bâtiments comptent quatre et cinq travées, dont « l'asymétrie équilibrée » évoque le style paquebot dans la veine du mouvement Art déco. Chacune des façades présente deux travées en redent ou en accordéon qui favorisent la pénétration de la lumière naturelle. Les deux angles qui encadrent la cour sont pourvus, sur les trois premiers étages seulement, de balcons à pans coupés qui occupent la largeur de trois baies. Le septième étage, en grande partie mansardé, est éclairé par des lucarnes, tandis qu'aux angles sont ménagées des terrasses protégées par des garde-corps en ferronnerie. L'aile en retour en fond de parcelle se compose de quatre travées disposées nord-sud. Celle dans l'axe de la cour est flanquée d'un bow-window sur toute sa hauteur.<br>Ce groupe de bâtiments présente une qualité plastique sobre, animée par l'esthétique du redent et des multiples saillies. Ce langage classique pur et géométrique, propre au mouvement Art déco, est ici remployé dans un groupe d'habitations à bon marché. Bodet reprendra en 1933 le même modèle pour la construction de la « villa Bedu » à Courbevoie.<br>En cours de rédaction |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 8 à 10 rue Livingstone<br>19 à 21 rue Pierre Picard | Immeuble d'activité commerciale caractéristique de l'activité textile florissante à Montmartre au cours du XXe siècle.<br>L'immeuble actuel de la maison « Vêtements Weill » résulte de trois principales campagnes de constructions. En 1922, Albert Weill fait construire, sur les plans de l'architecte Roger Kohn (1883-1939), un immeuble d'ateliers où il déménage la manufacture familiale de tissus et vêtements, fondée en 1892 et située auparavant rue d'Aboukir. L'édifice à structure métallique et remplissage de brique propose trois plateaux libres organisés autour d'une cour centrale vitrée.<br>En 1937-1939, le même architecte surélève le bâtiment d'un étage carré et renverse la distribution générale de l'immeuble en créant une nouvelle séquence d'accès du côté de la rue Livingstone. À cette occasion, la façade en brique de 1922 est dissimulée par un revêtement de pierre collée.<br>Répondant à la croissance de l'activité de la maison Weill grâce à l'explosion du marché du prêt-à-porter, l'immeuble est à nouveau agrandi (de plus de 890 $m^2$), sous la direction de l'architecte Alfred Favre (1901-?), qui avait par ailleurs collaboré avec Roger Kohn à l'exposition d'Art Moderne de 1937. Un second sous-sol et deux niveaux d'ateliers en toiture sont ainsi ajoutés. Cette surélévation a l'aspect d'un haut comble brisé, largement percé de baies sur la rue et la cour. À la demande des architectes en charge de la préservation du site de Montmartre, la surélévation est couverte d'ardoise et non de zinc. Son fort volume, invisible de la rue, signale la maison Weill depuis le sommet de la Butte. À cette occasion, la verrière de la cour est remplacée par une voûte en pavés de verre. L'édifice est restructuré en 2013 avec des modifications de toiture et de baies. |
| BP | 19 rue Marc Séguin | Immeuble d'habitation<br>L'immeuble est construit en 1913 par l'architecte et l'urbaniste Jacques Gréber (1882-1962). Érigé sur un rez-de-chaussée, il développe quatre étages carrés et un étage sous comble couvert par une toiture en tuile. Il se démarque dans la séquence urbaine par la polychromie de ces façades. Sur rue, le mélange de brique, pierre meulière et céramique contribue à la composition verticale de la façade : les pierres meulières en rez-de-chaussée sont surmontées d'une frise géométrique en brique polychrome, matériau qui souligne également l'encadrement de la porte cintrée. Au-dessus, une travée en saillie est également habillée de brique jaune et couronnée, au dernier étage, d'un fronton triangulaire. Des carreaux de céramique |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | agrémentent les frises, frontons, cimaises et consoles. Sur cour, la travée centrale qui accueille la cage d'escalier forme également un avant-corps. Plus sobre, cette façade reçoit un parement bicolore fait de brique et d'enduit, les tons ocres sur blanc faisant ressortir la saillie, le rez-de-chaussée et les deux derniers étages. |
| BP | 22 à 24 rue Marc Séguin<br>14 à 16 rue de l'Évangile | Immeuble d'activité industrielle<br>Situés proche des chemins de fer, les immeubles accueillaient la Maison Schwander, fondée par Jean Schwander et Joseph Herrburger à la fin du XIXe siècle, un des plus importants fabricants de mécaniques et de claviers de pianos en Europe. Le regroupement des immeubles de différents aspects indique l'évolution de la construction. En 1907, des travaux d'agrandissement de l'usine, concernant l'immeuble de trois étages carrés et un sous comble, 24 rue Marc Seguin et 14 à 16 rue de l'Évangile, sont confiés à l'architecte Camille Pérat (/-/). Les façades sur rue présentent une unité d'écriture architecturale, mais les matériaux apparents d'origine sur les façades, comme les pierres et les briques, ainsi que les modénatures, sont désormais cachés par un enduit, qui dénature les élégantes élévations de cette architecture industrielle. Le couronnement de l'angle à pan coupé est animé par une horloge au niveau de la corniche surmontée d'un comble en ardoise percé d'une lucarne à fronton triangulaire. Le portail ouvragé, situé sur la rue de l'Évangile, est agrémenté d'un cartouche où les lettres JS sont figurées pour Jean Schwander. L'immeuble du 22 rue Marc Seguin est transformé en cinq niveaux à usage industriel en 1913 par l'architecte et ingénieur Jules Demoisson (/-/). La composition de sa façade sur rue rompt avec le 24 rue Marc Seguin. Cependant, ses façades sur cour à ossatures apparentes en bois s'harmonisent avec celles du 14 rue d'Évangile, et délimitent la cour centrale. À l'extrémité du 16 rue de l'Évangile, l'immeuble de quatre niveaux accueillant autrefois des bureaux de l'usine, se démarque nettement de l'ensemble par sa façade sur rue, par la richesse des modénatures, ainsi que des refends, chaînages, frontons, et tableaux. Dans la cour nord, l'immeuble de trois étages, adossé au 20 rue de l'Évangile sert aux réserves pour la fabrique à l'époque. Les deux cours ont subi des travaux en 1983 et 1991, touchant la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | couverture de la cour centrale et la démolition des anciens bâtiments dans la cour Nord. |
| BP | 15 rue Marc Séguin<br>52 rue Pajol | Immeuble d'habitation<br>Situé proche des voies de chemin de fer, cet immeuble d'habitation illustre l'industrialisation et la modernisation de logement du quartier de la Chapelle. Construit en 1932 par l'architecte Roland Bertin (/-/) et Abri Kandjian (1906-1977), leurs dessins s'inspirent du projet initial, conçu par l'architecte A. Spazzini (/-/). Ce premier projet est refusé dès janvier 1932, car les bâtiments dessinés dépassaient les gabarits réglementaires. La mise en œuvre de l'immeuble n'est pas exactement conforme au projet approuvé, et reprend des éléments de Spazzini, notamment la forme du balcon. L'écriture architecturale marquera en grande partie la pratique de Bertin et Kandjian sur l'immeuble d'habitation du 26 rue des Apennins à Paris, construit en 1934. L'immeuble en forme de U délimite une cour arrière. Au rez-de-chaussée, l'entrée principale s'ouvre sur la rue Marc Séguin, encadrée par un oculus sur chaque côté, et l'angle accueille des commerces. L'immeuble se développe sur cinq étages carrés au-dessus du rez-de-chaussée. Les deux derniers étages sous comble, disposés en gradins ménagent des terrasses. Les façades sont animées par des avant-corps en forme de denticule sur la hauteur, formés par des balcons courbes. L'angle à pan coupé est ajouré par des fenêtres-bandeau, encadrées par deux travées d'oculi. Les serrureries, telles que les lices des garde-corps et le motif géographique de la porte d'entrée, constituent les seuls éléments décoratifs des façades. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 197 à 199 rue Marcadet | Fondation Mathilde et Henri de Rothschild, polyclinique fondée en 1902, édifiée par Henri-Paul Nénot, puis agrandie et modernisée en 1929 par les architectes Dresse et Oudin. L'obligation de conservation d'une partie des bâtiments existants, a conduit Dresse et Oudin à un désaxement des baies des façades imperceptible depuis la rue. Les architectes ont choisi pour revêtement le stuc-pierre pour la façade principale et le ciment-pierre pour les façades sur cour, chacune étant rehaussée de frises en grès flammé. |
| BP | 75 à 77b rue Marcadet<br>15 passage Ramey | Hôtel "Mathagon", bâti pour Mathagon, receveur général des domaines et bois de la généralité de Paris de 1766 à 1790. Les deux corps de logis perpendiculaires sont rehaussés de chaînage d'angle en pierre. Il est couronné d'une tourelle et d'une belle lucarne. L'hôtel Mathagon est l'une des rares maisons caractéristiques du passé villageois de Clignancourt. |
| BP | 254 à 256 rue Marcadet<br>angle rue Championnet | Ensemble de logements sociaux réalisé en 1913-1919 par l'agence d'architecture de la fondation Rothschild. Il est le dernier immeuble construit par la Fondation, mais aussi l'un des moins documentés. A l'époque de sa conception, l'Agence est dirigée par Provensal, assisté de Ventre, Besnard et Majou. Le groupe épouse la forme urbaine du projet réalisé rue de Prague : alignement sur rue, qui isole l'îlot de l'extérieur; accès à l'intérieur par brèche ou porte monumentale; square et rue intérieure de service; ateliers et services principaux placés à une extrémité de l'ensemble, mais en relation directe avec le reste de l'îlot. On voit même apparaître, sur ce terrain plus grand que celui de la rue de Prague, les principes de composition pittoresque que l'on retrouvera dans les HLM des bastions, comme la perspective bloquée qu'à un angle de bâtiment, la succession d'espaces étroits et dilatés, les changements constants de direction. L'usage de la pierre de taille se limite à la porte monumentale et à quelques saillies. Le ciment armé est plus employé et visible tant pour l'ossature que pour le revêtement (sans doute un choix imposé par la pénurie de matériaux due à la guerre). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 127 à 129 rue Marcadet<br>2 à 6 rue Diard | Immeuble d'habitation<br>En 1958, les architectes Bernard Favatier (1924-2001) et Pierre Herault (1926-) construisent cet immeuble de logements, pour la Société civile immobilière Diard-Marcadet. Ces architectes sont connus pour avoir réalisé la Tour Pleyel à Saint-Denis en 1973. Le terrain rue Marcadet appartenait anciennement à la Mission populaire évangélique de France qui y avait installé en 1905 le foyer protestant de « la Maison verte » créée en 1872. Le nouveau bâtiment de logements, réalisé en 1958, implanté à l'angle de la rue Driard et Marcadet, accueille toujours les locaux de « la Maison verte ». Un des éléments particulièrement remarquables est le traitement du rez-de-chaussée. Le bâtiment est posé sur des pilotis très fins, créant une transparence vers un cœur de parcelle particulièrement lumineux et apportant une certaine élégance au bâtiment. Ce système de noyaux et de pilotis rappelle le projet du Campus de Jussieu, proposé par Édouard Albert (1910-1968) en 1963. La façade est composée d'une trame régulière où les baies sont toutes réalisées sur le même motif : une allège pleine encadrée de bois, le tout surmonté de deux baies, une avec ouvrant à la française et l'autre oscillo-battante, toutes deux équipées de menuiseries en bois. Le neuvième et dernier étage bénéficie d'une terrasse sur la rue Marcadet tandis que sur la rue Driard, la terrasse se situe au huitième étage. |
| BP | 18 rue Marcadet<br>52 rue Léon | Établissement de soins<br>L'immeuble sis 18 rue Marcadet est construit vers 1930 pour le compte de la Ville de Paris. La parcelle se trouve sur une portion de la rue Léon issue de son prolongement en 1906 jusqu'à la rue Marcadet, qui entraîne la disparition de la cité homonyme. Construit à l'emplacement d'un ancien hôpital, le bâtiment est affecté, au moins à partir de 1935, au service des Eaux et Assainissements de la Ville de Paris. Épousant l'angle des rues Léon et Marcadet, il adopte une forme à pan coupé qui fait écho au n° 22 de la rue Marcadet, lui faisant face. Le bâtiment sur rue, haut de deux étages, est constitué d'une ossature en béton apparent et d'un remplissage de briques, à l'exception du rez-de-chaussée qui se distingue par un traitement de gravier mignonette. En élévation, l'immeuble est rythmé par un jeu de travées fortes et de travées faibles. Deux travées fortes, l'une sur l'angle à pan coupé et l'autre sur la rue Léon, se terminent par un petit fronton en escalier. Ce jeu de formes géométriques, caractéristique des années 1930, est repris sur la façade de la rue Marcadet dont une travée est percée de petites baies octogonales. En 2022, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'immeuble appartient toujours à la Ville de Paris et est affecté à un établissement de soins qui doit faire l'objet d'une reconversion. |
| BP | 22 rue Marcadet<br>59 rue Léon<br>39 rue Ordener<br>41 rue Ordener | Ensemble immobilier HBM<br>Ce bâtiment est réalisé en 1930 par la Compagnie du chemin de fer du nord pour y loger ses ouvriers. En effet, l'opération se trouve à proximité de la gare du Nord et de la gare de l'Est. L'implantation à l'alignement sur rue permet de ménager une cour à l'intérieur de la parcelle. Le bâtiment comprend un dispensaire au rez-de-chaussée et six étages carrés occupés par des logements et surmontés par un niveau sous comble. L'entrée principale, ornée de mosaïque verte et surmontée d'un auvent en béton se trouve sur le pan coupé entre les rues Marcadet et Léon. Un bandeau blanc renforce l'aspect de socle du rez-de-chaussée. Les étages supérieurs sont réalisés en briques, matériau caractéristique des habitations à bon marché (HBM). La façade est typique de la seconde génération d'HBM des années 1930, avec une ornementation mesurée. Les étages intermédiaires sont ponctués de balcons en bandeaux qui structurent la façade. |
| EPP | 76 rue Marx Dormoy | Objet de la protection : Porche décor du Crédit Lyonnais<br>Le porche marque l'ancienne entrée de l'agence du Crédit Lyonnais occupant partiellement le rez-de-chaussée de l'immeuble situé sur l'ancienne rue de la Chapelle depuis 1926, lors de l'extension de l'entre-deux-guerres du réseau d'agences. Dressés sur des bases en pierre, les piédroits, agrémentés de pilastres latéraux à triglyphe, créent un effet ornemental. Sur le linteau s'implante un disque avec les lettres AGENCE ZN indiquant la cote de l'agence bancaire. Il est entouré de deux torches en cornes d'abondance débordant de fruits, ornées de glyphes et de feuillages. Au-dessus du disque, une table au nom du Crédit Lyonnais est couronnée d'une corniche et d'un fronton où se trouve la date de fondation à Lyon. Les mêmes formes de porche sont également employées |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | dans d'autres agences du Crédit Lyonnais à Paris et dans d'autres régions françaises. |
| BP | 65 rue du Mont Cenis<br>108 rue Marcadet | Immeuble de rapport Louis-Philippe remarquablement conservé (modénatures, lucarnes...) et de belles proportions. Elévation de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Combles. Il constitue un témoignage de l'urbanisation du village de Clignancourt précédant l'annexion de 1860 et forme avec les vestiges de l'ancienne porcelainerie du XVIIIe siècle située au 103 rue Marcadet, inscrite en partie à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, un ensemble historique qui mérite d'être préservé. |
| BP | 42 rue Montcalm<br>12 rue Calmels | Maison d'angle et atelier<br>Cet atelier construit en 1889 par l'architecte L. Duhem (/-/) témoigne de l'architecture populaire et ouvrière de la fin du XIXe siècle. Le bâtiment est composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage carré prenant la forme d'un fronton monumental. La façade sur rue, réalisée en brique, est largement vitrée. Le rez-de-chaussée est marqué par un soubassement au-dessus duquel se trouve une large fenêtre en bandeau dont le linteau métallique couvre l'ensemble de la largeur de façade, englobant la porte à imposte vitrée rejetée dans la travée de droite. Le premier étage est composé d'une allège en brique surmontée par un bandeau de baies horizontales. Couronnée par un fronton triangulaire vitré, la toiture est ouverte par une importante verrière qui éclaire le cœur du bâtiment. L'association de la brique, du métal et du verre sont caractéristiques de cette architecture artisanale. Dans les années 1928, ce lieu accueillait au reste les usines et laboratoires de la Société française des produits de beauté.<br>À ses côtés, le bâtiment à l'angle de la rue Calmels est construit en 1880 par l'architecte Riboutet (/-/). Il alterne la brique jaune et rouge qui crée un motif de bandeau en façade, représentatif de la fin du XIXe siècle. Chaque niveau est délimité par un larmier filant en brique alors que les trumeaux sont ponctués d'ancres à volutes en fer forgé. Les trois dernières travées sur la rue Calmels sont construites en 1930. Si le rythme de la façade est conservé, l'élévation adopte un style plus caractéristique de l'entre-deux-guerres, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | rompant avec l'aspect pittoresque du bâtiment de 1880. Les linteaux et les appuis de fenêtre sont alors réalisés en béton et la brique est traitée de façon uniforme. L'alternance chromatique réside alors dans le contraste entre les linteaux, les appuis en béton et la brique unie. |
| BP | 39 bis boulevard Ney | Hôtel particulier<br>Édifié par l'architecte Henry Lecadet (/-/) en 1908, cet hôtel prend place entre la petite ceinture et le boulevard Ney, percé en 1861 le long de l'enceinte Thiers. Le bâtiment de deux travées compte un rez-de-chaussée et deux étages dont un sous comble ouvert par des lucarnes. Une extension réalisée à une date indéterminée a entraîné la perte de la façade arrière. Celle sur rue conserve en revanche son état d'origine et rend ainsi compte de la volumétrie de l'édifice dont la hauteur modeste crée une rupture avec l'assiette des immeubles environnants.<br>Les trumeaux de la façade sur rue sont comblés par des briques, alors que les chambranles mobilisent une ornementation éclectique de pilastres, de consoles avec palmettes, de corniches et d'agrafes en béton. La porte d'entrée est en ferronnerie ouvragée et verre. La scansion horizontale est assurée par un bandeau en brique polychrome séparant le rez-de-chaussée et l'étage, à hauteur des allèges en table. Enfin, une frise de rinceaux feuillagés en relief court sous le départ du comble. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 168 à 170 boulevard Ney | Centre hospitalier universitaire pavillons en brique le long du bd Ney qui forment l'alignement : l'ancienne entrée principale du groupe hospitalier Bichat-Claude Bernard avec les 2 pavillons R+2 de part et d'autre et l'alternance des bâtiments de jonction en rdc et pavillons à étage qui poursuivent le système.<br>L'hôpital Bichat est créé en 1879, à la suite de la destruction des bâtiments de l'annexe de l'Hôtel-Dieu situés sur la rive gauche. Pour compenser la suppression de lits, l'Assistance publique décide de la transformation d'une ancienne caserne d'octroi cédée à son administration par l'armée, le bastion 39 de l'enceinte de Thiers. Les travaux sont réalisés par l'ingénieur Tollé et l'hôpital ouvre ses portes en mars 1882. Devenu rapidement obsolète, il est entièrement reconstruit entre 1928 et 1940 par Émile Guerrier (/-/), Albert Turin (1876-1955) et Maurice Turin (1877-1962). Le terrain, coupé en deux par une avenue centrale, accueille des pavillons en forme de H au centre et à l'est de la parcelle. L'ensemble est accessible depuis le boulevard Ney par une succession de pavillons à l'alignement du boulevard, reliés par des galeries et dont l'élévation est similaire à ceux du cœur de parcelle. Cette organisation en pavillons reliés par des galeries souterraines se rapporte à l'hôpital pastorien qui se développe à la fin du XIXe siècle. L'usage de la brique y est fréquent, hérité de l'architecture des cités ouvrières de la fin du XIXe siècle, construites elles aussi selon des principes hygiénistes. Plusieurs pavillons sont détruits par les bombardements lors de la Seconde Guerre mondiale, mais les bâtiments donnant sur le boulevard Ney subsistent. Leurs façades baies et parements sont mis en valeur, et celles dénaturées sur rue peuvent être transformées pour retrouver une cohérence globale.<br>Entre 1971 et 1980, l'hôpital est agrandi par la création du « nouveau Bichat », une extension au nord des bâtiments existants. Bichat devient alors un hôpital universitaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 144 à 166 boulevard Ney | Chantier-Phare de la ceinture verte, « La cité de Montmartre » constitue le premier groupe d'HBM construit à l'emplacement des anciennes fortifications, sur les premiers terrains libérés dès 1919 entre les portes de Clignancourt et de Montmartre. La maitrise d'ouvrage est confiée par la Ville à l'Office public d'HBM pour la Ville de Paris. L'Office organise un mini-concours en interne composé des architectes Léon Besnard (1879-1954), Alexandre Maistrasse (1860-1951), Henry Provensal (1868-1934) et Raoul Brandon (1878-1941). À l'issue, tous se partagent l'aménagement de ce gigantesque terrain que l'Office veut ériger en cité modèle. 2734 logements seront ainsi construits entre 1926 et 1930. Sur le modèle des précédentes HBM, la composition des ilots est réalisée à partir de grandes diagonales, mais la fragmentation est ici plus importante, les architectes s'ingéniant à conserver des unités de bâtiments constitués d'une centaine de logements et multiplient pour cela les voies secondaires.<br>Livrés en 1926, les bâtiments compris entre la rue Arthur-Ranc et la rue de la porte-de-Montmartre sont construits par Alexandre Maistrasse (1860-1951). Élève à l'ENSBA de 1878 à 1885, où il suit les cours de Guadet, Maistrasse est d'abord architecte-voyer avant de devenir architecte de l'agence de l'Office de la Ville en 1919. L'ensemble est constitué de trois groupes d'immeubles, créant une composition symétrique et axiale. Au sein des deux groupes donnant sur la rue Ney, les trois immeubles sont disposés en C, une forme qui permet l'aménagement de cours intérieures et de favoriser la lumière et la ventilation. Les angles sont traités à pan droit dans le but de multiplier les perspectives. Les cinq immeubles au centre de la composition conservent également des formes très académiques en C en L et en U. Les constructions ont une structure en béton armé et un remplissage en briques creuses. La structure disparait derrière un appareillage en brique, disposé de manière traditionnelle en boutisse sur les étages, et un enduit-ciment gravillonnés sur les niveaux inférieurs et supérieurs. Dans l'ensemble, les formes élémentaires et géométriques des ornements et de la composition puisent dans le lexique Art déco, mais les décors sont moins foisonnants que lors de la première génération d'HBM : balcons en retrait formant niche et qui démarquent l'attique, oriels, garde-corps à pan coupé et calepinage de brique rouge au premier étage. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 68 rue Ordener | Gardenat, 1912, architecte (Rontaix entrepreneur). Immeuble de pierre de taille de 4 travées, de style Louis XVI très strict (décor de postes en corniche, de pommes de pin pour les culs-de-lampe des consoles et tores de lauriers enrubannés autour de la porte d'entrée, fleurons, décors de gouttes sous les dés des appuis, modillons traités en corniche denticulée...) |
| BP | 74 rue Ordener | Duray et Witasse, 1913, architectes. La façade ne fait que prolonger les trois dernières travées du 1 square de Clignancourt et 72 rue Ordener. |
| BP | 26 à 26 ter rue Ordener | Immeuble d'activité industrielle<br>L'immeuble sis au 26-26ter rue Ordener est construit entre 1947 et 1951 à la demande de la Société Nationale des Chemins de fer français et est caractéristique de l'architecture industrielle telle qu'elle se développe à partir des années 1930 et jusque dans les années 1950, où l'usage de la brique est systématique. En 1944, des bombardements détruisent les ateliers et les remises des locomotives du site de La Chapelle, le long de la rue Ordener. Un économat pour les agents se trouvant à proximité est également détruit. Ce dernier est reconstruit en 1947 au 26 de la rue Ordener par les services de la SNCF et terminé par un certain Choppe (-/-), architecte en chef de l'inspection des bâtiments, en 1951. Le nouveau bâtiment reprend le programme d'origine – vente de denrées alimentaires et d'objets domestiques – mais s'enrichit d'un équipement supplémentaire, « un local d'hygiène » pour le personnel des ateliers voisins. Un dépôt et des ateliers sont également reconstruits sur la parcelle attenante. L'édifice en béton armé présente sur la rue une longue façade à registres alternés de baies horizontales et d'allèges de briques, sur une élévation de trois étages carrés destinés principalement aux espaces de vente et éclairés par de vastes baies garnies de menuiseries métalliques. Profitant d'un décalage de niveaux entre la voie et le terrain ferroviaire, la façade nord présente un niveau supplémentaire. Dans les années 1970, les surfaces de l'économat sont transformées en bureaux. Le site n'est plus occupé par la SNCF en 2022 et accueille des espaces de bureaux. |
| BP | 11 rue Ordener<br>angle rue Jean Robert | Immeuble d'habitation du milieu du XIXe siècle présentant une très faible profondeur mais remarquable par la profusion décorative de sa façade. Celle-ci combine des éléments éclectiques : pilastres cannelés, frontons sculptés et deux travées feintes accusant le caractère théâtral du bâtiment. Garde-corps en fonte. Porte en plein cintre à vantaux et imposte ouvragés. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 6 à 8 boulevard Ornano | Immeuble de rapport construit par l'architecte André Granet en 1929. Cette réalisation offre un exemple réussi de traitement moderne de la brique au seuil des années 30. L'immeuble présente trois façades sur le boulevard Ornano (40 m) avec deux retours sur le passage d'Ornano (23 m) et sur la rue Boinod (de 22 m). Il abrite des appartements familiaux de cinq, quatre et trois pièces. Le pan coupé à l'angle du carrefour est bien dessiné avec ses files de briques qui montent en s'élargissant comme des conduits de cheminée qu'elles ne sont pas. |
| EPP | 43 boulevard Ornano | La façade de l'ancien cinéma Ornano 43 a été élaborée par l'architecte Maurice Gridaine en 1933 à partir d'éléments empruntés à l'architecture navale des années 30 : hublots, ponts, et cheminées. L'enseigne, d'une calligraphie recherchée, épouse parfaitement la verticalité de la cheminée et se transformait, la nuit venue, en une colonne lumineuse. L'architecture utilitaire des transports, exaltée par le mouvement moderne, trouve ici une application métaphorique, le cinéma invitant à effectuer un voyage imaginaire. |
| BP | 70b boulevard Ornano | Immeuble de rapport à usage d'hôtel de tourisme construit pendant l'entre-deux guerre. Façade présentant six étages carrés sur rez-de-chaussée, composée autour d'un bow-window et de deux travées latérales. Cette composition se distingue par l'affirmation de sa structure en façade et par ses larges baies mises en valeur par des panneaux de mosaïque de grès de Briare à motifs floraux. |
| BP | 71 à 71b boulevard Ornano | Deux immeubles de rapport construits par l'architecte Charles Blanche en 1895. Façade de brique rouge, rythmée par quatre bow-windows, ornés de panneaux de céramique, qui encadrent les travées centrales des deux immeubles. Frise à l'étage d'attique. Exemple précoce du style de cet architecte qui sera proche du mouvement Art Nouveau. |
| BP | 78 boulevard Ornano | Immeuble de rapport vers 1910 en pierre de taille. Façade composée de six étages sur rez-de-chaussée et de six travées. Ornementation convenue de la façade : premier étage orné de refends, consoles, garde-corps, frontons des fenêtres du dernier étage. Régularité de la façade assouplie par deux bow-windows en pierre reliés, au cinquième étage, par une galerie. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 32 à 32 bis rue d'Orsel<br>19 place Saint-Pierre | Immeuble d'habitation - Secteur de Montmartre<br>Anciennement rue des Acacias, cette voie reçut le nom d'Orsel vers 1873 en référence au spéculateur immobilier Joseph Orsel qui a acheté plusieurs lots sur les terrains de l'abbaye des Dames de Montmartre. L'immeuble construit aux n°32 et 32bis se démarque par sa large façade de huit travées en briques polychromes. Il est édifié vers 1884 à l'emplacement d'un bâtiment de rapport dessiné par l'architecte Ramousset (/-/) détruit durant la Première Guerre Mondiale par un zeppelin. Il comporte six étages et affirme à la fois un caractère industriel et une volonté d'économie par l'emploi de brique polychrome. Le rez-de-chaussée, occupé par des boutiques, dispose de deux portes cochères encadrées par des pilastres à refends en pierre et une corniche. Chaque porte d'entrée est surmontée d'une baie encadrée par des pilastres à refends avec des chapiteaux travaillés. Ces deux éléments sont eux-mêmes surmontés d'une baie avec chambranles et volutes en pierre dans une composition symétrique. La pierre a également été employée pour la corniche et les ornements. Le dernier niveau sous comble est quant à lui percé par des lucarnes à frontons triangulaires. Seuls les appuis de fenêtres sont en ferronnerie ouvragée. |
| BP | 17 rue Pajol | Belle maison du milieu du XIXe siècle à usage d'habitation. Façade composée de six travées et de deux niveaux sur rez-de-chaussée. Fenêtres ornées de chambranles. Décor de tables aux allèges du premier étage. Combles à deux pans. Persiennes. |
| BP | 7 rue Pierre Picard | Fabrique<br>L'atelier en retrait d'alignement est construit entre 1958, date d'ouverture de la rue Pierre Picard, et 1876. La parcelle appartient à M. Pierre Henri Cottin, propriétaire de nombreux terrains dans le quartier de Clignancourt. Dès 1876, M. Eugène Aumont, peintre en voitures, est installé à ce numéro. Il s'agit donc probablement d'un atelier de peinture de carrosserie. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, le transport hippomobile explose en France, notamment pour les transports publics et principalement dans les grandes villes. Paris devient la capitale de la carrosserie avec pas moins de 3 500 ateliers spécialisés dans ce domaine qui y sont installés. Eugène Aumont fait cependant faillite en janvier 1901. Ses héritiers font alors construire sur le terrain un ensemble bâti jouxtant l'atelier, haut d'un étage et à l'alignement, par les architectes Jean-Jacques Buzelin (1833/34-1898), René Buzelin (1862-1899) et Alfred Marteau (1861-1941). Il est occupé tout au long du XXe siècle par des commerces et logements. L'atelier est utilisé au moins |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | depuis les années 1970 comme dépôt. Il présente deux étages sur la rue Pierre Picard dont les façades sont largement ouvertes pour permettre l'éclairage des espaces de travail. Couvert par un toit en pente, l'immeuble dispose d'un troisième étage donnant sur l'arrière de la parcelle. De ce côté, les baies des premier et deuxième étages sont en partie aveugles. Cet atelier, de faible hauteur, est caractéristique de l'architecture industrielle de petite échelle au XIXe siècle qui se développe dans un tissu urbain hérité des faubourgs. |
| EPP | 49 rue des Poissonniers | Ancien lavoir sur cour. |
| BP | 29 à 35 avenue de la Porte d'Aubervilliers | Deux pavillons à structure en béton armée et remplissage en briques appareillées, construits en 1965-66 à usage d'entrepôts et de bureaux. Témoignages du passé industriel du quartier et repères volumétriques dans le paysage urbain marquant l'entrée du site depuis la place Skanderbeg. |
| BP | 2 à 6 rue Poulet | Ville productive - Immeuble d'activité commerciale - 2-6 rue Poulet, 75018. Adresses associées : 94 à 100 rue Myrha, 8 place Jeanne Bohec. L'immeuble d'angle est protégé pour motifs historique et architectural.<br>Sur cette parcelle, dont la vocation commerciale remonte au XIXe siècle, cet immeuble de deux étages est construit en 1951 afin d'y installer un magasin. Élevé sur un étage, et bâti en béton armé, il se compose d'une partie rectangulaire, dont les deux côtés sont réunis, à l'angle de la place Jeanne-Bohec, en une rotonde vitrée laissant apparaître en transparence un escalier hélicoïdal. Deux piliers encadrent l'entrée, et supportent une corniche qui tient lieu de toit-terrasse. La structure fait directement écho à la rotonde de l'immeuble du n° 34 rue de Clignancourt situé de l'autre côté de la place. Enfin, la construction du rez-de-chaussée est permise grâce au dénivelé de la rue. L'architecte joue sur la transparence grâce à la présence en façades de grandes baies vitrées. Au premier et au rez-de-chaussée, du côté des rues Myrha et Poulet, une grande baie carrée réunit neuf carreaux de même dimension, tandis que le second étage accueille trois carreaux de même dimension. En 2022, les travaux débutent pour modifier les huisseries et multiplier les séparations des baies. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 bis rue Puget | Maison d'habitation caractéristique du secteur de Montmartre.<br>De deux étages au dessus du rez-de-chaussée commercial aujourd'hui occupé par un cabaret. Ancienne façade enduite plâtre et chaux avec encadrement de baies à entablement et larmier filant entre étage. Toiture à la Mansart couverte en zinc abrite un étage sous comble éclairé par des lucarnes menuisées. |
| EPP | 51 rue Ramey | Élément particulier - Mosaïque d'angle – 51 rue Ramey, 75018. Adresse associée : 1 rue du Baigneur. Seule la mosaïque d'angle est protégée pour motifs architectural et culturel.<br>Située au rez-de-chaussée d'un immeuble du milieu du XIXe siècle, la devanture est réalisée pour une poissonnerie, entre 1930 et 1947. Elle se caractérise par un décor en mosaïque aux couleurs bleues, blanches et rouges, illustrant une scène de pêche en mer avec ses éléments caractéristiques : un pêcheur habillé d'houssiaux et coiffé d'un suroit, une barque, un phare et des animaux marins. Sur chaque façade est inscrit en lettres capitales le mot POISSONNERIE. À partir de 1900, les décors de céramique émaillée rendus au goût du jour par les expositions universelles se développent sur les devantures des magasins parisiens. Les procédés de fabrication industrielle permettent de composer des inscriptions ou des frises décoratives qui placent le décor des façades comme véritable argument de vente. Elles sont également utilisées pour leurs qualités de résistance dans le temps et d'entretien comme c'est le cas ici pour la poissonnerie, qui présente également des carreaux émaillés bleu foncé sur la marche d'entrée. |
| EPP | 19 rue des Roses | A l'angle des rues de la Madone et des Roses, une niche abritant une statue de la Vierge. L'immeuble de rapport qui lui sert de support date de 1881 (Charles Dumont, arch.) |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 13 à 15 rue Sainte-Isaure | Synagogue<br>À la fin du XIXe siècle, de nombreux Juifs immigrés s'installent autour de Montmartre et en 1907, un théâtre situé rue Saint-Isaure est racheté et reconverti en synagogue par l'architecte Lucien Hesse (1866-1929), sous l'impulsion de la famille Rothschild. Rapidement, l'érection d'un nouveau bâtiment, plus adapté et fonctionnel, est projetée. L'architecte moderniste Germain Debré (1890-1948), fils du grand rabbin Simon Debré et architecte du Consistoire de Paris depuis 1929, présente les premiers avant-projets en 1936, mais la construction ne s'amorce qu'en 1939. Il s'agit de la troisième synagogue conçue par Debré à cette période en Île-de-France. Deux ans après la nuit de Cristal en Allemagne et malgré le contexte, elle est mise en service en 1940. Debré adapte le vocabulaire moderniste à l'usage cultuel et propose un édifice en béton armé couronné par un toit-terrasse. La haute partie centrale, en léger retrait sur la rue, est flanquée de deux ailes arrondies d'un étage carré. Deux colonnes soutenant le linteau de l'entrée contribuent à mettre la porte d'entrée centrale en valeur. Cette entrée est surmontée des tables de lois et d'une rose, dont les meneaux forment une étoile de David. De fines moulurations marquent certaines baies et des bandeaux séparent le rez-de-chaussée et le premier étage des parties latérales. Des baies en arc plein cintre, géminées au premier étage, répondent à l'arrondi des parties latérales. L'ensemble possède ainsi des formes courbes et épurées. Malgré un attentat en 1941, l'ensemble est encore proche de son état d'origine, hormis l'ajout d'une grille fermant l'entrée |
| BP | 7 impasse Saint-François | Immeuble d'habitation<br>Située dans l'ancienne commune de Montmartre annexée en 1860, l'impasse Saint-François a été percée cinq ans plus tôt. Une partie de cette voie privée et pavée a été renommée impasse Sainte-Henriette en 1952 à partir du n°51 rue Letort. Le côté impair de l'impasse Saint-François se compose de deux maisons et de deux immeubles d'habitations de type faubourien. Le n°7 se démarque de ces quatre habitations. Érigé vers 1903 sur un plan en U avec cour sur trois étages à la demande du propriétaire M. Willems, ce bâti se compose d'un soubassement à soupiraux, d'un rez-de-chaussée enduit à refends, de deux étages dotés d'un appareillage en briques polychromes et d'un dernier niveau enduit qui semble avoir été retouché. Ce dernier niveau est séparé des autres par une corniche en briques rouges. Réparties en quatre travées, les baies sont encadrées par des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | briques rouges formant des chaînages. Les trumeaux sont en briques jaunes avec des motifs de croix rouges. Grilles, appuis de fenêtres ouvragés, linteaux métalliques avec rosettes ornent également cette élévation. |
| BP | 3 à 5 place Saint-Pierre<br>14 rue Seveste | Immeuble d'activité commerciale caractéristique de l'activité textile florissante à Montmartre au cours du XXe siècle et de l'avènement de l'automobile durant l'entre-deux-guerres.<br>La parcelle traversante et de forme coudée ouvre sur la place Saint-Pierre et la rue Seveste. En 1928, un garage de deux étages, « Garage la Savoyarde », commandé par M. Julien à l'architecte Martin (/-/) y est construit à l'emplacement d'un hangar. En 1931-1932, le même propriétaire fait surélever de quatre niveaux supplémentaires le garage par l'architecte Henri Jeudy (/-/). La structure est en béton armé, le bâtiment de style Art déco. La façade est constituée de verrières filantes, d'une travée centrale légèrement en saillie s'achevant au quatrième étage par un fronton à pans coupés et orné d'un motif en bas-relief représentant une cloche. En 1937 la société de garage, propriétaire de l'immeuble, reconvertit son siège en entreprise de textile. L'immeuble accueille depuis cette date les « Tissus Reine ». Le bâtiment n'est pas modifié lors de la reconversion, hormis une surélévation d'un étage sur deux corps de bâtiments de trois et quatre étages en 1969. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9 place Saint-Pierre<br>15 rue Sevestre | Réseau hydraulique parisien témoignage des installations hydrauliques dans le quartier de Montmartre au XIXe siècle.<br>À la fin du XIXe siècle, la croissance importante de la population sur la butte Montmartre entraîne une insuffisance du dispositif hydraulique alors en place. Un nouveau système hydraulique est ainsi installé en 1887. Cependant, le sommet de la butte Montmartre se trouve à 131 mètres d'altitude, et au-delà de 93 m la pression dans les canalisations est trop faible pour faire monter l'eau. C'est pourquoi dans le cadre du nouveau système hydraulique, le procureur de la République déclare en 1887 d'utilité publique la construction d'une usine de relevage sur le terrain à l'angle de la place Saint-Pierre et de la rue Sevestre. Le terrain, exproprié à cet effet, est situé de façon stratégique : au pied de la butte Montmartre et à proximité de l'arrivée des conduites de Bercy. Les travaux de construction de l'usine sont entrepris entre 1888 et 1889 par l'entrepreneur Ravel. Un mur de soutènement en pierre meulière vient définir les limites de la parcelle. Cette dernière est composée de deux ensembles de bâtiments. Le premier comprend le bâtiment des machines, implanté parallèlement à la place Saint-Pierre et, à l'arrière, le bâtiment des générateurs, perpendiculaire au premier. L'autre ensemble est formé par le bâtiment donnant sur la rue Sevestre et accueille deux logements et un magasin. Le bâtiment des machines est construit sur des piliers en maçonnerie qui traversent les anciennes carrières. L'usine est composée uniquement d'un rez-de-chaussée en double hauteur avec un soubassement en pierre meulière. Les façades sont ponctuées par des chaînages d'angles en pierre de part et d'autre. La façade donnant sur la place Saint-Pierre est surmontée par un entablement en pierre sur lequel est écrit « service municipal des eaux de Paris". Les cinq baies sur la place possèdent un encadrement, à l'origine en brique, ainsi qu'un linteau cintré également en briques, orné d'une clé de voûte sculptée en pierre. Les briques, visibles sur les photographies du début du siècle, ont ensuite été recouvertes par un parement d'ouverture. L'usine Saint-Pierre relève séparément l'eau potable et non potable. Elle aspire à la fois l'eau de Seine, et l'eau de la Dhuis, qui sont ensuite stockées en haut de la butte, dans les réservoirs de Montmartre également construits en 1887, ainsi que dans le château d'eau de 1835 rue Norvins, désaffecté en 1927. L'usine était équipée de trois machines à vapeur, fonctionnant au charbon ainsi que d'une grande cheminée, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | aujourd'hui disparue. L'ancien bâtiment de logements est constitué d'un rez-de-chaussée surmonté en partie d'un premier étage et d'une terrasse. Il reprend certaines caractéristiques de l'usine, comme la hauteur, la composition des façades, les chaînages de pierres aux angles, ainsi que les encadrements de baies et les finitions de la corniche. En 1990, des travaux ont été effectués sur ce bâtiment, recouvrant la façade d'enduit et modifiant le garde-corps à balustre pour un garde-corps plein. |
| BP | 22 à 26 rue Saint-Vincent | Maisons et villas - Secteur de Montmartre<br>Située au cœur de l'ancienne Commune de Montmartre, la rue Saint-Vincent est un ancien chemin, mentionné en 1325 comme « sente du jardin de l'abbesse ». La rue est bordée sur sa section orientale par le cimetière Montmartre depuis 1831. La partie circonscrite entre les rues des Saules et du Mont-Cenis, est encore peu lotie en 1885. Sur la partie nord de l'îlot, seuls les édifices situés aux n° 30 et 32 apparaissent dans le parcellaire de cette époque, le n° 30 correspondant au cabaret « Au lapin agile » fondé en 1860. En 1933, la Ville de Paris acquiert les terrains en face de cet ilot pour y planter le clos de Montmartre en vue d'en éviter le lotissement.<br>Les actuels n° 22 à 28 sont construits d'ouest en est entre 1925 et 1930. Les deux hôtels aux n° 26 et 22 sont édifiés pour le même maître d'ouvrage, M. Passot, par l'architecte Émile Blanvillain (1873 - actif jusqu'en 1935). Élève de Scellier de Gisors à l'Ecole des beaux-arts, lauréat du Salon des Artistes Français, Blanvillain travaille essentiellement sur des projets de villas et d'immeubles de rapport à Paris et dans le Loiret. Le n° 26, construit en 1924, est un « pavillon de deux étages » couvert en bâtière. Le plan-masse carré, flanqué d'une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | tour à l'est, en retrait de l'alignement, prend place au sein d'une parcelle végétalisée. La façade sur rue, élevée en brique et en béton, comporte deux travées de baies. Sur celle de gauche, un bow-window à trois pans, surmonté d'un balcon, n'occupe que le premier étage. Sur celle de droite se situe la porte d'entrée, abritée par un auvent et surmontée d'un oculus. Une frise de glyphes en partie supérieure souligne une corniche saillante. Les combles ont été ultérieurement aménagés en troisième étage. Au n° 24, la maison est élevée au sein d'une parcelle avec jardin, sur deux étages carrés et un étage sous comble, ajouré par des lucarnes. La construction est en parement de pierre de taille qui se déploie sur trois travées axées et symétriques. Le n° 22 est un hôtel particulier construit en 1930, à l'alignement sur rue, sur deux étages carrés et un étage sous comble en pierre et brique rouge, présentant deux travées sur rue. La façade orientale, à deux travées également, dispose d'un bow-window élevé du rez-de-chaussée au deuxième étage et couronné d'une terrasse. |
| BP | Sans n° square de Clignancourt | 1912, Pierre Humbert architecte. Kiosque à musique octogonal à toiture de zinc, reposant sur des colonnes de fonte moulées, implanté au nord du square. La composition architecturale rappelle les constructions publiées dans le catalogue Guillot-Pelletier (Orléans, 1900), par exemple. Fine structure triangulée en guise de frise, qui contrevente l'ouvrage. Lanternon central en forme de bulbe. L'ensemble reste encore sous l'influence de l'Art nouveau. |
| BP | 19 rue des Saules | Immeuble d'habitation<br>Édifié en face des vignes du clos Montmartre et non loin du cimetière Saint-Vincent, dans ce que l'on appelle le vieux Montmartre, cet immeuble d'habitation a été construit au début du XXe siècle à l'emplacement d'un bâti datant de 1890. Il se situe sur un îlot composé de différentes constructions allant de la maison de l'ancien village de Montmartre à la maison Art déco. Cette parcelle est construite dès le XIXe siècle comme l'illustre la carte de la banlieue de Paris à l'extérieur de l'enceinte des fermiers généraux datant de 1831. Dressé sur trois étages, l'immeuble protégé se compose d'un rez-de-chaussée sans soubassement, de deux étages et d'un dernier niveau en retrait. De la même manière que la plupart des immeubles qui bordent cette rue, il présente une certaine sobriété. Le premier étage est percé par trois baies avec appuis de fenêtres tandis que le deuxième étage est occupé par une grande baie vitrée avec garde-corps, possiblement un ancien atelier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 21 rue des Saules | Immeuble d'habitation – Secteur de Montmartre<br>Cet immeuble d'habitation se trouve en face des vignes du Clos Montmartre, non loin du cimetière Saint-Vincent, dans ce que l'on appelle le vieux Montmartre, sur un ilot composé de différents bâtis allant de la maison de l'ancien village de Montmartre à la maison Art déco. Cette parcelle est bâtie dès le XIXe siècle comme l'illustre la carte de la banlieue de Paris à l'extérieur de l'enceinte des fermiers généraux datant de 1831 et l'immeuble protégé a subi des modifications au cours de l'année 1901. Sa façade côté rue occupe une petite surface de la même façon que les immeubles qui l'entourent. Dressé sur quatre étages, il compte trois travées et se compose d'un imposant soubassement en pierre meulière percé de soupiraux, d'un rez-de-chaussée rehaussé, de quatre étages dont un sous combles. La porte d'entrée est rehaussée de quelques marches et d'une imposte brisée vitrée en ferronnerie. D'une grande sobriété, cette façade n'est dotée que de sobres modénatures. Les baies de la première travée accolée au n°19 sont surmontées de rosettes moulurées. Des lambrequins ornent les baies du premier étage alors que le troisième est couronné d'une frise moulurée. Chaque baie est protégée par des appuis de fenêtre en bois et ferronnerie ouvragée. Contrairement à la façade principale, le mur gouttereau n'est pas enduit, mais en briques rouges percé de trois petites baies. |
| BP | 26 rue des Saules<br>21 rue Paul Féral | Maison d'habitation - Secteur de Montmartre<br>Édifiée en face du cimetière Saint-Vincent, non loin des vignes du Clos Montmartre, cette maison est caractéristique des maisons de l'ancien village de Montmartre. Elle a été construite au XIXe siècle, car d'après le casier sanitaire de 1896, deux corps "assez anciens" occupaient cette parcelle. Elle forme un ensemble cohérent avec les autres maisons qui bordent une partie de cet îlot. Sur un soubassement et sur deux étages, sa façade enduite côté rue est dépourvue de modénature. Enduite, elle n'est pas structurée par des travées. Le rez-de-chaussée présente une porte d'entrée, une grande baie et une seconde plus petite, protégées par des grilles. Au-dessus, se trouvent cinq baies protégées par des appuis de fenêtres. Le dernier niveau est occupé d'une baie centrale avec un fronton en arc surbaissé. |
| BP | 17 rue du Simplon | Immeubles de rapport construit en 1910-1912 par l'architecte Ferdinand Clabaux. Les deux immeubles sont construits pour deux propriétaires différents, l'un habitant le XIe arrondissement l'autre la Capelle en Picardie. Les deux immeubles abritent des logements |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | de deux pièces-cuisine. A la différence du n° 21, le n°17, construit en 1910, reste relativement sobre dans son expression. |
| BP | 21 rue du Simplon | Immeubles de rapport construit en 1910-1912 par l'architecte Ferdinand Clabaux; les deux immeubles sont construits pour deux propriétaires différents, l'un habitant le 11e l'autre la Capelle en Picardie. Les deux immeubles abritent des logements de deux pièces-cuisine. A la différence du n°17, sobre, le n°21, construit en 1912, est l'occasion d'un exercice de style. Curieusement, c'est la fenêtre de la cuisine de l'un des logements qui est au centre de la composition, encadrée par les embrasures de deux WC. |
| BP | 12 rue Steinlein<br>10 rue Eugène Carrière | Maison d'angle héritage des tracés - . Protection pour motifs historique et architectural.<br>Cette maison d'angle, à la croisée des rues Steinlen et Eugène Carrière, est située sur l'ancienne rue des Grandes-Carrières, qui doit son nom aux carrières de gypse voisines. Autrefois chemin des carrières, il reliait Montmartre aux Batignolles et plus précisément l'Abbaye des Dames de Montmartre, en prolongeant la rue des Dames, à leur seigneurie de Boulogne dès le XVe siècle. Intégrée au quartier de la Fontaine Saint-Denis, encore très peu urbanisé jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, cet immeuble est visible sur les plans de Paris dès le début du XIXe siècle. N'existe alors qu'un seul corps de bâtiment, correspondant à l'actuelle première travée, rue Eugène Carrière. À partir du second tiers du XIXe siècle, l'emprise de la maison s'étend jusqu'à constituer, à la fin du siècle, quatre corps de bâtiment qui encadrent une cour intérieure. Ni le percement du passage Tourlaque en 1863, ni le lotissement par l'architecte Armand Gauthier, en 1907, d'une grande partie de l'îlot sur lequel ils sont situés, ne leur portent atteinte. Ils s'élèvent de deux étages, en rupture avec les hautes façades voisines post-haussmanniennes. Leurs façades, enduites en plâtre, relèvent de cette "architecture blanche", proposant un appareillage en moellons ou en pans de bois recouvert d'un enduit en plâtre, et une toiture à faible pente, caractéristiques du bâti faubourien. Les activités commerciales du rez-de-chaussée se succèdent jusqu'à l'installation d'une imprimerie en 1960. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Tourlaque | Maison à atelier d'artiste<br>Annexé à Paris depuis 1860, l'ancien village de Montmartre se peuple à cette époque de cabaretiers, d'employés, d'ouvriers et de petits rentiers que les démolitions haussmanniennes ont chassés de Paris. Situé dans le Secteur des Grandes-Carrières, la rue Tourlaque attire de nombreux peintres et écrivains, qui trouvent une puissante source d'inspiration dans le pittoresque « maquis de Montmartre », situé entre les rues Lepic et Caulaincourt.<br>Le terrain est acquis en 1874 par A. Fournier, qui est peut-être à l'initiative de la construction de la maison. Il la fait surélever en 1883 par E. Chevalier (/-/), architecte du cercle international du Champ de Mars, d'un étage carré et d'un étage sous comble destinés à des ateliers d'artiste. La qualité plastique du bâtiment réside dans sa sobriété, que l'on peut rapprocher du style Restauration. Très épurée, la façade est marquée au rez-de-chaussée par un faux appareil. Elle s'élève sur quatre étages et se compose de logements et d'ateliers d'artistes disposant de grandes verrières sur les deux derniers niveaux. Le quatrième étage sous comble repose sur une corniche à denticules. Les étages inférieurs présentent des ouvertures quadrangulaires avec encadrements et tables saillantes. L'adresse est connue pour avoir accueilli une figure majeure de l'histoire de l'art, Pierre-Auguste Renoir, qui s'y installe en 1892. D'autres artistes résident également à cette adresse, tels que David Ernest, Robert Thergestrom et William Michel Harnett. |
| BP | 20 à 22 ter rue Tourlaque<br>3 à 11 bis rue Steinlen | Atelier d'artiste reconnu - . Protection pour motifs culturel, historique et architectural.<br>Entre 1898 et 1902, quelques ateliers issus des pavillons de l'Exposition universelle de 1889 sont installés par l'architecte Georges Auguste Bourdeau (1864 - après 1933) sur une parcelle du quartier de Montmartre. Bourdeau réalise à la même période les façades donnant sur la rue Steinlen, où se trouve alors l'entrée, et la rue Tourlaque. De nombreux artistes s'installent dans cette cité, comme André Derain, Pierre Bonnard ou encore Toulouse Lautrec. Cet ensemble atypique est représentatif du début du siècle dans le quartier de Montmartre, où évoluent un nombre important d'artistes. La cité est composée d'une série de petits pavillons, disposant de grandes baies d'atelier et desservies par de petites ruelles arborées ponctuées de sculptures. Dans les années 1920, une deuxième vague d'artistes, surréalistes, comme Joan Miro, Paul Eluard ou encore Max Ernst, s'installe dans la cité. Le bâtiment situé au n°20 rue |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Tourlaque, se démarque par ses grandes verrières, il est réalisé en 1922 par la compagnie industrielle et minière du nord. |
| BP | 81 à 83 rue Vauvenargues<br>150 avenue de Saint-Ouen | Maison héritage des tracés<br>Située dans le quartier Grandes-Carrières, la rue Vauvenargues a été ouverte par décret de mai 1863 et acquiert ce nom en 1875. L'immeuble protégé a été édifié autour de 1880 et crée une rupture de hauteur avec les immeubles environnants. Il se compose d'un étage carré et d'un dernier niveau sous comble percé par des lucarnes à frontons triangulaires. En pierre et enduite, la façade sur la rue Vauvenargues, accolée à une porte cochère, comporte trois travées tandis que la façade sur cour, plus conséquente, en compte douze. En dehors des appuis de fenêtres et des grilles qui sont ouvragées, les façades sur cour ne présentent aucune modénature. Celle sur rue présente un décor simple. Au rez-de-chaussée, la porte d'entrée est flanquée de pilastres et les baies sont surmontées de tables. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| **Protections de la Butte Montmartre** | | |
| La Butte Montmartre occupe une place à part dans l'histoire et le paysage de Paris. Son patrimoine résulte d'une sédimentation progressive autour d'un parcellaire d'origine rurale. Même s'il ne présente pas toujours un caractère architectural exceptionnel, il joue un rôle déterminant dans le paysage de la rue. Peu dense et de facture modeste, il est également particulièrement vulnérable. Dès lors, sa protection concerne avant tout des compositions urbaines remarquables (alignement de façade, type représentatif, juxtaposition pittoresque, connotation sociale ou historique des bâtiments). Elle prend en compte autant les témoins les plus anciens de l'habitat de la Butte, comme un certain nombre de maisons villageoises, que ceux plus tardifs caractéristiques de l'habitat populaire des faubourgs, dont le développement prend véritablement son essor sous la Monarchie de Juillet et le Second Empire. | | |
| BP | 16 place des Abbesses | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 15 rue des Abbesses | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 40 rue des Abbesses | Immeuble de rapport signé de l'architecte Charles Lefebvre en 1907. Façade en pierre de taille se terminant par deux étages d'attique traités de façon pittoresque avec des loggias coiffées d'un auvent en bois à ferme débordante. |
| BP | 43 rue des Abbesses | Immeuble de rapport vers 1860. Surélévation d'un étage en en 1891 par l'architecte Joseph Legrand. |
| BP | 45 rue des Abbesses | Immeuble de rapport première moitié XIXe. |
| BP | 51 rue des Abbesses | Immeuble de rapport XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 55 rue des Abbesses | Immeuble composé d'ateliers d'artistes réalisé par l'architecte Alfred Besnard en 1896. |
| BP | 47 rue des Abbesses<br>10 rue Audran | Immeuble de rapport vers 1850. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 17 rue des Abbesses<br>14 rue André Antoine | Ensemble caractéristique de l'ancien village de Montmartre mitoyen de l'Eglise Saint-Jean de Montmartre. |
| BP | 20 rue des Abbesses<br>2 passage des Abbesses | Ces trois immeubles de rapport du XIXe siècle situés et ouvrant de part et d'autre du passage des Abbesses fournissent une excellente illustration des protections dont bénéficie Montmartre depuis le plan de sauvegarde élaboré dès les années 1950 par Claude Charpentier et révisé en 1987. Leur protection se justifie essentiellement pour leur qualité urbaine, leur bonne intégration dans le site dont ils forment des articulations importantes. On remarquera le porche en plein cintre du 20 rue des Abbesses laissant deviner le passage en coude qui s'étend au-delà et le jardin en renfoncement devant la façade du 26 rue des Abbesses. |
| BP | 48 rue des Abbesses<br>2 rue Burq | Immeuble de rapport haussmannien de 1859 (date inscrite au sommet de la fenêtre supérieure du pan coupé d'angle). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 24 à 26 rue des Abbesses<br>3 passage des Abbesses | Ces trois immeubles de rapport du XIXe siècle situés et ouvrant de part et d'autre du passage des Abbesses fournissent une excellente illustration des protections dont bénéficie Montmartre depuis le plan de sauvegarde élaboré dès les années 1950 par Claude Charpentier et révisé en 1987. Leur protection se justifie essentiellement pour leur qualité urbaine, leur bonne intégration dans le site dont ils forment des articulations importantes. On remarquera le porche en plein cintre du 20 rue des Abbesses laissant deviner le passage en coude qui s'étend au-delà et le jardin en renfoncement devant la façade du 26 rue des Abbesses. |
| BP | 33 à 35 rue des Abbesses<br>33 rue Germain Pilon | Immeubles de rapport XIXe. |
| BP | 2 rue des Abbesses<br>89 rue des Martyrs | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 4 rue de l'Abreuvoir | Villa régionaliste. |
| BP | 6 rue de l'Abreuvoir | Maison de l'ancien village de Montmartre édifiée sur jardin. |
| BP | 8 à 10 rue de l'Abreuvoir | Maisons de l'ancien village de Montmartre édifiées sur jardin. |
| BP | 12 rue de l'Abreuvoir | Immeuble de rapport construit en 1883 par l'architecte Hippolyte Danet. |
| BP | 14 rue de l'Abreuvoir | Maison "villageoise". |
| BP | 2 rue de l'Abreuvoir<br>11 rue des Saules | Villa de l'entre-deux guerre avec atelier (pavillon plus ancien encastré à l'angle). |
| BP | 2b rue de l'Abreuvoir<br>13 rue des Saules | Maison première moitié XIXe établie sur une parcelle traversante. Façade ancienne bien conservée rue des Saules mais largement modifiée rue de l'Abreuvoir. |
| BP | 37 rue André Antoine | Immeuble de rapport élevé vers 1903 par l'architecte Henri Senet (daté et signé). Remarquable sculpture de F. Cogné représentant une liseuse nue sur un fond champêtre surmontant le linteau de la porte d'entrée. Façade à remplissage de brique bien composée comprenant trois travées dont l'une porte un bow-window en pierre. |
| BP | 39 rue André Antoine | Au n°39, maison étroite de la première moitié du XIXe siècle ayant abrité en 1890 l'atelier du peintre Georges Seurat. |
| BP | 41 à 45 rue André Antoine<br>23 rue des Abbesses | Maisons de rapport XIXe. |
| BP | 11 rue André Barsacq | Petit immeuble de rapport seconde moitié XIXe. Grande baie d'atelier d'artiste. |
| BP | 13 rue André Barsacq | Petit immeuble de rapport seconde moitié XIXe. |
| BP | 27 rue André Barsacq<br>6 rue Drevet | Immeuble de rapport vers 1840 typique de l'ancien village de Montmartre (rue Drevet ouverte en 1840). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue André Del Sarte | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 9 rue André Del Sarte | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 15 rue André Del Sarte | Constructions en 1877 par l'architecte J.F. Bordesoulle et sur cour en 1892 par l'architecte J.N. Gaillard. |
| BP | 17 rue André Del Sarte | Immeuble de rapport sur rue construit en 1886 par l'architecte J. Biehler. Corps de logis plus ancien sur cour présentant une façade enduite avec niches abritant des statues. |
| BP | 19 rue André Del Sarte | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 15A rue André Del Sarte | Constructions en 1877 par l'architecte J.F. Bordesoulle et sur cour en 1892 par l'architecte J.N. Gaillard. |
| BP | 10 rue André Del Sarte<br>1 rue Feutrier | Immeuble de rapport caractéristique de l'ancien village de Montmartre. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 2 rue André Del Sarte<br>31 rue de Clignancourt | Immeuble d'angle d'aspect début XIXe élevé de trois étages carrés sur rez-de-chaussée caractéristique de l'ancien village de Montmartre. Il figure sur le cadastre de 1810. |
| BP | 3 rue André Gill | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |
| BP | 4 rue André Gill | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |
| BP | 5 rue André Gill | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |
| BP | 6 rue André Gill | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |
| BP | 7 rue André Gill | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |
| BP | 8 rue André Gill | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |
| BP | 2 rue André Gill<br>76 rue des Martyrs | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |
| BP | 1 rue André Gill<br>78 rue des Martyrs | Immeuble de rapport orné de bow-window appartenant à un lotissement cohérent vers 1894 réalisé par les architectes Paul Dureau et Emmanuel Orième pour le compte d'Eugène Woitier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 ue Androuet | Immeuble de rapport vers 1840-1850 typique de l'ancien village (rue formée vers 1840). |
| BP | 4 rue Androuet | Immeuble de rapport vers 1840-1850 typique de l'ancien village (rue formée vers 1840). |
| BP | 5 rue Androuet | Immeuble de rapport vers 1840-1850 typique de l'ancien village (rue formée vers 1840). |
| BP | 6 rue Androuet | Immeuble de rapport vers 1840-1850 typique de l'ancien village (rue formée vers 1840). |
| BP | 4 rue Audran | Immeuble de rapport typique de l'ancien village. |
| BP | 2 rue Azaïs | Réservoir de Montmartre. Il fût bâti en 1889 par Diet, en meulière et ciment pour le gros œuvre, en pierre de Souppes pour les parties décoratives. Ses tourelles d'angle percées de meurtrières et son chemin de ronde pastichent une forteresse. Les réservoirs, d'une capacité de 10 000 m3, conçus par les ingénieurs Bechmann et Journet, sont alimentés par l'usine élévatrice implantée place Saint-Pierre. |
| BP | 20 rue Berthe | Pavillon sur cour arborée, atelier de peinture de 1882 (Garreau, arch.). |
| BP | 33 rue Berthe | Immeuble de rapport présentant une façade en pierre de taille édifié par l'architecte A. Grasset-Lagarde en 1888 (daté et signé en façade). Facture classique courante dans les immeubles de rapport des percées post-haussmanniennes. |
| BP | 35 rue Berthe | Immeuble de rapport vers 1840-1850 contemporain de l'ouverture de la rue et de même époque que le lotissement des rues La Vieuville, Gabrielle, Drevet, des Trois-Frères. Façade enduite. |
| BP | 37 à 39 rue Berthe | Immeuble de rapport vers 1840-1850 contemporain de l'ouverture de la rue et de même époque que le lotissement des rues La Vieuville, Gabrielle, Drevet, des Trois-Frères. Façade enduite. |
| BP | 41 rue Berthe | Immeuble de rapport vers 1840-1850 contemporain de l'ouverture de la rue et de même époque que le lotissement des rues La Vieuville, Gabrielle, Drevet, des Trois-Frères. Façade enduite. |
| BP | 43 rue Berthe | Immeuble de rapport vers 1840-1850 contemporain de l'ouverture de la rue et de même époque que le lotissement des rues La Vieuville, Gabrielle, Drevet, des Trois-Frères. Façade enduite. |
| BP | 45 rue Berthe | Immeuble de rapport vers 1840-1850 contemporain de l'ouverture de la rue et de même époque que le lotissement des rues La Vieuville, Gabrielle, Drevet, des Trois-Frères. Façade enduite. |
| BP | 46 rue Berthe | Pavillon d'habitation construit en 1884 par l'architecte C. Naudy pour Viguier. |
| BP | 48 rue Berthe | Pavillon d'habitation fin XIXe. |
| BP | 50 rue Berthe | Immeuble de rapport XIXe faubourien. Façade enduite. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 59 rue Berthe | Immeuble de rapport vers 1840-1850 contemporain de l'ouverture de la rue et de même époque que le lotissement des rues La Vieuville, Gabrielle, Drevet, des Trois-Frères. Façade enduite. |
| BP | 29 rue Berthe<br>3 rue Drevet | Immeuble de rapport vers 1840 (rue Drevet ouverte vers 1840). |
| BP | 57 rue Berthe<br>8 rue Androuet | Immeuble de rapport vers 1840-1850 contemporain de l'ouverture de la rue et de même époque que le lotissement des rues La Vieuville, Gabrielle, Drevet, des Trois-Frères. Façade enduite. |
| BP | 1 à 3 rue Briquet<br>68, boulevard de Rochechouart | Immeuble de rapport signé de l'architecte Henri Grandpierre vers 1885. Façade imposante en pierre de taille typique des constructions sur les boulevards dans la période post-haussmannienne. |
| BP | 22 rue Burq | Maison du XIXe siècle sur jardin haute d'un étage carré sur rez-de-chaussée, couronnée d'une corniche à modillons et percée de fenêtres surmontées de frontons alternativement triangulaires et curvilignes. |
| BP | 1 rue Burq<br>50 rue des Abbesses | Grand immeuble de rapport d'aspect première moitié XIXe. |
| BP | 4 place du Calvaire | Maison. |
| BP | 6 place du Calvaire | Maison de rapport XIXe. |
| BP | 1 à 3 place du Calvaire<br>24-26 rue Gabrielle | Maison surélevée en 1905 par l'architecte Louis Brachet et réputée être la plus haute de Montmartre. Ancien atelier et résidence du peintre et lithographe Maurice Neumont, auteur d'affiches de propagandes durant la guerre de 1914-1918. Porte Art Nouveau. |
| BP | 5 place Casadesus | Grande maison Restauration. |
| BP | 7 rue Cauchois | Villa XIXe sur jardin. |
| BP | 11 rue Cauchois | Maison rationaliste années 1920. |
| BP | 174 rue Championnet | Eglise Sainte Geneviève des Grandes Carrières. Ancienne chapelle Notre-Dame du Sacré-Cœur construite en 1891 par Louis Pierre Chauvet en pierre meulière, matériau en accord avec la sobriété voire l'austérité de l'édifice. La nef est couverte par une voûte en berceau à pénétrations. L'église a été étendue par adjonction de bas-côtés et d'un clocher entre 1908 et 1911. |
| BP | 4 rue Chappe | Immeuble de rapport d'aspect seconde moitié XIXe. |
| BP | 6 rue Chappe | Immeuble de rapport d'aspect seconde moitié XIXe. |
| BP | 8 rue Chappe | Immeuble de rapport d'aspect seconde moitié XIXe. |
| BP | 11 rue Chappe | Immeuble de rapport d'aspect seconde moitié XIXe. |
| BP | 13 rue Chappe | Immeuble de rapport d'aspect seconde moitié XIXe. |
| BP | 24 rue Chappe<br>9-11 rue Foyatier<br>5 rue Saint-Eleuthère | Station du féniculaire de Montmartre. |
| BP | 8 rue Charles Nodier | Vaste immeuble de rapport début XXe. Façade en pierre de taille rythmée par des bow-windows. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 10 rue Charles Nodier | Vaste immeuble de rapport début XXe. Façade en pierre de taille rythmée par des bow-windows. |
| BP | 12 rue Charles Nodier | Vaste immeuble de rapport début XXe. Façade en pierre de taille rythmée par des bow-windows. |
| BP | 14 rue Charles Nodier<br>21 rue André Del Sarte | Vaste immeuble de rapport début XXe. Façade en pierre de taille rythmée par des bow-windows. |
| BP | 1 rue Charles Nodier<br>rue Cazotte<br>2 rue Ronsard | Halle Saint-Pierre, ancien marché couvert de la Montmartre inauguré le 2 janvier 1868. Construit par un élève de Baltard, sa structure en fer et fonte repose sur un soubassement en pierres meulières et briques. |
| BP | 2b rue du Chevalier de la Barre | Immeuble de rapport XIXe sur jardin typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 13 à 17 rue du Chevalier de la Barre | Pavillons et immeuble d'habitation XIXe implanté sur cour en retrait sur l'alignement. |
| BP | 14 rue du Chevalier de la Barre | Immeuble d'habitation XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. Construction assise sur une rue en forte pente. |
| BP | 21 à 23 rue du Chevalier de la Barre | Immeuble d'habitation XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. Construction assise sur une rue en forte pente. |
| BP | 44 à 46 rue du Chevalier de la Barre | Immeuble d'habitation en brique fin XIXe. |
| BP | 48 rue du Chevalier de la Barre | Maison basse typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 53 rue du Chevalier de la Barre | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 55 à 57 rue du Chevalier de la Barre | Maisons typiques de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 59 rue du Chevalier de la Barre | Immeuble de rapport XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 16 à 18 rue du Chevalier de la Barre<br>13-15 passage Cottin | Immeuble d'habitation XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. Construction assise sur une rue en forte pente. |
| BP | 31 à 35 rue du Chevalier de la Barre<br>1-5 rue Lamarck<br>rue du Cardinal Guibert<br>parvis du Sacré-Cœur | Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre élevée à la suite de la défaite de 1870 et d'une campagne nationale "en vue d'édifier un sanctuaire en l'honneur du Sacré-Coeur de Jésus et pour le salut de la France". Le projet de l'architecte Paul Abadie, retenu à l'issue d'un concours, fut largement interprété, voire dénaturé, durant les quarante années que dura le chantier. Les travaux furent en particulier retardés par la nécessité de renforcer les fondations assises sur des carrières. Monument vivement contesté autant pour son programme lié au contexte politique que pour son hétérogénéité esthétique, la basilique n'en a pas moins acquis une visibilité exceptionnelle dans le paysage parisien. Elle le doit tant à sa position dominante qu'au matériau choisi pour son édification, la pierre de Château-Landon, dont la blancheur se |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | conserve par une réaction chimique au contact de l'eau de pluie. |
| BP | 25 rue du Chevalier de la Barre<br>24 rue Paul Albert | Immeuble d'habitation XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. Construction assise sur une rue en forte pente. |
| BP | 61 rue du Chevalier de la Barre<br>8 rue du Mont Cenis | Immeuble de rapport XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 34 boulevard de Clichy | Immeuble de rapport XIXe. |
| EPP | 86 à 90 boulevard de Clichy | Moulin Rouge : ancien café concert conçu par Willette et ouvert le 6 octobre 1889 par Joseph Oller et Charles Zidler. De nombreuses rénovations-reconstructions ont été opérées depuis l'ouverture dont celle de l'architecte Edouard Niermans (fin XIXe), de l'architecte Adolphe Thiers en 1925 et la rénovation survenue en 1951 par le peintre Henri Mahé. |
| BP | 140 rue de Clignancourt | Chapelle Notre-Dame du Bon Conseil. Edifice de la fin du XIXe siècle qui est représentatif du type d'implantation en coeur d'îlot. Le bâtiment, d'une extrême simplicité, est constitué d'une seule nef, longue de sept travées. Elle est couverte par une voûte en berceau brisé construite en bois et supportée par de fines colonnettes détachées du mur. Les vitraux sont des ateliers Mauméjean. |
| BP | 2 rue Cortot | Maison de rapport XIXe. |
| BP | 4 à 6 rue Cortot | Maisons de rapport Restauration. |
| BP | 8 à 10 rue Cortot<br>rue Saint-Vincent | Maison néoclassique. |
| BP | 12 à 14 rue Cortot<br>rue Saint-Vincent | Maison de Roze de Rosimond, longue bâtisse blanche d'origine du XVIIe siècle, en fond de cour et donnant sur un très grand jardin qui rejoint la rue Saint-Vincent. Elle fut la villégiature en 1680 du comédien du roi Claude La Roze, sieur de Rosimond. Acquise en 1922 par la Ville de Paris et rénovée par Claude Charpentier, elle abrite le musée de Montmartre. Le corps de logis principal est flanqué de deux ailes aménagées au XIXe siècle en ateliers ayant abrité de nombreux artistes (Renoir, Utrillo, Dufy...). Elle conserve une porte à vantaux en bois, fléau et serrure du XVIIe siècle. |
| BP | 7 passage Cottin | Immeuble de rapport vers 1850. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 rue Coustou | Garage construit en 1927 par l'architecte Gabriel Veissière pour la société immobilière Paris-Clichy. La façade arrière permet d'apercevoir l'ossature orthogonale de béton armé et son remplissage de brique. Sur rue, la façade principale, recouverte d'un enduit blanc, ne permet plus de voir la structure, mais le fonctionnement du garage : le volume arrondi qui la domine n'est autre que la rampe hélicoïdale qui relie les niveaux entre eux. Ce garage constitue un exemple réussi du Mouvement moderne à Paris. |
| BP | 2 rue Coustou<br>64-66 boulevard de Clichy | Ancien hôtel Art Déco construit en 1925-1926 par l'architecte Charles Lemaresquier pour la société immobilière Paris-Seine. Représentant du parti académique, opposé au parti moderne, Charles Lemaresquier est l'un des architectes les plus influent de son temps, auteur entre autre de la boucherie du magasin Felix Potin, boulevard de Sébastopol (1910) et de l'imposant Cercle Militaire de la place Saint-Augustin. A rez-de-chaussée et en sous-sol de l'immeuble se trouvait le théâtre des Trois Baudets dont son producteur, Jacques Canetti, avait fait un creuset de la chanson française où se produisirent à leur début, Brassens, Brel, Aznavour, Juliette Gréco, Henri Salvador... réhabilitation récente en logements sociaux et salle de spectacle à l'initiative de la Ville de Paris. |
| BP | 4 rue Drevet | Immeuble de rapport XIXe implantée sur rue en escalier (ancien escalier des Trois Frères de 1840). |
| BP | 2 à 6 rue Duc<br>75 rue du Mont-Cenis | HBM de la Ville de Paris édifié par l'architecte Léon Besnard en 1922-1925. Publié in P. Chemetov - B. Marrey - M.-J. Dumont, Paris-Banlieue 1919-1939 : Architectures domestiques, Dunod, Paris, 1989. "Lorsqu'il étudie l'avant-projet de ce groupe en 1922, la toiture terrasse est toujours chose rare et objet de méfiance de la part des maîtres d'ouvrages. Elle n'est réalisée que sous la forme d'une large corniche. L'ossature en béton a été "accusée" dans une seule direction, comme le préconisaient des théoriciens du début du siècle. Ainsi utilisée en pilastres, elle contribue à recréer de façon discrète, mais efficace les registres traditionnels de l'immeuble haussmannien." Le groupe comprend 33 logements et un dispensaire d'hygiène social, qui en occupe le rez-de-chaussée. |
| BP | 3 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe ; façade enduite. |
| BP | 3b rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 5 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 17 rue Durantin | Immeuble de rapport seconde moitié XIXe. Façade en pierre de taille. |
| BP | 19 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe ; façade enduite. |
| BP | 56 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 21 rue Durantin<br>10 rue Burq | Immeuble d'angle seconde moitié XIXe. Façades et pan coupé en pierre de taille. |
| BP | 40 rue Durantin<br>84, rue Lepic | Cour de l'immeuble dite « cour aux juifs » bordée d'immeubles d'époque Restauration. Elle servit de décor à de nombreux films. |
| BP | 5 rue Feutrier | Immeuble de rapport XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 9 rue Feutrier | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 18 rue Feutrier | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 24 rue Feutrier | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 26 rue Feutrier | Immeuble de rapport élevé par l'architecte C. Naudy en 1879. |
| BP | 28 rue Feutrier | Immeuble de rapport seconde moitié XIXe. |
| BP | 30 rue Feutrier | Immeuble de rapport seconde moitié XIXe. |
| BP | 32 rue Feutrier | Immeuble de rapport seconde moitié XIXe. |
| BP | 34 rue Feutrier | Immeuble de rapport Louis-Philippe. |
| BP | 14 rue Feutrier<br>12 rue Muller | Immeuble de rapport vers 1850-1860. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 10 rue Gabrielle | Maison rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 25 rue Gabrielle | Immeuble de rapport vers 1840-1850. |
| BP | 27 rue Gabrielle | Immeuble de rapport vers 1840-1850. |
| BP | 29 rue Gabrielle | Pavillon implanté en retrait de l'alignement caractéristique de l'ancien village de Montmartre à la fin de l'Ancien Régime et au début du XIXe siècle. Un fronton triangulaire, sans doute ajouté parce qu'il ne correspond pas à la largeur du bâtiment, est sculpté d'anges en train de jouer (surélévation connue en 1882 par l'architecte J. Biehler). |
| BP | 30b rue Gabrielle | Pavillon pittoresque sur rue devant un immeuble de rapport sur cour. |
| BP | 31 rue Gabrielle | Maison représentative de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 33 rue Gabrielle | Immeuble de rapport construit en 1879 par l'architecte Emile Hennequet. |
| BP | 35 rue Gabrielle | Immeuble de rapport construit en 1883 par l'architecte Jules Oudart. |
| BP | 49 à 51 rue Gabrielle | Immeubles de rapport vers 1850 avec atelier sous les combles. |
| BP | 11 à 13 rue Gabrielle<br>12 rue André Barsacq | Immeuble de rapport première moitié XIXe (cette partie de la rue Gabrielle s'appelait alors rue Bénédict). |
| BP | 7 rue Germain Pilon | Maison Restauration, tympan sculpté d'un mascaron. |
| BP | 12 rue Germain Pilon | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 13 rue Germain Pilon | Maison Restauration en retrait d'alignement. |
| BP | 14 rue Germain Pilon | Immeuble de rapport seconde moitié XIXe. |
| BP | 16 rue Germain Pilon | Immeuble de rapport seconde moitié XIXe. |
| BP | 17 rue Germain Pilon | Maison Restauration en retrait d'alignement. |
| BP | 18 rue Germain Pilon | Immeuble de rapport XIXe. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 7 rue Girardon | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 11b à 13 rue Girardon | "Château des Brouillards". Maison carrée de deux étages, dont la façade orientée au nord-est surmontée d'un grand fronton triangulaire, a sauvegardé un aspect du XVIIIe siècle. Elle est un vestige du "Moulin des Brouillards" que Legrand-Ducampjean, avocat au barreau de Paris acquit en 1772. Il remplaça le moulin en ruines par plusieurs corps de bâtiment qu'il revendit à la veille de la Révolution. En 1850, les communs du château furent rasés pour faire place à des pavillons séparés les uns des autres par de simples haies. Ce qu'on appela le "maquis" devint alors le repaire des vagabonds et des bandits que Roland Dorgelès a mis en scène dans son roman "le Château des Brouillards". Il sert ensuite de refuge aux artistes désargentés. En 1902, le percement de l'avenue Junot met fin au "maquis". |
| BP | 5 rue Girardon<br>2 impasse Girardon | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 47 rue de la Goutte d'Or<br>9 rue Caplat | Immeuble de rapport de style Louis-Philippe. La composition de la façade, les modénatures et la quincaillerie bien conservée constituent des éléments caractéristiques de la période. Formant un pan coupé à l'angle de deux rues, il constitue un repère urbain important. |
| BP | 5 villa de Guelma | Immeuble d'ateliers d'artiste vers 1910 occupé par les peintres Gino Severini, Raoul Dufy (jusqu'à sa mort), Georges Braque, Suzanne Valadon, Maurice Utrillo. |
| BP | 5 villa de Guelma | Bâtiment d'habitation datant des années 1840 caractéristique de l'habitat périurbain de qualité. Belle proportion. |
| BP | 3 place Jean-Baptiste Clément | Habitations à Bon Marché construite en 1910 par l'architecte Louis Delay. |
| BP | 10 à 12 place Jean-Baptiste Clément<br>2-4 rue Poulbot<br>3 rue Norvins | n°10 : immeuble de rapport XXe d'aspect néoclassique.<br>N°12 : immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 8 à 8b place Jean-Baptiste Clément<br>6-8 rue Poulbot | Pavillons sur rue et sur cour. |
| BP | 5 place Jean-Baptiste Clément<br>rue de la Mire | Habitations à Bon Marché construite en 1910 par l'architecte Louis Delay. |
| BP | 1 place Jean-Baptiste Clément<br>rue Ravignan | Habitations à Bon Marché construite en 1910 par l'architecte Louis Delay. |
| BP | 7 rue Joseph De Maistre | Immeuble de rapport première moitié XIXe. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 place Jules Joffrin | Eglise Notre-Dame de Clignancourt. Elevée de 1859 à 1863 par l'architecte Paul-Eugène Lequeux pour la commune de Clignancourt, l'église occupe tout l'îlot situé face à la mairie. L'équilibre recherché par l'architecte dans le dessin de sa façade principale contraste avec la puissante volumétrie des masses qui composent sa partie orientale. |
| BP | 13 avenue Junot | Villa Art Déco construite en 1925 par l'architecte Pierre Boudriot pour le dessinateur Francisque Poulbot. Un grand atelier était réservé à l'étage de cette maison montée en meulière et béton et ornée d'une frise d'enfants. |
| BP | 16b avenue Junot | Villa de l'entre-deux guerre. |
| BP | 18b avenue Junot | Villa de l'entre-deux guerre. |
| BP | 22 avenue Junot | Villa Art Déco. |
| BP | 30 avenue Junot | Villa vers 1925 réalisée par l'architecte Adolphe Thiers dans le prolongement de la villa-atelier d'artiste réalisée par Thiers pour le sculpteur Louis-Aimé Lejeune au 22 rue Simon Dereure (inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques). |
| BP | 36 à 36t avenue Junot<br>14 à 18 rue Simon Dereure | Remarquable ensemble d'ateliers édifiés par l'architecte Adolphe Thiers vers 1925. Porte et hall d'entrée particulièrement soignés. Trois bâtiments de trois étages sont disposés parallèlement les uns aux autres et séparés par trois cours. La recherche d'une lumière au nord, forte et constante, incita l'architecte à concevoir une unité habitable en duplex. Le dallage des allées, composé de grands carrés rouges et noirs, égaie ces logements petits et nombreux. |
| BP | 26 avenue Junot<br>24 rue Simon Dereure | Villa vers 1925 réalisée par l'architecte Adolphe Thiers dans le prolongement de la villa-atelier d'artiste réalisée par Thiers pour le sculpteur Louis-Aimé Lejeune au 22 rue Simon Dereure (inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques). |
| BP | 4 rue La Vieuville | Immeuble de rapport XIXe (rue ouverte en 1840) |
| BP | 5 rue La Vieuville | Maison d'apparence villageoise. |
| BP | 8 rue La Vieuville | Immeuble de rapport XIXe (rue ouverte en 1840) |
| BP | 9 rue La Vieuville | Immeuble de rapport édifié par l'architecte Léon Guelorget en 1886. |
| BP | 11 rue La Vieuville | Immeuble de rapport vers 1840. Disposition des frontons au-dessus des baies remarquable. |
| BP | 13 rue La Vieuville | Immeuble de rapport vers 1840 (rue ouverte vers 1840). |
| BP | 15 rue La Vieuville | Immeuble de rapport XIXe (rue ouverte en 1840). |
| BP | 17 rue La Vieuville | Immeuble de rapport XIXe surélevé en 1883 par l'architecte Paul Murison. |
| BP | 14 rue La Vieuville<br>100 rue des Martyrs | Immeuble de rapport vers 1840. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 19 rue La Vieuville<br>33 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840. |
| BP | 22 rue Lamarck | Hôtel particulier de la seconde moitié du XIXe siècle inspiré de l'architecture médiévale (porte ornée d'un arc en accolade, fenêtre ornée de cintres portés par des culots, cordon). Implanté sur un jardin en retrait de l'alignement. Au centre de la façade, oriel sur un cul de lampe. Frise d'arcatures sur la corniche. Bâtiment annexe de la crèche israélite de Montmartre; cette annexe porte le nom de Marcel Bleustein-Blanchet, bienfaiteur de cette institution. |
| BP | 52 rue Lamarck<br>10 rue de l'Abbé Patureau | Immeuble de rapport XIXe de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Pan coupé à l'angle de deux rues. |
| BP | 16 rue Lamarck<br>27 rue du Chevalier de la Barre | Crèche Israélite de Montmartre construite en 1938 par l'architecte du Consistoire Germain Debré sur le site d'un ancien asile de nuit israélite destiné aux réfugiés de Russie. Ce bâtiment fonctionnaliste, singulier à Montmartre, est construit en béton armé, verre et gravillon lavé pour le "Centre Israélite de Montmartre" qui le gère encore. Sa qualité architecturale, qui s'ajoute à sa dimension de lieu de mémoire, retient l'attention. Il peut être rapproché dans l'oeuvre de Debré, marquée par l'influence hollandaise et allemande des années vingt, de la synagogue de Belleville, rue Pali-Kao. |
| BP | 31 rue Lamarck<br>28 rue du Mont Cenis | Dispensaire édifié en 1896 par l'architecte William Hémet pour le Comte Chandon de Briailles. |
| BP | 2 villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 4 villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 6 villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 7 villa Léandre | Petit immeuble en brique vers 1926. |
| BP | 8 à 8b villa Léandre | Pavillon en briques pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 9 villa Léandre | Petit immeuble en brique vers 1926. |
| BP | 10 villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 11 villa Léandre | Petit immeuble en brique vers 1926. |
| BP | 12 villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 13 villa Léandre | Petit immeuble en brique vers 1926. |
| BP | 14 à 14b villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 15 villa Léandre | Petit immeuble en brique vers 1926. |
| BP | 16 villa Léandre | Pavillon pourvu de jardinet vers 1926. |
| BP | 17 villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet avec atelier d'artiste vers 1926 (date d'ouverture de la voie). |
| BP | 19 villa Léandre | Pavillon en brique pourvu de jardinet avec atelier d'artiste vers 1926 (date d'ouverture de la voie). |
| BP | 8 rue Lepic | Petit immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 10 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue Lepic | Immeuble de rapport XIXe à pan coupé abritant le Lux-Bar. Le Lux-Bar possède un grand panneau de céramique réalisé en 1910 par Gilardoni qui anime le mur placé derrière le comptoir. La composition restitue l'ambiance de la place Blanche et son célèbre Moulin-Rouge dans une harmonie ocre-beige et vert-amande aux tonalités douces. Différentes scènes de la vie quotidienne – une marchande des quatre-saisons, un vendeur de journaux, deux automobiles et des passants flânant devant des boutiques – y sont représentées. Ce type de décor présente l'avantage d'être inaltérable, facile d'entretien et répond à l'engouement général pour ce nouvel art décoratif qui au début du XXe siècle, se propagea dans les cafés, les commerces d'alimentation et sur certaines façades d'immeubles. |
| BP | 14 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |
| BP | 15 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre avec pan coupé. |
| BP | 16 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |
| BP | 17 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |
| BP | 18 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |
| BP | 19 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |
| BP | 20 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |
| BP | 24 rue Lepic | Immeuble de rapport présentant une façade en pierre de taille de style éclectique édifié par les architectes V. Lesage et Ch. Miltgen en 1904. Porche et bow-windows traités sur le mode monumental. |
| BP | 38 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840) |
| BP | 40 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840) |
| BP | 42 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840) |
| BP | 44 rue Lepic | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840) |
| BP | 45 à 45b rue Lepic | Immeuble de rapport d'aspect début XXe siècle. Façade élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée avec hourdage en brique. |
| BP | 89 rue Lepic | Villa sur jardin ancienne demeure de Georges Courteline de 1895 à 1900. |
| BP | 91 à 93 rue Lepic | Maisons en retrait de l'alignement. Constructions par l'architecte Eugène Fournière en 1882 (n°91-93) et par l'architecte D. Grégoire en 1877 (n°93). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 110 rue Lepic | Immeuble de rapport vers 1860-1880. Résidence connue de l'ancien maire de Montmartre sous la Commune, Jean-Baptiste Clément, auteur du "Temps des Cerises". |
| EPP | 77 à 83 rue Lepic<br>1 - 3 rue Girardon<br>1 et 7 avenue Junot | Moulins dits "le Blute-Fin" au n°75-77 rue Lepic, dans l'axe de la rue Tholozé, et "le Radet" à l'angle du 83 rue Lepic, 1 rue Girardon. Plusieurs fois déménagés, ce sont les seuls conservés sur les treize moulins qui existaient autrefois à Montmartre avant l'annexion. Le "Blute-fin" a pour origine un moulin construit en 1622. Il cessa son activité première en 1870 pour devenir un bal baptisé le "Moulin de la Galette". Le "Radet" fut érigé en 1717 sur un terrain acquis par le meunier François Chapon. Il perdit également sa fonction au XIXe siècle pour faire office de guinguette. Souvent déplacée, sa carcasse a été édifiée en 1925 à l'angle des rues Lepic et Girardon. |
| BP | 13 rue Lepic<br>1 rue Cauchois | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840). |
| BP | 36 rue Lepic<br>1 rue Tholozé | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840) |
| BP | 94 à 96 rue Lepic<br>19 rue Burq | Maison implantée en retrait de l'alignement. |
| BP | 33 rue Lepic<br>2 rue Joseph De Maistre | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840) Façades à pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 22 rue Lepic<br>2 rue Robert Planquette | Deux immeubles de rapport XIXe. Au 2 rue Robert Planquette, immeuble de rapport construit en 1881 par l'architecte A. Puvrez |
| BP | 26 rue Lepic<br>37 rue Véron | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre (rue formée vers 1840) Surélévation en 1885 par l'architecte Georges Guérin. |
| BP | 98 rue Lepic<br>rue d'Orchampt | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 2 cité de la Mairie | Ensemble typique par son aspect de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 4 à 6 cité de la Mairie<br>20 rue La Vieuville | Ensemble typique par son aspect de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 92 rue des Martyrs | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 95 rue des Martyrs | Immeuble de rapport première moitié XIXe. |
| BP | 96 rue des Martyrs<br>20 rue Yvonne le Tac | Immeuble de rapport première moitié XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 90 rue des Martyrs<br>64 rue d'Orsel | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 97 rue des Martyrs<br>rue La Vieuville | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 16 cité du Midi | Immeuble en plâtre caractéristique de l'architecture de faubourg des années 1820. Belle façade avec |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | ouvertures régulières, modénature et corniches conservées. |
| BP | 1 rue de la Mire<br>112 rue Lepic | Immeuble de rapport dont la façade principale donne sur la rue Lepic et typique de l'ancien village de Montmatre. |
| BP | 3 rue du Mont Cenis | Maison basse typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 4 à 6 rue du Mont Cenis | Maison basse typique de l'ancien village de Montmartre. Au n°6, statue de Saint-Joseph dans une niche ménagée en façade. |
| BP | 13 rue du Mont Cenis | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 17 rue du Mont Cenis | Maison basse typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 11b rue du Mont Cenis<br>15-15 bis rue du Mont Cenis | Immeuble de rapport XIXe en fond de parcelle précédé d'une allée bordée de bâtiments bas. |
| BP | 9 à 11 rue du Mont Cenis<br>8 rue Saint-Rustique | Maison basse typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 5 rue du Mont Cenis<br>rue Saint-Rustique | Maison basse typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 9 rue Muller | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 11 rue Muller | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 15 rue Muller | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 17 rue Muller | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 19 rue Muller | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 21 rue Muller | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 7 rue Muller<br>11 rue Feutrier | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 14 rue Muller<br>13 rue Feutrier | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 26 rue Muller<br>27 rue Feutrier | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 30 rue Muller<br>31 rue Feutrier | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 32 rue Muller<br>33 rue Feutrier | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. Surélévation en 1884 par l'architecte Julien Vernhet pour la Veuve Varoche |
| BP | 1 rue Muller<br>49 rue de Clignancourt | Immeuble de rapport d'aspect première moitié XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 23 rue Muller<br>8 rue Paul Albert | Immeuble de rapport d'aspect première moitié XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 12 rue Nicolet | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 14 rue Nicolet | Immeuble de rapport XIXe en retrait de l'alignement donnant par un perron sur une cour pavée flanquée sur rue de deux pavillons symétriques. |
| BP | 10 rue Nicolet<br>1 rue Lambert | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 1t rue Norvins | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 4 rue Norvins | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 8 à 10 rue Norvins | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 9b rue Norvins | Nymphée daté de 1835. Réservoir octogone et fontaine néo-Renaissance sans doute élevés à l'emplacement du Moulin des Tournelles. |
| BP | 11 rue Norvins | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 11b rue Norvins | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 3 rue Norvins<br>1 impasse du Tertre | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 20 rue Norvins<br>1 rue des Saules | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 24 rue Norvins<br>16 rue Girardon<br>15 rue de l'Abreuvoir | Accès et dépendance de l'ancienne Folie Sandrin actuellement affectée à des ateliers d'artistes et dite "Cité des artistes". |
| BP | 22 à 22b rue Norvins<br>3 à 9 rue des Saules<br>1 rue de l'Abreuvoir | Ancienne Folie Sandrin élevée vers 1775 pour Sandrin. Elle consistait alors en un grand corps de logis, élevé sur cave d'environ vingt-cinq mètres, éclairé au midi par vingt-sept croisées et couvert de tuiles. Sandrin la cède en 1795 et elle est transformée en clinique pour aliénés par le Dr Pierre-Antoine Prost, disciple de Pinel (1806) puis le Dr Blanche (1820) qui y expérimente une cure novatrice. Elle devient un pensionnat après travaux par l'architecte Henri Chailleux en 1907. Les propriétaires successifs ont détruit la circulation intérieure, ne laissant que les murs. La façade restaurée a toutefois retrouvé le fronton triangulaire supprimé au XIXe siècle. L'ensemble des jardins, corps de logis et pavillon d'artistes appartient à la Ville de Paris et forme la "Cité des Arts" dont l'accès se fait 24 rue Norvins. |
| BP | 10b à 12 rue Norvins<br>3 rue Saint-Rustique | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. Surélévations en 1882 et 1885 par l'architecte C. Naudy. |
| BP | 14 rue Norvins<br>7 rue Saint-Rustique | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 14b rue Norvins<br>9 rue Saint-Rustique | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 6 rue Norvins<br>rue Saint-Rustique | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 16 rue Norvins<br>rue Saint-Rustique | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. Transformation en 1885 (L. Denis, arch.). |
| BP | 18 rue Norvins<br>rue Saint-Rustique | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 18b rue Norvins<br>rue Saint-Rustique | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 4 rue d'Orchampt | Immeuble de rapport XIXe en retrait d'alignement. |
| BP | 6 rue d'Orchampt | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 8 à 10 rue d'Orchampt | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 12 rue d'Orchampt | Immeuble de rapport d'aspect seconde moitié XIXe. |
| BP | 14 rue d'Orchampt | Immeuble de rapport d'aspect seconde moitié XIXe. |
| BP | 1 rue d'Orchampt<br>11bis-13ter place Emile Goudot<br>6 rue Gareau | Le Bâteau-Lavoir. Edifice d'origine incertaine, appartenant à un mécanicien-serrurier en 1867 et racheté en 1889 par Thibouville. Celui-ci fait appel à l'architecte Paul Vasseur pour le transformer en ateliers d'artistes. Le Bateau-lavoir garde le souvenir des nombreux artistes qui y séjournent au début du 20e siècle, faisant de ce lieu un "laboratoire de l'Art" : Pablo Picasso, Georges Braque, Juan Gris, Modigliani, Maurice Denis, Constantin Brancusi... Bâtis en bois, les ateliers, vétustes et fragiles, disparaissent dans un incendie en mai 1970. Un nouveau bâtiment est construit à l'emplacement du Bateau-lavoir en 1978 par l'architecte Claude Charpentier. La façade sur la place est une restitution de la façade ancienne. A l'arrière, l'immeuble réalisé par la Ville de Paris, comporte 25 ateliers d'artistes. De l'ancien phalanstère d'artistes fréquenté par Picasso, la partie située au 1 rue d'Orchampt est la seule ayant échappé à l'incendie survenu en 1970. |
| BP | 2 rue d'Orchampt<br>15 rue Ravignan | Ensemble composé d'un immeuble de rapport XIXe et d'un pavillon sur rue et jardin. Pavillon construit en 1882 par l'architecte Félix Bienaimé. Surélévation de l'immeuble de rapport de deux étage en 1890 par l'architecte Louis Pihan. |
| BP | 187 à 193 rue Ordener | Montmartre aux Artistes : cité d'artistes édifiée par l'architecte Adolphe Thiers de 1925 à 1937 sur un terrain offert en 1924 par la Ville de Paris. Cet ensemble "Arts Déco" exceptionnel, à parement de brique sur structure de béton armé, présente un rapport monumental à la rue, sur laquelle des espaces plantés ouvrent par un haut porche tapissé de céramiques polychromes. A l'intérieur, deux bâtiments sont installés à l'intérieur d'une vaste cour où la brique est remplacée par de grandes surfaces murales blanches, dont le seul ornement est le rythme régulier |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | des verrières. Chaque bâtiment est composé de deux escaliers qui desservent les ateliers par le système classique de la longue coursive ouverte. La pureté de son écriture, la force plastique de ses immenses façades vitrées font de cette cité une oeuvre majeure de l'architecture moderne parisienne. |
| BP | 81 boulevard d'Ornano | Gare d'Ornano. Gare du chemin de fer de Petite Ceinture qui conforte la trace dans la ville d'un réseau ferré ancré dans la mémoire des Parisiens. Pavillon d'angle à plan carré dont l'implantation est caractéristique des stations construites au-dessus de la Petite Ceinture. |
| BP | 48t rue d'Orsel<br>1 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1850 comportant des balconnets néo-gothiques et, au deuxième étage, des médaillons à tête de lions. Sur le pan coupé, la fenêtre du premier étage, surmonté d'un tympan figurant un enfant et des guirlandes, est munie d'un balcon agrémenté de salamandres. Au rez-de-chaussée de l'immeuble sont accrochées des peintures fixées sous verre signées Benoist et fils, représentant une scène de moisson et une lavandière. Datant des années 1900, elles formaient autrefois le décor d'une boulangerie. |
| BP | 31 rue d'Orsel<br>11 rue Briquet | Pavillon d'angle typique de l'ancien "village d'Orsel" du nom du spéculateur ayant acheté comme bien national en 1795 des terres ayant appartenu à l'Abbaye de Montmartre sur lesquelles il fit bâtir de nombreuses maisons et dont l'éloignement du village de Montmartre lui conféra le titre de village d'Orsel dont l'actuelle rue d'Orsel (ancienne rue des Acacias) était la rue principale. |
| BP | 4 rue Paul Albert | Immeuble de rapport construit en 1885 par l'architecte G. Derecq. |
| BP | 6 rue Paul Albert | Immeuble de rapport construit en 1885 par l'architecte Paul Bousquet. Façade en pierre de taille. |
| BP | 18 rue Paul Albert | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 20 rue Paul Albert | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 22 rue Paul Albert | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 2 rue Paul Albert<br>24 rue André Del Sarte | Immeuble de rapport construit en 1882 par l'architecte Léon Matussière. Façades dans le goût néo-Louis XIII avec cartouches incrustés de motif en céramique. |
| BP | 3 rue Poulbot | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre ouvrant sur une allée intérieure. |
| BP | 5 rue Poulbot | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 10 rue Poulbot | Immeuble de rapport XIXe typique de l'ancien village de Montmartre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 rue Poulbot<br>5-5 bis-7 rue Norvins | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 7 rue Ramey | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 13 rue Ramey | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 15 rue Ramey | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 25 rue Ramey | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 27 rue Ramey | Immeuble de rapport Louis-Philippe sur rue abritant un remarquable pavillon néo-renaissance sur cour desservi par un escalier à double volée. |
| BP | 9 rue Ramey<br>1 rue du Chevalier de la Barre | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 23 rue Ramey<br>2 rue Nicolet | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 11 rue Ramey<br>rue du Chevalier de la Barre | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 2 rue Ravignan | Immeuble de rapport typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 8 rue Ravignan | Immeuble de rapport construit en 1879 par l'architecte Moitet. |
| BP | 14 rue Ravignan | Pavillon typique de l'ancien village de Montmartre (la rue Ravignan est l'ancien Vieux Chemin donnant accès à la Butte devenu à la suite de la visite de Napoléon la rue de l'Empereur). |
| BP | 17 rue Ravignan | Immeuble de rapport de la première moitié XIXe en retrait d'alignement sur la rue. |
| BP | 19 rue Ravignan<br>rue de la Mire | Habitations à Bon Marché construite en 1910 par l'architecte Louis Delay. |
| BP | 84 boulevard de Rochechouart | Immeuble de rapport à façade en pierre de taille vers 1850. Remarquable corps de bâtiment sur cour. |
| BP | 94 boulevard de Rochechouart | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 118 à 120 boulevard de Rochechouart | La Cigale. Un café-concert est établi à cet emplacement dès 1887 où il succède à un bal. En 1894, l'architecte Grandpierre construit un premier théâtre à l'italienne de 1200 places dont le plafond mobile était décoré par Léon-Adolphe Willette. C'est dans cette salle que se produisirent les étoiles du café-concert jusqu'en 1927 : Mistinguett, Max Linder, Raimu, Yvonne Printemps. En 1928, la façade est refaite par Desprez et Pradier et la salle convertie en cinéma. En 1987, la salle est renouvelée par l'architecte Philippe Starck.<br>L'édifice bénéficie d'une inscription à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 72 à 82 boulevard de Rochechouart<br>1-3 rue de Steinkerque | L'Elysée Montmartre et le théâtre le Trianon. L'Elysée Montmartre est l'un des plus anciens bals de Montmartre régi par la famille Serres de 1807 à 1867. Incendiée en 1900, la façade sur le boulevard avec un fronton orné d'une gracieuse figure féminine réalisée en staff, daterait de 1908, la charpente métallique de la salle de mille places étant le vestige d'un établissement antérieur, datant de 1897. Utilisé au 20e siècle comme patinoire et salle de boxe et de catch, l'ancien dancing accueille aujourd'hui des concerts. Le Trianon a été bâti en 1893 sur l'ancien jardin de l'Elysée Montmartre. Ce caf'conc est détruit par l'incendie du 18 février 1900. En 1902, on reconstruisit une grande salle à l'italienne garnie de deux balcons et comprenant 100 places dévolue, à l'opérette, au théâtre et au music-hall. Les deux édifices bénéficient d'une inscription à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. |
| BP | 38 à 40 boulevard de Rochechouart<br>1-5 rue d'Orsel | Immeuble de type faubourien d'un étage carré sur rez-de-chaussée et toitures couvertes de tuiles typique de l'ancien village |
| BP | 96 boulevard de Rochechouart<br>rue Dancourt | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle. |
| BP | 1 rue Saint-Eleuthère | Vaste maison de rapport XIXe. |
| BP | 12 rue Saint-Eleuthère | Chapelle de l'Eglise Saint-Pierre de Montmartre. |
| BP | 128 avenue de Saint-Ouen | Gare de Saint-Ouen. Gare du chemin de fer de Petite Ceinture qui conforte la trace dans la ville d'un réseau ferré ancré dans la mémoire des Parisiens. Pavillon dont l'implantation est caractéristique des stations construites au-dessus de la Petite Ceinture. |
| BP | 1 rue Saint-Rustique | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 4 rue Saint-Rustique | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 6 rue Saint-Rustique | Immeuble de rapport. |
| BP | 18 rue Saint-Rustique<br>2 à 8 rue des Saules | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 12 à 14 rue Saint-Rustique<br>7 - 9 rue Cortot | Maison de l'ancien village de Montmartre. Construction répertoriée en 1895 de l'architecte Pierre Humbert (n°12). |
| BP | 2 rue Saint-Rustique<br>7 rue du Mont Cenis | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 15 rue des Saules | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 17 rue des Saules | Remarquable petit immeuble de rapport Art Déco. |
| BP | 23 rue des Saules | Immeuble d'habitation de l'entre-deux guerre. |
| BP | 24 rue des Saules | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 20 à 22 rue des Saules<br>32 rue Saint-Vincent | Pavillon "villageois" abritant l'ancien cabaret du Lapin Agile. La maisonnette à l'enseigne du "Lapin agile" est l'ancien cabaret des "Assassins" de 1860 : il tient son nom d'une enseigne peinte par l'humoriste André Gill |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | qui représentait un lapin s'échappant d'une casserole. Racheté par Aristide Bruant en 1902, le cabaret fut le lieu de rendez-vous des écrivains, poètes et peintres montmartrois jusqu'à 1914. |
| BP | 4 rue de Steinkerque | Immeuble de rapport début XXe. Façade en brique. |
| BP | 6 rue de Steinkerque | Maison XIXe. Comble surélevé. |
| BP | 13 rue de Steinkerque | Immeuble de rapport milieu XIXe. |
| BP | 7 à 11 rue de Steinkerque<br>30 rue d'Orsel | Maisons typiques de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 10 à 12 rue de Steinkerque<br>33 rue d'Orsel | Maisons typiques de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 3 à 5 impasse du Tertre | Ensemble d'habitation XIXe sur cour pavée. |
| BP | 7 place du Tertre | Maison sobre, en harmonie avec le reste de la place, évoquant dans son aspect actuel l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 17 à 19 place du Tertre | Maison sobre, en harmonie avec le reste de la place, évoquant dans son aspect actuel l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 21 à 23 place du Tertre<br>1 et 1 bis rue Norvins | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 9 à 11 place du Tertre<br>2 à 12 rue du Calvaire<br>20 rue Gabrielle | Maison sobre, en harmonie avec le reste de la place, évoquant dans son aspect actuel l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 1 à 5 place du Tertre<br>rue Norvins<br>rue Saint-Eleuthère | Première mairie de Montmartre (1790) et domicile du premier maire, Félix Desportes de Blinval. Maison évoquant encore dans son aspect actuel l'ancien village de Montmartre. Si la place du Tertre est ouverte dès 1635, la commune de Montmartre (extra-muros) ne comptait qu'environ 400 habitants à la Révolution. |
| BP | 6 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 8 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 10 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe qui comprend un cinéma ouvert dans une ancienne salle de chansonniers dite « La Pétaudière » en 1928 par Jean-Georges Auriol et Jean Mauclair. Le Studio 28 est l'une des premières salles de cinéma d'avant-garde de Paris bien avant le mouvement des salles d'Art et d'Essai. Elle est fréquentée par les surréalistes entre les deux guerres et est le théâtre d'une manifestation violente lors de la projection de « L'Age d'Or » de Bunuel. Le décor de la salle a été dessiné par Jean Cocteau et celui du hall par Alexandre Trauner. |
| BP | 12 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 18 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 20 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 22 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 26 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 28 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 29 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 30 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 31 rue Tholozé | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 33 rue Tholozé | Immeuble de rapport fin XIXe présentant une façade en brique rehaussée de céramique à la clé des baies. |
| BP | 16 rue Tholozé<br>33 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 16b rue Tholozé<br>34 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 15 à 17 rue Tholozé<br>35 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 19 rue Tholozé<br>36 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 13 rue Tholozé<br>37 rue Durantin | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 2 à 4 rue Tholozé<br>56 rue des Abbesses | Maison typique de l'ancien village de Montmartre. Travaux et surélévation en 1878 par l'architecte Fortuné Melon. |
| BP | 35 rue Tholozé<br>86 bis rue Lepic | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 32 à 34 rue Tholozé<br>88 rue Lepic | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 15 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 17 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 18 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport reconstruit en 1886 par l'architecte C. Naudy. |
| BP | 20 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport fin XIXe. |
| BP | 21 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 22 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 23 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 24 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 25 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 26 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 27 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 28 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 29 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 45 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 48 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 50 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 52 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 54 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 58 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 59 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 61 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 16 rue des Trois Frères | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 32 à 32b rue des Trois Frères<br>1 rue Drevet | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 7 rue des Trois Frères<br>1 rue Yvonne le Tac | Vaste immeuble de rapport situé à un angle d'aspect vers 1840-1850. Modénatures sobres. Présence importante dans le paysage. |
| BP | 63 rue des Trois Frères<br>10 rue Ravignan | Maisons typiques de l'ancien village de Montmartre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 57 rue des Trois Frères<br>12 passage des Abbesses | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 56 rue des Trois Frères<br>1-3 rue Androuet | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 9 rue des Trois Frères<br>2 rue Yvonne le Tac | Vaste immeuble de rapport situé à un angle d'aspect vers 1840-1850. Modénatures sobres. Présence importante dans le paysage. |
| BP | 31 rue des Trois Frères<br>28 rue La Vieuville | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 10 rue des Trois Frères<br>3 rue Chappe | Immeuble de rapport vers 1840-1850. Travée feinte. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 12 rue des Trois Frères<br>5 rue Chappe | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 14 rue des Trois Frères<br>7-9 rue Chappe | Immeuble de rapport vers 1840-1860. La rue des Trois Frères date de 1840 et a pour origine les trois frères Dufour, propriétaires. |
| BP | 6 bis cité Véron | Le bâtiment du 6 bis Cité Véron abrite sur sa toiture terrasse l'appartement que le poète et homme de cinéma Jacques Prévert occupa entre 1955 et 1975. Jacques Prévert fit entièrement rénover l'appartement par l'architecte Jacques Couëlle, réputé pour ses maisons aux formes organiques et sculpturales relevant du mouvement « architecture-sculpture » de l'après deuxième guerre mondiale. |
| BP | 8 cité Véron | Maison caractéristique des constructions "hors les murs" qui ont été intégrées dans l'urbanisation postérieure à 1860. |
| BP | 26 à 28 rue Véron | Ensemble de trois maisons sobrement composées de style Restauration (1820-1830). Au n°26, la maison haute de trois étages, rénovée dans les années 1990, offre une niche semi-circulaire agrémentée d'une statue de femme surmontée d'un médaillon. |
| BP | 42 rue Véron | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 44 rue Véron | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 40 rue Véron<br>1 rue Aristide Bruant | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 30 rue Véron<br>2 rue Audran | Immeuble de rapport XIXe sur jardin typique de l'ancien village de Montmartre |
| BP | 5 rue Véron<br>27 rue Germain Pilon | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 10 rue Véron<br>29 rue Germain Pilon | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 19 rue Véron<br>58-60 boulevard de Clichy<br>11 cité du Midi | Villa « les Platanes » réalisée vers 1895 par l'architecte Edmond Deloeuvre. Cette vaste propriété qui s'étire entre le boulevard et la rue Véron, se compose de plusieurs corps de bâtiments de style néo-Renaissance. Sur le boulevard, la façade en brique et pierre est rythmée par des bow-windows semi-circulaires et percés de deux arcades cintrées. Au fond de la cour, on voit un escalier à deux volées de part et d'autre duquel se dressent deux torchères. La porte de l'immeuble, encadrée par des colonnes composites baguées, est surmontée d'un mascaron couronné par demi-frontons cintrés. Par l'accès rue Robert Planquette, on peut encore distinguer le « pavillon des tilleuls », maison du XVIIIe siècle, haute de trois étages, dominée par un fronton triangulaire orné d'une tête de lion. |
| BP | 8 rue Yvonne le Tac | Maison en retrait sur l'alignement typique de l'ancien village de Montmartre. |
| BP | 24 rue Yvonne le Tac | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 26 rue Yvonne le Tac | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 28 rue Yvonne le Tac | Immeuble de rapport XIXe. |
| BP | 30 rue Yvonne le Tac<br>2 rue La Vieuville | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 23 rue Yvonne le Tac<br>8-10 rue des Abbesses | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 17 rue Yvonne le Tac<br>91 rue des Martyrs | Immeuble de rapport haussmannien. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 22 rue Yvonne le Tac<br>93 rue des Martyrs | Immeuble de rapport Louis-Philippe. Pan coupé à l'angle des rues. |
| BP | 15 rue Yvonne le Tac<br>94 bis rue des Martyrs | Immeuble de rapport XIXe. Pan coupé à l'angle des rues. |

**Liste des protections patrimoniales du 19ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 à 17 rue Adolphe Mille | Parcelle industrielle sur laquelle seul le bâtiment de gardien R+1 en brique est protégé en tant que témoignage du passé industriel de l'arrondissement |
| BP | 9 boulevard d'Algérie<br>52 boulevard Serrurier<br>6 à 10 rue Alphonse Aulard<br>1 à 7 rue Frédéric Mourlon | Ensemble immobilier HBM<br>Cet ensemble HBM à forme semi-fermée ouverte sur le boulevard Serrurier a été réalisé vers 1931 par la Ville de Paris, à proximité de la porte des Lilas. En 1933, il accueille un jardin d'enfants, mis en œuvre par l'Office public des habitations à bon marché de la Ville de Paris (OPHBMVP). Il fait partie des îlots construits le long du boulevard sur décision municipale et témoigne ainsi du lotissement de la zone non aedificandi de l'ancienne enceinte de Thiers, déclassée en 1919. Ce lotissement est progressif et débute en 1926 par l'Office puis par d'autres acteurs à partir de 1930. Les nouveaux terrains à bâtir ainsi disponibles apparaissent bienvenus dans le contexte de la crise du logement. Cet ensemble s'élève jusqu'à huit étages, couronnés d'une toiture en tuiles rouges et en zinc et suit le dénivelé des rues Alphonse Aulard et Frédéric Mourlon. Avec ses parties basses en moellons de pierre et son pignon à gradin à l'angle du boulevard Serrurier et de la rue Frédéric Mourlon, cet ensemble possède un accent régionaliste alors en vogue pour les HBM. Le reste de ses élévations en brique rouge, rythmé par du béton enduit présent sur des bandeaux, des appuis et linteaux de fenêtre et sur les bow-windows, maintiennent une tradition Art déco plus sobre. Une large porte en plein cintre, mise en valeur par de la brique rouge, est placée sur le boulevard d'Algérie. Entre 1980 et 1984, l'îlot est divisé en deux parcelles, le n°52 et le n°52bis, scindant le groupe HMB en deux parties, dont l'OPHLM reste propriétaire. La partie de l'immeuble sise au n°52bis est reconstruite en 1984 par M. Passompes (/-/), architecte, en conservant un plan masse relativement similaire à celui d'origine. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 11 boulevard d'Algérie<br>5X rue Alphonse Aulard | Architectures de parc - Square de la Butte du Chapeau Rouge, éléments représentatifs d'un mode de conception et d'un esthétisme développés dans les parcs et squares des années 1930 par les architectes de la Ville de Paris.<br>Construits à l'emplacement de l'ancienne enceinte de Thiers ou des usines à gaz désaffectées, les squares des années 1930 témoignent d'une approche nouvelle de l'espace public. Insérés au sein de vastes opérations de constructions immobilières, leur existence doit beaucoup aux hygiénistes. Tous répondent aux mêmes lois de composition et aux mêmes exigences fonctionnelles : grilles discrètes, parterres rigoureusement dessinés, activités nettement différenciées, le tout scandé d'édicules en béton teinté ou en brique. Conçu par le Premier Grand Prix de Rome Léon Azéma (1888-1978), le parc de la Butte du Chapeau-Rouge constitue l'un des plus importants ensembles paysagers créés à la place des anciennes carrières. Architecte de la Ville de Paris chargé des promenades et des expositions, Azéma signera de nombreux aménagements paysagers, tels que le parc de Sceaux, le Champ de Mars ou les jardins du Trocadéro. Au même titre que les cheminements géométriques, l'architecture joue ici un rôle structurant, esthétique et fonctionnel. Les clôtures, kiosques, emmarchements, abris-portique et ensembles sculpturaux du parc reprennent les formes et matériaux des modèles de l'entre-deux-guerres. La brique rouge, les enduits rosés gravillonnés, les pavés de verre, les parements de meulière et le béton armé sont autant de matériaux qui distinguent le style municipal d'un Léon Azéma ou d'un Roger Lardat.<br>La conception scénographique du parc débute sur le boulevard d'Algérie où se dresse un buffet d'eau, dominé par la sculpture de Raymond Couvègnes (1893-1985) représentant « Ève », et réalisée pour l'Exposition internationale de 1937. Depuis la fontaine, la circulation se fait par des allées de spirales et des escaliers rectilignes vers les belvédères. Les deux abris, désignés comme « pavillon de l'aire de jeu » et « pavillon du belvédère », sont actés dans le premier plan-masse, mais réalisés après la guerre. Au nord, un pavillon formant portique, flanqué de deux ailes aménagées en terrasse, met habilement en communication le parc avec l'aire de jeux et le point de vue panoramique. Dans son axe se trouve la sculpture « L'enfance de Bacchus » de Pierre Traverse (1938). Situé sur le point culminant du site, le « pavillon du belvédère » est accessible par deux escaliers monumentaux disposés de part et d'autre. Il sert de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | fond de scène à un vaste espace minéral semi-circulaire. Tout comme le précédent abri, il souffre d'un manque d'entretien et de dégradation, et les réfections ponctuelles sont loin de chercher à en réhabiliter la dignité d'origine. La Commission du Vieux Paris réunie en 2021 s'inquiétait à juste titre du sort « de ces dispositifs hautement qualitatifs, véritables morceaux de bravoure architecturaux », souvent menacés par des initiatives de privatisation ou d'utilisation comme espace de stockage. |
| BP | 69 à 73 rue Archereau<br>91 à 95 rue de l'Ourcq | Bâtiment industriel, immeuble d'angle<br>Installées à la fin du XIXe siècle sur un vaste territoire qui s'étendait de la rue de Flandre à la rue Curiale, entre les rues de Crimée et de l'Ourcq, les usines Félix Potin fabriquaient et conditionnaient depuis 1861 les produits alimentaires vendus dans leurs magasins. L'usine au 91 rue de l'Ourcq est construite à partir de 1909, dans le prolongement du site originel et consécutivement à l'ouverture de la nouvelle rue Archereau en 1906. Le maître d'œuvre, qui n'a pas laissé de trace dans les archives, est peut-être Charles Lemaresquier (1870-1972), élève puis collaborateur de Victor Laloux, et qui construit à la même époque le siège de la maison Félix Potin au 51 rue Réaumur. Le bâtiment est situé à l'alignement de deux rues qui se rejoignent en un pan coupé. Il forme un plan-masse triangulaire percé à l'origine en son centre d'une cour, comblée ultérieurement. Le bâtiment, construit en béton, est élevé sur trois étages carrés au-dessus d'un rez-de-chaussée et surmonté d'un quatrième étage sous comble, en retrait de la corniche. Il est couvert d'une toiture en tuile. Les façades sont rythmées par la répétition des piles en moellons de meulière qui |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | alternent avec les travées de baies. L'intérêt des façades réside dans la juxtaposition adroite de différents matériaux. À la pierre meulière sont associés la brique des soubassements et le métal des linteaux. Les allèges sont ornées de grès flammé bleu et beige formant des motifs en losanges. Des bandeaux horizontaux de carreaux de porcelaine beige et gris bordent les corniches en pierre. Ajoutant une note de couleur et de volume à la sévérité du quadrillage, des "diamants" en grès flammé bleus scandent le bandeau du deuxième étage. Ces décorations soignées de grès et de porcelaine flammée ont sans doute été réalisées par les établissements Bigot et Cie. Le pan coupé, en brique rouge et en pierre, est scandé verticalement de grandes baies vitrées. À son sommet, un fronton curviligne repose sur deux consoles sculptées. Plaquée sur la façade, une décoration de feuillage moulée en béton surmonte un panneau de carreaux de porcelaine grise. Le bâtiment s'aligne sur le mitoyen du 95 rue de l'Ourcq, construit en 1892 pour les entreprises Potin. Il est construit en brique beige et présente le même décor sur ses allèges. Le site est vendu en 1954 puis reste inoccupé dans les années 1970-1980, avant d'être repris par un centre de formation en 1986 qui réalise une reprise complète des planchers, avec adjonction de deux niveaux de sous-sol. |
| BP | 5 à 7 place Armand Carrel | Mairie du XIXe arrondissement, située face à l'entrée ouest du parc des Buttes Chaumont, construite de 1876 à 1878 sur les plans de l'architecte Gabriel Davioud et de l'ingénieur-architecte Jules Bourdais dans le style éclectique. La façade symétrique, précédée d'un portique, marque l'axe de la place Armand Carrel. Elle est divisée par un pavillon central en avant-corps et limitée par deux pavillons d'angle. L'avant-corps présente un portique ouvert formé de cinq arcades reposant sur des piliers monolithes surmontés, aux angles, d'écussons de la Ville de Paris. Au premier étage, trois baies sont encadrées de pilastres d'ordre corinthien. La baie de large ouverture, sur la façade principale, est munie d'un balcon à balustres. Elle est accostée de deux niches abritant chacune une statue. L'attique est surmonté par un campanile renfermant la sonnerie de l'horloge. L'ensemble des façades est en brique rouge et pierre de taille. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 79 à 83 rue Armand Carrel | Conservatoire municipal<br>Ce conservatoire situé à l'angle des rues Armand Carrel et Bouret est achevé en 1987 pour la Ville de Paris suite à un concours remporté par l'architecte Fernand Pouillon (1912-1986) dont ce sera le dernier projet. Cet édifice monumental se dresse sur quatre étages à revêtement de pierre – matériau de prédilection de Pouillon - dont le pan coupé accueille une fontaine. Du côté de la rue Armand Carrel, il se démarque par son imposante porte d'entrée dotée d'un ambitieux encadrement stéréotomique. Le rythme ternaire de ses trois façades se retrouve également dans sa fontaine, composée de trois colonnes et de trois bassins superposés. Située dans une niche creusée dans la façade à l'angle des rues, elle est constituée de trois colonnes doriques cannelées de diamètre croissant superposées. L'eau ruisselle du sommet ces colonnes jusqu'à un premier bassin à chaînage d'angle. Elle s'écoule ensuite par une bouche dans un deuxième bassin avant de déborder dans un dernier bassin. |
| BP | 9 à 11 rue Armand Carrel<br>13 rue Cavendish | Immeuble d'habitation<br>Au n°9, l'immeuble de rapport de cinq étages carrés et un étage sous comble qui fait l'angle avec la rue Cavendish est construit en 1904 par les architectes E. Compand (/-/) et G. Noulet (/-/). Le rez-de-chaussée et le premier étage en pierre de taille forment socle pour les niveaux supérieurs en briques rouges. La façade rue Armand-Carrel présente trois travées, celle du centre formant saillie en pierre de taille à partir du deuxième étage. L'angle est occupé par un avant-corps bombé également en pierre de taille. Son avancée est amortie par une profonde corniche cintrée et terminée par des volutes rocaille en bas-relief encadrant la fenêtre en plein cintre du dessous. La façade rue Cavendish ne compte qu'une travée et un balcon filant au cinquième étage ceinture l'ensemble du bâtiment.<br>L'immeuble de rapport du n°11, édifié lui aussi en 1904, est l'une des nombreuses constructions d'Albert Selonier (1858-1926), architecte parisien particulièrement prolifique. Ses cinq travées en pierre de taille s'élèvent sur six étages. L'élévation présente une scansion horizontale grâce aux refends du rez-de-chaussée et du premier étage, ainsi qu'aux balcons à garde-corps de ferronnerie du deuxième et du sixième étage. Le rythme vertical est, lui, marqué par ses deux travées en avant-corps encadrant la travée centrale. Leur encorbellement cannelé, ainsi que les frontons en accolade et arrondis au cinquième étage et au sommet agrémentent l'ensemble. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 33 rue Arthur Rozier | Bâtiment du début du XXe siècle présentant une façade sur rue de un étage sur rez-de-chaussée. Ensemble représentatif d'un habitat modeste dont la volumétrie et la disposition évoque les ensembles typiques des anciens villages et faubourgs de Paris. |
| BP | 26 à 28 rue Arthur Rozier | Immeuble d'activité tertiaire<br>En 1923, Fernand Guillouët (/-1929) fait construire un atelier haut de trois étages au 26-28 de la rue Arthur Rozier, anciennement rue des Mignottes. Son plan masse en L comporte un bâtiment sur rue à la structure en béton et au remplissage de briques, autour de grandes baies à châssis métalliques, favorisant l'éclairage. Le rez-de-chaussée présente un enduit à motifs de refends et s'ouvre à gauche sur une porte de garage. Une toiture à quatre pans est ajoutée à une date comprise entre 1935 et 1954. L'aile en arrière de la façade s'étire sur dix travées de baies occupant toute la surface entre les poteaux, faisant ainsi disparaître le mur. Haute de trois étages carrés également, elle est surmontée sur les six premières travées d'une mezzanine en longueur, couverte d'un vaisseau au toit arrondi et d'un autre au toit plat, flanqué d'un étroit balcon-terrasse. Les quatre dernières travées ne s'élèvent que sur deux étages et demi et sont couvertes d'une toiture à deux pans en zinc. |
| BP | 1 rue de l'Atlas | Maison du XIXe siècle, présentant une façade élevée d'un étage sur rez-de-chaussée, caractéristique du paysage faubourien. Lucarnes conservées. Couverture en tuiles. |
| BP | 3 rue de l'Atlas | Maison fin XIXème siècle, présentant une façade élevée d'un étage sur rez-de-chaussée, caractéristique du paysage faubourien. Architecture très remaniée de façon hétérogène au cours du XXème siècle, notamment largeur des baies, parement ciment, soubassement faux marbre, lisses tubulaires faisant office de garde-corps. |
| BP | 17 rue de l'Atlas | Immeuble de rapport construit par l'architecte Robert Parisot en 1932. Son plan, en rupture avec la conception traditionnelle de l'alignement urbain, en fait l'un des édifices les plus étonnants de la décennie. Il compte 134 logements (essentiellement des studios et des deux pièces) pour environ 1000m² de terrain. La forte densité est rendue possible par la rupture de l'alignement en bordure de voie : le retrait qui en résulte permet d'obtenir un meilleur gabarit qui atteint ici neuf niveaux. L'édifice prend la forme d'une croix sur une parcelle quadrangulaire, où chacun des angles devient une cour. De ce fait, l'immeuble se resserre au centre du terrain sur une cour carrée, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | véritable puits de lumière. Autour de ce puits, sont regroupés six appartements par niveaux. La construction est entièrement en béton armé, le revêtement en ciment-pierre. La façade principale se décompose en un avant-corps central prolongé d'un encorbellement général au-dessus du premier étage, suivi de part et d'autre de deux redents qui amènent enfin à un développement complet de la façade sur toute la largeur du terrain. Ces multiples redents sont percés de fenêtres placées aux angles. |
| BP | 74 à 76 rue d'Aubervilliers | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble à loyers moyens (ILM) est commandé en 1929 par la compagnie d'assurances « L'Urbaine » à son architecte-conseil Jean Papet (1889-1965). Le bâtiment forme un U dont les ailes sont parallèles à la rue d'Aubervilliers. Occupant la quasi-totalité de la parcelle, il est composé d'un bâtiment sur rue de huit étages avec aile en retour sur la gauche et d'un bâtiment en fond de cour, étroitement relié à l'ensemble, mais qui diffère par son revêtement extérieur et son asymétrie. La façade sur rue de style Art déco est rythmée par huit travées. Elle se compose d'un rez-de-chaussée en béton à refends percé d'une porte d'entrée centrale encadrée de deux commerces à droite, d'une fenêtre et d'un commerce à gauche. Viennent ensuite six étages courants à parement de brique à l'exception du cinquième étage, en revêtement de béton cannelé formant frise, qui assure la transition avec le sixième étage, isolé par un balcon filant saillant. L'édifice est couronné de deux étages sous comble percés de lucarnes. La façade est animée par le ressaut prononcé des trois travées centrales des étages deux à quatre, dont celle du milieu a pour particularité de s'inscrire en creux ménageant un balcon. Elles reposent sur quatre consoles de béton à redents peintes en blanc. De part et d'autre se trouvent trois travées de fenêtres à droite et deux à gauche. L'ensemble des garde-corps en ferronnerie est d'origine, tout comme la porte d'entrée et son encadrement de béton mouluré Art déco. Cet immeuble est, avec le numéro 92, le seul exemple de logement collectif du premier quart du XXe siècle conservé au sein de cet îlot profondément remanié par la construction d'immeubles de grande hauteur. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 92 rue d'Aubervilliers | Immeuble d'habitation<br>Construit en 1923 par l'architecte Maurice Martin ( / - / ), l'immeuble s'élève le long des voies de chemin de fer desservant la gare de l'Est. Cet édifice symétrique de six étages comporte cinq travées de fenêtres. Il est composé d'un rez-de-chaussée percé d'une porte d'entrée centrale encadrée de deux commerces, d'un premier étage en béton à refends prononcés servant de base à quatre étages courants à parement de brique. Un dernier étage sous combles percé de cinq lucarnes couronne l'ensemble. La façade est animée par deux travées de bow-windows à revêtement de béton peint en blanc et aux bords crénelés, qui s'étendent des étages deux à quatre, ainsi que par la scansion horizontale des trois balcons du deuxième étage reposant sur d'imposants corbeaux et du balcon filant du cinquième étage. Les deux fenêtres du cinquième étage correspondant aux travées de bow-windows sont surmontées d'un fronton cintré. La porte d'entrée, les balcons et les garde-corps en ferronnerie d'origine ont tous été conservés. Cet immeuble est, avec le bâtiment du 74 à 76, faisant lui aussi l'objet d'une PVP, le seul exemple de logement collectif du premier quart du XXe siècle conservé au sein de cet îlot profondément remanié par la construction d'immeubles de grande hauteur. |
| BP | 51 rue de Belleville | Immeuble de rapport haussmannien sur rue, présentant une façade en pierre de taille composée symétriquement de neuf travées et élevée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et un étage d'attique desservi par un balcon filant. Décor empreint de classicisme. Porte d'entrée à vantaux en bois donnant accès à une longue cour bordée de logements. |
| BP | 117 rue de Belleville | Ensemble de logements sociaux "groupe Belleville" de la fondation Rothschild, réalisés en 1904 par l'agence de la fondation (Nénot, architecte-conseil, Rey et Provensal, chargés des dessins et études, Demierre chargé des travaux). C'est le premier ensemble d'Habitations à Bon Marché qui adopte à Paris le principe de la cour ouverte. Il est aussi, avec le groupe Popincourt, le premier ensemble achevé par la fondation. Sa conception est également contemporaine du concours pour le groupe de la rue de Prague lancé en 1905. Il bénéficie donc de l'application des nouvelles théories hygiénistes en particulier de celles d'Augustin Rey. Oeuvre marquante pour l'histoire et l'architecture du logement social à Paris. Organisation de la façade comparable à celle de l'immeuble de la rue Popincourt : brique pour l'ensemble des parties |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | droites des murs et sur cour, pierre de taille dans les angles. |
| BP | 139 rue de Belleville | Eglise Saint Jean-Baptiste de Belleville. Elevée de 1854 à 1859 pour la commune de Belleville par l'architecte Jean-Baptiste Antoine Lassus, puis son élève Casimir Truchy, cette église néogothique occupe tout un îlot du cœur de Belleville. Le décor est attribué au sculpteur Aimé-Napoléon Perrey. |
| BP | 71 rue de Belleville<br>93bis rue Rebéval | Maison d'angle du XIXe siècle, présentant une façade d'aspect néoclassique composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Modénatures sobres : tables, consoles supportant les appuis des fenêtres du deuxième étage, deux chaînes de refends soulignent le pan coupé. |
| BP | 351 à 353 rue de Belleville<br>1 boulevard Sérurier<br>2 rue du Leman | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment d'habitation est réalisé en 1931 par l'architecte André Hamayon (1897-1973). Il est composé d'un rez-de-chaussée à usage commercial, surmonté de six étages. La façade est réalisée en briques rouges dessinée par des éléments en béton, comme les balcons donnant sur la rue du Léman ou le balcon filant du cinquième étage. Elle est ponctuée d'éléments en saillie, comme les deux travées centrales donnant sur la rue de Belleville, ou l'oriel donnant sur le boulevard Serurier. Les modénatures inscrivent le bâtiment dans le mouvement Art déco, particulièrement en vogue durant l'entre-deux-guerres, qui se définit notamment par l'utilisation de formes géométriques dans l'ornementation et la composition, comme en témoignent les motifs de cannelures ou les garde-corps des deux derniers niveaux. Elles sont principalement réalisées grâce aux calepinages des briques, technique particulièrement utilisée dans les années 1930, où différents modèles de briques spéciales sont alors développés, afin de réaliser des compositions savantes. Le dernier étage se démarque par sa façade blanche. Situé à l'angle avec le boulevard Serurier, le bâtiment applique les codes esthétiques des habitations à bon marché (HBM) construites le long de la ceinture parisienne dans les années 1930. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 9b rue Bellot | Ancien Mont de Piété édifié par l'architecte Edmond Belot en 1889 suivant le type, ici remarquablement conservé, adopté pour ce type d'édifice. L'architecte a réalisé une construction identique, la même année, au 13 rue de l'Equerre (19e). Façade s'organisant autour d'un avant-corps central flanqué de pilastres et de deux travées latérales. Elévation de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Ornementation de la façade empruntée au répertoire de l'architecture classique employé ici à l'échelle la plus modeste. Ce type n'est pas propre à l'architecte mais au modèle des Monts de Piété édifiés à la même époque; on en retrouve par exemple une version dénaturée et surélevée, datée de 1890 par l'architecte Emile Blanchard au 50bis rue de Malte (11e). |
| BP | 6 à 8 place de Bitche | Eglise Saint-Jacques-Saint-Christophe construite de 1841 à 1844 par l'architecte Paul-Eugène Lequeux pour la commune de La Villette. Elle est située sur une place bien dégagée, sur laquelle se trouvait également la mairie de La Villette, en bordure du canal de l'Ourcq. Le plan et l'organisation des volumes sont ceux qui étaient encore à la mode dans les années de la Monarchie de Juillet, avant le retour des formes inspirées du Moyen-Age. La nef principale est bordée de colonnes soutenant une frise continue, au-dessus de laquelle s'ouvrent des fenêtres. L'Eglise a été agrandie en 1933 par l'architecte Dulos qui lui a notamment adjoint deux tours qui lui confèrent un aspect baroque, s'écartant de la simplicité et du classicisme du modèle d'origine. |
| BP | 16 rue des Bois<br>27 rue du Docteur Potain | Ensemble d'Habitations à Bon Marché construit en 1922-1927 par Raoul, Daniel et Lionel Brandon formé d'immeubles à redents offrant une composition remarquable des pignons et des séries de loggias et de bow-windows. On retrouve dans ce groupe de 250 logements les caractéristiques des plans de l'Office, y compris dans la composition des façades, mais ici avec une débauche dans l'ornementation où briques vernissées, cabochons émaillés, éléments de grès de formats et de tons variés, se mêlent dans un complet foisonnement. La Boulangerie Nouvelle se situe à l'angle en pan coupé de la rue des Bois et de la rue Cambo. Chacune des trois façades de cette boulangerie-pâtisserie-confiserie possède encore un bandeau ancien. De chaque côté du pan coupé, les façades portent toutes deux un panneau contenant une peinture fixée sous verre sur des thèmes champêtres. Le fixé sous verre de la rue des Bois est signé R. Albert, décorateur. Celui de la rue Cambo, en moins bon état, est signé Plaire. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 22 et 24 rue des Bois<br>34 rue du docteur Potain<br>63 rue Emile Desvaux | Deux immeubles d'habitation d'angle<br>Les deux immeubles forment entrée de part et d'autre de la rue Émile Desvaux, ouverte en 1927 et classée "secteur maisons et villas". Ils sont tous les deux conçus par l'architecte Maurice Toussaint (/ - /) en 1929 et achevés en 1931, date à laquelle il s'installe au 22, propriété d'Henri Vasseur. Le numéro 24 appartient à Rachel Toussaint Schachmann, épouse de l'architecte. Les deux immeubles s'élèvent sur sept étages et possèdent la même structure générale. Seul le numéro 24 ménage un décroché sur l'impasse Petin où il n'est haut que de quatre étages. Chaque bâtiment est ainsi composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage au revêtement de béton à refends. Viennent ensuite quatre étages carrés séparés par une corniche entre le quatrième et le cinquième étage. Le sixième étage, légèrement en retrait, ménage un balcon filant. Un dernier étage sous comble percé de lucarnes couronne l'ensemble. Les deux immeubles possèdent leur entrée sur la rue des Bois. Un commerce se situe à l'angle de chacun des bâtiments ainsi qu'à gauche de la porte d'entrée pour le numéro 24, alors que le numéro 22 est percé d'une fenêtre à droite de sa porte d'entrée. Ce dernier possède trois travées sur la rue des Bois et trois sur la rue Émile Desvaux alors que le numéro 24 en possède quatre sur la rue des Bois et deux sur la rue Émile Desvaux, ménageant ainsi l'espace pour une petite cour. Quelques différences de décor existent entre les deux immeubles. Sur chaque bâtiment, une travée en oriel prend place sur la façade de la rue des Bois des étages deux à quatre. Elle s'achève par un balcon au cinquième étage. Celle du numéro 22 est en béton peint en blanc à refends alors que celle du numéro 24 est cannelée. Cette différence de traitement se répète sur la travée d'angle traitée en quart de cercle sur les deux immeubles. Cette dernière est percée de larges fenêtres au numéro 22 alors que celle du 24 est percée de fenêtres doubles. Les façades des deux immeubles sont à remplissage de brique des étages deux à quatre au numéro 24 et des étages deux à cinq au numéro 22. Les corniches encadrant le cinquième étage diffèrent aussi sur les deux immeubles, la corniche supérieure surmonte une frise dans les deux cas, mais la corniche inférieure ne surmonte une frise richement moulurée qu'au numéro 22. Elle repose sur des consoles au numéro 24. Au numéro 22, les garde-corps du premier étage sont constitués de balustres de béton alors que ceux des étages supérieurs sont en ferronnerie de style Art déco au motif de coupe de fleurs. Au numéro 24, l'intégralité des garde-corps est |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | en ferronnerie de style Art déco au motif géométrique plus sobre. De manière générale, le numéro 22 est plus orné que le numéro 24. |
| BP | 8 à 12 rue Botzaris | Logement - Immeubles d'habitation - 8 à 12 rue Botzaris, 75019. Adresses associées : 10 rue Botzaris, 5, 7 et 8 villa du Parc. Toutes les parcelles sont protégées pour motifs architectural, culturel et historique.<br>La rue Botzaris est ouverte en 1862 à la place des anciennes carrières de gypse servant à la fabrication du plâtre. Avec la création, cinq ans plus tard, du parc des Buttes Chaumont, le quartier, très industrialisé au XIXe, se transforme progressivement et voit la réalisation de plusieurs immeubles de rapports bourgeois donnant sur le parc. Les deux immeubles de rapport concernés par la protection sont commandités par M. Fouquet qui fait construire les n° 8 et 12 respectivement en 1891 et 1890, par l'architecte André Nicaise (/-/) essentiellement à l'oeuvre dans le 19e arrondissement. Les deux immeubles de la rue Botzaris prennent place en partie dans la villa du Parc, anciennement nommée « Passage Fouquet », puis « Cité Fouquet », du nom de son propriétaire. Cette rue privée était déjà lotie en 1888 d'après le plan parcellaire de la ville de Paris et l'entrée s'effectuait par les n° 21 rue Pradier et n° 10 rue Botzaris. Les deux immeubles sont de style post-haussmannien, avec de nombreuses références à l'architecture classique telles que les décors de refends au niveau du rez-de-chaussée et au premier étage, et les frontons |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | triangulaires au deuxième et au dernier étage. Les deux immeubles sont symétriques et composés de quatre travées principales donnant sur la rue. À l'intérieur de la villa du Parc, le n° 12 est cependant plus imposant et comporte quatre travées contre deux pour celui du n° 8. Hautes de six étages dont un sous toiture en brisis, les façades sont en pierre de taille et reposent sur un soubassement percé de soupiraux. Plusieurs bandeaux sculptés aux motifs différents selon les étages ornent les linteaux des baies et une frise composée de grecques orne le haut du quatrième étage. Deux balcons filants soutenus par des consoles à motifs géométriques et à diamant règnent sur le troisième et le sixième étage, alors que les baies des autres étages sont dotées de petits balcons. Les ferronneries des garde-corps, arrondies au premier étage, sont particulièrement détaillées et les motifs diffèrent selon les niveaux. Au n° 12, le rez-de-chaussée et le premier étage sont davantage ornés. Une grande porte en bois sculptée, qui s'élève sur deux niveaux, est surmontée d'une imposte à fenêtre ouvrant sur un garde-corps à balustres de bois. Au-dessus, est sculpté un mascaron à tête de lion. Le parement est réalisé en bossage et les fenêtres du rez-de-chaussée sont ornées de balustres en pierre. Le n° 8 présente les mêmes modénatures, mais le rez-de-chaussée à la devanture modifiée accueille un local commercial qui au début du siècle était « le Café du Parc ». |
| BP | 82 rue Botzaris | Immeuble de rapport en pierre de taille situé face à l'entrée sud est du Parc des Buttes Chaumont. De style Art Déco, il présente une façade symétrique avec bow-windows et balcon arrondis. Ses menuiseries sont métalliques. Il fut édifié vers 1930 par l'architecte Florent Nanquette. La production abondante de cet architecte constructeur d'Habitations à Bon Marché dans la banlieue parisienne (Montreuil, Rosny, Courbevoie) traduit une évolution d'un rationalisme pittoresque, dont l'immeuble de la rue Botzaris porte encore la marque, vers le dépouillement des volumes en vogue dans les années trente. |
| BP | 34 à 36 rue Botzaris<br>42 rue du Plateau | Bâtiment d'angle vers 1891 vraisemblablement édifié par l'architecte Alfred Coulomb donnant à l'arrière sur une cour arborée. Façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Bâtiment massif, peut-être à l'origine voué à l'enseignement, marquant le carrefour. Remarquable auvent à structure métallique de la fin du XIXe siècle. Fronton brisé. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 5 rue Botzaris<br>Parc des Buttes Chaumont | Maisons de garde édifiées par l'architecte Gabriel Davioud en 1866-1867 aux entrées du parc des Buttes-Chaumont. Ces maisons, construites à chaque porte du parc, renouent avec l'idée des fabriques du XVIIIe siècle. Alors que les pavillons du bois de Boulogne, construits par Davioud entre 1855 et 1860, sont plus directement inspirés des castels tourangeaux du XVe siècle, ceux des Buttes-Chaumont semblent plus typiquement du XIXe siècle. Ils combinent intelligemment des emprunts italiens (toits plats), suisse (chalet rustique) et anglais. Les progrès techniques des briqueteries et des céramistes ont permis l'utilisation de modèles variés et de grès résistant aux intempéries. Bien dessinés et proportionnés, ces pavillons festifs très admirés comme le reste du parc ouvert à son ouverture en 1867, connaîtront une longue postérité. |
| BP | 2 à 2b rue Bouret<br>17 rue Edouard Pailleron | Le lycée technique régional Jacquart édifié par l'architecte Gaston Hénard, fils de l'architecte Julien Hénard, fut installé au 2 rue Bouret en 1893. Le bâtiment des ateliers de couture, en brique, pierre de taille et meulière à ossature métallique, fut inauguré en 1895. |
| BP | 3 à 5 rue Carolus Duran | Immeuble d'habitation<br>Ces deux immeubles appareillés de brique mettent en lumière l'intérêt pour ce matériau au début du XXe siècle. Ils forment un ensemble cohérent avec les n°8, 12 et 13. Situé sur l'ancienne voie privée nommée "Nouvelle-Haxo", le n°3 a été construit en 1906, deux ans après le n°5 édifié sur des plans de l'architecte F. Foulon (/-/). Sur cinq étages et quatre travées, ces immeubles d'habitation reposent sur des rez-de-chaussée à refends et sont couronnés par un étage attique, appareillé de pierres, avec balcon filant. Les baies du n°3 sont protégées par des grilles en ferronnerie quand le n°5 dispose seulement de garde-corps ouvragés. Leurs derniers niveaux sont surmontés d'un balcon filant. L'immeuble du n°3 se distingue de son voisin par ses baies encadrées de chaînages harpés en pierre, ses frontons moulurés à formes géométriques, ses clés de tirant, ses garde-corps et sa frise à redents. Les modénatures du n°5 sont, quant à elles, plus élaborées. Le premier étage est séparé des niveaux supérieurs par une frise de brique rouge, tandis que les deux autres niveaux sont délimités par des frises en brique à redents. Ses baies sont encadrées par une alternance de briques polychromes, un entablement et une corniche soutenue par des consoles en pierre se terminant par des gouttes. Les entablements des trois premiers étages sont ornés de carreaux de céramique à motifs |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | floraux. La partie supérieure des baies du quatrième étage est soulignée par de fins linteaux ornés de discrètes rosaces en ferronnerie. |
| BP | 8 rue Carolus Duran | Immeuble d'habitation<br>Immeuble d'habitation de cinq étages achevé en 1913 et conçu par l'architecte Georges Marchand (/-/), particulièrement actif dans le 20e arrondissement entre 1899 et 1935. Parmi ses plus remarquables réalisations conservées se trouvent le 14 rue Henri Poincaré, le 35 rue Télégraphe, le 52 rue Jeanne d'Arc, ou encore le 38ter rue des Prairies. Situé dans le quartier Amérique, sur l'ancienne voie privée Nouvelle-Haxo, cet immeuble appareillé de briques forme un ensemble cohérent avec les numéros 3, 5, 12 et 13. À l'alignement, cet immeuble, doté d'un rez-de-chaussée à refends reposant sur un soubassement, est composé d'une porte à double battant ornée d'un cartouche à volutes et feuillages. Ce niveau est surmonté de quatre étages carrés et d'un dernier niveau sous comble souligné par un parement de brique. Composée de quatre travées, la façade présente des arcs de décharge des baies soulignés par de la brique polychrome. L'architecte a utilisé ce matériau peu coûteux pour ses possibilités décoratives. Des motifs en brique rouge ornent le quatrième étage. De la même façon que l'étage attique, les garde-corps sont soutenus par des consoles en pierre. Toutes les ferronneries sont ornées de guirlandes végétales. Cet immeuble de style rationaliste met en lumière l'usage moderne de la brique pour l'habitat populaire entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle. Ce courant s'est particulièrement développé dans le 19e arrondissement comme en témoigne l'ensemble de la rue Carolus Duran. Cet immeuble est quasiment jumeau du n°12 conçu en 1912. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 10 bis Carolus Duran | Maison d'habitation<br>L'immeuble sur rue – qui forme un plan masse en L – est construit le long de la voie Carolus Duran, anciennement privée, sous le nom « Nouvelle Haxo ». Percée en 1927, cette artère traverse une ancienne parcelle composée d'un corps de bâtiments avec deux ailes en retour et d'un parc qui s'étendait sur la moitié de la rue de l'Orme et une bonne partie de la rue de Romainville au début du XIXe siècle. Cette parcelle résiste au mouvement de remplacement, initié dès le XVIIIe siècle, des maisons rurales au profit d'usines et ateliers industriels et artisanaux. Avant 1945, l'atelier est remplacé par un immeuble avec une aile d'un étage en retour d'équerre alignée sur la rue. La partie en retrait est protégée par un portail en ferronnerie. Élevé sur un soubassement et large de trois travées, seul son rez-de-chaussée est creusé de ligne de refends. La ferronnerie a été employée pour les garde-corps ainsi que pour la marquise d'entrée en verre. Même si la toiture est rehaussée en 2018, cette maison crée une rupture avec les immeubles d'habitation qui l'entourent. |
| BP | 12 rue Carolus Duran | Immeuble d'habitation<br>Immeuble d'habitation de cinq étages achevé en 1912 et conçu par l'architecte Georges Marchand (/-/), particulièrement actif dans le 20e arrondissement entre 1899 et 1935. Parmi ses plus remarquables réalisations conservées se trouvent le 14 rue Henri Poincaré, le 35 rue Télégraphe, le 52 rue Jeanne d'Arc, ou encore le 38ter rue des Prairies. Situé dans le quartier Amérique, sur l'ancienne voie privée Nouvelle-Haxo, cet immeuble appareillé de briques forme un ensemble cohérent avec les numéros 3, 5, 8 et 13. À l'alignement, cet immeuble, doté d'un rez-de-chaussée à refends reposant sur un soubassement, est composé d'une porte à double battant ornée d'un cartouche à volutes et feuillages. Ce niveau est surmonté de quatre étages carrés et d'un dernier niveau sous comble souligné par un parement de brique. Composée de quatre travées, la façade présente des arcs de décharge des baies soulignés par de la brique polychrome. L'architecte a utilisé ce matériau peu coûteux pour ses possibilités décoratives. Des motifs en brique rouge ornent le quatrième étage. Comme à l'étage attique, les garde-corps sont soutenus par des consoles en pierre. Toutes les ferronneries sont ornées de guirlandes végétales. Cet immeuble de style rationaliste met en lumière l'usage moderne de la brique pour l'habitat populaire entre la fin du XIXe et le XXe siècle. Ce courant s'est particulièrement développé dans le 19e |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | arrondissement comme en témoigne l'ensemble de la rue Carolus Duran. Cet immeuble est quasiment jumeau du n°8 conçu un an plus tard. |
| BP | 8 rue des Carrières d'Amérique<br>2 villa Manin | Maison villageoise du début du siècle à l'angle de la villa Manin, élevée d'un étage sur rez-de-chaussée. Balcon filant. Frontons plats au-dessus des baies. |
| BP | 3 à 5 rue Cavendish | Immeuble d'habitation<br>Le bâtiment au n°3 construit en 1913 par les architectes Corbon (/-/) et Baulard (/-/) présente un plan masse en L. La façade s'élève sur cinq étages carrés et un étage sous comble, soulignés par un balcon filant aux deuxième et cinquième étages. Les quatre travées sont asymétriques pour que la deuxième, plus large, soit centrée. La troisième et la quatrième sont quant à elles, plus étroites et leurs fenêtres plus rapprochées. Le chambranle orné de la porte d'entrée, le bossage du premier étage et les consoles sculptées soutenant les balcons agrémentent l'ensemble. Enfin, deux cartouches feuillagés encadrent la deuxième travée, accentuant son effet de centrage. En 2005, le commerce qui occupait la travée gauche du rez-de-chaussée a été transformé en logement, ce qui a entraîné la modification de l'ouverture, remplacée par une fenêtre, et un mur à refends. L'immeuble de rapport au n°5 a été édifié en 1909 par l'architecte Henri Turban (1875-/). Le plan masse se compose d'un corps de bâtiment central carré en arrière de la façade, prolongé par deux ailes symétriques ouvrant sur une cour. La façade sur rue s'étire sur six travées et s'élève sur quatre étages carrés et un sous comble. La pierre de taille du rez-de-chaussée et du premier étage est laissée apparente, alors que les étages supérieurs sont enduits en beige. La rupture entre les deux types de parements est assurée par une frise de feuilles en bas-reliefs et par les balcons du deuxième étage, qui enserrent deux à deux les fenêtres des travées latérales. À ce niveau s'avance l'encorbellement des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | deux travées médianes, dont la saillie se poursuit jusqu'au sommet. Ces deux avant-corps sont couronnés par deux lucarnes monumentales en pierre, décorées de colonnettes et de frontons arrondis. De chaque côté, au cinquième étage, deux autres balcons également ornés d'une frise feuillagée complètent l'ensemble. |
| BP | 6 à 6 bis rue Clavel | Centre de santé Œuvre de la Croix Saint-Simon - 6 à 6 bis rue Clavel, 75019. L'immeuble sur rue est protégé pour motifs architectural, culturel et historique. Ancien dispensaire de deux étages, le bâtiment est réalisé en 1932 pour l'œuvre « Enfance et famille » par l'ingénieur-architecte Edouard Fouqué (/-/). Fondé par l' « American Red Cross » après la Première Guerre mondiale, le dispensaire prenait place dans un hôtel particulier qui s'élevait à l'emplacement de l'édifice actuel. Repris ensuite par un patronage français, sous la présidence de Madame Poincarré, il assurait des soins de prénatalité, des nourrissons, des enfants et des adultes. Dans les années 1990, le centre accueille une crèche et une résidence pour personnes âgées. En 2023, s'y trouvent une crèche, un service de radiologie et un laboratoire d'analyses dont la devanture a été modifiée en 2010. La façade s'élève sur trois étages, le dernier constitué de constructions éparses en béton armé, notamment en partie gauche de l'édifice. Il se compose de deux parties distinctes, entre les étages supérieurs en retrait et le rez-de-chaussée à l'alignement, qui présente une partie centrale ajourée à colonnettes verticales. Aux extrémités, incluses dans une paroi en béton bouchardé, se trouvent les portes d'entrée dont les ferronneries sont de même facture que les baies. Cette galerie forme un toit-terrasse, contre lequel s'appuie l'édifice de deux étages surélevé par un entresol et composé de trumeaux en briques qui scandent des baies simples. Au centre, une légère saillie intègre au sommet un couronnement en béton avec un large bandeau sculpté au nom de l'œuvre « Enfance et Famille ». Derrière, une terrasse accueille |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | des surévélations en béton. Dans les années 1990, une partie de l'édifice en fond de cour a été démolie. |
| BP | 35 rue Clavel | La parcelle du numéro 35 rue Clavel est constituée d'un ensemble de pavillons occupé à partir des années 1920 par la société d'Auguste Mermet, spécialisée dans la fabrication de peignes et d'ornements pour modes. Il s'agit de la dernière et plus ancienne construction basse de la rue Clavel. À l'origine, la parcelle comportait deux structures : une édification légère de plain-pied et un second bâtiment de deux étages avec un avant-corps à un niveau. Ce dernier, conçu par l'architecte Emile Janvelle (/-/), particulièrement actif dans le 19e arrondissement, est toujours en place. Alignés sur la rue et construits vers 1860, ces bâtiments ont d'abord accueilli une fabrique de produits pharmaceutiques. La construction légère a laissé place à un bâtiment d'un étage datant de 1922, avec une aile en retour structurée en deux travées de niveaux différents, à la demande d'Auguste Mermet. Pour former un pavillon en U, l'aile est accolée à l'immeuble de 1860. Cet ensemble se distingue par ses grandes baies au rez-de-chaussée et au premier étage destinées à éclairer les anciens ateliers et bureaux. L'entrée du garage sur la rue est toujours présente. Au-dessus, figure un panneau de mosaïque dans les tons bleus et orangés sur lequel est inscrit « Peigne. A. Mermet ». L'emplacement de cet industriel est stratégique. Situé dans le quartier des abattoirs, les cornes des animaux étaient employées pour la fabrication de peignes et autres accessoires. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 place du Colonel Fabien | Immeuble et siège du parti communiste réalisé par l'architecte Oscar Niemeyer en collaboration avec les architectes Paul Chemetov et Jean Deroche, les ingénieurs Jean Tricot et Jean Prouvé (mur-rideau vitré de six étages) entre 1965 et 1971 pour l'immeuble principal et achevé en 1980 avec la construction de la coupole et de l'esplanade sous la direction de l'architecte J.-M. Lyonnet. Le siège du parti communiste a été conçu à titre militant par Oscar Niemeyer. L'architecte brésilien a placé l'immeuble en fond de terrain pour élargir la place et cacher la construction peu élégante située derrière. Les lignes courbes caractéristiques du style de l'architecte de Brasilia se retrouvent dans la façade et la coupole semi-enterrée abritant la salle du comité central. "A la superstructure qui ondule et flotte dans l'air à l'image d'une maison de verre, s'oppose l'infrastructure semi-enterrée, traitée en béton brut de décoffrage, abritant l'accueil et les espaces culturels". Le traitement du rez-de-chaussée, presque entièrement dégagé, et qui fait reposer le bâtiment principal sur un "socle-bloc" à 1,5 m au-dessus du sol, constitue une originalité majeure du bâtiment. |
| BP | 54 à 58 rue Compans | Immeuble d'habitation<br>Cet ensemble de trois bâtiments d'habitation en brique beige et rouge est le dernier exemple, visible dans cet îlot, du tissu urbain que présente le 19e arrondissement entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle. Au n°54, l'immeuble de rapport est édifié en 1910 par les architectes Lucien Giraud (/-/) et Jean-Mathurin Moreau (1854-/), fils de Mathurin Moreau (1822-1912) statuaire et maire du 19e arrondissement. Haut de cinq étages carrés et d'un comble, ses deux ailes se rejoignent à l'angle de la rue Compans et de la rue Eugénie Cotton par un pan coupé de deux travées. La façade sur la rue Compans présente cinq travées dont deux en saillie, couronnées par des lucarnes monumentales. Sur la travée d'angle, deux lucarnes géminées et arrondies sont surmontées d'une lucarne supplémentaire ouvrant dans le comble. Quelques bandes de briques rouges, sur les linteaux notamment, agrémentent l'ensemble en brique beige. L'aile plus sobre rue Eugénie Cotton s'étire sur sept travées.<br>L'immeuble mitoyen du n°56 est édifié en brique beige par l'Assistance publique en 1913. Il s'agit de l'une des premières habitations à faibles loyers de l'institution, avant le développement massif de ses programmes dans l'entre-deux-guerres. La façade de six travées s'élève sur cinq étages carrés et un sous comble. Elle conserve encore l'aspect classique d'un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | immeuble de rapport des années 1910, animé de formes évoquant l'Art nouveau. Les deux travées en saillie notamment, de part et d'autre des deux travées médianes, sont surmontées de lucarnes en œil-de-bœuf. Un imposant corps de bâtiment de quinze travées, haut de sept, puis huit étages, dont un sous comble, se dresse en arrière de cette façade, complété de deux petites ailes dissymétriques en retour. Ce plan masse en H offre une importante capacité locative à l'immeuble, tout en répondant aux exigences hygiénistes du début du siècle. La présence de courettes de chaque côté et de quatre bow-windows à pan coupé favorise en effet la captation de la lumière et la circulation de l'air.<br>Au n°58, Frédéric Springer (/-/), architecte parisien prolifique, construit en 1893 un immeuble de rapport de cinq étages carrés, s'étirant sur six travées. Le rez-de-chaussée en pierre contraste avec les étages composés d'une alternance de bande de briques rouges et beiges. Des motifs de briques sur les encadrements des fenêtres ainsi que des bandeaux sous le troisième et le cinquième étages animent cette façade plane. Un bâtiment de style similaire, de deux étages, surélevé de deux niveaux en 1935, occupe le fond de la parcelle. |
| BP | 71 rue Compans | Bâtiment R+3 du début du siècle et de style Bauhaus. Façade en brique laissant apparaître l'intérieur d'îlot par des jeux de volumes en arrondis. |
| BP | 1 avenue Corentin Cariou | Gare du Pont de Flandre. Gare du chemin de fer de Petite Ceinture qui conforte la trace dans la ville d'un réseau ferré ancré dans la mémoire des Parisiens. Bâtiment implanté sur la rive Nord des quais de la station et élevé sur un imposant soubassement. L'ensemble présente un appareil en pierre remarquable. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 50 rue de Crimée | Immeuble d'habitation<br>Le 19e arrondissement, très industrialisé au XIXe siècle, se voit doté d'immeubles plus bourgeois à partir de la création du Parc des Buttes Chaumont en 1867, entraînant l'arrivée d'une population plus aisée. Sur la parcelle en forme de L, concernée par la protection, se trouve encore, au début du XXe siècle, une petite usine. Celle-ci est remplacée entre 1927 et 1930 par les constructions d'Eugène Chevrou (/-/), architecte et entrepreneur, qui réalise des ateliers de trois étages en fond de parcelle et un immeuble de rapport de sept étages donnant sur rue. Ce dernier, en pierre de taille et béton armé, possède des volumes courbes notamment au niveau des baies réalisées en anse de panier. Les sept travées du bâtiment sont rythmées par deux oriels soutenus par des consoles moulurées qui s'élèvent du deuxième au cinquième étage. Ils sont coupés à chaque niveau par d'épais bandeaux qui englobent de petits balcons. Les garde-corps en fer forgé sont supportés par d'imposantes consoles. Les deux derniers étages sont en gradins et l'un d'entre eux possède une balustrade en pierre. Derrière ce bâtiment, les ateliers et appartements commerciaux sont bâtis en briques polychromes et béton avec des poteaux en ciment apparents en façades autour d'une cour intérieure rectangulaire. D'inspiration Art déco, ils sont dotés de grandes baies vitrées à impostes ouvrantes, qui donnent sur des balcons filants à chaque étage. Ceux-ci sont ornés de garde-corps en fer forgé à motifs d'hexagone qui rappellent les dessins sur les portes colorées. Les archives indiquent la présence successive de différents artisans : fabrique de tapis, de chaussures, de bronze artistique, de vêtements,de stylos, de céramiques, laboratoire, ainsi qu'un garage. Dans les années 2000, certains ateliers sont transformés en logements. |
| BP | 120 rue de Crimée | Bâtiment de faible hauteur caractéristique du tissu faubourien |
| BP | 192 rue de Crimée | Immeuble d'habitation<br>Édifié en 1932 par les architectes Étienne Jacquin (/-/) et J. Valeesia (/-/) pour la société, L'Économie immobilière de Paris-Crimée, cet immeuble à loyers adopte un style Art déco. Il s'élève sur sept étages carrés et un étage sous-combles. La façade, soignée et symétrique, en briques rouges, se compose de dix travées, dont deux marquées par un bow-window établi du deuxième au sixième étage. Des lignes verticales à la manière de pilastres encadrent les baies surmontées par des linteaux de béton et prenant appui sur des alignements horizontaux de briques. Les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | percements sont rectangulaires, excepté au sixième étage, doté de quatre baies de plein cintre surmontées d'un arc de briques. Le premier étage concentre plusieurs types de compositions en briques : les briques demi-rondes forment de petites colonnes verticales, les frises horizontales alternent briques de champ et appareil anglais, la partie basse est composée de briques en épi. Le rez-de-chaussée, initialement prévu pour des locaux commerciaux, est toujours utilisé à cet effet en 2022. Il comporte d'une double porte en fer forgé qui allait de pair avec une seconde porte située au sud, aujourd'hui disparue. Au-dessus est dessiné le numéro de l'entrée « 192 » de forme octogonale. |
| BP | 205 à 207 rue de Crimée | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble de rapport de sept étages est construit en 1903 par l'architecte Léon Cuzol (/-/). À la fin des années 1890, la parcelle est double et abrite des hangars et ateliers caractéristiques du Paris industriel. En 1899, le propriétaire rassemble les parcelles et y installe une fonderie de cuivre et robinetterie pour la société « Chatel et Solms ». Elle possède alors une grande halle en fer couverte en tuiles et lanterneau. Le bâtiment restera une fonderie jusque dans les années 1938, accessible après la construction de l'immeuble sur rue par la porte cochère en fer forgé. Ce dernier présente une façade éclectique et particulièrement ornée. Doté de quelques influences Art nouveau, il est notamment présenté au salon de la Société des artistes français en 1904 et mentionné pour le concours des façades de la Ville de Paris. L'architecte y fait alterner les matériaux : cinq étages sont en briques, tandis que le premier et le rez-de-chaussée, ainsi que le dernier étage sont en pierre de taille et béton. Du côté de la cour, la façade est composée de briques rouges. Cette variété se retrouve dans l'immeuble qu'il construit en 1911 au 10 rue Ferdinand Fabre, tout comme la porte principale à double battant en bois. Au-dessus de l'imposte en fer forgé, elle présente un arc en anse de panier surmonté d'un fronton arrondi qui s'inscrit dans la fenêtre du premier étage. Les onze travées possèdent des baies rectangulaires encadrées par des chaînages excepté pour deux travées légèrement en saillie qui présentent des baies plus étroites et de formes variées. Deux balcons filants, auxquels répondent des garde-corps à chaque ouverture, règnent au deuxième et sixième étage. Le comble est ponctué de lucarnes en chien-assis. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 214 à 216 rue de Crimée | Immeuble d'habitation<br>Bâti d'un seul tenant en façade, l'immeuble est séparé en deux entités par un mur épais. L'architecte, Félix Boiret (1864-1916), archéologue, écrivain et enseignant en dessin y travaille à la fin de sa carrière avec ses fils architectes. Il est également l'auteur de la transformation de la salle du Théâtre-Moderne, rue du Faubourg Poissonnière. Il réalise les deux immeubles pour Jean Verdier-Dufour, industriel français installé rue de Crimée, pour lequel il avait déjà bâti des magasins à la fin du XIXe siècle. L'immeuble comportant sept étages s'installe à la place d'un dépôt de fonte et de constructions basses : magasins, hangars, cordonnerie, caractéristiques du passé industriel du quartier. Les deux immeubles construits en angle de chaque côté des parcelles sont bâtis autour d'une cour intérieure, amputée par la construction plus récente d'un petit bâtiment en retour en fond de la parcelle. En 1920, un rapport sanitaire indique que cet immeuble de construction récente est en pierre de taille et brique et offre tout le confort moderne. Cet immeuble post-haussmannien, intéressant par sa forme intérieure, présente une façade symétrique, ornée de deux bow-windows. À la base et au sommet de ceux-ci sont construites deux balustrades sculptées et soutenues par des consoles moulurées au premier étage. Ils interrompent les deux balcons filants du deuxième et sixième étage. Un des éléments les plus remarquables est le balcon du cinquième étage, présentant quatre colonnes ainsi que la sculpture au-dessous qui s'étend sur deux étages au niveau du trumeau. Les motifs végétaux sont répétés dans l'ensemble des ornements : consoles, agrafes, etc. Au dernier étage, le comble est ponctué de lucarnes en chien-assis. |
| BP | 93 rue de Crimée<br>12b rue Meynadier | Eglise orthodoxe russe Saint-Serge. Située sur une petite colline au nord des Buttes Chaumont, elle fut d'abord une église luthérienne allemande édifiée en 1858-1865. On doit sa construction à l'initiative d'un pasteur allemand, Frédéric de Bodelschwingh, venu évangéliser Montmartre, peut-être à l'instigation de Gérard de Nerval. Il fit construire ce temple entièrement en brique rouge, seules les fenêtres latérales sont surmontées de linteaux en brique blanche. Celles du transept sont en arcs brisés et dédoublés. La pierre n'est utilisée que pour les clés des arcs et les corbeaux. Le rez-de-chaussée est occupé par les salles de réunion et de cours, le premier étage étant réservé au culte. C'est une architecture modeste et charmante, dans un paysage devenu rare à Paris. Elle devient église orthodoxe russe après 1918. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | L'ensemble est complété par un bâtiment annexe en maçonnerie et bois datant des années 1860. |
| BP | 36 rue de Crimée<br>7 villa Albert Robida | Architecture originale du début du siècle en pierre de taille. Façade composée de six travées sur deux ou trois étages. Larges baies rythmées par des pilastres maçonnés et ornementés de frontons géométriques. Grande hauteur sous plafond. |
| BP | 166 rue de Crimée<br>3 impasse Émelie | Equipement public d'action sociale<br>Elle se divise en trois bâtiments, appartenant à partir de 1883 à la Société philanthropique. Cette société de bienfaisance créée au XVIIIe siècle, qui possède déjà plusieurs établissements, s'y installe grâce aux dons de Camille et Élisa Favre. Les bâtiments actuels sont construits entre 1904 et 1906. L'architecte M. Duquesne (1852-1904), en charge des travaux, est remplacé en cours de chantier par l'architecte, M. Cintrat (/-/). Ce dernier réalise de nombreux édifices pour la Société et utilise volontiers la brique claire silicocalcaire, matériau alors nouveau, agrémentée d'une utilisation discrète de la brique vernissée verte, qui est employée notamment au 37 rue Eugène Carrière dans le 18e ou encore au 62 avenue Jean-Jaurès dans le 19e. À leur inauguration, les immeubles comportent un asile de nuit, un hospice pour femmes âgées, un fourneau économique et un dispensaire d'enfants. Le premier bâtiment, d'un étage, de forme carrée, donne sur la rue et est coupé en son centre par un passage couvert. Habillé de briques jaunes avec ossature en pierre, il est composé en façade de quatre travées principales. Au premier étage, quatre grandes baies carrées sont remplacées au rez-de-chaussée par quatre baies en plein cintre. La corniche est soutenue par d'imposants corbeaux au-dessous desquels se trouve l'inscription suivante : « SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE ». Du côté de l'impasse Émelie, sur la façade est, les murs en pierre meulière et le soubassement en béton sont rythmés par des lignes verticales de briques rouges. En 2004, le bâtiment est rehaussé d'un étage. En fond de parcelle, le deuxième bâtiment a deux étages, aux façades très sobres, porte la marque de l'architecte et est doté de décorations en briques vertes vernissées aux allèges. En 2022, l'immeuble est un centre d'Action sociale de la Ville de Paris. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 215 rue de Crimée<br>51 rue Archereau | Ensemble immobilier ILM<br>Cet immeuble d'angle de sept étages est réalisé par l'architecte Jean Henri Boucher (1879-1935) en 1930 pour le compte de la Société « L'Universelle foncière », dont il est également l'administrateur. En 1929, il remporte la médaille d'or du concours d'architecture pour la construction d'Immeubles à loyers modérés (ILM). Ce concours est organisé par le conseil municipal dans le cadre de la Loi Loucheur, qui met en place un plan d'urgence visant à construire des Habitations à bon marché (HBM) et des ILM dans toute la France. C'est dans ce contexte qu'Henri Boucher réalise entre 1929 et 1930 plus d'une trentaine d'immeubles répertoriés, dont la promotion est faite dans plusieurs journaux publicitaires. Ses immeubles, souvent de grande envergure, font plusieurs emprunts aux styles Art nouveau et Art déco, comme c'est le cas ici. La façade est composée en briques grises rythmée d'allèges en béton armé sous des baies de tailles variées. Elles sont ornées de garde-corps en fer forgé aux motifs triangulaires présents dans plusieurs des constructions de l'architecte notamment au 17 rue Daubenton (5e). Six bow-windows, dont un double à l'angle, s'élèvent au-delà du dernier étage sur toute la verticale et sont soutenus par des consoles monumentales en béton armé. Enfin, des décors en bas reliefs végétaux sont placés au-dessus des deux doubles portes d'entrée et au-dessus des oriels. Au rez-de-chaussée sont installées cinq boutiques. |
| BP | 90 à 104 ; 110 ; 87 à 89 bis rue Curial<br>3 à 3 quater ; 7 à 9 bis rue de Cambrai<br>6 à 14 ; 22 à 26 ; 1 à 13 rue Colette Magny<br>2 à 16 ; 22 à 28 rue Bernard Tétu<br>12 à 16 rue Gaston Teissier<br>6 à 10 rue Henri Verneuil | Ensemble immobilier de logements sociaux Cité Curial<br>La Résidence Michelet ou Cité Curial a été construite en 1966 par l'architecte en chef André N. Coquet (/-/), et les architectes d'opération Jean-Pierre Cazals (1928-2016), Henri Auffret (1919-2007), Bernard-Jean Massip (1937-/), Pierre Hayoit de Bois-Lucy (1907-1982), D. Auger (/-/) pour l'Office public de l'habitation à loyer modéré de la ville de Paris (OPHLMVP) devenu l'Office public d'aménagement et de construction (OPAC). Cette résidence, composée de seize tours de dix-huit étages et d'une barre de neuf étages constitue l'un des plus grands ensembles de logements sociaux parisiens avec ses 1789 appartements. Ces tours et barre d'habitation sont accompagnées par un linéaire commercial à l'alignement rue Curial et de Crimée qui forme la façade urbaine de ce grand ensemble. L'opération caractéristique de l'urbanisme des années 1960 à 1970 sous forme de tours et des barres permettant de dégager des espaces pour des équipements ou des espaces verts. Les façades des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | tours ont été réalisées à l'origine en grès émaillé et pâte de verre avec un système de balcon dessinant des motifs de grecques imbriqués. Cette approche plastique et sculpturale est caractéristique de la fin des années 1960 et du début des années 1970 et donne son identité à la résidence en créant une cohérence d'ensemble.<br>Un grand projet de renouvellement urbain a débuté en 2002 et s'est terminé en 2015. Ce dernier a notamment entraîné une isolation par l'extérieur des bâtiments remarquable pour sa mise en valeur de l'architecture existante qui renforce le graphisme initial. |
| BP | 30 rue Émile Desvaux<br>1 Paul de Kock | Immeuble d'habitation<br>Situé en retrait derrière un muret surmonté de deux lisses métalliques, dans un lotissement appartenant à M. Pélissier à l'angle de deux rues ouvertes en 1927 et permettant le développement d'une multitude de maisons et petits immeubles en majorité Art déco, ce bâtiment en pointe a été conçu vers 1935 pour son propriétaire, M. Whal. Il reprend en façade le vocabulaire typique de l'architecture des années trente avec ses façades en briques sur lesquelles se démarquent les linteaux de fenêtre et les appuis de balcons en béton enduit blanc. Ses garde-corps à simples barreaux horizontaux, sa porte d'entrée vitrée à ferronnerie surmontée d'un auvent en béton achèvent de mettre en scène le vocabulaire de cette période. En outre, un jeu sur les formes des percements offre un grand dynamisme en façade avec l'alternance de baies formant bandeaux horizontaux, de hautes baies en verre translucide ou encore d'oculi. Sa pointe est judicieusement traitée avec trois baies offrant une triple exposition et permettant l'accès à un balcon à chaque étage. |
| BP | 6 rue Émile Desvaux<br>1 rue Paul de Kock | Immeuble d'habitation emblématique des immeubles variés de peu de hauteur construits à partir des années 1920 entre les rues Émile Desvaux et Paul de Kock.<br>Ce bâtiment en pointe à l'angle des rues Émile Desvaux et Paul de Kock a été conçu entre 1951 et 1952 selon les plans de l'architecte Jean Beaufret (1907-1989) pour Charles Beaufret (/-/), architecte et gérant d'immeubles, qui a lui-même réalisé les n°5 et 34-36 de la rue Émile Desvaux. L'immeuble étroit tire parti de son emplacement en situant la cage d'escalier à l'extrémité de sa pointe arrondie, la signalée par une |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | haute et étroite baie, aux résonnances Art déco rappelant l'esthétique du quartier. Du côté de la rue Émile Desvaux, la façade est rythmée sur ses quatre niveaux par quatre baies formant bandeaux avec leurs encadrements en béton en légère saillie, typique de l'architecture de l'après-guerre. Du côté de la rue Paul de Kock, les baies, aux encadrements similaires, sont cette fois-ci isolées. L'aspect épuré de ses façades inscrit ainsi l'édifice dans le modernisme des années 1950. De trois étages à l'origine, il a subi une surélévation discrète d'un étage en léger retrait à une date inconnue. |
| BP | 34 à 36 rue Émile Desvaux<br>4X impasse Petin | Maisons et villas<br>Construite en 1934 par Charles Beaufret (/-/), cette maison est caractéristique de l'architecture Art déco déployée à cette période. Architecte de la Reconstruction, ce dernier a effectué plusieurs réalisations dans cette rue, comme le n°5 de la rue Émile Desvaux. Percée en 1927, soit sept ans avant la réalisation de cette demeure, cette rue était une ancienne voie privée qui appartenait à l'association syndicale libre des propriétaires du « Hameau des bois ». À partir des années vingt, la construction d'hôtels particuliers se fait de plus en plus rare. Elle est remplacée par l'édification de maisons dans des quartiers périphériques comme le XIXe arrondissement. La rue Émile Desvaux, illustre parfaitement ce développement, car elle se compose majoritairement de maisons de style Art déco construites autour des années trente. Par conséquent, la maison située au n°34-36 forme un ensemble cohérent avec les immeubles environnants.<br>Structurée en quatre travées, toutes différentes les unes des autres, elle s'élève sur trois étages. Elle se compose d'un soubassement, d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Les façades sont en briques rouges, seuls les linteaux des deux premiers niveaux sont en béton armé. La première travée accolée au n°36bis possède trois baies de même dimension. Celles du rez-de-chaussée sont protégées par des barreaudages. La deuxième travée, quant à elle, est dotée d'une porte d'entrée en bois avec parties vitrées et ferronneries. Cette dernière est couronnée par un oriel semi-circulaire en métal qui s'étend jusqu'au dernier étage. La troisième travée ne dispose que de deux petites baies aux premier et deuxième étages. Au niveau du rez-de-chaussée, une lanterne a été installée. Pour finir, la dernière travée possède des baies de différentes tailles à chaque niveau. Au rez-de-chaussée, la baie tripartite est délimitée par un encadrement en béton. Cette partie est aussi mise en |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | valeur par un petit jardin clos d'une grille basse. L'ensemble du bâtiment est couronné par une frise géométrique dans le style Art déco. |
| BP | 12-22 sente des Dorées | Lycée technique d'Alembert construit par les architectes Pol Abraham et Pierre Tabon en 1938 (achevé en 1951). Il s'agit de l'un des derniers groupes scolaires programmés pendant l'entre-deux guerres. Les façades sont en brique rouge finement mise en œuvre. Le plan est conforme au type des années trente : classes orientées à l'est, grands couloirs à l'ouest et sur rue. La traditionnelle « classe de plein air » aménagée en terrasse a été ici conservée, l'extension de l'école ayant empiété sur la cour. |
| BP | 20 à 24 rue Edouard Pailleron | Equipement public de proximité<br>Ce bâtiment d'un étage de style Art déco est inauguré le 5 novembre 1933 en présence du Président de la République Albert Lebrun. Sa dénomination d'origine est la « Maison du combattant et foyer de l'Association fraternelle des anciens combattants et victimes de la guerre », puis, depuis 2004, la « Maison du combattant, de la vie associative et citoyenne » (MACVAC). Il est bâti à l'initiative de l'Association fraternelle des Anciens Combattants du 19e arrondissement qui souhaite offrir l'accès à un ensemble de services sociaux à ses adhérents et qui a levé des fonds pour en financer la construction. Le département de la Seine a apporté sa contribution et la Ville de Paris a mis à disposition une parcelle à l'emplacement d'un dépôt de pavés qui occupait la quasi-totalité de l'îlot, progressivement occupé par des équipements publics sportifs dans les années 1930. La conception du bâtiment est confiée aux architectes constructeurs Vidal (/-/) et Grillot (/-/), eux-mêmes anciens combattants actifs dans ces réseaux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | et spécialisés dans la Reconstruction. L'élévation, symétrique, est composée d'une travée centrale en léger ressaut au revêtement de béton peint couleur crème. Sa porte d'entrée est surmontée d'une fenêtre de même largeur précédée d'un garde-corps de béton peint en blanc reposant sur deux corbeaux moulurés. Elle est couronnée d'un fronton à gradins formant linteau et portant l'inscription « Maison du Combattant ». De part et d'autre de cette travée centrale, deux ailes au revêtement de brique jaune orangé reposent sur un soubassement de béton peint en blanc et sont couronnées par une large corniche de béton peint de même couleur que la travée centrale. Ces deux ailes sont chacune percées à leur extrémité d'une porte de conception identique à la porte principale bien que moins large, surmontée d'une fenêtre. Des fenêtres jumelles, séparées par un meneau de briques, protégées par des grilles et couronnées d'un linteau commun au rez-de-chaussée complètent la façade. Témoin de la place occupée par les Anciens combattants dans la société de l'entre-deux-guerres, ce bâtiment poursuit en 2022 sa mission sociale au service des habitants du quartier. Il est représentatif des équipements de proximité de style Art déco construits dans les années 1920 et 1930 et s'inscrit en complémentarité de la piscine Pailleron toute proche. |
| BP | 46 rue Edouard Pailleron<br>1 rue Jean Ménans | Immeuble d'habitation, d'angle<br>Cet immeuble d'angle à pan coupé de sept étages sur cave et rez-de-chaussée de style Art déco est édifié en 1931 pour M. Gourot, propriétaire y demeurant, par l'architecte Marcel Sigogne ( / - 1942) et l'entrepreneur E. Simon ( / - / ) dont les signatures figurent de part et d'autre de la porte d'entrée. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont en revêtement de béton peint en blanc. Les étages deux à six sont en parement de brique jaune orangé. Le septième étage, sous comble, est percé de lucarnes et constitué d'une couverture mixte ardoise et zinc. La façade rue Édouard Pailleron comporte cinq travées de fenêtres, alors que celle rue Jean Ménans en compte trois ; le pan coupé en compte deux. Les façades sont rythmées par des bow-windows de béton mouluré peint en blanc qui occupent la travée centrale de chaque façade sur rue ainsi que les deux travées du pan coupé, et les lignes horizontales des balcons filants courant le long des étages deux et six. Le balcon filant du deuxième étage repose sur des consoles à degrés formant à la fois le linteau de la fenêtre qu'elles surmontent et la base de chaque travée de bow-windows courant jusqu'au cinquième étage. Ces travées s'achèvent au sixième |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage par une fenêtre en ressaut précédée d'un balcon et surmontée d'un fronton courbe percé d'une lucarne au septième étage pour les deux façades sur rue. Les travées du pan coupé s'achèvent par une lucarne attique percée de deux fenêtres, surmontée d'un fronton à pans coupés orné d'un bas-relief à motif végétal et surmonté d'un belvédère de plan octogonal à toit plat au niveau du septième étage. Tous les garde-corps en ferronnerie au motif de coupe de fleur stylisée emblématique du style Art déco sont conservés. L'entrée de l'immeuble s'effectue rue Edouard Pailleron par une porte de verre et de fer forgé encadrée de deux pilastres à cannelures surmontés d'un linteau de béton courbe légèrement saillant. Ce bâtiment est représentatif des immeubles de rapport, particulièrement nombreux dans le 19e arrondissement. |
| BP | 9 rue Edouard Pailleron<br>54 avenue Secrétan | Immeuble d'habitation, d'angle<br>Cet immeuble d'angle de six étages et combles habitables sur rez-de-chaussée de style haussmanien est édifié en 1881 par A. Latapt architecte. L'angle à pan coupé au rez-de-chaussée et premier étage se poursuit en élévation en quart de cercle. Une voûte d'arrête fait la jonction entre les deux formes. En partie supérieure, l'angle est affirmé comme un signal urbain par une toiture en coupole étirée. En angle et de part et d'autre, le rez-de-chaussée conserve des devantures de commerce d'origine, en applique, à piédroits moulurés et coffre de volet mécanique en linteau, entre trumeaux maçonnés à joints creux horizontaux qui se poursuivent au premier étage en partie courante et jusqu'au quatrième étage en angle. La façade en pierre de taille donne lieu à un décor d'encadrement de baies et entablements sculptés. Larmier débordant sur modillons entre le quatrième et cinquième étage. Balcon filant en pierre sur consoles sculptées au sixième étage. Les ferronneries sont toutes d'origine. Lucarne menuisée sculptée avec deux baies en arc plein cintre dans la coupole. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 à 6 rue de l'Encheval | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment de logements est construit en 1913 par l'architecte Georges Adam (/-/). Il est implanté à l'alignement de la rue et s'organise autour d'une cour centrale. La façade du rez-de-chaussée est composée d'un soubassement en pierre, percé de soupiraux, qui laisse deviner un niveau de caves. Au-dessus se trouvent cinq étages en briques. Le dernier étage légèrement en retrait bénéficie d'un balcon souligné d'une corniche en pierre ornée de motifs floraux sculptés. Le bâtiment se démarque par la richesse de ses modénatures, constituées de briques vernissées et d'éléments en céramique, présents au niveau des trumeaux, ainsi que des linteaux, et qui apportent une polychromie à l'ensemble. Ces décors sont caractéristiques des constructions d'avant-guerre, où les architectes recherchent un certain aspect pittoresque dans leurs créations. Des ancres viennent ponctuer les trumeaux. La façade du rez-de-chaussée en pierre et le traitement du balcon filant au cinquième étage évoquent le style post-haussmannien. |
| BP | 7 rue de l'Equerre | Bâtiment industriel du début du siècle. Façade entièrement en brique composée d'un rez-de-chaussée muni d'un large porche et d'un étage laissant apparaître un magnifique bandeau sculpté. |
| BP | 13 rue de l'Equerre | Edifice caractéristique des Monts de Piété du XIXe siècle édifié par l'architecte Edmond Belot en 1889 présentant une façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Modénature empruntée au vocabulaire de l'architecture classique (pilastres, frontons, corniches). L'architecte a réalisé une construction identique, la même année, au 9 bis rue Belot (19e). |
| BP | 31 rue Eugène Jumin<br>196 à 198 avenue Jean Jaurès | Immeuble d'habitation<br>Située en face de l'ancien « marché aux bestiaux de la Villette », devenu parc de la Villette, la rue est ouverte en 1911 par le propriétaire des terrains, Eugène Jumin, qui s'est enrichi dans le commerce de la charcuterie. En 1911, il confie le lotissement de la rue à l'architecte Charles François (1874-/), qui lui donne une homogénéité architecturale. Cet immeuble de style éclectique, dont les façades sont animées par des parements en pierre et brique, monumentalise l'angle de la rue Eugène-Jumin et de l'avenue Jean-Jaurès. Le socle de l'édifice est constitué d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, traité en entresol, comportant des consoles en forme de bulbe. Au-dessus, se juxtaposent des balcons et des balustrades qui marquent la transition des niveaux. Les façades sur rue sont rythmées par des travées de bow-windows, entre |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | lesquels se détachent des balcons de taille décroissante, distinguant les différents étages. Au cinquième étage, dans le prolongement horizontal des bow-windows, s'insèrent des loggias, qui animent la partie haute de l'immeuble. Son angle arrondi est couronné d'un dôme surhaussé couvert en ardoise et percé d'un œil-de-bœuf. Des décorations florales agrémentent les linteaux, les consoles, les bow-windows et les trumeaux d'angle arrondi. Ces façades monumentales sur rue contrastent avec la sobriété des façades sur cour, en brique. Le rez-de-chaussée est constitué dès l'origine de devantures commerciales. En 2004, un habillage en dalle de pierre est posé lors de l'installation d'une agence bancaire. |
| BP | 1 à 29 et 12 à 26 rue Eugène Jumin<br>95 rue Petit | L'ensemble de la rue Jumin, séquence des n° 1 à 31 avec retournement au 196 av Jean Jaurès, 95 rue Petit et de l'autre côté de la voie des n° 12 à 26 de la rue Jumin<br>Située dans le quartier Amérique, non loin de l'ancien « marché aux bestiaux de la Villette », devenu parc de la Villette, la rue est ouverte par Eugène Jumin, propriétaire d'une grande parcelle traversante reliant les rues Petit et d'Allemagne. Ce dernier s'est enrichi dans le commerce de la charcuterie. Lors de l'ouverture de la rue, il confie en 1911, le lotissement de la parcelle à l'architecte Charles François (1874-/), très actif dans les 18e et 20e arrondissements entre 1906 et 1914. François donne à cet ensemble une architecture homogène, rompant avec l'ambiance industrielle environnante.<br>Les immeubles, élevés sur six étages, se composent d'un rez-de-chaussée commercial, d'un premier étage, de trois étages carrés, d'un étage attique couronné d'un dernier niveau sous comble et d'une couverture en ardoise. Appareillées de brique, ses façades sont agrémentées de bow-windows soutenus par des consoles avec des décorations sculpturales empruntées à la flore, le tout en pierre de taille. Allèges et frontons sont également constitués de pierre de taille. Ces immeubles à pan coupé se distinguent par leur modénature. Ce n'est pas la seule fois que Charles François conçoit des immeubles avec des bow-windows en brique et en pierre. Il a aussi réalisé, entre 1912 et 1913, les immeubles qui bordent la rue du Clos (du 1 au 33) et ceux de la rue du Mont-Cenis (du 59 au 53). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 12 rue Euryale Dehaynin<br>1 rue Tandou | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble de rapport est situé sur le terrain traversé par les rues Euryale-Dehaynin et Tandou, ouvertes respectivement en 1903 et 1905 pour rejoindre un pont finalement non réalisé reliant le quai de la Loire à la rue de Rouen. Le permis de construire est déposé en 1909 par la Société de construction des rues Euryale-Dehaynin et Tandou. Le chantier est confié aux architectes Victor Lesage (1873-1953) et Charles Miltgen (1875-1959), qui construisent d'autres bâtiments de sept étages sur le même terrain. Ainsi, les immeubles du 1 au 3 rue Tandou formant l'angle des rues créent une séquence homogène. Érigé sur un rez-de-chaussée commercial, l'immeuble à pan coupé présente six étages carrés, couronnés d'un sixième étage en retrait et d'un dernier sous combles, se caractérisant par des balcons filants. Les façades du premier étage sont ornées de murs de refend. Sur la rue Euryale-Dehaynin, les façades sont rythmées par les deux travées de bow-windows. Des motifs décoratifs, tels que des frises de grecques sur les linteaux, des feuillages et des cartouches, caractérisent cet immeuble. |
| BP | 8 rue Fessart | Immeuble d'habitation construit en 1909 par les architectes Albert et Maurice Turin. La façade fut primée au concours des façades organisé par la Ville de Paris. Edifiée en pierre de taille, elle est rythmée par des piédroits en harpages de brique avec inversion de la brique et de la pierre au cinquième étage. Le toit des bow-windows est supporté par des consoles en bois, et abrite un tympan revêtu de carreaux de grès, jaunes et bleus, disposés en damier. Cette disposition est reprise au-dessus de la porte d'entrée en bois ornée de ferronnerie. Celle-ci est encadrée par deux saillies à pans coupés qui reprennent la découpe de l'angle. Ces saillies sont couronnées au cinquième étage par un balcon se retournant à droite et à gauche, et par une loggia au milieu. |
| BP | 31 rue Fessart | Bâtiments du XIXe siècle présentant une façade sur rue de deux étages et intégrant des commerces en rez-de-chaussée. Ensemble représentatif d'un habitat modeste et typique des anciens faubourgs de Paris. |
| EPP | place des Fêtes | Entrée de station de métro<br>L'entrée de station de métro place des Fêtes s'implante sur le prolongement de l'axe du square Monseigneur Maillet à l'angle des rues des Fêtes et Petitot. Par rapport à d'autres édicules de stations parisiennes conçues par Hector Guimard et Charles Plumet au début du XXe siècle, cette entrée de style Art déco se singularise par ses formes, ses structures et ses matériaux. Construite en remplacement de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'ancien édicule de métro en brique et en métal de type chalet, desservant l'actuelle ligne 7bis, la nouvelle entrée est commandée par la Compagnie du métropolitain de Paris en 1935 pour correspondre à la modernité de la ligne 11 mise en service la même année. L'ensemble de l'entrée est conçu pour protéger les accès en cas de bombardement. L'édicule en béton armé dessert des ascenseurs et une cage d'escalier annexe du côté sud-ouest. Il est couvert d'un auvent triangulaire et une paroi sépare les flux d'entrée et de sortie. Des façades en béton et brique de verre apportent de la lumière à l'intérieur. La mention « METRO » est inscrite sur la paroi en lettres découpées. À l'origine, des carrelages muraux en céramique vernissée habillaient les façades. Ils ont été retirés et remplacés par des parements de béton désactivé. |
| BP | 11 rue des Fêtes | Villa édifiée par l'architecte C. Monière en 1877. Maison de maître en pierre de taille composée d'un rez-de-chaussée plus un étage plus combles. Entrée sur cour surmontée d'un balcon à balustre. Il constitue un témoignage de cette architecture bourgeoise, exceptionnelle dans le quartier. |
| BP | 36 à 38 ; 42 avenue de Flandre | Séquence Immeuble d'habitation<br>Ces immeubles d'habitation, accueillant des commerces en rez-de-chaussée, sont construits en 1891. Le bâtiment du n°36, édifié par l'architecte François Amigues (/-1897), se déploie sur quatre travées et six étages dont un sous comble mansardé. La façade sur rue se compose d'un premier étage à refends et de trois niveaux où les trumeaux sont ornés de bossages en table. Deux balcons continus soutenus par des consoles au deuxième et au cinquième étage rythment la façade, selon la composition traditionnelle des immeubles de rapport parisiens. Son ornementation d'inspiration classique comporte des corniches moulurées à consoles au-dessus des fenêtres du deuxième étage, des linteaux timbrés de petits disques au troisième et des allèges à motifs de linges au quatrième. L'immeuble au n°38, édifié par Amédée Devray (/-1897), s'élève sur cinq étages carrés, ainsi que deux étages sous comble et se déploie sur six travées. Les deux premiers niveaux sont structurés en quatre travées. Ils ont sans doute été remaniés en plusieurs campagnes rapprochées, après le rachat de l'immeuble en 1928. L'architecte Georges Wybo (1880-1943) intervient en 1937. Il met en place une nouvelle devanture, dont le placage en pierre marbrière subsiste, en partie dissimulé, ainsi que les vantaux Art déco de la porte d'entrée, située sur la troisième travée. Par ailleurs, la porte cochère, qui occupait |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | originellement la première travée à gauche est supprimée, tout comme la verrière qui la surmontait à l'entresol. Celle-ci a été remplacée par une disposition identique aux trois autres travées de ce niveau, c'est-à-dire une niche à refends, cintrée et percée d'une fenêtre. Chacune de ces fenêtres est flanquée d'un motif de bandeaux verticaux d'inspiration Art déco, probablement ajouté dans les années 1930. Les étages supérieurs de l'immeuble restent conformes au projet d'origine. Les quatre niveaux suivants sont ainsi délimités par les balcons filants aux deuxième et cinquième étages, clos de garde-corps aux ferronneries richement ornées, dans le prolongement de ceux du n°36. Ils sont reliés par des lignes verticales de bossage en table, encadrant les deux travées latérales. Le deuxième étage est également paré d'un bossage en table, faisant écho au parement du n°36, tandis que des frontons triangulaires à motifs feuillagés surmontent les fenêtres du troisième étage. Au n° 42, l'immeuble édifié à la même époque, reprend l'écriture architecturale ; en pierre de taille à joints creux au premier étage, balconnets sur entablement sculptés surplombant les baies, ferronneries d'origine et balcon filant au 5ème et dernier étage sur consoles moulurés. |
| BP | 40 avenue de Flandre | Immeuble d'activité construit en 1913 par l'architecte Auguste Waser pour une entreprise de robinetterie et de pompes à bière. Cet ensemble est constitué d'un immeuble sur rue, en pierre de taille, situé le long de l'avenue de Flandre et d'une cour intérieure bordée d'un immeuble en U, en pierre et brique, à usage de logements et de bureaux. L'ornementation de la façade est due au sculpteur A. Fivet. Le porche, accosté de colonnes aux chapiteaux décorés d'une fleur, est surmonté de l'inscription "Robinetterie" en arc de cercle, parallèle à une corniche sur laquelle repose deux cornes d'abondance. La destination industrielle de l'immeuble est signifiée par des plaques mises en valeur dans la façade de chaque côté du porche. Sous le porche, les murs latéraux sont décorés, dans leur partie supérieure, par trois panneaux de céramique. Ce porche mène à une cour en longueur fermée par des bâtiments en béton et brique à usage industriel et d'habitation. |
| BP | 52 avenue de Flandre | Ensemble de maisons du XVIIIe siècle. L'ensemble situé le long de l'avenue de Flandre est constitué d'un immeuble sur rue à façade de plâtre donnant accès par un proche à une cour pavée bordée de bâtiments d'habitation aux façades ordonnancées. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 78 à 80 avenue de Flandre | Maison du XIXe siècle présentant une façade sur rue élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Porche ouvrant sur une cour pavée entourée de bâtiments bas d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Ensemble représentatif d'un habitat modeste lié à l'activité dont la volumétrie et la disposition évoque les ensembles typiques des anciens villages et faubourgs de Paris. |
| BP | 108b avenue de Flandre | Ce bâtiment situé le long de l'avenue de Flandre était un cinéma avant de devenir un magasin d'alimentation. Le volume de la salle de cinéma a été conservé malgré son changement d'usage. L'édifice en béton armé conçu dans les années 1930 est d'une facture moderne et simple. |
| BP | 119 à 127avenue de Flandre | Ensemble de 750 logements construit en 1961 par Roger Anger, Mario Heymann et Pierre Puccinelli, architectes avec Lilianne Véder en 1961. Deux tours devaient, à l'origine, être implantées au centre de l'opération. Une seule sera finalement construite, sorte de totem animé de motifs de loggias, suivant un principe proche de celui adopté pour les immeubles linéaires et plus bas qui complètent la composition : un empilement de voiles de béton. Il constitue l'un des deux exemples d'immeubles de grande hauteur construit par l'agence Anger-Puccinelli à Paris et un excellent exemple de ses choix architecturaux : rupture avec le rationalisme pur des années 50, affirmation plastique de la façade par un jeu de volumes dont la composition s'inspire de l'art cinétique. |
| BP | 150 154 avenue de Flandre | Séquence de trois maisons fin XVIIIe ou début XIXe. Au n° 150 : façade composée de sept travées et trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Aspect néoclassique avec les appuis des baies montés sur des consoles. Porte cochère. Au n° 152 : façade néoclassique composée de trois travées et trois étages carrés sur rez-de-chaussée; la travée centrale est traitée en léger avant-corps. La hiérarchisation des étages évoque la fin du XVIIIe siècle. Au premier étage, la fenêtre centrale est surmontée d'un fronton soutenu par des consoles soigneusement ouvragées. Des tableaux en bas-reliefs sont disposés entre les fenêtres latérales des premier et second étages. Au second étage appuis de fenêtre Louis XVI. Corniche saillante. Au n°154, maison présentant une sobre façade élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. |
| BP | 62 avenue de Flandre 19 rue Riquet | Immeuble du début du XXe siècle et entrée du métro Riquet. Cet immeuble d'angle situé le long de l'avenue de Flandre et de la rue Riquet abrite l'entrée de la station de métro Riquet. Il présente une façade de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | style néo-médiéval, qui constitue un signal urbain grâce à sa tourelle d'angle. |
| BP | 67 à 95 avenue de Flandre<br>22-24 rue Archereau<br>17/B rue Mathis<br>23-25 rue Archereau | Les Orgues de Flandres, ensemble de 1950 logements, réalisés entre 1973 et 1980 par l'architecte Martin S. Van Treek pour la société anonyme d'HLM 3F. Ce grand ensemble urbain a fait l'objet d'une recherche plastique très poussée, partant du point de vue du piéton. Un appareil spécialement mis au point, le "relatoscope", permettait de suivre depuis une maquette, grâce à une caméra endoscopique, l'effet produit sur un passant par la composition architecturale. C'est ce dispositif qui a donné l'idée de décaler les étages les uns par rapport aux autres, pour éviter une sensation d'étouffement. Les Orgues de Flandre sont un repère important dans l'histoire de l'architecture moderne parisienne à la fois par leur rupture avec certains dogmes de la modernité (l'introduction du pittoresque dans l'écriture des façades) tout en restant inscrit dans leur époque en tirant parti de la liberté permise par rapport aux règles d'organisation traditionnelle de la Ville dans un secteur alors en complet renouvellement. |
| BP | 6 à 10 rue Gaston Pinot<br>1-7 rue de la Prévoyance | Groupe de logements sociaux et ateliers d'artistes construit en 1923-1926 par les architectes André Arfvidson, Joseph Bassompierre et Paul de Rutté. La mauvaise qualité du sous-sol ne permettait pas de construire haut et détermina la conception de bâtiments relativement bas (trois étages) avec de grands espaces libres et des décrochements dans les bâtiments placés perpendiculairement à la pente, pour réduire les mouvements de terre. Les murs sont constitués de deux parois de brique laissant entre elles un vide, non seulement pour isoler les pièces, mais aussi pour diminuer la charge au sol. Les façades sont en brique rouge avec des parties en crépi brun; certaines d'entre elles sont rythmées par des bow-windows dans la continuité des portes d'entrée. Les toits sont recouverts d'ardoise. Sur la rue Gaston Pinot, un porche monumental est surmonté d'un balcon sur des consoles de brique. |
| BP | 1 5 rue Gaston Pinot<br>2-12 rue de la Solidarité | Ensemble d'Habitations à Bon Marché, réalisé de 1914 à 1925 et conçu par les architectes P. Pelletier et A. Teisseire. Il est composé d'une série d'immeubles à redents qui organisent des cours plantées intérieures ouvrant sur rue par de larges porches du côté de la rue de la Solidarité et par des grilles du côté de la rue Gaston Pinot. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 16 à 18 rue du Général Brunet | La rue est ouverte en 1879 donnant lieu à l'urbanisation du nouveau quartier lotissement de la Mouzaia. Au n° 16 à 18, une parcelle plus vaste est consacrée à l'édification d'un immeuble d'activité au style Art-Déco avec alternance de labrique et d'enduit ciment peint en blanc par bande en façade. L'entrée est marquée par une double hauteur de la baie. Le rez-de chaussée à été dénaturé en partie : nouvelles fenêtres sans cohérence avec l'ensemble, coffres de volets roulants saillants, porte d'entrée scindée en deux, soubassement ciment ... |
| BP | 10 rue du Général Lasalle | Bâtiment industriel R+5 en brique début du XXe siècle, peu transformé. Témoignage du passé industriel du quartier de Belleville. |
| BP | 70 rue Georges Lardennois | Maison en béton armé sur pilotis réalisé par l'architecte Raymond Fischer dans les années 1930. Edifice remarquable représentatif du Mouvement moderne. |
| BP | 17 quai de la Gironde | Bâtiments industriels sur rue et sur cour en brique de un étage sur rez-de-chaussée présentant de grandes baies d'atelier. |
| BP | 12 rue du Hainaut | Immeuble d'habitation<br>Immeuble édifié en 1896, par Mathieu Moreau architecte, de 5 niveaux sur rez-de-chaussée et combles habitables en pierre appareillée. Les deux premiers niveaux sont soulignés par les joints creux horizontaux et le balcon filant en pierre sur consoles sculptées. Les 3, 4 et 5èmes étages présentent une façade composée de pilastres, baies à entablements sculptés formant balcons et larmier. Le 6ème étage est en retrait et s'ouvre sur un balcon filant de même type que celui qui surplombe le 1er étage. Toutes les ferroneries sont d'origine, modèle typique e la fin du XIXème. |
| BP | 7 à 17 rue Henri Turot | Ensemble d'habitations de type intermédiaire, livré en 1934 construit par l'agence d'architecture de l'office public d'habitations de la Ville de Paris. Edifiés sur un terrain pentu, les bâtiments de brique et béton épousent la topographie et créent une succession de cours qui dévalent la pente. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 29 à 43 boulevard d'Indochine<br>1 à 13 avenue de la Porte Chaumont<br>126 à 144 boulevard Sérurier<br>2 à 10 ; 3 à 11 square d'Aquitaine | Ensemble immobilier ILM - Ceinture de Paris - .<br>Protection pour motifs architectural et historique, représentatif des ILM de la ceinture parisienne des années 1930.<br>Achevé en 1934, cet ensemble d'immeubles à loyer modéré (ILM) est dédié aux populations aisées de la classe moyenne, selon les prototypes établis en 1926 lors des concours d'aménagement des portes de Champerret, de Ménilmontant, de Saint-Cloud et d'Orléans. L'ensemble de sept étages à toiture plate a été construit pour l'Office public d'habitation de la Ville de Paris (OPHVP), qui conçoit de nombreuses habitations à bon marché (HBM) sur la ceinture parisienne au cours des années 30, dans le contexte de la loi Loucheur. La zone non aedificandi de l'ancienne enceinte de Thiers, déclassée en 1919, est en effet progressivement lotie à partir de 1926 par l'Office puis par d'autres acteurs après 1930. Ces nouveaux terrains à bâtir apparaissent bienvenus dans le contexte de la crise du logement. Encadrés par l'avenue de la Porte Chaumont et par les boulevards d'Indochine et Sérurier, trois petits ensembles de forme semi-fermée s'articulent sur une parcelle triangulaire, ménageant trois grandes cours intérieures, selon les préceptes hygiénistes alors en usage. Le vocabulaire Art déco s'exprime dans un rez-de-chaussée en béton enduit et des élévations en briques rouges, rythmées par des bow-windows en béton enduit et des jeux de calepinage de brique. Les angles des bâtiments, très soignés, possèdent des baies ou des balcons arrondis. Une attention particulière est portée aux ferronneries à motif géométriques des garde-corps et des portes d'entrée. |
| BP | 11 rue de l'Inspecteur Allès<br>51 rue du Pré Saint-Gervais<br>23 rue Janssen | Immeuble d'habitation d'angle<br>Cet immeuble d'habitations bon marché (HBM) a été édifié en 1935 par les architectes Emile Molinié (1877-1964) et Charles-Henri Nicod (1878-1967). Il se dresse au croisement de trois rues, dont celles de l'inspecteur Allès, percée l'année précédente. Il se compose d'un premier corps trapézoïdal à l'angle des rues, prolongé par un bâtiment central flanqué de deux courettes privées sur rue et de deux ailes perpendiculaires donnant sur les rues du Pré-Saint-Gervais et Janssen. Ce plan masse complexe évoque une variante du boulevard à redans mis au point par Eugène Henard (1849-1923), basé sur l'ouverture de cours sur la rue. Outre une animation visuelle de l'alignement sur rue, ce système permet d'apporter aux logements une aération et une luminosité plus conséquente que les traditionnelles cours fermées. Afin de rattraper le dénivelé des rues, l'édifice s'élève sur six ou sept |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étages, dont les deux derniers sont en retrait et ponctués de balcons filants ou de petites terrasses. De minces corniches saillantes agrémentent les parties hautes, tandis que le tout est couvert de zinc. Les façades sont en béton lisse enduit, reposant sur un rez-de-chaussée en béton lavé beige. Cette simplicité est compensée par des garde-corps d'inspiration Art déco, composés de cylindres en béton au premier étage et de ferronneries ouvragées aux autres niveaux. Le bâtiment d'angle à pan coupé présente un travail de façade très abouti : trois travées centrales, soulignées de balcons pleins filants, sont encadrées sur les deux côtés du trapèze d'avancée en brique rouge couvrant deux travées à partir du deuxième étage. Les allèges y sont décorées d'un calepinage de briques arrondies. Molinié et Nicod construisent essentiellement pour une clientèle aisée des villas, hôtels et immeubles de rapport dans un style Art déco élégant et discret, appliqué ici à une catégorie meilleur marché. |
| BP | 1 à 7 villa des Iris | Parcelle comportant des constructions basses caractéristiques d'un tissu d'origine rural |
| BP | 10 avenue Jean Jaurès | Immeuble d'angle de trois étages sur rez-de-chaussée. Toiture en zinc et fenêtres en chien assis caractéristiques de l'habitat faubourien. |
| BP | 56 avenue Jean Jaurès | Immeuble datant du milieu du XIXe siècle, dont la structure particulière avec un puits de lumière situé au-dessus du porche d'entrée monumental est un rare témoignage d'une version populaire de l'immeuble haussmannien de logement et d'activité dans le contraste des faubourgs. Il présente une cohérence générale remarquable (composition symétrique des façades, puits de lumière éclairant les pièces secondaires, sobriété des décors de façade). |
| BP | 89 avenue Jean Jaurès | Gymnase et Bains-douches construit par l'architecte de la Ville de Paris Charles-Albert Gautier en 1914. Cet ensemble a été construit à l'emplacement d'un stand de tir. Le long de l'avenue Jean-Jaurès, il abrite l'entrée avec les guichets et la loge du gardien, les bureaux, les vestiaires et douches; le long de la rue Pierre-Girard, un établissement de bains-douches au rez-de-chaussée, et des salles de réunion au premier étage. Le stand de tir, construit à cet endroit avec des fermes métalliques récupérées d'une galerie de l'Exposition de 1878, céda la place au gymnase qui occupe une halle nouvelle construite sur l'arrière. Le campanile porte-fanion, partiellement détruit pendant la guerre, fut reconstruit avec des modifications de détail mais en conservant le même esprit par André Narjoux en 1920. La façade offre un bel exemple tardif |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'ornementation dans la tradition du rationalisme de la fin du XIXe siècle, mais dont certains éléments préfigurent déjà le goût des années 20. |
| BP | 155 avenue Jean Jaurès | Bâtiments du XIXe siècle présentant une façade sur rue à rez-de-chaussée et à deux étages. Ensemble représentatif d'un habitat modeste dont la volumétrie et la disposition évoque les ensembles typiques des anciens villages et faubourgs de Paris. |
| BP | 165 avenue Jean Jaurès | Bâtiments du XIXe siècle présentant une façade sur rue à rez-de-chaussée et à deux étages. Ensemble représentatif d'un habitat modeste dont la volumétrie et la disposition évoque les ensembles typiques des anciens villages et faubourgs de Paris. |
| BP | 167 avenue Jean Jaurès | Immeuble post-haussmanien (Alexandre Joly, architecte 1896). |
| BP | 183 à 185 avenue Jean Jaurès | Ensemble de deux maisons de la première moitié du XIXe siècle, caractéristique des quartiers faubouriens et anciens villages péri-urbains. Au n° 183 : maison présentant une façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, porte cochère surmontée d'un fronton sur consoles. Décor très sobre limité aux chambranles moulurés des fenêtres. Au n° 185 : la maison fait l'angle avec la rue Adolphe Mille. Façade de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. A l'arrière, les deux maisons ouvrent sur une cour. L'avenue Jean-Jaurès constitue l'ancienne voie historique menant à Meaux baptisée ensuite avenue d'Allemagne. |
| BP | 192 avenue Jean Jaurès | Maison de la première moitié du XIXe siècle typique des anciens villages autour de Paris. Façade composée de quatre travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée encadrée par deux chaînes de refends. Chambranles des fenêtres à motif de crossettes et surmontés de frontons plats à denticules. L'avenue Jean-Jaurès constitue l'ancienne voie historique menant à Meaux baptisée ensuite avenue d'Allemagne. |
| BP | 159 avenue Jean Jaurès<br>1 rue des Ardennes | Immeuble d'angle de style post-haussmannien, présentant une façade sur rue élevée six étages carrés sur rez-de-chaussée. Bow-windows couronnés de pignons à redans. |
| BP | 81 avenue Jean Jaurès<br>1 rue Euryale Dehaynin | Bâtiments du XIXe siècle en pierre de taille présentant une façade sur rue avec rez-de-chaussée et quatre étages. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 114 avenue Jean Jaurès<br>19-21 rue de Lorraine | Maison sur rue et sur cour édifiée vers 1830-1840 caractéristique de l'habitat des anciens faubourgs de Paris. Façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée, ornée de chaînes de refends. Lucarnes. Maison figurant au procès-verbal de la Commission du Vieux Paris (séances des mardi 6 juin 2000 et mardi 4 juillet 2000). L'avenue Jean-Jaurès constitue l'ancienne voie historique menant à Meaux baptisée ensuite avenue d'Allemagne. |
| BP | 161 avenue Jean Jaurès<br>2 rue des Ardennes | Immeuble d'habitation de 1896 par l'architecte Jean Mathurin Moreau présentant une façade sur rue élevée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Rez-de-chaussée abritant le siège des compagnons charpentiers du Tour de France. |
| BP | 44 à 46 avenue Jean Jaurès<br>58 rue Armand Carrel | Ensemble d'Habitations à Bon Marché édifié en 1930 par l'agence d'architecture de l'office public d'habitations de la Ville de Paris. Il est constitué d'immeubles à redents, en brique et béton, qui forment un passage entre l'avenue Jean-Jaurès et la rue Armand Carrel et sont très caractéristiques des solutions adoptées par l'agence pour le traitement des vastes parcelles. |
| BP | 38 avenue Jean Jaurès<br>19 rue Lally Tollendal | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble est construit en 1880 par l'architecte C. Monière (/-/), auteur de plusieurs ensembles post-haussmannien aux ornements simples notamment rue Barye et Cardinet dans le 17e arrondissement. L'immeuble de rapport ne comporte alors que deux étages. Dès 1887, il est surélevé de quatre niveaux par l'architecte Alfred Wolfrom (/-/). Ce dernier signe plusieurs bâtiments rue Manin (19e), souvent composés de matériaux et de décors variant selon les étages. L'entrepreneur Perrot, qui avait réalisé la construction est chargé de la surélévation, dont les traces se décèlent côté cour. Commandé par Alexandre Roy, quincailler, il abritait au rez-de-chaussée un local commercial, visible sur une carte postale du début du XXe siècle. La façade en pierre de taille, particulièrement décorée, est composée de cinq travées du côté de la rue Lally-Tollendal, et quatre travées dont une aveugle du côté de l'avenue Jean-Jaurès. Dans un style éclectique, chaque étage est traité différemment. Au premier étage, un bossage en pointes de diamant est remplacé au deuxième par un bossage autour des baies qui s'élève jusqu'au quatrième étage. Un chaînage d'angle fait également la liaison entre le deuxième et le quatrième étage. À partir du troisième niveau, surélevé par l'architecte Wolfrom, le traitement et les décors sont différents. Au deuxième, le bossage est semi rustique et les baies sont ornées d'une agrafe à tête de satyre, tandis qu'au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | troisième, les fenêtres sont surmontées d'une frise et de guirlandes de fruits encadrées par deux modillons à tête humaine. Au quatrième étage, légèrement en retrait d'alignement, un balcon filant repose en partie sur l'étage au-dessous. Le dernier niveau possède une façade revêtue d'ardoises. Les garde-corps métalliques ainsi que les lambrequins de même facture, ont pu être ajoutés afin d'harmoniser la façade lors de la surélévation. La devanture du rez-de-chaussée a été transformée en 2014, puis à nouveau en 2018 pour accueillir l'actuelle agence immobilière. |
| BP | 197 à 209 avenue Jean Jaurès<br>2 à 12 avenue du Nouveau Conservatoire | Auditorium<br>En 1984, Christian de Portzamparc (né en 1944) remporte le concours pour la construction d'une Cité de la musique sur le site occupé par les anciens abattoirs de La Villette. S'inscrivant dans le cadre des « Grands travaux » de l'ère mitterrandienne, il participe ainsi au rééquilibrage des équipements de l'est de la capitale, en particulier à vocation culturelle. Les deux ailes du projet sont situées de part et d'autre de la Grande halle de la Villette, offrant une entrée monumentale au sud du parc. Inaugurées en 1990 pour la partie occidentale, et en 1995 pour la partie orientale, elles se caractérisent par leur asymétrie, leur volumétrie et leur vocabulaire très différents. Cette manifestation du déconstructivisme à une grande échelle est ainsi conçue comme une métaphore de la musique. L'aile ouest, édifiée sur un terrain en forme de quadrilatère, accueille amphithéâtres et plateaux d'orchestre. Sa façade monumentale est élevée le long de l'avenue Jean Jaurès; incurvée et blanche aux quatre plots intermédiaires, elle se reflète dans un plan d'eau. Le tout est couronné d'une large corniche inclinée qui apparaît comme une vague et contraste avec les volumes imbriqués et les lignes géométriques des autres espaces. Le reste du quadrilatère est délimité par des façades au traitement différencié et renferme des éléments autonomes : un cône, un cube, une vague, une loggia, une ruelle, un patio et un jardin. L'aile orientale forme un vaste îlot triangulaire éclaté, traversée par une galerie en spirale, qui entoure la grande salle de concert située en son centre, elle-même de forme elliptique. L'édifice se |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | caractérise par sa fragmentation en éléments autonomes et dissymétriques et ses volumétries sculpturales.<br>La Cité de la musique est la première œuvre significative à grande échelle de Christian de Portzamparc, qui dessine par la suite de nombreux équipements culturels et sportifs à travers le monde. Il remporte plusieurs prix, notamment le Prix d'architecture Pritzker 1994, dont il est le premier français lauréat. |
| BP | 5 rue Jean Ménans | Maison du début du siècle présentant une façade de style Art Déco sur rue de deux étages. Bow-windows en pierre. |
| BP | 36 rue de Joinville | Maison d'habitation<br>Maison d'habitation de deux étages en brique de style Art déco de 1926 conçue par l'architecte Étienne Jacquin (/ - /) pour Louis Emile Moreuil. La maison, à l'alignement sur rue, est composée d'un rez-de-chaussée en béton à refends. Il est occupé par un commerce dans les deux tiers de sa partie droite et percé d'une porte à doubles vantaux dans sa partie gauche, donnant accès à une cour intérieure, commune à l'immeuble adjacent et desservant des dépendances installées en fond de parcelle. Une corniche assure la transition avec les deux étages de brique rouge, symétriques, reposant sur une partie inférieure en béton à imitation de parement de pierre et couronnés par une large frise, elle aussi constituée de béton. Une corniche saillante reposant sur six corbeaux couronne l'édifice à la toiture quasi plate, non visible depuis la rue. La façade est structurée par deux pilastres de brique qui isolent une travée centrale percée de deux fenêtres au premier étage et d'une grande porte-fenêtre centrale précédée d'un balcon au second. Ces pilastres sont ornés chacun d'un carreau de terre cuite vernissée bleue au motif végétal au niveau de la frise. Les deux travées latérales, plus étroites, sont percées de deux fenêtres séparées par une allège de béton. Les garde-corps en ferronnerie ornés d'un motif de corbeilles de fruits sont d'origine. Mais seuls deux volets en fer sur les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sept fenêtres que compte le bâtiment ont été conservés. Cette maison de style Art déco est l'unique témoignage de maison individuelle conservé dans cette rue pour le reste constituée d'immeubles de quatre à six étages. Elle forme un ensemble cohérent avec l'immeuble du 192 rue de Crimée, du même architecte. |
| BP | 13 à 15 rue de Joinville<br>9 rue Gresset | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble d'habitation, comportant des commerces au rez-de-chaussée de la rue de Joinville, est édifié en 1929. Les plans sont estampillés au nom d'Émile Ferrant (/-1933), propriétaire de la parcelle et de son fils Gustave Ferrant (1899-1943), qui signe seul en façade. Son plan masse en U, ménageant une cour centrale, présente deux façades sur rue. Hautes de six étages carrés et un étage sous comble, elles offrent une organisation régulière, mais non symétrique. En effet, la rue de Joinville, plus large, présente sept travées, tandis que la rue de Gresset, plus étroite, n'en comporte que trois. Ces deux ailes sont reliées par un angle courbe. Le sixième étage en retrait du nu des façades, repose sur une corniche en encorbellement filant le long du bâtiment. Elle est seulement interrompue par trois saillies de section courbe faisant onduler l'ensemble, une sur la travée centrale rue Gresset, et deux rue de Joinville, sur la quatrième et la sixième travée. Elles se détachent du mur par un encorbellement à degré au-dessus du premier étage. Ces deux avant-corps décentrés encadrent la travée occupée par la porte d'entrée. Une inscription en bas-relief indiquant « square Joinville », flanquée des numéros de rue ornent le linteau. Sa ferronnerie Art déco s'accorde aux garde-corps des fenêtres. Au sommet de cette même travée, lui répond une monumentale lucarne arrondie. Une ouverture identique couronne la travée centrale de la rue Gresset, au-dessus de la saillie. Enfin, entre les baies du cinquième étage, courent des panneaux de fleurs Art déco en bas-relief, dont un particulièrement large sur l'angle. Par ailleurs, la façade rue de Gresset se prolonge d'un second ensemble, plus sobre et moins |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | haut que le reste de l'immeuble, mais faisant partie intégrante du projet. Il s'agit de trois travées de quatre étages, se terminant par deux étages sous comble, flanquées de chaque côté d'une travée de cinq étages, dont un dernier en attique avec toit-terrasse. |
| BP | 3 rue Lassus | Maison pittoresque de deux étages plus comble sur un rez-de-chaussée et un premier étage commercial. Colombages apparents. Fenêtres en chien assis. |
| BP | 12 avenue de Laumière | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble d'habitation est construit entre 1910 et 1911 par l'architecte Jean Renevey (1877-/). Édifié en pierre de taille, il s'élève sur six étages carrés et un étage sous comble et se déploie en six travées, parcourues de balcons filants aux deuxième et au cinquième étages. Le rez-de-chaussée est occupé par deux boutiques encadrant une porte cochère et une baie, toutes deux de même largeur et en plein cintre. Elles sont ornées à la clé de grands mascarons, féminin pour la porte et masculin pour la baie, desquels partent des rinceaux feuillagés en bas-relief, descendant le long des archivoltes. Entre ces deux ouvertures figure le numéro de l'immeuble, au milieu de guirlandes végétales. Un imposant cartouche agrémenté de fleurs et de fruits en haut-relief occupe toute la hauteur du premier étage, entre les deux fenêtres médianes. L'année de construction, 1911, y est inscrit en chiffres romains. Ce niveau est quant à lui surplombé par une épaisse corniche soutenue par quatre larges consoles aux motifs végétaux, rattrapant la saillie des bow-windows débutant à l'étage supérieur. En effet, la deuxième et la cinquième travée se détachent à partir du deuxième étage en oriels aux murs latéraux légèrement convexes et évasés, pourvus d'étroites fenêtres. Ces formes douces répondent aux garde-corps courbes des fenêtres perçant ces deux avancées, ainsi que ceux du balcon filant du cinquième étage, également soutenu par des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | consoles courbes. Un grand soin est apporté au couronnement du bâtiment. Les fenêtres du dernier étage carré sont encadrées de pilastres et surmontés de tympans arrondis et moulurés se détachant sur le comble au-dessus. Ce dernier est magnifié par deux imposantes lucarnes prenant assises sur le sommet mouluré des bow-windows. Leurs toitures débordantes les rendent particulièrement visibles depuis le sol. Ce bâtiment témoigne de la libération des volumes et des décors que connaissent les immeubles de rapport parisiens à partir de la fin du XIXe siècle. Il est d'ailleurs présenté en 1911 au concours de façades de la Ville de Paris, mais son ornementation raffinée de fleurs et de fruits, ainsi que le pittoresque de son couronnement, ne lui permettent toutefois pas de faire partie des lauréats. |
| BP | 88 quai de la Loire | Immeuble d'habitation<br>Caractéristique du tissu ancien du XIXe siècle, ce bâtiment, ainsi que le voisin, s'élève toujours sur l'ancien alignement. Si des constructions sont déjà présentes sur le plan cadastral de 1843, la maison d'origine brûle lors de l'incendie des docks durant la Commune en mai 1871. En 1905, un immeuble de quatre étages est construit en fond de parcelle par l'architecte Albert Fossard (/-/), et les archives indiquent la présence sur rue d'un bâtiment plus ancien qui a sans doute été construit entre 1874 et 1897. Semblable au n°90 voisin, cette maison de rapport de trois étages est dotée de quatre travées. La façade est très sobre, dans un style Restauration, limitant les décors aux corbeaux soutenant la corniche. Toutes les baies sont droites à l'exception du premier étage pourvu de fenêtres en plein cintre à impostes. Les garde-corps, en fer forgé, sont de facture récente. Le rez-de-chaussée, qui possède deux portes d'entrée de petites tailles, présentait autrefois une boutique. L'angle est bâti en briques. En 1947, s'installe à l'adresse le siège social des Forces françaises du secteur nord de la Seine, dont les morts sont commémorés par une plaque sur la façade indiquant « L'Amicale des Anciens combattants du Secteur Nord. Groupe Darteuil ». Elle a été entièrement ravalée en 2012. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 68 à 70 quai de la Loire<br>22 rue Euryale Dehaynin | Immeuble d'habitation<br>Au milieu du XIXe siècle, les deux parcelles appartiennent au même propriétaire, le banquier-industriel Euryale Dehaynin. Le n°68 empiète alors sur une partie de la rue éponyme ouverte en 1907. Dans ce quartier industriel et artisanal, composé d'usines et d'ateliers, s'élève à cette époque une scierie mécanique pour bois ainsi qu'une maison double de quatre étages. Les parcelles sont achetées au début du XXe siècle, après la création de la rue, par deux propriétaires successifs qui réalisent, à une vingtaine d'années d'intervalle, les deux immeubles actuels. Le premier propriétaire, M. Bessière conserve la maison au n°70, décrite comme insalubre et fait construire en 1911, au n°68, un immeuble de six étages carrés par l'architecte Foucher (-/-). L'édifice, à l'architecture symétrique et aux volumes arrondis, comporte deux baies du côté du quai, six du côté de la rue Euryale Dehaynin, ainsi qu'une rotonde d'angle. L'architecte emploie plusieurs types de matériaux : briques claires encadrées de deux frises de briques rouges au deuxième et au quatrième étage, et pierres de taille pour les deux étages inférieurs et le sixième. Trois oriels de part et d'autre de la façade, couronnés de frontons circulaires sont soutenus par deux consoles moulurées au premier étage. Ce dernier est ornementé d'une frise à motifs géométriques réalisée sur le même modèle que les agrafes des baies. Sur les autres étages, les fenêtres sur allèges en pierre son ornées de modillons aux appuis. On note également les motifs détaillés des garde-corps en fer forgé de composition différente selon les travées et les étages, ainsi que ceux du balcon filant au cinquième étage. Les deux immeubles sont vendus dans les années 1930, et à la place de l'immeuble insalubre en moellon du n°70, le nouveau propriétaire M. Dissac fait construire en 1936 par l'architecte Baudet (-/-), un immeuble de même hauteur à quatre étages en briques rouges, et aux linteaux en fer, qui évoquent le passé industriel de la parcelle. Le rez-de-chaussée présente un ravalement en béton bouchardé rénové en 1996. Comme sur le bâtiment attenant, sur les cinq baies en façade, se trouvent deux oriels soutenus par deux dalles de béton sous lesquelles deux décors en brique évoquent des consoles. Les motifs Art Déco sur les garde-corps présentent une grande différence avec ceux du bâtiment adjacent. Les parcelles seront finalement séparées en 1954. Les photographies aériennes depuis les années 1920 montrent la mutation du parcellaire en quartier résidentiel de ces dernières années. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 14 à 16 rue de Lunéville | Immeuble d'habitation, d'alignement forme place singulière<br>Cet immeuble d'habitation construit en 1911 par l'architecte Alexandre Ract (/-/), évoque les habitations de banlieue en brique et pierre meulière qui se développent au début du XXe siècle. Il s'élève sur trois étages carrés et un étage sous comble et se déploie sur neuf travées. Une assise maçonnée, percée de grilles d'aération, supporte le rez-de-chaussée en pierre meulière, qu'une corniche moulurée sépare des étages courants en briques claires. La travée centrale, au-dessus de la porte d'entrée, marque un retrait important au fond duquel se trouvent les baies de la cage d'escalier. Cette faille est recoupée horizontalement par deux linteaux couverts d'un enduit beige, épaulant ses murs latéraux également enduits. Cette travée forme axe de symétrie autour duquel s'organise l'ensemble de la façade. De chaque côté, une première travée est percée de petites baies géminées, les travées suivantes sont pourvues de fenêtres plus hautes et plus larges, parées de garde-corps métalliques. Au rez-de-chaussée, les linteaux trapézoïdaux et l'encadrement de la porte sont en briques et ressortent sur la pierre meulière, tandis qu'aux étages supérieurs, les linteaux enduits de ton beige contrastent avec le mur de briques. Enfin, le couronnement de la façade, juste en dessous de la corniche délimitant le comble, également enduit, réunit les linteaux des fenêtres du dernier étage carré. |
| BP | 93 à 97 boulevard Mac Donald | Immeuble d'habitation à rdc commercial<br>Il s'agit d'un ensemble immobilier des années 1930 construit par O.T.A.M.I architecture, implanté entre le boulevard et un faisceau de voies ferrées menant Gare de l'est. Cet ensemble immobilier est constitué de trois halls d'entrée sur le boulevard qui desservent chacun une partie de la construction en forme de I, comme trois modules qui en s'assemblant forment trois courettes de service intérieures. Le toit est en toiture terrasse . Sur le boulevard, la composition de la façade est d'expression Art-déco, en brique gris clair est mise en valeur par quatre travées un en avant-corps, les trois autres sous forme d'oriel en ciment peint en blanc cassé tout, ces travées présentent un décor de cannelures verticales ainsi qu'en couronnement. Les deux derniers niveaux sont également traités en ciment peint de la même façon. Sur la voie ferrée la façade exprime une écriture rationaliste qui met en évidence la trame de la structure porteuse peinte en blanc qui se dégage en légère saillie du reste de la façade |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 111 à 113 boulevard Mac Donald | Immeuble d'habitation<br>Le boulevard Mac Donald est situé sur l'ancienne enceinte de Thiers, qui encerclait Paris et qui fut démolie au début du XXe siècle. Le bâtiment de logements au n°111-113 est construit en 1933 par l'architecte Robert Enault (1889-1967), spécialiste du style Art déco. Il participe en 1929 à la réalisation de l'école de musique de Saint-Quentin et réalise également l'immeuble du 80 rue du Faubourg-du-Temple en 1931. Le bâtiment réalisé dans le même style, comprend un corps de bâtiment de neuf étages organisé autour d'une cour centrale. Le rez-de-chaussée de la façade principale est aligné sur la rue. À partir du premier étage, la partie centrale de la façade est en retrait et ponctuée par deux oriels circulaires de sept étages, se terminant par des terrasses. Ces deux éléments viennent répondre à la courbure des angles du bâtiment créant ainsi quatre éléments verticaux qui structurent la façade. Les baies de la partie arrière sont dotées de balcons à angles arrondis. Le dernier étage est légèrement en retrait afin de bénéficier également d'une terrasse. Cette façade se démarque particulièrement par un parement en grès céramique gris disposé en opus incertum qui s'étend sur toute la façade. En 1939, la société la Séquanaise entreprend des travaux concernant la transformation de trois baies de boutiques en fenêtres. |
| BP | 40 à 40t rue Manin | Ecole publique construite vers 1900 par Louis-Paul Nessi. La façade, ordonnée selon un plan strict et symétrique, est une démonstration de l'esprit rationaliste de la fin du XIXe siècle. Elle offre un modèle achevé et réussi d'architecture scolaire utilisant les compositions de brique et de métal caractéristiques de l'ère industrielle. |
| BP | 51 rue Manin | Immeuble d'habitation caractéristique de l'architecture des années 30 dans l'esprit de l'Ecole de Paris, réalisé par l'architecte A. Coudray en 1932 (source : archives de la Ville de Paris). Façade composée de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée présentant des baies horizontales avec menuiseries conservées et deux bow-windows latéraux en forme de chevrons encadrant une travée centrale. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 55 rue Manin | Équipement public - lieu de culte - Église - 55 rue Manin, 75019. Adresse associée : 54 rue Édouard Pailleron. L'église est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>Avant la création du parc des Buttes Chaumont en 1867 et la mutation de ce quartier industriel, se trouvait à cet endroit la Colline du Mont Chauve, alors carrière de gypse et de pierre meulière. À partir du milieu du XIXe siècle, ce quartier populaire connaît notamment une immigration allemande importante. Dans ce contexte, est fondé par Friedrich von Bodelschwingh un centre pour la Mission luthérienne allemande au 93 rue de Crimée. À la suite de sa fermeture au début du XXe siècle, un nouveau centre de culte est construit entre 1921 et 1924, sur les plans de Jean Naville (né en 1871) et Henri Chauquet (1872-1957) : le Temple de la Villette. Ces architectes qui réalisent quelques immeubles de rapport et essentiellement des églises sont également les concepteurs du 7bis du Pasteur Wagner à la façade de briques claires. L'Église luthérienne Saint-Pierre s'étend sur toute la parcelle en lanière du n°55. Le clocher - réalisé plus tardivement à partir de 1984 par l'Atelier Guillaume sur la parcelle du n°54 rue Édouard Pailleron - consiste en une structure métallique supportant deux cloches. De plan basilical, l'église est dotée d'un petit chevet. La façade principale de l'édifice est tournée vers le parc des Buttes Chaumont, dont elle reprend quelques traits, comme l'utilisation des briques roses des maisons de garde à l'entrée du parc. De composition tripartite, la façade comporte une entrée principale, au centre, qui est encadrée de colonnettes en pierre, et surmontée d'un auvent en bois couvert de tuiles rouges. Au-dessus, un œil-de-bœuf est orné d'un vitrail représentant une colombe. Le tympan, en mosaïque, représente le Christ entouré de la Vierge et de saint Pierre (Lauroa & Colson, 1999). De part et d'autre de cette travée centrale, des fenêtres séparées par un trumeau en colonnette et des lucarnes, apparentées plutôt à l'architecture de l'immeuble résidentiel renforcent l'intégration de cette église dans le tissu urbain. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 78 rue Manin | Maison d'habitation<br>Construit en 1901 par l'architecte M. Sabatier (/-/), ce pavillon de deux étages se situe dans un quartier très industrialisé du 19e arrondissement, à proximité de l'une des plus grandes carrières de gypse de Paris. Placé en face de la voie ferrée, il est commandité par l'ingénieur-constructeur Édouard Augé, qui a précédemment bâti son atelier en 1898 sur la parcelle en vis-à-vis au 143 boulevard Sérurier. De plan carré, la maison possède une avancée d'un étage à l'est et son élévation alterne l'utilisation de briques polychromes et de pierres. L'entrée principale pour les véhicules, de même facture que la maison, est dotée d'un portail en fer forgé entouré de deux ornements en pierre sculptée. Un passage plus restreint avec une porte en bois est réservé aux piétons. Du côté rue, la façade, d'une parfaite symétrie, comporte deux travées principales ainsi qu'une petite fenêtre centrale au premier étage. Deux soupiraux percés dans le soubassement sont placés dans l'axe des grandes baies du rez-de-chaussée dont les assises sont soutenues par trois modillons, alors que les linteaux sont sculptés avec des formes géométriques. Les fenêtres du premier étage, ornées de frontons triangulaires, possèdent deux balcons à garde-corps en fer forgé, soutenus par deux consoles. Tout comme les fenêtres du deuxième étage, les linteaux sont agrémentés d'une agrafe et d'un parement en brique rouge. Le même matériau est employé pour la frise au-dessus de la corniche qui s'élève sur deux niveaux sur le pignon sud. De ce côté, la façade présente des linteaux de fer au premier étage, matériau également industriel, qui rappelle les constructions des maisons ouvrières. |
| BP | 5 à 21 rue Manin<br>50 à 66 avenue Simon Bolivar | Cet ensemble de logements, édifiés vers 1930, forme une partie de la façade ouest du parc des Buttes Chaumont et de l'avenue Simon Bolivar. Deux grands porches sous immeubles donnent accès par des escaliers aux petites maisons situées à l'arrière. L'architecture est moderne, en béton avec bow windows et menuiseries métalliques. |
| BP | 23 à 29 rue Manin<br>54b-58 avenue Mathurin Moreau | Fondation ophtalmologique Alphonse de Rothschild, édifiée en 1902-1905 par l'architecte Maurice-René Chatenay. La pente du terrain a contraint à de nombreux remblais, et donc à asseoir la construction sur de nombreux puits en béton armé reliés par des longrines. Le soubassement est en meulière apparente, les deux premiers étages en pierre avec chaînages en brique, le troisième étant tout entier en brique. La couverture est en tuiles de Bourgogne. Un soin particulier a été apporté à l'éclairage et la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | ventilation. La Fondation devant être largement ouverte à la population, le dispensaire se trouve dans la partie centrale du bâtiment à l'angle des deux ailes, avec séparation rapide des malades contagieux et non contagieux, le bloc opératoire est éclairé par une grande baie au nord, avenue Mathurin-Moreau. |
| BP | 61 à 63 rue Manin<br>53 rue Edouard Pailleron<br>1 rue Cavendish | Immeuble d'habitation<br>Ces deux bâtiments d'angle forment une séquence architecturale. Le 19e arrondissement, très industrialisé au XIXe siècle, est doté d'immeubles plus bourgeois à partir de la création du Parc des Buttes-Chaumont en 1867 entraînant l'arrivée d'une population plus aisée. Le n°63, immeuble de six étages, commandité par MM Riffaut et Cie, est édifié en 1884 par Jules Février (1842-1937). Architecte de renom, il est notamment l'auteur de l'hôtel Gaillard (1882) et de nombreux hôtels particuliers sur la Plaine-Monceau pour une clientèle fortunée. À l'opposé de ce genre, il réalise des immeubles de rapport comme celui du 63 rue Manin. La façade, parfaitement symétrique, construite en pierre de taille, possède cinq travées rue Manin et quatre du côté de la rue Cavendish. Modeste, elle est ornée au rez-de-chaussée et au premier étage, d'un appareillage à refend, et de consoles moulurées qui soutiennent un premier balcon filant au deuxième étage. Au cinquième étage, le second balcon filant est soutenu par des corbeaux. Les garde-corps des balcons sont en fer forgé, comme ceux des baies, toutes identiques sauf une plus étroite, et possèdent des appuis de fenêtres ornés de modillons. En 2022, le rez-de-chaussée comporte un local commercial modifié en 2016 à l'angle de la rue Cavendish. Dans le toit en zinc, les châssis parisiens ont été remplacés par des fenêtres de toit en 2014. Le n°61 est édifié en 1905, soit une vingtaine d'années plus tard, par Mathurin Moreau (1854-/), fils du sculpteur du même nom. L'architecte travaille essentiellement dans le 19e arrondissement et réalise de nombreux immeubles d'un style similaire sur la rue Manin, notamment le bâtiment voisin, au n°59. D'un étage plus haut que son voisin, le n°61 profite de la loi de 1902 qui permet un gabarit plus haut sur les rues larges. Dans un style plus éclectique, il présente moins de symétrie, et plus de modénatures que le n°63 tout en conservant une continuité dans la construction en pierre de taille, l'appareillage à refend au rez-de-chaussée et au premier, les balcons filants du deuxième et du cinquième étage ainsi que les consoles monumentales du premier étage. Les cinq |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | travées possèdent cependant deux saillies : l'une délimitant la rue Édouard-Pailleron et l'autre, la travée d'entrée dans l'immeuble. Celle-ci profite également d'une surélévation ainsi que d'un toit en pavillon surmontant des baies cintrées au premier, quatrième et sixième étage. Les moulures y sont particulièrement détaillées : tête de lions, guirlandes de fruits, grands modillons, appareillage à refend au dernier étage, balconnets... Sur les autres travées, chaque baie est surmontée par des agrafes de factures différentes selon les travées et les étages, et possède des stores à projection. Les allèges sont moulurées et deux frises hautes aux quatrième et cinquième étages participent à l'unité de l'ensemble. Le quatrième étage possède de petits balcons aux garde-corps arrondis soutenus par de petites consoles et surmontés par des baies cintrées et en anse de panier. Le dernier étage, revêtu d'ardoises, est percé de cinq oculi, au niveau du brisis. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 à 7 et 2 à 6 villa Marcel Lods | Maisons d'habitation<br>Les deux bâtiments se font face, formant l'entrée de part et d'autre de la voie privée villa Marcel Lods, autrefois passage de l'Atlas. Ils forment un ensemble cohérent avec les deux autres bâtiments desservis par cette voie : au numéro 6, un hangar en bois de 1893 transformé en lieu d'exposition ; au numéro 5 à 7, un ancien garde-meubles en brique conçu par Eugène Beaudoin (1898-1983) et Marcel Lods (1891-1978) en 1933, inscrit au titre des monuments historiques, transformé en logements à la fin des années 2000. Ce dernier est mitoyen du 1 à 3. Ces bâtiments ont appartenu à la société de déménagement et de garde-meubles Odoul, fondée en 1928. Les deux édifices datent de la fin des années 1890. Ils sont l'œuvre de l'architecte Louis Veyssade (/ - /). Leur destination d'origine n'est pas connue, mais la société Odoul a utilisé le 2 à 4 pour installer ses bureaux et le 1 à 3 comme garde-meubles. Le 2 à 4 est un édifice de plan rectangulaire de deux étages sur rez-de-chaussée couronné d'un étage de combles pourvu de lucarnes. Son soubassement est percé de soupiraux. Sa façade principale, sur la villa, est constituée de cinq travées chacune surmontées d'un arc surbaissé en briques rouges placé juste sous la corniche. Chaque travée est percée de trois ouvertures. Les variations des encadrements, ou leur absence sur deux des travées au niveau des étages, rythment la façade. Les deux fenêtres de la travée centrale surmontant la porte d'entrée sont précédées de balcons reposant sur des consoles métalliques. Ils animent cette façade, avec la fenêtre du deuxième étage située directement à gauche de la travée centrale et fermée d'un oriel reposant sur des consoles identiques à celles des balcons. La façade sur rue est constituée de trois travées identiques aux travées extérieures de la façade principale. Des poinçons et clés de tirant cruciformes métalliques marquent chaque niveau de plancher. Le bâtiment situé au 1 à 3, de proportions similaires, était mitoyen de deux autres garde-meubles : celui de Beaudoin et Lods de 1933 à droite et celui de Lods seul à gauche, plus petit, achevé en 1955. Ce dernier est démoli en 2007. Le 1 à 3 a échappé à la destruction, mais a connu d'importantes modifications afin d'être transformé en logement. Seule sa façade sur la villa est conservée, ainsi que la travée du pignon donnant sur la rue, mise au jour à cette occasion. Des fenêtres ont été percées sur les deux travées originellement aveugles et un dernier étage sous comble a été créé. Ces modifications éloignent le bâtiment de son apparence d'origine, mais le rendent plus proche du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bâtiment qui lui fait face. Ces deux édifices témoignent de l'ancienne vocation du site, et du passé industriel de Belleville au sein d'un quartier profondément remanié. |
| BP | 6 à 8 rue des Marchais 26 Avenue de la Porte Brunet | Cet ensemble d'Habitations à Bon Marché, achevé en 1936, forme la dernière partie de la construction des bastions 23 et 24. Conçu par l'agence d'architecture de l'office public d'habitations de la Ville de Paris , ses façades sont en brique, ponctuées de bandeaux de béton, de bow windows et son couronnement est marqué par les grandes baies vitrées des ateliers d'artiste. |
| BP | 21 rue du Maroc | Immeuble d'habitation édifié peu après l'ouverture de la rue en 1847 avec deux cours à l'arrière entourées de bâtiments en forme de communs subsistant dans leur aspect d'origine.. Façade composée de sept travées et de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée encadrée par des chaînes de refends. Les étages sont marqués par des bandeaux, l'ornementation des baies est hiérarchisée : au premier étage, une baie sur deux est encadrée de pilastres cannelés et surmontée d'un fronton plat; au deuxième étage, les fenêtres sont ornées de frontons plats portées par des consoles; au troisième étage, un simple fronton plat ou circulaire. La travée centrale est traitée de manière monumentale (chaîne de refends, pilastres, et fronton arqué au troisième étage). A l'arrière, cour pavée entourée de bâtiments bas d'un étage sur rez-de-chaussée, ornés de pilastres et de corniches. Exemple remarquable de déclinaison du registre néoclassique |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | sur un bâtiment d'habitat modeste de la période Louis-Philippe. |
| BP | 53 à 57 avenue Mathurin Moreau | Maisons de ville de style Art-Déco, sur un ou deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Lignes épurées. Modénatures très stylisées. |
| BP | 59 avenue Mathurin Moreau | Maison de ville du début du siècle parée d'une superbe façade en pierre meulière. Belle arcades en brique dessinant le porche et les baies du rez-de-chaussée. |
| BP | 61 avenue Mathurin Moreau | Maison de ville du début du siècle parée d'une superbe façade en brique et pierre de taille. Fenêtres en ogive. Corniche en frise. Balcons en fer forgé. |
| BP | 3 passage des Mauxins<br>1 à 7 villa des Iris | Parcelle comportant des constructions basses caractéristiques d'un tissu d'origine rural |
| BP | 72 à 80 rue de Meaux | Cet ensemble, constitué de 450 logements sociaux et de l'Eglise Notre-Dame-de-l'Assomption-des-Buttes-Chaumont, s'étend sur une vaste parcelle entre la rue A.Carrel et la rue de Meaux. Il a été édifié en 1957-1958 par l'architecte Denis Honegger, proche disciple de Perret à l'atelier du Palais du Bois puis collaborateur de celui-ci. Conçu selon les principes du plan libre, l'ensemble se compose de barres et de tours de béton préfabriqué. L'église est constituée d'une charpente en béton dont les baies sont fermées par des transennes à motifs en croix. Le plan dessine une sorte d'éventail, ce qui fait de l'intérieur un espace unique, qui se resserre vers le choeur. Il est complété par un court clocher ajouré et une rotonde d'entrée en béton et verre. |
| BP | 103 rue de Meaux | Maison à ossature bois constituant un repère particulier dans le paysage urbain du quartier Secrétan. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 64 à 66 rue de Meaux<br>1 à 7 ; 2 à 10 square des Bouleaux | Ensemble immobilier immeubles d'habitation<br>Ce projet de logements est réalisé par l'architecte Renzo Piano (1937-/) en 1991 pour la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP). Il s'agit de son premier projet à Paris, depuis la construction du centre Georges Pompidou en 1977. Le célèbre architecte, lauréat du Pritzker prize en 1998, réalise ici un ensemble de 220 logements à bas coûts, qu'il organise autour d'une cour rectangulaire, plantée de bouleaux, qui dessert tous les appartements. Ce complexe résidentiel a été dessiné pour s'intégrer au tissu urbain existant. Le cœur de l'îlot, calme et serein, favorise l'intimité des logements et contraste avec l'atmosphère plus bruyante de la rue. Les niveaux supérieurs sont légèrement en retrait afin de ménager des terrasses. Les façades se caractérisent par leur double peau. Elles sont structurées par une trame en béton, réalisée grâce à des éléments préfabriqués en béton armé de fibre de verre. Le remplissage est en panneaux de terres cuites. Le système de préfabrication permet une modularité qui rythme les façades et donne une échelle humaine à un imposant complexe résidentiel. Certaines modifications sont effectuées entre 2007 et 2009, en particulier côté rue, où le parement d'origine est modifié, et les façades d'origine transformées par des fenêtres à double hauteur. |
| BP | 95 rue de Meaux<br>8 passage de Melun<br>2 voie B/19 | Immeuble d'habitation<br>Au début du XXe siècle, le passage de Melun, voie de l'ancienne commune de la Villette, est élargi et loti de nouveaux immeubles mis à l'alignement. Le permis de construire de cet immeuble d'habitation est déposé en 1911 par l'architecte Henri Petit (/-/).<br>Il s'organise autour d'une courette. Érigé sur un rez-de-chaussée dont l'angle est composé de devantures en applique en bois, il est constitué de cinq étages carrés surmontés d'un étage sous comble. L'angle du rez-de-chaussée et du premier étage de la façade sur la rue de Meaux et le passage de Melun est en pan coupé avec un renflement, puis en courbe dans les étages carrés supérieurs couronnés d'une rotonde.<br>Sur la rue de Meaux, une travée de bow-window surplomb l'axe de l'entrée principale. Contrastant avec des baies rectangulaires, les baies du premier étage à arc surbaissé accentuent la présence du socle de l'immeuble.<br>Des lignes de refend sont ponctuellement employées au rez-de-chaussée. Au-dessus, des chaînages et encadrements de baies harpés en pierre alternent avec des trumeaux en brique jaune. Les bandeaux, chaîne, corniche avec consoles et balcon filant, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soulignent l'horizontalité de la façade. La similarité de matériaux des immeubles des 95 à 97 rue de Meaux et 1 à 7 passage de Melun contribue à la cohérence du paysage urbain de la voie. |
| BP | 1 à 9 passage de Melun<br>97 rue de Meaux<br>62 avenue Jean-Jaurès | Remarquable ensemble de logements sociaux (environ 225 chambres et logements) édifié pour la société philanthropique en brique entre 1906 et 1908 par l'architecte A. Cintrat à l'angle de deux rues. Son dispositif (cour ouverte sur la rue) et son décor à grands motifs de briques vernissées vertes le rapproche de l'ensemble réalisé probablement par le même architecte en 1907 pour la société des logements salubres au 75 rue Pouchet et 7bis rue du Docteur Roche (17e). Bâtiment publié in Paul Chemetov et Bernard Marey, Architectures à Paris, 1848-1914. Dunod 1986. |
| BP | 4 rue Meynadier | Immeuble d'habitation<br>Établie le long de la rue Meynadier dans le quartier Combat, cette propriété est réalisée par l'architecte Jean Mathurin Morin (1854- /), fils du sculpteur et maire du XIXe arrondissement, Mathurin Moreau (1822-1912). Ce bâtiment se distingue des immeubles environnants, car sa façade est animée de sculptures style rocaille. Ordonnancé en trois travées, il s'élève sur six étages, tout comme le n°6 construit en 1897 par le même architecte. Dressé sur un soubassement percé par des soupiraux, il se compose d'un rez-de-chaussée, d'un entresol, de trois étages carrés, d'un étage attique et d'un autre sous comble percé de trois lucarnes. Le rez-de-chaussée et le premier étage se démarquent davantage grâce au parement à refend et aux ornements sculptés. Le linteau du portail est couronné d'un griffon agrippant une corne d'abondance contenant des roses, symbole de prospérité. Au deuxième niveau, des mascarons ailés reposent sur les linteaux des fenêtres latérales, alors que la baie centrale est couronnée par un opulent cartouche, avec volutes et feuillages, qui donne l'impression de soutenir un faux oriel incurvé composé de trois grandes baies avec garde-corps galbés. Ces baies sont ornées de différents motifs, mascarons, |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | cartouches, au niveau des clés. L'étage attique, accentué par un balcon filant galbé, est maintenu par d'imposantes consoles à volutes. Toutes les fenêtres participent pleinement au décor général de la façade grâce aux châssis qui adoptent diverses formes courbées. |
| BP | 12 rue Meynadier | Immeuble d'habitation<br>Cet Immeuble d'habitation a été construit en 1901 par Édouard Niermans (1859-1928), architecte connu pour ses cafés, théâtres parisiens et son architecture balnéaire. Favorisés par la diffusion de l'éclectisme, les immeubles de rapport se parent de briques et de pierres pour une raison économique, mais aussi esthétique. Cette œuvre de Niermans est la seule à disposer de ces deux matériaux, probablement pour refléter le train de vie des locataires. La composition générale de l'édifice est répartie de manière symétrique. S'élevant sur six étages et ordonnancés en six travées, le rez-de-chaussée et les deux travées latérales, en pierres blanches à refends, contrastent avec les travées centrales polychromes qui créées de multiples effets décoratifs. Le premier étage, doté de pierres alternant avec des assises de briques rouges, contraste avec les étages supérieurs. Délimités par des balcons en fer à formes végétales et soutenus par des consoles et des denticules, les quatre étages carrés sont interrompus par différentes bandes de briques polychromes de couleur rouge, blanche, bleue vernissée et orange. Cet ensemble est couronné d'un étage attique et d'un autre sous comble percé de cinq lucarnes. |
| BP | 23 rue Miguel Hidalgo<br>2 villa Claude-Monet | Maison construite en 1933 par l'architecte Germain Debré en brique avec ossature en béton armé. Elle est située sur un lotissement dont le cahier des charges limitait le nombre de niveaux. Les deux façades principales de cette maison d'angle sont dissemblables. L'unité provient des trois larges baies de l'angle, qui relient ces deux murs, renforcées en cela par un balcon arrondi et une corniche. Une terrasse est aménagée en toiture avec un rampant en béton pour justifier la présence de combles, imposée par le règlement du lotissement. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 passage du Montenegro | Bâtiment représentant probablement un ancien corps de ferme du XVIIIe siècle. Façade ornée de corniche et d'une tête sculptée. |
| BP | 22 passage du Montenegro | Pavillon du début du XIXe siècle sur jardin, flanqué d'un atelier à pans de bois et remplissage de brique. Façade en plâtre composée de deux étages sur rez-de-chaussée. Modénature très sobre limitée à des bandeaux soulignant les étages et à deux chaînes de refends encadrant la façade. Lucarnes et pignon sur jardin. Les grilles du rez-de-chaussée de l'atelier sont ornées de motifs floraux. Ensemble pittoresque. |
| BP | 5 à 11 rue de Mouzaïa | Eglise Saint François d'Assise, bâtie dans les années 1914-1926 par les frères Augustin et Paul Courcoux. Edifice tout en brique, établi parallèlement à la rue de la Mouzaïa, de sorte que l'entrée principale, qui ouvre sous le clocher, se situe sur le flanc. Les architectes ont, selon la pratique de l'époque, joué des teintes variées de la brique pour obtenir un effet décoratif. Le presbytère qui jouxte le clocher est une oeuvre plus tardive de l'architecte Marion Tournon-Branly qui reprend le thème de la brique dans un traitement plus moderne. |
| BP | 58 à 66 rue de Mouzaïa | Immeuble de bureaux abritant les services de la "DRASS Ile de France" construit par les architectes Claude Parent et André Remontet en 1974. La façade entend exprimer "la vérité intérieure de la construction", conformément au credo fonctionnaliste. Ainsi, la faille verticale marque la jonction avec un bâtiment arrière perpendiculaire. Le béton a été soigneusement cannelé "pour accrocher la lumière et réduire la salissure en canalisant les coulées d'eau". La corniche supérieure est "un toit symbolique qui finit l'immeuble". |
| BP | 38 rue de l'Ourcq | Bâtiment de briques rouges et blanches d'un étage plus combles. Corniche en frise. Toiture en zinc et chiens assis. Ensemble représentatif du patrimoine faubourien. |
| BP | 49 à 53 rue de l'Ourcq | Groupe de 345 logements sociaux faisant partie des trois premières réalisations de l'Agence d'architecture crée en 1919 par l'Office publique d'habitations de la Ville de Paris. Les plans ont été dessinés par ses architectes : Paul Besnard, Henri Provensal et Alexandre Maistrasse. La parcelle respecte le tracé des rues existantes. L'accès à la cité se fait par deux entrées fermées par des grilles reprenant un motif décoratif des façades sur chacune des rues. L'ensemble achevé en 1923, possède la particularité d'avoir utilisé pour les façades sur l'îlot, les moellons et la meulière provenant du dérasement des fortifications. Les façades des bâtiments sont très |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | colorées : sur la rue, elles sont à dominante de brique rouge; sur l'intérieur, des assemblages de brique de Bourgogne de deux tons de jaune soulignent le dessin des façades. Elles n'accusent pas moins de dix sortes de fenêtres qui alimentent le décor. |
| BP | 61b à 63 rue de l'Ourcq | Immeuble édifié le long de la rue de l'Ourcq à la fin du XIXe siècle suivant l'inspiration d'un palais italien. A usage de bureaux et de logements, il fut sans doute le siège d'une entreprise dont l'usine était voisine. Il est prolongé à l'arrière par un jardin privé à la manière des hôtels particuliers du XIXe siècle. |
| BP | 92 rue de l'Ourcq | Maison d'habitation<br>La maison est construite en 1897, sans doute à la même date que l'immeuble en fond de parcelle, par l'architecte Emmanuel Legros (/-/). Elle prend place sur l'ancien chemin de Saint-Ouen, qui appartenait à la commune de la Villette jusqu'à son rattachement à Paris en 1860. Le bâtiment de deux étages apparaît déjà sur le plan parcellaire de la fin du XIXe siècle et l'emprise au sol n'a été que très légèrement modifiée depuis. À cette période, le quartier industriel qui profite du canal de l'Ourcq, est l'un des pôles économiques les plus importants de Paris. Encore entourée au début du XXe siècle, d'établissements industriels, la maison est représentative de son époque. Les archives indiquent notamment que les habitants de la parcelle travaillaient pour certains à l'usine de gaz de la Villette située au bout de la rue. Caractéristique notable, elle ne possède pas d'entrée sur la rue, et présente une façade en pierre de différentes tailles, similaire à l'immeuble en fond de parcelle, et à celui réalisé par le même architecte au 49 boulevard de Port-Royal. Elle est dotée de deux baies au rez-de-chaussée, ainsi que d'un soupirail. La façade principale se trouve du côté du pignon est, et donne sur le jardin. Entourée d'immeubles à six étages, elle ne s'élève que sur deux étages, dont un sous combles, et se termine en forme demi-hexagonale au second avec un léger avant-corps présentant une baie centrale cintrée et deux oculi de chaque côté. Au premier, trois baies sont ornées de garde-corps en fer forgé comportant les mêmes motifs que le portail d'entrée et la grille encastrée sur un mur bahut, construit en même temps que la maison. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 60 à 64 bis rue de l'Ourcq<br>139 à 145 avenue de Flandre<br>10 à 18 rue de Cambrai<br>6 à 14 ; 9 à 21 allée des Eiders | Logement, bureaux et commerces<br>La cité des Eiders est un ensemble d'habitations réalisé en 1981 par l'architecte Mario Heymann (1930-2007) assisté de Hugues Jirou (/-/) et Philippe Schroeder (1926-) pour la Société de rénovation urbaine. Cet ensemble de 995 logements est construit à l'emplacement d'une ancienne raffinerie de sucre appartenant à la société Lebaudy-Sommier. Le projet se développe sur l'intérieur de l'îlot, avec des bâtiments organisés autour de cours hexagonales, dans l'une desquelles prennent place une crèche et une école maternelle. Les façades sont réalisées en éléments préfabriqués de béton armé et présentent un style très expressif, notamment pour l'utilisation d'ouvertures arrondies et de diverses inclinaisons au niveau des loggias. Le travail sur les différentes hauteurs enrichit la composition et apporte à l'ensemble un aspect proliférant. Cet ensemble atypique dans le tissu parisien est caractéristique de la période des années 1970-1980, où les architectes sont à la recherche d'une originalité qui tranche avec la rigueur des années 1950-1960. |
| BP | 19 à 31 bis rue Édouard Pailleron<br>41 rue Armand Carrel | Lycée - représentatif de l'évolution de l'architecture scolaire et de l'utilisation du béton dans les années 1960.<br>Jacques Carlu (1890-1976), architecte premier grand prix de Rome en 1919 ayant notamment participé à la conception du Palais de Chaillot, signe ici le premier lycée parisien concrétisant la mixité filles-garçons au sein d'un même bâtiment. Inauguré en 1963, cet ensemble monumental, à l'origine annexe du lycée de jeunes filles Turgot (3e), devait dès sa création accueillir près de 2 800 élèves. Il se compose d'un corps central formant pignon sur la rue Édouard Pailleron et adoptant un plan en croix avec deux ailes sur pilotis placées le long de la rue. Un bâtiment bas prolonge en retour la barre centrale en fond de parcelle. Cet ensemble suit la forte déclivité de son étroit terrain, au sol fragilisé par carrières souterraines, et s'élève localement sur six étages, couronnés par un toit-terrasse. D'apparence épurée, il témoigne de la préfabrication dans les années 1960, avec son ossature entièrement en béton armé et sa façade en panneaux préfabriqués. L'encadrement des baies, également préfabriqué, se caractérise par des parements en quartz coloré lavé au niveau des allèges. L'entrée, marquée par cinq portes battantes surmontées d'un auvent, s'effectue par le mur pignon du bâtiment principal. Une grande composition en ciment teinté dans la masse et en mosaïque d'ardoise, pâte de verre et marbre se développe le long du gymnase et rompt |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | avec l'austérité des autres façades. Elle est réalisée en 1974 par l'artiste François Baron-Renouard (1918-2009) dans le cadre du 1% artistique. Ce lycée est labellisé « Architecture contemporaine remarquable » depuis 2021. |
| BP | 67 rue Petit<br>13 rue de Lunéville | Maison d'angle<br>Implantée à l'angle de la rue Petit et de la rue de Lunéville, cette maison d'angle est construite en 1902 à la demande du propriétaire, M. Varlet. Elle est conçue par l'architecte Henri Hanin, qui est très actif dans le 18e arrondissement, notamment dans le quartier de la Goutte d'Or entre 1883 et 1906. Cette maison de petites dimensions est caractérisée par le style modeste de pavillon du début du XXe siècle. Érigée sur un soubassement à soupiraux, elle se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage carré et d'un étage en comble, couvert d'un toit à deux pans. Son entrée se trouve sur le côté droit dans la cour. La façade principale sur la rue Petit est rythmée par les quatre travées de baies à arc surbaissé, et le pignon est percé de trois baies. Depuis l'extérieur, la maison se distingue par le calepinage des briques silicocalcaires, qui sont souvent employées au début du XXe siècle et de briques rouges. Une variété de mise en oeuvre de maçonnerie est employée en élévation, distingue la corniche et les encadrements de baies. En dessous de la corniche, la frise de brique réalise des motifs géométriques en flèches. Les briques beiges prédominent sur les façades extérieures et le rouge permet de mettre en évidence les pignons, la corniche denticulée et les fausses clefs d'arc de baies au rez-de-chaussée. Située à proximité de l'ancien chemin de fer de la Petite Ceinture, cette maison d'angle est le témoin de la transformation du tissu urbain. La parcelle, identifiée dans les plans cadastraux historiques de Paris, est déjà formée au milieu du XIXe siècle, sans doute occupée par des constructions industrielles, et un passage cocher sur la rue Petit dessert l'ensemble du terrain. Les constructions successives de bureaux, en vis-à-vis de cette maison, et du hangar métallique servant de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | garage à l'entreprise de transport de M. Preiss, densifient la parcelle entre 1937 et 1943. En 2014, le bureau et le hangar sur cette parcelle sont démolis pour construire un immeuble d'habitation de sept étages. Située dans un contexte urbain hétérogène, cette maison d'angle se démarque d'autres d'immeubles voisins, souligne le style architectural du début du XXe siècle |
| BP | 5 rue Petitot<br>12 rue des Fêtes | Bains-douches municipaux construit par l'architecte André Sill en 1936. Publié in Paris-Banlieue 1919-1939 : architectures domestiques par P. Chemetov, M.-J. Dumont, B. Marrey. Dunod, 1989 "(...). La façade très soignée, en brique sur soubassement de béton gravillonné, est celle de tous les équipements scolaires de l'époque dont ce bâtiment cherche à se rapprocher par un traitement d'angle héroïque : une verrière en bois formant dièdre dont l'arête centrale devient le mât porte-drapeau. En bas de ce motif, une marquise ondoyante en pavés de verre d'une rare audace technique, et une sculpture en acier de la nef parisienne marquent l'entrée (...)." |
| BP | 1 à 3 rue Petitot<br>13 à 15 rue du Pré Saint-Gervais | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble d'habitation, accueillant des boutiques au rez-de-chaussée, est édifié en 1927 par Georges Bonnel (1888-/) et Paul Marteroy (/-/), qui ont tenu ensemble un prolifique atelier de 1919 à 1939. Il est caractéristique de l'évolution de l'immeuble de rapport parisien au début du XXe siècle. Haut de six étages, il se termine par un toit-terrasse. L'aile donnant sur la rue du Pré-Saint-Gervais comporte sept travées, et celle donnant sur la rue Petitot en compte huit. Elles sont reliées par la façade sur angle, dont le pan coupé accueille deux travées, et des balcons filants au premier et au dernier étage. Trois travées sur la rue Petitot et deux rue du Pré-Saint-Gervais, en ressaut à partir du deuxième étage, scandent la façade d'avant-corps. La pierre de taille beige employée pour le rez-de-chaussée et le premier |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | étage en situation d'entresol, ainsi que pour l'avant-dernier niveau, altèrnent avec la brique utilisée pour les trois niveaux carrés intermédiaires et le dernier. Sur les parties en brique, les fenêtres s'ouvrent sous d'épais linteaux en pierre. Les niveaux en pierre sont agrémentés de courbes dans les fenêtres en plein cintre et les balcons de l'avant-dernier étage, dont l'encorbellement évoque des culs-de-lampe. Ces formes se retrouvent également au premier étage, percé des mêmes fenêtres et animé de massives consoles bombées soutenant le balcon filant et rattrapant la saillie des travées en ressaut. Enfin, au rez-de-chaussée, les consoles de ferronneries à volute supportant les marquises des boutiques sont toujours en place, bien que certaines soient dissimulées par les enseignes modernes des magasins. |
| BP | 35 à 37 rue du Plateau | Comptoir Gaumont de Ciné Location. Léon Gaumont développa ici la cité Elgé (ses initiales) sur un vaste terrain appartenant à ses beaux-parents. Il construisit hangars, ateliers et plateau de cinéma au fur et à mesure des besoins de son entreprise. Seul subsiste ce bâtiment commercial, reconverti en hôtel des impôts, construit en 1922-1923 et attribué à l'architecte Auguste Bahrmann, architecte de l'entreprise. Les initiales L. G. ainsi que la Margueritte, emblème de l'entreprise, servent de décor au bâtiment, très représentatif de l'architecture industrielle et commerciale des années 1920 : mêlant influences néoclassique et Art-Déco. Le hall d'entrée donnait accès par quatre marches, à gauche à une grande halle où l'on vendait les appareils de projetions et les accessoires, à droite à une halle symétrique où l'on louait les films. Au sous-sol étaient entreposés les affiches, le matériel publicitaire et les réserves. Le premier étage était occupé par les bureaux : ceux de Léon Gaumont et des directeurs, l'administration et la comptabilité. Au second se trouvaient les salles de vérification des films et la Cinémathèque. |
| BP | 2 à 4 avenue de la Porte Du Pré Saint-Gervais | L'église Sainte-Marie-Médiatrice occupe l'angle du boulevard Sérurier et de l'avenue de la porte du Pré Saint Gervais, sur une partie des anciennes fortifications. L'Eglise est placée sur une colline avec l'hôpital Robert-Debré à l'arrière-plan. Réalisée de 1950 à 1954 par l'architecte Henri Vidal pour exaucer un voeu du Cardinal Suhard pendant la Guerre. La structure en béton est remplie de moellons qui présentent en façade un aspect décoratif. Après trente années sans affectation, elle est devenue en 1988 la paroisse des Portugais de Paris sous l'appellation de Notre-Dame-de-Fatima-Marie- |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Médiatrice en même temps que la chapelle de l'hôpital Robert-Debré. |
| BP | 35 à 37 rue du Pré Saint-Gervais | Immeuble d'habitation<br>Immeuble d'habitation de six étages achevé en 1907 et conçu par l'architecte Louis Clément Archier (vers 1866 - 1948) qui en est également le propriétaire et qui y demeure après la Première Guerre mondiale. Actif à Paris de 1894 jusqu'au début des années 1930, Archier construit quasi exclusivement dans le 19e arrondissement et travaille par ailleurs comme architecte réviseur des travaux de la Ville de Paris. L'accès à l'immeuble, en léger retrait d'alignement, est protégé par une grille de fer forgé dont un portillon central ouvre sur un perron de cinq marches donnant accès à la porte d'entrée en travée centrale. Le rez-de-chaussée au parement à refends reposant sur un soubassement en pierre meulière est composé d'une porte d'entrée centrale encadrée de part et d'autre par deux fenêtres. Il est surmonté d'un étage carré souligné par des corniches ainsi que par l'usage d'un parement de brique bicolore beige et orange en alternance. Viennent ensuite quatre étages courants au parement de brique beige ainsi qu'un sixième étage de couronnement en retrait ménageant un balcon filant. Les fenêtres en cinq travées régulières d'une composition rigoureusement symétriques sont surmontées d'un liseré en briques vernissées vertes, filant au premier étage, et limité aux voussures aux autres niveaux, soulignant leur légère courbure. Les possibilités décoratives offertes par l'usage de la brique sont utilisées pour animer la façade : l'usage ponctuel de briques orange sur un parement de briques beiges dans les étages courants permet de souligner les percements et de marquer la transition avec le dernier étage. Les garde-corps en fer forgé au motif végétal discret ont tous été conservés, mais il est possible qu'une frise marquant la transition avec le dernier étage ait été recouverte par un enduit en béton peint en blanc visible sous le balcon. Ce bâtiment de style rationaliste pittoresque est représentatif des immeubles de rapport, particulièrement nombreux dans le 19e arrondissement. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 49 rue du Pré Saint-Gervais | Temple antoiniste<br>Ce temple antoiniste d'un étage édifié et consacré en 1928 est conçu par l'architecte tourangeau Aubry (/ - /) pour l'association cultuelle antoiniste de France. L'antoinisme est un mouvement religieux fondé en Belgique en 1910 par Louis Antoine dit « le Père ». Sa femme, dite « la Mère », présente lors de la consécration du temple de la rue du Pré-Saint-Gervais, poursuit son œuvre. L'édifice du 47 à 49 rue du Pré-Saint-Gervais est le deuxième temple antoiniste érigé à Paris après celui du 34 rue Vergniaud (13e) consacré en 1913. Il est le siège de l'association cultuelle antoiniste de France jusqu'en 2015, date à laquelle il est transféré au temple du 10 passage Roux (17e) troisième et dernier temple érigé à Paris en 1955. Le bâtiment d'un étage dispose d'une structure apparente en poteau-poutre de béton peint en blanc et à remplissage de brique beige. Il repose sur un soubassement en béton gravillonné surmonté d'un liseré de briques. L'édifice est composé de six travées, dont la principale, en léger ressaut, accueille une porte d'entrée. Son encadrement est constitué de deux piliers sur lesquels repose un arc en plein cintre de briques rouges. Il est surmonté d'une plaque portant l'inscription « Culte antoiniste » ainsi que d'un triplet de baies, elles-mêmes surmontées d'un fronton terminé par un cartouche sur lequel figure une autre plaque indiquant l'année d'achèvement de l'édifice, « 1928 ». À droite de cette travée principale, trois travées accueillent des fenêtres doubles ou triples. À sa gauche, deux travées plus étroites sont percées de fenêtres simples au rez-de-chaussée et aveugles à l'étage. La structure, visible de l'extérieur, rythme la façade. Le liseré de briques rouges et les fenêtres, qui paraissent comme suspendues aux poutres de béton par leur couronnement, en assurent le décor. Un garage mitoyen du bâtiment sur sa gauche est érigé en 1930 et l'édifice est agrandi sur l'arrière de la parcelle en 1968. Cet édifice se singularise parmi la soixantaine d'autres temples antoinistes de France et de Belgique dont la structure est visuellement plus proche de celle d'une chapelle. Il s'agit peut-être là d'une volonté des commanditaires de faire référence à l'apparence plus modeste du tout premier temple de 1910 situé à Jemeppe-sur-Meuse (Belgique). |
| BP | 60 rue Rébeval | Maison construite vers 1820. Façade composée de quatre travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Persiennes, lucarnes conservées. |
| BP | 78 à 80 rue Rébeval | Bâtiment exemplaire de l'architecture industrielle du début du XXe siècle. Ce bâtiment, qui abrite l'école d'architecture, est caractérisé par sa façade en brique |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | et ses grandes baies vitrées. Les ateliers donnent sur la cour couverte à l'anglaise. |
| BP | 55 à 57 rue Rébeval<br>1 cité Jandelle | Maison à loyer d'angle du XIXe siècle, construit dans un style Louis-Philippe. Façade élevée quatre étages carrés sur rez-de-chaussée, corniches soulignant les deuxième et quatrième étages. À l'angle de la Cité Jandelle. |
| BP | 21 rue du Rhin<br>1 avenue Moderne | Immeuble d'habitation<br>Le permis de construire est déposé pour cet immeuble d'angle, ainsi que pour celui au 23 rue du Rhin, par l'architecte Charles Lefebvre (1867-1924) en 1914 . Le traitement des angles à pan coupé en courbe des deux immeubles marque l'entrée de l'ancienne usine au bout de l'avenue Moderne. Les façades agrémentées des bow-windows à trois pans coupés enduits animent le paysage de la rue. Cet immeuble, à alignement sur rue, possède une composition étagée ternaire : le rez-de-chaussée et le premier étage traité en entresol forment un socle, surmonté des quatre étages carrés, puis d'un couronnement composé du sixième étage en retrait et d'un étage sous combles brisé. Ce rythme ternaire est souligné par les saillies horizontales : les bandeaux, la corniche et le balcon filant, ainsi que les différents traitements de mur. Les travées de bow-windows sont surmontées de lucarnes à fronton triangulaire et cintré au cinquième étage. Le socle imite un appareillage en pierre à lignes de refend. Aux étages, les bow-windows et les angles sont soulignés par des chaînages harpés, qui contrastent avec les maçonneries en brique. Les linteaux et appuis de fenêtres rythment les façades. |
| BP | 23 rue du Rhin<br>2 avenue Moderne | Immeuble d'habitation<br>Le permis de construire est déposé pour cet immeuble d'angle, ainsi que pour celui très semblable au 21 rue du Rhin, par l'architecte Charles Lefebvre (1867-1924) en 1914. Le traitement des angles à pan coupé courbe des deux immeubles marque l'entrée de l'ancienne usine au bout de l'avenue Moderne. Les façades légèrement ondulées par des bow-windows animent le paysage de la rue.<br>Cet immeuble, à l'alignement sur rue, possède une composition étagée ternaire : le rez-de-chaussée et le premier étage, traité en entresol, forment le socle et sont surmontés de quatre étages carrés, puis d'un couronnement composé d'un sixième étage carré en retrait et d'un étage sous comble brisé. Cette partition ternaire est soulignée par les modénatures horizontales : les bandeaux, la corniche, le balcon filant, ainsi que par les différents traitements de parement. Le socle présente des lignes de refend et |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | aux étages, les bow-windows et les angles sont soulignés par des chaînages harpés, qui contrastent avec les maçonneries en brique. Les linteaux et appuis de fenêtres rythment les façades. |
| BP | 17b rue de Romainville | Immeuble d'angle du XIXe siècle de trois étages sur un rez-de-chaussée commercial. Ensemble représentatif de l'habitat faubourien des anciens villages de Paris. |
| BP | 52 à 54 rue de Romainville | Immeuble d'habitation<br>La parcelle est délimitée à la fin du XIXe siècle, sa morphologie urbaine de faible densité comporte principalement un immeuble à l'alignement sur rue, une maison, un immeuble en second rang, et un jardin intermédiaire. Aligné sur la rue, l'édifice de six travées est construit en 1898 par l'architecte Mathurin Moreau (1854-/), très actif dans le XIXe arrondissement à Paris au début du XXe siècle. Il se compose d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée et de quatre étages carrés couverts d'une toiture en zinc. La façade sur rue se distingue par des bandeaux et une corniche à modillons qui séparent les différents niveaux de la façade. Le socle, constitué d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ornés de refends, repose sur un soubassement en pierre meulière. La porte d'entrée est entourée de bossages alors que les baies sont agrémentées d'encadrements. Celles du premier étage sont décorées de lignes de besants. Côté jardin, la façade est bien plus sobre. Ornée de deux bandeaux, elle possède un avant-corps qui s'élève jusqu'au dernier niveau. Face à cet immeuble, une maison prend place au fond de la parcelle. Déjà présente depuis la fin du XIXe siècle, elle compte un rez-de-chaussée haut et un étage carré couvert d'une toiture à deux versants, surmonté ponctuellement d'un étage sous la pente du toit et d'une lucarne retroussée. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 1 rue Rouvet<br>3 bis quai de la Gironde | Piscine<br>Créée en 1891 à l'initiative du conseiller municipal M. Paulard, cette piscine, à l'origine découverte, se composait d'un long bassin d'environ 60 sur 20 mètres de large entouré de 102 cabines. Le bassin, un des plus grands d'eau froide à Paris à cette date, était alimenté par l'eau du canal Saint-Denis tirée au quai de la Gironde, et se remplissait en quatre heures. Située dans un quartier populaire de la Ville, la piscine, lieu d'hygiène tout autant que de loisir, connaît un vif succès à son ouverture. Le bassin est couvert en 1907 et la piscine est reconstruite entre 1928 et 1932 par l'architecte Paul Souzy (/-/), en même temps que des bains-douches, mitoyens, achevés en 1938. Le bassin de béton mesure 30x12 mètres et est entouré de deux étages de coursives accueillant 60 cabines chacun. Son élégante charpente en béton permet un éclairage zénithal et des carreaux brisés, typiques des années 1930, habillent les murs encadrant le bassin. Cette configuration fonctionnelle rappelle les piscines Pailleron ou de la rue de Pontoise, réalisées par l'architecte Lucien Pollet (1888-1962) à la même époque. Ses façades sur rue en béton enduit possèdent de fines modénatures Art déco quand des garde-corps métalliques ornent certaines baies. Les bains-douches se distinguent de la piscine par leur façade en brique rouge sur le quai de la Gironde, à l'instar d'autres établissements de la même époque. |
| BP | 45 avenue Secrétan | Immeuble d'habitation<br>Cet immeuble d'habitation est bâti en 1924 par Émile Blanvillain (1873-/), architecte particulièrement actif dans les 19e et 20e arrondissements, à la demande des entrepreneurs R. et J. Tomasina, spécialisés depuis 1886 dans le ravalement, la vitrerie, la peinture et la décoration. En projet depuis 1914, cette construction devait comporter sept étages. De plan rectangulaire, l'immeuble prend place sur une parcelle qui était composée de six bâtiments en 1900. Finalement limité à deux étages et quatre travées de fenêtres à garde-corps en ferronnerie, cet immeuble, en pierre et à ossature en béton armé, crée une rupture avec les immeubles environnants beaucoup plus hauts. Alignée sur la rue, la façade principale se compose d'une porte cochère centrale donnant accès à l'ancien hangar des entrepreneurs Tomasina en fond de parcelle éclairé par un lanterneau sous une frise d'oves, de pieds-droits à refends. Entourée de refends et flanquée de boutiques, elle possède deux médaillons signalant leur activité. Le deuxième étage est orné de deux bow-windows en pierre couronnés d'un arc surbaissé et soutenus par des consoles |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | également en pierre. L'ornementation est relativement simple et limitée à quelques frises, dont une géométrique de style Art déco. Ses proportions témoignent clairement d'un chantier interrompu par le premier conflit mondial ce qui contribue à son intérêt historique. |
| BP | 50 boulevard Sérurier | Ensemble d'Habitations à Bon Marché, composé de bâtiments sur rue disposés autour d'une cour centrale plantée ouverte sur le boulevard édifiés entre 1925 et 1932 par l'architecte Marcel Oudin. D'une hauteur de deux étages sur rez-de-chaussée seulement côté boulevard Sérurier, il se développe sur cinq étages sur rez-de-chaussée côté boulevard d'Algérie. Ses façades sont ornées de bow-windows et de frises de brique. |
| BP | 100 à 106 boulevard Sérurier | Cet ensemble d'Habitations à Bon Marché, édifié en 1935 et 1936 par l'agence d'architecture de l'office public d'habitations de la Ville de Paris, constitue avec le 108, 110 et le 112 à 116 un des ensembles les plus emblématiques de la "ceinture rouge" de Paris. |
| BP | 108 110 boulevard Sérurier | Cet ensemble d'Habitations à Bon Marché fut édifié en 1935 et 1936 par l'agence d'architecture de l'office d'habitations de la Ville de Paris. Un jardin d'enfants est venu complété cet ensemble en 1937. Il constitue avec le 106 à 110 et le 112 à 114 Bd Sérurier un des ensembles les plus emblématiques de la "ceinture rouge". |
| BP | 112 à 118 boulevard Sérurier | Ensemble d'habitations de type intermédiaire, édifié en 1934 et 1936 par l'agence d'architecture de l'office public d'habitations de la Ville de Paris, il constitue, avec le groupe situé 108 à 110 boulevard Sérurier, l'un des ensembles les plus emblématique de la "ceinture rouge" de Paris. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 44 à 48 boulevard Sérurier<br>2 à 20 avenue de la Porte du Pré Saint-Gervais | Centre Hospitalier<br>L'Hôpital Robert-Debré est construit à l'initiative de l'Assistance publique des hôpitaux de Paris (AP-HP) afin de regrouper des services pédiatriques existants et améliorer la qualité architecturale des établissements anciens dans la portion nord-est de Paris. En 1980 l'AP-HP lance un concours privé de maîtrise d'œuvre, en sollicitant six équipes d'architectes reconnues, mais non spécialisées dans le secteur hospitalier, afin de renouveler le langage architectural du modèle. Le programme, en effet, n'impose aucune forme architecturale et insiste sur la question de l'insertion urbaine, de l'accueil des maladies infantiles, tout en réaffirmant par ailleurs l'objectif d'amélioration des conditions d'accueil des patients. L'architecte Pierre Riboulet (1928 – 2003) gagne l'appel d'offres et parvient à proposer une solution originale sur un terrain difficile à aménager, situé sur l'ancienne emprise de l'enceinte Thiers. La première barre droite au nord, longue et haute, constitue une frontière protectrice contre la voie rapide et le bruit. La deuxième barre courbe au nord, plus longue et plus épaisse, s'insère derrière la première depuis le boulevard, en contournant Notre-Dame-de-Fatima, dans un mouvement répondant en miroir au mouvement de l'avenue. La barre courbe et les bâtiments intérieurs forment un étagement de volumes en gradins, suivant les courbes de niveau. Les deux barres sont composées de sept étages sur rez-de-chaussée au-dessus du niveau du sol et de sept étages en sous-sols, les bâtiments bas de l'intérieur de la courbe sont composés d'un à trois étages.<br>S'adaptant aux spécificités du terrain, les fonctions demandées par le programme se répartissent en hauteur, suivant la qualité des espaces et la nécessité des parcours, l'organisation en gradins offrant de multiples possibilités d'accès. L'ossature de l'hôpital est construite en béton coulé sur place. Les façades des bâtiments principaux sont revêtues de céramiques blanches, ce qui permet d'assurer l'unité de l'ensemble malgré les différents volumes. Depuis l'extérieur, les espaces de circulation se distinguent par le choix de différents matériaux. Les circulations horizontales du couloir courbe sont en verre tandis que les circulations verticales des hautes tours sont en béton brut. Les toitures végétalisées et les patios ajoutent de la verdure tout en implantant des espaces libres. Sur le parvis de l'hôpital, se dresse la sculpture monumentale de « L'Accueillant » en résine époxy de Jean Dubuffet. Elle est réalisée en 1988 à la demande de l'AP-HP d'après une maquette de 1973 destinée au |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | hall d'entrée de la National Gallery de Washington.<br>Dans le cadre de la politique hospitalière de Paris, cet hôpital constitue un nouveau jalon dans l'organisation des établissements hospitaliers de Paris et de la petite couronne. |
| BP | 149 boulevard Sérurier<br>2 place du Général Cochet<br>84 rue Manin | Immeuble d'habitation d'angle - - Protection pour motifs architectural et culturel.<br>Cet immeuble d'angle bas, à rez-de-chaussée commercial et deux niveaux d'habitation, forme une façade au sud de la place Cochet qui se distingue par sa volumétrie en R+2 et se retourne sur le bd Sérurier et la rue Manin, deux voies structurantes parisiennes. Le bd Sérurier a été ouvert par redressement de l'ancienne rue Militaire ; il compose pour partie la ceinture de bd créée à partir de 1861 le long de l'enceinte de Thiers. La rue Manin à été ouverte en 1862 au pourtour de la pièce urbaine qui allait devenir le parc des Buttes Chaumont.<br>L'immeuble date des années 1920-1930, de style Art-Déco avec des lignes géométriques affirmées et un décor floral stylisé : angles à pans coupés, oriels maçonnés sur un niveau aux angles en quart de cercle ; alternance des lignes horizontales des rdc, bandeau d'allège et couronnement en maçonnerie enduite blanche avec l'orangé de la brique du corps de façade ; bas relief à cannelure et décor végétal en incrustation dans les frontons qui coiffent les oriels, garde-corps en ferronnerie de style art and craft. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 81 boulevard Sérurier<br>22 rue de l'Orme | Ensemble immobilier HBM<br>Cet immeuble d'HBM est construit en 1933 par l'architecte Gilbert Vorbe (1882- après 1949) pour le compte de la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP). Il est représentatif de l'architecture des HBM des années 1930. Situé sur le boulevard Sérurier qui ceinture le XIXe arrondissement, sur les terrains de l'ancienne enceinte de Thiers, il s'inscrit dans un ensemble de groupes HBM construits à son emplacement dans les années 1930 pour faire face à la crise du logement et à l'augmentation de la population ouvrière à Paris. Il fait écho aux deux autres ensembles aux angles du carrefour formé par le boulevard Sérurier et les rues de l'Orme et Fréderic-Mourlon, eux aussi construits autour de 1930.<br>S'inscrivant dans une parcelle triangulaire formant l'extrémité de l'îlot, l'immeuble adopte un plan masse caractéristique, organisé autour d'une cour donnant sur la rue. Haut de cinq étages à l'aplomb du rez-de-chaussée et de deux étages en retrait d'alignement, il est construit en béton recouvert d'un parement en brique. Sa façade est animée par des jeux de contrastes entre les parements en briques et le béton recouvert d'un enduit clair des linteaux de fenêtre ainsi que des saillies sur certaines travées. |
| BP | 27 avenue Simon Bolivar | Immeuble d'habitation<br>Situé dans le quartier Combat, anciennement rue Bolivar, cet immeuble de rapport est construit en 1887 à partir des plans de l'architecte René Dubuisson (1855-1921) à la demande d'Antoine Coiffard, ferblantier-lampiste, également propriétaire du n°29, aujourd'hui disparu. Particulièrement actif dans le 19e arrondissement, Dubuisson a réalisé plusieurs immeubles avenue Bolivar, comme le n °7, le n°11 qui a accueilli son atelier, ainsi que le n°16, démoli. Sur six étages et quatre travées symétriques, il se compose d'un rez-de-chaussée doté d'une porte d'entrée centrale surmontée d'un fronton curviligne à volutes avec en son centre un cartouche, de quatre étages carrés, d'un étage attique et d'un dernier niveau sous comble éclairé par quatre lucarnes du côté de la rue.<br>Le trumeau central est orné d'un imposant bas-relief à hauteur du troisième étage. Daté de 1887, il représente un cartouche à volutes dans lequel se trouvent la lettre C pour Coiffard, et F pour sa femme Flèche Marie. Décoré de feuillages, il marque la période transitoire entre l'immeuble haussmannien et l'Art nouveau. Ses trois étages carrés sont séparés des autres niveaux par des balcons à garde-corps ouvragés maintenus par de grandes consoles à volutes. Les baies du troisième étage sont, quant à |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | elles, couronnées d'une agrafe saillante sous un fronton triangulaire. |
| BP | 31 avenue Simon Bolivar | Immeuble d'habitation<br>Construit à partir de 1901 à l'emplacement d'un bâtiment industriel datant de 1883, cet immeuble de rapport en pierre de taille sur quatre travées présente une composition étagée avec un rez-de-chaussée à boutiques, quatre étages carrés et un dernier sous comble percé de lucarnes. La porte bâtarde est encadrée de lignes de refends et de cartouches à volutes avec des guirlandes végétales. Le premier étage à refends se distingue des niveaux supérieurs grâce à deux larges baies à voussures en dessous des bow-windows qui encadrent les deux travées médianes. Les bow-windows à refends ainsi que le balcon du deuxième étage, portés par des consoles dont les plus imposantes sont à volutes avec des gouttes, créent une rupture avec les niveaux inférieurs. Le cinquième étage est quant à lui souligné par un balcon filant. Cet immeuble, assez novateur pour sa période puisque les oriels en pierre ne sont autorisés qu'à partir de 1902, forme un ensemble cohérent avec les autres bâtiments de l'avenue édifiés à la même période. |
| BP | 112-114 avenue Simon Bolivar | Eglise Saint-Georges. Eglise érigée à titre provisoire en 1875 suivant les plans des architectes Louis Chauvet et Alfred Coulomb dans le style néo-roman. Sa façade principale s'inscrit dans le profil courbe de l'avenue Simon Bolivar. |
| BP | 97 à 99 avenue Simon Bolivar<br>20 avenue Mathurin-Moreau | Groupe de logements sociaux "Habitations à Bon Marché" réalisé en 1924-1930 par l'architecte-voyer Charles Heubès pour la Ville de Paris. Le groupe comprend 560 logements et se compose, selon le schéma classique, d'une série de barres parallèles s'interrompant au centre de l'îlot pour dégager un grand jardin. L'architecte est l'un des derniers représentants de la "tendance populiste" mise à l'honneur par Albenque et Gonnot. Le décor de la brique est cependant plus ordonné et le jeu de la polychromie plus abstrait que dans le groupe |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | construit rue Larrey par Albenque et Gonnot. Trois tons de brique en forment la palette, et sont assemblés en quantité de motifs différents : larges bandes horizontales qui zèbrent une façade, damiers petits et grands, frises de petits carrés, simulacres de chaînes d'angle, filets qui soulignent linteaux ou allèges des fenêtres. Les entrées, services et équipements collectifs sont marqués par des éléments de grès émaillé ou de mosaïque aux tons plus vifs. |
| BP | 103 avenue Simon Bolivar<br>27 rue des Chaufourniers<br>28 rue des Mathurins | Immeuble d'habitation<br>Construit autour de 1865, cet immeuble d'habitation néoclassique à angles coupés occupe une grande partie de l'îlot. À l'alignement sur rue et sur cinq étages, il se compose d'un rez-de-chaussée à boutiques, un premier étage à refends en entresol et de trois étages carrés couronnés d'un étage attique. Sa façade principale, avenue Simon Bolivar, est ordonnancée en seize travées, celle de la rue des Chaufourniers s'étend sur dix travées et celle de la rue Mathurin Moreau, sur cinq travées asymétriques. Les angles à pans coupés sont d'une travée. La porte cochère cintrée, avenue Simon Bolivar, intègre l'entresol. Elle est surmontée d'un cartouche à volutes et de guirlandes garnies de cornes d'abondance et de fleurs. La façade de la rue des Chaufourniers devait avoir une entrée similaire puisqu'une des baies de l'entresol dispose des mêmes ornementations. Les ouvertures du dessus sont agrémentées de balconnets reposant sur des consoles à volutes et des agrafes. De la même façon, le balcon du deuxième étage à garde-corps ouvragés trouve aussi appui sur des consoles et les agrafes du premier étage à feuillage, ce qui n'est pas le cas de l'étage attique, beaucoup plus sobre. Quelques-unes des baies des étages carrés ont leurs entablements ornés de guirlandes végétales ou de rosettes. Comme l'indique le plan parcellaire de 1900, l'îlot plus conséquent incluait une parcelle accolée au n°103 qui a accueilli une école maternelle, démolie. Cette modification a entraîné des transformations sur l'immeuble n°103, telle que la création d'une façade sur la rue Mathurin Moreau. Cet immeuble illustre l'évolution du 19e arrondissement qui était initialement occupé par des bâtiments industriels. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 98 à 100 avenue Simon Bolivar<br>29 rue des chauffourniers | Immeuble d'habitation<br>Comme le mentionne le casier sanitaire, ces deux immeubles de rapport sont construits en 1860. Ils forment un ensemble cohérent avec les autres bâtiments édifiés à la fin du XIXe, début XXe siècle le long de cette avenue du quartier du Combat. Le n°100 se distingue par sa façade sur rue rythmée par onze travées sur cinq étages. Il se compose d'un rez-de-chaussée, percé de boutiques avec une porte flanquée d'ornements et de guirlandes à volutes, et de cinq étages carrés. Le deuxième étage dispose de deux balcons larges de trois travées portés par des consoles et des agrafes à volutes et feuillages. Le sixième niveau en attique est quant à lui maintenu par une succession de petites consoles. Le n°98, à l'angle de l'avenue Simon Bolivar et de la rue des Chaufourniers présente des façades en quatre travées. Le deuxième étage est équipé de balcons portés par de grosses consoles et des agrafes, tout comme le niveau supérieur qui dont les garde-corps sont maintenus par des consoles plus étroites. Une toiture plate, invisible depuis les rues, achève l'élévation. Du côté de l'avenue Simon Bolivar, les linteaux du deuxième étage sont ornés de guirlandes végétales et de rosettes aux niveaux supérieurs. La seconde façade ne possède que deux linteaux à fleurs et guirlandes végétales. |
| BP | 18 à 20 rue des Solitaires | Immeubles d'habitation de la première moitié du XIXe siècle témoignant de l'urbanisation des anciens villages avant l'annexion. Façades jumelles composées de trois travées et de deux étages carrés sur rez-de-chaussée comportant des niches abritant des statues dans le goût antique conservées. |
| BP | 19 rue des Solitaires | Bâtiment du début du XIXe siècle présentant une façade sur rue de deux étages plus combles. |
| BP | 21 rue des Solitaires | Bâtiment du XIXe siècle de deux étages sur une magnifique petite courette arborée accessible par un grand porche protégé par une grille en fer forgé. |
| BP | 41 rue de Tanger | Ecole publique édifiée en 1875 par l'architecte Félix Narjoux, collaborateur de Viollet-le-Duc. Le groupe a été construit pour 500 garçons, autant de filles et 200 enfants en âge de fréquenter "l'asile" (école maternelle). L'école de garçons est en bordure de la voie publique, l'école de filles et l'asile sur l'arrière. Meulière, pierre, brique de couleur, fer composent des façades dont la rationalité s'exprime par l'emploi de chaque matériau selon ses capacités constructives (la pierre constitue les parties vives, la brique le remplissage, la meulière le soubassement, le fer les linteaux etc.), mais qui sont aussi pittoresques par |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | leurs jeux formels et graphiques : juxtaposition de matériaux et de types de percements variés, correspondant aux différentes fonctions internes. Les fenêtres cintrées du rez-de-chaussée indiquent les préaux couverts, les fenêtres du premier et du deuxième étage, reliées entre elles, éclairent les salle de classe; enfin, les dimensions réduites des fenêtres du troisième étage désignent les logements. Cette école constitue un exemple achevé du premier "rationalisme constructif" et un prototype des écoles, construites sous la Troisième République. |
| BP | 49 à 57 rue de Tanger<br>43 à 51 rue Riquet | Ensemble immobilier - Tours d'habitation<br>La parcelle est située à l'intersection entre la rue Riquet, qui appartient à l'ancien village de la Villette, et la rue de Tanger, ouverte en 1847 parallèle aux voies de chemin de fer qui alimentent la gare de l'Est (1847-1849). Enclavé entre le réseau ferroviaire à l'Ouest, le bassin de la Villette à l'Est, et à l'extérieur de l'enceinte Tiers (1841), le quartier Riquet se densifie profondément au milieu du XIXe siècle, sous l'effet de l'arrivée massive d'ouvriers et d'artisans. Il s'y développe un bâti provisoire, dénué de planification urbaine malgré l'annexion de la Villette à la Capitale en 1860, et qui marquera fortement le territoire pendant près d'un siècle.<br>À la fin du XIXe siècle, la parcelle « Tanger - Jumeau - Riquet » est lotie pour l'essentiel de « bâtiment pour usine », « d'atelier », « de hangar » et de « magasin ». La rénovation du secteur Riquet est votée par le Conseil de Paris en 1963. La maîtrise d'ouvrage est confiée à la société anonyme d'HBM, le « Foyer du Fonctionnaire et de la Famille » (3F), créée en 1928 à la suite de la loi Loucheur. La société fait d'abord appel à l'architecte Maurice André Favette (1910-1994) de 1964 à 1966, puis à Jacques Bonnet (1913-/) de 1966-1967, avant de se tourner vers une collaboration avec l'architecte allemand Martin Schulz Van Treeck (1928-1999) de 1969 à 1980. L'architecte, qui a marqué le quartier par la réalisation des Orgues de Flandres sur l'îlot Riquet-Flandre entre 1973 et 1980, est également le concepteur en 1969 de l'ilot « Tanger-Jumeaux ».<br>L'ensemble est constitué de cinq bâtiments de trois à dix-huit étages, positionnés en retrait de l'alignement afin d'atténuer l'échelle des volumes depuis la rue et de mettre en relation l'espace public avec l'intérieur de la parcelle végétalisée. Construits en béton armé, les immeubles reposent sur un rez-de-chaussée revêtu d'un parement en carreaux de céramique émaillée blanche. Les élévations sont marquées par une forte horizontalité formée par des fenêtre-bandeaux et allèges qui filent sur toute la façade |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | jusqu'aux balcons d'angle en quart de cercle pourvus d'appuis en béton en léger porte-à-faux qui rompt la linéarité de la façade. Sur l'immeuble de dix-huit étages, de forme rectangulaire, une rangée de balcons intermédiaires en arc de cercle modère le rythme horizontal très marqué des élévations. Les allèges sont revêtues de carreaux de céramique de divers ton ocre, qui contrastent avec la légèreté du béton blanc et la transparence des vitrages. |
| BP | 58 boulevard de la Villette | Le bâtiment est jusqu'en 1992 le siège historique de la maison Bornibus, fondée en 1861 par le célèbre producteur de moutarde Alexandre Bornibus. Après un premier établissement dans le quartier des Halles, l'entreprise déménage à Belleville sur ce qui était alors le boulevard du Combat. En décembre 1866, un incendie ravage l'usine originelle, poussant la famille Bornibus à acquérir la parcelle adjacente au 58 boulevard de la Villette en 1870 pour y construire une nouvelle installation. Un bâtiment de rapport remplace la vieille maison qui s'y trouvait, et une usine est construite en fond de parcelle. L'ensemble est inauguré en 1881. L'immeuble sur rue, terminé en 1880, est conçu selon les plans de l'architecte Victor Emmanuel Naveau (1840-/). Divisée en sept travées sur six étages, la façade est ornée d'un fronton en l'honneur d'Alexandre Bornibus et de plusieurs plaques dédiées à la moutarde Bornibus et à son fondateur. Elle a conservé un slogan « La santé sur votre table » ainsi qu'une enseigne typique des années 1980. Au premier étage, des reproductions de médailles et des plaques rappellent les distinctions obtenues par l'entreprise lors de diverses expositions universelles du XIXe siècle. Les baies du deuxième étage sont surmontées de tympans triangulaires sur consoles à volutes et médaillons sculptés. Des consoles feuillagées agrémentées de fleurs sculptées |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soutiennent les balcons aux élégants garde-corps en ferronnerie. Plus simple, la composition des étages supérieurs est caractérisée par des corniches et des chambranles plus fins. Au centre, une porte cochère dont les côtés sont flanqués de deux pavillons d'un étage, s'ouvre sur la cour. En fond de parcelle subsiste encore l'ancienne usine, reconvertie en appartements en 2000 sur le projet du cabinet Auboiron & Partners. À cette occasion, le toit de l'usine est partiellement démoli pour y aménager des terrasses. Il se distingue encore au milieu des constructions érigées dans les années 1960 et 1970 pour remplacer les anciennes rues faubouriennes du quartier de Belleville. |
| BP | 60 à 62 boulevard de la Villette | Ancien Lycée Diderot très caractéristique de l'architecture des lycées de la IIIe République. Ce lycée était l'une des premières écoles professionnelles de Paris. A partir de 1873, le lycée forma de nombreux techniciens, réclamés par les industries mécaniques parisiennes (serrurerie, chaudronnerie, menuiserie, mécanique, forge...). Le lycée se développe selon un plan en U, dégageant une cour sur le boulevard de la Villette. Le bâtiment principal, en retrait, présente une façade en pierre et brique jaune, dont la disposition en bandeau constitue l'ornementation, composée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée. Il est encadré par deux bâtiments latéraux, en pierre et brique rouge, présentant de grandes baies (probables salles de classe). |
| BP | 110 à 114 boulevard de la Villette | Ensemble d'habitation de la première moitié du XIXe siècle représentatif des anciens faubourgs. Façade composée de dix travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée encadrée par deux chaînes de refends. Fenêtres à chambranles moulurés. Au n°110, bâtiment plus tardif mais bien inséré dans la séquence et assurant une composition harmonieuse avec le n°112-114. |

**Liste des protections patrimoniales du 20ème arrondissement**

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 76 rue Alexandre Dumas | Logement - Immeuble d'habitation - 76 rue Alexandre-Dumas, 75020. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>La rue Alexandre-Dumas est ouverte en 1872, après le rattachement du village de Charonne à la ville de Paris. L'édifice, qui s'élève sur cinq étages, est réalisé par l'architecte Camille Nivoit (/-/) 20 ans plus tard, en 1892, pour M. Dantant. Ce dernier fait également construire par le même architecte l'immeuble situé au n° 5, qui présente des similitudes décoratives : utilisation de la terre cuite vernissée, du mélange brique et pierre de taille, et des motifs en ferronnerie des garde-corps. De plan rectangulaire et étendu, l'immeuble du n° 76 occupe la quasi-totalité de la parcelle, à l'exception d'une cour ménagée en fond qui faisait autrefois partie de la parcelle du n° 110 boulevard de Charonne. Cet immeuble de rapport, construit en pierre de taille et en brique, présente une composition symétrique sur huit travées. Quatre travées centrales possèdent au deuxième étage deux balcons soutenus par quatre consoles chacun, alors qu'au cinquième étage un balcon filant sur toute la façade ne présente pas de soutien apparent.<br>L'architecte profite de l'utilisation de matériaux différents pour créer des motifs sur la façade grâce à l'alternance de brique et de pierre de taille sur les trumeaux. Ceux-ci sont ornés de pilastres cannelés, ainsi que de tables accueillant au centre une fleur sculptée en terre cuite vernissée ou bien, aux extrémités de la façade, des ancrages dessinant des motifs travaillés à volutes qui font écho aux décors en ferronnerie des garde-corps. Les allèges accueillent une sculpture en table qui encadre au quatrième étage des décors floraux en terre cuite vernissée répétés en haut des trumeaux. Au rez-de-chaussée, des locaux commerciaux à la devanture de bois avec système de fermeture métallique pour l'un d'entre eux encadrent une porte cochère. En bois sculpté, elle reprend les mêmes motifs en table que les décors en pierre adjacents. |
| BP | 119 rue des Amandiers | Immeuble de rapport de la seconde moitié du XIXe siècle. Façade composée de neuf travées et quatre étages sur rez-de-chaussée. Clefs saillantes au-dessus des baies. Persiennes. Six balcons disposés symétriquement aux trois derniers étages animent une façade sobre. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 43 à 61 rue des Amandiers<br>4 à 10 rue Duris<br>14 à 38 rue de Tlemcen | Ensemble immobilier<br>L'ensemble « Les Coudriers » a été réalisé en 1985 par les architectes Michel Andrault (1926-2020), Pierre Parat (1928-2019). Ces architectes sont distingués en 1985 et 1984 par le Grand Prix national de l'Architecture et la médaille d'or de l'Académie d'Architecture. Leur production se caractérise par une approche très sculpturale, ce dont témoignent certaines de leurs réalisations comme la tour Totem en 1979, ou encore le Palais Omnisport de Paris Bercy en 1983. Le projet « Les Coudriers » est conçu sur l'ancien îlot 11, premier îlot insalubre sujet d'intervention et première Zone d'aménagement concerté (ZAC) parisienne. L'îlot étant déjà occupé par deux bâtiments des années 1920-1930, situés aux pointes de l'îlot, Andrault et Parat proposent un bâtiment aligné sur rue. Il permet la continuité du bâti existant, contrastant avec un cœur d'îlot ouvert et accessible au public, composé de deux cours demi-circulaires. Dans celles-ci se trouve une des œuvres d'art de l'artiste plasticienne Yvette Vincent-Alleaume (1927-2011), « Les génies des eaux », issue de la loi sur le « 1% artistique » datant de 1951. Le projet des Coudriers évoque le mouvement du New Brutalism théorisé par les Anglais dans les années 1960, avec la mise en valeur des matériaux bruts comme la brique rouge et les fûts de béton brut, ou encore la structure rigoureuse exposée sur la grande cour qui est ponctuée d'oriels vitrés. L'architecture traduit également le langage singulier d'Andrault et Parat, avec des volumes portés, une structure apparente, de grands éléments vitrés et l'utilisation de formes simples. |
| BP | 5 à 7 rue d'Annam<br>2-8 rue Boyer<br>40 rue de la Bidassoa | Ensemble de 358 logements sociaux réalisé pour la fondation Groupe des maisons ouvrières (fondation de Madame Jules Lebaudy) par l'architecte Auguste Labussière en 1913. Cette œuvre est particulièrement représentative du travail de Labussière pour la fondation, avec un traitement remarquable de la brique utilisant la polychromie, un soubassement en meulière, un porche monumental à la voûte ornée de céramiques. Comme l'ensemble réalisé rue de Cronsdadt, il se distingue par sa cour ouverte influencée par l'exemple de la fondation Rothschild rue de Prague. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 60 rue d'Avron | Ateliers à sheds en fond de parcelle<br>Au XIXe siècle, le quartier de Charonne s'industrialise et voit la construction de nombreux ateliers de production comme celui du 60 rue d'Avron, situé en fond de parcelle. Cette manufacture de jouets mécaniques est bâtie par l'architecte Jules Flageul (/-1918) en 1882 pour le fabricant Jules-Nicolas Steiner. Par la suite, la manufacture change de direction et accueille, au début du XXe siècle, un négociant en caoutchouc, Charles Baurgard. L'établissement est gravement endommagé par les flammes en 1913 et il est possible que seule une partie subsiste ou qu'il ait été reconstruit. En effet, dans les années 1920, l'usine de caoutchouc est à nouveau en service.<br>Originellement, les n° 53-55 rue des Grands Champs, ainsi que les 1-3 rue Tolain faisaient partie de la même parcelle, découpée dans les années 1950. L'atelier est doté d'une toiture en tuile à sheds qui permet la pénétration de la lumière grâce aux grandes surfaces vitrées orientées vers le nord sur un des côtés de la pente. La façade nord se compose de cinq travées en arcades dont une plus large pour l'entrée, surmontée d'un couronnement orné d'un oculus. Malgré les mutations de la parcelle, notamment la construction d'un bâtiment de deux étages à l'alignement en 1860, puis sa transformation pour l'aménagement d'une banque en façade en 1980, l'atelier n'a pas été modifié depuis 1921. |
| EPP | 49 rue de Bagnolet | Objet de la protection : Portail, témoin de la maison Pellissier, Jonas et Rivet, entreprise spécialiste des chapeaux en feutre de lapin.<br>En 1871, Jean Pellissier ouvre un atelier au 49 rue Bagnolet, spécialisé dans la réalisation de chapeaux en feutre et la découpe de poil de lapin. François Rivet, un cousin des Pellissier, est sollicité par la famille afin de former de nouveaux ouvriers. En 1881, Rivet et Pellissier s'associent à parts égales. Rivet, convaincu de l'opportunité que représente le marché américain ouvre alors une usine à Brooklyn aux États-Unis avant 1893. Durant l'entre-deux-guerres, les entreprises françaises et américaines se divisent, et en 1930, le petit-fils de François Rivet, André Chauvard reprend l'usine jusque dans les années 1950, où il cesse la production et vend l'immeuble de la rue de Bagnolet. Le portail du 49 rue de Bagnolet donne accès aux anciens entrepôts, il s'agit d'un témoin de la période la plus faste de l'entreprise, entre 1910 et 1930. Construit en brique et pierre grossière recouvertes d'un parement, le portail forme une voûte en anse de panier. La console est accentuée d'un fronton courbe segmentaire avec base ouverte et étagée, également |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soutenue par deux consoles. Sur le fronton figure l'inscription : « Fondée en 1871, Pellissier, Jonas et Rivet INC, Paris-New-York » encadrée par deux consoles. |
| EPP | 132 rue de Bagnolet | Objet de la protection : Devanture commerciale typique des devantures de type-cadre en vogue dès la seconde moitié du XIXe siècle.<br>L'immeuble de cinq étages en alignement sur rue a été construit en 1887 et surélevé de deux étages la même année par l'architecte M.C. Coudriet ( / – après 1898) pour le propriétaire Jacques Chamay. Il possède deux devantures au rez-de-chaussée, respectivement sur deux et trois travées, situées de part et d'autre de la porte d'entrée de l'immeuble. Pratiquement jumelles, ces devantures de type-cadre avec appliques en bois se démarquent par leurs soubassements et leurs piédroits moulurés. Elles possèdent également des adoucissements situés de chaque côté des bandeaux d'enseigne surmontés d'une imposante corniche faisant écho au linteau de la porte d'entrée de l'immeuble. Des épiceries sont notamment référencées à cette adresse au début du XXe siècle. La plus large devanture est plus proche de son état d'origine même si les panneaux de son soubassement ont été modifiés. Elle possède des ais de vitrines à volets ouvrants et deux impostes vitrées à croisillons en ferronnerie au-dessus de ses portes d'accès. Quant à la devanture de droite à deux travées, elle possède encore ses soubassements moulurés, mais les parties hautes ont été en partie modifiées au niveau des adoucissements et dissimulées par un proéminent panneau d'enseigne plus récent. |
| BP | 102b rue de Bagnolet | Gare de Charonne, station du réseau ferroviaire de petite ceinture construite en pierre de taille à l'aplomb des voies vers 1860. Désaffectée en 1934. |
| BP | 134 à 136, 136P rue de Bagnolet | Deux maisons jumelles "de vignerons" d'un étage sur rez-de-chaussée et soubassement, construite sur un terrain en forte pente. Le rez-de-chaussée est exhaussé par un soubassement qui permet de rattraper la pente. L'accès à chaque maison se fait par un escalier à double volée en fer à cheval menant à la porte piétonne et produisant un effet pittoresque. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | Entre les volées des escaliers, un soupirail permet un accès direct à la cave. |
| BP | 137 rue de Bagnolet | Maison d'un étage sur rez-de-chaussée et de deux travées, témoin du village de Bagnolet au XIXe siècle. La porte d'entrée est encadrée de deux pilastres. A l'étage, la façade est ornée d'une niche centrale et de quatre pilastres. Corniche à denticule à la retombée du toit. Lucarne. |
| BP | 35 bis à 37 rue de Bagnolet | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>L'immeuble à l'angle de la rue de Bagnolet et de la villa Riberolle est construit dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Cette maison d'angle est un témoignage des formes architecturales qui se développent dans les faubourgs parisiens, des maisons de faible hauteur construites le long des axes principaux des communes, telle que la rue de Bagnolet, ouverte en 1848, qui traversait le village de Charonne. De plan rectangulaire et haut d'un étage, l'immeuble présente sur la rue de Bagnolet une façade large de sept travées, ouverte par des baies à arc surbaissé. Le rez-de-chaussée est occupé par des commerces et le reste du bâtiment est à usage d'habitation. L'immeuble donne sur la villa Riberolle, une ancienne cité ouvrière, vestige du passé industriel du quartier, qui a probablement été aménagée peu après l'annexion de 1860. Le bâtiment est élevé d'un étage supplémentaire sur sa face donnant sur la villa Riberolle mais ne dispose que d'une baie sur cette façade. À l'arrière se trouve une cour en longueur. |
| BP | 24 rue de Bagnolet<br>2 rue Monte-Cristo | Immeuble de rapport de six étages construit en 1909 par les architectes Gaurdain et Heunier (sculptures D. de Folleville). Sa façade en brique affiche une rigoureuse symétrie avec la décomposition des huit travées suivant des rythmes différents à chaque niveau. Elle offre une impression de rationalité qui n'est pas sans évoquer le souci de rentabilité inhérent à ce type de construction. Le soin décoratif est aussi le reflet de cette recherche d'économie. La rigueur de la façade est égayée par le jeu des briques vernissées bleues, les médaillons et les consoles sculptées, les trois frontons du couronnement. Il s'agit d'un bon exemple d'immeuble destiné à la clientèle des employés des arrondissements populaires à mi-chemin entre la construction sociale et le modèle de l'immeuble bourgeois en pierre de taille de la Belle-Epoque. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 rue de Bagnolet<br>2 quater cité Aubry | Maison d'angle caractéristique de l'ancien village de Bagnolet et composée d'un étage sur rez-de-chaussée. Deux lucarnes. |
| BP | 41 rue de Bagnolet<br>2 rue Ligner | Immeuble de rapport en pierre de taille et brique construit par l'architecte Achille Champy en 1912 à l'angle de deux rues. Porte piétonne ornée d'une clef saillante. Etage noble desservi par un balcon soutenu par des consoles. Immeuble représentatif de la production très importante de l'atelier de Champy avant-guerre dans les arrondissements de l'est parisien. |
| BP | 1 à 7 rue de Bagnolet<br>150 boulevard de Charonne | Immeuble héritage des tracés – Protection pour motifs culturel, historique et architectural. L'immeuble au 1 rue de Bagnolet forme un ensemble avec le numéro 152 du boulevard de Charonne et les numéros 3 à 7 de la rue de Bagnolet. Situé dans le périmètre de l'ancien village de Charonne, cet immeuble s'inscrit dans une séquence cohérente d'immeubles bas formant l'angle de la rue de Bagnolet et du boulevard de Charonne, caractéristiques des constructions dans les faubourgs parisiens au XIXe siècle. Le village de Charonne connaît au début du XIXe siècle un fort développement démographique avec l'arrivée d'une population majoritairement ouvrière qui donne lieu à une période importante d'urbanisation du faubourg. Le tissu faubourien se forme autour des artères principales du village, notamment la rue de Bagnolet, ouverte en 1848. Le 1er janvier 1860, le village de Charonne est annexé à Paris mais peu d'aménagements urbains sont entrepris par les services du préfet Haussmann. L'urbanisation du quartier se poursuit de la même manière qu'avant l'annexion, avec la construction de petits immeubles sur des terrains morcelés par les spéculateurs immobiliers. L'immeuble sur rue du n°1 de la rue de Bagnolet est construit dans la deuxième moitié du XIXe siècle et marque l'angle de la rue de Bagnolet et du boulevard de Charonne. Haut de deux étages, l'une de ses travées donne sur le boulevard de Charonne, cinq travées donnent sur le carrefour et deux travées sur la rue de Bagnolet. Sa façade a fait l'objet de modifications au cours du XXe siècle. En effet, les photographies anciennes montrent qu'elle était ornée d'un placage imitant la pierre de taille et que les chambranles des fenêtres étaient moulurés. L'immeuble reste caractéristique de l'architecture faubourienne par sa petite taille et sa position urbaine. Construit dans la deuxième moitié du XIXe siècle, l'immeuble sis au n°3 de la rue de Bagnolet est haut de deux étages et présente sur rue une façade très simple, similaire à celle du n°1, où seuls les |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | encadrements de baies sont marqués. Le rez-de-chaussée était occupé au moins depuis 1881 par un marchand de vin et épicier. Plusieurs commerces s'y succèdent au cours du XXe siècle, des épiceries puis des tabacs et c'est encore un tabac qui l'occupe en 2022. Les petites dimensions du bâtiment sont caractéristiques des constructions des faubourgs parisiens. Une fine corniche à denticules limite l'élévation, sous une toiture à faible pente. L'immeuble au n°7, construit dans la première moitié du XIXe siècle, est originellement haut de trois étages et large de trois travées. Son rez-de-chaussée est occupé par un commerce accessible par une porte piétonne. Dans les années 2000, des travaux de modification sont effectués. Au deuxième étage, les trois travées positionnées en retrait, sont agrémentées d'une terrasse placée dans l'alignement, tandis que le premier étage est doté d'un avant-corps, directement dans l'alignement de la surélévation du n°5. Au-dessus, la toiture est percée de chien-assis, du côté de la rue mais aussi en cœur de parcelle. La position du bâtiment et ses petites dimensions sont caractéristiques des constructions simples qui se développent dans les faubourgs parisiens avant leur annexion ainsi que des anciens tracés des rues. |
| BP | 5 rue des Balkans | Le bâtiment est situé à l'angle de la rue Riblette et de la rue des Balkans, voie de l'ancienne commune de Charonne existant depuis le XVIIe siècle qui s'appelait jusqu'en 1877 rue de Vincennes. Il existe dès la première moitié du XIXe siècle. Le corps de bâtiment principal, en rez-de-chaussée et de plan carré, situé au cœur de la parcelle, est déjà visible sur le cadastre napoléonien des communes annexées. En 1881, un ajout d'un étage est effectué sur la maison. Les modestes dimensions du bâtiment sont caractéristiques des constructions des petites agglomérations rurales établies autour de Paris et cette maison est un témoignage des formes qui se développent dans les faubourgs parisiens avant leur annexion ainsi que des anciens tracés des rues. A la fin du XIXe siècle, un corps de bâtiment en longueur ainsi qu'un petit bâtiment haut d'un étage sont adjoints à la maison en bordure de parcelle, le long de la rue Riblette. Au cours du XXe siècle, un petit pavillon en rez-de-chaussée et une remise sont construits au nord de la maison et transformés en 1983 en atelier |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'artiste et en studio. Le reste du terrain est occupé par des espaces verts. Cette parcelle est intégrée à la Zone d'Aménagement Concerté de l'ancien village de Charonne et ces modifications ont donc dû être faites en cohérence avec une politique de préservation du tissu des anciens faubourgs de Paris. |
| BP | 6 rue Belgrand | Façade du cinéma « Gambetta Palace » construit par Henri Sauvage en 1920. La salle originelle de 1500 places a été dénaturée dans les années 70. La façade et la salle ont été agrémentées de motifs originaux qui illustrent le renouvellement formel auquel l'architecte travaille dès avant-guerre, et qui trouve ici l'une de ses applications inattendues. Les tentures à motifs végétaux polychromes inspirés de la Sécession viennoise, tendues dans les trois arcades où est intégré l'écran, s'opposent à la blancheur et à la nudité de la salle. Quant à la façade, presque aveugle et enduite de blanc pour évoquer un écran de cinéma, elle reçoit des motifs de marionnettes créés par le décorateur Hellé (disparus dans les années 50), et des motifs japonisants ou égyptisants placés en léger relief et peints à l'or. Les vitraux à motifs de mascarons qui ornaient initialement les fenêtres hautes et qui avaient été détruits ont été reproduits à l'occasion de la récente réhabilitation de la façade. L'esthétique du Gambetta Palace est conçue comme celle d'un pavillon d'Exposition universelle, prélude à celle des Arts décoratifs en gestation. |
| BP | 102 à 104 boulevard de Belleville | Immeuble de rapport caractéristique de l'entre-deux guerre, présentant une façade sur rue revêtue de briques. Elle est composée de cinq étages sur rez-de-chaussée et entresol et elle est animée par trois bow-windows (deux bow-windows courbes latéraux). Le dernier étage est orné d'une frise sculptée à motif géométrique. |
| EPP | 8 bis rue de Belleville<br>21 rue Denoyez | Devanture de bar en feuillure dans l'ambrasure des baies mettant en valeur la structure des poteaux habillés en petits carreaux de mosaique de style 1950. |
| BP | 12 rue de Belleville | Maison de faubourg de style Louis XVI (Communication de Michel Le Moël : "la dernière guinguette de Belleville", procès-verbal de la commission du Vieux Paris du 2 juillet 1990). |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 38 rue de Belleville | Maison de rapport caractéristique de l'ancien village de Belleville (de la première moitié du XIXe siècle). Façade sur rue composée de quatre étages sur rez-de-chaussée et de cinq travées. Garde-corps en fonte conservés. Baies ornées de frontons plats. Parcelle desservie par quatre cours successives. |
| BP | 42 rue de Belleville | Maison de rapport début XIXe présentant une belle façade de style néoclassique composée de sept travées et élevée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Des frises grecques ou de palmettes soulignent les bandeaux d'étages. Persiennes en bois. |
| BP | 68 rue de Belleville | Immeuble de rapport de la première moitié du XIXe siècle. Façade composée de trois étages carrés sur rez-de-chaussée et d'un étage d'attique. La façade est ornée de pilastres qui bornent la façade et séparent les travées. Corniche à consoles sous l'étage d'attique. |
| BP | 102 rue de Belleville | Immeuble de rapport en brique construit par l'architecte Charles Blanche en 1900-1901. Façade en briques beiges cantonnée par deux bow-windows à encadrement blanc soutenus par des consoles métalliques. Fenêtres ornées de frontons. Deux ancres décoratives entre les baies. Immeuble représentatif de la série édifiée par Charles Blanche, contemporaine de la vogue parisienne de l'Art Nouveau. |
| BP | 140 à 144 rue de Belleville | Immeuble de rapport XIXe présentant une longue façade sur rue composée de quatre étages carrés sur rez-de-chaussée et un étage en retiré. Balcon desservant les cinq travées centrales de l'étage noble soutenu par des consoles. Les fenêtres du troisième étage sont surmontées de frontons triangulaires montés sur modillons. Balcon filant au niveau de l'étage en retiré. Grande porte cochère englobant les deux premiers niveaux débouchant sur une cour pavée bordée par deux corps d'habitation disposés en U. Composition remarquable, tant sur rue que sur cour. |
| BP | 110 boulevard de Belleville<br>1bis-3 rue Ramponeau<br>1 rue Denoyez | Maison basse d'un étage sur rez-de-chaussée témoignage intéressant du faubourg de Belleville précédant l'annexion et probablement d'origine vers la fin du XVIIIe siècle. Conservation d'éléments de toiture : couverture de tuiles plates, anciennes lucarnes passantes et à ferme débordante sur la façade rue Ramponeau. |
| BP | 10 rue de Belleville<br>24 rue Denoyez | Ancienne maison du XIXe siècle caractéristique de l'ancien faubourg de Belleville présentant une longue façade composée de dix travées sur la rue de Belleville. |
| BP | 34 rue de Belleville<br>44 rue de Tourtille | Ancienne maison du XIXe siècle caractéristique de l'ancien faubourg de Belleville située à un angle de rue. Cour pavée. Lucarnes. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 21 à 29 rue de la Bidassoa | Groupe Martin Nadaud construit par l'architecte Georges Planche entre 1925 et 1935. La commande municipale portait sur un complexe très important comprenant un groupe scolaire complet, une bibliothèque, un gymnase-salle des Fêtes et des bains-douches à réaliser sur un îlot triangulaire. L'extrémité de la pointe était laissée libre pour l'aménagement d'un square. La construction commence par l'école de garçons rue Sorbier, achevée en 1927. Puis vient l'école de filles et la maternelle achevée vers 1929. L'année suivante commencent les études du gymnase et des bains, achevés tous deux vers 1934. L'ensemble de ces équipements est intéressant par l'image très juste qu'il offre de l'évolution de l'architecture communale de 1920 à 1935 : on part, en effet, d'un style proche de celui de Louis Bonnier avec ses toitures saillantes, ses oriels arrondis, les grandes baies en plein cintre qui éclairent les classes au rez-de-chaussée, pour passer vers 1927 à une géométrie plus rigoureuse. Avec les années trente, vient le tournant expressionniste : la brique est d'un ton soutenu, le béton saille en longs bandeaux aux ombres tranchées, la dissymétrie règne dans les compositions. |
| BP | 10t rue Bisson | Grand bâtiment d'activité daté de 1930 (date inscrite sur la façade) composé de travées régulières présentant de grandes baies d'ateliers et à remplissage de briques rouges. Façade sans apprêt caractéristique de l'architecture industrielle et remarquable par sa rigueur, la décomposition affirmée de sa structure porteuse et son bon état de conservation (menuiseries). |
| BP | 43 à 51 rue du Borrégo | Ensemble immobilier des Hauts-de-Belleville. Dans le cadre d'une opération initiée par la communauté religieuse appelée l'Œuvre des Otages et l'architecte Claude Béraud, cet ensemble, construit de 1955 à 1958, comprend : - une unité d'habitation de 158 logements remarquable notamment pour son ossature en béton armé laissé brut de décoffrage, ses panneaux préfabriqués en gravillons lavés, ses colonnes coulées dans un coffrage polygonal de soixante-huit planchettes, ses menuiseries et huisseries bois ; - un immeuble porche à usage de foyer de jeunes travailleurs et de maison des jeunes et de la culture ; - une salle de sports et de fêtes ; - et un bâtiment initialement dévolu à un jardin d'enfants et réaffecté à des logements et locaux paroissiaux. |
| BP | 36b à 38 rue du Borrégo<br>29 passage Gambetta | Immeuble de rapport des années trente présentant, sur rue, une façade revêtue de pierre cantonnée par deux bow-windows, composée de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée et de cinq travées. Deux portes |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | piétonnes symétriques. Escalier entièrement vitré visible sur la façade latérale. |
| BP | 19 à 21 rue Boyer | Immeuble à structure en béton, très lisible, encadrant six grandes baies sur deux niveaux et couronné par une sorte de balcon débordant aux angles arrondis. Cette structure devait accueillir une surélévation qui ne fut jamais réalisée. Construction pour le compte de la Bellevilloise par l'architecte F. Guillouet entre 1925 et 1927, inaugurée pour le cinquantenaire de la coopérative. Le bâtiment comprend des garages à rez-de-chaussée, quelques bureaux au premier étage et une grande salle de conférences au second. Ouvrage publié in P. Chemetov - B. Marrey - M.-J. Dumont, "Paris-Banlieue 1919-1939 : Architectures domestiques", Dunod, Paris, 1989. |
| BP | 25 rue Boyer | La Bellevilloise, coopérative ouvrière, édifiée par l'architecte Emmanuel Chaîne en 1910. E. Chaîne, disciple de Baudot, remporta le concours (L. Bonnier, Ch. Genuys et Fleury faisant partie du jury) pour l'édification de cette "maison du peuple" grâce à un plan bien adapté au terrain pentu par un système de rampes et de demi-étages. L'ossature est en béton armé selon le système Cottancin, agrémentée en façade de cabochons de céramique, le remplissage étant en brique. Il s'agit bien de l'art nouveau tel que le conçoit Baudot : un matériau nouveau au service de besoins nouveaux. Une première tranche, comprenant un café et deux boutiques en rez-de-chaussée, un magasin en sous-sol accessible par une rampe et une grande salle de réunion à l'étage, fut entreprise en 1908, achevée en 1910. Elle présente trois travées en façade qui devaient se prolonger. En 1925, un autre bâtiment à usage de garage au rez-de-chaussée, de bureaux et de salles de réunion au premier étage fut édifié, séparé du bâtiment de Chaîne par des dépendances aujourd'hui démolies. La façade ne reprend pas le dessin de Chaîne mais en respecte le gabarit et le principe constructif. |
| BP | 60 rue de Buzenval | Hôtel d'inspiration néo-Renaissance (traitement des lucarnes notamment) construit en 1902 par l'architecte Adolphe Vautrin. Le rez-de-chaussée est orné de refends. Balcons soutenus par des consoles ornés de garde-corps galbés en fonte au premier étage. La fenêtre à droite de la façade est cantonnée par deux pilastres et surmontée d'une frise. |
| BP | 95b rue de Buzenval | Maison en meulière et brique. Façade composée de deux travées et présentant un décor rustique utilisant des briques de couleurs et soulignant notamment l'entourage des fenêtres. Porte d'entrée en plein |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | cintre. Le sens aïgu du pittoresque dont témoigne cette réalisation se lit encore dans l'appoint de la céramique (frises polychromes, beau linteau au-dessus de la croisée supérieure) et jusqu'aux joints de ciment injectés d'éclats de silex. |
| BP | 49 rue de Buzenval<br>30 rue d'Avron | Magasin et immeuble de rapport construit par l'architecte Louis-Charles Boileau en 1902 pour un négociant de nouveautés établi rue d'Avron. Les magasins occupaient une partie du sous-sol, le rez-de-chaussée et les deux premiers étages. Le troisième étage, marqué par un encorbellement, était occupé par l'appartement du négociant, les étages supérieurs étaient divisés en deux logements, et le septième en chambres séparées. Le métal et le verre dominent dans la partie réservée au magasin, mais les piles sont en brique de Vaugirard. Les parements extérieurs et les tableaux sont en brique blanche de Bourgogne, avec des joints creux passés au fer. |
| BP | 20 rue du Capitaine Ferber | Maison vers 1910 présentant une façade composée symétriquement de quatre travées et d'un étage sur rez-de-chaussée avec un décor soigné de briques polychromes. Garde-corps en fonte. Passage cocher. Deux lucarnes à ferme apparente surmontent les travées de gauche et de droite. |
| BP | 22 à 24 rue du Capitaine Ferber | Anciens laboratoires édifiés en 1906-1908 par l'architecte Auguste Waser. Deux légers avant-corps rythment la façade et encadrent les quatre travées centrales. Les deux portes sont surmontées de fenêtres décorées de frontons triangulaires sculptés de médaillons, guirlandes, ... Corniche à modillons à la retombée du toit et balustrades ornant les terrasses. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 20 rue du Capitaine Marchal<br>1 rue de l'Adjudant Réau | Logement - Maison d'habitation – 20 rue du Capitaine-Marchal, 75020. Adresse complémentaire : 1 rue de l'Adjudant-Réau. Les deux bâtiments sont protégés pour motif architectural.<br>La parcelle du 20 rue du Capitaine-Marchal est lotie d'un premier pavillon d'habitation en fond de parcelle entre 1894 et 1907. En 1920, le propriétaire Parmentier charge les architectes associés Louis Sarret (1891-/) et Albert L'Habitant (/-/) de la construction d'un garage, puis d'un atelier en rez-de-chaussée. En 1929, le même maître d'ouvrage fait édifier par Sarret le pavillon d'un étage en alignement sur rue, ainsi que l'immeuble de rapport de six étages dans l'angle, au 1 rue de l'Adjudant-Réau. Les deux pavillons d'habitation, celui de 1929 et celui du début du siècle, forment un plan-masse en U qui ménage une cour intérieure. La maison d'un étage, couverte d'une terrasse, présente une façade sur rue asymétrique et simplement enduite. Les éléments de décor puisent dans le registre Art déco et ses formes géométriques simplifiées : balcons de section droite ou semi-circulaire sur socles à degrés, balustres cylindriques, oculi, corniche à bandeau droit et ferronneries ouvragées de la porte de garage. En 2012, une véranda est construite sur le toit, en retrait de la façade. Les barreaudages des fenêtres et de la porte d'entrée sont également plus récents. L'immeuble de rapport au 1 rue de l'Adjudant-Réau est une architecture au plan-masse rectangulaire de six étages carrés, dont le dernier niveau est en retrait du nu de la façade et couvert d'un toit-terrasse. La façade s'étend sur huit travées sur rue et deux autres occupent le pan coupé et le retour sur la rue du Capitaine-Marchal. Les élévations sont rythmées par l'alternance de travées d'oriels, d'oculi et de fenêtres à balconnets. L'emploi de briques ocres polychromes et de béton blanchi sur les oriels, linteaux et balcons contribue à la dynamique de cette architecture. La porte d'entrée, centrée en façade, est formée d'un chambranle constitué de plusieurs ressauts et couvert d'un arc en plein cintre. L'architecte emploie les mêmes motifs décoratifs Art déco que sur le pavillon, bien que mis en œuvre avec davantage de soin : degrés et ressauts sur les oriels et linteaux, balustres cylindriques, ainsi que le calepinage en brique des angles saillants sur le pan coupé. |
| BP | 70 rue des Cascades | Petit immeuble de style troubadour. |
| BP | 80 rue des Cascades | Immeuble de rapport. Façade de briques polychromes fin XIXe présentant une ornementation |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soignée notamment de la porte d'entrée et des arcs de décharge des linteaux. |
| BP | 64 boulevard de Charonne | Immeuble de rapport d'aspect vers 1850 présentant une façade sur rue composée de cinq travées et élevée de cinq étages carrés sur rez-de-chaussée. La composition de la façade, encore nettement tributaire des modèles Louis-Philippe, se distingue par son triplet central à hauteur de l'étage noble orné de pilastres et desservi par un balcon portant une grille de fonte finement ouvragée. Porte cochère surmontée d'un médaillon. |
| BP | 152 boulevard de Charonne | Immeuble héritage des tracés<br>L'immeuble forme un ensemble avec les numéros 1 à 7 de la rue de Bagnolet. Situé dans le périmètre de l'ancien village de Charonne, cet immeuble s'inscrit dans une séquence cohérente d'immeubles bas formant l'angle de la rue de Bagnolet et du boulevard de Charonne, caractéristiques des constructions dans les faubourgs parisiens au XIXe siècle. Le village de Charonne connaît au début du XIXe siècle un fort développement démographique avec l'arrivée d'une population majoritairement ouvrière qui donne lieu à une période importante d'urbanisation du faubourg. Le tissu faubourien se forme autour des artères principales du village, notamment la rue de Bagnolet, ouverte en 1848. Le 1er janvier 1860, le village de Charonne est annexé à Paris mais peu d'aménagements urbains sont entrepris par les services du préfet Haussmann. L'urbanisation du quartier se poursuit de la même manière qu'avant l'annexion, avec la construction de petits immeubles sur des terrains morcelés par les spéculateurs immobiliers. L'immeuble sis au n°152 du boulevard Charonne existe dès 1880 et accueille la salle de bal et de concert « L'Elysée-Charonne », tenue par un marchand de vin. Elle sert à la fin du XIXe siècle de salle de réunion pour les clubs politiques du 20e arrondissement et les réunions publiques lors des élections, à l'instar de nombreux cafés et guinguettes de l'Est parisien où se retrouvent républicains ou anarchistes jusqu'aux soulèvements de la Commune en 1871. L'immeuble, de petites dimensions, large de trois travées et haut de deux étages, présente une façade dont le rez-de-chaussée est occupé par une devanture et dont les deux étages sont séparés par un bandeau. Les chambranles des fenêtres ont été simplifiés au cours du XXe siècle, comme en attestent les photographies anciennes. La position du bâtiment et ses petites dimensions sont caractéristiques des |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | constructions qui se développent dans les faubourgs parisiens ainsi que des anciens tracés des rues. |
| BP | 114 à 116 boulevard de Charonne<br>61 rue Alexandre Dumas | A l'arrière d'un immeuble de rapport, anciennes habitations ouvrières en bande d'un étage sur rez-de-chaussée sur cour pavée. Réalisation probable en 1896 par l'architecte Alexandre Marcel, auteur de plusieurs pavillons pour l'exposition universelle de 1900 et de la salle des fêtes "la Pagode" rue de Babylone (1895). |
| BP | 1 rue de la Chine | Ensemble d'Habitations à Bon Marché construit en 1907-1908 par les architectes Henri Sauvage et Charles Sarazin pour la société des logements hygiéniques. La façade est en brique calco-fer produisant une impression d'austérité. Les volumes des bow-windows surmontés de loggias animent cependant la façade ainsi que de rares touches ornementales. Il témoigne des recherches de Sauvage pour produire un type de construction sociale privilégiant la rentabilité et l'économie maximale qu'il reproduira dans plusieurs projets jusqu'en 1914. |
| BP | 4 rue de la Chine | Hôpital Tenon, sa construction projetée sous le Second Empire eut lieu dans les années 1872-1874 et est l'oeuvre de l'architecte Etienne-Marie Billon, disciple de Labrouste aux Beaux-Arts et architecte en chef de l'assistance publique. Les bâtiments constituent un ensemble symétrique et aéré autour de la cour d'honneur qui comprend la chapelle Saint-Louis. Celle-ci, qui est restée à peu près intacte, occupe le centre de la composition. Elle s'élève au fond de la cour principale, entre deux galeries basses à arcades qui la relie aux ailes. La façade se résume en un haut clocher, qui domine l'entrée. L'ensemble représente une version particulièrement austère de l'architecture de goût romano-byzantin qui fut à la mode dans les édifices religieux à la fin du XIXe siècle. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 5 à 7 rue de la Chine | Immeuble de rapport construit par l'architecte F. A. Bocage en 1909. Situé au revers du 95 avenue Gambetta, il présente une composition de façade plus retenue, mais néanmoins remarquable par le soin apporté au dessin des bow-windows. |
| BP | 43 rue des Couronnes | Immeuble de rapport de six étages sur rez-de-chaussée, construit par les architectes Joseph Charlet et F. Perrin en 1905. Immeuble primé au concours des façades de la Ville de Paris. Le décor est donné principalement par le calepinage des briques, dont la disposition, aux deux extrémités de la façade principale rue des Couronnes, s'inspire des pilastres des beaux quartiers. L'immeuble est coiffé d'un semblant de fronton sous le balcon du quatrième étage. Destiné à des locations modestes, l'immeuble compte trois logements par étages, deux de trois pièces et un de deux pièces avec cuisines. |
| BP | 16 rue de la Croix Saint-Simon | Chapelle représentative de l'évolution du quartier de Charonne et témoin des mouvements de charité du début du XXe siècle.<br>Marie de Miribel est une infirmière qui s'est grandement investie pour les nécessiteux dans le quartier de Charonne, l'un des plus pauvres de Paris au début du XXe siècle. Elle fonde en 1906 l'Œuvre de la Croix de Saint-Simon et, en 1907, elle ouvre avec d'autres infirmières « un petit dispensaire et service d'entraide » (Nos voisins, nos amis : bulletin trimestriel, mars 1960), où elles utilisent leurs connaissances acquises auprès de la Croix-Rouge pour soigner les nécessiteux. De 1912 à 1920, face à l'augmentation du nombre de patients, l'Hôpital de la Croix de Saint-Simon est construit sur la rue du même nom. L'hôpital est complété par une chapelle, dédiée à Saint-Charles, construite entre 1914 et 1919 par les architectes Charles Nicod (1878-1967) et Georges Lambert (/-/). Le chantier est arrêté quatre ans lors de la Première Guerre mondiale et c'est en 1921 que la chapelle est consacrée par le Cardinal Dubois, archevêque de Paris. L'hôpital ne cessera d'être agrandi au cours du XXe siècle et subira de nombreuses modifications. La chapelle est l'un des plus anciens témoignages de l'hôpital de 1920. Construite dans un style néo-roman, elle est constituée de deux étages, légèrement en retrait par rapport à la rue. Le premier niveau est abaissé par rapport au niveau de la chaussée . Le deuxième niveau, rehaussé par rapport à la rue, permet l'accès à la chapelle par un escalier à deux volées menant à un balcon devant le portail d'entrée. Le tympan principal est orné d'un bas-relief du Christ, les baies latérales sont également surmontées de bas-reliefs. À droite de la façade se trouve le clocher à plan octogonal. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 112 à 132 boulevard Davout | Groupe d'Habitations à Bon Marché réalisé entre 1929 et 1932 par l'agence de l'Office (Brandon-Manquette-Storrge) sur les terrains issus de l'arasement des fortifications. Ensemble d'habitation dont les bâtiments sont disposés autour d'une cour ouverte sur le boulevard. Au croisement du boulevard Davout et de la rue, traitement particulièrement remarquable de l'angle en pan coupé, marqué par la disposition insolite des balcons et du bow-window. Revêtement de brique décoratif. |
| BP | 155 boulevard Davout | Immeuble de rapport à décor de briques polychromes, construit par l'architecte Delaire en 1910. Destiné à une clientèle populaire, l'immeuble présente une longue façade composée symétriquement autour de trois travées centrales en saillie au-dessus du dernier étage. |
| BP | 154 boulevard Davout | Bastion témoin de l'évolution des fortifications de Paris.<br>Sur les vingt-deux casernes d'octroi construites le long de l'enceinte de Thiers à partir de 1852, suite au transfert par Haussmann des bureaux d'octroi aux portes de l'enceinte, seules trois ont été conservées, dont le présent édifice. Le 154 boulevard Davout, situé dans l'ancien bastion 14, se compose d'un immeuble en U de quatre étages dont la cour ainsi formée est fermée par une grille et par un petit pavillon de garde de plain-pied en alignement sur le boulevard. Ses élévations en brique, rythmées par des bandeaux et par de nombreuses baies en anse de panier, sont couronnées par une corniche et par une toiture en ardoise. La destruction du bastion 14 et du reste de l'enceinte de Thiers a lieu en 1919, mais la caserne, occupée par la gendarmerie, a subsisté dans un état très proche de celui d'origine. En 1968-1969, ses terrains accueillent un programme d'habitations comprenant un parc de stationnement. Ce bâtiment apparaît très similaire au 108-110 boulevard Mortier situé à proximité dans l'ancien bastion 17. |
| BP | 90 à 92 boulevard Davout<br>2-6 rue Eugène Reisz<br>1 rue Auguste Chapuis<br>21 rue des Docteurs Dejerine | Groupe scolaire Jean Perrin, construit en 1931 par les architectes Mathieu et Abel. Sa façade courbe s'impose sur le Boulevard Davoud. L'ensemble de la façade, réalisée en brique de parement, est scandé de baies horizontales et verticales soulignées de cadres de béton blanc. Une surélévation discrète et respectueuse de l'architecture d'origine a été réalisée en 1987 par les architectes Olivier Brenac et Xavier Gonzalez. |
| BP | 25 à 27 rue des Envierges | Vaste immeuble d'habitation. Période haussmannienne. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 4 villa de l'Ermitage | Maison d'habitation<br>Présente sur le Cadastre de Belleville depuis 1812, cette voie illustre parfaitement la spéculation immobilière qui a émergé au cours du XIXe siècle. À cette période, de nombreux spéculateurs décident d'investir dans de grands terrains pour les diviser et les revendre en lots. Entre 1820 et 1860, ces opérations immobilières aboutissent à la création de plus de soixante-dix voies privées. La parcelle située au n°4 semble avoir été construite aux alentours de 1882 à la demande de M. Auguste Richard. Elle se compose d'un immeuble d'habitation et de deux pavillons implantés le long de la villa. Ces derniers ne disposent que d'un niveau. Élevé de cinq étages, l'immeuble d'habitation est structuré en cinq travées percées par des baies avec garde-corps. La porte d'entrée, située au centre de la composition, est légèrement surélevée et accessible par quelques marches. Elle est couronnée d'une corniche ornée de carreaux de ciment que l'on retrouve sur les façades principales des petits pavillons, dont les corniches alternent entre glyphes rudentés et carreaux de ciment, dans le rythme des pilastres marquant les élévations. Construits de façon industrielle, les carreaux de ciment étaient très prisés à la fin du XIXe siècle, car ils permettaient une variété de motifs à prix abordables. La maison située au n°5 Villa de l'Ermitage dispose de la même ornementation. Un des pavillons, avec sa grande verrière au rez-de-chaussée devait être occupé par un atelier, peut-être celui du peintre Louis Le Gal (/-/), documenté à cette adresse en 1904. L'accès entre ces deux pavillons est fermée par une grille ouvragée en fer forgé. |
| BP | 19 rue de l'Ermitage | Maison d'habitation<br>Cette maison témoigne du développement de Belleville après le rattachement de 1860 et de l'adoption, pour certains immeubles des codes des hôtels particuliers parisiens. La construction de cette maison de style néogothique débute en 1899, à la demande de M. Caron. En novembre, une première autorisation de bâtir mentionne la construction de deux étages, tandis qu'une seconde autorisation, en décembre, en évoque trois. Le bâtiment a certainement été achevé quelques années plus tard comme l'indique la signature « C. Caron, architecte et sculpteur 1906 ». En effet, en 1906, une autre demande est effectuée par le même commanditaire pour une surélévation de deux étages. Structurée en deux travées, elle ne s'élève que sur quatre niveaux à savoir, un rez-de-chaussée et trois étages carrés. Elle dispose d'un parement en briques rouges, de chaînages de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | pierres harpées et de clés de tirant qui séparent les travées. La porte d'entrée, en bois, est ornée de colonnes formant de petits arcs brisés. Son encadrement en pierres blanches est surmonté de consoles et d'un linteau sculpté, reprenant des motifs gothiques. Au-dessus, toutes les fenêtres de la travée sont encadrées par des chaînages de pierres sculptées et des linteaux à réseaux. La deuxième travée se compose de baies plus larges avec un encadrement en pierres blanches et des garde-corps agrémentés de réseaux. Les linteaux sont ornés de frises sculptées similaires à celle de la porte d'entrée et les appuis soutenus par des consoles en pierres blanches figurées d'inspiration médiévale. |
| BP | 5 à 7 rue Ernest Lefèvre | Ensemble d'Habitations à Bon Marché de la Fondation Groupe des Maisons Ouvrières (future fondation Lebaudy) édifié en 1905 par l'architecte Auguste Labussière. Il s'agit de la première réalisation de Labussière pour la fondation. L'ensemble comprend 176 logements et est organisé autour d'une cour fermée. Des équipements collectifs, laverie, bains, remises à vélos, ateliers... sont installés dans des cours anglaises en pied d'immeuble. L'accès principal est marqué d'un porche monumental sculpté par Garnier et Baudry (motif représentant une femme tendant un rameau d'olivier à une famille d'ouvriers qui deviendra l'emblème de la fondation de Madame Lebaudy), alors que les accès aux logements sont réalisés par des emmarchements bordés de grilles. Le plan de ce groupe sera présenté à l'exposition de Liège en 1905. |
| BP | 4 rue Ferdinand Gambon<br>8X rue de la Croix Saint-Simon | Gare du réseau ferroviaire de la petite ceinture actuellement désaffectée. |
| BP | 33 avenue Gambetta | Villa édifiée en 1907 par l'architecte Louis Brachet sur un terrain lui appartenant. Cette maison est l'une des premières réalisées en béton et brique. L'oriel et la console qui le porte sont dessinés avec beaucoup de finesse. Ancien élève de Genuys à l'Ecole des Arts Décoratifs, Brachet fera une carrière importante comme architecte de la Compagnie du Paris-Orléans, pour laquelle il a construit plusieurs gares, dont celle de la cité Universitaire, et les plans de six stations hydro-électriques. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 260W avenue Gambetta | Edicule de la station du Métropolitain Porte des Lilas : l'une des trois gares de style Art Déco de la ligne 3bis, construite en 1921 par l'architecte Charles Plumet. L'édicule devait grouper en surface les guichets, l'accès aux escaliers, la machinerie et l'ascenseur lui-même conduisant directement les voyageurs sur le quai. L'architecte a tracé le volume minimal pour héberger ces diverses fonctions. La voûte contient la machinerie et les ventilations. Un large auvent abrite les passagers. La structure est en béton armé revêtu de granito et de mosaïque en partie basse. Dans les parties hautes, il est rehaussé de motifs gravés inspirés par les ferraillages d'armature en béton. Ouvrage publié in P. Chemetov - M.-J. Dumont - B. Marrey, "Paris-Banlieue 1919-1939 : architectures domestiques" Dunod, 1989. |
| BP | 29 à 31 avenue Gambetta<br>1 rue Désirée<br>2-4 rue des Mûriers | Ecole vers 1900. |
| BP | 6 place Gambetta<br>1X rue du Japon | Mairie du 20e arrondissement édifiée de 1867 à 1877 par Claude-Auguste Léon Salleron sur une parcelle de forme triangulaire, place Gambetta. Le bâtiment en pierre de taille présente en façade un campanile et des décors sculptés (Legrain, Watrinelle, Germain). La façade principale s'ouvre par trois arcades en plein cintre, aux clefs ornées de têtes sculptées; à l'étage, elle est percée de trois fenêtres à meneaux encadrées de pilastres. L'attique porte en son centre l'enseigne inscription, surmontée du campanile à horloge, et aux extrémités, des cartouches aux armes de la Ville de Paris. |
| BP | 93 à 95 avenue Gambetta<br>3bis rue de la Chine<br>43 rue des Gatines | Immeuble de rapport en brique et pierre construit en 1908 par l'architecte F. Adolphe Bocage, élève de Guadet à l'Ecole des Beaux-Arts. Immeuble remarquable à la fois par la composition de sa façade et la qualité de son décor (grès du céramiste Alexandre Bigot et ferronneries Art Nouveau notamment). Cet immeuble constitue d'une certaine façon le banc d'essai du chef d'oeuvre de Bocage réalisé quelques temps après rue de Hanovre (2e). Outre les hannetons agglutinés aux linteaux des fenêtres, véritable "griffe" du céramiste, on trouve là les ingrédients qui feront l'originalité du morceau de bravoure à venir : pastilles injectées dans le ciment frais, motifs végétaux irréguliers dont la répétition insistante et les tonalités irrisées produisent l'effet d'un manteau d'algues rampantes. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 81 rue des Grands Champs<br>46 rue des Pyrénées | Immeuble d'angle d'habitation à façades revêtues de brique et pierre construit en 1930 par l'architecte Louis Sarret. Composition monumentale empruntant ses références au style transatlantique. Bow-windows blancs. Mascaron au dessus de la porte d'entrée. |
| BP | 10 place du Guignier | Immeuble d'alignement forme place singulière - Maisons et villas<br>Le passage Guigner est ouvert en 1843 et renommé place du Guignier en 1883, à la suite du percement de la rue Puebla qui supprime le côté impair du passage. Le bâtiment au n°10 est construit entre 1862 (plan d'alignement de la rue) et 1896 (Cadastre municipal de 1871-1896), probablement en 1874, date de permission figurant sur le plan haussmannien. Il s'agit d'un petit hôtel particulier d'un étage légèrement en retrait par rapport à la rue. Il est formé d'une partie en avant-corps composée de trois travées et d'une partie en retrait d'une travée. Les modénatures sont très sommaires et se limitent aux appuis de fenêtres des baies, aux chaînes d'angle et à la corniche qui couronne l'ensemble. La parcelle a appartenu à la fin du XIXe siècle à la famille Cantagrel qui acquiert, en 1880, de nombreux terrains entre la rue du Jourdain et la villa de l'Ermitage ainsi qu'autour de la place Guignier, participant ainsi activement à sa transformation. |
| BP | 2 place du Guignier<br>1 rue du Guignier | Immeuble d'alignement forme place singulière<br>Le passage Guigner est ouvert en 1843 et renommé place du Guignier en 1883, à la suite du percement de la rue Puebla qui supprime le côté impair du passage. Le bâtiment au n°2 est construit en 1907 par les architectes Ernest Portier (1875-1928) et Ernest Le Tourneau (1874-1912) pour M. Mailfert. Affichant un pan coupé sur angle de la place du Guignier et de la rue de Guignier, il est composé d'un rez-de-chaussée commercial servant de socle à la composition, surmonté par deux étages en briques. Les baies du premier niveau sont coiffées d'un arc surbaissé en briques, et celles du deuxième niveau sont surmontées de linteaux droits métalliques. La toiture est composée de trois pans, elle est légèrement débordante et soutenue par une corniche en brique. Les modénatures de la façade mettent en valeur les différents usages de la brique, avec des motifs en relief encadrant les baies du pan coupé ainsi que deux frises horizontales ponctuées de briques vernissées, également présentes au linteau de la porte de service côté rue Guignier. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 15 rue des Haies | Immeuble d'habitation<br>Ce bâtiment est construit en 1897 par l'architecte Louis Lucien Faure-Dujarric père (1828-1904) pour M. Desaubliaux. Le bâtiment de quatre travées est composé d'un niveau de cave, d'un rez-de-chaussée accueillant des commerces et de quatre étages carrés surmontés d'un niveau de combles. Ce dernier est ajouté en 1903 lors d'une opération de surélévation. Le rez-de-chaussée assoit la composition ; il est ponctué d'une devanture étendue sur deux travées et d'une porte cochère. Les quatre niveaux supérieurs sont composés de baies à encadrement, reposant sur des appuis de fenêtre. Les pilastres sont ornés de briques alternant deux teintes, qui viennent apporter un aspect dentelé à la composition. Le deuxième et le troisième étage sont séparés par une corniche filant le long de la façade. L'ensemble est surmonté d'une corniche et de quatre lucarnes rampantes encadrées de denticules, reprenant les motifs de briques le long de trumeaux. En 2020, deux fenêtres de toit ont été installées côté cour. |
| BP | 25 à 27 rue des Haies<br>rue de Buzenval | Bâtiment des bains-douches municipaux, construit en 1924-1927 par les architectes-voyers Georges Planche et Henri Gaudruche. Bâtiment à structure béton et parement de brique. Décors de céramique polychrome sur le porche et la frise de couronnement. Il s'agit du premier équipement de bains-douches municipal autonome et il devait servir de prototype. Le concours fut ouvert le 15 septembre 1924. Le projet retenu fut celui de deux architectes-voyers au dépend de celui d'un entrepreneur de banlieue. Il prévoyait une séparation immédiate hommes-femmes qui occupent deux étages différents. Les locaux techniques sont au sous-sol, tandis que le logement du directeur occupe l'aile en retour sur la rue des Haies, avec entrée indépendante. Le programme exigeait aussi que ne fussent employés en façade "que des matériaux ne nécessitant pas d'autre ravalement qu'un nettoyage ou une brossage". La brique convenait à merveille, employée avec quelques éléments de céramique bleue. Le bâtiment fut mis en service en 1927, premier d'une série de douze établissements semblables, réalisés au cours des années trente. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 81 rue Haxo | Eglise Notre-Dame-des-Otages, ancienne chapelle du Sacré Cœur, construite en 1936-1938 par l'architecte Julien Barbier en commémoration des otages exécutés par les communards le 26 mai 1871. Elle est réalisée en style néo-Roman. Les murs de la large nef voûtée, coupée par un étroit transept, sont en moellons laissés sans revêtement, comme à l'extérieur. Ces pierres proviennent de la démolition de l'ancien palais du Trocadéro. Une inscription, au-dessus du choeur évoque seule et non sans discrétion les martyrs de la Commune, tandis que la statue du Sacré-Coeur entourée de deux anges adorateurs, sculptée par roger de Villiers au-dessus du porche, rappelle la première dédicace de l'Eglise. Les rosaces représentant l'Assomption et l'Ascension ont été réalisées par le maître verrier Barillet. |
| BP | 38 rue Haxo | Ancienne maison de maître d'une briqueterie. D'une échelle modeste, la façade présente un remarquable travail de calepinage des briques. |
| BP | 69 à 77 rue Haxo<br>56 à 58 rue de Borrégo | Immeuble d'habitation caractéristique de l'architecture moderne des "Trente Glorieuses" réalisé en 1954 par l'architecte Marcel Chappey pour l'office public d'HLM (groupe Borrego). Sur un terrain en pente, le bâtiment principal est construit tout en longueur légèrement en retrait par rapport à l'alignement. La façade principale, revêtue de carreaux ocres, est découpée par de grands bandeaux se prolongeant par des balcons qui affirment la structure de l'immeuble. Toit-terrasse saillant aux extrémités. Le parti architectural, alternant les creux et les pleins, permet de rompre l'effet de monotonie d'une façade très étirée. |
| BP | 5 rue Houdart | Maison caractéristique de l'ancien faubourg au XIXe siècle. Façade composée de cinq travées et de trois étages carrés sur rez-de-chaussée. Ancien "hôtel du Lion d'or" (enseigne). Rang de lucarnes. |
| BP | 2 rue jourdain | Immeuble d'habitation et fabrique<br>Entre 1855 et 1896, le « Grand Lavoir des Rigoles » est construit sur cette parcelle. Situé à l'angle de la rue du Jourdain et de la rue des Rigoles, il disposait d'une cheminée industrielle sur rue, et se développait dans la profondeur de la parcelle par une grande halle en rez-de-chaussée, élevée au centre sur deux étages. Les lavoirs sont caractéristiques de la deuxième moitié du XIXe siècle : en 1884 Paris en compte environ 300. Le Journal du Palais de janvier 1845 évoque déjà la présence d'un lavoir au 90 rue des Rigoles. En 1955, l'architecte Émeric Loffler (actif à Paris dans les années 1950, 1960) construit un nouveau bâtiment sur rue. Le nouveau bâtiment à usage d'habitation et de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bureau comprend un niveau de sous-sol, un rez-de-chaussée et trois étages. Le rez-de-chaussée est à usage commercial. Les premiers et deuxièmes étages sont marqués par une fenêtre en bandeau continue sur les deux pans et ponctuée de montants qui créent un motif géométrique prolongeant l'encadrement de baie. Le troisième étage en retrait par rapport au nu de la façade crée ainsi une terrasse sur la place Henri-Malberg. En 1990, une surélévation de deux étages est réalisée sur le bâtiment. |
| BP | 8 à 10 rue du Jourdain<br>138 rue de Belleville | Grande parcelle à cour distributive du XIXe siècle. Grande homogénéité des bâtiments intérieurs de trois étages sur rez-de-chaussée disposés symétriquement de part et d'autre d'une cour pavée. Bâtiments de pierre appareillée, remplissage brique et meulière au rez-de-chaussée. |
| BP | 16 rue Jouye-Rouve<br>28 rue Lesage | Maison de rapport à l'angle de deux rues caractéristique de l'ancien village de Belleville (de la première moitié du XIXe siècle). Façades composées de cinq étages sur rez-de-chaussée. Les fenêtres des trois premiers étages sont surmontées de frontons plats; celles du premier étage présentent en outre un cartouche décoré. Un bandeau sépare chaque étage. |
| BP | 78 rue Julien Lacroix | Immeuble de rapport haussmannien de 1867 signé de l'architecte Victor-Emmanuel Naveau. Façade composée de huit travées. Des arcatures découpent le rez-de-chaussée et l'entresol au-dessous des deux étages carrés dont les trumeaux sont ornés de pilastres. Etage d'attique. |
| BP | 97 rue Julien Lacroix | Temple de Belleville ou de la Résurrection édifié entre 1877 et 1880 par l'architecte Emile Vaudremer aux frais de la Ville de Paris. Il présente le type d'un bâtiment original et fonctionnel refusant les références historiques, en vogue à la fin du XIXe siècle. Les moellons utilisés en alternance avec la pierre ont été laissés apparents, un décor de joints et quelques sculptures -raisins, épis ou bibles - animent la façade. |
| BP | 75 rue Julien Lacroix<br>49 rue de Pali-Kao | Synagogue construite par Germain Debré (sur des plans de G. Debré et Lucien Hesse) en 1931. Debré parvient à une concentration remarquable : une petite cour précède le temple lui-même qui se développe en éventail, l'arche sainte occupant l'angle opposé; sur les côtés sont disposées des salles de conférences qui peuvent être annexées lors des grandes fêtes ou servir d'oratoire en semaine; à l'étage, outre la traditionnelle galerie des dames, se trouvent deux grandes salles de cours; les toits-terrasses sont disposés de manière à recevoir des cours de récréation. La modernité de cette synagogue apparaît dans ce programme |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | fonctionnel comme une préfiguration du centre communautaire à l'américaine. L'utilisation du béton et le style fonctionnaliste renouvelle totalement l'esthétique traditionnelle des synagogues. Le volume évoque ainsi clairement celui des salles de cinéma. La salle principale est éclairée par une grande verrière située rue du Sénégal qui occupe presque tout le mur, mais aussi par un lanterneau supporté par quatre colonnes et utilisant un tambour ajouré et couvert de cubes de verre. |
| BP | 9 rue Lesage | En second rang, derrière l'immeuble sur rue et sur la parcelle 20-AA-147 est implantée une ancienne fabrique toit à deux pentes élévations pignons sur cours à pan de bois, vitrées. Semble avoir été remaniée. |
| BP | 3 à 7b rue de Lesseps | Immeuble de rapport (n°3) et villa (n°5) présentant une façade composée d'un étage sur rez-de-chaussée réalisés en 1892 par l'architecte Camille Nivoit. Composition du n°5 : un corps de bâtiment central encadré par deux corps de bâtiments latéraux légèrement plus élevés. Ensemble formant un lotissement avec les constructions en vis-à-vis. |
| BP | 2 à 8 rue de Lesseps<br>81b rue de Bagnolet | Séquence cohérente de villas sur jardin édifiées par l'architecte Camille Nivoit en 1889. La maison de l'architecte correspond au pavillon du n°4. Traitement et décor pittoresque utilisant la brique. |
| BP | 11 rue Levert | Pavillon en brique vers 1883 par l'architecte C. Monière réalisé dans un goût pittoresque. Mur de clôture sur rue en meulière. Portail à encadrement de briques polychromes surmonté d'un cartouche sculpté. Linteaux métalliques. |
| BP | 2 rue du Lieutenant Chauré | Hôtel Lemonnier édifié vers 1930 par l'architecte Louis Sarret. |
| BP | 17 rue du Lieutenant Chauré | Villa Dompenon de l'architecte Jean Beaugrand, disciple de Mallet-Stevens. |
| BP | 22 rue du Lieutenant Chauré | Eglise du Cœur Eucharistique construction achevée en 1938 par l'architecte Venner en ciment et pierre, avec une économie de moyens assez caractéristique des "Chantiers du Cardinal". Elle est érigée en paroisse en 1943 et son architecture s'intègre remarquablement au caractère villageois du quartier. Voulant accentuer cette caractéristique, l'architecte a choisi d'utiliser pour parement un appareillage grossier de moellons de Saint-Maximin aux contours irréguliers. Cet appareil a toutefois été dissimulé par un revêtement à l'intérieur. Le nombre réduit de fenêtres et leur faible largeur rend l'intérieur sombre, en particulier le choeur, qui ne bénéficie d'aucune ouverture directe. Cette particularité n'a pas empêché |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | le développement d'une iconographie sur le Coeur-Eucharistique. |
| BP | 77 à 79 rue des Maraîchers | Immeuble d'activité sur rue et sur cour en brique de deux étages sur rez-de-chaussée présentant de grandes baies d'atelier. |
| BP | 33 rue de la Mare | Immeuble de rapport seconde moitié XIXe implantée en retrait de l'alignement |
| BP | 83 rue de la Mare | Maison ancienne antérieure à l'annexion de 1860. Les façades sur rue, la cour intérieure pavée, témoignent du passé villageois du quartier. |
| BP | 94 rue de la Mare | Ensemble d'habitation du XIXe siècle comportant quatre corps de bâtiments en avancée sur une cour clôturée par un portail sur rue. Perron avec escalier double desservant le bâtiment en fond de parcelle. |
| BP | 48 rue des Maronites<br>10 rue du Liban | La rue du Liban ouverte en 1838, existe du temps de l'ancienne commune de Belleville, rattachée à Paris en 1860. Ce faubourg, situé à la périphérie de Paris et originellement rural, se transforme peu à peu avec l'industrialisation progressive. De nombreuses usines s'y implantent, et drainent une population ouvrière venue de Paris ou de province. Le paysage architectural est alors constitué de maisons de faubourgs d'un étage et d'immeubles de rapport de quelques étages abritant souvent des commerces en rez-de-chaussée. Après la Seconde Guerre mondiale, la nécessité de loger une population toujours grandissante entraîne la destruction de nombreux bâtiments et la construction de tours et de barres, créant le paysage architectural actuel. L'immeuble de rapport du n°10 de la rue du Liban est construit entre 1879 et 1881 et commandité par un certain Decourty, qui a sans doute entrepris les travaux. Représentatif de la volumétrie de la fin du XIXe siècle, il est d'abord réalisé pour abriter des locaux commerciaux au rez-de-chaussée. Il accueille à la fin du XIXe siècle un magasin de charbons, puis un commerce de vin au début du XXe siècle. La devanture en bois surmontée d'une corniche indiquant « Vins et Liqueurs » et « Café – Bière » date probablement de cette période. Elle est accompagnée de menuiseries en bois à impostes et en arc surbaissé et pilastres moulurés avec tables, présents uniquement sur deux travées du côté de la rue du Liban. L'immeuble est bâti sur trois étages sous combles pour les cinq premières travées, puis seulement de deux étages pour les trois dernières. Du |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | côté de la rue des Maronites, il s'étend sur quatre travées, ainsi qu'une en angle formant un pan coupé. Les modénatures sont discrètes et une corniche soignée est composée de modillons entrecoupés de médaillons soulignés par une frise d'oves. Les ferronneries des garde-corps, aux motifs variés et au fur et à mesure plus simples à chaque étage, sont particulièrement ouvragées pour le balcon sur le pan coupé en forme de balustres. Les baies sont marquées par des chambranles à fasces sculptés et les linteaux ornés de saillies soutenus par de petites consoles. Certaines lucarnes ont été modifiées lors d'une campagne de travaux de 1980. La pierre de taille de l'édifice est visible au niveau des piliers d'angle. |
| BP | 3 place Martin Nadaud<br>22 rue Gasnier-Guy<br>21 rue Robineau | Crèche laïque du Père Lachaise construite en 1899 par l'architecte Charles-Jean Delacroix, élève de Guadet et Hédin aux Beaux Arts. Bâtiment élevé d'un étage carré sur rez-de-chaussée couvert d'un toit à quatre versants. Ornementation pittoresque de la façade sur un thème forestier : des moulures simulant des branchages sont pris dans le ciment crépi des façades. Les montants de l'auvent, les barrières à l'entrée, l'emmarchement, les garde-corps simulent également le bois brut offrant ainsi un décor aussi factice qu'original au coeur de la Ville. |
| BP | 18 à 20 boulevard de Ménilmontant | Immeuble de rapport des années trente présentant une façade symétrique cantonnée par deux bow-windows, terminés par des loggias à revêtement en pierre blanche et une composition centrale comprenant quatre travées revêtues de briques rouges. |
| BP | 116 à 118 boulevard de Ménilmontant | Immeuble de rapport vers 1910-1914 en pierre taille. Façade composée autour d'un bow-window surmonté de deux loggias et encadré de part et d'autre par une et trois travées. Balcons soutenus par des consoles. Décor de la porte et des garde-corps caractéristiques de la fin de l'Art Nouveau. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 138 boulevard de Ménilmontant | Ville productive - Concert - 138 boulevard de Ménilmontant, 75020. La façade sur rue est protégée pour motifs architectural, culturel et historique.<br>La façade est un vestige de la salle de concert baptisée « Concert du XXe siècle », témoin de la vitalité artistique du quartier. L'ensemble des bâtiments qui la constituait est probablement construit à la fin du XIXe siècle, se prolongeant jusqu'au 4 rue de Ménilmontant. Le rez-de-chaussée du 138 boulevard de Ménilmontant servait alors d'entrée au concert. Dans les années 1920, il est transformé en garage. En 1999, l'ensemble des bâtiments de la parcelle est démoli, seule la façade sur rue est conservée et restaurée pour être intégrée aux constructions neuves réalisées la même année. La façade, large de deux travées, est composée d'un rez-de-chaussée surmonté de deux niveaux. Les deux premiers niveaux sont composés de refends en pierre dont les canaux sont décorés d'assises de brique. Au deuxième étage, la façade alterne parement de pierre et de brique, agrémentée en partie supérieure de mascarons et cordons en bronze. Le premier et le deuxième étage sont chacun percés de deux fenêtres au garde-corps en ferronnerie d'origine. L'ensemble est surmonté d'un fronton semi-circulaire décoré de mosaïques portant l'inscription « CONCERT du XXe SIECLE », surmontée d'une lyre encadrée de fleurs sur fond doré et liseré bleu. |
| BP | 4 rue de Ménilmontant | Immeuble caractéristique de l'urbanisation antérieure à l'annexion. Façade sur rue composée de cinq travées et d'un étage carré sur rez-de-chaussée. Surélévation. Décor des baies et de la corniche s'inspirant librement des références de l'architecture classique. |
| BP | 117, 117b, 117t,119 à 121 rue de Ménilmontant | Maison de Secours : bâtiment central construit au début du XIXe siècle pour les sœurs Saint-Vincent-de-Paul à usage de pensionnat puis d'orphelinat situé en retour du pavillon du Carré Beaudouin (pavillon palladien daté de 1771-1773 construit pour Nicolas Carré de Beaudouin attribué à l'architecte Louis Moreau-Desproux et inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques). |
| BP | 24 à 26 boulevard de Ménilmontant | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>Ce bâtiment est construit en 1933 par l'architecte Georges Bourgouin (1874-1938). Il est composé d'un niveau de cave, d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Il se situe à l'alignement de la rue et donne sur une cour privée en fond de parcelle. Initialement, le bâtiment était composé de trois petites boutiques autonomes à rez-de-chaussée, séparées entre elles par des pans de fer, et bénéficiant chacune à l'étage d'un appartement. Au rez-de-chaussée, trois devantures |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | permettaient un accès direct depuis la rue dans les trois différentes boutiques. Dans la seconde moitié du XXe siècle, les pas de portes latéraux sont pourvues d'allèges. Cette modification témoigne probablement d'une unification des trois boutiques en un seul espace commun. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont séparés par un larmier filant. À l'étage, la façade est réalisée en brique et ponctuée de six baies. |
| BP | 140 à 144 rue de Ménilmontant<br>146-156 rue de Ménilmontant | Ensemble HBM construit en 1920-1926 par Louis Bonnier pour le relogement de la population de la "zone" des fortifications. Il comprenait à son achèvement 30 bâtiments abritant 584 logements sur un terrain d'environ 14 000 m² en forte pente. Les bâtiments sont construits sur cave avec des murs de refend en brique de Vaugirard. Les soubassements de façades sont en pierre d'Euville, les murs en meulière jusqu'au plancher haut du premier étage, puis en brique de Dizy blanche et rouge avec remplissage en brique de Luzancy. Ils sont décorés de briques vernissées et de carreaux perforés en grès pour les garde-manger. La charpente de la toiture est en sapin supportant les tuiles à emboîtement. La clarté du plan-masse, la lisibilité de la répartition des pièces en façade, la gaieté des couleurs, à l'origine, sont autant de qualités qui prouvent la capacité de Bonnier à s'adapter à une commande urgente et à un budget contraint. L'ensemble a fait l'objet d'importantes modifications lors d'une réhabilitation-restructuration des années 90. |
| BP | 3 place de Ménilmontant<br>2bX rue Julien Lacroix | Eglise Notre-Dame-de-la-Croix élevée de 1863 à 1880 par Louis-Jean-Antoine Héret. Des nombreuses églises construites sous le Second Empire dans l'est de Paris, elle est l'une des plus remarquables. L'emprunt au style néo-Roman ne doit pas faire oublier l'intégration des techniques modernes de construction. Le premier mérite de Héret réside dans la manière dont il a tiré parti du site. Notre-Dame-de-la-Croix se dresse sur un terrain en forte pente, au flanc de la colline de Belleville. L'entrée principale, à l'ouest, est précédée d'un perron de 50 marches, aussi large que l'édifice lui-même; la silhouette du bâtiment, ainsi dégagée, produit un effet scénographique remarquable. Le corps central de la façade de deux étages, surmontés d'une tour et d'une flèche, forme une masse vigoureusement organisée. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 28 boulevard de Ménilmontant<br>41 rue du Repos | Immeuble d'angle héritage des tracés<br>Ce bâtiment se situe à l'angle du boulevard de Ménilmontant et de la rue du Repos. Il est construit au XIXe siècle, entre 1844 (date de l'alignement sur la rue du Repos) et 1861 (présent sur le plan de Lefèvre). Le bâtiment accueille dans les années 1880, une grande salle de réception « Lexellent », où se retrouvent de nombreux groupes comme le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire ou encore la Chambre syndicale des mouleurs en fonte. L'immeuble se compose d'un rez-de-chaussée avec un commerce et d'un étage carré. Le rez-de-chaussée est orné d'une devanture en applique sur les trois pans de la façade. Le premier niveau est ponctué de sept baies à encadrements moulurés, et de trois baies sans encadrement. Un balcon vient orner le premier niveau du pan coupé. La toiture à quatre pans est réalisée en tuiles. |
| BP | 5 cour de la Métairie | Ville productive - Immeuble d'activité tertiaire - 5 cour de la Métairie, 75020. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique. L'industrialisation de cette zone où se trouvait auparavant une métairie a débuté au milieu du XIXe siècle. En 1903 et 1904, Pierre-Victor Continsouza et René Bünzli ouvrent des ateliers de fabrication d'appareils optiques et mécaniques sur la rue des Envierges et la villa Faucheur. Entre 1913 et 1916, l'entreprise continue à s'étendre jusqu'au bord des rues de Belleville et des Pyrénées, formant progressivement l'usine Continsouza, gérée par la société des « Établissements Continsouza », l'une des plus importantes du quartier de Belleville, produisant plus de la moitié des projecteurs et caméras en Europe. La cour de la Métairie est percée pendant cette période, desservant le passage d'entrée de l'usine. L'hôtel particulier du n° 5 cour de la Métairie est construit en 1917 par l'architecte Louis Nadot (/-/), pour abriter le siège administratif et les bureaux commerciaux de l'usine. Après le départ de l'usine Continsouza en 1948, l'immeuble est occupé par le fabricant de chaussures Berthelot jusqu'en 1992, avant d'être acquis par Établissement Public de Santé Maison-Blanche. L'immeuble s'élève sur un rez-de-chaussée et quatre étages carrés surmontés d'un étage sous comble. La façade principale sur cour est rythmée par cinq travées composées d'une travée centrale forte et de quatre travées latérales faibles. Le socle de l'immeuble est constitué d'un soubassement à soupiraux et d'un rez-de-chaussée surélevé desservi par des escaliers extérieurs, animé par l'alternance de bossages et de pierres bouchardées. Au-dessus du bandeau s'élèvent quatre étages carrés. Du deuxième |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | au quatrième étage, la composition de la façade, notamment de celle côté cour, est caractérisée par l'alternance des matériaux : pierres de taille sur les linteaux et allèges, parements de briques sur les trumeaux, pilastres et jambes. En outre, les motifs décoratifs de pierre de taille distinguent les différents niveaux : les allèges du deuxième étage sont ornées d'un motif de balustres, tandis que les allèges du troisième et quatrième étage sont décorées d'un motif en dents de scie sous les appuis de fenêtres ; les linteaux du quatrième étage sont soulignés par un motif d'arc surbaissé. Au-dessus de la corniche, soutenue par des consoles, se trouve le cinquième étage carré dont des trumeaux sont maçonnés avec une alternance de briques bicolores. Une toiture à pans brisés percée de lucarnes couronne le bâtiment. Au revers, la façade est en briques rouges et la travée centrale en forme l'avant-corps. L'angle sud-est se prolonge d'un édicule en brique au dernier niveau. |
| BP | 5a à 5c cour de la Métairie | Ville productive - Immeuble industriel - 5a à 5c cour de la Métairie, 75020. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural, culturel et historique. L'industrialisation de cette zone où se trouvait auparavant une métairie a débuté au milieu du XIXe siècle. En 1903 et 1904, Pierre-Victor Continsouza et René Bünzli ont ouvert des ateliers de fabrication d'appareils optiques et mécaniques sur la rue des Envierges et la villa Faucheur. Entre 1913 et 1916, l'entreprise continue à s'étendre jusqu'au bord des rues de Belleville et des Pyrénées, formant progressivement l'usine Continsouza gérée par la société des « Établissements Continsouza », l'une des plus importantes du quartier de Belleville, produisant plus de la moitié des projecteurs et caméras en Europe.<br>La cour de la Métairie est percée pendant cette période, desservant le passage d'entrée de l'usine. En fond de cour, un hôtel industriel est construit en 1917 par l'architecte Louis Nadot (/-/), et abrite les ateliers de l'usine. À partir des années 1999, il est partiellement transformé en habitations. Le bâtiment à ossature métallique est érigé sur un rez-de-chaussée et quatre étages carrés surmontés d'une toiture-terrasse. Des façades sont percées de grandes verrières. Côté cour, la façade mêlant ossature apparente et briques |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | bicolores est en harmonie avec son environnement, similaire à celle du n° 5 cour de la Métairie et des murs séparatifs dans la cour. Les élévations ouest et est sont caractérisées par des ossatures apparentes constituées de poteaux et jambages encadrant des fenêtres. À l'est de cet immeuble, se trouvent plusieurs rangées d'ateliers, chacun s'élevant sur un étage carré surmonté d'une toiture percée de verrières sur le versant nord. Les rez-de-jardin ont été occupés par des ateliers qui ferment entre 1999 et 2000. |
| BP | 8 rue Monte Cristo | Immeuble de rapport fin XIXe destiné à l'origine à une clientèle modeste. Peut-être lié à une usine et dépendances édifiées à cet emplacement en 1895 par l'architecte Lucien Tropey. Façade dépouillée composée de brique et pierre pour les deux premiers niveaux. Porte cochère. |
| BP | 110 boulevard Mortier | Ancien casernement disposé autour d'une cour ouverte en U sur le tracé des fortifications |
| BP | 42 à 54 boulevard Mortier<br>4 à 8 rue Maurice Berteaux | Groupe d'Habitations à Bon Marché construit en 1928/1929 pour la Ville de Paris par l'architecte Louis-Hippolyte Boileau. Le groupe comprend 326 logements répartis en cinq bâtiments disposés selon un plan en peigne, ouvert au sud. Il est très représentatif, par sa dimension, son organisation et la plastique de ses façades, des ensembles de la "ceinture rouge" de Paris édifiés sur le site des anciennes fortifications. |
| BP | 46 à 48 rue Mouraud | Immeuble d'habitation - 46 à 48 rue Mouraud, 75020. Toute la parcelle est protégée pour motifs historique et architectural.<br>Cet immeuble est construit en 1912 par les architectes Victor Dumalanède (/-/) et Pierre Frachet (/-/) pour un propriétaire privé. Dumalanède et Frachet sont particulièrement actifs à Paris dans les années 1910. L'immeuble, organisé autour d'une cour intérieure, est haut de cinq étages carrés et d'un niveau sous combles ponctué de lucarnes. Le bâtiment présente un rez-de-chaussée aligné sur rue, avec des commerces et un portail en pierre richement sculpté. La clef de voûte est ornée de motifs floraux encadrant un visage. De part et d'autre, deux consoles soutiennent une corniche à denticules au-dessus de laquelle se trouve inscrite la date de construction de |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | l'édifice. Les étages supérieurs sont en retrait par rapport à la rue, créant une terrasse au premier étage. Leur façade est réalisée en brique, avec un travail sur la polychromie au niveau du premier étage et des linteaux du quatrième étage. Deux oriels viennent rythmer la façade. Les niveaux supérieurs sont ponctués d'éléments en pierre rappelant le rez-de-chaussée : appuis de fenêtres, linteaux au premier et dernier étage des oriels, ainsi que les consoles soutenant le balcon filant du cinquième étage. |
| BP | 13 rue des Mûriers<br>14 passage des Mûriers | Immeuble de rapport de style Art-Déco construit par l'architecte Max Bressy en 1930 présentant un décor caractéristique de la période (garde-corps, bas-relief, bow-window). Traitement de l'angle par un pan coupé. |
| BP | 36 rue Olivier Métra | Ensemble d'Habitations à Bon Marché construit par les architecte Tisseyre, Chauliat et Langre en 1928 pour la Ville de Paris, présentant une façade composée de six étages sur rez-de-chaussée. Porche s'élevant jusqu'au deuxième étage et traitement monumental de la façade sur rue. Garde-corps de style Art Déco. Soubassement en pierre de moellons. Remplissage de briques rouges. |
| BP | 3 rue des Panoyaux | Pavillon fin XIXe. Cartouche en céramique soulignant le linteau des baies. Remarquable devanture commerciale en bois. |
| BP | 22 rue des Pavillons | Immeuble d'habitation témoin de l'ancien faubourg au XIXe siècle bâti sur un terrain présentant un important dénivelé. Façade sur rue composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée et sept travées. Etage d'attique de trois travées. Porte cochère. |
| BP | 14 à 16 et 18 passage de Pékin | Les deux immeubles en alignement formant les angles du passage de Pékin et de la rue Julien-Lacroix remontent à la fin du XIXe siècle, dans un îlot formé au moins depuis les années 1850. De caractère faubourien, élevés de trois étages carrés sur un rez-de-chaussée, ils entourent une cour intérieure. Les n° 14 à 16 sont couverts d'un toit en tuile, tandis que le n° 18 est couvert d'un toit en zinc. Les façades enduites sont simplement ornées par des corniches et des bandeaux moulurés, des chambranles encadrant les baies de fenêtres et des ferronneries ouvragées. Aux premiers étages carrés, les volets en bois sont conservés. Les façades des deux premiers niveaux du n° 14 à 16 sont encadrées de chaînages de pierre. Au cours du XXe siècle, les rez-de-chaussée des deux immeubles ont été occupés par des commerces |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | disposant de devantures en applique, et les étages du n° 14 à 16 ont accueilli un hôtel meublé. |
| BP | 26 à 28 rue Pelleport | Immeuble de rapport faubourien construit par l'architecte Louis Sarret en 1931. Cet immeuble abrite trois logements par étage avec sanitaires et cuisine. L'angle de la rue est affirmé par la succession de lignes de briques arrondies de part et d'autre de la fenêtre, entourées d'un nu au creux duquel se niche une suite de fenêtres ovales. |
| BP | 36 à 40 rue Pelleport<br>2 rue du Capitaine Ferber | Site RATP, Pavillon et accueil<br>Lors de sa création en 1899, la compagnie des chemins de fer parisiens ouvre des ateliers de maintenance à Paris, dont celui de Saint-Fargeau en 1904 en charge du matériel de la ligne 3. Il est raccordé après le terminus « Gambetta », sur l'arrière-gare, le site étant à l'origine composé de différents équipements : des ateliers, une salle de peinture, une menuiserie, un hangar à bois et des magasins. Au n°40, se trouve le bâtiment accueillant le poste de commande centralisé de la ligne 3. L'édifice est aligné sur rue, haut de trois étages et structuré par quatre travées. Il est composé d'un soubassement en pierre meulière percé de soupiraux à arcs en berceaux. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont composés de baies en double hauteur sur les trois premières travées. Le dernier étage est composé de baies simples et surmonté d'une corniche. Les modénatures se démarquent par des chaînages en pierre aux angles, des tableaux au niveau des trumeaux et des linteaux décorés au niveau des baies centrales. Au n°36, se trouve un petit bâtiment accueillant les services d'accueil, composé de trois travées sur rue. Les baies à arcs surbaissés possèdent des allèges à motifs géométriques, légèrement en retrait par rapport au nu de la façade. |
| BP | 37 rue Piat | Villa à usage d'atelier implantée sur une cour arborée en retrait de l'alignement. Style pittoresque. Bâtiment présentant une façade s'élevant sur deux étages sur rez-de-chaussée et composé d'un corps central et de deux ailes en retour dissymétriques. A gauche, l'aile se termine par un étage en encorbellement. Le corps central présente, au premier étage, une grande baie vitrée et au second, un balcon à garde-corps en bois. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 2 à 8 rue Pierre Foncin<br>98 à 100 boulevard Mortier | Ecole en brique construite en 1934 par l'architecte Raymond Rousselet. Equipement très typique des années 1930 avec ses façades en brique sur une structure en béton, ses baies en bandeaux et ses jeux de volumes dans la lignée des constructions pionnières de la "ceinture rouge". Sur la rue Pierre Foncin et le boulevard Mortier, la façade est ornée de panneaux sculptés par Patrice et Bottian. |
| BP | 29 rue Pixerécourt<br>2 rue Olivier Metra | Maison présentant un aspect de la première moitié du XIXe siècle, implantée en retrait de l'alignement et ouvrant sur un jardin clos par une grille à l'avant. Longue façade composée de deux étages carrés sur rez-de-chaussée de style Monarchie de Juillet (décor de pilastres, frontons plats au-dessus des baies, persiennes). |
| BP | 49 à 49b rue Planchat | Deux maisons du XIXe siècle, témoignant de l'habitat du quartier. Elles présentent une façade composée d'un étage sur rez-de-chaussée et séparées par une cour. |
| BP | 1 à 3 rue Planchat<br>15 rue d'Avron | Maison de faubourg à l'angle de deux rues composée d'un étage sur rez-de-chaussée. Combles éclairés par des lucarnes. |
| BP | 54 à 56 rue de la Py | Immeuble d'habitation<br>Le projet d'immeuble est réalisé en 1958-1961 par l'architecte Jean Mathiot (1931- actif jusqu'en 1963), en collaboration avec l'entrepreneur Fournier, pour La Construction civile immobilière du 54 au 56 rue de la Py crée à cet effet. Cette architecture moderniste s'élève sur neuf niveaux, à l'emplacement d'une précédente petite construction sur cour démolie pour cause d'insalubrité. Le bâtiment est disposé en retrait sur l'alignement sur rue. Il présente une façade légère rythmée sur toute sa hauteur par des balcons aux garde-corps en ferronnerie sur les côtés et en béton sur les faces donnant sur la rue. Les deux derniers niveaux sont retranchés en gradins. Le jeu de couleur des panneaux en verre de la façade, entre transparence et aplat rouge, encadrés par des armatures de couleur noire, illustre l'influence néoplasticiste de l'architecte, également présente au 175-183 rue de Javel (1963). Il joue avec l'imbrication des balcons de forme cubique disposés de manière symétrique en quinconce et qui dynamisent la façade sur un mode proche de l'art cinétique. La façade légère, atypique dans un immeuble de logements, deviendra la norme dans les immeubles de bureaux et d'équipement dès la fin des années 1950. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 89A rue des Pyrénées | Hôtel particulier construit en 1900, situé dans une parcelle enclavée. Corps principal en pierre, accès sous porche à une cour intérieure qui dessert quatre corps de bâtiment, dont les anciennes écuries bien conservées, et un bâtiment à soubassement de pierre et deux niveaux à parement de brique. Un des corps de bâtiment a été remanié. Un second porche donne accès à une extension (1912) de moindre intérêt. |
| BP | 248 à 250 rue des Pyrénées | Bureau de Poste construit en 1927-1930 par l'architecte Paul Bessine. Façade de brique rouge. La facture est assez proche de celle des écoles primaires contemporaines. |
| BP | 365 rue des Pyrénées | Immeuble de rapport vers 1910. Façade comprenant cinq étages cantonnée par deux bow-windows en pierre encadrant deux travées à remplissage de brique. Galerie au dernier étage. |
| BP | 287 rue des Pyrénées | Immeuble d'habitation<br>En retrait de la rue des Pyrénées, ouverte en 1862, se situe un petit immeuble de trois travées, s'élevant entre deux jardins sur deux étages surmontés d'une toiture en zinc à deux pans. Construit en 1881 sur une parcelle s'étendant jusqu'à la rue du Retrait puis divisée en 1886, l'édifice est surélevé d'un étage en 1911 par l'architecte A. Raoult (avant 1894 – après 1911), domicilié dans la même rue au n°158. Ces deux moments de construction se révèlent en façade : le rez-de-chaussée et le premier étage possèdent un même enduit façon brique rouge à la Flamande avec alternance de boutisses et de panneresses ainsi que des modénatures travaillées et harmonieuses, quand le deuxième étage se révèle plus sobre simplement traité en motifs de bossage dans l'enduit. Comme la plupart des petits hôtels de la fin du XIXe siècle, le bâtiment se compose d'un soubassement semi-enterré et percé de soupiraux à barreaudage et d'un rez-de-chaussée rehaussé accessible par une volée de marches. Au rez-de-chaussée, se trouve une porte vitrée en bois à doubles battants surmontée d'une marquise, encadrée par deux baies aux linteaux ouvragés avec mascarons et rinceaux, couronnés de pilastres simples. Séparé du rez-de-chaussée par un bandeau formant larmier, le premier étage se compose de trois baies similaires aux linteaux plus sobres mais de forme semblable de ceux du niveau inférieur. Une importante corniche entre le premier et le dernier étage témoigne de la surélévation de 1911 et cette dernière se démarque uniquement par ses chaînages d'angle et par les garde-corps en ferronnerie de ses trois baies. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 184 rue des Pyrénées | Bains-douches<br>Ce bâtiment est réalisé en 1926 par l'architecte Paul Demailly (/-/) pour M. Bujeau. Demailly réalise également le bâtiment voisin, au 182 rue des Pyrénées. Les bains-douches apparaissent à Paris et dans les grandes villes au début du XXe siècle avec la montée du mouvement hygiéniste. Les années 1920 marquent la dernière grande période de construction de ce type d'équipement avec la mise en place d'un programme type. Construit par un entrepreneur privé, ce bâtiment est destiné à une clientèle d'ouvriers et d'employés. Les bains-douches se trouvaient au rez-de-chaussée, composé d'un hall d'entrée qui donnait accès aux cabines, tandis qu'au premier étage se trouvait le logement du gérant. Les qualités de ce bâtiment sont louées dans la revue La Construction moderne, en avril 1929, pour ses qualités hygiénistes et techniques. Dans les années 2000, le bâtiment est transformé en sauna pour hommes. En 2013, un ravalement de façade est opéré. Sur la partie centrale du fronton, le ravalement semble avoir remis à jour une fresque probablement préexistante, en mosaïque, où des fleurs décorent une typographie caractéristique des années 1920, qui dessine les mots « Grands bains et douches Gambetta ». Au-dessous, quatre baies dotées, pour trois d'entre-elles, de garde-corps en fer forgé, sont agrémentées chacune d'un parement d'ouverture et de deux modillons simples. Les modénatures géométriques, et le motif des garde-corps font écho à la façade Art déco du 182, tout comme la forme des baies du rez-de-chaussée en demi-hexagone. |
| BP | 82 à 84 rue des Pyrénées | Siège d'administration représentatif de l'architecture rationaliste de l'entre-deux-guerres.<br>En 1931 le terrain est acquis par les établissements Pernod, société spécialisée dans la distillation d'alcool. Les architectes Paul Viard (1880-1943) et Marcel Dastugue (1881-1970) réalisent en 1935 un bâtiment qui accueille le siège social de la société jusqu'en 1942. Paul Viard (1880-1943) et Marcel Dastugue (1881-1970) sont deux architectes particulièrement connus pour avoir participé à la conception du musée d'art moderne de la ville de Paris avec Jean-Claude Dondel (1904-1989) et André Aubert (1906-1987). Le projet de la rue des Pyrénées est réalisé en deux étapes. Les architectes déposent un premier permis en 1932 pour un bâtiment de bureaux de trois étages. L'année suivante, ils demandent une autorisation pour la surélévation d'un étage. Conçue dans un style rationaliste, la façade sur rue, en pierre, représente le sérieux de la société Pernod. Elle est constituée d'un |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | soubassement percé de soupiraux surmonté d'un rez-de-chaussée et de quatre étages coiffés d'une corniche à modillons. La partie centrale du bâtiment est en avant-corps sur la rue, accentuant l'axe de l'entrée. Les appuis de fenêtre continus et les trumeaux en léger retrait par rapport au nu de la façade appuient l'horizontalité de la composition. Les deux portes donnant sur la rue des Pyrénées et les grilles de défense évoquent, par la géométrie des ferronneries, le mouvement Art déco caractéristique des années 1930. Après un bombardement qui touche une des ailes du bâtiment durant la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment est acquis en 1945 par décret du gouvernement provisoire de la République française. En 1946, le bâtiment accueille dans une partie de ses bureaux, le service des ports aériens ainsi que la section des instructions aéronautique de l'aviation civile. De nombreux services vont se succéder à cette adresse, qui appartient toujours en à l'État 2022. |
| BP | 93 à 95 rue des Pyrénées | Caserne de pompier<br>Cette caserne de pompier est construite par l'architecte Jean Paul Gion (1938-1904) et mise en service en octobre 1902. Élève de Charles Auguste Questel (1807-1888), Jean-Paul Gion est un architecte prolixe. Il a notamment été architecte honoraire de la ville de Paris et a réalisé le palais de justice d'Alger et le théâtre de Constantine en Algérie. La caserne de pompier est située à l'alignement sur rue, elle est composée de six travées et deux étages sur un rez-de-chaussée à double hauteur. Celui-ci est traité en pierre, structuré par quatre arches centrales surmontées de clefs de voûte sculptées en volutes. Ce socle massif est coiffé d'un bandeau sur lequel est inscrit « République française, ville de Paris, poste de Pompier » ainsi que la devise de la France. La façade des niveaux supérieurs est réalisée en briques. Les linteaux en pierre à clefs de voûte sculptés rappellent la pierre utilisée en soubassement. Cinq ancres ponctuent les trumeaux des étages supérieurs, marquant le plancher entre le deuxième et le troisième étage. L'ensemble est surmonté des emblèmes de la ville ainsi que d'une corniche à modillons. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 97 à 99 rue des Pyrénées | École type Jules Ferry - 97 à 99 rue des Pyrénées, 75020. Toute la parcelle est protégée pour motifs architectural et historique, représentatif de l'architecture des écoles de type Jules Ferry.<br>Grâce aux allocations versées à chaque commune de France par l'État à partir de 1878, de nombreuses écoles publiques sont construites sous la Troisième République à l'initiative de Jules Ferry. Jusqu'en 1914, on observe une certaine continuité et harmonie dans les édifices ainsi édifiés. Le groupe scolaire de la rue des Pyrénées a été construit par l'architecte Albert Joseph Julien (1852-1930) en 1908-1909. Composé à l'origine d'une école maternelle, d'une école de filles et d'une école de garçons, il s'articule sur une parcelle étroite qui se développe en profondeur. Dans la tradition des écoles Jules Ferry, un premier édifice se situe en alignement sur rue. S'élevant sur un étage carré, sa façade reprend des matériaux et formes traditionnels avec des élévations en pierre de taille et brique rouge dotées de baies en arc surbaissé et surmontées d'une toiture en tuile rouge. Une porte située sur la première travée gauche permet l'accès à l'école des filles, à l'origine située dans le bâtiment perpendiculaire gauche en cœur de parcelle. Un blason de la Ville de Paris surmonte la baie du rez-de-chaussée de la seconde travée quand une deuxième porte, située sur la troisième travée et portant l'inscription « école maternelle », permet l'accès au bâtiment sur rue. Les deux bâtiments sur cour, presque jumeaux et en peigne, sont placés le long des mitoyens et se font face, de façon à ménager la plus grande cour possible, selon les préceptes hygiénistes hérités de la fin du XIXe siècle. À l'origine, l'accès à l'école des garçons se faisait au n°88 de la rue des Haies. |
| BP | 210 rue des Pyrénées | Cet immeuble de rapport est construit en 1910 par Georges Marchand (/-/), architecte actif à Paris entre 1899 et 1935, particulièrement prolifique dans le 20e arrondissement. Haut de six étages carrés et un étage sous comble, il se déploie sur cinq travées rue des Gâtines et quatre rue des Pyrénées. Ces façades sont reliées par un angle arrondi d'une travée de fenêtres. Le rez-de-chaussée à usage de commerce accueille la porte cochère encadrée de pilastres et surmontée d'un cartouche rocaille passant sur un linteau à tore lauré. Le premier étage est creusé de refends et la fenêtre d'angle, elle-même surmontée d'un arc en léger encorbellement, est entourée d'une alternance d'assises à bossage en table et rustique. À partir du deuxième étage, s'élève sur chaque façade un avant-corps soutenu par un cartouche et se terminant par |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | une haute lucarne en pierre. Ils interrompent par des balustres en pierre les balcons à garde-corps de ferronneries du deuxième et du cinquième étage. Ceux-ci reposent sur d'imposantes consoles ornées. Un dernier balcon filant ceinture l'ensemble de l'édifice. L'organisation et la décoration de style éclectique de cet immeuble de rapport illustrent l'évolution que connaît cette catégorie d'édifice au début du XXe siècle. |
| BP | 298 à 300 rue des Pyrénées<br>1 rue Emmery | Immeuble de rapport formant un angle, construit en 1911 par l'architecte C. Coursimault. Façade en brique beige et harpage d'angle en pierre d'inspiration pittoresque. Baie centrale en plein cintre du second étage. Remarquables garde-corps à motifs stylisés. A l'angle, le dernier étage est surmonté d'une poivrière. |
| BP | 296 rue des Pyrénées<br>35b rue des Rigoles | Marché couvert construit en 1876 par l'architecte Auguste Magne reconverti en gymnase et bains-douches. Structure métallique dégageant de grandes baies vitrées et des remplissages à briques croisées sur les façades latérales et arrières. La façade rue de Belleville, plus austère est à remplissage de brique. Réhabilitation en 1993 par Brunet et Saunier. |
| BP | 190 rue des Pyrénées<br>45 rue Stendhal | Dispensaire anti-tuberculeux Jouye-Rouve construit en 1902 par l'architecte Louis Bonnier. Les malades venant à la consultation pouvaient être retenus jusqu'à concurrence d'une durée de trois mois, d'où la nécessité d'un réfectoire et d'une buanderie pour désinfecter le linge. Pour satisfaire à ces nécessités, et compte-tenu de la forme aiguë d'un terrain d'environ 860 m². La dénivellation du terrain a permis d'éclairer largement les sous-sols. La construction repose sur des puits en béton armé de 12,50 m de profondeur reliés par des arcs armés et les terrasses en ciment volcanique sont suffisamment résistantes pour permettre une surélévation (effectivement réalisée en 1980). En élévation, les murs de façade sur les rues et sur la grande cour intérieure sont en meulière restée apparente; les filets des baies sont en fer avec boulons et rosaces apparentes; les appuis des baies sont recouverts en tuile de Bourgogne. |
| BP | 27 à 29 rue Ramponeau | Immeuble de rapport construit dans l'entre-deux guerre avec façade revêtue de brique et pierre, bow-windows encadrant la façade. |
| BP | 5 rue Ramus | Bâtiment d'activité composé d'ateliers construit pendant l'entre-deux-guerres sur un terrain en pente. Structure apparente en béton à remplissage de brique. |
| BP | 8 rue du Repos | Pavillon sur cour. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 39 rue du Repos | Immeuble abritant d'anciens logements ouvriers avec une façade sur rue composée de deux étages et quatre travées. A l'arrière, le bâtiment se développant dans la longueur est desservi par une coursive ouverte sur la cour. (Façade en mauvais état). |
| BP | 13 rue du Repos<br>15 rue Pierre Bayle | Pavillon témoignage de l'ancien village de Charonne composé d'un étage sur rez-de-chaussée avec inscription servant de bornage pour la commune de Paris. Lucarne à ferme apparente. |
| BP | 104 à 106 rue de la Réunion | Crèche<br>La première crèche parisienne est créée en 1844 à l'initiative de l'adjoint au maire du 1er arrondissement, Félicien Marbeau. Ce dernier souhaite offrir une structure d'accueil aux nourrissons entre le moment de la naissance, où ils sont pris en charge par la société de charité maternelle et leurs trois ans, âge auquel les "salles d'asile" commencent à accueillir les jeunes enfants. La crèche de la rue de la Réunion témoigne de cette institutionnalisation progressive. Un premier établissement, la crèche Saint-Amélie est construite en 1882 par l'architecte Bavard (/-/), avant qu'une seconde réalisation ait lieu sur cette parcelle en 1903, conduite par l'architecte Paul Marbeau (1843-1907). Deux corps de bâtiments mitoyens en meulière d'un étage carré à toit à débord en tuile sont ainsi implantés sur la parcelle. Le premier édifice de quatre travées en retrait sur rue possède une entrée en pierre de taille couronnée d'un mascaron à la clé et d'un linteau portant l'inscription « 1872 crèche 1903 ». Le second en, alignement sur rue, possède des triples baies dotées de l'inscription « crèche Sainte-Amélie et crèche laïque de Charonne réunies ». La Ville, auparavant uniquement propriétaire du sol, devient en effet propriétaire du bâti en 1903. Les trumeaux de ces trois baies sont en brique rouge, qui est aussi utilisée en association à des briquettes vertes vernissées en couronnement des baies à arc surbaissé. Un bandeau de briques rouges et blondes orne également le bâtiment en alignement sur rue. |
| BP | 1 à 23 villa Riberolle | Ensemble de bâtiments d'échelle modeste constitués d'ateliers à rez-de-chaussée et d'habitation en étage. L'unité d'origine encore perceptible dans le traitement des pignons, les modénatures, ou la composition des ateliers a été fortement altérée par des remaniements successifs. |
| BP | 6b villa Riberolle | Ensemble de bâtiments d'échelle modeste constitués d'ateliers à rez-de-chaussée et d'habitation en étage. L'unité d'origine encore perceptible dans le traitement des pignons, les modénatures, ou la |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | composition des ateliers a été fortement altérée par des remaniements successifs. |
| BP | 22 à 24 villa Riberolle | Ensemble de bâtiments d'échelle modeste constitués d'ateliers à rez-de-chaussée et d'habitation en étage. L'unité d'origine encore perceptible dans le traitement des pignons, les modénatures, ou la composition des ateliers a été fortement altérée par des remaniements successifs. |
| BP | 71 rue Saint-Blaise | Immeuble de rapport construit par les architectes L. Sarret et L. Colin en 1931. Façade sur rue revêtue de briques rouges et de pierre blanche pour les bow-windows. Les deux portes d'entrée à droite et à gauche de la façade sont surmontées de deux têtes d'aviateurs sculptées. |
| EPP | 2W1 place Saint-Fargeau | Edicule de la station Saint-Fargeau : une des trois gares de style Art Déco de la ligne 3bis, construite en 1921 par l'architecte Charles Plumet. L'édicule devait grouper en surface les guichets, l'accès aux escaliers, la machinerie et l'ascenseur lui-même conduisant directement les voyageurs sur le quai. L'architecte a tracé le volume minimal pour héberger ces diverses fonctions. La voûte contient la machinerie et les ventilations. Un large auvent abrite les passagers. La structure est en béton armé revêtu de granito et de mosaïque en partie basse. Dans les parties hautes, il est rehaussé de motifs gravés inspirés par les ferraillages d'armature en béton. Ouvrage publié in P. Chemetov - M.-J. Dumont - B. Marrey, "Paris-Banlieue 1919-1939 : architectures domestiques" Dunod, Paris, 1989. |
| BP | 26 rue Sorbier | Central téléphonique. Georges Planche, architecte 1933. L'édifice adopte dans ses grandes lignes l'esthétique des bâtiments publics des années trente : structures de béton enduit et parement de brique. La construction est principalement régie par une démarche fonction-naliste. Les volumes arrondis et en gradin de la façade principale, les ornements architectoniques - balcons, ressauts - indiquent la partie des bâtiments réservée aux bureaux. La façade arrière, plus anguleuse et austère, exprime quant à elle une fonction technique. L'ensemble, animé par de nombreuses ouvertures, s'impose par sa verticalité, élancement renchéri par les antennes. |
| BP | 34 à 34b rue Sorbier | Immeuble construit par l'architecte Max Bressy en 1914. Façade caractéristique des immeubles de rapport construits après le règlement de 1902. Traitement monumental composé autour de deux bow-windows en pierre blanche encadrant des travées à remplissage de briques beiges. Galerie |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | reliant les deux bow-windows au cinquième étage. Eléments de décor (sculptures dans la pierre, garde-corps, portes piétonnes) caractéristiques de la fin de la période Art Nouveau. |
| EPP | Square Sarah Bernhardt | Objet de la protection : Architectures de parcs et jardins<br>Le square Sarah Bernhardt s'insère dans le cadre d'une opération immobilière de construction Habitations Bon Marché (HBM) réalisée entre 1931 et 1935 par la ville, notamment dans les rues adjacentes de la Plaine et de Buzenval. Les terrains sont ceux laissés vacants par la vieille usine à gaz de Saint-Mandé et démantelée à partir de 1931 par l'État. Édouard Crevel (1880-1969), architecte en chef au service d'architecture et des promenades de la ville, dont les travaux ont été distingués par de nombreuses récompenses, est chargé de la conception du projet. Le square est inauguré le 9 mai 1936. Les architectures du square répondent à une conception rationnelle des espaces. Elles sont dévolues aux enfants, aux activités théâtrales, musicales et sportives, aux commerces et à la détente. Si toutes sont bâties avec le même matériau, un béton rosé désactivé pour faire ressortir le granulat choisi à cet effet, le traitement des volumes les distingue. Les édicules plus remarquables que sont l'auditorium, la fontaine et l'abri présentent de gracieuses lignes courbes, tandis que les guérites et sanitaires sont plus rectilignes. Pièce centrale et majeure du square, une fontaine de 33 m de diamètre articule l'ensemble des espaces. Elle se trouve au centre d'un axe longitudinal reliant l'auditorium à l'obélisque. Construite en béton, sa structure présente des altérations peu de temps après sa mise en service. Elle est mise hors d'eau dès 1939 et, en 1955, le préfet demande à ce qu'elle soit aménagée « temporairement » en bac à sable pour enfants, ce qui aura pour effet d'appauvrir la composition originelle. En bordure de la rue de Buzenval se dresse « un pavillon de musique, susceptible de servir à des manifestations théâtrales ». Cette architecture se distingue par un travail d'une grande finesse alliant légèreté et stabilité, où les lignes courbes viennent donner vie à une volumétrie hiérarchisée. Des décors en mosaïque représentant Orphée et des instruments de musique ornent le mur de scène et le sol. Cet auditorium à ciel ouvert est flanqué de deux ailes courbes. Chacune sert de loge et permet aux artistes d'accéder à la scène par l'arrière. Ces accès ont été depuis colmatés, tout comme les bacs ornementaux |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | au départ des emmarchements. L'arrière du bâtiment est percé d'une cour anglaise fermée par une grille, laissant deviner la présence d'un niveau de sous-sol. Dans l'angle nord-est du parc se dresse un grand abri dont les extrémités latérales, semi-circulaires, servent de locaux aux jardiniers. Le mur longitudinal est percé de cinq baies circulaires fermées par des carreaux de verre tandis que le sol est revêtu d'une mosaïque représentant des animaux des différents continents. Dans l'espace au nord se trouve un pavillon marchand, flanqué de sanitaires sur chacun des deux côtés. Le square possède un pavillon de garde à l'entrée est, déserté par son gardien depuis de nombreuses années. Les clôtures ont été modifiées, pour aménager de nouvelles ouvertures sur rues, mais demeurent dans l'esprit du projet initial. |
| EPP | Square Séverine | Architectures de parcs et jardins du square Séverine, éléments particuliers protégés<br>Les parcs et jardins créés dans les années 1930 témoignent par leur mode de conception comme par leur esthétique, d'une approche nouvelle de l'espace public. Construits à l'emplacement de l'enceinte de Thiers ou des usines à gaz désaffectées, ces squares s'insèrent au sein de vastes opérations de constructions immobilières et leur existence doit beaucoup aux théories hygiénistes. Ils sont projetés par des architectes rattachés à la Ville de Paris qui définissent un style municipal. Ces parcs répondent aux mêmes lois de composition et aux mêmes exigences fonctionnelles : grilles discrètes, parterres rigoureusement dessinés, activités nettement différenciées, le tout scandé de quelques édicules en béton teinté ou en brique. Les architectures sont construites en béton armé et en appareil de brique rouge, alternant boutisse et panneresse. Au centre de la composition, le kiosque à musique présente un style épuré qui privilégie les lignes droites et les pans coupés. La sobriété des matériaux contraste avec l'esthétisme des volumes animés par des pleins et des vides. Les bandeaux en forme de boudin, les marches |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | d'accès au podium, le mur de scène et la couverture modèlent le rythme horizontal de l'architecture. Seuls deux piliers massifs en béton armé disposés en fond de scène viennent soutenir l'imposante couverture. Au sud du square, l'abri ne remplit plus ses fonctions originelles d'accueil depuis qu'il a été grillagé pour servir d'espace de stockage aux jardiniers. Au nord, se trouvent les sanitaires et un ancien chalet-marchand. Ce dernier était à l'origine ouvert d'une baie en bandeau qui a été obturée. Les deux bassins dans l'axe des entrées nord servent désormais de parterre végétal. Déjà hors d'eau en 1940, ils sont intégralement reconstruits en 1973. Les clôtures en métal, soutenues par des piles et soubassements en brique ont aussi fait l'objet de réfections et reconstructions « à l'identique ». À l'entrée du square sur la place de la porte de Bagnolet s'érigeait entre 1935 et 1942 le groupe monumental en bronze « les illusions et le regret » de Lucienne Heuvelmans (1885 - 1944), première femme lauréate du Premier Grand prix de Rome en 1911. |
| EPP | 8 à 12 rue Stendhal | L'ancien réservoir de Charonne, élément particulier protégé, avait, à la fin du XIXe siècle, une capacité de 5 000 m3. Ce réservoir, avec celui de Passy, approvisionnait le service public et industriel des 10e, 11e et 12e arrondissements en eau de rivière, réseau qui s'avère insuffisant surtout pendant les périodes de grande chaleur. Pour combler cette insuffisance et atteindre des réserves d'eau allant jusqu'à 30 000 m3, la Ville construit en 1898 un nouveau double réservoir d'une capacité de 25 000m3. Aménagé d'après les plans de Humblot, directeur des eaux de Paris, le nouveau réservoir se situe sur un terrain de 7 130 $m^2$ dans le 20e arrondissement en bordure des rues Stendhal et du Parc de Charonne, portion désaffectée du cimetière de Charonne. Il s'agit d'un grand bassin quadrilatéral divisé en deux compartiments égaux par un mur séparatif. Une galerie souterraine relie ce complexe à l'ancien réservoir de Charonne en passant par-dessus la rue des Prairies. |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| EPP | 38 rue du Télégraphe | Cette voie de l'ancienne commune de Belleville tire son nom de l'ancien télégraphe aérien installé dans le parc du château de Ménilmontant après la Révolution. Inventé par Claude Chappe, il permet jusqu'au milieu du XIXe siècle de communiquer avec une vingtaine de villes. En raison de l'invention d'autres moyens de communication et du développement de l'électricité, il est détruit avant la construction du réservoir. Ce dernier est bâti lors des grands aménagements de la capitale sous la direction du préfet Georges Haussmann. L'ingénieur Eugène Belgrand (1810-1878) est alors chargé de la modernisation d'un système d'approvisionnement en eau de la ville de Paris et construit trois réservoirs principaux et un secondaire, dont celui de Belleville. Réalisé entre 1862 et 1865, il est stratégiquement positionné sur un des points les plus élevés de Paris et reçoit son alimentation du réservoir de Ménilmontant à l'aide d'une machine à vapeur. Il peut ainsi desservir les quartiers les plus hauts de la ville. Construit sur un terrain sablonneux, recouvert d'une chape de béton, et de plan rectangulaire, il est composé de deux étages. Le compartiment supérieur est construit en piliers en briques formant des voûtes en anse de panier et reçoit les eaux de la Dhuis. Le compartiment inférieur, dont les piliers et les voûtes sont en meulière avec mortier de ciment, reçoit les eaux de la Marne. L'encadrement est en pierre de taille. Sur la parcelle s'élève également un petit pavillon de deux étages entouré d'un jardin pour l'employé de la Compagnie des Eaux. Afin d'alimenter les immeubles plus élevés du début du XXe siècle, un concours est ouvert en 1911 pour la construction de « deux cuves d'équilibre en béton armé », élevées sur des pylônes également en béton armé. |
| BP | 33 rue du Télégraphe | Crèche laïque de Saint-Fargeau construite en 1914 par l'architecte G. Marchand. Façade en pierre à remplissage de brique, composée d'un étage sur rez-de-chaussée. Auvent et garde-corps en bois rappelant le style balnéaire. La corniche du toit protège une frise en mosaïque à motifs floraux. |
| BP | 28 à 34 rue du Télégraphe<br>15-21, 25-27 rue Borrégo | Ensemble d'Habitations à Bon Marché en brique construit par les architectes Rigaud puis Raoul Brandon en 1914-1921. Extension réalisée par R. Brandon en 1927 pour la Ville de Paris. Grand portail. Hautes façades austères simplement animées d'un jeu de briques polychromes. |
| BP | 20 rue de Tourtille | Maison de rapport caractéristique de l'ancien village de Belleville (de la première moitié du XIXe siècle). Façade de deux niveaux sur rez-de-chaussée et de sept travées présentant une au centre une grande |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| | | porte cochère. Garde-corps en fonte. Persiennes. Terrain en pente. Grande cour intérieure avec ateliers. |
| BP | 45 rue de Tourtille | Maison de rapport caractéristique de l'ancien village de Belleville (de la première moitié du XIXe siècle). Façade composée de deux étages sur rez-de-chaussée et de dix travées. Grande porte cochère centrale ornée de refends. Encadrement mouluré des fenêtres. Garde-corps à motif de palmettes en fonte. Cour. |
| EPP | 13 rue du Transvaal | Escalier à double volée desservant un immeuble d'habitation en retrait de l'alignement. |
| EPP | 1V place Paul Signac | Edicule de la station du métropolitain Pelleport. Une des trois gares de style Art Déco de la ligne 3bis, construite en 1921 par l'architecte Charles Plumet. L'édicule devait grouper en surface les guichets, l'accès aux escaliers, la machinerie et l'ascenseur lui-même conduisant directement les voyageurs sur le quai. L'architecte a tracé le volume minimal pour héberger ces diverses fonctions. La voûte contient la machinerie et les ventilations. Un large auvent abrite les passagers. La structure est en béton armé revêtu de granito et de mosaïque en partie basse. Dans les parties hautes, il est rehaussé de motifs gravés inspirés par les ferraillages d'armature en béton. Ouvrage publié in P. Chemetov - M.-J. Dumont - B. Marrey, "Paris-Banlieue 1919-1939 : architectures domestiques" Dunod, Paris, 1989. |
| BP | 32 rue des Vignoles | Immeuble du XIXe siècle à usage actuel d'entrepôt, élevé de deux étages carrés sur rez-de-chaussée. Décor très simple caractéristique de l'architecture des anciens faubourgs. |
| EPP | 57 rue des Vignoles | Devanture commerciale<br>Cette devanture occupe au rez-de-chaussée trois travées sur les quatre d'un immeuble de six étages conçu selon les plans de l'architecte André Junot (1860- ?) en 1911-1912. Situé dans la rue des Vignoles, qui abrite de nombreuses maisons ouvrières du quartier de Charonne, l'immeuble se démarque par la polychromie de sa façade en briques jaunes et rouges et des décors en briques vernissées vertes, ainsi que par ses balcons aux garde-corps en ferronnerie. De type-cadre avec appliques en bois, la devanture possède un bandeau d'enseigne à lettrages dorés sous verre, en vogue depuis la Belle Époque, mentionnant « Boulangerie Quand Même ». Le local est occupé par une boulangerie dès 1914, alors détenu par Bourdeau et Tachouzin. |
| EPP | 29 cours de Vincennes | Décor de céramique autour de la porte et du hall d'entrée |

| Type | Localisation | Motivation |
|---|---|---|
| BP | 99 à 103 cours de Vincennes | Gare caractéristique du réseau ferroviaire de petite ceinture, édifiée au milieu du XIXe siècle et actuellement occupée par un concessionnaire automobile. Bâtiment bas en pierre, sur lequel vient s'appuyer le pont métallique enjambant le Cours de Vincennes. |
| BP | 71 à 83 cours de Vincennes<br>1-7 rue des Maraîchers | Lycée Hélène Boucher construit en 1937-38 en béton armé par Lucien Sallez, à l'emplacement des anciens gazomètres dont les deux grandes cuves compliquèrent notablement les fondations. Occupant un trapèze de 8500 m², il est constitué de trois bâtiments de cinq étages disposés en fer à cheval autour d'une grande cour plantée, fermée côté sud par un bâtiment d'un étage permettant l'aération et un ensoleillement maximum. L'accès principal se fait au centre de cet immeuble bas par un pavillon qui concentre tout l'intérêt décoratif. La façade courbe couronnée d'une corniche saillante est recouverte d'un travertin blanc qui contraste avec le revêtement rosé de l'ensemble, composé de marbre et porphyre concassé. Sous une marquise, trois portes en ferronneries de Raymond Subes. L'édifice aux lignes marquées par les saillies et les corniches que rythment les huisseries standardisées et les pans coupés des quatre coins, révèle les tendances de l'architecture de l'époque : hygiène, fonctionnalisme et épuration des formes. |
| BP | 55 rue Vitruve | Maison sur cour témoignant de l'ancien habitat du quartier. Façade sobre élevée d'un étage carré sur rez-de-chaussée. |
| EPP | 8 rue de Vitruve | Devanture commerciale<br>Devanture commerciale de type-cadre en applique de bois qui occupe les deux autres travées au rez-de-chaussée. Au centre de celle-ci se trouve une porte vitrée à doubles battants surmontée d'une imposte vitrée à croisillons. Un mince bandeau à larmier sépare le rez-de-chaussée du premier étage. |
| EPP | 10 rue de Vitruve | Devanture commerciale<br>Devanture en applique de bois située à gauche de la porte cochère quand on lui fait face, à double porte surmontée d'une imposte vitrée, allège maçonnée et corniche en bois mouluré. |
| BP | 49b à 53 rue Vitruve<br>3 place des Gres | Ensemble d'habitation sur cour du XIXe siècle témoignant de l'ancienne urbanisation du quartier. |
| BP | 1 à 3 rue Vitruve<br>38b-40 rue des Orteaux | Ecole en brique de l'entre-deux-guerres. |